

Tout est grâce !

L'itinéraire d'un prêtre à la retraite



Abbé René FORTHOMME

Avertissement

(écrit avant la publication du chapitre 2)

Sollicité de diverses manières par des proches ou des amis, j'ai entrepris d'écrire les souvenirs de ma vie. J'avais écrit un premier chapitre consacré globalement à la période de mon enfance qui se déroule partiellement pendant la guerre de 40-45. J'ai transmis ce texte illustré par de nombreuses photos aux membres de ma famille et à des amis. Des réactions diverses me sont parvenues en retour. J'étais heureux de lire un neveu qui, grâce au texte de « mémoire » a pu découvrir le début de l'itinéraire du Tonton, frère de sa maman, qu'il ne connaissait pas. D'autres, plus âgés, en lisant le texte, se sont remémoré une période un peu oubliée de leur propre histoire.

L'accueil assez positif du début du texte de « **Tout est grâce !** » m'encourage à continuer d'écrire. Ce que j'ai d'ailleurs fait puisque je présente aujourd'hui le deuxième chapitre consacré à la période de mes études secondaires. Mais je me rends compte qu'il faut que j'avertisse mes lecteurs d'un aspect important de mon écriture. Pour qui suis-je en train d'écrire ? A quels lecteurs est destiné « *Tout est grâce !* » ? En réalité, je ne sais pas répondre à ces questions. En avançant dans l'écriture, je perçois de plus en plus que je rédige essentiellement et prioritairement pour moi-même. Je suis heureux de me souvenir en détail de mon passé, surtout de ramener à ma mémoire des personnes que j'ai côtoyées et aimées, qui m'ont façonné aussi. Même les moments pénibles de mon existence font partie de mon être et ont contribué à faire celui que je suis.

Ami lecteur, tu comprends que je ne t'en voudrai pas si tu trouves fastidieux l'énoncé des noms de mes professeurs d'antan puisque tu ne les as jamais connus et que tu te soucies peu de connaître leur identité. Si j'évoque leurs noms et publie leurs photos, c'est que je suis heureux de me souvenir d'eux et de leur exprimer, d'une certaine manière, un peu de reconnaissance. Oui, c'est bien pour moi que j'écris d'abord. Ne t'en offusque pas. Si mon récit t'intéresse malgré tout, c'est que tu dépasses les inconvénients d'un écrit trop personnel qui foisonne parfois de détails littéralement insignifiants pour toi. De toute façon, tu as toujours les images à regarder...

Merci pour ta patience et ton intérêt. Peut-être que des chapitres ultérieurs t'intéresseront davantage quand j'évoquerai le concile Vatican II ou l'évolution de l'Église ? Mais, je continue à me souvenir passionnément...

*Mis en ligne en août 2022
par <http://www.eglise-romane-tohogne.be>*

Tout est grâce !

Tome 1 : De l'année 1936 à l'année 1973



Introduction

La belle fête de mes 75 ans vient de se terminer (26 juin 2001) et je suis heureux et, en même temps, pris de vertige : que le temps passe vite ! Combien d'années ou de mois peut-être ai-je encore à vivre ?

Pendant trois quarts de siècle, j'ai vécu beaucoup de réalités que je croyais, jadis, réservées aux romans et au cinéma. J'ai eu des parcours très variés et enrichissants. Presque au terme de l'aventure humaine terrestre, je peux proclamer avec sainte Thérèse et le curé de campagne de Bernanos : « *Tout est grâce !* »

Souvent, ces dernières années, j'ai été interpellé par des proches ou des amis qui m'invitaient à raconter mon itinéraire parce qu'il était, à leurs yeux, assez significatif et intéressant par la diversité des expériences. Certains pressentaient aussi dans ma vie les dédales complexes d'une vie de prêtre formé dans le catholicisme le plus classique de chrétienté, marqué par l'événement du Concile Vatican II et blessé, peut-être, par l'évolution de l'Eglise dans les dernières années. Ils n'ont pas tort. Mais, j'ai longtemps hésité à me mettre à écrire le récit de ma vie parce que je la trouve banale et parce que j'hésite à choisir un « genre littéraire » pour l'évoquer. Je recule aussi devant l'écriture simplement par paresse... Mais, finalement, je veux faire plaisir à quelques personnes de mon entourage.

Enfin, je me suis installé devant le clavier d'un bel ordinateur portable que ma famille et des amis viennent de m'offrir pour fêter ces trois quarts de siècle de mon existence. Cet ordi pourra supporter, lui, tous les événements que je lui décrirai, toutes les réflexions que je lui confierai, les joies, les peines et les souffrances que j'évoquerai. Il sera capable de porter et de présenter quelques photos-souvenirs, très anciennes ou récentes que je solliciterai de sa grande mémoire...



Chapitre I Le temps de la guerre et de l'école (1936-1949)

L'année 1936 fut fertile en événements heureux ou inquiétants. En Espagne et en France, le Front populaire regroupant des partis de gauche arrive au pouvoir. En France, il instaure la semaine de 40 heures de travail et lance les « congés payés ». Hélas, en Espagne, la guerre civile s'allume et Franco se proclame « caudillo ». En Allemagne, la célèbre voiture « Coccinelle » est lancée par Hitler qui inaugure aussi les jeux olympiques de Berlin. Le premier moteur diesel équipe une Mercedes. Mais, Hitler viole le traité de Versailles et se prépare à la guerre. Mussolini conquiert l'Ethiopie et se rapproche d'Hitler créant ainsi l'axe « Berlin-Rome ». En Russie, les purges staliniennes se poursuivent particulièrement lors du procès dit « de Moscou »...

A Tohogne, un petit village paysan près de Durbuy aux frontières du Condroz, de la Famenne et de l'Ardenne, le dimanche 28 juin de cette année 1936, pendant la célébration des vêpres dans l'église paroissiale, un bébé naît chez le couple d'Olga Tassin et Louis Forthomme, dans le quartier du « Sàrthay », au domicile des grands-parents maternels Auguste Tassin et Sophie Dumont : je suis né par les soins d'une accoucheuse d'Ocquier épouse du docteur Rase. Deux années plus tard, Georgette, ma petite sœur naissait. Hélas, mes grands-parents maternels étaient décédés avant cette naissance. Aussi, pour faciliter la vie de papa, nous avons déménagé à Ocquier où il travaillait dans la boulangerie familiale avec son père Léon Forthomme, sa maman Marie Résimont, trois de ses frères, Lucien, Alexandre et René et son neveu Paul, fils de Lucien.



Eglise romane de Tohogne



Eglise romane d'Ocquier



Mes grands-parents maternels et leurs enfants
Théophile, Renaud et Olga (maman)



Ma grand-mère Sophie me tenant par la main



Papa et maman jeunes



Maman à Ocquier portant Georgette dans ses bras

Ce fut donc à Ocquier qu'en 1939, je commençai mon long parcours scolaire débutant à l'école gardienne tenue par une sœur de la Sagesse, sœur Jean dont je garde un excellent souvenir. Les jours de congé, il m'arrivait d'accompagner oncle Alexandre en tournée pour vendre le pain et les pâtisseries dans le village d'Ocquier et dans les villages environnants jusqu'à une quinzaine de kilomètres.



Georgette et moi prêts pour aller à l'école



Camionnette de la boulangerie Forthomme et papa

Les bruits de guerre se faisaient de plus en plus violents, sans que j'en aie conscience, bien entendu. Mais papa fut mobilisé. Dans mes rares souvenirs de lui à cette époque, je le vois descendant d'un autobus pas loin de la boulangerie de ses parents. Il venait sans doute en congé.

Le 10 mai 1940, Hitler déclare la guerre à la Belgique et ses troupes l'envahissent. Papa fait partie de ces soldats qui résisteront comme ils peuvent aux assauts puissants et irrésistibles des envahisseurs. Il sera fait prisonnier et emmené dans des camps allemands où il vivra cinq longues années.

A Ocquier, mes grands-parents, mes oncles et mon cousin tous boulangers, oncle Joseph et son épouse Sylvie qui tenaient un petit magasin hétéroclite au village, maman, ma sœur et moi sommes embarqués dans la camionnette de la boulangerie pour « évacuer » afin d'échapper aux brutalités et aux violences supposées des hordes ennemies dont les prédécesseurs avaient laissé des souvenirs affreux en 1914.

J'ai quelques souvenirs un peu flous de ce voyage qui ne fut pas bien long. Partis vers Tournai, nous n'allâmes pas plus loin que cette ville car le pont sur l'Escaut avait été dynamité et nous séjournâmes quelques jours dans un village appelé Melles, d'après mes souvenirs. J'ai aussi retenu des rumeurs de morts le long des routes. Mais, je ne me souviens pas en avoir vus.

Après quelques jours d'exil, nous rentrions à Ocquier. Je revois un soldat allemand devant la boulangerie. A Georgette et moi, il donne un morceau de chocolat, du moins d'après mon souvenir. Mais tous mes proches, particulièrement mes grands-parents étaient plongés dans la désolation : la maison avait été pillée du haut en bas. Le linge resté dans les armoires dans les chambres à coucher avait été emporté. Le poste de radio avait disparu. Les réserves de grandes boîtes de conserves de fruits accumulées dans la cave avaient été volées. Par des voisins restés au village, selon les affirmations de mon grand-père.

Très éprouvés par la situation difficile de la famille et par la déportation de papa, ma grand-mère mourut le 30 mai 1940 déjà. Mon grand-père lui succéda rapidement. En septembre, il mourait. Maman, ma sœur et moi étions à Tohogne chez mes oncles. Je me souviens être rentré précipitamment à Ocquier.



Ma grand-mère paternelle Marie avec Georgette et moi (1940)



Oncle René avec Georgette sur son vélo. Moi, je pilote déjà un vrai vélo qui circulera beaucoup

Mes oncles Lucien, Alexandre et René avec mon cousin Paul ont poursuivi les activités de la boulangerie. Mais les tournées pour vendre le pain furent réalisées par oncle Alexandre avec une voiture fermée tirée par un cheval. Les Allemands avaient « réquisitionné » (volé) la camionnette automobile. Cela ne m'empêcha pas, pendant les vacances ou les jours de congé, d'effectuer des balades avec le cheval ou, aussi, des escapades dans le triporteur conduit par mon grand cousin Paul.



Mon grand cousin Paul



Le triporteur de la boulangerie avec René et son papa

Pendant la guerre, jusqu'en juillet 1944, maman, ma sœur et moi avons vécu dans une petite maison en haut du village d'Ocquier. Je me demande comment maman a fait pour vivre. Nous ne manquions de rien, même si nous vivions de peu. Maman avait une formation de couturière. Elle gagnait quelques sous en cousant pour des clients du village soit chez nous, soit en se déplaçant chez les clients. C'est ainsi que l'un d'eux, ancien fonctionnaire pensionné, chez qui je séjournais avec maman un jour de congé m'a appris à lire l'heure. Il me faisait aussi écouter de la musique classique à je ne sais quelle station de radio de l'époque. Maman avait aussi la chance d'avoir deux frères petits fermiers à Tohogne. Chaque semaine, elle nous embarquait ma sœur et moi sur son vieux vélo et parcourait 10 kilomètres pour aller au ravitaillement chez ses frères. Combien de fois un pneu de son vélo a crevé : la qualité des chambres à air était très mauvaise. Il fallait marcher et faire réparer à Tohogne chez le garagiste Lecrenier ou chez le facteur Christophe Théate qui gérait un petit atelier de réparation de vélos ou à Ocquier, chez Albert réparateur en tout genre et bricoleur génial. Je ne sais en quelle année maman a pu acquérir pour moi un vélo de garçon. Albert avait transformé ce vélo à barre horizontale en vélo dit « mixte » à barre en diagonale pour me faciliter l'enfourchement. Cela ne permettait pas cependant que je puisse m'asseoir sur la selle en pédalant. Pendant des mois sans doute, avant que je grandisse, j'ai fait les déplacements à vélo en pédalant debout ! Que n'ai-je encore la forme physique de cette période de guerre !



Maman, son vélo, ma sœur et moi



Je suis enfin sur mon vélo, ma sœur sur le vélo d'oncle Théophile avec les cousines de Tohogne Olga et Marie-Louise (dite Mimi)

Pour vivre mieux et manger de temps et temps de la viande, maman élevait en cachette un cochon avec les déchets ménagers et un peu de son. Oncle Renaud de Tohogne venait tuer la bête lorsqu'elle avait atteint un poids respectable. Il dépeçait le cochon dont certaines parties étaient mises en saloir dans de grandes urnes en grès, d'autres transformées en boudins, tête pressée ou autres charcuteries garanties sans conservateur ; les jambons étaient suspendus au plafond d'une pièce discrète... De temps en temps, oncle Alexandre, habile braconnier, nous procurait un lièvre ou un lapin pris au collet ou grâce au furet qu'il possédait. Je vois encore l'opération de déshabillage du lapin ! Enfants, l'abattage d'un cochon, le déshabillage d'un lapin, la coupure de la tête d'une volaille ne nous impressionnaient pas...

A Tohogne, suite à l'héritage de ses parents, maman possédait une prairie couverte d'arbres fruitiers. La prairie assez proche de la ferme d'oncle Théophile nourrissait ses vaches. Mais, à la saison des récoltes, les fruits étaient soigneusement coupés et amenés à Ocquier par oncle Renaud, grâce à son fidèle et courageux cheval. Maman avait ainsi la possibilité de confectionner d'excellentes confitures de prunes, de reines-claudes, des compotes de pommes ou de poires. Les groseilles rouges et vertes du jardin, les fraises produisaient aussi des confitures délicieuses. Maman recevait du blé de ses frères et ma sœur et moi rapportions le fruit de nos récoltes au cours des grandes vacances passées à Tohogne : nous glanions des poignées de froment en accompagnant nos oncles et cousines dans les champs. Maman faisait moudre ce grain chez le meunier d'Ocquier qui, un beau jour, ou un mauvais jour pour mieux dire, me mordit une oreille. J'en crie encore de douleur !



Moulin d'Ocquier (1970)



Chevaux de mes oncles à Tohogne

Tous les quinze jours, je crois, maman se rendait à Liège pour porter à la Croix Rouge des colis destinés à papa en Allemagne. Aller à Liège représentait une fameuse expédition. Pourtant, la plupart du temps, maman nous prenait, ma sœur et moi, avec elle. A vélo, nous gagnions Warzée ou Ouffet à près de dix kilomètres. Nous y prenions le tram à vapeur pour gagner Ougrée par l'agréable chemin de fer traversant les campagnes du Condroz. Arrivés à Ougrée, un trolleybus nous conduisait au centre de Liège. Nous y déposions le colis au boulevard d'Avroy ou celui de la Sauvenière, je ne sais plus ; nous mangions de temps en temps une petite pâtisserie chez Colson où « tout est bon ! », en face du bâtiment de la Croix Rouge. Nous faisions des achats importants de vêtements, par exemple, au Grand Bazar ou à l'Innovation près de la place Saint-Lambert. Parfois, nous allions saluer, rue du Calvaire, tante Maria demi-sœur de maman et son mari oncle Edgard. Nous logions de temps en temps chez eux où nous avions la joie de rencontrer leurs enfants : Jean-Marie, Renée et Paul un peu plus âgé que moi et qui fut souvent mon complice lors de vacances passées ensemble chez oncle

Théophile et tante Germaine à Tohogne au côté de nos cousines plus âgées que nous Olga et Marie-Louise dite Mimi.



Mon grand-père maternel Auguste avec sa fille d'un premier mariage, Maria accompagnant mon cousin Paul Moisse



Lors du repas de mes Premices, tante Maria, demi-sœur de maman et tante Louisa, épouse d'oncle Renaud

Après les trois années passées à l'école gardienne, je m'en fus à l'école primaire communale destinée aux garçons et qui se situait dans le fond du village. J'y ai effectué deux années de découverte de la langue française, de son orthographe, du calcul et d'autres connaissances intéressantes concernant l'histoire et la géographie que j'ai toujours eue en horreur.

J'avoue, à ma grande honte, avoir essayé de tricher dans la classe de Monsieur Delecourt. Lorsqu'une dictée s'annonçait, ce brave instituteur écrivait le texte sur le tableau noir afin que nous puissions nous familiariser avec l'objet de la dictée. Après un certain temps laissé à la découverte et la lecture, Monsieur le Maître tirait une tenture qui voilait le texte. Il commençait alors la dictée. Nous avions l'habitude de cacher ce que nous écrivions à l'aide du chiffon qui nous permettait d'effacer nos ardoises. Précaution importante, dans nos esprits, pour éviter que notre voisin ne triche en copiant sur notre cahier ! Mais un jour, le tricheur fut moi. Pendant la lecture précédant la dictée, j'avais déjà copié le texte dans mon cahier... Le subterfuge n'était pas parfait car l'instituteur vint soulever mon chiffon protecteur et découvrit le pot-aux-roses qu'il soupçonnait ! Je fus sans doute puni sévèrement, mais je ne me souviens plus de cette sanction. Je me souviens, par contre, avoir dû aller dans la cour de récréation pour appeler le chien de l'instit alors que j'avais claqué des doigts pour présenter ma candidature à répondre à une question du Maître...

J'avais beaucoup d'amis de mon âge. Après les heures d'école, les jours de congé et pendant les vacances, nous nous retrouvions chez l'un ou l'autre avec quelques filles dont ma sœur, pour jouer ensemble. Je me souviens particulièrement des jeux dans la paille de la ferme France au centre du village, des jeux dans le garage du papa de mon grand ami Michel Balleux que j'ai revu tout au long de sa vie qu'il a quittée brusquement et brutalement à la fête de son anniversaire célébrée avec son épouse et ses deux fils en 2005.

Le village était de temps en temps animé par un rémouleur qui poussait sa charrette tirée aussi par son grand chien. Il s'arrêtait à chaque maison et recueillait couteaux, ciseaux ou autres instruments contondants pour les rendre beaucoup plus performants en les passant sur la roue de sa meule qu'il actionnait par une pédale. Les enfants se rassemblaient autour de lui comme auprès d'une attraction rare. Joseph aussi attirait les foules auprès de son « atelier » en plein air lorsqu'il s'installait sur les escaliers d'une chapelle près de chez nous avec ses casseroles et ses poêles récoltées dans les maisons de la rue. Ces ustensiles de cuisine étaient

malades, blessés par le temps. Joseph, rémouleur venu à vélo de Houmart (à près de dix kilomètres) leur plaçait des rustines ou soudait des pièces détachées. J'éprouve encore une sympathie réjouie au souvenir de cet homme avenant, heureux de la compagnie des enfants qui l'entouraient...

Il ne se passait pas grand-chose dans mon village à cette époque. Seuls quelques voitures ou camions circulaient de temps en temps. Le trafic des charrettes ou des chariots tirés par des chevaux mais aussi par des bœufs était bien plus important que la circulation automobile. Ainsi, sans danger, juché sur mon vélo à trois roues très solide, je pouvais traverser le village entier en roulant sur les gros pavés qui traçaient une ligne centrale sur la grand-rue. Avec maman, et parfois avec des amis et des voisins, nous effectuions de grandes promenades à travers les champs ou vers des villages éloignés. Bella, une belle et gentille chienne qui mourut assez tôt nous accompagnait gaiement. Dans le village, plusieurs petits magasins permettaient l'approvisionnement élémentaire. Pour acquérir certains produits essentiels et de base, il était nécessaire de fournir au commerçant des timbres de ravitaillement. Seul, le marché noir que j'ai découvert chez quelques fermiers permettait d'acheter céréale, œufs et viande sans timbres mais à prix forts ! Des dames surtout, provenant de la région liégeoise se déplaçaient en tram ou en train et venaient s'approvisionner « en noir » dans les fermes de nos campagnes.



Mon grand ami Michel Balleux et moi



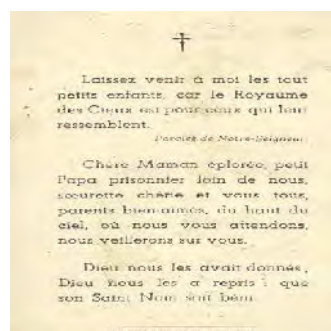
Georgette, René et Bella

La guerre réglait nos vies sans trop les encombrer. Au village, nous rencontrions rarement des soldats allemands. J'en voyais cependant beaucoup lors de nos séjours à Liège. Je me souviens de soldats relativement jeunes défilant en chantant dans les rues de la ville. A Tohogne cependant, à partir d'un certain moment de la guerre, quatre ou cinq allemands d'un certain âge déjà résidaient dans une grosse maison de commerce appartenant à une cousine de maman prénommée Aurore. Sur le toit de la maison, ils avaient aménagé un poste d'observation des mouvements des avions dans le ciel. En visite chez Aurore qui habitait un peu plus loin dans une seconde maison qui lui appartenait, j'ai souvent vu ces soldats passer sur la route à la sortie du village. Ils étaient chargés d'outils qui leur permettaient de construire en dur un poste d'observation plus développé situé sur une petite colline dans la campagne : sur l'Aisance. Après la guerre, mes compagnons de jeux et moi sommes allés parcourir ce petit dédale en plein air construit par les soldats allemands sans être jamais achevé. Ils étaient plutôt sympathiques ces militaires ennemis. Ils fraternisaient avec leurs

voisins. Christophe Théate était l'un de ceux-là. Je sais qu'après la guerre, il est allé en Allemagne rendre visite à un de ces anciens soldats.

Ces soldats allemands résidant à Tohogne ont d'ailleurs joué un rôle important de protection de la population lors d'un incident grave qui survint vers la fin de la guerre. L'importante laiterie de Tohogne dont le beurre était très réputé attirait des clients de toutes sortes : des soldats ennemis et des belges résistants. Un beau jour, deux soldats allemands se présentèrent à la laiterie alors que des résistants y étaient déjà. Ceux-ci dépouillèrent les soldats de leurs uniformes et les laissèrent partir (je suppose après leur avoir « prêté » des vêtements civils). On devine la suite : une troupe d'Allemands armés jusqu'aux dents fit irruption dans le village. Quelques-uns occupèrent la laiterie où ils arrêtaient et d'où ils emmenèrent à Barvaux le directeur et le comptable. Les autres se postèrent aux quatre coins du village armes braquées vers les gens qui s'aventuraient pour gagner les champs extérieurs. Mes oncles étaient en train d'effectuer la fenaison dans les terrains situés plus haut que la laiterie en direction de Houmart. Afin de les prévenir du risque qu'ils couraient en rentrant au village, tante Germaine, maman, mes cousines, ma sœur et moi montons la grand-rue de Tohogne en direction de la laiterie pour rejoindre les cultivateurs. Les femmes adultes portent des râtaux sur l'épaule afin de donner l'illusion qu'elles vont travailler aux champs. Au carrefour situé en haut du village, des soldats nous empêchent d'aller plus loin et nous ordonnent de redescendre la rue en la longeant sur les deux côtés afin de leur laisser une vision complète des mouvements qui pouvaient se passer dans l'artère principale du village. Nous fîmes demi-tour pour gagner les campagnes par un autre chemin. Grimpant la route ardue qui conduisait au château d'eau « sur les Monts », nous entendîmes des balles de fusils siffler au-dessus de nos têtes. Elles étaient tirées par des soldats allemands. Nous nous sommes aplatis dans l'herbe. Nous apprîmes le soir qu'un homme, Michel Lehaire avait été interpellé. Dans sa fuite, il avait été blessé à une jambe. Ce fut le seul événement grave de la journée pendant laquelle j'ai vécu un peu « la guerre ». Mes oncles et leurs compagnons dans les champs avaient été avertis du danger et s'étaient enfuis vers Houmart où ils s'étaient même cachés dans une citerne désaffectée et destinée à servir de refuge aux résistants. Les responsables de la laiterie emprisonnés furent libérés ce jour-là grâce, disait-on, à l'intervention des soldats allemands résidant à Tohogne. En tout cas, l'incident de la laiterie n'eut pas de conséquences graves comme il y en eut souvent après quelque provocation de l'ennemi par des résistants.

C'est proche de sa fin que la guerre s'est un peu manifestée à moi et mes proches. Pendant le printemps 1944, deux frères et leur sœur du même âge que Georgette et moi jouaient dans leur jardin. Soudain, les garçons découvrent ce qu'ils pensent être un jouet. Ils le manipulent. Leur sœur prend peur et s'enfuit dans la maison se réfugiant auprès de sa maman. Bientôt, ce fut le drame. Le jouet des garçons explose. La grenade provoque sur eux des blessures telles qu'ils ne survivront pas. Deux de nos amis, compagnons d'école sont morts Pol et Georges Warnier.



A la même époque, en cette fin de guerre agitée¹, ma sœur et moi jouions sur la rue devant la maison. Soudain, le ciel s'emplit du vrombissement caractéristique d'une escadrille d'avions alliés en route vers l'Allemagne pour y bombarder quelques centres stratégiques ou quelques villes. Mais ce bruit que nous connaissions bien est perturbé par des sifflements particuliers. En réalité, des avions chasseurs allemands attaquent les bombardiers américains. Un de ceux-ci est atteint par les projectiles allemands. Il dégage un tintamarre effrayant au point que maman sort de la maison pour nous faire rentrer ma sœur et moi. Un peu plus tard, nous apprenons que cet avion en perdition a semé des bombes non désamorçées dans des champs situés entre Ocquier et Amaz. Ces bombes n'ont pas explosé, elles ont seulement creusé des trous dans les prairies. L'avion s'est écrasé près de Longueville, le long de la route que nous empruntons avec maman pour nous rendre à Tohogne. Neuf aviateurs ont péri dans l'accident². Ils furent enterrés dans le cimetière de Tohogne. Malgré l'interdiction des Allemands, le courageux curé du village l'abbé Emile Jacquemin bravant l'interdit a célébré un office en mémoire de ces soldats américains tombés lors de l'opération de bombardement. Après la guerre, les corps de ces pauvres victimes furent rapatriés aux Etats-Unis. Peu de jours après la chute de l'avion, maman, ma sœur et moi devions passer près du lieu de l'accident pour nous rendre à Tohogne. Des soldats allemands empêchaient la circulation près des débris de l'avion dispersés sur la route que des militaires ennemis étaient en train de déblayer. Il fallait traverser des prairies en pente pour retrouver la route au-delà d'un tournant. Plus tard, des enfants de Tohogne allaient explorer les restes des débris de l'avion américain. Un d'entre eux, Richard fut blessé aux lèvres par l'explosion d'un engin qu'il avait rapporté de son expédition à la carcasse. Ce ne fut heureusement pas dramatique.

Un peu plus tard, pendant les vacances d'été 1944, après le débarquement des alliés en Normandie, maman déménage d'Ocquier à Tohogne où ses deux frères résident. Elle redoute les événements de la fin de la guerre. Nous sommes, maman, ma sœur et moi hébergés chez une dame qui vit avec sa fille. Son mari est, lui aussi, prisonnier en Allemagne. Nous vivons à l'étroit, mais la cohabitation ne se passe pas trop mal. Nous vivons dans le quartier tranquille dit « à la Fontaine ». Effectivement, non loin de la maison existe un petit bâtiment en pierre qui couvre une source puissante. Une pompe actionnée manuellement alimente en eau deux bacs en pierre qui permettent d'abreuver des troupeaux de vaches ou, aussi, de tremper du linge à laver. Des fermiers viennent là pour remplir leurs tonneaux mobiles afin d'aller alimenter les abreuvoirs dans les prairies.

¹ En réalité, le 12 avril 1944.

² Un des dix aviateurs a pu sauter en parachute et trouver la vie sauve. Quand j'écris ces lignes, je n'en ai aucun souvenir. Je trouve l'information sur Internet qui publie même le rapport de ce soldat en précisant qu'il fut sauvé par des Résistants et qu'il regagna plus tard l'Angleterre. Je cite l'extrait de son rapport qui concerne l'événement ici évoqué. *"L'avion était en piqué à 45°. L'opérateur radio et le mitrailleur étaient accrochés à leur coffret à parachute et je les attendais. Le feu venait du dessus et de l'arrière du panneau d'instrumentation, comme si toute la partie inférieure était en feu. Subitement, l'avion est parti en vrille sur la gauche. Je restais sur mes pieds mais les autres tombèrent sur le plancher. J'essayais désespérément de les bouger mais je les laissais là. Tout inconscients qu'ils étaient, leur regard me fixait. À cause de la force centrifuge, j'étais incapable de les faire bouger. Alors, j'abandonnai et je m'extrayai par la soute à bombes, me tirant ainsi d'affaire."* (Lieutenant RIPPS)



Photo du crash de l'avion américain prise par les Allemands le 13 avril 1944

A partir de juillet-août 1944, des soldats allemands passaient en masse sur la route qui conduit vers Bomal en traversant le village. « *Ils repassent !* », disent les gens. C'est-à-dire qu'ils font le chemin inverse de celui qu'ils ont parcouru en 1940. Ils sont poussés par les alliés qui ont débarqué en juin en Normandie et qui progressent en France vers la Belgique et l'Allemagne. Le 7 septembre, une colonne de soldats allemands traverse un petit défilé près de la ferme de la Hesse à l'approche de Tohogne. Un officier allemand qui circule dans une voiture VW que nous irons voir plus tard le long de la route est tué sous les feux d'un résistant isolé posté sur le sommet d'une des buttes qui longent le chemin. De ce jour-là, je garde le souvenir de lueurs d'incendie perçues de Tohogne au-delà de la hauteur des Monts qui nous sépare du hameau de Longueville. Le lendemain, nous apprendrons la terrible et triste réalité d'un drame qui s'est vécu dans ce petit village. Après la mort de l'officier, des soldats teutons mettent le feu à la ferme de la Hesse, à des hangars et des meules de paille. Ils se retirent ensuite. Mais un peu plus tard, en fin de journée, des SS reviennent en force dans le village de Longueville. Ils supposent que des résistants se cachent dans ce village. De toute manière, ils veulent venger leur chef. Ils se postent donc aux quatre coins du bourg et tirent sur tout ce qui bouge. Ils tueront ainsi un garçon de treize ans et sa maman. Ils incendient des maisons, des étables, des récoltes. On retrouvera deux vieillards, frère et sœur, morts dans l'incendie de leur étable. Quelques jours après ce drame, des condisciples d'école provenant de Longueville nous racontent les moments d'angoisse et de peur qu'ils ont vécus avec leurs parents et leurs voisins qui se cachaient ou s'enfuyaient vers Houmart pour échapper à la fureur meurtrière des Allemands. Certains habitants en fuite se sont aussi cachés dans un puits. Peut-être le même qui accueillit plus tôt mes oncles fuyant les soldats déchaînés à Tohogne³.



Inauguration du monument dédié aux aviateurs américains



Monument en mémoire des victimes de Longueville

³ Le 9 septembre 1984, dans le cadre de la commémoration de la libération de 1944, un petit monument fut inauguré le long de la route à l'endroit de la chute de l'avion américain en mémoire des neuf aviateurs tués et des quatre victimes de la hargne des SS à Longueville. J'ai participé à cette cérémonie officielle en compagnie de mon ami Albert Bonmariage ancien prisonnier de guerre évadé et ancien résistant avec son frère dans la région de l'Ourthe et de l'Aisne.

Puis, ce fut la libération tant attendue et préparée ! On la préparait en confectionnant des drapeaux belges, américains ou anglais, en fabriquant des fleurs artificielles pour fêter les libérateurs. Tous ces symboles de victoire et de liesse étaient bien entendu cachés... en général ils étaient enfouis dans les réserves de charbon situées dans les caves : les Allemands ne pouvaient pas les découvrir !

Alors que ces soldats allemands « repassaient » encore, des jeunes gens de Tohogne se cachaient dans les bois environnant le village. Ils y avaient construit des huttes pour s'y abriter ou bien se cachaient dans quelque grotte naturelle creusée dans un rocher le long de l'Ourthe. Ce jour-là de fin septembre ou début octobre, je ne sais plus, la nouvelle parvint au village : les libérateurs américains approchaient. On prévint les jeunes qui se cachaient qu'ils pouvaient rentrer afin de participer à la fête désormais annoncée. Je me trouvais chez oncle Théophile avec maman et Georgette et d'autres personnes du village. La maison de mon oncle était à l'entrée du village, dans sa bordure en quelque sorte. Des jeunes gens quittant leurs cachettes se rassemblèrent dans cette petite ferme. Mais, tout à coup, ce fut la panique. Je vois encore les jeunes hommes escalader un mur à l'arrière de la maison pour s'enfuir vers les bois. Une personne descendue du village venait d'annoncer que les véhicules qu'on avait cru libérateurs étaient encore pilotés par des Allemands. On s'empressa aussi de replacer drapeaux et fleurs dans le charbon...

Mais, finalement, l'alerte n'était pas fondée. C'étaient bien les premiers soldats américains qui entraient dans Tohogne. Quelques petits véhicules blindés sur roues et quelques jeeps transportaient des soldats éclaireurs qui venaient constater que les soldats ennemis avaient bien quitté la région. Ils furent accueillis comme les libérateurs. On grimpa sur les petits chars, les jeunes filles comblaient les soldats de fleurs et de baisers. Le curé Emile Jacquemin fit sonner les cloches et immédiatement après le départ de la petite troupe d'éclaireurs, toute la population du village se rassembla dans l'église proche pour y chanter un vibrant et joyeux *Te Deum*. C'était la première fois que j'entendais cet hymne solennel d'action de grâce et de joie. Depuis ce jour-là, le *Te Deum* chanté dans une église ou dans la cathédrale de Namur où je l'ai entendu plusieurs fois me rappelle ce grand moment de soulagement, de joie et de victoire vécu ce jour d'automne 1944 dans un des chers villages de mon enfance.

Le lendemain matin, au réveil, grande surprise ! Nous découvrons de nombreux soldats américains qui sont arrivés la nuit au village et qui s'y installent pour y passer quelques jours. Ils occupent les écoles et la maison communale et se répartissent dans les maisons privées selon les possibilités. Chez nous, dans la maison occupée déjà par Imelda et sa fille Marie, par maman, ma sœur et moi, quatre soldats s'installent. Ils seront relayés par d'autres contingents qui se succéderont pendant des semaines, jusqu'après l'offensive des Ardennes portant le nom du Generalfeldmarschall von Rundstedt. Les Allemands ne revinrent jamais à Tohogne, mais ils n'en étaient pas loin puisqu'ils parvinrent à Hotton à une douzaine de kilomètres. Pendant cette offensive, je me souviens que la population tohognoise s'étonnait de voir des troupes alliées faire route en sens inverse de leur marche vers l'Allemagne. Devant cet étonnement et les questions qu'il suscitait, les soldats américains répondaient évasivement : « *Manoeuvres... Manœuvres !* ».

Pendant ces belles semaines d'automne et d'hiver, nous n'allions plus à l'école. Les vacances prolongées perdurèrent presque jusqu'au printemps. Quand l'accalmie le permit, Monsieur Schonne notre instituteur a repris les cours dans sa propre maison; les classes se relayaient. Nous étions donc « à l'école » quelques heures seulement pendant la journée.

Pour les enfants que nous étions, la présence des soldats américains était source de plaisirs et de jeux. Ils nous comblaient de friandises inconnues, d'oranges, de chocolat et de chewing-gum ! Ils nous procuraient des jouets inédits et même fabriquaient des bijoux à partir de morceaux de tuyaux ou de déchets métalliques. Pendant un certain temps, une cuisine militaire fut installée près de chez nous. Je reçus une gamelle, des couverts et une gourde US afin d'être ravitaillé avec les soldats en faisant la file devant les immenses casseroles alignées. Lorsque la neige apparut, les soldats entraînaient les enfants dans de folles parties de traîneaux et les transportaient joyeusement dans leurs camions ou leurs jeeps.



Georgette avec quatre soldats américains (les trois qui sont debout furent tués par une mine en Hollande)



René sur l'avant d'un camion militaire avec deux soldats

Un triste jour, maman fut avertie que trois des quatre soldats qui résidèrent un temps chez nous avaient été tués dans leur jeep qui avait sauté sur une mine en Hollande. Un de ces soldats avait transmis l'adresse de maman à ses parents aux Etats-Unis en leur vantant l'accueil qu'elle lui avait réservé à lui et ses copains. Une correspondance régulière s'est instaurée pendant de nombreuses années entre maman et les parents du soldat décédé et, plus tard, avec une de ses sœurs. L'échange des cartes de vœux se faisait à deux occasions : lors des fêtes de Noël et de Pâques. Nous avons aussi reçu des cadeaux envoyés des Etats-Unis par les parents éplorés qui ne purent jamais venir sur la tombe de leur fils malgré leur souhait plusieurs fois exprimé.

Des jeunes filles du village étaient courtisées par les jeunes soldats résidants. Certaines idylles se créaient. Lorsque les soldats amoureux étaient partis vers le front de Hollande, ils jouissaient de congés qui leur permettaient de revenir à Tohogne pour embrasser leur dulcinée. Deux de mes cousines plus âgées connurent ces petites aventures inévitables pendant les guerres. On chantait d'ailleurs sur l'air connu de « *On n'a pas tous les jours vingt ans* » des couplets significatifs que je connaissais par cœur et le bout de refrain que j'ai retenu : « *On a tout son Américain, car c'est pour eux qu'on a le béguin !* »

Depuis 1940, papa était prisonnier en Allemagne. Un échange de correspondance était possible mais sérieusement contrôlé. Papa nous a même adressé des photos prises dans le camp où il était détenu. Sur ces photos, il se présente avec des compagnons d'infortune. Maman envoyait régulièrement des photos de nous à papa. Celui-ci les a rapportées après sa libération comme en attestent les cachets de la censure du camp du stalag X C qui figure au verso de ces photos. La détention de papa fut très dure en raison de la privation de liberté et

de l'éloignement des siens dont ses parents qui moururent au début de la guerre. Pourtant, le travail dans des fermes et même dans une boulangerie atténuait sans doute le caractère pénible de la déportation.



Une jeune fille belge et deux amis soldats Américains en congé (avec le chien Hello)



Papa (troisième en partant de gauche) et des compagnons de captivité en Allemagne

Lorsque les troupes alliées pénétrèrent en territoires allemands ou occupés par les Allemands, les prisonniers de guerre et les autres déportés furent progressivement libérés. Nous attendions avec impatience la libération de papa que ma sœur et moi ne connaissions pratiquement que par le courrier et les photos qu'il nous adressait depuis le camp. Puis, ce fut la grande bonne nouvelle ! Un soir, deux frères de papa arrivèrent à Tohogne venant d'Ocquier. Ils étaient excités par la nouvelle qu'ils venaient d'apprendre et qu'ils étaient venus nous annoncer. Papa allait rentrer à Tohogne le lendemain 1 mai 1945. Un autre prisonnier de guerre habitant Ocquier, le fils du meunier qui m'avait mordu l'oreille était déjà rentré dans sa famille. Il avait rencontré papa à Liège où celui-ci avait préféré rester un jour de plus pour effectuer la formalité du contrôle médical que devaient subir tous les prisonniers rentrant de captivité. Il fallait préparer l'accueil de papa, premier prisonnier de guerre à rentrer au village de Tohogne. Ce fut le branle-bas : le bourgmestre, le curé, les enseignants sont mis au courant de la nouvelle. On s'organise pour que les écoles et la population accueillent dignement celui qui rentrait au pays après cinq longues années de captivité. Mais nous ne savions pas à quelle heure papa débarquerait à la gare de Bomal venant de Liège. Ainsi, le premier mai au matin, Joseph un cousin de maman qui possédait une grosse moto se rendit sur le quai de la gare de Hamoir afin de s'efforcer d'apercevoir papa dans un train deux stations avant celle de Bomal où il devait débarquer. Il l'aperçut en effet dans un train après avoir parlé avec des cousines qui revenaient de Liège. Il revint à toute allure à Tohogne pour prévenir de l'arrivée imminente de papa. Il nous chargea sur sa moto, maman, ma sœur et moi et nous descendîmes à la gare de Bomal. Une voiture était prévue pour ramener papa au village. Ce fut la fête avec drapeaux, fleurs et musique à l'entrée de Tohogne. Rentré à la maison, papa nous prenait sur ses genoux Georgette et moi. Il était heureux de revoir ses enfants qui avaient bien grandi depuis son départ en 1940. Mais, nous, ses enfants, réjouis par le retour de notre père, nous le considérions pourtant étrangement comme un homme inconnu qu'il fallait apprendre à connaître. Les frères de papa boulangers avaient préparé d'excellentes tartes dans le four situé dans une petite remise adjacente à la maison que nous occupions à l'époque dans une ruelle qui conduit à l'église.

La fin de la guerre en mai 1945 permit le retour progressif mais lent à une vie plus libre et plus normale. Les frères de papa réalisèrent l'héritage de leurs parents. La boulangerie fut achetée par oncle Joseph qui n'y travaillait pas pendant la guerre. Il réduisit la distribution du pain au village d'Ocquier. Papa trouva un travail momentané à la société des chemins de fer. Il était vigile dans une gare liégeoise pour protéger les convois de marchandises en

attente, afin d'éviter les pillages. Mais, rapidement, il trouva un travail dans la laiterie de Tohogne qui se développait et dont le beurre connaissait une réputation grandissante. Il y travailla jusqu'à sa retraite anticipée qu'il prit à 60 ans étant donné ses problèmes de santé, en particulier ses problèmes respiratoires. Oncle Alexandre qui fut très proche de nous, Georgette et moi, trouva un travail dans une entreprise de construction de Barvaux-sur-Ourthe. Je me souviens être allé avec lui à La Roche, à la recherche d'un travail. Nous avons pris le train à Bomal jusqu'à Melreux. Un vieux tram nous conduisit jusqu'à la butte qui domine La Roche que nous gagnâmes à pied en raison des destructions de la ligne de tram pendant l'offensive des Ardennes. C'était l'hiver ; le tram était chauffé par un poêle à charbon ! Oncle René, le plus jeune des frères Forthomme se maria après la guerre avec Adèle Journée, fille unique d'une importante famille de fermiers. Oncle René et tante Adèle avec ses parents m'accueillirent souvent chez eux en vacances dans les années qui suivirent. Ils connurent de grandes épreuves : une petite fille mourut quelques jours après sa naissance; un garçon Nestor était hydrocéphale. Très attachant, il vécut chez ses parents jusqu'à l'âge de 14 ans. Joseph, un autre fils est mon seul cousin Forthomme vivant. Oncle Lucien accompagna son fils Paul à Verviers après son mariage. Mes parents ont perdu tout contact avec eux. Nous avons seulement appris leurs décès.



Oncle René et son épouse Adèle...



leur fils Joseph Forthomme

Le ravitaillement se fit sentir encore quelque temps après la guerre jusqu'au moment où nous vîmes réapparaître dans les petits commerces des produits oubliés. Un jour, un de mes condisciples arriva à l'école avec une banane. Nous n'en avions jamais vu ni goûté, bien sûr. L'heureux détenteur du trésor le partagea généreusement avec quelques copains. Je goûte encore ce merveilleux fruit venu d'ailleurs dans une petite épicerie du village qui en comptait alors quatre. Deux bouchers et deux boulangers se partageaient la clientèle du patelin et de quelques hameaux des environs, comme Warre et Longueville. Tous ces commerces ont totalement disparu progressivement, en même temps que les petits artisans cessaient leur travail, notamment les deux cordonniers, le charron et le forgeron.

Ma sœur et moi fréquentions les écoles primaires de Tohogne. Georgette était scolarisée par des religieuses de Pesche à «l'école des Sœurs ». Elle connut la même institutrice que maman, sœur Elise que nous visitâmes encore après sa retraite dans la maison mère de sa congrégation. Moi, je suivais les cours d'un excellent instituteur dévoué jusqu'à la

corde, Henri Schonne qui ne se contentait pas de donner des cours formateurs, mais s'intéressait à l'éducation globale de ses élèves en multipliant les contacts avec leurs parents qu'il réunissait régulièrement. Il détecta chez moi un don pour l'écriture et m'annonça qu'à 18 ans j'écrirais fort bien. Je pense que sa prophétie s'est réalisée et j'en rends grâce à Dieu. Monsieur le Maître usait sans remords personnel et sans reproche des parents de moyens disciplinaires qu'on jugerait tortionnaires et contre-indiqués aujourd'hui. Pourtant ils produisaient des effets bénéfiques en ce temps-là. Fines baguettes procurées par un des deux menuisiers du village servaient à rappeler à l'attention les potaches distraits, sanctionnaient les négligents et les paresseux, rameutaient les garçons dissipés qui avaient un jour prolongé la récréation de midi en effectuant de joyeuses glissades à traîneaux sur la route qui conduisait à Warre. Les valeureux sportifs n'avaient entendu ni les appels de l'instituteur, ni le son de la cloche qu'il n'actionnait que très rarement. Nous nous sommes finalement résolus à rentrer à l'école en passant un à un devant le Maître qui caressait nos jambes avec sa verge éducatrice...



Sœur Elise avec enfants lors d'une procession



Mon instituteur Henri Schonne

Ainsi, passa le cours de mon enfance dans des villages ruraux, en des temps de disette mais de contacts humains chaleureux et solidaires, même s'ils étaient parfois émaillés de tensions, de disputes et d'affrontements. Le dimanche, les églises des villages rassemblaient presque tous les habitants. Les vêpres célébrées l'après-midi et les saluts chantés le soir étaient aussi bien suivis par une population inquiète et soucieuse de se concilier les faveurs et les protections du ciel en des circonstances de dangers et de difficultés de vivre.

Dans les deux paroisses où j'ai vécu pendant la guerre, j'ai été imprégné par les pratiques religieuses très traditionnelles de l'époque. J'ai vécu ma « première communion » à Ocquier guidé par le curé Resteigne. De la préparation à cette fête, je ne me souviens que d'une seule chose : les enfants qui se préparaient à communier reçurent une petite hostie blanche sur la langue, avec prescription de ne pas mordre dedans par respect pour Jésus, mais de la laisser fondre progressivement dans la bouche avant de l'avaler. Plus tard, à Tohogne, j'ai vécu la « communion solennelle », mais ce fut en 1948, après la guerre. Les enfants qui cheminaient vers cet événement suivaient le catéchisme tous les matins après la messe que je servais depuis le 1er mai 1945, jour du retour de papa à la maison. A Tohogne, l'abbé Emile Jacquemin était très proche des enfants qu'il accueillait régulièrement dans son presbytère où s'affairait sa gouvernante Maria. Il nous a partagé ses collections du « *Petit vingtième* » où

étaient parues les premières aventures de Tintin. J'avais hérité des épisodes de « *Tintin chez les Soviets* » et de « *Tintin en Amérique* ». J'avais relié avec du fil de fer les premiers dessins de Tintin au pays de Staline. J'ai découpé les images de Tintin chez les cow-boys pour les coller sur les bandes de papier qui furent enroulées et montées pour être progressivement déroulées devant un petit écran en bois. Les prêtres que j'ai connus ne furent pas nombreux, mais leurs célébrations me fascinaient au point qu'avec ma sœur et d'autres copains nous célébrions des messes et réalisions même des enterrements de petits animaux, comme celui d'une taupe morte trouvée dans la campagne.

Un autre personnage a sans doute influencé mon évolution religieuse : « *li bon d'ju d'Tohogne* », comme l'appelaient les habitants de la région. Pendant la guerre, je l'ai rencontré régulièrement chez Oncle Théophile où ma sœur et moi allions en vacances. Après notre installation à Tohogne et pendant de longues années, jusqu'à sa mort en 1956 ou 1957, je l'ai côtoyé souvent. Joseph Palange se promenait avec une grande croix pendue à son cou, un scapulaire parfois ou un chapelet. Cet accoutrement singulier à l'époque le faisait passer chez certains pour un illuminé, en tout cas, pour un original. Quand au village Joseph rencontrait des enfants qui le connaissaient et l'aimaient, il leur tendait une main et les invitait à donner « une taque », comme il disait. Les enfants tapaient une main dans la main tendue de Joseph en disant, en guise de prière : « *Jésus, Marie, Joseph* ». Joseph était âgé de plus de soixante ans. Dans sa jeunesse, il avait souhaité entrer dans une congrégation religieuse. Sa famille s'y était opposée et l'avait même fait interner, à deux reprises au moins, à l'Institut Saint-Martin à Dave. Joseph ne s'en cachait pas. Il racontait même comment on vivait malheureusement dans cet établissement, surtout si l'on se manifestait indiscipliné comme lui. Il avait connu camisole de force et bains froids. Mais aussi, l'évasion ! Joseph était intelligent, cultivé même. Il pouvait jouer de l'orgue. Afin de gagner quelques francs, il vendait des graines pour le jardin dans les villages de la région. Il possédait quelques terrains par héritage. La vente d'un de ces terrains lui permit, après la guerre, de se rendre à Rome où il aurait souhaité rencontrer personnellement le pape Pie XII, mais il ne le put pas. Sa bonté et sa gentillesse lui attiraient l'amitié de tous ceux et celles qui le connaissaient. Une grande foule recueillie participa à son enterrement auquel je ne pus prendre part, en raison de mon séjour étudiant à Leuven. Dans ses conversations, Joseph insistait beaucoup sur l'importance du pardon dans la vie chrétienne. Il disait, écrivait et soulignait les paroles du Notre Père : « *Pardonnez-nous nos offenses, comme nous pardonnons aussi...* ». Un saint homme ce Joseph. Il discutait souvent avec un des rares mécréants du village, le charron que l'on surnommait « Colette », un original aussi qui avait aménagé ses ateliers au premier niveau de sa belle maison et qui résidait à l'étage auquel il accédait par une échelle. Il est mort, lui aussi, dans la paix du Dieu reconnu dans sa vie, grâce à un prêtre originaire de Tohogne qu'il avait appelé auprès de lui lors de ses derniers moments chez une jeune parente.

En ces temps-là, j'organisais volontiers des rassemblements d'enfants amis, chez moi ou dans les environs des maisons familiales. Après la guerre, un des jeux favoris était de monter des représentations théâtrales inspirées par les spectacles découverts dans la salle de « *La Concorde* » où recommençaient les prestations d'une troupe villageoise et les concerts de l'harmonie dont je fis partie en tant que modeste clarinettiste.

A treize ans, je quittais l'école primaire de Tohogne pour entreprendre contre mon gré les études secondaires latines à l'Institut Saint-Remacle de Marche-en-Famenne. Mais, c'est une autre histoire qui commence...



Pour faire un homme...

« *Pour faire un homme, mon Dieu, que c'est long !* » Après septante-cinq ans de vie, l'homme René n'est pas encore fait. Le sera-t-il avant de mourir ? Je ne le crois pas. Pour moi, il sera réellement accompli lorsqu'il aura fait le passage, le grand saut dans les bras de Dieu qui mettra un terme au travail d'humanisation entamé sur la terre. Les aspirations profondes qui se manifestent et puis s'endorment pour s'éveiller à nouveau dans ma vie, comme dans la vie de tout homme et de toute femme, ces aspirations seront enfin comblées : je pourrai aimer et être aimé sans obstacle, sans limite. Les scories qui encombrant mon cœur et paralysent sa capacité d'aimer seront détruites par le Dieu Amour auquel je crois profondément.

Mais quelles furent donc les étapes de la construction de mon être jusqu'à présent, quelles personnes, quels événements y ont contribué ? Il est impossible de répondre totalement à ces questions, même pour un observateur extérieur à ma personne. Cependant, je peux apporter des éléments de réponse en analysant brièvement les diverses étapes de ma vie.

Dès ma naissance, et même avant, les composantes de mon corps et de mon cerveau déterminent déjà ma personnalité ; elles orienteront mes choix de vie et conditionneront mes options et les décisions importantes de ma vie. Je ne serai jamais un athlète, même pas un sportif. Mon cerveau sera toujours lent et ma mémoire déficiente.

Les facteurs importants qui marquent toutes les vies sont certainement les parents, l'entourage et les événements de toutes sortes qui façonnent et déterminent les êtres. Mes grands-parents étaient aimants et ceux avec lesquels j'ai vécu à Tohogne et à Ocquier m'ont influencé par leur attention aimante, mais à quatre ans, j'étais privé de leur présence. Mes parents m'aimaient et m'entouraient de leur tendresse, mais à quatre ans encore, je fus sevré de l'influence paternelle. Quel rôle a joué la captivité de papa et donc son absence dans le développement d'un enfant si jeune ? Impossible de le dire. Mais je devine quand même que cette absence paternelle a dû déterminer mon être et mon comportement. J'ai sans doute souffert. Je fus en tout cas un enfant taciturne. J'aimais rester silencieux et plongé dans une réflexion intérieure qui m'amenait à considérer que la vie était brève, qu'elle s'écoulait rapidement. Je suis persuadé que ces convictions se sont développées très tôt dans mon esprit et mon cœur. Je n'étais pas écrasé par ces pensées. Elles ne m'apparaissent pas morbides. Elles ont joué un rôle déterminant dans mes choix de vie et dans la façon dont je considère la vie et les événements qui la déroulent.

Je rends grâce à mes instituteurs, aux curés qui m'ont accompagné dans mon enfance, à tous les proches et les amis qui ont croisé mon chemin dans ces années de croissance et de

découvertes. Ils m'ont tous façonné un peu ou beaucoup. Je leur dois en partie ce que je suis encore aujourd'hui et les possibilités, les talents même bien modestes qui furent miens tout au long de ma vie ⁴.

Chapitre 2 : Le temps des études secondaires (1949-1955)

Marche –en-Famenne (1949-1952)



Un bâtiment de l'Institut Saint-Remacle, Marche

En septembre 1949, je commençais la navette en bus entre Tohogne et Marche-en-Famenne pour fréquenter la sixième latine de l'Institut Saint-Remacle. Bien vite, j'abandonnai l'autobus qui coûtait plus cher que le train. Mais le train, il fallait aller le prendre à Bomal-sur-Ourthe à cinq kilomètres de Tohogne. Qu'à cela ne tienne ! Nous étions cinq ou six jeunes valeureux à enfourcher chaque matin de vieux vélos : j'utilisais celui de maman qui avait fait la guerre ! A 6 h 45, le début du cours de gymnastique à la radio marquait l'heure du départ. Robert Woestijn (?) donnait les indications de rythme qui nous aidaient à pédaler : « *Hune, deux... Hune, deux !* ». Nous étions habituellement trois jeunes du même âge à effectuer ensemble le trajet vélocipédique. Les autres, plus âgés, se regroupaient. Étés comme hivers, pendant trois ans, nous avons fortifié nos muscles en pédalant... Je déposais mon vélo à Bomal à l'arrière de la maison d'une amie de maman non loin de la gare.

A cette époque, la modeste gare de Bomal, située sur la ligne de l'Ourthe reliant Liège à Marloie-Jemelle, comportait encore tous les services que les voyageurs pouvaient attendre d'une gare. Au guichet, un employé accueillait les personnes qui souhaitaient acheter un « ticket ». Une salle pourvue de larges bancs permettait de s'installer confortablement dans l'attente. En hiver, un poêle à charbon chauffait la pièce. Il était régulièrement alimenté par le préposé au contrôle de nos billets ou abonnements à la sortie de la salle d'attente lorsqu'il venait d'annoncer l'arrivée du train en direction de Marche. Celui qui circulait vers Liège arrivait à peu près en même temps. C'est ainsi que les voyageurs dans les deux directions se

⁴ De nombreuses photos illustrent ce chapitre de ma vie. La plupart sont dues à maman qui, dès avant la guerre, possédait un appareil boîtier qui permettait de prendre seulement 9 photos par film. Les films de maman étaient développés à Liège. Plus tard, bien plus tard après la guerre, maman a acquis un petit appareil photographique qui permettait de prendre 24 photos. Elle l'a aussi utilisé abondamment.

rencontraient dans la gare. J'ai croisé la route d'un étudiant plus âgé que moi et qui se dirigeait vers Liège. Je ne pense pas lui avoir jamais parlé. Cependant, bien des années plus tard, nous nous sommes retrouvés à Auvelais. Lui était ingénieur à la glacierie Saint-Roch, moi professeur au Collège Saint-André, puis doyen. Joseph Demeuse de Bomal et son épouse Mathilde de Clavier sont des amis. Mais notre histoire d'amitié et de rencontres s'inscrit dans un chapitre ultérieur consacré à mes séjours à Auvelais... J'en oublierais presque de dire que la gare de Bomal comportait encore une imposante aubette à journaux et magazines. Elle était bien achalandée aussi en bonbons, chocolats et cigarettes. Une sympathique habitante du village ouvrait le petit établissement commercial très tôt le matin pour le clore le soir après le retour des étudiants et travailleurs.

Lorsqu'en 1949 je prenais le train sur la « ligne de l'Ourthe », il était tracté par une belle et fière locomotive propulsée par la vapeur. Un peu plus tard, nous avons vu quelques locomotives diesel circuler, à l'essai sans doute, sur la ligne que nous empruntions. Elles ont bientôt remplacé les « vapeurs » avant d'être elles-mêmes, mais beaucoup plus tard, remplacées par des locomotives électriques. La bonne vieille gare de Bomal a aussi subi des transformations radicales.



Gare de Bomal-sur-Ourthe jadis



Gare de Bomal aujourd'hui

A l'Institut Saint-Remacle, j'ai découvert les rudiments de la langue latine « *Rosa, rosae, rosae...* », un peu plus tard, ceux de la langue grecque : « Οὐκ ελαβον πολιν... ». Le calcul devenait l'arithmétique ou les mathématiques, ce qui ne simplifiait rien ! Dès la sixième latine, je me suis passionné pour l'histoire. J'étais séduit par le mystère de la civilisation égyptienne qui nous était modestement révélée. Mais il m'a fallu de longs mois avant d'être à l'aise dans l'enseignement secondaire que je ne souhaitais pas fréquenter. Au terme des études primaires, lors des démarches pour l'« orientation professionnelle », j'avais indiqué dans un questionnaire écrit que je souhaitais devenir imprimeur ou... archéologue ! Pour moi, il n'était pas question de longues études, mais de formation par la pratique. J'aurais volontiers fréquenté l'école primaire de Monsieur Schonne jusqu'à l'âge de 14 ans, comme d'autres condisciples le faisaient avant d'aller travailler dans des administrations ou dans des banques où ils firent carrière.

Heureusement, à l'Institut, le directeur et les enseignants étaient très proches des élèves. Cette proximité était même parfois humoristique et amusante, particulièrement grâce aux deux abbés Beaufays (qui n'avaient entre eux aucun lien de parenté). L'un était titulaire

de la cinquième latine, l'autre de la quatrième⁵. Les deux, Clément et Albert, se taquinaient avec joie. Le premier débordait d'humour en classe. L'allure débonnaire du Père Meyers, hollandais, prémontré et professeur de néerlandais, nous amusait ; il fumait perpétuellement le cigare. L'allure compassée mais sympathique de l'abbé Herbecq nous détendait... Je garde un souvenir reconnaissant et heureux des cours de l'abbé Eugène Godenir qui m'a ouvert l'esprit et le cœur à la littérature française. L'abbé François Lambert nous a apporté bien plus que l'apprentissage (rudimentaire !) de la langue flamande : il nous éduquait avec sagesse et réalisme. Un des professeurs fut particulièrement proche de moi : l'abbé Jean Henrotin. Grand, solennel, il était pourtant assez rébarbatif pour les jeunes élèves de première année du secondaire. Lorsqu'il entrait en classe, nous nous mettions debout et nous étions impressionnés par ses gestes qui inauguraient solennellement chaque heure de cours : sa grande taille déployée, il tirait d'une petite poche de sa soutane, derrière la large ceinture noire, une montre retenue par une chaîne qu'il détachait pour la poser dans un geste cérémonieux sur son bureau. Il pouvait alors commencer son cours de mathématiques que je suivais avec attention, mais sans passion. Heureusement, j'eus l'occasion d'approcher autrement ce professeur à l'allure sévère. En cinquième latine, il m'avait choisi pour jouer le rôle de Junie dans la tragédie de Racine intitulée *Britannicus*. Quelle découverte pour moi et quelle joie de faire du théâtre ! J'en ferai beaucoup dans les années qui vont suivre jusqu'au temps où je mettrai en scène des spectacles lors des fêtes de la Saint-Nicolas au grand séminaire de Namur alors installé à Salzennes...



Le chanoine Jules Schonne



Britannicus joué à Marche en 1951
(Junie au centre)



L'abbé Jean Henrotin

Vous l'aurez constaté, le corps professoral de mon école marchoise était composé d'ecclésiastiques... presque uniquement. Le préfet de discipline était prêtre lui aussi, l'abbé Albert Lebrun. Le directeur de l'établissement aussi : le chanoine Jules Schonne (cousin de mon ancien instituteur). Il intervenait bénévolement dans notre éducation et notre ouverture d'esprit. Il nous réunissait pour nous apprendre les gestes de politesse, les manières de rédiger intelligemment une lettre ; il nous a appris des chants populaires de notre terroir wallon. C'est grâce à lui que je connais le chant devenu l'hymne de la Wallonie « *Nos-èstans firs di nosse pitite patrèye...* », le chant qui fait vibrer les cœurs des Namurois « *C'est dmwin li djoû di m' mârîâdje...* », et ceux des Montois et des Carolos... Le chanoine Schonne fut aussi très proche de mes parents qu'il aida financièrement pour que je poursuive les études qui furent bien longues pour me conduire au sacerdoce.

⁵ A l'époque, et pendant longtemps encore jusqu'à l'instauration du « rénové », les années scolaires du secondaire général s'indiquaient en décomptant de la « sixième » à la première (souvent appelée rhétorique), en passant par les cinquième, quatrième...

Pendant ces années d'études à Saint-Remacle, les pratiques et l'enseignement religieux ont nourri et conforté ma foi chrétienne formée dans les années où le christianisme sociologique et traditionnel envahissait encore la société belge dans tous les secteurs : sociologique, politique, associatif et culturel. J'avais communiqué neuf premiers vendredis du mois consécutifs afin d'être assuré de sauver mon âme, comme on nous l'enseignait au catéchisme. Le 2 novembre, jour des morts, avec de nombreux adultes, une bande d'enfants effectuait entrées et sorties multipliées dans l'église paroissiale, afin de gagner des indulgences plénières et d'arracher ainsi de nombreuses âmes du purgatoire. Lors de chaque visite dans l'église, nous récitons les prières prescrites : quelques *Pater* et quelques *Ave*, peut-être un acte de contrition... Au cours des « Saluts » célébrés les dimanches soirs et les jours de fêtes devant le Saint-Sacrement exposé, nous entonnions les chants contenus dans l'*Hosanna*, un petit livre de piété répandu dans toutes les familles chrétiennes d'alors. Il nous arrivait de chanter : « *Je n'ai qu'une âme qu'il faut sauver : de l'éternelle flamme, il faut la préserver...* » ou encore : « *Garde à ma jeunesse sa fraîcheur virginale !* » Ces simples citations indiquent les accents mis dans la formation religieuse de l'époque : la priorité de la vie chrétienne était de sauver son âme en évitant le péché, en tout cas, en arrachant le péché de l'âme naturellement pécheresse. Et les « péchés de la chair » dominaient la longue liste des fautes... Le texte figurant sur le souvenir mortuaire de mes deux jeunes condisciples tués en 1944 par une grenade exprimait, lui aussi, une image bien particulière de Dieu. Il était écrit, au nom de leurs proches, en particulier leur maman et leur sœur résidant à Ocquier et à leur papa prisonnier en Allemagne : « *Dieu nous les avait donnés. Dieu nous les a repris : que son Saint Nom soit béni.* »

En 1950, un événement bien douloureux est venu éprouver ma foi, celle de ma sœur et de mes parents. J'avais 14 ans et Georgette en avait 12. Un beau jour, nos parents nous apprirent une nouvelle étonnante : maman attendait la naissance d'un enfant. Quelle joie pour nous tous ! Il faut dire que dans les familles Tassin, après la guerre, des enfants sont nés bien après ceux « d'avant guerre ». Chez oncle Théophile, Augustin est né en 1947, bien après ses deux sœurs Olga et Marie-Louise. Chez oncle Renaud, José est né en 1947 aussi ; André l'a suivi. Leurs grandes sœurs Marcelle et Jenny étaient nées avant la guerre. Maman, Olga Tassin, allait donc mettre au monde un enfant, bien longtemps après la naissance de son frère et de sa sœur. Nous nous préparions à cette naissance avec enthousiasme et fébrilité.

Enfin, la grande nuit arriva où la naissance s'annonçait imminente. A l'étage de notre petite maison, maman était alitée, entourée de papa et de tante Louisa, épouse d'oncle Renaud. Une accoucheuse de Wéris assistait maman. Au rez-de-chaussée, ma sœur et moi étions dans l'attente impatiente, accompagnés d'oncle Renaud frère de maman et d'oncle Joseph frère de papa. Soudain, tante Louisa entre dans la pièce où nous nous trouvons. Elle a le visage fermé et triste. La nouvelle qu'elle vient annoncer est pénible et inattendue : le petit frère qui vient de naître est mort ! Catastrophe ! Je pense que cette épreuve fut la plus pénible de mon existence, plus pénible même que la mort de mes parents. J'ai beaucoup pleuré en cachette. Un petit frère si désiré, tellement attendu était mort-né. Ma sœur et moi n'avons même pas vu son visage. Un menuisier du village a fabriqué un petit cercueil et, discrètement, furtivement, le menuisier accompagné de papa est allé enterrer le petit corps, sans aucune cérémonie ni aucune prière. L'endroit où cet enfant repose est bien particulier : il s'agit d'un petit triangle de terrain (aujourd'hui recouvert de pavés) entre deux murs d'angle de l'église paroissiale de Tohogne. Il s'agit d'un espace sinistre où furent enterrés sans doute des dizaines d'enfants morts sans baptême. La théologie d'alors était engoncée dans ses raisonnements logiques et pas du tout évangéliques. Si le baptême était absolument nécessaire

au salut, comme l'affirmaient théologiens et catéchismes, les enfants non baptisés restaient marqués par le péché originel et ne pouvaient donc pas contempler la face de Dieu. Mais comment imaginer que ces innocents croupissent éternellement dans les flammes de l'enfer ? A côté du purgatoire qu'ils avaient déjà inventé, les théologiens ont alors imaginé que les innocents morts sans baptême séjournent dans un lieu intermédiaire entre le ciel, le purgatoire et l'enfer : les limbes où les enfants qui y résident ne jouissent pas de la « vision béatifique » de Dieu, mais bénéficient cependant d'un sort plutôt heureux et pacifié. Mais ces enfants n'étaient pas dignes d'être enterrés en terre bénite du cimetière chrétien, pas plus que les personnes qui se suicidaient. Pas question non plus d'une cérémonie d'adieu et d'espérance vécue dans l'église paroissiale. Quand je pense à ce que ma famille a vécu alors, je suis intérieurement révolté. Mais à cette époque, les chrétiens traditionnels comme j'étais se résignaient et acceptaient sans contestation des enseignements et des pratiques fondamentalement contraires à l'Évangile de Jésus-Christ et en opposition à l'image du Dieu de bonté et d'amour que Jésus nous a révélé. Heureusement, officiellement, les autorités de l'Eglise catholique ont rejeté l'hypothèse théologique des limbes dans le cloaque des vérités à « ne plus croire »⁶!

Après la guerre, dans nos petits villages ruraux, de grandes fêtes célébrèrent le premier anniversaire de la libération. Des chars avec figurants parcoururent aussi notre village : résistants, soldats américains étaient représentés. Pour célébrer la liberté retrouvée et la joie de vivre sans entraves, la kermesse locale fut réorganisée le premier dimanche de septembre, anniversaire de la « dédicace » de notre vieille et vénérable église. Les carrousels, tirs et autres jeux de foire se disputaient pour s'installer sur les deux places du village qui les accueillait : l'une à la Fontaine, non loin de l'église et l'autre au-dessus du village proche de la salle de l'Harmonie où avaient lieu les bals tous les soirs de kermesse, samedi, dimanche et même le lundi de la fête. Plus tard, les forains se firent rares, jusqu'à disparaître presque...



Enfants (la première à gauche est Georgette, ma sœur) et jeunes filles sur un char



Costumés pour évoquer les valeureux soldats de 40-45

Dans les années d'après-guerre, petit à petit, la vie a repris un cours normal mais de nombreuses transformations des modes de vie apparaissaient progressivement. A Tohogne, comme ailleurs, les fermiers et les petits cultivateurs qui poursuivaient encore un travail d'élevage et de culture ont abandonné leurs chevaux pour acheter un tracteur. Mais ce passage à la mécanisation dans l'agriculture ne se fit pas sans douleur. Je me souviens de la résistance d'oncle Renaud : pendant longtemps, pas question pour lui de renoncer à son brave cheval. Mais bien d'autres changements allaient transformer notre village. De nombreux petits

⁶ Le 20 avril 2007, la *commission théologique internationale* de l'Eglise catholique romaine publie ses conclusions sur la question des limbes, déclarant que les limbes reflètent une vue indûment restrictive du Salut, et ne peuvent pas être considérés comme une « vérité de foi ».

cultivateurs ne pouvaient plus vivre seulement de leur travail dans les champs et dans les étables. Ils durent chercher un autre travail qui les occupait pendant que leurs épouses poursuivaient un peu d'élevage. Heureusement, à Tohogne, la laiterie prospérait et se développait régulièrement. Elle employait de plus en plus de travailleurs qui vivaient ensemble dans une ambiance familiale sous la direction de Frans Léonard. Au début de son travail à la laiterie, papa accompagnait un chauffeur de camion pour aller récolter la crème de lait dans les fermes disséminées dans une large région, jusque dans les Ardennes profondes. Les grandes cruches métalliques étaient maniées avec dextérité pour les disposer sur le camion et les débarquer à la laiterie où l'on prenait des échantillons de crème afin d'en effectuer les analyses, ce qui permettait de rétribuer justement les fermiers producteurs. Après quelques années de « tournées », papa a été préposé à la prise des échantillons, aux analyses et finalement à la pasteurisation de la crème avant son passage dans les immenses barattes d'où elle sortait transformée en beurre. De nombreux jeunes tohognois ont dû aller travailler dans la région liégeoise. Certains s'y sont installés et y ont fondé une famille. D'autres, se sont rapprochés de la « ligne de l'Ourthe » afin de gagner Liège plus facilement. Cet exode avait des répercussions religieuses. Au village, la plupart des jeunes étaient au moins des pratiquants dominicaux. Mais, l'urbanisation de leur vie transformait leurs habitudes et leurs comportements. En ville, beaucoup abandonnaient toute pratique religieuse, sauf lors de leurs retours dans leurs familles au village.

A Tohogne, la vie associative et culturelle prenait de plus en plus d'ampleur. Dans l'immédiat après-guerre, une « harmonie » fut remise en route. La salle aménagée dans des anciens locaux scolaires au-dessus du village fut le siège de cette harmonie où les musiciens répétaient chaque samedi soir. Dans l'après-midi de ces jours, le « chef de musique », Monsieur Ovens d'abord, Monsieur Legrand ensuite, donnait des cours de solfège et initiait les jeunes musiciens à l'utilisation d'un instrument avant qu'ils puissent rejoindre l'harmonie et participer aux nombreuses prestations lors des « concerts » qui précédaient les représentations théâtrales de la troupe wallonne qui avait aussi été remise sur pied. Très rapidement après la guerre, des festivals de fanfares et harmonies furent organisés, en particulier dans la province de Luxembourg. J'ai participé à ceux qui se déroulèrent à Florenville et Saint-Hubert. De Florenville, notre groupe a fait excursion jusqu'à Orval tout proche. J'y ai découvert avec admiration et mystérieux intérêt l'abbaye trappiste que je fréquentai bien plus tard. A Spa aussi, dans la province de Liège cette fois, un festival m'a permis de découvrir cette intéressante ancienne et prestigieuse ville d'eau. A l'harmonie, je fus élève docile mais peu doué des cours de solfège. Mes parents m'achetèrent une clarinette grâce à un petit emprunt chez Aurore, une cousine de maman. Dans le groupe musical, j'étais « 3^{ème} clarinette » spécialisée dans le rythme et limitée à l'accompagnement. Jamais, je ne pus accéder à la fonction plus performante de « première clarinette » qu'occupait avec brio un des fils du dynamique Christophe Théate, Nestor. Christophe fut l'âme de la société de musique et de théâtre dialectal. Lui-même poète et musicien. Il a laissé une œuvre poétique en wallon importante et riche, lui l'humble facteur mais aussi grand sage, il a côtoyé un philosophe français important de l'époque, Emmanuel Mounier, qui venait en vacances dans la maison de campagne d'un ami belge. Cette maison était située dans la région d'Izier le long de la « tournée » postale de Christophe. Bien plus tard, Christophe m'a montré des livres ayant appartenu à Emmanuel Mounier et portant la griffe du philosophe.



Laiterie de Tohogne



Christophe Théate



L'harmonie répète dans la salle (1980)

A Tohogne, depuis bien longtemps, une petite communauté de religieuses de Pesche animait l'école des filles. L'école des garçons était communale. Les garçons parlaient le wallon entre eux malgré les défenses de leur instituteur. Mes parents parlaient le wallon comme la plupart des habitants du village. Mais ils s'adressaient en français à ma sœur et moi. Après la guerre, je ne sais comment, mes parents ont récupéré la vieille radio de mes grands-parents d'Ocquier. Elle fonctionnait grâce à une antenne constituée d'un long fil tendu à l'extérieur de la maison. Plus tard, grâce à une antenne « moderne » qui consistait en un long ressort métallique déployé entre deux murs à l'intérieur de la maison. En hiver, plusieurs soirs par semaine, mes parents, ma sœur et moi écoutions les diverses radios régionales : radio Liège, radio Namur, radio Hainaut qui diffusaient des pièces de théâtre dans les dialectes locaux. C'est ainsi que je n'ai jamais eu de problème pour comprendre les wallons namurois et carolo.

Sœur Hélène, la plus jeune des religieuses vivant à Tohogne créa un patro pour les filles. Elle m'encouragea rapidement à en créer un pour les garçons. Ce que je fis volontiers. Affiliés régulièrement à la fédération des Patros, portant l'uniforme réglementaire, les patronnés se réunissaient chaque dimanche dans l'ancienne habitation communale de l'instituteur, avant de pouvoir occuper la petite salle paroissiale d'ailleurs dénommée « le patronage ». Plus tard, celle-ci fut rénovée grâce à l'organisation de petites fancy-fairs qui se déroulaient dans le cadre de l'école des Sœurs. Pendant longtemps, elle hébergea la bibliothèque paroissiale. Elle accueillit ensuite le club des jeunes et, plus récemment, l'Amicale Saint-Martin. Hélas, le patro des garçons disparut lors de mon entrée en internat à Bastogne.



L'abbé Emile Jacquemin, curé de mon enfance à Tohogne



L'abbé Robert Seron, curé de ma jeunesse à Tohogne et les garçons du Patro

Je l'ai dit, j'étais un garçon taiseux, je peux dire méditatif. J'aimais les longs moments de solitude, en tout cas les moments de silence. Beaucoup de questions sur le sens de la vie et celui que je voulais donner à la mienne troussaient dans ma petite tête. Je l'ai écrit aussi, la brièveté de la vie, la conscience du temps qui passe vite furent très tôt des constantes de ma réflexion, sans pour autant provoquer chez moi le spleen romantique ! Ma foi simpliste mais

profonde éclairait mes perspectives de vie. Je tirais les conséquences, pour moi évidentes, des convictions religieuses qui m'habitaient à l'époque : « *Je n'ai qu'une âme qu'il faut sauver...* » Alors, autant investir à fond dans une démarche de salut en m'engageant dans la vie religieuse. Le problème, c'est que j'ignorais tout des multiples chemins de cette vie religieuse et que je n'ai jamais pris l'initiative de m'informer. Si j'avais connu l'existence des « frères convers » dans certains monastères, peut-être me serais-je proposé pour vivre leurs engagements, étant donné que je pouvais joyeusement abandonner les études !

A l'Institut Saint-Remacle, les étudiants recevaient une sérieuse formation religieuse courante à l'époque dans les écoles. La prière commençait habituellement la journée. Les cours de religion étaient consciencieusement donnés par nos professeurs prêtres. Mais je dois avouer qu'ils ne m'ont guère marqué. Ils étaient très classiques, dogmatiques et moraux sans doute : des leçons de catéchisme développées. Les petites retraites vécues dans l'école chaque année pendant deux ou trois jours m'ont, par contre, vraiment influencé. J'en garde un souvenir profond. Lors de la retraite de quatrième latine, le prédicateur, un religieux franciscain, avait sans doute remarqué mon attention soutenue à ses prédications. Il m'invita à le rencontrer et m'interrogea sur ma vie de foi et sur une éventuelle perspective d'engagement religieux qui pouvait m'habiter. Je lui répondis sans doute par l'affirmative puisqu'il en parla au directeur de l'établissement qui m'entretint, lui aussi, du même sujet. Quand il me demanda précisément si je pensais devenir prêtre, je lui ai répondu que oui, sans évoquer les « nuances » de ma vocation plutôt religieuse que sacerdotale. C'est donc lui qui me conseilla de poursuivre mes études secondaires au petit séminaire de Bastogne. C'est qu'en effet, à Saint-Remacle, seules étaient assurées les trois premières années des humanités latines. Il informa lui-même mes parents de « ma vocation ». Ceux-ci m'en parlèrent avec beaucoup d'émotion. Maman surtout redoutait une vocation missionnaire comme il y en avait beaucoup à cette époque. Une telle perspective lui faisait craindre un éloignement de la Belgique, un éloignement de la famille !

Vous venez de lire des lignes concernant ma vocation, mes recherches, mes aveux et la façon dont mes parents ont été informés de mon souhait d'être prêtre. Ces lignes, je les avais écrites en octobre 2011. Ces jours-ci, en avril 2012, je me suis souvenu que je possédais plusieurs dizaines d'agendas dans un tiroir d'un meuble situé dans la salle à manger. J'ai déjà eu recours à certains de ces documents pour retrouver la date d'un événement relativement récent, mais je ne me rendais pas compte que les premiers agendas étaient bien anciens. Un petit agenda, le premier, date de 1950. Le second, de 1952, année où je suis dans les derniers mois à l'Institut Saint-Remacle et où ma vocation se précise. Quelle ne fut pas mon étonnement de retrouver quelques lignes écrites dans l'agenda de 1952 et qui confirment ce que j'avais comme souvenirs. A la date du 12 mars, j'ai écrit : « *Que serai-je ? Frère peut-être ?* » A la date du 28 mars, j'écris : « *Aujourd'hui, mes parents ont appris par la grâce de Dieu que je voulais être prêtre. C'est un cadeau qu'il fit à maman pour son anniversaire. Maman a pleuré, moi aussi devant la perspective de cet appel.* » En date du 30 mars, j'écris simplement : « *Papa me parle de ma vocation* ».

Dans cet agenda, les dates des examens scolaires sont indiquées. Il est souvent question des activités du Patro, en particulier des répétitions et de l'exécution d'un spectacle et de la réception et distribution des uniformes.

J'ai redécouvert aussi des agendas datant des années 1956, 1957 et 1958, c'est-à-dire les années passées au séminaire Léon XIII à l'université de Louvain, dont il sera question au

chapitre 3 de mes mémoires. J'y reparlerai de certaines indications précieuses contenues dans ces agendas qui, manifestement, n'étaient pas avant tout des aide-mémoire pour des activités à venir, mais plutôt pour retenir le souvenir d'activités passées. Ils contiennent aussi des réflexions personnelles. Etonnement, ils sont silencieux sur des événements importants, comme, par exemples, l'exposition universelle de 1958 et mon séjour chez l'abbé Pierre. Certaines périodes de l'année ne comportent d'ailleurs que de nombreuses pages blanches. N'empêche que ces petits carnets sont bien précieux. Aucun agenda n'existe pour les années 1952-1955, les années de mon passage à Bastogne.

Bastogne (1952-1955)



Panorama de Bastogne : petit séminaire, église, rues et habitations, campagne

En septembre 1952, j'entrai au petit séminaire de Bastogne. Mes parents ne possédaient pas de voiture. Pour les habitants de Tohogne, le voyage vers Bastogne s'effectuait en train ou par tram à partir de Marche-en-Famenne. Deux parcours en train étaient possibles, mais compliqués tous les deux. Au départ de Bomal ou Barvaux, on gagnait Marloie où l'on prenait le train Namur-Arlon ; débarquant à Libramont, on accédait à Bastogne en prenant le train qui reliait les deux villes. Au départ des mêmes gares, on prenait le train en direction de Liège, à Rivage, on changeait de train pour gagner Gouvy et de là Bastogne. Bastogne était une petite ville qui se relevait à peine des désastres de la guerre et notamment de l'offensive von Rundstedt. Les rues de la ville comportaient encore des chancres significatifs. La ville disposait pourtant de deux gares : la gare du nord et celle du sud !

Le séminaire lui-même avait subi de nombreuses destructions qui laissaient des traces. Ce vénérable établissement scolaire n'accueillait que des garçons internes qu'il hébergeait pendant un mois et demi avant quelques jours de congé ou de vacances. Heureusement, pour effectuer mon premier voyage vers Bastogne avec mes bagages imposants et mes parents, nous bénéficiâmes de la voiture d'un sympathique cousin de maman, Origène Hazée, habitant Verlainne-sur-Ourthe. Pendant les trois ans de mon séjour ardennais, Origène amena mes parents plusieurs fois pour me rendre visite. Pour le dernier voyage en 1955 dans le sens du retour à Tohogne, il était encore là, chauffeur dévoué.

Comme son nom l'indique, le petit séminaire de Bastogne accueillait des séminaristes, c'est-à-dire des jeunes gens se préparant au sacerdoce. Dans le diocèse de Namur, ces jeunes gens effectuaient les deux années d'études philosophiques dans deux petits séminaires, celui de Bastogne et celui de Floreffe. La plupart de ces jeunes avaient terminé leurs études secondaires dans les établissements où ils pouvaient suivre les cours de philosophie. Ils y vivaient dans un quartier particulier sous la responsabilité de professeurs spécialisés. A Bastogne, à l'époque où je fus étudiant, l'abbé Antoine Garaux et l'abbé Alphonse Godelaine enseignaient les bases de la formation des futurs prêtres du diocèse. Ce dernier professeur était particulièrement remarquable. Sans doute très pieux et peut-être même saint, il manifestait cependant une grande naïveté exploitée par ses étudiants, bien sûr, mais aussi par ses confrères comme en témoignent certaines histoires que je ne peux manquer de raconter.



Petit séminaire de Bastogne aujourd'hui



Le saint abbé Godelaine



La grande salle vitrée du séminaire

Au séminaire de Bastogne, la responsabilité des cuisines, de l'infirmerie et de l'entretien des locaux était confiée à des religieuses franciscaines allemandes dont la maison mère était située à Cologne. Dans la plus ancienne partie des bâtiments, le couvent de Bethléem fondé en 1628 par des religieuses Récollettines venues de Dinant (l'actuel musée de Piconrue), elles hébergeaient une vingtaine de jeunes filles luxembourgeoises que nous appelions « Cokaïes », un nom inspiré par de nombreux étudiants grand-ducaux qui effectuaient leurs études à Bastogne. Ce nom était, paraît-il, une déformation d'une expression luxembourgeoise qui signifie « *Regarde-les !* ». Les jeunes « Cokaïes » s'attelaient aux diverses tâches incombant à la communauté religieuse, mais elles bénéficiaient en retour d'une formation pratique pour ne pas dire professionnelle d'une école « ménagère ». Parmi ces jeunes Luxembourgeoises, l'une s'appelait Louise. De temps en temps préposée au nettoyage du quartier des jeunes et beaux philosophes, elle aimait fréquenter seule ce long couloir qui séparait les chambres. Apparemment, elle s'affairait à épousseter les portes de ces lieux pourtant interdits. Un jour, pendant un cours du brave abbé Godelaine, Baudouin, un séminariste, était particulièrement en forme pour manifester sa bonne humeur philosophique, au point d'énervier son placide professeur qui s'écria dans un moment de colère étonnant : « *Baudouin, sortez !* ». Obéissant et soumis, Baudouin s'exécuta. Mais, rapidement, il rentra dans la salle de cours et s'exclama sous l'emprise apparente d'une émotion forte : « *Monsieur*

l'Abbé, Louise est dans le couloir !... » L'abbé, profondément ému lui aussi, ne put que répondre : « *Alors, rentrez !!* ».

Le saint abbé Godelaine recevait chez lui, dans son bureau au séminaire, de nombreux étudiants du secondaire qui venaient à lui en « *direction spirituelle* ». Tous les étudiants étaient pratiquement obligés à ainsi se faire « conseiller » par un prêtre, de leur choix, bien entendu. L'abbé Godelaine drainait les foules parce qu'il avait la réputation de réaliser une sorte d'initiation sexuelle « audacieuse », même auprès de jeunes gens de quinze ou seize ans. Il leur faisait lire, petit à petit, au fur et à mesure des rencontres, des pages tirées d'un petit livret jaune dont tout le monde au séminaire connaissait l'existence.

S'ils n'allaient pas en « *direction spirituelle* » chez le saint homme, tous les étudiants pouvaient rencontrer l'abbé Godelaine dans son confessionnal installé avec d'autres dans les chapelles latérales de la grande église où la messe était célébrée chaque jour. Les yeux fermés, l'abbé écoutait patiemment les aveux détaillés et sincères des jeunes pénitents. Ensuite, les yeux fermés encore, il prononçait avec lenteur et piété les paroles d'absolution. Il faisait tellement traîner cette prière qu'un jour, lorsqu'il ouvrit les yeux, il dut s'écrier à voix basse : « *Il n'est plus là !* ». L'impatient pénitent n'avait pas attendu la fin des formules latines du pardon. Celui qui l'avait déjà remplacé dans le confessionnal me l'a raconté...

Les confrères prêtres de l'abbé Godelaine ne manquaient pas une occasion de s'amuser gentiment aux dépens du professeur naïf. On racontait même qu'ils l'avaient décoré pour ses mérites avec une médaille destinée au bétail du marché. Obéissant à l'injonction du supérieur du séminaire complice de la cérémonie, l'abbé s'est promené toute une journée affublé de la distinction agricole ! On racontait aussi des histoires impliquant la complicité de l'évêque de Namur, Monseigneur Charue, qui visitait régulièrement l'établissement qui lui était cher.

J'avais d'autres occasions que la confession pour rencontrer l'abbé Godelaine : nous étions originaires de la même région dans la vallée de l'Ourthe. Il provenait de Heyd, moi de Tohogne, deux villages situés de part et d'autre de l'Ourthe à la hauteur de Barvaux. Lors des vacances, l'abbé effectuait en train le retour dans son village où résidait sa famille. Plusieurs fois, nous avons effectué le trajet ensemble. Pendant un des voyages, après avoir échangé quelques mots avec moi, le saint prêtre me demanda s'il pouvait réciter son bréviaire. Bien sûr, je répondis par l'affirmative. A peine plongé pieusement dans la lecture des psaumes, l'abbé piqua un somme qui lui faisait rejoindre plus rapidement le ciel que la prière psalmodiée. Je me gardai bien de le réveiller...



Mgr Charue, évêque de Namur, en visite au petit séminaire de Bastogne en 1955. Près de lui, le chanoine Musty, alors supérieur du séminaire

Comme à l'Institut Saint-Remacle de Marche, le corps professoral du petit séminaire de Bastogne était presque exclusivement composé de prêtres. Seuls, trois laïcs dispensaient des cours aux jeunes étudiants. Le premier, Monsieur Cuyvers était professeur de diction, acteur et metteur en scène des nombreux spectacles qui avaient lieu au séminaire. Ancien acteur professionnel et directeur du théâtre de Verviers, liégeois, il nous parlait, volubile, avec un accent savoureux de sa ville. Mais lorsqu'il donnait un cours de diction, son accent disparaissait comme par enchantement et nous répétions après lui en articulant : « *Dieu est un bon chrétien !* ». Remarquables étaient ses prestations lorsqu'il récitait en classe, par exemple, la fameuse tirade des nez de Cyrano de Bergerac, mais surtout, lorsqu'il jouait lui-même une pièce de théâtre. Je l'ai vu dans le rôle de Gaspard dans « *Les cloches de Corneville* » qu'il joua en juillet 1952 et, plus tard, dans le rôle de l'interprète dans la pièce « *L'anglais tel qu'on le parle* ». Dès mon entrée au séminaire, je fus remarqué par lui et j'ai été acteur dans tous les spectacles qu'il a montés pendant mes trois années de formation à Bastogne. A cette époque, pas question d'introduire une fille dans l'école pour jouer un rôle féminin. Avais-je la voix ou le physique adapté ? Toujours est-il que j'ai incarné plusieurs dames ou demoiselles dans ma carrière artistique et théâtrale au petit séminaire de Bastogne. Quelques photos amusantes témoignent des grands moments de la présentation du « *Médecin malgré lui* » ou de « *L'otage* » joué en 1955 en hommage à Paul Claudel qui venait de mourir.



Monsieur Cuyvers dans « *L'anglais tel qu'on le parle* » en 1953



Les acteurs d'une parodie de Molière. J'incarne la demoiselle en Blanc.



Une scène intime de « *L'otage* » de Paul Claudel (1955)



Les acteurs du « *Médecin malgré lui* de Molière » (1954)

Le deuxième professeur laïc était Monsieur Joseph Massart. Organiste à l'église de Bastogne, il donnait des cours de piano aux étudiants qui le souhaitaient et qui, pendant les nombreuses récréations, pouvaient aller faire des gammes et mieux sur un des pianos qui meublaient une série de petits locaux adjacents situés au premier étage. Plusieurs fils de cet excellent musicien effectuaient leurs études secondaires au petit séminaire. Quoique Bastognards, ils étaient, eux aussi, internes. Tout au plus bénéficiaient-ils du privilège des jeunes habitant Bastogne : leurs parents pouvaient, le midi, leur apporter le repas chaud dans

une sorte de panier-tour métallique qui devait conserver au maximum la chaleur des aliments. J'eus peu de contacts avec Monsieur Massart.

Le troisième professeur laïc fut, par contre, très présent à ma vie estudiantine ; il était professeur de gymnastique, Monsieur Henri Grandville. Jeune militaire habitant la région de Namur, il faisait la navette hebdomadaire entre Namur et Bastogne pour dispenser ses cours pendant les week-ends. Avec la collaboration du préfet de discipline l'abbé Raymond Taminiaux dont il était très proche, Monsieur Grandville organisait d'impressionnantes « fêtes de gymnastique ». Tous les élèves y participaient, y compris les cancre, dont j'étais. Nous défilions dans la rue principale de la ville qui relie le séminaire à la place Général Mac Auliffe et, sur cette place, nous effectuions quelques mouvements gymniques harmonieux pour séduire les yeux de nos parents et autres spectateurs massés autour du « carré ». Mais, le clou de la fête était remarquable : des jeunes athlètes talentueux effectuaient des démonstrations spectaculaires de sauts compliqués ou de pyramides humaines étonnantes. J'admirais ces prestations pour moi inaccessibles. Malgré mes grandes limites sportives, j'estimais beaucoup Monsieur Grandville. Je gardais de lui un souvenir chaleureux lorsque, l'an dernier en 2010, le hasard me le fit retrouver chez une de ses petites-filles habitant Saint-Gérard. A nonante ans, il était encore plein de vie et d'esprit. Avec l'abbé Taminiaux, son ami, il a pu participer aux retrouvailles des rhétoriciens de 1955 que j'organisais moi-même, à Tohogne d'abord pour la messe et la découverte de la vénérable église romane, à Durbuy ensuite pour le repas festif, la promenade et la convivialité autour d'un verre agréable de bière locale.



Henri Grandville et l'abbé Raymond Taminiaux en spectateurs lors d'une fête dans la cour du séminaire



Défilé des gymnastes « amateurs » dans la grand-rue de Bastogne (je suis le deuxième de la file de gauche)



Sauts des gymnastes d'élite effectués dans la grande cour vitrée du séminaire



Henri Grandville et l'abbé Raymond Taminiaux lors de retrouvailles de la Rhéto 55 à Durbuy en 2010

Fêtes de théâtre, fêtes de gymnastique, excursions agrémentaient les longs séjours bastognards avec d'autres fêtes encore. Une journée entière était consacrée à une sorte de fancy-fair interne à la maison qui comportait cependant une dimension culturelle par l'organisation d'un concours de poésie. Les lauréats étaient récompensés par des prix

distribués par le supérieur, à cette époque, le chanoine Luc d'abord, le chanoine Musty ensuite. Ces autorités étaient juchées sur un podium avec tout le corps professoral, mais l'ambiance était détendue et bon enfant. Une autre fête se déroulait à la Saint-Louis, elle était baptisée « fête du ruban bleu ». Elle célébrait les rhétoriciens proches de leur départ vers « la vie » que chantait l'hymne de leur classe. « *Rhêto, rhêto, la vie est pour bientôt...* », chantaient-ils. Un petit ruban bleu était porté sur la chemise par tous les Rhétoriciens. Entourés des professeurs et des étudiants, en particuliers des Poètes de cinquième année, ils parcouraient la cour de récréation. A chaque halte, un Rhétoricien prononçait un discours humoristique dans une langue qu'il maîtrisait. Nous avions droit à des discours en français, bien sûr, mais aussi en anglais, néerlandais, luxembourgeois et... wallon. Je fis le discours en bon wallon liégeois ! Un grand match de basket voyait s'affronter Rhétoriciens et Poètes encouragés par des supporters étudiants ou professeurs. L'après-midi, au stade de la ville, un match de football vivant et chahuté couronnait la journée festive.



Les nombreux professeurs prêtres et messieurs Massart et Cuyvers entourent le Supérieur Luc qui proclame les résultats du concours de poésie.



Étudiants de ma classe en troisième latine en conversation amusée avec notre titulaire l'abbé Prosper Chalon lors d'une activité festive dans la cour de récréation



Chapeautés et fleuris lors d'une « fancy-fair » (je suis le premier à gauche).



Quelques Rhétoriciens footballeurs et leurs supporters lors du match du « Ruban bleu ». Le titulaire de rhêto coiffé de son chapeau, l'abbé Albert Burnet.



Léon François, premier de classe de ma rhêto, prononce un discours devant la statue de saint Louis lors du « Ruban bleu » en 1955.

Des excursions de deux jours nous ont fait découvrir la vallée du Rhin de Coblenz à Cologne et la région des Vosges autour du lac de Gérardmer.

Malgré les conditions de vie assez rudes d'un internat chrétien des années 50, je ne me suis guère ennuyé au séminaire de Bastogne. Outre les activités théâtrales qui m'ont fort occupé, à partir de la deuxième année de mon séjour ardennais, j'eus la responsabilité de « bibliothécaire », comme on disait. Dès la Poésie, avec un rhétoricien, je gérais, non pas la bibliothèque, mais la procure du petit séminaire. Nous fournissions aux élèves les livres scolaires et tous les instruments indispensables à leur travail d'étudiants : cahiers, stylos, encre, crayons... A la rentrée scolaire, le travail était considérable. Plus tard, les « commandes » se faisaient plus rares, mais nous occupaient quand même. Notre étroite installation de librairie-papeterie hébergée dans un petit local qui faisait le coin entre deux couloirs était aussi un refuge agréable pendant des récréations qui ne séduisaient guère l'étudiant peu sportif que j'étais. Cependant, au cours de nombreuses récréations, les plus brèves en tout cas, je « tournais » autour de la cour en partie bordée d'arbres avec un ou plusieurs condisciples. J'ai gardé l'amitié de Jean-Marie Charlier avec lequel j'ai abondamment « tourné » au cours de la troisième latine.

Les longues promenades étaient habituelles, deux fois par semaine. Dans les rues de la ville, nous déambulions en rang, accompagnés de surveillants assez complaisants. Nous devions porter un couvre-chef, d'abord une toque à la manière des universitaires, ensuite un béret plus commun. Nous avons connu des hivers très rudes, en particulier en 1952-1953. En début février 53, la neige était tombée si abondamment que la circulation des voitures et des trains était interrompue. De longues coupures de l'électricité ont transformé le séminaire en école du 19^{ème} siècle. Les couloirs, les salles de récréation étaient chichement éclairés par des bougies et des quinquets. La salle d'étude où on ne pouvait faire grand-chose possédait une seule lampe électrique alimentée par un groupe électrogène qui fonctionnait dans une maison de repos voisine gérée par des religieuses de la même congrégation que celles qui étaient au service des professeurs et des étudiants du séminaire. Pendant ces longues semaines d'hiver, les promenades dans les campagnes environnant Bastogne étaient épiques. Il nous est arrivé de marcher dans la neige presque à la hauteur des sommets des clôtures entourant les prairies. Les batailles à coup de boules de neige faisaient rage. Aux alentours de la Chandeleur, l'hiver fut si rude que l'abbé Schoune eut de sérieuses difficultés pour rejoindre Bastogne en voiture, à partir d'un petit village des environs où il était allé célébrer une messe dominicale. C'est un tracteur agricole qui l'a ramené, heureusement sain et sauf. Il n'avait pas perdu un gramme, lui le géant de plus de cent kilos. Ce professeur de mathématique, souriant et philosophe était aussi excellent musicien. Son physique bien « enveloppé » contrastait particulièrement avec celui de l'abbé Devignon filiforme. C'est ainsi que dans un ascenseur du séminaire, à côté de la plaque indiquant le nombre de passagers autorisés, on a pu lire : « Deux Schoune ou cinq Devignon ».



Campagne de Bastogne sous la neige



Tank de la place de Bastogne sous la neige

Chaque classe du séminaire était gérée par un titulaire, un prêtre professeur qui enseignait les branches littéraires et, souvent, les cours d'histoire et de religion. En troisième latine, notre titulaire, l'abbé Prosper Chalon m'a profondément marqué. Il était artiste, poète, musicien, peintre. Il nous a ouvert l'esprit au-delà des programmes scolaires. Avec lui, nous vivions des temps de promenades en parcourant les rues d'un village des environs, à la rencontre de personnes pour les interroger sur des sujets divers, la télévision par exemple. La télévision apparaissait seulement. On en parlait sans jamais avoir pu la regarder. Nos exercices d'interview s'appelaient « Découvertes ». Avec notre titulaire, nous avons vécu, exceptionnellement, des « messes de classes » célébrées dans une petite chapelle en dehors de l'église que nous fréquentions assidûment pour la messe quotidienne, les vêpres et les saluts des dimanches et des jours de fête. A l'approche de Noël, l'abbé Chalon a organisé pour ses élèves un temps de fête où nous chantions des chants composés par lui et un de ses anciens condisciples de séminaire l'abbé Louis Son. Valbronze et Jean de Hurtebise étaient leurs pseudonymes dans deux petits recueils de leurs compositions édités par la fédération estudiantine du Luxembourg, l'Estu, prolongement de la JEC pendant les vacances. L'abbé Chalon m'a fait découvrir et apprécier le poète François Villon, au point que j'en parlais chaleureusement avec ma cousine Maddy. A ce moment déjà, ma cousine m'a offert un recueil des œuvres complètes de François Villon dans une édition numérotée sur papier de luxe ! Cependant, l'abbé Chalon, malgré ses nombreuses qualités, avait des comportements originaux ou étonnants qui lui attiraient des animosités, y compris parmi les élèves de notre classe. On considérait, par exemple, qu'il avait des « chouchous », comme on disait, c'est-à-dire des élèves préférés, particulièrement un de mes condisciples. L'année scolaire 52-53 fut la dernière année d'enseignement de l'abbé Chalon qui connut, plus tard, un itinéraire complexe et atypique pour un prêtre du vingtième siècle...

L'abbé Joseph Zéler était titulaire de la classe de Poésie. C'était un ardennais réaliste, sage, les deux pieds sur terre, comme on dit. Il aurait été mieux à l'aise en troisième latine pour enseigner la grammaire. Prosper Chalon aurait été plus heureux en Poésie... L'abbé Zéler était bon professeur de latin et de grec, mais ses analyses des poèmes français ressemblaient plus à un travail scientifique qu'à une prestation animée par la sensibilité.

L'abbé Louis Burnet présidait à l'aventure des Rhétoriciens. Avec lui, j'ai vécu de bons moments de réunion d'une équipe de JEC. La jeunesse étudiante chrétienne, comme la JOC (jeunesse ouvrière) ou la JRC (jeunesse rurale) était vivante, particulièrement dans un internat comme le nôtre. L'abbé Burnet était aumônier de l'Estu dans la province de Luxembourg. J'ai collaboré avec lui au secrétariat provincial à l'organisation de petites sessions de formation qui m'ont préparé à animer des activités estudiantines pendant les vacances dans ma région de Barvaux-sur-Ourthe. Avec deux jeunes prêtres de la région, René Collignon et Roger Fournaux (qui devint plus tard un grand ami), nous avons vécu d'inoubliables rassemblements d'étudiants de la région durbuisienne animant des après-midi théâtrales. Un camp sous tentes organisé par les abbés à Bras-sur-Lienne m'a fait découvrir le plaisir du camping et de la débrouillardise, en même temps que la richesse des relations chaleureuses et amicales entre jeunes.

Les temps d'activités religieuses ne manquaient pas au petit séminaire de Bastogne. On l'a déjà compris par la mention de la messe quotidienne, des vêpres et des saluts dominicaux. Ajoutez à ces célébrations habituelles, des moments de méditation présidés par le Supérieur du haut de la haute chaire située au centre de l'immense salle d'étude qui rassemblait l'ensemble des étudiants du secondaire, « petits voisins » côtoyant les « grands voisins ». Deux fois par an, nous vivions des retraites par classe. Elles étaient animées par des « prédicateurs » venus de l'extérieur du séminaire. En Rhéto, nous avions droit à une retraite d'une semaine, en externes, c'est-à-dire chez les Jésuites à Arlon. Elle était animée par un bon Père suivant les intuitions de saint Ignace de Loyola. Pour moi, aucun problème à accepter et à vivre ces nombreux temps forts religieux et les messes quotidiennes. A partir de mon entrée

au petit séminaire, ma vocation sacerdotale s'est affermie. Mystérieusement, les études ne me rebutaient plus et je supportais sans problème les contraintes des études et de l'internat. Mais, sans doute, des condisciples ont-ils vécu péniblement ces nombreuses prestations religieuses jusqu'à l'écœurement et le dégoût qui leur a fait abandonner, plus tard, toute pratique religieuse, avec un sentiment de révolte contre un conditionnement trop insupportable. Pourtant, la plupart des étudiants de ma classe restent globalement croyants, voire pratiquants. Ainsi, lors de nos retrouvailles assez régulières, peut-on célébrer une messe pour inaugurer la journée et communier avec nos anciens condisciples déjà disparus.

L'abbé Lucien Dacremont, musicien compétent et passionné, constituait une chorale de jeunes chanteurs d'élite qui animait les célébrations festives importantes. Je me souviens des voix de prestigieux solistes, celles de deux frères qui vivent aujourd'hui dans la région de Floreffe : Jean et René Leboutte.



Ma classe en Poésie (53-54) avec l'abbé Joseph Zéler



La chorale de l'abbé Lucien Dacremont

Les cours de religion ne m'ont pas laissé de souvenir particulier. Ils devaient être très classiques, comme à l'Institut Saint-Remacle. Ce qui est certain, c'est que nous ne connaissions pas la bible. La preuve en est qu'en rhétorique, je l'avoue à ma honte, j'ai demandé au professeur de religion si c'était vrai que la bible était à l'index. Où avais-je entendu ce bobard ? Je ne sais. Toujours est-il que ma question était très significative de l'immense ignorance de la source principale qui alimente la foi chrétienne. La méfiance vis-à-vis de la lecture des textes bibliques par des chrétiens ordinaires avait existé au sein de l'Eglise, en raison de certaines pages bibliques qui pouvaient susciter le scandale des lecteurs chrétiens, tout au moins des interrogations estimées dangereuses pour leur foi. Heureusement, je n'étais pas complètement ignorant des évangiles et de certains extraits des épîtres de Paul ou de l'Ancien Testament. Je disposais d'un missel depuis ma profession de foi (ou plutôt de la communion solennelle). Le texte latin lu pendant les messes se déroulait dans le missel sur une colonne à côté de la traduction française. Les partages lors des réunions de l'équipe de JEC ont davantage nourri mon intelligence religieuse que les cours de religion.

Au cours de l'année 1954-1955, en Belgique, la guerre scolaire battait son plein. Un gouvernement dont les sociaux-chrétiens étaient exclus développait une politique scolaire favorable au développement de l'enseignement officiel et défavorisant l'enseignement libre, particulièrement l'enseignement catholique largement majoritaire dans notre pays. Je me souviens des mobilisations des chrétiens dans tous les villages de Wallonie pour lutter contre les lois scolaires que l'on considérait comme iniques, pour soutenir l'enseignement catholique par des récoltes de fonds bien organisées auxquelles papa a participé. Je me souviens aussi des manifestations de soutien à l'enseignement libre et de protestation contre la politique du ministre de l'enseignement de l'époque Léo Collard. A Bastogne, une importante manifestation de ce genre eut lieu. De nombreux ruraux ardennais sillonnaient les rues de la

petite ville avec passion, bonne humeur et calicots. Un peu plus tard, dans les rues de la ville universitaire de Leuven, j'ai participé aux manifestations des étudiants qui s'époumonaient à crier : « *Weg met Collard !* »⁷. Les automobilistes se rendaient sympathiques aux étudiants afin qu'ils leur livrent passage en scandant avec leur klaxon le même « *Weg met Collard ! Weg met Collard !* ».



Manifestation antigouvernementale pendant la « guerre scolaire » à Bastogne (1955) ...



et le ministre visé, Léo Collard

Ceci nous amène déjà à Louvain où je vais bientôt aller passer trois années. En fin de rhétorique, tous les étudiants de la classe avaient déclaré leur orientation pour l'avenir. Sur 32 élèves, seize s'orientaient vers le sacerdoce dont un souhaitait entrer chez les Scheutistes, des religieux missionnaires qui avaient leur grande maison de formation sur les hauteurs de Jambes. Plusieurs de mes condisciples rêvaient de devenir professeurs. Les autres allaient rejoindre l'école royale militaire. Quelques-uns se sont rapidement engagés dans un travail. Mais, aucun médecin, aucun avocat n'est sorti de la Rhétorique 55 de Bastogne.

Presque en fin de l'année scolaire, le supérieur, le chanoine Musty me convoqua dans son bureau et m'apprit que le conseil des professeurs et l'évêque de Namur avaient souhaité que je poursuive des études universitaires à l'Université Catholique de Louvain. J'étais invité à suivre les cours de candidature en philologie classique, en vue de l'approfondissement de mes connaissances en latin et en grec, afin de me préparer à une carrière de professeur dans l'enseignement secondaire. Un grand ami, Joseph Herman recevait la même annonce et un troisième étudiant Guy Michel devait suivre les cours de philosophie pour aboutir à une licence. Un jour, le chanoine Musty nous embarqua, avec deux autres rhétoriciens de l'Institut Saint-Louis à Namur, Maurice Abel et Robert Noirhomme, afin d'aller découvrir Louvain, le Séminaire Léon XIII qui allait nous accueillir, son président et l'abbé Charles Moeller, ancien condisciple de l'abbé Musty et fort connu à l'époque pour ses publications concernant la littérature française et le christianisme.

Une nouvelle page de ma vie allait commencer... Mais seulement après les festivités de fin de Rhéto qui ont compris la représentation théâtrale de *l'Otage* de Claudel, un dîner de fête, une guindaille au Paton, le cinéma et café paroissial où j'eus ma première cuite. Ce jour-là, on dut me ramener au séminaire, m'étendre sur un lit avant que je retrouve force et lucidité pour embarquer dans la voiture d'Origène avec mes parents, afin de rejoindre Tohogne et y vivre de joyeuses vacances...

⁷ « Collard, dehors ! »

Hommage à mon ami Joseph Herman



Joseph et moi à Gérardmer (1954)



Joseph et moi à l'hôpital militaire de Liège dans
« *L'anglais tel qu'on le parle* » (1960)

Joseph Herman de Daverdisse était étudiant à Bastogne, dans la même classe que moi. Nous deviendrons progressivement des amis. De multiples occasions d'être ensemble nous rapprocheront et créeront des liens solides. Le théâtre sera le principal lieu de rencontre. Joseph et moi, nous jouerons ensemble dans tous les spectacles réalisés à Bastogne pendant les trois années où j'y ai séjourné. A Louvain, au séminaire Léon XIII, nous jouerons ensemble *l'Otage* de Paul Claudel et d'autres spectacles. Pendant le service militaire, à la fin de notre séjour à l'hôpital militaire de Liège, nous jouerons encore ensemble dans *L'Anglais tel qu'on le parle*. Pendant les vacances, Joseph est venu à Tohogne chez mes parents et moi, je suis allé à Daverdisse où j'ai fait connaissance de sa famille. Pendant notre séjour au grand séminaire de Namur, ensemble, nous avons réalisé une enquête dans les collèges diocésains sur la situation religieuse des étudiants.

Après notre ordination sacerdotale en 1962, Joseph a été professeur au petit séminaire de Bastogne. Plus tard, il devint doyen à Virton, ensuite professeur à l'école normale d'Arlon et aumônier de la communauté des frères maristes. Il s'était retiré à La Roche-en-Ardenne lorsqu'il fut victime d'un accident qui le plongea dans une situation de dépendance extrême, puisqu'il ne pouvait plus contrôler que le mouvement de sa tête. Heureusement bien entouré par sa famille et des amis indéfectibles et efficaces, il est décédé il y a presque dix ans déjà.

Joseph était un compagnon agréable, intelligent et joyeux. Avec lui, les conversations « sérieuses » étaient riches et variées. Avec lui, dans les moments de détente, on s'amusait beaucoup. Ses histoires drôles étaient nombreuses et très savoureuses, même si elles étaient parfois un peu « osées ». Sa manière de raconter certains événements qu'il avait vécus était imagée, vivante et humoristique. Cependant, Joseph a vécu des épreuves douloureuses, physiques et intérieures qui l'ont parfois miné. Sa foi dans le Seigneur l'a aidé à vivre jusqu'au bout dans l'espérance.

Merci, cher Joseph, pour celui que tu as été pour moi et pour bien d'autres personnes !



Les abbés Brichard, Burnet et Wampach, professeurs à Bastogne. Merci à eux aussi et... aux autres !

Les vacances

Il n'y a pas que l'école dans la vie d'un enfant et d'un jeune ! Heureusement ! Au temps de l'école primaire déjà, quand je vivais à Ocquier pendant la guerre, je passai de longs temps de vacances à Tohogne chez oncle Théophile et tante Germaine qui exploitaient une petite ferme. En compagnie de mes deux cousines Olga et Marie-Louise, nous avons vécu de nombreux bons moments, en particulier, le soir, avant de s'endormir dans notre chambre à coucher commune. En été, ma sœur et moi participions à notre manière aux travaux des champs : fenaison, moisson surtout où nous pouvions déjà dresser les gerbes en petites meules et glaner quelques bouquets d'épis que nous portions à maman. Avec amusement, nous prenions les pauses dans le travail des champs en nous asseyant par terre pour manger une tartine et boire un peu de café ou de l'eau sucrée contenue dans des gourdes. Les conversations allaient bon train entre les adultes nombreux occupés au travail agricole qui exigeait une importante main d'œuvre avant la mécanisation. J'ai participé au battage du grain par des machines qui circulaient de ferme en ferme. Ces imposantes machines étaient actionnées par une grande courroie de cuir entraînée par le moteur d'un tracteur. Au sommet de la machine en bois, je pouvais réceptionner des gerbes lancées par un habile travailleur et couper la corde qui les enserrait avant de les enfourner dans l'immense gueule de la machine ronronnante. Mon cousin Paul, fils de tante Maria demi-sœur de maman, nous rejoignait parfois à Tohogne. Il vivait à Liège et était passablement plus déluré que moi. Il m'a même appris un chant que je ne comprenais sans doute pas exactement et que maman m'interdit de répéter...



Cousin Paul avec Georgette et moi
(la photo a été abîmée par un pli inexplicable)



Cousin Paul lors de son mariage le 2 août 1958.
Georgette est en compagnie du couple.

Après la guerre, au cours des dernières années de mes études primaires à Tohogne, j'ai souvent été en vacances à Ocquier chez oncle René, frère de papa et tante Adèle son épouse. Avec le père de tante Adèle, Nestor, ils exploitaient une ferme relativement importante. Par la maman de tante, j'étais reçu chaleureusement et j'ai passé de bons moments avec les enfants de mon âge des environs de la ferme. Je les connaissais déjà tous et nous nous réjouissions de nous retrouver.



Tante Adèle de bonne humeur avec Georges, mon beau-frère, dans la cour de la ferme à Ocquier

A partir de 1949, ma sœur et moi, de temps en temps accompagnés par maman, avons passé de merveilleuses et enrichissantes vacances à Faulx-les-Tombes chez Joseph Dumont, un cousin germain de maman et son épouse Marie Sprumont. Joseph et Marie avait eu deux enfants Joseph et Maddy. En 1944, Joseph qui terminait ses humanités au collège des Pères Passionistes à Natoye avait été convoqué par les autorités allemandes pour effectuer un travail obligatoire en Allemagne. Pour y échapper, il se cachait chez des fermiers dans la région marchoise. Hélas, il fut repéré, arrêté et déporté en Allemagne où il mourut avant la libération des camps. Sa mort suscita, bien sûr, une immense douleur dans le cœur de ses proches. Mais Marie, sa maman particulièrement éprouvée se révoltait contre Dieu lui-même et cessa toute pratique religieuse. Ce fut la première fois que j'entendais, dans la bouche de cette maman désespérée, des paroles de reproche et d'interrogation devant la souffrance d'un innocent. Pourquoi Dieu qu'on disait bon avait-il permis, sinon programmé la mort de Joseph et les morts nombreuses de victimes innocentes qui ne demandaient qu'à vivre et servir l'humanité ?

Ce n'est qu'après les épreuves de la guerre que nos deux familles Dumont et Forthomme se sont vraiment et fréquemment rencontrées. Maman a sans doute eu des contacts avec son cousin Joseph, même pendant la guerre. J'ai dû rencontrer les parents de Joseph à « la Fontaine » à Tohogne puisque, à la fin de la guerre, je me souvenais de leur maison. Mais les contacts avec Joseph et sa famille furent rares en raison de l'éloignement géographique accentué par l'occupation allemande et les difficultés de communication. En tout cas, après 1948, des contacts chaleureux et fréquents se sont établis entre nos familles. Pourquoi ? Parce que le 18 juillet 48 j'ai fait ma « communion solennelle » et qu'à cette occasion, Marie Sprumont avait accepté de préparer le repas de fête à Tohogne. Ce fut le départ des échanges entre Faulx et Tohogne. Georgette et moi, avec maman parfois allions jusqu'à Courrière dans la camionnette de la laiterie de Tohogne qui allait distribuer le beurre dans la région namuroise. Nous gagnions Faulx à pied et y passions d'agréables moments de vacances. Nous rencontrions Jules, le frère de Marie qui vivait avec elle dans la maison de leurs parents. Jules marchait avec des cannes ou une béquille. C'était une personne attachante, courageuse et en profonde communion avec la nature. Maddy, parfois avec Marie, venait à Tohogne en vue de détente et de promenades. La kermesse locale fut témoin de ses prouesses au stand de tir bien achalandé en cadeaux de toutes sortes, en particulier d'un portefeuille mémorable qu'elle perça des plombs de sa carabine.



Joseph Dumont, son épouse Marie et leurs enfants, Joseph et Maddy pendant la guerre



Maman, ma sœur et moi, avec papa en médaillon puisque prisonnier en Allemagne

Plus tard, Joseph Dumont vint passer quelques jours à Tohogne son village natal où, accompagné par René en vacances, il allait rencontrer ses nombreux anciens compagnons de jeunesse. C'était la fête des retrouvailles émouvantes et chaleureuses. Le dernier séjour de

Joseph à Tohogne fut brutalement interrompu par un malaise qui, en réalité, fut le signal d'alarme de la maladie qui emporta le papa de Maddy.



Marie, Maddy, Georgette et moi en balade pédestre à Marche-les-Dames



Papa, Joseph Dumont, moi, ma sœur et un petit chien à Tohogne

Ma cousine Maddy avait fait un petit parcours remarqué chez les Sœurs de Sainte-Marie à Namur où elle connut les affres d'une démarche publique de pénitence digne des pratiques du moyen-âge. Ses brillantes études aux Conservatoires de Namur et de Bruxelles ne purent se prolonger en raison d'un malencontreux accident de vélo. Elle devint donc infirmière-accoucheuse dans une clinique où le téléphone fonctionnait pour des démarches commerciales de toutes sortes, y compris pour commander de l'essence afin d'alimenter un briquet...

Mais, grâce à Maddy, j'ai découvert des horizons de culture insoupçonnés : la musique classique et la chanson française qu'elle nous faisait écouter, la peinture que j'appréciais par les œuvres qu'elle nous montrait et la rencontre avec une artiste peintre amie de la famille et qui séjournait, elle aussi, de temps en temps à Faulx. Maddy s'émerveillait devant les paysages que nous contemplions, surtout au cours de nos promenades dans la vallée de l'Ourthe. Elle m'a appris que ma région natale était très belle. Nous la parcourions en découvrant son histoire et son passé par les visites des sites de Wéris avec ses dolmens et ses menhirs, par l'exploration des ruines du château féodal de Logne et le parcours curieux de la petite ville de Durbuy.

Dans la vie, toutes les personnes que vous rencontrez vous enrichissent de quelque manière. Mais certaines vous apportent des trésors et vous façonnent pour la vie. Ainsi furent mes parents, bien sûr, mon institutrice maternelle et mes instituteurs de l'école primaire, et tous les « maîtres » qui m'ont formé pendant les années des études secondaires, mais aussi des personnes remarquables comme ma cousine Maddy, Joseph Palange et bien d'autres... J'en rends grâce à Dieu...



Ma cousine Maddy quand je l'ai connue



Maddy, Georgette et moi dans les ruines du château de Logne

Pêle-Mêle amusant...



René le jour de sa communion solennelle
(en costume « marin » et portant missel)



Louis Forthomme, jeune et fringant militaire



Bastogne, 1955 : les acteurs de *L'Otage* de Claudel. (Les seins postiches de Signe de Coufontaine se sont déplacés !)

Chapitre 3 : Le chemin vers le sacerdoce : l'UCL et le séminaire Léon XIII (1955-1958)

Beauraing

Après de longues vacances reposantes, en septembre 1955, je gagnai la cité mariale de Beauraing où les futurs séminaristes namurois étaient accueillis pour trois semaines dans les locaux du « castel » qui domine la ville. Le château de Beauraing est riche d'une très longue histoire, mouvementée et destructrice. Seuls quelques bâtiments annexes au château et deux tours sont encore habitables. Ils sont la propriété de *Pro Maria*, une asbl qui gère les lieux des apparitions, les espaces destinés aux pèlerinages, aux séjours des malades ou des retraitants.

Ainsi, plus de trente jeunes gens sortant de rhétorique et un homme d'âge mûr issu de l'enseignement se rassemblent pour vivre un temps de formation à la vie spirituelle et d'approfondissement de leur vocation. Nous sommes accompagnés par le chanoine Musty,

supérieur du Séminaire de Bastogne qui vivra les trois semaines avec nous. Les abbés Jules Pirlot et Antoine Garaux, professeurs de philosophie, respectivement à Floreffe et Bastogne, animeront les première et dernière semaines de la retraite en nous initiant à la prière de méditation et nous ouvrant à une pratique plus éclairée des sacrements. Les journées de ces deux semaines comportent des temps de travail manuel dans le jardin et dans l'immense parc où un verger attend des travailleurs pour la cueillette des fruits d'automne. Plusieurs soirées sont occupées par des animations qui ressemblent aux feux de camp des scouts. Histoires drôles, sketches, chants égaient le Castel Sainte-Marie et réjouissent les cœurs des jeunes qui découvrent des réalités nouvelles et des compagnons qui feront route ensemble vers l'ordination sacerdotale. La semaine centrale du séjour beaurinois se vit entièrement en silence : c'est la retraite proprement dite dirigée par l'abbé Chenot, jeune prêtre encore, alors vicaire de Salzinnes. A plusieurs reprises, notre groupe descend prier devant l'aubépine où la Vierge s'est manifestée aux quatre voyants, entre novembre 1932 et janvier 1933. Pendant cette longue retraite, Mgr André-Marie Charue, évêque de Namur nous rend visite à deux reprises. Il reçoit les futurs séminaristes individuellement et s'entretient avec eux pour les connaître et évaluer leur vocation. Dès la première rencontre, il enregistre les prénoms qu'il n'oubliera jamais ! Avec lui, je réfléchis au sens de ma vocation comme service...



Mgr André-Marie Charue, évêque de Namur (en 1955)

Bien plus tôt, au cours de mon enfance, j'avais déjà découvert Beauraing lors d'un pèlerinage avec mes parents et des chrétiens de la région de Tohogne. Nous avions fait le voyage en train-radio organisé par le diocèse de Namur. Je pense qu'il s'agissait d'un grand rassemblement pour célébrer, en 1949, la reconnaissance des apparitions par Monseigneur André-Marie Charue, évêque de Namur. Une autre fois, la « *croisade eucharistique* » a organisé un rassemblement d'enfants à Beauraing. Un autre eut lieu à Arlon. Après la guerre, la « *croisade eucharistique* » fut une institution très vivante. Elle mobilisait de nombreux enfants dans les paroisses et répandait son message essentiellement par un bulletin hebdomadaire intitulé « *Le Croisé* ». Le curé de Tohogne le distribuait gracieusement à ses acolytes dans son édition intitulée « *L'Enfant de Chœur* ». Des pages de bandes dessinées nous édifiaient autant que les articles destinés à ouvrir nos esprits et nos cœurs à la foi et aux pratiques de la prière et des sacrifices, particulièrement pendant le Carême. « *Prie. Communion. Sacrifie-toi.* », tel était le mot d'ordre du mouvement qui a marqué mon enfance.

Après 1955, j'eus de nombreuses occasions de venir me ressourcer à Beauraing. Avant l'ordination sacerdotale, de courts séjours rassemblaient les séminaristes de ma promotion. Après l'ordination sacerdotale, les prêtres ordonnés en 1962 se retrouvèrent encore pendant quelques années pour un temps de ressourcement à Beauraing. Pendant ces années aussi, j'eus

la chance de participer à de vastes rassemblements de jeunes de tout le diocèse de Namur. Ils y vivaient des moments de partage et de prière en petites équipes, avant la prestigieuse célébration qui clôturait la journée dans le parc du Castel Sainte-Marie. Plus tard, bien plus tard, j'eus l'occasion de visiter des malades provenant des doyennés d'Auvélais et de Fosses-la-Ville qui vivaient un « triduum » à Beauraing. Deux fois, je fus l'animateur de ce séjour marial, comme on disait aussi. Il se déroulait à l'hospitalité, dans l'espace de l'aubépine et les sanctuaires qui l'entourent.



Beauraing Aubépine : lieu des apparitions



Beauraing : ruines du château et esplanade



Grande retraite à Beauraing en septembre 1955 : les jeunes candidats au sacerdoce, Mgr Charue évêque de Namur et les prêtres « animateurs » dont l'abbé Musty.



Les jeunes « voyants » de Beauraing



Tel que j'étais en 1955 : portant lunettes depuis plusieurs années déjà et pourvu d'une belle chevelure pour peu de temps encore !

Le Séminaire Léon XIII à Louvain (1955-1958)

En octobre 1955, j'entrai au Séminaire Léon XIII à Louvain, la prestigieuse ville universitaire encore fréquentée par des étudiants de la Belgique entière, flamands et francophones, sans pratiquement aucun problème de cohabitation.

Le Séminaire Léon XIII était hébergé dans un bâtiment contigu à l'Institut supérieur de philosophie de l'université catholique de Louvain. Celui-ci fut fondé le 8 novembre 1889 par l'abbé Désiré Mercier (futur archevêque de Malines) pour être l'un des centres de rayonnement de la philosophie néothomiste. Il fut créé pour répondre à la demande du pape Léon XIII fort préoccupé de susciter le développement d'une pensée philosophique chrétienne en harmonie avec la mentalité scientifique qui marquait de plus en plus la culture moderne. Cet Institut a connu et connaît encore, malgré son dédoublement entre Leuven et Louvain-la-Neuve, un grand rayonnement international. Il a répondu aux attentes de Léon XIII et de ses successeurs en sachant évoluer en fonction des développements de la pensée philosophique occidentale, en passant par la phénoménologie.

Le Séminaire Léon XIII avait vocation d'accueillir des futurs prêtres de tous les diocèses de Belgique et de pays étrangers qui pouvaient suivre des études philosophiques universitaires. Rapidement, il accueillit des séminaristes inscrits dans les diverses facultés universitaires. C'est ainsi que je m'inscrivis dans la Faculté de Philosophie et Lettres, comme on disait alors. Celle-ci comprenait aussi bien les étudiants en droit que les étudiants des trois voies de la philologie, la classique centrée sur l'étude du latin et du grec et de la culture antique, la romane centrée sur l'étude de la langue et la culture françaises et d'autres langues romanes, comme l'italien et l'espagnol, la philologie germanique enfin destinée à l'étude des langues tels le néerlandais, l'anglais et l'allemand et des cultures germaniques.

Ces jours-ci, en avril 2012, je me suis souvenu que je possédais plusieurs dizaines d'agendas dans un tiroir d'un meuble de la salle à manger. J'ai déjà eu recours à certains de ces documents pour retrouver la date d'un événement relativement récent, mais je ne me rendais pas compte que les premiers agendas étaient bien plus anciens. Un petit agenda, le premier, date de 1950. Le second, de 1952, année où je suis dans les derniers mois à l'Institut Saint-Remacle. J'en parle dans le deuxième chapitre de « *Tout est grâce !* » (p. 30).

J'ai redécouvert aussi des agendas datant des années 1956, 1957 et 1958 passées au séminaire Léon XIII à l'université de Louvain, dont il est question ici. De temps en temps, je ferai référence à certaines indications précieuses contenues dans ces agendas qui, manifestement, n'étaient pas avant tout des aide-mémoire pour des activités à venir, mais plutôt pour retenir le souvenir d'activités passées. Ils contiennent aussi des réflexions personnelles. Étonnamment, ils sont silencieux sur des événements importants, comme, par exemple, l'exposition universelle de 1958 et mon séjour chez l'abbé Pierre en 1957. Certaines longues périodes de l'année ne comportent d'ailleurs que des pages blanches. N'empêche que ces petits carnets sont bien précieux. Aucun agenda n'existe pour les années 1952-1955, les années de mon passage à Bastogne.

*Pendant les trois années passées à Louvain, j'ai abondamment écrit dans quatre cahiers : réflexions, prières, indications d'événements, transcriptions d'exposés à l'occasion des recollections ou des retraites. Je n'ai sous la main que le dernier cahier intitulé **Sitio IV** (sitio est un mot latin qui se traduit par « j'ai soif »). Ce cahier va du 23 novembre 1957 au 8*

novembre 1958. Les trois premiers cahiers doivent exister quelque part. Un cinquième cahier est indiqué en fin du quatrième, mais je n'ai pu le retrouver. J'exploiterai plus loin le cahier que je possède encore pour évoquer certains événements, mais, surtout, pour me rendre compte et vous faire part des lignes maîtresses de ma foi de l'époque, de mes façons de prier et de mes préoccupations dans ma vie intérieure, dans mes initiatives « apostoliques », dans la vie de l'Eglise.

Pendant deux ans, à Louvain, avec mon ami Joseph Herman et quelques autres séminaristes, j'ai suivi les cours donnés, pour la plupart, dans les bâtiments du « Collège Marie-Thérèse »⁸ qui comportaient notamment l'auditoire 25 que nous fréquentions beaucoup, la petite rotonde qui nous hébergeait souvent et la grande rotonde qui accueillait les conférenciers de marque, belges ou provenant du monde entier. Les cours « généraux » d'histoire, de philosophie ou de littérature française étaient donnés dans ces grands auditoriums fréquentés par de nombreux étudiants des diverses disciplines évoquées plus haut. Les cours plus spécialisés concernant les langues grecque et latine étaient donnés dans de petits auditoriums où se retrouvaient une trentaine d'étudiants et d'étudiantes, laïcs, séminaristes et quelques prêtres.



Louvain : grande Rotonde dans le Collège Marie-Thérèse



Bibliothèque universitaire



Cortège académique quittant le Collège du Pape (Adrien VI)

Que de découvertes intellectuelles et culturelles, que de bouleversements intérieurs et de remises en question j'ai vécus pendant ces trois années de séjour et de vie au cœur de cette respectable université plusieurs fois centenaire ! Je suis reconnaissant aux professeurs spécialisés qui nous faisaient progresser dans la connaissance des langues grecque et latine. Mais les versions latines et, surtout, les thèmes grecs ne m'enchantaient guère. Je pense même que mes examens de thème grec n'étaient pas brillants. Merci au professeur Joseph Mogenet qui doit s'être montré clément pour moi aux délibérations. Ainsi, j'ai terminé les deux années de candidature en philologie classique avec une immense « satisfaction ».

*
* *

Les professeurs des cours spécialisés en philologie classique étaient des hommes remarquables, très compétents dans leurs disciplines, engagés dans la recherche et les

⁸ Collège Marie-Thérèse. Dans cet ancien collège des jésuites, Marie-Thérèse installa en 1778 le séminaire de théologie. Pour le séminaire général de Joseph II, on y ajouta en 1786-89 l'aile droite. En 1826-27, le roi Guillaume I fit construire dans la cour un grand et un petit amphithéâtre (grande et petite Rotondes).

publications scientifiques qui leur procuraient un rayonnement international. Dans mon esprit, j'évoque les figures de ces professeurs consciencieux et sympathiques : Franz De Ruyt⁹, l'abbé Joseph Mogenet¹⁰ et Albert Maniet¹¹. Non seulement, ils m'ont apporté des connaissances nouvelles concernant les langues latines et grecques, mais ils m'ont ouvert à l'esprit universitaire de recherche, d'exigences critiques et de persévérance au travail.



Louvain : Halles universitaires, rue de Namur



Le Professeur Franz De Ruyt



Hôtel de ville, église St-Pierre et cafés

Les cours « généraux » que nous suivions ensemble avec les étudiants de droit et des diverses philologies pouvaient se répartir en trois catégories : les cours de philosophie (métaphysique, philosophie morale, droit naturel et logique), les cours de littératures française et étrangère, les cours d'histoire (histoire de l'antiquité, du moyen-âge, des temps modernes et de l'époque contemporaine) et le cours de critique historique. Tous ces cours plus ou moins intéressants ont ouvert mon esprit et m'ont fait découvrir des horizons culturels bien enrichissants. Ils ont contribué à transformer ma personnalité.

⁹ **Franz De Ruyt** (1907-1992), orphelin, fut élevé par deux tantes. Il fréquente des écoles bruxelloises où il est brillant étudiant. Au cours de ses études secondaires, il s'adonne à l'écriture de poèmes et de pièces de théâtre. Il entame ses études supérieures aux Facultés universitaires Saint-Louis à Bruxelles où il est inscrit en Philosophie et Lettres. Pendant les deux années de candidature, il effectue secrètement des déplacements à Namur où il conquiert, aux Facultés Notre-Dame de la Paix, un « diplôme complémentaire » en philologie romane. Il poursuit ses brillantes études à l'Université de Louvain en philologie classique. Très rapidement, Franz De Ruyt devine l'intérêt d'une « plurivalence » dans ses études de l'antiquité. Il s'intéresse à l'archéologie. Ayant obtenu une bourse de voyage, il séjourne à Rome et circule en Italie entre 1931 et 1936. Il est membre de l'Institut historique belge. En 1934, il publie son étude phare pour la conquête du doctorat : ***Charon, démon étrusque de la mort***. En 1936, il entame à Louvain une longue et féconde carrière professorale jusqu'en 1975, année de son éméritat. Pendant ces années, il participe activement aux fouilles belges de deux sites étrusques : Alba Fucens dont il nous parlait souvent avec passion et Castro au centre de l'Italie. Ses nombreuses publications et ses prestations de conférencier dans divers pays lui valent une réputation internationale et de nombreuses distinctions. Après son éméritat, avec son épouse, il ira vivre à Rome pendant presque dix ans. Il se retrouve ainsi aux sources de sa vocation, dans une ville qu'il adore et où il reste très actif. Brillant latiniste, on a souvent recours à lui pour la rédaction de diverses inscriptions latines. Il rédigea notamment le texte latin qui figure sur la « première pierre » du nouveau campus de l'Université à Louvain-la-Neuve.

¹⁰ **Joseph Mogenet** a travaillé longuement à l'édition de textes grecs importants concernant les recherches antiques en astronomie et en mathématiques. Il ne put achever une œuvre exigeante et considérable qui, heureusement, fut menée à bien par une de ses élèves et collaboratrice. Il est l'auteur d'un grand nombre de rubriques consacrées à l'antiquité grecque dans l'encyclopédie ***Universalis***.

¹¹ **Albert Maniet** est né à Paris en 1918. Il étudie d'abord en Belgique à l'Université de Louvain où il conquiert un doctorat en philologie classique en 1944. Il y poursuit une candidature en philologie romane. Ensuite, il étudie dans plusieurs universités étrangères en se spécialisant dans des disciplines de linguistique très pointues. Il enseigne à Louvain de 1946 à 1968. A cette date, il gagne le Québec où il enseigne et dirige des recherches linguistiques à l'Université de Laval. Il est l'auteur de très nombreuses publications spécialisées.

Certains cours de philosophie m'ont particulièrement bousculé et remis en question mes certitudes acquises pendant les études secondaires, en particulier, pour moi, l'évidence de l'existence de Dieu. Pendant les premiers temps passés à l'université, je me souviens avoir traversé une période d'un intense trouble intérieur rempli de doutes et d'interrogations. Le cours de métaphysique donné par le chanoine Robert Feys doit avoir joué un grand rôle dans ces bouleversements. Ce vénérable professeur né en 1889 (il mourra en 1961, un an après son éméritat) était un savant distrait et original que l'on voyait déambuler en boitillant dans les rues de la ville. Il aimait s'attarder devant les vitrines des meilleures pâtisseries où il pénétrait fréquemment. Il vivait, avec quelques autres professeurs prêtres, dans un des appartements adjacents au séminaire Léon XIII. Il célébrait la messe en privé derrière l'autel principal de la chapelle du séminaire. Seuls, des aînés parmi les séminaristes pouvaient lui servir la messe, disait-on. C'est qu'en effet ses distractions se manifestaient aussi pendant le « saint sacrifice de la messe » et auraient pu scandaliser un novice. Les cours de Robert Feys étaient intéressants, même si le professeur n'avait aucune « empathie » avec son auditoire, sauf, au temps de la Saint-Nicolas où il abandonnait la métaphysique pour digresser et disserter sur la musique de jazz qu'il connaissait particulièrement. C'était un petit chahut de son auditoire qui le provoquait et l'amenait à sortir des sentiers battus de la philosophie. En réalité, Robert Feys était rattaché à la Faculté des sciences où il était chargé d'enseigner des éléments de philosophie, logique et morale, en candidature en sciences, en même temps qu'il assurait notre cours de métaphysique en candidature de philosophie et lettres. Nous ne soupçonnions pas l'immense compétence, reconnue internationalement, de ce spécialiste en « logistique » ou « logique formalisée » et les grandes qualités de travail d'un homme dont nous percevions cependant les exigences critiques et le mépris pour tout verbalisme. Je ne soupçonnais pas non plus qu'il était gaumais d'origine, même s'il était né à Malines par le hasard professionnel de son père ingénieur dans les chemins de fer !



Robert Feys en rue...

tel que je l'ai connu



Robert Feys donnant cours

Pour nous étudiants, Joseph Dopp était un professeur haut en couleur. Il nous donnait le cours de logique. Heureusement, ce cours était édité en trois petits volumes, si je me souviens bien. Pour moi, la matière était assez ardue et le professeur, malgré ses nombreuses qualités scientifiques, esthétiques et humaines, ne brillait pas par sa pédagogie. On avait l'impression qu'il se donnait cours à lui-même en couvrant le tableau noir de syllogismes et de démonstrations. Le comportement des rares étudiants présents dans son auditoire ne l'intéressait pas. Beaucoup d'étudiants « brossaient » son cours, mais les séminaristes du Léon XIII et ceux du Collège américain, parce qu'ils y étaient obligés par le règlement de leurs institutions, étaient présents, ce qui n'empêchait pas certains de jouer aux cartes sur les bancs de l'auditoire en gradins. Joseph Dopp attaché à l'Institut de philosophie contigu au séminaire

Léon XIII traversait souvent le jardin du séminaire, parfois accompagné de Suzanne Mansion. Celle-ci avait suivi les traces de son oncle que j'ai bien connu, Mgr Augustin Mansion, brillant spécialiste d'Aristote. Il avait déjà franchi l'étape fatidique de l'éméritat qui interrompait, à septante ans, la carrière d'enseignant des professeurs d'université. Sa nièce, qu'entre nous nous appelions familièrement Suzanne, était sans doute une digne héritière des qualités philosophiques de son oncle et nous l'imaginions très liée à Joseph Dopp, célibataire, avec lequel elle devait vivre une palpitante histoire d'amour... A propos de Monsieur Dopp, on racontait d'autres histoires. J'en ai retenu une. Cette année-là, le professeur de logique faisait passer les examens dans son appartement. Son petit chien dont j'ai oublié le nom sautait sur ses genoux pour mieux entendre les étudiants proférer de savantes considérations philosophiques inspirées par le cours de son maître qu'il admirait beaucoup. Un jour, l'exposé d'un de ces étudiants était particulièrement ardu. Joseph Dopp caressait son petit chien en lui disant affectueusement : « *N'est-ce pas, Youky (nom d'emprunt), que Monsieur ne connaît rien !* ». Tout cela n'empêche pas que Joseph Dopp fut un homme exceptionnel dans ses travaux concernant la logique contemporaine et la philosophie à l'époque moderne. Ses publications et ses services furent nombreux dans le cadre de l'Institut de philosophie de Louvain. Esthète et musicien, ceux qui l'ont approché ont aussi pu découvrir son accueil chaleureux, sauf l'étudiant dont je viens d'évoquer le souvenir...



Joseph Dopp

Mais, le professeur de cours philosophiques qui m'a le plus marqué est, sans conteste, le chanoine Jacques Leclercq. Sa réputation dépassait d'ailleurs largement le cercle de l'université de Louvain et le domaine de l'enseignement. Jacques Leclercq assurait pour nous les cours de philosophie morale et de droit naturel. A 64 ans en 1955, un problème d'élocution qui le handicapait depuis longtemps s'était aggravé. Aussi, dès les premiers cours après la rentrée académique, l'auditoire du professeur de morale n'était pas très docile et attentif. Rapidement, Jacques Leclercq cessa de donner cours. Jeune professeur encore, il s'était, paraît-il, juré qu'il cesserait son enseignement dès qu'il percevrait un désintérêt de la part de ses étudiants. Je suppose que les autorités académiques se sont émues de la situation créée par la « grève » du chanoine. Bien sûr, elles souhaitaient qu'il poursuive son enseignement jusqu'à l'éméritat, mais on voulait aussi le soulager dans sa tâche. Une solution fut trouvée : deux professeurs se partageront l'auditoire du cours de philosophie morale, un jeune philosophe dont j'ai oublié le nom se chargera d'une partie, Jacques Leclercq continuera à accueillir une moitié des étudiants dont j'étais, heureusement !

Jacques Leclercq était un personnage hors du commun. Son itinéraire de vie était original. Né à Bruxelles en 1891, il vit dans une famille bourgeoise libérale et tolérante. A quinze ans, il s'inscrit dans la faculté de droit à l'ULB. C'est à ce moment qu'il découvre Jésus Christ et son Evangile. Cette bouleversante ouverture à la personne de Jésus marquera tout son itinéraire. Il achève ses études de droit à l'université de Louvain où il conquiert aussi un doctorat en philosophie en 1914. Il entre au Grand Séminaire de Malines et est ordonné prêtre en 1917 par le cardinal Mercier. D'abord professeur dans le secondaire à l'Institut Saint-Louis à Bruxelles, il enseigne ensuite à la faculté universitaire de ce même Institut, avant d'être désigné comme professeur à l'université de Louvain en 1938. Fondateur de la revue *La Cité chrétienne* créée dans le but de développer les valeurs évangéliques dans la

société belge (1926- 1940), il a marqué, de sa forte empreinte intellectuelle et humaine, plusieurs générations d'étudiants certainement séduits par sa liberté d'esprit, son goût du paradoxe, son non-conformisme.



Jacques Leclercq donnant cours



écrivant dans son bureau (l'année de son éméritat)



souriant et accueillant

Les cours de Jacques Leclercq bousculaient ses auditeurs, comme ses écrits secouaient ses lecteurs. Les évidences et les préjugés que tous portent en eux-mêmes étaient souvent remis en question. Et, lentement, dans un cheminement clair et concret de sa pensée, le professeur nous laissait entrevoir d'autres façons de voir la réalité, de l'apprécier et de déterminer notre action.

Ses cours furent de temps en temps émaillés de propos ou d'incidents amusants. Un jour, pour illustrer ses réflexions concernant les préjugés de la vie sociale, le professeur avait évoqué un souvenir personnel remontant au temps de sa jeunesse. En vacances dans une famille amie résidant dans un château en Ardennes, il était très proche d'un fils du châtelain. Survint la mort de la mère d'un jeune fermier exploitant des terres appartenant à la famille aristocrate. Son jeune ami invita Jacques à l'accompagner pour aller présenter ses condoléances à la famille endeuillée. En sortant de la chambre mortuaire, le châtelain fit remarquer à son compagnon la profondeur des différences sociales en affirmant : « *Ces gens-là ne ressentent pas les choses et les réalités de la vie comme nous les ressentons* ». C'était là un exemple éclairant du sentiment de supériorité que certaines classes sociales peuvent développer vis-à-vis d'autres classes de la société. Au cours suivant, le professeur Leclercq était à peine entré dans l'auditoire, qu'une étudiante se levait pour l'interpeller sur les préjugés sectaires dont il avait fait preuve dans l'exemple évoqué au cours précédent. La jeune fille était très excitée et parlait abondamment. Le chanoine écoutait, impassible et son visage affichait un sourire presque moqueur. L'auditoire se déchaînait progressivement encourageant ironiquement la plaignante et finissait par applaudir on ne sait qui de l'oratrice ou du professeur. Celui-ci finit par inviter son interlocutrice à venir dialoguer avec lui après le cours. Et l'incident se conclut ainsi, provisoirement.

En effet, quelques jours plus tard, le débat reprenait par la presse interposée. Un de mes condisciples et ami du Léon XIII avait acheté un exemplaire de *La Libre Belgique* avant d'aller suivre le cours de philosophie morale. Il avait déjà pu découvrir, en première page du journal assez conservateur à l'époque, un éditorial qui faisait référence aux propos de Jacques Leclercq concernant le sentiment de supériorité de certaines classes sociales. L'article était

signé par Marcel De Corte¹², philosophe, professeur à l'université de Liège. Réputé conservateur, voire intégriste, il était farouchement opposé au chanoine que lui-même, avec d'autres, appelait le « chanoine rouge ». Le cours à peine commencé, le professeur de morale se rendit compte qu'il se passait quelque chose de particulier dans son auditoire un peu agité dans lequel circulait un journal. On y lisait des lignes fustigeant l'enseignement de Jacques Leclercq et ses préjugés ruineux qu'il inculquait à la jeunesse universitaire. Devant l'interrogation du professeur, l'étudiant détenteur du journal dévala les marches des gradins de l'auditoire et porta la prose incendiaire au principal concerné. Celui-ci ayant rapidement découvert le nom de l'auteur de l'article, repoussa le journal en disant : « *Marcel De Corte, cela ne m'intéresse pas !* » Et le cours se poursuivit normalement...

Pendant un cours de « droit naturel », Jacques Leclercq évoqua un jour, je ne sais plus pourquoi, le monde des nudistes qu'il dépeignait avec moult éléments évocateurs et avec une sorte de délectation. Tout à coup, dans l'auditoire, une question fuse : « *Comment connaît-il tous ces détails ?* » La réponse à la question ne se fait pas attendre : « *Pardi ! c'est l'aumônier des nudistes !* »

Mais, plus sérieusement, l'année académique 1955-1956 fut pour Jaques Leclercq une année d'épreuve et de contestation. Les Samistes étaient des prêtres missionnaires disciples du Père Vincent Lebbe lui-même missionnaire en Chine de 1901 à 1940, année de sa mort. Le siège des Samistes était situé à Louvain. Ceux-ci sollicitèrent Jacques Leclercq pour qu'il rédige une biographie de leur fondateur. En 1955, paraît le livre intitulé « *Vie du Père Lebbe. Le tonnerre qui chante au loin* » aux éditions Casterman. Aussitôt, un immense tollé se manifeste du côté de certains ordres missionnaires. On reproche à l'auteur du livre d'exalter son héros en jetant le discrédit sur les autres missionnaires de Chine auxquels on reproche une trop grande collusion avec les puissances étrangères présentes sur le sol chinois. La controverse devient publique et s'enfle de plus en plus à travers des revues et des pamphlets très agressifs rédigés par des religieux missionnaires. Cependant, l'ouvrage de Jacques Leclercq est défendu par de grands noms de la critique. Jacques Leclercq se tait, persuadé d'avoir réalisé un travail d'honnête historien, même si de nombreuses sources lui étaient encore inaccessibles. Mais, tenant compte de certaines remarques qu'il juge judicieuses, il apporte quelques modifications pour la deuxième édition du livre. Plus tard, lorsque la polémique s'apaise, en 1957, Jacques Leclercq publie une brochure hors commerce, distribuée à tout qui la souhaite (ce fut mon cas, bien sûr) ; elle est intitulée « *Lettre à mes amis... A propos de la 'Vie du Père Lebbe'* ». L'auteur y réfute la plupart des arguments de ses adversaires.

¹² Marcel De Corte (1905-1994). Professeur de philosophie à l'Université de Liège jusqu'en 1975, il fut l'un des plus illustres disciples belges de Charles Maurras, idéologue antisémite français des années 1930. Partisan acharné du national-catholicisme, des dictateurs Salazar et Pinochet, Marcel De Corte fut également le « compagnon de route » de l'extrême droite activiste. De nos jours, il reste pour elle une référence majeure. Fanatiquement opposé au Concile Vatican II, il reste aussi référence pour les partisans de Mgr Lefèvre. Un site web qui lui est entièrement consacré permet de lire des extraits de ses nombreuses publications, y compris des articles publiés dans *La Libre Belgique* des années 50 (voir le site : « *l'Antidote* »).



Père Vincent Lebbe



avec des frères chinois



Père Vincent Lebbe

Mais, les choses n'en sont pas restées là. La « *Vie du Père Lebbe* » fut dénoncée à Rome et les dénonciateurs souhaitaient une condamnation explicite. Les responsables tatillons de l'orthodoxie romaine ne purent cependant pas accéder à ce souhait, mais, on trouva bien une autre voie pour manifester une méfiance vis-à-vis du professeur louvaniste. Écoutons ici le biographe de Jacques Leclercq : « Alors que la controverse à propos de la *Vie du Père Lebbe* est à son point culminant, écrit-il, Jacques Leclercq, à la fin janvier (1956), reçoit du Saint-Office, par l'intermédiaire de la nonciature, l'ordre de retirer du commerce *L'enseignement de la morale chrétienne*, paru en 1949. Cette mesure est la conséquence d'un décret pris par la Congrégation romaine, qui condamne la « morale de situation ». Quelques jours plus tard, nouveau choc. Le 2 février, *L'Osservatore Romano*, l'officieux du Vatican, publie en première page un article non signé intitulé *Critique constructive et critique destructive*, annonçant publiquement la mesure prise par le Saint-Office, après avoir critiqué violemment non seulement l'ouvrage mis en cause mais l'ensemble de l'œuvre morale de l'auteur. »¹³

Cet article fait grand bruit dans le monde catholique. *La Libre Belgique* le publie intégralement. Jo Gérard, directeur de l'hebdomadaire conservateur *Europe-Magazine* assez influent à cette époque publie un article polémique intitulé « *Le Chanoine rouge de Louvain* ». Bien sûr, les partisans du chanoine Leclercq prennent également position et défendent son enseignement et ses écrits. Jean Delfosse et André Molitor, proches de Jacques Leclercq ont écrit une longue lettre adressée dès le 25 février 1956 à Mgr Suenens alors évêque auxiliaire de Malines. Ils exposent en détail la situation causée par la décision romaine et l'article de *L'Osservatore Romano*. J'aime citer la fin de leur lettre qui exprime bien le sentiment pénible ressenti à l'époque par de nombreux chrétiens d'ouverture, face aux méfiances et condamnations romaines très fréquentes. Ces humanistes chrétiens écrivaient : « Il importe que la Hiérarchie sache qu'il est bon nombre de chrétiens qui, aujourd'hui, souffrent. Ils souffrent de voir des dénis de justice commis au nom de l'Eglise ; ils souffrent de voir le scandale des faibles ; ils souffrent de voir disparaître peu à peu le prestige que l'Eglise s'était acquis au lendemain de la chute du totalitarisme nazi ; ils souffrent de sentir le climat de suspicion, de dénonciation, d'insécurité qui se développe dans les milieux chrétiens. »¹⁴

¹³ In Pierre Sauvage, *Jacques Leclercq, 1891-1971. Un arbre en plein vent*, Duculot, Paris - Louvain-la-Neuve, 1992, p. 284

¹⁴ *Ibidem*, p. 294

Nous, les étudiants de Jacques Leclercq suivions avec grand intérêt les événements pénibles qui le touchaient profondément. Un de mes amis, Raymond Delporte, séminariste étudiant à l'Institut de philosophie et proche des Samistes était en relation fréquente, spirituelle et amicale, avec le chanoine rouge. Il me parlait souvent des conversations qu'il avait avec ce professeur que nous admirions. Un jour, il joua le rôle d'intermédiaire entre Jacques Leclercq et de nombreux étudiants de son auditoire de « philosophie morale ». En pleine tempête, le professeur nous annonça avec bonhomie et humour : « *Le Saint-Office retire un de mes livres du commerce parce qu'il soupçonne quelque hérésie dans ce bouquin. Mais...mais, il ne m'empêche pas de le donner ! Aussi, tous ceux qui parmi vous souhaitent l'acquérir et le lire peuvent inscrire leurs coordonnées sur la feuille qui va circuler dans l'auditoire. J'ai chargé Raymond Delporte d'organiser la manœuvre...* » Ainsi fut fait. C'est pourquoi, j'ai pu lire *L'enseignement de la morale chrétienne*¹⁵, sans scrupule et sans dissimulation !

La préoccupation fondamentale de Jacques Leclercq me semble avoir été que les chrétiens vivent leurs engagements dans tous les domaines de la vie sociale en conformité avec les valeurs évangéliques. Pour apporter sa pierre à ce « vivre en chrétien », il s'est investi dans de multiples activités : engagements dans divers groupes et mouvements, en particulier au service de l'Action Catholique florissante à l'époque, nombreuses publications concernant la famille, mais aussi les vocations religieuses et la spiritualité sacerdotale. Attentif aux problèmes socio-politiques que traverse la Belgique, il s'intéresse rapidement au mouvement flamand et reconnaît la justesse de la plupart de ses revendications. Il collabore ensuite avec des organisations wallonnes où il encourage l'engagement des chrétiens, parce qu'il pressent la nécessité d'une réforme de la structure politique de la Belgique. A Louvain, il est aussi à l'origine de la recherche en sociologie et de son enseignement. La sociologie était alors une science relativement récente et promise à un brillant avenir. Les dernières années de sa vie, Jacques Leclercq écrit de nombreux éditoriaux dans le journal *La Cité*, quotidien créé par le Mouvement Ouvrier Chrétien et aujourd'hui disparu.

A l'époque, je lisais fréquemment ces articles dans le journal auquel mes parents étaient abonnés et j'ai lu, souvent avec passion, de nombreux livres écrits par le chanoine Leclercq. Un livre consacré à saint François de Sales m'a beaucoup marqué et je l'ai relu.

Après son éméritat, en 1961, Jacques Leclercq se retire dans une petite ferme à Beaufays non loin de Liège. Il est accompagné de celle qu'il appelle familièrement sa « gardienne ». L'ermitage s'appelle « Le Caillou Blanc » et s'inspire de l'ermitage du Bon Larron déjà occupé par le chanoine, avant la guerre, dans la campagne brabançonne, à cinq kilomètres de Hal. L'ermitage du Caillou Blanc était ouvert à tous. Jeune prêtre, avec une dizaine de jeunes de Tohogne, je suis allé rencontrer Jacques Leclercq qui nous a reçus chaleureusement et nous a entretenus amicalement de problèmes touchant les jeunes et ses propres préoccupations de vivre en communion avec Dieu et à l'écoute du monde.

Jacques Leclercq s'est réjoui du pontificat de Jean XXIII et du déroulement du Concile Vatican II. Et, selon l'expression de son biographe, il a pu vivre ses dernières années « *sous le signe de la confiance retrouvée* ». Il est mort le 16 juillet 1971, assisté par le vicaire de Beaufays.

¹⁵ Jacques Leclercq, *L'enseignement de la morale chrétienne*, coll. Les Livres du Prêtre 3, Les Editions du Vitrail, Paris, 1950, 352 p.

Je ne résiste pas à l'envie de transcrire ici le petit règlement de l'ermitage du Caillou Blanc que recevaient les visiteurs dès leur arrivée. Il est très significatif de la personnalité et des perspectives de vie et de liberté chrétiennes de son auteur.

Au nom du Père, du Fils et du Saint-Esprit

Ceci est le règlement de l'ermitage du Caillou Blanc

1. L'ermitage du Caillou Blanc est ouvert à tous ceux qui cherchent Dieu. Il est fermé à ceux qui aiment le monde et qui sont satisfaits d'eux-mêmes.
2. A l'ermitage du Caillou Blanc, tout est permis hors le péché. Aucune des conventions du monde ne doit y être respectée. Mais ceux qui aiment le péché sont priés de n'y pas venir ; ceux qui en ont sur la conscience sont priés de s'en confesser au plus tôt.
3. En arrivant à l'ermitage du Caillou Blanc, on se rend d'abord à la chapelle saluer le Maître de la maison. On peut ensuite, si on le désire, signaler sa présence à l'ermite ou à la gardienne de l'ermitage.
4. Les hôtes sont chez eux et se servent eux-mêmes. Ils trouvent le Saint-Sacrement à la chapelle, des livres dans la bibliothèque, des provisions dans le garde-manger, des lits dans les chambres, du linge dans les armoires.
5. Nul ne doit prévenir, ni de son arrivée, ni de son départ. On prie quand on le désire ; on mange quand on a faim, ce qu'on veut, où on veut ; on dort quand on a sommeil. Quand les lits sont occupés, on peut dormir dans les fauteuils ; quand les fauteuils sont occupés, on peut dormir sur le plancher.
6. Ceux qui le désirent peuvent manger ensemble. Quand on a répandu des miettes sur le plancher, on est prié de balayer.



L'ermitage du Caillou Blanc à Beaufays

Etrangement, le cours de psychologie, inscrit au programme de philosophie et lettres et que j'ai suivi, était situé parmi les cours de philosophie. Il s'intitulait : *Psychologie, y compris les notions élémentaires d'anatomie et de physiologie humaines*. Il nous fut donné par Christian Wenin (1928-1987). Celui-ci venait de présenter sa thèse de doctorat en philosophie consacré au philosophe du XIII^{ème} siècle saint Bonaventure. Il fut chargé de ce cours, en tant que suppléant d'Arthur Fauville. Ce grand cours de psychologie philosophique était donné pour la candidature de la Faculté de Philosophie et Lettres, qui comprenait à cette époque, je l'ai dit plus haut, la candidature préparatoire au droit. Affrontant un immense auditoire dont de nombreux étudiants n'étaient pas très intéressés par son cours, le jeune professeur de vingt-sept ans fut plutôt « chahuté », au point qu'un jour, il interrompit son enseignement en inscrivant au tableau noir la référence d'un livre de psychologie que nous devrions assimiler pour l'examen. Mes souvenirs ne sont plus trop précis, mais, je pense que la solution du problème fut aussi trouvée dans le dédoublement du public de l'auditoire, comme on l'avait fait pour le cours de Jacques Leclercq. L'abbé Wenin a surmonté son problème d'autorité, puisqu'il a enseigné trente ans affrontant des auditoires fort variés.

Christian Wenin avait brillamment réussi ses études secondaires au petit séminaire de Bastogne. Au séminaire Léon XIII à Louvain, il accomplit une licence en philosophie avant de conquérir un grade en théologie à Rome et de poursuivre un doctorat en philosophie pendant et après son long service militaire comme aumônier. Il était prêtre du diocèse de Namur et, qui plus est, originaire de la même région que moi ! Son père était instituteur à Palenge, petit village situé près de Durbuy et distant de quatre kilomètres seulement de Tohogne. A Leuven, Christian résidait dans un des appartements adjacents au séminaire Léon XIII. Je sympathisais avec lui en tant que « voisin » d'origine, mais aussi, en le choisissant pour être mon « *directeur de conscience* ». Plus tard, après mon ordination sacerdotale, pendant mes études de théologie dont il sera question plus loin, j'ai eu des contacts assez réguliers avec ce professeur. Je lui ai même acheté, pour pas grand-chose, un petit poste de radio dont il se débarrassait pour en acquérir un plus volumineux et performant. Je vois encore ce petit poste qui reste dans mes souvenirs attaché à l'annonce de l'assassinat du Président Kennedy que j'admirais beaucoup, comme la plupart des Belges de l'époque.

Pendant trente ans, Christian Wenin enseigna des cours variés destinés aux étudiants de la Faculté de Philosophie et lettres, mais, surtout à ceux de l'Institut Supérieur de Philosophie au service duquel il fut, généreusement, notamment lors du déménagement vers Louvain-la-Neuve en 1978. Il remplaça le professeur Fernand Van Steenberghen dans les cours concernant la philosophie du moyen âge. Tous ceux qui l'ont connu rappellent la bonté et la disponibilité de cet homme qui fut attentif à beaucoup de personnes en difficulté et soucieux du sort des étudiants étrangers. Une nuit, il est mort, jeune encore, dans son appartement de Louvain-la-Neuve et ses funérailles eurent lieu à Marche-en-Famenne où ses parents résidaient alors. Le professeur Jean Ladrière lui a rendu hommage dans la *Revue Philosophique de Louvain*¹⁶.

*
* * *

Les cours de littérature française et étrangère étaient assurés par un brillant humaniste, Charles de Trooz. En 1955, il était âgé de cinquante ans et sa santé était fragile. Il décèdera d'ailleurs peu de temps après, en 1958. Dans mon cahier *Sitio IV*, en date du 15 janvier 1958, j'écris : « *Aujourd'hui, on a enterré Mr Charles de Trooz. Je ne pensais pas que sa mort me toucherait tant. J'étais vraiment triste de le savoir mort. C'était un homme et un chrétien si attachant. Mon cœur était attaché à cet homme beaucoup plus que je ne le croyais. C'est sa disparition qui a tout révélé. En moi, en tous ceux qui l'ont rencontré, il y a une part de lui-même plus ou moins grande. C'est une part de lumière et de beauté. Je suis sûr, Seigneur, que vous l'avez accueilli dans votre demeure !* » Charles de Trooz venait de recevoir le prix quinquennal de l'essai, pour son livre *Le Magister et ses maîtres*. L'auditoire de ce professeur remarquable était comble et, un jour, nous avons vécu une petite aventure amusante à propos de cet auditoire. Il s'agissait de l'auditoire 25 qui comportait deux entrées au pied des gradins. L'une des entrées était précédée d'un long couloir qui débouchait, à l'extérieur, dans la cour du collège Marie-Thérèse ; l'autre provenait d'une sorte de jardinet qui communiquait, lui aussi, avec la même cour. Avant le cours de littérature française, l'auditoire 25 était occupé par des étudiants flamands. Les étudiants francophones qui devaient les remplacer dans la

¹⁶ Jean Ladrière, *In memoriam Christian Wenin*, dans la *Revue Philosophique de Louvain*, Année 1988, Volume 86, Numéro 70, pp. 267-280

salle de cours étaient massés dans le couloir d'accès et le jardinet. Quand les premiers étudiants flamands voulurent quitter l'auditoire, ils se trouvèrent en présence d'une foule qui encombrait les passages et rendait difficile leur sortie. Ils refluèrent donc dans l'auditoire et s'y installèrent à nouveau sur les bancs et les escaliers des gradins. Rapidement, les appariteurs, responsables de la discipline et de l'ordre, furent avertis. Ils vinrent déloger les francophones des espaces litigieux et permirent ainsi l'évacuation des flamands qui défilèrent sous les quolibets bienveillants de leurs condisciples wallons et bruxellois. Pendant ces manœuvres, alors que les étudiants néerlandophones occupaient encore l'auditoire 25, le professeur Charles de Trooz fit son entrée pour donner son cours. Constatant que les étudiants ne parlaient pas la même langue que les siens, il rentra dans la salle des professeurs. Il ne revint qu'après que les francophones eurent pris place sur les gradins. Quand il prit la parole, il déclara de sa voix affaiblie : « *Si j'avais encore disposé de ma voix forte de jadis, j'aurais donné cours de littérature française à cet auditoire qui, j'en suis sûr, en aurait grandement profité !* »

Le professeur Charles de Trooz m'en excusera, mais son nom est, dans mon esprit, lié à la plus grosse blague estudiantine des années 50 : la visite d'un faux roi Baudouin dans l'important établissement scolaire féminin des sœurs Annonciades à Heverlee. Il en fut un important complice ! L'événement s'était passé récemment, en 1951. En 1955, les religieuses des « mille vierges » (ainsi surnommait-on leur immense école ; dans mon entourage, on disait plutôt les « mille filles », une formule plus réaliste et objective), donc les religieuses Annonciades étaient fières d'évoquer l'événement mémorable. Avec quelques autres séminaristes, j'en fis l'expérience lors d'une visite guidée par une religieuse et effectuée à la découverte de l'établissement scolaire exceptionnel dans la diversité de ses options et la richesse de ses équipements.

A l'occasion du sixantième anniversaire de la blague louvaniste, un des protagonistes, Alain Beltjens a raconté l'aventure en détail. *La Libre Belgique* a publié son récit sur son site web le 19 novembre 2011. Christian Laporte résume l'évocation¹⁷ ; il écrit : « *Le 21 novembre 1951, un faux roi Baudouin abusait les Annonciades à Heverlee. L'auteur de la plus fameuse blague estudiantine belge a reconstitué la saga. Louvain, le 12 novembre 1951. Alain Beltjens et Pierre Masson, le fils d'Arthur - l'auteur des "Toine Culot - deux copains qui étudient à l'UCL, dînent ensemble au "Breughel", un resto démocratique de Louvain (15 FB pour un "steak à cheval, œuf sur le plat sur une balleke de pain de veau") lorsque leur regard se fixe sur "un jeune homme distingué, un tantinet timide, aux manières quelque peu guindées, les yeux myopes clignant sous d'épaisses lunettes d'écaille". Mais bon sang, mais c'est bien sûr : c'est le roi Baudouin... ou si ce n'est pas lui, il lui ressemble étonnamment.*

Ce fut le début d'une des plus fameuses, voire de la plus extraordinaire, des blagues estudiantines belges ! Neuf jours plus tard, avec sa petite cour dont certains devinrent plus tard d'éminents acteurs médiatiques - le marquis de Beauafort, alias Guy Spitaels, et le baron Jacques Franck qui, après avoir été directeur de la rédaction de "La Libre", fut effectivement fait baron par le roi Albert II en juillet 2003... - Hugo Engels, un étudiant en médecine anversoïis, parvint à entrer dans l'enceinte de l'Institut des sœurs Annonciades du Sacré-

¹⁷ Christian Laporte, **Le "faux Roi": 60 ans déjà...**, *La Libre Belgique*, le 19/11/2011

Cœur d'Heverlee et à presque réussir jusqu'au bout une visite privée du jeune roi Baudouin. »

La petite cour entourant Sa Majesté avait tout de même été reçue dans un parloir, s'était recueillie à la chapelle et avait été applaudie par les élèves rassemblées dans la grande salle de spectacle où elles avaient chanté la *Brabançonne* dans les deux langues nationales !

« La direction de l'école, bien connue des étudiants de l'UCL comme l'Institut des... mille vierges - en fait, 1100 internes et 500 externes - n'y avait vu que du feu, sauf que l'aumônier avait trouvé l'entourage du Roi bien jeune et avait fini par appeler la police. La blague tourna court avec l'arrivée des policiers qui retinrent les étudiants pendant deux heures mais, par bonheur, Bernard Magos et Stany Meeus "les cinéastes de la Cour" - qui avaient tout fixé sur pellicule fixe et mobile¹⁸ - ne furent pas interceptés, ce qui permet de bénéficier, 60 ans après, d'images exceptionnelles. »

Cette visite royale avait été minutieusement préparée avec la complicité de personnes compétentes pour assurer les conseils judicieux. C'est ici qu'intervint notre cher Charles de Trooz, comme l'évoque le témoin de l'époque : *« Quant aux ultimes conseils relatifs au protocole, ils sont donnés par le professeur Charles de Trooz, le célèbre auteur du « Magister et ses maîtres », ancien consul de France à Louvain, qui nous recommande avec ce fin sourire qui n'appartenait qu'à lui : 'Soyez prudents : ne loupez pas l'affaire !' »¹⁹*



Pierre Masson (au milieu) et Alain Beltjens (à gauche),
ont découvert le « faux roi » incarné par Hugo Engels (à droite).

¹⁸ On peut trouver, sur Internet, un très court métrage de qualité médiocre mais très significatif, filmé lors de l'événement. Lien : http://www.dailymotion.com/video/x9yh5q_faux-roi-baudouin-1951-sacre-coeur_fun

¹⁹ LE FAUX ROI, par Alain Beltjens, p. 3, sur internet, lien : <http://download.saipm.com/pdf/libre/Faux%20roi.pdf>



Le faux roi Baudoin et les membres de la « Cour Royale » entourent la Révérende Mère Supérieure
(Guy Spitaels est le premier à gauche.)

*

* *

Les cours d'histoire occupaient une large plage de notre horaire pendant les deux années de candidature en philosophie et lettres. Je m'en réjouissais beaucoup, car l'histoire me passionne. Mais, d'abord, pour nous initier à la recherche historique et à ses exigences, le cours de « critique historique » était inscrit au programme dès le début de la première année. Le professeur Léopold Génicot était son titulaire, mais à ce moment, ce professeur était assez gravement malade. Il fut remplacé par un jeune professeur qui devait faire brillante carrière à l'Université de Louvain, Rudolf Rezsohazy²⁰. Mais, un peu plus tard, Léopold Génicot avait retrouvé la santé et la pleine forme qui lui était coutumière. Il put assurer lui-même son fameux cours d'histoire du moyen âge...

Léopold Génicot est un géant de l'étude du moyen âge. Il a ouvert des voies pour la recherche concernant la vie économique et sociale dans les campagnes, singulièrement dans le Namurois, lui qui était né en 1914 à Forville au centre de la Hesbaye et qui avait été, pendant neuf ans, archiviste-paléographe aux Archives de l'Etat à Namur jusqu'à sa nomination à l'université de Louvain en 1944. Mais le champ d'investigation historique du médiéviste est vaste et diversifié. Entre 1935 et 1995, année de sa mort, Léopold Génicot a été l'auteur de trois cents publications dont une trentaine de livres. Certains de ses ouvrages furent traduits en de nombreuses langues et ont connu plusieurs rééditions. Ce fut particulièrement le cas de son monument qui synthétise une vaste recherche sur le moyen âge et qui nous servait de manuel pour le passage de l'examen de fin d'année. En effet, dans la production scientifique de Léopold Génicot, un grand livre se détache : *Les lignes de faite du moyen âge*. Produit des réflexions de celui qui enseignait l'histoire médiévale à l'université catholique de Louvain depuis 1944, il sortit de presse en 1950. C'était, en quatre cents pages, une synthèse, admirablement écrite, de l'histoire de l'Occident médiéval décomposée en trois temps : l'aube (du Vème au Xème siècle), le midi (du XIème au XIIIème siècle), la vesprée (correspond aux XIVème et XVème siècles).

²⁰ Rudolf Rezsohazy. Né en 1929, Rudolf Rezsohazy est docteur en philosophie et lettres et en histoire contemporaine de l'UCL, où il est professeur émérite. Il a à son actif de nombreuses publications dans le domaine de la sociologie du changement, des valeurs, de la science politique et de l'action sociale.

Non seulement notre professeur d'histoire du moyen âge était un excellent pédagogue, mais aussi un homme passionné, un chrétien convaincu et un wallon engagé. Dans son cours, il dénonçait parfois la « flamandisation » de certains artistes wallons, comme, par exemple, Roger de la Pasture, peintre né à Tournai et devenu dans l'histoire Rogier van der Weyden, nom que l'artiste avait adopté lui-même quand il résida à Bruxelles et qu'il devint peintre officiel de cette ville. Léopold Génicot faisait aussi l'histoire de la théologie et de la spiritualité et, s'il en avait l'occasion, il affichait ses profondes convictions chrétiennes.

A Louvain, notre professeur était connu pour ses fortes racines wallonnes, ses engagements divers, y compris en politique, au service de la Wallonie. Il a dirigé la première *Histoire de la Wallonie* (Privat, Toulouse, 1973) de niveau scientifique. Mais son rayonnement s'est surtout déployé au moment de la crise du « *Walen buiten !* » à partir de 1963 et au moment du déménagement de l'université francophone vers Ottignies. Elle y devenait Louvain-la Neuve où Léopold Génicot s'est retiré et où il est mort en 1995.

Aux examens passés devant lui, le franc-parler et le caractère entier de ce professeur mettaient mal à l'aise certains étudiants et, en particulier, des étudiantes. L'une d'entre elles qui ânonnait plutôt les réponses concernant le moyen âge s'entendit affirmer par l'interrogateur : « *Mademoiselle, vous savez bien, sans doute, que les plus belles roses ne fleurissent qu'en septembre !* ».



Léopold Génicot (1914-1995)



Saint Luc dessinant la Vierge de Roger de la Pasture (1435)

Je garde aussi d'excellents souvenirs des cours d'histoire de l'antiquité et d'histoire contemporaine. Le premier était donné par le professeur Michaux dont j'ai oublié le prénom et dont je n'ai, hélas, trouvé aucune trace sur Internet. Son cours était très intéressant. Henri Haag (1917-2011), docteur en philosophie et lettres mais professeur à la faculté de sciences économiques et politiques, nous donnait un cours passionnant concernant l'histoire contemporaine.

Dans la foulée du chanoine Alfred Cauchie (1860-1922) qui donna ses lettres de noblesse à la recherche historique à Louvain, au côté d'un Léopold Génicot, un autre historien remarquable faisait la réputation de l'UCL : Léon van der Essen (1883-1963) célèbre pour ses nombreuses et intéressantes publications concernant l'histoire moderne, pour ses cours

vivants, ses engagements patriotiques pendant les deux guerres mondiales, et ses responsabilités de secrétaire de l'université qu'il exerçait encore en 1955. Hélas, son fils Alfred (1914-2005) ne nous a pas laissé de grands souvenirs pédagogiques, lui qui assurait le cours d'histoire moderne dans le sillage perturbé de son père. Son auditoire n'était guère garni. Il était plutôt bruyant et il fut le théâtre d'une amusante blague d'étudiants. Nous connaissons déjà l'auditoire 25 et sa « géographie » (voir plus haut page 59). Alfred van der Essen se débattait dans ce même auditoire que fréquentait Charles de Trooz. Un beau jour, pendant son cours, la porte d'entrée donnant sur le jardinet s'ouvrit brusquement et un étudiant en tenue de coureur cycliste, monté sur un vélo fit une entrée fracassante dans l'auditoire qu'il traversa en pédalant, passant devant la chaire du professeur, pour sortir par la porte du couloir donnant sur l'extérieur. Rires, applaudissements. Le professeur décontenancé ne put prononcer aucun mot de protestation. Ses étudiants n'auraient d'ailleurs pas partagé sa colère...

Ainsi, en juin 1957, des examens clôturaient les deux candidatures en philosophie et lettres, section philologie classique. Humblement, je peux affirmer que j'étais assez calme et philosophe pendant les périodes d'examens universitaires qui demandaient pourtant une longue et exigeante préparation. J'affrontais celles-ci sereinement ; je les vivais sans stress, me permettant même parfois un petit cinéma le soir, en tout cas, une promenade de détente le long du boulevard périphérique de Leuven. J'étudiais crayon en main, griffonnant sur une feuille de papier ou en me promenant dans la chambre. J'assimilais rapidement les cours que j'avais préalablement structurés par des « surlignages » en couleurs. J'en ai fait l'expérience toute ma vie : hélas, ma mémoire est très limitée, mais mon esprit synthétise rapidement et assez fidèlement. Ce fut souvent précieux pour des travaux ultérieurs qui n'ont rien à voir avec l'étude universitaire exigeante et, souvent, encyclopédique.

*
* *

Pendant l'année académique 1957-1958, j'ai suivi les cours du baccalauréat en philosophie à l'Institut du même nom. A cette époque, on appelait baccalauréat l'équivalent des candidatures effectué en un an plutôt qu'en deux, étant donné des études antérieures qui comportaient déjà des cours de philosophie. Une année fut donc consacrée à la découverte de l'histoire de la philosophie, de l'antiquité avec Platon et Aristote, jusqu'à nos jours avec Sartre et Duméry, en passant par Kant et Hegel.

Des professeurs compétents enseignaient à l'Institut créé par le cardinal Mercier. Le plus classique s'appelait Fernand Van Steenberghen (1904-1993). Eminent spécialiste de la philosophie du moyen âge et du thomisme, il nous a initiés à l'histoire de la philosophie de cette époque et nous a même fait lire des extraits de textes écrits par Thomas d'Aquin en langue latine, bien sûr. Il publia une brillante étude synthétique intitulée : *La philosophie au XIII^e siècle*, dans la collection Philosophes médiévaux, IX, Louvain-Paris, 1966.

Deux professeurs m'ont particulièrement marqué au cours de cette année d'études philosophiques : les abbés Albert Dondeyne (1901-1985) et Georges Van Riet (1916-1998).

Albert Dondeyne enseignait dans les deux langues nationales à l'Institut Supérieur de Philosophie dont il fut le dernier doyen à la fin de la période unitaire, jusqu'en 1968. Mais il était rattaché à la Faculté de Théologie dont il fut aussi doyen entre 1961 et 1964 (pendant une partie du Concile Vatican II).

« Mgr Dondeyne fut sans doute d'abord un prêtre et un apôtre. Il fut et restera l'une des grandes figures du catholicisme belge au 20ème siècle. Mais c'est surtout par le travail de la pensée, en tant que théologien et philosophe, qu'il a porté témoignage... L'office principal de Mgr Dondeyne fut le professorat. C'est surtout le professeur qui reste présent à la mémoire de ceux qui eurent le privilège d'être ses étudiants. Un professeur qui n'était pas seulement l'interprète des grandes pensées mais qui nous apprenait à penser en méditant tout haut devant nous et en nous faisant découvrir comment on se débat avec une question, avec une idée, avec les mots qui la disent, et comment la parole peut être écoutante. » Ainsi s'exprimait Jean Ladrière, professeur à l'UCL, lors de l'hommage rendu à Albert Dondeyne après son décès en 1985²¹. Mon expérience rejoint ce qu'il exprime.

En Flandre et à Leuven en particulier, Albert Dondeyne s'est investi beaucoup dans l'Action Catholique, préoccupé qu'il était de l'incarnation du message évangélique, notamment dans les milieux universitaires. Il fut sans cesse l'inspirateur et le guide spirituel du mouvement. Son action peut être comparée à celle d'une autre grande figure du catholicisme belge du 20ème siècle, Jacques Leclercq dont j'ai longuement parlé plus haut. Albert Dondeyne a joué, par rapport au monde universitaire flamand, un rôle analogue à celui qu'a joué Jacques Leclercq par rapport au monde universitaire francophone.

Au moment où il fut nommé à Louvain, l'abbé Dondeyne avait été chargé par l'autorité religieuse d'assumer la direction spirituelle du mouvement d'action catholique universitaire qui avait été mis sur pied dès 1932. Mais, pas plus que celle de Mgr Leclercq, l'action de Mgr Dondeyne ne s'est limitée aux milieux universitaires. Très conscient de l'importance des problèmes sociaux, convaincu que *«le mouvement d'émancipation de la classe ouvrière constituait un événement de civilisation qui avait une signification historique pour la culture et pour l'humanisme de demain»*²², il fut toujours très proche de Mgr Cardijn et apporta en bien des circonstances sa collaboration au travail de formation de la J.O.C.

La conception très dynamique que se faisait Mgr Dondeyne, tout comme Mgr Cardijn, de l'action catholique et l'importance qu'il accordait à l'action des laïcs dans l'Église l'amènèrent à prendre une part très active à différentes assises qui eurent un grand retentissement dans la vie de l'Église. Mais il faut surtout évoquer, dans ce contexte, sa participation au deuxième Concile du Vatican. Il eut une influence indirecte certaine sur l'élaboration de la déclaration conciliaire relative à la liberté religieuse, dans laquelle le concept de tolérance joue un rôle essentiel. Longtemps déjà avant le Concile, Albert Dondeyne avait développé une conception positive de la tolérance, comprise beaucoup plus comme participation aux tâches communes de l'édification d'un monde digne de l'homme que comme acceptation passive de l'autre. Mais il intervint de façon tout à fait directe dans l'élaboration de la seconde partie de la Constitution *Gaudium et Spes*. Son influence fut surtout décisive, paraît-il, dans la rédaction du paragraphe 53, qui introduit le deuxième chapitre de cette seconde partie, *«L'essor de la culture»*, et propose une conception philosophique de la culture, qui en fait une dimension essentielle de l'existence humaine.

²¹ Jean Ladrière, *In memoriam Mgr Albert Dondeyne*, dans *Revue Philosophique de Louvain*, Année 1985, Volume 83, Numéro 59, pp. 462-484. Les lignes qui suivent sont largement inspirées par le texte de l'hommage de Jean Ladrière.

²² J. Grootaers, *La réflexion religieuse et l'action pastorale du professeur Dondeyne*, in *Miscellanea Albert Dondeyne*, p.23.

Dans l'esprit du Concile, et particulièrement de *Gaudium et Spes*, qu'il a contribué à préparer par toute son œuvre, Mgr Dondeyne a eu comme souci primordial l'insertion de l'Église «*dans le monde de ce temps*», le dialogue entre la foi et la culture contemporaine, envisagée aussi bien sous la forme des valeurs vécues que sous la forme des pensées philosophiques en lesquelles elle tente de s'exprimer. Il a toujours été animé par la double conviction que le message chrétien — qui est «*une bonne nouvelle, c'est-à-dire une parole libératrice, une manifestation de la parole de Dieu*»²³ — est plus actuel que jamais, et que «*pour être un croyant chrétien, on doit d'abord être homme*», c'est-à-dire un être créateur de culture et d'histoire, chargé de la responsabilité de construire un monde habitable. C'est ce sens extraordinairement vivant d'une foi pleinement incarnée, solidement fondée dans la vie théologique et en même temps capable d'assumer en elle l'effort créatif de la culture, qui a inspiré aussi bien le travail philosophique de Mgr Dondeyne et son enseignement que sa prédication et ses conférences.

Il a toujours été conduit par le souci de fonder philosophiquement la possibilité de la foi et de la réflexion théologique et en même temps de relier celle-ci à la compréhension de l'existence historique concrète, telle qu'elle se réfléchit dans la philosophie contemporaine. Ce double souci, qui a animé sa parole, se retrouve dans son œuvre écrite, et tout particulièrement dans les deux ouvrages qu'il a publiés au cours de la période qui peut être considérée comme centrale dans le développement de sa pensée, *Foi chrétienne et pensée contemporaine* (1951)²⁴ et *La foi écoute le monde* (1964)²⁵. Ces ouvrages, qui eurent le plus grand retentissement et furent l'un et l'autre traduits en plusieurs langues, sont certainement tout à fait représentatifs de ses préoccupations les plus essentielles. Quand le deuxième livre parut, j'étais de nouveau étudiant à Louvain. Prêtre, j'étudiais la théologie, comme je l'évoquerai plus loin. Avec beaucoup d'autres étudiants, j'ai été fasciné et conquis par la lecture de *La foi écoute le monde*.

Dans l'itinéraire intellectuel d'Albert Dondeyne, on voit s'approfondir simultanément sa méditation sur les grandes composantes de l'humanisme contemporain et sur la signification du message chrétien dans le contexte culturel du moment présent. «*L'appartenance des chrétiens à l'Église et l'obligation de rechercher les choses d'en haut (Col., III, 2), ne diminue en rien son appartenance à la cité terrestre et le devoir qui lui incombe d'édifier, en solidarité avec tous les hommes de bonne volonté, un monde toujours plus humain*»²⁶, écrit-il.

Albert Dondeyne écrit encore : «*Si l'on veut penser correctement la relation entre les deux dimensions de notre être-dans-le-monde croyant, celle qui est dirigée vers Dieu d'une part, celle qui est dirigée vers le monde d'autre part, et la rendre opérante en ce temps, alors on doit commencer par les distinguer clairement et sans réserve, non sans doute pour les séparer, pour les placer l'une à côté de l'autre ou l'une au-dessus de l'autre, mais pour affirmer d'autant mieux et mettre d'autant plus effectivement en exercice leur complémentarité*

²³ Albert Dondeyne, *La foi écoute le monde*, 2ème éd., p. 318.

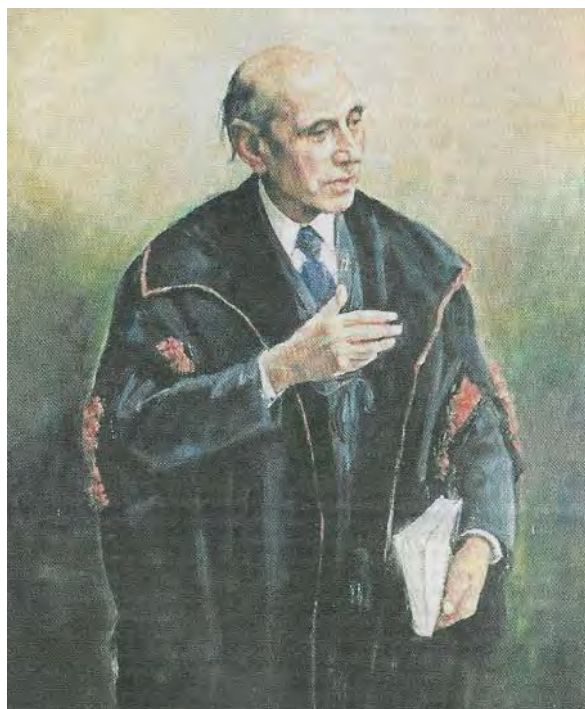
²⁴ Albert Dondeyne, *Foi chrétienne et pensée contemporaine*, Publications universitaires de Louvain, 1951, 221 pages

²⁵ Albert Dondeyne, *La foi écoute le monde*, Editions Universitaires, 1964, 325 pages

²⁶ *La foi écoute le monde*, p. 225

ou, pour employer une expression de *Gaudium et Spes*, n° 41, leur «*compénétration réciproque*» (*compenetratio*)»²⁷

Le professeur Albert Dondeyne fut le dernier président de l'Institut Supérieur de philosophie unitaire à Leuven. L'abbé Georges Van Riet fut le premier président de l'Institut francophone désormais séparé de l'institution flamande à partir de 1968. Il se passa dix ans avant que l'Institut francophone déménage à Louvain-la-Neuve en 1978. Dix années d'intense travail de tractations avec l'institution sœur, de confrontations parfois, de décisions à prendre et d'organisation.



Professeur Albert Dondeyne

Mais en 1957, il n'était pas encore question de tout cela. Georges Van Riet (1916-1998), prêtre du diocèse de Malines, disciple fidèle du cardinal Mercier et brillant philosophe enseignait à l'Institut Supérieur de philosophie. Il résidait au séminaire Léon XIII dont il était « directeur spirituel ».

Je me souviens des cours d'épistémologie et d'encyclopédie de la philosophie donnés par le professeur Van Riet. Voici ce qu'écrit de lui Thierry Lucas, dans la *Revue Philosophique de Louvain* lors de l'hommage qu'il rend à son ancien professeur, à l'occasion de ses funérailles en 1998. Il dessine bien le portrait de l'homme que j'ai connu. « *Le Professeur Van Riet, écrit-il, était un enseignant caustique et les anecdotes ne manquent pas à son sujet. Quand il partait donner cours, il allait, disait-il, « combattre l'ignorance ». Ses questions d'examen étaient désarçonnantes et je ne saurais jamais ce que j'aurais dû lui répondre quand, tirant sa montre et la déposant sur la table, il me dit: « il n'y a pas de montre ». Ceux qui l'ont connu restent encore perplexes devant l'énigme de l'enseignant perçu comme sceptique et du chercheur qui se situe en grande franchise dans la ligne de Thomas et*

²⁷ *La foi écoute le monde*, p. 25

de Mercier. Tout comme ils restent perplexes devant l'énigme du philosophe intransigeant sur l'autonomie de la philosophie et de l'homme, du prêtre à la foi personnelle profonde. »²⁸



Georges Van Riet

Le caractère désarçonnant de la personnalité de Georges Van Riet apparaissait encore davantage quand on le connaissait en tant que directeur spirituel du séminaire Léon XIII, en même temps que professeur. Ses instructions religieuses hebdomadaires étaient nourries aux sources évangéliques, riches de spiritualité et de bon sens.

*
* *



Séminaire Léon XIII



Léon XIII, escalier vers la salle de spectacle et réfectoire (à gauche)

Cette évocation nous introduit dans le séminaire Léon XIII où j'ai vécu trois ans. Nous savons son origine et sa création par le futur cardinal Mercier. Séminaire universitaire, il différait sensiblement des autres séminaires, diocésains ceux-là. Son règlement était souple, à la fois exigeant et soucieux d'encourager les prises de responsabilités et l'épanouissement des personnalités. L'esprit de fraternité était largement encouragé par ses responsables. Le chanoine Gérard Verbeke (1910-2001) était le président du séminaire, lui-même professeur en régime néerlandais et éminent spécialiste de la philosophie du moyen âge et d'Avicenne, en particulier. L'abbé Gonzague van Innis (1920-1998) était directeur ; il gérât la vie quotidienne des séminaristes. Plus tard, il devint curé de la basilique de Koekelberg.

²⁸ ***In memoriam Georges Van Riet (7 janvier 1916-19 mai 1998)***, par Thierry Lucas dans la *Revue Philosophique de Louvain*, Année 1998, Volume 96, Numéro 96-4, pp. 761-764

Séminaristes flamands et francophones partageaient la même vie communautaire. On nous encourageait à effectuer des promenades libres dans Louvain et les environs en choisissant un compagnon du régime linguistique différent du nôtre, afin de favoriser la découverte des différences, en même temps que l'apprentissage de la deuxième langue nationale. Mais je dois bien avouer que l'exercice n'a été fructueux que dans un sens : les séminaristes flamands parlaient volontiers le français avec les francophones qui ne se faisaient pas prier pour parler leur langue maternelle ! Mes petits agendas des années 55-58 témoignent de ma préoccupation de vivre au séminaire dans un climat de fraternité. Cette préoccupation était partagée par de nombreux condisciples, comme en témoignent aussi certaines mentions²⁹.

Grâce aux nombreuses promenades pédestres effectuées dans la ville de Louvain et dans ses environs campagnards, j'ai découvert les merveilles architecturales d'une belle ville flamande moyenâgeuse et l'abbaye bénédictine du Mont-César où j'assistais de temps en temps aux vêpres le dimanche. Cette abbaye où a vécu un certain temps don Lambert Baudoin a joué, avec l'abbaye Saint-André à Bruges, un grand rôle dans les recherches liturgiques et la publication de missels. Ces travaux ont ainsi préparé la réforme liturgique de Vatican II. Dans les environs de Louvain, nous découvrons les vastes cultures légumières, en particulier la culture des « *witloof* », autrement dit, des chicons et aussi, les impressionnantes installations de la brasserie *Stella Artois* qui alimentait abondamment et gracieusement les chars estudiantins des cortèges de la Saint-Nicolas.



Georges Van Riet, directeur spirituel

Gérard Verbeke, président

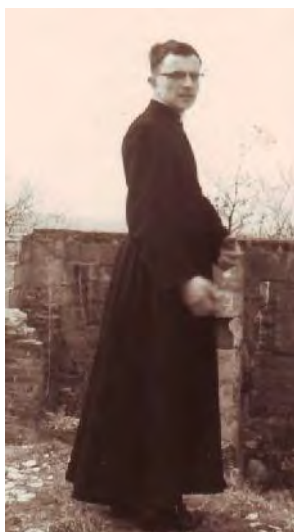
Gonzague van Innis, directeur

De nombreux séminaristes étrangers séjournèrent au séminaire Léon XIII. Ils provenaient d'Asie, d'Afrique et d'Amérique latine. Les Américains du Nord, ceux des États-Unis en tout cas, possédaient leur propre séminaire et les Louvanistes repéraient facilement les séminaristes américains. En soutane, ils avaient l'allure délurée et portaient un chapeau ecclésiastique aux bords enroulés, ce qui leur donnait des airs de cow-boy. Nous, les séminaristes du Léon XIII portions aussi soutane et chapeau, à partir de la deuxième année d'études universitaires, alors que les autres séminaristes de Belgique ne recevaient la soutane qu'en théologie. A Louvain, les autorités du Léon XIII nous présentaient notre situation comme un privilège. Le cardinal Mercier avait accepté d'anticiper la prise de soutane, comme une faveur pour ses chers séminaristes louvanistes. En réalité, avec le temps, j'ai compris qu'il s'agissait plutôt de nous imposer une sorte de protection, comme les chevaliers partant en croisade imposaient à leurs belles de porter des ceintures de chasteté. Difficile de faire les quatre cents coups en soutane et coiffés du chapeau que nous étions obligés de porter en rue. A moins de tricher... Ce que nous ne faisons pas à cette époque. Nous vivions d'ailleurs dans

²⁹ Dans l'agenda de 1958, à la date du 13 janvier, j'écris ceci : « *Ce soir, conversation avec Alfonso Diaz sur l'ouverture entre les séminaristes. Nécessité de former à quelques-uns une communauté fraternelle afin de partager nos richesses et nos misères, aussi pour nous aider. Seigneur, aide-nous.* »

un climat de grande liberté et assumions bien des réalités qui devinrent insupportables plus tard.

C'était fête au début de l'année académique, lors de la prise de soutane par les séminaristes de deuxième année. La veille de la célébration liturgique à la chapelle, une petite cérémonie se déroulait, le soir, dans le jardin du séminaire. On y allumait un grand feu dans lequel chaque séminariste qui allait quitter le costume « pékin » venait, cérémonieusement, jeter une cravate en signe de détachement. Mon ami Joseph Herman y ajouta même un geste symbolique personnel. Joseph aimait raconter des histoires amusantes et même osées dans la bouche d'un séminariste. Il possédait un petit carnet rempli de dizaines d'indications pour sa mémoire : quelques mots suffisaient à lui rappeler ses histoires. Mais, le grand soir de veille avant la réception de sa soutane, Joseph fit un geste qui nous impressionna. Il jeta son précieux carnet dans le feu, en signe de détachement et de conversion ! Pourtant, quelques jours plus tard, nous constatons que la conversion avait été de courte durée : Joseph continuait, heureusement, à nous faire rire par ses histoires qui n'avaient pas changé de genre. Bien plus, de temps en temps, il sortait encore un petit carnet de sa poche pour se rafraîchir la mémoire. On finit par l'interroger : « *Joseph, la veille de prendre la soutane, n'as-tu pas brûlé ton carnet rempli de blagues ?* » « *Oui, bien sûr* », reconnaissait-il. « *Mais... mais, évidemment, je l'avais recopié !* »



En soutane

La présence des séminaristes étrangers au Léon XIII imposait que le français soit la langue officielle des communications du président ou du directeur, des instructions religieuses du chanoine Van Riet aussi. Pendant les week-ends de recollection et les temps de retraite, certaines causeries étaient dédoublées en français et en néerlandais.

J'eus de nombreux contacts amicaux avec des séminaristes étrangers. Pendant les vacances, plusieurs furent accueillis chaleureusement par mes parents à Tohogne. En particulier, je pense à Antony, un séminariste coréen qui vint passer les vacances de Noël à Tohogne en participant à une soirée organisée dans une classe de l'école des Sœurs où les enfants et tout le public chantaient. Nous avons même scandalisé Antony en chantant « *La petite diligence* » dans laquelle il est question d'une jeune fille, d'un curé et son bréviaire...

Notre ami coréen qui ne maîtrisait pas encore le français s'était fait un roman d'amour dans sa tête !

Jacob venait de l'Inde. A la demande de l'abbé van Innis, il débarqua à Tohogne fin août 1956³⁰. Il y resta trois semaines pour y apprendre le français avant la rentrée académique à Louvain qui, à cette époque, avait lieu au début d'octobre seulement. Pour la kermesse au village qui avait lieu le premier week-end de septembre, maman avait préparé des tartes, au riz, aux prunes, aux cerises, au sucre. Avec étonnement et admiration, Jacob découvrait ces étranges pâtisseries. Avec ses doigts, il allait pêcher quelques fruits sur la pâte ronde. Il revint passer les vacances de Noël au village. Une nouvelle découverte l'y attendait : la neige. Dès les premiers flocons, Jacob s'ébrouait dans le jardin, riant aux éclats et avalant quelques flocons, avant de pouvoir jouer dans la neige et en faire des boules blanches qui servaient de projectiles ou des bonshommes figés et impressionnants.



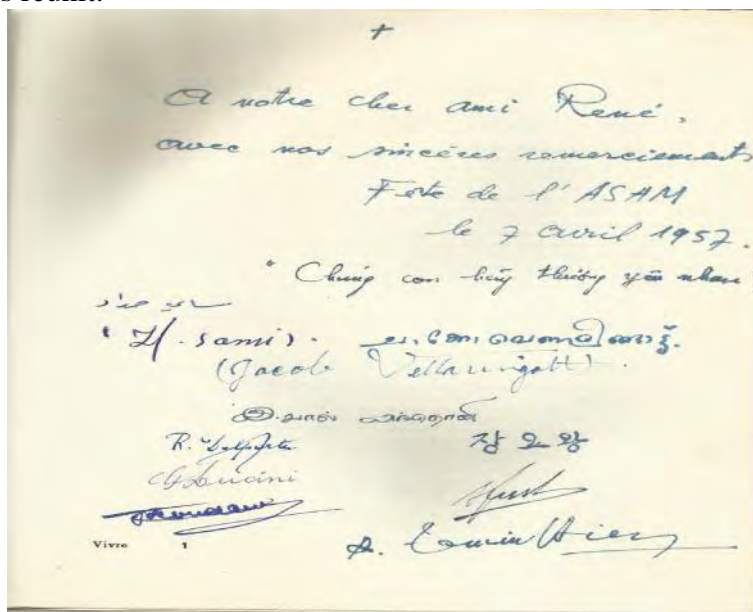
Photo de l'ensemble des séminaristes et des « autorités » (en 1958). Les séminaristes « bleusaille » étaient encore en « pékin ».

Luis était Brésilien. Il passa un temps de grandes vacances dans ma famille. Au temps des cueillettes de prunes, agile comme un singe, il grimpait dans les arbres. Rempli d'humour, amateur de facéties, il nous amusait beaucoup... Dans mes agendas, le nom d'Alfonso Diaz, sud-américain, revient à plusieurs reprises. Il y est question de séjours à Tohogne et de conversations que nous avons ensemble... *Que sont mes amis devenus ?...*³¹

³⁰ D'après mon agenda de 1956, Jacob arrive à Tohogne le 29 août et en repart le 14 septembre.

³¹ Que sont mes amis devenus
Que j'avais de si près tenus
Et tant aimés
Ils ont été trop clairsemés
Je crois le vent les a ôtés
L'amour est morte

Afin d'aider financièrement nos amis qui provenaient du tiers-monde pour effectuer des études à Louvain, une œuvre interne au séminaire Léon XIII, l'ASAM (Aide des séminaristes aux missions) récoltait des fonds auprès de parents des séminaristes belges et d'autres généreux donateurs. Je faisais partie du groupe responsable de la gestion de l'ASAM, avec d'autres séminaristes étrangers (dont Jacob) et belges (dont mon ami Raymond Delporte). J'ai retrouvé un livre écrit par Jacques Leclercq : « *Vivre chrétiennement notre temps* » (Casterman, 1957). Mes amis de l'ASAM me l'offrent et le dédicacent, à l'occasion de la fête qui nous réunit.



Dédicace d'un livre de Jacques Leclercq par les séminaristes de l'ASAM (dont Jacob et Raymond Delporte)

Au séminaire Léon XIII, plusieurs grands moments de fête animaient l'année académique : la Saint-Nicolas, la Saint-Thomas et la fête du Président à la mi-février. Lors de la fête du saint patron des philosophes (chrétiens en tout cas !), une messe solennelle était célébrée à la chapelle. Pas encore question de concélébration à cette époque. Cependant, trois prêtres célébraient : le président Verbeke était le prêtre célébrant, Mgr Mansion et le chanoine Feys, que vous connaissez déjà, faisaient office de diacre et sous-diacre. Ils étaient boiteux tous les deux. C'était amusant de les voir s'avancer du fond de la chapelle, cheminant vers l'autel, encadrant le président et en claudiquant des deux côtés de celui-ci qui était digne et majestueux par sa haute taille et son port altier.

Lors des fêtes, un banquet rassemblait des autorités, le Recteur Magnifique Mgr Honoré Van Waeyenbergh par exemple, des professeurs et les séminaristes, dans un réfectoire situé en sous-sol, auquel on accédait directement par un escalier qui s'amorçait dans la cour. A la Saint-Nicolas, le protecteur des enfants nous rendait visite en personne au cours du repas festif. Il convoquait l'un ou l'autre séminariste à la table d'honneur située au fond du réfectoire. En général, le grand saint morigénait ces séminaristes qui s'avançaient un peu intimidés. C'est qu'ils avaient commis quelque faute dont saint Nicolas avait été mis au courant. Comme, par exemple, Roger Gryson, séminariste bruxellois, qui avait traité de « croûtes » ses condisciples namurois dont j'étais. Pour racheter sa faute, Roger reçut une

Ce sont amis que vent me porte
Et il ventait devant ma porte
Les emporta.

Rutebeuf (1230-1285)

humiliante pénitence : avec une ramassette et une petite brosse, il dut nettoyer le sol sous la table de présidence où quelques croûtes de pain avaient été émiettées. Cela ne l'empêcha pas, plus tard, de devenir professeur à la Faculté de théologie de l'UCL.

Deux fêtes se clôturaient par des spectacles qui se déroulaient dans une grande salle située au-dessus du réfectoire. On y accédait par un vaste escalier métallique donnant, lui aussi, sur la cour. Alternativement, francophones et flamands présentaient une pièce « classique » et un « charriage », c'est-à-dire une « revue » qui mettait en scène professeurs et responsables du séminaire. J'eus le privilège et la joie d'incarner Georges Van Riet auquel je ressemblais assez (en plus jeune !). Avant de le « charrier », les samedis qui précédaient le spectacle, lors des instructions religieuses du directeur spirituel, je le confesse humblement, j'étais plus attentif aux intonations, aux gestes et aux petits tics de l'orateur qu'au contenu de sa bonne parole. Je me souviens que son discours était régulièrement ponctué de « *n'est-ce pas ?* ». Après la mise en scène humoristique de ses petits travers, le professeur Van Riet se corrigea de ce défaut ! Au cours des trois années que j'ai passées au Léon XIII, des francophones dont j'étais ont joué trois pièces de théâtre connues : *Le Maître de Santiago* de Henry de Montherlant (pièce jouée le dimanche 5 février 1956 lors de la fête du Président), *Topaze* de Marcel Pagnol (pièce jouée en 1957), et enfin, *L'Otage* de Paul Claudel pièce que Joseph Herman et moi avions jouée en 1955 à Bastogne et qui fut jouée au séminaire Léon XIII le dimanche 9 février 1958.



Les acteurs de *Topaze* et le metteur en scène (en soutane) Louis Abel



La dernière scène de *L'Otage* avec deux révérends : Maurice Abel et Raymond Delporte



Charriage au Léon XIII : l'abbé Van Riet en causerie et quelques séminaristes attentifs

Le dimanche 19 janvier 1958, je note dans mon agenda : « *Réception de Mgr Musty. Splendide journée de joie et d'union* ». Ce jour-là fut un jour de fête exceptionnelle en l'honneur de Monseigneur Jean-Baptiste Musty nommé, en fin d'année 1957, évêque auxiliaire de Monseigneur André-Marie Charue évêque de Namur. Le jour de l'ordination épiscopale du nouvel évêque auxiliaire, les séminaristes namurois du Séminaire Léon XIII firent, en train, le déplacement de Louvain à Namur et ils assistèrent à la prestigieuse cérémonie dans la cathédrale. Jean-Baptiste Musty (1912-1992), je le connaissais fort bien puisqu'il fut, à Bastogne, mon professeur de néerlandais, le supérieur du petit séminaire la dernière année de mon séjour dans l'établissement et celui qui me fit découvrir Louvain en me

présentant, avec d'autres, au Président du Léon XIII. En 1955, il accompagna aussi à Beauraing les jeunes du diocèse de Namur qui allaient entrer au séminaire. J'en étais pour vivre une longue retraite de trois semaines.

Mgr Musty avait, jadis, étudié à Louvain la philologie germanique. Nouvel évêque en Belgique, il fut donc accueilli au séminaire Léon XIII où il célébra une messe solennelle. Un banquet rassembla le Recteur, les autorités du séminaire, des professeurs dont l'abbé Joseph Mogenet ancien condisciple de Jean-Baptiste Musty à Louvain, et les séminaristes, bien sûr. L'après-midi, une séance académique fut organisée dans la salle de spectacle. J'eus l'honneur d'y prononcer le discours d'hommage qui évoquait la personnalité et l'itinéraire de notre hôte. Je ne me souviens plus guère de ce que j'ai pu dire du haut du podium, revêtu d'un grand manteau ecclésiastique. Je me souviens seulement avoir fait allusion au fait que Jean-Baptiste Musty étudiant-prêtre avait, en son temps, fait partie de la Lux, la Régionale des étudiants de la province de Luxembourg. A ce titre, il avait participé à l'élection du *roi des bleus* dans sa Fédé : il y avait remporté la couronne en buvant plus de chopes de bière que ses concurrents, en un temps très limité. Ainsi, avait-il pu participer au concours qui mobilisait toutes les Régionales pour l'obtention du titre de « *roi des rois des bleus* ». Ce titre suprême, il l'avait obtenu. Dans mon discours, je rappelais cet événement mémorable. « *Vous avez été sacré roi des rois des bleus, Monseigneur !* » lui disais-je, en ajoutant : « *Et l'on connaît les clés de ce Royaume !*³² ». Après la séance académique, très détendu, Mgr Musty affrontait au ping-pong son ami Joseph Mogenet. Belle journée, en effet...

Dans mon cahier *Sitio IV*, en date du 20 janvier 1958, je parle de cet événement en le prolongeant par une sorte de méditation en prière sur la façon dont je conçois la place et la fonction d'un évêque (ou d'un prêtre) en relation à Dieu et aux autres humains. J'écris : « *Hier a eu lieu la réception de Mgr Musty. Mgr Musty est un évêque dynamique et jeune. (Il joue au ping-pong avec Mr l'abbé Mogenet.) Il veut que l'on place sa valeur où elle est. Toi, Jésus, quand tu es venu chez les hommes, tu as vécu avec eux, chez eux, pourtant tu étais Dieu, majesté infinie.*

*Les hommes n'ont pas ta majesté ; aussi, faut-il qu'ils s'éloignent des autres, qu'ils mettent des distances entre eux et leurs frères s'ils veulent acquérir une certaine majesté. Mais, cette majesté est froide. La vraie majesté est celle que l'on acquiert, ô Jésus, en te ressemblant, c'est-à-dire, en aimant. Un pauvre ouvrier peut donc avoir plus de majesté qu'un évêque. Ceci ne veut pas dire que l'évêque ne doit pas être l'objet d'honneurs particuliers, mais ce n'est pas l'homme qu'on honore. Pour honorer un homme, il ne faut pas s'éloigner de lui, mais s'en approcher. L'évêque est le prêtre plénier et c'est son sacerdoce qu'on honore. C'est toi, Jésus, qu'on honore en l'évêque en lui accordant certaines marques d'honneur. Un ministre qu'on honore, on le fait – on devrait le faire – pour les services qu'il rend au pays. Un ministre de Dieu qu'on honore, on doit le faire pour la place qu'il occupe dans l'Eglise de Dieu et les services qu'il y rend. Mais ce ministre, quel qu'il soit, reste le **serviteur** de Dieu et de ses frères. Il sera bon serviteur, s'il sait s'approcher de Dieu et de ses frères.*

Nous prêtres, futurs prêtres, nous n'avons pas à sortir du peuple pour le diriger ; nous avons à nous unir plus à lui – à communier – pour le servir. »

³² En référence au roman de A.J. Cronin, *Les Clés du royaume*, publié en 1941, dont un film portant le même titre fut tiré en 1944.



Mgr Charue et le chanoine Jean-Baptiste Musty qui allait devenir son auxiliaire.

La vie quotidienne au séminaire Léon XIII était rythmée par la vie de prière, d'étude et de détente. Nous nous levions très tôt : à 5 heures 30 ! Cela permettait une prière commune à la chapelle, une demi-heure de méditation libre que nous passions où nous le souhaitions, à la chapelle, dans notre chambre ou dans le jardin, contrairement à ce que je connaîtrai plus tard au grand séminaire de Namur. Là, les séminaristes rassemblés dans la grande salle des cours étaient obligés d'y passer la demi-heure d'oraison, à genoux ou assis, et selon un rythme indiqué par un responsable du haut de la chaire. Au Léon XIII, après le temps de méditation, la messe nous réunissait à la chapelle. Ensuite, le déjeuner se prenait au réfectoire souterrain, avant la grande dispersion des séminaristes-étudiants dans la ville et les divers auditoriums spécialisés, y compris des locaux où se donnaient des cours de mathématiques comme en suivaient deux amis, Fernand Devillers du diocèse de Liège et Jean-Marie Jaspard du diocèse de Namur. Avec d'autres étudiants au baccalauréat en philosophie, j'ai même fréquenté un laboratoire de chimie où nous réalisions de modestes expériences qui, selon le souhait du cardinal Mercier, nous ouvraient à l'esprit scientifique, avec quelques cours théoriques élémentaires de chimie et de physique.

A la vie de prière quotidienne, s'ajoutaient de nombreuses occasions de réfléchir et de prier. Chaque mois, nous vivions une recollection³³. En fin d'année scolaire, une nuit, répartis dans de petites équipes priantes, nous marchions vers le sanctuaire marial de Scherpenheuvel (Montaigu). Pendant l'année, plusieurs manifestations religieuses publiques avaient encore lieu dans les rues de Louvain, un chemin de croix le vendredi saint et la procession du Saint-Sacrement, par exemple³⁴. Je me souviens aussi d'un vaste rassemblement d'étudiants, de professeurs et d'habitants de Louvain en novembre 1956 sur la place Ladeuze, face à la grande bibliothèque universitaire. On y priait pour le peuple hongrois qui s'était révolté peu de temps auparavant contre le régime communiste et dictatorial qui l'oppressait. Mais les chars soviétiques avaient réprimé la révolte de libération. A Louvain, dans les interventions de

³³ Dans l'agenda de 1956, à la date du dimanche 19 février, je mentionne une recollection en détaillant son horaire : 5 h 50 : Lever, Primes, méditation, messe et action de grâce ; 8 h : déjeuner et TL (temps libre) ; 9 h : Tierce, grand messe et TL ; 10 h 45 : Instruction et TL ; 12 h 15 : Sexte et None ; 12 h 30 : Dîner, repos ; 14 h 15 : Chapelet en particulier, TL ; 15 h : Instruction ; 16 h : Goûter ; 16 h 30 : Vêpres, TL ; 18 h : Salut, adoration ; 19 h : Souper, repos ; 20 h : Complies ; 21 h Bonne nuit !

³⁴ Dans l'agenda de 1958, en date du jeudi 27 mars, il est inscrit : « *Chemin de croix universitaire, de la place Ladeuze à l'église Saint-Michel* » ; en date du dimanche 18 mai, j'indique simplement : « *Montaigu* » ; à la date du dimanche 8 juin, un seul mot : « *Procession* ».

la soirée, on évoquait le sort du cardinal hongrois Mindszenty arrêté en 1948 et inculpé de trahison, conspiration et non-respect des lois du régime. Il fut emprisonné. Libéré lors de l'insurrection de 1956, il se rend à Budapest. Il loue les insurgés, intervenant à la radio pour se déclarer favorable aux développements anti-communistes de l'insurrection. Quand les troupes soviétiques interviennent en Hongrie, Mindszenty obtient l'asile politique à l'ambassade des États-Unis de Budapest. Il ne va plus quitter l'ambassade pendant 15 ans. Un compromis sera finalement trouvé en 1971 lorsque le pape Paul VI le déclare « victime de l'Histoire » (plutôt que du communisme). Mindszenty peut alors quitter la Hongrie.

Tous les samedis soir, au séminaire Léon XIII, le directeur spirituel nous faisait une instruction dans la chapelle. En outre, librement, j'ai participé à un « cercle biblique » qui m'a, enfin, ouvert les riches chemins de la bible. Souvenez-vous de ce que j'écrivais (à la page 39) à propos du cours de religion à Bastogne : « *Ce qui est certain, c'est que nous ne connaissions pas la bible. La preuve en est qu'en rhétorique, je l'avoue à ma honte, j'ai demandé au professeur de religion si c'était vrai que la bible était à l'index. Où avais-je entendu ce bobard ? Je ne sais. Toujours est-il que ma question était très significative de l'immense ignorance de la source principale qui alimente la foi chrétienne.* » A Louvain, un séminariste tournaisien, plus évolué que moi, était à l'origine d'un groupe biblique auquel je participais. Il avait fallu que j'achète, dans une des nombreuses librairies de Louvain, une bible, celle de Crampon en l'occurrence. La bible de Jérusalem était pourtant parue en un seul volume en 1955 !

Comme je l'ai déjà indiqué, des promenades libres ponctuaient la semaine. Pendant les temps de récréation au séminaire, nous jouions au volley-ball, à la pétanque ou au criquet. Aux cartes, au poker menteur avec son gobelet et ses dés (j'ai exporté ce matériel chez mes parents, à Tohogne !) ou d'autres jeux de société, dans une salle de détente, en cas de pluie. Le samedi, nous gagnions le *Sport Kot* le long de la Dyle et nous y vivions une heure de gymnastique, ce qui ne me réjouissait pas du tout ³⁵!



Équipement pour le poker menteur



Entrée du Sport Kot à Leuven



Athlètes (figés) dans le parc du Sport Kot

*

* *

Dans la ville universitaire de Louvain, la vie culturelle était riche et variée. Nous pouvions y participer abondamment, même si quelques limites nous étaient imposées par notre condition de séminaristes. Par exemple, nous ne pouvions pas prendre part aux activités essentiellement récréatives des fédérations de Facultés ou des Régionales, comme la Namuroise ou la Lux qui regroupait de nombreux étudiants provenant de la lointaine province de

³⁵ Dans l'agenda de 1958, en date du samedi 15 mars déjà, je note (avec joie, semble-t-il) : « Dernière leçon de gymnastique au Sport Kot ».

Luxembourg. Je dus attendre mon deuxième séjour à Louvain (1962-1965) pour être baptisé à la Lux et pour vivre les festivités joyeuses et souvent arrosées... Mais, de 1955 à 1958, les occasions de sortir le soir ne manquaient pas et elles étaient intéressantes. Deux cinémas nous ouvraient leur porte à nous séminaristes : un cinéma paroissial et le cinéma du collège des Pères Joséphites sur la place du Marché. Il faut se souvenir qu'à l'époque, en Belgique, prêtres et séminaristes ne pouvaient pas fréquenter n'importe quelle salle de cinéma. Seules les salles « catholiques » leur étaient accessibles ! Mes petits agendas comportent les indications de plusieurs films intéressants que j'ai vus ces années-là : « *Brève rencontre* », un film de David Lean sorti en 1945 et ayant reçu le Grand Prix au premier festival de Cannes en 1946 ; « *Les enfants d'Hiroshima* », un film japonais sorti en 1952 ; « *Le dernier pont* » d'Helmut Lütner avec Maria Schell, film sorti en 1954 ; « *La Strada* » de Federico Fellini sorti en 1954. A propos de ce film, j'indique dans l'agenda à la date du 25 février 1958 « *très beau film* ». J'en garde encore beaucoup d'images dans ma mémoire et mon cœur.



Gelsomina et Zampanò dans *La Strada*

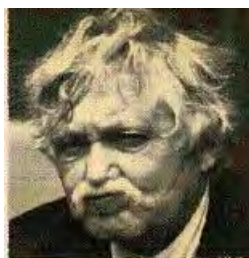


Gelsomina

Dans la salle des Joséphites ³⁶, j'ai assisté à plusieurs conférences intéressantes, notamment une conférence du philosophe français Gabriel Marcel (1889-1973), représentatif de l'existentialisme chrétien. Il fut chaleureusement accueilli par le chanoine Feys. Gabriel Marcel fut peu de temps enseignant, plus longtemps critique littéraire et musical mais, à un certain moment, il a voulu se consacrer entièrement à sa vocation de philosophe. Il passera sa vie à approfondir ses intuitions premières. Les expériences existentielles de Gabriel Marcel, comme la mort de sa mère lorsqu'il avait quatre ans ou la perte de sa compagne en 1947, sont inséparables d'une œuvre philosophique fondée sur la méditation de l'expérience humaine dans des formes aussi personnelles que son *Journal métaphysique* tenu au jour le jour. En 1929, sa conversion au catholicisme marque un tournant dans son œuvre et fait de Marcel le maître français de l'existentialisme chrétien. Par ailleurs, il préférait se désigner en tant que le représentant d'un certain "socratisme chrétien".



Collège des Pères Joséphites



Gabriel Marcel, philosophe



Place du Marché et Collège des Joséphites

22 Les **Joséphites** constituent une Congrégation religieuse catholique fondée à Gand en 1817 par l'abbé Constant Van Crombrughe (1789-1865) et vouée à l'éducation des jeunes. Membre du Congrès National en 1830, le chanoine sera un ardent défenseur de la liberté d'enseignement.

Mais c'est au Collège Marie-Thérèse, dans la « grande rotonde », un vaste auditoire en hémicycle comportant plusieurs centaines de places que, le plus souvent, j'ai assisté à d'intéressantes soirées et rencontré des personnalités impressionnantes. C'est le chanoine Charles Moeller (1912-1986) que j'y ai rencontré le plus souvent. Avec l'abbé Jean-Baptiste Musty, alors supérieur au petit séminaire de Bastogne, en compagnie de deux autres futurs séminaristes, j'avais découvert Leuven, le Léon XIII et son président Verbeke, mais aussi Charles Moeller, ancien condisciple de l'abbé Musty à Louvain. Nous avons été reçus chaleureusement chez lui, dans son appartement. Cet intellectuel impressionnant était, depuis 1950, professeur à l'université. Je ne l'ai jamais eu comme professeur, mais je l'ai écouté, avidement, à une quinzaine de reprises, lors des soirées où il nous présentait d'importants écrivains de la littérature contemporaine universelle, mais avant tout, française. Étudiants, professeurs, habitants de Louvain ou d'ailleurs, nous étions plusieurs centaines réunis dans la grande rotonde. Peu avant l'heure de la conférence de Charles Moeller, une petite femme menue entra dans l'auditoire par une porte donnant directement accès sur le podium et s'avancait vers un siège placé au premier rang de l'assemblée. C'était la maman de l'orateur. Pendant trois ans, à raison de quatre ou cinq soirées qui se succédaient de semaine en semaine, elle a été fidèle, comme nous, au rendez-vous fixé par son fils. Celui-ci était entré au séminaire de Malines, séduit par le cardinal Mercier qu'il rencontra une fois seulement peu de temps avant sa mort. A l'occasion de cette unique rencontre, il avait déjà été fasciné par le problème de l'œcuménisme. Au séminaire de Malines il devint ce qu'il allait être toute sa vie : un passionné de lecture. Il dévorait les œuvres des auteurs de l'antiquité grecque d'abord, des auteurs contemporains ensuite. Professeur dans le secondaire à Bruxelles, il publia déjà deux livres qui eurent un grand retentissement : *Humanisme et sainteté* (1946) et *Sagesse grecque et paradoxe chrétien* (1948). J'ai lu ces deux ouvrages pendant mon premier séjour à Louvain.

Lors des années où j'ai assisté à ses conférences et pendant de nombreuses années encore, Charles Moeller rédigeait un monument littéraire, l'œuvre majeure de sa vie : *Littérature du XX^e siècle et christianisme* en 6 volumes, dont les parutions s'étalèrent de 1953 à 1993, le dernier volume étant posthume. Ces ouvrages furent traduits en plusieurs langues et faisaient référence. Moeller vise à découvrir les lignes de force de la foi et de l'humanisme contemporain dans le respect des apports originaux de chacun des auteurs abordés afin de parvenir à un monde plus uni, qui transcende les pesanteurs d'une morale contraignante et des idéologies sclérosantes. Nombre de grands noms de la littérature européenne se retrouvent dans cette somme de plus de 2 000 pages. Pendant ses conférences, Charles Moeller nous présentait un auteur au cours d'une soirée. Grâce à lui, j'ai découvert une quinzaine d'auteurs qui éclairent la littérature du XX^e siècle.

Mais, le chanoine Moeller était aussi brillant théologien, c'est ainsi qu'il fut expert au Concile Vatican II et qu'il y joua un rôle dans l'élaboration de l'important document concernant l'Eglise dans le monde, *Gaudium et Spes*. À la fin des années 60, remarqué par le pape Paul VI qui connaissait son intérêt pour l'œcuménisme, il dut quitter Louvain pour aller vivre à Rome. Il y occupa les postes de secrétaire du Secrétariat pour l'Unité des chrétiens et de recteur de l'*Institut œcuménique de Jérusalem*.



Charles Moeller



Yves Congar

Dans la grande rotonde, j'eus l'occasion d'entendre aussi des personnalités politiques, comme Pierre Harmel, par exemple, des artistes, des écrivains et même un théologien « mis sous le boisseau », le Père dominicain Yves Congar qui jouera, plus tard un grand rôle au Concile Vatican II. Le 20 janvier 1958, Yves Congar vint nous parler des « *Chrétiens et l'œcuménisme* ». Yves Marie-Joseph Congar (1904-1995) religieux dominicain, fut l'un des plus influents théologiens catholiques du XX^e siècle. Il est connu en particulier pour ses travaux en ecclésiologie et en œcuménisme. Tout d'abord exposé aux soupçons puis aux sanctions de l'autorité ecclésiale, il fut ensuite réhabilité, nommé expert au concile Vatican II et fut élevé au cardinalat par le pape Jean-Paul II en 1994.

Mais, de tous les orateurs que j'ai entendus dans la grande rotonde, je retiens surtout deux personnalités qui m'ont particulièrement marqué : Giorgio La Pira et l'abbé Pierre.

Figurez-vous un petit homme très souriant qui entre sur le grand podium de l'auditoire en déclenchant un tonnerre d'applaudissements qui se répète pendant qu'un étudiant le présente. Il réagit à ce qui est dit de lui par des gestes et des mimiques à l'italienne qui suscitent les rires. Giorgio La Pira est alors maire de Florence et mondialement connu. Ce chrétien engagé, humaniste, professeur à l'université de Florence et politicien a fait de sa ville un carrefour de paix où de nombreuses initiatives sont prises pour construire ou reconstruire la paix où des foyers de tension ou de guerre existent. Des ennemis se rencontrent et se parlent, se réconcilient parfois. En 1957, Giorgio, qui est devenu très célèbre, se rend en Israël, Égypte, Jordanie, Maroc, Tunisie, Liban, France et Belgique. Les problèmes des pays orientaux le préoccupent. Dans tous les pays qu'il visite, Giorgio s'entretient toujours avec les chefs religieux du pays, quelle que soit leur religion. En 1960, il enverra une lettre au Pape Jean XXIII. Il est convoqué, par le même Pape, au Concile Vatican II. En 1965, il démissionne de sa charge de maire de Florence. Après encore plusieurs voyages dans des pays voisins, il devient malade et meurt en 1977. La ville de Florence se souviendra toujours de cet homme, si croyant et charitable, et surtout, un être de paix. Le corps de Giorgio La Pira fut déposé dans un tombeau dans la nef de la Basilique Saint-Marc à Florence (église de l'ancien couvent des Dominicains), où les pèlerins viennent le vénérer.

Mon petit agenda de 1958 a retenu à la date du mercredi 12 mars : « *Conférence de Mr Giorgio La Pira : 'Le temps du choix'* ». Que nous a dit cet orateur qui nous parlait avec un savoureux accent italien ? Je me souviens seulement d'avoir rencontré un homme dont l'humanité peut s'enorgueillir et être fière, car, il l'a fait grandir. Cet homme m'a fait grandir aussi en éveillant ou réveillant en moi des sentiments et des pensées, des perspectives aussi qui ouvrent sur les valeurs de respect des différences, d'accueil de tout ce qui est humain, de solidarité universelle, de recherche de paix et de fraternité. Nous étions nombreux ce soir-là à nous sentir plus riches en humanité.

Dans le cahier *Sitio IV*, en date du 13 mars 1958, j'écris : « *Hier soir, nous sommes allés écouter Mr Giorgio La Pira, maire de Florence. J'étais allé pour entendre une conférence, j'ai reçu un témoignage. Je voulais voir l'homme dont on parlait tant, j'ai vu un homme de Dieu, simple, joyeux, dynamique, poète, souriant, rayonnant de bonté. Il ne nous a pas appris grand-chose, mais il a réjoui et réchauffé nos cœurs pendant le temps que nous l'avons vu et entendu. Merci, Seigneur, de donner au monde des hommes comme cela. Donnez-en lui davantage, car il en a beaucoup besoin.*

Giorgio La Pira nous a lancé un appel, un appel à regarder la vie de façon réaliste, de la vraie façon réaliste, c'est-à-dire, à la lumière du plan sauveur et amoureux de Dieu le

Père envoyant son Fils pour qu'il habite parmi les hommes. Nous devons sans cesse nous arrêter dans la vie, afin que nous ne la manquions pas. Il nous faut méditer et prier afin de ne pas nous enliser dans le quotidien, le banal, l'habituel ; les « on dit », les « on fait ». Nos yeux, chaque matin, doivent s'ouvrir nouveaux sur le monde toujours nouveau, sur chaque jour renouvelé, dont on ne se lasse jamais, qu'on ne cesse jamais de regarder, d'admirer et d'aimer. Ce monde, cette cité de l'homme, nous devons avoir la prétention d'en faire de plus en plus la cité de Dieu aussi, afin qu'elle soit mieux et plus humainement la cité de l'homme. Jésus, tu es là pour nous aider et nous soutenir.

Jésus, je m'engage à nouveau à ton service. Les postes dans ta cité sont variés et nombreux ; confie-moi celui qu'il te plaira, mais ne permets pas que je vienne à faillir.

Donne, Seigneur, à tous ceux qui se sont enrôlés dans tes équipes de moissonneurs, la force, la joie et surtout un grand amour. Suscite dans la jeunesse des enthousiasmes sûrs et persévérants, afin que demain soit plus beau pour les hommes, parce qu'ils t'auront retrouvé et qu'ils seront ton peuple et que tu seras leur Dieu.

Vierge Marie, regardez-nous et venez en aide à vos enfants ! »



Giorgio La Pira et Florence



saluant la foule



orateur



participant au baptême d'un enfant de la balle



haranguant une foule



rencontrant Paul VI

Etonnamment, mes petits agendas n'ont rien retenu de mes rencontres avec l'abbé Pierre. Celles-ci ont eu lieu en 1957. Un soir, au début de cette année-là, la grande rotonde est remplie par un public impatient de voir et d'entendre ce petit homme fragile mais qui remue les montagnes. Il y a peu, pendant l'hiver 1954, l'abbé Pierre avait lancé un appel pathétique et humain à la générosité de la population française et à l'attention politique pour venir en aide à ces milliers de personnes, hommes, femmes et enfants qui vivaient, à Paris, sans toit, dans la précarité aggravée par un hiver rigoureux. Son appel, lancé sur les ondes de radio

Luxembourg, avait été entendu. Les dons avaient afflué et la communauté d'Emmaüs s'était fait connaître du grand public. Elle avait été fondée par l'abbé Pierre dans son habitation de Neuilly-Plaisance où il vivait avec sa secrétaire Lucie Coutaz rencontrée pendant la guerre dans la résistance et qui l'accompagnera jusqu'à sa mort survenue en 1983. Il y avait accueilli Georges, un désespéré auquel il avait dit : « *Viens m'aider à aider !* ». Après Georges, de nombreux hommes sont entrés dans la communauté d'Emmaüs pour aider des plus pauvres, en récoltant un peu d'argent par leur travail de chiffonniers ou en mettant leurs bras et leurs compétences au service de construction d'habitations en urgence.



L'abbé Pierre et Lucie Coutaz, sa secrétaire



L'appel de février 1954 à la radio



Avec quelques collaborateurs et la première camionnette marquée « Emmaüs »

L'abbé Pierre parle simplement, mais il emploie des formules chocs, imagées et parlantes au cœur. Pas plus que pour La Pira, je ne me souviens du détail de l'exposé de l'abbé Pierre. Mais je me souviens d'une impression profonde qu'il avait faite en moi, au point que je lui écrivis rapidement pour exprimer mon intérêt pour son action et lui poser la question d'un moyen pour mieux la connaître. Par sa secrétaire, il me suggéra d'aller passer quelques jours à Neuilly-Plaisance et de découvrir d'autres communautés d'Emmaüs qui commençaient à se déployer aux alentours de Paris. Mon grand ami Raymond Delporte fut mon complice et compagnon pour gagner Paris en stop. Mon petit agenda de 1957 n'a retenu qu'un mot de notre aventure : « *Paris* », à la date du 19 août. Il ne raconte rien de notre séjour d'une quinzaine de jours à Neuilly-Plaisance et Neuilly-sur-Marne. Je dois me fier à une mémoire sans doute défaillante pour évoquer notre riche expérience d'Emmaüs.

En soutane, nous avons fait de l'autostop jusqu'à Neuilly-Plaisance et nous fûmes accueillis dans la première maison acquise par l'abbé Pierre, grâce à sa « pension » d'ancien parlementaire. Là, comme je l'ai déjà dit, était née la première communauté des chiffonniers d'Emmaüs qui effectuaient la « chine » sur des décharges aux alentours de Paris³⁷. Les premières années sont extrêmement dures à Neuilly-Plaisance. Lucie Coutaz se les rappelle comme « *des années noires* ». C'est à cette époque, que faute de place à Neuilly-Plaisance, l'abbé Pierre ouvre un deuxième site, « *la Réserve* », dans une ancienne usine à gaz, qui deviendra la Communauté Emmaüs de Neuilly-sur-Marne.

En 1957, les *Compagnons d'Emmaüs* n'effectuaient plus la fouille des décharges ; ils sillonnaient Paris et ses banlieues afin de vider des greniers et des caves, emporter des tonnes de papiers usagés, rassembler et emporter des ferrailles remplissant un vieil atelier...

³⁷ Bien plus tard, en 1979, je fis la connaissance du Père Albert Bonmariage. Nous devînmes grands amis. J'en parlerai plus loin. Lui-même avait été vivre dans la communauté des chiffonniers et avait connu la « chine ». Il en avait ramené un petit film. Quant à moi, je ne dispose même pas d'une photo illustrant notre séjour à Neuilly.

Tout ce matériel récolté était acheminé en camionnette vers les entrepôts et ateliers installés dans l'ancienne usine à gaz située à Neuilly-sur-Marne. On y avait construit des pavillons qui abritaient une trentaine ou une quarantaine d'hommes, je ne sais plus. Ces hommes étaient préposés au travail de récolte, de tri, de réparation, de vente du fer, du papier, des vieux meubles et appareils ménagers, des vêtements et de la vaisselle. La plupart de ces hommes avaient une longue histoire de baroudeurs. Plusieurs avaient connu la Légion étrangère. Quelques-uns se comportaient comme des caïds. Beaucoup aimaient boire un coup. Ils étaient logés, vêtus, nourris dans la communauté. Chaque semaine, ils recevaient un peu d'argent de poche et des cigarettes. Pour maîtriser l'organisation de la vie en communauté de ces hommes sympathiques mais souvent bourrus, il fallait un chef à poigne. A l'époque où nous avons vécu dans la communauté de Neuilly-sur-Marne, un militaire américain dirigeait l'ensemble du site et y organisait la vie. Il avait vécu un certain temps en Allemagne avant de se mettre au service de l'abbé Pierre.

Raymond et moi, nous étions hébergés dans la maison de Neuilly-Plaisance ; nous y soupions (ou dînions !) ; nous y passions les soirées et nous y logions. Quelques hommes étaient accueillis dans cette communauté. La plupart travaillaient sur des chantiers de construction de logements et d'entretien des habitations déjà réalisées. Quelques soirs, après le repas, nous nous installions dans un salon, autour de l'abbé Pierre qui parlait avec nous amicalement et, souvent, profondément. La secrétaire de l'abbé Pierre était régulièrement présente. Le matin, nous étions quelques-uns à participer à la prière et à la messe, avant de nous disperser pour les tâches journalières.

Raymond et moi, nous nous débarrassions de nos soutanes et revêtions une salopette avant de nous rendre dans les installations de Neuilly-sur-Marne. A notre arrivée, le chef américain (dont j'ai oublié le prénom) nous attribuait un travail pour la journée : tri des métaux ou des papiers dans un des ateliers aménagés dans les vastes locaux de l'ancienne usine à gaz, déplacements en camionnette à Paris afin d'y vider quelque cave ou grenier... J'ai un souvenir assez pénible de ces rondes besogneuses à Paris ou en banlieue. Non pas en raison du travail souvent pénible pour moi et Raymond, mais à cause du chauffeur de notre camionnette. Il était belge pourtant ! On l'appelait « le Belge », bien sûr. Mais c'était un homme désagréable, imprévisible, exigeant. Il nous menait la vie dure. Le travail en atelier était moins pénible. Nous prenions le repas de midi avec tous les hommes dans un réfectoire. Pour la première fois, j'y ai goûté des piments bien corsés et du pili-pili fait maison que les généreux donateurs se faisaient un plaisir de nous voir avaler en grimaçant. Un jour par semaine (nous en avons connu deux !), Raymond et moi, nous faisions la file, avec tous les membres de la communauté, devant le bureau du responsable qui distribuait argent et cigarettes. Comme nous ne fumions pas, nous offrions nos cigarettes aux copains, nous faisant ainsi des amis. Charlot, un homme déjà âgé et malade ne pouvait plus guère travailler. Toute la journée, il poussait une voiturette de bébé, il sillonnait le vaste camp où il ramassait je ne sais quels trésors, mais, en tout cas, des mégots de cigarettes qui allaient enrichir sa provision tabagique. Quand nous avons travaillé au tri des papiers, Raymond et moi, nous avons, un jour, découvert, dans des sacs, une récolte provenant de l'ambassade des Etats-Unis où se trouvaient, pêle-mêle, des paquets de papiers, des gobelets ayant contenu de la crème glacée, de grands mégots à peine entamés. Nous en faisons provision dans des gobelets et les remettons le soir à notre ami Charlot, enchanté et prêt à nous canoniser s'il avait su quelles étaient les prières à prononcer... Quelques incidents mineurs ont marqué notre petit séjour dans la communauté de Neuilly-sur-Marne. Une petite cuite d'un resquilleur qui cachait des bouteilles de vin en dehors de l'enceinte du camp, dans des buissons éparpillés sur un talus qui faisait face à l'ancienne usine, une bagarre sans conséquence entre deux hommes

éméchés : le chef intervenait et le calme se faisait. Mais, il faut avouer que nous n'avons passé aucune soirée ni aucune nuit dans l'espace de Neuilly-sur-Marne.

Le week-end, nous avons refusé de profiter d'un car rempli de « touristes » qui parcouraient plusieurs installations d'Emmaüs. Nous avons fait un petit périple par nos propres moyens pour découvrir la « cité des igloos » construite en taules en forme de voûtes. L'urgence de donner des logements à une nombreuse population sans toit avait suscité des initiatives de constructions rapides et peu coûteuses. Nous avons aussi visité une crèche accueillant des enfants défavorisés. Les week-ends aussi, le site de la communauté d'Emmaüs de Neuilly-sur-Marne s'ouvrait d'abord aux résidents des cités construites par Emmaüs ou d'autres cités défavorisées. Ces personnes avaient priorité pour venir acheter des vêtements propres, des meubles ou des appareils ménagers contrôlés et, éventuellement, réparés. Après ces premières ventes, le site était accessible à toute personne qui souhaitait faire un achat intéressant. Aujourd'hui, d'après ce que j'ai pu voir sur Internet, le site de Neuilly-sur-Marne comporte encore des chalets du style de ceux que j'ai connus et certains servent de magasins, comme celui reproduit ci-dessous. La grande maison de Neuilly-Plaisance reste le cœur de la vaste organisation des réseaux d'Emmaüs en France et dans le monde entier.



Un magasin « Rétro » de mercerie à Neuilly-sur-Marne



La première maison acquise par l'abbé Pierre à Neuilly-Plaisance

Lors des échanges entre résidents de Neuilly-Plaisance, j'ai longuement fraternisé avec un homme d'une soixantaine d'années, électricien spécialisé de formation. Il avait connu de récentes difficultés dans son existence et souffrait de problèmes de santé. Il rendait quelques menus services dans la communauté qui l'avait accueilli. Il s'appelait Valère Laporte. Après mon retour en Belgique, j'ai entretenu avec lui une importante et riche correspondance qui ne se limitait pas à donner quelques nouvelles, mais qui contenait nos réflexions sur de graves problèmes de la vie. Je regrette beaucoup ne plus posséder qu'un texte (voir ci-dessous) de ce courrier humain et significatif de notre fréquente communion de vue sur des sujets qu'on n'aborde souvent qu'entre amis. Dans le cahier *Sitio IV*, en date du 18 janvier 1958, je parle, dans la prière, d'une lettre de Valère et de l'étonnant développement de notre correspondance. *« Aujourd'hui, j'ai reçu une lettre de Valère Laporte. Elle était particulièrement compliquée. Seigneur, tu m'as aidé à la comprendre en seconde lecture. Merci mon Dieu. Cette lettre trahit un profond désarroi, un travail extraordinaire de ta grâce, ô mon Dieu. Dans quelle aventure me suis-je engagé dans cette correspondance avec cet homme de 60 ans dont je ne savais rien ! Ta Providence a voulu que nos rapports soient plus profonds que je ne le désirais, car, dans ma petite lettre à Valère, je lui demandais seulement de me tenir au courant des événements à Emmaüs ; or, il m'ouvre son âme. Jésus, je ne suis pas digne des confidences d'un homme ; je ne suis pas digne de la vénération qu'il me témoigne. Mon Dieu, tu as voulu ces choses et je sais qu'elles sont bonnes. Je ne vois pas bien clair, mais*

qu'importe, je te fais confiance ! Jésus, aide-moi de ton Esprit-Saint, afin que tout ce que j'écrirai à Valère, tu veuilles que je l'écrive pour le bien de nos âmes et pour ta gloire. »

Un long silence de Valère m'inquiéta, jusqu'au jour où une lettre m'apprit qu'il avait été victime d'un accident et hospitalisé. Il résidait désormais au « *Hameau de l'Abbé Pierre* » à Noisy-le-Grand, avant d'aller s'installer à Cannes dans une maison de repos. Je possède des photos de cet ami que, bien plus tard en 1961, j'ai revu lors d'un tour de France effectué en stop et... en soutane avec mon ami Jean Dauphin-Ballon. Je reparlerai de ce périple plus tard, mais je veux évoquer ici le souvenir de celui qui fut mon ami « à distance » et qui mourut peu de temps après notre rencontre cannoise. Son courrier s'est brusquement interrompu, sans que le mien me soit retourné ou recueille quelque nouvelle.



Valère Laporte à Cannes (en 1961) en compagnie de Jean Dauphin-Balon et René Forthomme

*Dans le cahier intitulé **Sitio IV**, j'ai trouvé la copie d'une lettre que j'adresse à Valère Laporte à Emmaüs, Neuilly-Plaisance en date du 10 décembre 1957. Il s'agit d'une sorte de méditation sur Noël. Cette lettre est significative du genre de courrier que j'écrivais à Valère. Lui-même m'adressait souvent ses réflexions ou ses méditations. Voici la copie de cette « lettre de Noël » qui devait sans doute comporter, en introduction, une adresse amicale à Valère et, en conclusion, des souhaits de joyeux Noël.*

Noël est là ! C'est la fête des pauvres, des petits, des souffrants. Dieu se fait homme et naît d'une femme, ignoré, dans un petit coin de Judée. Il n'a même pas un toit pour se loger, ni de feu pour se réchauffer.

Dieu vient annoncer dans le monde, d'une façon exceptionnelle, qu'il aime tous les hommes. Sa façon « exceptionnelle » à Lui de dire qu'il aime, c'est de le montrer, de le prouver. – Les hommes, eux, se contentent souvent de le dire ! –

Il n'a pas peur de s'abaisser, lui le Tout Grand, parce qu'il est humble. Il n'a pas peur de venir parmi les pauvres parce qu'il donne tout. Les pauvres tout d'un coup sont réjouis !

La sagesse du monde proclamait bienheureux les riches et les puissants. Même la religion

juive honorait la richesse et louait la considération. Mais voici que Celui qui est vraiment honorable, grand, riche se fait pauvre, petit, méprisable aux yeux des hommes. C'est qu'il y a un mystérieux lien entre ce qui est pauvre, petit, méprisable aux yeux des hommes et ce qui est riche, grand, honorable aux yeux de Dieu !

Les philosophes disent que Dieu est le Tout-Autre, l'Ineffable, l'Inaccessible, le Tout-Puissant. Mais, ils ne savent pas tout, les philosophes ; ils ne savent même pas l'essentiel de Dieu : ils ne savent pas qu'il est Amour (qu'il est trois personnes qui s'aiment) ; ils ne savent pas qu'il est humble et doux (« Apprenez de moi que je suis doux et humble de cœur »), qu'il ne veut pas rester inaccessible, mais qu'il veut au contraire lier des relations personnelles avec chaque homme ; ils ne savent pas que si Dieu est Ineffable, il est venu se dire lui-même par ses Prophètes, par son Fils surtout, et, intimement au cœur de ceux qui s'ouvrent à lui. On ne peut pas dire ce qu'est Dieu, mais on peut avoir l'expérience de Dieu s'il vous visite un jour.

Noël est aussi la fête de l'Espérance, l'espérance justement de tous ceux que le monde condamnait au désespoir. Tous ceux qui, en Palestine, suivaient Jésus étaient des pauvres, des humbles ; eux, ils étaient pour lui, les riches, les grands étaient contre lui. Ils étaient pour Jésus parce que Jésus était pour eux !

Voilà la vraie raison d'espérer : Jésus est pour nous si nous sommes assez pauvres et assez humbles pour l'accepter dans nos vies. Jésus est pour nous, alors, dit saint Paul, qui pourra être contre nous ? Si les pauvres (les vrais, les pauvres avec leur cœur, dans leur cœur) si les pauvres et les humbles d'aujourd'hui ne conçoivent plus à Noël une grande espérance, c'est qu'ils ne savent pas que Jésus, le Fils de Dieu, s'est fait homme à Bethléem. Ils ne savent pas, non pas toujours parce qu'on ne leur a jamais dit mais parce qu'on ne leur a pas montré. Les chrétiens, qui devraient être les témoins de la Résurrection du Christ et donc aussi de son humble et pauvre naissance, les chrétiens ne sont pas souvent ces témoins. Il y en a mais il y en a trop peu. Il y en a trop peu pour redonner de l'espérance à tous ceux – si nombreux – qui n'en ont plus.

Aussi, Noël est-il un appel, un appel à tous les chrétiens à se réveiller. Toute la période de l'Avent a été un appel à se réveiller, à regarder le Christ qui vient, à l'écouter dans son message d'amour pour tous les hommes et, en particulier, pour les plus souffrants.

C'est un appel et une condamnation de tous ceux qui entendent mais refusent de suivre. C'est un appel et une bénédiction de tous ceux qui veulent aimer. « Paix sur la terre aux hommes de bonne volonté. »

Au terme d'une expérience bien enrichissante à Emmaüs, Raymond et moi reprenions la route, en stop, vers la Belgique. Longtemps, nous fûmes marqués par notre séjour dans les communautés d'Emmaüs et les contacts avec l'abbé Pierre et les autres personnes que nous avons rencontrées à Neuilly. Pendant certaines années, les médias ne parlaient plus de l'abbé Pierre. Il voyageait beaucoup à l'étranger où s'implantaient et se développaient des communautés d'Emmaüs. Il rencontrait un nombre impressionnant de responsables politiques dans le monde entier. De temps en temps, l'abbé Pierre écrivait un livre. Je le lisais avec

grand intérêt. Sa parole était riche et libre. Il avait écrit son testament bien avant sa mort³⁸ et un de ses derniers livres³⁹ lui a permis de se situer, de manière très ouverte, vis-à-vis de certaines positions intransigeantes de l'Eglise catholique à laquelle il resta toujours fidèle.

Dans les années 80, j'eus encore l'occasion de rencontrer l'abbé Pierre. Je résidais alors au grand séminaire de Namur à Salzinnes. Il vint y passer quelques jours pour animer une récollection destinée aux séminaristes. Il y prit la parole pour un public extérieur, mais sélectionné. Plusieurs fois, il concélébra l'eucharistie avec des prêtres de la maison.



Arrivée de l'abbé Pierre au grand séminaire de Namur. Il est accueilli par le président Marcel Didier.



L'abbé Pierre dédicace un livre à Marcel Didier... à un séminariste



L'abbé Pierre préside une eucharistie

L'abbé Pierre meurt le lundi 22 janvier 2007, tôt le matin (5 h 25 heure locale), à l'hôpital du Val-de-Grâce à Paris, des suites d'une infection du poumon droit consécutive à une bronchite. Il était âgé de 94 ans. Il affirmait : « *J'ai passé ma vie à prier Dieu pour mourir jeune* », et ajoutait : « *Vous voyez, c'est raté !* ». L'abbé Pierre faisait également

³⁸ Abbé Pierre, *Testament...*, 1994, réédition en 2005, éd. Bayard/Centurion, Paris

³⁹ Abbé Pierre et Frédéric Lenoir, *Mon Dieu... pourquoi ? Petites méditations sur la foi chrétienne et le sens de la vie*, édition Plon. Dans ce recueil l'abbé Pierre aborde également des sujets d'actualités comme le célibat des prêtres, l'ordination des femmes, le fanatisme religieux, le désir et le sexe, le mariage homosexuel.

régulièrement allusion à sa mort en évoquant son départ en "*grandes vacances*". Les hommages unanimes affluèrent de partout et d'émouvantes funérailles nationales lui redirent l'attachement des Français qui l'ont, pendant longtemps, plébiscité comme personnalité de l'année. A son enterrement, fait rare en France, le cortège funéraire a été applaudi par le public le long de l'itinéraire, ainsi que dans la cathédrale. C'était un peu comme le cri de la foule aux funérailles du pape Jean-Paul II « *Santo subito !* » (saint tout de suite). Mais il est peu probable que les autorités religieuses compétentes manifestent autant d'empressement pour canoniser l'abbé Pierre qu'elles n'en mettent pour élever Jean-Paul II sur les autels...



Cercueil de l'abbé Pierre dans la cathédrale de Paris

*
* *

En juin 1958, je terminais mon premier séjour à l'université de Louvain en réussissant les examens du baccalauréat en philosophie. Et, cette fois, avec une distinction encourageante ! Avant d'aborder bientôt le grand séminaire de Namur, il me restait à passer d'agréables vacances et, surtout, à découvrir la prestigieuse Exposition Universelle qui s'était ouverte à Bruxelles, le 17 avril déjà, sur le plateau du Heysel. Elle devait se terminer le 19 octobre 1958. J'ai visité cette exposition grâce au Vatican ! C'est qu'en effet, l'Etat du Vatican avait créé son propre pavillon dans l'immense espace de l'Expo 58, grâce à la collaboration de cinquante-deux pays et au travail d'un architecte au nom prédestiné, puisqu'il s'appelait... Rome ! Cet imposant pavillon était bien situé, non loin des fameux pavillons américain et soviétique, non loin du pavillon français qui avait eu un peu de mal à s'installer en raison de la situation dramatique en Algérie et en France.

Dans ces années « glorieuses », en 1958, la Belgique avait osé créer la première exposition universelle de l'après-guerre. Les Belges pouvaient en être fiers. L'événement était considérable. Un contexte de pacification et l'explosion technologique incitent les pays participants à rivaliser d'ingéniosité dans la conception de leurs pavillons et dans les performances des nouveautés présentées. Tout cela crée une véritable atmosphère d'émerveillement et d'euphorie.



Logo de l'Expo 58



Eglise du pavillon du Vatican



L'Atomium, symbole et mémoire de l'Expo 58

Tous les Belges doivent voir l'Expo 58. Je ne sais plus par quelle filière, Robert Noirhomme et moi, séminaristes au Léon XIII à Louvain et deux autres séminaristes du grand séminaire de Namur, nous sommes embauchés par les responsables du pavillon du Vatican pour y exercer un service d'accueil pendant une huitaine de jours⁴⁰. Nous sommes hébergés dans une maison proche de la basilique de Koekelberg ; nous y sommes chaleureusement accueillis. Le matin, nous gagnons l'exposition par le tram ; nous prenons le repas de midi dans le restaurant du Vatican. Tout cela aux frais du pape Pie XII encore régnant⁴¹. Notre mission : accueillir et renseigner les visiteurs. Nous sommes en soutane, un brassard au bras. Il est, bien sûr, aux couleurs de la cité du Vatican : blanc et jaune. Nous travaillons en équipe de deux séminaristes, tandis que les deux autres visitent l'exposition.

Pendant nos heures de prestation, nous sillonnons l'espace du pavillon. Le pavillon du Saint-Siège était de style très moderne. L'entrée du bâtiment était marquée par une majestueuse église qui pouvait accueillir 2 500 visiteurs. Un grand auditoire de 1 100 places jouxtait l'église ainsi qu'un endroit de culte plus intime, la chapelle du Saint-Sacrement. Cette dernière pouvait accueillir deux cents fidèles. Ce pavillon du Saint Siège, un des plus grands de l'Expo, proposait diverses sections sur la papauté et le catholicisme. (Une partie des décorations de la chapelle du Saint-Sacrement (crucifix, fonts baptismaux, décorations murales) se trouve actuellement dans l'église Saint-Pie X à Ottignies.) On pouvait aussi visiter des catacombes reconstituées. Des visiteurs nous accostent et nous répondons à leurs demandes de renseignements. Lors de ce travail d'accueil, je me souviens particulièrement de deux dames polonaises qui avaient voulu consacrer quelques économies pour venir visiter l'exposition universelle. Elles souhaitaient acquérir, à un prix modéré, un petit souvenir du pavillon du Vatican. Je m'en veux encore de ne pas leur avoir offert ce souvenir convoité... Je me souviens aussi de la visite privée du roi Baudoin auquel j'ai prêté mon stylo (à encre !) pour qu'il signe le livre d'or surveillé par un garde originaire de Braine-l'Alleud. Le lendemain de cette visite, la *Libre Belgique* s'en faisait l'écho et publiait une photo du roi signant le livre d'or. C'est le brave garde qui me l'apprit. Il me montrait le journal en s'exclamant : « *Avez-vous vu votre stylo ?!* ». Après les jours passés à l'expo, j'ai correspondu un certain temps avec ce garde sympathique avec lequel j'avais tissé des liens d'amitié.

⁴⁰ Dans le cahier *Sitio IV*, en date du 22 septembre 1958, je note simplement : « *J'ai visité l'Expo 58, depuis lundi (22 septembre) jusqu'à samedi (29 septembre) rendant des services de guide à Civitas Dei. C'est formidable. Il me faudra en reparler. Merci, Seigneur.* » En réalité, je n'en reparlerai jamais dans le cahier.

⁴¹ Le pape Pie XII est mort le 9 octobre 1958, alors que l'exposition universelle fermait ses portes le 19 octobre. En signe du deuil du chef d'état du Vatican, certaines manifestations festives de clôture de l'Expo furent supprimées.

Grâce aux importants temps libres dont nous disposions, nous avons pu visiter une grande partie de l'exposition et découvrir la réplique du spoutnik au pavillon de l'U.R.S.S., la télévision en couleur dans le pavillon des Etats-Unis, les merveilles de performances techniques, comme celle de la flèche en béton du génie belge et du spectacle offert dans le pavillon de la firme Philips. Je garde aussi un souvenir marquant de la rencontre avec des jeunes protestants dans le pavillon de leur Eglise. Nos échanges ont été fraternels, respectueux et profonds. C'était la première fois que je parlais à un protestant !

Au terme de notre mission vaticane, je repris, en autostop, le chemin vers Tohogne. A Aywaille, je fus embarqué en voiture par un jeune couple de Hollandais. Le garçon et la fille étaient en short, comme il convenait par cette belle journée d'été finissant. Moi, j'étais en soutane ! Pour me rapprocher de ma destination, ces sympathiques touristes se détournèrent partiellement de leur itinéraire prévu qui devait les mener à Bastogne. Arrivés près de Bomal-sur-Ourthe, longeant les rochers qui supportent les ruines du château de Logne, ils s'extasiaient devant la beauté du paysage et souhaitent prendre des photos. Ils arrêtent la voiture sur un petit parking bordant la route. De là, ils découvrent et photographient un magnifique paysage de la vallée de l'Ourthe. Je propose de les photographier ensemble. Ils acceptent avec joie et posent sur un fond de rocher. Et puis, brusquement, le jeune homme m'incite à me placer près de sa compagne, afin d'effectuer une photo d'un couple extraordinaire : une jeune hollandaise en short et un jeune curé belge en soutane ! Je suppose qu'aujourd'hui, en Hollande, dans une famille particulière, la troisième génération après le couple que j'ai rencontré en 1958 s'amuse beaucoup en regardant l'album de photos illustrant un périple belge de leurs grands-parents où ils découvrent l'étrange personnage qui côtoie leur grand-mère...

*
* *

Pour faire un prêtre...

Ainsi, une première étape de la préparation à l'ordination sacerdotale avait pris fin en juillet 1958. Est-il possible de dresser un bilan de mon évolution spirituelle pendant les trois années de séjour à Louvain ? Je pense que l'entreprise est délicate étant donné la distance dans le temps qui nous sépare de cette période de ma vie et les risques d'une interprétation des réalités du passé en fonction de l'accumulation des expériences ultérieures. Cependant, je vais tenter de dégager quelques lignes de force de ma vie spirituelle au terme des trois années passées à Louvain. C'est le cahier *Sitio IV* qui va me permettre cet exercice.

Mais, grâce à ce « journal intime », je peux même revenir un peu en arrière dans le temps. En date du 27 janvier 1958, j'évoque mon évolution spirituelle pendant les trois années vécues au petit séminaire de Bastogne. J'y écris : « *Mes convictions religieuses sont nées surtout en 3^{ème} (latine), poésie et rhétorique. La vie m'apparaissait comme n'ayant pas de sens sans une autre vie. Cette autre vie m'était révélée par le christianisme. Mon adhésion au christianisme était donc nécessaire. Mais cette adhésion devint de plus en plus réjouissante au fur et à mesure que l'enseignement reçu et mes lectures surtout me faisaient comprendre que la vie future ne m'empêchait pas de considérer la vie présente à laquelle je tenais tout de même, au fur et à mesure que je comprenais que cette vie-ci préparait la vie éternelle, que la perspective de l'autre vie ne nous faisait pas capituler devant les réalités d'ici-bas : famille,*

société, travail, plaisirs, amitiés... mais qu'elle les animait et les vivifiait. La découverte de Jésus mit le comble à ma joie et à mon bonheur. Merci, mon Dieu, vous m'avez comblé. »

La lecture du cahier *Sitio IV* permet de dégager quelques caractéristiques constantes de ma vie de foi et de prière, de ma façon de me situer dans le monde et de concevoir le sacerdoce futur au terme des trois ans passés à Louvain. Les citations déjà faites plus haut sont éclairantes.

Depuis longtemps, j'étais convaincu que j'étais particulièrement appelé à vivre l'humilité. Je me souviens que, pendant la retraite vécue à Beauraing en septembre 1955, dans une conversation avec l'abbé Lafontaine, doyen de Beauraing, j'avais parlé de cet appel à vivre humblement que je croyais entendre. Mon confident m'avait encouragé à avancer sur le chemin d'humilité. Dans le « journal intime » que je possède encore, régulièrement, des textes de réflexion, de méditation ou de prière évoquent une quête constante de l'humilité et un regret permanent de vivre trop souvent dans une recherche de moi-même, et dans un souci de paraître contraire à mon idéal.

Mon cahier indique aussi clairement ma préoccupation d'aimer, Dieu et les autres. Je suis profondément persuadé que ma vocation essentielle est d'aimer, à la manière dont Dieu aime et pour témoigner de son amour. J'évoque aussi la découverte vitale du Dieu Trinité, c'est-à-dire du Dieu Amour.

Le Dieu qui est le mien est le Dieu humble et pauvre, incarné en Jésus de Nazareth. Ainsi, me fait-il relativiser la quête de reconnaissance et de prestige, surtout dans l'Eglise, et me porte-t-il à être attentif aux pauvres, aux souffrants autour de moi, à la manière de Jésus.

Ma prière s'adresse principalement à Jésus que je vouvoie et tutoie alternativement, parfois dans la même prière. Il faut savoir que le tutoiement de Dieu ou de Jésus dans les prières ne sera introduit que bien plus tard dans l'Eglise, sous l'influence du Concile Vatican II. Dans mes méditations écrites, j'imagine volontiers Jésus vivant et cheminant sur les routes de Palestine. Il est aussi concerné par tout ce que je vis et j'essaie souvent de lire sa volonté dessinée en filigrane dans certains événements, afin de m'y soumettre avec joie.

La qualité de la vie relationnelle me préoccupe beaucoup, notamment dans la communauté du séminaire Léon XIII où des réunions organisées par les directeurs nous incitaient à réfléchir sur notre attention ou notre indifférence aux autres, sur l'importance de créer des relations amicales et fraternelles.

Mes écrits traduisent aussi la préoccupation essentielle et constante d'être un saint. Il faut dire que ce thème de la sainteté du prêtre et du futur prêtre était souvent évoqué par les responsables de notre formation spirituelle. La sainteté de l'abbé Edouard Poppe⁴², prêtre flamand fort connu à l'époque et ancien étudiant au séminaire Léon XIII, était souvent évoquée. Moi-même, je m'intéressais à quelques saints dont je lisais la biographie ou les écrits. Le curé d'Ars, saint Jean-Marie Vianney était un modèle de prêtre pour moi, saint François de Sales colorait l'image du prêtre par sa joie, son humour même et son réalisme que

⁴² **Edouard Poppe** né en 1890 est mort en 1924 déjà. Malgré une santé fragile, il avait rayonné dans l'accueil des plus pauvres et des plus souffrants, dans la pastorale des enfants par ses perspectives catéchétiques et dans l'encouragement de la spiritualité des prêtres. Sa spiritualité s'inspirait de celle de Thérèse de Lisieux et était centrée sur l'Eucharistie. Il fut béatifié par le pape Jean-Paul II le 3 octobre 1999.

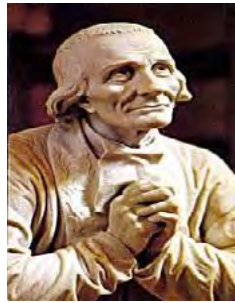
me révélait un livre de Jacques Leclercq⁴³, sainte Thérèse de l'Enfant Jésus m'ouvrait la voie de l'humilité, la « petite voie ».



L'abbé Edouard Poppe



Thérèse de Lisieux



Jean-Marie Vianney



François de Sales

Dans mon cahier *Sitio IV*, au jour le jour, je suis attentif à signaler les ambiances de joie ou de dépression, de dynamisme ou de fatigue dans lesquelles je vis. Je m'analyse beaucoup intérieurement. Ma prière est souvent sensible, voire sentimentale.

Cependant, une constante se manifeste aussi dans les écrits de *Sitio* : la perspective sereine et même joyeuse de la mort déjà évoquée dans le récit de mon adolescence et l'évocation que j'ai faite plus haut de mon évolution religieuse à Bastogne. Quelques petits textes, étonnants peut-être, sont éclairants à ce sujet et sur ma manière de prier. Le 7 janvier 1958, en vacances à Tohogne, j'écris : « *Mon Dieu, un jour encore qui se termine. Je suis un jour plus proche de ma mort, un jour plus près de la rencontre tant désirée avec toi, face à face. Merci pour ce jour, Seigneur. Vous me le donnez pour m'approcher de vous par l'amour, la prière, la méditation, le travail. Pardon pour le mauvais usage que j'ai fait de certaines minutes, ou pour le non-usage de certains moments. Merci pour les moments fructueux pour l'éternité...* » Le 24 avril 1958, la prière est plus explicite encore : « *Mon Dieu, j'aspire à vous rencontrer enfin dans la vie éternelle. Vous me demandez aujourd'hui de vivre, de vous servir et de vous aimer, mais, un jour, vous me ferez signe et je paraîtrai devant vous. Quelque longues que soient les années qui me séparent du jour de ma mort, le temps est court qui m'en sépare. Qu'est-ce qu'un an dans une vie d'homme ? Depuis déjà plusieurs années, je regarde avec joie s'écouler le temps avec rapidité. Le temps passe vite et viendra vite le jour de ma mort. Vous savez, Seigneur, quelles seront les circonstances de ma vie. Que votre volonté soit faite ! Donnez-moi votre force afin que, de chaque instant, je fasse un instant chargé d'éternité bienheureuse, pour moi et pour mes frères. Je perds tellement de temps ! Pourtant, le temps passé ne nous sera plus rendu. Aujourd'hui, maintenant compte pour l'éternité. Tous les instants sont des instants extraordinaires que tu nous donnes pour aller vers toi. Mon Dieu, prépare-moi à la grande joie de la rencontre.* » En vacances encore, le 20 juillet 1958, j'écris : « *Seigneur, que la vie est belle ! Je la veux énergique, grande et noble. Je la veux service ! Un jour viendra (bientôt) où tu me feras signe et je te rejoindrai. Il faudra qu'alors tu m'accueilles avec joie et me dises : 'Viens, fidèle serviteur, entre dans la joie de ton maître !' Seigneur, j'ai besoin de ta force pour arracher de moi le péché et me sanctifier pour sanctifier mes frères – tous mes frères – pour élever le monde vers toi !* »

Au terme des trois années passées à Louvain, l'apport des professeurs et des témoins marquants que j'ai rencontrés ou côtoyés ne s'est pas encore déployé. Il le fera, petit à petit dans les années à venir. Les connaissances historiques surtout, culturelles aussi sont acquises et seront précieuses et éclairantes pour mon évolution future.

⁴³ Jacques Leclercq, *Saint François de Sales. Docteur de la perfection*, Beauchesne, Paris, 1928 ; nouvelle édition revue et corrigée, Casterman, Tournai-Paris, 1948.

Vis-à-vis de ce qu'on appelle aujourd'hui l' « *Eglise institution* », aucun problème, pour moi en tout cas. Ce qu'elle enseigne, ce qu'elle impose m'apparaît normal. La lecture de la bible et de l'Evangile en particulier n'a pas encore d'impact critique vis-à-vis de l'Eglise catholique. Le pape Pie XII qui régnait à l'époque et qui meurt en 1958 est, pour la plupart des chrétiens et pour moi, un très grand pape, un saint homme au rayonnement mondial. Il sera difficile de le remplacer. Ce que j'écris de lui, dans mon cahier *Sitio IV*, le 9 octobre 1958 lors de sa mort, est significatif. « *Sa Sainteté le pape Pie XII est mort ce matin à 3 h 53. Depuis lundi, il était très souffrant. Des nouvelles nous parvenaient sans cesse par la presse et le radio, tantôt encourageantes, tantôt pessimistes. Hier soir, le Saint Père est entré en agonie.*

La première prière qui sort de nos cœurs en apprenant cette mort est une prière d'action de grâce au Seigneur qui, en ces temps si troublés, si nouveaux, si mouvants, a envoyé à son Eglise, pour la diriger et la conduire, un pape si saint, si savant, si bon, si jeune qui sut conquérir tous les cœurs de ceux qui le connaissent, catholiques ou non.

Seigneur Jésus, tu viens de recevoir dans le ciel l'âme du bienheureux Pie XII. Sois béni pour ta bonté et pour ta sollicitude envers l'Eglise que tu as fondée, qui te continue sur la terre et te porte aux hommes. L'Eglise a aujourd'hui un nouveau et grand protecteur dans le ciel. Il veillera sur Elle afin qu'Elle soit fidèle et, qu'unie, elle porte au monde le message vivant d'amour, de fraternité, de paix, d'espérance et de joie.

Seigneur, donne à ton Eglise un nouveau pape saint, ouvert, savant, bon. Ton Eglise en a besoin. Seigneur, tu es avec nous jusqu'à la consommation des siècles. Nous le croyons.

Que le Règne de Dieu arrive et que les âmes soient sauvées. Amen. »

En attendant, il faudra bien entamer le long parcours de formation théologique qui va s'étaler sur quatre ans, avant l'ordination. **Pour faire un prêtre, mon Dieu, que c'est long !...**

Cinquante ans plus tard...

En 1958, plusieurs dizaines de jeunes et beaux séminaristes quittaient le Léon XIII à Louvain. Ils en gardent un souvenir dans une photo de leur groupe.



Cinquante ans plus tard, en 2008, quelques prêtres et amis flamands prennent l'heureuse initiative de réunir les anciens de 1958 qui sont encore en vie et qui souhaitent se retrouver. C'est ainsi que, dans une grande émotion, j'ai revu le séminaire Léon XIII, mais, surtout, des hommes grisonnants ou chauves que j'avais connus jeunes et beaux... Ils restaient ou redevenaient des amis. La plupart avaient été ordonnés prêtres dans leurs diocèses respectifs. Quelques-uns s'étaient mariés, avant ou après l'ordination. Tous avaient derrière eux un long temps de mission et d'engagement au service de l'Evangile de Jésus Christ et de l'Eglise.

Nous retrouvions les bâtiments de l'ancien séminaire Léon XIII, les plus anciens qui n'ont pas changé depuis le début du vingtième siècle, sauf la chapelle bien rénovée, et le plus récent bâtiment, une extension inaugurée en 1958 justement. Le séminaire est devenu pédagogie universitaire hébergeant séminaristes et étudiants laïcs. Nous revisitons l'ensemble des couloirs et des locaux qui nous parlent d'une tranche de vie de notre passé : la chapelle où nous avons tellement prié, le réfectoire rafraîchi où nous prenons encore un repas festif, la salle de spectacles et de conférences où nous avons joué ou applaudi des pièces de théâtre et des « charriages ». J'ai été un peu triste de découvrir cette salle qui semblait abandonnée.

Nos amis qui organisaient les retrouvailles avaient merveilleusement fait les choses : un spectacle « son et lumière » réalisé avec des photos anciennes et les techniques les plus récentes a évoqué notre passé, mais aussi l'évolution récente de l'université de Louvain, y compris son dédoublement évoqué avec tact par nos amis flamands. Nous avons reparcouru les rues de Leuven, la place Ladeuze et l'immense cour du Collège du pape. Emmerveillés, nous avons découvert la récente bibliothèque extraordinaire de la faculté de théologie où un de nos anciens condisciples a enseigné.

La joie de nous retrouver ne nous empêchait pas d'évoquer le souvenir de quelques amis déjà morts. Et l'un de nous, encore en soutane et coiffé d'une barrette nous a bien amusés, en même temps qu'il nous a rappelé notre accoutrement passé. Quatre années se sont déjà écoulées depuis ce cinquantième anniversaire !...



Un des bâtiments du Léon XIII avec l'accès au réfectoire au sous-sol et à la salle des fêtes .



Retrouvailles le long de la chapelle



Quelques-uns des anciens de 1958 (il en manque l'un ou l'autre).



L'évolution du costume ecclésiastique belge : soutane et barrette, clergymen et... tenues variées !



Pendant le spectacle-souvenir dans le réfectoire.



Quelques convives dans l'ancien réfectoire renouvelé.



Dans la salle de spectacle... vide...



Le groupe des anciens sur les marches du Collège du pape



La salle de lecture de la bibliothèque centrale de la KUL

Hommage à mon ami Raymond Delporte

A plusieurs reprises, dans l'évocation des trois années passées à l'UCL à Leuven, j'ai cité le nom de mon ami Raymond Delporte. Originaire de Bourlers près de Chimay, il étudiait à l'Institut de Philosophie pour y réaliser une licence. Nous étions très proches et échangeions souvent ensemble nos préoccupations et nos expériences personnelles. Nous avons gardé des contacts tout au long des ans, malgré l'éloignement, jusqu'à la mort précipitée de Raymond.

Souvenez-vous, je l'ai dit plus haut, Raymond était régulièrement en contact avec le chanoine Leclercq au service duquel il organisa la distribution du livre « retiré du commerce » par Rome : *L'Enseignement de la morale chrétienne*. Raymond fréquentait la SAM, fondation du Père Lebbe qui préparait des jeunes à se mettre au service des Eglises en Asie ou en Afrique. Raymond, lui, se mit au service du diocèse de Nyundo au Rwanda. L'évêque de ce diocèse l'avait rencontré lors d'une visite au séminaire Léon XIII le 4 mai 1958 (d'après mon agenda). Mgr Bigirimwami, un homme de grande taille et au sourire permanent s'était adressé aux séminaristes pour évoquer son diocèse et la situation de l'Eglise dans son pays et en Afrique. Dès après sa formation philosophique à Louvain, Raymond a gagné la Rwanda où il a effectué sa formation théologique au séminaire de Nyundo. Incardiné dans le diocèse qui porte ce nom, il fut ordonné prêtre à la Pentecôte 1962. Vicaire, professeur au séminaire, curé, aumônier dans des prisons, Raymond a vécu une mission apostolique variée.



Raymond en 1982, moine trappiste



Mgr Aloys Bigirumwami, évêque de Nyundo



Raymond et deux de ses disciples africains séminaristes

Raymond revenait régulièrement (tous les deux ou trois ans) en Belgique. Les premières années, il séjournait chez sa maman à Bourlers où je le rencontrais ; chez son frère Paul à Couvin, ensuite après la mort de sa maman. J'ai souvent retrouvé Raymond dans la maison de Paul et Jacqueline, son épouse, y compris après la mort de Paul. Mais Raymond est venu à plusieurs reprises chez mes parents à Tohogne, au séminaire de Namur ou au presbytère d'Auvélais où je résidai successivement. Nous avons échangé une abondante correspondance en dehors des « lettres collectives » qu'il adressait à sa famille et ses amis. J'ai conservé précieusement ce courrier si instructif sur l'évolution de l'Eglise au Rwanda et sur l'itinéraire humain et spirituel de mon ami.

Raymond était fort proche de l'Abbaye de Scourmont à Chimay. Contemplatif, à un certain moment, il éprouva l'aspiration à s'engager dans un ordre religieux où il pourrait s'adonner davantage à la prière. Pendant quelques années, il fut moine cistercien dans une abbaye à Kasanza au Congo. Après plusieurs années, il rejoignit cependant le Rwanda où il connut les tragiques événements de 1994. Il est décédé lors d'une baignade dans un lac près duquel il séjournait. Il fut inhumé au Rwanda, bien sûr, mais une célébration en son souvenir a rassemblé sa famille et de nombreux amis à Bourlers son village natal. J'eus l'occasion d'y prononcer l'homélie dont je reproduis, plus bas, quelques extraits en hommage à mon grand ami Raymond.



Détenus dans une prison africaine



Raymond à Couvin



Raymond, son frère Paul et Jacqueline

Dans mon homélie prononcée le 17 juillet 2004 à Bourlers, je m'adressais à Raymond en lui disant :

«Pour toi, comme pour Jésus de Nazareth, le pauvre était le premier frère bien-aimé. N'as-tu pas, par ton exemple, entraîné des jeunes à s'engager totalement au service de l'Evangile ? Tu m'as raconté qu'une visite à un jeune prisonnier et une messe célébrée en prison furent décisives pour lui. Tu me le racontais en écrivant : « *En 1975, (ce jeune) fut ordonné prêtre et il me dit : 'Ma vocation date de cette messe en prison ; comme toi, j'ai voulu devenir prêtre pour libérer les opprimés.'* » (Lettre personnelle du 6 novembre 1985)

Dans la foulée du Concile et stimulé par tes riches expériences en terre d'Afrique, tu souhaitais ardemment que l'Eglise se convertisse vraiment à l'Evangile de Jésus-Christ. En 1985, tu m'écrivais : « Peut-être, en cette fin du 20^{ème} siècle, l'Eglise, après tant d'intellectualisme, d'idéologie, de silence et d'abstentions graves face au pouvoir politique 'ami' ou 'allié', va-t-elle revenir à ce qui pour moi constitue l'essence du christianisme et qu'on appelait classiquement 'les œuvres de miséricordes' (c'est-à-dire, le service des plus pauvres). » (Lettre personnelle du 6 novembre 1985)...

Dans ta vie, jamais, tu n'as fait obstacle aux bouleversements qu'ont provoqués les appels multiformes de l'Evangile. Tu étais libre, de la liberté de Jésus-Christ. Tu pouvais écrire, pour toi et pour l'Eglise : « J'ai toujours pensé que l'Evangile – parce qu'il nous rend **libres** – doit parfois bouleverser douloureusement les structures de l' 'establishement', dans notre vie personnelle et dans celle des communautés ; pas moyen de s'établir dans une 'formule stéréotypée' lorsqu'on suit Jésus-Christ. » (Lettre personnelle du 14 septembre 1986).

Au cours de toutes ces années, les épreuves ne t'ont pas épargné : épreuves de santé, épreuves morales, épreuves provoquées par les lourdeurs et les paralysies dans l'Eglise, douloureuses épreuves qui déchirèrent et écrasèrent ton peuple rwandais alors que tu étais redevenu curé dans ce beau pays ravagé. Déjà en 1987, tu écrivais un texte que tu aurais signé à nouveau dans les terribles années 1994-1995. Tu écrivais à tes amis : « Les événements douloureux qu'ont connus le Rwanda, le Burundi et le Zaïre et auxquels j'ai été mêlé, n'ont fait que renforcer en moi cette conviction : **seul l'Evangile** de Jésus-Christ peut – s'il est vécu intégralement – apporter le bonheur et la paix aux hommes nos frères. » (Lettre collective du 15 mai 1987)...

Ah ! tu l'aimais ton Rwanda, tu l'aimais ton Afrique ! Tu la savais riche spirituellement, capable d'apporter à l'Eglise des dimensions et des valeurs nouvelles. Tu étais grandement préoccupé de ce qu'on appelle l'inculturation du christianisme dans les Eglises africaines et même dans les monastères africains. « Il y a des valeurs africaines, écrivais-tu, (la parole, le partage, l'accueil...) qui modifieront certains aspects de la vie cistercienne. » (Lettre personnelle du 23 juillet 1982) « Je suis toujours émerveillé, poursuivais-tu, de l'équilibre des cultures africaines traditionnelles concernant l'insertion de l'homme dans son groupe, dans la nature environnante qui lui est familière et maternelle. Le grand respect de la vie se manifeste aussi dans l'attitude vis-à-vis de la sexualité... »

Après 25 années d'apostolat en Afrique, tu écrivais à tes amis : « Ces 25 années de sacerdoce, comme l'expérience de chaque chrétien, sont tissées de 'mystères joyeux' et de 'mystères douloureux' dont le 'mélange' prépare le mystère de la Gloire à venir des enfants de Dieu. » (Lettre collective du 15 mai 1987).... »

Raymond fut pour moi un de ces amis qui m'ont encouragé sur le chemin de l'Evangile qui était bien plus exigeant pour lui que pour moi...

Chapitre 4 : Le chemin vers le sacerdoce : le grand séminaire de Namur et le service militaire (1958-1962)

Ma famille et son évolution

Après la guerre, ma famille habite une petite maison qu'elle loue dans la ruelle qui conduit à l'église en venant du bas du village de Tohogne. Ma sœur et moi y avons passé des jours heureux. Tandis que je gagnais Marche-en-Famenne pour étudier à l'Institut Saint-Remacle, Georgette, ma sœur, se rendait à Barvaux-sur-Ourthe, à cinq kilomètres de Tohogne, pour y suivre une formation à l'Institut de la Providence tenu par des Sœurs de Champion.

En 1953 ou 1954, mes parents ont acheté une maison dans la rue de Hamoir, actuellement baptisée rue de Presseux. Il s'agissait d'une ancienne ferme qui comportait une étable transformée en magasin par les derniers propriétaires et dont une importante dépendance avait hébergé, pendant longtemps, la forge du village que j'ai encore connue en activité pendant et après la guerre. Cette forge avait comme voisinage les ateliers d'un charron dont j'ai déjà parlé, Joseph Colette. Les deux établissements d'artisans se complétaient sur certains aspects de leur travail : le charron fabriquait des roues de chariots et de charrettes que le forgeron revêtait de cercles de fer. Quand mes parents ont acquis la maison, la forge était à l'arrêt depuis plusieurs années, mais l'atelier était resté presque intact, avec son feu ouvert et son grenier avait recueilli le vaste et impressionnant soufflet qui activait jadis le feu dans lequel le forgeron plongeait ses fers. Entre les pavés de la cour, on trouvait de nombreux clous ayant servi à ferrer les chevaux qu'on attachait, dans l'attente d'entrer dans la forge, à des anneaux restés fixés au mur de la maison. Une petite écurie à l'avant de la forge attestait d'un ancien élevage de porcs. Quelques vestiges d'un fumier le long de la route témoignaient de la présence d'animaux domestiques, vaches et cochons.

Dans l'ancienne forge, papa fit aménager des enclos, afin d'y élever des porcs nourris, en partie, par le « lait de beurre » que mon père ramenait de la laiterie, dans deux grandes cruches pendues aux deux côtés à l'arrière de son vélo. Je vois encore les marchands de bétail venir à la maison pour discuter du prix qu'ils paieraient pour l'achat des porcs engraisés. Marché conclu, ils tapaient dans la main du vendeur. Une grande bétailière s'amenait le lendemain et se déroulait alors le vivant théâtre de l'embarquement des porcs qu'il fallait tirer ou pousser, qui hurlaient souvent en grimpant la pente de la porte arrière du camion abaissée.



Georgette devant le magasin Spar



Georgette et son amie Lisette



Georgette et son amie Fanny

En 1955, un magasin *Spar* s'est installé dans le local déjà aménagé pour accueillir une petite épicerie. Mais la concurrence était rude entre les quatre magasins du village et entre eux et des surfaces commerciales plus importantes qui apparaissaient dans des centres villageois proches et plus développés. Les voitures individuelles se multipliaient, facilitant les déplacements vers ces lieux commerciaux. Maman a fermé son commerce en début 1962 pour faire place à une salle qui pourrait accueillir, un peu plus tard, le repas festif à l'occasion de mon ordination.

Après quelques années passées dans l'école secondaire de Barvaux, ma sœur Georgette a suivi, en internat, une formation d'infirmière à la clinique de Huy. Elle y a vécu d'heureux moments en compagnie d'amies dont certaines, Fanny et Lisette, ont fréquenté notre maison à Tohogne et sont restées fidèles dans leur amitié. Aujourd'hui encore, longtemps après la mort de ma sœur et de mes parents, nous nous rencontrons amicalement, dans le souvenir des moments heureux du passé. Lisette a rencontré son mari, décédé aujourd'hui, lors d'un rassemblement festif dont les jeunes de l'époque avaient le secret. Après ses études, dès janvier 1960, Georgette a exercé son métier d'infirmière pendant quelques années à la clinique Sainte-Rosalie à Liège où, quelques mois plus tard, pendant mon service militaire, je lui rendais une visite hebdomadaire depuis l'hôpital militaire Saint-Laurent où je séjournais.



Georgette (à l'extrême droite) et ses amies de l'école d'infirmières à Huy



Rencontre amicale : Georgette et Georges, Fanny, Lisette et son ami sont présents



Les mêmes amis en pleine forme !

A la fin de ses études, Georgette avait fait la connaissance de Georges Soyeur qui figure déjà sur les photos de fête avec les gais amis de ma sœur. Georges et Georgette se sont mariés le 8 avril 1961 dans l'église de Tohogne. Georges qui habitait Houmart près de Tohogne travaillait au garage de la Compagnie des eaux de Liège. Plus tard, il devint responsable de ce garage qui entretenait et dépannait les nombreux véhicules de la société. Il possédait une voiture de la marque *Peugeot* à laquelle il resta longtemps fidèle et une moto *Saroléa* qu'il me prêta une fois ou l'autre. Cet engin tomba en panne dans la région de La Roche où Georges dut bien venir me rechercher. Que de services de dépannages et de transports Georges m'a rendus au cours des années qui ont suivi son mariage ! Je lui en suis profondément reconnaissant...



Georges et Georgette en amoureux



Georges et René sur la *Saroléa*, devant l'ancienne forge



Georgette et Georges le jour de leur mariage avec leurs parents respectifs :
papa et maman à droite, Georges Soyeur et Léona à gauche

La première enfant de ma sœur et de Georges est née le 3 janvier 1962 : Joëlle. J'étais à Tohogne pendant les vacances de Noël et je me souviens du branle-bas extraordinaire pour emmener Georgette à la clinique de Huy où elle accoucha de la mignonne petite fille qui, à l'âge de sept mois, assista à mon ordination sacerdotale dans la cathédrale de Namur, le 22 juillet 1962. Joëlle a été baptisée le 7 janvier 1962 dans la chapelle extérieure de la clinique de Huy. Jean-Lou est né une année plus tard ; Dominique, ma filleule, l'a suivi et Jean-François, lui, s'est fait attendre quelques années. Bientôt après leur mariage, Georgette et Georges ont fait construire une maison à Esneux où ils ont abondamment mis la main aux briques à nettoyer et aux radiateurs à installer. La petite famille a vécu de nombreuses années dans ce beau village liégeois le long de l'Ourthe. Les enfants furent scolarisés à Esneux d'abord, à Liège ensuite. Ma sœur s'était installée comme infirmière indépendante effectuant les soins à domicile. Presque tous les week-ends, la famille entière se retrouvait à Tohogne, sauf lorsqu'il se passait quelque fête à Esneux où nous nous retrouvions souvent mes parents et moi, du moins lorsque je fus en situation de disposer librement de mes week-ends.



Georgette et Georges et la petite Joëlle



Un des premiers baptêmes que j'ai célébré à Tohogne sous
l'œil attentif du curé Seron



Joëlle et ses grands-parents maternels



Joëlle et son premier bonhomme de neige



Ils sont trois désormais...



Et Jean-François tout sourire !



Le petit Dominique Beaujeant, mon filleul et sa grand-mère maternelle, Ida Leclercq-Dumont



Dominique en vrai pêcheur !

Comme je l'ai évoqué plus haut, j'ai passé de nombreuses vacances à Faulx-les-Tombes chez ma cousine Maddy et ses parents. Mais, dans ce même village, vivaient d'autres membres de ma famille. Ida Dumont, sœur de Joseph Dumont et cousine de maman avait épousé Arthur Leclercq de Tohogne. Pendant de nombreuses années, ils ont vécu à Longwy en France. Arthur travaillait dans la métallurgie florissante à cette époque. Ils eurent deux enfants : Blanche et Francis. Blanche avait épousé un jeune homme de Faulx-les-Tombes, Alex Beaujeant, et résidait dans ce village où Francis vint s'installer plus tard. Arthur et Ida vinrent rejoindre leurs enfants et petits enfants après qu'Arthur fût retraité. Nous rencontrions volontiers ces cousins « français ». Avec Marie, maman de Maddy, ma sœur et moi avons été les saluer à Longwy déjà. Dans les années 50, Blanche et Alex avaient deux grands enfants Joëlle et Alain. Et, le 1 mai 1958, un petit garçon merveilleux est né dans cette famille. Je fus son parrain. Je le rencontrai souvent pendant son enfance et son adolescence. J'ai « concélébré » son mariage dans le temple protestant de Namur en fraternité avec le jeune pasteur de l'époque. Actuellement, Dominique réside en France. Nous correspondons par mail ! Ses grands parents sont morts depuis longtemps, son papa aussi. Sa maman et sa sœur Joëlle sont décédées plus récemment. Son frère Alain qui fut militaire de carrière en Allemagne vit actuellement en Autriche. Nous nous sommes rencontrés récemment lors de la

fête du jubilé de cinquante années d'ordination. Je suis le parrain de deux Dominique : un garçon Dominique Beaujeant, une fille Dominique Soyeur, la fille de Georgette ma sœur.



Oncle René et moi le 29 juillet 1962.

Pendant les années de formation au séminaire de Namur et le service militaire (1958-1962), plusieurs épreuves ont frappé ma famille. Le 29 janvier 1959, Joseph Dumont le cousin de maman que je viens d'évoquer décède. Un peu plus tard, le 6 février, mon oncle René, frère de papa habitant Ocquier est frappé de paralysie et de mutisme. S'il pourra remarcher péniblement, il restera hémiplégique et muet tout le reste de sa vie. Son garçon, Nestor, né hydrocéphale, décède le 25 janvier 1961, tandis que le deuxième fils Joseph célébrera sa « communion solennelle » le dimanche 6 mai 1962.

Mon engagement avec des jeunes

Dès avant mon entrée dans l'internat de Bastogne, je l'ai déjà écrit, j'avais créé à Tohogne un patro pour les garçons, en collaboration avec Sœur Hélène qui avait mis sur pied un patro pour les filles. Pendant les années d'études à Bastogne, à Leuven au Léon XIII et à Namur au grand séminaire, au cours des vacances, j'ai toujours gardé de nombreux contacts avec les jeunes de ma génération à Tohogne et dans la région. A la fin de mes études secondaires, l'*Estu*, une branche de la JEC (Jeunesse étudiante chrétienne) qui agissait au cours des vacances, me permit de m'engager dans des activités de jeunes étudiants dans le doyenné de Barvaux-sur-Ourthe et de vivre mon premier camp sous tente avec des jeunes de la région et avec l'accompagnement des abbés René Collignon de Heyd et Roger Fournaux de Barvaux.

Pendant les années de formation à Leuven et Namur, j'organisais régulièrement des rencontres de réflexion religieuse, pendant les vacances, avec des jeunes que je rassemblais en fonction de leur âge (12-16 ans, 16-22 ans, d'après des indications de mes agendas de l'époque). Inspiré par les pèlerinages pédestres et nocturnes vécus à Louvain entre cette ville et Montaigu, j'organisai une série de marches nocturnes et priantes pour des jeunes de Tohogne et de villages environnants. Le départ se faisait le soir après un rassemblement dans une église où j'initiais un thème et introduisais à la prière. Par petites équipes de cinq ou six participants, les jeunes se mettaient en route en laissant un espace entre les équipes. Un jeune responsable était chargé d'animer un petit partage sur le thème choisi, deux ou trois fois pendant la marche qui se déroulait avec entrain et bonne humeur. Il est parfois arrivé des perturbations : les inconvénients de la pluie et de la longueur fatigante du parcours mal calculée, comme la route entre Marche-en-Famenne et Beauraing d'une quarantaine de kilomètres épuisants ! Bien sûr, la marche comportait des haltes où toutes les équipes se retrouvaient et où nous prenions quelque remontant en nourriture et en boisson. Nous avons fait deux fois la marche entre Tohogne et Banneux comportant une trentaine de kilomètres. Nous participions à la messe à l'arrivée au sanctuaire, avant d'être rapatriés en voiture par des parents dévoués. Lors de la première marche vers Beauraing au départ de Marche-en-Famenne, la longue ligne droite terminant le parcours au petit matin déjà éclairé en a fatigué plusieurs. Un d'entre les pèlerins a même enlevé ses chaussures et est arrivé pieds nus à bon port, malgré quelques difficultés. Le chanoine Massart, recteur des sanctuaires nous a accueillis à une heure très matinale. Avant la célébration de la messe, il nous a communiqué

une bonne parole dans la chapelle votive. Hélas, plusieurs courageux pèlerins n'ont pu s'empêcher de somnoler pendant l'instruction qui évoquait les apparitions de la Vierge aux quatre voyants de Beauraing. Un deuxième pèlerinage vers ce lieu de prière fut plus court. Il se déroula de Jemelle à Beauraing. Nous connûmes aussi une marche entre Tohogne et La Sarthe à Huy où la communauté des pères dominicains nous a accueillis. Un des pèlerins s'endormit dans le confessionnal où un religieux distillait aussi la bonne parole. Une autre destination fut le monastère et l'église des Carmes de Chèvremont. Le départ avait été pris à Poulseur. A l'époque déjà, Chèvremont était le lieu du pèlerinage annuel de sportifs professionnels.



Cette photo est prise lors d'une halte au cours d'un pèlé nocturne Tohogne-Banneux. Les marcheurs sont fatigués ; la pluie est abondante.

En ces temps-là, dans le doyenné de Barvaux, deux prêtres encore jeunes ont suscité de nombreuses activités pour les jeunes : rencontres de partage, marches-pèlerinages, etc. J'ai retenu le nom de l'abbé Louis Dethienne, curé de Noiseux qui devint plus tard doyen à Bastogne. Joseph Deharre, jeune instituteur à Tohogne et quelques autres grands jeunes gens constituaient une équipe responsable des animations. Nous avons participé à plusieurs « *Routes des jeunes* » organisées vers les sanctuaires de Beauraing, par le diocèse de Namur. Celle de 1959 comprenait 769 routiers, du moins selon ce que j'ai noté dans mon agenda.

Au grand séminaire de Namur : première théologie (1958-1959)



Grand séminaire de Namur (vue d'ensemble)



Mgr André-Marie Charue



Cour intérieure du séminaire (actuellement)

La vie au séminaire

En octobre 1958, les séminaristes, dont j'étais, rentraient, nombreux, au grand séminaire de Namur. Ils étaient accueillis par le président Mgr Roger Lefèvre, le directeur le chanoine Louis Thiry et le corps professoral comportant les abbés Georges Koerperich, Elie Voosen, Joseph Havet, Jacques Etienne, Marcel Didier et André Simonet, directeur spirituel. Trois hommes, célibataires endurcis, assuraient la porterie, l'entretien et le chauffage de la vaste maison : Albert, Edmond et Alphonse. Des religieuses de la Charité de Namur étaient préposées aux cuisines, aidées par quelques jeunes dames. Monseigneur André-Marie Charue était l'évêque de Namur depuis 1942. Sa résidence, l'évêché, communique directement avec le bâtiment du séminaire. Le grand jardin de l'évêché est accessible du séminaire, par une petite porte qui s'ouvre sur la cour. A l'occasion de certains jours de fêtes, les séminaristes avaient le droit de profiter de ce jardin bien entretenu pour s'y promener par trois ou plus, selon la règle sacrée qui leur était rappelée régulièrement par le président. En promenade dans la cour, pendant les récréations ou encore en promenade à la citadelle pendant le temps de midi ou en ville certains jours, les séminaristes ne pouvaient que rarement se trouver seuls (*raro unus*), jamais par deux (*nunquam duo*), mais toujours par trois au moins (*semper tres*). La règle voulait sans doute protéger ces jeunes clercs des « amitiés particulières ». Elle était pourtant en nette contradiction avec les évangiles qui nous racontent que Jésus a envoyé ses disciples « deux par deux » pour accomplir leur stage de prédication en Palestine...

Les bâtiments du séminaire étaient vétustes et leur équipement intérieur en électricité, distribution d'eau et mode de chauffage datait du début du vingtième siècle sinon du dix-neuvième. Des fils électriques sans gaine circulaient dans tout l'établissement et s'accumulaient en faisceaux menaçants aux points stratégiques des embranchements et surtout près du compteur. Quel électricien magicien et charismatique pouvait bien s'y retrouver dans cet équipement complexe et dangereux ? Notre ami Alphonse, disait-on. Les chambres des séminaristes étaient éclairées le soir par une sorte de lampe de chevet en cuivre et équipée d'une ampoule particulière pourvue d'un culot à baïonnette (plutôt qu'à vis). Le support électrique de l'ampoule était relié à la distribution par un long fil libre, ce qui permettait de déplacer la lampe dans toute la chambre, tantôt pour éclairer la table de travail, tantôt le coin du lit. Aucun évier dans les cellules des séminaristes ! Dès leur premier jour passé au séminaire, ils allaient en ville acheter aiguère et bassin, serpillères, brosse et ramassette. Tous les jours, ils devaient se ravitailler en eau pour leurs ablutions matinales. Les anciens qui nous avaient précédés devaient pomper cette eau à la grande pompe située au milieu de la cour. Nous étions des privilégiés ; le froid des hivers nous était épargné. Par étage constitué de longs couloirs disposés en U, deux robinets étaient disponibles aux extrémités des deux branches du U. Chaque séminariste devait entretenir sa chambre et en assurer la propreté et la décoration. Bien sûr, celle-ci devait être sobre et s'accorder à la *dignité* d'un séminariste dont le Président nous parlait aussi régulièrement. Aucune radio n'était tolérée dans les chambres. Mais sans doute quelque resquilleur possédait une radio à galènes... Ecouter la radio pour s'informer était possible, mais seulement aux heures de récréation, grâce à un appareil disposé dans une des salles de jeux et de détente.



Pape Pie XII



Cardinaux arrivant au conclave



Le bon pape Jean XXIII

Pourtant, ce local fut un jour occupé au-delà des récréations pour l'écoute de la radio. Ce fut pendant le conclave réuni à Rome après la mort du pape Pie XII en octobre 1958. Lorsque le Président du séminaire entendait à sa propre radio un commentaire annonçant une fumée s'échappant de la mince cheminée de la chapelle Sixtine à Rome, il faisait sonner la cloche qui réglait la vie au séminaire et les étudiants qui le souhaitaient venaient s'agglutiner autour du poste de radio communautaire pour écouter les nouvelles plusieurs fois décevantes puisque la fumée était noire. Cependant, un jour, la fumée blanche fut annoncée triomphalement. Il fallut attendre encore de longues minutes avant que le journaliste annonce l'arrivée du nouveau pape au balcon de la basilique Saint-Pierre et que le cardinal responsable proclame : « *Nuntio vobis gaudium magnum : habemus papam !* »⁴⁴ Notre étonnement fut grand quand le cardinal nous annonça le nom d'un inconnu pour nous : Angelo Roncalli. Cet étonnement se doubla d'un scepticisme déçu lorsqu'on apprit l'âge du patriarche de Venise qui venait d'être élu au plus haut degré de la hiérarchie de l'Eglise catholique. Il était âgé de presque 78 années ! Qui était-il ce mystérieux cardinal providentiel pour remplacer le prestigieux pape Pie XII ? Malgré la présence du Président que nous appelions « *le Père* », un séminariste se risqua à s'interroger à haute voix : « *Ce nouveau pape est-il de droite ou de gauche ?* » La réaction du « *Père* » ne se fait pas attendre : « *Vous savez bien, Jean, que dans l'Eglise, il n'y a pas de droite ni de gauche !* » L'assemblée des séminaristes riait sous cape en attendant d'en savoir plus sur celui qui allait apparaître bientôt comme le « *bon pape Jean* » et qui allait provoquer l'étonnement universel en ayant l'audace ou la naïveté d'annoncer la convocation d'un concile œcuménique. Il fit cette annonce dans un local annexe de la basilique Saint-Paul-hors les murs, le 25 janvier 1959, devant un groupe de cardinaux médusés.



Vieille pompe dans la cour du séminaire



Grand auditoire du séminaire dans son aménagement récent

Deux auditorios accueillaien les séminaristes de première année : un grand auditoire situé au rez-de-chaussée était un lieu très fréquenté par tous les séminaristes. Chaque matin s'y déroulait le temps de prière et celui de la méditation silencieuse qui durait une demi-heure. Ce temps était chronométré par un séminariste de quatrième année juché dans la haute chaire qui dominait l'esplanade de bancs scolaires qui pouvaient se transformer en prie-Dieu si l'envie nous venait de nous agenouiller pendant la méditation. Bien sûr, ce grand auditoire servait essentiellement aux cours. Ceux-ci étaient donnés du haut de la chaire à l'ensemble des séminaristes des quatre années (beaucoup d'étudiants de deuxième année effectuaient cependant leur service militaire). L'auditoire était assez spacieux pour accueillir l'unique soirée de fête annuelle : la fête des Cibistes⁴⁵, c'est-à-dire des séminaristes effectuant leur

⁴⁴ « *Je vous annonce une grande joie : nous avons un pape !* »

⁴⁵ Le nom de CIBI et cibistes vient de *Centre d'instruction brancardiers et infirmiers* installé à Alost.

service militaire. Le deuxième auditoire, plus modeste mais aussi plus moderne, rassemblait les débutants en théologie pour certains cours d'initiation en dogmatique, en Ecriture Sainte et en « éloquence sacrée ». Un tableau noir pouvait se replier et ainsi dégager un écran qui servait aux projections cinématographiques admirablement gérées par le chanoine Joseph Havet pendant des week-ends.

Austérité et discipline : deux caractéristiques de la vie au séminaire. Nous y résidions un trimestre entier, sans congé. Et les vacances de Noël et de Pâques ne commençaient qu'après la célébration de ces deux fêtes à la cathédrale, en grande pompe. Lors des grandes fêtes liturgiques, nous revêtions un surplis au-dessus de notre soutane et nous coiffions un ridicule « bonnet carré », la barrette qui pouvait indiquer le degré de formation théologique selon qu'elle comportait trois ou quatre « cornes » à son sommet. Les chanoines revêtus d'un surplis et d'une petite cape nommée camail ou d'un long manteau rembourré de peau d'hermine, selon les saisons, portaient aussi la barrette agrémentée d'un léger filet rouge et d'une houppette rouge aussi à son sommet. Les séminaristes et les chanoines faisaient cortège, précédant l'évêque. Celui-ci était accompagné de quelques séminaristes qui effectuaient des fonctions antiques bien précises. Les *caudataires* portaient la traîne de l'évêque, très longue à cette époque. Les deux *familiers* entièrement vêtus de noir et portant gants de même couleur s'avançaient, mains jointes, solennels et impressionnants, comme des gardes du corps. Un séminariste, le *céroféraire*, assistait tous les déplacements de l'évêque pendant l'office, en portant un petit lampadaire supportant une bougie. C'était là un vestige démodé et inutile d'un temps où l'éclairage électrique n'existait pas ! Le cortège presque folklorique prenait le départ de l'évêché et du séminaire et faisait route vers la cathédrale située sur la place Saint-Aubain qui porte le nom du saint patron du diocèse ; le cortège entrait majestueusement dans l'édifice religieux par la grande porte centrale exceptionnellement ouverte. Il gagnait les stalles du chœur fermé par une grille. L'évêque s'installait sur le trône pontifical surmonté d'un baldaquin. Il se dépouillait de sa traîne et on le revêtait d'une aube, de surplis, de trois chasubles et de chaussettes de la couleur liturgique. Les dimanches ordinaires, chanoines et séminaristes se retrouvaient encore dans les stalles du chœur, mais les chanoines s'étaient accoutrés dans une des sacristies de la cathédrale, tandis que les séminaristes revêtus du surplis et coiffés de la barrette étaient entrés par une porte discrète à l'arrière de l'église, au niveau de sa crypte.

Les après-midi des dimanches et jours de fêtes, le chœur de la cathédrale se remplissait encore des chanoines et séminaristes pour la célébration de l'office des vêpres. Je me souviens de francs moments de détente au cours de ces offices où nous restions longtemps assis faisant face aux condisciples et aux chanoines des stalles opposées. Certaines têtes des voisins d'en face, coiffées de barrettes parfois placées de façon originale, déclenchaient les rires, tandis que des réflexions humoristiques de certains chanoines détendus nous amusaient aussi. Cependant, notre piété et notre recueillement restaient impressionnants !

Histoires de barrettes...



sur un apprenti...



sur des professionnels...



sur des dignitaires (actuels)...



sur une Éminence...

Si les congés étaient rares, les temps de promenades contribuaient à la détente. Chaque jour, après le dîner, il était permis de grimper à la citadelle et d'y circuler, si possible en disant son chapelet ! Ainsi, j'ai parcouru la merveilleuse citadelle de Namur par tous ses chemins et ses sentiers, admirant ses fortifications et les paysages qu'elle permet de découvrir : la ville, le confluent de la Meuse et de la Sambre, le panorama de Jambes et La Plante avec l'île Vas-t'y-Frotte... Un jour par semaine (le jeudi ?), la destination de la promenade d'après-midi était située à Salzinnes, près de la Sambre, dans la propriété que nous appelions la « *maison de campagne* ». Celle-ci était située sur l'espace de l'ancienne abbaye de Salzinnes où séjourna la célèbre sainte Julienne de Cornillon morte à Fosses-la-Ville. Cette Abbaye du Val-Saint-Georges était une abbaye de moniales cisterciennes, fondée au début du XIII^e siècle dans la plaine de Salzinnes, en bord de Sambre. Elle fut supprimée à la fin du XVIII^e siècle. Ce quartier de campagne comportait une ferme en pleine activité qui fournissait, de temps en temps, un beurre excellent au séminaire. Voisin de la ferme, un solide bâtiment en pierre nous hébergeait en cas de pluie et, par tous les temps, vers 16 heures pour le délicieux goûter préparé pour nous par une religieuse que nous surnommions « Boubou ». Les pâtisseries, sortes de cougnoux qu'elle nous servait, nous les appelions irrespectueusement les « *fesses à Boubou* ». Un vaste terrain de football permettait aux séminaristes sportifs de se défouler. Vous devinez que je n'étais pas de ceux-là. Je préférais flâner avec quelques compagnons en échangeant de tout et de rien. Le samedi, nous pouvions circuler plus librement en ville ou dans les alentours, à condition d'être coiffés du traditionnel chapeau ecclésiastique. Si quelqu'un dérogeait à cette obligation et qu'il était repéré par *le Père* qui circulait à vélo, il recevait une sévère remontrance. Notre évêque lui-même tenait beaucoup à cette tenue qui confirmait notre fameuse « *dignité ecclésiastique* ». Mais, bientôt, comme le dira Mgr Charue lui-même, la bataille du chapeau sera perdue, en raison de l'apparition du clergyman le 1 janvier 1963.

Vues du haut de la citadelle de Namur...



panorama de la ville...



confluent de la Sambre et de la Meuse...



l'île Vas-t'y-Frotte

Pendant les récréations qui séparaient les cours, nous pouvions nous promener en faisant des tours dans le jardin intérieur, à l'époque agrémenté de vieux pommiers. Bien sûr, la règle « des trois » devait être respectée. Souvent, *le Père* distribuait le courrier pendant ces courtes promenades. A l'intérieur du bâtiment, nous disposions de salles de jeux dont une équipée de tables de ping-pong. Il était interdit pour tous de fumer, sauf les jours déclarés de « fumus » autorisé par l'évêque en raison d'une fête particulière. Mais, les resquilleurs à cette règle devaient être nombreux...

Dans ce séminaire austère, les occasions de détente et d'activités culturelles ne manquaient cependant pas. J'ai déjà évoqué ces soirées dominicales au cours desquelles le professeur Joseph Havet nous présentait des films intéressants. Dans mes petits agendas de l'époque, je peux repérer des titres de films projetés. En 1958-1959, j'ai noté : *Jour de fête* de Jacques Tati, *Le Sel de la terre*, *Le Chemin du ciel*, *La Strada* de Fellini, *La Traversée de Paris* avec

Bourvil et Jean Gabin, *Deux hectares de terrain*, un film indien, *Fille de Province* avec Grace Kelly... De nombreuses et intéressantes conférences ont aussi occupé des soirées ou des après-midi. J'ai noté quelques-unes dans les agendas de 58-59 : conférence du professeur théologien Georges Thils sur l'œcuménisme, et, sur le même sujet, conférence de l'abbé Michalon, conférence du professeur et philosophe louvaniste Albert Dondeyne intitulée « *Espérance chrétienne et monde d'aujourd'hui* », conférence et exposition sur la Corée par nos condisciples coréens Gabriel Ri et Joseph Rim, conférence sur les prêtres dans l'enseignement par l'abbé Albert Maniet professeur à l'Institut Saint-Louis à Namur, conférence sur l'Islam par le Père Cyrille, conférence par Mgr Descamps, éminent exégète, sur la résurrection dans le nouveau testament... La fête des Cibistes que j'ai déjà évoquée constituait une soirée de détente, chaque année mémorable. Elle avait lieu un samedi, en 1958, le 22 novembre. Ce jour-là, la salle du grand auditoire connaissait une métamorphose radicale : elle devenait salle de music-hall. Une scène était dressée ; des tables et des chaises accueillaient les spectateurs comme dans un cabaret parisien. Professeurs, séminaristes et Cibistes, les séminaristes militaires, passaient de bons moments d'amitié et de rire. Quelques garçons effectuaient le service des boissons aux tables. Ils avaient revêtu la tenue impeccable des garçons de la friterie Mathoz qui prêtait volontiers ces uniformes. Des séminaristes talentueux réalisaient un spectacle composé de **sketches**, de mimes, d'évocations diverses concernant les professeurs (par exemple, le voyage en Palestine, en Egypte et Turquie des abbés Simonet et Didier). Paul Malherbe fut la vedette incontestée des soirées que j'ai connues alors qu'il était encore séminariste à Namur !

Sur le plan spirituel, plusieurs week-ends étaient consacrés à des recollections ; au moins deux retraites vécues en silence jalonnaient l'année académique et, régulièrement, le directeur spirituel André Simonet nous faisait de riches instructions religieuses.

Les cours de théologie

Mais, bien sûr, les cours de théologie et l'étude occupaient l'essentiel de notre temps au séminaire. D'après l'étymologie et les mots grecs qui le composent, le terme *théologie* évoque un « discours sur dieu ». Dans les séminaires chrétiens, la théologie est la discipline (ou la science) qui traite essentiellement du Dieu de la foi connu dans sa révélation. La théologie fait appel aux différentes méthodes scientifiques parmi lesquelles l'histoire tient, actuellement, une place particulière, en restituant les documents de la foi à leur contexte, et en s'employant à les faire revivre. Mais la théologie bénéficie aussi des apports de la philosophie, de la psychologie, de l'ethnologie et, en général, de toutes les sciences qui permettent de mieux connaître l'homme, auquel Dieu se révèle.

La théologie enseignée au séminaire se répartissait en plusieurs branches qui comprenaient elles-mêmes divers chapitres importants qui se déroulaient tout au long des quatre années d'enseignement théologique. Une première branche était l'*Ecriture sainte* qui nous faisait découvrir la bible en s'intéressant à son inspiration, à l'histoire de son interprétation et en parcourant en détails quelques livres des ancien et nouveau testaments. Une autre branche s'appelait la *dogmatique*. Après un cours d'introduction de dogmatique fondamentale, les professeurs étaient censés parcourir les dogmes de l'Eglise : création, rédemption, incarnation, résurrection, Eglise... Le cours de *morale théologique* approfondissait les grands aspects de la morale chrétienne en les resituant dans certains secteurs de la vie, comme le mariage, par exemple. Le cours de *liturgie* était censé nous faire découvrir, en profondeur, les sacrements de l'Eglise et nous préparer à les célébrer. Un cours d'*histoire* nous éclairait sur la longue et tumultueuse histoire de l'Eglise, tandis qu'un cours de *droit canon* nous faisait

découvrir quelques aspects du droit ecclésiastique. Quelques petits cours plus restreints nous ouvraient l'esprit à des aspects contemporains de la pastorale, comme le cours consacré à l'enseignement social de l'Eglise (donné par le chanoine Robert Philippot) et celui concernant l'Action catholique (donné par l'abbé Jean Gilson futur doyen d'Auvclais). En première année, un cours était pompeusement dénommé « *éloquence sacrée* ». Grâce au chanoine Simonet, nous découvrions les règles d'une bonne prédication. Des exercices pratiques étaient même réalisés, entre nous séminaristes et devant le professeur qui possédait déjà un enregistreur qui lui permettait de nous faire réentendre, chez lui, nos performances rhétoriques et de critiquer notre éloquence. Mon agenda a retenu, en date du 13 janvier 1959, mon premier sermon prononcé devant mes condisciples et le professeur. Il était consacré à l'entrée de Jésus à Jérusalem.

Le professeur Joseph Havet donnait le cours de **dogmatique** qui était censé, pendant les quatre années de formation théologique, faire le tour des grands dogmes qui constituent le contenu de la foi de l'Eglise catholique. Mais il fallait d'abord initier les jeunes théologiens aux problèmes généraux posés par le contenu des dogmes, leur apparition et, aussi, leurs développements à travers les conciles, certes, mais encore à travers la réflexion des théologiens spécialisés. Pour parler de cette « évolution du dogme », Joseph Havet faisait volontiers référence à un de ses anciens maîtres à l'université catholique de Louvain, le chanoine René Draguet qui, à cette époque, était encore professeur à l'UCL, mais interdit par Rome d'enseignement théologique dans la faculté. Il devait se cantonner dans l'enseignement de langues orientales. Né à Gosselies en 1896 et prêtre en 1919, René Draguet avait obtenu le titre le plus prestigieux en théologie, la maîtrise. Il enseignait la théologie fondamentale à Louvain. Esprit positif, René Draguet enseigne une méthode théologique basée sur la critique historique différant fortement de la théologie spéculative, essentiellement déductive. Il encourage une théologie vivante en lien avec les réalités concrètes et l'histoire des hommes. En 1941, il exprime ses options théologiques dans un petit livre intitulé *Histoire du dogme catholique* ⁴⁶. Son livre est condamné par les autorités romaines et lui-même est interdit d'enseignement de la théologie dogmatique fondamentale.

Draguet est ainsi emporté par une grande vague d' « épuration théologique » qui touche plusieurs théologiens dans l'Eglise. Le plus connu de ces théologiens est le dominicain Marie-Dominique Chenu. Celui-ci avait d'abord reçu sa formation philosophique au couvent des dominicains appelé le Saulchoir à Kain, près de Tournai. A Rome, il découvre la théologie et les tensions qui la traversent, aussi bien au niveau de la dogmatique que de l'exégèse. Déçu par l'« *ignorance de l'histoire* » qu'il observe chez ses professeurs, il commence à s'initier à l'exégèse historique suivant les méthodes du Père Lagrange. Il suit en même temps les cours du P. Garrigou-Lagrange, thomiste « *imprégné de scolastique* ». Après son ordination, il préfère retourner au Saulchoir pour y enseigner la théologie, plutôt que de rester à Rome où il aurait pu faire une brillante carrière dans une des nombreuses institutions de formation théologique et, comme il l'a dit lui-même avec humour, devenir cardinal ! En 1937, une conférence d'ouverture de l'année académique au Saulchoir prononcée par le Père Chenu est publiée *pro manuscripto* sous le titre de *Une école théologique : Le Saulchoir* ⁴⁷. Pour le Père Chenu, la théologie devait sortir des perspectives dogmatiques traditionnelles pour intensifier sa curiosité sur le monde, lieu où se joue la scène de l'histoire du salut. Aussi, le dominicain présente une théologie de l'histoire, une théologie ancrée dans les réalités de la vie que Chenu

⁴⁶ René Draguet, *Histoire du dogme catholique*, Paris, Albin Michel, 1941

⁴⁷ Marie-Dominique Chenu, *Une école de théologie : Le Saulchoir*, Tournai-Paris, 1937

découvre dans ses engagements au service du monde ouvrier en particulier et dans l'Action catholique incarnée par son ami l'abbé Joseph Cardijn.

A cette époque, en Belgique, un autre dominicain, le Père Louis Charlier s'était fait le disciple de René Draguet en réexprimant ses options théologiques dans un livre intitulé : *Essai sur le problème théologique*⁴⁸. En 1942, les livres évoqués ici des deux théologiens dominicains sont mis à l'index (donc condamnés) par l'autorité du Saint-Office, congrégation romaine héritière de l'Inquisition.

De plus, en août 1950, une nouvelle encyclique du pape Pie XII ébranle profondément tous les théologiens. Cette encyclique est intitulée *Humani generis* et, en sous-titre, elle indique clairement son objectif : dénoncer « *quelques opinions fausses qui menacent de ruiner les fondements de la doctrine catholique* ». Après la parution de cette encyclique, plusieurs catholiques se demandèrent si le pape n'avait pas voulu se prononcer entre deux tendances théologiques, en désavouant l'effort entrepris alors par les représentants de l'une d'elles, pour rendre le message chrétien plus assimilable au monde moderne. Dès lors, il serait désormais davantage dans l'esprit de l'Eglise de s'abstenir de toute recherche en dehors des chemins battus. Quelques-uns redoutèrent même que le document ne soit le prélude d'une « nouvelle vague de terreur intégriste » en étant exploité, contre les intentions du pape lui-même, par des personnes qui renoncent volontiers à penser et voudraient que tous y renoncent comme elles.

Ce climat délétère dans le domaine de la recherche théologique n'a pas empêché un effort courageux tenté par certains théologiens pour mieux adapter la présentation de la doctrine de l'Eglise aux exigences contemporaines. Il fallait d'abord recentrer la pensée chrétienne sur ses sources profondes, l'Ecriture sainte et la tradition patristique. Il fallait aussi s'appuyer sur l'expérience du monde et de la vie, considérés sous toutes leurs dimensions et mener une réflexion loyale et lucide au-delà des formules stéréotypées.

Au moment où j'effectuais ma formation théologique à Namur, l'enjeu du conflit ayant impliqué Chenu, Draguet et Charlier était toujours actuel : fait-on de la théologie abstraite et déductive ou bien pense-t-on la foi en Jésus-Christ en lien avec les réalités concrètes et l'histoire des hommes ? La grande querelle de ce qu'on a appelé la « *nouvelle théologie* » s'apaisera seulement lors du concile Vatican II où les protagonistes de cette nouvelle théologie, qui furent sanctionnés jadis, sont réhabilités par le bon pape Jean, tels Marie-Dominique Chenu, Yves Congar et d'autres encore.

Le chanoine Joseph Havet avait, bien sûr, fait l'option d'une théologie qui cherche des réponses aux problèmes du temps, plutôt que de se contenter de répéter des formules anciennes. Ses cours manquaient sans doute de systématisation, mais, ils nous ouvraient l'esprit et faisaient de nous, progressivement, des jeunes théologiens éveillés et critiques. Joseph Havet était aussi passionné par l'œcuménisme. Il fréquentait régulièrement le temple protestant du boulevard d'Herbatte à Namur où se déroulaient déjà des rencontres œcuméniques et même des assemblées de prière réunissant catholiques et protestants. Grâce aux cours du chanoine Havet, nous connaissions le Conseil œcuménique des Eglises de Genève, ses divers départements et son histoire. Nous apprenions à connaître les noms d'hommes engagés dans le mouvement œcuménique, alors que l'Eglise catholique s'en tenait officiellement encore à distance.

⁴⁸ Louis Charlier, *Essai sur le problème théologique*, Bibliothèque Orientations – Section scientifique, 1, Thuillies, Ramgal, 1938

Pendant mes études théologiques à Namur, Joseph Havet quitta sa charge de professeur pour devenir, d'abord et pour peu de temps, doyen de Dinant. Il reprit bientôt le service de l'enseignement théologique qui le passionnait en devenant professeur à l'Université catholique de Louvain. Au séminaire, il fut remplacé par le jeune abbé Ephrem Pirson, fraîchement diplômé dans une faculté de théologie à Rome. Après son éméritat à Louvain, le chanoine Havet resta un prêtre et un théologien engagé et habité par les perspectives ouvertes par le concile Vatican II. Il souffrit beaucoup de la nomination d'André Léonard comme évêque de Namur et, surtout, à cause de la manière dont il géra le diocèse et, en particulier le séminaire de Namur. Il finit ses longs jours dans une maison de repos namuroise, suivant avec grande lucidité l'actualité de l'Eglise qui est à Namur et de l'Eglise universelle. Il avait plus de nonante ans à sa mort. Tous ses anciens disciples lui vouent, je pense, une grande reconnaissance pour celui qu'il a été auprès d'eux.

Le cours d'**exégèse de l'Ecriture sainte** était donné par un jeune professeur, consciencieux et compétent, l'abbé Marcel Didier. L'exégèse est l'explication, l'interprétation de la bible. Elle met en œuvre toutes les disciplines capables d'en éclairer le texte : histoire, archéologie, linguistique...

Depuis la plus haute antiquité chrétienne, les premiers pasteurs et prédicateurs savaient qu'on peut lire l'Ecriture selon plusieurs modalités, comme, par exemple, celle de la lecture littérale ou celle de l'interprétation allégorique. Encore fallait-il avoir accès aux textes bibliques. La plupart des livres de l'ancien testament sont rédigés en hébreu. Plusieurs livres de l'ancien testament et ceux du nouveau testament sont écrits en grec. Quand l'usage du latin s'est généralisé en occident, les chrétiens disposaient de différentes traductions latines de la bible. Entre la fin du IV^{ème} siècle et le début du V^{ème}, saint Jérôme réalisa une traduction latine d'une bonne partie du nouveau testament à partir du grec et une traduction de la plupart des livres de l'ancien testament à partir du texte hébreu. Cette version latine est connue sous le nom de *Vulgate*, même si elle a connu des modifications et des compléments après Jérôme. Ainsi, pendant des siècles, en Occident, la lecture et les commentaires de la bible se sont réalisés à partir de traductions latines. Mais, à la Renaissance, à partir du XVI^{ème} siècle, certains humanistes, comme Erasme et les réformateurs protestants répandent des commentaires bibliques à partir des sources hébraïques et grecques. C'est ainsi qu'à l'initiative d'Erasme et d'autres humanistes, le *Collège des trois langues* est créé dans le cadre de l'Université de Louvain, afin d'y promouvoir l'enseignement des trois langues anciennes : l'hébreu, le grec et le latin. Cette institution universitaire bouscule l'exégèse traditionnelle et cherche à promouvoir une rénovation théologique. Ceci ne plaît guère aux professeurs de la faculté de théologie louvaniste de l'époque.

Plus tard, les progrès scientifiques et historiques mettent de plus en plus en question l'exégèse traditionnelle catholique. La crise éclate vraiment au XIX^{ème} siècle avec des personnalités comme Ernest Renan et des exégètes dont la figure de proue est Alfred Loisy. Ces novateurs sont qualifiés de "*modernistes*" par l'Eglise catholique. Léon XIII promulgue une première encyclique sur l'étude des textes bibliques, *Providentissimus Deus* (1893)⁴⁹. Le pape y précise

⁴⁹ *Providentissimus Deus, Sur l'Étude des Saintes Écritures*, est une encyclique publiée par le pape Léon XIII le 18 novembre 1893. Il y passait en revue l'histoire des études bibliques depuis les Pères de l'Église jusqu'à maintenant, condamnait les erreurs du rationalisme et de la critique radicale, exposait les principes de l'étude des Saintes Écritures et donnait ses instructions sur la façon de les enseigner dans les séminaires. Il parlait aussi des contradictions apparentes entre la bible et la science physique, ou entre telle partie des Saintes Écritures et telle autre et montrait comment de telles contradictions apparentes pouvaient être résolues.

que l'enseignement de la bible concerne essentiellement les vérités et les moyens nécessaires au salut, ce qui est déjà une façon de dire que la bible ne prétend rien affirmer sur le plan scientifique.

Au début du XX^e siècle, sur les plans de l'histoire et de l'exégèse biblique le décret *Lamentabili*⁵⁰ et l'encyclique *Pascendi*⁵¹ de Pie X combattent toutes les recherches nouvelles en exégèse et en théologie dogmatique. Ces recherches étaient souvent audacieuses et parfois directement opposées aux enseignements traditionnels de l'institution ecclésiastique.

Mais les catholiques ne renoncent pas pour autant à l'exégèse. Parmi les centres catholiques de l'exégèse biblique, le plus remarquable est probablement l'École biblique et archéologique française de Jérusalem fondée autour de 1873 par le père dominicain Marie-Joseph Lagrange. L'inauguration de l'*École pratique d'études bibliques* a lieu le 15 novembre 1890. Le Père Lagrange crée ensuite la *Revue biblique* en 1892, initie le congrès biblique de Fribourg en 1897, lance en 1900 la collection des *Études bibliques*, et les conférences de Toulouse consacrées à la bible en 1902.

Le Père Lagrange applique la méthode historico-critique à l'étude de la bible. Plusieurs ordres et instances religieuses s'en émeuvent. Soupçonné de modernisme et de rationalisme, il reçoit des interdictions de publication et des blâmes, en 1907 et 1911. Il demeure humblement soumis.

Le père Lagrange a relevé un grand défi : celui de la critique rationaliste et moderniste de la Bible. Les observations des rationalistes comme Renan ou Loisy désarçonnaient beaucoup de chrétiens. Il fallait prendre le taureau par les cornes. Le père Lagrange étudia la critique textuelle et la critique littéraire, l'archéologie, la géographie palestinienne, la topographie etc. Il tenait à la pédagogie pratique de type expérimental. Aussi se déplaçait-il sur le terrain où le peuple de Dieu a vécu les grands événements de l'Histoire du salut. Disciple de saint Thomas d'Aquin, il ne redoutait point les découvertes scientifiques sachant que « *la Vérité rend libre* » (Jean 8, 32).

En 1943 l'encyclique *Divino Afflante Spiritu*⁵² de Pie XII marque un tournant en exégèse : le pape encourage explicitement les *méthodes critiques* et le recours aux *sciences profanes utiles à l'interprétation de l'Écriture*.

Lorsque j'effectuais les études de théologie et suivais les cours d'exégèse de Marcel Didier, la relation du Magistère de l'Église catholique à l'Écriture sainte, surtout quand il s'agissait de son interprétation, traversait encore des turbulences qui étaient loin d'être terminées. Depuis

⁵⁰ ***Lamentabili Sane Exitu*** (Avec de lamentables résultats) est une constitution apostolique donnée par le Pape Pie X le 3 juillet 1907. Ce document constitue un syllabus, à rapprocher du syllabus politique de Pie IX. Il affirme l'historicité complète des évangiles et leur inerrance parfaite. Pie X y condamne ce qu'il considère comme les soixante-cinq principales erreurs du modernisme.

⁵¹ Datée du 8 septembre 1907, et faisant suite au décret *Lamentabili*, l'encyclique *Pascendi* de Pie X signait la condamnation solennelle du modernisme — défini comme « *le collecteur de toutes les hérésies* » — et, pour la première fois, présentait une synthèse du mouvement novateur tel qu'il était perçu à Rome. L'exposé doctrinal était suivi d'une partie disciplinaire dont nous parlerons plus loin : le *serment antimoderniste*.

⁵² ***Divino Afflante Spiritu*** est une encyclique écrite par le pape Pie XII et donnée à Rome le 30 septembre 1943. L'encyclique commence par les mots : « *Sous l'inspiration de l'Esprit Saint [en latin *Divino afflante Spiritu*], les écrivains sacrés ont composé les livres que Dieu dans sa paternelle bonté a voulu donner au genre humain* ».

le XVII^e siècle, nous l'avons déjà dit, le texte biblique était soumis au feu roulant des questions posées par l'histoire et la critique scientifique. Parmi les points névralgiques : les sources et la rédaction du Pentateuque, l'historicité des évangiles, l'inspiration des Écritures et leur inerrance (elles ne peuvent pas se tromper)...

Mais l'encyclique *Divino Afflante Spiritu* encourageait les exégètes catholiques à s'engager dans la recherche scientifique. Son impact fut considérable sur l'étude et la vulgarisation de la bible. Citons, dans les années cinquante, les efforts de la *Ligue catholique pour l'Évangile* et la naissance des *Cahiers Évangile*, la parution de la *Bible Liénard* (1950) et bientôt celle de la *Bible de Jérusalem* (1955).

Les questions d'interprétation continuèrent néanmoins à faire l'objet de discussions et de polémiques. Le débat fut particulièrement vif pendant la période qui s'étend de janvier 1959 - date de l'annonce du Concile par Jean XXIII - à octobre 1962 - qui correspond au moment de son ouverture officielle.

Ainsi, en 1961, avec l'approbation de la Commission Biblique Pontificale, le Saint-Office publia un bref document intitulé *De germana veritate historica et obiectiva S. Scripturae* (La vérité historique et objective de l'Écriture sainte). À côté de remarques positives sur l'intérêt nouveau des catholiques pour la bible, le texte alertait les exégètes catholiques contre une approche trop historique de la vie et de l'activité de Jésus, y voyant une source de confusion et d'affaiblissement de la foi. L'impact de "l'histoire de la rédaction" – en particulier les travaux des protestants Bultmann et Dibelius – inquiétait. Comme un avertissement, deux professeurs de l'Institut Biblique Pontifical furent suspendus d'enseignement.

Malgré les difficultés d'un enseignement solide et actuel de l'exégèse, le professeur Marcel Didier nous a positivement éclairés sur les problèmes complexes de l'inspiration de l'Écriture et de son inerrance. Avec lui, au cours des années d'études au séminaire de Namur, nous avons parcouru les textes principaux des deux Testaments dans la bible. Ainsi, nous avons été formés à une exégèse éclairée et critique de livres ou de textes bibliques que nous n'avions pas encore étudiés. Progressivement, nous étions de plus en plus à l'aise dans la lecture de la bible et son interprétation, malgré, parfois, des offensives conservatrices et fondamentalistes qui se contentaient d'une lecture littéraliste des textes bibliques, comme le font encore certaines sectes chrétiennes ou certains mouvements religieux.

Pendant la première année de ma formation au séminaire de Namur, le **cours de morale** était donné par l'abbé Jacques Etienne. Ce cours m'a laissé l'impression d'une pensée claire, fondée évangéliquement et philosophiquement, dans un esprit d'ouverture attentif aux problématiques du monde contemporain. Je me souviens que le parcours consacré à la morale du mariage se terminait par une sorte d'envoi intitulé : « *Eloge du mariage imparfait...* » Tout un programme ! Hélas pour nous, le chanoine Etienne nous quitta en 1961 pour aller enseigner à l'Université catholique de Louvain. Il fut heureusement remplacé par le chanoine Louis Son qui avait enseigné à Alost, où les séminaristes effectuaient leur service militaire. A Louvain, Jacques Etienne succéda, pour une part de ses cours, au chanoine Jacques Leclercq dont j'ai abondamment parlé au chapitre 3 de mes souvenirs. Jacques Etienne, docteur et maître en théologie, licencié en philosophie de l'Institut a organisé à Louvain-la-Neuve divers séminaires du Groupe Jacques Leclercq sur les droits de l'homme. Au terme de la carrière louvaniste de cet excellent professeur, Jean Ladrière lui rend hommage en écrivant notamment : « *La grande tradition fondée par Jacques Leclercq a été reprise par le chanoine Jacques Etienne, dont les travaux concernent du reste à la fois les fondements de la morale et les grands problèmes contemporains de l'éthique sociale. Dans sa réflexion se croisent d'une*

*façon admirablement équilibrée, dans l'attention aux harmoniques mais en même temps dans le respect scrupuleux des distinctions nécessaires, la perspective philosophique et la perspective théologique. »*⁵³

Outre le chanoine Didier qui nous accompagna les quatre années de notre formation au séminaire, trois autres professeurs nous ont formés de 1958 à 1962.

Le premier de ces professeurs était le chanoine André Simonet qui nous donnait le cours d' « **éloquence sacrée** ». J'en ai déjà parlé. Il exerçait aussi la mission du « directeur spirituel » au séminaire. Il était ainsi responsable d'entretiens spirituels réguliers, de l'organisation des recollections et des retraites animées par des prédicateurs extérieurs à la grande maison. Pour moi, il exerça admirablement la mission de « directeur spirituel » particulier.

Le chanoine Elie Voozen était un personnage atypique et un peu mystérieux. Intelligent et malicieux, il était pourtant assez taciturne. Très cultivé, il lisait beaucoup et devait être bien informé sur les problèmes de l'Eglise et du monde contemporain. Il était le responsable de la grande bibliothèque du séminaire située, à cette époque, dans un vaste espace qui courait au-dessus de la chapelle. Les trésors de cette bibliothèque étaient considérables : manuscrits dont certains enluminés, incunables, livres anciens précieux, la plupart de ces trésors étaient pourtant laissés sans protection spéciale, disposés, comme les autres livres plus ordinaires, sur les vastes et hautes étagères poussiéreuses. J'en parle à l'aise car je fus un temps, après mon service militaire, préposé à la gestion des prêts de livres et de l'entretien de la bibliothèque. J'assistais des séminaristes bibliothécaires qui me précédaient d'un an : Albert Petitjean et Jean-Marie Jaspard. Je me souviens d'une scène plutôt loufoque le jour où nous voulions entreprendre un nettoyage systématique et approfondi de la bibliothèque. Un vieil aspirateur était à notre disposition, remisé dans une caisse dont il sortait rarement. Nous l'avions exhumé, bien décidés à le faire travailler. Albert s'efforçait de le mettre en marche. L'appareil se montrait récalcitrant et paresseux, jusqu'au moment où l'on s'aperçut que la fiche au bout de la longue cordelière électrique n'avait pas été branchée sur la prise. Nos fous rires se sont prolongés après que l'aspirateur fut enfin branché : l'électricité ne lui donnait guère d'énergie. Il fallut nous résigner à renoncer à ses services étriés et à le ranger dans la caisse qui lui servait de dortoir. Le fait de travailler à la bibliothèque me permit d'approcher un peu le chanoine Voozen et d'entrer dans son antre, c'est-à-dire son bureau encombré de livres et de papiers de toutes sortes qui s'entassaient partout. Le chanoine était accueillant et affable. Cependant, je ne me souviens pas d'avoir eu une conversation avec lui. A son propos, on racontait une histoire qui était révélatrice d'un esprit autonome et indépendant confirmé par la réputation du professeur. Au temps d'un Président antérieur à Mgr Lefèvre, une statue de la Vierge ou d'un autre saint, je ne sais plus, trônait sur une étagère dans un des grands couloirs du séminaire, non loin des appartements de ce président qui entretenait une bougie votive devant la statue qu'il vénérât particulièrement. Ce lieu de dévotion présidentielle se trouvait sur le parcours qu'empruntait régulièrement le chanoine Voozen au sortir de son bureau. Grand fumeur, il n'hésitait pas à allumer ses cigares à la flamme de la bougie, quitte à se faire passer pour un iconoclaste irrespectueux...

On racontait que le chanoine, éminent juriste, employé à l'évêché, aurait pu avoir un destin académique plus valorisant ; toujours est-il qu'il enseignait l'histoire de l'Eglise et le droit

⁵³ Jean Ladrière, *Revue Philosophique de Louvain*, Année 1990, Volume 88, Numéro 78, pp. 168-213

canonique à des potaches de vingt ans. Pour assurer son cours d'histoire, il n'hésitait pas à lire un bouquin devant nous et même, à en découper les pages avec un ongle impressionnant que le chanoine réservait à cet office. Cependant, il nous ouvrait l'esprit à la relativité de **l'histoire de l'Eglise** par les sujets divers qu'il choisissait d'aborder devant nous. Il raffolait de la « petite histoire » qu'il évoquait avec délectation, comme, par exemple, celle d'aventures de quelques religieuses dans un couvent de jadis. Le cours de **droit canonique** nous invitait à une future prudence pastorale que le chanoine exerçait depuis longtemps, averti par sa longue expérience de juriste ecclésiastique.

Le cours de « **sacramentaire** » ou de **liturgie** était donné par le professeur Georges Koerperich. Homme affable et calme, cultivé et attentif aux recherches théologiques de l'époque, il donnait cependant un cours particulièrement ennuyeux et classique sur les sacrements de l'Eglise et l'évolution de leur pratique. Pendant ses cours, de nombreux séminaristes, dont je fus plus tard après le service militaire, s'occupaient à tout autre chose qu'à l'écoute attentive du professeur. Mais celui-ci restait imperturbable. Je me souviens qu'une année, à la Sainte-Barbe, une affiche apposée sur la grande chaire professorale souhaitait une « bonne fête » à celui qui l'occupait. Heureusement, une équipe de secrétaires courageux prenaient des notes de plusieurs cours et un service de reproduction impeccable, géré par Jean Conter, nous fournissait des syllabus indispensables pour réussir nos examens...

*Pour ne pas rompre la trame du récit de mes souvenirs personnels, je reporte, en annexe à ce chapitre 4, une sorte de fresque, où j'évoque les conflits et les tensions, internes et externes que l'Eglise a vécus depuis des siècles, depuis la renaissance en particulier. Ces rappels historiques permettent de mieux comprendre la situation de l'Eglise dans le monde d'aujourd'hui. Les lecteurs intéressés pourront s'y référer en lisant les pages 59 à 73 consacrées à **cette annexe historique au chapitre 4 de Tout est grâce !**.*

Les étapes vers l'ordination sacerdotale

A l'époque de ma formation au séminaire, plusieurs étapes existaient avant l'accès au sacerdoce. Elles étaient toutes marquées par une cérémonie d'ordination par l'évêque. La prise de soutane et la tonsure constituaient déjà la première étape. Monseigneur Musty, évêque auxiliaire, m'a tonsuré en coupant sur mon front une mèche de cheveux. Le lendemain, notre coiffeur attitré, un séminariste, Jean Maudoux effectuait la véritable tonsure en élaguant les cheveux à l'arrière de la tête. Il aménageait un cercle presque parfait d'où les cheveux avaient disparus. Il réalisait cette performance en utilisant un carton percé d'un trou circulaire central que la tondeuse pouvait parcourir pour réaliser la tonsure. On devait entretenir celle-ci, spécialement aux veilles des grandes fêtes. Actuellement, ma tonsure s'est considérablement étendue et elle ne nécessite plus aucun entretien !

Les quatre « *ordres mineurs* » constituaient les étapes suivantes. Ils nous étaient conférés en deux célébrations. Nous devenions ainsi *portiers, lecteurs, exorcistes* (eh oui, exorcistes !) et

acolytes. L'ordination au *sous-diaconat* ⁵⁴ marquait notre progression vers le sacerdoce, mais plus encore, l'ordination au *diaconat* qui nous conférait les *pouvoirs* (on parlait ainsi) de prêcher et de baptiser. Dès lors, diacres, les week-ends et au temps de grandes célébrations, nous allions en ville, dans des paroisses ou des communautés religieuses pour exercer notre diaconat. Mais n'anticipons pas sur mon itinéraire... Retenons seulement qu'à chacune de ces étapes, les séminaristes que nous étions devaient prêter le « *serment antimoderniste* » dans la chapelle du séminaire. La cérémonie était dirigée par le Président qui lisait l'entièreté du texte du serment rédigé par Pie X ⁵⁵. Ensuite, nous nous avançons par deux vers le chœur de la chapelle et nous nous agenouillions sur la marche qui l'ouvre. Nous prononcions alors une formule brève d'acceptation du texte théologico-juridique que nous venions d'entendre. Je me souviens de fous rires irrésistibles qui obligeaient certains séminaristes délutés à quitter la chapelle pour se réfugier dans la sacristie, afin de se remettre de leurs émotions. Le dépit du Président était manifeste mais contenu. Si je fais le compte, je dois avoir prononcé cinq fois le serment antimoderniste au séminaire et, une fois encore, à l'occasion de l'obtention de la licence en théologie à l'Université de Louvain en 1965. En tout cas, nous étions bien immunisés contre tous les virus « modernistes » alors qu'il en naissait de nouveaux !



Cette photo a été prise dans la chapelle du Séminaire Saint-Vincent-de-Paul (Courtalain, Eure et Loire) où des jeunes traditionalistes de la Fraternité Saint-Pie-X sont formés. Une légende accompagne cette photo : « *Les séminaristes ont commencé cette année (2012) le 24 septembre en assistant à la Messe votive du Saint-Esprit, après laquelle les professeurs du séminaire ont prononcé le serment antimoderniste.* » Heureux séminaristes qui seront formés en toute orthodoxie !

Occupations et initiatives diverses au séminaire

La vie en vase clos dans le séminaire, les rares occasions de s'occuper l'esprit et le cœur par des activités choisies amenaient de nombreux séminaristes à s'engager dans des activités diverses ou à en créer à l'intérieur de la maison. Certains s'occupaient dans un service missionnaire, notamment en récoltant des timbres-poste qu'ils classaient et disposaient judicieusement pour la vente ; d'autres (dont je fus un temps) travaillaient à la reliure située à l'arrière de la salle de lecture. Je me souviens, et une photo me le rappelle, que la petite équipe de relieurs savait prendre quelques moments de détente, comme d'autres séminaristes, dans les greniers du séminaire connus sous le nom de « Capitole », se réunissaient pour déguster quelques pigeons capturés et cuisinés sur place.

⁵⁴ En 1972, les ordres mineurs ainsi que le sous-diaconat ont été supprimés par Paul VI.

¹¹ Le texte du serment antimoderniste est long et complexe. Pour vous faire une idée de ce à quoi nous nous sommes engagés en le prononçant, allez le découvrir en cliquant sur le lien suivant :

http://fr.wikisource.org/wiki/Serment_anti-moderniste.



Petite fête dans le local de la reliure avec les confrères

Préoccupé par la foi des jeunes et poussé par les expériences de vacances à Tohogne où nous échangeons entre jeunes sur des problèmes concernant la religion et l'Évangile, dans mon esprit, se dessinait un projet de présentation du christianisme aux jeunes. Pour parler de ce projet avec des personnes compétentes et recueillir leurs avis, en janvier 1959, je rencontrai les abbés Dehan et Caussin, tous deux professeurs à l'Institut Saint-Louis à Namur. Dans mon agenda, à la date du 20 janvier, j'évoque cette rencontre et le projet d'un « *message chrétien aux étudiants* ». Le lendemain, je note que mon ami Joseph Herman est prêt à collaborer à mon projet. Très vite deux autres séminaristes sont intéressés : Robert Smet et Jean Malaise ; le projet évolue et se précise. Il ne s'agit plus de rédiger un message aux étudiants, mais plutôt, de réaliser une enquête auprès d'eux, dans les collèges diocésains, pour qu'ils aient l'occasion de s'exprimer sur leur situation vis-à-vis de la foi chrétienne et sa pratique. Très vite, avec Joseph Herman, j'entre en contact avec le père jésuite Jacques Delooz, sociologue résident au Collège Saint-Servais à Liège. Nous le rencontrerons et correspondrons régulièrement avec lui pendant quelque temps. En avril 1959, nous rédigeons une enquête destinée à être diffusée dans les écoles secondaires diocésaines, auprès des étudiants des deux dernières années d'études en Humanités. En avril, pendant les vacances de Pâques, je passe trois jours à Daverdisse dans la famille de Joseph Herman et Joseph vient passer plusieurs jours chez mes parents à Tohogne. Bien sûr, il s'agit de temps de détente et de découverte touristique, mais surtout, temps de travail à l'élaboration de notre fameuse enquête. Nous consultons encore l'abbé Léon Caussin et aussi les abbés Albert Maniet et Michel Dangoisse, professeurs de rhétorique, respectivement à l'Institut Saint-Louis et au petit séminaire de Floreffe. J'adresse le projet de cette enquête à plusieurs directeurs d'écoles. En mai, je passe à l'Institut Saint-Remacle à Marche-en-Famenne (mon ancienne école) et je recueille plusieurs critiques et remarques qui nous éclaireront pour une révision de notre brouillon d'enquête. Pour la relecture de cette enquête, nous bénéficions encore des conseils de l'abbé Joseph Laloux, sociologue diocésain et de l'abbé Jacques Etienne, notre professeur de morale. La révision est effectuée rapidement. Le texte de l'enquête est polycopié grâce au curé de Salzinnes, l'abbé Louis Lardot. L'enquête est adressée aux directions des écoles diocésaines où elle est bien accueillie, sauf dans une seule. Avec Joseph Herman, nous passerons de nombreuses heures au dépouillement des réponses des étudiants à notre consultation. Nous y travaillons même pendant les heures de détente à la « maison de campagne ». Je n'ai plus de trace du texte de l'enquête ni des résultats de son dépouillement. Je suppose que ceux-ci furent transmis aux écoles qui avaient participé.

*

* *

Pendant que nous vivions cette première année de théologie, le monde continuait à tourner et l'histoire des hommes s'écrivait en lumières et ténèbres. Dans mon agenda, j'ai noté des émeutes à Léopoldville qui se déclenchèrent les 4 et 5 janvier 1959, en prélude à l'indépendance prochaine et non préparée du Congo belge. A propos des événements survenus au Congo, je note encore, en date du 13 janvier, une déclaration gouvernementale et un discours du roi Baudouin. Les bouleversements et les drames congolais occuperont encore longtemps nos esprits... Le 1 janvier 1959, le mouvement révolutionnaire de Fidel Castro prend le pouvoir à Cuba et le Marché commun entre en vigueur en Europe. Le 8 janvier, le général de Gaulle, nouveau président de la république française, entre en fonction. Le Dalai-Lama quitte le Tibet en mars. Le 30 juillet, le drapeau européen étoilé est adopté. Le 18 septembre, le premier secrétaire du parti communiste et président du conseil en U.R.S.S. Nikita Khrouchtchev s'adresse à l'O.N.U. où il présente un plan de désarmement général et il s'entretient avec Eisenhower à Camp David et le 14 octobre, le vaisseau spatial soviétique "Lunik 3" révèle la face cachée de la lune.

Dans le diocèse de Namur, l'année 1959 est proclamée, dès le 12 février : « *Année diocésaine et du séminaire* » par Mgr Charue. C'est qu'un vaste projet de construction d'un nouveau séminaire a germé dans l'esprit des responsables du diocèse de Namur. Il se précise. Le futur séminaire ne sera pas situé à la citadelle, comme envisagé un moment ; il occupera l'espace de l'ancienne abbaye à Salzinnes, celui de notre « maison de campagne ». Il regroupera les séminaristes de tout le diocèse aussi bien pour les études de philosophie que pour celles de théologie. L'architecte de la construction ambitieuse sera Roger Bastin, namurois déjà bien connu pour ses importantes réalisations architecturales. Le slogan de l'année est percutant : « *Construisons ensemble le nouveau séminaire !* ». Il figure sur de nombreuses affiches qui décorent églises, locaux paroissiaux et écoles libres. Les professeurs du séminaire sillonnent le diocèse de Namur, afin d'informer les chrétiens du grand projet de construction d'un nouveau séminaire, indispensable, dit-on, étant donné la vétusté et le délabrement de l'ancien séminaire. Je ne pense pas qu'on invoque l'argument de son étroitesse, car le nombre des séminaristes continue à baisser depuis plusieurs années déjà et le nouveau séminaire inauguré en 1967 est déjà trop vaste pour accueillir les séminaristes de Namur avec, bientôt, des séminaristes philosophes en provenance des diocèses de Liège et Tournai. L'objectif de la campagne diocésaine en 1959 était, bien sûr, de récolter l'argent nécessaire à la réalisation du projet.

Ainsi va le temps, fin juillet, nous sommes en vacances. Mes condisciples et moi allons bientôt connaître un autre monde, celui de l'armée et effectuer d'autres expériences intéressantes et enrichissantes, notamment à l'hôpital militaire liégeois...

Le service militaire : Alost et Liège (août 1959-juillet 1960)

Pendant le premier trimestre de 1959, sans doute, ou au début de l'année 1960, tous les séminaristes et tous les jeunes religieux francophones de Belgique se sont trouvés en même temps au Petit Château à Bruxelles pour y vivre les « *trois jours* », c'est-à-dire, les épreuves de toutes sortes pour déterminer leur aptitude ou leur inaptitude au service militaire. A l'époque, il s'agissait bien de passer trois jours et deux nuits dans la caserne qui abritait le centre de sélection des recrues pour l'armée. Des dizaines de milliers de futurs miliciens sont passés par là jusqu'aux années 1980. La caserne du Petit Château fut construite au XIX^{ème} siècle sur l'emplacement d'un ancien château qui devint déjà caserne sous le régime autrichien. Actuellement, le Petit Château est un Centre d'accueil pour réfugiés.

Les « trois jours » des futurs curés devaient être une période particulière et peut-être éprouvante pour les responsables du centre de sélection. En effet, contrairement aux autres contingents qui y défilaient, celui des séminaristes et religieux était constitué de jeunes qui avaient tous le même idéal de vie et qui se connaissaient à l'intérieur des groupes des mêmes séminaires et communautés religieuses. C'est dire qu'ils se sentaient plus libres et solidaires, notamment pour l'organisation de petits chahuts dans les dortoirs pendant les nuits. Nous avons subi examens médicaux, tests physiques, intellectuels et psychologiques. Au terme des « trois jours », j'étais, avec beaucoup d'autres condisciples, déclaré apte au service militaire.

Pour nous, futurs prêtres ou religieux de Belgique, flamands et francophones, le service militaire était effectué ensemble, rassemblés dans une même caserne, celle d'Alost au nord de Bruxelles. Cette situation était due à une convention obtenue par le cardinal Mercier, après la première guerre mondiale, auprès de l'Etat belge. Ces jeunes recrues particulières ne pouvaient pas porter d'armes offensives. Tous étaient versés dans le service de santé de l'armée. Le lieu d'accueil de ce service militaire particulier s'appelait CIBI, Centre d'Instruction Brancardiers Infirmiers. A l'époque où j'ai vécu mon service militaire, le temps à effectuer avait été ramené à douze mois, après des services prévus pour durer 24 ou 18 mois. Nous devons passer huit mois dans la caserne d'Alost et quatre mois dans un hôpital militaire, soit à Bruxelles, soit à Liège. Ces quatre mois pouvaient être fixés au milieu du temps de service, comme à la fin de celui-ci, car il fallait que des séminaristes assurent leur présence toute l'année dans les hôpitaux militaires. Il faut préciser que les séminaristes malinois effectuaient, eux, leur service militaire du début avril à la fin mars. Tous ces séminaristes militaires étaient communément appelés « Cibistes ». Abandonnant pour un temps leurs soutanes, ils revêtaient l'uniforme militaire portant les insignes du service de santé, mais aussi, une croix rouge qui distinguait ces « infirmiers » des infirmiers laïcs qui militaient aussi au service de santé, après une formation dans une caserne gantoise.



Bruxelles, Petit Château



Alost, ancienne photo de la « caserne des pupilles »

L'ancienne caserne des pupilles à Alost hébergeait des jeunes qui étaient à la fois soldats et séminaristes. Deux staffs dirigeaient cette institution particulière : l'un militaire constitué de deux ou trois officiers et d'une dizaine de sous-officiers dont deux seulement étaient francophones, sans que cela nous pose problème ! Le deuxième staff était ecclésiastique composé d'un aumônier en chef, de son adjoint et de quelques prêtres professeurs de théologie, dont Louis Son, professeur de morale originaire du diocèse de Namur. Celui-ci quittera Alost pour Namur où il remplacera Jacques Etienne nommé professeur à Louvain. Louis Son sera remplacé à Alost par l'abbé Arthur Luysterman qui deviendra aumônier général de l'armée belge et, ensuite, évêque de Gand. Presque tous les professeurs du Cibi habitaient la caserne.

Nous étions « mobilisés » au mois d'août, c'est-à-dire pendant les vacances. Les journées entières étaient alors consacrées à l'armée : initiations à son organisation et à sa hiérarchie, premiers éléments de la formation au service infirmier, rapides considérations sur quelques armes que nous ne manierons jamais, marches et exercices militaires dans les campagnes environnant la ville, gymnastique et plongeon dans le bassin de natation de la ville que nous gagnions en rangs et à la cadence militaire, les plus petits en tête du peloton, camp sous tentes à Flobecq avec de nombreux exercices de brancardage.

Dès la rentrée de septembre, les journées étaient partagées en deux : un temps militaire avec ses cours et ses exercices, un temps théologique assuré par des professeurs qui nous dispensaient les cours de deuxième année de théologie. Cependant les cours étaient interrompus pendant le séjour dans un hôpital militaire. Les Cibistes flamands étaient militaires pendant que les Cibistes francophones étaient théologiens et vice versa, en alternance aussi entre les matinées et les après-midi. La méditation et la messe matinale précédaient le salut au drapeau ; la récitation du chapelet avait son temps qu'un sous-officier n'hésitait pas à nous rappeler s'il l'estimait nécessaire. Les samedis matin, l'inspection de notre uniforme avait lieu dans la cour de la caserne avant la dispersion des Cibistes dans toutes les directions de la Belgique. Je rentrais à Tohogne, chez mes parents, soit en train, soit en stop : Alost-Koekelberg, traversée de Bruxelles en tram, Auderghem-Namur par l'ancienne Nationale 4 que je retrouvais à Jambes pour traverser les villages d'Assesse et de Natoye... A Tohogne, je vivais en famille, dans la paroisse et en relation avec mes amis. En date du samedi 23 janvier 1960, je note, dans mon agenda, un souper festif en famille, à l'occasion de la réussite des examens de ma sœur Georgette qui terminait ainsi sa formation d'infirmière. Il nous arrivait régulièrement de nous arrêter à Namur pour séjourner un week-end au séminaire où nous participions aux activités prévues. En date du dimanche 17 janvier 1960, je note une réunion œcuménique organisée par le chanoine Joseph Havet et animée par le Père Bouyer, avec, le soir, la projection du film « *Les Fraises sauvages* » de Bergman. Cependant, une fois par mois, nous étions en « garnison », c'est-à-dire de permanence dans la caserne, ce qui ne nous empêchait pas de sortir. C'est au cours de telles garnisons que je suis allé visiter la belle ville de Gand, applaudir le jeune Jacques Brel et les Chœurs de l'Armée rouge au palais des Beaux Arts à Bruxelles. Pendant ces week-ends passés à la caserne, nous avons fait l'expérience du nettoyage de moules, conseillés et guidés par le sympathique cuisinier en chef qui prenait plaisir à nous initier à avaler des moules directement sortie de leur coquille.

Dans la caserne, une cantine nous accueillait pour des moments de détente. Elle fut longtemps gérée par deux séminaristes namurois, Joseph Lifrange et Marc Denis. Celui-ci était particulièrement performant dans le maniement de verres qu'il fallait bien remplacer

de temps en temps ! Les responsables militaires disposaient d'une cantine particulière dite « des officiers ». Elle était sans doute mieux achalandée que la nôtre et plus isolée du centre de la caserne.



Le soldat René et (une partie de) son filleul Dominique

Cela me rappelle un agréable souvenir... Ce jour-là, avant le dîner, lors du rassemblement des troupes flamandes et francophones au pied du perron donnant accès au réfectoire par deux escaliers, la

cohorte Wallonie-Bruxelles se montrait indisciplinée. Le silence dans les rangs n'était pas vraiment respecté. L'adjudant de service était flamand et surveillait le mouvement du haut du perron. Après qu'ils furent entrés dans le réfectoire dans le désordre, les soldats francophones durent en sortir pour aller reformer des rangs impeccables et silencieux avant de pouvoir rentrer au restaurant et partager le repas. Ces bidasses râlaient et rêvaient de vengeance... Celle-ci se prépara toute l'après-midi et trouva son exécution le soir, dans le vaste dortoir qui accueillait une bonne partie des soldats humiliés. Ce dortoir faisait bien quarante mètres de longueur et comportait deux rangées de lits se faisant face et disposés contre des armoires métalliques. Ce soir-là, au moment du coucher, tous les Cibistes du dortoir frappaient sur les armoires métalliques comme sur des tambours, dans l'espoir d'agacer l'« officier de garde » qui n'était autre que le sous-officier qui, le midi, avait fait preuve d'une autorité ferme et rigoureuse peu appréciée. Nous espérions le provoquer à monter dans notre dortoir et à y déverser sa colère. Hélas, le vacarme consciencieusement entretenu ne suscitait aucune réaction de notre adjudant qui ne devait pas l'entendre. Les deux Cibistes préposés à la sonnerie du clairon, André Haquin et Aimé Dagonnier (futur aumônier du travail) eurent beau amplifier le chahut par leurs instruments, pas l'ombre d'un sous-officier dans notre grand dortoir ! Un Cibiste franciscain légèrement malade avait obtenu une permission d'aller s'aliter plus tôt qu'à l'heure habituelle. Il sauva la situation ! Il prit une initiative intéressante, encouragé par toute la chambrée. Il revêtit un pantalon et s'en fut à la recherche de l'adjudant. Il le trouva finalement dans le mess des officiers d'où il n'entendait pas notre concert pour armoires et clairons. Et le voici enfin, ce diable d'homme tant attendu. Il pénètre dans le dortoir par une extrémité en criant son indignation devant notre comportement bruyant qui empêche de laisser dormir notre « *camarade* ». Le silence se fait aux endroits de son passage. Mais, tandis qu'il traverse la longueur du dortoir en vociférant, les armoires se remettent à chanter derrière lui. Il finit par capituler sans condition. Nous avions remporté la victoire de la vengeance ! Mais l'histoire ne se termine pas là. Bien sûr, l'adjudant ridiculisé est allé se plaindre à l'autorité supérieure qui en a informé l'aumônier en chef que nous appelions familièrement « Blep » (l'orthographe n'est pas garantie). Celui-ci nous donnait cours le lendemain de l'événement. Au début du cours matinal, sa colère se déverse sur nous, jeunes inconscients, incapables de respecter le repos légitime de notre confrère malade. Celui-ci, Max de Wasseige⁵⁶, mal à l'aise et rempli de remords se lève dans la salle de cours et avoue qu'il a pris l'initiative d'une démarche auprès de l'adjudant, afin de rendre efficace notre chahut qui ne le dérangeait pas trop... Vous devinez la colère de l'aumônier qui s'amplifie, car elle vise un nouveau coupable : celui qu'il avait cru à tort infortuné insomniaque...



En balade, consultation de la carte pour rentrer à la caserne



Un repos mérité dans le lit accolé à l'armoire métallique

⁵⁶ Grâce à Internet, j'apprends que Max de Wasseige est bien frère franciscain, membre de la communauté basée à la Chapelle des Buis (France), exorciste dans son diocèse. Il est, écrit-on, une figure connue de la vie religieuse à Besançon. Il vient de publier un livre intitulé : *Le Cœur du petit pauvre*, (Editions Franciscaines, 2012), un commentaire du testament de saint François d'Assise. Je suppose qu'il s'agit bien du Max de mon récit, émigré en France.

Notre séjour à Alost fut l'occasion de rencontres enrichissantes de compagnons venant d'horizons divers et engagés dans des congrégations religieuses parfois bien discrètes comme des pères hospitaliers et les Croisiers de Hannut. Le groupe des séminaristes de Namur était particulièrement lié aux quelques jeunes jésuites soldats. Nous nous sommes retrouvés ensemble, dans un café de la ville, pour passer une agréable soirée de détente au cours de laquelle notre ami Marc Denis a vécu une de ses crises habituelles de fou rire qui, heureusement, fut immortalisée par des photos (voir ci-dessous). A Alost, un collègue était dirigé et animé par des jésuites qui nous rendirent même un mémorable service en nous procurant l'accoutrement complet de saint Nicolas : soutane rouge, mitre et crosse. C'est que nous voulions accueillir dignement un séminariste malinois qui arrivait à la caserne le 1 avril 1960.

Roger Gryson, c'est son nom, était connu de plusieurs séminaristes namurois et quelques autres qui avaient fréquenté jadis le séminaire Léon XIII à Louvain. Roger n'avait jamais caché que, lui, il avait la vocation à l'épiscopat. A l'occasion de son arrivée dans nos dortoirs, nous voulions anticiper sa promotion future. Pendant la première nuit, nous avions le projet d'enlever la soutane de Roger qui n'avait pas encore d'uniforme militaire. Il s'agissait de remplacer cette vulgaire soutane noire par une splendide soutane rouge accompagnée par la mitre et la crosse épiscopales que les braves jésuites alostois nous avaient aimablement prêtées. Un commando chargé du précieux trésor devait effectuer l'échange au cours de la nuit. Il s'avançait à tâtons vers le lit du futur prélat. Hélas ! à la grande déception des expéditionnaires, Roger s'éveilla à l'approche de ceux qui voulaient lui marquer leur respect. Plus tard, Roger Gryson devint quand même un brillant professeur dans la faculté de théologie à Louvain-la-Neuve et fut toujours proche de nos frères orientaux qui lui offrirent occasions de porter de somptueux habits liturgiques.



Soirée de détente dans un café à Alost



Phase première du rire de notre ami Marc Denis...



Phase finale du rire de Marc



Lecture au corps de garde avec Jean Gravis

Le jeudi 7 avril 1960, bien formés pour le service de santé à l'armée, à force d'exercices de bandages et de brancardages, les séminaristes namurois accompagnés de deux religieux débarquaient à l'hôpital militaire Saint-Laurent de Liège hébergé dans les prestigieux bâtiments d'une ancienne abbaye séculaire. L'abbaye Saint-Laurent de Liège est un ancien monastère bénédictin fondé en 1026 dans un quartier qui prendra son nom, le 'quartier Saint-Laurent', de la ville. Pendant huit siècles, l'abbaye occupe une place importante dans la vie et l'histoire politico-religieuse de la principauté de Liège jusqu'à sa fermeture par le pouvoir révolutionnaire français en juillet 1794. Les moines sont dispersés et les bâtiments sont transformés en hôpital militaire qui sera fermé dans les années dix-neuf cents nonante. Les bâtiments abritent encore des services de l'armée belge.



Hôpital militaire ancien portail de l'abbaye



Bâtiment central



Ancien cloître, couloir de l'hôpital en 1960 (salle d'attente pour les consultations)



Une salle commune de l'hôpital à la même époque

Nous fûmes accueillis chaleureusement à l'hôpital militaire Saint-Laurent de Liège où nous allions passer quatre mois enrichissants et agréables. Un officier accompagné de l'aumônier

nous adressa quelques mots de bienvenue et nous informa sur notre fonction d'infirmiers cibistes au service des militaires malades, sans que les officiers hospitalisés aient une autorité particulière sur nous. Des infirmières diplômées étaient, bien sûr, responsables de notre travail. A nous de créer, avec elles, des relations de collaboration et même d'amitié. Bien sûr, comme tous les militaires, nous pouvions sortir le soir et, avec l'aval et l'appui de l'aumônier, nous pouvions, facilement, obtenir des « permissions de minuit » afin de prolonger nos soirées de détente ou culturelles. L'aumônier s'adressa à nous également. Il était religieux oblat et son prénom était Marcel. Affable, ouvert et tolérant, il se manifesta cependant exigeant et colérique lors d'un ou l'autre événement sans trop d'importance. Nous rencontrions encore les Cibistes qui nous avaient précédés et qui allaient regagner la caserne d'Alost pour y passer les quatre derniers mois de notre service militaire. Ils nous communiquèrent quelques informations sur la vie à l'hôpital, nous firent quelques confidences sur les infirmières, notamment, et nous adressèrent quelques recommandations. Nous étions prêts pour le service, après que nous eûmes reçu nos affectations dans les différents quartiers et salles qui hébergeaient des militaires plus ou moins affectés par des maladies ou aussi, victimes d'accidents dont la gravité variait également. Certaines grandes salles rassemblaient des soldats qui souffraient de petites blessures ou d'un ongle incarné, d'autres souffrant de maladies plus importantes, comme des pneumonies et même des cancers. Quelques hospitalisés avaient subi des opérations. Les officiers et quelques soldats particulièrement affectés étaient logés dans des chambres individuelles qui s'étaient de deux côtés, le long d'un grand couloir où régnait Sœur Philippe, une religieuse infirmière. C'est dans ce service que je fus intégré avec trois compagnons : André Haquin, Jean-Marie Lange et Jean Timmerman, dans un premier temps, car celui-ci fut bientôt remplacé par Marc Denis dont il me faudra reparler !



Le groupe des Cibistes et quelques autres militaires entourant l'aumônier à l'hôpital de Liège en juillet 1960 lors de la fête clôturant le séjour des jeunes séminaristes namurois et de leurs compagnons religieux

L'accueil dans nos services respectifs fut aussi chaleureux. Les infirmières tissèrent rapidement des relations amicales et respectueuses avec les Cibistes : on travaillait ensemble au service des malades, on prenait aussi quelques moments de détente, dans les « *tisaneries* », par exemple, c'est-à-dire dans ces petits locaux adjacents aux chambrées où les Cibistes pouvaient se retirer et se détendre pendant les temps de pause. Ces endroits étaient équipés d'une table, de chaises, d'un réchaud au gaz, d'une armoire renfermant de la vaisselle et d'un frigo pour y tenir au frais quelques boissons ou desserts. Des religieuses infirmières étaient

responsables de trois quartiers ; les autres étaient gérés par des infirmières laïques. Il faut savoir qu'en 1839, des religieuses augustines de l'Hôtel-Dieu de Paris sont venues servir à l'hôpital militaire de Liège, à la demande de la reine Louise-Marie d'Orléans (épouse du premier roi des Belges, Léopold). On leur avait fait construire un couvent dans l'angle nord du domaine de l'abbaye. Ces hospitalières feront preuve d'un dévouement héroïque lors de l'épidémie de choléra de 1848. Elles resteront au service des malades de Saint-Laurent jusque dans les années 1970.

Par les Cibistes que nous avons remplacés, nous avons appris, en grande confiance, que Sœur Philippe fumait en cachette. Entrée au couvent à un certain âge déjà, elle n'avait sans doute pas pu s'arrêter de fumer. Nous épions certains de ses manèges pour confirmer l'information qui nous amuse. Des toilettes se situent exactement au fond du long couloir de notre service. Lorsque Sœur Philippe en sort, nous pouvons observer qu'elle suce presque toujours une friandise rafraîchissante pour la bouche. Le cendrier qui se trouve sur l'appui de la fenêtre des toilettes est encombré de cendres, alors que nous l'avions vidé quelques instants auparavant. Nous apprenons que Martine est la secrète pourvoyeuse de cigarettes apportées de la ville à la religieuse. Martine était une sympathique et courageuse femme d'ouvrage (on dirait aujourd'hui « *technicienne de surface* »). Elle était au service du nettoyage des chambres et des locaux adjacents de notre quartier. Son savoureux accent liégeois nous réjouissait. Elle-même et Sœur Philippe s'entendaient à merveille et vivaient donc une certaine complicité. Un jour, notre ami Marc était en quête d'allumettes pour démarrer le réchaud de la « tisanerie ». S'adressant finalement à Sœur Philippe, après sa demande, il ajouta malicieusement, avec un grand sourire : « *Vous avez toujours des allumettes dans votre poche, n'est-ce pas, vous, Sœur Philippe ?* »

Martine et Sœur Philippe furent une fois nos complices d'un acte de vandalisme monstrueux pour un officier, bien agréable pour nous. Dans le frigo de notre tisanerie, une bouteille de champagne ne cessait pas de se tenir au frais. Intrigués par cette présence mystérieuse d'un breuvage réputé dans notre frigo, nous interrogeâmes Sœur Philippe et Martine sur le propriétaire de la fameuse bouteille. Elles ne le connaissaient pas ! Finalement, Sœur Philippe nous invita à consommer le champagne et Martine nous apporta quatre coupes afin que la dégustation se fasse dans les meilleures conditions. Ce qui fut fait dans la joie... Quelque temps après la festivité arrosée, un major hospitalisé dans notre service pouvait quitter l'hôpital après une sérieuse opération. La Sœur et moi étions occupés aux soins d'un soldat gravement blessé dans un accident de véhicule. Il était dans le coma et reposait, tout nu, sur son lit dont nous renouvelions les draps. Soudain, après un bref coup donné à la porte de la chambre, le major entre furieusement dans le local où nous étions occupés. Il réclame nerveusement sa bouteille de champagne. Personne, même pas Sœur Philippe ne peut lui donner d'explication sur la disparition de sa précieuse bouteille qu'il réservait pour le jour de sa sortie. Au moment où l'officier vociférait, notre ami blessé lance un long jet d'urine dans les airs. Le major interloqué s'éclipse et nous n'entendîmes plus parler de son champagne !

Notre service a accueilli plusieurs soldats blessés gravement. Un jeune milicien, Eric, nous arriva sérieusement brûlé au visage et aux deux avant-bras; un thunderflash avait explosé dans ses mains. Pendant de longues semaines, Sœur Philippe soigna patiemment notre ami, jusqu'à ce qu'il retrouve une belle peau de bébé qui nous permit de découvrir le visage d'un jeune homme que nous avions pris pour un vieillard à son arrivée. Au terme de son séjour, il s'était intégré à notre groupe de Cibistes et participait à nos détente en tisanerie et aux vaisselles qui les terminaient souvent.

Joseph, avec trois autres militaires, circulait en jeep dans la région de la Vesdre. En passant sur un pont, leur véhicule versa dans la rivière. Joseph était le plus grièvement blessé ; plusieurs fractures aux jambes l'amènèrent à se trouver en extension sur son lit dans notre service. Deux séries de poids pendaient à l'avant de ce lit ; la première servait à tirer sur la jambe, la deuxième permettait de lever un petit hamac situé sous le corps du blessé, afin de soulever ce corps pendant que nous remplaçons les draps de lit. Un jour que l'infirmière religieuse, Marc Denis et moi-même effectuions les soins dans la chambre de Joseph, Sœur Philippe invita Marc à tirer sur les poids qui permettaient de soulever le corps du blessé en extension. Hélas, Marc, distrait, tira sur les poids qui réglaient cette procédure. Joseph eut beau hurler de douleur, il n'empêcha pas le fou rire de Marc auquel il pardonna cependant bien vite sa méprise.

Mais, je garde surtout un souvenir, ému et tendre à la fois, de Julien, le plus grièvement blessé que nous avons côtoyé et soigné pendant de longues semaines, dans une grande amitié. Julien était un jeune militaire de carrière. Marié, il était le papa d'une petite fille. Il fut victime d'un très grave accident de moto qui avait abîmé sa moelle épinière, au point qu'il était complètement paralysé et ne contrôlait plus les fonctions d'évacuation des reins et des intestins. Cependant, il contrôlait les mouvements de sa tête, il parlait correctement et avalait la nourriture que nous lui prodiguions. Pour éviter les escarres, Julien était placé sur un lit spécial qui permettait, à certains moments, d'enfermer son corps entre deux sommiers que nous faisons pivoter sur un axe fixé aux deux extrémités du lit. Cet exercice était relativement facile et deux personnes pouvaient l'effectuer, sauf que, malgré sa paralysie, Julien éprouvait une grande douleur qui le faisait hurler si l'un de ses bras subissait quelque mouvement brusque. Lors des manœuvres de rotation des matelas, il fallait soutenir un bras de Julien et contrôler son mouvement, afin qu'il ne soit pas bousculé. Marc fut un jour préposé à ce travail qu'il fallait effectuer avec délicatesse. Ce ne fut pas le cas... Le pauvre Julien criait sa douleur et, vous l'avez deviné, Marc ne pouvait pas retenir son immense rire incoercible. Encore une fois, la victime d'un acte de torture pardonna au bourreau et continua à vivre en bonne entente et amusement avec lui. Malgré son grand malheur, Julien restait de bonne humeur. Il recevait régulièrement des visites, particulièrement celles de son épouse, et parfois, de sa petite fille. Lors de la soirée de spectacle qui fut organisée à l'occasion de notre prochaine démobilisation, Julien voulut être présent dans la salle. Il s'y trouva sur son lit particulier. On l'avait assis pour qu'il puisse au mieux profiter des sketches et des chansons. Après notre service militaire, nous apprîmes le décès de notre ami Julien...



Julien sur le ventre après un « pivotage ». Une infirmière le talque avec le sourire sous les yeux de trois témoins dont deux Cibistes et une autre infirmière. Julien semble amusé par la situation.

Séminaristes, nous vivions les temps de prière quotidiens, en particulier la messe célébrée par notre aumônier dans une agréable chapelle. Des soldats laïcs y participaient, surtout les dimanches que nous passions parfois à l'hôpital. D'autres dimanches, nous étions en congé et regagnions nos familles. Plusieurs fois, j'ai amené l'un ou l'autre de mes compagnons à Tohogne, chez mes parents. Il faut dire que Tohogne n'est pas très éloigné de Liège. On peut facilement effectuer le déplacement en auto-stop en suivant la route qui longe l'Ourthe entre Liège et les environs de Tohogne. Le train permet aussi le voyage entre Liège et Bomal, proche de mon village. Nous rentrions aussi de temps en temps au séminaire de Namur...

Lors des soirées, il nous arrivait d'aller au cinéma et même au football (au Standard !), de nous promener en ville. Une fois par semaine, j'allais passer la soirée auprès de ma sœur qui travaillait alors, comme infirmière, à l'hôpital Sainte-Rosalie à Liège. Nous y dégustions régulièrement de délicieuses pralines et évoquions toujours les événements particuliers, souvent amusants, que nous avons vécus pendant la semaine. Il m'est arrivé aussi d'aller saluer la sœur de maman, tante Maria, et son mari Edgard Moisse. Ils vivaient non loin de l'hôpital militaire, à la rue du Calvaire. A l'époque, ils traversèrent des moments d'angoisse et d'inquiétude : leur fille Renée et son époux Pierre travaillaient au Congo belge qui connaissait alors des agitations politiques et militaires qui mettaient en péril les étrangers, particulièrement les Belges résidant au Congo. J'allais prendre des nouvelles, mais celles-ci se firent attendre semant ainsi la panique. Enfin, des nouvelles rassurantes annoncèrent le retour de mes cousins au pays.



A mon bras, la sœur de maman, Maria et son mari qu'elle tient aussi par le bras.
Leurs enfants et beaux-enfants dont Renée et Pierre qui vécurent au Congo
(photo prise le 29 juillet 1962, lors de mes prémices à Tohogne)

Périodiquement, nos soirées et nos nuits se passaient dans un service de garde auprès des malades. Si mes souvenirs sont bons, quatre Cibistes et une infirmière étaient de garde chaque nuit. L'infirmière avait son « quartier général » dans une tisanerie proche de mon service. Nous passions souvent quelques moments avec elle avant qu'elle aille faire un tour général de la clinique, afin de se rendre compte que tout était en ordre pour la nuit et qu'aucun problème ne se posait. Je me souviens qu'un soir, alors que je papotais avec l'infirmière de garde, notre voisin de garde lui aussi, Marc, vint nous tenir compagnie quelques minutes et partager l'une ou l'autre friandise. Il nous fit un éloge dithyrambique de la position de sa tisanerie où il devait passer la nuit sans dormir. Il avait la surveillance de deux salles où des malades

pouvaient l'appeler la nuit. Sa tisanerie se situait juste entre les deux salles d'hospitalisation. Ainsi, pendant sa garde, Marc, selon ses dires, pouvait entendre le moindre bruit, détecter le moindre mouvement dans son environnement. Du moins l'affirmait-il. Car, un peu plus tard, au cours de sa tournée d'inspection, l'infirmière vint soudain m'inviter à la suivre pour contempler l'efficacité de la garde de notre ami. Dans sa tisanerie centrale, il avait installé un brancard et dormait à poings fermés... Au lendemain des gardes de nuit, nous bénéficions d'un jour de repos ce dont nous profitons pour visiter l'un ou l'autre coin de la belle ville de Liège.

Ainsi passèrent trop vite les quatre mois de notre séjour liégeois. Il nous fallait dire adieu à des amis avec qui nous avons passé d'agréables moments, même si la maladie et les accidents, les inquiétudes aussi avaient terni des jours. Personnellement, pendant ce séjour, j'avais appris à faire des piqûres et j'avais assisté deux fois à des opérations d'estomacs. Au terme de notre service hospitalier, pour saluer dans la joie les militaires, le personnel et les malades de l'hôpital, nous avons organisé une soirée où chansons, sketches et théâtre ont réjoui les participants, même si les cœurs étaient un peu mélancoliques dans la perspective de la séparation.

Avec nos kid bag, nous avons regagné la caserne d'Alost pour y être démobilisés fin de juillet 1960. Pour célébrer l'événement, nous avons mis le cap sur Tohogne où mes parents, ma sœur et Georges nous attendaient et avaient préparé matelas pour la nuit, boissons et repas festif pour la réjouissance. Nous étions en vacances jusqu'à la rentrée au séminaire début d'octobre pour retrouver la théologie que nous avions un peu oubliée...

Album de photos-souvenirs de bons moments...



Notre ami Julien se désaltère avant de participer à la fête qu'anime déjà Jean Dauphin-Ballon et sa souris blanche...



Joseph Herman, René Forthomme et José Glaude en pleine action de music-hall



Joseph Herman et René Forthomme dans un extrait de *'L'Anglais tel qu'on le parle'* de Tristan Bernard



Jean Dauphin-Ballon



le même et René Forthomme



Démobilisés sur le quai de la gare d'Alost...



A la conquête de Tohogne sous les ordres du sergent Jean-Pierre Renard... Au terme de la route...la maison de mes parents



Les démobilisés en compagnie de maman, ma sœur Georgette et son fiancé Georges



Les joies du brancardage (et celle d'être un poids plume... à l'époque).

Au grand séminaire de Namur : troisième et quatrième « théologie » et ordination (1960-1962)

En octobre 1960, avec mes condisciples démobilisés, nous faisons notre rentrée au grand séminaire de Namur, afin d'y vivre les deux dernières années de formation avant l'ordination. Les cours de théologie continuent à nous être dispensés, comme je l'ai évoqué en décrivant la première année au séminaire. Cependant, deux professeurs avaient été remplacés : Joseph Havet était remplacé par le jeune Ephrem Pirson qui est chargé du cours de dogmatique ; Jacques Etienne est remplacé par Louis Son que nous avons connu à Alost ; il donne le cours de théologie morale. Tous deux nous donneront des cours intéressants dans une perspective théologique ouverte et enrichissante.

Mon intérêt pour la catéchèse des enfants

La vie au séminaire est relativement monotone. Pendant ces deux années, pour y mettre un peu de couleurs, avec d'autres séminaristes, je m'intéresse à la catéchèse des enfants. Je m'y intéresse de diverses manières. Nous sommes quelques-uns à être en contact régulier avec Mademoiselle Toussaint, sœur du vicaire général de Mgr Charue, Mgr Fernand Toussaint. Elle enseigne le cours de religion à l'Institut Notre-Dame à Namur. Lors de rencontres chez elle, elle nous parle de ses perspectives pédagogiques qui consistent à faire découvrir aux jeunes *l'histoire du salut*, en recourant essentiellement à la bible comme source de ses cours. Cette perspective est nouvelle en catéchèse qui était traditionnellement structurée selon le plan des « petits catéchismes » qui présentaient la « doctrine chrétienne » en parcourant d'abord les « vérités de la foi », c'est-à-dire les grands dogmes chrétiens, ensuite, « la vie chrétienne » comportant la présentation des vertus, théologiques et morales, des commandements de Dieu et ceux de l'Eglise, enfin, « les moyens de salut », c'est-à-dire la prière, le culte des saints et les sacrements. Cette catéchèse très ancienne dans son modèle remonte au seizième siècle et fut inventée par le réformateur Martin Luther qui voulait pallier l'immense ignorance religieuse de son temps. Son catéchisme, fait de questions et réponses à mémoriser, fut copié par les catholiques, dans sa structure, mais bien sûr pas dans tout son contenu. Au contraire, les « petits catéchismes » catholiques participent à la contre-réforme et sont donc apologétiques, en risquant ainsi de déformer certains aspects du message chrétien, en raison des préoccupations antiprotestantes. Initier les enfants au plan de Dieu qui se déroule dans l'histoire du peuple juif d'abord, dans l'Eglise de Jésus Christ ensuite, c'est leur faire découvrir un Dieu qui agit dans l'histoire, à travers des événements et des personnes, comme Abraham, Moïse, des rois et de prophètes et, finalement son Fils Jésus de Nazareth, lui-même proclamé et, d'une certaine manière, prolongé par les Apôtres et les témoins qui s'échelonnent tout au long des siècles jusqu'aujourd'hui dans l'Eglise. Grâce aux conversations avec Mademoiselle Toussaint, grâce aussi à la participation à des cours de religion qu'elle donnait en sixième primaire, nous découvrons des perspectives nouvelles au catéchisme et un mouvement catéchétique qui se développe dans l'Eglise, soucieux de réformes dans l'enseignement religieux.

Un peu plus tard, nous aurons un deuxième foyer d'expériences nouvelles en catéchèse des enfants : l'école de Plein Air à la citadelle fondée par Mademoiselle Madeleine Mélot que nous rencontrions aussi régulièrement, en assistant à certains de ses cours de religion et à ceux de ses collaboratrices qui travaillaient en équipe avec elle. C'est ainsi que nous profitons de l'expérience de Madame Desclée et de Marie-Thérèse Falque qui deviendra, bien plus tard, membre de l'équipe diocésaine du service de la catéchèse où je serai engagé avec l'abbé

Georges Dechambre qui avait profité, lui aussi, de la richesse pédagogique de ces personnes engagées corps et âme dans la revitalisation de la catéchèse destinée aux enfants. A l'école de la Citadelle, nous avons assuré des cours, évalués par nos éducatrices, sévères quelquefois.

De plus en plus passionnés par ces perspectives catéchétiques nouvelles, à quelques-uns, nous avons créé un groupe de recherche catéchétique. Notre groupe devait se composer de cinq ou six séminaristes. Un plan de recherche fut établi et chacun des membres de l'équipe s'engagea à une étude précise concernant les divers aspects du plan, par exemples, bible et catéchèse, liturgie et catéchèse, école et catéchèse... Moi-même, passionné par le sujet, j'ai réalisé un travail sur l'histoire de la catéchèse très révélatrice et porteuse de messages pour la réforme de l'enseignement religieux. Nous avons des réunions régulières de notre équipe et, progressivement, chacun de ses membres a exposé aux condisciples la synthèse écrite de ses recherches. Dans un agenda, j'ai conservé le souvenir de l'intervention de José Glaude (+) qui nous a parlé un soir, de « *L'école et la formation religieuse* ». Après son ordination, José a passé tout son ministère dans deux écoles : l'Institut Saint-Louis et l'Ecole technique de Namur...

Pour élargir notre information sur les problèmes et les perspectives en catéchèse, à quelques-uns, nous avons même été accueillis au Centre Lumen Vitae tenu par les Jésuites à Bruxelles. Ce Centre était et est encore un important foyer de recherche et de formation, y compris internationales, concernant les diverses formes de catéchèse et de pastorale.

Mais l'important travail réalisé par l'équipe « catéchèse » au séminaire ne pouvait pas rester confiné dans la confidentialité. Un grand projet se dessinait petit à petit au sein de l'équipe « catéchèse ». Il devait bouleverser bien des habitudes au séminaire. Nous projetions d'organiser une exposition catéchétique dans les locaux du séminaire où, jusqu'alors, personne ne pénétrait, sauf l'évêque et ses collaborateurs, les professeurs et les séminaristes. Les prêtres des paroisses eux-mêmes et les parents des séminaristes n'avaient accès qu'à un parloir situé à l'entrée du séminaire pour y rencontrer les jeunes en formation.

Le président du séminaire, Mgr Lefèvre voyait très positivement nos recherches et les encourageait. Il en avait informé notre évêque Mgr Charue qui trouvait, lui aussi, nos initiatives intéressantes. C'est pourquoi, il accepta, sans réticence, l'ouverture des locaux du séminaire à un grand public, à l'occasion de l'exposition projetée...

Notre équipe « catéchèse » s'élargit pour préparer cette exposition qui était prévue pour un week-end au cours du premier trimestre de l'année académique 1961-1962. Nous avons obtenu la collaboration des responsables de « *La Procure* », vaste librairie religieuse tenue par les Frères des Ecoles chrétiennes au boulevard Mélot à Namur. Ils étaient disposés à nous procurer, en dépôt, des livres et du matériel didactique, y compris tables et tableaux qui pouvaient concerner le catéchisme et la catéchèse en général. Nous avons élaboré la structuration de l'exposition qui devait couvrir les grands espaces du séminaire qui précédaient la salle des cours et les deux salles de récréation du rez-de-chaussée. La répartition des thèmes fut précisée et leurs modalités de présentation furent déterminées. Le matériel nécessaire à cette présentation fut acquis : panneaux, papier de diverses couleurs, peinture... Une équipe technique s'engageait à la réalisation des panneaux et du montage de l'exposition. Un petit catalogue fut réalisé ; il aidait le parcours de l'exposition et en permettait la mémoire. Les textes des recherches catéchétiques élaborés par des séminaristes de l'équipe « catéchèse » furent polycopiés et le service de reliure réalisa des brochures destinées à être vendues aux visiteurs de l'exposition. Avec la collaboration du professeur de

dogmatique, Ephrem Pirson, j'élaborai deux « professions de foi » qui utilisaient deux formes de langage qui traduisaient, d'un côté, une nouvelle manière, plus biblique et plus positive, d'exprimer le contenu de la foi chrétienne et d'autre part, un vocabulaire qui signifiait globalement une manière très « classique » et répandue de formuler l'objet de la foi, en fonction d'une catéchèse traditionnelle.

Deux « professions de foi » des années 1960

Dieu nous parle.

Dieu le Tout-Autre, Créateur et Providence. Il conduit l'histoire et nous aime.

Dieu nous a envoyé son Fils, Jésus-Christ. Et Jésus-Christ nous a fait connaître son Père. Il nous a sauvés de notre péché par sa mort et sa glorieuse résurrection. Nous attendons son retour !

Jésus-Christ nous sauve aujourd'hui par son Eglise qui prolonge son incarnation. Il l'anime par son Esprit-Saint.

Par les sacrements de son Eglise, Jésus-Christ nous communique sa Vie, nous faisant participer à sa Mort et à sa Résurrection. Par eux, il nous remplit de l'Esprit et construit son Eglise qui s'épanouira lors de la résurrection des corps et du retour du Seigneur.

Jésus-Christ, dans l'Eucharistie, continue à s'offrir à son Père dans et avec son Eglise et nourrit la charité des chrétiens.

La mère de Jésus, Marie, est l'image de l'Eglise sauvée et glorieuse.

Les saints sont nos frères déjà près de Dieu.

Dieu m'appelle par Jésus-Christ. Je lui réponds en l'aimant, en l'aimant dans tous mes frères.

Je le chante et je l'adore avec mes frères et j'attends tout de lui.

Il y a quelque chose après la mort : mon âme ira au ciel ou en enfer.

Je dois sauver mon âme et pour cela :

Je dois d'abord obéir aux lois que Dieu m'impose, et aux lois de l'Eglise, société visible fondée par Jésus-Christ et commandée par le pape, les évêques et les curés.

Je dois surtout avoir la grâce sanctifiante ; ça, on l'a ou on ne l'a pas. On la reçoit au baptême ; on la perd par le péché mortel ; on la retrouve à confesse.

Je dois croire, croire au Bon Dieu qui a tout fait, trois personnes en Dieu, qui récompense le bien et punit le mal.

Je dois croire que Dieu s'est fait homme, qu'il a beaucoup souffert pour expier mes péchés. Il a prouvé qu'il était Dieu par ses miracles et surtout par sa résurrection. Il est présent dans l'hostie de la messe que je reçois pour m'aider à faire mon salut.

Je prie le Bon Dieu tout-puissant afin qu'il me secoure.

Je prie aussi la Sainte Vierge et les Saints qui me protègent.

Les paroisses et les écoles furent informées de l'ouverture de l'exposition et des jours et heures de visite. Le journal régional « Vers l'Avenir » annonça aussi l'exposition. Celle-ci, prévue pour s'étaler sur les deux jours d'un week-end seulement, fut prolongée toute la

semaine qui suivit, en raison de l'importante affluence et à la demande du public. Ces jours-là, l'exposition n'était ouverte qu'en fin de journée. Des réactions très encourageantes des visiteurs et de lecteurs du journal « *Vers l'Avenir* » nous comblaient de satisfaction, partagée par nos professeurs, le président du séminaire et sans doute aussi par notre évêque qui était venu visiter l'exposition avec beaucoup de sympathie.

Ce succès nous encouragea à « exporter » notre réalisation dans le diocèse. Finalement, deux lieux furent convenus pour la présentation de l'exposition : Beauraing et Arlon. Afin de pouvoir disposer en permanence des livres et de certains moyens didactiques comme des images ou des disques, nous avons contacté plusieurs importantes maisons d'édition en leur expliquant notre projet. Nous fûmes comblés par les dons et les « hommages » qui nous furent faits. Nous étions prêts pour le montage de l'exposition à Beauraing d'abord, dans une salle paroissiale début janvier 1962, à Arlon ensuite, en mai 62, dans des locaux s'étalant sur deux niveaux à l'arrière de l'église Saint-Martin. Les doyens des deux villes accueillaient notre équipe de montage et de présentation : le chanoine Albert Boeur à Beauraing et l'abbé Joseph Mathen, futur évêque, à Arlon. Pendant l'exposition d'Arlon, plusieurs membres de notre équipe ont séjourné à Virton, accueillis chaleureusement par les parents du chef technicien de l'équipe, Pierre Gillet. Nos expositions connurent un grand succès...

Encouragé par l'intérêt suscité par l'exposition catéchétique à Namur et passionné par la recherche sur l'histoire de la catéchèse et ses problématiques actuelles, j'écrivis un long article qui fut publié dans la « *Revue diocésaine de Namur* » en 1961⁵⁷.

Au cours de l'année académique 1960-1961, notre classe d'étudiants en théologie et tout le séminaire connurent une épreuve douloureuse : un de nos condisciples, un des deux séminaristes coréens accueillis au séminaire de Namur, Gabriel, dit Gabby Ri s'est tué. Le mardi 30 mai, par une belle journée de printemps, Gabby et Jean Timmermann étaient en promenade. Ils avaient gagné le sommet des fameux rochers de Marche-les-Dames. Jean s'était assis dans l'herbe, tandis que Gabriel au bord de la falaise contemplait le paysage mosan en sifflotant. Jean, distrait dans sa méditation, ne vit pas son ami glisser dans le précipice. Il remarqua seulement le silence soudain qui interrompait la chansonnette de Gabby. Jean se précipita en bas des rochers, dans le camp des para-commandos dont certains furent mobilisés pour retrouver le corps de Gabby tombé dans le domaine militaire. Gabby était un compagnon joyeux, chaleureux, intelligent. Sa mort provoqua la désolation chez les professeurs du séminaire et ses condisciples, en particulier, ses amis proches. Il fut inhumé dans un caveau de la famille Renard dont un fils, Jean-Pierre, était de notre cours. Le souvenir de Gabby fut célébré l'année suivante, le jour anniversaire de sa mort. Bien plus tard, lorsque je résidais au séminaire de Salzennes, un frère de Gabby nous rendit visite. Il fut accueilli chaleureusement par le président Marcel Didier et des anciens condisciples de Gabriel.



Gabriel Ri

⁵⁷ *Revue diocésaine de Namur*, novembre-décembre 1961 (T. XV, N°6), pages 475 à 534, René Forthomme, *La catéchèse des enfants, mission d'Eglise*.

Un mémorable « tour de France »

Pendant les grandes vacances 1961, mon ami Jean Dauphin-Ballon et moi avons vécu une expérience extraordinaire et enrichissante : en soutane, nous avons effectué un tour de France grâce à l'auto-stop !

Le départ était programmé à partir de Tohogne. Jean, qui habitait Ethe, près de Virton, m'y rejoignit la veille du jour fixé. Il devait apporter une tente, afin de nous assurer des nuits abritées tout au long de notre parcours où rien n'était prévu pour notre logement, sauf à Cannes. A Cannes, mon ami Valère Laporte, rencontré jadis chez l'abbé Pierre, avait réservé une chambre d'hôte dans la maison de repos où il séjournait depuis un certain temps. Jean n'avait pas apporté la tente annoncée : elle était trop lourde et encombrante ! Nous nous sommes contentés d'emporter une couverture accrochée à nos sacs à dos et nous nous sommes confiés à la Providence qui ne nous a (presque) pas déçus...

L'auto-stop ne posait aucun problème. A l'époque de notre périple, la soutane ou l'uniforme militaire étaient précieux pour apprivoiser les automobilistes. Le premier jour du voyage, nous avions l'intention de parcourir la plus longue distance possible. A Bouillon, nous fûmes pris en charge par un couple allemand qui nous conduisit jusque Reims (prononcez Raims). Quelque part, dans la vallée de la Marne, un Français bien sympathique nous embarqua. Il connaissait un curé belge résidant dans un petit village éloigné de la route principale que nous empruntions. Qu'à cela ne tienne, notre chauffeur effectua un détour pour nous déposer au presbytère de ce village dont j'ai oublié le nom. (Il faut dire que je n'ai rédigé aucune note pendant notre randonnée. Nous n'avons pas non plus réalisé de photos.) Le curé s'est montré aussi accueillant que le chauffeur qui nous amenait. Il nous prépare un excellent souper et nous ouvre une chambre à coucher confortable. Le lendemain matin, après la messe, le curé nous a déposés sur la route où le stop était efficace.

Nous avons visité la belle ville de Dijon où nous avons rencontré son maire. Nous cheminions sur un trottoir vers l'extérieur de la ville, sans avoir l'intention de la quitter déjà. En soutane, sac au dos, nous apparaissions facilement comme de jeunes clercs en voyage. Soudain, une imposante limousine noire s'immobilise à nos côtés. A l'arrière, la vitre est abaissée et un homme vêtu d'une soutane apparaît. Il se présente : chanoine Kir, député-maire de Dijon. Il nous interroge sur notre provenance et notre projet, prêt à nous prendre en charge. Nous déclinons poliment son offre. Lorsque nous évoquons la Belgique, il nous déclare, solennel : « *Je connais Anver(s)...* » Le chanoine Kir était un personnage bien connu et déjà médiatisé. Résistant pendant la guerre, il fut deux fois arrêté par les Allemands. En 1945, il devient maire de Dijon et bientôt député. Il exercera ses fonctions politiques jusqu'à sa mort en 1968 à l'âge respectable de 92 ans. C'était un personnage truculent, aux réparties mordantes. Il travailla de son vivant à créer sa propre légende. Il a donné son nom à un célèbre apéritif. En effet, le chanoine donna son nom au vin blanc-cassis, le kir, que la mairie servait à ses invités depuis plusieurs décennies. En 1952, le chanoine concéda l'exclusivité du nom à la maison Lejay-Lagoute. Néanmoins, plus tard, pour ne pas peiner les autres liquoristes de Dijon, il leur permit également d'utiliser son nom.

En 1960, à la suite de sa rencontre avec Nikita Khrouchtchev à Moscou, les cafés de Dijon créent le *Double K*. Nikita Khrouchtchev (1894 - 1971) était un homme politique soviétique qui dirigea l'URSS durant une partie de la guerre froide. Il fut premier secrétaire du Parti communiste de l'Union soviétique de 1953 à 1964 et président du conseil des ministres de 1958 à 1964. Il joua un grand rôle en « déstalinisant » l'Union soviétique et par sa politique

étrangère et ses contacts avec les dirigeants américains. Lui aussi, à la manière du chanoine Kir, était un personnage truculent. Son biographe écrit de lui : « *Il pouvait être charmant ou vulgaire, exubérant ou renfrogné ; il exposait sa rage (souvent forcée) en public avec des hyperboles explosives dans sa rhétorique. Mais quelles que soient ses actions, il était plus humain que son prédécesseur ou même que la plupart de ses homologues étrangers et pour une grande partie des gens, cela suffisait à rendre l'URSS moins mystérieuse ou dangereuse.* »⁵⁸ Il fit beaucoup parler de lui lors d'une session de l'Assemblée générale de l'ONU en octobre 1960. Pour protester contre un discours critiquant l'URSS, Khrouchtchev enleva sa chaussure et commença à frapper son bureau avec son soulier.



Khrouchtchev brandissant sa chaussure

En avril 1960, lors d'une visite officielle en France, Nikita Khrouchtchev était venu à Dijon pour y rencontrer « son ami », le chanoine Kir. Cette rencontre ne put avoir lieu, le chanoine en ayant été très fortement dissuadé par les plus hautes autorités religieuses catholiques qui n'hésitèrent pas à l'éloigner contre son gré de Dijon le temps de la visite du dirigeant soviétique. Cet épisode est resté célèbre sous le nom d'« *enlèvement du chanoine Kir* ».

Bien plus tard, en vacances en Bourgogne avec mon ami Albert Bonmariage, guidés par l'ancien curé de Savigny-lès-Beaune, nous sommes allés visiter le site d'Alésia, oppidum gaulois attesté par des fouilles archéologiques et site fort probable, bien qu'encore contesté par certains historiens, de l'antique place forte défendue par Vercingétorix. En contrebas du mont Auxois, s'étend le village de Alise-Sainte-Reine où Félix Kir est né et enterré. Nous avons visité sa tombe : une immense croix en granit rose, couleur du kir, avec, en son centre, une seule inscription : KIR, sans plus. Le chanoine s'est montré original jusqu'après sa mort...



Chanoine Kir, sur un char, à la libération en 1944



Tombe du chanoine Kir à Alise-Ste-Reine

⁵⁸ William J. Tompson, *Khrushchev: A Political Life*, St. Martin's Press, 1995, p. 150

La prochaine étape de notre voyage était Avignon en passant par Valence. Nous avons visité ces deux villes. Nous avons évité Lyon. En cours de route, nous avons été hébergés dans un presbytère et au séminaire d'Avignon. L'accueil était partout facile et chaleureux.

Nous arrivâmes bientôt à Cannes. Imaginez : sur la Croisette, deux jeunes séminaristes en soutane et un sac au dos... Nous n'avions aucun complexe. A Cannes, ce fut la rencontre avec Valère ; pour moi et pour lui, d'heureuses retrouvailles. Comme je l'ai déjà dit, nous fûmes hébergés et nourris par les religieuses de la maison de repos où séjournait mon ami. Avec lui, nous avons visité la ville et fait une petite excursion sur une des îles de Lérins, Saint-Honorat, où se situe une abbaye cistercienne. Le monastère de l'île Saint-Honorat a été fondé vers 410 par l'ermite Honorat. Il a connu un grand rayonnement et de nombreuses épreuves, dont celles infligées par la révolution française. Actuellement, l'abbaye cistercienne est bien vivante.



Abbaye de Lérins



Communauté actuelle des moines cisterciens



A Cannes, Jean et René avec Valère Laporte



Les deux séminaristes devant la maison de repos à Cannes

Quelques jours plus tard, nous reprîmes la route. Un automobiliste nous avait pris en charge avant d'arriver dans la ville de Toulon. Il était amical et formulait de nombreux commentaires sur les paysages que nous découvrions. Toulon est située entre la mer et la montagne. Arrivé dans la ville, notre chauffeur grimpa sur la corniche qui domine la ville, sa rade et son port de commerce et de tourisme fort actif. Il nous faisait ainsi découvrir sa ville, car, à ce moment, il déclina son identité : il était maire de Toulon. Aujourd'hui, j'ai pu l'identifier. Il s'agissait de Maurice Arreckx, né en 1917 et mort en 2001. Il fut un homme politique affilié au parti UDF. Il fut parlementaire et maire de Toulon de 1959 à 1985.



Maurice Arreckx, maire de Toulon

C'est dans la rade de Toulon que les trois pionniers français de la plongée : Philippe Tailliez, Jacques-Yves Cousteau et Frédéric Dumas surnommés depuis 1975 « les trois mousquemers », ont commencé leurs carrières et expérimenté leurs premiers engins. Des lignes régulières relient la Corse au port de commerce de Toulon. Sa base navale est le premier port militaire de France. C'est notamment à Toulon qu'est basé le porte-avions *Charles-de-Gaulle*. Actuellement, la base navale abrite aussi de nombreux autres bâtiments de la Force d'action navale et les six sous-marins nucléaires d'attaque (SNA).



Vue sur Toulon, la Seyne-sur-Mer, la rade et la presqu'île de Saint-Mandrier

Après le petit périple touristique, sachant que nous allions chercher un endroit pour passer la nuit, le maire nous dit : « *Je vais vous conduire chez le chanoine !* ». Il nous déposa bientôt devant un hôpital, en nous invitant à y demander l'aumônier qui ne devrait pas manquer de nous trouver une chambre d'hôte. Le prêtre, d'un certain âge, nous accueillit fraternellement. Après les présentations, il téléphona à la supérieure de la communauté des religieuses et directrice de la clinique. Celle-ci lui annonça qu'elle ne disposait pas de chambre d'hôte, mais qu'elle allait nous héberger quand même. Nous fûmes logés dans la section de la maternité. Sur notre porte, la religieuse avait placé un écriteau provisoire : « *Entrée interdite* ». Les infirmières et sages-femmes furent cependant mises au courant de notre présence.

Après une bonne nuit, nous nous levions frais et dispos pour assister à la messe célébrée par le chanoine, avec lequel nous avons partagé le petit déjeuner. Au dessert, pour la première fois, j'ai dégusté des figes fraîches ! Nous saluons nos hôtes et nous reprenons la route en direction de Montpellier en faisant escale à Nîmes.

Pour mon ami Jean Dauphin-Ballon, l'étape de Montpellier évoquait des souvenirs lointains mais importants. En mai 1940, lors de l'évacuation, la famille de Jean a traversé la France et a échoué dans un petit village situé dans la région de Montpellier. Elle avait été accueillie par des fermiers dont Jean connaissait encore le nom. En effet, après la guerre, pendant un certain temps, des contacts épistolaires avaient été maintenus entre les Belges émigrés et les Français généreux. Nous arrivons en centre du village, en face de l'église. Une petite vieille nous accoste, devinant que nous cherchons la cure. Elle nous entraîne au presbytère où le curé nous réserve bon accueil et pourra nous héberger. Jean raconte l'histoire du séjour de sa famille dans le village. Bien sûr, le curé connaît les fermiers dont il est question. Il nous conduit chez eux. A la ferme que Jean reconnaît, dans un premier temps, on nous reçoit avec un certain scepticisme. Mais Jean évoque tellement de détails sur la vie qu'il a connue ici en 1940, que tous sont bien convaincus de retrouver le petit garçon qu'ils ont rencontré il y a vingt et un ans ! Jean se souvient particulièrement d'un jouet qu'il partageait avec un enfant de son âge, fils de la maison. Fête ! Un repas activement préparé, du bon vin pour réjouir nos cœurs, des souvenirs évoqués. Le surlendemain, nous reprenons la route en direction de Lourdes...

Nous approchions de Lourdes le 14 août. Je connaissais l'existence de la Cité-secours qui hébergeait des personnes au revenu modeste, dont nous étions. Mgr Rodhain avait ouvert la Cité-Saint-Pierre à Lourdes en 1955. L'objectif était de permettre aux personnes les plus pauvres de venir en pèlerinage, en étant accueillies et hébergées dans de bonnes conditions. Mais, nous devinions bien que les hôtels et la Cité-secours devaient être complètement occupés, la veille de la grande fête mariale du 15 août. Aussi, faisons-nous halte à Tarbes, à une vingtaine de kilomètres avant Lourdes. Nous espérons que dans cette petite cité, nous trouverions gîte et couver. Hélas, à l'approche de Lourdes, la Providence nous a fait défaut. Nous sommes mal reçus et même éloignés, après avoir sonné à la porte de deux presbytères et du grand séminaire de la ville. Déçus, mais décidés, nous reprenons la route. Rapidement, nous arrivons à Lourdes en fin d'après-midi. Nous déposons notre bagage à la consigne de la gare et, pieusement, nous gagnons le lieu des apparitions de la Vierge à Bernadette. Nous découvrons les sanctuaires ; nous nous y recueillons et, en fin de soirée, nous regagnons la gare ouverte toute la nuit. Nous récupérons nos sacs à la consigne puis, nous nous allongeons sur deux banquettes en bois, nos sacs servant d'oreillers. Je ne me souviens pas avoir été réveillé la nuit par des voyageurs qui auraient sans doute été un peu surpris de découvrir deux clochards en soutane ! Le matin, dans les toilettes, nous nous rasons et rafraichissons la figure, avant de redéposer nos sacs à la consigne. Nous passons la journée au sanctuaire où nous vivons l'expérience des pèlerins. A midi, nous nous rendons à la Cité-St-Pierre où on nous offre un bon repas.

De nouveau, la Providence commençait à s'intéresser à nous. Le temps était ensoleillé. A un certain moment, nous nous installons à la terrasse d'un café. Un couple de Français dans la cinquantaine nous aborde. Nous leur racontons notre périple et avouons notre déconvenue d'hier dans la cité de Tarbes. Nos interlocuteurs s'amuse de notre aventure et en souriant, la dame nous annonce une bonne nouvelle. « *Ce soir, nous dit-elle, vous pourrez apprécier le repas de la fête de l'Assomption et vous passerez une bonne nuit dans des lits confortables. Nous avons deux grands fils. Ils sont en vacances. Leurs chambres à coucher seront les vôtres.* » Nos hôtes habitaient... Tarbes. Tous les jours, ils étaient à Lourdes, car ils y géraient un cinéma. Le soir, après avoir récupéré nos maigres bagages, nous étions emmenés vers la ville si peu accueillante hier, si généreuse aujourd'hui. Au court du petit banquet de fête le soir, nous avons dégusté de la « tourte pyrénéenne », un plat spécialement réalisé le 15 août dans la région de Lourdes et Tarbes. Le lendemain, après une excellente nuit passée dans de bons draps, nous reprenons la route en direction de Auch dont nous avons visité la belle

cathédrale. Elle est surtout remarquable par une série de dix-huit verrières, et par les boiseries du chœur dont les 115 stalles qui continuent la suite des scènes bibliques commencée sur les verrières.



Auch, ville haute



cathédrale Sainte-Marie



un vitrail

L'étape suivante de notre voyage fut la ville de Limoges où nous fûmes fort bien accueillis au grand séminaire. Nous avons pu visiter la ville et, particulièrement, un atelier de porcelaine. Limoges est communément réputée pour ses productions d'émaux, de porcelaine, et de vitraux, productions traditionnelles qui font que la ville se proclame la capitale des arts du feu.

Notre route était désormais celle du retour à la maison. Avant d'arriver à Paris, nous nous arrêtons dans une banlieue où le curé installe, pour nous, deux matelas dans la salle paroissiale. Nous y passons une bonne nuit et assistons à la messe le lendemain, avant de reprendre la route en évitant Paris.

Je me souviens que sur le tronçon de route vers la Belgique, le chauffeur qui nous avait fait monter dans sa voiture nous a offert un bon repas dans un restaurant campagnard. Il nous parlait abondamment et il évoquait le bon pape Jean XXIII, comme beaucoup d'autres Français l'ont fait au cours de notre périple.

Que de découvertes touristiques, culturelles et humaines nous avons faites pendant notre fameux tour de France. Avant ce voyage, je n'avais jamais dépassé le nord de ce pays merveilleux, chargé d'histoire et riche de productions artistiques et architecturales. Comme le chante Ciboulette dans l'opérette portant son nom et écrite par Reynaldo Hahn : « *Nous avons fait un beau voyage !* »

Dernière année au séminaire

Les séminaristes de quatrième année en théologie, servaient régulièrement la messe de leur évêque pendant une semaine, du moins s'il célébrait dans la chapelle de l'évêché. Les religieuses au service de l'évêque assistaient à l'eucharistie. Après la messe, les séminaristes déjeunaient, en tête à tête avec Mgr Charue. Le dimanche 11 février 1962, nous avons fêté le vingtième anniversaire de l'ordination épiscopale de notre cher évêque. Un dîner festif fut offert au réfectoire du séminaire. Les jours suivants, assez tôt le matin, je servis la messe de Mgr Charue. Le 18 février, au cours du déjeuner partagé avec lui, l'évêque me parle de mon avenir. Il est question que je retourne étudier à Louvain pour y effectuer une licence en philologie classique ou en « groupe A », comme on disait. Cette voie académique pouvait prolonger la candidature en philologie classique que j'avais déjà effectuée, mais comportait moins de cours très spécialisés en latin et en grec, et davantage de cours philosophiques qui poursuivaient, eux, le baccalauréat en philosophie que j'avais parcouru en 1957-1958. Plus tard, au mois de juillet, j'ai encore servi la messe de Mgr Charue. Le lundi 2 juillet, j'ai noté dans mon agenda que l'évêque m'a parlé de la possibilité pour moi de poursuivre une

formation spécialisée en catéchèse, étant donné l'intérêt que j'avais pris pour cet aspect important de la pastorale dans l'Eglise. Il évoquait même le projet de la création d'un Institut de catéchèse dans le cadre de la faculté de théologie à l'université catholique de Louvain. Cet institut ne fut pas créé à ce moment, pour des raisons que j'ignore. Après mon ordination, je dus donc m'inscrire directement dans la faculté de théologie, en attendant la mise en route d'une formation spécialisée en catéchèse, ce qui ne fut jamais fait. Il me fallut bien poursuivre une licence en théologie. Mais, c'est une autre histoire que j'évoquerai dans le prochain chapitre de mes mémoires.

A côté des cours de théologie au grand séminaire, les activités culturelles ne manquaient pas ; je l'ai déjà signalé. Mais elles avaient lieu, presque exclusivement, dans le séminaire lui-même. Cependant, librement, nous profitons de moments de sorties pour organiser nous-mêmes certaines rencontres intéressantes avec des personnes ou des institutions. Au séminaire, les séances cinématographiques dominicales se poursuivaient. J'ai noté la projection de films bien intéressants : *Le Cuirassé Potemkine*, un film soviétique muet, un classique sorti en 1925 et réalisé par Sergueï Eisenstein ; *Brève rencontre*, un film britannique de David Lean sorti en 1945 et qui a figuré parmi les onze films lauréats du Grand Prix du 1^{er} Festival de Cannes en 1946 ; *De l'or en barre*, un film britannique de Charles Crichton sorti en 1951 ; *Yvan le Terrible*, un autre film soviétique de Sergueï Eisenstein ; *La Grande illusion*, un film français de Jean Renoir sorti en 1937, considéré comme un chef-d'œuvre du cinéma français et du cinéma mondial ; *Mon Oncle*, film français réalisé par Jacques Tati et sorti en 1958 ; *Les Yeux du témoin*, un film britannique réalisé par J. Lee Thompson en 1959. Je n'ai sûrement pas noté tous les films que nous avons vus, mais ceux que j'ai retenus indiquent un bien beau programme, fait de sélections intelligentes et significatives. Parmi les conférences, j'ai noté des exposés souvent remarquables : conférence sur Israël par le père blanc De Decker ; *Le Concile et l'œcuménisme* ; une conférence sur la Mission régionale de Namur et une autre sur celle de la Basse-Sambre ⁵⁹ par le doyen Baugnée d'Auvélais ; *Le sens de l'autre*, par le professeur Albert Dondeyne ; *Les psaumes*, par le docteur Fischer ;

⁵⁹ A cette époque apparurent, dans le diocèse de Namur, les « Missions régionales ». Elles remplaçaient les traditionnelles missions paroissiales. Celles-ci avaient lieu, comme le nom l'indique, dans le cadre d'une paroisse. Elles se succédaient après plusieurs années et duraient une semaine. J'ai connu une telle mission célébrée à Tohogne en 1946. Elle était animée par des Pères Rédemptoristes de Namur. Tous les jours, la messe était célébrée avec une prédication vivante, parfois dialoguée par deux pères, l'un situé dans la chaire de vérité, l'autre installé dans l'assemblée des fidèles. Des saluts au Saint-Sacrement jalonnaient la semaine ainsi que des réunions « spécialisées » en fonction des publics : enfants, jeunes, hommes adultes, femmes et mamans... Les religieux visitaient systématiquement toutes les familles de la paroisse et des « conversions » étaient censées se produire. La semaine se terminait par une grande célébration élaborée par les animateurs. A Tohogne en 1946, cette célébration de clôture eut lieu dans une église ornée de nombreuses fleurs, éclairées de multiples bougies et remplie d'un public très nombreux. Elle célébrait Notre-Dame du Perpétuel secours, l'icône des Rédemptoristes.

Dans les années soixante, les missions se déroulaient au niveau d'une région qui débordait souvent le cadre d'un doyenné. Elles duraient deux ou trois semaines et avaient été préparées par une enquête sociologique dans la région. Cette enquête était réalisée par le service sociologique diocésain de l'abbé Joseph Laloux. Des religieux collaboraient à l'animation de ces missions qui comprenaient, outre les prédications et célébrations diverses, des rencontres de partage qui examinaient les situations pastorales de la région, les nécessités qui se faisaient sentir et les projets que l'on pouvait dessiner. Dans la Basse-Sambre où, plus tard, je fus professeur et curé-doyen, des religieux dominicains - dont un Père Forthomme - animaient la mission, mais les prêtres des paroisses, en particulier les nombreux vicaires étaient très actifs. Ainsi, l'action catholique ouvrière fut encouragée ; les *Equipes populaires* furent créées et jouèrent un rôle important dans l'évolution de la pastorale en Basse-Sambre. Le projet de la mise en route d'un collège pour garçons, comportant un enseignement classique en latin-grec fut souhaité et étudié. Il devait aboutir en 1962 à la création du Collège Saint-André, rue des Auges à Auvélais, dirigé par l'abbé Jacques Woitrin.

L'assemblée œcuménique de New-Delhi, par le chanoine Baudouin ; *La tradition spirituelle en Inde*, par un prêtre samiste ; deux conférences de Michel Quoist, l'une devant le clergé de Namur, l'autre destinée aux étudiants et aux jeunes, dans le cadre de la Mission régionale de Namur...



Deux scènes du film « *Le Cuirassé Potemkine* »



Jacques Tati dans « *Mon Oncle* »

Grâce au président du séminaire, je fus en contact assez proche et prolongé avec le mouvement de la *Légion de Marie* assez vivant dans le namurois à cette époque. Mgr Lefèvre y exerçait la fonction d'aumônier des équipes de la région. La *Légion de Marie* est née en 1921 en Irlande. Des chrétiens laïcs se réunissent chaque semaine ; ils prient ensemble et ils évoquent leurs contacts « apostoliques » vécus la semaine précédente et projettent les contacts futurs. C'est qu'en effet, deux par deux, comme les disciples de Jésus, les membres de la *Légion* effectuent des visites personnelles auprès de croyants, mais aussi, auprès de personnes qui vivent loin de l'Eglise. Ils se veulent particulièrement attentifs aux hommes et femmes en difficulté : malades, prisonniers, drogués, prostituées... Ils se mettent encore au service des paroisses pour assurer la catéchèse des enfants ou organiser des rencontres de prière. Leur spiritualité mariale est inspirée par les écrits de saint Louis-Marie Grignion de Montfort. L'utilisation d'un vocabulaire et d'insignes militaires est assez étonnant. Aujourd'hui encore, la *Légion* se définit sur un site Internet : « *La vie de la Légion de Marie est enracinée dans la spiritualité mariale et la confiance en l'Esprit Saint. Son premier objectif est la sanctification de ses membres et la participation à la mission d'évangélisation de l'Eglise.* »

Avant même l'époque de ma formation au séminaire, un tel mouvement où les laïcs s'organisent dans l'Eglise pour vivre plus radicalement des aspects de leur foi chrétienne n'est pas isolé. D'autres mouvements d'« apostolat des laïcs » voient le jour et se développent selon les charismes et les intuitions de leurs fondateurs ou fondatrices. Cette évolution va de pair avec le développement de l'« action catholique » dont l'abbé Cardijn a été un grand initiateur. C'est bien la prise au sérieux de la place des laïcs dans l'Eglise qui caractérise tous ces mouvements, mais de grandes différences les distinguent. L'action catholique est « spécialisée », c'est-à-dire qu'elle s'adresse à des groupes humains spécifiques : la *J.O.C.* regroupe les jeunes ouvriers ; la *J.E.C.*, les jeunes étudiants ; la *J.R.C.*, les jeunes ruraux ; les *Equipes populaires* s'adressent aux adultes des milieux populaires, ouvriers en particulier, de même que l'*A.C.I.* concernent les personnes qui exercent des tâches de cadres ou d'indépendants... Les autres mouvements de l'apostolat des laïcs s'adressent, en principe, indistinctement à des personnes vivant dans des situations sociales diversifiées. Dans ces mouvements et les équipes qui les incarnent, l'accent est souvent mis sur une spiritualité personnelle intense et les relations apostoliques extérieures sont interpersonnelles. Tandis que dans les équipes d'action catholique, on privilégie des analyses de situations et de phénomènes sociaux, sous l'éclairage de l'Evangile de Jésus Christ et, la plupart du temps, selon la méthode du « voir, juger, agir » qui aboutit, normalement, à des engagements collectifs en fonction de problèmes de société.



Icône et étendard de la *Légion de Marie*



L'abbé Joseph Cardijn... en contact avec des jeunes ouvriers



Ce foisonnement de mouvements et d'équipes de laïcs dans l'Eglise était nouveau et encourageant. Il n'était pas du tout inspiré par une perspective théologique élaborée, mais il était encouragé par les derniers papes. Quand le dominicain Yves-Marie Congar publie, en 1953, un livre sur le laïcat, il l'intitule : *Jalons pour une théologie du laïcat*, parce que, dit-il lui-même, il n'existe aucune théologie du laïcat dans l'Eglise. Le Père Congar écrit : « *Durant ces dernières décades, il s'est passé quelque chose : une véritable redécouverte de cette vérité décisive : les laïcs sont pleinement d'Eglise.* »⁶⁰ Cette vitalité des laïcs dans les récents mouvements créés avant les années 60 et la réflexion théologique qui l'accompagne prépare le Concile Vatican II et ses grands textes sur l'Eglise et la place des laïcs en son sein.

En avril 1962, la *Légion de Marie* de la région namuroise organise une consultation de ses membres, à propos du concile qui se prépare et qui s'ouvrira bientôt. Je reçois les réponses à ce « referendum » et je suis chargé de le dépouiller. Le 21 mai 62, je participe à la réunion regroupant des membres de la *Légion* pour leur faire part des résultats de l'enquête dont je n'ai plus de traces aujourd'hui. En juin, je rencontre Madame Houmart à la permanence du mouvement et je participe aussi à une réunion du « *Comitium* »⁶¹. Ce furent mes derniers contacts avec la *Légion de Marie*.

J'ai souvenir aussi de deux visites intéressantes et éclairantes : celles qu'à quelques-uns nous avons effectuées à l'Institut technique de Namur et au journal *Vers l'Avenir*. L'Institut technique était (et reste) une très importante école libre de Namur. Les prêtres y étaient nombreux à cette époque. J'ai noté les noms de certains que nous avons rencontrés en 1962 et dont deux me furent très proches, plus tard, en Basse-Sambre. Il s'agit des abbés André Materne, Gustave Lambiotte, Joseph Gillet, Marcel André et le directeur de l'établissement, l'abbé René Schwartz.

En juin 1962, les séminaristes de quatrième année de théologie, proches de l'ordination, étaient reçus par Messieurs Delforge et de Thysebaert, responsables des journaux régionaux *Vers l'Avenir* et *L'Avenir du Luxembourg*. Ils nous présentèrent leurs journaux et les problèmes posés par leur réalisation. Deux jours plus tard, nous visitâmes les installations de la rédaction et de l'imprimerie des journaux au boulevard E. Mélot à Namur. Nous avons découvert l'élaboration du contenu pour le journal du lendemain ; les sources de l'information (télescripteurs...) ; les journalistes au travail. Ensuite, nous assistâmes, éblouis, au travail minutieux et difficile de composition réalisé par les linotypistes sur leurs impressionnantes machines ; nous découvrîmes encore l'élaboration des flancs pour l'imprimerie et, plus tard dans la soirée, l'impression même des premiers journaux. Nous n'attendîmes pas la sortie du premier exemplaire de *Vers l'Avenir*, car un petit banquet nous avait été préparé dans une importante brasserie-restaurant de la place Saint-Aubain. En fin de soirée, nous revînmes cependant au boulevard Mélot, pour recevoir un exemplaire tout frais du journal dont nous

⁶⁰ Y. M. J. Congar, *Jalons pour une théologie du laïcat*, Paris, Les Éditions du Cerf, 1953, p. 8

⁶¹ La structuration de la *Légion* est très organisée et les divers échelons de la structure portent des noms latins (au singulier et au pluriel !). Le *Praesidium* est l'équipe locale. Plusieurs *Praesidia* sont regroupés dans une *Curia* ; plusieurs *Curiae* se retrouvent dans un *Comitium*. C'est dire l'importance d'un *Comitium*.

allions devenir, plus tard, d'efficaces propagandistes. Un cendrier nous fut même offert en cadeau.

Bien plus tard, à deux reprises séparées par plusieurs années, j'ai eu l'occasion de visiter à nouveau les installations de *Vers l'Avenir* et de découvrir ainsi les perfectionnements techniques impressionnants dans le domaine de la transmission de l'information et dans celui de l'impression des journaux. En 1976, j'accompagnai des séminaristes résidant à Salzinnes pour la visite de la rédaction et de l'imprimerie de *Vers l'Avenir*. L'offset se préparait déjà. Plus tard, quand je fus devenu doyen d'Auvelais, tous les prêtres du doyenné furent remarquablement accueillis et informés dans les locaux du boulevard Mélot et aussi dans les bâtiments situés à Rhines qui hébergeaient l'étonnante imprimerie. Pourtant, nous avions contacté *Vers l'Avenir* pour protester contre la mauvaise « couverture » de l'information concernant l'importante région de la Basse-Sambre. Nos doléances furent écoutées. Mais il fallut attendre encore quelques années avant que la diversification géographique des éditions nous donne satisfaction...



Ancienne linotype



Vaste atelier et rotative imprimant un journal moderne

Dans ces années de préparation du concile et d'attention plus grande, de la part des chrétiens, aux réalités sociales et culturelles nouvelles d'un monde en mutation, un vent de réforme souffla enfin sur un séminaire engourdi. Encouragée par les professeurs plus jeunes et plus ouverts, l'organisation d'équipes de séminaristes vit le jour. Composées de cinq ou six séminaristes accompagnés par un professeur, les équipes se réunissaient régulièrement, alternativement dans la chambre des séminaristes qui les composent, pour prier ensemble, mais, surtout, pour échanger sur certains problèmes touchant la vie, la vie au séminaire en particulier. Je fis partie d'une équipe accompagnée par l'abbé Marcel Didier. J'ai souvenir d'échanges parfois épiques, mais toujours enrichissants. Au cours de l'année académique 1961-1962, l'abbé Gérard Bernard, professeur à l'Institut technique de Namur fut adjoint à l'équipe des professeurs du séminaire, avec la mission particulière d'assurer la vitalité des équipes, la prise de responsabilités des séminaristes et la revitalisation de la vie liturgique. Ces occasions de participation des séminaristes à la prise d'initiatives au séminaire préparaient déjà le style de vie nouveau que connaîtra, à partir de 1967, le séminaire installé dans les récents bâtiments de Salzinnes. Bien sûr, le souffle du Concile Vatican II surtout y apportera des rénovations essentielles et positives.

La dernière année de formation au séminaire comportait, pour nous, deux ordinations importantes et décisives. L'ordination au sous-diaconat impliquait l'engagement au célibat

pour toute la vie et l'obligation de la récitation du bréviaire. Celui-ci se récitait encore en latin, même si une édition, celle dite de Labergerie,⁶² présentait les textes des psaumes et des prières sur deux colonnes, l'une en latin, l'autre en français. Ce degré des ordinations, le sous-diaconat, fut supprimé par Paul VI, dans la foulée des réformes initiées par le Concile. Je fus ordonné diacre au séminaire, le samedi 17 mars 1962. Dès après l'ordination au sous-diaconat, les dimanches et jours de fêtes, nous allions dans les nombreuses paroisses de la ville pour y exercer la fonction de notre ordre dans les cérémonies solennelles. C'est ainsi que je note dans mon petit agenda de 1962, à la date du 14 janvier : « *Office de sous-diaacre dans l'église St-Nicolas* ». Après l'ordination au diaconat, certains week-ends, nous allions en ville, dans des paroisses ou des communautés religieuses pour nous exercer à la prédication. Je me souviens très bien de l'étrange situation qui fut la mienne à l'occasion du premier sermon en chaire de vérité. C'était dans la chapelle d'une communauté de religieuses contemplatives strictes, dans la rue Reine Astrid. Tandis que les sœurs, complètement voilées se trouvaient dans le chœur fermé de lourdes portes grillagées, des chrétiens laïcs de la paroisse de Salzinnes remplissaient la chapelle. Comme je l'ai expliqué plus haut, nous étions tenus de suivre des plans de prédication en fonction de la structure du petit catéchisme. Ainsi, j'ai dû prêcher sur « la chasteté » devant un public bien hétérogène, constitué de religieuses contemplatives très classiques et de laïcs, mariés ou célibataires. Qu'ai-je pu leur raconter ? Je ne sais plus. Ce dont je me souviens, c'est que j'avais entièrement rédigé le texte de mon sermon et l'avais appris par cœur. En chaire de vérité, j'ai débité ce texte sans qu'il soit visible devant moi... au cas où... J'ai connu un séminariste dans ma situation qui fut victime d'un trou de mémoire qu'il ne put surmonter : il a dû descendre de la chaire à prêcher ! Après mon ordination sacerdotale, j'eus l'occasion d'exercer un ministère dominical à Durbuy d'abord. J'ai conservé pendant longtemps l'habitude de rédiger l'entièreté de mes sermons et de les mémoriser. Cependant, je prenais la précaution d'emporter mon gros cahier toilé dans la chaire qui dominait mon auditoire. Aujourd'hui, les sermons ont été remplacés depuis longtemps par des homélies, c'est-à-dire, en principe, des prédications basées sur les textes bibliques de la liturgie. Depuis longtemps aussi, j'ai cessé de rédiger. Je me contente d'une structure de mon homélie enregistrée dans ma tête et, parfois, dans mon cœur. Quelques exceptions cependant : les prédications aux funérailles de personnes très proches de moi ou ayant connu des circonstances dramatiques dans leur mort. Sans texte sous les yeux, l'émotion risque de m'envahir et de me paralyser...

En tant que diacres, nous exercions encore un autre ministère que la prédication : nous pouvions, en effet, baptiser. En ce temps-là, à Salzinnes, existait une importante maternité provinciale. Les vicaires de la paroisse Sainte-Julienne étaient chargés de célébrer les nombreux baptêmes prévus chaque dimanche et d'autres jours aussi sans doute. La tradition voulait qu'on baptise les enfants le plus tôt possible après leur naissance, pour éviter le risque éventuel d'une mort sans baptême, c'est-à-dire, comme on le pensait à l'époque, sans que l'enfant soit libéré du « péché originel », ce qui le condamnait aux limbes, comme évoqué plus haut. Même si la théologie du baptême avait quand même évolué positivement, la pratique du baptême rapproché du jour de la naissance continuait, et donc, les baptêmes en maternités ou en cliniques étaient très nombreux. Ils étaient souvent vécus en l'absence de la mère qui conservait le lit assez longtemps après l'accouchement.

A Salzinnes, je fus initié à la célébration des baptêmes par l'abbé André Defoux, vicaire qui devint plus tard un de mes collègues doyens. A tour de rôle, les séminaristes ordonnés diacres allaient célébrer des baptêmes à la Maternité. Le nombre des enfants baptisés en même temps

⁶² Bréviaire latin-français des éditions Labergerie, paru pour la première fois en 1934.

était élevé. En date du 8 juillet 1962, je note le baptême de huit enfants. Nous ne connaissons pas leurs parents ; aucune préparation collective ne s'était déroulée avant la célébration... Nous avons fait de sérieux progrès dans la pastorale du baptême, comme d'ailleurs dans les autres aspects de la pastorale paroissiale : mariages, funérailles, professions de foi, confirmations. Le Concile est passé par là !

Quelques mois avant mon ordination sacerdotale, j'ai vécu la semaine sainte, comme diacre, dans une communauté de religieuses enseignantes, les Ursulines de la rue de Bruxelles. Pour préparer les célébrations, j'ai rencontré l'abbé Léon Delvaux, l'aumônier de la communauté des Sœurs. J'ai aussi rencontré des religieuses. Jeudi, vendredi et samedi saints et jour de Pâques furent vécus intensément dans des offices. Mon agenda m'indique des contacts « liturgiques » avec la communauté religieuse du Bon Pasteur installée en face du séminaire, dans des bâtiments où des Sœurs accueillaient des « filles du juge », comme on disait alors. Des contacts liturgiques aussi avec plusieurs paroisses : à Saint-Joseph, rue de Fer, je suis diacre à la grand-messe et aussi aux vêpres ; je célèbre à la paroisse Notre-Dame qui existe encore avec le vicaire Jean Noël ; je suis sous-diacre dans la paroisse Sainte-Julienne à Salzinnes ; le dimanche de la Laetare, la messe est radiodiffusée depuis la cathédrale de Namur, le chanoine Maxi Tasiaux préside, André Haquin et moi célébrons en tant que diacre et sous-diacre ; j'ai connu encore la paroisse Saint-Jacques qui a depuis longtemps disparu ; les rogations célébrées fin mai eurent pour « stations », c'est-à-dire, églises de départ et d'arrivée de la procession, Saint-Loup, Saint-Joseph et Saint-Nicolas ; à la fête de l'Ascension, j'ai célébré comme diacre à Sainte-Julienne à Salzinnes ; le 15 juillet eut lieu une procession mariale solennelle dédiée à Notre-Dame des Remparts.

Ainsi s'achevait mon itinéraire vers la prêtrise. Une dernière retraite commençait le 16 juillet. Elle allait nous mener à l'ordination. Elle était prêchée (ainsi parlait-on) par le chanoine Minon, curé de Saint-Jacques à Liège et ancien professeur au grand séminaire de cette ville. Le dimanche 22 juillet 1962, dix-neuf beaux jeunes gens étaient ordonnés prêtres par Mgr André-Marie Charue, dans la cathédrale de Namur.



Le groupe des séminaristes de ma classe. Gabriel Ri y figure encore. Robert Liégeois et Claude Troisfontaines doivent nous rejoindre pour l'ordination.

Ce fut une grande fête ! Un cortège s'est formé à l'évêché, constitué de l'évêque, de son chapitre, de professeurs du séminaire, des prêtres proches des futurs ordonnés, et ceux-ci cheminent sur la place Saint-Aubain et entrent solennellement dans une cathédrale remplie d'une assistance nombreuse, joyeuse et recueillie. Mes parents, bien sûr, mais aussi tous mes proches sont présents, comme les familles des autres ordonnés auxquelles des places sont réservées dans l'église. A un certain moment de la célébration, les ordonnés se couchent en cercle sur le sol du chœur en signe d'humilité, tandis que la chorale entonne la litanie des saints. Ensuite, un après l'autre, les jeunes séminaristes passent devant leur évêque qui les ordonne en leur présentant les symboles de leur mission : la bible, le calice, les vêtements liturgiques. Des moments d'intense émotion.

A cette époque, je dois dire que ma piété était encouragée par ma sensibilité. Cela durait depuis bien des années. Mais, petit à petit, les sensations pieuses ont disparu. L'aridité s'est installée dans ma relation avec Dieu et Jésus-Christ, sauf en quelques circonstances privilégiées et encourageantes.

Après la cérémonie des ordinations, le cortège liturgique s'est reformé pour gagner le grand séminaire où les familles se sont retrouvées dans la vaste cour. Les jeunes prêtres bénissaient leurs proches. Un repas de fête se déroule ensuite dans le réfectoire du séminaire. Les proches des nouveaux prêtres y sont invités.



Cortège vers la cathédrale



Les ordonnés prosternés dans la cathédrale (quelques religieux sont ordonnés en même temps)



Je donne la communion aux membres de ma famille



Retour du cortège vers le grand séminaire...



Je bénis des membres de ma famille dans la cour du séminaire

Que de chemin parcouru depuis la retraite à Beauraing en 1955...



La plupart des candidats au sacerdoce réunis à Beauraing en 1955 furent ordonnés en 1961, un an avant moi. Joseph Herman, Maurice Abel et moi-même avons effectué trois années d'études à Louvain, au lieu des deux années de philosophie dans les petits séminaires de Floreffe et Bastogne. Plusieurs jeunes gens qui figurent sur la photo n'ont pas poursuivi leur cheminement vers la prêtrise.



Photo prise le jour des ordinations le 22 juillet 1962. Au centre de la photo, Mgr Charue (+), à sa droite, Mgr Musty (+), évêque auxiliaire, à sa gauche, Mgr Lefèvre (+), président du séminaire. Au sommet de la pyramide, de gauche à droite : Joseph Lifränge et Maurice Abel ; au rang suivant : Edmond Belot (+), Joseph Herman (+), Jean Timmerman, André Haquin et Jean Dauphin-Balon (+) ; au deuxième rang : Norbert Leboutte, Robert Liégeois (+), José Glaude (+), Claude Troisfontaines, Jean-Marie Lange (+), Jean-Pierre Renard (+) et Jean Gravis ; au rang inférieur : José Thomas, Pierre Gillet, René Forthomme et Guy Lafontaine (+).

La fête des prémices à Tohogne

Ordonné prêtre le dimanche 22 juillet 1962, il était prévu que je célèbre la messe des prémices à Tohogne le dimanche suivant, le 29 juillet. Mais, entre-temps, pas question que je remette les pieds dans mon village natal. C'est qu'à cette époque, dans un petit village composé à

presque cent pour cent de chrétiens pratiquants, l'ordination d'un jeune originaire de la paroisse constituait un honneur significatif et imposait une fête solennelle pour célébrer et féliciter le jeune prêtre qu'on imaginait presque comme un « autre Christ ». Bien avant le mois de juillet, des habitants du village s'étaient organisés pour prévoir et préparer une décoration festive de l'église, d'abord, mais aussi de la maison familiale du jeune prêtre et de tout le parcours qu'un cortège allait emprunter avant la messe, le jour des prémices, entre cette maison et l'église. Le garde champêtre de Tohogne, Antoine Bricheux possédait une sapinière dans une forêt ardennaise. Il offrait des sapins pour constituer une haie d'honneur des deux côtés de la route du parcours et pour échafauder plusieurs arcs de triomphe qui devaient jalonner la procession. Des fleurs artificielles avaient été réalisées dans les foyers et elles décoraient les sapins et les arcs de triomphe. Une sciure colorée constituait un immense tapis qui courait au centre de la route, tout au long du parcours.

Je ne pouvais donc pas être témoin de tous ces préparatifs extraordinaires. La surprise était réservée au samedi précédant le dimanche des prémices. Pour passer la semaine loin de Tohogne, je fus accueilli dans le presbytère de Fraire, près de Walcourt, par un de mes anciens professeurs de Marche-en-Famenne, l'abbé Jean Henrotin. Je découvris ainsi une région que je ne connaissais pas et qui valait la visite ! Je fis la connaissance du doyen de Walcourt, l'abbé Joseph Daniel avec lequel je me liai facilement et pour longtemps. Il m'a fait cadeau des nombreux volumes du *DTC*, c'est-à-dire du *Dictionnaire de théologie catholique* qui continuait de paraître depuis 1902⁶³ et dont je reçus les suppléments au cours des années qui suivirent mon ordination. Au cours de la semaine passée à Fraire, je participai à une rencontre amicale des prêtres du doyenné de Walcourt qui excursionnaient vers Reims pour découvrir les nombreux trésors de cette ville française historique. Ce fut l'occasion d'une détente, mais aussi d'intéressantes connaissances de prêtres et de leurs engagements pastoraux.

Le samedi 28 juillet, je rentrais à Tohogne pour y découvrir des décors somptueux traduisant la foi et la générosité extraordinaire de mes concitoyens. Le curé de Tohogne, l'abbé Robert Seron, avait préparé la célébration de la messe et la prière prévue au départ du cortège devant la maison familiale. De nombreux prêtres, pasteurs dans le doyenné de Barvaux-sur-Ourthe ou anciens professeurs ou encore condisciples devenus des amis prenaient part à la fête. Tous les membres de ma famille étaient présents avec mon ancien instituteur Henri Schonne et d'autres amis. Une foule nombreuse assistait déjà à la cérémonie émouvante pendant laquelle le curé me remettait un crucifix que j'allais porter jusqu'à l'église. Avant le départ, je me recueillis sur un prie-Dieu offert par mes parents et fabriqué par des étudiants de l'Institut Saint-Laurent à Liège tenu par les Salésiens de dom Bosco.

⁶³ Le *Dictionnaire de Théologie catholique* a pour but, d'après ses initiateurs, « d'exposer les doctrines de la théologie catholique, leurs preuves et leur histoire ». Rédigé par des représentants de toutes les écoles théologiques catholiques et par des spécialistes d'une compétence reconnue, il embrasse toutes les questions qui intéressent le théologien. Il rapproche les enseignements de la foi des données de l'histoire et des autres connaissances humaines. Il fut commencé sous la direction de Jean Michel Alfred Vacant et continué sous celle de E. Mangenot avec le concours d'un grand nombre de collaborateurs. Il a été édité à Paris, par les éditions Letouzey et Ané, 1902-1950. 15 tomes en 30 volumes.



La maison de mes parents fastueusement décorée.



Chemin vers l'église : sapins, arc de triomphe, tapis...



Cérémonie présidée par le curé Seron avant le départ du cortège... la foule qui assiste à cette cérémonie





Cortège ouvert par les prêtres...



l'accès à l'église et ses décorations



L'assemblée pendant le sermon du chanoine Jules Schonne



Elévation de l'hostie à la consécration



Lambert Lehaire m'adresse un discours après la messe...



une partie de la foule attentive

La messe solennelle animée par la chorale paroissiale se déroula selon le rite préconciliaire. Je tournais le dos à l'assemblée. Deux amis jeunes prêtres, Michel Deharre et Raphaël Bihain, tenaient les rôles de diacre et sous-diacre. Certains prêtres dignitaires avaient revêtu des chapes. Le chanoine Jules Schonne, directeur de l'Institut Saint-Remacle de Marche assura la prédication du haut de la chaire de vérité. Ce fut un grand moment de ferveur et de foi. J'en étais très ému.

A la sortie de l'église, avec mes parents et le curé, je me tenais au-dessus des marches qui accèdent à l'allée conduisant à l'église. Une foule nombreuse s'étalait en dessous de ce podium permanent. Un de mes amis les plus proches, à peine plus jeune que moi, avait été chargé de m'adresser le discours de félicitation et d'encouragement. Il fit cela magnifiquement et avec cœur. Hélas, ni lui, ni moi n'avons conservé le texte de son message

amical. La paroisse m'avait réservé une nouvelle surprise, un cadeau qui me fut offert à ce moment-là. Un magnifique bureau et une bibliothèque vitrée du même style avaient été amenés sur la place. Je pus les contempler immédiatement. Ces meubles m'ont suivi dans mes divers lieux de ministère. Ils sont toujours solides et impeccables. Cependant, ils ont un peu changé de fonctions : la bibliothèque est devenue armoire qui renferme les verres à vin et à bière, si nécessaires dans une vie, et le bureau qui a supporté tellement de copies d'examens, d'articles en rédaction, de lettres en écriture, se repose désormais dans ma chambre à coucher. Non pas qu'il ait démerité ou qu'il soit devenu incapable de rendre encore service, non, il a tout simplement été remplacé par un immense bureau comportant de nombreux tiroirs de rangement, à l'avant et à l'arrière. Ce nouveau bureau avait d'abord servi, à Hun où j'habitais alors, au talentueux Jean-Luc, mon ami, qui dessinait paysages et portraits tellement ressemblants. Mais, c'est une autre histoire que je raconterai plus tard...

Après le discours de Lambert et la remise du cadeau, je remerciai tous ceux et celles qui avaient contribué, d'une manière ou d'une autre, à la réalisation de la belle fête que nous avions vécue ensemble. Presque tous les habitants du village, mais aussi des deux hameaux de la paroisse, Longueville et Warre, avaient pris part à cette préparation avec cœur, générosité et amitié. Ensuite, tous les membres de ma famille, les prêtres, mon ancien instituteur et mes amis gagnèrent la maison de mes parents aménagée pour accueillir un grand banquet. Depuis plusieurs mois, maman avait liquidé son magasin, pour dégager de l'espace, afin que la fête puisse se dérouler dans notre maison. Elle avait contacté Madame Courtois de Warre, afin qu'elle assume la responsabilité d'organiser le banquet. Celle-ci, chaleureuse et organisée, s'adjoignit plusieurs jeunes filles dévouées qui collaborèrent au service du repas festif. La maison adjacente à celle de mes parents était inoccupée. Elle put accueillir la cuisine du banquet et ses services, grâce à l'amabilité des propriétaires de cette maison, la famille Chariot qui occupait la ferme-manoir voisine.

Que de joie, de contacts humains chaleureux, de plaisir de goûter d'excellents plats : tous les ingrédients d'une fête réussie. Le lendemain, les enfants du village étaient invités à venir, eux aussi, faire la fête, en dégustant un morceau de tarte et en participant aux jeux et aux chansons...

Tous les aspects de la fête de mes prémices sont immortalisés par de nombreuses photos. Un véritable reportage a été réalisé, depuis la décoration du parcours de la procession jusqu'aux rencontres familiales et amicales. L'artisan de cette précieuse réalisation était un jeune prêtre, ordonné deux années avant moi : Joseph Wenkin. Je l'avais connu au grand séminaire de Namur. Sympathique et enthousiaste, il avait la passion de la photographie. Il accepta aimablement ma demande de réaliser un reportage le jour de mes prémices. C'est grâce à lui que les souvenirs de l'événement, mais surtout, des personnes peuvent revivre dans mon esprit et mon cœur. Joseph a fait le passage vers son Dieu qu'il a servi fidèlement dans son ministère. Je lui suis profondément reconnaissant.



Je suis entouré de mes parents lors du banquet de fête...



quelques convives autour d'une des tables



d'autres convives ...



mon ami Raphaël Bihain (+) reçoit sa part de gâteau avec le sourire



Madame Courtois (à l'extrême droite) avec ses joyeuses collaboratrices... quelques prêtres amis lors d'une pause



L'ensemble des convives du 29 juillet 1962



les enfants du village invités à la fête le lendemain

Deux festivités qui célébraient mon ordination se sont succédé encore. A Ocquier, le village de la famille de papa et où nous avons vécu cinq années, maman, Georgette et moi, j'ai célébré une messe de prémices pendant les grandes vacances 1962. Hélas, je ne possède aucune photo de l'événement.

La paroisse de Jemelle aussi a organisé pour moi une fête. Son curé Jules Adam m'y invita par l'intermédiaire du chanoine Schonne. Pendant mes études préparatoires au sacerdoce, grâce à Jules Schonne, mes parents recevaient, de temps et temps, une somme d'argent, pour les aider financièrement, car ils n'étaient pas riches. Le jour des prémices à Tohogne, le chanoine Schonne me fit part de cette participation d'une paroisse aux frais de ma formation. Je vécus donc un accueil fraternel à Jemelle. L'abbé Adam était un homme entier, volontaire et chaleureux. Une messe solennelle fut célébrée. Elle précédait un repas de fête qui regroupait des prêtres amis du curé et son vicaire. Un album de photos réalisé par un photographe professionnel me fut offert. Pendant de nombreuses années, une réelle amitié m'a uni à l'abbé Adam chez lequel je passais régulièrement un samedi, particulièrement lorsque je fus professeur à Auvelais. J'étais reçu avec une bonne bouteille de vin et de la tarte

préparée et servie par les sœurs de la Providence qui géraient l'école toute proche. Le curé de Jemelle invitait souvent ses amis très proches lors de nos rencontres : le chanoine Jules Schonne et le curé d'Hargimont, l'abbé Raymond Michel. L'abbé Adam s'est retiré chez les Auxiliaires du sacerdoce à Resteigne. Je suis encore allé le saluer dans son dernier refuge. Je garde un souvenir émerveillé de cet homme rayonnant et généreux.

Oui, tout est grâce ! Et une nouvelle aventure va commencer...



Prémices à Jemelle. Je remercie l'assemblée.



Sortie de l'église. L'abbé Adam et le chanoine Schonne

Pendant que nous vivions ces trois années de formation, comme je l'ai déjà écrit au terme de la première année, le monde continuait à tourner et l'histoire des hommes s'écrivait en lumières et ténèbres. En janvier 1960, le grand romancier Albert Camus se tuait dans un accident de voiture. En mars, Brasilia devenait la nouvelle capitale du Brésil. Le 30 juin, le Congo belge accédait à l'indépendance, mais de nombreux troubles vont perturber cette nouvelle république, pendant longtemps, provoquant l'exode de nombreux colons belges. En septembre, l'O.P.E.P. (Organisation des pays exportateurs de pétrole) est créée. Le 8 novembre, J.-F. Kennedy devient président des Etats-Unis, premier président catholique. L'année 1960 se clôture en Belgique par la fête du mariage du roi Baudouin avec la princesse Fabiola.

L'année 1961 s'ouvre par un événement tragique et lourd de conséquences pour l'ancien Congo belge : son premier ministre, Patrice Lumumba est assassiné. En avril, les Soviétiques remportent une nouvelle victoire sur les Américains, dans la course pour la conquête spatiale : Youri Gagarine effectue le premier vol autour de la terre. En mai, *Amnesty International* voit le jour. En août, le mur de Berlin, le « *mur de la honte* » est construit pour séparer les deux Allemagne.

En 1962, l'Algérie accédera à l'indépendance, après les accords d'Evian et un référendum organisé dans le pays. Le 11 juillet, a lieu la première émission de T.V. en *mondivision*, grâce au satellite *Telstar*. Le 22 août, le général de Gaulle, président de la république française est visé par un nouvel attentat au Petit-Clamart. Et, le 11 octobre, s'ouvre le concile Vatican II qui sera l'événement déterminant pour l'Eglise dans le temps des mutations politiques, sociales et culturelles d'un monde nouveau qui naît...



Annexe au chapitre 4 :

Petite histoire des tensions et conflits dans l'Eglise catholique au cours des derniers siècles

A la veille de l'ouverture du Concile Vatican II, il est intéressant de parcourir l'histoire séculaire de l'Eglise, afin d'y repérer les tensions et les crises qu'elle a traversées et qui l'ont façonnée jusqu'aujourd'hui. L'Eglise est menacée et se sent menacée de l'intérieur ou de l'extérieur. Je me risque à un petit parcours historique qui peut permettre de mieux comprendre l'Eglise qui va vivre son « aggiornamento » entre 1962 et 1965.

L'Eglise romaine s'est toujours sentie responsable de garder intact ce qu'elle appelle le « dépôt de la foi » constitué des dogmes qui se sont précisés progressivement au cours de l'histoire, particulièrement grâce à des conciles dans les premiers siècles de l'Eglise et jusqu'au Concile Vatican I qui définit l'infailibilité du « pontife romain », successeur de Pierre. Certains apports des théologiens, du moyen âge, de la renaissance et de la contre-réforme surtout, ont enrichi, mais aussi parfois perverti le contenu du catéchisme de l'Eglise.

Dans l'histoire deux fois millénaire du christianisme, des déviations, des erreurs travestissant la vérité officielle de la foi se sont manifestées. On en trouve déjà des traces dans les épîtres de saint Paul qui dénonce, par exemple, des distorsions regrettables dans le contenu de la foi ou dans la pratique de certains chrétiens de Corinthe. Des textes attribués à saint Jean trahissent à plusieurs reprises des controverses vis-à-vis de ce qu'on appelle la « gnose » qui contaminait des communautés chrétiennes primitives. L'arianisme et bien d'autres pensées dites hérétiques ont été condamnés par des conciles ou des instances dirigeantes de l'Eglise. Au moyen âge, les dissidents cathares furent persécutés dans le midi de la France déclenchant même une « croisade » contre les Albigeois. A cette époque et pour longtemps, s'organise une instance judiciaire d'exception dans l'Eglise, dans certaines régions particulièrement, comme l'Espagne. Il s'agit de l'*Inquisition* qui traque tous les foyers d'hérésies ou de pratiques diverses considérées comme contraires aux perspectives chrétiennes. L'*Inquisition* sollicite le « bras séculier », c'est-à-dire le pouvoir des princes et seigneurs pour l'exécution de certaines sentences qui ne relèvent pas de pratiques de pénitences que l'Eglise impose elle-même, comme les pèlerinages ou les châtiments corporels que les hérétiques condamnés devaient s'infliger à eux-mêmes. Les pouvoirs temporels collaboraient volontiers avec l'Eglise, car l'objectif commun était avant tout de préserver la cohésion sociale et politique de l'Eglise, bien sûr, mais aussi de territoires précis sous la coupe des autorités civiles.

Au terme du moyen-âge, l'Eglise catholique romaine connaissait des problèmes inquiétants qui se manifestèrent par l'exil des papes à Avignon et par le grand schisme. On appelle *Grand Schisme d'Occident* (ou *Grand Schisme*) la crise pontificale qui touche le catholicisme au tournant des XIV^{ème} et XV^{ème} siècles (1378 - 1417), divisant pendant quarante ans la chrétienté catholique en deux obédiences papales. Cette crise survient en Europe en pleine guerre de Cent ans, à la faveur des transformations d'un système féodal qui ne répond plus aux besoins d'une société en pleine mutation. En effet, l'Eglise n'a plus le rôle culturel et social qui était le sien au début du moyen-âge et qui l'avait rendue indispensable à l'exercice du pouvoir. Au moyen-âge tardif, les mutations économiques induisent la création d'Etats modernes que l'Eglise n'a plus les moyens d'assujettir culturellement. Sur le terrain politique, cela se traduit par l'affrontement du roi de France Philippe le Bel et du pape Boniface VIII qui cherchent à affirmer la primauté absolue de leur pouvoir. En Italie, les luttes du pape et de l'empereur débouchent sur l'affrontement entre Guelfes et Gibelins du XII^{ème} au XIV^{ème} siècle.

Ces tensions et conflits aboutissent dans un premier temps à l'installation de la papauté à Avignon puis, en 1378, au Grand Schisme.

Celui-ci, inscrit dans une crise profonde du sentiment religieux, est marqué par deux successions pontificales simultanées, l'une à Rome et l'autre à Avignon (dont les tenants en titre sont qualifiés d'antipapes par leurs adversaires). L'Eglise, dont une partie du rôle social et culturel a été pris en charge par la bourgeoisie depuis le XIII^{ème} siècle, sort moralement et spirituellement affaiblie de cette crise : le gallicanisme⁶⁴ se développe, les particularismes nationaux s'exacerbent, le sentiment religieux se modifie, de nouvelles hérésies émergent.⁶⁵

Bientôt, une grande catastrophe va s'abattre sur la chrétienté d'Occident : les schismes vont se multiplier et déclencher de nombreuses luttes sanglantes et fratricides. La Réforme va naître : luthéranisme, calvinisme, anglicanisme vont déchirer l'Eglise de Jésus Christ...

Aux XV^{ème} et XVI^{ème} siècles, les papes qui se succèdent à Rome n'offrent guère, c'est le moins qu'on puisse dire, des modèles de vie inspirés par l'Evangile de Jésus Christ. Le pape Innocent VIII (1432-1492) recule les limites de l'opprobre par une vénalité effrénée des charges. Corruption, vénalité, népotisme, faux privilèges, fausses bulles, intrigues sont des mesures courantes. Il est le premier pape à reconnaître ses enfants illégitimes, pour lesquels il organise des noces au Vatican.

Alexandre VI (Rodrigo Borgia 1431-1503) fut le père de plusieurs enfants reconnus. En 1456, âgé de vingt-cinq ans, il est nommé archevêque titulaire de Valence et créé cardinal par son oncle le pape Calixte III au grand scandale du Sacré Collège puis, l'année suivante, fait vice-chancelier de l'Eglise romaine (le poste le plus élevé du Saint-Siège, après le pape, puisqu'il n'y avait pas de chancelier) ; il le restera jusqu'à son élévation au souverain pontificat. En 1468, douze ans plus tard, il est ordonné prêtre. Le 11 août 1492, il est élu pape à la majorité canonique des deux tiers des cardinaux réunis en conclave. Il n'est pas improbable qu'il ait acheté certains votes. Il est couronné le 26 août de la même année. En tant que pape, il prend le nom d'Alexandre VI. En 1470, alors qu'il a déjà été ordonné prêtre, Rodrigo Borgia fait la

⁶⁴ Le **gallicanisme** est une doctrine religieuse et politique cherchant à promouvoir l'organisation de l'Eglise catholique en France de façon largement autonome par rapport au pape.

⁶⁵ Encyclopédie en ligne *Wikipédia*, *Le Grand Schisme d'Occident*. Pour la rédaction de ce volet historique, je me suis fortement inspiré de sites sur Internet, de celui de *Wikipédia* en particulier.

connaissance de Vannozza Cattanei, jeune patricienne romaine, qui lui donnera quatre enfants (Jean, César, Lucrèce, et Geoffroi). En 1498, le pape tisse une nouvelle liaison avec la jeune et jolie Giulia Farnèse qui n'a que 15 ans. Rodrigo Borgia a alors 58 ans. De leur union naîtra une fille, Laura, qui sera présentée comme l'enfant légitime d'Orso Orsini, époux officiel de Giulia Farnèse. Le népotisme et les scandales continuent au Saint-Siège, et ce malgré les remontrances du frère dominicain Jérôme Savonarole de Florence. Sans scrupules, ni remords, Alexandre VI fait face : Savonarole est arrêté, torturé et exécuté par le feu le 23 mai 1498. Aimant s'entourer d'œuvres d'art et d'objets précieux, Alexandre VI fut un mécène généreux ; il protégea les artistes (Pinturicchio, notamment, à qui il commande le célèbre décor des appartements Borgia, au Vatican, terminé plus tard par Raphaël) et montra de grandes capacités dans la remise en ordre de l'administration de l'Église.



Alexandre VI



Jules II



Léon X

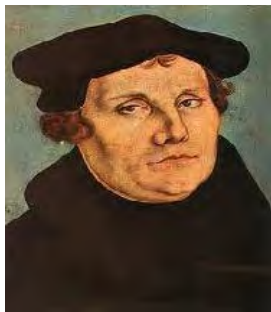
Après la mort d'Alexandre VI, le pape Pie III fut élu par acclamation, alors qu'il n'avait obtenu, au tour du scrutin, aucune voix des trente-sept cardinaux présents. Déjà faible et très malade, on le transporta en litière dans la basilique Saint-Pierre et c'est allongé qu'il reçut l'hommage des cardinaux. Il déclara vouloir être le pape de la paix. Il souhaitait la réforme générale de l'Église et la pacification de tout l'Occident, mais il mourut, moins d'un mois après son élection, le 18 octobre 1503.

Son successeur Jules II (1443-1513) fut surtout préoccupé de l'équilibre des puissances en Italie. Ce diplomate retors élimina tour à tour César Borgia (fils d'Alexandre VI), les Vénitiens puis les Français de la Romagne et du Milanais, accroissant simultanément le territoire de l'Etat pontifical. Jules II voulait faire de cet Etat une grande puissance, ce qui lui vaudra le surnom de *Jules César II*. Pour cela, il n'hésita pas à la fois à utiliser les armes spirituelles contre ses ennemis (des excommunications, par exemple) et à participer personnellement aux campagnes militaires. Ce véritable *condottiere* de l'Église laissera l'image du « pape-soldat », son ardeur à guerroyer lui valant le surnom de « *pape de fer* ». Sous son pontificat, Jules II convoqua le V^e concile du Latran, créa la Garde suisse en 1505, posa la première pierre de l'actuelle basilique Saint-Pierre de Rome qu'achevèrent ses successeurs. Il protégea surtout Michel-Ange, auquel il commanda les grandes fresques de la chapelle Sixtine.

Sous le pontificat de Jules II, un moine augustin allemand, un certain Martin Luther vint à Rome (en 1510-1511). Il fut plus tard spécialement choqué par le relâchement moral du clergé romain et par la pratique de la vente des indulgences, utilisées sans retenue pour financer la construction de la basilique Saint-Pierre.

Le successeur de Jules II est moins connu et sans doute moins retors, mais il eut lui-même un itinéraire étonnant. Léon X (1475-1521) est le second fils de Laurent le Magnifique qui règne

sur Florence. Très jeune, ses parents le destinèrent à l'état ecclésiastique. Il reçut la tonsure en 1482, puis connut une série de promotions dues au pouvoir et à la richesse de ses parents. En 1483, il fut nommé *protonotaire apostolique* par Sixte IV. Il reçut, en 1486, la célèbre abbaye du Mont-Cassin fondée par Benoît de Nursie en commende⁶⁶. En 1488, alors qu'il n'avait que 13 ans, il reçut le chapeau de cardinal des mains d'Innocent VIII. Il dut néanmoins s'abstenir de porter les insignes de sa dignité jusqu'en 1492. Cette année-là, il participa au conclave qui porta au trône Rodrigo Borgia sous le nom Alexandre VI, élection à laquelle le cardinal de Médicis était farouchement opposé. Il mena alors une vie de dilettante, conservant cependant des mœurs personnelles plus réservées que celles de ses collègues cardinaux. La maladie de Jules II, en 1511, lui donna l'idée de se porter candidat à sa succession. Le 21 février 1513, Jules II mourut et Jean de Médicis fut élu pape le 11 mars 1513, sous le nom de Léon X. Léon X s'avéra un grand protecteur des arts. Il fit travailler pour lui Raphaël. Il s'entoura d'amis d'Erasmus et paraissait ouvert aux idées nouvelles.



Martin Luther



Eglise de Wittenberg

Mais, le 31 octobre 1517, Martin Luther, moine augustin allemand, docteur en théologie, et ses étudiants réagissent à la campagne d'indulgences lancée par l'un des plus hauts dignitaires de l'Empire, Albert de Hohenzollern, prince-électeur et archevêque de Mayence. La tradition raconte qu'ils affichent sur la porte de l'église de Wittenberg une lettre rédigée par Martin Luther constituée de 95 thèses, à la fois constat des dérives de l'Eglise, critique virulente des abus et solutions proposées. Certains historiens contestent aujourd'hui cet affichage. Toujours est-il que ces 95 thèses sont imprimées et diffusées largement.

Encouragé par l'ouverture d'esprit du pape Léon X, Martin Luther, en août 1518, lui dédie ses *Resolutiones disputationum de virtute indulgentiarum* dans lesquelles il justifie ses positions et son comportement. Jusqu'alors, Léon X ne s'était guère préoccupé de théologie. Néanmoins, Luther était déjà accusé d'hérésie. Léon X lui envoya, à la diète d'Augsbourg, un légat apostolique, le cardinal Thomas Cajetan, général des dominicains. Luther refusa de se rétracter. Conciliant, Léon X poursuivit dans la voie de la diplomatie en chargeant un chevalier allemand, Carl von Miltz, de négocier une réconciliation. Ces tentatives de conciliation tenaient davantage de la politique que de la théologie, pour laquelle Léon X n'avait pas grande affinité. De bonne foi, Léon X ne voulait pas de rupture avec Luther. Il revint sur les questions théologiques. Mais entretemps, Luther était devenu le champion de la nation allemande. Le 15 juin 1520, Léon X adressa la bulle *Exsurge Domine*, demandant à Luther de se rétracter. Luther refusa, s'estimant soumis à l'autorité de la Bible et de sa conscience, plutôt qu'à celle de la hiérarchie ecclésiastique. La bulle fut brûlée en place

⁶⁶ Dans le régime de la commende, un abbé (ou un prieur) commendataire est un ecclésiastique, ou quelquefois un laïc, qui tient une abbaye (ou un prieuré) *in commendam*, c'est-à-dire qui en perçoit les revenus et qui, s'il s'agit d'un ecclésiastique, peut aussi exercer une certaine juridiction sans toutefois exercer la moindre autorité sur la discipline intérieure des moines.

publique le soir de Noël. Le 3 janvier 1521, Martin Luther fut excommunié. Léon X mourut peu après cet échec. Il n'avait que 46 ans.

Progressivement, Luther s'attaqua directement à l'Eglise catholique, à certains de ses enseignements et certaines pratiques, comme celles de plusieurs sacrements. Ses idées se répandirent rapidement. Des raisons politiques, voire économiques, autant que religieuses expliquent l'expansion étonnante de ce qu'on pourra appeler le « luthéranisme ». Mais si on lit attentivement les 95 thèses de Luther, on garde l'impression que celui-ci, dans sa contestation, était animé d'une préoccupation évangélique et qu'il n'allait pas jusqu'à accabler le pape des accusations qu'il portait contre la prédication et la vente des indulgences au profit de la construction de la basilique Saint-Pierre à Rome. Il faut dire que l'archevêque de Mayence qui encourageait cette prédication touchait lui-même une part des sommes récoltées. Les abus du moine prédicateur Johann Tetzel révoltait Luther. L'archevêque était intéressé à la vente par une commission de 50% promise par la Curie. On lui attribue alors le slogan : « *Sobald das Geld im Kasten klingt, Die Seel' aus dem Fegfeuer springt* » (« *Aussitôt que l'argent tinte dans la caisse, l'âme s'envole du Purgatoire* »). De toute manière, la « théologie » induite par la pratique des indulgences était sujette à caution et les conséquences pastorales étaient catastrophiques⁶⁷. On peut affirmer que les réactions de Luther vis-à-vis de l'Eglise catholique étaient pour une bonne part justifiées par les comportements scandaleusement antiévangéliques de beaucoup de ses responsables et par des pratiques pastorales contestables⁶⁸. Il n'était pas le premier à protester ainsi ! Les indulgences avaient déjà été dénoncées d'abord par John Wyclif (1326-1384) réformateur anglais⁶⁹ et Jan Hus⁷⁰ (1369-1415), qui remettent en cause les abus.

Après la mort de Léon X, c'est un professeur de théologie de Louvain (mais oui ! souvenez-vous du « *collège du pape* ») qui fut élu pape. Allemand d'origine par ses parents, il naquit à Utrecht en 1459. À 17 ans, Adrien entra comme étudiant à l'université de Louvain. Par

⁶⁷ Pour se faire une idée juste et nuancée de l'attitude de Luther, il faut lire l'intégralité des 95 thèses, en consultant, par exemple, le site de l'encyclopédie en ligne *Wikipédia* sous le titre « 95 thèses » que l'on rejoint par le lien suivant : http://fr.wikipedia.org/wiki/95_th%C3%A8ses .

⁶⁸ En septembre 2011, le pape Benoît XVI a visité le couvent des Augustins à Erfurt où Luther avait vécu. Il a rendu hommage à Luther, un geste fort à l'égard des protestants. "*Ce qui ne laissait pas (Luther) en paix était la question de Dieu, qui fut la passion profonde et le ressort de sa vie et de son itinéraire tout entier*", a déclaré le pape. "*La pensée de Luther, sa spiritualité toute entière était complètement centrée sur le Christ*", a-t-il ajouté. "*Comment puis-je avoir un Dieu miséricordieux : cette question pénétrait le cœur de Luther et se trouvait derrière chacune de ses recherches théologiques et chaque lutte intérieure*", a déclaré Benoît XVI, en exprimant son "émotion" d'être venu sur les traces de celui qui devait fonder la Réforme.

⁶⁹ La pensée de Wyclif représente une rupture complète avec l'Eglise catholique romaine, alors seule institution chrétienne en Occident. Il affirme qu'il existe une relation directe entre l'humanité et Dieu, sans l'intermédiaire des prêtres. Wyclif pense que les chrétiens sont en mesure de prendre en main leur vie sans l'aide du pape et des prélats, en se conformant aux Ecritures. Wyclif dénonce de nombreuses croyances et pratiques de l'Eglise catholique, les jugeant contraires aux Ecritures. En mai 1415, le concile de Constance condamnera comme hérésie la doctrine de Wyclif et ordonnera que son corps soit exhumé et brûlé. Le décret sera exécuté en 1428. Martin Luther reconnaîtra sa proximité de pensée avec Wyclif.

⁷⁰ Jan Hus est un théologien, un universitaire et un réformateur religieux tchèque. Son excommunication en 1411, sa condamnation par l'Eglise pour hérésie, puis sa mort sur le bûcher en 1415, lors du concile de Constance enclenchent un processus qui mène à la création de l'Eglise hussite puis aux croisades contre les hussites. Le protestantisme voit en lui un précurseur.

vocation et compétence, Adrien est d'abord un théologien et professeur de théologie. Il passa la plus grande partie de sa vie à l'Université de Louvain, d'abord comme étudiant et ensuite comme enseignant. Il parcourut toute l'échelle des honneurs académiques. Comme théologien, il se montre solide, orthodoxe mais sans originalité. Adrien était respecté comme homme de Dieu et homme d'études. En 1507, il est nommé précepteur de l'archiduc Charles d'Autriche, futur empereur Charles Quint, d'abord à Gand et ensuite en Espagne, où Charles-Quint, qui l'estime beaucoup, l'emmène comme principal conseiller lors de son accession sur le trône de Castille (1516). Adrien y est fait archevêque de Tortosa et inquisiteur du royaume, et peu après, Charles Quint lui obtient le titre de cardinal, avec siège à Utrecht qu'il ne rejoindra jamais. En 1522, le conclave chargé d'élire un successeur à Léon X était une fois de plus divisé en partis intransigeants. La solution fut trouvée en l'élection d'un quasi inconnu, absent du conclave : Adrien Florensz, cardinal d'Utrecht. Arrivé à Rome six mois après son élection, son style de vie, simple, pieux et austère, impressionne le peuple romain. Il réduit le nombre de ses serviteurs à quatre (de cent qu'avait son prédécesseur). Il évite les banquets et se contente d'un plat de viande à sa table. Il se lève la nuit pour réciter l'office divin et se relève à l'aube pour célébrer la messe. Il interdit le port d'armes dans la ville et en expulse les femmes de mauvaise vie. Adrien, théologien classique, est intransigent sur les questions de doctrine. Luther doit être puni pour ses hérésies et interdit d'enseignement (comme décidé à Worms en 1521). Par ailleurs il est le tout premier pape à reconnaître que les sources de l'hérésie et de l'attraction qu'elle suscite sont à trouver dans le désordre même de la curie romaine et le comportement déréglé de nombreux prélats de l'Église. Lors de son premier consistoire, cinq jours après son arrivée à Rome (1^{er} septembre 1522), il est brutal dans son constat : il faut commencer la réforme par Rome même. Adrien s'attaque vigoureusement aux abus (simonie, cumul des bénéfices, etc.), mais il le fait à coups de décrets et ordonnances sans s'entourer suffisamment de soutiens efficaces. Il ne fait rien pour se concilier les sympathies. Même les cardinaux favorables à la réforme de la curie romaine se retournent contre lui : « *Il manque d'égards pour le Sacré Collège* ». Ce qui frappe en Adrien VI c'est sa grande dignité et le sens du devoir. Il n'a pas souhaité être pape, mais n'a pas songé à le refuser non plus. Un mois après son arrivée à Rome, une épidémie de peste s'y déclara. Très rapidement cardinaux, ambassadeurs et tous ceux qui le pouvaient quittèrent la ville. Adrien VI refusa de les suivre. Vers la fin de sa vie, il lui arrivait d'exprimer un regret à un ami : « *Comme on serait mieux si j'étais encore paisiblement à Louvain !* » Il mourut le 14 septembre 1523⁷¹, dans l'indifférence, sinon l'hostilité, générale. Pour la réforme de l'Église en tout cas, ce fut une occasion manquée. Les bonnes intentions ne suffisent pas.



Adrien VI



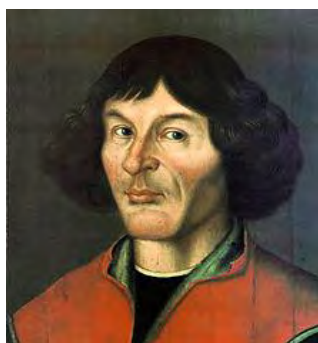
Collège du pape à Louvain

*

* *

⁷¹ Il faudra attendre Jean-Paul II pour qu'un non-italien soit élu pape.

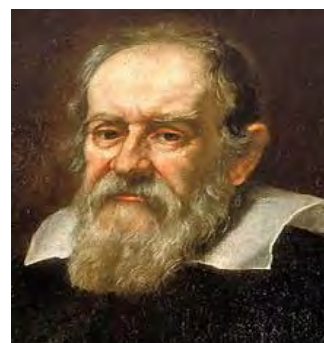
Jusqu'alors, peut-on dire, les dangers qui menaçaient l'intégrité du contenu de la foi ou des mœurs étaient intérieurs à l'Eglise et aux communautés chrétiennes. Mais, à partir de la Renaissance, des dangers extérieurs se manifestent. Petit à petit, mais en s'intensifiant progressivement, les balbutiements de la science deviennent recherches et découvertes systématiques. L'intérêt est grandissant pour l'histoire de l'Eglise, de ses dogmes, des Ecritures Saintes auxquelles elle se réfère. Mais bientôt, science et histoire menacent l'Eglise de l'extérieur, du moins elles sont perçues souvent par les autorités ecclésiastiques comme des menaces vis-à-vis desquelles il faut lutter et se protéger.



Nicolas Copernic



Pape Urbain VIII



Galilée (Galileo Galilei)

Au quinzième siècle, le monde des sciences connaît ce qu'on a appelé la « *révolution copernicienne* ». Le Polonais Nicolas Copernic né en 1473 et mort en 1543 était un chanoine, médecin et astronome de langue allemande. Il est célèbre pour avoir développé et défendu la théorie selon laquelle le soleil se trouve au centre de l'univers (héliocentrisme) et la terre - que l'on croyait auparavant centrale et immobile (géocentrisme) - tourne autour de lui. Les conséquences de cette théorie engendrent des changements profonds dans les mondes scientifique, philosophique et religieux. Mais à ce moment, la théorie héliocentrique de Copernic ne provoque pas de remous dans les milieux théologiques, ni non plus dans les sphères dirigeantes de l'Eglise. Il faudra les travaux et la détermination d'un célèbre scientifique italien Galilée pour déclencher les foudres de l'Inquisition devenue alors une congrégation romaine (sorte de ministère) sous le nom de *Saint-Office*. Pour certains théologiens romains, l'hypothèse héliocentrique fut considérée comme étant en contradiction avec des textes de la bible elle-même, comme, par exemple, le passage biblique de *Josué* 10, 12-14 ⁷² dans lequel, à la prière de Josué, Dieu arrête la course du soleil et de la lune.

Galilée (en italien : Galileo Galilei), est un mathématicien, géomètre, physicien et astronome italien, né à Pise en 1564 et mort près de Florence, en 1642. Parmi ses réalisations techniques, il a perfectionné la lunette astronomique pour procéder à des observations rapides et fécondes qui ont bouleversé les fondements de la discipline astronomique. Cet homme de sciences s'est ainsi posé en défenseur de l'approche copernicienne de l'univers, proposant d'adopter l'héliocentrisme et les mouvements satellitaires. Ses observations et généralisations se sont heurtées aux critiques des philosophes partisans d'Aristote, proposant un géocentrisme stable. Dans le contexte de la Contre-réforme antiprotestante, il se heurte aussi aux théologiens

27 Le jour où le Seigneur livra les Amorites à l'armée d'Israël, Josué adressa une demande au Seigneur en présence de tous les Israélites. Il s'écria : « *Soleil, arrête-toi au dessus de Gabaon ! Lune, immobilise-toi sur le val d'Ayalon !* » Le soleil s'arrêta et la lune s'immobilisa jusqu'à ce que la nation d'Israël ait pris le dessus sur ses ennemis. Comme il est écrit dans le *Livre du Juste*, le soleil s'arrêta au milieu du ciel, il interrompit sa course vers le couchant pendant un jour entier.

jésuites, soucieux alors de préserver les fondements aristotéliens de la doctrine de la *transsubstantiation* qui exprime officiellement la présence réelle du Christ dans le pain et le vin consacrés. Dans les années 1620, après la censure de ses thèses, Galilée passe un mois à Rome où il est reçu plusieurs fois par le pape Urbain VIII, son ami de longue date. Ce dernier lui soumet l'idée de son prochain livre *Dialogue sur les deux grands systèmes du monde*, ouvrage qui présenterait de façon impartiale à la fois le système aristotélien et le système copernicien. Il charge Galilée de l'écrire. Quand il paraît, ce *Dialogue* est à la fois une révolution et un scandale. Le pape lui-même se range assez vite à l'avis des adversaires de Galilée : il lui avait demandé une présentation objective des deux théories, pas un plaidoyer en faveur de Copernic. Le 22 juin 1633, la sentence est rendue : Galilée est condamné à la prison à vie (peine immédiatement commuée en résidence à vie par Urbain VIII) et l'ouvrage est interdit. Galilée prononce la formule d'abjuration que le Saint-Office avait préparée⁷³.

La théorie héliocentrique avait été pressentie et défendue bien avant Copernic, par des penseurs de l'antiquité grecque ou, plus tard, des penseurs arabes. Après l'affaire Galilée, elle sera de plus en plus confirmée et, finalement, acceptée dans l'Eglise. Le pape Benoît XIV autorisa les ouvrages sur l'héliocentrisme dans la première moitié du XVIII^e siècle. L'Eglise catholique a reconnu dans la foulée du Concile Vatican II que les interventions de certains chrétiens dans le domaine scientifique étaient inappropriées. Les papes modernes ont rendu hommage au grand savant qu'était Galilée.

L'année qui a suivi la mort de Galilée, naissait un immense savant qui va jouer un rôle déterminant dans l'imposition de la méthode scientifique d'investigation des réalités du monde. Le *siècle des lumières* est profondément marqué par ce géant de la connaissance, Isaac Newton (1643-1727). L'Anglais Newton est, à la fois, mathématicien, physicien, astronome, alchimiste, philosophe et théologien. Figure emblématique des sciences, il est surtout reconnu pour avoir fondé la mécanique classique, pour sa théorie de la gravitation universelle et la création du calcul infinitésimal. Il fit aussi de grandes découvertes dans le domaine de l'optique.

Son ouvrage *Philosophiæ Naturalis Principia Mathematica* (*Principes mathématiques de la philosophie naturelle*), écrit en 1686, est considéré comme une œuvre majeure dans l'histoire de la science. L'imitation de Newton devient l'ambition secrète de tous les savants, quelle que soit leur science. Le système de Newton de l'intelligibilité est admis comme le prototype de toute connaissance parvenue à un état d'achèvement définitif.

⁷³ « Moi, Galiléo, fils de feu Vincenzo Galilei de Florence, âgé de septante ans, ici traduit pour y être jugé, agenouillé devant les très éminents et révérends cardinaux inquisiteurs généraux contre toute hérésie dans la chrétienté, ayant devant les yeux et touchant de ma main les Saints Évangiles, jure que j'ai toujours tenu pour vrai, et tiens encore pour vrai, et avec l'aide de Dieu tiendrai pour vrai dans le futur, tout ce que la Sainte Église Catholique et Apostolique affirme, présente et enseigne. Cependant, alors que j'avais été condamné par injonction du Saint Office d'abandonner complètement la croyance fausse que le Soleil est au centre du monde et ne se déplace pas, et que la Terre n'est pas au centre du monde et se déplace, et de ne pas défendre ni enseigner cette doctrine erronée de quelque manière que ce soit, par oral ou par écrit; et après avoir été averti que cette doctrine n'est pas conforme à ce que disent les Saintes Écritures, j'ai écrit et publié un livre dans lequel je traite de cette doctrine condamnée et la présente par des arguments très pressants, sans la réfuter en aucune manière; ce pour quoi j'ai été tenu pour hautement suspect d'hérésie, pour avoir professé et cru que le Soleil est le centre du monde, et est sans mouvement, et que la Terre n'est pas le centre, et se meut...»

Newton fut profondément religieux toute sa vie. Il a passé plus de temps à l'étude de la bible que de la science. Il a notamment produit des écrits sur la bible et les Pères de l'Eglise. Chrétien fervent, il va adopter ce qu'on pourrait nommer « un positivisme méthodologique », en vertu duquel est reconnue l'autonomie du discours scientifique, sans que cette attitude implique le renoncement à tout arrière-plan métaphysique et théologique.

Mais le mouvement philosophique, culturel et scientifique baptisé *Siècle des lumières* va donner une inflexion anticléricale et combative contre toute superstition, contre l'intolérance de l'Eglise et les abus de l'Etat. Quelques grands noms de penseurs qui furent les moteurs du Siècle des lumières sont connus : Voltaire, Diderot et d'Alembert. Ces deux derniers consacrent plus de vingt ans de leur vie à la publication de l'*Encyclopédie*, énorme dictionnaire de 28 volumes de texte et de 11 volumes d'illustrations consacré à toutes les formes de la connaissance, et des sciences. Tous les écrivains et les savants du siècle participent à la rédaction des articles de l'*Encyclopédie*, dont la publication s'étend de 1751 à 1772. Dès le *Discours préliminaire* qui ouvre l'ouvrage, d'Alembert loue Newton et Descartes qui ont fondé la philosophie et la science nouvelles.

Accusé de propager des idées dangereuses, Diderot est emprisonné pendant plusieurs mois. Cependant la vraie volonté de Diderot et de tous les écrivains de l'*Encyclopédie* était de se battre contre ce qu'ils appelaient l'obscurantisme religieux. On oppose ainsi souvent les Lumières à l'obscurantisme, ou le manque de culture et de savoir.

Les XVIIIème et XIXème siècles connaissent l'explosion des découvertes scientifiques dans tous les domaines, y compris celui de la connaissance de l'apparition, de la formation et de l'évolution de la vie sur la terre. La révolution évolutionniste est arrivée avec Charles Darwin (1809-1882) et son ouvrage *De l'origine des espèces* (1859) dans lequel deux grandes idées, appuyées par des faits, émergent : l'unité et la diversité du vivant s'expliquent par l'évolution, et le moteur de l'évolution adaptative est la sélection naturelle.

Charles Darwin fréquente volontiers sa cousine Emma à laquelle il expose ses découvertes et ses théories sur le vivant. Plus tard, il fait sa demande en mariage à Emma, en lui exposant encore une fois ses idées. Elle accepte puis, dans les lettres qu'ils échangent, elle montre à quel point elle apprécie sa franchise mais, du fait de son éducation anglicane très pieuse, elle laisse voir sa crainte que ce qu'elle considère comme des hérésies par rapport à la foi puissent mettre en danger ses espoirs de retrouver son ami dans la vie éternelle. Ils se marieront cependant et auront de nombreux enfants. En 1849, leur fille, Annie, tombe malade. Après une longue série de crises, elle meurt en avril 1851, et Darwin perd alors toute foi en un Dieu bienveillant. Plus tard, interrogé sur ses conceptions religieuses, Darwin écrivit qu'il n'avait jamais été un athée dans le sens où il aurait nié l'existence de Dieu, mais que, de façon générale, « *c'est l'agnosticisme qui décrirait de la façon la plus exacte [son] état d'esprit* ».

L'évolution par la sélection naturelle fut largement discutée, voire dénigrée, particulièrement dans les communautés religieuse et scientifique, bien que Darwin soit soutenu par certains scientifiques. L'Eglise anglicane est particulièrement méfiante et négative vis-à-vis des hypothèses de Darwin. Et, bientôt, les autorités de l'Eglise catholique entrent dans la polémique. Dès 1860, une réunion d'évêques qui se tient à Cologne précise la position catholique. Sans condamner Darwin, ni le principe de l'évolution des espèces animales, les évêques affirment qu'une intervention divine est nécessaire au moins à l'origine de l'univers (pour lui donner son existence et ses lois) ainsi que lors de l'apparition de l'homme. Ce sera

désormais la position constante des autorités catholiques (moins hostiles à l'évolution que les courants protestants dits « créationnistes »).

Cela n'empêcha pas de nombreuses controverses menées par des théologiens et exégètes de la bible qui considéraient que les théories de Darwin étaient en parfaite contradiction avec les premiers chapitres de la bible qui décrivent la création de l'univers et, particulièrement, de la terre par Dieu. Depuis longtemps, Darwin lui-même, encore croyant, n'acceptait plus l'« historicité » de l'ancien testament.

Dans le monde catholique lui-même, un immense savant paléontologue et jésuite, Pierre Teilhard de Chardin suscitera encore bien des controverses et sera même longtemps interdit d'enseignement et de publication autre que scientifique. Né en 1881, Pierre Teilhard meurt en exil à New York le 10 avril 1955, c'est-à-dire le jour de Pâques, fête de la résurrection de Jésus. Un an plus tôt, au cours d'un dîner au consulat de France, Teilhard confiait à des amis : « *J'aimerais mourir le jour de la Résurrection* ».



Pierre Teilhard de Chardin...



chercheur, explorateur...



en Chine en 1923

Scientifique de renommée internationale, Pierre Teilhard de Chardin fut à la fois géologue et paléontologue. Il a aussi produit des écrits philosophiques, théologiques et mystiques. Considéré comme l'un des théoriciens de l'évolution les plus remarquables de son époque, l'étendue de ses connaissances lui permet de comparer les premiers hominidés, tout juste découverts, aux autres mammifères.

En 1923, il effectue un premier voyage en Chine pour le Muséum d'histoire naturelle de Paris. Dans le désert d'Ordos, en Mongolie intérieure, Teilhard rédige sa « *Messe sur le Monde* »⁷⁴. A son retour de Chine, il enseigne à l'Institut Catholique de Paris puis se voit démis de ses fonctions. La publication d'un texte portant sur le péché originel lui cause ses premières difficultés avec le Vatican. L'ordre des Jésuites lui demande d'abandonner l'enseignement et de poursuivre ses recherches géologiques en Chine. Le Saint-Siège demande à Teilhard de suspendre ses publications (non ses recherches). Ce qui avait déjà été imprimé fut inscrit à l'Index. Si l'idée de l'évolution est admise comme possible « *hypothèse* », il faudra attendre le

⁷⁴ La *Messe sur le monde* est une prière poétique passionnée. Elle est écrite en 1923 par Pierre Teilhard de Chardin. Seul en plein désert, n'ayant « *ni pain ni vin ni autel* », Teilhard y offre le Monde entier en consécration à l'Eternel. La célébration sacrée s'étend aux dimensions de l'univers. La Présence divine en toute chose devient une réalité concrète, vécue en direct. Vous pouvez trouver le texte en cliquant sur le lien suivant : http://catholique-clermont.ccf.fr/UserFiles/File/Messe%20sur%20le%20Monde_texte.pdf.

pontificat de Jean-Paul II pour qu'elle soit considérée en 1996 comme « *d'avantage qu'une hypothèse* »⁷⁵.

En 1962 encore, un *monitum* du Saint-Office met en garde contre les idées soi-disant hétérodoxes de Teilhard de Chardin : « *Certaines œuvres du P. Pierre Teilhard de Chardin, même des œuvres posthumes, sont publiées et rencontrent une faveur qui n'est pas négligeable. Indépendamment du jugement porté sur ce qui relève des sciences positives, en matières de philosophie et de théologie, il apparaît clairement que les œuvres ci-dessus rappelées fourmillent de telles ambiguïtés et même d'erreurs si graves qu'elles offensent la doctrine catholique. Aussi les EEm. et RRv Pères de la Sacrée Congrégation du Saint-Office exhortent tous les Ordinaires et Supérieurs d'Instituts religieux, les Recteurs de Séminaires et les Présidents d'Université à défendre les esprits, particulièrement ceux des jeunes, contre les dangers des ouvrages du P. Teilhard de Chardin et de ses disciples* ».

Malgré tout, c'est pendant mon séjour au séminaire de Namur que j'ai lu, avec beaucoup d'intérêt, quelques ouvrages du Père Teilhard de Chardin dont plusieurs furent publiés à titre posthume. Et, pour la petite histoire, bien plus tard, dans les années 1975, lorsque l'équipe du Service diocésain de la catéchèse de Namur préparait un manuel pour le catéchisme préparatoire à la profession de foi, j'ai été en contact épistolaire avec la secrétaire du Père Teilhard, Jeanne Mortier, dont il avait fait son héritière éditoriale. Elle nous a aimablement procuré des documents photographiques et un livre illustré, afin que nous puissions présenter le grand savant jésuite aux enfants, grâce à une bande dessinée réalisée par notre ami Achille Haquenne.

En 2012, Annamaria Tassone Bernardi, présidente de l'*Association italienne Teilhard de Chardin* intervient au colloque européen consacré au jésuite français. Ce colloque s'est déroulé à l'Université pontificale grégorienne à Rome, les 9 et 10 novembre, sur le thème : « *Une lecture de Pierre Teilhard de Chardin pour une évangélisation renouvelée. A 50 ans du Concile Vatican II* ». Oui, Pierre Teilhard de Chardin est réhabilité !

Au XIX^{ème} siècle encore, Ernest Renan a joué un grand rôle dans la remise en question directe de certains aspects de la tradition séculaire de l'Eglise catholique, spécialement en fonction d'études historiques. Joseph Ernest Renan, (1823-1892) est un écrivain, philologue, philosophe et historien français. Fasciné par la science, Ernest Renan adhère immédiatement aux théories de Darwin sur l'évolution des espèces. Il établit un rapport étroit entre les religions et leurs racines ethnico-géographiques. Une part essentielle de son œuvre est d'ailleurs consacrée aux religions avec par exemple son *Histoire des origines du christianisme* (7 volumes de 1863 à 1881) et sa *Vie de Jésus* (1863). Ce dernier livre connaît un grand succès et fait scandale. Il marque les milieux intellectuels et contient la thèse, alors controversée, selon laquelle la biographie de Jésus doit être comprise comme celle de n'importe quel autre homme, et la bible comme devant être soumise à un examen critique comme n'importe quel autre document historique. Ceci déclenche des débats passionnés et la colère de l'Eglise catholique. Le pape Pie IX, très affecté, traite Renan de « *blasphémateur européen* ». En étudiant des textes bibliques Renan avait déjà constaté, ce que tous les exégètes admettent aujourd'hui, que la deuxième partie d'Isaïe diffère de la première, non seulement quant au style, mais également quant à la date, que la grammaire et l'histoire du Pentateuque sont postérieures à l'époque de Moïse et que le livre de Daniel est manifestement apocryphe.

⁷⁵ Pape Jean-Paul II devant l'Académie Pontificale des Sciences le 22 octobre 1996.

Les autorités romaines ont été longtemps réticentes vis-à-vis des affirmations nouvelles en exégèse de la bible. Il faut dire que du côté des théologiens protestants, les recherches étaient plus audacieuses et novatrices et pouvaient aller jusqu'à la remise en question d'affirmations dogmatiques importantes. L'activité dynamique des exégètes protestants ne permet plus de considérer les évangiles comme un texte unique non plus que comme un témoignage historique. Les quêtes du Jésus historique conduisent une partie d'entre eux à s'interroger sur le point de savoir si la divinité de Jésus doit être prise au pied de la lettre ou si elle doit être renvoyée à sa dimension symbolique. Des théologiens catholiques s'engagent sur des chemins semblables à celui parcouru par des Protestants, comme Loisy dont nous avons parlé plus haut. Mais des exégètes catholiques, comme le Père Lagrange dont nous avons aussi parlé, tracent des voies nouvelles et sérieuses pour l'exploration de la bible.

Nous l'avons vu, Pie XII a légitimé la voie de l'étude historico-critique de la bible dans son encyclique *Divino Afflante Spiritu* en 1943. Cependant, les controverses exégétiques ne se termineront pas alors. Elles se sont apaisées dans le sillage du Concile Vatican II, mais certains passages du nouveau testament sont encore d'une interprétation délicate, comme, par exemple, les chapitres des évangiles de Matthieu et de Luc consacrés à la naissance et à l'enfance de Jésus.

*
* *

Depuis la Renaissance, nous venons de le constater, l'Eglise est bousculée par les développements scientifiques et historiques. A la fin du XVIIIème siècle et au début du XIXème, la Révolution française et tous les remous qu'elle suscite secouent aussi l'Eglise jusqu'aux fondements de ses pouvoirs et la dépouille, dans les pays européens, de nombreuses de ses possessions et privilèges. Les idées libérales ne sont pas acceptées par l'Eglise et l'autorité romaine s'exprime à plusieurs reprises. Le sommet de ces interventions pontificales est certainement la publication, par Pie IX, de l'encyclique *Quanta cura* publiée le 8 décembre 1864 et écrite pour condamner les « monstrueuses erreurs » politico-religieuses du XIX^e siècle. Elle est accompagnée par le célèbre *Syllabus*. Le titre français complet du *Syllabus* est « *Recueil renfermant les principales erreurs de notre temps qui sont signalées dans les allocutions consistoriales, encycliques et autres lettres apostoliques de Notre Très Saint-Père le pape Pie IX* ». Le document est rédigé dans le contexte de l'annexion de l'unique vestige des États pontificaux, Rome, au reste de l'Italie unifiée et quelques années avant la proclamation de l'infaillibilité du pape au concile Vatican I. Quatre-vingts propositions sont condamnées qui touchent aux idées « modernes » de l'époque : du libéralisme au socialisme, en passant par le gallicanisme et le rationalisme.

La diffusion du *Syllabus* met les penseurs de l'Eglise dans une situation délicate. Ils peuvent s'interroger : Quelle valeur accorder à une déclaration qui semble prendre le risque d'aller à contre-sens de l'Histoire ? Quel peut être le statut de cette proclamation inhabituelle, faite en vertu de la seule autorité papale et sans l'aval d'un concile ? Plus tard, le pape Léon XIII adopte une position plus souple que celle de Pie IX, en conseillant aux catholiques français de se rallier à la République. Léon XIII publie en particulier la célèbre encyclique *Rerum Novarum* (« *Des choses nouvelles* », 1891), qui expose la position de l'Eglise en matière sociale.

Au début du XX^{ème} siècle, le pape Pie X qualifie de « *modernisme* » ce vaste courant intellectuel européen qui se développe depuis le XIX^{ème} siècle et qui se caractérise par un relativisme vis-à-vis des valeurs de l'Église et une propension à la sécularisation. Le terme est employé par le pape Pie X dans son encyclique *Pascendi Dominici Gregis* (1907) qui le condamne en dénonçant « *les erreurs du modernisme* », mais ce terme n'a jamais été adopté par les prétendus « modernes » eux-mêmes. Pie X impose aux futurs prêtres, à l'occasion des diverses ordinations qui jalonnent leur itinéraire vers le sacerdoce, de prononcer le « *serment antimoderniste* ». A l'université, dans la faculté de théologie, les étudiants qui accèdent à un grade universitaire en théologie doivent aussi prononcer ce fameux serment qui ne sera supprimé qu'en 1967 par Paul VI.



Freud



Marx



Nietzsche

Pour être plus complet dans notre évocation des tensions et des crises qu'a subi l'Église ces derniers temps, il faudrait parler des penseurs et chercheurs que Paul Ricoeur a appelés les « *maîtres du soupçon* », étant donné leur rôle dans la contestation du Dieu des chrétiens. Il s'agit des trois auteurs : Freud, Marx et Nietzsche.

Chacun expose ses critiques de la religion et fonde son athéisme sur un domaine particulier de la connaissance.

Sigmund Freud s'exprime dans l'univers psychique en situant la religion dans l'ordre des névroses. Mais, aujourd'hui, la psychanalyse que Freud a inventée est pratiquée par des chrétiens et même des prêtres, comme Marc Oraison ⁷⁶ jadis et Maurice Bellet ⁷⁷ aujourd'hui.

Karl Marx s'exprime dans l'ordre politico-économique et situe la religion comme une forme d'aliénation des pauvres pour les consoler de leur pauvreté, en substituant, au monde réel économique, un monde imaginaire spirituel, refuge de tous les apaisements. La religion est *l'opium du peuple* selon l'expression la plus connue de lui.

Friedrich Nietzsche critique la religion comme étant une expression de la revanche des perdants contre la force d'initiative et de création de ceux qui gagnent. Or, Dieu est de l'ordre de ceux qui gagnent, Dieu est créateur. Ce Dieu là a été mis à mort par les chrétiens. On peut donc dire que Dieu est mort sur la croix. Le paradoxe du christianisme est d'avoir détruit son

⁷⁶ **Marc Oraison**, né en 1914 et mort en 1979, est un médecin et prêtre catholique français, auteur de nombreux ouvrages sur la morale quotidienne et notamment la morale sexuelle.

⁷⁷ **Maurice Bellet** est un prêtre français, né en 1923. Docteur en philosophie et en théologie, formé à l'écoute psychanalytique, il est l'auteur d'une œuvre considérable (plus de cinquante titres). Celle-ci explore, en les faisant se croiser, des domaines aussi variés que la théologie, la psychanalyse, la philosophie ou l'économie.

objet. Il a achevé la religion en annonçant sa disparition. N'est-ce pas ce que constate l'actualité ?

Il faudrait aussi évoquer le marxisme-léninisme, une forme historique d'une philosophie qui veut s'incarner dans le monde russe du tsarisme, mais aussi, les multiples visages du communisme vécu dans de nombreux pays du monde où, souvent, les Eglises ont été persécutées, en tout cas, empêchées d'accomplir réellement leur mission...

En voilà assez pour évoquer la situation de l'Eglise à la veille du concile Vatican II. Résumons-nous.

Au seizième siècle, l'Eglise a connu des déchirures dramatiques par le luthéranisme que j'ai longuement évoqué, et il faudrait ajouter le calvinisme et l'anglicanisme. Jusqu'au Concile Vatican II, les papes ont exprimé une grande méfiance vis-à-vis du mouvement œcuménique qu'ils soupçonnaient d'être trop marqué par le courant libéral (relativiste sur le plan doctrinal).

Confrontée à l'interprétation critique de la bible, en raison principalement des progrès des connaissances historiques, confrontée aussi aux contestations de certains aspects de son enseignement traditionnel, par les développements scientifiques, l'Eglise a souvent réagi sous la chape de la peur. Spontanément, elle s'est manifestée sur la défensive, condamnant certains chercheurs et certains de ses exégètes et théologiens qui s'évertuaient pourtant à réconcilier la pensée chrétienne et la « modernité ».

Dépouillée de ses possessions territoriales et de nombreux domaines où s'exerçait son pouvoir, l'Eglise romaine s'est cabrée contre les idées nouvelles, sociales et politiques, issues du siècle des lumières et de la révolution française. Par là, elle se coupait encore de l'évolution inévitable de la société humaine contemporaine.

Bien sûr, des papes ont corrigé certaines réactions excessives de leurs prédécesseurs, mais leur discours est resté celui de la peur et de la condamnation.

Depuis des siècles, dans le fonctionnement institutionnel de l'Eglise romaine, le pape a joué un rôle de plus en plus prépondérant et la curie romaine s'attribuait des pouvoirs souvent exorbitants. En conséquence, l'épiscopat mondial était réduit à un rôle d'exécutant des directives romaines.

Heureusement, l'Eglise était traversée et animée par des foyers de renouveau. De nombreux théologiens, même s'ils sont parfois condamnés par les instances de la curie, s'inspirent des sources de la foi chrétienne, l'Ecriture et les Pères de l'Eglise. Ils renouvellent ainsi certaines présentations du contenu de la foi. L'exégèse de la bible progresse sensiblement dans une ouverture historico-critique encouragée par Pie XII.

Dans le domaine de l'œcuménisme, de nombreuses initiatives privées créaient un esprit nouveau d'ouverture du côté des catholiques. Citons quelques exemples bien connus. Le cardinal Mercier accueille les conversations de Malines entre anglicans et catholiques au début des années 1920. Dom Lambert Beauduin fonda à Amay puis Chevetogne un monastère bénédictin orienté vers le dialogue avec l'Orient chrétien. Le Père Christophe-Jean Dumont contribua à la fondation du centre œcuménique Istina (la vérité, en russe) à Paris. Le Père Couturier, à partir de 1933, réorienta

l'octave de prière pour l'unité du 18 au 25 janvier. Le père Yves-Marie Congar publia la première synthèse théologique sur l'œcuménisme : *Chrétiens désunis*, en 1937 ⁷⁸. L'Abbé Willebrands fonda en 1952 la Conférence catholique pour les questions œcuméniques. L'abbé Gustave Thils publia en 1955 une *Histoire doctrinale du mouvement œcuménique* ⁷⁹.

La vaste vague de « promotion du laïcat », par la création de nombreux groupes d'apostolat des laïcs, de mouvements de spiritualité et de l'action catholique, irrigue l'Eglise d'une vitalité nouvelle, dont certains théologiens commencent à prendre la mesure et à réfléchir.

La liturgie est l'objet de nombreuses recherches de théologiens, de moines et de pasteurs qui renouvellent déjà certains rites et certaines pratiques. Le pape Pie XII lui-même encourage ce mouvement de réforme en adaptant la liturgie de la semaine sainte. Dans les diocèses, des évêques publient des « *Directoires liturgiques* » qui ouvrent à des pratiques renouvelées.

La catéchèse, elle aussi, connaît un vaste mouvement de recherche et de progrès, grâce à l'utilisation de la bible et en s'inspirant des nouveautés pédagogiques.

Le monde chrétien est de plus en plus à l'aise dans la société démocratique contemporaine, éclairée par les progrès scientifiques et sociaux. De nombreux chrétiens sont capables, intellectuellement, d'affronter des critiques du christianisme émises dans certains milieux philosophiques ou littéraires.

L'Eglise a besoin de se réformer. Les chrétiens sont mûrs pour l'« aggiornamento » annoncé par Jean XXIII...

⁷⁸ Yves-Marie Congar, *Chrétiens désunis. Principes d'un « œcuménisme » catholique*, deuxième édition, corrigée et augmentée, Le Cerf, Paris, 1937

⁷⁹ Gustave Thils, *Histoire doctrinale du mouvement œcuménique*, Warny, 1955 (première édition).

Chapitre 5 : Louvain (Faculté de théologie) – Concile Vatican II (1962-1965)

Revoir Leuven...

Le 8 octobre 1962, je retrouvais Louvain, la ville universitaire que j'avais quittée quatre ans plus tôt. Entre 1955 et 1958, j'étais séminariste, résident au séminaire Léon XIII, à la Tiensestraat, dans un régime de liberté important par rapport aux autres séminaires, mais avec certaines contraintes normales pour un séminariste. Aujourd'hui, je suis prêtre et je réside au Collège du Saint-Esprit à la Naamsestraat, disposant d'une liberté « absolue », limitée seulement par les horaires des repas et des cours. Je vais vivre des années extraordinaires de contacts variés et enrichissants et d'expériences nouvelles. D'autre part, les années qui vont suivre seront, pour l'Église catholique, les années de l'aventure exceptionnelle d'un concile.

Pour la petite histoire, à Louvain en 1962, j'ai vécu un trimestre en soutane. Dès le 21 décembre de cette année, nous apprenions que les évêques de Belgique s'étaient concertés à Rome, pendant la première session du Concile ; ils autorisaient leurs prêtres à porter le clergyman à partir de janvier 1963. D'après le texte officiel qui annonçait cette grande nouvelle, le clergyman devait être de couleur noire ou « gris anthracite ». Quand on demandait à Mgr Blaimont, vicaire général de Namur et sage intelligent, ce que signifiait « gris anthracite », il répondait avec clairvoyance : « *C'est un gris qui va virer à toutes les couleurs !* ». Vous devinez que j'ai porté le clergyman réglementaire dès le 1 janvier 63. Des règles compliquées imposaient encore le port de la soutane lors de la célébration des messes et autres offices. Ces règles tombèrent rapidement en désuétude...

Le Collège du Saint-Esprit



Portail et façade du Collège du Saint-Esprit

L'université de Louvain, comme les autres universités médiévales, était en fait une réunion et un conglomérat de nombreux collèges, pédagogies et fondations gardant leur autonomie, et qui formaient cette nébuleuse qu'était l'université des Études de Louvain (Universitas studiorum) ou université de Louvain qui les chapeautait.

Les pédagogies et les collèges, qui avaient chacun leur organisation, leur vie propre et leur histoire, étaient les lieux concrets où se déroulait l'étude et la formation universitaire. Les étudiants, tout comme de nos jours à Oxford, y étaient logés, et y profitaient d'un « tutorat » et d'un suivi pédagogique.

L'université de Louvain était ainsi constituée de plus de quarante collèges, parmi lesquels quatre portaient le nom de pédagogie (*paedagogium*), dont la pédagogie du Faucon où s'enseignait la philosophie dépendait de la Faculté des Arts. Les cours des quatre autres Facultés se donnaient aux Halles, où s'enseignaient la théologie, le droit civil et le droit canonique, la médecine et les mathématiques.

Le collège des théologiens, dit du Saint-Esprit, fut le premier établissement de l'espèce fondé près de l'Université de Louvain. En 1442, une donation familiale permet d'installer ce collège

qui, au long des siècles, subira transformations et agrandissements. Il fut victime de bombardements au cours de la guerre 40-45 et fut restauré à l'identique. Le collège du Saint-Esprit constitue un édifice remarquable. Son élégant portail, bâti en pierre bleue, est orné de quatre colonnes corinthiennes accouplées. Par décret du Gouvernement de la République, du 12 germinal an XII ou 2 avril 1804, le collège du Saint-Esprit fut cédé à la ville de Louvain, pour y établir une école secondaire, convertie ensuite en collège communal. Depuis 1835, il sert de pédagogie au service de la faculté de théologie de l'Université restaurée. En 1962, y résident des prêtres, belges ou étrangers qui étudient à l'université.

Un grand réfectoire accueille les étudiants et quelques professeurs pour les repas qui sont libres. Une grande chapelle permet certaines célébrations festives et, sous la chapelle, une crypte comprend une vingtaine d'autels disposés sur deux rangs longeant un couloir central. Ces autels permettent aux prêtres de célébrer la messe quotidienne, avant la restauration de la concélébration qui allait bientôt être décidée et vécue au Concile. Cependant, canoniquement, la messe doit comporter une assistance, au moins symbolique. C'est pourquoi, les prêtres de la maison se servent mutuellement la messe. Moi-même, à partir de 1964, j'ai eu la chance d'avoir, assez fréquemment, deux étudiants laïcs comme acolytes. Ils partageaient souvent le petit déjeuner dans ma chambre.



Hendrik van den Bussche

Deux professeurs de la faculté de théologie étaient responsables du collège du Saint-Esprit, le professeur Hendrik van den Bussche du diocèse de Gand, exégète, grand spécialiste de l'évangéliste Jean et le professeur Albert Houssiau du diocèse de Malines-Bruxelles. Celui-ci, né en 1924 était théologien ecclésiologue et liturgiste. J'ai suivi ses cours. Il fut évêque de Liège entre 1986 et 2001. En juillet 1965, à peine en vacances, nous apprenions la mort tragique d'Henry van den Bussche. Grand fumeur, il l'était même au lit. Il y mourut victime d'un incendie provoqué par une cigarette. C'était le 3 juillet 1965. J'assistai à son enterrement à Louvain, le mercredi 7 juillet.

Les prêtres du diocèse de Namur étaient relativement nombreux à résider au collège du Saint-Esprit. Mon agenda retient douze noms de prêtres namurois⁸⁰ qui se réunissent le soir du 8 octobre 1962 dans la chambre de Maurice Cheza, leur « doyen » (d'âge). Ils se retrouveront régulièrement chez Maurice, après le repas de midi, pour y prendre ensemble, amicalement, une petite tasse de café et échanger les nouvelles concernant la vie à Louvain, mais aussi, le concile Vatican II. L'abbé Julien Ries, qui vient de mourir cardinal, était alors doyen de Messancy. Une fois par semaine, il venait donner des cours très spécialisés dans la faculté de théologie. Il logeait parfois au Collège du Saint-Esprit, y prenait ses repas et, de temps en temps, fréquentait le « cercle des Namurois » chez notre doyen Maurice. C'est là que je l'ai rencontré.

⁸⁰ Je note Maurice Cheza, Charles Bernard, Alphonse Arnould, Jean-Marie Jaspard, Henri Duchene, Camille Gérard, André Haquin, Guy Lafontaine, Paul Malherbe, René Forthomme et deux autres prêtres qui ne poursuivront pas le ministère dans le diocèse de Namur.

Pendant trois ans, j'ai résidé dans la même chambre, au troisième étage, le long de la rue Collegeberg qui relie la rue de Namur à la place du Marché. Un espace herbeux court le long du bâtiment et une clôture le sépare de la rue. Une petite porte permet d'entrer dans le collège. Ce dispositif facilitera, plus tard, l'accueil de certains étudiants auxquels je laissais parvenir une clé attachée à un linge. Elle leur permettait d'entrer directement dans l'immeuble par la porte latérale, pour me rejoindre dans la crypte afin d'y « servir la messe », ou dans ma chambre pour entretenir une conversation. Dans le collège, nous disposions d'une salle de détente et de lecture où des journaux, belges (francophones et néerlandophones) et étrangers étaient à notre disposition. C'est en lisant *Le Monde* que j'ai suivi le déroulement du concile et les événements surprenants qui l'ont émaillé. Le journaliste Henri Fesquet, très bien informé, nous a fait vivre passionnément ce grand tournant de l'Eglise.

La paroisse universitaire (le C.R.U. centre religieux universitaire) et l'EUDAC (Équipes universitaires d'action catholique)

La paroisse universitaire francophone était animée par une équipe de prêtres dont un « curé », Mgr Pierre Goossens, vicaire général du cardinal Suenens. En 1995, à sa mort à l'âge de nonante ans, un journaliste écrivait de lui qu'il était « *une personnalité très forte dont on retiendra qu'il avait toujours une longueur d'avance sur l'évolution de son institution* »⁸¹. Il avait lui-même relevé le défi de la création de la paroisse universitaire francophone à Louvain. Parmi ses adjoints figurait l'abbé André Henin, prêtre du diocèse de Namur. Celui-ci avait été professeur au petit séminaire de Floreffe et il devint, plus tard, doyen de Gembloux. C'était un homme remarquable d'intelligence, d'humanité et de dynamisme pastoral. Son humour, ses écrits poétiques en français et en wallon sont légendaires. La place qui s'étend devant l'église et le presbytère de Gembloux porte désormais son nom, ainsi que la bibliothèque communale de la ville.

Dès le 19 octobre, en même temps que d'autres prêtres étudiants, j'avais contact avec André Henin, dans les locaux de la paroisse universitaire non loin de la grande bibliothèque. Mes agendas retiennent que j'ai plusieurs fois célébré la messe à 12 h 15 ou 18 h 30 dans la chapelle du CRU. Les importantes célébrations organisées pour les étudiants francophones à l'occasion des temps forts liturgiques de l'année (avent, carême) ou des grandes fêtes avaient lieu, le plus souvent, dans la magnifique église St-Pierre au centre de la ville, parfois, dans la belle église baroque St-Michel. Cependant, le 11 mars 1964, je note dans mon agenda « *Inauguration de l'église Notre-Dame comme église de la paroisse universitaire francophone. Messe de la dédicace. Confessions.* »



Eglise St-Pierre à Louvain



Hôtel de ville de Louvain



Eglise St-Michel à Louvain

⁸¹ Christian Laporte, *Mgr Pierre Goossens, un esprit libre*, dans la *Libre Belgique* du 8 novembre 2005.

Ainsi, le 19 octobre, je participe chez l'abbé Henin à une réunion de prêtres étudiants, afin de présenter l'EUDAC aux nouveaux. Les « *équipes universitaires d'action catholique* » réunissaient des étudiants d'une même faculté, appartenant à la même année d'études. Elles étaient accompagnées d'un prêtre et se réunissaient régulièrement, soit dans un local de la maison de l'EUDAC à la petite rue de Savoie, soit chez l'un ou l'autre étudiant. Pendant trois ans, je fus le compagnon d'étudiants en psychologie qui inauguraient leur vie universitaire en octobre 1962. Des prénoms et des visages envahissent mon esprit, tandis que je me remémore les nombreux moments d'échanges, de célébrations et de détente communautaires, et aussi les nombreuses rencontres individuelles dans ma chambre, dans celle d'un étudiant, dans un local du Cercle de psycho ou dans la salle d'un restaurant ou d'un café. André, Raymond, Cécile, Janny, Luc, Nicole, Pascal ... et tous les autres, avec lesquels j'ai vécu des moments intenses de fraternité, dans des circonstances heureuses, mais aussi, de temps en temps, dans des situations de crises et de tensions. Mes agendas retiennent au moins deux week-end passés en équipe dans un lieu d'accueil, pour y vivre un temps de recollection. En décembre 1962 mon équipe associée à une équipe d'étudiants en deuxième candidature en psycho accompagnée par Paul Malherbe a vécu un week-end à Mehaigue. En mars 1964, mon équipe passe un autre week-end au Castel à Beauraing. Je note des moments d'échanges, de célébration et de détente dont je garde l'une ou l'autre photo-souvenir. Au retour, nous soupions à la *Friterie mosane* à Namur et nous prenons une chope dans un café de Louvain...



Eudac : Animation le soir à Beauraing



Je mime des religieuses heureuses de l'être, devant Cécile et les autres



Des relations amicales profondes se sont tissées avec des étudiants de cette équipe d'Eudac : Raymond fut un de ceux-là que je rencontrais souvent, un temps avec Rachel, son amie juive curieuse de connaître mieux la bible. Je les ai accueillis chez mes parents à Tohogne pour y passer quelques jours à la découverte de l'histoire biblique. Luc Van Achter fut aussi un ami particulier. Luc était prestidigitateur très compétent. Il nous amusait, au terme de réunions ou chez lui, par quelques tours de magie prestement effectués. Il se produisait en spectacle sous le pseudonyme de *Raynaldi* et il vint même agrémenter une soirée dans mon village de Tohogne, accompagné par son complice et partenaire : son papa, chargé de l'élevage des pigeons qu'utilisait volontiers Luc lors de ses prestations. J'ai assisté à ses fiançailles. Mais, hélas, j'ai appris son décès, bien jeune encore... Bien plus tard, lorsque je suis devenu curé-doyen à Auvelais, j'ai retrouvé Janny et Cécile devenues « belles-sœurs ». Elles étaient toutes deux engagées dans la paroisse. Janny, elle, et son mari Claude se sont envolés depuis longtemps vers le Canada où ils mènent une seconde vie. De temps en temps, il m'arrive de rencontrer André avec lequel j'avais aussi des conversations importantes et profondes.



« A un curé que je trouve sensationnel ». C'est ce qu'il écrit, amicalement, Raymond, au verso de sa photo qu'il m'offre.

« A un curé que je trouve sensationnel ». Une dédicace de Raymond au dos de sa photo. Elle me fait beaucoup réfléchir aujourd'hui. Pourquoi Raymond a-t-il écrit cet éloge ? Je n'étais pas plus doué, plus évangélique, plus communicatif que mes confrères prêtres-étudiants à Louvain. Et sans doute, ces confrères auraient tous mérité le qualificatif de « sensationnel ». Ce que Raymond devait apprécier chez moi était la proximité, l'écoute, l'ouverture, la simplicité, le respect et la disponibilité, des qualités que beaucoup de prêtres possèdent. Mais, à travers moi, Raymond pouvait expérimenter ce qu'il attendait d'un prêtre. Cela me fait penser que la proximité avec les étudiants permettait un rayonnement sacerdotal particulier qui me comblait aussi. Dans d'autres circonstances de ministère, j'ai revécu cette proximité : dans l'enseignement et dans les prisons. Il était sans doute plus difficile, voire impossible de la vivre dans le ministère paroissial, sauf, dans de petites équipes de partage et d'amitié, comme les Équipes Notre-Dame et les Équipes populaires, par exemple. Dans les paroisses, les prêtres sont écrasés par les prestations liturgiques nombreuses, les réunions de toutes sortes dont plusieurs sont d'ordre purement administratif, organisationnel, voire financier. Les temps de contacts individuels prolongés et répétés sont rares. Cette situation est très dommageable pour les prêtres eux-mêmes, pour les personnes qui les rencontrent et pour l'évangélisation. Aux rencontres privilégiées des préparations des mariages, des premières communions, des professions de foi ou des funérailles, si les prêtres peuvent vivre les qualités de proximité chaleureuse, ils ne peuvent pas les vivre dans le temps et même, la fatigue, la répétition et la routine peuvent les paralyser dans leur rayonnement.

Engagements en paroisses : Durbuy, Borlon, Bonsin

Quelques récollections étaient organisées au Collège du Saint-Esprit pour les prêtres qui y résidaient. D'autres étaient proposées par le diocèse de Namur aux prêtres ordonnés les dernières années. Ces récollections occupaient des week-ends. Mais, la plupart des week-ends, je les passais à Tohogne, en famille et parmi les jeunes du village et de la région. Pendant les premiers mois de vie universitaire, je prenais le train pour rentrer chez moi : Louvain-Liège, Liège-Bomal-sur-Ourthe où l'on venait me chercher (souvent Georges, mon beau-frère). Régulièrement, je célébrais la messe à Warre, dans une chapelle construite, au 19^{ème} siècle, par un croyant original, Michel Cosme, sur un site extraordinaire dominant la vallée de l'Ourthe et à laquelle on accédait par un long et large sentier, longé par des niches évoquant les « mystères » du rosaire. Ces reliefs réalisés en ciment étaient déjà fort abîmés à cette époque ⁸².

⁸² Un site Internet permet de connaître l'histoire passée et très riche, ainsi que les bâtiments remarquables de la région de Tohogne. Vous y découvrirez surtout l'impressionnante église romane du village. Vous pourrez aussi connaître la chapelle de Warre et l'histoire édifiante et pittoresque de son bâtisseur Michel Cosme. Cliquez sur http://www.eglise-romane-tohogne.be/environs/chapelle_warre.html.



Chapelle de Warre dominant la vallée de l'Ourthe - Allée d'accès à la chapelle - Niche en ciment représentant la Pentecôte

Au début de l'année 1963, je ne pourrai plus aller célébrer la messe dominicale à Warre, étant donné que je vais être appelé à exercer la mission de « vicaire dominical » dans diverses paroisses. Cependant, à partir de 1973 et pendant dix ans, j'ai à nouveau célébré la messe, le samedi à 17 h, dans la pittoresque chapelle de Warre.



Durbuy : panorama...



église et château...



centre de la ville

En février 1963, la gouvernante du curé de Durbuy me contacte un samedi chez mes parents. Le curé est malade et alité. Il ne pourra pas assurer les deux messes du dimanche, la « messe basse » à 8 heures et la « grand-messe » à 10 heures. Elle me demande si je pourrais assurer ces messes. Je réponds positivement, mais j'objecte que je ne possède pas de véhicule. Pas de problème, réagit-elle, une personne de bonne volonté viendra de Durbuy pour me chercher à Tohogne situé à 4 kilomètres seulement de la « plus petite ville du monde », comme on disait. Monsieur Joseph Haot, propriétaire de l'*Hôtel des Roches* vint me chercher et me ramener après les messes. Entre ces deux messes, je suis allé au presbytère situé près de l'église pour saluer le prêtre malade, mais aussi, pour prendre une tasse de café, à l'invitation de sa gouvernante, Yvonne Monville, dite Tanty. Le dimanche suivant, le curé de Durbuy était toujours malade et alité au rez-de-chaussée du presbytère. Grâce à la gentillesse de Mr Haot, j'étais à Durbuy pour célébrer la messe de 8 h. Après la visite à l'abbé Edgard Guillaume et la tasse de café servie par Tanty, je gagne l'église pour assurer la deuxième messe. Je n'étais pas encore arrivé dans la sacristie que Tanty, nerveuse et essoufflée, me rejoignait en m'annonçant la mort du saint curé. Je regagnai bien sûr le presbytère avant de célébrer la « grand-messe » et d'annoncer, aux paroissiens étonnés et très affectés, la mort du curé qu'ils

aimaient profondément. L'abbé Guillaume était un prêtre proche de ses paroissiens et un homme de prière. Il a laissé un gros cahier comportant de nombreuses pages d'écrits spirituels. Tanty m'a confié ce précieux cahier.

Le presbytère de Durbuy était dans un piteux état. D'importants travaux s'imposaient avant l'arrivée d'un nouveau curé. Ainsi en avait décidé l'évêché de Namur. C'est pourquoi, je devins pratiquement « *curé dominical* » jusqu'au mois de novembre. A ce moment, l'abbé Joseph Brévers et sa sœur sont venus occuper le presbytère rénové. Ce qui ne m'empêcha pas de venir souvent encore à Durbuy où j'avais tissé des liens avec des jeunes et plusieurs familles.

Pendant les premières semaines de mon ministère à Durbuy, mon « taxi » me convoyait fidèlement. Un dimanche ou l'autre, j'utilisais la *Vespa* de Georges, mon beau-frère, pour descendre dans la vallée de l'Ourthe. Entre les deux messes, Tanty m'accueillait au presbytère, joyeuse et dévouée. Nous avons développé des liens d'amitié qui se prolongeront jusqu'à sa mort. Après le décès du curé de Durbuy, Tanty se mit au service du doyen de Wellin, le chanoine Joseph Mahy qui, plus tard, se retira à Beuraing. Toute ma famille était proche de Tanty et du doyen Mahy. Nous étions reçus chez eux avec joie et moi-même, je passai à Wellin les deux « blocus » préparatoires aux examens en juin des années 1964 et 1965.

Mais revenons à Durbuy en mars 1963. Un beau dimanche, Tanty m'annonce qu'un donateur anonyme m'offre une petite voiture : une BMW 600, originale et précieuse. La BMW 600 était une petite voiture à quatre places produite par BMW à partir de mi-1957 jusqu'à novembre 1959. Cette mini-voiture succédait à la BMW 300 qui ne comportait que deux places. Dans ces deux modèles, on accédait à la place du conducteur et du convoyeur en faisant pivoter tout l'avant du véhicule, grâce à la fourche télescopique du volant. Une portière permettait l'accès à l'arrière. Seulement 35.000 exemplaires de cette sympathique voiture furent construits.



Une BMW 600, portière avant ouverte

Lorsque je reçus la petite voiture, je possédais déjà un permis de conduire, mais je n'avais jamais conduit de véhicule. Il faut savoir que dès l'instauration du « permis de conduire » en Belgique, tous les habitants au-dessus de l'âge de 18 ans pouvaient obtenir ce permis par une simple formalité effectuée à l'administration communale. Ce que beaucoup de personnes firent par anticipation ! Mon ami José Mouchette m'apprit les premiers rudiments de la conduite automobile en me faisant réaliser un petit circuit par Warre et Durbuy. Georges, mon beau-frère, compléta mon instruction et affina mes capacités de conducteur en me donnant d'excellents conseils que je n'ai jamais oubliés. La courageuse petite voiture effectua de nombreux déplacements Tohogne-Louvain et Louvain-Tohogne. Souvent, en passant par Ocquier, je prenais un passager ami, Robert Delhez. Il effectuait des études de droit à

Louvain. Plus tard, il épousa la fille de mon ancien instituteur des deux premières années du primaire à Ocquier. Devenu avocat, Robert mourut bien jeune... La BMW 600 a même osé effectuer un pèlerinage jusqu'à Lourdes. Je l'évoquerai plus loin. Mais elle avait pourtant été gravement malade. Fin mars 1964, elle fut victime de la fonte d'une bielle. Georges la répara cependant. Mais elle dut passer deux mois d'hospitalisation dans les garages de la compagnie des eaux à Liège...

Avec la petite voiture, je pouvais gagner Durbuy par mes propres moyens (sauf pendant sa convalescence !). Ce que je fis les week-ends, mais aussi, pendant les vacances, des jours en semaine pour assurer le catéchisme aux enfants qui se préparaient à la « communion solennelle », pour participer à l'une ou l'autre réunion, en particulier avec des jeunes, ou pour rendre visite à des familles.

Précisément, une famille durbuysienne fut particulièrement présente à ma vie. Très éprouvée, elle se composait de trois personnes : le papa était hémiplégique et séjournait le plus souvent dans son lit disposé au rez-de-chaussée de la petite maison que la famille occupait au cœur du vieux Durbuy. La maman était aveugle, mais se débrouillait remarquablement bien pour effectuer ses déplacements et son travail dans la maison. Une grande fille d'une dizaine d'années constituait tout leur trésor et leur consolation. Je rendais visite régulièrement à ces personnes attachantes. Après l'arrivée du nouveau curé de Durbuy, je restais en contact avec cette famille et plusieurs autres. J'entretenais une relation amicale avec l'abbé Brévers qui m'accueillait volontiers au presbytère, même pour organiser des réunions de « disco-forum » avec des jeunes. Excellent musicien et grand amateur de musique classique, le curé n'appréciait guère ce qu'il appelait nos « *musiquettes* », mais participait quand même à nos échanges sur des textes de chansons à la mode en ce temps-là.

En avril 1964, une terrible épreuve s'abattit sur la famille que je viens d'évoquer. La jeune fille, que j'appellerai Mariette, fut la victime de viols organisés qui impliquaient plusieurs responsables, jeunes et moins jeunes. Deux jeunes de Durbuy furent arrêtés. Je les connaissais, particulièrement l'un des deux qui était encore acolyte à l'église pendant le temps où je fus « curé » f.f. Ils furent emprisonnés à Namur. J'obtins du directeur de la prison l'autorisation de leur rendre visite, le samedi matin, en « *parloir avocat* ». Le 9 mai 1964, pour la première fois, je pénétrai dans la prison de Namur pour y rencontrer successivement les deux coupables, dans un petit local qui permettait une certaine intimité et la confidentialité des conversations. Les deux jeunes détenus étaient ouverts aux échanges et disposés à la remise en question de leurs comportements inacceptables. Je les visitai plusieurs fois. Ce fut donc ma première expérience du monde de la prison...

Mais, je rencontrai bien davantage les parents désolés de la petite Mariette. Celle-ci fut prise en charge par le juge de la jeunesse de Marche-en-Famenne que j'eus l'occasion de rencontrer. Pour la protéger, elle fut confiée à des religieuses de Rochefort qui, plus tard, s'opposèrent farouchement au retour de Mariette dans sa famille, malgré des engagements de surveillance pris par des personnes bienveillantes et compétentes de Durbuy. Le désespoir des parents fut immense. Peu de temps après ces tristes événements, le papa de Mariette décédait. Celle-ci avait grandi et put rejoindre sa maman. Elles quittèrent Durbuy pour s'installer dans un village où leur passé tragique n'était pas connu. Il y a bien longtemps déjà, j'ai revu Mariette. Sa maman était décédée...

A Durbuy, j'étais assez proche de la famille de l'instituteur Marcel Thirion qui, depuis longtemps déjà, rendait service à ma famille, concernant des démarches à effectuer pour la

reconnaissance de certains droits de papa ancien prisonnier de guerre. J'ai célébré la profession de foi du plus jeune de ses deux enfants, Michel. A cette occasion, je me souviens particulièrement de l'émotion de la maman de Michel lorsque j'avais évoqué le tournant de vie que prenaient les adolescents dont Michel était. Un jeune durbuisien fut très proche de moi, ainsi que sa famille : Jean-Marie Mottet. Il fut acteur de beaucoup d'événements d'animation. Pendant de nombreuses années, jusqu'aujourd'hui, nous avons vécu des moments d'amitié, de fête, de découvertes culturelles à Reims, à Paris et ailleurs ! Quand je rendais visite aux parents de Jean-Marie dont le père était peintre en bâtiment, la maman qui gérait le magasin de papier peint et de couleurs me saluait avec un grand sourire en proclamant un respectueux : « *Monseigneur !* » Ce qui me flattait beaucoup ! Aujourd'hui encore, une grande amitié nous unit Jean-Marie et moi ; sont venus s'ajouter sa merveilleuse épouse Nelly, leur fils Sébastien, son épouse et leurs enfants... A Durbuy, je fus proche aussi de l'organiste Joseph Bernard, un passionné d'histoire locale et qui, jusqu'à sa mort, a publié de nombreuses études historiques, notamment dans le bulletin « *Terre de Durbuy* » auquel je suis abonné depuis ses débuts. Il est consacré à l'histoire, à l'archéologie et au folklore de la région ; il est édité par le Cercle historique de Durbuy.



Le 8 avril 1964, je recevais de l'évêché de Namur la nomination officielle de « vicaire dominical » à Borlon, petit village situé à une dizaine de kilomètres de Tohogne. Je partageais cette mission avec Édouard Dumont qui habitait nettement plus loin et qui assurait les messes dominicales seulement quand je n'étais pas disponible. Le curé de Borlon était très gravement malade et alité, presque en permanence, au rez-de-chaussée du presbytère où il vivait avec sa sœur. Comme à Durbuy, j'assurais deux messes le dimanche matin. Entre les deux messes, j'allais saluer le curé et sa sœur et prendre une tasse de café... jusqu'au jour où la « guerre » éclata entre *Mademoiselle* et moi. Celle-ci se comportait comme si elle remplaçait son frère curé. Elle exerçait une autorité sévère sur les enfants auxquels elle donnait le catéchisme. Elle rédigeait les annonces à lire lors des messes dominicales et elle avait décidé que je devais, aux messes, effectuer les collectes moi-même, afin, disait-elle, de ne « *passer personne* » dans l'église. Je ne supportais pas l'idée d'interrompre la célébration après le *Credo*, pour parcourir l'église en tendant le plateau. Après discussion avec *Mademoiselle*, je confiais la fonction de « collecteur » à un laïc qui devait mieux accomplir la grave mission qu'un enfant de chœur négligent. Malgré tout, dans le carnet des annonces, chaque dimanche, je lisais, écrit en rouge : « *Faites la collecte vous-même, s'il vous plaît* ».

Une certaine tension s'était donc développée entre la sœur du curé de Borlon et moi. Elle fut à son comble après quelques semaines. Édouard et moi, nous partagions un modeste traitement officiel payé par le ministère de la Justice pour le service de « vicaire dominical » que nous assurions. Quand le temps fut venu de la première perception de cette rétribution, *Mademoiselle* m'affirma que son frère avait droit à une partie de la somme que nous percevions. Je ne pus accepter cette exigence infondée. Une discussion enflammée pervertit définitivement mes relations avec *Mademoiselle* qui ne me reçut plus chez elle entre les deux

messes. Heureusement, des fidèles paroissiens étaient heureux de m'accueillir chez eux pour prendre une tasse de café et échanger un peu. *Mademoiselle* invoquait l'autorité de Mgr Musty, évêque auxiliaire et ancien condisciple de son frère, pour trancher le différend qui nous opposait et lui donner raison à elle. Je revendiquais aussi une certaine proximité avec Jean-Baptiste Musty, puisqu'il fut, pendant deux ans, mon professeur de néerlandais, et pendant un an, mon « supérieur » au petit séminaire de Bastogne. Bref, l'évêque fut mis au courant du grave conflit pastoral et l'évêché trancha en nous laissant, à Edouard et moi, l'entière responsabilité de notre premier traitement...et des autres ! Plus tard, il désigna même le curé de Bonsin, une paroisse voisine de Borlon, comme curé de Borlon, malgré la présence de l'ancien curé... et de sa sœur, dans le presbytère. Edouard et moi avons entretenu une excellente collaboration avec l'abbé Jean Romain en desservant parfois Bonsin et même le beau village de Chardeneux ⁸³. La sœur de Jean Romain nous accueillait chaleureusement dans le presbytère de Bonsin. Plus tard, ce prêtre devint curé-doyen de Wellin, succédant à mon ami Joseph Mahy...



Panorama de Chardeneux



Eglise de Borlon

Durbuy, Borlon, Bonsin, les premiers terrains d'expériences de la pastorale paroissiale. Elle comportait la célébration des messes et d'autres offices dominicaux, les contacts avec les paroissiens et les personnes engagées dans la communauté, la rencontre avec les enfants des paroisses à l'occasion du catéchisme et des célébrations de premières communions et professions de foi, et, de temps en temps, des relations avec les familles en deuil ou dans la joie à l'occasion d'une naissance.

Dans ma région natale, lors des week-ends et des vacances, j'ai entretenu des relations diverses et régulières avec les jeunes de plusieurs villages. Je viens d'évoquer les « disco forum » qui réunissaient des jeunes dans le presbytère de Durbuy. De nombreuses activités organisées par des prêtres dynamiques de la région se poursuivaient : marches de réflexion et de prière, compétitions de football aussi ! A Tohogne, je continuai à rassembler les jeunes pour partager sur certains thèmes religieux et les pèlerinages de nuit se poursuivirent vers des lieux que j'ai évoqués plus haut. Nous avons aussi organisé une fancy-fair dans l'école paroissiale des filles, jadis tenue par les Sœurs de Pesche. L'objectif était de créer des liens festifs et amicaux entre les habitants du village, mais aussi, de récolter de l'argent pour restaurer le local paroissial que nous appelions le « patronage ». Plusieurs fancy-fairs furent

⁸³ La beauté du site de Chardeneux, l'unité architecturale de ses maisons ainsi que le soin apporté à leur décoration florale ont grandement contribué à ce que le village soit inscrit sur la liste regroupant les plus beaux villages de Wallonie.

organisées par les jeunes en collaboration avec les aînés regroupés dans une amicale. L'abbé Seron, curé de Tohogne a placé l'argent récolté lors des fancy-fairs et, plus tard, il a servi à la transformation du local paroissial par un comité de jeunes dynamiques, entraînés par François Bellin. Avec le temps, ce local a bénéficié d'autres aménagements qui en ont fait la belle petite salle de *l'Amitié St-Martin* qui rassemble des amis tohognois et qui a accueilli, récemment le 18 novembre 2012, la fête de l'anniversaire des cinquante années de mon ordination sacerdotale.

Neutrino, Patrick, Cyril... et les autres...

Le mercredi 12 février 1964, mercredi des Cendres, la paroisse universitaire francophone organisait une célébration de la pénitence et une messe dans l'église Saint-Pierre à Louvain. J'étais parmi les prêtres qui prenaient part à la célébration sans pouvoir encore « concélébrer »⁸⁴. Après une liturgie de la parole et une préparation pénitentielle, les prêtres gagnèrent les confessionnaux répartis autour de l'église. Ils y accueillaient les nombreux étudiants qui se pressaient pour se confesser individuellement. Parmi les étudiants qui vinrent à moi, l'un d'entre eux me frappa par la formulation de ses aveux. Je fus presque poussé intérieurement à lui proposer de le rencontrer. Il était enchanté de ma proposition. Comme la semi-obscrité du confessionnal ne permettait guère d'enregistrer nos visages, nous convînmes de nous rencontrer à une des petites portes de sortie. Nous fîmes rapidement connaissance. Patrick était étudiant en sciences économiques. Très souriant, il me résuma sa préoccupation religieuse qui l'entraînait dans une recherche de Dieu et de son chemin de vie. Nous soupâmes ensemble dans un restaurant universitaire, l'*Alma*, et nous échangeâmes nos adresses. Ce fut le début d'une amitié profonde et de nombreuses rencontres qui vont se diversifier progressivement. Patrick venait chez moi fréquemment, à des heures diverses, parfois tardives. Je lui laissais tomber la clé ouvrant la porte latérale du Collège du Saint-Esprit, juste en-dessous de la fenêtre de ma chambre. Il vint fréquemment me servir la messe que je célébrais à un des nombreux autels dans la crypte du Collège et nous déjeunions ensemble dans mon bureau. Nos échanges étaient profonds, nos confidences amicales s'étaient.

Un autre étudiant fut particulièrement proche de moi, un étudiant chinois, Cyril Wang. Je le rencontrai par hasard à Louvain. Lui aussi venait souvent me rendre visite et nous échangeions longuement ensemble. De temps en temps, il venait aussi me servir la messe et nous partagions le déjeuner. Il est venu passer quelques week-ends à Tohogne, chez mes parents. A Louvain, un beau soir, il m'entraîna dans le deuxième restaurant chinois qui venait de s'y installer. Jusqu'alors, le seul restaurant chinois se trouvait Parijsestraat (rue de Paris). J'y étais allé une fois ou l'autre avec des amis. Nous y avions fêté le doctorat en théologie de notre ami Maurice Cheza. J'étais loin de me douter que, bientôt, j'allais faire la connaissance des exploitants de ce restaurant chinois, Monsieur et Madame de Bilderling, dont un des fils, médecin, résidait à Auvelais. Madame de Bilderling était chinoise et elle avait rencontré son mari, un noble Letton, aux facultés agronomiques de Gembloux, dans les années 20. Après un long séjour de travail au Congo belge, expulsés par les événements tragiques qui ont suivi l'indépendance, ils sont rentrés en Belgique. Pour gagner leur vie et élever leurs quatre enfants, ils créèrent le restaurant chinois à Louvain. Quand je fus professeur au Collège Saint-André à Auvelais, je rencontrai la famille de Bilderling dans le réfectoire du Collège. L'A.C.I.

⁸⁴ C'est seulement le 14 septembre 1964 que, lors de l'ouverture de la troisième session du concile Vatican II, le pape Paul VI concélébra, pour la première fois depuis longtemps, avec 24 cardinaux et évêques. Ils ouvraient ainsi la voie à la concélébration de la messe qui allait, petit à petit, se généraliser, malgré les résistances de certains prêtres.

(Action Catholique des Indépendants) organisait un souper au profit de je ne sais plus quelle œuvre humanitaire. Le docteur de Bilderling, qui faisait partie de cette équipe avec son épouse, mobilisa ses parents, son frère et ses sœurs pour organiser ce souper festif où les fourchettes étaient interdites. Les préposés au service des tables s'évertuèrent à initier les convives au maniement des baguettes qui n'était pas facile. Plus tard, par hasard, avec mes parents, ma sœur et sa famille, nous sommes allés prendre un repas dans un restaurant chinois à Liège. A mon grand étonnement, il était tenu par Monsieur et Madame de Bilderling qui avaient quitté Louvain après le « Walen buiten ! ». Je retrouvai Madame de Bilderling à Auvelais quand j'y devins doyen. Maman se lia d'amitié avec elle et, ensemble, elles jouèrent d'innombrables parties de cartes. Elle est décédée récemment presque centenaire. Son petit fils Gaëtan, lui-même médecin, est actuellement bourgmestre de Fosses-la-Ville.



Madame de Bilderling, dite Granny son fils Georges, médecin à Auvelais le petit-fils Gaëtan, médecin et bourgmestre

J'en oublie mon ami chinois Cyril. Le restaurant qu'il me fit connaître venait de s'ouvrir rue de Bruxelles à Louvain. Il était tenu par deux adultes chinois qui avaient laissé leur famille au pays pour venir gagner leur vie en Belgique, avant d'y faire venir femmes et enfants. A leur arrivée, ces deux hommes courageux ne parlaient pas un mot de français, encore moins de néerlandais, bien sûr. L'un des deux était en cuisine, l'autre servait aux tables avec un grand sourire. Cyril les aidait, notamment dans leurs contacts avec les fournisseurs et les instances administratives. Le soir de notre visite, ils nous accueillirent avec chaleur et joie. Après le repas qu'ils nous offrirent, nous allâmes saluer le cuistot dans sa cuisine. Dans ce local, un enregistreur à bande diffusait des phrases en chinois et en français, ce qui leur permettait de se familiariser avec les expressions les plus fréquemment employées dans leur commerce avec les clients.

Mon ami Patrick m'entraîna dans une équipe de partage composée d'étudiants et d'étudiantes de diverses facultés, mais, principalement de la faculté de sciences économiques. Ces étudiants, souvent liés par une amitié antérieure à leur séjour à Louvain, avaient baptisé leur équipe du nom de *Neutrino*, en signe d'humilité ! Le neutrino est une particule élémentaire, très minuscule, du modèle standard de la physique des particules. Je participai donc aux rencontres de l'équipe *Neutrino* et fit la connaissance d'étudiants et étudiantes dynamiques, chrétiens engagés et pleins de projets. Le premier projet qu'ils formulèrent devant moi fut celui de se rendre en pèlerinage à Lourdes en voiture, afin de s'y mettre au service des malades. Je fus chargé de prendre des contacts avec des institutions qui pouvaient nous accueillir et nous orienter vers le service souhaité. Finalement, j'obtins que les filles soient logées à l'Hospitalité Notre-Dame de Lourdes où elles rendraient service à des malades et des personnes handicapées. Les garçons seraient intégrés aux brancardiers bénévoles indépendants des pèlerinages organisés, au service des malades pour les voiturier dans

l'enceinte des sanctuaires et pour la participation aux différentes célébrations. Ces brancardiers étaient logés dans des dortoirs aménagés dans un bâtiment situé dans le périmètre protégé.



Etudiants et étudiantes de l'équipe *Neutrino* à table...



mon ami Patrick au centre

Le 21 avril 1964 marque une date particulière dans nos rencontres de Patrick et moi. Quelques jours plus tôt, il m'avait annoncé une grande nouvelle. Elle l'était bien : Patrick avait rencontré une jeune étudiante qui l'avait particulièrement fasciné. Elle faisait, elle aussi, partie de l'équipe *Neutrino*. Pour ne pas perturber les rapports humains entre les membres de cette équipe et en attendant la confirmation de leurs sentiments amoureux, Patrick et Anne se rencontraient à la campagne, dans les bois d'Heverlee, le plus souvent. Grâce aux nombreuses confidences de Patrick enthousiasmé par la relation qu'il vivait avec Anne, j'étais au courant de l'évolution de cette relation qui resta cependant secrète pour l'équipe *Neutrino* jusqu'après notre expédition à Lourdes.



Anne et moi

Notre voyage vers Lourdes fut effectivement une expédition. Nous l'effectuâmes entre le 2 et le 12 août 1964. Nous étions sept participants, trois filles et quatre garçons, répartis dans deux voitures dont ma petite, mais courageuse BMW 600. Celle-ci ne comportait pas de coffre à bagages. C'est pourquoi, des valises étaient déposées sur une moitié du siège arrière qui ne pouvait donc accueillir qu'un passager. Patrick et moi alternions la conduite de la voiture et le passager complémentaire était différent à chaque étape. C'est ainsi que, de temps en temps, Anne fut troisième passagère invitée et heureuse d'être proche de Patrick et de pouvoir parler librement avec lui en échangeant parfois un petit geste de tendresse... avec ma bénédiction ! A Lourdes, les deux tourtereaux s'arrangeaient pour trouver un petit moment de retrouvailles discrètes.

Le soir du 2 août, Yves, Patrick, Alain, René, Marie, Anne et Donatienne se retrouvent dans la famille d'Yves à Bruxelles. Le lendemain très tôt, le matin, je célèbre la messe dans l'église paroissiale Notre-Dame à Uccle avant le grand départ. Vervins, Laon, Soissons, Meaux, Melin défilent sur notre itinéraire jusqu'à un important arrêt à Fontainebleau. Nous y contemplons le château de l'extérieur. Mais une urgence apparaît : les freins de ma petite voiture exigent un contrôle que, Patrick, Yves et moi, nous faisons effectuer dans un garage de la ville. Nos amis prolongent leur visite autour du château et réembarquent dans leur voiture sans nous attendre. La BMW sécurisée davantage, nous reprenons la route jusqu'à Montargis. A l'entrée de cette ville, nous faisons halte, nous étonnant de ne pas y trouver nos compagnons partis avant nous et dont la voiture était plus rapide que la mienne. Il faut dire que nous n'avions pas fixé un itinéraire précis avant notre départ. Nous avons simplement convenu que la première voiture arrivée à l'approche d'une ville importante s'arrêterait devant la plaque indiquant le nom de la ville pour attendre la deuxième voiture.



Château de Fontainebleau



Coin pittoresque de Montargis



Cathédrale de Bourges

A l'entrée de Montargis, nous sommes donc déçus de ne pas retrouver nos compagnons et compagnes. Patrick est même un peu inquiet de ne pas revoir Anne, sa bien-aimée. Progressivement, son inquiétude grandit et Yves et moi en sommes atteints, par contagion. Nous allons même jusqu'à imaginer que la voiture de nos amis a été victime d'un accident. Nous consultons les gendarmes qui s'informent avant de nous affirmer qu'aucun accident n'est signalé sur les routes, à l'approche de Montargis. Après de longs moments passés dans cette ville, nous nous décidons finalement à reprendre la route. Limoges était la ville désignée pour clore notre première étape de voyage. Nous comptions y trouver refuge dans le grand séminaire dont j'avais contacté un responsable. Mais, avec le retard que nous avons pris, inutile d'envisager d'atteindre Limoges, ce jour-là, à une heure décente ; c'est pourquoi, nous nous sommes arrêtés à Bourges où nous dénichons une auberge de jeunesse pour y passer une bonne nuit réparatrice. Nos tentatives pour atteindre le grand séminaire de Limoges par téléphone furent vaines. Nous nous distrayons un peu en allant contempler la cathédrale de la ville et en prenant un souper consistant. L'auberge de jeunesse est envahie par des jeunes, joyeux mais bruyants. Les dortoirs ne permettent pas l'intimité et l'isolement. Finalement, après quelques heures passées dans nos lits sans dormir, Yves, Patrick et moi, nous nous levons aux petites heures, à 4 heures 30 exactement, et nous reprenons la route vers Limoges par Châteauroux. Quand nous arrivons dans la cour du grand séminaire de Limoges, nous apercevons directement la voiture de nos amis. Ceux-ci avaient suivi un itinéraire différent du nôtre et ne s'étaient pas inquiétés de notre retard, ni de notre absence à Limoges. Ils sont en train de découvrir un peu la ville. Ils rentrent rapidement et nos retrouvailles sont chaleureuses et souriantes, surtout pour Anne et Patrick. Dès 11 h 30, nous reprenons tous la route de notre

pèlerinage, non sans avoir précisé désormais l'itinéraire : Périgueux nous fait découvrir sa cathédrale, Bergerac évoque pour nous Cyrano, Marmande et Mont-de-Marsan nous voient passer, jusqu'à ce que nous dépassions Pau pour arriver enfin à Lourdes. Nous nous installons, les filles à Notre-Dame des Sept Douleurs et les garçons à St-Michel, avant de prendre un repas que nous apprécions particulièrement.



Pau



Lourdes, Gave et sanctuaire



Lourdes, ancien château-fort

Au service des malades en voiturettes et sur des brancards roulants, nos journées passées à Lourdes furent bien remplies. A l'hospitalité, les demoiselles s'occupaient de quelques soins aux personnes qu'il fallait nourrir, sortir de leur lit et descendre en ascenseur dans le hall avant leur départ vers les sanctuaires. Les garçons, dont j'étais, prenaient en charge certains de ces malades pour les amener aux offices devant la grotte ou dans la basilique souterraine Saint-Pie X⁸⁵, pour les conduire à la procession et à la bénédiction des malades sur l'esplanade... Après cette dernière célébration, nous ramenions les malades à l'hospitalité et retrouvions nos amies « hospitalières ». Il nous arrivait de prendre un petit apéritif, installés à une terrasse de café ou de restaurant. C'est à Lourdes que j'ai bu mon premier verre de *Grand Marnier* ! Un soir, nous avons soupé à l'« *Hôtel Moderne* » en compagnie des parents de Marie qui nous avaient rejoints à Lourdes. Nous passions généralement la soirée en plein air, au pied du château-fort, en évoquant nos expériences de la journée, en partageant sur un thème proposé et en chantant. Nous terminions la journée par un temps de prière commune.

Il est arrivé à Alain et Yves d'aller assurer l'accueil de malades à l'aéroport et à Patrick d'aider les malades dans les piscines intérieures. Yves, Alain et moi sommes allés accueillir les malades d'un pèlerinage bruxellois à la gare de Lourdes.



Basilique souterraine St-Pie X à Lourdes



Basilique du Rosaire et esplanade



Entrée du Foyer St-François à Bourges

⁸⁵ La basilique St-Pie X, entièrement construite sous terre, est située sous le niveau du gave de Pau ce qui a compliqué sa conception. Elle a été consacrée le 25 mars 1958, pour le centenaire des apparitions, par Monseigneur Angelo Roncalli, bientôt pape sous le nom de Jean XXIII.

Le mardi 11 août déjà, après une messe célébrée à 6 h 30, nous prenions le chemin du retour. A Bourges, après avoir soupé dans un snack et bu un verre au café de la gare, nous passâmes une nuit calme et réconfortante au *Foyer St-François*, destiné principalement à de jeunes travailleurs. Le lendemain, nous célébrions la messe dans la cathédrale de Bourges avant de nous mettre en route. Le voyage s'est effectué sans problème jusqu'à Bruxelles où nous fûmes reçus chez les parents d'Yves pour souper. Moi, j'ai dormi chez eux. Ce soir-là, un nouveau projet était évoqué dans l'équipe *Neutrino* : organiser une soirée de spectacle à Tohogne, avec les jeunes du village...

Dès le 28 octobre, Patrick, Alain, Yves et Pierre qui faisait aussi partie de l'équipe *Neutrino* effectuaient, avec moi, une expédition à Tohogne, afin de prendre des contacts avec Christophe Théate, gestionnaire de la salle de spectacle de la *Concorde* où l'harmonie du village répétait et donnait des concerts, lors des soirées où l'on présentait des pièces théâtrales en wallon. Nous rencontrons l'un ou l'autre jeune, afin de mettre en place une collaboration pour réaliser le spectacle projeté. Dans le courant du mois de novembre, Yves et Pierre se rendent à Tohogne pour y aménager une estrade prévue pour la mise en scène d'une pièce de théâtre, *Escorial* que l'on répète déjà à Louvain, avec Alain dans le rôle principal du roi. Patrick joue le rôle de son bouffon. *Escorial* est un drame en un acte écrit par Michel de Ghelderode en 1927. Il s'agit d'un huis-clos entre un roi et son bouffon, qui décident d'échanger pour un moment leur rôle ⁸⁶.

Les réunions de l'équipe se multiplient. Elles consistent en partage et en temps de prière, mais aussi de répétition d'*Escorial* et de quelques chants que nous prévoyons d'interpréter en groupe lors de la soirée à Tohogne. Celle-ci est finalement prévue pour le dimanche 10 janvier 1965. Le 14 décembre 64, au théâtre de Louvain, en équipe, nous assistons à la présentation d'*Escorial* et de *L'Ours*, comédie en un acte d'Anton Tchekhov, écrite en 1888. Ces deux pièces étaient jouées par le *TUL* (Théâtre Universitaire de Louvain) et le théâtre de l'*Alliance*. Le 8 janvier 1965, une dernière répétition des chants a lieu à Louvain et le lendemain, samedi, nous embarquons vers Tohogne. Un petit camion bâché, prêté par le clan Montserrat de Bruxelles nous permet de transporter bagages et éléments des décors. Les membres de l'expédition déjeunent ensemble à l'*Alma*, voyagent joyeusement vers l'Ardenne et, à l'arrivée à Tohogne, installent leurs bagages chez mes parents, avant de gagner la salle où ont lieu d'ultimes répétitions et où se prennent les contacts avec les jeunes tohognois qui préparent, eux aussi, leur participation au spectacle.

Le dimanche 10 janvier 1965, je célèbre la messe dans la chapelle de Warre, en présence de l'équipe *Neutrino* et des paroissiens. Je note dans mon agenda de ce jour « *selon nouvelles réformes* ». Je ne me souviens pas en quoi consistaient ces « *nouvelles réformes* », mais l'expression indique que les réformes liturgiques, décidées au concile Vatican II et élaborées progressivement dans le détail, se mettent en route. Après la messe, dernière répétition dans la salle. Au début de l'après-midi, nous effectuons une tournée publicitaire dans le village de Tohogne. Un haut-parleur a été fixé sur le toit du camion. Le soir, un public nombreux applaudit les jeunes tohognois dans leurs sketches et chansons, *Neutrino* qui interprète aussi des chansons et la pièce *Escorial*. Le magicien *Klinsor*, alias Claude Islèque présente un très

⁸⁶ **L'argument de la pièce** : Un roi fou, enfermé avec son bouffon dans son palais décrépit, attend la mort d'une reine agonisante. Par jeu, par défi ou par pure cruauté, le roi impose au bouffon un jeu étrange : pour un temps, ils inverseront leurs attributs et leurs fonctions. Bon gré, mal gré, le bouffon s'exécute, il y voit une occasion de se venger du Roi, car il était lui-même amoureux de la reine, mais il se prend au jeu et, au moment de restituer au roi son sceptre et sa couronne, il les garde et tente de conserver le pouvoir. Le roi le fait alors mettre à mort par son bourreau après que le bouffon eut essayé de l'étrangler.

beau spectacle. Il remplace mon ami Luc Van Achter qui n'a pas pu se rendre disponible étant donné des problèmes de santé de son père. Cette soirée se termine par un temps consacré à la danse, dans une ambiance joyeuse et amicale. Les couples s'arrêteront de danser pendant le temps consacré à raser la barbe qu'Alain avait laissé pousser pour parfaire sa prestance royale. Sur la scène, Yves lui enlevait la barbe morceau par morceau, chaque fois qu'une personne avait mis à prix une de ces mèches et avait versé la somme annoncée dans un panier que deux demoiselles promenaient dans la salle. Le profit de cette belle soirée allait dans la caisse des jeunes, pour la restauration de la petite salle paroissiale dite « *du patronage* ».

Le lendemain de la fête, nous préparons le départ, rendons visite au curé du village et prions dans l'église. Après le dîner préparé par maman, nous effectuons une promenade sur les hauteurs du village, sur « *les Monts* ». Finalement, nous embarquons, en reprenant la route dans la direction de Liège. A Logne, nous faisons halte pour une visite rapide du vieux château fort. Nous faisons halte aussi à Beaufays pour rencontrer Mgr Jacques Leclercq dans son ermitage du *Caillou blanc*. Après une prière à la chapelle, nous nous entretenons avec l'ermite et prenons une tasse de café. Nous souperons à Tervuren chez Anne, avant de rejoindre Louvain. « *Merci, Seigneur !!!* », ai-je écrit dans mon agenda à la page du 11 janvier 1965.



La partie de danse après le spectacle (Anne)



Quelques membres de l'équipe en promenade « sur les Monts » à Tohogne

La dynamique de l'équipe *Neutrino* ne se déroulait pas toujours « *comme un long fleuve tranquille* ». Certaines tensions entre les membres de l'équipe apparaissaient de temps à autre ; quelque rivalité amoureuse se laissait deviner ; quelque jalousie pouvait se manifester. Nous avons géré toutes ces petites difficultés inhérentes à une mise en commun. Le dialogue franc a résolu plusieurs crises dans lesquelles des parents sont même parfois intervenus.

En février 1965, un nouveau projet se précisait : vivre la semaine sainte en équipe, dans un petit village bourguignon, à Merry-sur-Yonne⁸⁷. Nous y réfléchissons et certains membres de

⁸⁷ Merry-sur-Yonne est un petit village du département de l'Yonne. Il fait partie administrativement de la communauté de communes de Coulanges-sur-Yonne. L'Yonne est une rivière coulant principalement dans l'ouest de la région Bourgogne. Elle est le principal affluent gauche de la Seine. Elle a donné son nom au département de l'Yonne.

l'équipe se mettent déjà à préparer des célébrations. Cette année-là, la fête de Pâques est célébrée le dimanche 18 avril. Le lundi 12 avril, je gagne Bruxelles et me rends chez Alain dont la maman est malade. Je la rencontre, avec son mari et sa fille. Le soir, je soupe chez Marie à Ohain où je rencontre son oncle, le chanoine Martin, directeur de l'Institut St-Michel à Neufchâteau. Je passe la nuit chez Marie. Le mardi 13 avril, nous voyageons toute la journée pour arriver vers 18 heures à Châtel-Censoir où nous trouvons le curé desservant Merry et le doyen de Coulanges-sur-Yonne. Nous nous entretenons avec eux et nous visitons l'église de Merry. Anne et Patrick arrivent. Ils ont fait le voyage ensemble. Nous sommes accueillis chez Monsieur et Madame Chevalier et Mademoiselle Rouget. La soirée se termine par une mise en commun en équipe.



Merry : Yonne sauvage



église



moulin

Le lendemain, après la messe célébrée à 8 h 30, par petits groupes, nous rendons visite aux habitants, en particulier au cantonnier du village qui possède un excellent alcool que nous aurons l'occasion de déguster. Nous prenons le temps de préparer les offices et de répéter les chants.

Ce jour-là 14 avril, à la clinique de Huy, oncle Joseph, frère de papa décédait. Je ne l'apprendrai que le vendredi 16. Son enterrement a lieu le samedi 17 avril en mon absence, mais, le lundi 19 avril, je participerai à un service funèbre célébré à Ocquier. Après la guerre, oncle Joseph avait repris la boulangerie familiale qui desservait le village. Avec son épouse, tante Sylvie, il gérait la fabrication et la vente du pain et des pâtisseries. Depuis plusieurs années, tante Sylvie était morte et oncle Joseph avait abandonné son commerce. Il souffrait de graves problèmes respiratoires. Avec papa et maman, nous allions régulièrement lui rendre visite, en même temps qu'à tante Adèle et oncle René. Les derniers temps, oncle Joseph était hospitalisé à Huy. Où, les derniers jours de sa vie, ses frères Alexandre et Louis, de même que maman se relayaient pour assurer une présence auprès du malade.

A Merry, le matin du jeudi saint, notre équipe vit un temps de prière communautaire sur le thème de la joie. Les visites aux habitants se poursuivent. Des jeux sont organisés pour les enfants du village. Une séance de confessions accueille adultes et enfants et la messe du soir célèbre joyeusement l'institution de l'eucharistie par Jésus, lors de la dernière cène avec ses apôtres.

Le Vendredi saint, quelques visites ont encore lieu. Le chemin de croix est célébré à 15 heures et l'office à 18 heures. Ce jour-là, par hasard, nous rencontrons des alpinistes parisiens qui grimpent les rochers du Saussois qui font la réputation de Merry⁸⁸. Nous fraternisons avec

⁸⁸ Sur le territoire de la commune se trouvent les rochers du Saussois, un groupe de falaises calcaires situées sur la rive droite de l'Yonne. La falaise est un site d'escalade renommé.

eux. Le Samedi saint au matin, à quelques-uns, nous allons à Vézelay, distant de 13 kilomètres, pour y rencontrer le clan Montserrat de Bruxelles. Préparation de l'office, confessions m'occupent encore dans l'après-midi. Nous soupions dans la famille De Clercq. A 22 h, un petit feu de camp précède l'office. Après celui-ci, nous passons de joyeux moments chez des Demoiselles d'un village voisin où nous dégustons l'alcool du cantonnier.



Merry-sur-Yonne, rochers du Saussois

Le jour de Pâques, je célèbre la messe à 8 h 30, nous exprimons nos adieux émouvants avant le départ. J'arrive à Tohogne vers 22 heures...

Après mon départ de Louvain en juin 1965, j'ai encore eu quelques contacts sporadiques avec des membres de l'équipe *Neutrino*. Anne et Patrick se sont mariés et sont venus me saluer à Auvelais, dans ma nouvelle demeure du Collège St-André. Après leurs études, ils ont gagné les Etats-Unis. Patrick y a effectué une carrière importante dans une compagnie pétrolière. Pendant quelque temps, nous avons échangé du courrier, jusqu'à ce que les préoccupations quotidiennes submergent nos vies. Pendant de très longues années, plus aucun contact n'a eu lieu entre Patrick et moi, alors qu'une amitié exceptionnelle s'était développée entre nous. Mais ainsi va la vie... Beaucoup plus tard, alors que j'étais doyen à Auvelais, le hasard m'a fait découvrir, grâce à une religieuse enseignant dans une école bruxelloise, que Patrick, Anne et leurs enfants habitaient Bruxelles. La religieuse m'a procuré leurs coordonnées. J'ai téléphoné à Patrick et il m'a promis une visite à Auvelais. Notre rencontre n'a pas été marquée par la chaleur humaine que j'espérais. Patrick qui avait travaillé aux Etats-Unis et en Hollande dans le domaine pétrolier avait changé d'orientation pour se mettre au service, si j'ai bien compris, d'une organisation catholique internationale. Dans le diocèse de Namur, nous avons vécu une certaine effervescence en raison du comportement du nouvel évêque André Léonard vis-à-vis du séminaire, en particulier de la section de théologie. Nos orientations religieuses de Patrick et moi n'avaient manifestement pas pris et suivi les mêmes directions. C'est pourquoi, à mon grand regret, notre rencontre à Auvelais n'eut pas de suite...

Allez lire plus loin, p. 220, un Post-scriptum heureux...

Des scouts d'Anvers et des patronnées de Louveigné

L'expérience d'animation de la semaine sainte, en 1965, dans un village français, avec les membres de l'équipe *Neutrino* n'était pas la première. En février 1964, je suis mis en contact avec un étudiant anversoise, Frank Arts, responsable d'un groupe de scouts aînés d'Anvers. Ces Routiers sont familiers d'un petit village français de Champagne-Ardenne : Vaux-lès-Mouzon où ils vont animer des temps forts de la vie liturgique, ceux de Noël et ceux de Pâques. En février 64, ils cherchent un prêtre francophone pour les accompagner dans leur mission à l'occasion de la prochaine fête de Pâques célébrée le dimanche 29 mars. Il était prévu que le mercredi saint, je gagnerais Anvers grâce à la BMW 600. J'y rencontrerais ainsi les Routiers, passerais une nuit dans la famille de Franck, avant de nous mettre en route vers

Vaux-lès-Mouzon. Hélas, à Fallais, non loin de Huy, la petite voiture ne voulait plus avancer. Je téléphone à Franck et nous convenons d'un rendez-vous le lendemain à Marche-en-Famenne pour continuer le voyage ensemble. Georges vient remorquer ma voiture. Il diagnostique déjà une lourde panne : bielles coulées⁸⁹. Son diagnostic se confirmera. Heureusement, Georges pourra réparer la BMW qui effectuera ensuite le voyage jusqu'à Lourdes ! Le Jeudi Saint, Monsieur Janssen, le papa d'un Routier me prend en charge chez un vicaire de Marche, Jules Blaise, et nous gagnons Vaux-lès-Mouzon sans problème. Le soir, nous y célébrons déjà l'office dans l'église. Les Vendredi et Samedi-saints, les Routiers et moi-même effectuons des visites dans les domiciles de personnes croyantes. Nous avons des contacts avec des enfants qui participeront activement aux offices que nous préparons soigneusement. Le soir, réunis en équipe, nous partageons nos expériences de la journée et nous prions ensemble. Le samedi, je confesse à Vaux et dans un petit village voisin. Un chemin de croix est célébré le vendredi et l'office de la veillée pascale est vécu avec beaucoup de ferveur, ainsi que la messe du dimanche de Pâques. Le lendemain, après avoir salué chaleureusement quelques paroissiens qui s'étaient faits très proches de nous, nous reprenons le chemin, avec une halte à Florenville, pour y saluer le curé-doyen originaire de Tohogne, l'abbé Germain Ninane. Monsieur Janssen me ramène ensuite chez mes parents...

Le 23 décembre 1964, quatre Routiers anversois m'attendent à Marche chez Jules Blaise. Je les y rejoins et nous partons ensemble vers Vaux où nous logerons chez « *Mademoiselle Ghislaine* ». La journée du 24 est consacrée à des visites et aux confessions. Le soir, une veillée est organisée avec les enfants, avant la messe de minuit. Après un « *au revoir* » chez le Maître d'école, nous regagnons la Belgique...



Eglise de Vaux-lès-Mouzon



intérieur de l'église (aujourd'hui)



A Vaux-lès-Mouzon, animation avec les enfants



deux Routiers anversois et moi (Frank est à droite)

Comme je l'ai écrit plus haut, depuis que Tanty, ancienne gouvernante de l'abbé Guillaume, curé de Durbuy était devenue gouvernante de l'abbé Joseph Mahy, doyen de Wellin, ma famille et moi avons effectué de nombreuses visites à nos amis dans le presbytère de la petite cité famennoise. Nous étions liés par une grande amitié. J'effectuai deux « blocus » à Wellin où je bénéficiais du calme et de l'attention de mes deux hôtes. Mais un jour, je fis la connaissance d'une cousine de Tanty habitant Louveigné, non loin de Banneux. Marie-

⁸⁹ Par suite d'un manque de lubrification ou d'un échauffement trop important, le métal antifriction peut fondre, et sa disparition entre les pièces mobiles provoque un jeu engendrant cognements et chocs destructeurs: on dit que la bielle est coulée.

Alberte Léonard, c'était son nom, était animatrice d'un important patro rassemblant des filles. Elles devaient effectuer un camp dans le Tyrol autrichien en juillet 1964. Marie-Alberte me sollicita pour accompagner son groupe et l'animer religieusement. J'acceptai avec joie. Le 2 juillet, je me rendis à Louveigné pour échanger avec l'animatrice du patro. Ensemble, nous avons effectué un mini-pèlerinage à Banneux.

Le mercredi 8 juillet, avec les jeunes filles du patro de Louveigné, mais aussi des jeunes filles de Remouchamps, nous voyageons en car vers le Tyrol autrichien. A Aix-la-Chapelle, nous visitons le dôme et nous effectuons un arrêt à Limburg et un autre à Stuttgart avant d'arriver dans les Alpes de Lechtal qui s'élèvent en Autriche, au sud de la vallée du Lech qui lui donne son nom. Le Lech est une rivière d'Autriche et d'Allemagne et un affluent en rive droite du Danube. Une ville porte aussi ce nom. Lech, ancien village rural est devenu station de sports, une ville au luxe tapageur. Il est l'une des stations de sports d'hiver les plus riches d'Autriche. Le 9 juillet dans la matinée, nous nous installons dans le village de Stanzach. Dans cette région du Tyrol, *Sint-Paulus Reizen*, une asbl flamande spécialisée dans l'organisation de voyages et de camps pour les jeunes, loue des salles et des locaux susceptibles d'accueillir des groupes de jeunes. Des accompagnants adultes et les aumôniers, comme moi, sont logés chez l'habitant. L'organisation de *Sint-Paulus* est impeccable. Dans plusieurs villages de la vallée du Lech, des groupes de jeunes sont installés : des patronnés d'Erquelines, des patronnés d'Andrimont (Verviers), des étudiants d'une école secondaire de Remouchamps, un groupe de jécistes de Mouscron et les patronnés de Louveigné. Chaque jour, une camionnette de *Sint-Paulus* apporte la nourriture nécessaire pour chaque camp. Les cuistots devront organiser la préparation des repas et fixer les commandes pour le lendemain, en fonction des activités de leur groupe.



Stanzach : village et église



panorama



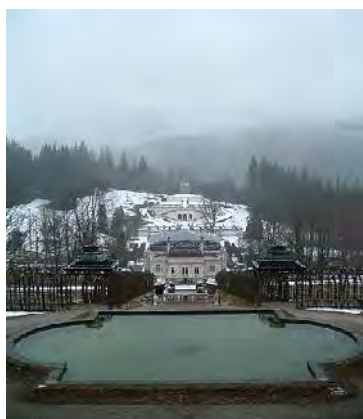
maison d'hôtes



Camp du patro de Louveigné au Tyrol. Repos en montagne.

Les journées sont très variées. Nous nous levons tôt et la messe est célébrée dans la petite église du village. Des promenades en montagne, des jeux, des temps de partages, des veillées meublent les journées et les soirées. Les chefs et aumôniers des différents groupes se rencontrent. Ils organisent une célébration eucharistique et une veillée communes. Moi-même, j'accompagne souvent les filles de Louveigné dans leurs périples. Un de ceux-ci fut très agité, en raison d'un orage qui éclata, alors que nous descendions de la montagne. Un jour, j'accompagne en balade les garçons du patro d'Erquelinnes. Nous échangeons beaucoup et je me lie particulièrement avec Jean que je rencontrerai plusieurs fois, chez ses parents, après notre retour du camp. Hélas, un jour, Jean m'adresse par courrier une demande pressante de visite à ses parents. Pressentant des difficultés à affronter, lâchement, je ne répondrai pas à son appel. Ainsi finit lamentablement une amitié. Je m'en fais encore le reproche...

Le 15 juillet, en car, nous effectuons une visite dans la Bavière où nous visitons les imposants châteaux de Louis II ⁹⁰ et les impressionnantes chutes de la Lech à Füssen ⁹¹. Le 17 juillet, avec des patronnés d'Erquelinnes, dès 6 heures du matin, je prends le départ pour une balade vers Stutgarter Hütte. Nous dînons au sommet de la montagne et redescendons en chantant ! Ce jour-là, les patronnées de Louveigné sont montées à la Sins Hütte dont elles reviendront seulement le lendemain. Le dimanche 19 juillet après-midi, nous gagnons le village de Holzgau où nous assistons à un défilé de 27 sociétés de fanfares tyroliennes. Le lendemain, nous faisons nos adieux aux nombreux amis et amies que nous avons côtoyés ou qui nous ont accueillis. Le 21 juillet, nous rentrons à Louveigné vers 6 h 15. J'y célèbre la messe et après le déjeuner chez Marie-Alberte, je rentre à Tohogne avec mon beau-frère qui est, une fois de plus, venu me chercher...



Château de Linderhof



château d'Hohenschwangau



chute du Lech à Füssen

⁹⁰ Louis II, roi de Bavière au 19^{ème} siècle, est surtout connu comme un excentrique dont l'héritage est étroitement lié à l'histoire de l'art et de l'architecture. Il a commandé la construction de plusieurs châteaux et palais extravagants et fantastiques. Il fut le mécène du compositeur Richard Wagner.

Le château de Linderhof est un château royal (« villa royale ») situé près d'Oberammergau. Il fut construit de 1874 à 1878 sous Louis II de Bavière.

Le château de Neuschwanstein est dressé sur un éperon rocheux haut de 200 mètres, situé près de Füssen. Louis II de Bavière l'a fait construire. C'est aujourd'hui le château le plus célèbre d'Allemagne, visité chaque année par des millions de touristes.

Le château d'Hohenschwangau se trouve directement en face du château de Neuschwanstein.

⁹¹ Chute du Lech : Torrent impétueux, le Lech s'écrase avec fracas au fond d'une petite gorge rocheuse appelée le Magnustritt.

Le dimanche 13 septembre, je gagne Louveigné où s'est déroulé un après-midi d'amitié avec le patro du village. Nous évoquons l'agréable camp passé au Tyrol. Un montage composé de diapositives stimule nos souvenirs. Des jeux et un goûter sont organisés. Au nom des patronnées et des adultes accompagnants au camp, Marie-Alberte me remet un cadeau, un livre qui me fit grand plaisir : *La foi écoute le monde* d'Albert Dondeyne.

Une expérience enrichissante : prof à Marche-en-Famenne

A l'époque où j'étudiais à Louvain, la rentrée universitaire s'effectuait seulement au début du mois d'octobre. C'est pourquoi, pendant tout le mois de septembre 1964, j'ai pu effectuer une nouvelle expérience qui m'a beaucoup enrichi : je fus professeur de latin, de grec et de religion pour les élèves de quatrième latine et professeur de grec pour ceux de cinquième, à l'Institut Saint-Remacle à Marche-en-Famenne, mon ancienne école. Fin août, je venais de vivre, à Beauraing, une retraite destinée aux jeunes prêtres du diocèse de Namur, quand, rentrant à Tohogne le 1 septembre, maman m'apprend que le chanoine Schonne, directeur de l'Institut St-Remacle est passé à la maison. Il cherche un professeur intérimaire pour remplacer l'abbé André Gillet malade. Le lendemain, je me rends à Marche et j'accepte d'enseigner pendant un mois jusqu'à la rentrée universitaire.

Le jeudi 3 septembre a lieu la rentrée scolaire à l'Institut. Je prends contact avec les trois classes de mes futurs élèves : 4^{ème} latin-grec et latin-math, 5^{ème} latin-grec. Désormais, sans aucun problème disciplinaire, je donnerai les cours prévus à des jeunes avec lesquels les contacts sont faciles et se multiplient. Mon agenda, sur les pages du mois de septembre 1964, se couvre de noms d'élèves que je rencontre personnellement dans mon bureau. Ils viennent me parler de leurs problèmes divers. Les relations avec les parents préoccupent certains, mais, la découverte de l'amour dans les rencontres avec les jeunes filles suscite bien des interrogations. A cette époque, Michel Quoist⁹² a écrit un livre qui obtient un immense succès chez les jeunes garçons : *Aimer ou le journal de Dany* qui évoque les problèmes très concrets d'un adolescent et qui aide ainsi les lecteurs à mieux comprendre ce qui se passe en eux et dans leur vie. Je passe ce livre à plusieurs garçons. Certains se confessent ; d'autres font

⁹² Michel Quoist est né au Havre en 1921 et y est décédé en 1997. Il fut prêtre et écrivain au rayonnement extraordinaire et international. Orphelin très jeune, il devient ouvrier, s'engage à la J.O.C. qui l'influencera beaucoup et lui permet de se situer dans la vie. Il reçoit une formation philosophique et théologique dans un séminaire pour « vocations tardives » à Rouen. Ordonné prêtre, il poursuit des études sociologiques à Paris avant de devenir vicaire dans sa ville, Le Havre où il sera curé et responsable des mouvements d'action catholique. En lien avec les grandes initiatives religieuses d'après-guerre, il publie en 1954 *Prières*, un livre qui obtient un grand succès : 2.500.000 exemplaires en ont été vendus de par le monde. Ses publications s'enchaînent : *La Ville et l'Homme. Étude sociologique d'un secteur prolétarien*, Paris, aux Editions ouvrières, 1952 ; *Réussir*, Éditions ouvrières ; *Le Christ est vivant*, Éditions ouvrières ; *Jésus-Christ m'a donné rendez-vous*, Éditions ouvrières ; *Aimer, ou le journal de Dany*, Éditions ouvrières ; *Donner, ou le journal d'Anne-Marie*, Éditions ouvrières. Ces deux derniers livres ont connu un grand succès chez les adolescents de l'époque. Michel Quoist a aussi rayonné par les conférences qu'il a données dans de nombreux pays, y compris en Amérique latine. Pour lui, l'essentiel de la vie humaine est l'amour. La bonne nouvelle chrétienne révèle un Dieu Amour et encourage les hommes et les femmes dans leurs cheminements d'amour. Le langage de Quoist est concret, imagé et très réaliste, y compris dans ses prières, ce qui séduit ses lecteurs.

confiance de leurs recherches spirituelles et s'interrogent même sur une vocation religieuse possible.



Michel Quoist

Un élève de 4^{ème} latine connaît des problèmes particuliers et importants que l'on devine, mais dont il ne parlera jamais ouvertement. Luc (prénom d'emprunt) est interne à l'Institut. Très indiscipliné, il est exclu des alcôves où il dormait la nuit. Il doit rejoindre un dortoir commun avec des élèves plus jeunes. Il vient souvent me rendre visite. Nous parlons beaucoup ensemble. Luc a certainement fait des expériences sexuelles avec des condisciples. Mais, d'autres expériences qu'il cache le traumatisent sans doute et expliquent son comportement souvent étrange. J'écris de lui qu'il « *existe un mystère X* ». Après le mois de séjour à St-Remacle, je passerai quelques fois à l'Institut où je rencontre quelques anciens élèves. Je garde le contact avec Luc et rends même une visite à ses parents. Luc participera à un camp que je vais effectuer pendant les grandes vacances 1965 avec des scouts de Hyon (Mons).

Les relations avec mes collègues professeurs sont aussi agréables et enrichissantes. Plusieurs prêtres enseignent encore à l'Institut dont trois sont d'anciens maîtres pour moi : le directeur Jules Schonne, les abbés François Lambert et Louis Baudrez. D'autres, plus jeunes, complètent la communauté des prêtres, les abbés Jules Bourlon, Claude Feuchaux, Léonce Lemaire et Marc Denis qui commence sa courte carrière professorale. La vie est très agréable et les relations chaleureuses à l'Institut. J'expérimente la gentillesse, la chaleur humaine, la joie de nombreux professeurs laïcs. La plupart sont encore jeunes. Je fais l'expérience de réunions de professeurs enseignant dans les classes où je donne cours aussi. Elles ont lieu chez le directeur et se déroulent dans un climat détendu, alors qu'elles sont motivées par la préoccupation du bien des élèves et préoccupées de certaines améliorations souhaitées dans nos comportements pédagogiques ou disciplinaires.

Les week-ends, je rentre chez mes parents, assure les confessions le samedi à Borlon ou Palenge, célèbre les messes dans les paroisses dont je suis vicaire dominical et participe aux rencontres des jeunes de Tohogne ou des villages de la région. Le samedi 12 septembre, une soirée réunit des jeunes à Palenge pour la remise d'une coupe aux jeunes de Durbuy, vainqueurs du petit championnat de football qui s'est déroulé pendant les vacances. La soirée est récréative et agréable.

Le samedi 26 septembre, je rencontre l'abbé André Gillet qui va mieux et compte reprendre ses cours en octobre. Je l'informe sur le travail que j'ai accompli auprès de ses élèves pour qu'il puisse se situer quand il reverra ceux-ci. Les vendredi 2 octobre et samedi 3 au matin, j'anime une récollection pour les étudiants de quatrième. Après une soirée de détente avec des professeurs prêtres et laïcs le vendredi, je rencontre une dernière fois l'abbé Gillet avant de quitter l'Institut où je reviendrai à l'occasion de la fancy-fair et de la fête de fin d'année.

Mon expérience marchoise m'encourageait à enseigner après l'obtention de la licence en théologie qui allait s'accomplir en juin 1965. Je sais que le directeur de St-Remacle souhaitait que je sois nommé professeur à l'Institut dont il était responsable. Ce ne fut pas le cas...

La Lux et la vie culturelle à Louvain

La vie culturelle dans une ville universitaire comme Louvain était riche et diversifiée. Pièces de théâtre, conférences, concerts, prestations de chanteurs et de chanteuses, films de cinéma nous offraient des activités nombreuses pour réjouir nos soirées.

Dans mes agendas, je trouve de nombreuses références à des activités culturelles. Rien qu'au cours du premier trimestre de l'année académique 62-63, je note avoir visionné six films dont *Jeux interdits*, *Alexandre Nevski*, *West Side Story*, *Jeux d'été*... Cinq conférences sont au programme, dont une conférence-débat sur le droit à la vie, réunissant le Père Troisfontaines, jésuite, le Docteur Hoet et le professeur Rigaux, une conférence de Jean Ladrière intitulée : « *La science conduit-elle à l'athéisme ?* », une soirée animée par le baron de Gerlache sur l'expédition belge au pôle sud, une autre consacrée à l'œcuménisme avec deux professeurs de Louvain qui rentrent de Rome où ils ont vécu la première session du concile Vatican II, Gustave Thils et Gérard Philips... En février 64, à Bruxelles, avec quelques amis, nous sommes fascinés par les chœurs et les ballets de *l'Armée Rouge*. Le 5 mars, j'assiste à une conférence importante sur les progestogènes donnée par le docteur Ferin et le chanoine Heylen à la maison de pharmacie. Je me souviens avoir vu et entendu pour la première fois Julos Beaucarne au théâtre de Louvain, en première partie d'un récital d'Anne Sylvestre. Je me rappelle les « *moutons tondus* » !...

Mais, dans une ville universitaire, la vie culturelle ne se limite pas au théâtre, aux conférences et au cinéma. La participation au folklore étudiant et l'affiliation à certaines associations s'imposent. C'est ainsi, qu'avec d'autres prêtres originaires de la belle province de Luxembourg, je participai aux activités de la LUX, une « régionale », à côté de la Namuroise et d'autres groupements d'étudiants, rassemblés en fonction de leur provenance géographique. La LUX pouvait se prévaloir d'être la « régionale » la plus ancienne à Louvain. On comprend aisément pourquoi. Au 19^{ème} siècle et encore au 20^{ème}, les étudiants provenant de la province marquée par une « ardeur d'avance » ne retournaient pas chez eux chaque semaine. Afin de les aider à passer des week-ends agréables à Louvain, en les rassemblant pour diverses activités culturelles, récréatives et folkloriques, en 1879, quelques étudiants fondèrent la LUX. Ces fondateurs nourrissaient depuis quelque temps le désir de se regrouper entre Luxembourgeois pour passer plus justement les longs mois qu'ils restaient éloignés de leur pays en cette lointaine cité, au passé prestigieux qu'était Louvain de ces temps-là. D'illustres prêtres-étudiants nous avaient précédés activement à la LUX : comme je l'ai évoqué plus haut, le futur évêque auxiliaire de Namur, Jean-Baptiste Musty a participé victorieusement au concours du *roi des bleus* (nouveaux étudiants) et même à la compétition interrégionale désignant le *roi des rois des bleus*. Il fut couronné avec ce titre prestigieux en ingurgitant le plus grand nombre de chopes en un temps fixé. Édouard Massaux, futur professeur et recteur

de l'université de Louvain, exerça, après la guerre, une fonction peut-être plus noble que le roi des bleus en devenant le premier responsable des initiatives culturelles de la LUX.



Bien plus tard, Édouard Massaux reste fidèle à l'Orval

Ainsi, le 23 octobre 1962, je participai à la « *préba* » de la LUX, c'est-à-dire au « *prébaptême* » de la bleusaille. Les trois prêtres luxembourgeois qui s'inscrivaient cette année-là à la LUX n'étaient pas des « bleus » à proprement parler. Ils avaient derrière eux plusieurs années d'études supérieures et même universitaires. Aussi, sans privilège clérical, Joseph Herman, Guy Lafontaine et moi-même, nous pûmes participer au cortège et aux épreuves de la « *préba* » dans les rangs des anciens, voire des « *vieux poils* ». Lors de la fête du baptême des bleus qui se déroula le 8 novembre 62, Guy et moi fûmes badigeonnés d'une croix tracée au mercurochrome sur notre front et pour nous départager dans un concours, nous dûmes exécuter plusieurs « *à fond* », c'est-à-dire ingurgiter un verre de bière d'une seule traite. Les réunions de la régionale se déroulaient selon un protocole déterminé et ancestral. Le président de la LUX dirigeait le déroulement de la fête et un « *vieux poil* » exerçait le rôle important de modérateur-surveillant qui intervenait avec autorité si des paroles ou des comportements d'étudiants étaient considérés par lui comme contraires aux règles qui s'imposaient à toute société estudiantine respectable. Ceci ne nous empêchait pas de défiler dans les rues de la ville en chantant quelques psaumes extraits du « *Petit bitu* », bréviaire des étudiants de Louvain ⁹³.

L'emblème de la LUX était, tout naturellement une hure. L'hymne des Luxembourgeois était entonné lors de chaque réunion ou festivité. Un café situé non loin de l'église St-Pierre portait fièrement le titre prestigieux de « *café des Luxembourgeois* » (sic) au-dessus de son nom flamand qui évoquait les anges.



Café des « Luxembourgeois »



Hure



Cortège estudiantin de la St-Nicolas (à Liège)

⁹³ Sur Internet, vous pouvez découvrir le « chansonnier étudiant calotin » **Le Bitu magnifique** reprenant de nombreuses chansons du monde des étudiants de Louvain. Elles sont classées par genres. Cliquez sur le lien suivant : <http://www.bitu.org/?x=1> . Le chansonnier des étudiants de l'ULB s'intitule « *Les fleurs du mâle* ».

Les études de théologie

Hé oui, j'étais aussi à Louvain pour étudier, en approfondissant mes connaissances en théologie. J'effectuai donc une licence en théologie. Mais, souvenez-vous, ces études n'étaient pas mon premier choix, pas plus d'ailleurs que celui de mon évêque, Mgr André-Marie Charue. Mon grand intérêt pour la catéchèse, un important aspect de la pastorale de l'Eglise suggérait à l'évêque que je poursuive une formation pastorale dans un institut qui devait se créer à Leuven en ce temps-là, mais qui ne le fut pas.

En 1962, la Faculté de théologie à Louvain, était encore installée dans le Spoelberch. Il s'agit d'un bâtiment situé à la rue de Namur entre le Collège du Saint-Esprit où je résidais et les halles universitaires. C'est le vicomte Charles-Victor de Spoelberch (1836-1907) qui a légué cet immeuble à l'université au début du 20^e siècle⁹⁴ et lui a donné son nom. Bientôt, la Faculté de théologie et celle du droit déménagèrent dans l'ancien collège du Faucon, situé dans la Tienestraat. Cette ancienne pédagogie de la faculté des Arts avait été fondée vers 1434 et fut transférée à cet endroit en 1543. Les bâtiments de style néo-classique datent de la fin du 18^e siècle. Après la révolution française et l'indépendance de la Belgique, pendant longtemps propriété de l'état belge, le bâtiment servait de caserne militaire, de même qu'un autre ancien collège qui lui faisait face. Le Faucon fut cédé à l'université par l'État. L'autre collège fut offert à la ville de Leuven qui le démolit partiellement pour installer son bassin de natation. En 1966, un nouveau complexe fut ajouté au vieux collège du Faucon.



Le « Spoelberch »



Collège du Faucon



Halles universitaires

Les études théologiques universitaires à Louvain comportent surtout des cours spécialisés qui étudient, en profondeur et dans le sens d'une recherche, certains aspects de la théologie catholique : exégèse, dogmatique, morale, histoire... Dès la réouverture de l'Université catholique en 1834, celle-ci comporta une Faculté de théologie, mais destinée uniquement à des étudiants ayant déjà accompli un premier cycle d'études théologiques de quatre années, ce qui allait permettre aux professeurs de se limiter à des cours de spécialisation et d'exiger un haut niveau scientifique pour les thèses de licence et de doctorat. La spécialisation de certains cours fut une difficulté pour moi. Ce fut le cas du cours d'exégèse du nouveau testament donné par le professeur Franz Neirynck. Celui-ci passait des cours entiers à étudier trois

⁹⁴ Les Spoelberch, Mévius et Vandamme, familles à la tête du géant AB InBev sont toujours les plus riches de Belgique, selon la dernière édition du livre «De 200 rijkste Belgen» (2012).

versets d'un texte biblique. Toutes les opinions des spécialistes étaient présentées et examinées, jusqu'à indigestion pour moi. A partir d'un certain moment, en troisième année d'études théologiques, je « brossais », allègrement et systématiquement, le cours du très respectable et savant Franz Neirynek qui a rendu d'importants services à la recherche exégétique. Mon ami Paul Malherbe avait fait de même avant moi, au point qu'un jour le professeur demanda à un étudiant si Paul Malherbe était atteint par une grave maladie contagieuse...



Professeur Franz Neirynek

Outre la spécialisation des cours, je dus affronter une autre difficulté dans la Faculté de théologie : la langue dans laquelle la plupart des cours étaient donnés, le latin. Il faut dire que seule cette faculté n'était pas dédoublée linguistiquement. Les cours de théologie étaient suivis à la fois par les étudiants néerlandophones et les étudiants francophones et, bien sûr, des étudiants étrangers. Il y eut de notables exceptions à l'utilisation du latin. Certains cours étaient donnés en français. C'était le cas du cours d'histoire de l'Église donné par le brillant professeur Roger Aubert ; c'était aussi le cas des cours d'hébreu donné par Robert De Langhe (1911-1963), professeur de langues sémitiques à l'Université de Louvain. Dès sa jeunesse, celui-ci s'était fait une brillante réputation que lui valurent ses publications sur les textes de Ras Shamra (Ougarit). Il mourut bien jeune, pendant que j'étudiais à Louvain. D'autres cours qui devaient, en principe, se donner en latin optèrent finalement pour le français. C'était pratiquement toujours le cas des cours de liturgie d'Albert Houssiau. Celui-ci n'était pas très à l'aise en latin. Au début de ses cours, il balbutiait quelques phrases latines, rapidement couvertes par un petit chahut des étudiants. Le professeur comprenait l'appel : il s'exprimait en français avec le sourire. Les étudiants flamands eux aussi étaient plus à l'aise. Louis Janssens, professeur de morale, donnait un cours sur le mariage. Dans sa partie historique, il utilisa le latin. Quand il entama un exposé de type scientifique, il pria son auditoire de l'excuser : le français était plus apte à exprimer la problématique des progestogènes. Quand il voulut reprendre le latin pour développer la partie systématique de son cours, une petite manifestation de son auditoire lui fit comprendre facilement qu'il pouvait privilégier le français. Cela dit, les deux cours de dogmatique donnés par les professeurs Gérard Philips et Gustave Thils, de même que les deux cours d'exégèse furent donnés en latin, même si le chanoine Thils devait, de temps en temps, introduire quelques mots ou quelques phrases en français dans son discours.

Mais, finalement, j'ai eu la chance de suivre des cours intéressants qui ouvraient les esprits. Les deux cours qui m'ont le plus marqué sont le cours d'histoire de l'Église et le cours de théologie morale.

Le chanoine Roger Aubert (1914-2009) fut un brillant professeur, successivement, au Grand Séminaire de Malines (1944-1952) et à l'Université catholique de Louvain (1952-1983). Il était devenu un grand connaisseur de l'histoire de l'Église contemporaine (XIXe et XXe siècles). Il a publié plus de 500 ouvrages, articles et notices de dictionnaires entre 1943 et 1993, notamment *Le Pontificat de Pie IX* (1952)⁹⁵, *Vatican I* (1964)... Ce travailleur

⁹⁵ Chanoine R. Aubert, *Le Pontificat de Pie IX (1846-1878)*. [Histoire de l'Église de Fliche et Martin, T. XIX], Paris, Bloud et Gay, 1952. In-8° de 510 pages. J. Leflon qui recense cet ouvrage écrit : « R. Aubert... ne pouvait nous fournir une étude

infatigable, a participé également à la rédaction de grandes revues et collections : "*Revue d'histoire ecclésiastique*", "*Dictionnaire d'histoire et de géographie ecclésiastiques*"... À l'occasion de son 95^e anniversaire, ses collègues et anciens étudiants publièrent un ouvrage en son hommage : *La papauté contemporaine (XIXe-XXe siècles) - Il papato contemporaneo (secoli XIX-XX)* ⁹⁶.

« Comme historien engagé qui n'hésita jamais à donner son avis, il donna le goût de l'analyse critique du passé à des générations d'historiens, et non des moindres, mais comme théologien, il éclaira aussi l'histoire de l'Église à l'aune de Vatican II dans lequel, comme tant de chrétiens, il avait mis d'immenses espoirs. », écrit le journaliste Christian Laporte⁹⁷ en hommage à cet homme libre, croyant et réaliste que fut Roger Aubert. Quelle chance d'avoir rencontré un tel homme et bénéficié des éclairages historiques qui relativisent bien des pages de la vie de l'Église catholique, démontent des préjugés et nuancent des regards traditionnels.



Chanoine Roger Aubert

Le chanoine Louis Janssens (1908-2001) enseignait le cours de théologie morale. Prêtre du diocèse de Malines-Bruxelles, il obtient une maîtrise en théologie. Entre 1939 et 1942, il enseigne au séminaire dans lequel il a été formé et puis devient professeur à temps plein à la faculté de théologie de Louvain. Il commence par enseigner la théologie dogmatique, mais de 1945, jusqu'à sa retraite en 1978, il se concentre sur la théologie morale. Sa première aire de spécialisation était la patristique, mais il se tourna vers la théologie morale au fur et à mesure qu'il étudiait les doctrines sociales dans lesquelles la personne humaine est définie de façon positive et qui est prise comme point de départ de toutes les relations sociétales.

En 1962, le professeur Janssens inaugurait un cours sur le mariage et la sexualité. En réalité, il souhaitait être attentif à une problématique nouvelle amenée par les recherches médicales qui produisaient déjà des pilules contraceptives. Quel jugement moral porter sur le principe même de contraception et plus précisément sur l'utilisation de moyens chimiques pour la réaliser ? Bien sûr, ces questions ne peuvent pas être posées en dehors d'une réflexion globale sur la

définitive, puisque les Archives Vaticanes limitent toujours leurs communications à la date de 1846, nous lui devons cependant un ouvrage de premier ordre; toutes les recensions s'accordent à reconnaître la richesse de sa documentation, l'harmonie de son plan, qui réserve la place voulue à toutes les parties de la catholicité, le caractère vivant de son récit, la sereine et courageuse loyauté de son exposé. Sa tâche n'avait rien de facile, car plus on s'approche de l'époque actuelle, plus on risque de continuer des polémiques encore mal éteintes. » *Revue d'histoire de l'Église de France*, Année 1953, Volume 39, pp. 271-272

⁹⁶ Jean-Pierre Delville, Marko Jacöv (éd.), *La papauté contemporaine (XIXe-XXe siècles). Il papato contemporaneo (secoli XIX-XX)*. Hommage au chanoine Roger Aubert, professeur émérite à l'Université catholique de Louvain, pour ses 95 ans. Omaggio al canonico Roger Aubert, professore emerito all'Università cattolica di Lovanio, per i 95 anni. Louvain-la-Neuve – Leuven – Cité du Vatican, Collège Erasme-Universiteitsbibliotheek-Archivio segreto vaticano, coll.

« Bibliothèque de la RHE », 68 / « Collectanea Archivi Vaticani », 68, 2009, 729 p.

⁹⁷ **Roger Aubert, historien de l'Église et esprit libre**, Christian Laporte dans *La libre Belgique*, le 04/09/2009.

Lien internet : <http://www.lalibre.be/actu/belgique/article/526668/roger-aubert-historien-de-leglise-et-esprit-libre.html>

signification de la sexualité humaine et de son rapport à la procréation. Depuis quelques décennies, des théologiens ont beaucoup réfléchi et publié sur ces problèmes et les perspectives morales se sont élargies et enrichies. Le courant de pensée qui porte le nom de « *personnalisme chrétien* » influence les prises de positions théologiques qui considèrent davantage la sexualité humaine dans le contexte de l'épanouissement des personnes, dépassant des options morales étreintes uniquement justifiées par la référence à des lois naturelles qui devraient s'appliquer indépendamment des personnes et des circonstances dans lesquelles elles vivent. Du côté du « magistère ordinaire » récent dans l'Église, une encyclique du pape Pie XI, *Casti connubii* ⁹⁸ détermine fortement l'enseignement officiel.

Casti connubii, porte en partie sur la contraception. Il faut savoir que le début du XX^e siècle est marqué par l'essor du contrôle des naissances, avec la promotion du malthusianisme ⁹⁹, tant au niveau théorique que par le développement des pratiques de contraception, principalement par la pratique du coït interrompu. Au début du XX^e siècle, la conception théologique du mariage dans la doctrine catholique est en grande partie issue des enseignements de saint Augustin et de saint Thomas d'Aquin. Dans l'encyclique *Casti Connubii* (Du mariage chaste), l'Église catholique radicalise sa condamnation des méthodes modernes ou « artificielles » de contraception. Malgré une timide ouverture du pape Pie XII qui avait autorisé, en 1951, l'usage de la continence périodique durant la période féconde du cycle menstruel (discours aux sages-femmes italiennes ¹⁰⁰), l'Église considère l'utilisation de la contraception moderne comme « *intrinsèquement mauvaise* ». Elle a aussi réaffirmé à plusieurs reprises que chaque relation sexuelle doit rester ouverte à la transmission de la vie, à l'exception du recours autorisé aux méthodes dites naturelles.

C'est donc dans le contexte ecclésial d'un enseignement officiel sévère concernant l'utilisation de la contraception et d'une réflexion théologique nouvelle concernant la sexualité et le mariage, dans le contexte aussi des recherches scientifiques qui aboutissent à la découverte et à la mise au point de « médicaments » qui peuvent avoir des effets contraceptifs que le professeur Janssens aborde son cours de théologie morale. Dans une première partie, il réalise un vaste parcours historique où saint Augustin tient une place importante, étant donné son influence déterminante sur la conception de la sexualité dans la tradition de l'Église catholique. Saint Augustin considère que la sexualité n'a qu'un fondement biologique, celui de la différence des sexes et que la procréation est pratiquement le seul but de l'acte sexuel; dès lors ce dernier est un acte de nature dont la norme réside dans les exigences de la procréation. En conséquence, l'enfant apparaît comme le fruit de l'acte sexuel et non de la communauté conjugale. Dans la problématique thomiste, le mariage se trouve inscrit dans la loi naturelle générique, revêtue d'une primauté par rapport à la loi naturelle spécifiquement humaine de socialité : le statut de l'acte sexuel est donc de nature seule.

⁹⁸ « *Casti connubii*, lettre encyclique du Souverain Pontife Pie XI, sur le mariage chrétien considéré au point de vue de la condition présente, des nécessités, des erreurs et des vices de la famille et de la société ». Tel est l'intitulé complet de cette encyclique publiée le 31 décembre 1930.

⁹⁹ Le **malthusianisme** est une politique prônant la restriction démographique, inspirée par les travaux de l'économiste britannique Thomas Malthus (1766-1834).

¹⁰⁰ Discours prononcé à l'audience accordée, le 29 octobre 1951, aux membres du Congrès de l'Union catholique italienne des sages-femmes. Le texte italien a paru dans *l'Osservatore Romano* du 29-30 Oct., une traduction française dans la *Documentation catholique*, XLVIII, n.1109 (2 déc. 1951), col. 1473-1494.

Après son exposé historique très éclairant, le professeur Janssens aborde un exposé de type scientifique sur les « progestogènes ». Louis Janssens était lié d'amitié avec le professeur Jacques Ferin (1914-1991), gynécologue réputé aux cliniques St-Raphaël à Leuven. Celui-ci s'intéresse au problème moral de l'utilisation de la « pilule contraceptive ». Il est lui-même l'inventeur d'un médicament progestogène. Louis Janssens et Jacques Ferin s'éclairent mutuellement sur la problématique commune, mais en fonction de leur spécialisation. Lors de la dernière session de travail de la *Commission pontificale pour l'étude de la population, de la famille et des naissances*, ils furent tous deux appelés à y participer. En 1963, dans le contexte du concile Vatican II, cette Commission avait été mise en route par le pape Jean XXIII. Elle est prolongée par le pape Paul VI auquel elle remettra un double rapport en 1966.

La troisième partie du cours du professeur Louis Janssens était consacrée à une réflexion théologique personnelle. Elle était ouverte, avec des nuances, à l'utilisation des progestogènes. Inutile de dire que sa conception du mariage et de la sexualité s'inscrivait dans le courant personnaliste qui l'a enrichi. Sa perspective théologique évite une doctrine dualiste du mariage ; elle est soucieuse de la complexité de l'entité matrimoniale et familiale ; elle prône une conception plus riche de la chasteté conjugale, respectueuse de l'historicité et dont la norme devient l'amour même ; elle aboutit à une ouverture au problème des anticonceptionnels. En 1963, dans la revue théologique de Louvain, le professeur Janssens publie un article qui exprime ses positions et qui aura un écho jusque dans certaines sphères du concile ¹⁰¹.

Au début de l'année académique 1964-1965, je devais choisir un sujet de mémoire pour l'obtention de la licence en théologie. Autant dire qu'il fallait choisir un promoteur de thèse. Je choisis le professeur Louis Janssens, que nous appelions familièrement « Louike ». Lors d'une première rencontre avec lui, il accepta de m'accompagner et il m'invita à explorer le problème de la « conscience perplexe » à travers l'histoire de la réflexion chrétienne. Dans la réflexion morale, un principe fondamental éclaire bien des situations concrètes de la vie humaine. Dans de nombreuses situations, l'homme est confronté à des choix dans ses comportements. Il se trouve régulièrement sur un chemin qui l'oblige à une option entre deux routes s'il veut poursuivre son chemin. Les deux routes comportent des avantages, mais aussi des inconvénients. En effectuant un choix, l'homme opte nécessairement pour un bien, mais il ne sait pas éviter un mal. Toute la question est de choisir le mal le plus réduit, le « moindre mal ». Le principe de morale fondamentale peut donc se formuler comme suit : « entre deux maux, il faut choisir le moindre ». Le chanoine Janssens présentait que dans le problème moral concernant l'utilisation des contraceptifs chimiques, il allait falloir faire intervenir ce principe pour résoudre un certain nombre de problèmes. Dans son cours, il présentait d'ailleurs des exemples concrets. Un couple généreux avait déjà mis au monde plusieurs enfants. Dans leur situation précise, économique et culturelle, les époux ne pouvaient pas se permettre de mettre au monde un nouvel enfant, sous peine de ne pouvoir l'accueillir dans des conditions favorables pour son épanouissement. Dans leur situation, recourir à un moyen anticonceptionnel comportait le mal d'éviter une naissance, certes, mais le mal était moindre que de compromettre l'épanouissement de l'enfant qui arrive, mais aussi celui des autres enfants déjà nés dans la famille.

En 1965, la fin des cours universitaires était fixée au 15 mai. Avant cette date et avant de partir en blocus chez le doyen de Wellin, je portais cinq exemplaires de ma « dissertation présentée pour l'obtention du grade de licence en théologie » chez le secrétaire de la faculté,

¹⁰¹ L. Janssens, *Morale conjugale et progestogènes*, dans *Ephemerides Theologicae Lovanienses*, 1963, p. 787-826

le professeur Franz Neirynck. Ce travail était intitulé : « *Le problème de la conscience (sic) perplexe* ». Ce titre était imprimé en grands caractères gras sur la couverture et la page de garde du livret de 85 pages. Arrivé à Wellin, j'offris fièrement un exemplaire de ma thèse au doyen. Celui-ci manifesta un certain étonnement et m'interrogea : « *C'est donc ainsi qu'on écrit conscience à Louvain ? !* » Je remarquai que conscience était écrit sans le c après le s. J'étais désolé et inquiet. Plus tard, rentré à Louvain, je me précipitai chez le secrétaire de la faculté de théologie, pour ajouter des c là où il les fallait...

Mon mémoire de licence comprenait une longue introduction de seize pages qui situait l'objet de mon travail et, plus largement, les perspectives d'une plus longue recherche concernant le problème moral communément désigné comme celui de la « *conscience perplexe* ». Mais, une rapide enquête à travers les manuels de théologie morale se montre décevante et ne permet pas de préciser et de délimiter l'objet de ma recherche. Cette première démarche amenait à conclure au caractère imprécis et flou du problème de la conscience perplexe. Il faut attendre les importants travaux du grand moraliste que fut, au 18^{ème} siècle, saint Alphonse de Liguori (1696-1787) pour que les choses se précisent. Pour Alphonse et pour beaucoup de moralistes à sa suite, la conscience perplexe est celle d'un homme qui, placé devant deux devoirs, se croit exposé à pécher, quel que soit le parti auquel il se résout. Ainsi, peut-on conclure que l'expression « *conscience perplexe* » désigne, dans le langage technique de la théologie morale, l'état interrogateur de la conscience d'un homme rendue hésitante par la situation concrète et compliquée dans laquelle se trouve celui-ci, confronté qu'il est à deux devoirs qui s'imposent à lui, mais qui s'opposent, ou du moins qui semblent s'opposer entre eux.

UNIVERSITÉ CATHOLIQUE DE LOUVAIN
FACULTÉ DE THÉOLOGIE

LE PROBLÈME
DE LA
CONSCIENCE PERPLEXE

Dissertation présentée pour l'obtention du grade
de licence en théologie par

René FORTHOMME
prêtre du Diocèse de Namur

1965

Dans le concret de la vie, de multiples situations dans lesquelles vivent des hommes et des femmes sont souvent compliquées et complexes. Dans la vie des hommes, les impératifs sont nombreux et variés ; ils s'entrecroisent, se rencontrent, s'affrontent même. Tout ceci souligne l'importance et l'actualité du problème de la conscience perplexe et justifie une recherche. Traditionnellement, je l'ai déjà dit, une solution habituelle est apportée à la situation de conflit de devoirs. Elle est formulée dans le principe latin « *De duobus malis, minus malum eligendum est* ». « *Entre deux maux, il faut choisir le moindre.* »

Dans l'introduction de ma dissertation, j'évoque une raison nouvelle de s'intéresser à la théologie morale de la « *conscience perplexe* ». J'écris : « *Et voici que de nouvelles préoccupations des moralistes, qui rejoignent très fort celles des pasteurs dans l'Eglise, donnent un nouvel aspect d'actualité à un travail sur la conscience perplexe... Parmi les problèmes nouveaux ou posés d'une manière nouvelle dans la réflexion morale, il en est plusieurs qui touchent à la vie conjugale, à la vie du couple, son devoir d'amour et de fécondité, à la vie de la famille.* »

J'évoquais même le concile Vatican II qui se déroulait en ce temps-là en écrivant : « *Le concile œcuménique lui-même s'est déjà penché et se penchera encore sur ces problèmes.* »¹⁰² Et j'ajoutais : « *Les moralistes y réfléchissent. Des revues, des journaux, et d'autres moyens de communication sociale vulgarisent leurs réflexions et leurs interrogations...* »

Ces lignes expriment l'ambiance de questionnement et de recherche autour du problème de l'utilisation des moyens contraceptifs qui précède la proclamation de la constitution *Gaudium et Spes* au Concile, en décembre 1965, et la publication de l'encyclique *Humanae Vitae* du pape Paul VI en 1968.



Pape Paul VI

¹⁰² A la fin de la quatrième et dernière session du concile Vatican II, la constitution *Gaudium et spes* est promulguée. Elle traite de la relation de l'Eglise et du monde. Après une introduction, la première partie intitulée *L'Eglise et la vocation humaine* souligne le principe fondamental de la dignité humaine et le rôle de l'Eglise dans le monde moderne. Dans la deuxième partie, il est question « *de quelques problèmes plus urgents* » dont celui du mariage. Celui-ci est présenté de manière positive, en fonction d'une perspective personnaliste. Mais on n'aborde pas le problème de la contraception que le pape Paul VI se réserve. Le 23 octobre 1964, au cours de la troisième session du concile, le pape fait annoncer que la commission spécialisée est en cours de travail et justifie ainsi que la question de la contraception soit retirée de l'ordre du jour des débats du concile. Les pères du concile émettent alors le vœu que cette commission s'élargisse et approfondisse les questions en tenant compte des apports les plus récents de la science. Paul VI complète alors la commission si bien qu'elle comprend désormais 20 théologiens, 19 démographes, sociologues et économistes, 12 médecins et trois couples français, américain et canadien. Les laïcs sont ainsi majoritaires dans une commission de 51 membres. En 1966, cette commission n'a pu s'accorder sur un texte unique qui exprimerait les conclusions de ses recherches. Deux rapports sont donc remis au pape. Celui dit « *de la majorité* » exprime une ouverture positive à l'utilisation des progestogènes. L'autre rapport s'en tient à la position devenue classique d'une opposition à l'utilisation des moyens contraceptifs. L'aboutissement des longues années de réflexion sera l'encyclique controversée *Humanae Vitae* publiée en 1968 par le pape Paul VI. Cette encyclique et les réactions qu'elle suscita, je les évoquerai plus loin dans mes mémoires.

Dans la fameuse introduction dont je parle, j’entrevois une vaste recherche qui pouvait alimenter un doctorat, voire une maîtrise en théologie. Elle aurait dû comporter deux étapes : une étape historique que j’annonçais difficile pour toute une série de raisons qui me touchaient dans les limites de mon savoir et de mes compétences. La deuxième étape consisterait en une réflexion systématique sur le problème de la conscience perplexe. Là aussi, j’exprimais la difficulté (personnelle !) de cette réflexion morale. J’écrivais même : « *(Cette réflexion morale) suppose une intelligence, ou plutôt une certaine tournure d’esprit favorable à la spéculation morale.* » Devant l’immensité et les difficultés d’une recherche future, mes remarques constituaient autant de réticences à aller au-delà de la modeste recherche historique que j’entreprenais dans les trois chapitres de ma dissertation de licence qui ne dépassent pas le *Décret de Gratien*, réalisé vers 1140.

Mgr Joseph Coppens (1896-1981) donnait le cours d’exégèse de l’Ancien Testament. C’était un monument de science, auteur de nombreux articles et de nombreuses recensions dans les revues théologiques, en particulier dans les *Ephemerides Theologicae Lovanienses*. Il fut le fondateur en 1949 des fameuses *Journées bibliques de Louvain*. A l’époque où je l’ai connu, il présidait la pédagogie universitaire du *Collège du Pape* qui accueillait de nombreux étudiants résidents. Le personnage était haut en couleur et son humour a souvent amusé ses étudiants. Lors d’un examen qu’il passait près de lui, un de mes amis originaire de Beauraing, André Haquin fut accueilli par le professeur par une sorte d’exclamation étonnée et interrogative. « *Alors, lui dit-il, vous avez vu la Vierge ?* »...

J’ai évoqué plus haut le professeur **Franz Neirynck** qui enseignait l’exégèse du Nouveau Testament. Je retiens encore les noms de plusieurs professeurs dont je me souviens : **Jean Gible** (1918-1993) était le spécialiste de l’histoire du milieu néotestamentaire. A **Albert Houssiau**, que j’ai déjà cité, revenaient les cours de théologie sacramentaire et d’histoire de la liturgie. La théologie du moyen-âge était parcourue par **dom M. Cappuyns** de l’Abbaye du Mont-César à Louvain et la théologie protestante par **Joseph Havet**.

Deux cours de dogmatique étaient assurés par des professeurs qui eurent un rôle très importants au concile Vatican II qui se déroula pendant les années que je passai en théologie à Louvain. D’autres professeurs louvanistes, comme Louis Janssens que je viens d’évoquer, Lucien Cerfaux, professeur émérite (1883 - 1968), Albert Dondeyne et Charles Moeller, par exemple ont été experts théologiques au concile. Mais les noms de Gustave Thils et de Gérard Philips surtout figurent parmi ceux qui reviennent le plus souvent dans les « mémoires » rédigés par des participants aux sessions conciliaires ou dans les nombreux livres qui en font l’histoire.



Trois experts belges à la table d’un restaurant romain à l’occasion du concile : Charles Moeller, Gérard Philips et Gustave Thils

Gustave Thils (1909-2000) fut, lui aussi, formé au grand séminaire de Malines avant de parcourir un long cursus dans la faculté de théologie de Louvain où il travaille avec René Draguet et obtient une maîtrise en théologie. Après quelques années d'enseignement au séminaire de Malines, en 1947, il devient professeur de théologie dogmatique à Louvain. En 1962, jusqu'en 1965, il nous donnait le cours de *Theologia dogmatica generalis*... en latin, comme évoqué plus haut. Il donna de nombreux cours sur l'œcuménisme et la spiritualité. C'est ainsi qu'il contribua au renouvellement de la théologie de la spiritualité. Il fut un des fondateurs et le premier directeur de la *Revue théologique de Louvain*, créée en 1970. Soucieux du contact avec les anciens de la Faculté, les évêques francophones et le monde diplomatique, il fonda la *Société théologique de Louvain* et son bulletin trimestriel en 1976.

En 1961, il fut nommé membre du *Secrétariat pour l'Unité des chrétiens* créé par Jean XXIII et expert du concile. Pendant le Concile Vatican II, il prit part comme *peritus (expert)* aux réunions de la *Commission doctrinale* ; il participa notamment aux rencontres relatives au chapitre sur la « *constitution hiérarchique de l'Église* », dans la future constitution sur l'Église (*Lumen Gentium*). Il a joué un rôle important, mais souvent discret, dès la phase préparatoire et tout au long des quatre sessions, à la fois comme œcuméniste et membre du *Secrétariat pour l'Unité*, comme théologien des réalités terrestres et comme ecclésiologue, spécialiste notamment des prérogatives pontificales à Vatican I. Il fut le conseiller théologique des évêques du Congo et de Belgique. Ses expériences antérieures le préparaient bien à sa mission au concile.

Bien avant le concile et en marge de l'enseignement, Gustave Thils était proche des mouvements d'Action catholique (JEC, JOC et JUC). Il animait des réflexions dans ces mouvements pour une meilleure compréhension de la signification chrétienne des réalités sociale, culturelle, politique, scientifique et technique. Pour répondre à diverses questions posées au cours des discussions et des échanges, Thils rassemble ses réflexions dans un ouvrage intitulé *Théologie des réalités terrestres*. C'est par ce biais qu'il aborde la théologie du laïc. Déjà en 1938, il avait mis en évidence « l'égalité » entre les membres de l'Église à partir des sacrements de l'initiation. Il a réexprimé cette conviction en proposant une lecture fidèle au Concile Vatican II. C'est dans cette ligne qu'il accorde une grande importance à l'universalité de la vocation à la sainteté pour tous les chrétiens. En rapport avec une vision anthropologique très optimiste et les valeurs positives des réalités terrestres, Gustave Thils renforce sa conviction quant à la place essentielle du laïc dans le monde. Le laïc manifeste son identité et sa vocation comme disciple du Christ à travers les occupations du monde (des réalités terrestres).

Dans les années 50, il donna cours sur l'œcuménisme. Il participa activement à la conférence œcuménique catholique, fondée en 1952 par Jan Willebrands à Utrecht aux Pays-Bas, ainsi qu'aux colloques œcuméniques de Chevetogne.

Face à une certaine tendance centralisatrice de Rome et la propension à restreindre le rôle de l'évêque et du collège épiscopal, la réaction de Thils plaide en faveur d'une collégialité (tous les évêques en union avec le pape) qui retrouve sa juste place dans l'Église catholique.

Gérard Philips, né en 1899 à Saint-Trond et décédé en juillet 1972 (à 73 ans) fut un prêtre du diocèse de Liège (qui comprenait alors les provinces de Liège et du Limbourg) et homme politique belge. Il devint docteur et maître en théologie (Rome, 1925), professeur de philosophie au petit séminaire de Saint-Trond (1925-1927), professeur en théologie

dogmatique au Grand séminaire de Liège (1927-1944) et professeur à l'Université de Louvain (1944-1969). Il fut coopté sénateur (1953-1968).



Professeur Gérard Philips

Son cours de théologie dogmatique que j'ai suivi à Louvain était relativement classique, mais exprimé dans un latin châtié et impeccable. Ses qualités de théologien ouvert mais équilibré, son expérience des débats et des compromis (à la belge), ses compétences de latiniste en ont fait un expert très influent au concile. Dans l'histoire du Concile Vatican II, le théologien Gérard Philips se montre un des acteurs principaux. En tant que secrétaire adjoint de la *Commission doctrinale du Concile*, aux côtés du cardinal Ottaviani, il a joué un grand rôle dans la rédaction de plusieurs documents importants de Vatican II (*Lumen Gentium, Dei Verbum, Gaudium et Spes...*)¹⁰³.

Le Père Yves Congar fut un immense théologien dominicain. Inquiété, avec d'autres, à l'époque de Pie XII, il fut « réhabilité » par Jean XXIII et joua aussi un rôle très important au concile. Dans son journal¹⁰⁴ qu'il tint de 1960 à 1966, il cite 225 fois le nom de Gérard Philips. Bien avant le concile, lors d'une séance de travail dans une commission préparatoire, il écrit à propos de Mgr Philips : « *Admirable tempérament de Mgr Philips, servi par un usage parfait du latin. Il a une bonne grâce, une aménité profonde, procédant d'un respect intérieur des autres et de la vérité. Si tout était à son image, comme tout irait bien !* »¹⁰⁵ Dès le début du concile, il évoque son immense travail comme expert théologique des évêques belges et, plus tard, comme secrétaire adjoint de la *Commission doctrinale*. Souvent, il se confronta au cardinal Alfredo Ottaviani (1890-1979), qui était secrétaire du *Saint-Office* puis pro-préfet de la *Congrégation pour la doctrine de la foi* entre 1959 et 1968. Pendant le concile, il dirigeait l'importante *Commission doctrinale*. Mgr André-Marie Charue, évêque de Namur, travaillait dans la même commission et, plusieurs fois, il soutint les positions et le travail de Gérard Philips face au conservateur Ottaviani. Bien loin dans la deuxième session du concile, à propos d'un travail de commission sur le chapitre *De populo Dei* de la constitution sur l'Eglise, Congar écrit encore : « *J'ai eu dans les mains les corrections proposées par Mgr Philips. Celui-ci est sans le moindre doute un homme providentiel : lui seul pouvait faire ce qu'il a fait, c'est-à-dire substituer au texte officiel un nouveau texte, sans*

¹⁰³ Après la mort du professeur Gérard Philips, on retrouva, parmi ses notes de retraite, deux cahiers, numérotés XI et XII. Ils sont édités, dans leur texte néerlandais d'abord (p. 3-78), leur traduction française ensuite (p. 79-156). Les précieuses notes de K. Schelkens, rédigées en français, sont placées en fin de volume, et valent pour le texte original aussi bien que pour la traduction; un excellent index des personnes clôt l'ouvrage. *Carnets conciliaires de Mgr Gérard Philips secrétaire adjoint de la Commission doctrinale. Texte néerlandais avec tr. française et commentaires K. Schelkens, intr. L. Declerck*, coll. Instrumenta theologica 29, Leuven, Bibliotheek van de Faculteit Godgeleerdheid / Peeters, 2006, xxvii-180 p.

¹⁰⁴ Yves Congar, *Mon journal du Concile*, coffret de 2 livres parus en 2002, Editions du Cerf, 1227 p

¹⁰⁵ Yves Congar, *o. c.*, 1er volume, p.92-93

lutte ni crise. Il a un don d'accueil étonnant, ce don de désarmer pacifiquement son adversaire. C'est merveilleux et l'on ne dira jamais trop ce qu'il a fait. » Il ajoute cependant des réserves en écrivant : « *Mais que sa pensée est molle, que ses textes sont plats ! Tout y est, mais sans nerf, noyé dans une facilité sans profondeur.* » ¹⁰⁶

Le travail des évêques et des théologiens au concile ne se limite pas aux temps des sessions à Rome. De nombreuses rencontres ont lieu pendant les « intersessions ». C'est ainsi que la *Commission doctrinale* se réunit en mars 1964. Dans son journal, le Père Congar note que le climat s'y est amélioré du fait que, désormais, les membres de la commission se connaissent et se font confiance, mais aussi grâce à Mgr Philips. Il écrit : « *Mgr Philips, qui a la confiance de tout le monde et développe un climat dans lequel les gens sont sans prévention.* » ¹⁰⁷

Nos professeurs Gustave Thils et Gérard Philips furent longtemps absents de Louvain puisqu'ils participèrent à l'entièreté des quatre sessions du concile et à de nombreuses réunions intermédiaires de commissions ou de groupes de pression constitués par des évêques et des théologiens. Les deux cours de dogmatique que nous devions suivre furent donc sérieusement amputés. Le professeur Thils nous imposait la lecture d'un de ses livres sur lequel il nous interrogeait à l'examen de fin d'année. Toujours est-il que nous ne pouvions pas deviner la somme de travail et l'influence déterminante de nos deux professeurs sur l'élaboration de textes conciliaires que nous allions découvrir plus tard, émerveillés de leur ouverture et de leurs perspectives nouvelles sur l'Eglise, le monde et l'homme.

Le Concile Vatican II

En parlant de nos professeurs de théologie à Louvain, je viens déjà d'évoquer le concile Vatican II. A Louvain, nous étions bien placés pour suivre de près son développement. Pour moi et beaucoup d'autres jeunes prêtres étudiants, deux sources principales d'information sur le déroulement du concile existaient : les nombreux articles bien informés et clairement rédigés par le journaliste Henri Fesquet et publiés dans le journal *Le Monde* ; les intéressants articles qui paraissaient régulièrement dans les *Informations Catholiques Internationales* ¹⁰⁸ et qui étaient rédigés par le grand théologien Yves Congar dont je viens de parler. Le journal *Le Monde* était disponible dans la salle de lecture du Collège du Saint-Esprit et je me suis abonné aux *ICI* (Informations catholiques internationales). Plus tard, je m'abonnai aussi à la *Documentation catholique* ¹⁰⁹ qui publiait les textes émanant du Concile. Pendant les « intersessions », j'ai lu des livres qui constituaient autant de chroniques retraçant ce qui s'était vécu à Rome pendant les mois d'intense et passionnant travail des évêques, des

¹⁰⁶ Yves Congar, *o. c.*, 1er volume, p. 567

¹⁰⁷ Yves Congar, *o. c.*, 2^{ème} volume, p.57

¹⁰⁸ À l'origine, fondé en 1953 par les dominicains de la province de France, il y a la revue *L'Actualité religieuse dans le monde*. Au bout de deux ans, dès 1955, la revue devient *ICI* (*Informations Catholiques Internationales*), sous la direction de Georges Hourdin. En 1983, la revue reprend son titre initial, *L'Actualité religieuse dans le monde*, avant de devenir, en 1998, sous la direction Jean-Claude Petit, *Actualité des religions* et, en 2003, *Le Monde des Religions*.

¹⁰⁹ *La Documentation catholique* est un bimestriel francophone créé en 1919, édité par le groupe Bayard presse. Il a pour vocation de faire connaître « *la pensée et les écrits de l'Église, les principaux textes officiels en France et dans le monde : messages du pape, du Saint-Siège, des évêques du monde entier, documents œcuméniques* », qui sont publiés dans leur intégralité dans leur traduction française.

théologiens et... des papes, Jean XXIII pendant la première session, Paul VI pendant les suivantes ¹¹⁰.



Assemblée conciliaire dans la basilique St-Pierre à Rome (1962-1965)

Le pape Jean XXIII ouvre le concile *Vatican II* le 11 octobre 1962, dans la basilique Saint-Pierre de Rome. Elu pape le 28 octobre 1958, à 76 ans et onze mois, Angelo Roncalli ne devait être qu'un pape de transition après le pontificat flamboyant et tourmenté de Pie XII. En portant leur choix sur lui, les cardinaux qui l'avaient élu voulaient se donner le temps d'une transition avant d'élire un pape d'action. Mais le nouvel élu, replet et bonhomme, provoque d'emblée la surprise en annonçant un «*aggiornamento*» (mise à jour) de l'Église catholique, qui devait se réaliser grâce à un grand concile en vue d'adapter l'Église au monde moderne.

En effet, moins de trois mois après son élection, le 25 janvier 1959, à l'issue d'une célébration dans la basilique Saint-Paul-hors-les-murs, Jean XXIII prononce un discours devant dix-huit cardinaux et, au détour d'une phrase, annonce «*trois événements de la plus haute importance*» : la réunion d'un synode du diocèse de Rome, un concile œcuménique et une révision du code de droit canon. Il faudra près de trois ans avant que s'ouvre enfin le concile annoncé. D'aucuns, en particulier à la Curie, espèrent le réduire à un petit tour de piste sans conséquence...

Le 11 octobre 1962 donc, réunis au grand complet dans la basilique Saint-Pierre de Rome pour la séance plénière d'ouverture, les 2500 évêques venus du monde entier se voient confier la mission d'adapter l'Église au monde moderne, et de travailler à la réconciliation des chrétiens divisés. Les Pères conciliaires viennent pour un tiers d'Europe, mais l'Amérique latine fait une entrée en force au concile (22%), avec l'Amérique du Nord (13%), l'Afrique noire (10%) et l'Asie (10%). Fait inédit : des représentants de différentes confessions chrétiennes non-catholiques ont été invités à la cérémonie et au concile en qualité d'observateurs. Dix-sept Églises chrétiennes non-catholiques sont présentes à Saint-Pierre en ce 11 octobre. La dernière session, en 1965, rassemblera vingt-neuf Églises.

Dans son allocution inaugurale, le pape traçait la véritable charte du Concile. Plus qu'un ordre du jour, il définissait un esprit. Plus qu'un programme, il donnait une orientation. Il témoigne de son ouverture aux autres religions et en particulier aux juifs. Il livre la clé de lecture de

¹¹⁰ Après la première session, j'ai lu : Antoine Wenger, *Vatican II, première session*, éditions du Centurion, 1963 ; après la deuxième session : René Laurentin, *L'enjeu du Concile, Bilan de la deuxième session*, éditions du Seuil, 1964 ; après la troisième session : René Laurentin, *L'enjeu du Concile, Bilan de la 3^{ème} session*, éditions du Seuil, 1965. L'entièreté des chroniques d'Henri Fesquet parues dans le journal *Le Monde* entre 1962 et 1965 est publiée en un volume : Henri Fesquet, *Le Journal du Concile*, éditions Salvator, 2012.

« son » concile : il s'agit de proposer le « *dépôt sacré de la foi, sans condamner les nouvelles erreurs* » et de scruter les « *signes des temps* ». D'emblée, le pape récusé les « *prophètes de malheur* » qui ne voient que « *ruines et prévarications* » dans le monde contemporain.



Le pape Jean XXIII lors de l'ouverture du Concile

Le latin, seule langue officielle du concile, n'était pas compris par tous de la même manière. Et surtout, personne ne connaissait ni le projet ni la durée de l'événement solennel qui débutait... Les évêques ne se connaissent pas. Mais bientôt, les uns et les autres vont faire connaissance et se passionner pour ce qui va devenir « leur » concile.

Dès le 14 octobre, le cardinal Achille Liénart, évêque de Lille, demande devant l'assemblée des Pères conciliaires que soit reportée la désignation des commissions et des groupes de travail. C'est un premier coup dur pour la Curie qui avait préparé les listes de postulants de façon à garder la haute main sur les discussions.

Le travail du concile ne se déroulera pas comme « un long fleuve tranquille ». Les oppositions s'affrontent sur des sujets sensibles. La fraction conservatrice des évêques manifeste des réticences à l'égard de l'idée de collégialité des évêques et de l'ouverture de l'Église au monde contemporain. Mais son opposition se manifeste surtout concernant la reconnaissance de la liberté religieuse (le droit pour chacun de vivre sa religion ; l'acte de foi est une démarche libre) et la réhabilitation du peuple juif naguère considéré comme « *déicide* » (collectivement responsable de la mort du Christ).

La première session, du 11 octobre au 8 décembre 1962, se terminera sans adopter aucun texte. Les « traditionalistes » et les « progressistes » se sont affrontés sur la liturgie, notamment sur l'usage des langues locales et la participation des fidèles. Ils se sont affrontés aussi sur les sources de la Révélation (Écriture et Tradition). La collégialité épiscopale, le rapprochement avec les Églises orientales seront également débattus, sans dégager un axe fort, mais chacun sentait dans l'air de la basilique la tension entre une certaine hardiesse et un immobilisme rassurant, hérité de Vatican I.

Au cours des 300 « congrégations » (séances de travail) que comptera Vatican II, rythmées durant quatre ans par les navettes entre leurs diocèses (neuf mois) et Rome (trois mois), les évêques vont sortir de leur horizon personnel pour se confronter, en suivant le retour aux

sources creusé durant les décennies précédentes par les mouvements liturgique, biblique, œcuménique, aux grands débats : redécouverte de la Parole de Dieu, collégialité, relation avec les laïcs, guerre et paix, responsabilité de l'Église universelle, liturgie, liberté religieuse, etc.



Fait remarquable, le monde suit avec attention les travaux du concile. En marge de ceux-ci, Jean XXIII publie le 11 avril 1963, en pleine guerre froide entre les États-Unis et l'URSS, l'encyclique *Pacem in terris* (Paix sur la terre), qui confirme l'attention portée par l'Église aux problèmes sociaux et à la paix. Le vieux pape apparaît désormais sous un jour charmeur et charismatique. L'émotion est grande quand il s'éteint le 3 juin 1963, jour de la Pentecôte, rongé par un cancer de l'estomac. L'ONU met son drapeau en berne à New York. Le concile est suspendu. Mais il reprendra ses travaux dès le lendemain de l'élection du successeur de Jean XXIII, Paul VI, le 21 juin 1963, et les poursuivra jusqu'au 8 décembre 1965.

Le pape Jean XXIII a nettement orienté le concile par ce qu'il en a dit dans ses discours, en particulier celui qu'il a prononcé lors de l'ouverture. Mais il l'oriente aussi, en pratique, par ses encouragements à des perspectives nouvelles portées par certains évêques. Paul VI continue à encourager l'esprit d'ouverture de l'assemblée conciliaire, par exemple en nommant dès le début de la deuxième session quatre modérateurs ouverts et influents.

Paul VI a aussi posé des gestes symboliques et prophétiques qui indiquent une direction nouvelle pour l'Eglise catholique. Entre le 4 et le 6 janvier 1964, il effectue un pèlerinage en terre sainte. C'est la première fois depuis le pape Pie VII (1742-1823) que le souverain pontife quittait l'Italie pour participer à un voyage à l'étranger. Bien sûr, le pape visite les lieux saints, mais, ce qui est plus significatif, il rencontre deux fois le patriarche Athénagoras 1^{er}, patriarche de Constantinople. Il s'agit d'une entrevue historique puisque c'est la première fois depuis 1439 (concile de Florence) que les primats des Églises de Rome et de Constantinople se rencontrent. Les deux hommes multiplient les gestes d'amitié : ils se prennent par la main, se montrent très émus. À l'issue de leurs allocutions respectives a lieu un entretien en français entre les deux hommes qui décident de prolonger le dialogue dans une commission théologique.



Le pape Paul VI et le patriarche Athénagoras se rencontrent en 1964

Un jour de la troisième session du concile, en 1964, un évêque italien affirma dans l'aula conciliaire que parler de « *l'Église des pauvres* » n'apportait rien de neuf, étant donné que l'Église avait toujours été celle des pauvres. Le Patriarche des Melkites, Maximos IV prit alors la parole, et, dans une courte intervention bien sèche, déclara, en français comme d'habitude, que s'il était vrai que l'Église avait toujours été « pour » les pauvres, elle les avait toujours laissés pauvres. Et le patriarche de conclure en disant qu'il était opportun que l'Église soit avec les pauvres, rejoignant ainsi les mouvements qui se battent pour enrayer la pauvreté. Quelques jours plus tard, le même Maximos célébrait une liturgie de rite byzantin, dans la basilique Saint-Pierre. Assis sur un petit trône, Paul VI était présent avec la tiare sur la tête. Au moment de l'offertoire, il enleva la tiare, se leva, traversa une allée et mit la tiare sur les genoux du patriarche. Il exprimait ainsi la décision de mettre fin à l'ère du pouvoir temporel des papes, un pouvoir représenté par une des trois couronnes de la tiare (appelée *triregnum*). Ce n'était pas n'importe quel geste, mais un choix stratégique bien médité. Il faut dire que, par la suite, aucun pape n'est apparu en public avec la tiare sur la tête, alors qu'ils en avaient reçu une en cadeau.

Cependant, si Paul VI a encouragé des perspectives nouvelles pour l'Église catholique, il a aussi actionné certains freins¹¹¹. Son tempérament inquiet explique sans doute en partie ses interventions au concile que l'on peut regretter. Mais son souci de l'unité de l'Église et de l'épiscopat est déterminant dans ses réactions inspirées aussi par la préoccupation de voir les textes conciliaires approuvés par des majorités confortables. Un des grands débats conciliaires portait sur la collégialité des évêques responsables de la marche de l'Église. La curie romaine et des évêques plus traditionnalistes redoutaient cette référence à la collégialité, par crainte de voir le pouvoir pontifical limité. Paul VI qui soutenait la thèse de la collégialité n'était pourtant pas insensible aux craintes des conservateurs. C'est pourquoi, en novembre 1964, alors que le Concile s'appêtait à approuver la constitution sur l'Église, le pape Paul VI ordonna d'annexer au texte une « *Note explicative préalable* » au troisième chapitre de *Lumen Gentium*, celui qui affrontait le thème de la collégialité, c'est-à-dire les rapports entre la primauté du pape et le pouvoir du collège épiscopal. La Note soulignait, de manière insistante, le pouvoir du pape, cela en lui donnant une interprétation qui risquait de vider la collégialité épiscopale du sens que lui avait sans doute donné *Lumen Gentium*. Cependant, des publications récentes s'appuient sur les remarques de Mgr Philips publiées par J. Grootaers, pour montrer que la Note préliminaire est en conformité avec la conception de la collégialité développée par la Constitution. Il faut toutefois admettre que l'introduction de cette note a provoqué le plus mauvais effet. On peut également ajouter que Rome n'a rien fait pour mettre réellement en pratique la collégialité et qu'il reste bien des choses à innover en ce domaine.

Une autre intervention du pape Paul VI peut encore être évoquée. C'était pendant les travaux sur le décret *Presbyterorum Ordinis*, durant la quatrième session, moment où les pères du concile se préparaient à discuter du ministère et de la vie sacerdotale ainsi que du célibat obligatoire pour les prêtres de l'Église latine. Les interventions complètement favorables pour maintenir la loi en vigueur n'ont pas manqué, mais il y eut aussi quelques interventions qui esquaissaient le profil de ceux qui, plus tard, seraient appelés *viri probati* : hommes mûrs,

¹¹¹ Pour évoquer les interventions de Paul VI au concile, je m'inspire largement du témoignage de l'ancien Père Abbé de l'abbaye de Saint-Paul-Hors-les-Murs à Rome. Il a participé aux deux dernières sessions du concile, mais il fut « suspendu » de ses fonctions pour des prises de positions jugées contraires à celles de l'Église. En 2011 à Madrid, le traditionnel Congrès de Théologie de l'Association de Théologiens et Théologiennes Jean XXIII portait sur les fondamentalismes. Giovanni Franzoni, ancien père conciliaire et abbé de Saint-Paul y est intervenu en témoignant de son expérience du concile.

pères de famille, professionnels sérieux, candidats au sacerdoce. Même si elles furent peu nombreuses, ces interventions « progressistes » n'ont pas manqué de perturber le pape, lequel a alors écrit une lettre au Conseil de la présidence du Concile, lui demandant d'informer l'assemblée que, comme pontife, il se réservait pour lui-même la question du célibat sacerdotal ; la discussion entreprise par Vatican II fut arrêtée. En 1967, le pape publiait l'encyclique *Sacerdotalis Caelibatus* dans laquelle il rejetait toute proposition de changement de la loi en vigueur.

Nous l'avons déjà évoqué plus haut, Paul VI est aussi intervenu lorsque les évêques échangeaient sur le mariage en examinant la future constitution sur l'Église et le monde, *Gaudium et Spes*. Lors de discussions sur les méthodes moralement permises pour le contrôle des naissances, de nombreux pères – entre autres le cardinal Suenens et le patriarche Maximos IV – ont soutenu qu'on devait laisser les conjoints décider en toute liberté de conscience ; cette position fut réfutée par une minorité de pères très combatifs. Ceux-ci ont maintenu qu'il fallait revaloriser l'encyclique *Casti Connubii* de Pie XI, publiée en 1930, qui déclarait que c'est une faute grave d'empêcher le processus normal de procréation après chaque acte conjugal. Les pères « conservateurs » s'opposèrent de toutes les manières possibles aux ouvertures annoncées et aux innovations. Dans le contexte des recherches scientifiques que j'ai évoqué plus haut, les « progressistes » affirmèrent qu'il n'était pas sage de s'opposer à la science et d'imposer des décisions dans un domaine si controversé. Le cardinal Suenens alla même jusqu'à appeler à éviter une « nouvelle affaire Galilée ». Il semblait clair que la grande majorité du Concile était favorable aux thèses « ouvertes ». Paul VI est alors intervenu, se réservant la décision sur les moyens moralement licites pour réguler les naissances, ce qu'il fit avec l'encyclique *Humane Vitae*, publiée en 1968.

Les prêtres « louvanistes », et bien d'autres, étaient enthousiastes devant les avancées du concile. Petit à petit, dans l'Église, des signes perceptibles de la réforme liturgique sont apparus et se sont étendus. On se réjouissait du renversement d'une perspective classique sur la conception de l'Église. L'Église hiérarchique n'était plus première, mais l'Église était perçue avant tout comme *peuple de Dieu* et communion. L'affirmation de la collégialité de la responsabilité du gouvernement de l'Église entre les évêques du monde entier en communion avec le pape laissait espérer une décentralisation de ce gouvernement et une inculturation plus accentuée du christianisme. Par leur baptême, les laïcs appartenaient au peuple de Dieu, au même titre que les prêtres et les évêques, affirmait le Concile. Les laïcs accédaient enfin à un statut de « majorité adulte » qu'il allait falloir leur concéder dans les faits de la vie réelle de l'Église. La reconnaissance, difficile pour certains, de la liberté religieuse et l'estime exprimée vis-à-vis des Églises chrétiennes non catholiques et aussi vis-à-vis des religions non-chrétiennes ouvraient des voies insoupçonnées au dialogue et au rapprochement des Églises et des religions. Tout en restant lucides et critiques, les chrétiens regardaient le monde et ses réalités avec sympathie et ils étaient prêts à travailler avec tous les hommes de bonne volonté à la construction d'un monde plus juste, plus pacifié et plus solidaire en luttant contre toutes les sources de misère et de pauvreté.

La plus vieille institution au monde avait eu l'audace de se remettre en question et de se réformer. Il s'agissait maintenant d'appliquer les réformes et de se convertir à une nouvelle image de l'Église et de ses rapports au monde.

J'allais quitter Louvain avant la fin du concile. J'en vivrai la quatrième et dernière session dans un nouvel engagement : l'enseignement au Collège Saint-André à Auvelais. En date du 18 juin 1965, dans mon agenda, je note qu'André Haquin et moi, nous rencontrons, le même

jour mais individuellement, notre évêque Mgr Charue. André apprend qu'il poursuivra un doctorat en théologie à Louvain. Moi-même j'apprends, avec satisfaction, la fin de mes études ! Et Mgr Charue, sous le sceau du secret, m'annonce que, probablement, je serai nommé professeur de troisième latine au Collège Saint-André à Auvelais. Je me réjouis de la nouvelle, après l'expérience positive dans l'enseignement en septembre 1964, à l'Institut Saint-Remacle à Marche-en-Famenne. Mais j'ignore où se situe Auvelais. Sachant que mon évêque est auvelaisien, j'évite de lui demander la localisation du collège dont il me parle et qui porte son prénom. J'irai consulter une carte de Belgique dès mon retour à Tohogne chez mes parents. Malgré le secret promis, j'informe mes parents, eux seuls, de ma probable destination prochaine. Le jeudi 24 juin, ont lieu les « promotions » à la Faculté de théologie à Louvain. J'ai obtenu une distinction au terme de mes études. Je vais pouvoir passer des vacances paisibles...

Une partie du programme de ces vacances était déjà prévue depuis un certain temps : entre le 3 et le 9 août, je devais participer, comme aumônier, à un camp de la meute de Tervuren avec Anne de l'équipe Neutrino. Le camp s'est effectivement bien passé à Bonnert, près d'Arlon. Le 14 juin, j'avais été mis en contact avec un étudiant, Michel Gossuin, chef d'une troupe de scouts à Hyon, dans la banlieue de Mons. Il cherchait un aumônier pour accompagner le camp des Eclaireurs et des Pionniers prévu à Seloigne non loin de Chimay. J'acceptai la proposition et participai à ce camp dont je parlerai dans le chapitre suivant de mes « mémoires »...

Pour aborder une nouvelle étape de ma vie, une autre voiture allait m'accompagner, en remplacement de la courageuse BMW 600 qui venait de rendre l'âme définitivement. Elle avait été témoin de belles et riches années de ma vie. Je la regrettais. Mais il fallait bien lui dire « merci » et me séparer d'elle ! Le 19 juin 1965, j'achetais une vieille *Morris Minor*¹¹² chez un ami de mon beau-frère Georges. Cette voiture avait au moins 16 ans. Mais elle était forte et solide. Après m'avoir, elle aussi, fidèlement servi pendant quelques années, elle permit à papa et maman de se déplacer dans les environs de Tohogne, mais aussi, d'aller rendre visite à la cousine Marie à Faulx-les-Tombes...



Une Morris Minor

Walen buiten !

Pendant les années 62-65, les signes du « *Walen buiten !* » (Wallons, dehors !) se multiplièrent à Louvain. Des inscriptions commencèrent à s'afficher sur les murs, des manifestations d'étudiants flamands s'organisèrent.

¹¹² Créée par William Morris en 1910 et installée à Oxford, la firme Morris produisit en 1928 un véhicule économique dont le nom devient emblématique en Angleterre, la Morris Minor. En 1948, le nom Morris Minor est réattribué à un véhicule conçu par le père de la Mini originale, et qui sera un grand succès commercial.

Depuis longtemps, les nationalistes flamands exigeaient la fermeture de la section francophone de l'Université catholique de Louvain, située en région de langue néerlandaise. La consécration du principe d'unilinguisme régional par les lois linguistiques de 1962 rendirent plus pressantes les exigences flamandes. Ces revendications se heurtaient à un refus catégorique du pouvoir organisateur de l'université, les évêques de Belgique, de scinder la plus grande université belge en deux universités autonomes. Ce refus était exprimé dans une déclaration forte de 1963. Dans ce contexte, même le dédoublement des cours, le bilinguisme administratif et le nombre croissant de professeurs néerlandophones ne suffisaient pas à satisfaire les exigences des Flamands, qui continuaient à percevoir Louvain comme une université francophone en territoire flamand. Ce qui était insupportable pour eux.

Les motivations pour chasser les francophones n'étaient pas qu'idéologiques, mais aussi pratiques : la démocratisation de l'enseignement universitaire et la multiplication du nombre d'étudiants rendaient la cohabitation difficile dans la petite ville brabançonne. Avec la période de croissance économique importante, on assistait à une démocratisation de l'enseignement supérieur. Dans les années 60, le nombre d'étudiants augmentait de 10 à 15 % par an. Des inscriptions multipliées par deux en moins de quinze ans, dans une ville « étriquée » géographiquement, ça ne pouvait poser que des problèmes.

Des étudiants flamands de Louvain défilèrent régulièrement dans les rues de la ville, en scandant des slogans hostiles aux francophones, dont le célèbre « *Walen buiten !* ». Les francophones répliquèrent par la dérision. Le 15 décembre 1965 déjà, des étudiants, des chercheurs et des professeurs de la section francophone de l'UCL, cherchent un terrain pour implanter la nouvelle Université francophone. Ils décident symboliquement d'installer le nouveau campus à Houte-si-Plou, hameau situé à proximité d'Esneux, sur le territoire de la commune liégeoise de Neupré. Il ne s'agissait, bien sûr, que de pure dérision (en wallon de Liège, *Houte-Si-Plou* signifie *écoute-s'il-pleut*) dans le but de montrer à l'opinion publique l'aberration, selon eux, d'une décision de scission de l'Université Catholique.



Mais, en 1968, les choses allaient se précipiter. Le 2 février, Monseigneur De Smedt évêque de Bruges, revint sur les positions communes des évêques de Belgique, en avouant à Courtrai, devant une assemblée de membres du *Boerenbond*, qu'il s'était "*grossièrement trompé*". Le 7 février, le gouvernement VDB chutait sur l'affaire de Louvain. Et arriva ce qui devait arriver : après les élections de mars 1968, marquées par une percée des partis régionalistes, il fut décidé que la section francophone de Louvain s'implanterait dans ce qui n'était encore que champs de patates et de betteraves dans la commune d'Ottignies. Le 18 septembre, un plan

d'expansion en Wallonie de la section francophone fut approuvé par le pouvoir organisateur de l'UCL. Quelques semaines plus tard, un nouveau règlement organique rendait officielle la scission entre la *Katholieke Universiteit Leuven* (KUL) et l'*Université catholique de Louvain* (UCL), cette dernière devant s'établir progressivement dans le Brabant wallon (dans une ville nouvelle, Louvain-la-Neuve), ainsi qu'à Woluwe-Saint-Lambert pour la faculté de médecine. Le 20 octobre 1972, la première rentrée académique eut lieu à Louvain-la-Neuve, ville qui n'était encore alors qu'un chantier.

Deux grands artisans de la création « ex nihilo » (à partir de rien) d'une nouvelle université enchâssée dans une ville nouvelle furent le nouveau recteur de l'UCL, Edouard Massaux (1920-2008) et son Administrateur général Michel Woitrin (1919-2008). Celui-ci, docteur en droit et en sciences économiques, fut professeur à l'Université de Louvain. Il mena avec brio la tâche immense et exceptionnelle au XX^e siècle de construire une ville nouvelle, et, pour ce faire, il anima une équipe d'architectes et d'urbanistes de talent. Tout, à ce moment, de la ville et de chaque bâtiment de Louvain-la-Neuve et de la cité médicale de Woluwé, fut à concevoir, à programmer et à construire. En 1979, le pari était tenu et le transfert de l'UCL, accompli.

De 1962 à 1968, l'université unifiée de Louvain était dirigée par le « *recteur magnifique* », Mgr Albert Descamps, brillant exécutif. En 1965, un autre brillant exécutif, Mgr Edouard Massaux devint son collaborateur, pro-recteur pour la partie francophone de l'université.

Après les décisions de scission de l'université, Édouard Massaux restera profondément marqué par cette scission qu'il qualifiera de « *péché contre l'esprit* ». Malgré tout, de 1969 à 1986, il fut le premier recteur de la nouvelle université qui se construisait : l'université de Louvain-la-Neuve. Il resta profondément soucieux du maintien des racines chrétiennes de la récente institution liée à l'Eglise. Comme le dira Mgr Schooyans lors des funérailles d'Édouard Massaux, « *(celui-ci) était un Ardennais de souche, fier, fort et fidèle, comme il aimait le dire lui-même. Il ne pratiquait pas la langue de bois et l'adversité ne l'a jamais fait fléchir. Il fallait d'ailleurs un homme de cette trempe à la tête de l'UCL pour affronter l'adversité du XX^e siècle* ».



Mgr Édouard Massaux



Édouard Massaux et Michel Woitrin



Le baron Michel Woitrin

Édouard Massaux était prêtre du diocèse de Namur ; né à Neufchâteau, il y sera enterré. Après de brillantes études universitaires à Rome et Louvain, il devint professeur d'exégèse du Nouveau Testament dans la faculté de théologie de l'UCL. En 1961, il devient bibliothécaire en chef de la bibliothèque universitaire, place Ladeuze. C'est dans cette fonction que j'ai fait sa connaissance. Pour mon travail de licence, il m'a parfois permis d'emporter dans ma chambre un livre qui, en principe, ne pouvait pas quitter la bibliothèque. Fidèle à ses racines, chaque année, il invitait les prêtres du diocèse de Namur étudiants à Louvain et leur offrait un excellent repas dans une salle de l'*Hôtel Majestic* à la avenue des Alliés. Au cours de la

soirée, nous percevions le tempérament de notre hôte. Volubile et critique, il parcourait les situations et les institutions de l'université en évoquant et citant les acteurs directement et souvent avec humour. Personne n'échappait à son regard intelligent, lucide, mais parfois injuste. En 1986, il se retira à Bioul un village paisible dominant la belle vallée de la Meuse. Son cercle d'amis fidèles se restreignait, sans doute, en partie, en fonction de l'attitude de l'ancien recteur. Il était désolé de l'attitude des évêques et même de celle de l'évêque qui venait d'arriver à Namur en 1991, Mgr André Léonard. Un an avant sa mort, j'en fus le confident, lors d'une visite que je lui rendis dans sa villa de Bioul, proche de mon lieu de retraite à Saint-Gérard. Ardennais, il était têtu et intransigeant. Il fallait toujours agir avec diplomatie pour exprimer les désaccords qu'on pouvait avoir avec lui. Par testament, il avait refusé la présence d'une délégation officielle de l'UCL lors de ses funérailles célébrées dans l'intimité à Neufchâteau. Celles-ci se déroulèrent sans hommage, ni éloge funèbre, selon ses dernières volontés qu'on ne peut comprendre qu'à la lumière de son isolement, en partie volontaire, après son éméritat et son départ vers Bioul ¹¹³. N'empêche qu'il fut un des deux artisans de la réussite de la fondation d'une nouvelle université actuellement très prospère et rayonnante, située dans une ville sortie des terres brabançonnaises, Louvain-la-Neuve.

Nous y reviendrons plus tard...

Post-scriptum heureux

Après la rédaction du cinquième chapitre de mes « mémoires », je décidai d'imprimer le développement concernant l'équipe Neutrino et mon amitié avec Patrick. J'adressai ce texte à Patrick et Anne à l'adresse que je possédais encore. Je ne savais pas si cette adresse était encore valable. J'attendis frénétiquement un signe de mes anciens amis. Et, il advint un jour, par un message électronique : « *Cher René, Quel magnifique cadeau tu nous fais avec l'envoi de tes "mémoires"!... Cela m'a fait beaucoup plaisir de lire le chapitre 5 et de me replonger dans le vécu de ces années et en particulier de celui de notre rencontre et de notre parcours commun avec l'équipe neutrino.* » Après avoir donné de nombreuses nouvelles de sa grande famille et des amis de Neutrino qu'il rencontre encore, Patrick conclut : « *Voilà, cher René, quelques nouvelles pêle-mêle. Il y a tant de choses à se dire que je ne sais pas trop par où commencer. Nous reprendrons contact avec toi en septembre et serons heureux de te rendre visite et de passer quelques heures avec toi pour nous partager toutes ces nouvelles plus en détail. Bien amicalement de nous deux. En attendant le plaisir de se retrouver. Patrick* »

Ces retrouvailles projetées par Patrick viennent d'avoir lieu. Ce lundi 4 novembre 2013, Patrick et Anne ont débarqué à Saint-Gérard. Après la dégustation d'une excellente bière locale, la bière de Brogne, en compagnie de Patrick qui réside chez moi, nous sommes allés nous restaurer à la *Table des compagnons* à Pontauray. Je connais maintenant l'itinéraire international de Patrick, Anne et leurs quatre enfants, le destin de ceux-ci et de leurs propres enfants. Je me suis réjoui d'apprendre que les parents d'Anne vivent encore. Nous avons évoqué Yves, Alain, Pierre, Marie, Donatienne, des anciens de l'équipe *Neutrino* et j'espère bien en rencontrer l'un ou l'autre prochainement. Nous avons vieilli un peu, mais, l'amitié

¹¹³ Pour approcher la personnalité d'Édouard Massaux, on peut lire un livre de dialogue avec Omer Marchal : *Pour l'université catholique de Louvain. Le recteur de « fer »*. Dialogue avec Omer Marchal, Didier Hatier, Bruxelles, 1987.

peut rester très longtemps enfouie sous la cendre et rejaillir un jour aussi vive qu'au premier jour...



Patrick, Anne et René, le 4 novembre 2013

Chapitre 6 : Collège Saint-André à Auvelais (1965-1973)

Découverte du Collège Saint-André

A la fin du chapitre 5 de mes mémoires (p. 216), j'écrivais : « *Mgr Charue, sous le sceau du secret, m'annonce que, probablement, je serai nommé professeur de troisième latine au Collège Saint-André à Auvelais. Je me réjouis de la nouvelle.* » Ainsi, j'allais enfin terminer un long cycle d'études auquel je ne m'étais pas préparé du tout au sortir de l'école primaire ! La rencontre avec mon évêque avait eu lieu le 18 juin 1965 et, un mois plus tard, je n'avais pas encore confirmation ou infirmation d'une nomination à Auvelais. Du 17 au 30 juillet, je pouvais donc vivre tranquillement le camp annoncé avec les scouts de Hyon, à Seloignes près de Chimay. Cependant, à la fin de ce camp, je reçus un télégramme de la part de l'abbé Jacques Woitrin directeur du Collège d'Auvelais me demandant de prendre contact avec lui le plus rapidement possible. Je lui téléphonai depuis la maison du fermier qui nous accueillait dans sa prairie. L'abbé Woitrin me confirmait, bien sûr, ma nomination à Auvelais et m'exprimait son impatience à me rencontrer. Nous fixons un rendez-vous prochain.

C'est ainsi que le samedi 31 juillet, je gagnai Auvelais, accompagné de maman, de Joëlle et Jean-Lou, ma nièce et mon neveu encore bien jeunes. Un accueil chaleureux nous fut réservé par le directeur du Collège. Il me fit découvrir l'appartement que j'occuperai dans le bâtiment tout neuf du Collège Saint-André. Comme voisin d'en face, j'aurai Michel Moncomble, récemment ordonné et qui exercera la fonction de professeur de religion et d'éducateur. Nous rencontrons un abbé souriant et plein d'humour, Albert Arnould, associé à l'abbé Woitrin pour la construction du Collège et la création de la section technique dont il est responsable. Son appartement se situe dans le couloir où Michel et moi allons résider et où Jacques Woitrin a sa chambre à coucher. Un autre prêtre exerce son ministère au Collège depuis sa création en 1962, Arthur Leroy, mais il est absent lors de notre visite de juillet.

Ce jour-là, j'apprends donc que le Collège Saint-André est de création récente. En 1965, va s'ouvrir le cycle supérieur des humanités anciennes, gréco-latines et latin-math. Les premiers élèves entrés au Collège en 1962 vont donc accéder à la 3^{ème} latine, comme on disait à l'époque. Je serai titulaire de cette nouvelle classe et j'y assurerai les cours de latin, grec, français, histoire et religion, soit un horaire de dix-huit heures par semaine avec les mêmes élèves, du moins en latin-grec... Il s'agira de créer avec eux des rapports harmonieux ! Reste à me préparer à enseigner en troisième latine et à prévoir mon modeste déménagement. Mais entretemps, le 1 août, je participe à une excursion des

jeunes de la région de Tohogne et à une rencontre d'étudiants à Borlon le 2 août. Du 3 au 9 août, comme prévu, j'accompagne le camp de la meute de Tervuren à Bonnert, près d'Arlon.

Mais, rapidement, je contacte et rencontre deux professeurs de latin et de grec enseignant en troisième latine : les abbés Jean-Pierre Charles, professeur à l'Institut Saint-Louis à Namur et Robert Culot, professeur à l'Institut Saint-Remacle à Marche, en même temps qu'il est curé de Wéris. Ils seront tous deux mes conseillers, un peu comme mes parrains qui m'amènent et me préparent au baptême du feu d'un jeune professeur de latin et de grec...

Le 19 août, grâce à la camionnette de la laiterie de Tohogne, je déménage à Auvelais les cadeaux de ma paroisse lors de la messe de prémices : un bureau et une bibliothèque. J'ajoute mes livres et mon linge. Grâce aux indications de l'abbé Woitrin, j'avais acheté un lit et une garde-robe, quatre fauteuils légers, une petite table basse de salon et une bibliothèque. Mes achats ont eu lieu à Jemeppe-sur-Sambre, chez les parents d'un de mes futurs élèves Pierre Vanderkam. Lors de mon installation à Auvelais, l'abbé Woitrin a sollicité un de mes prochains élèves pour donner un coup de main. Je fais la connaissance de Michel Evrard qui s'exprime avec l'accent particulier de la Basse-Sambre que je découvre par lui. Le dimanche 23 août, à Borlon, le curé Jean Romain, mon ami Edouard Dumont et moi, nous concélébrons la messe paroissiale au cours de laquelle je formule mon au revoir aux fidèles de Borlon, Bonsin et Chardeneux qui m'ont accueilli pendant plusieurs années. Le lendemain Georgette, ma sœur et Georges son mari me conduisent à Auvelais où je m'installe dans mon appartement au Collège Saint-André. J'y rencontre Michel Moncomble qui s'y installe aussi. Petit à petit, je découvre l'histoire de la création d'un établissement d'enseignement secondaire pour les garçons à Auvelais. J'en ai parlé plus haut (p. 146), en 1960, une mission régionale s'est déroulée en Basse-Sambre. Ce fut un grand événement mobilisateur des chrétiens de la région, et même en bordure du diocèse de Tournai. La mission avait été préparée par une sérieuse enquête sociologique réalisée par le service sociologique diocésain, fondé et dirigé par l'abbé Joseph Laloux. L'enquête portait sur les réalités humaines, économiques, sociales et religieuses de cette région encore florissante à l'époque. La Basse-Sambre comportait encore deux charbonnages, bien sûr près du déclin, (*Bonne Espérance* à Moignelée et *Le Roton* à Farciennes), deux importantes glacières (*Saint-Roch* à Auvelais et *Glaverbel* à Moustier-sur-Sambre), l'imposante usine *Solvay* à Jemeppe-sur-Sambre, une centrale électrique *Esma* qui deviendra *Unerg* à Auvelais, une vaste entreprise *H.M.S.* (Heuze, Malevez et Simon) à Auvelais qui fabriquait essentiellement du matériel lourd pour équiper les glacières dans le monde, deux feutreriers à Auvelais, afin de produire le feutre qui permet de polir la glace, de nombreuses petites fonderies, une importante laiterie et une boulangerie industrielle à Auvelais, le *Bon Pain*...

Pour préparer directement la mission régionale, des religieux dominicains, tout le clergé et de nombreux laïcs engagés se sont mobilisés. Et la mission a connu un grand succès. Elle a produit de riches fruits, notamment la création de mouvements d'Action catholique, comme les *Equipes populaires* et l'*A.C.I.* (action catholique des indépendants). Le *Collège Saint-André* est aussi un des fruits de cette mission qui a permis de se rendre compte d'un déficit dans la présence d'un enseignement secondaire libre, classique et technique dans la Basse-Sambre. Seule la filière dite « moderne » complète était assurée aux garçons par les Frères des Ecoles chrétiennes à l'*Institut Saint Jean-Baptiste* à Tamines. A Tamines aussi, les filles pouvaient se former à *Saint-Catherine*, dans l'établissement des Sœurs de la Providence, en suivant, pendant trois ans seulement, les cours classiques de latin et de grec. A Auvelais, les filles étaient accueillies par les religieuses de la même congrégation à l'*Institut Notre-Dame* du Voisin pour effectuer des études professionnelles. La plupart des garçons de la Basse-Sambre qui souhaitaient accomplir leurs études secondaires dans une école libre, devaient gagner Charleroi, ou, le plus souvent, Floreffe et Namur.

Dans ce contexte, on décida donc de créer un cycle complet d'enseignement classique en latin-grec qui pouvait, éventuellement, s'insérer dans un établissement déjà existant. L'abbé Jacques Woitrin fut choisi et nommé par Mgr André-Marie Charue pour travailler à l'élaboration de ce nouveau et important projet. Le pauvre homme y a rencontré les pires difficultés, et même de grandes oppositions provenant essentiellement des Taminois emmenés par le clergé local, les Frères enseignants et des laïcs mobilisés. Finalement, décision fut prise de construire un nouvel établissement scolaire sur un terrain cultivé par un fermier et appartenant à une branche de la famille Petit, si présente en Basse-Sambre, à Auvelais en particulier. Le propriétaire du terrain situé au centre d'Auvelais, rue des Auges, non loin de la gare, ne voulait pas priver son fermier de cet espace qu'il cultivait. Un échange de terrains eut donc lieu, grâce à des propriétés que possédait encore l'évêché de Liège à Auvelais. Lointain souvenir de l'époque où une partie du territoire d'Auvelais faisait partie de la principauté de Liège ! L'abbé Albert Arnould originaire d'Auvelais, mais dont la maman, les sœurs et un frère résidaient à Fosses-la-Ville, était alors professeur à l'*Institut technique de Namur*. Il fut désigné pour seconder l'abbé Woitrin, comme économiste et superviseur des travaux. Un architecte, Jean Collard-Bovy, dessina les plans du « *petit Collège* », modeste bâtiment qui pouvait juste accueillir deux classes de sixième latine, un petit réfectoire et un bureau pour le directeur. On agrandirait plus tard... Provisoirement, les prêtres étaient logés dans une maison louée dans la rue des Auges où se construisait le Collège. Un comité de soutien fut créé mobilisant de généreuses personnalités de la Basse-Sambre, dont le Docteur Raphaël Piret-Gérard et Yvan Gillet qui poursuivirent, pendant de nombreuses années, leur engagement au service du Collège, en intégrant son *Pouvoir Organisateur*, son *P.O.*. Des fonds furent recueillis pour financer les constructions. Des entreprises locales apportèrent une certaine aide matérielle et technique.

La population de la région était curieuse et intéressée par le projet. Mais il fallait trouver des élèves pour inaugurer, dans l'inconnu, le nouveau Collège. Celui-ci portera le nom du saint patron de l'évêque de Namur, né à Jemeppe-sur-Sambre, certes, mais *qui a eu l'âge de raison à Auvelais*, comme il le dira lui-même plus tard, à l'occasion d'une fête célébrant ses vingt-cinq années d'épiscopat. Après de nombreuses démarches de l'abbé Woitrin et de laïcs engagés, auprès des responsables d'écoles primaires libres de la région et de familles de jeunes garçons terminant l'école fondamentale, 38 élèves furent recrutés pour constituer les deux premières « sixième latine » d'un Collège qui sortait seulement de terre.



Le jeune abbé André Charue, son papa et sa tante, 2^{ème} épouse de son père.



Le jeune évêque Mgr Charue et sa tante.



Mgr Charue et un mineur chrétien.



Mgr Charue au Collège lors d'une séance académique.



Curiosité devant les premiers travaux rue des Auges



Le « petit collège » est prêt pour septembre 1965



Les travaux se poursuivent pour la première partie de la construction du bâtiment principal du Collège, comportant classes, réfectoire-salle de jeux, cuisine, salles annexes, chapelle, caves, appartements pour les prêtres et habitation pour les concierges. La deuxième partie comportera locaux polyvalents et salle de projection qui deviendra la salle de spectacles.



Inauguration du Collège Saint-André en septembre 65. Le directeur Jacques Woitrin accueille Mgr Charue devant le « petit Collège ».



Mgr Charue prononce le discours d'inauguration en présence de Mgr Blaimont, vicaire général et du doyen Jean Gilson.



Mgr Pierre Blaimont, vicaire général, bénit la première pierre d'un nouveau bâtiment, en 1963.



Tous les jeunes élèves du nouveau collège sont rassemblés près du chantier lors de la bénédiction.

Interlude

Observez bien les photos de l'inauguration et celles de la bénédiction de la première pierre.

Question : quelle décision a été prise entre ces deux événements ?

Réponse : l'autorisation a été donnée aux prêtres de porter le clergyman... Voir p. 174, où il est question de la boutade de Mgr Blaimont ici représenté : « *Le gris anthracite prescrit avec le noir pour le clergyman est un gris qui va virer à toutes les couleurs.* »

A la rentrée scolaire 1963-1964, s'ouvrait une première année d'études techniques, section « électro-mécanique » A3, préparatoire à la section supérieure A2. L'abbé Albert Arnould devenait directeur de cette école technique naissante. Il était secondé particulièrement par Michel Léonard qui sera l'infatigable artisan de la constitution du premier atelier installé dans le « *petit collège* » et de son déménagement avec son extension dans les locaux d'un nouveau bâtiment construit après 1965, dans le fond de l'espace du Collège, le long du chemin de fer. Un dernier bâtiment, de dimension importante, fut construit dans les années 80. Il comporte la grande salle de gymnastique et de sports avec ses dépendances (*Sportsa*, sport Saint-André) et aussi les ateliers d'électricité, de mécanique, de soudure et de menuiserie.



Bâtiment « technique » dit d'application



Albert Arnould (+) et Michel Léonard (+)



Grande salle des sports

COLLÈGE SAINT-ANDRÉ

Année scolaire 1962 - 1963

Direction et Enseignement

Directeur : abbé J. Woitrin.

Proviseur : abbé Arnould.

Professeurs : MM.

S. Dierge, 146, rue Sainte-Barbe, Tamines.
Education Physique

R. Georges, 488, rue Lackman, Saint-Léger.
Latin, Français, Histoire.

Abbé A. Leroy.
Religion, Latin, Français.

A. Marchal, 229, rue du Fond, Malonne.
Géographie.

A. Richelle, 21, rue du Château des Balances,
Salzinnes - Namur.
Mathématiques.

J. Rossion, 55, rue Feral, Ham-sur-Sambre.
Néerlandais.

M. Warrand, 10, rue de l'Etoile, Namur.
Dessin.

Les élèves du Collège Saint-André viennent des localités suivantes : Auvelais, Falisolle, Fosse, Franière, Ham-sur-Sambre, Jemeppe-sur-Sambre, Namur, Moignelée, Moustier-sur-Sambre, Tamines, Velaine-sur-Sambre.

Les premiers « serviteurs » du Collège Saint-André naissant en 1962, d'après une page du *Palmarès* daté du 29 juin 1963.



Le Collège Saint-André, cinquante ans après sa création

Premiers pas au Collège

A la rentrée scolaire 1965-1966, le Collège avait déjà bien grandi. Il ouvrait le cycle supérieur des Humanités anciennes et la troisième année en A3 dans la section technique. Fin août, j'étais installé dans un petit mais confortable appartement comprenant un bureau et une chambre à coucher. Le 27 août, j'eus le plaisir de rencontrer quelques-uns de mes futurs élèves. Ils débarquaient d'un car stationné dans la cour devant l'entrée de l'école.

Accompagnés par l'abbé Arthur Leroy, leur titulaire de quatrième latine, ils avaient vécu un magnifique camp dans le Tyrol autrichien que j'avais découvert il y a peu avec le patro de Louveigné. Sint-Paulus Reisen était aussi l'organisateur des vacances des jeunes élèves de Saint-André. Certains de mes élèves prochains furent, me raconta-t-on, déçus de voir mon physique : ils imaginaient qu'un Forthomme ne pouvait qu'être grand, robuste et musclé. Ils en avaient d'ailleurs rencontré un d'une telle prestance, récemment à Auvelais.



Père Jean-Marie Forthomme



Abbé Woitrin et Jean-François Scheffers, élève du Collège dès 1962, actuellement curé de Jemeppe-s/S.

En effet, pendant la mission régionale, parmi les religieux dominicains, figurait l'imposant Père Jean-Marie Forthomme qui portait bien son nom. Mon physique me distinguait clairement de lui. Je le connaîtrai plus tard quand je fus aumônier de prison. Il était lui-même aumônier au centre de défense sociale de Paifve et je le rencontrai souvent, avec beaucoup de plaisir, car le Père Forthomme, ardennais et bastognard, était un homme chaleureux et plein d'humour.

Pendant les derniers jours des vacances et plus tard encore, le directeur Jacques Woitrin m'invitait à l'accompagner dans certaines visites qu'il effectuait ou, simplement, pour un petit périple dans la région de Basse-Sambre géographiquement compliquée que je ne connaissais pas du tout. Il agissait de même avec Michel Moncombre gembloutois, donc plus proche de la Basse-Sambre, sans être familier de la région d'Auvelais. Ces petits voyages-découvertes nous permettaient aussi de faire connaissance. Au long des quelques mois que j'ai vécu au Collège sous la direction de l'abbé Woitrin, mon admiration pour cet homme n'a fait que croître. Intelligent, dévoué, attentif aux personnes, ses contacts avec les familles des élèves étaient fréquents. Certes, les élèves étaient encore peu nombreux dans la nouvelle école, mais le directeur les connaissait tous et, chaque matin, il passait dans la salle du réfectoire qui était aussi salle de jeu pour saluer les garçons et s'intéresser à ce qu'ils vivaient et à leur situation scolaire.

En préparation à ma tâche de professeur, depuis un certain temps, je m'étais mis à la révision de la grammaire grecque et à la lecture de textes d'auteurs anciens rédigés dans ce beau langage grec que je n'avais plus pratiqué depuis huit ans ! Quant au latin, les cours donnés dans cette langue à la faculté de théologie de Louvain m'avaient permis de l'entretenir un peu, du moins dans ses formes ecclésiastiques...

La date de la rentrée scolaire est proche ! Le mardi 31 août, tous les professeurs du Collège sont réunis, sous la direction de Jacques Woitrin, pour préparer l'année 65-66. A Saint-André, pendant plusieurs années, toutes les rentrées seront particulières, car elles inaugurent des créations nouvelles, comme des classes nouvelles qui apparaissent. A Saint-André, pour vivre, on ne peut pas se baser sur l'habitude et les traditions, comme dans les établissements scolaires parfois très anciens. Et, le mercredi 1 septembre a lieu la rentrée des classes. Pour la première fois, je vais affronter mes élèves de 3^{ème} latin-grec, lors d'un cours de grec, ce qui me met mal à l'aise. Le Directeur vient me présenter à la classe et, rapidement, il nous souhaite bon travail et nous quitte. Je me suis décidé à ne pas faire de discours pour inaugurer mon professorat, aussi je salue simplement les quinze étudiants que je devine curieux de découvrir le nouveau et jeune prof. Je leur indique que nous allons vivre dix-huit heures de cours par semaine ensemble, ce qui est beaucoup et implique, pour réussir, de vivre en collaboration positive. Et, j'ajoute que nous ne nous connaissons pas. Or, dis-je, « *pour se connaître, la meilleure solution est de travailler ensemble. Dès lors, nous allons effectuer un*

thème grec ! » Nous nous mettons immédiatement au travail. L'exercice du thème grec me perturbe bien plus que la version, mais je veux affronter les difficultés. Pour asseoir mon autorité professorale, je sais, par l'expérience de l'an dernier à Marche, que je dois, pendant un certain temps, tenir une certaine distance avec mes élèves, maintenir un certain climat de mystère autour de ma personne. C'est bien ainsi que les choses se passeront. En novembre, lors de la fancy-fair au Collège, un de mes élèves, Michel Marchandise déclarera que « *l'abbé Forthomme est un personnage mystérieux* ». Petit à petit, étant donné le climat de confiance réciproque qui s'est créé entre les élèves et moi, je peux me montrer plus familier, jusqu'au maniement de l'humour des deux côtés de la table professorale... Ce premier jour, la réalisation du thème grec se fit sans douleur. Je l'avais fort bien préparé. Mais, plus tard, à plusieurs reprises, pendant certains cours de grec, le premier élève de la classe, Jean-François Scheffers, se révéla un élève doué et perspicace et, en même temps, très délicat. Il levait poliment le doigt pour demander la parole et me faisait courtoisement remarquer l'une ou l'autre erreur que j'avais commise. Jean-François fut donc pour moi un excellent maître ! Progressivement, les cours de latin, français, histoire et religion me permirent de tisser des liens positifs avec les dix-huit garçons constituant la classe dont j'étais titulaire, quinze « latin-grec », trois « latin-math. ». Mais d'autres occasions que les cours s'offraient pour nous rencontrer et nous connaître. Mon agenda de 1965 indique, dès le début de septembre, des visites quotidiennes que les élèves effectuent dans mon bureau. J'entame aussi la visite systématique des familles de mes élèves que je découvre, parfois, à l'occasion d'un repas.



Les dix-huit élèves « latin-grec » et « latin math » de la première « troisième latine » au Collège St-André, avec leur titulaire René Forthomme (cinq de ces garçons sont déjà morts actuellement).

Dès le soir du 1 septembre, les professeurs prêtres, le directeur et l'abbé Arnould se réunissent pour envisager ensemble l'animation spirituelle et religieuse au Collège, la célébration de messes pour les classes ou pour l'ensemble des élèves à certaines occasions, comme, par exemple, la messe de rentrée, dite « *du Saint-Esprit* » qui sera célébrée dans l'église

paroissiale d'Auvelais, le jeudi 9 septembre. On y parle aussi des équipes de partage mises en route par l'abbé Leroy l'année précédente. J'hériterai de deux équipes constituées par des étudiants de 3^{ème} latine. Ces équipes se réuniront systématiquement chez moi. Avant chaque réunion, un des participants est choisi pour proposer un sujet de réflexion et de partage et pour animer la rencontre. Les relations jeunes gens-jeunes filles seront, bien sûr, au programme de ces réunions en équipe, mais aussi des échanges sur la limitation des naissances, la foi, l'espérance, la prière... Des chansons de Jacques Brel ou d'autres chanteurs sont écoutées dans le groupe et suscitent des échanges. Une émission de télévision enregistrée, un événement comme la visite du pape Paul VI à l'O.N.U. le 4 octobre 1965 sont aussi occasions de partages. Des temps de prière se déroulent parfois à la chapelle installée, en ce temps-là, dans un espace voisin du grand hall d'entrée du collège. Plus tard, cette chapelle déménagera dans un local du premier étage situé près des classes de poésie et de rhétorique. Plus tard encore, elle ira se loger dans le sous-sol où elle remplacera une bibliothèque et l'espace réservé pour certaines rencontres entre élèves.

Le mercredi 8 et le jeudi 9 en matinée, je suis chargé d'entretenir trois groupes d'élèves sur le thème de « *Dieu nous aime* ». Le jeudi, proposition est faite aux élèves de se confesser avant la concélébration de la messe de rentrée dans l'église d'Auvelais dédiée à saint Victor.



Eglise St-Victor à Auvelais (actuellement)

La paroisse Saint-Victor à Auvelais

Dès mon arrivée à Auvelais en août 1965, je suis entré en contact avec les prêtres de la paroisse. Ils étaient encore nombreux à cette époque : un curé-doyen Jean Gilson et trois vicaires : Pierre Marcourt, Louis Latour et Jacques Gilon qui venait d'être ordonné prêtre en juillet. J'ai décidé qu'en principe, je resterai au Collège un dimanche sur deux, en alternance avec un retour à Tohogne, chez mes parents. Dans les premiers temps, lors des week-ends passés à Auvelais, j'ai célébré la messe à la paroisse St-Victor, dans les lieux où des messes y étaient célébrées : dans l'église paroissiale où j'assurai le plus souvent la messe de 11 h15, mais aussi, dans la chapelle du quartier de Seuris et dans des paroisses voisines d'Auvelais : Ham-sur-Sambre, Spy, Jemeppe-sur-Sambre figurent dans mes agendas qui couvrent l'année scolaire 65-66. Lors des dimanches passés dans la Basse-Sambre, avec les vicaires d'Auvelais et, parfois, un confrère du Collège, j'étais invité par le doyen Gilson pour prendre l'apéritif au presbytère, en fin de matinée. Ces apéros étaient joyeux et fraternels, à l'image de Jean Gilson. Après ce moment détendu et souvent plein d'humour, les vicaires et moi étions reçus à dîner par les religieuses de la Providence qui occupaient le couvent installé dans le bâtiment de l'école maternelle et primaire destinée aux filles. Nous étions accueillis chaleureusement dans un petit parloir. Pendant tout mon premier séjour à Auvelais, j'ai entretenu d'excellents contacts avec la communauté des Sœurs, comme les prêtres de la paroisse et les autres prêtres du Collège d'ailleurs. Je fus particulièrement attaché à Sœur Marie ou Mariette qui me choisit pour être son conseiller spirituel et confesseur. Cette mission agréable, je l'ai poursuivie

pendant de longues années, même quand je résidais à Namur, et jusqu'au départ d'Auvelais de la religieuse. Pendant mon séjour au presbytère d'Auvelais, elle fut une grande amie de maman. Sœur Mariette était ancienne institutrice maternelle à l'école du quartier populaire et chaleureux des « Ternes ». Une messe dominicale était aussi célébrée dans l'école de ce quartier, où Sœur Mariette continuera longtemps à rayonner, par ses visites amicales et détendues aux familles du coin. Sœur Mariette dégustait volontiers quelque petit verre d'alcool qu'elle aimait aussi m'offrir, au parloir, lors de mes visites.

Jean Gilson venait au Collège tous les samedis, au cours de la récréation précédant les cours qui se donnaient encore le samedi matin. Avant de venir prendre, avec les prêtres du Collège, une tasse de café dans le petit réfectoire destiné aux prêtres de la maison, il parcourait l'espace de jeu pour recruter ses nombreux acolytes qui allaient « servir » les messes célébrées le samedi soir, le dimanche matin et soir. Le service de l'acolytat était efficacement organisé par le doyen. Plus tard, en 1988, j'hériterai moi-même de ce groupe d'une centaine d'acolytes de tous âges, entre 10 et 20 ans, voire plus. Ils étaient répartis en catégories fonctionnelles. Les plus jeunes servaient les messes matinales en semaine. Progressivement, ils servaient les messes des dimanches et jours de fêtes dans des fonctions correspondant à leurs compétences acquises au fil du temps, grâce à de nombreuses répétitions. Certaines cérémonies particulièrement festives, comme la fête de l'adoration, par exemple, étaient solennisées par la présence d'une vingtaine d'acolytes, allant des jeunes porte-cierge, aux acolytes proches de l'autel, du porte-croix au thuriféraire. Chaque année, une excursion des acolytes était organisée en reconnaissance pour les services rendus.



L'abbé Jean Gilson, doyen d'Auvelais



Sœur Mariette et maman fêtées au quartier des Ternes



En 1988, les « grands » acolytes entourent l'évangéliste...



les « petits » apportent les offrandes

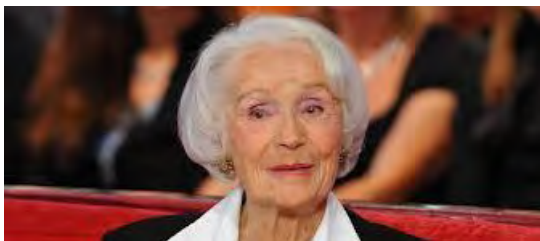
La vie culturelle

Le soir du 10 septembre, une réunion a lieu chez le directeur concernant les spectacles et activités artistiques du trimestre. Des représentations théâtrales ont lieu dans la salle Solvay à

Jemeppe-sur-Sambre. Destinées aux jeunes des écoles secondaires de la région, elles sont de qualité et variées. Les grands théâtres bruxellois s'y produisent. Pour nous rendre à Jemeppe, à partir du Collège, nous allions à pied, traversions la Sambre par la passerelle qui longe le pont du chemin de fer et parcourions un coin de nature pour atteindre, enfin, la salle. Des représentations sont organisées par les *Jeunesses poétiques* dans la salle de l'hôtel de ville de Tamines. De temps en temps, des concerts organisés à Namur par les *Jeunesses Musicales* sont proposés aux grands élèves qui le souhaitent. Quelques professeurs les accompagnent. Ainsi, le 12 octobre, j'ai pu admirer une prestation des *Ballets tchèques*. Nous encourageons aussi les élèves plus âgés à participer aux « *Grandes conférences de la Basse-Sambre* » organisées par une équipe dynamique dans la grande salle du cercle paroissial. Ces conférences ont acquis une renommée de qualité, car elles présentent des personnalités diverses et souvent connues. Le 24 février 1966, mon agenda a retenu que Gisèle Casadesus est venue nous parler de son itinéraire artistique intitulé : « *De Montmartre à la Comédie française* ». Le Professeur Georges Papy, un des pères de la mathématique moderne et enseignant à l'U.L.B. donnera un soir une intéressante conférence. De Bruxelles, il était venu en train à Auvelais. Jean Gilson était allé l'accueillir à la gare et, après la conférence, il l'a invité à venir prendre un verre dans le café du « *Cercle des familles* » situé en dessous de la salle de conférence. « *D'accord, acquiesce le conférencier, mais je prends le dernier train de 23 heures* », ajoute-t-il. J'étais présent autour de la table où la conversation allait bon train avec notre hôte... Au point que celui-ci... rata son train. Le doyen dut bien le reconduire en voiture à Bruxelles ! Les excursions feront aussi partie des découvertes culturelles. Cette année-là, le 5 mai, une excursion est organisée pour traverser Liège et Spa, et découvrir le lac de Warfaaz que nous parcourons en barquettes. Nous admirons la cascade de Coö, Vielsalm et La Roche.



Lac de Warfaaz



Gisèle Casadesus (2013)

Au cours des huit années que je passai au Collège, la préoccupation de fournir aux élèves d'enrichissantes activités culturelles fut constante. Ces années-là, Maurice Béjart¹⁴ apportait à Bruxelles les richesses de son talent de danseur et de chorégraphe. Il mettait en scène des

¹ **Maurice Béjart**, de son vrai nom **Maurice-Jean Berger**, est un danseur et chorégraphe français, né à Marseille le 1^{er} janvier 1927 et mort à Lausanne le 22 novembre 2007, naturalisé suisse en 2007. En hommage à Molière, il avait pris comme patronyme celui de l'épouse de ce dernier, Armande Béjart. En 1955, à Paris, il avait créé *Symphonie pour un homme seul*, avec sa première compagnie fondée en 1953, les *Ballets de l'Étoile*, qui lui vaut les honneurs de la presse et du public. En 1959, n'obtenant pas l'aide de l'État français pour établir sa troupe dans un théâtre, Maurice Béjart quitte la France pour la Belgique où il travaillera durant vingt-sept ans. À la demande de Maurice Huisman, alors directeur du *Théâtre royal de la Monnaie*, il crée en 1959, à Bruxelles, sa fameuse chorégraphie, *Le Sacre du printemps*. Le contrat temporaire qui lie Béjart à *La Monnaie* va se transformer en un contrat de plusieurs années et entraîner la naissance du *Ballet du XX^e siècle* en 1960. Maurice Béjart va parcourir le monde entier avec celui-ci et initier un vaste public de néophytes à la danse moderne. En 1987, au terme d'un conflit ouvert avec le nouveau directeur de *La Monnaie* Gérard Mortier, Béjart, en pleine tournée à Leningrad, décide de quitter Bruxelles. Comme la *Fondation Philip Morris* lui propose de venir s'installer en Suisse, à Lausanne où celle-ci est établie, Béjart dissout le *Ballet du XX^e siècle* et fonde, six semaines plus tard, une nouvelle compagnie, le *Béjart Ballet Lausanne*. Malade depuis plusieurs années, il est hospitalisé à l'hôpital universitaire de Lausanne, en novembre 2007. Il meurt dans la nuit du 22 novembre 2007 en présence notamment du poète belge François Weyergans. Incinéré, ses cendres seront dispersées, à sa demande, sur les plages d'Ostende en Belgique, son pays d'adoption.

spectacles de danses originaux et inattendus. Plusieurs fois, un car transporta étudiants et professeurs qui le souhaitaient pour aller découvrir les spectacles de Béjart au théâtre de la Monnaie ou au Cirque royal.



Maurice Béjart



Béjart au travail de mise en scène



Ballet du XXème siècle

Après 1967, Etienne Michaux et moi, respectivement titulaires des classes de Poésie et de Rhétorique, nous avons emmené nos élèves à Charleroi, au *Palais des Beaux Arts*, afin d'y assister à quelque spectacle classique.

Outre les activités culturelles, les activités sportives occupaient aussi quelques loisirs des élèves et des professeurs. Le football était privilégié. De fameux matchs ont opposé étudiants et enseignants, mais des rencontres entre étudiants d'établissements scolaires voisins passionnèrent aussi des spectateurs supporters acharnés. Dès le 13 octobre 1965, les élèves du Collège St-André d'Auvelais l'emportaient sur ceux du petit Séminaire de Floreffe et le 20 octobre, des jeunes footballeurs du Collège, par le score de 4-1, triomphaient dans le match qui les opposait à leurs professeurs pourtant délurés.

Fraternité et amitié professorales

La moyenne d'âge des enseignants du jeune Collège Saint-André était très basse. Pratiquement tous les laïcs venaient de terminer des études supérieures ; ils étaient encore célibataires. Plusieurs étaient hébergés à Auvelais dans un studio loué chez des dames accueillantes. Trois, puis quatre (avec l'arrivée de Robert Liégeois) jeunes prêtres constituaient, avec le Directeur et l'abbé Arnould, l'équipe sacerdotale au service du Collège ; leur âge les situait aux alentours des trente ans et même moins. Des connivences et des amitiés se sont tissées entre les prêtres et les jeunes laïcs fort disponibles. Ensemble, ils passèrent d'agréables moments de détente lors de compétitions de bowling, d'affrontements par jeux de cartes, de séances de cinéma ou de soirées festives passées dans un restaurant. Je me souviens particulièrement d'une fameuse soirée vécue à *L'Eau vive*, restaurant situé à Arbre dans un magnifique cadre champêtre. Nous étions le 20 janvier 1966 ; l'hiver sévissait ; les routes étaient glissantes. Mais cela n'a pas découragé Albert Arnould, Arthur Leroy, Michel Moncomble, André Detienne, Jean-Jacques De Witte, Robert Georges, Ghislain Cousin et moi-même d'affronter les intempéries, pour déguster un excellent repas et s'amuser en chantant *Les grands principes* de Guy Béart, avec l'accompagnement de Jean-Jacques à la guitare. Mon agenda de 1966 a retenu une soirée passée à Fosses, au *Vieux Moulin*, en compagnie d'Etienne Michaux, Jean-Jacques De Witte, Robert Georges, Michel Moncomble, Albert Arnould, Léopold France et son épouse Gaby.



Restaurant *L'Eau vive* (aujourd'hui)

Dans les années qui suivirent, l'équipe des professeurs s'étoffa. Des célibataires s'engagèrent dans la grande aventure du mariage. Des familles s'enrichirent de merveilleux enfants. Mais rien n'arrêta l'amitié entre les professeurs dynamiques et jeunes encore pendant longtemps. Des soirées de détente furent organisées dans des locaux du Collège. Un beau soir, elles prirent le nom de « *Hot-dog Night* » en raison d'un petit pain saucisse dégusté ce soir-là. On riait, on chantait. Certains s'y entendaient pour raconter des histoires amusantes et amener quelque surprise. Il me revient en souvenir un de ces moments particulier, inoubliable. Un jeune professeur commençait alors sa carrière au Collège. Alain Boxus enseignait les langues modernes. Il était encore célibataire. Au cours d'une soirée de détente, une idée géniale jaillit dans la tête d'Albert Arnould qui n'en manquait pas. Elle fut discrètement communiquée aux participants de la fête, sauf à notre ami Alain. A un certain moment, l'animateur André Badart se lève et demande le silence. « *Le moment est venu, annonce-t-il, d'aller revêtir nos déguisements, afin de participer au concours traditionnel...* » Etonné, Alain Boxus qui était mon voisin me demande des explications. Je lui réponds que chacun a choisi et préparé un accoutrement original pour amuser la galerie. « *Mais, objecte-t-il, je n'ai été prévenu de rien... Je ne dispose donc d'aucun déguisement !* » « *Qu'à cela ne tienne, cher Alain, lui dis-je, dans la cave du Collège se trouve une malle remplie de vêtements de théâtre appartenant à l'abbé Jacques Detienne. Je t'emmène dans ce lieu secret et tu feras ton choix...* » Ainsi fut fait. Alain choisit un costume original de marin, comme en portaient parfois jadis les enfants et les adolescents. Nous montons dans mon appartement et j'invite Alain à s'installer dans mon bureau, afin de revêtir son bel uniforme, tandis que moi, dans ma chambre à coucher, j'irai retrouver une vieille soutane en souvenir du passé. Rapidement, je crie à mon ami que je redescends dans le local de fête. Tous les participants de la soirée y sont d'ailleurs restés et nous attendent. L'éclairage du local est éteint. Quand notre marin se présente avec une certaine fierté, on allume les projecteurs improvisés pour mettre en valeur le jeune professeur qui prend conscience de sa situation ridicule, en tout cas, amusante pour l'assemblée. Nous l'applaudissons et il retrouve le sourire et la bonne humeur...



Quelques participants aux fameuses soirées « *Hot-dog Night* »

Avec l'augmentation du nombre de professeurs, bientôt, une « amicale » se créa. Un comité était chargé de l'animer en mettant sur pied des soirées de détente, comme celle, plus tard, de la Saint-Nicolas, lorsque des enfants vinrent égayer les familles membres de l'« *Amicale des Profs* ».



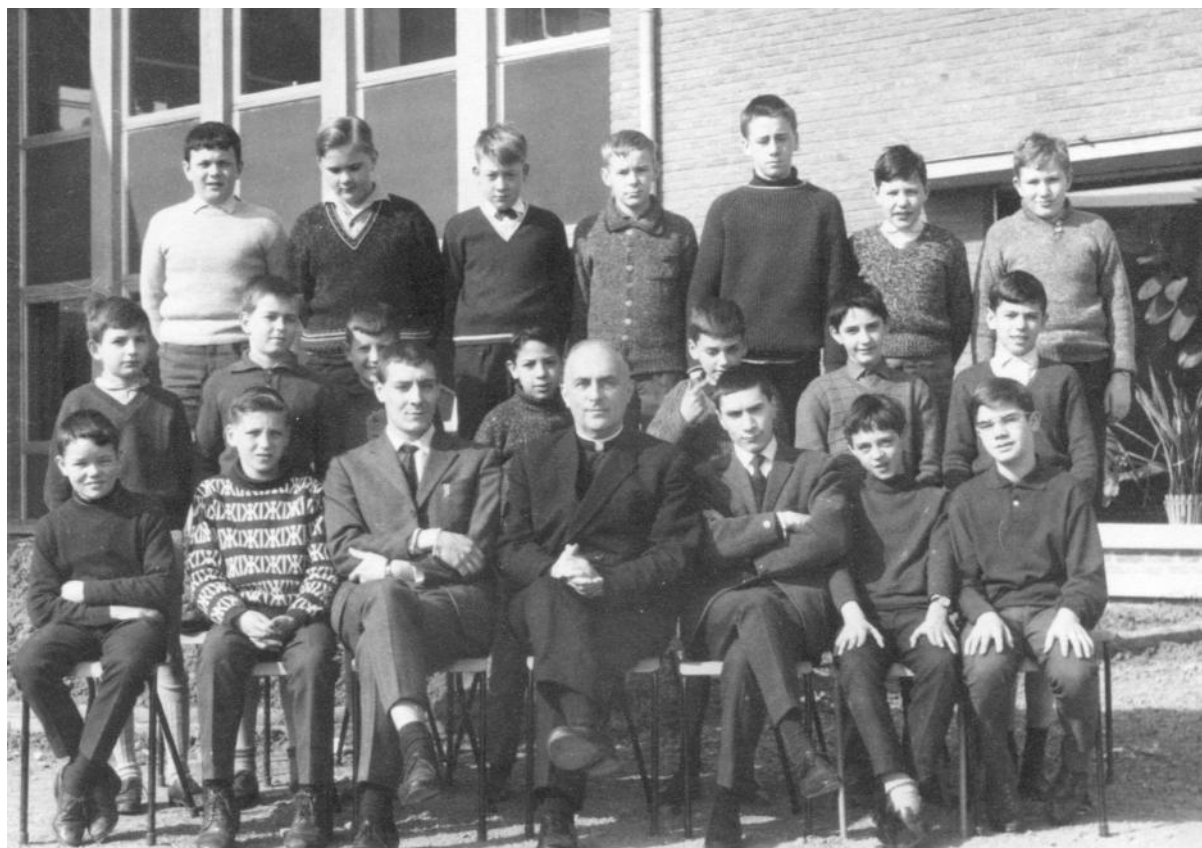
L'Amicale lors d'une soirée dans une salle paroissiale



Au milieu de la ronde : Etienne Michaux (heureusement encore célibataire) embrasse une participante à la fête.
 Au milieu de la ronde : René Forthomme (heureusement en cravate) embrasse l'épouse du professeur Emile Georis (+).

L'équipe des prêtres était très solidaire. Michel Moncomble et moi, les deux « bleus », nous fûmes magnifiquement intégrés, grâce aux initiatives d'Albert Arnould. Dès nos premières rencontres, Albert nous avait invités à l'appeler par son prénom. J'avais côtoyé Arthur Leroy au séminaire. Il était à peine plus âgé que moi et que Michel. Quant à Albert, il disposait de son bureau et de sa chambre à coucher dans le même petit couloir que nous, Michel et moi. Souvent, le soir, il s'absentait pour participer à quelque réunion ou pour aller saluer sa maman, ses trois sœurs et son frère célibataires qui habitaient ensemble dans les beaux bâtiments du « *Chapitre* » à Fosses-la-Ville. Quand il rentrait au Collège, quelle que soit l'heure, il criait dans le couloir de nos appartements : « *C'est l'heure de la bière !* ». L'abbé Woitrin était au lit depuis longtemps et sa surdité l'empêchait d'entendre l'invitation. Michel et moi ne pouvions échapper à y répondre. Nous y répondions d'ailleurs avec joie et empressement, même si, de temps en temps, Albert nous tirait de notre lit. Nous passions encore quelques moments nocturnes fraternels et amusants, en dégustant une bonne bière, chez l'un des trois comparses.

Régulièrement, les cinq prêtres se déplaçaient pour une rencontre d'amitié. Le 14 octobre 1965, tous les prêtres du Collège passent une agréable soirée chez Jean Leroy et son épouse à Beaumont. Jean, frère d'Arthur, est éducateur au Collège. Pendant le congé de Toussaint, le 3 novembre après-midi, voici l'équipe des prêtres à Tohogne, chez mes parents. Après la visite de l'église romane du XI^{ème} siècle, nous soupions ensemble grâce aux talents culinaires de maman. Le 9 novembre, avec le doyen d'Auvélais Jean Gilson, les prêtres du Collège sont accueillis chaleureusement par les parents de Michel Moncomble à Gembloux.



L'abbé Jacques Woitrin parmi de jeunes élèves du Collège St-André (futurs Rhétoriciens en 69-70). A sa droite, Jean-Jacques De Witte, professeur de latin et français ; à sa gauche, Léopold France, professeur de langues modernes.

Changement de Directeur

Hélas, le 10 novembre, nous apprenons que l'abbé Woitrin quitte le Collège pour aller se reposer. Son état général de santé est bon, mais, depuis un certain temps déjà, une grave surdité l'a frappé, en raison d'une prescription médicale contre-indiquée. Ce handicap s'accroît et le verdict de plusieurs spécialistes de l'audition est sans contestation possible : la progression de la maladie est irréversible et il n'est pas alors possible d'atténuer la surdité par un appareil adapté. Dans ces conditions difficiles, il devenait presque impossible au directeur du Collège de poursuivre sa mission. Ses visites dans les classes, ses participations à des réunions, nombreuses et importantes, devenaient des moments de calvaire. L'abbé Jacques Woitrin ne rentrera au Collège que le 9 décembre et le dimanche 30 janvier 1966, nous apprenons qu'il a démissionné de sa fonction de directeur. Il est remplacé par l'abbé Jacques Detienne, à ce moment-là, professeur de poésie au petit Séminaire de Floreffe. Le lendemain, Jacques Woitrin vient présenter son successeur aux professeurs et aux élèves. La tristesse envahit ceux-ci et les employés et employées du Collège, dont Madame Germinal et son mari, dévoués concierges habitant la petite maison adjacente à l'école. Les parents des élèves seront aussi bouleversés par la pénible nouvelle du départ du fondateur et premier

directeur de Saint-André. Le samedi 12 février, une manifestation de reconnaissance à l'abbé Woitrin est organisée. Elle réunit professeurs et élèves. Jean-François Scheffers élève de troisième latine et Robert Georges professeur de sixième et pionnier au Collège rendent hommage au Directeur, au nom des étudiants et des professeurs. En reconnaissance et en souvenir, Jacques Woitrin reçoit une statue en bois réalisée par le sculpteur Wiame. Elle représente, bien sûr, saint André, un apôtre de Jésus et protecteur du Collège.

Les fancy-fair, "Joyeuses St-André"

En novembre 65, malgré l'absence du directeur, la grande fancy-fair du Collège eut lieu le samedi 27 et le dimanche 28 novembre. Ces dates étaient choisies en raison de la proximité de la fête de saint André fixée au 30 novembre, d'où le nom de *Joyeuse Saint-André* donné à cette fête qui se renouvellera pendant plusieurs années. Mais, dans les années qui suivirent, les dates de la fancy-fair furent avancées plus tôt en novembre, pour des raisons pratiques. En 1965, la reine Elisabeth de Belgique s'est éteinte le 23 novembre au château de Laeken. La Belgique entière était plongée dans le deuil par la mort d'une grande dame. Afin de partager ce deuil, les responsables de la fancy-fair supprimèrent la diffusion de la musique par les haut-parleurs placés sur les murs extérieurs du Collège. Comme ce sera le cas les années ultérieures, en 65, de nombreux bénévoles parmi les professeurs, les élèves et leurs parents s'engageaient pour animer cette vaste fancy-fair qui s'étalait sur deux journées et se déployait dans plusieurs locaux du Collège. Personnellement cette année 65, j'avais préparé un temps de variété qui s'est déroulé dans la grande salle de jeu qui servait aussi de réfectoire. Mon ami magicien Raynaldi s'y est produit le samedi soir. Mais, Jean-Pierre Talbot était l'invité vedette du spectacle du dimanche. Jean-Pierre Talbot était alors instituteur et venait d'incarner, deux fois, le personnage de Tintin au cinéma. Il était né à Spa le 12 août 1943. Durant son adolescence, alors qu'il est moniteur de sport sur une plage d'Ostende, Jean-Pierre Talbot est remarqué par Jacques Van Melkebeke¹¹⁵ pour sa ressemblance physique avec Tintin. On le présente donc à Hergé, avec qui il sympathise immédiatement. Puis il tourne *Tintin et le Mystère de la Toison d'or* en 1961 sous la direction de Jean-Jacques Vierende¹¹⁶ et *Tintin et les Oranges bleues* trois ans plus tard sous la direction de Philippe Condroyer¹¹⁷. Jean-Pierre Talbot devient dès lors une sorte de vedette qu'on aime rencontrer. Il est simple, souriant et accessible. J'avais appris qu'il allait se produire à la fancy-fair paroissiale de Bouge, le dimanche 7 novembre après-midi. Je me rendis à cette fête pour y rencontrer Tintin qui avait volontiers accepté d'être des nôtres à la fancy-fair du Collège Saint-André, le dimanche 28 novembre à 14 h 30. A cette occasion, par l'intermédiaire des instituteurs de l'école primaire paroissiale des garçons, nous avons proposé aux enfants de se présenter à Jean-Pierre Talbot déguisés en un personnage des aventures de Tintin. Un jury devait désigner le garçon le plus ressemblant au personnage qu'il voulait représenter. Ce fut le petit Benoît

¹¹⁵ Jacques Van Melkebeke (12 décembre 1904 - 8 juin 1983) était un peintre, journaliste, écrivain, et scénariste de bande dessinée belge. Ami d'Hergé, il participa de manière officieuse à l'élaboration de certains scénarios des aventures de Tintin et fut, pendant un certain temps, rédacteur en chef du journal *Tintin*.

¹¹⁶ Jean-Jacques Vierende est un réalisateur et metteur en scène français né à Courbevoie le 31 janvier 1921 et décédé le 18 juin 2003.

¹¹⁷ Philippe Condroyer est un réalisateur et scénariste français de cinéma et de télévision né le 3 mai 1927 à Paris. En 1967, un troisième volet dans lequel J.-P. Talbot devait à nouveau incarner le célèbre reporter fut prévu puis annulé. Jean-Pierre Talbot ne fait alors plus aucune tentative dans le milieu du cinéma et suit une carrière professionnelle dans l'enseignement. Il devient directeur de l'« école libre Roi Baudouin » de Spa (Belgique), avant de prendre sa retraite. (Wikipédia, Jean-Pierre Talbot. http://fr.wikipedia.org/wiki/Jean-Pierre_Talbot)

Rochus (oui, actuellement, le tonton des deux tennismen, Christophe et Olivier !) qui remporta ce concours. Le petit blond à la houppe aurait pu prétendre, lui aussi, un peu plus tard, à l'incarnation du rôle de Tintin dans une production cinématographique...



Jean-Pierre Talbot dans le rôle de Tintin dans le film « Les oranges bleues » (1964)



Collège Fancy-fair 1965 : Je dialogue avec Jean-Pierre Talbot... Celui-ci remet le prix au petit Tintin Benoît Rochus

Le folder d'invitation à la fancy-fair 1965 (voir ci-dessous) est indicateur de l'importance et de la diversité des animations de ce grand rassemblement des professeurs, des élèves et de leurs parents, de tous les amis du Collège St-André. Pendant plusieurs années, Jean Fahy, musicien réputé et père de Didier, élève au Collège, anima les soirées festives et dansantes avec son ensemble. Bientôt, son fils Didier, créa un « *Bar de jazz* » dans les locaux des classes jumelles de Poésie et Rhéto. André Scorniciel, ancien mineur et père d'un élève, Michel, monta et anima un tir « aux pipes » qui rencontra un grand succès pendant de nombreuses années. Au fur et à mesure que les étudiants du Collège ont « vieilli », ils ont pris en charge l'organisation d'activités à la fancy-fair. C'est ainsi que naquit le « *Bar des jeunes* », installé dans le hall d'entrée de l'école et animé par des musiciens élèves du Collège ou leurs amis. Lors d'une fancy-fair, un mur entier de ce bar fut décoré de cravates récoltées par les rhétoriciens dans leurs familles. Un auto scooter et des carrousels pour les enfants ont progressivement envahi la cour du Collège. Dans le sous-sol de l'école, accessible depuis le grand hall, Léopold France, sa femme Gaby et leurs complices ont tenu, pendant plusieurs années, un bar décoré chaque fois sur un thème différent. Il y régnait une ambiance particulière et feutrée qui attirait un public nombreux, jusqu'aux petites heures du matin. J'y

ai souvent terminé les nuits avec des amis résistants... En 1966, mon beau-frère Georges avait remobilisé un groupe d'anciens musiciens de l'harmonie pour constituer un orchestre Oberbayern. Cet orchestre vint animer une après-midi dans la grande salle. Mes parents étaient présents avec des proches et des amis.

Le Comité scolaire
Le Corps professoral
Les élèves du Collège Saint-André

*vous invitent cordialement à passer
avec eux une*

JOYEUSE SAINT-ANDRÉ

les samedi et dimanche 27 et 28 novembre 1965.

De la part de

Collège Saint-André, 22, rue des Auges, Auvelais. — C.C.P. 9442.29 — Tél. : 77.32.52.

DIMANCHE

11 h. — : Apéritif.
A partir de 12 h. 30 : Dîner « Au restaurant des Gourmets ».
De 13 h. 30 à 20 h. : Orchestres des jeunes
« Les Diables Rouges » — « Les Sarthos »

14 h. 30 : **TINTIN** en personne.
Grand concours de travestis inspirés des aventures
de Tintin — Dédicaces.

16 h. 30 : Démonstration de **JUDO** par le Judo-Club de la
Maison des Jeunes de Taminés-Ailoux.

18 h. — : **VARIETES**
— **JEAN-PIERRE**, l'imitateur de qui vous savez...
— **FERNANDO**, animateur, présentateur.
De la joie, du rire, de la fantaisie, de la magie.
— **JOE ROSE** « Le Roi des jongleurs comiques »,
Vedette des plus grands cirques d'Europe.
Du fou-rire, de l'adresse.
Artiste de renommée internationale.

A partir de 19 h. : Buffet froid et frites - Boissons chaudes.
Dès 20 h. : **Jean FAHY** et son ensemble, avec le concours
du guitariste-chanteur **Roger MAUFORT**.

Programme

S A M E D I

De 17 h. à 20 h. 30 : Orchestres des jeunes
« Les Diables Rouges » — « Les Sarthos »

17 h. 30 : Jeux d'expression par les élèves du Collège.

18 h. 30 : **VARIETES**
— **Philippe MAUGIS** de « l'Ancienne Belgique »,
Chanteur, animateur, présentateur.
— **Robert MAYNARDI** et ses colombes mysté-
rieuses, le spécialiste de l'illusion animale.
Fakir, illusionniste, prestidigitateur, hypno-
tiseur.
— et... **Madame PAOLA**.

A partir de 19 h. : Souper « Au restaurant des Gourmets ».
Dès 20 h. 30 : **Jean FAHY** et son ensemble.

(Programme du dimanche au verso)

- ★ **Rallye Automobile** : avec la participation du R. A. C. B., de Via Secura
et des cigarettes Saint-Michel.
En plus du plaisir de la compétition, de beaux prix à gagner.
Départ : dimanche 28 : 13 heures 30.
- ★ **Bar — Restaurant — Pâtisserie** : Dans nos nouveaux locaux plus
vastes et... mieux distribués.
- ★ **Variétés** : Du rire, de l'émotion, de la musique, de l'inattendu, de l'ori-
ginal et bien d'autres choses encore.
- ★ **Attractions — Stands — Cinéma comique** :
De quoi vous divertir à **TOUS LES AGES**.
- ★ Et pour les soirées : l'ensemble **Jean FAHY**.

Si vous ne pouvez pas être des nôtres, mais désirez cependant manifester votre
sympathie au Collège, nous nous permettons de vous signaler au C.C.P.
Collège Saint-André, Auvelais 9442.29.



Groupe Oberbayern de Tohogne





Mes parents, des proches, le directeur de la laiterie de Tohogne



A table, en famille : maman, papa et moi



Mon ami magicien, Raynaldi et ses colombes



Francis Patris (Rhéto 68 +) dans un skecht lors d'une fancy-fair



Bar des jeunes décoré de cravates



L'orchestre improvisé par des élèves

Fin du Concile et ses répercussions en Basse-Sambre

Et, pendant ce temps-là, à Rome, se déroulait et se terminait bientôt, le 8 décembre 1965, la quatrième et dernière session du concile Vatican II ¹¹⁸.

Le concile Vatican II a ouvert de nombreuses portes, en présence, pour la première fois, de délégués protestants, anglicans, orthodoxes et d'autres confessions chrétiennes. Une page

¹¹⁸ J'ai longuement évoqué le travail conciliaire dans le chapitre 5 de *Tout est grâce !* intitulé : *Louvain (Faculté de théologie) – Concile Vatican II (1962-1965)*. Voir particulièrement les pages 210-215.

nouvelle s'ouvre dans l'histoire de l'Eglise. Ce concile a duré trois ans. Traditionalistes et évêques d'ouverture se sont affrontés et ces derniers l'emportent. La vingtaine de documents adoptés à la fin des débats signent l'entrée de l'Eglise, jusqu'ici intransigeante et fermée, dans le monde moderne : une Eglise plus militante au service de l'homme démuní, plus accueillante aux transformations du monde, ouverte à la liberté de conscience et aux autres confessions, moins arrogante et plus engagée dans son temps.

Les travaux du concile, et surtout, la façon dont ils se déroulent dans un esprit d'ouverture ont des répercussions sur l'ensemble de l'Eglise et la vie des chrétiens, laïcs et prêtres. Certes, petit à petit, les nouvelles pratiques liturgiques font leur apparition, se répandent et s'imposent, sauf chez des chrétiens conservateurs dont certains résisteront jusqu'au schisme, comme les disciples de Mgr Marcel Lefèvre, par exemple. Mais, avant même le vote final et la publication des grands textes conciliaires, un esprit de contestation et de réforme se répand presque partout dans l'Eglise. Ce « mouvement » incontrôlable et puissant engendrera de nombreuses transformations dans la pratique pastorale, dans un plus grand respect des laïcs et de leurs responsabilités, dans une volonté d'incarner davantage l'esprit de l'Evangile dans les réalités humaines diverses. Ce « mouvement » a sans doute aussi engendré des réactions parfois excessives et il a ainsi provoqué l'inquiétude chez certains responsables et certains théologiens dans l'Eglise. Quelques-uns de ceux-ci, qui avaient pourtant joué un rôle d'ouverture et de changement au concile, poussés par la crainte d'excès réformateurs, se sont repliés sur des positions classiques qui leur semblaient, tout à coup, plus sûres, en tout cas, plus sécurisantes.

Dans les années conciliaires et après le concile encore, la Basse-Sambre et le doyenné d'Auvélais en particulier avaient la chance d'être animés par un clergé encore jeune, nombreux et dynamique. Toutes les paroisses possédaient un curé. De nombreux vicaires, une quinzaine, collaboraient avec eux. Trois vicaires exerçaient leur ministère dans la paroisse d'Auvélais-Centre ; les paroisses de Jemeppe-sur-Sambre et de Tamines-St-Martin étaient desservies par deux vicaires et de nombreuses paroisses connaissaient encore un vicaire (La Sarthe, Spy, Mornimont, Ham-sur-Sambre, Moustier-sur-Sambre, Arsimont, Falisolle, Tamines-Alloud, Moignelée et Velaine-sur-Sambre). Tous ces prêtres, animés par le doyen Jean Gilson, se réunissaient régulièrement pour échanger sur les problèmes pastoraux mis au grand jour par la récente « mission régionale », pour examiner les perspectives nouvelles ouvertes par les réformes liturgiques décidées au concile, pour réfléchir sur la signification de la conversion pastorale et évangélique à laquelle tous les chrétiens et les prêtres en particulier étaient invités par ce concile. Les prêtres se retrouvaient aussi pour vivre un approfondissement spirituel au cours de recollections, souvent animées par des religieux ouverts et dynamiques. Des communautés religieuses proches du doyenné d'Auvélais accueillait ces temps de réflexion, de partage et de prière : l'abbaye bénédictine masculine de Maredsous, celles, féminines, de Maredret ou d'Ermeton-sur-Biert, la communauté des pères assomptionnistes vivant dans l'ancienne abbaye de Brogne à Saint-Gérard, ou encore, dans le même village, le Prieuré des Bernardines.

Les vicaires du doyenné d'Auvélais se retrouvaient chaque semaine, le mardi. Chaque vicaire avait son tour pour accueillir ses confrères et amis. Les plus jeunes prêtres du Collège dont j'étais s'insérèrent dans l'équipe des vicaires qui furent donc parfois accueillis à Saint-André. Les échanges étaient intéressants, souvent vifs et passionnés sur les urgences pastorales et les réformes nécessaires à mettre en route, ou aussi, sur les interpellations prévues pour les prochaines assemblées avec les curés dont l'ensemble était moins homogène que le groupe des vicaires. Il était traversé par des tendances plus conservatrices. Les réunions vicariales se

terminaient par une tasse de café accompagnée d'un morceau de tarte ou de quelque pâtisserie. Chaque année, les vicaires vivaient un camp de plusieurs jours à La Forêt, dans la vallée de la Semois. Ils en parlaient avec beaucoup d'enthousiasme et de joie. Des curés rejoignaient les vicaires après quelques jours. Je n'ai jamais eu le plaisir et vivre cette intéressante expérience de fraternité...



La belle vallée de la Semois

Dans la paroisse St-Victor à Auvelais, le doyen Jean Gilson tenait absolument et fermement à mettre progressivement en œuvre les réformes liturgiques proposées par Vatican II. Il dut parfois faire front contre des résistances, dont, particulièrement, celle de son organiste et chef de chorale qui s'opposait à l'introduction des chants en français au cours des messes dominicales, au détriment, bien sûr, des traditionnelles partitions en grégorien. D'autre part, sur le plan pastoral, il dut aussi affronter des tensions provoquées par des différences sociales importantes. A l'époque, on considérait qu'Auvelais était dominé par une bourgeoisie bien pensante constituée par des personnes exerçant des professions libérales ou placées à la direction de certaines entreprises. D'autre part, le monde ouvrier était encore très fourni et proférait souvent des revendications concernant ses conditions de travail ou sa rémunération. Jadis, un peu plus tôt dans le temps, les tensions sociales s'identifiaient presque à des oppositions religieuses. Les calotins étaient du côté des riches et des patrons. Les ouvriers et les plus pauvres militaient dans des organisations souvent opposées à l'Eglise. Plusieurs institutions incarnaient ces oppositions, comme les boulangeries concurrentes, la boulangerie liée à la Maison du Peuple et celle du Bon Pain créée volontairement pour faire front à la première. Une autre opposition politico-religieuse s'exprimait curieusement dans des bâtiments et des institutions concurrentes : les cathos opposés aux « libéraux ». Sur la grand-place d'Auvelais, qui s'étend devant l'église St-Victor, deux salles de concert et de cinéma comportant aussi un café représentaient deux tendances socio-religieuses : *l'Harmonie* et *la Renaissance* qui hébergeaient chacune leur fanfare. Ces deux bâtiments existaient encore dans les années 65-75. Ils furent démolis, plus tard, pour permettre la construction d'une grande surface commerciale. Politiquement, la Basse-Sambre n'était pas encore régie par des majorités socialistes absolues. A Tamines, un bourgmestre *P.S.C. (Parti social chrétien)*, André Mathelard dirigeait la commune. A Auvelais, dans un premier temps, un bourgmestre socialiste Ferraille avait fait alliance avec des conseillers communaux affiliés au *P.S.C.*, avant que le docteur Debin étiqueté *P.S.C.* ne devînt lui-même bourgmestre. Ce n'est qu'après la fusion des communes, effective au 1^{er} janvier 1977, que les majorités socialistes s'imposèrent dans les deux communes faisant partie désormais du doyenné d'Auvelais : Sambreville où les socialistes, depuis cette fusion, détiennent des majorités absolues et Jemeppe-sur-Sambre où les socialistes durent souvent faire alliance avant d'être, récemment, écartés du pouvoir.

Dans la communauté paroissiale d'Auvelais-Centre, le monde ouvrier était particulièrement représenté par la *J.O.C. (Jeunesse ouvrière chrétienne)* et par un mouvement d'adultes très

dynamique, les *Equipes Populaires* ¹¹⁹. Pendant mon séjour au Collège St-André, un jeune prêtre, Joseph Adam, fut aumônier des mouvements ouvriers. Il fut aussi vicaire à Velaine-sur-Sambre et, ensuite, à Auvelais. Il était un ardent défenseur de l'identité du monde ouvrier et de ses revendications. Lors d'assemblées paroissiales créées dans la foulée de la mission régionale et du concile, les représentants des *Equipes Populaires* et leur aumônier intervenaient régulièrement pour critiquer certaines situations jugées comme discriminatoires dans la paroisse elle-même. D'autre part, ils réclamaient des célébrations eucharistiques adaptées au monde ouvrier, sensé ne pas se sentir à l'aise dans les célébrations trop classiques de la paroisse. Ils finirent par obtenir des célébrations particulières rassemblant des membres de leurs équipes et célébrées dans la chapelle adjacente à l'école primaire paroissiale du quartier de Seuris. L'abbé Jean Gilson a dû jongler avec toutes ces tensions, ces récriminations et ces revendications. L'abbé Joseph Adam, lui, a quelquefois scandalisé l'un ou l'autre paroissien par des propos qu'il estimait déplacés et exagérés en se prétendant évangélistes.

Personnellement, je ne participais pas à ces assemblées, mais j'en avais des échos lors des réunions des vicaires, lors des apéros dominicaux chez le doyen et, bientôt, dans mes engagements au sein des *Equipes Notre-Dame* et d'une équipe d'A.C.I. ¹²⁰ (*Action Catholique des milieux indépendants*) composée uniquement d'hommes.

Mes engagements en dehors du Collège

Dans le doyenné d'Auvelais, les *Equipes Notre-Dame* venaient d'apparaître. A Auvelais, la première équipe regroupant cinq ou six couples de personnes mariées et encore jeunes était née récemment. Le vicaire Louis Latour en était devenu l'aumônier, appelé « *Conseiller spirituel* » dans les *Equipes Notre-Dame*. Le mouvement des *Equipes Notre-Dame* était né en France. Il se répandait dans le monde entier, particulièrement en Belgique. Le mouvement très structuré voulait apporter aux couples chrétiens le support d'une communauté amicale de partage et de prière, en même temps que celui de propositions concrètes de démarches personnelles, en couple ou en équipe. Le Père Henri Caffarel en est le fondateur et l'animateur international influent et vénéré par les membres des équipes. Les *Équipes Notre-Dame* sont nées en 1938, après que quelques couples, mariés depuis peu, font le constat qu'avec leurs enfants, leur travail, leurs engagements, il n'arrivent pas à progresser dans leur foi et dans leur couple. En ayant parlé au père Henri Caffarel, celui-ci leur propose de mettre en place des réunions mensuelles, avec ces couples et lui-même, pour se donner les moyens d'avancer spirituellement malgré le tourbillon de la vie quotidienne. Rapidement, cette expérimentation prend corps et de nombreuses équipes se sont constituées en suivant cet exemple. Des outils

¹¹⁹ Voici comment, aujourd'hui, les *Equipes Populaires* se présentent : « Les *Équipes Populaires* sont un mouvement d'éducation permanente qui rassemble une centaine de groupes locaux. Les projets développés par ces groupes visent à exprimer, analyser, dénoncer les injustices et les inégalités et à déboucher sur des propositions concrètes de changement. Le mouvement coordonne également l'action des groupes sur des thématiques spécifiques telles que la consommation, la citoyenneté communale, l'immigration, l'énergie... »

¹²⁰ Fondée par le cardinal Mercier en 1913, la *Fédération des Femmes Catholiques Belges* (F.F.C.B.) prend le nom d'*Action catholique des milieux indépendants* en 1961. Au début de 1958, une branche masculine s'est créée au sein de l'association, qui s'implante rapidement à Bruxelles et dans les diverses régions de la partie francophone du pays, avant de fusionner avec la branche féminine en 1963. En 1986, l'A.C.I. prend le nom d'« *Agir en chrétien aujourd'hui* », sans pour autant modifier son sigle. Ses buts sont l'évangélisation des milieux indépendants (classes moyennes, bourgeoisie, aristocratie) considérés du point de vue culturel et non économique. Ses moyens sont la méditation de l'Évangile, la révision de vie, l'enquête et des campagnes annuelles.

sont mis en place, puis un mouvement, une charte, une revue... Aujourd'hui, près de 60.000 couples progressent sur ce même principe en équipe, dans le monde entier.

Le 28 février 1966, une réunion d'information sur les équipes de foyers Notre-Dame est organisée à Auvelais par un couple responsable dans l'équipe de secteur de la région de Namur, Monsieur et Madame Secheyde de Temploux. Des couples susceptibles d'être intéressés par le mouvement sont invités à la soirée. J'y suis présent aussi. On me propose de devenir *conseiller spirituel* d'une future équipe de foyers. Au mois de mars, une équipe était constituée. Elle comportait six couples ¹²¹ et fut baptisée « Auvelais 2 » pour la distinguer de la première équipe dénommée « Auvelais 1 ». Plus tard, les équipes « Auvelais 3 » et même « Auvelais 4 » seront créées. Pendant quelques mois, un couple membre d'Auvelais 1 accompagnera l'équipe d'Auvelais 2, afin d'initier ses membres à l'esprit et aux pratiques du mouvement des *Equipes Notre-Dame*. Ainsi Guy et Lucienne Lorge furent notre « *foyer pilote* » et, après leur mission d'accompagnement, ils restèrent un foyer ami, régulièrement invité à participer aux nombreuses et délassantes « *réunions d'amitié* ». Chaque réunion d'équipe se déroulait dans la maison d'un des couples qui accueillaient en alternance. Une « *réunion préparatoire* » avait lieu chez le couple chargé de l'accueil ce mois-là. Le 25 mars 1966, une première « *réunion préparatoire* » eut lieu chez ceux que j'appelais encore « Monsieur et Madame Delvaux » avant de les appeler bientôt Léon et Anne-Marie. Monsieur et Madame Lorge, alias Guy et Lucienne animaient cette préparation de la réunion plénière qui eut lieu le 29 mars. Les réunions mensuelles comportaient un temps pour le repas. Dans notre équipe, chaque couple apportait des tartines ; l'aumônier, célibataire, était dispensé de cette corvée. Il profitait des tartines des autres ! Celles-ci étaient déposées sur des plats disposés sur la table autour de laquelle tous les membres de l'équipe étaient rassemblés. Chaque tartine comportait une surprise pour celui ou celle qui avait posé la main dessus : confiture ? jambon ? sirop de Liège ? ou que sais-je encore ! Les nouvelles du mois circulaient pendant le repas. Un temps de prière succédait au repas, suivi d'un bref partage concernant le vécu de chacun pendant le mois écoulé et d'un partage plus long concernant le thème choisi et les questions qui, généralement, avaient été posées à la réunion précédente et auxquelles les couples avaient répondu par écrit... Mais d'autres occasions que les réunions mensuelles permettaient à ces couples de se retrouver, cette fois avec les enfants, du moins les plus jeunes. Les « *réunions d'amitié* » furent nombreuses au cours des années : participation, en commun, à la fancy-fair du Collège ou à celle de la paroisse, balade à la citadelle de Namur, fêtes familiales de professions de foi des enfants et même, une fois, à l'occasion d'un baptême, celui d'Yves chez Léon et Anne-Marie Delvaux.



Des membres de l'*Equipe Notre-Dame Auvelais 2* au repas de la fancy-fair du Collège St-André en novembre 1966

¹²¹ La composition de l'équipe Auvelais 2 a évolué avec le temps. Des couples ont quitté l'équipe. De nouveaux couples s'y sont adjoints. Elle se réunira jusque dans les années 85. Plusieurs anciens membres sont décédés. En souvenir des bons et riches moments vécus ensemble, je retiens les noms des premiers couples : Léon et Anne-Marie (+) Delvaux, Jules (+) et Andrée Lecomte, Joseph (+) et Anne-Marie Massart, Robert et Odette Pietquin, Henri (+) et Laure (+) Pluquet, Emile (+) et Christiane (+) Thibaut. Nous ont rejoints plus tard : Jean et Gilberte (+) Mignolet, Claude et Janny Brichart, Jean-Marie et Arlette Steinier.

Les jeunes équipes de la Basse-Sambre faisaient partie du *secteur* de Namur qui organisait des rencontres régulières des « *conseillers spirituels* », afin de faire le point sur la vie des équipes. Les responsables de ces équipes étaient élus annuellement. Ils étaient aussi réunis régulièrement en secteur. Bientôt, dans les doyennés d'Auvélais et de Fosses-la-Ville, les *Equipes Notre-Dame* furent assez nombreuses pour qu'on crée un nouveau secteur plus rapproché, afin de leur permettre de communiquer plus facilement entre elles : le secteur de la Basse-Sambre fut créé. A plusieurs reprises, il mit sur pied des rencontres de tous les membres des diverses équipes du secteur. Au niveau national, une équipe responsable organisait des rassemblements de délégués des équipes de la partie francophone de Belgique. Ceux-ci étaient accueillis dans un foyer de l'endroit choisi pour recevoir ces délégués. Des réunions particulières d'Equipes Notre-Dame étaient proposées aux délégués, sur le modèle des réunions traditionnelles qu'ils connaissaient. Je rends grâce au Seigneur pour tout ce qui a été vécu dans *l'Equipe d'Auvélais 2* : les temps forts de partage et d'amitié, les moments de joie et de détente, mais même aussi les circonstances d'épreuve ou de crise dans un foyer qui suscitaient grande solidarité et encouragement fraternel...

A partir d'octobre 1966, j'ai vécu une nouvelle expérience en devenant aumônier dans une équipe d'A.C.I. uniquement constituée par des hommes, essentiellement, des médecins et des ingénieurs travaillant surtout dans les usines Solvay à Jemeppe-sur-Sambre. Dans la note 7 à la page 22 du présent chapitre, j'évoque la création et le développement de l'A.C.I. Un mouvement unique regroupe des équipes masculines et des équipes féminines. Dans les années 60, en Basse-Sambre, deux équipes sont créées : l'une regroupe des dames, l'autre des messieurs. Mais bientôt, sous la pression des aspirations du temps, une équipe mixte est créée dans le doyenné d'Auvélais, avec la bénédiction de Jean Gilson qui en sera l'aumônier. Ce fut la première équipe mixte de Belgique, avant que d'autres équipes semblables se multiplient.

L'abbé Jean Collin était vicaire à Jemeppe-sur-Sambre depuis 1954. En septembre 1966, il se préparait à devenir curé sous d'autres cieux. En Basse-Sambre, il était l'aumônier de l'équipe d'A.C.I. masculine. Confronté à son départ imminent de la région, il me propose de le remplacer dans son rôle d'aumônier d'A.C.I. J'accepte sa proposition et je le rencontre, afin d'être informé sur le mouvement et sur l'équipe qu'il accompagnait. Et, le 19 octobre 1966, je participe avec lui à la réunion qui se déroule au domicile du docteur Haumont, père d'un de mes élèves de l'époque, Francis. Ainsi, pendant plusieurs années, j'ai participé aux rencontres mensuelles de cette équipe où j'ai fait la connaissance d'hommes très engagés professionnellement et soucieux d'un approfondissement de leur regard humain et chrétien sur les événements du monde et les situations concrètes de la région. Dans mes agendas, je ne garde pourtant que peu de traces de mes expériences en A.C.I. Plus tard, quand je deviendrai doyen d'Auvélais, je retrouverai l'équipe composée par des femmes qui ont un peu vieilli et, en conséquence, se réunissent les après-midi. Je retrouve aussi l'équipe mixte constituée de personnes plus jeunes. Je deviendrai alors aumônier de ces deux équipes, succédant à Jean Gilson. L'équipe masculine avait disparu depuis longtemps...

Je l'ai dit plus haut, je passais un week-end sur deux au Collège et un autre dans ma famille. Quand je rentrais à Tohogne, je célébrais souvent la messe dans la chapelle de Warre. Mais à partir de novembre 1965 jusqu'en juillet 66, je fus appelé par l'évêché à seconder le vicaire de Barvaux, Jacques Stas. En effet, le doyen de Barvaux, André Seret, connaissait de graves problèmes de santé qui le rendaient souvent indisponible. Il n'était pourtant âgé que d'une cinquantaine d'années. Presque tout le travail pastoral reposait sur le vicaire et, en particulier, la prédication hebdomadaire aux quatre messes des week-ends. C'est ainsi que j'ai, très

souvent, assuré les prédications lors de ces messes. Le vicaire et moi nous nous répartissions la célébration des messes, mais le doyen voulait souvent en célébrer l'une ou l'autre, lui aussi. Ainsi, un samedi soir, celui-ci exigeait absolument de célébrer la messe, alors que son état mental était préoccupant et que son entourage le dissuadait. Dans la sacristie, je me rendais compte que le brave prêtre ne parvenait pas à revêtir les ornements. J'insistais donc calmement pour qu'il renonce à célébrer. Mais il refusa fermement. Au début de la messe, on récitait encore une prière de pénitence au pied de l'autel. Le prêtre s'exprimait en français. Mais, ce soir-là, le doyen ne parvenait pas à trouver les mots. Placé à son côté, je l'assistais comme je pouvais. Quand il entreprit la lecture de l'évangile, il bafouillait tellement que tout ce qu'il prononçait était incompréhensible. Un médecin présent dans l'assistance se leva, vint trouver gentiment le doyen et le convainquit de rentrer dans la sacristie et de se dépouiller des ornements. Il le reconduisit ensuite au presbytère et j'assurai le reste de la messe. Au mois de juillet, un nouveau doyen Joseph Dufey était nommé à Barvaux et l'abbé Seret se retira à Borlon avec sa vieille maman qui devait approcher l'âge de quatre-vingts ans.

Quand je restais les week-ends à Auvelais, je l'ai déjà signalé, il m'arrivait de célébrer dans la paroisse Saint-Victor, mais aussi dans des paroisses voisines, jusqu'à celle de Roselies dans le proche diocèse de Tournai. J'y remplaçais un prêtre que j'ai retrouvé, bien plus tard, dans le doyenné de Fosses où nous sommes tous deux retraités, lui à Sart-St-Laurent, moi à Saint-Gérard. Nous sommes amis et nous nous rencontrons assez souvent. Chaque année, avec sa famille, je participe à la fête de son anniversaire. Nous venons de célébrer le centième : Léon Goret se porte encore très bien, après un long ministère exercé pendant la guerre à Wanfercée-Baulet où il s'engagea dans la résistance et, après la guerre, à Roselies où il fut un infatigable bâtisseur au service de l'école primaire libre et de la paroisse. Son sens de l'accueil des hommes, des femmes, des enfants, sans distinction aucune, surtout pas celle de la religion, lui a procuré de nombreux amis, dont des musulmans que je connais et qui lui sont très reconnaissants pour les services qu'il leur a rendus.



L'abbé Léon Goret fêté par les autorités communales de Fosses nous salue sur le seuil de son domicile de Sart-St-Laurent, auprès de la fidèle et dévouée Akéla (Hélène)

A partir de septembre 1969, l'abbé Jacques Detienne et moi nous avons assumé le « vicariat dominical » dans le quartier de La Praile à Tamines-Alloux. L'essentiel de l'habitat de ce quartier populaire est constitué par des maisons construites jadis pour accueillir les familles de mineurs qui travaillaient sur le site du charbonnage Sainte-Eugénie, en particulier. Les responsables de ce charbonnage avaient même construit une grande chapelle pour servir d'église à la communauté chrétienne de la cité. A la fermeture du charbonnage, cette chapelle fut donnée à la paroisse de Tamines-Alloux. Un presbytère construit près de cette chapelle hébergea quelques religieux et un prêtre séculier desservant la paroisse. Lorsque nous avons assuré le service à La Praile, le presbytère était déjà détruit et, aujourd'hui, la chapelle est désaffectée pour raison de sécurité. Elle hébergea pendant plusieurs années les fameuses expositions de crèches du monde entier organisées par l'aumônier des Italiens de la région, Padre Nicola Iachini. Celui-ci qui a vécu 41 ans dans la Basse-Sambre va rentrer dans son Italie natale.

Dans la chapelle de La Praile, Jacques et moi célébrions la messe tous les dimanches et, un jour par semaine, le soir. Jacques célèbre encore dans ce village, mais dans le bâtiment de l'école primaire. Nous célébrions aussi baptêmes, mariages, enterrements et y visitions malades et personnes en difficulté. Une famille nous accueillait particulièrement et chaleureusement lors de nos passages dans le quartier : Franz et Andrée Lo Iachono. Le sourire de Franz, la joie d'Andrée nous réjouissaient. La tasse de café et, de temps en temps, une petite grappa nous réjouissaient aussi. Franz nous a quittés depuis longtemps ainsi que Christian, un de leurs deux fils. Andrée séjourne dans une maison de repos à Tamines. Franz était un Italien chaleureux et dévoué. Il avait travaillé dans les mines.



Le village de La Praile, sa cité et sa chapelle, tout proche du site du charbonnage de Ste-Eugénie (à l'avant-plan)

Les camps avec les scouts montois et les élèves du Collège

Plus haut, j'ai évoqué le camp que je vivais avec les scouts de Hyon (Mons) lorsque l'abbé Woitrin m'adressa un télégramme pour m'inviter à le rencontrer. J'ai vécu plusieurs camps mémorables, avec les scouts d'Hyon d'abord, avec ceux de l'Unité St-Charles de la paroisse entourant la collégiale Sainte-Waudru à Mons, ensuite. Le premier camp se déroula dans une prairie voisine d'un bois et d'un ruisseau, à Seloignes près de Chimay. J'ai découvert l'organisation des scouts dans une troupe déjà scindée entre Eclaireurs (12-16 ans) et Pionniers (16-18 ans) ¹²². J'ai appris l'habileté des constructions en bois et des brelages qui servent à fixer deux rondins perpendiculaires entre eux. Mais surtout, je me suis lié d'amitié avec des chefs remarquables et dévoués. Depuis longtemps, je reste proche de trois anciens chefs Michel Gossuin, Jean-Pol Visée et Jean-Marie Niclaes. Moi qui avais connu le Patro dans ma jeunesse, je n'étais pas totémisé ¹²³. Mais, je le fus en confidence, lors d'une réunion du staff à Seloignes, avant la célébration des totémisations nouvelles de jeunes scouts. Il fut décidé que je m'appellerais *Brocard*, sans doute en raison de mes origines ardennaises. Je ne me souviens pas si l'on m'attribua un qualificatif...



L'autel pour la célébration de la messe



Le staff du camp scout à Seloignes en 1965



Les Eclaireurs au camp de Seloignes



Célébration de la messe

¹²² Chez les scouts, les Baladins sont les plus jeunes, âgés entre 6 et 8 ans. Les Louveteaux ont entre 8 et 12 ans. Les Eclaireurs entre 12 et 16 ans. Les Pionniers entre 16 et 18 ans. A l'époque où j'ai vécu les camps, certaines troupes étaient encore « unitaires » mêlant les scouts entre 12 et 18 ans.

¹²³ La **totémisation** est une tradition scout consistant à attribuer au jeune un **totem**, c'est-à-dire un nom d'animal reflétant son physique suivi d'un adjectif qualifiant sa personnalité, appelé *quali*.



Seloignes : les Pionniers au travail avec le fermier (à droite, J.-M. Niclaes)



Scouts au travail

Le deuxième camp avec la troupe de Hyon eut lieu, en 1966, à Bohon, près de Barvaux-sur-Ourthe. Cette rivière traversait l'installation du camp : les Eclaireurs étaient hébergés sous tentes sur la rive droite de l'Ourthe, côté village de Bohon ; les Pionniers et une partie du staff dont j'étais, sur la rive gauche de la rivière, côté ville de Durbuy. Ces scouts plus âgés et leurs chefs utilisaient des canots pneumatiques pour traverser la rivière où tous les jeunes pouvaient s'ébattre gaiement pendant certains loisirs, particulièrement au moment de la « journée des parents » en fin de camp.

Plus tard, avec la troupe de Mons pilotée par mon ami Jean-Marie Niclaes, j'ai revécu un camp au même endroit, à Bohon. Jean-Marie m'a alors fait la confidence qu'en 1966, les Pionniers s'étaient permis une petite escapade de nuit. Alors que la tente des chefs semblait plongée dans un sommeil profond, ces diables de scouts s'étaient levés discrètement et avaient gagné Durbuy où ils avaient passé d'agréables moments dans un grand café sur la place. Mais il y avait prescription pour cette incartade passée, inaperçue deux ou trois années plus tôt ! Un de mes élèves, Pierre Vanderkam était complice de cette petite fugue. Il vivait le camp parmi les Pionniers et, depuis ce camp, il se lia d'une profonde amitié avec Jean-Marie Niclaes qui participa à des fancy-fairs au Collège et vint pleurer la mort de son ami lors de ses funérailles à Jemeppe-sur-Sambre, le 13 février 2001.



Célébration d'une messe au camp de Bohon en 1966



Les Pionniers au bord de l'Ourthe



La traversée de la rivière vers le campement des Eclaireurs



Les deux embarcadères. Les Eclaireurs réceptionnent les Pionniers

J'ai encore le souvenir d'un camp installé à Warre (Tohogne) dans une prairie le long de l'Ourthe, au pied de la chapelle que j'ai évoquée plus haut. Lors de ce camp, grâce à la gentillesse d'un patron d'une petite scierie à Hotton qui nous a fourni des planches et grâce aux chambres à air d'imposants véhicules amenés par le staff depuis Mons, les scouts ont construit des radeaux le long de l'Ourthe à Hotton. Ils tentèrent ensuite de naviguer jusqu'au camp. Hélas, plusieurs embarcations fragiles n'ont pas atteint le port ! L'intendant du camp qui possédait une voiture et moi-même, nous avons rempli la mission délicate du rapatriement des équipages en détresse... Dans mon agenda de 1972, il est fait mention, sans plus, du camp avec les scouts de Mons qui se déroule à Mirwart (Saint-Hubert). Le dernier camp que j'ai vécu avec la troupe de Mons était dirigé par Jacques Barré et organisé en collaboration avec des scouts enfants de militaires casernés en Allemagne (7^{ème} F.B.A.). Ce camp se déroula à Orval, en juillet 1973, dans une clairière, au cœur d'un bois qui longe l'abbaye. J'y avais amené deux de mes élèves : Alex et Eric Solbreux, tout heureux de faire une expérience nouvelle du scoutisme qu'ils ne connaissaient pas, mais que leur frère cadet Yves sera heureux de connaître en s'y engageant généreusement.



Rassemblement au camp des Eclaireurs montois



Les scouts montent la table de leur patrouille

J'eus souvent l'occasion de participer à l'une ou l'autre fête scout, soit à Hyon, soit, ensuite, à Mons. Nous nous réjouissions d'évoquer les beaux et agréables souvenirs des camps écoulés. Cependant, après le deuxième camp à Bohon, on se souvenait d'une inquiétude du staff. Deux jeunes frères participaient à ce camp. L'un d'eux était ouvert, dynamique et même espiègle. Son frère était plutôt renfermé, taiseux et ne semblait pas s'épanouir dans les activités du camp. Un après-midi, après le dîner, les scouts de sa patrouille signalent sa disparition. Les chefs mènent une petite enquête. Même le frère du disparu n'est au courant de rien. Mais, il signale au staff que leurs grands-parents résident à une bonne dizaine de kilomètres du camp, à Fairon, près de Hamoir. Jean-Marie Niclaes, le chef de troupe et moi, nous nous rendons en voiture à l'adresse indiquée. Les grands-parents nous attendaient, mais avouent que leur petit-fils s'est réfugié au grenier. Des pourparlers sont habilement menés par le chef scout, les grands-parents et leur petit-fils qui accepte, finalement, d'être ramené au camp, à condition que ses parents le reprennent à Mons le jour prochain de la visite des parents.

Le 27 mars 1967, Michel Gossuin, premier chef de troupe que j'avais connu à Hyon épousait Andrée Pouleur dans l'église du village. J'ai concélébré avec le curé de la paroisse et un jésuite, frère de la mariée. J'ai, bien sûr, participé à la fête. Plus tard, dans une chapelle latérale de la collégiale de Mons, j'ai célébré le mariage de Jean-Marie Niclaes et Danielle. Dans les années qui suivirent, j'ai baptisé leurs deux enfants, cette fois dans la région de Namur, à Jambes et Erpent où Jean-Marie devenu dentiste s'était installé. Son épouse Danielle y a enseigné avant d'entreprendre des études de droit et d'exercer la profession d'avocat. Michel et Andrée, Jean-Marie et Danielle sont grands-parents aujourd'hui !...



Mariage de Jean-Marie Niclaes et Danielle



Une visite amicale à Saint-Gérard en 2012

Au cours des grandes vacances, pendant plusieurs années, avec des amis collaborateurs, j'ai organisé des « camps-mission » destinés aux élèves aînés du Collège. En 1966, du 8 au 20 août, un premier camp s'est déroulé dans la vallée de l'Ourthe. La première semaine, des étudiants du Collège, poursuivant des études classiques ou des études techniques étaient installés dans les dépendances d'une petite ferme à Vieuxville. Cette première partie du camp était consacrée aux loisirs et aux sports. L'Ourthe qui coulait à Sy, à deux kilomètres du campement permettait la natation et la baignade. Les rochers, situés dans le même village le long de la rivière, offraient la possibilité de l'alpinisme et, enfin, à plusieurs endroits dans les environs de Vieuxville, y compris dans la vallée de l'Aisne, des « trous » s'ouvraient aux audacieux pour quelques exercices de spéléologie. J'étais bien incapable d'assurer l'initiation des jeunes étudiants à toutes ces disciplines sportives. C'était l'affaire de deux frères très compétents : Jean et Jacky Leroy, frères d'Arthur, à l'époque, préfet de discipline au Collège. Pendant ce camp sportif, les parents et le frère de Pierre Vanderkam vinrent nous rendre visite. Nous avons passé de bons moments avec eux, à Sy, le long de l'Ourthe. J'ai eu l'occasion de faire une expérience, la première et la dernière, d'une descente dans une caverne et d'un parcours plus ou moins pénible dans les entrailles terrestres. Pour pénétrer dans la grotte, il s'agissait d'affronter une descente dans une paroi verticale le long de laquelle il fallait se laisser glisser en s'agrippant à une corde. Je me souviens d'une « réception » assez douloureuse au terme de cet exercice qui n'était pas fait pour moi ! La région de Vieuxville permettait aussi de vastes promenades dans la nature et des découvertes intéressantes, comme, par exemple, celle des ruines du prestigieux château fort de Logne. Cet antique château devint, au moyen-âge, le centre d'un domaine dépendant de l'abbaye de Stavelot, puis il tomba aux mains de seigneurs brigands, les la Marck, mieux connus sous le surnom de *"Sangliers des Ardennes"*. Il fut finalement bombardé et détruit sur ordre de Charles Quint en 1521.

La deuxième semaine du séjour dans la vallée de l'Ourthe se passa à Wéris où nous logions dans les locaux de l'école, grâce à l'appui du curé du village, l'abbé Robert Culot, un de mes parrains pour l'enseignement du grec dont j'ai parlé plus haut. Pendant cette semaine, les jeunes travaillaient dans des petites exploitations agricoles pour donner un coup de main aux agriculteurs qui les accueillaient avec plaisir pour réaliser la moisson. Au cours de promenades, nous découvrions dolmens et menhirs qui sont nombreux dans la région.

A Vieuxville, comme à Wéris, des temps de partage et de prière étaient organisés. Les messes dominicales furent célébrées dans les églises romanes vénérables situées dans les deux villages.

Au cours des vacances 1967, un deuxième « camp de l'Ourthe » se déroula aux mêmes endroits et dans les mêmes conditions, avant d'entamer de nouvelles aventures dans des camps qui se dérouleront dans la vallée de la Lesse, cette fois...



Ruines du château fort de Logne



Ourthe et rochers à Sy



Un des dolmens de Wéris



Eglise romane (XIème siècle) de Wéris



Cuisine au camp de Vieuxville



Installation dans l'école de Wéris



Repas au campement de Vieuxville



Les spéléologues amateurs à l'entrée d'une caverne



Les alpinistes en plein exercice dans la vallée de l'Aisne



Le bain public après l'effort (Wéris)



La détente sur une terrasse le long de l'Ourthe à Sy



L'abbé Jean Detienne, curé d'Anseremme et Philippe Jacques dans le camping *Villatoile*

Au cours des grandes vacances 1968, du 9 au 17 août, les grands élèves du Collège purent vivre un « camp mission » dans un immense camping situé le long de la Lesse à Anseremme et dénommé « *Villatoile* ». L'abbé Philippe Jacques, jeune professeur de philosophie au grand séminaire de Namur avait recruté des séminaristes disposés à vivre le camp d'Anseremme. Ainsi, étudiants du Collège d'Auvelais, séminaristes de Namur, Philippe Jacques et moi étions installés sous tente au milieu du camping. Nous disposions d'un large espace pour organiser des jeux

et des activités avec les enfants et les jeunes vacanciers. Les propriétaires de l'endroit étaient heureux de notre initiative et se montrèrent toujours très collaborants. Le curé d'Anseremme, Jean Detienne, frère de Jacques directeur du Collège, avait servi d'intermédiaire entre nous et les gérants du camping. Nous le rencontrions régulièrement. Les contacts avec les adultes résidant dans le camping étaient nombreux et chaleureux. Quelques apéritifs nous ont rapprochés. Des soirées « feu de camp » furent organisées et animées par étudiants, séminaristes, jeunes campeurs et enfants. De nombreuses animations avec les enfants réjouirent ceux-ci et les jeunes campeurs purent s'initier à la spéléologie, grâce à la collaboration du club spéléo venant de la Basse-Sambre. Le dimanche, la messe fut célébrée au centre de notre camp ou près du bâtiment qui comprenait le logement des responsables du camping, son administration, une petite épicerie, un bar et une salle de détente où se déroulaient des soirées dansantes les week-ends. Le marchand de légumes flamand circulait dans le camping le vendredi et il accepta d'annoncer la messe. Ainsi, on entendait le haut-parleur de son camion annoncer avec un suave accent du Nord : « *Salades, poireaux, belles carottes et choux-fleurs, allez, Madame, n'hésitez pas ! Dimanche, la messe sera célébrée près de l'ancienne ferme à 11 heures, avant l'apéro...* »

Pendant l'été 1969, un camp semblable se déroula du 8 au 18 août et, devant le succès des deux premiers camps, les responsables décidèrent de doubler sa durée au cours des vacances 1970. Le premier séjour du camp mission eut lieu du 17 au 27 juillet. Philippe Jacques l'accompagna comme aumônier. La deuxième période s'étala du 7 au 17 août. J'assurais l'aumônerie. Hélas, pendant ce camp, nous fûmes plongés dans le désarroi et la peine : nous apprenions la mort tragique, par noyade, de notre ami Philippe Jacques qui séjournait à l'abbaye de Lérins, située sur une île près de Cannes.



Panorama du camping Villatoile à Anseremme



Installation du camp mission



Détente avec des jeunes et des enfants



Temps de partage avec des jeunes et des adultes



Les spéléologues au départ



Une veillée le soir au camp. Michel Barbier chante



Préparation d'une activité avec Philippe Jacques



Célébration de la messe près de la ferme

Pendant les semaines saintes 1966 et 1967, avec des élèves de troisième latine et de poésie, j'ai vécu les offices et de nombreuses rencontres avec des adultes, des jeunes et des enfants, dans un petit village français frontalier de la région de Couvin. En ces années, Gué d'Hossus comportait environ 620 habitants. Nous étions installés dans l'ancienne habitation de l'instituteur dans le complexe de l'école communale. Nos voisins immédiats nous ont bien aidés et toute la population s'est réjouie des animations réalisées par nos étudiants avec les enfants, et les chrétiens ont été heureux de vivre les offices préparés par les jeunes. Des partages et des moments de détente avec des habitants du village se sont déroulés dans notre salle à manger. En 1968, l'abbé Robert Liégeois, un de mes confrères au Collège, prit le relais en accompagnant les étudiants du Collège à Gué d'Hossus, tandis que je m'embarquais vers l'Italie avec mes rhétoriciens.



Église de Gué d'Hossus



Les étudiants du Collège, des enfants, des adultes et moi.



Près de l'église de Gué d'Hossus : deux voitures... Entrez dans la mienne, proclame Michel Marchandise...

Huit années d'enseignement

J'ai enseigné pendant huit années au Collège Saint-André. Après l'année de rodage en 1965-1966, au cours de l'année scolaire 66-67, je « doublai » la troisième latine, avec une classe plus nombreuse que la précédente. Elle comprenait 23 élèves. Pendant ce temps-là, mes premiers élèves vivaient l'année dite de « Poésie », accompagnés par un titulaire remarquable et entièrement dévoué à ses étudiants : Etienne Michaux, célibataire encore. Il était titulaire de la classe avec un horaire semblable au mien : les cours de latin, grec, français, histoire et religion relevaient de ses compétences.

En dehors de l'enseignement, des événements sympathiques et souvent amusants me reviennent à l'esprit. Laissez-moi vous en évoquer deux, vécus au cours des deux premières années d'enseignement en troisième latine.

Pendant ma première année d'enseignement, de nombreux élèves venaient me rencontrer, même en dehors des heures scolaires. Ce fut le cas dans la soirée du 13 mai 1966. Ce soir-là, Michel Marchandise et son ami Pierre Vanderkam se présentent au Collège pour me rencontrer. Le préfet Arthur Leroy les informe que je suis absent, mais il les accueille dans le petit salon où les prêtres regardent la télévision le soir. Peut-être vais-je rentrer. Ils peuvent attendre un peu. Les deux garçons s'installent devant le téléviseur qui diffuse le journal du soir. Michel a laissé pousser ses cheveux abondamment et le préfet n'aime pas ça ! Cependant, ce soir-là, il est bon prince et s'amuse même à tresser des mèches de cheveux trop longs à son goût. Il invite Michel à passer chez le coiffeur. Celui-ci acquiesce et, soudain, interroge le préfet : « *Combien me donnerez-vous si je me rase complètement la tête ?* » Sans deviner le piège, Arthur lui répond : « *Cinq cents francs !* » « *Parfait, répond Michel, demain, ce sera chose faite...* » Je ne rentre pas et les deux amis s'en vont.

Le lendemain matin, lorsque je gagne le petit réfectoire des abbés, je perçois une grande agitation dans la salle du réfectoire des élèves. De nombreux garçons semblent attirés par un spectacle amusant au centre du cercle qu'ils forment. Je m'en approche et découvre la raison du rassemblement amusé. Michel a la tête complètement rasée. Elle est lisse comme un œuf. Il a osé ! Et le préfet est fidèle à sa promesse. Au rassemblement du matin, avant les classes, Arthur, publiquement, devant tous les élèves, remet un billet de cinq cents francs au héros du jour qui sera autorisé à porter un chapeau pour cacher sa calvitie provisoire. Cela n'a pas empêché Michel de devenir, avec son frère André, fondateurs et responsables de la chaîne prospère des magasins *Trafic*...



Michel Marchandise, le crâne rasé et le préfet Arthur Leroy, le billet de 500 francs et le chapeau



Les étudiants de 3^{ème} latine avec leur titulaire, au Collège St-André, en 1966-1967

Avec les élèves de la troisième latine 66-67, deux professeurs, Alain Boxus et moi, avons vécu une inoubliable journée de détente à Arbre. La famille du docteur Delos qui gérât la clinique privée d'Auvelais possédait à Arbre (Profondeville) une vaste propriété qui lui servait de seconde résidence. Un étang s'étalait devant une belle maison de pierres. Un parc agrémentait l'espace un peu isolé. Vincent Delos, fils du docteur, était étudiant en 3^{ème} latine et il invita ses condisciples à une rencontre de détente dans la propriété de ses parents. La plupart des élèves gagnèrent Arbre à vélo. Quelques-uns furent transportés dans les deux voitures des professeurs. Quelle joie dans la pratique de la natation ou du foot, dans les exercices d'éloquence sacrée réalisés par un de mes étudiants, Michel Sandron qui, pour ce faire, avait revêtu mon plastron qui supportait le col romain réglementaire. L'ambiance d'humour grandit encore pendant le repas autour des tables garnies de tartes. Oui, inoubliable journée !...



Plongeurs dans l'étang



Baignade



Les sportifs...



Michel Sandron prononce l'homélie



A table...



Michel Bodart préfère la balançoire



Après la balançoire et le sport, le travail...



Pendant l'année scolaire 1967-1968, avec joie, je retrouvais mes premiers élèves parvenus en Rhétorique. Je continuai à assumer, pour eux, les mêmes cours qu'en troisième latine, avec, en plus, un cours d'esthétique. Cette année d'enseignement était extrêmement importante pour le Collège Saint-André. Pour la première fois, des diplômes allaient être soumis à l'homologation de la commission constituée à cet effet par les responsables nationaux de l'enseignement. Il s'agissait que tous les documents des élèves soient méticuleusement soignés et conservés. Les journaux de classe devaient être complétés chaque jour en mentionnant clairement tous les enseignements, tous les exercices imposés à domicile, tous les contrôles des connaissances par les interrogations et les examens. Les cahiers de cours devaient être les parfaits témoins de l'enseignement reçu. Toutes les copies des interrogations et des examens devaient être entourées de bandeaux en papier qui signifiaient les matières et les dates de réalisation des contrôles. Je me souviens de quelques visistes que me rendit l'abbé Jacques Woitrin, notre ancien directeur. Il avait été lui-même professeur de Rhétorique au petit séminaire de Floreffe. Il connaissait les exigences du jury d'homologation et il était soucieux que l'équipe des professeurs de la première classe de Rhéto du Collège soit très attentive à ce que tout soit réalisé selon ces exigences. Mais l'équipe des professeurs était soudée et organisée. Les rencontres entre ces professeurs accompagnés du directeur étaient nombreuses : conseils de classe, délibérations après les examens, contacts dans la salle des professeurs jalonnèrent l'année. Au terme de celle-ci, cahiers des élèves, copies d'examens et d'interrogations, journaux de classe furent soumis au jury qui se déclara très satisfait de la qualité d'enseignement délivré aux premiers rhétoriciens du Collège. Et cela, dans toutes les branches. Pendant cette année scolaire, régulièrement, des inspecteurs de l'Etat étaient venus visiter les divers professeurs. Ils doubleraient ainsi l'inspection diocésaine exercée dans l'enseignement libre. Dans les mois qui suivirent la rentrée de septembre 1968, les premiers rhétoriciens de Saint-André furent invités à se réunir dans leur ancienne école, afin de recevoir leur diplôme parfaitement homologué. Ce fut fête et réjouissance ce jour-là !



Les premiers Rhétoriciens en classe...

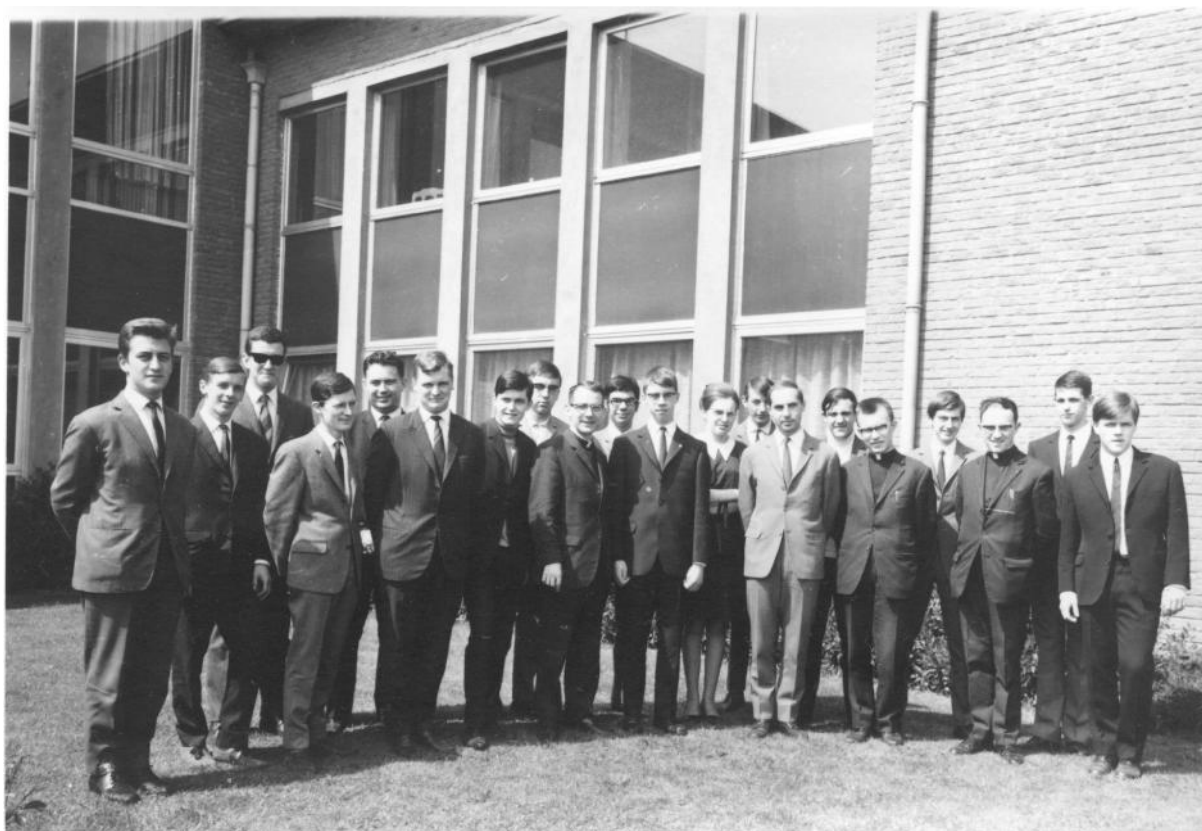


en récréation le long du chemin de fer

Chaque année, en Rhétorique, les étudiants du Collège vivaient un « blocus ». Les cours étaient suspendus une semaine avant la session des examens de fin d'année. Ils étudiaient chez eux ou bien, se réfugiaient dans un endroit calme et protégé, comme un couvent, par exemple. Ils faisaient ainsi l'expérience d'une longue période d'étude pendant laquelle ils devaient gérer le temps et affronter une quantité relativement importante de matière. C'était une manière de les préparer un peu à ce qu'ils allaient devoir affronter dans l'enseignement supérieur ou à l'université. Pendant ces blocus, je visitais systématiquement les élèves et nous évaluions ensemble la façon dont ils vivaient le temps d'étude.

Les examens de fin de cycle étaient, pour la plupart, oraux. Les professeurs titulaires d'une branche invitaient souvent un collègue du Collège ou une personne extérieure pour assister aux examens. C'est ainsi que moi, j'ai invité souvent l'abbé Gustave Lambiotte, ancien professeur à l'Institut technique de Namur et devenu curé d'Aisemont non loin d'Auvelais. Proche et ami d'Albert Arnould, il fréquentait le Collège pour y rendre quelque service au secrétariat, notamment pour établir, en fin des vacances, les horaires des cours pour l'année scolaire nouvelle. Gustave était devenu un ami de tous les prêtres de la maison, et, particulièrement, le mien. Il acceptait, de temps en temps, de corriger une dissertation française, travail fastidieux et exigeant. Nous constations une véritable concordance dans nos manières d'évaluer les travaux des élèves.

Après la session des examens, les Rhétoriciens étaient soumis à l'« examen de maturité » récemment institué. Celui-ci comportait, pour tous, une dissertation française qui devait être corrigée par trois examinateurs. Ensuite, une épreuve orale était imposée à tous, mais dans une branche d'enseignement qu'ils pouvaient choisir. Des jurys étaient constitués en fonction des matières. Ils accueillaient de nombreuses personnes compétentes de la vie active en dehors de l'enseignement.



Les premiers Rhétoriciens, leurs professeurs et le directeur du Collège en juin 1968

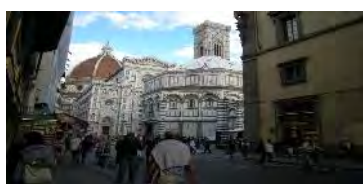
Pendant six ans, j'eus la chance de vivre avec les jeunes Rhétoriciens du Collège Saint-André. La dernière classe comportait une seule fille, Marie-Bénédictte. Je rends grâce à Dieu pour ces belles et enrichissantes années passées à Auvelais, dans un collège jeune et dynamique dont je n'ai pas fini de parler...

Les voyages en Italie

Pendant les vacances de Pâques 1968, un grand événement allait marquer la vie des Rhétoriciens du Collège et de trois de leurs professeurs. Tout ce petit monde s'embarqua un soir dans un train de nuit qui les conduisait de Namur à Florence. Les professeurs Arthur Leroy et Ghislain Cousin m'accompagnaient.

Les étudiants du Collège Saint-André n'étaient pas les seuls à s'embarquer à Namur. Les Rhétoriciens de l'Institut Saint-Louis de Namur et ceux du petit séminaire de Floreffe prenaient aussi le train d'assaut. L'abbé Léon Caussin, professeur de Rhéto à Saint-Louis était l'organisateur du voyage auquel son ami l'abbé Michel Dangoisse, professeur à Floreffe s'associait depuis plusieurs années. Pendant six ans, je vins les rejoindre avec mes élèves. D'autres écoles furent aussi participantes une année ou l'autre : l'Institut Saint-Remacle de Marche-en-Famenne, le Collège Saint-Michel à Neufchâteau, le Collège Sainte-Begge à Andenne, en attendant que les nombreuses Rhétoriciennes de l'Institut Notre-Dame de Namur s'associent à l'expédition. En 1974, je n'enseignais plus au Collège St-André, je ne fus donc plus du voyage des Rhétos. Mais, dès 1975 et jusqu'en 1988, mon ami Léon Caussin m'invita à participer à ce beau voyage en me proposant divers services : accompagner des professeurs et élèves d'une école qui faisait le voyage pour la première fois (Collège de Bellevue à Dinant, Ecole secondaire d'Eghezée), renforcer l'équipe des professeurs accompagnant un groupe d'élèves très important (Floreffe), réaliser la gestion d'un périple regroupant plusieurs écoles, tandis que Léon faisait de même avec un autre groupe... J'eus ainsi la chance de revoir vingt fois les villes inscrites au programme de chaque voyage : Florence, Rome, Pompéi, Assise et, plusieurs fois, les villes de Venise et Ravenne. Que de bons souvenirs emportés de ces périples, en raison de la beauté des découvertes historiques et culturelles, mais aussi et surtout, grâce aux rencontres et aux contacts avec des jeunes et des professeurs qui devenaient des amis...

En 1968, nous arrivons à Florence en fin de matinée et nous nous installons chez des religieux au centre de la ville prestigieuse. Avant même le repas de midi, nous découvrons le dôme (la cathédrale), son campanile et son fameux baptistère. L'architecture de ces monuments nous impressionne très fort. Au cours des vingt années de visite de l'Italie, avec mes élèves ou d'autres Rhétoriciens, la ville de Florence gardera dans mon esprit et mon cœur une place particulière, en raison de sa beauté et de son intérêt historique et culturel. Les Medici, leur histoire et leur mécénat, les extraordinaires artistes qui les entourèrent, les personnages de Savonarole et de Léonard de Vinci me fascinaient. L'Arno et le pont Vecchio, la petite cité de Fiesole qui domine Florence m'ont séduit, au point qu'après vingt-cinq ans, j'ai souhaité revoir Florence et mon vœu vient d'être exaucé entre le 16 et le 20 septembre 2013...



Le dôme, le campanile et le baptistère de Florence



Le pont Vecchio et l'Arno



A Fiesole, des élèves reconnaissants prient autour de leur professeur enfoui dans une tombe romaine

Cependant, en 1968, un incident faillit ternir notre voyage à peine commencé. Le premier soir à Florence, les élèves avaient quartier libre jusqu'à 11 heures, comme ils l'auront tous les soirs du voyage. Les trois professeurs qui les accompagnaient firent une promenade ensemble et burent sans doute une petite grappa. A l'heure prévue, une brève inspection des deux dortoirs occupés par les étudiants indiqua que tous étaient bien rentrés et avaient respecté les consignes. Hélas, il n'en fut pas de même le lendemain. Posté dans le premier dortoir qui avoisinait ma chambre, je dus attendre un retardataire, qui, heureusement, ne tarda pas trop longtemps : dix minutes : acceptable ! Je lui indiquai simplement ma montre, sans prononcer de parole. Je me précipitai ensuite vers le second dortoir un peu éloigné et que l'on gagnait en gravissant quelques marches. Je savais que trois Rhétoriciens devaient aussi accuser un retard, car ils étaient sortis avec celui que je venais d'accueillir. Quand j'arrivai au pied du petit escalier, je fus témoin d'une scène affligeante et pourtant assez humoristique : deux garçons valeureux s'efforçaient d'en soutenir un troisième, afin qu'il accède au sommet des quelques marches. Devant l'état d'imprégnation alcoolique du garçon handicapé, je me contentai de dire au petit groupe qu'il devait me rencontrer le lendemain matin avant le déjeuner. Ce matin-là, comme je m'étais promis de manifester une certaine sévérité devant des comportements d'indiscipline, je proclamai une sanction qui m'apparaissait pénible : le soir, les quatre élèves indisciplinés sortiront en compagnie des professeurs. Ils le firent sans trop rechigner et le groupe passa une agréable soirée florentine. Le lendemain, nous étions à Rome. Un ami de Frascati nous y accueillit et nous conduisit bientôt sur la place Saint-Pierre et dans sa basilique imposante. Notre guide parlait bien le français et il fut le confident des étudiants sanctionnés. Et ceux-ci remarquèrent les grandes plaques de pierre enchâssées dans la façade de l'immense bâtiment. Des inscriptions annonçaient des indulgences importantes, voire plénières, aux visiteurs. La promesse ne devait-elle pas s'appliquer directement aux quatre pauvres pécheurs de l'avant-veille ? Ainsi plaida auprès de moi l'avocat Paolo. Comment résister à une telle plaidoirie ? Un peu plus tard, armé d'un bâton que j'imposai sur l'épaule des repentis, à la manière du grand pénitencier du Vatican, je leur accordai l'indulgence plénière qui leur permit, désormais, des sorties entre copains pendant les soirées.

A Rome, cette année-là et pendant plusieurs années, le groupe des étudiants namurois provenant de plusieurs écoles était hébergé dans un vaste bâtiment de la via della Scrofa, non loin du Sénat, de l'église Saint-Louis des Français et de la piazza Navona. Cet imposant bâtiment fut construit sur l'emplacement de l'ancien Collège espagnol fondé par saint Ignace de Loyola. Au XIX^{ème} siècle, il devint séminaire. Après la suppression du séminaire, il était devenu une pédagogie universitaire qui accueillait des étudiants séjournant à Rome pour y effectuer leurs études ou pour y passer quelques jours de vacances et de découvertes. Les étudiants voyageurs étaient logés dans des dortoirs sans grand confort. Leurs professeurs accompagnants aussi. Pas d'ascenseur dans cette imposante maison. Il fallait grimper les immenses escaliers pour atteindre le troisième étage où nous étions hébergés. Les repas, excellents, nous étaient servis avec un peu de vin dans un grand réfectoire.

En 2006, avec mon ami Patrick, j'ai trouvé un hôtel à la via della Scrofa. Il s'était remarquablement amélioré. Devenu la « *Domus Internationalis Paulus VI* », il était devenu lieu de résidence d'ecclésiastiques exerçant diverses activités et missions dans la Ville Éternelle, au service de l'Église et du Vatican parfois. Des chambres bien aménagées sont actuellement disponibles pour des cardinaux, des évêques et des prêtres qui viennent à Rome pour rencontrer le Pape ou participer à des activités organisées par le Saint-Siège. Mais de simples voyageurs comme vous et moi y sont aussi accueillis. Ils y bénéficient aujourd'hui de diverses commodités et de précieux ascenseurs. Les repas sont excellents et les prix démocratiques. L'an dernier, avec trois amis prêtres, j'ai à nouveau séjourné dans cet agréable établissement, bien situé au centre de la ville. Avant le dernier conclave, le cardinal Jorge Mario Bergoglio y séjourna aussi. Et, le lendemain de son élection comme évêque de Rome, il y vint payer sa note à la réception.



Domus Internationalis Paulus VI

Dialogue au comptoir : le réceptionniste : « *Saint-Père, vous plaisantez ? Vous voulez payer la note ?* » Le pape : « *Justement parce que je suis le pape, je dois donner l'exemple.* »





Réfectoire actuel de la Domus Internationalis



En septembre 2012, les quatre prêtres belges à table

Lors de mon premier voyage à Rome avec mes élèves, à peine débarqués dans notre « auberge », Paolo arrivait pour nous accueillir et se présenter au nom de Mario. Mario, je le connaissais depuis longtemps. C'était un grand ami d'Antonio qui avait épousé ma cousine Maddy de Faulx-les-Tombes (voir, p. 43-45). Antonio et Mario avaient effectué leurs études primaires et secondaires, ensemble, à Frascati où ils étaient nés. Mario résidait à Frascati avec son épouse Amelia et ses deux filles. Il était devenu échevin de cette petite ville située à une vingtaine de kilomètres au sud de Rome. Travaillant dans un ministère à Rome, il cultivait cependant une vigne qui lui permettait de presser le raisin et d'offrir ainsi à ses amis un excellent vin de Frascati dont le vin blanc est réputé et commercialisé jusqu'en Belgique. Mario était venu plusieurs fois dans notre pays, et même à Tohogne chez mes parents. Quand il apprit que je venais à Rome avec une classe d'étudiants, il nous annonça aussitôt que nous devions aller découvrir sa ville dont il était fier, à juste titre. A notre arrivée dans la Ville Éternelle, il avait délégué son ami Paolo pour nous saluer et nous accompagner dans nos premières visites romaines. Paolo s'exprimait plus facilement en français que mon ami Mario. Lors de notre visite à Frascati, Paolo était l'invité de Mario et il le fut tout au long des années des visites des Rhétoriciens du Collège Saint-André.



Les premiers Rhétoriciens avec Paolo devant le musée du Vatican... avec Mario aussi, sur une butte de Frascati



Inutile d'évoquer longuement les lieux de Rome visités avec grand intérêt par des étudiants motivés : le capitole et ses musées, le forum romain, le palatin et son musée, le Colisée et les arcs de Septime-Sévère, de Titus et de Constantin, le Circus maximus, les thermes de Caracalla, ses installations souterraines et son vaste mithraeum ¹²⁴, les catacombes, le

¹²⁴ Les souterrains des thermes de Caracalla fouillés au début du XX^e siècle présentent un grand intérêt : là se trouvaient les pièces de service nécessaires au bon fonctionnement de l'établissement et c'est dans un de ces souterrains, que se révéla un *Mithraeum*, temple à Mithra, le plus imposant de Rome. Ces souterrains ne sont pas accessibles au public. Cependant, par deux fois, mes élèves et moi avons pu visiter ces lieux secrets, grâce à une discrète sollicitation d'un gardien et d'un non moins discret pourboire.

Panthéon, le château Saint-Ange, le mausolée d'Auguste, les quatre basiliques majeures dont Saint-Pierre et le musée du Vatican, les piazze del Popolo, d'Espagne, de Navona, la fontaine de Trévi et d'innombrables églises dont Saint-Clément avec ses vestiges de rues antiques et d'un mithraeum, Saint-Pierre aux Liens où se trouve le Moïse sculpté par Michel-Ange, l'église du Gesù, première église baroque construite par les jésuites, l'église Sainte-Sabine du 5^{ème} siècle¹²⁵ ... Quelques fois, une excursion à Ostie, ses ruines et son port, apporta de la variété dans nos découvertes.



Mausolée d'Auguste



Un des premiers Christ en croix sur la porte de l'église Sainte-Sabine (5^{ème} S.)

Mais, chaque année, les professeurs et les élèves du Collège Saint-André réservaient un après-midi et une soirée pour visiter Frascati, à vingt kilomètres au sud de Rome, et l'ancienne ville romaine qui la surplombe, Tusculum dont quelques vestiges subsistent : théâtre, ruines de villas, morceaux de voies romaines... Une seule fois, c'est par le train que nous avons gagné Frascati qui constitue le terminus d'une petite ligne de chemin de fer provenant de Rome. Les autres fois, je louais un petit car qui pouvait nous ramener après toutes les festivités.

La première année où nous avons visité Frascati, nous avons rencontré les parents de mon cousin Antonio. Le papa était viticulteur et, avec son épouse, il tenait un petit bar à vin situé en dessous de l'évêché. Ce local était en fait l'ancienne prison de la ville. Une ouverture qui servait de fenêtre, donnant directement sur la rue, était fermée par une grille qui comportait une boursouflure en forme de bouteille, afin que l'on puisse passer une bouteille de vin, indispensable à la survie d'un détenu en ces temps-là...



Mario et moi (chapeauté !) devant l'évêché de Frascati



Mario, les parents d'Antonio et deux nièces devant le bar à vin

¹²⁵ La porte en bois de cette petite basilique est la porte originale datant du V^e siècle. Elle est composée de panneaux de bois, dont 18 ont conservé leurs sculptures en bas-relief représentant des scènes de la Bible. Celui figurant la crucifixion de Jésus-Christ serait l'exemple le plus ancien d'une telle représentation.

Notre ami Mario nous accompagnait pour une grande partie de la visite de la villa Aldobrandini, de la cathédrale et du site de Tusculum où Cicéron ¹²⁶ et Auguste possédaient une seconde résidence en dehors de Rome, comme de nombreux riches de l'antiquité romaine. Frascati qui a succédé à Tusculum accueille encore les résidences de politiciens et d'artistes, spécialement des vedettes du cinéma. Lors de nos visites à Frascati, il nous est arrivé de pénétrer dans la cave à vin de Mario. Elle était creusée dans la pierre de tuf et abritait, dans le fond du local, sur un grand chevalet, un immense tonneau contenant le vin produit par les vignes de Mario. Des jambons et des saucissons étaient suspendus à la voûte de la cave. De lourdes tables et des bancs de bois meublaient le lieu étrange et sympathique. Il fallait grimper sur un escabeau pour aller puiser du vin dans le tonneau, par une ouverture qui se trouvait au-dessus de celui-ci. On s'aidait d'une louche pour remplir les carafes, distribuées ensuite aux tables déjà garnies de charcuterie. Toutes les soirées de nos visites se sont passées dans un restaurant où Mario était bien connu. Il y apportait des vins de sa production. Nous recevions la consigne du passage d'un vin à un autre en fonction du riche menu servi par des garçons souriants.

Inutile de dire, que, quelques fois, l'un ou l'autre des élèves était particulièrement gai à la sortie du restaurant. Ou, au contraire, écrasé par le sommeil. En 1968, dans le car qui nous ramenait à Rome, deux ou trois élèves m'entouraient, avec une étonnante attention, aux premiers rangs du véhicule. Ils m'occupaient étrangement par leur conversation. Elle ne fut pas suffisante pour m'empêcher de découvrir Alain que le vin de Frascati avait quelque peu embrumé. Il fallut bien le soutenir pour sortir du car et grimper l'immense escalier, afin d'atteindre le troisième étage. Le lendemain, jour de Pâques, Alain ne put nous accompagner à la place Saint-Pierre pour assister à la bénédiction *Urbi et Orbi* du pape Paul VI. Mais il n'a rien perdu du spectacle de la place Saint-Pierre inondée de pèlerins, puisque le directeur de notre « hôtel » qui l'avait repéré dans le dortoir, l'invita dans son bureau pour assister à la bénédiction en regardant la télévision.



Théâtre romain à Tusculum (Frascati)



Deuxième Rhéto avec Paolo dans les gradins

¹²⁶ A Tusculum, Cicéron a rédigé un dialogue philosophique connu sous le titre de *Tusculanae disputationes* : il précise ainsi le genre de l'ouvrage (*Disputatio*) et signale le lieu de l'entretien (Tusculum). La forme utilisée, le dialogue supposé, est habituelle dans l'enseignement philosophique de l'époque.



A Frascati, dans un restaurant : Mario, Paolo, Antonio et moi



L'ambiance monte. Le vin est abondant.

En 1969, la deuxième Rhéto du Collège a vécu une aventure amusante à Frascati. Accompagné par notre guide habituel, Paolo, nous visitons la superbe villa Aldobrandini ¹²⁷ et son parc agrémenté d'une longue cascade d'eau qui alimente un bassin. Pierre, qui n'en ratait jamais une, se saisit de Sylvano et le précipite dans l'eau. Tous s'amuse au détriment du pauvre Sylvano complètement mouillé. Pierre, bon prince, se dépouille de son pantalon et le donne à Sylvano pour remplacer le sien. Et le brave Paolo emmène Sylvano chez lui, afin de lui prêter un pantalon plus adapté, en attendant le séchage du pantalon handicapé.



Villa Aldobrandini



Sylvano après le bain forcé et Paolo attentif...



Pierre, bon prince, se dépouille de son pantalon

¹²⁷ La Villa Aldobrandini est une vaste villa à Frascati, anciennement propriété de la famille Aldobrandini. Maintenant, elle est la propriété de l'Etat italien. Elle est connue pour son belvédère et pour son emplacement, avec vue sur la vallée, en direction de la ville de Rome .



Paolo et Sylvano vont chercher un pantalon moins large pour le Rhétoricien.
En haut de la rue, le groupe des élèves s'amuse de la scène.

Notre amitié avec Frascati, Mario, sa famille et ses amis s'est manifestée pendant huit ans par l'accueil des élèves du Collège à Frascati. Ceux-ci emportaient même, en souvenir, une bouteille de vin. Mais la réciprocité fut un jour possible. Le dimanche 14 septembre 1975, un car provenant de Frascati débarquait à Auvelais, après avoir fait une incursion en territoire flamand, à Courtrai (Kortrijk, comme s'amusait à dire Mario). Cette ville belge était jumelée avec Frascati. Le car amenait au Collège Saint-André l'échevin Mario Tamburrano, son épouse Amelia, quelques adultes et, surtout, une quarantaine de jeunes sportifs italiens qui avaient vécu quelques compétitions de basket et de volley à Courtrai, avant d'en vivre quelques-unes à Auvelais, où le professeur de gymnastique Guy Conard avait mobilisé des sportifs du Collège. Ces jeunes étaient hébergés dans des familles d'anciens élèves qui avaient découvert Frascati les dernières années. Depuis deux ans déjà, je résidais à Namur. Mais, avec Waldor Destrée, directeur de l'école primaire du Collège, nous avions organisé le séjour de nos amis. Waldor et son épouse Andrée avaient accompagné les trois dernières Rhétoriques pendant le voyage en Italie. Avec les jeunes de Frascati, nous avons été reçus à Marche-les-Dames par l'abbé Woitrin qui nous a fait visiter l'ancienne abbaye Notre-Dame du Vivier. Un repas copieux nous attendait dans le restaurant d'une grande surface à Jambes, avant une balade à la citadelle de Namur et la découverte de la belle vallée de la Meuse de Namur à Dinant. Ensuite, le car a parcouru la sinueuse et merveilleuse vallée de la Molignée. Une halte joyeuse dans le chalet de l'abbaye de Maredsous nous permit de goûter bière, tartines et fromage et même de rencontrer un moine qui connaissait Frascati pour y avoir séjourné plusieurs fois. Il nous permit de rester à l'accueil de l'abbaye au-delà de l'heure prévue pour la fermeture de l'établissement. Au retour vers Auvelais, nous avons encore improvisé une halte sur la place Saint-Martin à Tamines, où la kermesse battait son plein. Le lendemain, la ville de Bruxelles séduisait les jeunes voyageurs italiens. Et, le soir, dans la grande salle du

Collège, un repas de fête fut servi à nos amis, mais aussi, à tous les anciens élèves qui avaient pu nous rejoindre. Mon cousin Antonio était de la partie, l'aumônier des Italiens en Basse-Sambre, padre Nicola Iachini et les Sœurs italiennes résidant à Tamines étaient présents. Ce fut fête, chants et danses...

En 1995, alors que j'étais revenu à Auvelais comme doyen, Mario et un nouveau groupe de jeunes sportifs de Frascati ont séjourné à Auvelais, dans les mêmes conditions qu'au premier séjour. Des compétitions sportives se sont déroulées, dans le *Sportsa* cette fois. Les draisines de la vallée de la Molignée ont amusé les jeunes et moins jeunes. Un ancien vicaire d'Auvelais devenu curé de la Sarthe, Rosario Paoletti, d'origine italienne, nous était bien précieux pour l'organisation et les contacts avec les Italiens. Il nous permit de vivre une soirée mémorable dans la salle paroissiale de la Sarthe qui domine Auvelais. Les accompagnants adultes italiens y préparèrent un remarquable souper et le vin de Frascati coula à flots. Le lendemain matin, mercredi, le car devait reprendre la route. Mais quelle ne fut pas notre surprise de découvrir le car coincé derrière des échoppes des commerçants du marché le mercredi à Auvelais. Il fallut bien négocier avec eux pour le démontage de deux installations, afin de libérer le car.



Le groupe des jeunes de Frascati et leurs accompagnants en Belgique en 1973. René et Robert Liégeois, notre interprète



Les amis de Frascati et d'Auvelais à la fête



La joie de Mario, René, Jacques Detienne, Robert Liégeois, Amelia et une religieuse italienne

En 2006, lors de mon bref séjour à Rome avec mon ami Patrick, nous avons rencontré Mario et Amelia à Frascati. La santé de Mario s'était détériorée et Amelia avait des problèmes respiratoires. Cela ne les empêcha pas de nous conduire dans un restaurant voisin de leur appartement et, après le repas, de nous servir, chez eux, un petit café et une grappa. Hélas, Amelia décéda peu après. Mario l'a suivie en 2010. Une amitié profonde s'interrompait, mais le souvenir d'une personnalité exceptionnelle reste vivace et lumineux.

Lors de nos voyages scolaires en Italie, nous étions souvent à Rome au cours de la semaine sainte. Aussi, avons-nous participé plusieurs fois au chemin de croix célébré le vendredi saint, près du Colisée, en présence du pape Paul VI qui portait la croix au cours des dernières stations. Cette croix était amenée du Colisée par divers groupes représentant des pèlerins du monde entier. Les nombreux fidèles rassemblés entre le Colisée et l'esplanade qui précède le forum romain pouvaient suivre le texte du chemin de croix dans leurs langues. Ils disposaient d'un petit carnet qui comportait tout le déroulement de la démarche religieuse animée par une chorale qui intervenait entre les stations. Le pape se recueillait devant la foule, assis, agenouillé sur un prie-Dieu ou debout au centre de l'esplanade. Je garde le souvenir d'un recueillement profond et d'une participation vivante des fidèles à cette célébration retransmise par la RAI en mondovision.



Le vendredi saint, foule devant le Colisée



Le pape sur l'esplanade devant la foule lors du chemin de croix

Chaque année aussi, en car, de Rome, nous gagnions Pompéi et, parfois Paestum, afin de visiter, avec émotion, les vestiges, figés mais vivants, d'une cité romaine recouverte par la cendre du Vésuve en éruption en 79 après Jésus-Christ et les ruines de temples grecs prestigieux.



Ruines de Pompéi et Vésuve



Moulages de corps d'habitants de Pompéi étouffés



Temples grecs de Paestum

Un séjour dans la ville franciscaine d'Assise était au programme de chaque voyage. Il a toujours impressionné les élèves et leurs professeurs. Après le tumulte des civilisations antiques, de la Renaissance et d'aujourd'hui, découvertes dans les grandes et bruyantes villes de Florence et de Rome, nous étions plongés dans la paix d'une petite cité moyenâgeuse, tout imprégnée de la mystérieuse présence de saint François.



Panorama d'Assise



Assise : basilique Saint-François



Une ruelle de la ville

Le plus souvent, nous étions hébergés dans un couvent de religieuses sympathiques. Nous visitons la ville, bien sûr. Et nous sommes allés nous recueillir devant la tombe du Poverello où les professeurs prêtres concélébraient une messe à laquelle assistaient les élèves massés dans la crypte de la basilique Saint-François. Dans l'église du couvent des Clarisses, nous pouvions vénérer le sarcophage de sainte Claire et contempler le beau crucifix, jadis suspendu dans la chapelle Saint-Damien en dehors des murailles d'Assise. La tradition raconte que ce crucifix avait parlé à François d'Assise lui demandant de « *rebâtir sa maison en ruines* ». C'est devant ce crucifix du XII^{ème} siècle que François se sentit interpellé par le Christ lui-même. En taxi ou à pied, nous grimpions aux Carceri où François séjournait parfois dans un ermitage caché dans les bois du Mont Subasio à quelque 800m d'altitude. Dans les environs d'Assise, la montagne recèle de nombreuses grottes où François s'est isolé pour chercher Dieu.



Crucifix de Saint-Damien



L'entrée du couvent des Franciscains aux Carceri à Assise

Le voyage des Rhétoriciens en Italie est un sommet de découvertes, mais aussi et surtout, de relations humaines amicales et joyeuses. Tous les anciens gardent un souvenir extraordinaire de ce périple, d'autant que chacun se souvient aussi d'un petit événement particulier qui a enjolivé le voyage. J'ai déjà parlé de l'incident de Florence et de la cuite de Michel, de l'accident de Frascati et de la baignade de Sylvano. Il y eut beaucoup d'autres incidents amusants ou étonnants. Je retiens celui d'Assise, lors de mon premier voyage. Un soir, dans un petit café de la cité, Michel Barbier s'est révélé à quelques condisciples et à la tenancière de l'établissement qui lui offrait quelques verres de vin pour le remercier. Michel chantait, d'une belle voix chaude. Il interprétait des chansons de sa composition. Ses amis étaient remplis d'admiration et, désormais, Michel ne pourra plus échapper aux sollicitations qui le pousseront à chanter souvent au Collège, lors de veillées au camp-mission d'Anseremme (voir photo, p. 35)... En petit comité, il acceptait de chanter la chanson satirique qu'il avait composée après son renvoi du Collège des Jésuites à Charleroi. Il n'y est pas tendre avec ses anciens maîtres. Mais la production de Michel s'est progressivement enrichie, au point qu'il put se produire lors d'une fancy-fair au Collège, et même dans la première partie d'un récital que Claude Nougaro vint donner dans la grande salle du réfectoire. Plus tard, Michel Barbier s'est produit de nombreuses fois en concert. A la fin des années septante, des amis musiciens et lui, constituèrent le quatuor des *Jules* qui se firent une belle réputation en Wallonie, en particulier dans la région de Charleroi. Il y a quelques années, on pouvait voir Michel présenter le télé-journal sur l'écran de *Télé-Sambre*... Et voici qu'il y a peu, William Dunker, Alain Boivin, Marc Keiser et Michel Barbier ont repris du service. Ils ont reformé le quatuor des *Jules*¹²⁸ qui a « cassé la baraque » sur les scènes de Wallonie, dans les années 80. Prix de la Presse et Prix du Public au Festival du Rire de Rochefort en 1985, *les Jules* se sont fait une spécialité de redonner un coup de neuf à la chanson française, toutes époques et tous genres confondus.



Claude Nougaro chante au Collège



Michel Barbier chante au Collège



Les Jules. De gauche à droite : William Dunker, Alain Boivin, Michel Barbier et Marc Keiser

¹²⁸ Vous pouvez découvrir *les Jules* (y compris en vidéos) sur leur site Internet en cliquant sur le lien suivant : <http://www.lesjules.be/a-propos>

En 1971, un incident tragico-comique est survenu pendant notre séjour à Rome. Nous résidions encore à la via della Scrofa. Un soir, les élèves se dispersèrent par petits groupes, pour se détendre. Cette année-là, le « staff » comprenait Waldor Destré et son épouse Andrée, Monique Bauraing et moi-même. Ce soir-là, nous gagnâmes la place Navona toute proche. Confortablement installés à la terrasse d'un café, nous dégustions une bonne grappa en échangeant joyeusement. Vers 22 h 50, je me levai et m'apprêtai à regagner notre auberge, avant l'heure fixée pour la rentrée des élèves. De sa voix forte, Waldor m'invita fermement à m'asseoir et à déguster une dernière grappa. Je suis faible et j'avais appris jadis, d'un de mes professeurs de théologie, que la meilleure manière de faire passer une tentation, était d'y céder. Dès lors, je m'assis et attendis cette grappa promise. Vingt-trois heures avaient sonné au clocher de l'église Sainte-Agnès. Après quelques minutes, je me décidai enfin à quitter mes amis pour accomplir mon devoir de professeur responsable. J'arrivai bien vite sur le trottoir de la via della Srofa. Devant notre centre d'hébergement, un de mes élèves, Jean-Pol, m'attendait très agité. Il m'expliqua rapidement que nous risquions l'expulsion. L'économe de l'établissement était démonté et menaçant. J'en fis rapidement l'expérience après avoir grimpé les trois étages de marches. Dans un dortoir hébergeant une dizaine d'élèves, régnait une atmosphère de cataclysme : un des élèves, Jean-Luc, gisait, de tout son long, sur le lit. Il semblait plongé dans un profond sommeil. On s'agitait autour de lui. L'économe était là vociférant : « *A la casa ! A la casa !* ». Un jeune médecin semblait examiner celui qu'un professeur inexpérimenté de Saint-Louis avait cru en danger de mort. Un étudiant en blocus dans la maison me rassurait en me disant à l'oreille : « *Vous tracassez pas. L'économe est toujours très nerveux. Demain, il sera calmé...* » Pendant que le médecin examinait, je consultais le carnet de mutuelle de Jean-Luc « *Accidents de travail... Accouchement...* ». Non, il ne s'agissait pas de cela. Mais bientôt, le médecin, qui parlait français, me rassura : Le malade ne présentait pas de signes inquiétants. Son état ne nécessitait pas l'hospitalisation, pas même un médicament particulier. S'il se réveillait, on pouvait lui accorder une tasse de café, sinon, demain matin, il aura retrouvé ses esprits, peut-être un peu altérés, mais suffisants pour poursuivre le voyage. Le médecin apaisant, l'économe démonté, l'étudiant souriant nous quittent. Nous n'avons plus qu'à placer Jean-Luc sous les couvertures et lui souhaiter bon repos. Ses compagnons de sortie m'expliquèrent qu'ils avaient fêté un anniversaire de l'un d'entre eux. Ils avaient acheté une bouteille ou deux bouteilles de vin bon marché. Tous avaient résisté, sauf Jean-Luc, pourtant le plus grand... Le lendemain du drame, j'invitai le malade réveillé à aller s'excuser auprès de l'économe. Ce qu'il fit, clôturant ainsi l'incident.



Deuxième classe de Rhétoriciens, 1968-1969

L'animation religieuse

Dès la fondation du Collège Saint-André en 1962 et pendant tout mon séjour au Collège, de 65 à 73, la préoccupation de l'éducation des jeunes à la foi chrétienne fut constante. Je l'ai déjà signalé, des équipes de partage et de réflexion, des messes de classes ou des messes célébrées aux grands moments liturgiques de l'année pour toute la communauté de l'école avaient lieu. Des séances de confession étaient proposées aux élèves en quelques occasions. Une chapelle accueillait les élèves et leurs professeurs. À partir de 1966, les six prêtres de la maison se réunissaient régulièrement. Bientôt, ils se réunirent toutes les semaines avec la préoccupation de l'animation religieuse du Collège. Dès 1969, furent élaborées des « *Règles de vie* » intitulées « *Pour une communauté dynamique et fraternelle* ». Elles furent rédigées au terme de vastes consultations et concertations, au sein des élèves, des parents et des professeurs. Ces Règles de vie exprimaient un évident souci de rayonnement chrétien dans l'école. En témoignent déjà ces quelques lignes qui ouvrent le document. Ces lignes évoquent en cinq points le climat général à créer au Collège. Le premier point est clair sur l'objectif religieux. S'adressant directement à un étudiant, il s'exprime ainsi : « *La volonté du Collège est d'imprégner toute ta vie d'étudiant d'un **climat chrétien** qui te conduise à vivre selon l'Evangile. C'est une invitation pour toi à porter ta formation spirituelle au niveau de ta formation humaine et à respecter scrupuleusement l'idéal chrétien de tes compagnons.* »¹²⁹

Dans la foulée de ces perspectives, un Conseil pastoral fut créé. Il comprenait des prêtres, des professeurs laïcs et des élèves chargés de préparer les temps liturgiques importants (avent et carême), de réfléchir à l'organisation des retraites et autres animations religieuses.

Dès les premières années du Collège, l'abbé Arthur Leroy, titulaire d'une des deux premières classes de sixième latine et, ensuite de la première quatrième latine, avait suscité des équipes constituées par des élèves accompagnés par lui. Ces équipes, animées à chaque rencontre par un élève différent, partageaient sur un thème de vie sociale ou religieuse. En troisième latine, j'héritai de deux équipes qui fonctionnaient très bien.

Un peu plus tard, les nouvelles équipes dont j'assurais l'animation furent affiliées au mouvement d'action catholique pour le monde étudiant : la J.E.C. Depuis sa création, la JEC a évolué dans l'esprit et la spiritualité des mouvements d'action catholique spécialisée inspirée par l'abbé Joseph Cardijn (le fondateur de la Jeunesse Ouvrière Chrétienne) avec la méthodologie du Voir-Juger-Agir. La JEC part d'un fait vécu par la personne et chemine pour qu'elle puisse nommer ce qui l'habite, sans lui imposer une manière de penser : c'est la révision de vie. A l'époque où j'enseignais, la JEC était encore assez bien organisée. Les équipes de base, qui vivaient dans les écoles ou dans leur environnement, rassemblaient des étudiants du secondaire. Dans la Basse-Sambre, une équipe de secteur animée par l'abbé Maurice Huet, professeur de religion à l'athénée de Tamines, réunissait, de temps en temps, des délégués des équipes de J.E.C. existant dans la région. Au niveau diocésain, dans la région de Namur, l'abbé José Gennart, secrétaire à l'évêché était l'aumônier qui coordonnait des rencontres et des activités rassemblant des étudiants du diocèse. Au niveau national, une équipe responsable organisait encore des activités proposées aux étudiants du secondaire en Wallonie. C'est ainsi que, du 23 au 28 août 1966, je participai, pour m'informer, à la *Mission Nationale Etudiante* qui se déroula à Tournai. Plus tard, avec des étudiants du Collège Saint-André, j'ai participé à une Mission semblable à Charleroi. Nous résidions dans un quartier de Gilly où nous disposions des locaux d'une école pour les rencontres générales et l'intendance.

¹²⁹ Texte des « *Règles de vie : pour une communauté dynamique et fraternelle* » publié dans le *Courrier Saint-André*, n° 10 d'avril 1969.

Les étudiants étaient invités à contacter des jeunes dans le quartier et à leur proposer des rencontres de partage, de détente et de prière.

Au niveau diocésain, avec des élèves du Collège et d'autres établissements scolaires du Namurois, j'ai vécu deux journées d'une session de la J.E.C., les 28 et 29 décembre 1969. Ce rassemblement avait lieu au Collège même, où les jeunes participants étaient logés dans des classes ou dans une petite salle. Le thème de la session était centré sur la situation socio-économique de la Wallonie et, pour éclairer ce thème, nous avons invité un journaliste compétent et brillant pédagogue à la télévision, Henri Mordant. Pionnier de la télévision, Henri Mordant sut imposer un style. Docteur en Droit de l'Université de Liège (1950), passionné d'économie, Henri Mordant devient journaliste au journal *La Meuse*. Plus tard, en 1960, il passe au « *Journal télévisé* » à Bruxelles. Au service *Enquêtes et reportages* ensuite, Henri Mordant fait œuvre de pionnier dans le journalisme économique, historique et social télévisuel, en lançant des séries d'émissions qui ont de forts taux d'écoute tout au long des années soixante et septante. Il y a eu *Wallonie... (1962-1969)*, *Dossier*, *Le Magazine des Consommateurs*, *Situation*, les magazines de reportage *Neuf millions*, puis *Neuf millions neuf*. Une émission de Wallonie 1969 nous intéressait particulièrement et nous avons demandé au journaliste de venir la présenter aux jécistes, en la commentant et en posant quelques questions aux jeunes, afin de les aider dans leur réflexion et leurs partages qui suivront l'émission. Henri Mordant fut brillant et applaudi par les étudiants qui vécurent aussi très sérieusement leurs échanges et les rapports de ceux-ci. Le journaliste n'en revenait pas de la générosité et de l'application de ces jeunes qui consacraient deux jours de leurs vacances de Noël, pour étudier des problèmes relativement ardues et éloignés de leurs préoccupations quotidiennes. Aussi, n'accepta-t-il aucune rétribution pour son déplacement et sa prestation.

La venue d'Henri Mordant à Auvelais ne fut pas simple, mais plutôt mouvementée. Le journaliste ne se déplaçait pas en voiture, mais en train. Liégeois, il s'était rendu à Bruxelles, dans les locaux de la R.T.B. pour y prendre les lourdes bobines comportant l'enregistrement de son émission consacrée à la Wallonie. A l'époque, les limitations techniques imposaient encore le film pellicule contenant les images et une bobine sur laquelle le son avait été enregistré. Pour « lire » ces deux bobines jumelées, il fallait un appareil de projection spécial. Nous en avons loué un pour la projection à Auvelais. Henri Mordant prenait le train à la gare du Quartier Léopold pour le quitter à Gembloux. Il était convenu que l'abbé José Gennart viendrait le prendre à cette gare pour l'amener à Auvelais. José m'avait demandé de l'accompagner à Gembloux, afin de repérer plus facilement le journaliste dans la gare. Le repérage fut facile. Les premiers contacts chaleureux. Tous les trois, nous embarquons dans la 2 chevaux de José et nous parcourons deux ou trois kilomètres en devisant simplement. Je me trouve sur le siège arrière quand je perçois chez notre hôte un certain énervement et quelque sueur froide. Il prie le chauffeur d'arrêter la voiture : il ne possède pas les bobines du film qu'il est pourtant allé chercher à la R.T.B. ! Il essaie de se remémorer son itinéraire. Oui, en gare du Quartier Léopold, il a pris un café dans le bar de la gare. Il a sûrement déposé ses bobines sur une chaise. Sans doute les y a-t-il oubliées ! Demi-tour, retour à la gare de Gembloux, où Henri raconte sa déconvenue au préposé du guichet. Celui-ci téléphone à la gare bruxelloise et demande à parler à un responsable de la cafétéria. Effectivement, on a trouvé des mystérieuses bobines de cinéma sur une chaise du bar. Elles sont en sécurité. Il suffit de venir les récupérer. Rapidement, nous prenons la direction de la capitale. José conduit rapidement sa fidèle voiture. Devant la gare, Henri Mordant en descend et se précipite vers la cafétéria, tandis que José et moi nous contournons la place du Luxembourg pour gagner une friterie et y commander trois portions. En effet, le retard que nous prenons en voyageant ne nous permettra pas d'être présents au Collège d'Auvelais pour y prendre le

repas de midi. Et, ma foi, on a beau être prêtres et journaliste, il faut manger quand même. Lorsque nous revenons devant la gare, Henri en sort heureux, emportant ses bobines. Nous fonçons vers la Basse-Sambre. Quand Henri a terminé de manger ses frites, il prend le volant pour laisser à José le loisir de prendre calmement son repas. Ainsi finit notre histoire. Elle finit bien, avec un peu de retard à l'arrivée au Collège, mais sans conséquence pour le bon déroulement de la session jéciste...



Henri Mordant

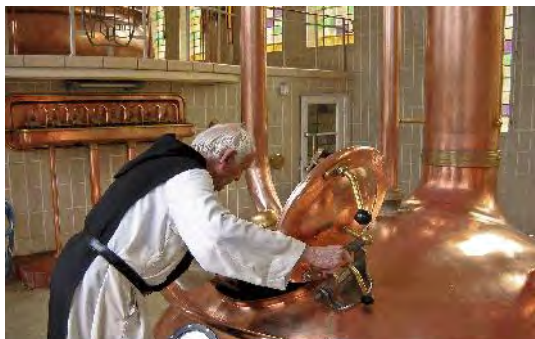
Une autre initiative avait pour objectif d'aider les jeunes du Collège à se situer dans la foi chrétienne et, si possible, à la fortifier. Il s'agissait des retraites, régulièrement organisées en janvier-février. Avec mes premiers élèves, j'ai vécu une retraite très riche, dans le couvent des Pères Oblats à Barvaux-sur-Ourthe. L'année suivante, après concertation entre responsables de classes et dans un but d'économie, il fut décidé de regrouper, en externat, les élèves de troisième latine, de Poésie et de première A 2 dans des locaux du petit séminaire de Floreffe. Mes élèves connurent une retraite mouvementée. Un religieux franciscain devait animer cette retraite, mais le brave religieux manquait d'assurance et de pédagogie religieuse : il fut, hélas, chahuté par les jeunes retraitants. A la fin de la première journée, je passai devant la classe où, en principe, mes élèves devaient écouter attentivement une prédication de l'animateur. Je fus étonné du bruit de voix qui sortait du local. Je me permis dès lors d'ouvrir la porte. Le prédicateur n'était pas là ! Un garçon était assis sur une chaise au milieu d'un cercle formé par ses condisciples qui l'apostrophaient en lui assénant ses « quatre vérités ». Ce jeu particulier portait un nom que j'ai oublié. Mais, il était bien dangereux pour le respect mutuel des élèves et leur bonne entente. Je mis fin à l'« opération vérité » et nous échangeâmes, les garçons et moi. Ils me racontent leur déception et l'agacement que leur procurent les discours du prédicateur. Il faudra bien remercier celui-ci qui n'en demande pas plus. Avec l'accord du titulaire de Poésie, mes élèves iront rejoindre les étudiants de cette classe qui vivaient une retraite paisible animée par l'abbé André Brichard, qui fut jadis mon professeur de sciences au petit séminaire de Bastogne et qui était alors curé de Buzet, près de Floreffe.



Mes premiers élèves dans la cour du couvent des Oblats à Barvaux (1966) ... et à l'abbaye trappiste de Rochefort (1968)

L'expérience du séjour de retraite à Floreffe n'était pas concluante. Désormais, les retraites seront organisées par classe, en internat dans une communauté religieuse. En 1968, avec mes premiers élèves que je retrouvais en Rhétorique, dans la neige et dans le froid, nous avons vécu une excellente retraite à l'abbaye Notre-Dame de Saint-Remy à Rochefort, dans la

proximité de prière avec les Pères Trappistes. Toutes les autres retraites que j'ai vécues avec mes élèves se sont déroulées entre les murs austères et dans la communauté accueillante d'autres religieux trappistes, ceux de Chimay, dans l'abbaye Notre-Dame de Scourmont. Elles se déroulèrent sans problème. Plusieurs furent animées par un Père Jésuite et l'une le fut par un religieux Rédemptoriste.



Abbaye de Rochefort, un moine à la brasserie



Entrée de l'abbaye de Chimay



Rhétoriciens 68-69 en retraite à Chimay



Rhétoriciens 69-70 en retraite à Chimay

Aujourd'hui, quand j'évoque toutes les initiatives pastorales motivées par l'éducation religieuse des jeunes des années 60 et 70, quand je relis les « *Règles de vie* » du Collège que je viens d'évoquer, je me rends compte que notre société occidentale et, belge en particulier, a bien changé. J'ai quitté le Collège au moment où on se rendait compte déjà que la pastorale des jeunes devait se modifier et prendre d'importants tournants qui doivent tenir compte de la déchristianisation, progressive mais massive, de nos contemporains, jeunes et moins jeunes.

Je trouve un signe de cette prise de conscience en lisant un numéro du bulletin publié par le Collège, en ces années où j'y vivais. Dans le numéro du « *Courrier Saint-André* », n°7, d'avril 1968, un petit article est consacré aux retraites vécues par les élèves au début du Carême. On parle de la « récollection » vécue par les plus jeunes dans l'école et dans l'église paroissiale pour les confessions et la célébration de la messe. On détaille les lieux où les aînés ont vécu la retraite, dont Rochefort où j'ai séjourné avec mes premiers Rhétoriciens, cette année-là. Mais, une réflexion nouvelle apparaît. « *Comme toute activité concernant les jeunes, écrit-on, une retraite exige bien des recherches, du savoir-faire et de la patience... Dans cette optique de sérieux, cette année, nous avons décidé de ne pas imposer la retraite de façon inconditionnée. Il peut se faire que tel ou tel garçon ne soit pas – ou pas encore – à même de soutenir sans grincement de longs moments de sérieux, de prière, de réflexion et de silence. Ceux qui y ont participé – la grosse majorité – ont compris que cet effort, consenti en connaissance de cause, est largement récompensé.* »

Itinéraire religieux de trois anciens élèves

Trois de mes anciens élèves au Collège Saint-André à Auvelais eurent un itinéraire religieux particulier. L'un d'eux, Jean-François Scheffers est actuellement curé de Jemeppe-sur-Sambre, après avoir été vicaire à Andenne. Après sa Rhétorique, Jean-François a suivi les cours de « Spéciale-math », dans l'institution liée à l'Institut Saint-Aubain à Namur et gérée par le Frère Robert Graas. Ensuite, après avoir réussi les examens d'entrée, il entreprit les études exigeantes d'ingénieur civil, comme son père l'avait fait jadis. Ses études débutèrent à Leuven pour se poursuivre à Louvain-la-Neuve, sur un site campagnard, à peine transformé par quelques bâtiments construits pour accueillir les premiers étudiants scientifiques d'une université nouvelle. Après ce cycle de cinq années, Jean-François étudia la philosophie à l'Institut fondé par le cardinal Mercier à Leuven et qui n'avait pas encore déménagé. Il résidait au Séminaire Léon XIII que j'ai habité jadis. La formation théologique, Jean-François l'a reçue pendant quelques mois au grand séminaire de Namur où je l'ai retrouvé, mais, surtout, pendant trois années à Rome où il résidait au Collège belge. Jeune prêtre, et pendant longtemps, il exerça ses connaissances scientifiques au service des Facultés universitaires de Namur, en effectuant, avec d'autres scientifiques, des recherches et des observations météorologiques en Afrique. Après la mise à la retraite de son père, ses parents s'installèrent dans la campagne verdoyante de Naninne, tandis que, lui, regagnait la Basse-Sambre où il est un prêtre rayonnant et estimé, particulièrement engagé dans le domaine de l'accueil et l'accompagnement des personnes handicapées au sein du mouvement *Foi et Lumière*, fondé par Marie-Hélène Mathieu et Jean Vanier. A Rome, Jean-François s'était investi dans un autre mouvement international bien connu *Sant'Egidio*.

Daniel Primen de Lambusart, dans le diocèse de Tournai, était un ami très proche de Jean-François. Il opta pour le diocèse de Namur et fréquenta son séminaire. A cette époque, à l'IMP (Institut médico-pédagogique) Saint-François de Bouge, Daniel effectue une formation centrée sur la catéchèse des jeunes handicapés, sous la guidance du Père Henri Bissonnier ¹³⁰, grand spécialiste de cette forme particulière de catéchèse. J'ai eu plusieurs occasions de rencontrer cet homme remarquable qui avait pris Daniel en affection. Pour effectuer son stage pastoral, Daniel gagne Paris où il réside à la *Mission Belge*, afin de poursuivre une formation théorique et pratique dans le domaine qui le passionne. A l'époque, je résidais au grand séminaire installé à Salzinnes et j'accompagnais trois séminaristes dans leurs stages pastoraux : Daniel Primen, Jean-Marie Wilmotte et Philippe Mawet. Daniel fut ordonné diacre pendant son séjour parisien. Mais dans son lieu de stage à Fontainebleau, il fit la connaissance d'une jolie et agréable jeune française, Marie-Claire, engagée elle-même au service de handicapés. Ils se sont aimés et mariés. Deux enfants sont nés dans leur foyer, Amarylis et Pierre. Hélas, Daniel connut de graves problèmes de santé, avant de bénéficier d'une transplantation cardiaque bien réussie. Il est décédé jeune encore, victime d'un autre problème de santé. Daniel avait fondé une troupe scout dans son village, Lambusart. Il était artiste, poète et musicien, généreux et attentif aux plus pauvres. Son papa avait été mineur. Il

¹³⁰ Le Père Henri Bissonnier (1911-2004) est animé par le souci d'éduquer et évangéliser les plus faibles. Ce prêtre et professeur à la santé fragile multiplie les initiatives en faveur des enfants et des jeunes handicapés. Dès les années cinquante, « obsédé » par l'éducation et l'évangélisation de ces personnes, il enseigne dans les écoles d'éducateurs spécialisés, à la Catho de Paris et à l'Université de Louvain. Il écrit des centaines d'articles, une vingtaine d'ouvrages, nourris de son expérience, en particulier à l'hospice de Bicêtre où il élabore une pédagogie catéchétique spécialisée pour des enfants et adolescents touchés par un handicap mental, et souvent psychique et social.

ne s'est jamais remis de la mort de son fils et est mort peu de temps après lui. La maman de Daniel vit encore dans sa maison.

Le troisième garçon qui a connu un itinéraire religieux particulier est assez connu en Belgique et même à l'étranger, il s'agit de Marc Piret, fondateur de la communauté de Tibériade à Lavaux-Sainte-Anne. Son aventure est complexe et tumultueuse, avant de pouvoir vivre au milieu de Frères et de Sœurs et de faire l'expérience d'un rayonnement international de la communauté religieuse. Mais ici, je vais m'attarder un peu à évoquer Marc tel que je l'ai connu à cette époque et ce que j'ai pu vivre avec lui.



Trois Rhétoriciens : Jean-François Scheffers , Marc Piret-Gérard et Daniel Primén



Jean-François et moi concélébrons l'Eucharistie



Frère Marc Piret, un Frère et une Sœur de Tibériade

Marc Piret-Gérard était le troisième enfant d'une grande famille qui en comprenait huit, dont cinq garçons et trois filles. Son père, radiologue, était très engagé au service du Collège depuis ses débuts et il le restera pratiquement jusqu'à sa mort accidentelle, à l'âge de 80 ans. Sa maman s'occupait de la grande famille et apportait à ses enfants une éducation chrétienne simple, mais profonde. Cette famille habitait une vaste maison, rue des Glaces Nationales à Auvelais. Mais, Raphaël Piret-Gérard, c'était le nom du papa, avait acquis à Lavaux-Sainte-Anne un ancien moulin qu'il avait réaménagé. Situé non loin du célèbre château du village, le moulin était longé par un ruisseau, la Winbe. Les week-ends se passaient en famille à Lavaux-Sainte-Anne, pendant l'enfance et la petite adolescence de Marc. Il évoque des souvenirs de ces grands moments de vie, de détente, de découvertes, de joie et de recueillement dans un livre ¹³¹ où il retrace tout son itinéraire. Il y évoque aussi sa première petite cabane qu'un garde-chasse lui avait fait découvrir, nichée dans un bosquet où il se réfugiait souvent pendant les vacances, mais qu'il abandonna, en raison de l'humidité. Audacieusement, il se mit à construire un pavillon, plus vaste et mieux équipé pour y vivre dans le Bois du Charnet,

¹³¹ Frère Marc (Fraternité de Tibériade), *Histoire d'un appel*, éditions de l'Emmanuel/Tibériade, 2009

en-dehors du village, en pleine nature. Ce fut pour Marc l'expérience de la construction, en se frottant au creusement de fondations, la fabrication et l'épandage du béton, le maniement des moellons et de la truelle et aussi du bois et de quelques instruments du menuisier. Bien sûr, il se faisait conseiller et aider par quelques artisans amis et compétents. Mais cela lui a ouvert les portes d'un savoir-faire pour ses futurs projets et ses réalisations architecturales importantes. Le pavillon fut progressivement aménagé : un magnifique feu ouvert fut installé, un petit coin-prière fut aménagé, une grande et épaisse table en bois vint garnir le local. En installant son lit, Marc avoue avoir pensé à une future épouse. On en était là lorsque j'ai connu Marc comme élève de Rhétorique...

Dans son livre, Marc évoque lui-même les difficultés qu'il a rencontrées tout au long de ses études, du primaire au secondaire. Il aboutit, finalement, au Collège Saint-André pour y effectuer sa dernière année d'étude dans le secondaire. Antérieurement, il avait voulu arrêter ses humanités, mais son père l'avait convaincu, « *avec détermination* », d'aller jusqu'au bout. « *Après, lui avait-il dit, tu feras ce que tu voudras.* »¹³² Marc se réjouissait d'arriver au terme des études secondaires, avant d'entreprendre des études artistiques, selon son projet. Mais, en Rhétorique, certaines matières, particulièrement les sciences, étaient rébarbatives pour lui. Il peinait à retenir les formules de chimie et de physique. Dans son livre, Marc intitule une séquence évoquant l'époque de ses études : « **Pas de latte sur les bancs** »¹³³. Il y raconte, franchement et humblement, une petite aventure qu'il a vécue jadis avec moi. Je la raconte aussi, en fonction de mon expérience. En fin du premier ou du deuxième trimestre, une session d'examens était organisée pour tous les élèves du Collège. Un jour, les Rhétoriciens de latin-math réalisaient, dans leur classe, un examen de dessin, dit « scientifique », qui devait durer une matinée entière. Le professeur, Emile Georis, un de mes amis, qui surveillait les élèves avait besoin de pouvoir effectuer une petite pause. Je lui avais proposé de le relayer une demi-heure, ce qu'il avait accepté volontiers, bien entendu. Pendant que j'effectuais le remplacement d'Emile, je me promenais entre les bancs de la classe, me penchant de temps en temps sur le travail d'un garçon qui relevait la tête et se demandait sans doute ce que j'y connaissais à son dessin scientifique qui n'avait rien à voir avec l'art et la sensibilité esthétique. Pour me détendre, il m'arriva soudain de prendre en main une latte en poirier, toute neuve, qui traînait sur un banc vide. Mes doigts l'agitaient dans un jeu. Tout à coup, ayant approché la latte de mes yeux, mon attention fut attirée par des inscriptions réalisées à la pointe fine d'un crayon. Ces inscriptions n'étaient pas visibles de plus loin. Manifestement, les inscriptions que je percevais étaient des « copions », comme on disait, c'est-à-dire un aide-mémoire destiné à tricher lors d'un examen. Je reconnaissais l'écriture d'un de mes élèves. A force de corriger des devoirs de version latine ou grecque, les copies des interrogations, les dissertations françaises, j'étais familiarisé avec les diverses et parfois compliquées écritures de tous mes élèves. Sur la latte, c'était bien l'écriture de Marc. Il n'était pas dans la classe puisque, lui, étudiant en latin-grec ne devait pas passer l'examen de dessin. Bien sûr, je conservai la latte et la montrai au professeur concerné par les inscriptions¹³⁴. La veille, il avait fait passer un examen aux Rhétoriciens. Lui aussi, reconnaissait l'écriture de Marc... Le lendemain de ma découverte, je faisais moi-même passer un examen à mes élèves, en latin ou en grec sans doute. Pour impressionner le tricheur que je n'avais pas encore averti, juste avant l'examen, je m'écriai : « *Pas de latte sur les bancs !* » Voici comment Marc évoque lui-même sa réaction : « *Je suis devenu blanc ! Il (le prof) avait sans doute retrouvé ma latte oubliée. Je*

¹³² O.c., p. 31

¹³³ O.c., p. 34

¹³⁴ Dans son récit de l'incident, Marc évoque des formules de chimie inscrites sur sa latte. Ma mémoire peut être défaillante, mais, dans mes souvenirs, il s'agissait d'inscriptions concernant un autre cours. Mais, peu importe, il y a prescription !

*n'osais lever la tête. A la fin de l'examen, je suis allé le trouver pour lui expliquer ma détresse, mon péché. Il m'a pardonné ; il était prêtre. Il avait bien trouvé la latte et reconnu mon écriture... »*¹³⁵ J'avais peut-être pardonné à Marc, n'empêche qu'on lui infligea un zéro pour l'examen dont il était question...

Après sa sortie du Collège Saint-André, pendant cinq ans, Marc entreprit des études artistiques à l'abbaye de la Cambre. Pendant ces années, comme il l'écrit, ce fut « *un va-et-vient entre Lavaux-Sainte-Anne et Bruxelles.* »¹³⁶ Devant les productions artistiques tourmentées de cette époque, il se situe et produit des œuvres étonnantes reproduisant des objets simples de la nature, comme des oignons, ou des visages humains grâce à des moulages. A Lavaux, Marc veut agrandir son pavillon, en le dotant d'un bâtiment annexe qui pourra héberger les amis et amies qu'il accueille. Pour financer l'achat des matériaux, aidé par des amis, il fabrique des bougies qui sont vendues régulièrement à Auvelais et ailleurs, y compris, au cours d'une soirée « mondaine » organisée chez ses parents. Mais cette vente se veut discrète pour ne pas exciter l'ire de son père. Hélas, la mèche est vendue, c'est le cas de le dire, et la colère paternelle se déchaîne¹³⁷. Dans mes agendas, en date des 20 et 21 novembre 1971, des 26 et 27 août 1972, des 4 et 5 novembre 1972, des 10 et 11 février 1973, je peux lire : « *Week-end à Lavaux-Sainte-Anne avec des Rhétos* », « *Week-end à Lavaux-Sainte-Anne* », « *Week-end au Charnet* ». Toutes ces dates indiquent que j'ai entretenu des contacts relativement fréquents avec Marc et le Charnet, comme on désignait à l'époque la « résidence » de Marc. Le plus souvent, des élèves du Collège m'accompagnaient et même l'un ou l'autre professeur, pendant ces week-ends faits de découverte de la nature, de partage, de prière et de travail manuel au service des agrandissements et des aménagements autour du premier pavillon. Dans son livre, Marc me fait le plaisir d'insérer une photo de moi en train de scier une poutre que Françoise, une sœur de Marc, est en train de maintenir stable en s'asseyant dessus, tandis que Christophe, le plus jeune des frères nous contemple, lui-même assis sur des morceaux de bois posés sur un tonneau. Au fond de la scène se devine un bâtiment en construction... La chronologie des constructions n'est plus très précise dans mon esprit, pas plus que dans le livre de Marc, mais je me souviens très bien de l'inauguration du four à pain, au-dessus duquel un oratoire fut aménagé. Ce fut un jeudi saint que Marc y cuisit le premier pain, avec l'assistance d'un boulanger du village. Ce premier pain a servi à la célébration de la Cène qui eut lieu dans le bosquet, en pleine nature, avec, pour autel, un solide barbecue de pierre qui venait d'être construit. Je célébrai cette eucharistie. L'assistance était relativement nombreuse : des jeunes venus donner un coup de main, des habitants de Lavaux, des membres de la famille de Marc, dont sa maman. Je la vois encore pleurant discrètement pendant la célébration. Elle pressentait sans doute une grande aventure qui commençait...



Marc (à l'extrême gauche), Alain Boxus et des élèves du Collège à Lavaux, devant la nouvelle construction



La préparation d'une veillée de prière dans le premier pavillon (Eric Solbreux, Alain Boxus et Christian Nonis)

¹³⁵ O.c., p. 34

¹³⁶ Lire le début de chapitre intitulé : « *Où es-tu, ma bien-aimée ?* » dans le livre de Marc, p. 49 et sv.

¹³⁷ Voir dans o.c., p. 33



Le pavillon



René au travail, assisté par Françoise et Christophe

Théâtre, spectacles et concerts

Dans un développement consacré, plus haut, à la vie culturelle (p. 12-13), j'évoque la participation des élèves du Collège à des représentations théâtrales à Jemeppe, Charleroi, aux séances des *Jeunesses musicales* ou des *Jeunesses poétiques*, aux spectacles de danse du *Ballet du vingtième siècle* de Maurice Béjart à Bruxelles. Mais, dans la Basse-Sambre, à cette époque, naissait une association culturelle particulièrement dynamique, créée par de très jeunes, étudiants dans l'enseignement supérieur pour la plupart. Les noms de Gérard Fripiat et Philippe Pluquet me viennent à l'esprit, mais bien d'autres compagnons travaillaient avec eux dans le groupe baptisé *Groupe d'animation de la Basse-Sambre* (GABS)¹³⁸. Ces jeunes ont suscité des récitals extraordinaires de grands noms du spectacle et de la chanson française qui acceptaient de réaliser leurs prestations dans des conditions souvent « artisanales », dans des locaux qui ne ressemblaient guère à *l'Ancienne Belgique* ou au *Théâtre de Namur*... Ainsi, le réfectoire-salle de jeu du Collège, je l'ai dit plus haut, a accueilli Claude Nougaro, heureux de se trouver debout, derrière le public, pour écouter un jeune chanteur débutant, Michel Barbier. Le réfectoire-salle de jeu de l'Institut Notre-Dame à Auvélais a vibré, avec un nombreux public, lors des concerts de Félix Leclercq et Barbara. A Moustier-sur-Sambre, la salle paroissiale a parfois rougi en entendant certaines chansons de Léo Ferré applaudi chaleureusement. Le « *Cercle des familles* » à Auvélais a été témoin, émerveillé, des débuts du chanteur wallon Julos Beaucarne. A Aiseau, Raymond Devos a fait rire une foule réjouie par son grand talent qu'il avait soutenu, avant le spectacle, en ingurgitant une bouteille de whisky, selon le témoignage fiable d'un préposé à son service ce soir-là, dans une classe de l'école.

¹³⁸ Le GABS existe toujours en Basse-Sambre, mais il a pris une orientation nettement sociale, plus que culturelle. Philippe Culot en a été longtemps l'animateur dans les installations situées à Spy. Actuellement, le GABS se définit comme suit : « *Le GABS (Groupe Animation de la Basse-Sambre) est une ASBL pluraliste et indépendante qui vise le changement social. Nous avons une préoccupation particulière pour les personnes du monde populaire et spécialement pour celles qui sont fragilisées dans l'existence.* » Ses activités, très diversifiées, se situent à Spy, Auvélais et Tamines. Vous pouvez consulter le site du GABS en cliquant ici : <http://www.gabs.be>



Barbara



Léo Ferré

Mais au Collège Saint-André, de temps en temps, on s'efforçait aussi de produire des spectacles. A l'époque où je fus professeur, la plupart de ces spectacles se faisaient à l'occasion des fêtes de fin d'année, lors des « proclamations des résultats ». Au terme de l'année scolaire 1965-1966, Jean Leroy avait mis en scène un spectacle évoquant le moyen-âge et ses fiers chevaliers. Les années suivantes, j'ai pris en main les mises en scène des spectacles qui furent présentés en divers endroits du Collège : salle du réfectoire, en plein air dans la cour de récréation, face au hall d'accueil le spectacle se jouant sur la plate-forme de sa toiture, ou sur un podium monté dans l'angle du bâtiment principal. En 1968, le spectacle « *Escorial* » a été présenté trois fois en divers endroits, le même soir. Les « distributions des prix » étaient réparties dans le réfectoire et deux autres salles et les acteurs passaient d'un local à l'autre à des moments bien étalés ! Les élèves ont joué une parodie d'une comédie de Molière sur un podium extérieur, « *Escorial* » de Michel de Ghelderode¹³⁹ dans trois locaux, « *Jusqu'à minuit* » de Claude Santelli sur la plate-forme du hall d'entrée. Mais en 1970, l'abbé Jacques Detienne et moi avons mis en scène un spectacle plus important « *Œdipe Roi* » de Sophocle¹⁴⁰. Nous disposions alors de jeunes très doués pour le théâtre, particulièrement Jean-Louis Philippart¹⁴¹ qui fit d'ailleurs « carrière » dans le théâtre, en France, dans la région d'Avignon. Nous avions « engagé » une jeune fille de l'extérieur du Collège, pour incarner le rôle de Jocaste, étant donné que notre école n'était pas encore mixte. Louise-Marie Charue fut une excellente actrice aux côtés de Jean-Louis et d'autres : Philippe Demine incarnant Créon, Franz Cornil dans le rôle de Tirésias, en particulier. Le chœur était constitué de six garçons que Jacques Detienne initia à la chorégraphie grecque. Les décors furent réalisés par un ami, professeur de dessin au Collège, Emile Georis, hélas décédé depuis longtemps. Il avait aussi dessiné tous les costumes qui furent réalisés par deux dames, mamans d'acteurs, la maman de Jean-Louis Philippart et celle d'André-Marie Thibaut. Je me revois encore, en leur compagnie, achetant des tissus sur le marché de Charleroi ! « *Œdipe roi* » fut joué plusieurs fois, sur la scène de la salle paroissiale d'Auvelais appelée « *Cercle des familles* ». Il fut présenté d'abord pour le public des élèves de l'école, ensuite pour les étudiants d'écoles secondaires voisines, d'Auvelais, de Tamines et de Floreffe, enfin, pour un large public d'adultes. La dernière année que je passai au Collège, j'ai mis en scène une parodie de western : « *Terreur en Oklahoma* ». Le dernier jour des répétitions, un des

¹³⁹ A propos d'*Escorial*, voir p. 189, dans le chapitre 5 de « *Tout est grâce !* »

27 *Œdipe roi* est une tragédie grecque de Sophocle, représentée entre 430 et 420 avant J.-C. Elle met en scène la découverte par Œdipe de son terrible destin. Alors qu'il avait accédé au trône de Thèbes après avoir triomphé de l'énigme du Sphinx, l'enquête qu'il mène afin de découvrir la cause de la peste envoyée par Apollon sur la ville le conduit à découvrir que le responsable de l'épidémie n'est autre que lui-même : il est coupable à la fois de parricide et d'inceste, car il a, sans le savoir, tué son propre père, Laïos, et épousé sa propre mère, Jocaste.

¹⁴¹ Jean-Louis est, hélas, décédé.

excellents acteurs de cette farce fut victime d'un accident de vélo. En retournant chez lui à Tamines, Bruno Fosty voulut sans doute rivaliser avec les héros du Tour de France. Hélas, il heurta la bordure d'un trottoir. Les conséquences de sa lourde chute furent des blessures qui ne mirent nullement sa vie en danger, mais qui m'obligèrent à prendre sa place dans le spectacle qui devait se dérouler le lendemain. Il put cependant reprendre brillamment sa place, en septembre, en plein air, devant l'église de Devant-les-Bois, où, en collaboration avec les jeunes du village et grâce à la collaboration du vicaire dominical l'abbé Albert Arnould, nous avons organisé une soirée de spectacle en présentant, à nouveau, « *Terreur en Oklahoma* ».



En juin 1966, les héros moyenâgeux se préparent au spectacle, encouragés par la concierge, Madame Germinal



En juin 1967, les acteurs de la parodie de Molière se préparent et jouent sur un podium monté en plein air



Les sièges sont prêts pour accueillir les spectateurs qui feront face à la plate-forme sur l'entrée du Collège



Dans « *Escorial* », le roi (Jean-François Scheffers) et son fou (Michel Marchandise)



En 1970, dans « *Œdipe roi* », Œdipe (Jean-Louis Philippiart), Jocaste (Louise-Marie Charue) et Tirésias (Franz Cornil)

Tandis que j'évoquais récitals et spectacles, m'est revenue à l'esprit une expérience personnelle faite pendant les années passées au Collège : deux concerts de Georges Brassens. Le 21 mars 1967, jour du printemps, avec un jeune professeur au Collège, Jean-Jacques Dewitte, j'assistai à un récital de ce grand artiste, accompagné de son inséparable complice et contrebassiste Pierre Nicolas¹⁴². Ils se produisaient à « *L'Ancienne Belgique* ». Cette salle était aménagée comme un cabaret. Les spectateurs entouraient des tables et donc, faisaient face à d'autres personnes. A l'époque, je portais encore, fidèlement, un col romain. Je considérais un peu gênant de me présenter ainsi décoré au récital de Brassens. C'est pourquoi, Jean-Jacques me prêta une de ses chemises dont l'encolure était bien trop large pour moi en ce temps-là ! Je possédais encore une cravate. Quel enchantement ! Le talentueux et malicieux Georges Brassens a fasciné son public et l'a conduit sur les chemins de sa poésie, de son humour et de sa philosophie. Plusieurs années plus tard, le 25 janvier 1973, j'eus l'occasion d'assister, à nouveau, à un concert de Brassens. Cette fois, en compagnie de Michel Moncomble. Mais le 25 janvier, à Auvélais, ramène un événement religieux récurrent et important : l'adoration paroissiale. Michel et moi, sommes, bien sûr, invités à concélébrer la messe à 19 h dans l'église Saint-Victor, d'autant plus, que, cette année-là, Monseigneur Charue, évêque de Namur et originaire d'Auvélais était présent. Les deux fans de Brassens

¹⁴² **Pierre Nicolas** (1920 - 1990) fut pendant 30 ans le contrebassiste de **Georges Brassens**. Il l'accompagna sur les planches et en studio d'enregistrement. Ils se connurent en 1952, chez Patachou, à Montmartre ; Pierre y jouait dans l'orchestre de Léo Clarens, qui accompagnait Patachou. Lorsque, visiblement mal à l'aise, Brassens entama sa première chanson, Pierre Nicolas monta spontanément sur scène pour l'accompagner à la contrebasse ; c'est ainsi que commença une longue amitié.

étaient un peu mal à l'aise. Ils participèrent cependant à l'eucharistie concélébrée par l'évêque et de nombreux prêtres du doyenné d'Auvelais et suivie, en ce temps-là, par de très nombreux fidèles. Après la messe, nous nous sommes excusés auprès de Mgr Charue, regrettant de ne pouvoir participer au repas de fête servi au presbytère. Nous avions une « *urgence* »... Effectivement, nous nous sommes pressés pour arriver au plus vite à Namur et gagner la salle du cinéma *Eldorado* où nous attendait Georges Brassens. En retard, quand nous nous sommes installés sur nos sièges en dérangeant quelques voisins, Brassens n'était pas encore sur la scène, mais un autre artiste était en train de chanter, Paul Louka que nous avons apprécié. Brassens, lui, nous a enchantés.



Paul Louka



Georges Brassens et son bassiste Pierre Nicolas

Dynamisme et nouveautés

Ainsi, huit années de ma vie se sont passées d'une manière heureuse dans le dynamisme d'un établissement scolaire jeune et grandissant qui n'avait qu'onze ans quand je l'ai quitté à regret. Bien sûr, depuis 1962, le nombre d'élèves avait fameusement augmenté. Mais, les changements et nouveautés n'étaient pas uniquement une question de quantité d'étudiants. La section des humanités latines était arrivée à son terme en formant ses premiers élèves Rhétoriciens en 1968. Elle s'enrichit bientôt d'une orientation latin-sciences, à côté des orientations latin-grec et latin-mathématique. La section technique créée en 1963 arrive à son terme en 1969 lorsque sortent du Collège les premiers étudiants en 3^{ème} A2 auxquels j'ai donné le cours de religion que je continuerai à donner à leurs successeurs dans l'année terminale en électro-mécanique. Une section technique courte prolongeant le cycle inférieur A3 par une année d'étude (4^{ème} A3) ou deux années (5^{ème} A3) existait.

Mais le Directeur Jacques Detienne, dès son arrivée au Collège, avait la tête remplie de projets pour l'évolution positive du jeune établissement et son dynamisme. Il a donc suscité et encouragé bien des initiatives. Dans la perspective de créer dans l'école un régime de participation, c'est-à-dire de réelles consultations de délégués des professeurs, des parents et des élèves, il fallait d'abord mettre en place une association des parents, réellement représentative. La création de cette association s'élabora progressivement, mais efficacement, grâce à la générosité de parents encore jeunes, conscients des enjeux que rencontre un établissement scolaire qui se développe sans préjugé, et désireux de prendre leur place dans la construction de l'avenir. Les professeurs n'étaient pas encore très nombreux. Ils avaient des contacts quotidiens dans la salle qui leur était destinée, ils participaient consciencieusement aux réunions des conseils de classe réunissant les professeurs d'une classe déterminée, autour du directeur Jacques Detienne pour la section des humanités anciennes ou du directeur de la section technique Albert Arnould. Ces professeurs vivaient aussi de joyeux moments d'amitié lors des fêtes qui jalonnaient l'année scolaire. Il n'était pas difficile d'organiser leurs

concertations et leurs consultations. Les élèves étaient éduqués dans un esprit de responsabilité qui devait les préparer, eux aussi, à prendre place dans un système de participation, bien entendu, selon leur âge et leur maturité.

Ainsi, entre 1966 et 1970, put se mettre en place une structure de participation comprenant, notamment, un Conseil supérieur dont le rôle était essentiellement d'animation et de coordination. Avec la direction de l'école, le Président du comité scolaire et des représentants des trois associations des professeurs, des parents et des élèves constituaient ce Conseil. Trois autres conseils spécialisés apportaient leur compétence et leur collaboration dans trois secteurs de la vie d'une école : le secteur des études, le secteur de l'éducation et le secteur des finances. A côté de ces trois Conseils habilités à prendre des décisions dans les domaines relevant de leur compétence, des commissions pouvaient être créées par les Conseils ou les associations pour étudier une question précise et apporter des propositions au demandeur qui les a mandatées. Ces commissions étaient donc provisoires et occasionnelles. Un régime de participation est exigeant et suppose que les différents groupes soient conscientisés et dynamisés. Au début de l'année scolaire 1971-1972, il fallait mieux informer les professeurs, les élèves et surtout les parents sur la structure de participation déjà en place, mais qu'il fallait réanimer sans cesse. Dans cette intention, je fus chargé de rédiger un article intitulé « *Participation au sein du Collège* »¹⁴³ qui parut dans le bulletin « *Courrier Saint-André* » lequel reparaisait après une brève absence et étendait son rayonnement, en particulier chez les parents.

Mais, en dehors du développement interne du Collège, le monde de l'enseignement en Belgique (et ailleurs !) était en perpétuelle recherche de changements positifs dans la pédagogie, mais aussi dans la conception globale des études secondaires. Depuis un certain temps, on parlait d' « *enseignement rénové* » qui viendrait remplacer progressivement l'enseignement traditionnel. L'information sur cette « rénovation » s'intensifiait, tandis que les professeurs des premières années du secondaire se préparaient au « rénové ». Quand j'ai quitté le Collège, le « rénové » commençait à être d'application dans le cycle inférieur des études. Je ne l'ai donc pas vécu.

Bien avant cette réforme de l'enseignement qui va se généraliser en Belgique et dans la Basse-Sambre, des réformes pédagogiques étaient nées : les « mathématiques nouvelles » avaient fait leur apparition et se généralisaient. De nouvelles pratiques de l'évaluation du travail et du progrès des élèves s'appliquaient progressivement. Elles avaient pour nom la « docimologie ». « *L'objectif de la docimologie est d'abord de rechercher les facteurs qui entrent en jeu dans l'évaluation qui sera faite d'un travail écrit ou oral fourni par un élève, indépendamment de la valeur intrinsèque de ce travail ou de l'élève en question...* »¹⁴⁴ La simple cotation par des points ne suffit donc plus ! « *L'évaluation est d'abord un moyen de suivre les progrès : une formation a des objectifs à atteindre, en termes de transmission de savoirs (connaissances), savoir-faire (pratiques), savoir-être (attitudes). L'évaluation permet donc de situer les apprenants vis-à-vis de ces objectifs. Cela permet de motiver les apprenants, de leur faire prendre conscience qu'ils ont besoin de fournir un effort, de leur montrer qu'ils se sont améliorés, mais cela permet aussi au formateur de se remettre en question, d'adapter la formation (forme et contenu).* »¹⁴⁵ Des jeunes confrères enseignant dans les premières années du secondaire au Collège se sont passionnés pour ces nouveaux modes d'évaluation et les ont appliqués. Moi-même, je n'ai jamais été amené à remettre en question la traditionnelle, respectable mais limitée façon d'évaluer les travaux des élèves, devoirs, interrogations et examens, en leur attribuant des points. Mais les professeurs du cycle supérieur étaient bien conscients des insuffisances de l'évaluation classique et ils étaient prêts à s'ouvrir à de nouvelles pratiques plus riches et plus judicieuses. Dans les bulletins qu'ils devaient rédiger, les titulaires de classes et les autres professeurs ne se contentaient pas de

¹⁴³ « *Participation au sein du Collège* », dans *Courrier Saint-André*, octobre 1971

¹⁴⁴ Dans Wikipédia <http://fr.wikipedia.org/wiki/Docimologie>

¹⁴⁵ *ibidem*

chiffres. Ils rédigeaient remarques et suggestions qui permettaient aux élèves de mieux se situer dans leur travail et, à leurs parents, de mieux évaluer la situation scolaire de leurs enfants.

Pour moi, comme pour mes confrères titulaires, la rédaction des bulletins trimestriels étaient parfois une aventure. Je me souviens, et j'en souris, d'une soirée mémorable passée dans mon bureau et ma chambre à coucher qui furent témoins de l'agitation de professeurs. Ceux-ci s'étaient attelés consciencieusement à l'élaboration des bulletins trimestriels de Noël qui devaient être distribués le lendemain, alors que des examens venaient encore de se dérouler. Dans ma chambre à coucher, installé devant une petite table, le professeur de néerlandais, Ewald Peiffer, achevait de corriger les copies d'un dernier examen. Au fur et à mesure de ses corrections, il transmettait les cotations à des confrères installés, eux, avec moi, dans mon bureau. Nous enregistrons ces chiffres, mais il fallait encore, pour chaque élève, dans chaque branche, effectuer un travail fastidieux de « balance », en réalisant des additions verticales et horizontales qui devaient aboutir au même résultat. Ce qui n'était pas toujours le cas. Dans ces cas litigieux, il fallait détecter une erreur de transcription quelque part dans les longues colonnes. Chaque erreur découverte donnait le droit aux professeurs de lever leur verre de bière qui leur rendait un peu plus agréable le travail fastidieux. Tout s'est déroulé dans la bonne humeur et, finalement, a renforcé des liens d'amitié...

A l'évaluation nouvelle et plus judicieuse du travail des étudiants, à la rénovation profonde de l'organisation globale de l'enseignement secondaire, s'ajoutent des adaptations pédagogiques dans toutes les branches des programmes de cet enseignement. J'ai déjà cité les « mathématiques modernes » qui remplacent la manière traditionnelle d'enseigner cette branche importante du savoir. Sans aller jusqu'à de tels bouleversements, les autres branches comme le français, l'histoire, les sciences et même le latin et le grec bénéficient de recherches pédagogiques au niveau universitaire et de leurs applications dans l'enseignement secondaire. Je me souviens avoir, plusieurs fois, à Louvain, participé à des « recyclages » pour mieux enseigner les langues anciennes.

Mais, dans l'enseignement fondamental (maternel et primaire) aussi bien que dans l'enseignement secondaire, une autre évolution se dessinait : la mixité. Traditionnellement, d'une manière générale qui connaissait des exceptions dans le fondamental, les garçons et les filles étaient rigoureusement séparés, le plus souvent regroupés dans des écoles différentes. Les transformations de la société occidentale, des recherches psychologiques et sociologiques aboutissaient à souhaiter un regroupement généralisé des filles et des garçons au cours de toute la trajectoire de leur formation scolaire, du plus jeune âge à l'université. Le projet d'introduire la mixité au Collège Saint-André était assez bien accueilli, mais il se heurtait à une nette et souvent farouche opposition des autres établissements d'enseignement secondaire libre dans la Basse-Sambre. Ces établissements redoutaient, sans doute, une concurrence importante du Collège, si la mixité était introduite dans les écoles libres de la région. Pour introduire la mixité, il a fallu attendre que la concertation s'approfondisse entre ces diverses écoles. Enfin, au cours de l'année scolaire 1972-1973, la mixité fut introduite dans tous les établissements d'enseignement secondaire libre de Tamines et d'Auvélais. Mais cette introduction se fit d'une manière particulière, et même, un peu étrange, inspirée par un compromis entre les écoles : la mixité fut inaugurée dans l'entièreté du cycle supérieur de l'enseignement, alors qu'habituellement, la mixité était introduite, progressivement, en commençant par la première année d'étude secondaire. C'est ainsi qu'en septembre 1972, au Collège Saint-André, trois demoiselles se sont inscrites en 3^{ème} latine, deux autres en Poésie et une seule en Rhétorique. Avant de quitter l'enseignement secondaire, j'eus donc la chance

d'avoir une jeune fille comme élève. Marie-Bénédicte Declaye avait deux frères au Collège. Elle était rassurée : ils la défendraient vis-à-vis de garçons désagréables ! En réalité, Marie-Bénédicte se défendait bien seule. Elle fut d'ailleurs très bien accueillie par les 17 garçons de la Rhétorique et elle a vécu, avec eux, d'agréables moments, y compris pendant le voyage en Italie.



Marie-Bénédicte est très à l'aise parmi tous ces hommes...

Mais, au Collège, avant la mixité chez les élèves, il avait fallu l'instaurer chez les professeurs. La première femme au service du Collège avait été Madame Germinal qui, en 1962 déjà, choyait les professeurs et les élèves (« *mes élèves* », comme elle disait). Elle entretenait le « *petit collège* » et préparait potage et café pour le repas de midi. Très attachée à « *son Collège* », elle vint y résider avec son mari, en occupant la petite maison adjacente au bâtiment principal qui venait d'être construit et destinée à accueillir les concierges. Elle fut préposée à la gestion des cuisines et à la direction du personnel d'entretien... féminin, lui aussi, dont je garde quelques noms en mémoire. Madame Flament, maman d'Alain, un ancien élève, fut d'un dévouement et d'une grande proximité avec tous. Je gardai des liens avec elle jusqu'à sa mort. Suzanne Descendre, courageuse et généreuse dans son travail pour élever sa petite famille que j'appris à connaître vraiment quand je devins curé-doyen à Auvelais. Madame Vignerot et son mari succédèrent à un couple namurois pour habiter la « *conciergerie* ». Avant eux, Monsieur et Madame Demanet avaient débarqué au Collège en 1966 ou 1967. Madame Demanet assurait les tâches confiées à Madame Germinal qui avait dû les abandonner pour des raisons de santé. Monsieur Demanet, lui, occupait la fonction d'économe, en remplacement de l'abbé Albert Arnould. Monsieur Demanet était un homme sympathique, poète et philosophe à ses heures, mais surtout rempli d'humour. Quand, en 1967, le directeur engagea la première femme comme professeur, celle-ci, Jacqueline Lefèvre, fut invitée à passer par le bureau de l'économe-secrétaire. Elle devait prendre connaissance des documents qui concernaient son engagement, prêter un serment officiel et obligatoire. Mais, Monsieur Demanet ajouta une épreuve pour la jeune et belle professeur de mathématique. Il l'invita à déposer sur un papier adapté ses empreintes digitales, oui, celles des cinq doigts d'une main ! C'est ainsi que la pauvre femme sortit du bureau avec les doigts maquillés d'encre. Le vilain avait bien accueilli la première femme qui inaugurait la mixité parmi les professeurs et, selon l'expression du directeur, *apportait de la féminité au Collège*.

Cette jeune professeur de math s'entendait bien avec mes élèves de Rhéto latin-grec auxquels elle donnait des cours. Un jour, elle avait envoyé plusieurs garçons au large tableau vert pour y effectuer un exercice. Quand les jeunes mathématiciens eurent terminé leur travail, la professeur se mit à le parcourir et à l'évaluer. Arrivée devant l'exercice réalisé par Pierre

Vanderkam, Jacqueline exprima son verdict : « *Pierre, il vous manque quelque chose... »* Pierre sursauta, leva les bras au ciel et s'exclama : « *Moi, Mademoiselle, il me manque quelque chose ?... »*. Un grand fou rire traversa la classe...

La concertation entre les établissements scolaires

Face à tous les nouveaux défis à relever dans l'enseignement secondaire, comment imaginer que chaque établissement scolaire du réseau libre catholique puisse vivre en vase clos, seulement soucieux de ce qui se passe ou va se passer dans son école ? En 1971, l'abbé Albert Arnould se réjouit des progrès de la concertation entre les établissements libres de la Basse-Sambre. La mise en route de cette nécessaire concertation n'allait pas de soi, on l'aura compris. Mais, les réformes importantes qui se dessinaient dans l'enseignement secondaire imposèrent cette concertation. Albert Arnould pouvait écrire en décembre 1971 : « *Ainsi est née et s'est mise au travail une commission de concertation regroupant les cinq établissements scolaires libres d'Auveldais et Tamines : Notre-Dame, Saint-André, Saint-Jean-Baptiste, Sainte-Catherine et Sainte-Marie des Alloux, tous avec la volonté de donner à l'enseignement chrétien de cette région le maximum d'efficacité.*

Sans doute, les 16 directeurs, parents et professeurs qui se retrouvent périodiquement autour d'un canevas de recherche sont conscients de la personnalité et des caractéristiques de chacune des institutions et apprécient que l'histoire de chacune d'elles parle dans sa méthode et dans la confiance qu'on lui accorde, mais ils savent aussi que les richesses des uns peuvent être profitables aux autres et que beaucoup d'expressions peuvent refléter le même sourire du cœur et la même intelligence éducative. » L'abbé Arnould s'étend longuement sur les problèmes examinés par la commission de concertation ¹⁴⁶.

Quand je quitte la Basse-Sambre et son Collège Saint-André en septembre 1973, je pouvais me réjouir de ces diverses dynamiques de l'enseignement libre dans la région. Mais que d'aventures encore et que de changements vont survenir dans les années qui nous amènent en 2013 !

Le Collège et ses anciens élèves

En juin 1968, les premiers « anciens » du Collège Saint-André apparaissaient, issus de la section latine. L'année suivante, la section technique fournissait ses premiers « anciens ». Il s'agissait, dès lors, pour le Collège de mettre en route des moyens et des occasions de maintenir des liens avec ces anciens élèves et ceux qui allaient suivre. Le *Courrier Saint-André* s'efforcera de publier les succès des « anciens » dans les études supérieures ou universitaires. Bientôt, il s'agira d'annoncer des mariages et aussi des naissances. Mais, la nécessité de constituer une *Association des Anciens* est très vite apparue. Cette association fut préparée par des rencontres organisées, par classe, au Collège ou à Namur, comme en témoignent mes agendas. Des équipes de partage constituées par des anciens Rhétoriciens des années 67-68 et 68-69 se sont réunies régulièrement après leur sortie du Collège. Mais, en 1970, une association d'anciens s'organise et se structure. Un Comité est constitué avec un président élu lors d'une première assemblée d'anciens. Dans le numéro de décembre 1971 du *Courrier Saint-André* ce premier président, Philippe Jeanmart ¹⁴⁷ s'adresse aux anciens. Il

¹⁴⁶ *Courrier Saint-André*, décembre 1971, p.3 et 4, *L'enseignement à l'heure de la concertation*, par Albert Arnould

¹⁴⁷ Philippe Jeanmart est un des premiers élèves du Collège en 1962. Il effectue, brillamment, le parcours de latin-mathématique et reçoit la médaille d'or en 1968. Il poursuit des études d'ingénieur et effectue une

écrit notamment : « *L'Association des anciens est sur orbite, les rouages commencent à s'ébranler, le provisoire devient définitif. Comme nous te l'avons déjà annoncé lors des premiers contacts, plusieurs commissions vont être créées. Pour que celles-ci existent vraiment et jouent leur rôle efficacement, nous avons besoin de ta participation et de tes suggestions.* » Et le Président invite les anciens à prendre contact avec le responsable élu de sa section (Humanités anciennes, Section A2 et Section A3). Il cite aussi les noms des autres membres du Comité. Il annonce un bal des Anciens prévu pour la fin février 1972. Il invite les Anciens à payer une cotisation qui s'élève à 50 francs et qui donnera droit à recevoir cinq numéros, par an, du *Courrier Saint-André*. La machine était lancée...



Philippe Jeanmart

Personnellement, j'attribuais une grande importance à organiser les contacts avec les anciens élèves. Moi-même, ancien de l'Institut Saint-Remacle à Marche-en-Famenne et du Petit séminaire de Bastogne, j'appréciais l'organisation des associations des anciens de ces deux établissements. Elles suscitaient réunions annuelles d'anciens et publiaient des bulletins de liaison et d'information auxquels je suis encore abonné. D'autre part, je me réjouissais beaucoup des retrouvailles régulières des Rhétoriciens sortis du petit séminaire de Bastogne en 1955. Avec le temps, j'ai constaté que seule la Rhétorique 1970-1971 organise régulièrement des retrouvailles. La Rhétorique 1968-1969 l'a fait deux fois, mais il y a bien longtemps...

Un douloureux arrachement

L'année scolaire 1972-1973 avait été très agréable : des élèves sympathiques et travailleurs, un inoubliable voyage en Italie, pendant les vacances de Pâques et, même, une découverte de l'Egypte fascinante, pendant les vacances de Noël. En effet, avec Etienne Michaux, titulaire de Poésie, Léon Caussin, directeur de l'Institut Saint-Louis à Namur, Marie-Madeleine et Jeanne-Marie, deux sœurs de Jean-François Scheffers et d'autres voyageurs francophones et flamands, j'ai réalisé un rêve que je portais en moi depuis longtemps : parcourir l'Egypte, du Caire à Assouan, et même Abou Simbel. La civilisation égyptienne, sa religion centrée sur l'au-delà et ses constructions prodigieuses hantaient mon esprit. Ce fut un voyage magnifique !

carrière exceptionnelle au service des glacières Saint-Gobain. Il parcourt le monde ; devient directeur de la Glacière Saint-Roch – Saint-Gobain à Auvelais et, jusqu'à sa pension, il occupe encore un poste de responsabilité à Paris.



Façade du grand temple d'Abou Simbel



Pyramides de Giseh

Au mois de février, les six prêtres du Collège passent un week-end original, ensemble, à Paris. Nous embarquons dans deux voitures après les cours de l'après-midi du vendredi 16 février. Au début de la soirée, nous débarquons à la *Mission Belge* où nous sommes hébergés. Visite de Paris, soirée dans un cabaret, *Godspell* vont agrémenter deux journées entières. Nous rentrons à Auvelais dans la soirée du dimanche 18 février.

Au moment de l'embarquement, le vendredi, Albert Arnould crie à la cantonade : « *Pendant le voyage, tous s'appellent par le prénom et tutoient !* » C'est que les trois plus jeunes des prêtres du groupe saluent Jacques Detienne du titre de « *Monsieur le Directeur* » et le vouvoient, depuis son arrivée au Collège. Albert sait et comprend l'embarras de ces jeunes prêtres. Ils essaient de vivre des relations fraternelles à l'intérieur du groupe des six prêtres qui, chaque lundi désormais, célèbrent ensemble l'Eucharistie, avant de prendre le repas et passer la soirée en partageant sur leurs responsabilités pastorales et en s'égayant dans la détente. Bien sûr, Jacques Detienne est le directeur de tous les professeurs, prêtres ou laïcs, mais les prêtres vivent entre eux une relation particulière qui devrait faire tomber les exigences de l'étiquette, sans que les laïcs s'en offusquent. Albert a déjà tenté de supprimer cette sorte de « protocole », en vain. Lors de l'embarquement, son appel n'est pas contesté par le principal intéressé. Et Albert d'ajouter à la destination des trois jeunes prêtres : « *Celui qui ne respecte pas la règle, offre une tournée de boissons à ses confrères !* » Les consignes seront respectées, dans la bonne humeur. Robert Liégeois et moi-même, nous avons généreusement offert plusieurs tournées !

Un nouveau climat s'instaurait entre les prêtres au service des étudiants du Collège. Mais, j'allais le quitter... Et Michel Moncomble aussi. Pendant l'été, Michel quitte le Collège Saint-André à Auvelais, pour rejoindre le Collège Saint-André à Kigali au Rwanda. Cette école a été créée par le diocèse de Namur qui la soutient financièrement et aussi, humainement, en y envoyant des prêtres. Michel jouera un rôle important dans l'éducation sportive des jeunes Rwandais de l'école, et même du pays tout entier. Il devint un des responsables de l'organisation des compétitions de football au niveau national. Hélas, après quelques années de séjour à Kigali, Michel dut rejoindre la Belgique, en raison de graves problèmes de santé. Il devint curé de Villers-le-Gambon où il trouva une mort subite dans un couloir du presbytère, presque sous les yeux de sa maman.

De notre voyage à Paris, je garde un souvenir particulier de la soirée passée au théâtre de la porte St-Martin pour y assister à la représentation du spectacle original intitulé *Godspell*. A l'origine du projet de *Godspell*, on trouve John-Michael Tebelak, un étudiant hippie américain qui crée, au sein de son école, un spectacle original. Il choisit de raconter l'histoire du Christ sous un angle rock'n roll en s'inspirant particulièrement de l'Evangile selon saint Matthieu. C'est un Jésus en baskets avec des bretelles et un nez rouge, entouré de clowns enfants, qui nous dit : « *Aimez-vous les uns les autres* ». Des producteurs entendent parler de **Godspell** et acceptent de produire le spectacle, à condition qu'une nouvelle partition l'accompagne. Le travail est confié à Stephen Schwartz. Le spectacle est joué à Broadway, le 17 mai 1971. C'est un succès immédiat. Mime, pantomime, clown, vaudeville, musique, théâtre, humour sont

autant d'ingrédients qui séduisent le public et la critique. Du coup, le spectacle sera présenté jusqu'en 1977, après 2651 représentations. En France, *Godspell* est joué à Paris, par la troupe du théâtre de la porte St-Martin de 1971 jusqu'en 1974, le temps de 700 représentations. Il est difficile de résumer l'intrigue, car l'œuvre se compose principalement d'une suite de saynètes. Ainsi, le premier acte propose divers sketches illustrant des leçons et des paraboles de l'Evangile. Le second acte relate, pour sa part, les sept derniers jours de la vie de Jésus, à travers quelques épisodes-clefs comme la Cène, la crucifixion... Les clowns qui miment des scènes évangéliques et des paraboles rafraîchissent, d'une manière originale et efficace, la compréhension de textes que l'on a lus ou entendus mille fois.

Au théâtre, les six prêtres du Collège étaient installés sur une même rangée pour assister à l'extraordinaire spectacle. A l'entracte, les comédiens invitent le public à les rejoindre sur la scène. Ils offrent un verre de vin à tous ceux qui acceptent de venir dialoguer avec eux. Nous sommes décidés et grimpons les marches pour accéder aux comédiens et passons un agréable moment en leur compagnie. Quand nous regagnons nos places, je suis désormais le premier de la rangée, le long de l'allée centrale. Quand le spectacle recommence, Elodie, l'actrice qui incarne la pécheresse Marie-Madeleine chante sa quête d'un amour. « *Et toi, beau mec !* », s'écrie-t-elle. Soudain, elle descend de scène et vient s'asseoir sur mes genoux en continuant à chanter : « *Beau mec ! Beau mâle !* » Je suis très flatté et je la fais danser doucement en agitant les genoux. Mes compagnons explosent de joie et s'amusent follement. Mais, la jolie dame m'abandonne subitement, pour s'installer sur de nouveaux genoux...



Le voyage en Egypte, pendant les vacances de Noël, était organisé par l'asbl *Fratelzon* un organisme regroupant deux initiatives, l'une francophone, les *Colonies fraternelles* et l'autre flamande *Zon en jeugd*. Dans une perspective chrétienne, *Fratelzon* organisait principalement des voyages scolaires destinés à des étudiants finalistes du secondaire. De temps en temps, *Fratelzon* organisait aussi des voyages pour des adultes en diverses destinations. Pour les groupes scolaires, la destination principale était la Grèce. A ce moment-là, début 1973, *Fratelzon* recrutait des prêtres, pour guider en Grèce des classes entières d'étudiants accompagnés par des professeurs d'établissements scolaires situés en Flandre, à Bruxelles et en Wallonie. Je m'étais inscrit pour le service bénévole de guide pendant les grandes vacances 1973 et j'avais participé à deux réunions, l'une à Leuven, l'autre à Ottignies pour préparer les voyages et rencontrer les responsables de *Fratelzon* et les accompagnants des étudiants et étudiantes. Mon séjour en Grèce était prévu du 31 juillet au 30 août, mais avant mon départ, un événement venait bouleverser ma vie...

Fin juillet 1973, je terminais un camp avec les scouts de Mons à Orval. Monseigneur Musty, évêque auxiliaire de Namur m'avait convoqué chez lui. Je le rencontrai le samedi 28 juillet. Il m'annonce que je suis appelé à travailler au grand séminaire de Namur, récemment construit à Salzinnes. Les contours de ma mission sont très flous, mais, indépendamment de cela, je ne suis pas prêt à quitter mon cher Collège. Certes, je n'envisage pas de rester toute ma vie dans l'enseignement, mais, puisque j'ai bien accompagné six Rhétoriques, j'espère en accompagner encore quelques-unes. Je suis heureux par le travail que j'effectue dans le Collège dynamique et la Basse-Sambre attachante. Deux ans plus tôt, Monseigneur Charue lui-même était venu au Collège, où il m'avait rencontré pour me demander d'accepter une nouvelle mission qu'il n'avait pas alors précisée. Mais, devant mes objections et celles du directeur, il n'avait pas insisté. En ce jour du 28 juillet 73, j'étais confronté à une personnalité très ferme que j'avais connue jadis, à Bastogne, comme professeur et supérieur du petit séminaire. Nous le surnommions même « *Jupiter tonans* »¹⁴⁸ en certaines circonstances. Mgr Musty pouvait être chaleureux et humain, toujours dynamique, mais s'il avait une mission à vous imposer, il savait se montrer ferme et déterminé. Les arguments que vous pouviez lui opposer pour éviter la nouvelle charge ne le convainquaient guère, sinon pas du tout. Après un très long temps d'échange, je dus bien céder et accepter une mission nouvelle au grand séminaire. Je pouvais, disait Mgr Musty, continuer à résider à Auvelais, mais comment vivre ainsi partagé entre les élèves que je n'aurais rencontrés que rarement et le séminaire où ma tâche n'était guère précisée ? J'optai pour une résidence au grand séminaire.

Dans ce séminaire, l'abbé Albert Delacharlerie était responsable de la formation pastorale des séminaristes de théologie et de l'accompagnement des séminaristes stagiaires. Mais, il allait quitter le séminaire pour devenir aumônier national de la J.O.C. Deux années plus tôt, Albert avait lancé dans le diocèse, pendant le carême, le « *Partage de la foi* », destiné à susciter chez les chrétiens des échanges en petits groupes, sur un thème proposé et avec des outils pédagogiques. L'Évangile était référence ultime et lumière. Sachant qu'il allait devoir abandonner la responsabilité de l'organisation de ces « *Partages de la foi* », dès la préparation de la deuxième campagne de carême, Albert s'était associé à un jeune prêtre dynamique qui devait lui succéder au séminaire et dans ses diverses initiatives. Mais, après le « *Partage de la foi* » de 1973, ce vicaire quittait le ministère pour convoler en justes noces ! Il fallait donc bien trouver un remplaçant pour Albert. Et c'est à moi que l'évêque de Namur et ses collaborateurs avaient pensé ! C'était la seule mission précise que Mgr Musty pouvait m'indiquer...



Séminaire de Namur à Salzinnes

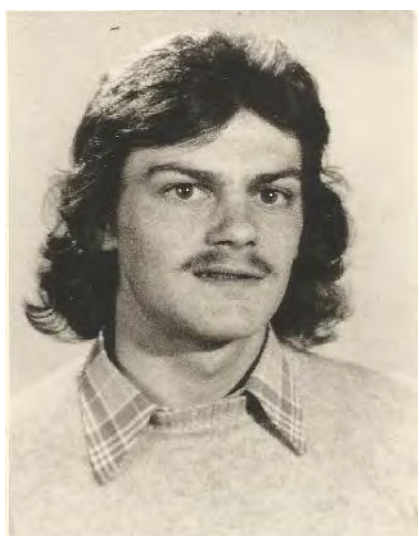


Petit vestige de l'ancienne abbaye

¹⁴⁸ Le Dieu Jupiter lançant le tonnerre !

Résigné à quitter bientôt mon cher Collège, je m'embarquai pour la Grèce que je ne connaissais pas du tout. Nous arrivions à Athènes en début de soirée et nous y logions. Le lendemain matin, deux groupes scolaires dont celui que je devais guider voyageaient, en car, jusqu'à Delphes. Ainsi commença pour moi une longue carrière de guide en Grèce. Elle devait durer jusqu'en 1988, soit quinze ans. Je l'évoquerai plus en détail dans le chapitre suivant de « *Tout est grâce !* ».

Au début de mon séjour en Grèce, une lettre de maman m'informait d'une très pénible nouvelle : un de mes anciens élèves venait de trouver une mort tragique pendant son service militaire. Bernard Piret était sorti de Rhétorique en juin 1972. Il ne savait pas se décider sur une orientation de vie et d'études. Aussi, avait-il prévu d'effectuer son service militaire le plus rapidement possible. Son entrée à l'armée fut finalement fixée pour le début de l'année 1973. En attendant de rejoindre une caserne, Bernard trouva facilement un travail provisoire à la centrale électrique d'Auvelais, *Esma*. Le 3 août 1973, Bernard était caserné à Spich, en Allemagne, non loin de Cologne. Il faisait partie du corps prestigieux des Chasseurs Ardennais. Or, après des manœuvres effectuées dans un bois environnant la caserne, un camion ramenait sept soldats vers leur logement. Presqu'arrivé à destination, sur une route étroite en béton, dans un virage, le camion a versé dans l'accotement. Victimes du « coup du lapin », les sept jeunes gens, dont Bernard, ont péri dans ce terrible accident. Plus tard, avec ses parents, je suis allé découvrir le lieu de la tragédie et me recueillir devant le monument érigé en mémoire de ces jeunes victimes.



Bernard Piret



Spich : un camion semblable au « cercueil » des sept victimes du drame du 3 août 1973.



Spich : août 1973, les sept cercueils des jeunes Chasseurs Ardennais tués lors d'un accident de camion

Dès mon retour en Belgique, je rendis visite aux parents de Bernard. Notre rencontre fut déchirante devant l'immense détresse de la maman, du papa et du grand-père de Bernard. Quelques jours plus tard, avec toute la famille, je célébrai une messe dans la salle à manger de la maison. La famille comportait quatre enfants. L'aîné, Jean, était marié et habitait Gembloux. Claire, deuxième enfant, mariée, elle aussi, habitait non loin de ses parents. Un cadet Thierry habitait encore chez eux. Le grand-père de Bernard était menuisier charpentier et il avait remis son atelier à son beau-fils. La famille était très liée. Ainsi, la mort de Bernard était ressentie très douloureusement. Dès avant le triste événement, j'avais tissé des liens de proximité avec cette famille, par mes visites normales que j'effectuais chez tous mes élèves d'abord, mais aussi, par un beau dimanche d'été passé ensemble dans le chalet situé dans le camping qui longeait le lac de Bambois, très fréquenté à l'époque par des habitants de Charleroi et de la Basse-Sambre. Emile Piret, menuisier s'était créé la spécialité de construire des chalets qu'il installa particulièrement à Bambois. Il en avait construit un pour accueillir sa propre famille. J'y rencontrai Claire, son mari et leur jeune fils Christophe. La mort de Bernard renforça mes liens avec sa famille. Ces liens se transformèrent en amitié, pendant de très longues années jusqu'aujourd'hui. J'aurai l'occasion d'en reparler.

Les grandes vacances de 1973 s'achevèrent. J'étais entré en contact avec le président du grand séminaire de Namur, le chanoine Victor Jacques dont l'accueil fut très chaleureux. Je devais résider dans un des nombreux appartements réservés aux prêtres professeurs. Deux grands bâtiments parallèles hébergeaient l'un les étudiants en philosophie, l'autre les étudiants en théologie. Je devais être proche de ceux-ci et donc occuper un appartement dans le « bloc de théologie ». Mais celui-ci n'était pas prêt. Je dus attendre la mi-septembre pour déménager vers Namur. Et même, je fus logé dans un appartement provisoire situé dans le « bloc de philosophie », en attendant que celui qui m'était destiné fût en ordre. Hélas, je dus assister à la rentrée scolaire à Auvelais, sans pouvoir retrouver une classe pour recommencer l'aventure d'une année scolaire avec des jeunes. Et, un jour de septembre, je quittai les rives de la Sambre à Auvelais, pour rejoindre celles de la même rivière à Salzinnes. La Sambre restait comme une sorte de lien entre deux périodes de ma vie...



Annexe

Rhétoriciens au Collège St-André à Auvelais, entre 1968 et 1973

Les noms des Rhétoriciens décédés sont imprimés en rouge (le 27 novembre 2013).

Rhétorique 1967-1968

Barbier Michel
de Pierpont Xavier
Gérard André
Jeanmart Philippe
Loiseau Christian
Marchandise Michel
Noël Alain
Noël Jean-Marie
Patris Francis
Renard André
Scheffers Jean-François
Vandercam Pierre

Rhétorique 1969-1970

Cléda Jacques
Cornil Franz
Dryon Philippe
Frédéricx Daniel
Lefèvre André
Marc Gérard
Mouffe Philippe
Oresti Angelo
Parmentier Jean-Pierre
Philippart Jean-Louis
Polet Philippe
Romainville Denis
Romignon Etienne
Seny Achille
Stiénon Marc
Thoron Marcel

Rhétorique 1968-1969

Beaufays Jean-Marie
Bodart Michel
Clinaz Silvano
Delacre Guy
Delos Vincent
Evrard Michel
Fahy Didier
Flament Alain
Fournier Philippe
Genin Bernard
Haumont Francis
Henryon Jacques
Jeanmart Francis
Lacour André-Marie
Limpens Robert
Marchal Michel
Melan Pierre
Michaux Alain
Perot Christian
Primen Daniel
Rouard Pierre
Sandron Michel
Vassart Francis

Rhétorique 1970-1971

Adnet Jean-Pol
Baijot Etienne
Bardiaux Philippe
Beaufays Jacques
Carpent Gérard
Damien Vincent
Demine Philippe
Janquart Elie
Lambeau Christian
Lecomte Jean-Luc
Lorand Gérard
Martin Jean-Pierre
Moret Michel
Piret-Gerard Marc
Polet Pierre
Rochus Jean-Paul
Solbreux Alexandre
Taton Pascal
Terranova Rosario
Thibaut André-Marie
Thibaux Jean-Pierre

Rhétorique 1971-1972

Bouchat Alain
Bouvy Patrick
Charlot Francis
Collard-Bovy Pierre
Dryon Michel
Fosty Bruno
Henrard Patrick
Lambot Jean
Maloteau Yves-Marie
Nonis Christian
Piret Bernard
Poncelet Bernard
Rochus Benoît
Solbreux Eric
Steinier Philippe

Rhétorique 1972-1973

Boreux Yves
Bouvy Alain
Callegaro Walter
Debatty Bernard
Declaye Marie-Bénédicte
Dellavite Patrice
Genin Jean
Gérard Baudhuin
Gilles Patrick
Halloin Jean-Luc
Jacob Gérard
Lapy Benoît
Massart Pierre
Morel Alain
Noël Pierre
Ponsard Jean-Marie
Schneider Benoît
Solbreux Guy

Tome 2 : De l'année 1973 à l'année 2003

Chapitre 7 : Grand séminaire de Namur (1973-1985)

Service de la catéchèse, Ecole sociale, Spéciale-math, Pastorale des vocations

L'année 1968

En septembre 1973, je m'installe au grand séminaire de Namur, inauguré à Salzinnes, le long de la Sambre, en 1967. J'occupe un vaste appartement situé dans le « bloc de théologie » qui héberge les professeurs et les étudiants en théologie, mais aussi, de nombreux étudiants laïcs poursuivant des études aux Facultés universitaires Notre-Dame ou dans une école supérieure de Namur (Ecole sociale, IESN...).

Mais, en 1968, se sont passés deux événements importants qui ont marqué le monde et l'Eglise et qui vont marquer les années que je vais vivre. Je veux parler des manifestations complexes qui se déroulent particulièrement en France. Elles sont désignées sous le nom générique de « *Mai 68* ». Je veux parler aussi de la publication de l'encyclique controversée du pape Paul VI qui porte le nom d' *Humanae vitae*. Un petit retour en arrière s'impose.

Mai 68¹

On désigne par le nom de **Mai 68** un ensemble de mouvements et manifestations survenus en France, en mai-juin 1968. Ces événements constituent une césure marquante de l'histoire contemporaine française et même mondiale, caractérisée par une vaste révolte spontanée, de nature à la fois culturelle, sociale et politique, dirigée contre la société traditionnelle, le capitalisme, l'impérialisme et, plus immédiatement, contre le pouvoir gaulliste en place. Enclenchée par une révolte de la jeunesse étudiante parisienne, puis gagnant le monde ouvrier et pratiquement toutes les catégories de population sur l'ensemble du territoire, elle reste le plus important mouvement social de l'histoire de France du XX^e siècle.

Les événements superposèrent essentiellement un mouvement étudiant et un mouvement ouvrier, tous deux d'exceptionnelle ampleur. Au-delà de revendications matérielles ou salariales, et de la remise en cause du régime gaullien installé depuis 1958, ils virent se déployer une contestation multiforme de tous les types d'autorité. Une partie active du mouvement lycéen et étudiant revendiqua notamment la « libéralisation des mœurs », et au-delà, contesta la « vieille Université », la société de consommation, le capitalisme et la plupart des institutions et valeurs traditionnelles.



Barricades étudiantes à Paris



Manifestation ouvrière

¹ L'évocation de Mai 68 s'inspire largement des articles figurant sur Internet.

Wikipédia (http://fr.wikipedia.org/wiki/Mai_68) et Larousse-Encyclopédie (http://www.larousse.fr/encyclopedie/divers/%C3%A9v%C3%A9nements_de_mai_1968/131140).

Le « Mai français » s'inscrit par ailleurs dans un ensemble d'événements dans les milieux étudiants et ouvriers d'un grand nombre de pays. Il ne se comprend pas sans ce contexte d'ébullition générale de part et d'autre du Rideau de fer, notamment en Allemagne, en Italie, aux États-Unis, au Japon, au Mexique et au Brésil, sans oublier la Tchécoslovaquie du printemps de Prague ou la Chine de la Révolution culturelle.



Violences urbaines en mai 68



Leaders étudiants dont Daniel Cohn-Bendit (au centre)

En France, ces événements prennent cependant une coloration particulière car d'importantes manifestations d'étudiants sont rejointes à partir du 13 mai 1968 par la plus importante grève générale du vingtième siècle. Elle paralyse complètement le pays pendant plusieurs semaines et s'accompagne d'une recherche effrénée de prise de parole, d'une frénésie de discussions, de débats, d'assemblées générales, de réunions informelles dans la rue, à l'intérieur des organismes, des entreprises, des administrations, des lycées et des universités, des théâtres, des maisons de jeunes ou encore des maisons de la culture.

Cette explosion souvent confuse et complexe, est parfois violente, plus souvent encore ludique et festive ².

En Belgique, le 13 mai 1968, le *Cercle du Libre Examen de l'université libre de Bruxelles* organise un meeting contre la dictature des colonels en Grèce où sont invités à prendre la parole Mélina Mercouri, Vassilis Vassilikos (auteur du livre dont est inspiré le film de Costa-Gavras *Z*). À l'issue de cette réunion, plusieurs centaines d'étudiants constitués en « assemblée libre » organisent l'occupation de l'auditoire Paul-Émile Janson. Cette occupation durera 47 jours. Cette date marque le début du Mai 68 bruxellois et les politologues parleront d'un « *Mouvement du 13 mai* » à l'origine des événements. Ce n'est pas le seul campus à vivre son Mai 68 ; à l'université de Liège également, les étudiants entrent en contestation.

Par son triple aspect – universitaire, social et politique – l'explosion de Mai 68 a profondément ébranlé la société française et occidentale par une remise en cause globale de ses valeurs traditionnelles. Elle a été le révélateur d'une crise de civilisation. Cette incroyable libération de la parole, ce bouillonnement social inattendu ont pris des allures de révolution. Les grèves de 1968 se distinguent des précédentes par l'importance des revendications « qualitatives » : les ouvriers veulent en finir avec l'attitude arrogante et autoritaire des « patrons » ; ils exigent plus de « *considération dans le travail* ». Ce rejet des hiérarchies établies et du principe d'autorité, original et inédit, est surtout formulé par les jeunes ouvriers instruits et les étudiants.

² Pour visionner des séquences des événements de violences, voir le documentaire intitulé « Contestation » sur You Tube <http://www.youtube.com/watch?v=BcDCsCGdOm4>

Mai 68 a laissé le souvenir d'une atmosphère ludique et hédoniste – qu'exprime l'audace des slogans « *Jouissez sans entraves* » ou encore « *Il est interdit d'interdire* » –, et d'une libération de la parole et de la sexualité (en France, la pilule contraceptive venait tout juste d'être légalisée en 1967). Cette allure d'explosion hédoniste et individualiste contraste avec la politisation du mouvement, ses discours d'inspiration léniniste et ses défilés au son de *l'Internationale*.



Daniel Cohn-Bendit provoque un policier



Slogans à la mode

En fait, Mai 68 constitue un mouvement culturel et social de type nouveau, en dehors des partis et syndicats traditionnels. D'une part, il conteste la société de consommation et l'idéologie productiviste qui l'inspire, plus soucieuse de la rentabilité financière que du bonheur des hommes ; il dénonce l'aliénation par les objets et la création permanente de besoins nouveaux. D'autre part, il exalte l'épanouissement de l'individu, son droit au bonheur, contre la rigidité des hiérarchies et des disciplines héritées. Ainsi est remis en cause le modèle autoritaire, le style de commandement hiérarchique, bureaucratique, qui prévaut dans la famille, à l'école, dans l'entreprise, dans l'État, dans les Églises, dans toutes les organisations et structures sociales. Dans la primauté donnée à l'individualité, à la subjectivité de chacun, se trouve l'élément commun qui relie tous les aspects de Mai 68.

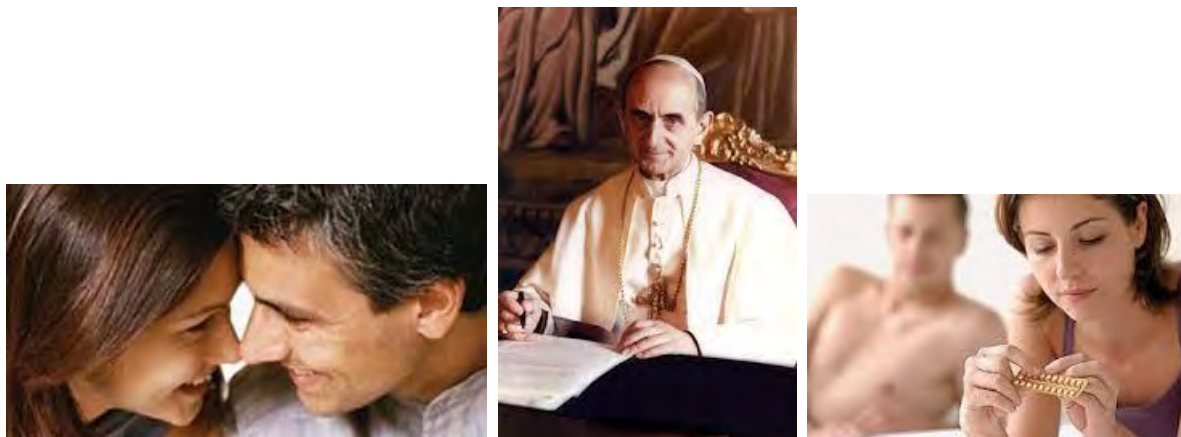
Depuis Mai 68, son message est inlassablement répété, d'une manière ou d'une autre, et quelques transformations politiques et culturelles de la société en découlent. Mai 68 n'a pas fini de produire ses effets, même si les événements qui l'ont constitué disparaissent des mémoires.

Quand Mai 68 s'est déroulé, j'étais professeur au Collège Saint-André à Auvelais. Bien sûr, tous suivaient l'actualité française dans la presse, à la radio et la télévision, mais, je ne me souviens pas d'un intérêt particulier des élèves pour les événements. Nous n'en mesurons d'ailleurs pas l'authentique signification et nous ne pressentions pas ses répercussions futures sur les mentalités.

L'encyclique *Humanae vitae*

Le 29 juillet 1968, un événement, pourtant longuement attendu, bouleverse l'opinion publique à travers les médias : l'Eglise catholique, par la voix du pape Paul VI, prend position sur l'utilisation des « progestogènes » (la pilule) pour la régulation des naissances. L'encyclique datée du 25 juillet 1968 et intitulée *Humanae vitae* s'oppose à cette utilisation. À un certain moment de sa réflexion, le pape énumère les « moyens illicites de régulation des naissances » : interruption directe du processus de génération, avortement directement voulu,

stérilisation directe et il ajoute : « *Est exclue également toute action qui, soit en prévision de l'acte conjugal, soit dans son déroulement, soit dans le développement de ses conséquences naturelles, se proposerait comme but ou comme moyen de rendre impossible la procréation.* » Plus loin, il déclare licite le recours aux périodes infécondes qu'il compare à « *l'usage des moyens directement contraires à la fécondation* » proclamé « *toujours illicite* ». Et il tente de justifier les différentes appréciations morales des deux comportements. Bref, on l'aura compris, le pape rejette comme « illicite » l'utilisation des progestogènes, de la pilule. De toute l'encyclique *Humanae vitae*, les médias ne retiennent que cette condamnation, alors que le pape écrit de belles pages sur l'amour conjugal et ses caractéristiques et qu'il évoque positivement « la paternité responsable ».



Dans le chapitre 5 de « *Tout est grâce !* », j'ai évoqué le cours de théologie morale donné à Louvain par le professeur Louis Janssens, entre 1962 et 1965 (voir p.202-204). Son parcours historique montrait l'influence de la pensée de saint Augustin concernant la conception de la sexualité humaine et le mariage dans la théologie chrétienne. Pour lui, la sexualité est essentiellement ordonnée à la procréation et le mariage poursuit son objectif principal dans la procréation. Au vingtième siècle, la théologie morale dans l'Eglise catholique s'enrichira cependant des perspectives du courant personnaliste, en donnant priorité à la personne humaine et à son épanouissement dans l'évaluation des comportements sexuels, plutôt que de ne considérer ces comportements qu'à l'aune de lois prétendument « naturelles ». C'est ainsi que des textes officiels émanant des papes récents et du Concile Vatican II évoquent le mariage humain de manière très positive et mettent à l'avant-plan l'amour et l'épanouissement des époux auxquels contribue l'expression sexuelle. Mais, qu'en était-il de la qualification morale officielle de la contraception et des moyens pour la réaliser ?

J'ai déjà évoqué l'encyclique *Casti connubii*³ de Pie XI. Elle est consacrée au mariage et aux problèmes moraux qui le concernent (voir p. 203). Quant au problème de la contraception, la position du pape est claire et ferme. L'encyclique s'exprime ainsi : « *Aucune raison, assurément, ne peut faire que ce qui est intrinsèquement contre nature devienne conforme à la nature et honnête. Puisque l'acte du mariage est, par sa nature même, destiné à la génération des enfants, ceux qui, en l'accomplissant, s'appliquent délibérément à lui enlever sa force et*

³ « *Casti connubii*, lettre encyclique du Souverain Pontife Pie XI, sur le mariage chrétien considéré au point de vue de la condition présente, des nécessités, des erreurs et des vices de la famille et de la société ». Tel est l'intitulé complet de cette encyclique publiée le 31 décembre 1930.

son efficacité, agissent contre la nature ; ils font une chose honteuse et intrinsèquement déshonnête.

(...) Tout usage du mariage, quel qu'il soit, de l'exercice duquel l'acte est privé, par l'artifice des hommes, de sa puissance naturelle de procréer la vie, offense la loi de Dieu et sa loi naturelle. »

Cependant, dans un discours qu'il adresse aux sages-femmes le 29 octobre 1951, le pape Pie XII reconnaît la légitimité morale de la continence périodique exercée dans certaines conditions. Pie XII encore est déjà amené à prendre position sur l'utilisation de la « pilule » qui vient d'apparaître et qui sera légalisée en France, en 1967. Elle est moralement acceptable si elle a seulement une destination thérapeutique. Elle est condamnable si elle a pour objectif d'empêcher la conception. Dans un discours prononcé au congrès international d'hématologie, le 12 septembre 1958, il s'exprime ainsi : *« Est-il licite d'empêcher l'ovulation au moyen de pilules utilisées comme remèdes aux réactions exagérées de l'utérus et de l'organisme, quoique ce médicament, en empêchant l'ovulation, rende impossible la fécondation ? Est-ce permis à la femme mariée qui, malgré cette stérilité temporaire, désire avoir des relations avec son mari ? La réponse dépend de l'intention de la personne. Si la femme prend ce médicament, non pas en vue d'empêcher la conception, mais uniquement sur avis du médecin, comme un remède nécessaire à cause d'une maladie de l'utérus ou de l'organisme, elle provoque une stérilisation indirecte, qui reste permise selon le principe général de l'action à double effet ⁴. Mais on provoque une stérilisation directe, et donc illicite, lorsqu'on arrête l'ovulation afin de préserver l'utérus et l'organisme des conséquences d'une grossesse qu'il n'est pas capable de supporter. Certains moralistes prétendent qu'il est permis de prendre des médicaments, dans ce but, mais c'est à tort. Il faut rejeter également l'opinion de plusieurs médecins et moralistes qui en permettent l'usage lorsqu'une indication médicale rend indésirable une conception trop prochaine ou en d'autres cas semblables qu'il ne serait pas possible de mentionner ici ; dans ces cas, l'emploi des médicaments a comme but d'empêcher la conception en empêchant l'ovulation : il s'agit donc de stérilisation directe. »*

Mais dès cette époque, et plus encore au début de la période conciliaire des débats ont lieu concernant la licéité de l'utilisation de la pilule. Les prises de position du magistère romain, dit-on, ne suffisent pas à répondre vraiment à toutes les questions. C'est ainsi que naissent plusieurs foyers de remise en question des principes et de la discipline catholiques en cette matière. Dans plusieurs pays, des voix de théologiens et d'évêques s'élèvent pour défendre l'utilisation des progestogènes. Notre professeur de théologie morale à Louvain était un de ceux-là. Il s'est exprimé, je l'ai écrit plus haut, dans une importante revue théologique ⁵. Un évêque allemand, Mgr Reuss, évêque auxiliaire de Mayence, publie aussi un article en allemand où il se montre ouvert à de nouvelles perspectives dans la morale sexuelle. Son article paraît en français dans le *Supplément à La Vie spirituelle* est intitulé comme suit : *« Don mutuel des époux et procréation. Contribution à la discussion d'un problème complexe »*.

A Rome, le concile Vatican II se déroulait, manifestement inspiré par les perspectives de l'Evangile de Jésus Christ et attentif aux réalités et aux exigences positives du monde moderne. Dans un vaste document qu'on appelle alors le « *Schéma XIII* » et qui deviendra la

⁴ Une action a souvent plusieurs effets ; on parle d'action à double effet lorsque l'un de ces effets est positif et un autre négatif. Si l'action s'impose pour le bien global, le principe de la conscience perplexe s'applique : entre deux maux, il faut choisir le moindre (voir dans le chapitre 5, p. 204-207).

⁵ L. Janssens, *Morale conjugale et progestogènes*, dans *Ephemerides Theologicae Lovanienses*, 1963, p. 787-826

constitution *Gaudium et spes*, les évêques envisagent de consacrer un temps de réflexion sur le mariage chrétien. Le problème de l'utilisation des progestogènes est alors en plein débat. Presque au terme de la troisième session du Concile, le 23 octobre 1964, Mgr Guano introduit le « *Schéma XIII* » dans l'aula conciliaire. Mais, il signifie aux évêques que le contrôle des naissances n'est pas de la compétence du concile. En effet, le pape Paul VI s'est réservé d'en juger et il a constitué, pour l'y aider, une commission spéciale d'experts. Cet avis n'a pas empêché que, dans les jours suivants, plusieurs évêques, et non des moindres, abordent le problème dans Saint-Pierre. Le patriarche Maximos IV ⁶, l'évêque auxiliaire de Mayence Mgr Reuss, les cardinaux Léger ⁷, Alfrink ⁸ et Suenens ⁹ s'expriment dans le sens d'une certaine ouverture à l'utilisation de nouveaux moyens de contraception. Le cardinal Suenens ira jusqu'à mettre en garde le Concile et l'Eglise, afin qu'on évite des prises de positions rétrogrades et indéfendables pour la pensée et la science contemporaines. Il ira jusqu'à s'exclamer : « *Je vous en conjure, mes frères, évitons un nouveau procès Galilée. Un seul suffit pour l'Eglise* » (IIIème session, 29/10/64).



Cardinal Suenens



Patriarche Maximos IV



Cardinal Alfrink

Mais, en fait, c'est seulement un an plus tard, à la quatrième et dernière session, que se joua au Concile la bataille sur le chapitre du mariage du « *Schéma XIII* » qui va bientôt s'appeler *Gaudium et Spes*. Bataille serrée. Les adversaires de tout « *aggiornamento* » des principes et de la discipline catholiques en la matière pouvaient arguer que, le concile n'ayant pas à traiter du contrôle des naissances, il ne pouvait que reprendre les prises de position traditionnelles du magistère, sans plus.

Malgré cela, le texte préparé pour la dernière lecture introduisait toute une série de considérations nouvelles qui pouvaient permettre une éventuelle évolution de l'attitude catholique à l'égard du contrôle des naissances. C'est alors qu'intervint une des batailles les plus rudes du concile. Le 24 novembre 1965, la commission chargée du « *Schéma XIII* »

⁶ **Maximos IV Sayegh**, né le 10 avril 1878 à Alep en Syrie et mort le 5 novembre 1967 à Beyrouth au Liban, est un cardinal de l'Eglise catholique, primat de l'Eglise grecque-catholique melkite avec le titre de *Patriarche d'Antioche et de tout l'Orient, d'Alexandrie et de Jérusalem des Melkites*.

⁷ **Paul-Émile Léger**, né le 26 avril 1904 et mort le 13 novembre 1991, était un homme d'Eglise québécois. Il a été archevêque de Montréal de 1950 à 1967 et cardinal.

⁸ **Bernardus Johannes Alfrink**, né à Nijkerk le 5 juillet 1900 et mort à Nieuwegein le 17 décembre 1987 est un prélat néerlandais qui fut cardinal, archevêque d'Utrecht de 1955 à 1975.

⁹ **Léon-Joseph Suenens**, né à Ixelles le 16 juillet 1904 et décédé à Bruxelles le 6 mai 1996, est un cardinal belge de l'Eglise catholique romaine, primat de Belgique, 18^e archevêque de Malines, 1^{er} archevêque de Malines-Bruxelles (1961-1979). Il a tenu un rôle majeur lors du concile Vatican II dont il fut un des quatre modérateurs.

recevait communication de quatre amendements dont il fallut d'abord savoir s'ils étaient demandés ou suggérés par le pape ou par d'autres personnes se couvrant de son autorité. Ces amendements visaient, pour l'essentiel, à réintroduire dans le texte des formules, citations ou références qui auraient donné une autorité conciliaire actuelle aux enseignements passés sur les fins du mariage et sur les procédés de contrôle des naissances. La commission parvint cependant, et finalement avec la pleine approbation du pape, à traiter ces amendements de telle sorte que la porte reste ouverte à une « évolution dans la continuité » du magistère.

Le texte de la constitution *Gaudium et spes*, comporte une deuxième partie intitulée : « *De quelques problèmes plus urgents* ». Le chapitre premier intitulé : « *Dignité du mariage et de la famille* » développe des considérations très positives sur le mariage et la famille, sur l'amour conjugal et la fécondité du mariage. Sous le numéro 51 du texte, avec comme titre : « *L'amour conjugal et le respect de la vie humaine* », le Concile évoque les difficultés que peuvent rencontrer les couples rendant difficile l'accueil d'un nouvel enfant. Il développe des considérations morales sur les divers types de comportements possibles dans ces situations difficiles. Il en arrive à dire : « *En ce qui concerne la régulation des naissances, il n'est pas permis aux enfants de l'Eglise, fidèles à ses principes, d'emprunter des voies que le magistère, dans l'explication de la loi divine, désapprouve.* » La note 14 en bas de page renvoie à diverses prises de position du magistère sur le sujet, depuis l'encyclique *Casti connubii* de Pie XI, en passant par un discours de Pie XII, pour arriver à une allocution de Paul VI devant l'assemblée des cardinaux en date du 23 juin 1964 où il affirmait le statu quo de la position de l'Eglise sur le problème de la régulation des naissances, mais évoquait la possibilité, pour lui, de la modifier ¹⁰.

Ainsi s'achève le Concile Vatican II. Il n'a pas pu prendre position sur le problème de la régulation des naissances tel qu'il se pose en un temps où de nouvelles possibilités médicales sont apparues pour empêcher ou différer une conception. Le pape lui-même qui s'est réservé la prise de position définitive est « en attente » des conclusions de la commission « famille-natalité », comme on l'appelle souvent.

En réalité, cette commission avait été créée discrètement par Jean XXIII en 1963, à la fin de son pontificat. Elle tint sa première réunion à Louvain, en septembre 1963. Elle comptait alors huit membres, spécialistes en démographie. Paul VI élargira les effectifs de la commission pour les porter à quatorze membres, puis à près de soixante en 1964. Elle devint dès lors un organe de consultation tout à fait inédit dans l'Eglise, réunissant des spécialistes, clercs et laïcs, de toutes disciplines, de tous pays et de toutes tendances et trois couples chrétiens. En mars 1966, Paul VI « coiffa » cette commission d'experts d'une « super-commission » de seize cardinaux et évêques, sous la direction des cardinaux conservateurs Ottaviani, et Heenan ¹¹ et d'un ancien modérateur du Concile, le cardinal Doepfner ¹². Un secrétaire général suivra

¹⁰ S'adressant aux Cardinaux, Paul VI s'exprimait ainsi : « *Nous n'avons pas, jusqu'à présent, de raisons suffisantes pour considérer comme dépassées, et par conséquent ne constituant pas une obligation, les normes dictées par le pape Pie XII à ce sujet. Ainsi ces normes doivent-elles être considérées comme valables, au moins tant que nous ne nous sentons pas obligés en notre conscience à les modifier.* » (Discours au Sacré-Collège, 23 juin 1964)

¹¹ **John Carmel Heenan** (26 janvier 1905 au 7 novembre 1975) était un Anglais, prélat de l'Eglise catholique romaine. Il a servi comme archevêque de Westminster de 1963 jusqu'à sa mort, et a été élevé au cardinalat en 1965. Il participa au Concile Vatican II (1962-1965). Heenan se montre d'un esprit conservateur. Il s'est opposé à *Gaudium et Spes*, la constitution sur l'Eglise dans le monde moderne, en disant qu'elle avait été « *écrite par des clercs qui n'ont aucune connaissance du monde* ». Le prélat anglais a également condamné les experts en théologie, qui cherchaient à modifier la doctrine de l'Eglise sur le contrôle des naissances.

l'ensemble des travaux de la commission qui se déroulent pendant cinq sessions qui s'étalent de fin 1963 à fin juin 1966.

A plusieurs reprises, des votes ont lieu dans les deux commissions qui manifestent des majorités ouvertes à la contraception. Cependant, dans la commission de théologiens et d'experts, le 23 mai 1966, les minoritaires rédigent un rapport selon leur option et les majoritaires font de même le 27 mai. Ces deux rapports sont remis au pape¹³. Par des indiscretions, ils seront publiés au début de 1967. Dans la « super-commission » des évêques réunie avec une vingtaine d'experts, au mois de juin, des votes vont aussi dans le sens de l'ouverture aux progestogènes. Cette commission remet aussi un rapport théologique et un rapport pastoral au pape. Seul le premier sera publié avec les deux documents de la commission « famille-natalité ». La remise de ces documents au pape met pratiquement fin à la mission, purement consultative, de cette commission. Mais, en octobre 1966, Paul VI jugeait qu'il avait encore besoin d'un « supplément d'étude ». C'est que le pape a encore reçu des documents émanant de personnalités conservatrices. En octobre 1967, les évêques réunis à Rome pour un synode peuvent faire part au pape de leurs avis. Dans le même temps, le IIIème congrès mondial pour l'Apostolat des laïcs qui se tient à Rome émet une résolution rédigée comme suit : *« Nous exprimons le sentiment très vif qu'ont les laïcs chrétiens de la nécessité d'une prise de position claire des autorités enseignantes de l'Eglise, qui se concentre sur les valeurs morales et spirituelles fondamentales, en laissant le choix des moyens scientifiques ou techniques de réaliser une paternité responsable aux parents agissant conformément à leur foi chrétienne et sur la base de consultation médicale et scientifique. »*

À la fin 1967, Paul VI se trouvait en présence de deux propositions pour se prononcer sur le problème évoqué. La première proposition « fixiste » est développée par les arguments suivants : il n'est pas possible de contredire *Casti connubii*, car ce serait saper l'autorité doctrinale du Magistère et mettre gravement en danger la confiance des fidèles ; dans l'ambiance actuelle d'érotisme généralisé, en prenant une position ouverte, on risque d'ouvrir la porte à une marée d'hédonisme. Enfin, une position ouverte ouvrirait la porte à l'intrusion du pouvoir politique dans la responsabilité des parents. La deuxième proposition « ouverte », formulée par la majorité de la commission « famille-natalité », argumente comme suit : le Magistère maintient son autorité s'il sait conserver les principes majeurs tout en reconnaissant le progrès des sciences. D'autre part, le lien entre procréation et amour appartient à la loi objective ; ce lien ne doit pas se retrouver dans chacun des actes sexuels, mais dans la totalité de la vie conjugale, sans quoi, on nie l'unité de la personne humaine. Enfin, le danger d'un abus par les gouvernements a été prévu par *Gaudium et Spes* qui a renvoyé à la responsabilité des parents de se prémunir contre l'intrusion du pouvoir politique.

Dans tout ce débat, un aspect très décisif portait sur la conception chrétienne de la loi naturelle. Le pasteur André Dumas posait bien la question : *« Il n'y a pas de différences entre les méthodes naturelles et les méthodes mécaniques de contraception, car toutes ces méthodes sont des produits de la culture moderne »*.

¹² **Julius Döpfner** (26 août 1913 - 24 juillet 1976) est un cardinal allemand qui fut évêque de Wurtzbourg, puis de Berlin et enfin archevêque de Munich et de Freising. Le cardinal prend part aux sessions du concile Vatican II de 1962 à 1965 à Rome. Il est aussi l'un des modérateurs du concile et s'appuie sur le pape Jean XXIII.

¹³ Une fuite a permis la publication des deux rapports qui devaient rester confidentiels, voir *Contrôle des naissances et théologie. Le dossier de Rome*, Paris, Le Seuil, 1967.

Paul VI se trouve confronté à la complexité de problèmes doctrinaux et scientifiques. Il est aussi assailli par des pressions de penseurs et de responsables dans l'Eglise qui vont en sens divers. Certains sont ouverts à des perspectives nouvelles, d'autres restent sur les positions fermées d'une tradition récente. Et, finalement, ceux-ci vont l'emporter dans l'encyclique *Humanae vitae*...

Dès sa parution, l'encyclique suscite de violents débats dans la communauté catholique¹⁴. Des centaines de milliers de couples à travers le monde se sont ainsi trouvés confrontés à la doctrine de l'Eglise, certains en souffrent profondément. Mais bientôt, la plupart ont, par la suite, décidé de suivre leur conscience et d'utiliser les méthodes modernes de contraception. L'Eglise, ayant toujours affirmé sa position avec autorité, ne semble pas pouvoir revenir en arrière et contredire ses enseignements précédents (même si ceux-ci n'ont jamais été promulgués de manière infaillible) sans courir le risque d'ébranler son édifice doctrinal. Mais d'une manière générale, les réactions de l'opinion publique furent vives et négatives. Le Père Martelet a osé écrire : « *Dans ce nouveau Hiroshima qu'a été la parution ou plus exactement l'explosion de l'encyclique Humanae Vitae, clercs et laïcs ont mêlé leurs voix pour faire monter bien haut dans le ciel de la presse mondiale les accents de leur scandale, de leur douleur, et même de leur refus révolté.* »¹⁵

Si certains évêques expriment ouvertement leur adhésion joyeuse à l'encyclique, de nombreuses conférences épiscopales dans le monde ne cachent pas leur perplexité, même si, bien sûr, elles invitent les fidèles à un assentiment respectueux au message du pape. Mais beaucoup d'épiscopats publient une lettre pastorale ou un autre document où ils apportent des compléments à l'encyclique en mettant en valeur l'importance de la conscience éclairée des époux et les nombreuses situations où le principe du moindre mal s'applique dans la vie concrète des couples. En Belgique, en date du 30 août 1968, les évêques publient à Malines une « *Déclaration de l'Episcopat belge sur l'Encyclique Humanae Vitae* ». Ils invitent les fidèles à la lecture intégrale et attentive de l'encyclique. Ils reconnaissent les nombreuses réactions négatives vis-à-vis du document pontifical, mais soulignent que le document développe une vision positive du mariage et va bien plus loin qu'une condamnation de l'usage des contraceptifs dans la régulation des naissances. Ils développent ensuite des considérations qui situent l'encyclique dans l'enseignement du Magistère et en dégagent la signification. Ils reconnaissent que dans les situations difficiles que peuvent rencontrer les couples, ceux-ci sont responsables en conscience de leurs décisions. « *A cause de circonstances particulières qui se présentent à eux comme des conflits de devoirs, ils (peuvent se croire) dans l'impossibilité de se conformer à ces prescriptions. Dans ce cas, l'Eglise leur demande de chercher avec loyauté la manière d'agir qui leur permettra d'adapter leur conduite aux normes données. S'ils n'y parviennent pas d'emblée, qu'ils ne se croient pas pour autant séparés de l'amour de Dieu.* »

J'ai été personnellement fort interpellé par *Humanae vitae* et ses répercussions dans le monde. A travers les *Informations catholiques internationales* et la *Documentation catholique* auxquelles j'étais abonné, j'ai accumulé de la documentation qui m'a permis de faire une

¹⁴ L'importante revue catholique d'actualité religieuse, les *Informations catholiques internationales* avait bouclé, le 27 juillet, son numéro à paraître début août. Il ne pouvait donc pas parler de l'encyclique si importante. C'est pourquoi, elle a publié un supplément au n° 317-318, d'août 1968 entièrement consacré à l'encyclique : ses antécédents, son contenu (le texte est publié) et les réactions qu'elle suscite. Je me suis inspiré de ce document pour écrire les lignes qui précèdent.

¹⁵ G. Martelet, *La signification de l'encyclique Humanae Vitae*, in *Paul VI et la modernité dans l'Eglise*, Collection de l'Ecole Française de Rome, de Boccard, 1984, p.399-415

conférence pour le public des chrétiens de la Basse-Sambre. Le jeudi 23 janvier 1970, dans un local paroissial des Alloux à Taminies, j'ai parlé de cette encyclique en apportant des commentaires et des compléments fournis par de nombreux évêchés et théologiens du monde entier ¹⁶.

Demeurent de nombreuses questions et débat théologique après la parution d'*Humanae Vitae*. Quels sont les liens entre l'encyclique et le chapitre conciliaire de *Gaudium et Spes* consacré au mariage ? Pour le théologien belge Philippe Delhay, la comparaison des deux textes est accablante. L'encyclique *Humanae Vitae* est plus proche de l'encyclique *Casti Connubii* que de *Gaudium et Spes*. Pour *Gaudium et Spes* le critère de la moralité se prend dans la personne, pour *Humanae Vitae* dans la nature du mariage. La critique fondamentale va porter sur la référence à une loi naturelle, d'autant qu'elle est référée à une fonction biologique. Le théologien Christian Duquoc affirme : « *La nature n'est pas un ordre pour l'homme. Cet ordre est à inventer en tenant compte des lois scientifiques de la nature et non en les respectant comme des tabous ou des impératifs moraux.* »¹⁷ Avec *Humanae Vitae* ne revient-on pas à la doctrine de la procréation comme fin première du mariage ? Enfin et surtout, quelle est en réalité l'autorité du Magistère qui est présentée ici comme « quasi » infaillible ? Que signifie la relative mais importante « non réception » de l'encyclique par le peuple chrétien qui constitue l'Eglise d'après l'enseignement du Concile Vatican II ? ¹⁸

Ainsi, les deux événements particuliers que je viens d'évoquer et qui jalonnent l'année 1968 sont tous deux porteurs de contestation de l'autorité. A propos des manifestations de Mai 68, j'écrivais plus haut : « *Ainsi est remis en cause le modèle autoritaire, le style de commandement hiérarchique, bureaucratique, qui prévaut dans la famille, à l'école, dans l'entreprise, dans l'État, dans les Églises, dans toutes les organisations et structures sociales.* » L'encyclique *Humanae vitae* porte aussi un coup à l'exercice de l'autorité dans l'Eglise...



¹⁶ Dans mes lectures, j'ai constaté des déclarations de nombreux évêchés : sud-américain, français, indonésien, allemand, hollandais, italien, vietnamien, anglais, autrichien, espagnol, canadien, irlandais, suisse, belge et évêchés des pays nordiques.

¹⁷ Père Christian Duquoc, *Lumière et Vie* n°95, novembre/décembre 1969

¹⁸ Un livre publié en 1998 aux Etats-Unis d'abord, en France ensuite, écrit par un journaliste américain décrit la problématique de la théologie morale de l'Eglise catholique concernant la sexualité et le mariage. Sur la base du travail de la commission créée par Jean XXIII, reconduite et développée par Paul VI et se basant sur les témoignages de survivants de cette commission, il retrace la préparation lointaine et prochaine de l'encyclique *Humanae Vitae*. L'Appendice 1 (p. 197-204) publie le texte du rapport dit « de la majorité » de la commission et l'Appendice 2 (p. 205-206) indique les noms de tous les participants à la commission au cours des années 1963-1966). Robert McClory, *Rome et la contraception, Histoire secrète de l'encyclique Humanae Vitae*, traduction de Jacques Mignon, les Éditions de l'Atelier, 1998.

Douze années de vie à Namur (1973-1985)

À partir de septembre 1973 jusqu'en août 1985, j'ai résidé au grand séminaire de Namur construit récemment à Salzinnes. En ces années-là, j'ai vécu un foisonnement d'événements, d'activités, de rencontres, d'initiatives et de collaborations qui constituent sans doute la période la plus riche et la plus variée de mon existence et de mon engagement sacerdotal.



Mon appartement se situait à l'extrême droite de la photo, au premier étage, juste au-dessus de la chapelle des théologiens

Je viens de parcourir mes agendas de 1973 à 1985 (l'agenda de 1974 fait défaut, je ne sais pourquoi). J'y découvre de vastes « secteurs » de mes engagements. Dans la suite de ces « mémoires », je devrai parcourir successivement les « secteurs » de ma vie au séminaire dont les activités se déroulent tout au long de la même période, ou presque. Il me faudra évoquer mes engagements au service direct du séminaire ou, plus précisément, des séminaristes. Ces engagements seront relativement importants pendant les premières années de mon séjour au grand séminaire. Ils s'atténueront progressivement au profit des autres secteurs de ma vie, notamment mes engagements au service de la catéchèse dans le diocèse de Namur qui constituent le deuxième secteur de ma vie. Lui-même comporte deux dimensions principales : les réalisations pour promouvoir un renouvellement de la catéchèse paroissiale préparatoire à la profession de foi des enfants et les réalisations pour susciter annuellement des *Partages de la foi* pendant la période du Carême, dans le diocèse de Namur. Mais, rapidement, un troisième secteur d'engagement s'est imposé à moi : la pastorale des vocations. Deux secteurs concernent l'engagement dans l'enseignement, d'abord dans des écoles « supérieures » : le cours de « questions religieuses » en première année à l'Ecole sociale et un « cours de religion » destiné aux étudiants de la « Spéciale-math » rattachée à l'Institut Saint-Aubain. Plus tard des cours donnés au *Cifra* de Sorinnes, à l'institut de formation catéchétique à Carlsbourg et dans le cadre de *l'Année pastorale*, à Bruges d'abord, à Lille ensuite. Un autre secteur pastoral comporte de grands investissements en temps et en énergie : l'animation de retraites, particulièrement au service d'étudiants, mais aussi d'autres groupes, comme celui des Auxiliaires de l'Apostolat.

Tous ces engagements pastoraux que je classe en « secteurs » n'empêchent pas une vie de relation intense et variée avec les membres de ma famille qui connaîtra pendant ces douze années des événements heureux et d'autres pénibles, particulièrement la mort de papa. D'autre part, pendant ces douze ans, les rencontres amicales de toutes sortes occupent beaucoup de mon temps : relations avec mes confrères du grand séminaire et du Collège Saint-André à Auvelais, relations avec des anciens élèves, contacts avec des séminaristes, d'anciens séminaristes et des jeunes prêtres, contacts avec des étudiants résidant au séminaire ou suivant les cours à l'Ecole sociale ou en Spéciale-math, relations amicales avec les

personnes engagées avec moi dans la catéchèse, la pastorale des vocations et l'enseignement, relations amicales avec les membres de *l'Equipe Notre-Dame* d'Auvelais 2 et les membres de deux nouvelles équipes constituées par des jeunes, nouvelles amitiés créées à l'occasion de rencontres de personnes qui surgissent dans ma vie, particulièrement à partir du moment où le monde des prisons s'ouvre à moi pendant les trois dernières années de la période 73-85.

Au service des séminaristes et des étudiants résidant au séminaire

Quand je suis arrivé au séminaire, ce fut le chanoine Victor Jacques qui m'y accueillit. Il fut jadis professeur dans l'ancien grand séminaire, ensuite Supérieur (directeur) du petit séminaire de Floreffe qui comportait encore une section de philosophie pour former des jeunes candidats au sacerdoce. En 1967, à l'ouverture du nouveau séminaire à Salzinnes, Mgr Charue le désigna comme président de cet établissement. Victor Jacques était un homme affable et chaleureux, intelligent et souple. Il avait été fort apprécié par les étudiants et les séminaristes à Floreffe. Il l'était aussi au grand séminaire. Mais, je ne l'y ai connu qu'une année. En effet, en 1974, le chanoine Jacques demandait à l'évêque d'être déchargé de sa mission au séminaire pour des raisons de santé. Il fut remplacé par le chanoine Marcel Didier qui effectua toute sa mission sacerdotale au grand séminaire : professeur d'exégèse d'abord, déjà au temps où j'étais séminariste, président du nouveau séminaire de 1974 jusqu'à sa démission en 1991.

Mais, en 1974, un autre événement vient bouleverser le diocèse de Namur. Mgr Charue, évêque de Namur depuis 1942, présente sa démission au pape en raison de son âge. L'abbé Robert Mathen alors curé-doyen à Arlon est nommé évêque coadjuteur de Namur par le pape [Paul VI](#) le 20 mars 1974 et sacré évêque au titre de *Numidia* le 3 mai 1974. Ensuite, Paul VI le nomme 28^e évêque de Namur le 24 juin 1974. Pasteur d'une grande simplicité et soucieux de mobiliser tous les chrétiens, prêtres et laïcs au service des communautés chrétiennes de son diocèse, il les mobilise notamment en publiant deux lettres pastorales significatives : « *Tous responsables* » en 1977 et « *Pour une Église diocésaine porteuse d'espérance* » en 1979.



Mgr Charue impose les mains à son successeur lors de son ordination épiscopale



Mgr Robert-Joseph Mathen

En 1985, a lieu la fameuse Assemblée diocésaine de Nassogne qui réunit plus de 300 personnes, prêtres, laïcs, religieux et religieuses. Cette imposante assemblée diocésaine vote des motions qui sont assumées par l'évêque et qui ont pour objectif de redynamiser le diocèse de Namur, dans des perspectives nettement évangéliques et conciliaires ¹⁹.

Pendant dix-sept ans de ministère, j'ai vécu heureux dans mes engagements pastoraux sous la houlette d'un évêque bien entouré par des collaborateurs sympathiques et chaleureux qu'il avait judicieusement choisis : Mgr J.-B. Musty, vicaire général et responsable de la pastorale dans la province de Luxembourg, l'abbé Jean Meunier, vicaire général, l'abbé Émile Gillet, vicaire épiscopal délégué à l'enseignement, les abbés Louis Son, Paul Malherbe et Jean-Marie Jadot, vicaires épiscopaux. Son secrétariat était géré par des personnes efficaces et compétentes, dont le chanoine José Gennart.

Au séminaire de Namur, deux équipes de professeurs assuraient les cours. D'une part, des professeurs donnaient les cours de philosophie. Ils résidaient, pour la plupart, dans le bâtiment accueillant les séminaristes qui s'initiaient à la philo. Quelques religieux assuraient aussi des cours tout en résidant dans leurs communautés. D'autre part, des professeurs enseignaient les diverses branches de la théologie et résidaient dans un deuxième bâtiment où j'occupais aussi un appartement situé, comme déjà dit, juste au-dessus de la chapelle de théologie.

En philosophie, Claude Troisfontaines, ordonné avec moi, enseignait encore pour peu de temps. Il a quitté le séminaire pour aller enseigner à l'Institut de philosophie à l'U.C.L. Le chanoine Jules Pirlot qui accompagnait depuis longtemps les séminaristes philosophes était homme sage et lucide. Ernest Dejaifve assurait la direction spirituelle de la section. Yvon Fosséprez, éternel distrait, Claude Bastin, Ghislain Beaupain, curé à Bercheux et, plus tard, Paul Hennequin complétaient le corps enseignant en philosophie. Jean Martin, prêtre du diocèse de Tournai et Étienne Filée, prêtre du diocèse de Liège assuraient des cours et une présence auprès des séminaristes de leurs diocèses. En 1977, Etienne Filée fut remplacé par Pierre Warin qui est actuellement évêque auxiliaire de Namur.

En théologie, Marcel Didier qui devint président en 1974 enseignait l'exégèse de l'Écriture sainte. De 1974 à 1986 il fut remplacé par Camille Focant. José Reding enseignait la dogmatique, Maurice Cheza la morale, remplacé en 1977 par Philippe Goffinet, André Haquin la liturgie et la sacramentaire, Roger Georges l'histoire de l'Église et le droit canon. Bernard Saintmard vint compléter l'équipe en tant que professeur d'histoire de l'Église et responsable des engagements et des stages des séminaristes théologiens. Quand, en 1974, les séminaristes liégeois vinrent suivre à Namur les cours de théologie, Vincent Baguette, prêtre du diocèse de Liège vint enseigner à Namur jusqu'à la refondation d'un grand séminaire à Liège.

Les séminaristes « philosophes » et les séminaristes « théologiens » résidaient donc dans deux bâtiments distincts possédant chacun leur chapelle. Avec leurs professeurs, ils vivaient dans

¹⁹ Pour lire un document publié à l'occasion du vingt-cinquième anniversaire de l'Assemblée de Nassogne, allez à la page 128, **ANNEXE 1**. Un témoin privilégié, Jacques Briard, y évoque la préparation de cette assemblée, son déroulement, ses conséquences. Celles-ci furent décevantes et limitées, d'abord en raison d'une mauvaise réception des engagements de Nassogne, ensuite en raison de l'indifférence, pour ne pas dire plus, du successeur de Mgr Mathen, Mgr Léonard. Pour celui-ci, l'Assemblée de Nassogne n'a jamais eu lieu. Pour lui, une démarche collégiale et démocratique ne se justifie pas dans l'Église et les conclusions de Nassogne ne sont pas dans la ligne des perspectives pastorales de celui qui est devenu depuis archevêque de Malines-Bruxelles.

deux communautés qui comportaient des différences bien normales dans les domaines de la vie spirituelle et intellectuelle. Les deux « corps professoraux » étaient assez différents l'un de l'autre. L'un était plus « classique » et soucieux de conserver une certaine forme d'éducation des séminaristes. L'autre était plus soucieux de l'adaptation de la formation des futurs prêtres avec les évolutions culturelles et sociologiques du monde moderne, selon l'esprit des options récentes du Concile Vatican II. Les professeurs de chaque section se réunissaient régulièrement entre eux. Mais, plusieurs fois par an, tous les professeurs du séminaire se réunissaient des journées entières, afin de réfléchir aux objectifs de la formation des séminaristes, mais aussi à l'harmonisation entre les perspectives des deux sections.

Si les lieux de prière et de célébration eucharistique étaient différents pour les « philosophes » et les « théologiens », ces séminaristes se retrouvaient cependant ensemble pour certaines célébrations plus solennelles, dans la grande chapelle qui accueillait les ordinations mineures, les messes des grandes fêtes, comme celle de la rentrée académique ou de l'adoration, par exemple. Un seul réfectoire rassemblait le matin et à midi les séminaristes des deux sections, leurs professeurs et des étudiants laïcs résidant au séminaire. Les professeurs prenaient ensemble le repas du soir dans un réfectoire plus modeste. Un salon leur était réservé pour prendre un café après le dîner, regarder la télévision ou lire les journaux quotidiens que nous nous partagions. J'ai introduit au séminaire le journal *Le Soir* que je lisais à Auvelais depuis 1966. Quelques festivités sportives, comme des matchs de football et particulièrement la fête de la Saint-Nicolas réunissaient séminaristes, professeurs et étudiants.

C'est que, une grande partie des bâtiments du séminaire était occupée par des étudiants laïcs fréquentant les Facultés universitaires de Namur et les nombreuses écoles supérieures. Quand fut conçu le nouveau séminaire de Salzinnes, la baisse progressive des vocations sacerdotales était réelle, depuis longtemps déjà. Les places destinées aux séminaristes étaient bien trop nombreuses, même si des séminaristes d'autres diocèses devaient y séjourner. En effet, très tôt, les séminaristes des diocèses de Tournai et de Liège y effectuèrent leur formation philosophique. A partir de 1974, les deux séminaristes qui restaient en théologie à Liège furent amenés à Namur. Des professeurs des deux diocèses voisins enseignèrent au séminaire de Namur comme je l'ai indiqué plus haut. Après quelques problèmes de contestation de l'enseignement théologique à Namur, Mgr van Zuilen, évêque de Liège recréa dans sa ville un séminaire diocésain dont l'abbé Armand Baudouin fut président.

Au service de la grande et complexe communauté du séminaire, une petite communauté de religieuses de la Charité de Namur assurait l'organisation de nombreux travaux indispensables aux nombreuses personnes résidant au séminaire, mais aussi à celles, nombreuses aussi, qui le fréquentaient occasionnellement. Préparation des repas et gestion des réfectoires, nettoyage des locaux, infirmerie étaient sous leur responsabilité. Sœur Emma et Sœur Mathilde étaient les chevilles ouvrières d'un travail qu'elles réalisaient avec générosité et sourire. D'autres religieuses plus âgées ont fait partie de la communauté qui disposait d'une sorte de petit couvent à l'intérieur du séminaire comportant un modeste oratoire. La communauté était ouverte et accueillante. Les professeurs du séminaire ont parfois bénéficié de petites réceptions amicales et, personnellement, dans les dernières années de mon séjour à Namur, j'ai été plusieurs fois soutenu et aidé par ces religieuses, notamment pour l'accueil de détenus en congé pénitentiaire.

Bien sûr, les religieuses étaient secondées par des dames qui travaillaient dans la cuisine et au réfectoire et qui assuraient le nettoyage de la vaste maison et des appartements des professeurs. À la suite de ses parents, André et son épouse Alberte avaient géré l'ancienne

ferme installée dans le domaine de l'abbaye du Val-Saint-Georges. Pendant quelque temps, ils avaient poursuivi un modeste travail d'élevage dans la nouvelle petite ferme construite à côté du séminaire. Mais lorsque je suis arrivé au séminaire, André était devenu l'« homme à tout faire » dans la grande maison et Alberte secondait directement les religieuses. Pour assurer l'accueil à la porterie et diriger les appels téléphoniques entrants vers leurs destinataires, le géant Joseph Doudou ne manquait pas de qualités, même si, de temps en temps, il se manifestait un peu bougon. Il était le plus souvent généreux et prêt à rendre service. Le petit local de la porterie devenait fréquemment un lieu de rencontres et d'échanges entre séminaristes et étudiants sous le regard bienveillant de Joseph qui n'était pas un grand bavard. Victor Quoilin remplaçait notre ami Joseph, lors de ses temps de repos et ses nombreux pèlerinages à Lourdes, au service des malades. Monsieur Mahin, lui, assurait le bon fonctionnement de la vaste et riche bibliothèque qui s'étalait sur deux étages au-dessus de la vaste salle de lecture. L'abbé Roger Georges assurait la direction de cet important instrument intellectuel au service des professeurs, des séminaristes, des étudiants et de tous ceux et celles qui voulaient s'informer et se former, particulièrement dans les domaines de la philosophie et de la théologie. Succédant aux prêtres Ephrem Pirson et Ernest Dejaifve, pendant de nombreuses années, Monsieur Raoul Laboureur assurait l'économe, évitant le déficit, par des initiatives de location des locaux si fonctionnels pendant l'entièreté des grandes vacances. Lui et son épouse ont occupé le petit « couvent » des religieuses après leur départ du séminaire.

Au grand séminaire de Namur, je m'intégrai assez facilement dans ce monde composite essentiellement peuplé de jeunes, mais largement fréquenté aussi par de nombreux adultes, prêtres, religieux, religieuses et laïcs venant de l'extérieur et qui se rassemblaient dans les locaux offerts par le séminaire : nombreux locaux destinés à des petits groupes ou des carrefours, salles de cours dont deux en gradins, vaste salle où spectacles, projections cinématographiques ou conférences pouvaient se dérouler. Le Séminaire de Namur était un lieu culturel et religieux où se déroulaient des rassemblements de mouvements d'Action catholique, des organisations sociales, des congrégations religieuses, des groupes de toutes sortes qui permettaient aux séminaristes et aux professeurs des contacts intéressants et variés avec des personnes engagées dans de nombreux secteurs de la société. Ces contacts étaient possibles au réfectoire, dans les couloirs ou à l'occasion d'un ou l'autre service rendu aux hôtes.

Dès mon arrivée, je fus donc inséré dans le corps professoral du séminaire, plus particulièrement dans celui de la section de théologie. J'assurai un petit cours de pastorale, consacré à la catéchèse plus précisément. Mais les professeurs d'un séminaire ne sont pas seulement des enseignants. Ils sont aussi des éducateurs et des accompagnants de jeunes qu'il s'agit d'éprouver dans leurs motivations à cheminer vers le sacerdoce et leur maturité psychologique et humaine. Ainsi, je me vis confier l'accompagnement des jeunes gens qui venaient d'entrer en première année de théologie. Deux séminaristes liégeois les rejoindront dans cette équipe l'année suivante²⁰. Ils se réunissaient régulièrement, parfois dans mon vaste bureau, pour prier ensemble et, surtout, pour partager sur leur vie au séminaire, dans leurs engagements extérieurs, leurs expériences nouvelles. De temps en temps, l'équipe que j'accompagnais vivait un week-end de recollection dans une communauté religieuse comme celle des Sœurs bénédictines d'Ermeton-sur-Biert, ou l'ermitage du Charnet fondé par Marc Piret à Lavaux-Ste-Anne, chez les Sœurs Clarisses de Malonne, par exemple. Parfois, une

²⁰ Voici les noms des séminaristes namurois constituant cette équipe : André Gilbert, Roger Gobert, André Lerusse, Michel Monseur, Marc Otjaques, Didier Peltier, Alain Poncelet, Michel Ringlet et André Vankerrebrouck. Les deux séminaristes liégeois qui viendront s'ajouter dans l'équipe : Michel Quertemont et Jacques Veys.

messe en semaine était célébrée en équipe dans mon bureau. Il arrivait même que des membres du groupe constituent une équipe de foot pour affronter une autre équipe de séminaristes ou d'étudiants.



Photo de l'équipe sur le terrain de foot longeant le bâtiment de théologie.

Debout, de gauche à droite : Marc Otjacques, René Forthomme, supporter fumeur, Michel Quertemont, Sylvain, Roger Gobert, Michel Monseur, Alain Poncelet. Accroupis, de gauche à droite : André Lerusse, Jacques Veys, Michel Ringlet (+) et André Vankerrebrouck.

Chaque semaine, l'équipe des professeurs de théologie dont je faisais désormais partie se réunissait, le plus souvent chez le président, pour évoquer la vie et les problèmes de vie au séminaire et dans la section de théologie, pour préparer des temps forts d'interdiscipline, de formation particulière assurée par un invité tel Marcel Légaut, l'abbé Pierre ou Dom Helder Camara. Au temps de Victor Jacques, lorsque le soleil réchauffait l'atmosphère, il nous est arrivé de nous réunir sur la terrasse de l'esplanade du *café du Panorama* situé au sommet de la citadelle d'où l'on découvre de vastes paysages de Jambes, agrémentés par la Meuse et même le confluent entre ce fleuve et la Sambre. Nous y dégustions souvent une gueuze rafraîchissante...



Marcel Légaut



L'abbé Pierre célèbre au séminaire



Dom Helder Camara

Plusieurs semaines après mon arrivée au séminaire, José, un jeune professeur de théologie m'interpelle. Quand donc vais-je prendre en main l'organisation d'une journée pour donner aux séminaristes l'occasion de s'exprimer ? Je ne me sentais pas appelé à une pareille mission

au séminaire. Lors de ma rencontre en juin 73 avec Mgr Musty, celui-ci n'avait pas été très clair sur ce qu'on attendait de moi au séminaire. Il aurait même accepté que je continue à résider à Auvelais. D'autre part, dans les *Communications*, organe officiel de l'évêché, paru en septembre 1973, ma nomination était exprimée comme suit : « *M. l'abbé René Forthomme, professeur au Collège Saint-André à Auvelais, est chargé de la catéchèse dans le diocèse de Namur* ». Mais, sur l'insistance de José, avec la collaboration de séminaristes et de professeurs de théologie, je m'attelai donc à l'organisation d'une grande journée de débats, d'échanges et de propositions, concernant l'organisation de la vie dans la section de théologie au séminaire.

De nombreuses autres occasions de concertation furent données aux maîtres et aux étudiants de théologie. Outre leurs réunions hebdomadaires, les professeurs de théologie et de philosophie, en janvier et juin, consacraient une journée d'évaluation et de prospective concernant la formation des séminaristes. En janvier 1976, lors d'une telle réunion, les professeurs rédigèrent et signèrent une lettre adressée à notre évêque Mgr Mathen, récemment nommé. Afin de donner une idée des sujets de préoccupation au séminaire, je me permets de reproduire cette lettre en entier.

Monseigneur,

Au cours d'une réunion qui a rassemblé les professeurs de philosophie et de théologie, nous nous sommes interrogés sur l'avenir des séminaristes dont la formation nous est confiée. Comment leur permettre d'exercer leur ministère le plus utilement possible pour l'Église de demain ? Comment les respecter ? Comment leur donner une chance de vivre leur ministère de façon équilibrée humainement et chrétiennement ?

Notre préoccupation naît d'un certain nombre d'observations :

- Notre monde change. Y surgissent des réalités nouvelles à évangéliser. De plus, l'Église tend à devenir minoritaire dans un monde sécularisé.
- La situation du clergé évolue considérablement. Citons simplement le nombre des prêtres âgés ou malades (pyramide des âges), le départ d'un certain nombre, la baisse des entrées au séminaire.
- Les séminaristes souhaitent de plus en plus une insertion, un enracinement réels et profonds dans une communauté humaine et un travail d'équipe.

Dès lors, nous sommes amenés à vous soumettre certaines questions. Peut-on rester tout à la fois attentif à ce qui naît et continuer d'assumer la totalité des tâches traditionnelles ? Pour que le travail sacerdotal reste à taille humaine, ne faut-il pas :

- préciser au plus vite les priorités pastorales ?
- envisager la réorganisation des tâches du ministre ordonné (prêtres et diacres permanents) ?
- envisager de nouvelles perspectives devant une pénurie d'animateurs de la foi ? Face à cette situation nouvelle :
 - + si l'on pense que cette tâche d'animation est aussi l'affaire des laïcs, qu'envisage-t-on pour les former ?
 - + si l'on pense que cette tâche relève surtout du presbytérat, ne devra-t-on pas envisager dans certaines circonstances l'ordination d'hommes mariés ? La plupart d'entre nous se posent sérieusement la question. Certains la résolvent positivement.

À notre avis, ces problèmes méritent une attention toute spéciale et une réflexion sérieuse et urgente. Quant à nous, nous sommes d'accord pour être attentifs aux différentes recherches qui s'effectuent déjà pour préciser les priorités pastorales et collaborer au travail dans la mesure de nos moyens. D'autre part, nous pensons que la formation qui se donne au séminaire doit essentiellement viser à préparer des personnalités vigoureuses au niveau humain et spirituel. Une épine dorsale solide est leur meilleure chance d'avenir.

Daignez agréer, Monseigneur, l'expression de notre filial respect,

Namur, le 16 janvier 1976.

Suivent quatorze signatures des professeurs et du président du séminaire.



Le corps professoral du grand séminaire de Namur accompagné par l'évêque Mgr Mathen, l'évêque auxiliaire Mgr Musty, le vicaire général Jean Meunier et le vicaire épiscopal Louis Son, à l'occasion de la clôture d'une année académique. Marcel Didier, président, prend sans doute la photo, à moins que ce ne soit moi !

Debout, de gauche à droite, Ernest Dejaive, Jules Pirlot, Jean Meunier, Claude Bastin, André Haquin, Camille Focant, Mgr Musty, Yvon Fosséprez, Mgr Mathen, Bernard Saintmard, Pierre Warin, Louis Son. Accroupis, de gauche à droite : José Reding, Philippe Goffinet, Vincent Baguette et Paul Hennequin

Au terme de très nombreuses réunions et concertations où se sont exprimés les membres de la communauté de théologie au séminaire, professeurs et séminaristes, une « règle de vie » fut rédigée et publiée pour l'année académique 1974-1975. Elle était destinée à la section de théologie. Une petite « introduction » s'exprimait ainsi : « *La visée du Séminaire est essentiellement pastorale. Il s'agit, comme dit le Concile (O.T. 4), de « tendre à faire des séminaristes de véritables pasteurs d'âmes, à l'exemple de Notre Seigneur Jésus-Christ Maître, Prêtre et Pasteur* ».

Les divers aspects de la formation qui vont être envisagés sont complémentaires et sont tous ordonnés à la fin pastorale. La formation à la vie fraternelle, l'étude de la théologie, la vie de prière, les engagements apostoliques et pastoraux : tout cela est polarisé par la réponse à

l'appel du Seigneur : « Venez à ma suite et je ferai de vous des pêcheurs d'hommes » (Mc 1, 17).

L'ordre suivi dans le présent document n'indique pas une hiérarchie des valeurs. Tous les aspects de la formation sont importants. Ce qui est primordial, c'est qu'ils s'articulent d'une manière équilibrée. L'itinéraire de la formation doit conduire le futur prêtre à concentrer toutes ses énergies pour réaliser, avec la lumière et la force du Saint-Esprit, la mission qui lui sera confiée par l'évêque au jour de son ordination. »

Dès le début de la « Règle de vie », Mgr R.-J. Mathen, évêque de Namur s'adresse chaleureusement aux séminaristes qu'il appelle « ses amis » et qu'il s'engage à mieux connaître. Il leur exprime sa vision de leur futur ministère et des conditions optimales pour les y préparer, au séminaire et dans leurs engagements extérieurs sur le terrain pastoral.

En juin 1977, était publié un dossier de 24 pages intitulé : « *La formation sacerdotale au grand séminaire de Namur* ». Il comporte trois parties : d'abord, le texte d'une lettre de Mgr R.-J. Mathen, expliquant à ses séminaristes le projet essentiel du séminaire. Ensuite, l'abbé Marcel Didier, président du séminaire, expose les coordonnées principales de la formation. Enfin, les formateurs responsables expliquent les différents aspects de la formation.

Ainsi, tout au long des années que j'ai vécues au séminaire, j'ai connu de nombreuses et intenses initiatives de réflexion et de partage entre professeurs, entre professeurs et séminaristes pour cerner la problématique de la formation de futurs prêtres, dans le contexte sociologique, culturel et religieux de la société occidentale largement déchristianisée et surtout préoccupée de l'épanouissement individuel. Personnellement, petit à petit, je me suis désengagé de la formation des séminaristes. Mes activités dans le domaine de la catéchèse prenaient de plus en plus de temps dans ma vie et, à partir de 1983, d'autres perspectives d'engagement se précisaient pour moi dans le monde des prisons. À un certain moment, je n'ai plus participé aux réunions des professeurs du séminaire, mais j'ai continué à participer avec joie aux rencontres festives, comme, par exemple, les soupers organisés par le *Sénévé* après sa création en 1982.

Cependant, dans les premières années de mon séjour au séminaire, j'avais vécu une forme d'accompagnement particulière de séminaristes : celui de stagiaires. Le temps de formation en théologie était, en principe, de quatre ans. Pendant les trois premières années, les séminaristes suivaient les cours de théologie à temps plein, ce qui ne les empêchait pas, pendant les week-end et les vacances de vivre divers « engagements » dans leurs paroisses ou ailleurs, au service des mouvements de jeunesse, de la catéchèse, de l'animation des célébrations liturgiques, dans la réflexion et le partage évangélique au sein d'équipes constituées d'adultes, en particulier des équipes d'Action catholique. La quatrième année de formation était consacrée à un « stage », c'est-à-dire un engagement dans un milieu précis : paroisses, écoles, entreprises industrielles aussi. Au cours de la troisième année en théologie, les séminaristes étaient informés sur le stage. Je possède un document intitulé « *Aux séminaristes qui terminent la 3^{ème} année de théologie* » ; il est daté du 30 mai 1974. Les responsables de la formation au séminaire s'y expriment. Ils veulent prendre au sérieux le désir des séminaristes d'acquérir de nouvelles expériences humaines ; ils souhaitent respecter la liberté de choix des futurs stagiaires. Mais ils souhaitent que ce choix soit effectué en dialogue avec les responsables du séminaire. Quant au stage proprement dit, ils souhaitent que celui-ci implique une intégration dans une équipe pastorale dans laquelle se fera régulièrement la confrontation des expériences du séminariste et de ceux qui l'accompagnent. D'autre part, ils souhaitent que

les expériences de stage soient la source d'une sérieuse réflexion théologique et d'un approfondissement de la foi et de la vie de prière. Trois jours par semaine permettraient au séminariste de vivre ces dimensions de réflexion et d'approfondissement. Ils précisent enfin les modalités concrètes de l'organisation des stages et de son accompagnement. Ainsi, dès la fin de leurs trois années d'étude systématique de théologie, les séminaristes sont invités à comprendre l'importance et la particularité du stage, à choisir un lieu de stage où ils devront nécessairement être insérés dans une équipe d'accompagnement pour y réfléchir leurs engagements, leurs découvertes, leurs interrogations qui peuvent amener de nouvelles questions théologiques. En fonction des préoccupations et des aspirations des futurs stagiaires, le président du séminaire et les professeurs responsables prennent contact avec les personnes, prêtres et laïcs, susceptibles d'accueillir et d'accompagner le séminariste dans son engagement à temps plein pendant un an.

À partir de 1974, comme délégué du séminaire, j'ai accompagné une équipe de trois séminaristes stagiaires. Le premier, Jean-Marie Wilmotte était engagé dans la paroisse de Jambes. Il effectuait en même temps un travail manuel dans une entreprise d'entretien de l'éclairage des autoroutes. Le deuxième, Philippe Mawet, faisait l'expérience de l'enseignement et du monde scolaire à l'Institut Sainte-Begge à Andenne. Le troisième, Daniel Primén, résidait à Paris dans les locaux de la Mission belge. Sous la direction du Père Henri Bissonnier, il poursuivait une formation en suivant quelques cours à l'Institut Catholique et en expérimentant le service de la catéchèse des handicapés dans une institution de Fontainebleau.

Ces trois séminaristes stagiaires, comme tous les autres accompagnés par Maurice Cheza et José Reding, étaient insérés dans une équipe d'accompagnement, comme je l'ai dit plus haut. Ils devaient rejoindre le séminaire à un rythme régulier où ils faisaient le point sur leurs expériences avec le professeur responsable et d'autres professeurs. Ces échanges pouvaient être à l'origine d'une recherche approfondie sur un thème théologique sous la guidance d'un professeur spécialisé. Plusieurs fois par an, les équipes d'accompagnement des stagiaires étaient invitées au séminaire pour un temps de partage sur les réalités vécues par les différents séminaristes et les équipes elles-mêmes. Avec Jean-Marie, nous avons eu la chance d'aller rencontrer Daniel à Paris et de vivre, avec lui, un week-end amical et enrichissant.

En 1976, la plupart des professeurs des deux sections du séminaire signent une lettre adressée aux évêques qui confient la formation de leurs séminaristes au séminaire de Namur, les évêques de Namur, bien sûr, de Liège et de Tournai aussi. Les professeurs se posent de nombreuses questions concernant la formation des séminaristes, mais aussi l'exercice du ministère sacerdotal. Leurs interrogations, dont ils font part aux évêques, vont loin : ne faut-il pas rendre libre l'option pour le célibat ? Ne faut-il pas prévoir que tous les futurs prêtres aient des compétences qui leur rendent possible l'exercice d'une profession qui leur permette de vivre ?...

Justement, à Rome, en date du 26 février 1976, la Congrégation pour l'éducation catholique publie un imposant document intitulé : « *La Formation théologique des futurs prêtres* ». Il est signé par le préfet de la congrégation, le cardinal Gabriel Garrone.

C'est ainsi que les évêques francophones de Belgique réunis à Namur le 18 mai 1976, avec les professeurs du séminaire auxquels ils confient la formation de leurs séminaristes proposent d'abord d'examiner les incidences du nouveau document sur l'organisation de la formation des futurs prêtres en théologie.

Dès le début de la réunion, les évêques demandent si quatre années de théologie ne sont pas nécessaires avant le stage, pour réaliser une formation théologique sérieuse, plus que jamais nécessaire aujourd'hui. Les professeurs du séminaire apportent les réponses suivantes formulées dans le rapport de la réunion :

- *Les faits prouvent que le stage apporte beaucoup au plan spirituel et théologique.*
- *Le stage donne l'appétit d'une formation permanente qui, à vrai dire, n'existe guère ; c'est avec des jeunes prêtres motivés que l'on a des chances d'établir dans les faits, une vraie formation permanente.*
- *Grâce au stage, le passage peut se faire du scolaire à la pastorale, passage qui doit comporter une réflexion théologique accompagnée. Or ceci est fort important du fait que le prêtre doit être capable de réfléchir théologiquement en affrontant des situations pastorales nouvelles.*

Quant aux trois années de formation théologique de base, elles sont assez solides, d'autant plus qu'elles sont stimulées par les engagements pastoraux. Il reste qu'il y a une certaine difficulté à concilier en première année la théologie fondamentale et la théologie spéciale.

La conclusion de l'échange fut qu'on poursuivait *l'expérience en cours en assurant un accompagnement solide des stagiaires du point de vue théologique.*

Mais, bien d'autres thèmes d'échanges furent abordés au cours de la rencontre qui réunissait Mgr van Zuylen, évêque de Liège, Mgr Himmer, évêque de Tournai, Mgr Mathen, évêque de Namur et son auxiliaire Mgr Musty. Il est question des exigences dans la formation spirituelle des séminaristes, du problème de leur disponibilité vis-à-vis de leur évêque. L'échange au sujet des « *nouvelles modalités du ministère sacerdotal* » intéresse particulièrement les professeurs du séminaire. On évoque deux orientations qui apparaissent : celle qui part de la paroisse pour arriver à un ministère plus spécial, celle qui part des communautés chrétiennes nouvelles qui surgissent et qui permettent de reconnaître en elles des ministères qui y prennent naissance. La question de l'ordination éventuelle d'hommes mariés est ici posée. Devant toutes ces perspectives nouvelles et interpellantes, la réponse des évêques est précise et claire : Nous ne sommes pas encore en situation évoquée ici comme en rêve. Il faut donc se méfier du rêve qui démobilise. D'autre part, l'ordination d'hommes mariés est à exclure.

Il est encore question de la formation d'animateurs de la foi. Pour les évêques, pas question d'inviter d'éventuels animateurs à fréquenter les cours du séminaire. Actuellement, il faut repérer ces futurs animateurs et leur apporter une formation par régions. Elle sera assumée par une équipe volante de formateurs. Une véritable école pourra être envisagée dans l'avenir.

Malgré leurs perspectives divergentes de celles des professeurs, les évêques des diocèses wallons de Belgique faisaient encore largement confiance au corps professoral du grand séminaire de Namur pour la formation philosophique de leurs séminaristes et pour la formation théologique des séminaristes des diocèses de Liège et Namur.

Mais, tout le monde n'avait pas un regard aussi positif sur l'enseignement théologique dispensé à Namur. En tout cas pas André Léonard. Avec d'autres, il apportait une sérieuse évaluation critique et négative de cet enseignement. Depuis quelques mois, Mgr Mathen était évêque de Namur. C'est donc à lui que, dans une première lettre écrite en 1974 déjà, puis dans une seconde plus développée, datée du 26 juillet 1975, André Léonard adressa ses critiques et

propositions très concrètes concernant la section de théologie et son corps professoral lui-même. Brillant universitaire à Rome et Louvain, l'abbé André Léonard, ordonné en 1964, est d'abord chargé de cours puis, à partir de 1976, devient professeur ordinaire de philosophie à l'Institut supérieur de philosophie de l'U.C.L. qui n'a pas encore déménagé de Leuven. Il réside au Séminaire Léon XIII. Mgr Mathen n'a fait confidence à personne de ces lettres qui ne furent connues qu'en 1992, en pleine crise dans le diocèse de Namur dont André Léonard venait d'être nommé évêque. Le nouvel évêque était, selon lui, investi d'une grave et grande mission de réforme de la formation théologique des séminaristes dans son diocèse. En 1992, lors d'une assemblée du Conseil presbytéral récemment reconstitué, au cours d'un débat houleux concernant la fermeture de la section de théologie à Namur, le nouvel évêque évoqua lui-même ces lettres adressées à Mgr Mathen, en particulier celle datée du 26 juillet 1975. Mgr Mathen consulté par des membres du Conseil, avoua n'avoir plus de trace, à peine avait-il encore un souvenir, de ces missives incendiaires. Mgr André-Mutien Léonard eut la franchise de livrer copie de sa lettre de 1975 aux membres du Conseil presbytéral qui n'en revenaient pas de l'audace du jeune abbé Léonard qui se croyait déjà chargé d'une mission presque divine, en tout cas vaticane, de réforme d'un séminaire en déliquescence.

Étant donné la publicité que l'auteur de la lettre a bien voulu en faire, je me permets de vous en livrer une copie intégrale.

Louvain, le 26 juillet 1975

Monseigneur,

Comme l'an passé, mais avec une plus grande insistance, je voudrais vous entretenir du séminaire de notre diocèse. Je crois que l'intérêt que je porte à la formation des futurs prêtres ainsi que mon expérience, durant huit ans déjà, au séminaire Léon XIII de Louvain, m'y autorisent.

Le problème étant extrêmement important, puisqu'il commande l'avenir de tout le diocèse, je me permettrai d'être très clair. Je tiens cependant à préciser que j'ai déjà fait part précédemment à Marcel Didier de toutes les réflexions que vous trouverez ci-après. Il serait en effet inconvenant que je passe sans plus au-dessus de lui pour m'adresser directement à vous. Il n'y a que sur les questions de personnes que je n'ai pas pu être explicite avec lui, afin de ne pas le mettre dans l'embarras en lui parlant de collègues immédiats.

À mon sens, notre séminaire a besoin d'une réforme claire, sans demi-mesures, ce qui ne veut pas dire sans nuances. (Namur ne doit en aucune façon devenir un mini-Écône !) C'est là le seul point sur lequel je divergerais profondément de Marcel Didier. Malgré la grande admiration que j'ai pour lui, malgré la grande confiance que je place en lui, je crains qu'il ne s'incline trop facilement devant l'idée ambiguë du pluralisme et ne rêve d'une impossible concorde où toutes les opinions se concilieraient harmonieusement. Je crois au contraire qu'il y a quelque part des oui/ et des non/, qui doivent être sans bavure.

À condition de le transformer en fonction du statut d'un prêtre diocésain, l'exemple des Jésuites, des Petits Frères de Charles de Foucauld, des contemplatifs, doit nous éclairer et nous stimuler. Ces gens définissent clairement un but exigeant, s'y tiennent intelligemment mais

vigoureusement et, pour cette raison, permettent l'épanouissement de vocations nombreuses et solides. J'ai eu la joie de rencontrer récemment les novices jésuites de la Pairelle : j'ai été émerveillé de la qualité et du sérieux de la formation qu'ils reçoivent. Et quel enthousiasme cela suscite en eux !

Une réforme du séminaire exige un corps professoral unanime et ardent. Des différences dans les optiques sont admissibles et souhaitables, mais à l'intérieur d'une communion sans faille sur les points essentiels. Ce n'est pas le cas actuellement. Il ne m'appartient pas de dire du mal de mes confrères. Le procédé serait peu élégant et purement négatif. Mais, plus positivement, je crois devoir affirmer que certains professeurs du séminaire n'ont pas les qualités requises (ils en ont mille autres) pour assurer une formation intégrale et efficace de nos futurs prêtres. Très concrètement, je pense que Roger Georges, Maurice Cheza et José Reding ne sauraient entrer valablement dans le projet de formation renouvelé dont je parle ici. Leur indéniable compétence et leur générosité incontestable s'exerceraient mieux ailleurs, à mon avis. À titre de suggestions éventuelles, je proposerais comme remplaçant de Roger Georges, Raphaël Collinet (de Liège), comme remplaçant de Maurice Cheza, Ghislain Beaupain ; et comme remplaçant de José Reding, Henri Ganty. Sans ce renouveau des personnes, il me semble qu'aucun salut n'est possible. Des palliatifs ne suffisent pas.

Le Séminaire, comme l'Église, doit montrer clairement qu'il sait ce qu'est le sacerdoce et qu'il y croit sans réserves. Les recherches concernant un meilleur exercice du sacerdoce ne doivent jamais donner l'impression qu'elles portent sur l'essence même de ce dernier. Il faut d'ailleurs attendre et exiger des séminaristes qu'ils soient d'abord attachés au sacerdoce comme tel (c'est-à-dire au Christ Prêtre) avant d'être braqués sur telle ou telle forme de son exercice (d'où le danger de « projets pastoraux » prématurés).

Tout doit commencer par un examen sérieux et direct des candidats par plusieurs membres du séminaire. Il ne faut accepter que ceux-là seuls qui rentrent suffisamment dans la conception et l'esprit du sacerdoce catholique selon toutes ses dimensions et qui ont des motivations valables (pas purement sociales ou philanthropiques, par ex.) pour devenir prêtre. Il faut écarter les autres ou les faire attendre et, dans ce dernier cas, les confier à un prêtre compétent pour assurer leur direction spirituelle et leur maturation. Je pense en effet qu'entrer au séminaire doit déjà être une option précise et non un pur essai dans le vague. Sinon la formation perd sa consistance.

Le séminaire doit avoir le souci d'une triple formation spirituelle, intellectuelle et pastorale.

Formation spirituelle tout d'abord. Elle comportera essentiellement une formation intense et constante (jusqu'à la fin du séminaire) à la prière dans toutes ses formes : liturgique, en groupe, personnelle (celle-ci étant particulièrement requise dans une vie souvent marquée par la solitude et placée sous le signe d'une consécration personnelle au Seigneur).

La formation spirituelle inclut la préparation au célibat. L'option doit être sans équivoques. Il faut décourager absolument tout qui projetterait de ne s'engager que conditionnellement, en faisant un pari sur un avenir tout à fait aléatoire. Il convient même, je crois, de n'ordonner que des séminaristes qui en sont venus à choisir positivement le célibat pour lui-même et pas seulement parce que l'Église le demande.

La formation spirituelle comporte aussi l'éducation au sens de l'Église. Tout futur prêtre doit savoir avec précision ce qu'impliquent l'amour de l'Église, la liberté dans l'Église, l'obéissance à l'Église. Ce point est absolument capital. Il faut en effet éviter le double écueil d'une conception infantilissante de l'autorité dans l'Église et d'une attitude hypercritique à son égard. On s'expose aux pires déboires en ordonnant des gens qui n'ont pas un sens correct de l'Église et de la situation du prêtre dans l'Église. Les textes de Vatican II sur le prêtre et l'Église devraient être la charte de

chacun en cette matière décisive.

La formation spirituelle doit enfin viser à donner au futur prêtre le goût de la pauvreté, dans un esprit de simplicité et de disponibilité. Ce point mérite une attention plus grande que celle qu'on lui accorde habituellement.

Formation intellectuelle ensuite. Elle sera la plus poussée possible. Un prêtre doit apprendre à travailler beaucoup (c'est une forme éminente de pauvreté). Il devrait acquérir durant son séminaire le goût et la méthode du travail intellectuel. On cherchera par une pédagogie intelligente à ce que les questions philosophiques et théologiques rejoignent l'expérience vécue des séminaristes, mais en se refusant absolument à ne prendre comme point de départ de la réflexion que les questions qu'ils se posent déjà, ce qui serait un appauvrissement énorme. L'interrogation personnelle ne grandit en effet le plus souvent qu'en étant fécondée par un apport extérieur et même suscitée par lui. Pour que cet effort réussisse, il faut exiger des professeurs eux-mêmes un investissement intellectuel sérieux et à long terme.

On donnera dès le début un cours très soigné sur l'essence du christianisme catholique (s'inspirer, par exemple, de Hans Urs von Balthasar) avec exercices pratiques de discernement. Mis en présence de textes d'inspirations diverses, un séminariste devrait rapidement, grâce à un tel cours, être à même de séparer la paille du bon grain et ainsi s'entraîner à n'être jamais la victime de slogans ou de positions unilatérales de quelque tendance qu'elles soient. Ce « flair » théologique et ecclésial est particulièrement nécessaire de nos jours où chacun doit trouver son chemin – et le bon – dans l'extraordinaire foire aux idées qui nous sollicite de toutes parts. Sans une telle formation on assiste au spectacle lamentable de voir de jeunes prêtres (et parfois de moins jeunes) entièrement déboussolés après quelques années de sacerdoce.

La formation intellectuelle et la formation spirituelle exigent conjointement une discipline de vie impliquant une ascèse personnelle et communautaire et donc une règle de séminaire, sans lesquelles il n'y a pas d'éducation à la prière, au célibat, au sens de l'Église, à la vie intellectuelle. Cela suppose quelques limitations intelligentes à préciser, quant aux visites que l'on peut recevoir, quant aux heures de sorties vespérales ou nocturnes, quant à l'usage de certaines distractions, quant à l'emploi des fins de semaine et des temps libres.

Il faut enfin éviter que cette formation spirituelle et intellectuelle soit aussitôt détruite dès le séminaire ou par après, par des sessions qui démolissent en quelques heures ce que l'on a tenté d'édifier durant plusieurs années. Il faut des mois, par exemple, pour se remettre d'une session de Marcel Légaut sur l'Église, ou d'une session de Ducocq sur la christologie. Des sessions peuvent être utiles, mais il faut bien choisir ceux qui les animent, c'est-à-dire concrètement préférer à une vedette qui déséquilibre les auditeurs un esprit juste, fût-il moins connu. Il faut aussi n'envoyer à Louvain après l'ordination que des prêtres particulièrement équilibrés, capables de soutenir cette épreuve ; l'accompagnement spirituel et intellectuel de ces prêtres durant leurs études à Louvain serait tout spécialement indiqué. Sinon on s'expose à bien des déceptions.

Formation pastorale enfin. Il faut d'abord se persuader que la meilleure préparation à l'activité pastorale est assurée de l'intérieur par la formation spirituelle elle-même. Un prêtre donné à Dieu dans la prière et passionnément attaché au sacerdoce et à l'Église sera comme spontanément pastoral, selon ce que les circonstances (imprévisibles auparavant la plupart du temps) exigeront de lui. Un sens pastoral authentique repose sur une solide personnalité humaine, forte et bien trempée. On accordera donc une grande importance à la formation du caractère ainsi qu'à certaines vertus humaines essentielles : la force, le courage, la persévérance, l'équilibre affectif.

L'initiation pastorale suppose aussi une bonne connaissance du milieu où l'on aura à travailler. Il faut exiger des séminaristes la lecture des journaux ainsi que l'acquisition d'informations précises sur la situation sociale et économique de leur diocèse. Un prêtre doit être au fait de ce qui se passe dans le monde et dans son milieu. D'où la nécessité d'un très bon cours (le choix de celui qui le donnera est capital) de philosophie sociale et politique, d'éléments de sociologie et d'économie avec les compléments d'informations diversifiées selon les diocèses intéressés. Ce cours pourrait être étalé sur l'ensemble de la formation et devrait donner en ces matières aux séminaristes un équilibre doctrinal et pratique absolument indispensable de nos jours.

Pour affiner le sens pastoral il convient d'exiger des séminaristes un engagement humain précis et limité durant les vacances et, même, pour autant que cela soit compatible avec le reste de la formation, au cours de l'année : services des malades, des handicapés, des vieillards ; enseignement et prédication durant les dernières années. Je crois qu'il faut éviter à tout prix les stages prolongés dans un milieu déterminé, stages qui coupent le travail intellectuel, dispersent la formation et souvent ne préparent à rien du tout (on ne peut pas anticiper substantiellement le sacerdoce). Il est particulièrement dangereux de concevoir le stage comme s'il déterminait une nomination ultérieure après l'ordination : ce procédé rétrécit prématurément le champ d'action du futur prêtre et diminue en disponibilité. Quant à l'initiation concrète à leur travail, les jeunes prêtres la trouveront sur place, après leur nomination, auprès des confrères en collaboration avec lesquels ils devront exercer leur sacerdoce.

Si l'on estime malgré tout devoir proposer à un futur prêtre un stage en milieu ouvrier, il ne pourra s'agir que d'une personne particulièrement mûre et bien préparée à cet effet. Sinon, au lieu de former un véritable prêtre en milieu ouvrier, on ne produira qu'un syndicaliste naïf inspiré par un ouvriérisme attardé. Ce genre de Mission suppose une longue maturation et un équilibre sacerdotal parfaitement rodé. On refusera avec le plus grand soin le sophisme selon lequel un stage plus long peut s'accommoder de temps plus rares de prière et de réflexion. La vie spirituelle est en effet un absolu auquel il faut satisfaire d'abord et en tout cas. Le reste doit venir après. En conclusion : il faut faire le moins possible de stages encombrants (toute la vie sacerdotale sera ensuite un long stage) et, si l'on croit devoir en faire certains, opérer un choix judicieux de stages bien préparés et nettement circonscrits.

Si elles venaient à être appliquées fermement, toutes les mesures présentées dans ce rapport susciteraient bien sûr de l'opposition et provoqueraient des départs. Il faut accepter ce déchirement en sachant qu'à longue échéance un idéal intelligent, clair et exigeant augmentera la qualité et la quantité des jeunes qui s'y rallieront. Il va de soi enfin que je vous communique ces réflexions à titre purement informatif. Nous pouvons en discuter si vous le jugez bon. Mais il doit être clair que vous n'éveillerez en moi aucune susceptibilité si vous pensez ne devoir en tenir aucun compte. J'ai fait ma part. La vôtre vous appartient entièrement. Je vous salue respectueusement et vous redis mes sentiments filiaux.

André Léonard

Quand on lit la lettre d'André Léonard, on doit bien se rendre compte que les critiques concernant l'organisation de la formation théologique au grand séminaire de Namur ne font aucun reproche à Mgr Mathen. C'est son prédécesseur Mgr Charue qui est responsable de cette organisation et des nominations des professeurs, y compris de ceux qui sont anathématisés par le jeune professeur de Louvain. Mgr Mathen restera fidèle à la ligne tracée par son prédécesseur. Roger Georges (+) continua à enseigner au séminaire, même si, progressivement, ses attributions diminuèrent, non pas en raison des injonctions d'André

Léonard, mais en raison d'un investissement de plus en plus prenant de Roger dans le domaine des médias au service de la catéchèse et de l'évangélisation. Roger a créé le *Centre multimédia diocésain* qui se dota d'un mini-studio d'enregistrement en télévision grâce à de généreux donateurs. Il fut inauguré le 27 juin 1975. Le Centre a rendu et rend encore de nombreux services aux prêtres, aux religieux et religieuses, aux laïcs engagés dans l'Église par les prêts d'enregistrements audio et vidéo de conférences, d'émissions de TV, de réalisations pédagogiques et documentaires au service de la catéchèse et de l'enseignement religieux. Roger Georges devint même, pendant quelques années, responsable de la gestion des émissions religieuses à la RTBF.

Maurice Cheza, lui, continua son enseignement au séminaire jusqu'en juin 1977. À la rentrée académique 1977-1978, il était nommé formateur permanent au Séminaire Cardijn de Jumièges²¹. Dans une lettre adressée à tous les séminaristes, datée du 30 août 1977, le président du séminaire, Marcel Didier rendait hommage à Maurice en annonçant son départ. Il écrivait : « *En ton nom, je redis à Mr l'abbé Cheza notre vive gratitude pour son enseignement et son dévouement au service du Séminaire depuis 1968.* » Marcel Didier annonçait en même temps la nomination du successeur de Maurice : « *Mgr l'Évêque de Namur (Mgr Mathen cette fois !) a nommé Mr l'abbé Goffinet pour succéder à Mr l'abbé Cheza. Originaire de Pin (Izel), l'abbé Goffinet termine la préparation de son doctorat à l'Université Grégorienne de Rome. Nous lui exprimons notre très amical accueil et le remercions de sa disponibilité.* » Quant à José Reding il resta au service du séminaire par son enseignement interpellant mais solide et fidèle à la tradition, par l'accompagnement de séminaristes, par la création du *Sénevé* avec ses confrères théologiens. Mais au cours des années 1975 et suivantes, ni lui, ni Philippe Goffinet ne seront à l'abri d'après critiques qui prendront des formes diverses, jusqu'à des dénonciations à Rome devant la Congrégation responsables des séminaires. Je me souviens d'une rare colère de Mgr Mathen. Lors d'une rentrée académique en 1982, notre évêque revenait de Rome où il avait été convoqué dans les locaux de la Congrégation des séminaires pour y découvrir un dossier impressionnant concernant les prétendues lacunes graves de l'enseignement théologique au séminaire de Namur. Mgr Mathen était surtout outré par les procédés de dénonciation souvent anonymes et toujours malveillants. Dans son discours de rentrée, il protesta violemment contre de tels procédés inadmissibles et il défendit courageusement ses professeurs auxquels il réexprima sa confiance.

Dans l'Église institutionnelle, des comportements humains lamentables et souvent irrespectueux des personnes sont, hélas, des pratiques courantes dans certains milieux conservateurs qui n'hésitent pas à utiliser le mensonge, la médisance, voire la calomnie pour défendre, soi-disant, l'intégrité du message chrétien et la fidélité à la tradition ecclésiale. Nous constaterons aussi cette pratique dans le domaine de la catéchèse, particulièrement en France.

²¹ En 1967, à l'initiative d'aumôniers de la Jeunesse Ouvrière Chrétienne (JOC), la Conférence Episcopale Francophone Belge fonde le Séminaire Cardinal Cardijn (SCC) pour former des futurs prêtres issus de milieux ouvriers et populaires. Ernest Michel en est le responsable. L'esprit du Concile Vatican II et l'évolution de la société ont prévalu à cette initiative unique dans l'Église. Dès 1972, la formation et les méthodologies du SCC s'adaptent progressivement à la culture des milieux populaires. Les séminaristes demeurent dans leur milieu de travail. La formation est organisée en soirée et lors de week-ends. Des « non-candidats au sacerdoce » rejoignent les groupes de formation situés en différents lieux de la Belgique francophone. On sait qu'en 1990, les évêques décident de fermer le Séminaire Cardinal Cardijn. Mais de nombreuses personnes, mouvements, groupes insistent pour que le projet de formation puisse se poursuivre avec les hommes et femmes de milieux populaires. Depuis 1972, en effet, plus de mille personnes avaient eu l'occasion de suivre le parcours de formation. Le Centre de Formation Cardijn (CEFOC) voit le jour.

Mais, au séminaire de Namur, nous avons pu expérimenter la bassesse d'une pratique destinée à jeter le discrédit sur l'enseignement de la théologie morale en particulier.

En 1978, Bertrand Blier sort un film qui fait scandale dans certains milieux : *Préparez vos mouchoirs*. C'est une sorte de pied de nez à la morale dans lequel il réunit le duo explosif Dewaere-Depardieu dans cette comédie grinçante²². De nombreux « bien-pensants », spécialement chez les catholiques, s'émeuvent et protestent comme ils peuvent, invitant à boycotter ce film maudit. Ils s'expriment surtout à travers les chroniques des lecteurs dans les journaux, particulièrement dans le quotidien *La Libre Belgique*, assez conservateur à cette époque.



En 1983, la RTBF programme ce film explosif en soirée. Nouveau scandale des bien-pensants qui s'expriment à nouveau dans les colonnes de *La Libre Belgique*, notamment. Après de nombreux courriers vilipendant le film, un beau jour, dans ce quotidien, paraît une lettre qui évoque encore le film, mais sur un ton fort différent de celui des autres lecteurs. Le ton est presque détaché. La lectrice (elle s'exprime au féminin) s'étonne des réactions négatives récoltées par le journal. Cette lectrice avoue n'être, elle, nullement scandalisée par le long métrage de Blier. Sa conscience a été bien formée, grâce à des cours suivis au grand séminaire de Namur dans le cadre du *Sénevé*. Le cours de morale lui a appris à vivre et à regarder les choses de la vie selon un grand principe énoncé par saint Augustin : « aime et fais ce que tu veux ». Cette phrase est effectivement de l'évêque d'Hippone. Mais elle n'exprime pas un laxisme moral qui s'accommoderait de comportements ou de situations jugés négativement par la majorité des consciences. Mais la lectrice de *La Libre Belgique* laisse entendre que l'enseignement reçu au séminaire l'a libérée de tout jugement étriqué et moralisateur, en lui ouvrant des perspectives nouvelles dans sa manière de vivre. Le texte du courrier est rédigé sur un ton léger, maniant l'étonnement feint devant des réactions inutilement scandalisées. C'est dire le type de formation reçue au séminaire ! La lettre est signée de deux initiales, M. J. et de la mention de « Sombreffe », un village assez proche de Namur où la lectrice est censée habiter.

²² **Synopsis du film** : Raoul (Gérard Depardieu) a tout essayé pour effacer l'éternel air triste affiché par son épouse, Solange (Carole Laure). En vain. Il se dit alors que seul l'amour peut lui redonner le sourire et décide de faire cadeau de la jeune femme à un inconnu, rencontré dans un restaurant. Une fois remis de sa surprise, Stéphane (Patrick Dewaere), professeur d'éducation physique dans un petit collège du Nord, finit par accepter ce singulier « présent ». Mais il doit bientôt se rendre à l'évidence : malgré Mozart et les livres de poche, Solange ne se déride pas plus en sa compagnie qu'avec son mari. Lors d'une colonie de vacances où Raoul et Stéphane sont moniteurs, Solange rencontre un surdoué de 13 ans (ayant 158 de quotient intellectuel), Christian (Riton Liebman, jeune acteur belge) dont elle tombe amoureuse. Lui seul réussit à lui redonner le sourire. Elle tombe enceinte de lui puis décide d'habiter chez lui. Raoul et Stéphane, conscients de leur échec, partent pour de bon.

À la lecture de ce document, un vent d'étonnement scandalisé, voire de panique s'empare des professeurs de théologie et du président du séminaire de Namur. Celui-ci contacte *La Libre Belgique* pour s'informer des coordonnées de l'auteur du courrier. Les responsables du journal se retranchent, comme il fallait s'y attendre et ce qui est bien normal, derrière la déontologie qui leur interdit de révéler l'identité d'un lecteur qui a réclamé l'anonymat. On consulte la liste de toutes les personnes qui ont suivi ou suivent encore les cours du *Sénevé*, afin d'éventuellement repérer une personne dont les initiales du nom et du prénom correspondraient à celles mentionnées sous la fameuse lettre. Cette recherche est vaine. Et le temps passe...

La calomnie salit l'enseignement dispensé en théologie au séminaire. Certains responsables dans l'Église sont ébranlés malgré tout, car d'autres rumeurs vont dans le sens du courrier. Même l'évêque de Liège, Mgr van Zuylen s'en émeut. Bientôt, il recréera une section de théologie dans le séminaire de Liège et les derniers séminaristes de ce diocèse seront rapatriés dans la Cité ardente.

Et puis, brusquement, je ne sais comment, un mystère se dissipe : l'auteur du courrier dans *La Libre Belgique* est connu. Il s'agit bien d'une femme habitant Sombreffe. Mais elle n'a jamais suivi de cours au séminaire. Sa lettre est donc fabriquée dans le mensonge. On apprend que dans certains milieux chrétiens conservateurs, prompts à repérer et à dénoncer l'hérésie, circulent des florilèges de textes extraits d'enregistrements de cours de théologie à Namur. Souvent, on peut faire dire ce que l'on veut à des extraits d'un discours coupés de leurs contextes. Mais l'auteure du courrier litigieux n'est pas isolée. Elle fait partie d'un réseau, de groupes de chrétiens qui se rencontrent et s'organisent. Ils sont vraisemblablement à l'origine des dossiers que Mgr Mathen a découverts en 1982 à la Congrégation des séminaires à Rome...

Heureusement, la vie au séminaire de Namur n'était pas perpétuellement perturbée par des remises en cause de son organisation ou de l'enseignement qui y était dispensé. Des fêtes et des occasions de réjouissances jalonnaient l'année académique. La plus importante était, sans doute, du moins pendant quelques années, la grande fête de Saint-Nicolas. Elle était fébrilement préparée par des séminaristes, des étudiants et des professeurs. Dès 1974, j'y ai joué un rôle dans le choix de petits spectacles et dans leur mise en scène et, plus tard, dans la coordination des différentes interventions artistiques de la soirée. La grande et belle salle de spectacle disposait de nombreux sièges étalés en gradins, d'une vaste scène munie d'un grand écran dans le fond, d'une cabine technique bien équipée qui dominait la salle et permettait le contrôle de l'éclairage, de la sonorisation et de l'ouverture du rideau de scène. Chaque année, à une date approchant celle du 6 décembre, un large public remplissait la grande salle : tous les professeurs étaient présents, les séminaristes aussi, de nombreux étudiants se faisaient un plaisir de participer à la fête. En décembre 1973, j'étais nouveau professeur. D'une certaine manière, je devais recevoir un baptême. Aussi, à un certain moment de la soirée de Saint-Nicolas, l'animateur m'interpella et me fit grimper sur la scène. Il m'annonça une épreuve imposée : la musique d'un grand classique (je ne sais plus lequel) interprétée par un orchestre symphonique connu allait être diffusée dans la salle. Je devais m'imaginer être le chef d'orchestre et diriger l'exécution de l'œuvre musicale. Ce que je fis de bonne grâce. Je saisis le stylo bic que je logeais dans une poche intérieure de mon veston. Cela faisait une excellente baguette de direction, même si elle était un peu courte. J'ai facilement le sens du rythme et peux suivre aisément les variations inhérentes à une œuvre musicale. Je ne fus pas un chef d'orchestre parfait, mais mon sens théâtral me permit d'accrocher le public et de le détendre. Le président du séminaire, lui, fut victime active d'un gage original : en bon père de famille, il

dut emmailloter un bébé en plastique, déclenchant des rires bien nourris et des encouragements bruyants de la part de spectateurs fascinés par les compétences nouvelles qu'ils découvraient chez le sérieux professeur d'exégèse, très détendu, en jeune père de famille. Une autre année, Marcel Didier reçut un précieux cadeau de saint Nicolas : un petit caddie qui faciliterait le transport des nombreux livres dont le professeur se munissait quand il allait donner ses cours. Des étudiants et des séminaristes, des professeurs aussi intervenaient magistralement dans divers spectacles variés qui meublaient des soirées inoubliables. A l'entracte, un bar accueillait les spectateurs en face de la grande salle. Et, pour certains, la soirée se terminait dans ce bar aux petites heures, à moins que le Président qui logeait juste au-dessus du bar ne vienne implorer un peu de calme. Dans ce cas, un lieu de retraite joyeuse était prévu : le Bar Jonas situé dans les caves du bâtiment théologique, juste à côté de la salle de gymnastique. Ce local chaleureux fut le témoin d'autres soirées de détente et de fête !

Album-souvenir



Vue d'ensemble de spectateurs amusés à la fête de Saint-Nicolas



Deux techniciens dans la cabine dominant la salle (Michel Garraux (+) et Thierry Tilquin)



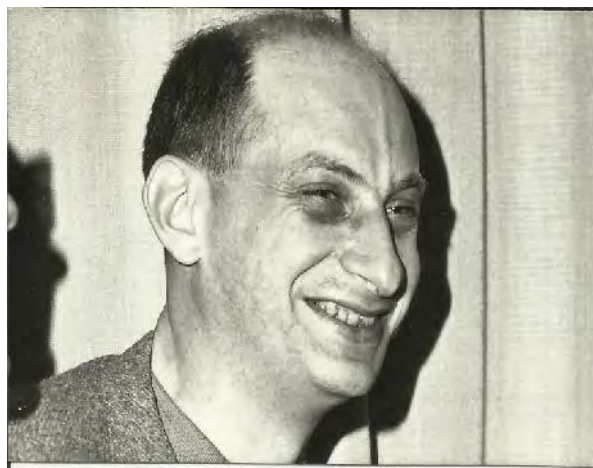
Chef d'orchestre improvisé



Président de séminaire et bon père de famille



Un cadeau bien précieux et pratique



Maurice Cheza réjouï



Claude Troifontaines et Marcel Didier très heureux



José Reding en pleine forme !



Yvon Fosséprez méditatif



Un orchestre dans le vent



Des danseurs endiablés



Vincent Baguette déluré



Camille Focant, un gendarme attentif aux indices



Tchang affirme les qualités de l'eau ferrugineuse avec Bourvil, mais il ne dédaigne pas la Jupiler.



Pierre Dehotte dans un discours qui paraît bien sérieux



Le grand Saint en dialogue avec Joseph



René Forthomme et Marc Otjacques dans le sketch comique créé par Francis Blanche et Pierre Dac



Alain Genin (+) inspiré



Jojo dominé par un étudiant



Dans les coulisses, après l'effort artistique



Au pays des pharaons...



Bernard et Jean-Marie prisonniers



Saint Nicolas résout la grande énigme



Le repos des guerriers au Bar Jonas

Les professeurs du séminaire avaient, eux, d'autres occasions de réjouissance et de détente. En fin d'année académique, ils effectuaient ensemble une excursion. Je me souviens particulièrement de celle qui nous conduisit à Ocquier pour découvrir ce beau village et son église romane du XII^{ème} siècle. À Tohogne, nous découvrions une autre église de la même époque avant d'aller visiter l'église de Wéris construite dans le même temps que les deux autres et par les mêmes bâtisseurs, les moines de Stavelot. À Wéris nous avons contemplé les étonnants dolmens et menhirs. Mais à Tohogne, après la découverte de l'église et du village, nous avons été accueillis par maman dans notre maison familiale. Elle nous avait préparé un excellent repas campagnard de la région. Il arrivait aussi aux professeurs d'acheter ensemble un ou deux tonneaux de vin qu'ils mettaient en bouteille au cours d'une cérémonie joyeuse et musicale. Voici quelques souvenirs photographiques de ces deux événements.

Album-souvenir



Maman accueille les professeurs en balade devant ma maison familiale à Tohogne.

De gauche à droite, debout : Vincent Baguette (+), Pierre Warin, Maman (+), Claude Bastin, Marcel Didier (+), Philippe Goffinet, René Forthomme et Louis Son (+) ; assis : José Reding, André Haquin, Maurice Cheza et Camille Focant



En route vers Wéris. Près du pont de l'Ourthe à Barvaux.

De gauche à droite : Vincent Baguette, André Haquin, René Forthomme, Pierre Warin, Claude Bastin, Bernard Saintmard et Maurice Cheza



Près de l'église de Wéris : Philippe Goffinet, José Reding, Bernard Saintmard



Joyeux amateurs de bon vin, à la fête de la mise en bouteille, animée par le clarinettiste Philippe Goffinet. Sur la première photo, de gauche à droite, debout : Philippe Goffinet, Vincent baguette, Bernard Saintmard, Claude Bastin, José Reding ; assis ou accroupi : André Haquin, Camille Focant et Ernest Dejaifve (+).



Opération délicate de bouchonnage par Bernard Saintmard et Maurice Cheza

Depuis longtemps, avec beaucoup d'autres chrétiens bien sûr, les professeurs du séminaire étaient persuadés de la coresponsabilité des laïcs dans l'Église. Comme ils l'ont exprimé dans la lettre qu'ils adressaient à leur évêque le 16 janvier 1976 (voir plus haut, p. 18-19), l'engagement des laïcs dans l'Église implique leur formation théologique et pastorale adaptée. D'autre part, ces professeurs étaient conscients que de nombreuses personnes étaient en recherche personnelle concernant le sens de leur existence et que de nombreux chrétiens étaient aussi soucieux d'approfondir leur option de foi interpellée par des interrogations personnelles et de graves questionnements adressés aux croyants par la culture contemporaine.

Particulièrement conscient de ces situations, dès 1977, l'abbé José Reding, professeur de dogmatique suscite une équipe de prêtres et de laïcs qui réfléchissent et mettent en place un moyen original de répondre aux requêtes implicites ou explicites d'hommes et de femmes en recherche. Ils créent les « *Groupes Recherches et Expression de Foi* » (GREF) qui vont fonctionner selon la méthode suivante. Dans le diocèse de Namur, des groupes d'une quinzaine d'adultes sont constitués. Ils se réunissent durant trois ans, à raison de deux heures tous les quinze jours et un week-end par an. Chaque groupe est accompagné par un « *animateur pédagogique* » et un théologien. L'animateur pédagogique est particulièrement attentif aux relations existant dans le groupe et à l'expression de chacun. Le théologien propose l'information théologique et aide chacun à créer sa nouvelle cohérence. Chaque groupe GREF suit son chemin propre. Mais tous les groupes empruntent quelques passages obligés concernant la question de Dieu et de Jésus-Christ, la question de la morale et la question de l'Église. Ces questions générales s'expriment, par exemple, par des questions plus précises : Dieu existe-t-il ? De quel Dieu parle-t-on ? Que signifie « *Jésus-Christ, Fils de Dieu* » ? Et le Dieu des autres religions ? Quel lien entre ce que l'on croit et ce que l'on fait ? Quel engagement responsable dans l'Église ou dans la société ? Quelle expression collective et symbolique donner à la foi dans le monde d'aujourd'hui ? Quelle est la fonction et quel est le sens des sacrements ?... Chaque rencontre du groupe se déroule en quatre temps gérés par l'animateur et le théologien. Le temps de l'expression est premier : chacun est invité à exprimer ce que lui suggère le thème abordé, ce qu'il vit personnellement à ce sujet. Le deuxième temps est appelé « *temps de l'élargissement culturel* ». Ainsi, à propos de chaque question abordée, on interroge des personnes de référence d'hier ou d'aujourd'hui, appartenant à notre culture ou à une autre culture. Le temps de l'information théologique permet de se demander quel éclairage apportent les Écritures, la Tradition vivante de l'Église et la théologie sur la question évoquée. Enfin, le temps de la réappropriation permet à chacun des participants de l'équipe de construire sa synthèse personnelle, en essayant de faire entrer les informations reçues en alchimie avec son vécu.

Dès sa formation, le GREF était en relation de confiance et soutenu par Mgr Mathen dans la ligne de sa lettre pastorale « *Tous responsables* ». L'évêque de Namur reconnaissait une formation de base apportée à des laïcs, en tenant compte du vécu des personnes et du phénomène de sécularisation, sans que pèse sur cette formation une utilité immédiate pour l'institution ecclésiale. Avec le temps, des centaines de personnes ont bénéficié de la formation d'un groupe GREF, dans l'ensemble du diocèse. Certains participants étaient déjà engagés dans l'Église et dans la société avant d'entrer dans un groupe GREF ; d'autres se sont engagés au terme ou pendant leur formation.

Rapidement, l'abbé Camille Gérard, déjà chargé de la formation permanente des prêtres dans le diocèse de Namur, allait succéder à José Reding dans la direction de l'équipe responsable

des groupes de GREF. Une dame, Paulette Delfosse de Namur assumait longtemps la coresponsabilité de cette équipe.

Mais, le diocèse de Namur n'avait pas le monopole de cette formation selon la formule appliquée par les groupes GREF. À la même époque, tous les diocèses francophones ont vu fleurir des groupes créés selon les mêmes intuitions que celles des professeurs de Namur et organisés à peu près de la même manière. Les groupes « *ANIME* » furent créés dès 1975 dans le vicariat du Brabant wallon et, plus tard, dans celui de Bruxelles. D'une manière assez précise, ils avaient comme objectif de former des « animateurs de la foi ». En 1977, le diocèse de Tournai s'enrichissait du *Centre de Recherche et de Formation Théologique (CREFOT)* qui a géré la formation de nombreux groupes qui se réunissaient durant trois ans, tous les quinze jours et pendant deux week-ends par an. En 1978, dans le diocèse de Liège, trois initiatives de formation chrétienne d'adultes apparaissent. Elles fusionnent rapidement et deviennent les « *Groupes de Formation à l'Animation de la Foi* » (*FAF*) qui fonctionnent d'une manière fort semblable à celle des groupes GREF. Dès 1972, le séminaire Cardijn (voir plus haut note 21, p. 27) formaient des laïcs de milieu populaire avec des candidats au sacerdoce. Après la fermeture du séminaire Cardijn par les évêques francophones en 1990, le CEFOC (Centre de Formation Cardijn) a poursuivi et poursuit encore la formation des laïcs du monde populaire.

En septembre 1982, un événement important allait enrichir le diocèse de Namur pour la formation de laïcs. Dès le début de 1981, les professeurs de la section de théologie au séminaire entament une réflexion sur l'organisation d'une formation de laïcs assurée au séminaire lui-même. Cette réflexion débouche sur un projet en novembre 1981. En avril 1982, Mgr Mathen crée le *Sénevé* qui est inauguré en septembre 82. Il s'agit d'un Centre d'études théologiques destiné à la formation théologique de laïcs chrétiens engagés pastoralement, ou, simplement, soucieux de développer leur culture religieuse chrétienne, mieux en phase avec l'évolution du monde et de l'Église, particulièrement depuis le concile Vatican II. Ce Centre est distinct du Grand Séminaire qui forme les séminaristes, mais cependant, séminaristes et laïcs suivent les mêmes cours. Dès la rentrée de septembre 1982, près de cent personnes se sont inscrites pour suivre les cours du *Sénevé*. Sur la base des 86 premiers inscrits, on constate un grand équilibre dans la répartition des âges, des sexes (53 femmes et 33 hommes). On rencontre une grande variété de professions, avec un important contingent de personnes travaillant dans l'enseignement ou dans l'éducation des enfants et des jeunes. Bien sûr, étant donné le lieu où les cours sont dispensés à Namur, les « Namurois » sont plus nombreux que les Luxembourgeois qui sont tout de même treize à effectuer de longs déplacements.

Le premier directeur du *Sénevé* fut l'abbé Camille Focant, professeur d'exégèse. En 1986, celui-ci devint professeur d'exégèse dans la Faculté de théologie de l'Université Catholique de Louvain (l'UCL). Il fut remplacé à la direction du *Sénevé* par l'abbé Philippe Goffinet, professeur de théologie morale. Le *Sénevé* s'est progressivement structuré. Un *règlement organique* est élaboré et approuvé par Mgr Mathen en juin 1984. Ses options fondamentales sont réfléchies et décidées au sein du *Conseil d'Orientation* présidé par l'abbé Louis Son, vicaire épiscopal. En font partie, le directeur du *Sénevé*, son secrétaire et des professeurs de l'institution. Hélas, en 1991, lorsque l'abbé André Léonard devint l'évêque de Namur, il décida la suppression du *Sénevé* malgré une opposition très large, notamment du clergé. Mais c'est une autre histoire que nous évoquerons abondamment plus loin.

Pendant les douze années que j'ai passé au séminaire, j'ai eu de très nombreux contacts individuels avec des séminaristes. Certains venaient chez moi en « direction spirituelle »,

comme on disait. J'en ai accompagné dans leur itinéraire complet vers l'ordination sacerdotale, avec leurs interrogations, leurs déterminations, leurs difficultés, leurs joies. Certains venaient me confier leur doute et leur recherche concernant l'orientation elle-même vers le sacerdoce. Souvent, l'obligation du célibat ecclésiastique les interpellait sérieusement. Plusieurs de ces jeunes ont quitté le séminaire pour emprunter d'autres chemins d'engagements chrétiens et, souvent, pour se marier.

Des noms et des visages me reviennent en mémoire : Daniel, Georges, André, Baudoin, Dominique, Alain et bien d'autres. J'ai été particulièrement proche d'Alain Poncelet qui faisait partie de l'équipe que j'accompagnais. Avec lui, j'ai vécu des temps forts, comme, par exemple, un week-end de *Partage de la foi* « jeunes » à Florenville, l'animation liturgique d'une semaine sainte pour les Sœurs Bénédictines résidant, à l'époque, au presbytère de Graux... J'ai rencontré souvent les parents d'Alain et j'ai même baptisé une de ses petites nièces. Alain fut ordonné le 3 juillet 1977 et il célébra sa messe de prémices à Malonne le 4 septembre 77. Pendant son vicariat à Couvin et ses engagements au service de jeunes dans la région de cette ville, nous nous sommes rencontrés de nombreuses fois. Et, finalement, je l'ai choisi pour me succéder comme aumônier dans les prisons de Dinant et de Namur. Il habite la maison que j'occupais de 1985 à 1988. Actuellement, il est responsable de la formation des aumôniers et aumônières de prison pour la partie francophone du pays. Nous sommes liés par une grande amitié. Au séminaire, pendant un certain temps, j'ai aussi eu la joie de retrouver Jean-François Scheffers, un de mes anciens élèves au Collège Saint-André à Auvelais, dont j'ai parlé plus haut. Il effectua sa formation théologique à Namur et à Rome. Je fus aussi très proche de sa famille, de ses parents et de ses deux sœurs célibataires particulièrement. J'ai prononcé l'homélie, lors de sa messe de prémices célébrée à Naninne le 8 juillet 1979. Heureusement que la vie d'un prêtre est parsemée et réjouie d'amitiés chaleureuses qui éclairent l'existence et comblent le cœur !



Les jeunes prêtres ordonnés en 1977, en compagnie de Mgr Mathen, évêque de Namur, son auxiliaire Mgr Musty et Marcel Didier, président du Séminaire de Namur.

Debout, de gauche à droite : Marc Otjacques, Roger Kauffmann, Joseph Jacquet, Michel Ringlet, Roger Gobert, Mgr Mathen, Alain Poncelet, Mgr Musty et Marcel Didier.

Accroupis, de gauche à droite : Paul Hennequin, Michel Monseur, André Lerusse, Jean Sokay, Jean-Marie Wilmotte et André-Marie Antoine.

Au service de la catéchèse : les *Partages de la foi*

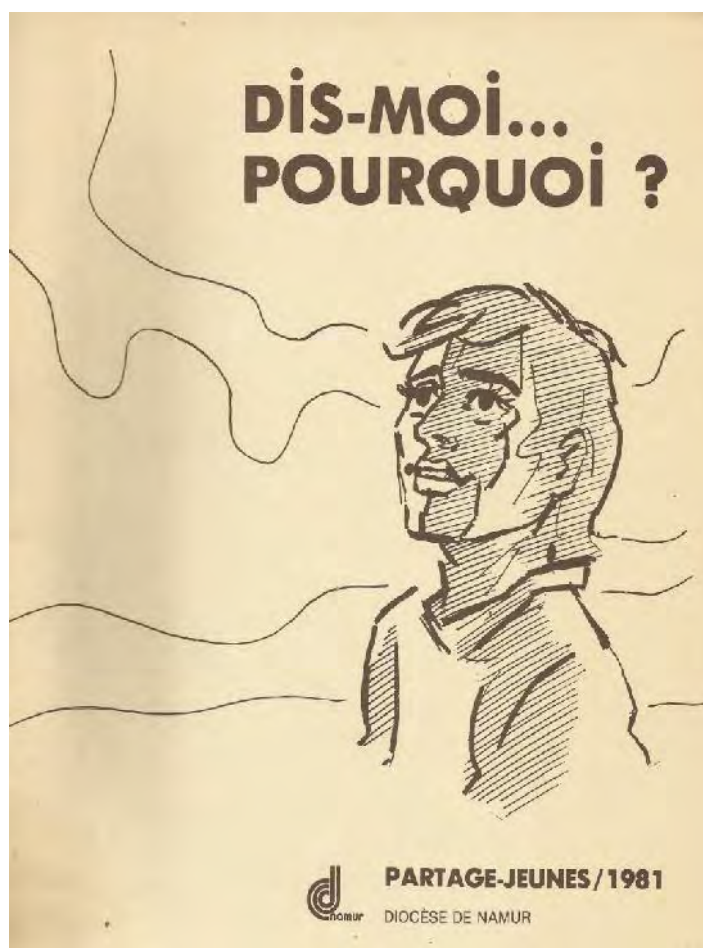
Le samedi 28 juillet 1973, lors de ma rencontre avec Mgr Musty m'annonçant une nouvelle mission au grand séminaire, après avoir résisté à la demande de l'évêque auxiliaire de Namur, j'acceptais cette mission proposée mais très floue, je l'ai dit plus haut. Cependant, je compris qu'une situation récente avait influencé ma nomination : l'institution du *Partage de la foi* pendant le carême, dans le diocèse de Namur, était compromise par le changement de mission de son créateur l'abbé Albert Delacharlerie et la défection de son éventuel successeur. Quand, en septembre 1973, j'arrivais au grand séminaire, je devais, en priorité, assurer la préparation du *Partage de la foi* qui devait se dérouler pendant le carême 1974. Bien sûr, j'avais rencontré Albert et le jeune prêtre qui l'avait secondé en 1972-73 dans la mise en route des Partages. J'avais appris d'eux les objectifs de ces Partages et la manière dont ils avaient été organisés les deux premières années de leur existence. En 1972 et 1973, j'avais moi-même pu faire l'expérience des partages de la foi vécus dans certaines paroisses de la Basse-Sambre, comme mes agendas en attestent.

Dans la foulée du Concile Vatican II qui reconnaît à tous les chrétiens, prêtres et laïcs, la grande dignité de faire partie du Peuple de Dieu, l'Église, dont ils sont tous responsables, des initiatives, nombreuses et diverses, sont prises pour éclairer les chrétiens et les aider à prendre conscience de leurs responsabilités et à réaliser, concrètement, le rayonnement de l'Évangile de Jésus-Christ. Bien sûr, des conférences et des cours sont bénéfiques pour réaliser ces objectifs, mais d'autres manières d'apprendre mobilisent davantage les participants en les mettant dans des rôles actifs. D'où l'initiative des *Partages de la foi*, lancée en 1972, dans le diocèse de Namur. Pendant la période du carême, propice à des efforts particuliers dans la prière et l'approfondissement de la foi, les chrétiens et chrétiennes sont invités à se réunir en petits groupes, sous la responsabilité d'un animateur ou une animatrice pour partager, c'est-à-dire, échanger avec d'autres sur des thèmes concernant la foi chrétienne, la bible et les évangiles, la vie des communautés chrétiennes, le rayonnement évangélique de ces communautés. Mais, les échanges ne suffisent pas. Ils doivent déboucher sur des engagements nouveaux, des manières nouvelles de vivre sa foi chrétienne. Un des objectifs du *Partage de la foi* est donc d'aider les chrétiens à faire le lien entre leur foi et leur vie et de susciter chez eux les « œuvres de la foi ». Le second objectif est d'aider ces chrétiens à « dire », à « exprimer » leur foi et leur espérance, avec des mots à eux. Le troisième objectif du *Partage* est de susciter des modèles nouveaux d'animation de la foi et d'éveiller des vocations d'animateurs laïcs conscients de leurs responsabilités.

Bien sûr, dans les paroisses, tous les responsables de la mise en route et de l'animation des *Partages de la foi*, prêtres et laïcs, ont besoin d'aide et de formation. C'est donc à une équipe diocésaine que revient la tâche d'assurer cette aide et cette formation. Par ma récente nomination, je succédais à Albert Delacharlerie pour continuer à mobiliser cette équipe. Celle-ci se composait de quelques bénévoles qui varièrent pendant les dix années que j'ai connues. Ils élaboraient les documents destinés aux prêtres et aux animateurs laïcs pour rendre vivants les partages, chaque année consacrés à un thème particulier proposé à l'ensemble du diocèse. Les abbés Jean-Marie Lange (+) et Édouard Dumont (+), Sœur Germaine Vuidar et le jeune professeur de mathématiques Christian Basia firent le plus longtemps partie de cette équipe. Pour élaborer les documents, ils se réunissaient des journées entières, parfois plusieurs journées d'affilée, en résidant chez Jean-Marie Lange, à l'époque, aumônier chez les Filles de Marie à Pesche. L'équipe responsable du *Partage de la foi* était aussi secondée par des professeurs du séminaire ou d'autres intervenants disposés à éclairer

de leurs savoirs philosophiques ou théologiques, les prêtres et les animateurs. Les *Partages de la foi* se déroulèrent de 1972 à 1981.

Chaque année, un thème de partage était choisi. En voici les titres entre 1973 et 1981 : *À la rencontre de Dieu, Foi et engagement, Dialogue et réconciliation, Libérations et espérance, Comment vivre l'Église ?, Morts au péché, vivants pour Dieu, Jésus, visage humain de Dieu, Chrétiens, qui êtes-vous ?, Fidèles à la fraction du pain et à la communion fraternelle*. Un *Partage-jeunes* fut lancé en 1980 sur le thème de : « *Et si c'était possible ?...* ». En 1981, le thème proposé s'intitulait : « *Dis-moi... Pourquoi ?* ».



Partage-Jeunes 1981. Dessin d'Achille Haquenne

Des soirées de formation destinées aux prêtres et aux laïcs responsables d'organiser et d'animer les partages étaient prévues. La première concernait tout le diocèse et avait lieu à Namur. Elle était constituée d'interventions de professeurs du séminaire. Les abbés Jules Pirlot, Marcel Didier, José Reding, Maurice Cheza, Camille Focant... apportèrent un éclairage intellectuel sur le thème proposé, en fonction de leur spécialité. En 1978, un théologien français fut invité pour assurer deux conférences d'introduction au *Partage de la foi*, la première eut lieu à Namur le 27 janvier et la seconde à Bastogne le lendemain. Le père rédemptoriste Théodule Rey-Mermet²³ venait de publier un livre remarquable intitulé *Croire*.

²³ **Théodule Rey-Mermet** (1910-2002), prêtre rédemptoriste, théologien, a enseigné la philosophie et l'Écriture Sainte ; il a animé missions, retraites et sessions dans toute l'Europe occidentale, en Afrique francophone, aux États-Unis et au Canada. Il est l'auteur de nombreux ouvrages dont les quatre tomes de la collection « Croire » : *Pour une redécouverte de la foi*, *Croire Tome 1*, 1976, Droguet & Ardant ; *Vivre la foi dans les sacrements*,

Pour une redécouverte de la foi. Dans son livre, ce savant historien et théologien suit le fil du Symbole des Apôtres pour exprimer le message de la foi dans un langage simple et accessible à tous. C'était un homme chaleureux. Il s'est senti presque chez lui en Belgique, car, nous apprit-il quand nous gagnions Bastogne, il avait effectué ses études théologiques dans le pays d'Arlon au cours des années où les religieux français furent expulsés de leur pays ²⁴. En 1979, le Père Liégé ²⁵ avait accepté d'assurer à Namur et Bastogne, une conférence en relation avec le thème proposé cette année-là pour le *Partage de la foi* « *Jésus, visage humain de Dieu* ». Il en fut empêché pour des raisons de santé, c'est pourquoi, l'abbé Camille Focant l'a remplacé le 23 février 1979 à Namur et le lendemain à Bastogne.

Des réunions régionales étaient organisées dans tous les neuf doyennés principaux (arrondissements) du diocèse, et même dans certains doyennés en particulier. Au cours de ces soirées, les membres de l'équipe de préparation se partageaient les interventions pour présenter le thème du partage, les démarches proposées, les outils « pédagogiques » destinés aux animateurs ou à tous les participants. Souvent en plein hiver, ils ont parcouru l'Ardenne profonde, jusqu'à Bastogne, Étalle et Arlon (en Lorraine, bien sûr), en affrontant, quelques fois, les rigueurs d'un hiver, la neige et le verglas. Une année, ils rejoignirent péniblement Étalle où la réunion avait été annulée étant donné la densité du verglas dans la région. Heureusement, ils furent accueillis chaleureusement par le doyen Joseph Robinet et les religieuses qui offraient, comme chaque année d'ailleurs, café chaud et galettes. Au retour vers Namur, la voiture de ces courageux voyageurs fut bloquée dans la descente vers Martelange, étant donné les nombreux camions qui s'étaient mis en ciseaux sur la nationale 4. Ces aventures étaient pour eux des occasions de détente ! Ils étaient jeunes alors...

Les instruments imprimés ont varié au fil des années. Tous les ans cependant, une brochure était destinée aux prêtres et aux animateurs. Elle leur proposait la signification théologique du thème, des démarches pédagogiques pour susciter les partages et une présentation du document destiné à tous les participants. Celui-ci s'est présenté comme un petit carnet comportant des textes bibliques, des textes de prières et de chants, des photos et des dessins plusieurs fois réalisés par Sabine de Coune et Achille Haquenne. Deux ans de suite, ce document fut réalisé sous la forme d'un journal. Les textes et les illustrations se déroulaient sur quatre grandes pages. Chaque année, une affiche était réalisée pour assurer la publicité du *Partage de la foi*.

Croire Tome 2, 2001, Droguet & Ardant ; *Vivre la foi avec le Concile Vatican II*, Croire Tome 3, 2001, Droguet & Ardant ; *Pour une redécouverte de la morale*, Croire, Tome 4, 2001, Droguet & Ardant.

²⁴ En France, la loi contre les Associations religieuses est votée le 19 mars 1901, sous la pression d'Emile Combes, qui donna son nom à cette législation. Alors s'ouvre une période de persécution religieuse, visant d'abord toutes les congrégations religieuses, puis les prêtres. La loi du premier juillet 1901 donne trois mois aux congrégations pour « se mettre en règle », c'est-à-dire, pour demander une autorisation qui sera chaque fois refusée. Passée cette période, elles doivent disparaître et leurs biens sont confisqués. La loi du 7 juillet 1904 supprime toutes les congrégations enseignantes, sauf celles qui forment du personnel pour les écoles à l'étranger et dans les colonies. L'année suivante, la loi supprime le Budget des cultes, et les biens confisqués sont administrés par « des associations culturelles laïques ». Que vont faire des centaines, des milliers de religieux et de religieuses ? La Belgique est une frontière limitrophe au nord-est de la France et permet de continuer l'usage de la langue française. Un mouvement d'accueil en Belgique avait déjà été amorcé par les expulsions de religieux en 1880. Au début du 20^{ème} siècle, très vite les congrégations religieuses vont louer ou acheter des maisons en Belgique, surtout dans les régions rurales, où elles arrivent avec un mobilier rudimentaire. Ce pays, majoritairement catholique à l'époque, leur assure la liberté, sous la protection des lois de l'Etat. Comme le déclarait Van den Heuvel, Ministre de la Justice de l'époque, « *Le Gouvernement a pour principe d'accorder une entière liberté à tous, qu'ils fassent partie d'une Congrégation ou non.* ». Les congrégations belges, de Flandre et de Wallonie, reçoivent alors des demandes de la part des religieux et religieuses français. Le seul diocèse de Namur, par exemple, accueille une vingtaine de couvents d'hommes et une centaine de couvents de femmes.

²⁵ **Pierre-André Liégé** (1921-1979) est un religieux français de l'Ordre des Dominicains. Il était professeur d'université enseignant à l'Institut catholique de Paris. Il avait publié *Le temps du défi*, 1978, Salvador.

Deux campagnes de Partages de la foi restent particulièrement gravées dans ma mémoire : celle de 1977 sur le thème « *Comment vivre l'Église ?* » et celle de 1979 intitulée « *Jésus, visage humain de Dieu* ».

En 1977, pour aider tous les participants aux partages, nous avons édité un document en format d'un journal sur quatre pages. Le regard sur l'Église se développait, progressivement, de la première à la quatrième page. Le regard de la première page était plutôt négatif et critique vis-à-vis de l'Église, constitué de textes préexistants émanant d'auteurs chrétiens ou athées ²⁶. Des caricatures illustraient le journal. L'une d'entre elles représentait un évêque de dos, mitre sur la tête, crosse à la main. L'évêque s'éloignait d'un personnage qui le regardait s'éloigner et qui devait être Jésus de Nazareth. Une légende était inscrite en dessous du dessin : « *Mais il s'en alla tout triste, car il avait de grands biens...* » (voir Matthieu 19, 22). Cette caricature et les autres qui illustraient le journal avaient été imaginées et réalisées par un séminariste, Pierre Dehotte qui fut ordonné prêtre dans le diocèse de Namur. Il fut au service des immigrés avant d'entrer dans le monastère bénédictin Saint-Remacle à Wavreumont. Les pages centrales du journal amenaient à jeter un regard plus positif sur l'Église préparant la dernière page qui présentait l'Église selon la riche théologie du Concile Vatican II. Ce journal fut accueilli très négativement, en particulier par des chrétiens conservateurs, mais aussi par des pasteurs redoutant l'incompréhension de leurs fidèles ou même un certain scandale qu'il pourrait provoquer. De nombreux exemplaires restèrent invendus. Notre initiative était contre-indiquée.



Mais, le scandale fut particulièrement souligné lors d'une réunion du Conseil presbytéral. Ce jour-là, au cours de la tribune libre, l'abbé Michel Dangoisse ²⁷, en colère, sortit de sa

²⁶ Si on relit, aujourd'hui, les citations critiques vis-à-vis de l'Église, on constate qu'elles rejoignent les critiques que le pape François formule lui-même d'une manière ou d'une autre...

²⁷ À l'époque, l'abbé Michel Dangoisse apparaissait à ses confrères comme un prêtre résolument attentif à tout ce qu'il estimait « hérétique » ou dangereux pour le respect des traditions dans l'Église. Il eut pourtant un itinéraire sacerdotal varié et riche, comme nous l'indique le faire-part de son décès où il est écrit : « *Monseigneur*

serviette un exemplaire du journal intitulé « *Comment vivre l'Église ?* ». Il le jeta violemment sur la table devant lui. Puis, interrogea : « *Comment est-ce possible de publier de telles considérations négatives sur l'Église si respectable ? Comment l'autorité diocésaine a-t-elle toléré ? Et la caricature de deuxième page qui constitue une injure à l'épiscopat ?* » Après l'intervention passionnée de Michel Dangoisse, Mgr Mathen fit ce qu'il put pour relativiser l'aspect négatif du journal, indiquant l'objectif pédagogique de la première page qui était le reflet de critiques effectives souvent adressées à l'Église dans divers milieux qui lui sont hostiles, mais aussi dans le monde chrétien plus critique. Mais les choses n'en restèrent pas là...

En ces jours-là, j'accompagnai l'abbé René Cattoir²⁸ pour rejoindre les imprimeries de l'abbaye d'Averbode. René Cattoir travaillait à temps partiel à la nonciature apostolique de Bruxelles. Dans la voiture, à un certain moment, René, qui était devenu un ami, m'interroge : « *Comment se déroule le Partage de la foi dans le diocèse de Namur ?* » « *Assez bien...* », lui répondis-je. « *Aucun problème ?* », insiste mon interlocuteur. J'avoue qu'il y en a un qui concerne l'accueil du journal destiné aux participants des *Partages*. René sourit largement et m'informe, sur un ton détaché, que le nonce a reçu des dénonciations à mon égard à propos du fameux journal. Je suis donc aussi, discrètement, victime de la pratique malveillante de certains chrétiens qui se considèrent investis d'une mission de redresseurs de torts dans l'Église...



Monastère de Wavreumont

Je garde des souvenirs beaucoup plus positifs du *Partage de la foi* au cours du carême 1979. Ce partage était intitulé : « *Jésus, visage humain de Dieu* ». Il avait été inspiré par des textes écrits par le Père P.-A. Liégé dans son petit livre *Le temps du défi*²⁹. Le Père Liégé écrivait : « *Le libre débat contemporain sur Dieu est pour nous, chrétiens, une invitation pressante à renouveler notre regard sur Dieu, à retrouver, à la racine de notre foi, la nouveauté évangélique du Dieu de Jésus-Christ ! Un grand pas, pour ce faire, serait... d'avoir le courage de critiquer nos représentations de Dieu, nous souvenant qu'il n'y a pas de foi*

Michel DANGOISSE, doyen du Chapitre cathédral, né à Ville-en-Waret (Vezin) le 13 août 1930, fils de Georges Dangoisse et Jeanne Pinon, baptisé à Ville-en-Waret le 17 août, ordonné prêtre à Namur le 4 décembre 1955 par Monseigneur A.-M. Charue, licencié-agrégé en Philosophie et Lettres. Successivement : professeur de rhétorique au Séminaire de Floreffe pendant 19 ans, vicaire dominical à Bois-de-Villers depuis 1957, inspecteur principal de l'Enseignement secondaire catholique, aumônier et professeur de religion à l'Institut des Sœurs de N.-D. à Namur, chanoine titulaire du Chapitre Saint-Aubain depuis 1991, professeur à l'Ecole de la Foi et chargé de cours au Grand Séminaire, responsable du service des vocations pour la province de Namur. Il est entré dans la Vie Eternelle le 22 août 2010 à Namur, fortifié par les Sacrements de notre Mère la Sainte Eglise. »

²⁸ J'évoquerai René Cattoir plus loin, en exposant mes engagements dans la pastorale des vocations.

²⁹ P.-A. Liégé, *Le temps du défi*, Salvator, 1978, 104 p. Le Père Liégé était alors directeur de l'Institut catholique de Paris et fort connu par ses écrits théologiques et pastoraux. Comme signalé plus haut, il avait accepté de venir nous parler, à Namur et Bastogne, du Dieu de Jésus-Christ, mais il en fut empêché par la maladie qui l'emporta en 1979.

chrétienne qui ne contienne, au fond d'elle-même, un certain athéisme. Regardant nos propres vies de croyants, nous demander sans cesse : « Sommes-nous sûrs qu'il s'agit là du Dieu Véritable ? » Démasquer les idoles ; ne cesser, comme les prophètes de l'Ancien Testament et comme les premiers chrétiens de nous dire les uns aux autres : « Ce n'est pas encore le vrai Dieu que nous avons trouvé et dont nous parlons. » Je crois, poursuit le Père Liégé, que, dans l'Église, on n'est pas assez intransigeant ni assez clair là-dessus : ainsi, dans nos prières, et dans nos pratiques dites religieuses, on se prend en flagrant délit de se référer à un Dieu qui est non seulement inacceptable pour les hommes de la modernité, mais un Dieu qui n'est pas celui de Jésus-Christ. »³⁰

L'objectif du *Partage de la foi* 79 était, modestement, de susciter la conversion de plus en plus profonde des chrétiens au Dieu de Jésus-Christ, ce qui doit entraîner bien des changements de mentalités, de comportements et d'engagements. Les prêtres, les animateurs et les chrétiens qui participèrent aux *Partages* aspiraient bien, eux aussi, à cette conversion. En témoigne l'immense succès des *Partages* de cette année. Les livrets destinés aux participants furent rapidement épuisés. Un montage audio-visuel présenté lors des soirées de préparation dans les divers lieux du diocèse de Namur et consacré au thème eut des répercussions importantes. J'en suis encore persuadé, plus de trente années plus tard : la tâche qui traverse tous nos engagements pastoraux est de susciter dans le peuple chrétien la rencontre du Dieu vivant et véritable, comme *centre de la nouveauté évangélique*, selon l'expression du Père Liégé.



« Lève-toi et marche ! » Dessin de Sabine de Coune (Partage 1979)

Chaque année, pour évaluer le déroulement du *Partage de la foi* dans les diverses régions du diocèse de Namur, je réunissais à Marche-en-Famenne, dans la maison vicariale que nous ouvraient fraternellement les vicaires, des délégués de tous les coins de notre diocèse. En octobre 1980, dans *Catécho*, organe du *Service diocésain de la catéchèse* dont nous parlerons plus loin, nous avons publié des échos des *Partages de la foi* et des *Partages-jeunes* qui se déroulèrent pendant le carême précédent. Je reprends ici ce « rapport ». Il est significatif des fruits du *Partage de la foi*.

³⁰ O.c., p. 37

Échos des Partages de la foi et du Partage-jeunes

À la suite du Partage 80³¹, nous avons reçu treize rapports détaillés, le plus souvent accompagnés de documents annexes. La plupart des bilans concernent une région pastorale. Deux de ces rapports proviennent de paroisses importantes de Charleroi. De nombreux échos oraux nous éclairent aussi sur la façon dont les Partages 80 se sont déroulés.

Nous ne pouvons pas présenter ici un bilan exhaustif du dernier Partage de la foi. Contentons-nous d'énoncer quelques constatations générales et de signaler quelques réalisations concrètes particulièrement significatives et encourageantes.

En gros, le Partage de la foi reste bien accueilli et constitue un temps fort de la pastorale. Ceci se vérifie surtout dans les paroisses de gros centres. Ici ou là, on déplore bien un certain tassement dans le nombre des participants, voire une certaine lassitude, par contre, à plusieurs endroits, on signale une participation croissante.

Plusieurs rapports signalent une plus grande « maturité » des animateurs laïcs. Certains groupes n'expriment plus un impérieux désir de la présence d'un prêtre comme condition indispensable de la réussite des partages. Reste que la formation et la préparation des animateurs constituent encore un problème difficile et important. Incontestablement, la qualité de l'animation détermine les chances des Partages de la foi, tandis que son impréparation les compromet gravement.

La même conclusion, maintes fois répétée, peut encore être tirée en 1980 : dans la mesure où des prêtres, des religieux, des religieuses et des laïcs sont conscients des enjeux du Partage de la foi, dans la mesure où ils investissent en temps et en qualité de préparation et se montrent inventifs, les Partages et leurs conséquences sont riches et fructueux.

*

À ce propos, signalons l'expérience de la paroisse de Malonne. Un petit groupe constitué par des prêtres et surtout des laïcs se préoccupe de l'animation des quartiers et de la qualité des rencontres humaines dans ces quartiers. Pour eux, le Partage de la foi constitue un moyen privilégié de susciter de telles rencontres. Aussi, entre le 8 octobre et le 18 décembre 79, se sont-ils réunis quatre fois pour analyser les réalisations du Partage 79, laisser s'exprimer leur rêve d'améliorations pour l'avenir en l'éclairant par des données « géographiques » et sociologiques concrètes. Les animateurs des Partages ont participé à la réunion générale d'information organisée à Namur et se sont retrouvés entre eux à Malonne en fin janvier 80 afin de décider ensemble le concret de la mise en route des Partages 80. Une grille d'évaluation établie avant le Partage de la foi a permis d'établir un bilan précis.

De plus, un document présente une « synthèse des projets de quartiers » dégagés au terme des partages. Une constatation générale introduit l'énoncé des projets concrets. « *Dans l'ensemble, est-il écrit, se dégage un souci de vivre davantage en quartiers ou en petites cellules d'Église, noyaux d'écoute de la Parole de Dieu, noyaux moteurs pour une action dans le milieu de vie.* »

*

³¹ Le Partage de la foi 1980 était intitulé : « *Chrétiens, qui êtes-vous ?* »

Un autre exemple d'inventivité. À Ciney, au terme des Partages de la foi vécus par quatorze groupes d'adultes, un groupe de seniors et trois groupes de jeunes, une célébration finale a rassemblé près de 250 personnes. Elle s'est ouverte par l'expression des interpellations perçues dans les groupes au cours des quatre semaines de partages. Ainsi les chrétiens assemblés pouvaient reconnaître leurs limites, leurs négligences, leurs péchés et implorer le pardon du Seigneur. L'imposition des mains et l'absolution collective furent des signes de la réconciliation et du pardon. Mais bientôt, dépassant le constat de sa pauvreté, la communauté fut projetée vers un avenir, une nouveauté à construire grâce à l'expression des divers groupes et l'expression libre de certaines personnes concernant des désirs et des projets pour une vie plus évangélique des chrétiens et des communautés.

*

Partout, le Partage 80 a sensibilisé davantage à l'engagement chrétien collectif. En plusieurs endroits, une cinquième rencontre a rassemblé tous les participants aux Partages et permis de dégager quelques pistes d'action pour la communauté locale. Cependant, le troisième temps des rencontres de partages intitulé *La Parole de Dieu provoque nos communautés* reste difficile dans de nombreuses équipes. Il est parfois à l'origine d'un certain « malaise indéfinissable », nous dit-on. Chez les participants, la perspective de certaines conversions concrètes suscite réticence et fermeture. Les responsables de l'animation du Partage de la foi au niveau local devraient s'attacher à analyser ces difficultés, ces malaises et réticences significatives de mentalités chrétiennes dont la peur et la « paresse » ne sont sans doute pas absentes. Beaucoup de chrétiens restent étrangers aux provocations évangéliques à la conversion individuelle, mais surtout collective.

*

En Basse-Sambre, plusieurs équipes de travailleurs ont vécu le Partage de la foi sur la base de schémas adaptés à partir des documents proposés par le Service de la Catéchèse. Les participants à ces Partages expriment nettement leur volonté de faire quelque chose ensemble pour mieux incarner l'Évangile qu'ils veulent mieux comprendre et accueillir comme une lumière pour leur vie. C'est pourquoi, ils ont souvent préféré considérer leur vie pour ensuite rechercher dans les évangiles « *la Parole qui bouscule et qui colle* ».

*

En général, le Partage-jeunes a été bien accueilli, malgré les critiques assez sévères émises dans une région. Au moins a-t-il eu le mérite de susciter des rassemblements de jeunes beaucoup plus limités les années antérieures.

Nous avons des échos très positifs de Partages-jeunes réalisés en petits groupes qui se sont réunis pendant quatre ou cinq semaines ou bien au cours d'une journée. Des marches de jeunes furent organisées en plusieurs endroits. Peu importe qu'elles se soient référées ou non aux documents proposés par le Service de la Catéchèse. D'autre part, ceux-ci ont inspiré plusieurs recollections de jeunes.

Dans le doyenné de Marche, des jeunes se sont rassemblés à Hampteau pendant cinq semaines. Ils ont pu former cinq groupes animés par des jeunes. Le nombre des participants a augmenté de rencontre en rencontre. Heureux de leur expérience, les jeunes ont souhaité la partager aux adultes et à d'autres jeunes. Certains l'ont fait au cours de la veillée pascalle dans quatre paroisses. Tous l'ont fait en publiant dans les journaux locaux un message, texte-synthèse de leurs découvertes et de leurs aspirations.

Le texte des jeunes commence ainsi :

« Heureux ceux qui osent rêver et qui sont prêts à payer le prix fort pour que leur rêve prenne corps dans la vie des hommes.

Tous, nous croyons que certaines valeurs de vie sont essentielles : accueil, partage, amitié, travail fait ensemble, esprit communautaire, gratuité, retour à la nature, limitation de la consommation, service plutôt que profit, concertation de tous pour les décisions qui concernent l'ensemble des gens.

Nous voulons des villages lieux de vie et lieux de rencontres. »

Suivent alors des indications nombreuses et précises pour « concrétiser ce rêve ». Elles concernent la vie professionnelle, l'école, la vie sociale et culturelle des jeunes, l'aménagement du territoire, le tourisme, le ressourcement de la vie de foi.

Et le document poursuit :

« Pour que cela ne reste pas au niveau des idées, nous avons besoin de l'enthousiasme de nos aînés et d'une politique communale accueillante et soutenant intelligemment les initiatives allant dans ce sens.

Nous sommes conscients que c'est par le fond que la marmite commence à bouillir : chacun ensemble, nous avons tous quelque chose à dire et à faire. Pour cela, il faut y croire.

Nous, personnellement, nous croyons en Jésus-Christ, à l'œuvre à travers nous, dans le monde d'aujourd'hui. Nous sommes forts de l'exemple donné par des communautés vivantes implantées en Belgique, en France et ailleurs, et par des contemporains tels que Mgr Romero, Jean Vanier, Lanza del Vasto, Mère Térésa... qui nous montrent que c'est possible.

Et vous qui lisez ce message, qu'en pensez-vous ? Qu'avez-vous à dire ? Que suggérez-vous ?

Voulons-nous essayer ensemble d'être heureux dans nos villages ? »



L'Ourthe à Hampteau

Après le *Partage de la foi* de 1981 et son évaluation à Marche, avec les délégués des régions du diocèse de Namur, dans un exposé que je fis devant les membres du Conseil épiscopal et l'assemblée des doyens du diocèse, je réalisai un bilan nuancé. Mais l'usure de la formule proposée pour les partages de carême se faisait sentir de plus en plus. Je proposai donc d'arrêter cette formule qui avait pourtant porté beaucoup de fruits. Sans doute fallait-il inventer du neuf...

Après deux années « sabbatiques », le *Service de la catéchèse* fut cependant amené à susciter, à nouveau, des rencontres particulières des chrétiens au cours du carême. Le label « *Partage de la foi* » fut abandonné et l'on parla désormais d' « *Agora de Carême* ». Par cette étrange appellation, on voulait signifier, à la fois, les rassemblements et le dialogue. Un thème était proposé et s'intitulait : « *Chrétien, que cherches-tu ?* » Il allait se déployer au cours de cinq rencontres portant elles-mêmes des intitulés : « *Le chrétien : chercheur de sens... chercheur de Dieu* », « *Le chrétien : chercheur d'amour... chercheur de communion à Dieu* », « *L'homme debout, rêve de l'homme, rêve de Dieu* », « *Des chemins d'espérance* », « *Du baptême de Jésus au mystère de Pâques* ». Un seul document est édité ; il est destiné aux animateurs. Selon une pratique antérieure éprouvée, des soirées de présentation du thème de l'*Agora 84* ont été organisées en divers lieux du diocèse de Namur. L'*Agora 84* fut la dernière initiative organisée, en carême, par le *Service diocésain de la catéchèse* que je quittai en 1985.

Au service de la catéchèse des enfants

Quand, en septembre 1973, les *Communications* de l'évêché de Namur annoncèrent que j'étais « *chargé de la catéchèse dans le diocèse de Namur* », l'abbé Georges Dechambre, vicaire à Arlon et passionné par les recherches et les initiatives dans le domaine de la catéchèse des enfants, prit rapidement contact avec moi. Ne devions-nous pas travailler ensemble pour mettre sur pied un véritable *Service diocésain de la catéchèse* qui n'existait pas ? Georges et moi avons vécu une année ensemble au grand séminaire de Namur, pendant l'année 1961-1962. Georges avait fait partie de l'équipe qui s'était intéressée aux problèmes de la catéchèse des enfants jusqu'à réaliser la fameuse exposition catéchétique que j'ai évoquée plus haut (tome 1, p. 135-138). Une certaine sympathie et une véritable confiance réciproque nous rapprochaient et nous engageaient dans un travail pastoral commun. Nous allons donc mettre sur pied le *Service diocésain de la catéchèse* et, pendant douze ans pour moi, promouvoir la qualité de la catéchèse des jeunes qui se préparent à la profession de foi, à la première communion, à la confirmation, sans négliger la catéchèse scolaire qui mobilise de plus en plus Georges lorsqu'il devient inspecteur diocésain de l'enseignement religieux dans les écoles primaires.

Mais dès l'automne 1973, je suis mis en contact avec des personnes engagées au service de la catéchèse dans les diocèses francophones de Belgique. Le 18 octobre 1973, je participe, à Bruxelles, à une réunion de la *Commission Interdiocésaine de la Pastorale Catéchétique (CIPC)*. C'est la première d'une longue série de rencontres qui ont lieu tous les mois, en divers endroits, sauf pendant les vacances d'été. C'est un lieu où je fais la connaissance de prêtres, de religieuses, de laïcs particulièrement engagés dans les divers secteurs de la catéchèse des enfants et des jeunes.

Bientôt, des collaborations particulières vont s'instaurer avec certaines personnes membres de la CIPC. Dès le 31 octobre, j'ai rendez-vous avec l'abbé Roger Jacquemin, prêtre du diocèse de Liège, responsable d'une institution diocésaine d'édition religieuse intitulée P.C.L.(Pastorale catéchétique de Liège) et située dans les locaux du séminaire diocésain, rue

des Dominicains à Liège où l'*ISCP (Institut Supérieur de Catéchèse et de Pastorale)* effectue ses activités. Nous sommes appelés à une collaboration que j'évoquerai plus loin.

L'*ISCP* est créé à Liège en 1970. Plus tard, il devient le *Centre diocésain de formation (CDF)*. Le *CDF* a, aujourd'hui, pour mission de former les futurs professeurs de religion catholique (enseignement fondamental et secondaire), les futurs agents pastoraux (diacres, assistants paroissiaux, aumôniers en milieu hospitalier ou carcéral, catéchistes...), ainsi que toute personne désirant découvrir ou approfondir la foi chrétienne.

Je rencontre encore l'abbé Roger Gosseries directeur de l'ODER à Charleroi. Nous sommes appelés à nous retrouver assez souvent et à tisser des liens d'amitié qui m'amèneront quelquefois à participer à des activités de l'ODER et à assurer la « *leçon inaugurale* » de la rentrée académique le 7 septembre 1977.

Dans le diocèse de Tournai, en 1959, Mgr Himmer fonde à Charleroi l'*Office Diocésain de l'Enseignement Religieux (ODER)*, un centre catéchétique diocésain auquel il confie la mission de repenser toute la catéchèse. Assez rapidement, l'ODER organise des cours destinés à la formation des catéchistes. Il réalise cette tâche sous forme d'une *Ecole de catéchistes*, qui fonctionne en plusieurs lieux du diocèse de Tournai. Ce sont surtout des catéchistes paroissiaux qui participent à ces cours. L'ODER oriente également sa formation vers l'enseignement scolaire. Il commence à publier des guides pour aider notamment les instituteurs à utiliser, pour les cours de religion, les ouvrages du chanoine Joseph Colomb, secrétaire de l'enseignement religieux à Paris, en adaptant ces manuels à la situation belge. Progressivement, le travail d'édition s'élargit à l'enseignement de la religion dans le secondaire, le professionnel, le spécialisé, le maternel et la catéchèse paroissiale. En 1963, l'*Ecole des catéchistes* devient l'*Institut Supérieur de Sciences Religieuses*, qui poursuit la mission de former des professeurs de religion pour l'enseignement secondaire inférieur et pour l'enseignement primaire, en deux ans d'abord, puis en trois ans, à partir de 1986. Durant presque 40 ans, l'Institut restera implanté à Charleroi, au 14, Quai de Brabant. Plusieurs directeurs s'y sont succédé : le chanoine Alfred Sironval, les abbés Roger Gosseries et Jean-Claude Brootcorne, et enfin l'actuel évêque de Tournai, Monseigneur Guy Harpigny. En 1997, l'Institut quitte les bords de la Sambre et atterrit à Tournai non loin de l'Escaut, dans les bâtiments du Grand Séminaire.

À la CIPC, je fais aussi la connaissance de Sœur Marie-Philippe Schuermans, bénédictine de Rixensart qui anime un dynamique centre catéchétique au service des paroisses du Brabant wallon en formant des catéchistes et en leur procurant des instruments précieux. Plus tard, je remplacerai Sœur Marie-Philippe dans une de ses activités d'enseignement...

Dans le diocèse de Namur, au cours du dernier trimestre de l'année 1973, j'ai déjà des contacts avec des acteurs de terrain dans la catéchèse des enfants : rencontre avec des catéchistes et les parents des enfants catéchisés à Jemeppe-sur-Sambre, rencontre avec le vicaire de Ciney, rencontre avec les prêtres du doyenné d'Andenne...

Cependant, l'activité la plus importante que nous réalisons ensemble, Georges Dechambre et moi, est la constitution d'une équipe diocésaine qui se mettra au service de la catéchèse des enfants. Mais, rapidement, des contacts sont pris avec l'abbé Jacques Vandenbosche, prêtre du diocèse de Liège et, lui aussi, particulièrement engagé dans l'action catéchétique et la recherche concernant celle-ci. Jacques deviendra bientôt, et pour longtemps, un membre très actif de l'équipe, finalement interdiocésaine, de la catéchèse des enfants. Dès la création de

cette équipe, Marie-Thérèse Falque en fait partie. Cette institutrice dynamique et sympathique, collaboratrice de Madeleine Mélot à l'École de Plein Air à la Citadelle de Namur a été parmi les pionnières qui ont œuvré au renouvellement de la catéchèse des enfants. Elle aussi, restera un membre très actif de notre Équipe diocésaine.

Nous nous réunissons souvent Georges Dechambre et moi. Nous réunissons les premiers membres de l'équipe de catéchèse paroissiale. Nous élaborons des projets. Le premier qui sera concrétisé sera celui de mise en route d'une vaste enquête dans le diocèse de Namur, concernant la situation de la catéchèse des enfants se préparant à la Profession de foi. Le texte de l'enquête est distribué aux prêtres du diocèse en annexe aux *Communications*, organe officiel du diocèse de Namur. Les résultats de cette enquête manifestent la grande diversité des méthodes utilisées par les prêtres et les catéchistes laïcs qui se multiplient et qui sont souvent appelés « *mamans catéchistes* » en raison du nombre important de femmes investies dans cette pastorale. À travers l'enquête, nous percevons le grand souhait des catéchistes d'une formation sérieuse pour l'exercice de leur mission et nous devinons qu'une méthode unique encouragée dans le diocèse permettrait d'organiser plus facilement cette formation et permettrait des échanges plus nombreux entre les prêtres et entre les catéchistes.

Les résultats de l'enquête furent publiés dans le premier numéro du bulletin qui deviendra le porte-parole du *Service diocésain de la catéchèse*. Il porte le nom de *Catécho* et paraît pour la première fois en octobre 1975. De simples feuilles polycopiées des premiers exemplaires, il deviendra un petit fascicule. Il paraît irrégulièrement en fonction de l'actualité catéchétique et du travail du *Service*. De temps en temps, des « *mini-Catécho* » paraissent. Une simple feuille informe en urgence. D'octobre 1975 à décembre 1980, vingt-cinq numéros de *Catécho* ont paru. Ils sont distribués dans l'envoi des *Communications* de l'évêché qui bénéficie encore de la gratuité postale ! *Catécho* touche donc, essentiellement, les prêtres. À partir de septembre 1981, une nouvelle série de *Catécho* est inaugurée. Elle portera une numérotation annuelle. Et, cette fois, le bulletin du *Service diocésain de la catéchèse* est distribué sur abonnements que de nombreuses paroisses effectuent au bénéfice de leurs catéchistes laïcs. En juin 1979 déjà, un numéro spécial de *Catécho* avait été adressé à tous les catéchistes dont les adresses avaient été communiquées par les prêtres au *Service de la catéchèse*. Ce numéro comprenait un éditorial, un message de Mgr Mathen adressé aux catéchistes, une présentation d'instruments de catéchèse pour la préparation à la confirmation des jeunes entre 12 et 16 ans, pour la préparation à la profession de foi des jeunes de 10 à 12 ans et un compte-rendu d'une rencontre nationale française de catéchèse organisée à Lourdes en avril 1979 à laquelle participaient trois mille responsables français de la catéchèse et deux délégués belges qui écrivaient l'article, Georges Dechambre et Jacques Vandebosch. Ce numéro de *Catécho* annonce une semaine d'animation d'éveil à la foi des enfants dans le cadre de l'abbaye de Maredsous à l'occasion de l'année internationale de l'enfant.

Les premiers numéros de *Catécho* contiennent des articles généraux concernant l'éveil des enfants à la foi. Ils sont rédigés par Georges Dechambre. On y annonce aussi la constitution d'un « coffre-livres » pour l'éducation chrétienne en famille et une conférence du Père Henri Bissonnier à Namur intitulée : « *Inadaptation et société* ». On annonce même un récital de Michel Barbier, un de mes anciens élèves, lauréat au festival d'Obourg en 1974. Ce récital a lieu dans la grande salle du séminaire, au profit du *Service de la catéchèse* ! Jusqu'en 1982, *Catécho* informera ses lecteurs sur les thèmes des *Partages de la foi*, les soirées de présentation dans le diocèse de Namur et les évaluations.

Et, tout à coup, dans le numéro paru en juillet 1976, on annonce la parution d'un nouvel instrument de catéchèse paroissiale des enfants en deuxième année préparatoire à la Profession de foi. Il est intitulé : « *Je vous donne ma vie* » et est édité par le P.C.L. de Liège. Il est le fruit d'un long et passionnant travail de l'équipe diocésaine namuroise de catéchèse des enfants, renforcée par le prêtre liégeois Jacques Vandebosch. Désormais, l'indication de la réalisation des instruments de catéchèse sera la suivante : Services diocésains de la catéchèse de Liège et Namur.

Comme nous travaillons sans grandes ressources, la dactylographie des textes (plus de deux cents pages) a été entièrement réalisée par Sœur Germaine Vuidar qui dispose pour ce faire d'une machine à écrire électrique, comportant un jeu de boules interchangeables et décorées des signes de l'écriture en plusieurs styles, ce qui permet, outre l'écriture normale, l'écriture en italique, en lettres grasses, etc. La machine est même dotée d'une mémoire de deux pages, facilitant les corrections. Hélas pour Sœur Germaine, nous ne disposions pas encore d'un ordinateur qui permet de réaliser facilement le « traitement de texte » !

L'impression du livre des catéchistes fut réalisée par un curé sérieusement équipé pour le travail en offset, l'abbé Nestor Toussaint, alors curé de Romedenne. L'assemblage des pages de ce livre fut réalisé par des membres de notre équipe, et surtout, par des séminaristes bénévoles qui devaient tourner autour de grandes tables disposées dans une ancienne sacristie de la grande chapelle du séminaire. Cette sacristie était devenue un local prêté au *Service de la catéchèse* pour en faire un lieu d'information pour les prêtres et les catéchistes. L'abbé Toussaint nous rendit de nombreux services par l'impression et le « collage » de ce gros manuel, mais aussi, par l'impression de plusieurs numéros de *Catécho* et d'instruments pour le *Partage de la foi*. Le livret des enfants de « *Je vous donne ma vie* » est paru en grand format A4. Il était illustré par des photos réalisées par des amateurs compétents. Joseph Massart, membre de mon équipe de foyers à Auvelais, réalisa plusieurs photos sur commande de la part du Service. Nous lui avons demandé de photographier un jeune dans différentes attitudes de prière. Ce qu'il fit avec un garçon d'Auvelais, Pierre-André Burton qui devint plus tard moine trappiste. En 2013, il a été élu comme Père Abbé de la communauté de Sainte-Marie du Désert, de l'Ordre Cistercien de la Stricte Observance ³².



Pierre-André Burton adolescent en prière Le même, le jour de sa bénédiction abbatiale, lors de l'« *apéromagnificat* » !

³² Pour découvrir la fête de la bénédiction abbatiale du Père Pierre-André Burton, cliquer sur : <http://toulouse.catholique.fr/Benediction-abbatiale-a-Sainte>. Pour lire une interview du Père Abbé, cliquez sur : <http://toulouse.catholique.fr/Faire-grandir-une-communaute> .

L'illustration du livret des enfants était aussi assurée par plusieurs dessinateurs dont l'artiste ardennaise Sabine de Coune³³ et Marie-Jeanne Hanquet³⁴, aquarelliste liégeoise, connue aussi pour ses dessins religieux. Celle-ci nous fut présentée par l'abbé Roger Jacquemin qui prenait en charge l'édition et l'impression de ce livret. Hélas, sachez, pour la petite histoire, que le *Service diocésain de la catéchèse de Namur* ne s'est pas enrichi par la diffusion importante de son premier instrument de catéchèse des enfants, car, il n'a jamais touché un franc des droits d'auteur qui lui revenaient !



L'artiste liégeoise Marie-Jeanne Hanquet



L'artiste ardennaise Sabine de Coune

Dans le *Catécho* de juin 1977, le Service de la catéchèse annonce pour septembre la parution d'un instrument de catéchèse pour la première année préparatoire à la Profession de foi. Ce sera un instrument « *ad experimentum* », donc provisoire, en attendant sa refonte, en fonction de l'expérience des catéchistes. Il paraîtra en deux livraisons. En août 1977, dix rencontres seront fournies. Plus tard, les quatorze autres. Dans le *Catécho* de septembre 1977, le *Service* présente « *Je vous appelle mes amis* » et ses objectifs : les enfants sont appelés à vivre en équipe pour vivre leur foi ; ils seront progressivement initiés à la prière ; les enfants seront introduits dans ce qu'on appelle « l'existence chrétienne ».

En juin 1978, *Catécho* peut annoncer la parution prochaine, en un volume cette fois, de l'édition revue et définitive de « *Je vous appelle mes amis* » destiné à la première année de catéchèse préparatoire à la Profession de foi. Par contre, « *Je vous donne ma vie* » paraît en deux volumes pour les catéchistes, tandis que le livret des enfants, complètement revu, paraît dans un format réduit et plus maniable. L'illustration des deux livrets des enfants est assurée par des photos achetées à Paris ou généreusement cédées par le Père Vincent De Decker³⁵,

³³ Sabine de Coune est née à Assenois (Vaux-sur-Sûre, dans le Luxembourg belge), où elle a toujours habité. Elle est une artiste prolifique. Après des études artistiques à l'Institut Sainte-Marie à Bruxelles, elle s'est rapidement orientée vers l'illustration de sujets religieux, notamment pour l'abbé Dechambre. Elle a également décoré de nombreuses églises en Afrique et au Brésil, mais aussi en Belgique (Honville, Jette...)

³⁴ Marie-Jeanne Hanquet est née à Liège. Aquarelliste réputée, elle travaille en son atelier de Liège, mais surtout sur le motif, dans la nature : Liège, la Meuse, le Jardin Botanique, la foire... Elle a aussi publié de nombreux dessins religieux. Voir, notamment : *1.500 dessins pour la catéchèse et la liturgie*, édition Fidélité.

³⁵ Le Père Blanc Vincent de Decker fut rédacteur en chef de la revue *Grands lacs* devenue, plus tard *Vivante Afrique*, puis *Vivant Univers*. Lui-même devint un fameux photographe parcourant le monde pour effectuer des reportages. Une agence de photographies de presse « *Photos Service* » est fondée par les Pères Blancs, soucieux de permettre à leurs clients d'épargner les droits de publication. Ceux-ci s'abonnent à cette agence et ils reçoivent régulièrement des photos sélectionnées scrupuleusement par le Père de Decker et ses collaborateurs. Si vous voulez en savoir plus sur la grande aventure des Pères Blancs éditeurs et photographes, cliquez sur le lien suivant : <http://www.lavigerie.org/fr/contenu/ps40a.html>.

père blanc. Les dessins sont réalisés par Achille Haquenne. Habitant Thy-le-Château, celui-ci assurait chaque semaine un dessin illustrant la Parole de Dieu destinée aux enfants de l'école primaire du village. Ces dessins furent repérés par Georges Dechambre lors d'une conférence pédagogique dans l'école primaire libre du village. Grâce au curé de la paroisse, l'abbé Jean-Marie Collard-Bovy, Georges Dechambre et moi, nous rencontrâmes Achille Haquenne pour le solliciter, afin qu'il réalise des dessins pour l'illustration des livrets pour les enfants de la catéchèse. Il accepta. Sa collaboration fut intense et diversifiée pendant de nombreuses années pour la catéchèse, pendant cinq ans pour l'aumônerie des prisons de Namur et Dinant. Inutile de vous dire qu'une grande amitié s'est développée entre cet artiste, son épouse et moi. Elle dure encore aujourd'hui et s'est nourrie de nombreuses rencontres festives. Achille était dessinateur professionnel au service d'une importante imprimerie de Marcinelle, l'imprimerie Delacre qui réalisait de nombreuses affiches et brochures publicitaires qu'Achille illustrait. Celui-ci peignait aussi et, à l'âge de la retraite, il s'adonna encore davantage à sa passion jusqu'à participer à plusieurs expositions. À Thy-le-Château, il a même décoré les murs de la taverne de son fils Philippe par des évocations des marches de l'Entre Sambre et Meuse. Yvonne, son épouse, fut amenée par Achille à s'essayer à la peinture. Elle y réussit très bien en réalisant des tableaux dits « naïfs », mais d'une grande qualité.



Achille Haquenne aujourd'hui

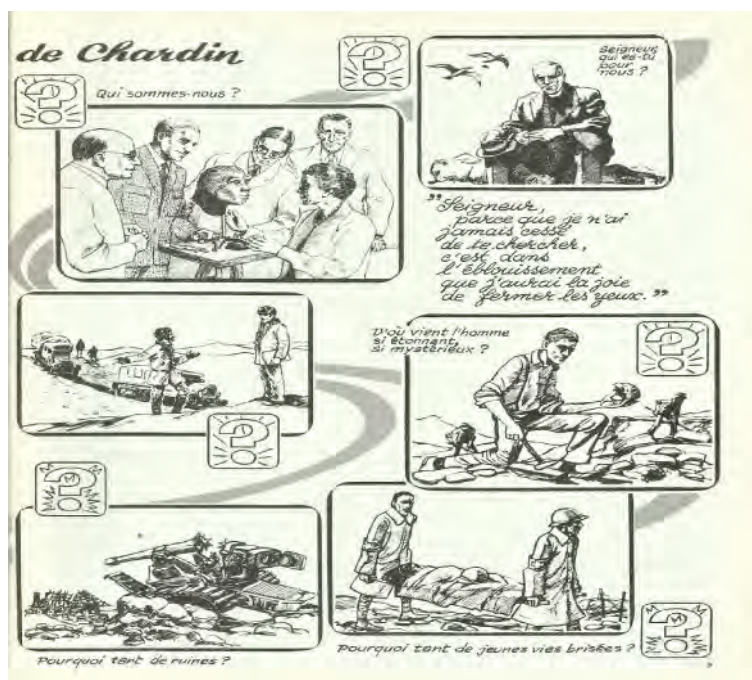


Illustration de la vie du Père Teilhard de Chardin par Achille Haquenne dans « Je suis avec vous tous les jours »



Dessin d'Achille Haquenne paru dans « L'Échelle »



Un mur de la taverne « Le relais » décoré par Achille Haquenne chez son fils

Les récentes rééditions des instruments de catéchèse sont désormais assurées par le *C.D.D.* (*Centre diocésain de documentation*) avec lequel, depuis plusieurs années déjà, le *Service de la catéchèse* entretenait des liens de grande proximité et de collaborations diverses, grâce à la sagesse et la générosité du personnel de la librairie diocésaine dirigée par Yvonne Polet qui devient une amie et grâce à l'efficacité du président de l'a.s.b.l. *CDD*, le chanoine José Gennart, secrétaire à l'évêché de Namur. Bientôt, je fis partie du Conseil d'administration de l'a.s.b.l. *CDD*.

Désormais, l'imprimeur attitré du *Service de la catéchèse* est Roger Gilson de Jambes, frère du doyen d'Auvélais Jean Gilson. Roger Gilson, avec la collaboration de son épouse, de son collaborateur et de son fils assurera un travail soigné dans la réalisation des productions du *Service*, y compris, désormais dans l'impression de *Catécho*. Des liens d'amitié se sont tissés progressivement entre la famille Gilson, les responsables du *CDD* et du *Service de la catéchèse* au point de susciter quelques soirées festives vécues ensemble, y compris dans un excellent restaurant de Bouge où l'imprimeur reconnaissant nous a offert un excellent repas !

Plus tard, les lacunes de la méthode intitulée « *Je vous donne ma vie* » parue en 1976 amènent le *Service de la catéchèse* à élaborer une nouvelle méthode pour la deuxième année préparatoire à la Profession de foi. Après avoir été expérimentée par quelques catéchistes pendant l'année scolaire 82-83, la méthode intitulée « *Je suis avec vous tous les jours* » paraît pour la rentrée de septembre 1983. Reste à réaliser un instrument pour aider catéchistes et prêtres à l'animation de la retraite qui, traditionnellement, clôture le cheminement catéchétique des enfants en les préparant directement à la célébration de la Profession de foi. L'équipe diocésaine de catéchèse se met au travail. Au début de l'année 1984, paraît la brochure pour l'animation de la retraite, sous le titre de « *Père, Fils, Esprit-Saint, je dis ton nom* ».



Les trois instruments de catéchèse réalisés par les Services diocésains de Liège et Namur

Ce long travail catéchétique, je l'ai dit, fut réalisé par une équipe de personnes bénévoles, prêtres, religieuses et laïques. Certaines ont participé à l'ensemble du travail qui couvre presque une décade. D'autres ont participé à une partie du travail. Mais toutes ont vécu une réelle vie amicale dans l'équipe qui se réunissait le plus souvent une journée au séminaire de Namur, fréquemment dans mon bureau, mais aussi, plusieurs fois par an, dans les locaux des Sœurs Bénédictines à Ermeton-sur-Biert où les membres du *Service de la catéchèse* étaient accueillis avec chaleur et fraternité, dans des locaux qu'ils connaissaient bien, particulièrement la bibliothèque. Les soirées de séjour au Monastère Notre-Dame étaient souvent consacrées à la détente. Un verre de « *Grand ordinaire* » était habituellement le bienvenu ! Il est arrivé aussi que les membres de l'équipe catéchétique trouvent une journée pour se détendre encore par une excursion, ce fut le cas lors d'une visite de Louvain-la-Neuve.



Monastère Notre-Dame à Ermeton-sur-Biert

Voici la liste, par ordre alphabétique, des personnes qui ont fait partie, un jour ou l'autre, de l'équipe de rédaction des instruments de catéchèse préparatoire à la profession de foi, réalisés par le *Service diocésain de la catéchèse de Namur* : Christian Basia, Cécile Boccart, Monique Conter (+), Georges Dechambre, Jean-Marie Denis, Monique Duchamp, Édouard Dumont, Jacques Englebert (+), Marie-Thérèse Falque (+), René Forthomme, Jean-Marie Jadot, Joseph Jallet, Jean-Marie Lange (+), sœur Marthe Manise (+), Solange Pirard (+), Jacques Vandebosch, et sœur Germaine Vuidar. Georges Dechambre était l'âme de l'équipe. Sa connaissance de la psychologie de l'enfant, ses intuitions catéchétiques, sa vision à long terme dans un travail de création l'imposaient comme le responsable qui traçait les chemins de la recherche et ceux de la rédaction. Lors des évaluations, ses appréciations étaient décisives. Son expérience de la catéchèse scolaire permettait d'élaborer une catéchèse paroissiale originale et complémentaire. Mais, dans l'équipe ainsi éclairée et orientée, chaque membre avait sa place et ses compétences qui le rendaient indispensable et précieux...



Dans mon bureau, une halte dessert pendant le travail (de gauche à droite : Monique Conter, Marie-Thérèse Falque, Sœur Germaine, Jacques Vandebosch, Jean-Marie Lange, Georges Dechambre)



Détente à Louvain-la-Neuve (Georges Dechambre, Jacques Vandenbosch, René Forthomme, Monique Conter, Jacques Englebert (+), Cécile Boccart)



Détente à Louvain-la-Neuve (Jean-Marie Jadot à l'avant-plan à gauche)

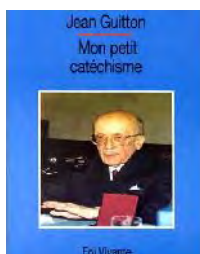
L'équipe de la catéchèse préparatoire à la profession de foi ne se contentait pas de penser, de rédiger et de réaliser des instruments destinés aux enfants et à leurs catéchistes. Au service de ces catéchistes, ils allaient à leur rencontre pour les informer, les guider dans la découverte des différentes méthodes, y compris après chaque étape de leur réalisation ou de leurs révisions. Des rencontres furent organisées, nombreuses, destinées aux prêtres et aux catéchistes laïcs dans les doyennés et les paroisses qui le souhaitaient. Nous avons même franchi les frontières du diocèse de Namur : en 1979, dans mon agenda, je note une rencontre avec des catéchistes à Mons, en 1980 à Beloeil, en 1982 à Quevauquant, en 1983 à Tubize et Binche. Mais depuis 1977, pendant des années, quelques membres de notre équipe furent régulièrement les hôtes du sympathique curé-doyen de Court-Saint-Étienne. L'abbé Freddy Baillien (+) rassemblait aussi bien les catéchistes de première que de deuxième année. Il avait l'art de l'accueil pour tous. Après la réunion, nous profitons de son excellent Porto contenu dans un petit tonneau en bois muni d'un robinet efficace. La dernière fois que je rendis visite aux catéchistes de Court-St-Étienne et leur doyen, j'ai reçu de Freddy un précieux cadeau : le petit tonneau de Porto que j'emportai, plus tard, à Hun, puis à Auvelais où les membres de la chorale de la messe dominicale des jeunes purent profiter de ce délicieux breuvage après leurs répétitions dans une vaste pièce du presbytère. Pierre Bollet, le chef de la chorale, a rempli plusieurs fois le tonneau qui finit pourtant par être longtemps et désespérément vide, jusqu'à ne plus pouvoir contenir du liquide. Triste fin pour un tonneau chargé de souvenirs et si apprécié par de nombreux amis...

Bien sûr, notre ami et collaborateur Jacques Vandebosch réalisait la formation des catéchistes et l'information des prêtres dans le diocèse de Liège.

Le Service diocésain de la catéchèse avait aussi publié en 1976 deux instruments pour préparer les enfants à la première communion : *J'ai faim de toi, Seigneur* et *J'étends les mains*, édités par le CDD. La même année, Georges Dechambre et l'abbé André Kesch, inspecteur principal pour les cours de religion dans les écoles fondamentales ont publié à la Procure un livre destiné aux enseignants de la religion en sixième primaire : *Bâtisseurs de Communauté* qui fut présenté dans *Catécho* de novembre 1976.

Plusieurs fois, *Catécho* a aussi présenté des instruments de catéchèse des jeunes provenant d'autres diocèses que celui de Namur ou de communautés religieuses, comme, par exemple, les productions de Sœur Marie-Philippe, bénédictine à Rixensart. Régulièrement aussi, *Catécho* publiait des recensions de livres qui pouvaient intéresser les catéchistes et les prêtres. En collaboration avec l'abbé Lucien Dupont, inspecteur des cours de religion dans le primaire en province de Luxembourg, Georges Dechambre et moi avons mis au point une bibliographie assez détaillée de livres religieux qui pouvaient intéresser tous les enseignants du cours de religion.

Mais dans *Catécho* les responsables du *Service* n'hésitaient pas à dénoncer des productions qui, à leurs yeux, ne correspondaient pas à un service réel pour les catéchistes. Dans le numéro de décembre 1979, une vive critique était insérée à propos d'une nouvelle collection qui avait l'ambition de présenter la Bible aux enfants, *Dis-moi la Bible*, dont l'auteur G. Durand publiait le premier album aux éditions du Chatelet. Quatre membres du *Service* signaient l'article critique : Georges Dechambre, René Forthomme, Jean-Marie Lange et Germaine Vuidar. En décembre 1978, j'avais eu la franchise d'exprimer tout le mal que je pensais d'un « catéchisme » qui venait de paraître sous le titre de : *Mon petit catéchisme. Dialogue avec un enfant*, aux éditions Desclée De Brouwer. Ce livre se référait pourtant à un penseur chrétien prestigieux, que j'admirais par ailleurs, Jean Guitton³⁶. Manifestement ce livre, comme d'autres du même type était l'expression d'une certaine nostalgie de milieux catholiques conservateurs concernant la catéchèse des enfants. Ainsi, aux éditions Téqui, de nombreux livres « restaurateurs » paraissaient. Nous n'avons pas manqué de les critiquer. Je n'hésite pas à reproduire en entier l'article que j'ai rédigé concernant le catéchisme de Jean Guitton, d'autant plus qu'il exprime les options catéchétiques générales du *Service de la catéchèse*. Cet article fut adressé aux éditions Desclée De Brouwer en deux exemplaires dont l'un était destiné à l'auteur du livre. Je ne reçus pas de réaction à mes sévères critiques.



³⁶ **Jean Guitton** est un philosophe et écrivain français, membre de l'Académie française, né en 1901, mort le 21 mars 1999 à Paris. Ami intime de Mgr Montini, futur pape Paul VI, il est protégé des rigueurs de l'Index. Il est appelé par Jean XXIII à participer comme simple laïc au concile Vatican II.

Dans le numéro de juin 78 de *Catécho*, nous présentions négativement deux catéchismes questions-réponses qui venaient de paraître. Faisons-nous œuvre utile en mettant en garde nos lecteurs vis-à-vis de publications que nous estimons peu intéressantes, voire nuisibles à la mission catéchétique actuelle de l'Eglise ? D'autre part, quelles sont les références qui nous permettent ainsi de juger ces travaux ?

Ce sont des options réfléchies quant à l'action catéchétique qui nous permettent, en toute humilité, de prendre la parole pour juger les « catéchismes ». Ces options pastorales s'appuient sur une théologie de la foi, une réflexion sur les conditions de sa transmission, un effort permanent de conversion au Dieu de Jésus-Christ et une certaine connaissance de l'enfant et de la pédagogie catéchétique. C'est pourquoi, nous pensons que toute recension de manuels catéchétiques est une occasion de réexprimer les options fondamentales du Service de la catéchèse, options qui s'inscrivent largement dans la ligne du Synode 77 consacré à la catéchèse.

Nous ne pouvons pas nous taire lorsque paraît un catéchisme qui nous semble négatif. Nous taire, ce serait laisser croire que cet instrument peut servir la cause de la transmission de la foi, alors que nous pensons réellement que tel n'est pas le cas.

Ce n'est pas avec plaisir que nous prenons ainsi position. Nous préférierions présenter chaque fois des instruments positifs et variés.

Hélas, il va falloir à nouveau « démolir » une parution nouvelle signée d'un nom prestigieux. Jean Guitton que nous admirons beaucoup pour de grandes œuvres antérieures vient de publier *Mon petit catéchisme. Dialogue avec un enfant*, aux éditions Desclée De Brouwer. C'est un petit livre bien pénible à plusieurs points de vue et nous avons peine à devoir le dire ainsi.

Un journal paroissial à grand tirage vient de publier une interview de J. Guitton concernant son catéchisme. Cette publicité donnée à l'ouvrage nous incite plus encore à parler.

*

* *

« *Tout enseignement, même sur un sujet religieux, n'est pas de par lui-même catéchèse ecclésiale.* » Cette affirmation du *Message du Synode 77* (n° 8) s'applique bien à tout livre qui se présente encore comme le centre de l'action catéchétique, à la manière du petit catéchisme ancien qui avait progressivement pris la place du catéchiste vivant relégué au rang de « commentateur ». La remarque du Synode s'applique encore au livre qui reste essentiellement préoccupé de la transmission d'un savoir, sans se poser la question de son efficacité pour l'éveil ou l'affermissement de la foi. La catéchèse est bien, au dire du Synode « *une éducation, par étapes, à la foi, et un approfondissement continu de cette foi* » (n° 1). En conséquence, le livre de Jean Guitton n'est pas instrument de catéchèse ecclésiale, d'autant plus qu'il néglige totalement le rôle de la communauté des croyants dans la transmission de la foi.

Faut-il conclure de tout cela qu'aucun livre ne peut plus être écrit pour aider la catéchèse ? Pas du tout. Mais, tout instrument catéchétique doit être au service de catéchistes qui s'engagent réellement au sein de groupes d'enfants, pour annoncer Jésus-Christ, témoigner de leur foi et permettre l'expression des enfants et le partage des expériences de foi au sein de l'équipe. La relation entre le catéchiste et les catéchisés n'est jamais de l'ordre du rapport « maître-disciple », contrairement à ce qu'affirme Jean Guittou dans son interview.

Mais, dira-t-on, le livre de J. Guittou est un dialogue avec l'enfant. Il donne sans cesse la parole à l'enfant. Oui, l'auteur parle bien de dialogue socratique qui laisse la libre parole au disciple. Mais allons donc ! Le dialogue, bien évidemment, n'est que fiction et même, parler de dialogue ne veut rien dire, puisque c'est toujours l'auteur du livre qui pose les questions et qui donne les réponses, même s'il les attribue, en imagination, à un enfant.

*
* *

Les remarques que nous venons de formuler sur le nouveau « petit catéchisme » sont inspirées par une conception de *l'action catéchétique*.

Mais les reproches les plus graves vis-à-vis du livre de J. Guittou seront faits au nom de la défense du message chrétien lui-même ou, si l'on veut, *du contenu de la catéchèse*.

J. Guittou a pour ambition « *de ne jamais diminuer la vérité religieuse intégrale : le catholicisme d'hier et de toujours* ». Que veulent donc dire les chrétiens qui utilisent volontiers les expressions « *catholicisme de toujours* », « *foi de toujours* » ? En tout cas, quand on lit J. Guittou, on est convaincu qu'il s'agit d'un certain système de présentation de la foi chrétienne, inséparable d'un certain vocabulaire. L'un et l'autre se sont coulés et figés dans les petits catéchismes classiques qui ont fleuri chez nous pendant quatre siècles. Quatre siècles ! C'est évidemment beaucoup de temps, et cela suffit largement pour donner aux représentations religieuses et au vocabulaire des petits catéchismes un caractère sacré, intouchable et éternel.

J. Guittou écrit : « *Entre le catéchisme d'il y a vingt ans et certains catéchismes qui sont proposés de nos jours en France, on voit d'étranges différences : on a l'impression d'avoir changé de foi.* » Ayons le courage de reconnaître que l'impression n'est pas fautive si par « *changer de foi* » on entend « *changer la manière traditionnelle des catéchismes d'exprimer la foi* ». Mais qu'est-ce qui nous dit qu'il n'y a pas progrès dans ces « *changements* » ? Qui oserait prétendre que le plan et les formules des anciens petits catéchismes n'ont pas provoqué bien des distorsions dans les représentations religieuses de certains croyants ? Une certaine manière de présenter le contenu de la foi chrétienne peut être très orthodoxe – dans le sens où elle ne nie ou ne tait aucun grand dogme défini – mais n'être pas pour autant fidèle à l'évangile intégral et, finalement, fidèle à l'essentiel du message chrétien. Certains chrétiens continuent à croire que la fidélité à la Tradition consiste en un attachement, sans critique, à des formules catéchétiques qui sont pourtant parfois très sujettes à caution.

Nous croyons que plusieurs décades d'études de la bible et de recherches théologiques ont permis de reformuler le contenu de la foi et de corriger certains aspects d'une formulation antérieure, dans le sens d'une plus grande fidélité à Jésus-Christ qui, comme l'affirme le Synode 77, est « *au cœur du message* » (n° 7). Jésus-Christ n'est pas au cœur du livre de Jean Guittou. Bien sûr, le catéchisme parle de Jésus, mais il en parle relativement peu. Jésus n'est pas réellement présenté comme le fondement de notre foi, comme la seule référence pour notre connaissance de Dieu. Les premières pages du livre sont plus « *théistes* » que chrétiennes et son plan (que Jean Guittou prétend « *indifférent* ») met plus en valeur le Dieu des philosophes que celui de Jésus-Christ, souligne indûment des « *règles de vie* » coupées de toute invitation adressée à l'homme de la part de Dieu

dans un contexte d'Alliance. Les « *grands mystères de la foi* » sont autant de « *grandes vérités* » juxtaposées qu'il faut tenir ensemble sans qu'elles soient reliées entre elles.

On est loin du grand Credo de la tradition. Car, comme l'écrit Mgr Huyghe, « *un Symbole n'est pas un catalogue froid de « vérités » alignées, même si un soupçon de logique et de respect de la chronologie donnent à un esprit occidental l'impression de respecter la vie. Le Symbole parle de personnes vivantes et d'événements d'importance vitale. Ces événements ne peuvent être compris qu'à l'intérieur d'une histoire, et dans une atmosphère de contemplation et de louange* »³⁷ Pour cela, même le « *dialogue socratique* » ne suffit pas !

*

* *

La deuxième ambition de l'auteur est d'exprimer les « *vérités anciennes et éternelles dans un langage moderne, intelligible même par un enfant* ». Disons-le tout de suite : le langage de la foi n'est pas « moderne » parce que l'on parle de cosmonautes ou d'œcuménisme...

Quant à la « *langue intelligible à un enfant* », elle amène l'auteur à bien des distorsions, des comparaisons scabreuses, voire des affirmations scandaleuses. Les exemples fourmillent, hélas. Relevons-en seulement quelques-uns.

À la question « *Que veux-tu dire en disant que Dieu est tout-puissant ?* » suffit-il de répondre à l'enfant : « *Je veux dire que Dieu peut tout ce qu'il veut sans avoir à faire d'efforts.* » (p. 13) Si cette réponse est estimée suffisante, quelles objections et quelles révoltes ne prépare-t-on pas dans le cœur d'un adolescent ?

Que d'interrogations pour plus tard (ou pour aujourd'hui) va susciter la définition simpliste de l'inspiration de la Bible : « *Dieu n'a pas écrit, mais il a fait écrire en soufflant*³⁸ *aux apôtres et aux prophètes ce qu'il voulait nous faire savoir* » (p. 19) !

Les scientifiques d'aujourd'hui ne vont-ils pas bondir en apprenant que la science affirme « *que notre corps vient par évolution à partir du corps des singes, mais que l'esprit en nous n'est pas produit par l'évolution* » (p. 20) ?

Quelle image dangereuse hantera l'imagination de l'enfant quand il apprendra, qu'à l'ascension, Jésus « *s'éleva au ciel comme une fusée* » (p. 25) !

Peut-on justifier certaines manières de parler, même sous prétexte d'adaptation aux enfants ? Peut-on, par exemple, affirmer que « *Jésus-Christ ne quitte pas le ciel pour venir dans les hosties. Il est à la fois au ciel et sous chacune des hosties* » (p. 29) ?

« *Savoir est plus beau que voir. Mais croire est plus beau que savoir* », écrit J. Guitton (p. 44) pour préparer certaines distinctions. Affirmations dangereuses cependant ! La vision (béatifique) n'est-elle pas l'espérance des chrétiens ?

Est-ce bien respecter l'histoire, est-ce bien lire les évangiles que d'écrire : « *le peuple juif, lorsque Jésus s'est manifesté comme étant Dieu, l'a pris pour un menteur et pour un fou et l'a fait mourir sur la croix* » (p. 57) ?

³⁷ Dans, *Des évêques disent la foi de l'Eglise*, Cerf, 1978, p. 214

³⁸ * C'est nous qui soulignons certains passages du catéchisme de J. Guitton.

Qui « corrigera » un jour les approximations dans la tête d'un enfant qui aura entendu affirmer : le « *prophète Isaïe, qui vivait cinq cents ans avant Jésus... voyait d'avance ce qui allait arriver* » (p. 65) ?

J. Guitton ne veut sûrement pas « réduire » le message chrétien. Cependant, échappe-t-il à cette réduction quand il parle de la rédemption et qu'il écrit pour faire comprendre le rôle de Jésus : « *Je vais prendre ici une comparaison : j'imagine des oiseaux qui veulent monter vers le ciel. Mais entre la terre et le ciel je vois un filet semblable aux filets qu'ont les pêcheurs pour prendre le poisson : ce filet est si serré que les oiseaux ne peuvent pas le traverser et qu'ils retombent à terre. J'aperçois un oiseau plus courageux, plus fort que les autres et qui passe à travers le filet, mais au prix de son sang, il est blessé. Alors tous les autres oiseaux passent par le trou qu'il a fait et ils montent vers le ciel avec lui* » (p. 67). Vous avez compris la parabole ? Non ? L'auteur vous l'explique : « *Cette image représente ce que les chrétiens croient au sujet de Jésus. Ils pensent qu'à cause de la faute originelle d'Adam et de toutes leurs fautes, ils sont incapables de monter vers la lumière totale. Mais Jésus, qui est à la fois homme et Dieu (N.D.L.R. l'oiseau plus courageux et plus fort), se sacrifie. Il verse son sang, il meurt, il passe au-delà du filet, il transperce le filet, et tous les autres peuvent monter vers la lumière à sa suite* » (p. 68).

Voulez-vous un autre exemple de « réduction inconsciente » justifiée par le souci de faire comprendre ? Jean Guitton parle de l'Eglise. « *L'Église, écrit-il, est la société formée par les amis de Jésus. Ils pratiquent une règle. Ils s'engagent dans cette société par un acte qu'on appelle baptême. Ils tiennent une réunion publique chaque semaine, où ils prient ensemble, où ils s'unissent, où ils communient. C'est la messe, ou l'Eucharistie. Quand l'un d'entre eux a fait une faute grave contre la règle, il est exclu de la société, comme on exclut un membre dans une équipe de rugby. S'il regrette sa faute et qu'il veuille rentrer dans la société, on lui pardonne : on appelle cela la pénitence* » (p. 79). Dans ce pénible tableau, il ne manque qu'une chose : la carte de membre !

L'enfant demande-t-il la distinction entre « péchés mortels » et « péchés véniels » ? L'auteur possède dans son sac une comparaison pour faire comprendre : « *Les péchés ressemblent à des maladies. Il y a des maladies toutes petites, comme un rhume. Il y a des maladies plus graves, comme la coqueluche. Il y a des maladies qui font craindre la mort* » (p. 92).

En voilà plus qu'assez, n'est-ce pas ? Pourtant, on pourrait en ajouter encore. Que dire, par exemple, de l'image globale de Dieu qui se dégage de l'ensemble du catéchisme de J. Guitton ? Que penser de la présentation de la « communion » (p. 27-31) séparée de la présentation de l'Eucharistie (p. 88-90) dont J. Guitton réussit à parler *sans la moindre allusion* à Jésus ressuscité ? C'est une gageure fameuse provoquée par une obsession (ici, plutôt macabre) de la présentation de la messe comme sacrifice et immolation.

Tout ce long chapitre consacré au « contenu » du petit catéchisme nous renforce dans des options fermes en catéchèse. La première consiste en la volonté de ne jamais tenir un langage que les enfants seront amenés à rejeter plus tard, et, en conséquence, de procéder par « progressivité » en catéchèse de l'enfance. On ne peut pas tout dire à n'importe quel âge. Le Synode ne parle-t-il pas d'une éducation à la foi « par étapes » (n° 1) ? Redisons aussi notre attachement à une catéchèse réellement biblique et dont le Christ vivant est réellement le centre.

Heureusement qu'il y a quelques notes d'humour dans le catéchisme de Guitton ! Elles se trouvent toujours dans la bouche de l'enfant. Celui-ci, après une longue explication de l'auteur, s'exclame : « *J'accepte ce que vous venez de me dire, mais je ne le comprends pas* » (p. 88). Jean Guitton vient de faire allusion au jugement dernier et l'enfant s'écrie : « *Ce que vous me dites là me fait peur, et vous ne devriez pas faire peur à un enfant !* » (p. 104)

Il n'est qu'un seul domaine où l'auteur n'a pas fait un effort d'adaptation : celui des formules de prière. Il propose sereinement à l'enfant les prières qu'il a apprises, dit-il, « *lorsque j'avais ton âge* » (p. 30). Il n'y change aucune virgule. Il y a conservé le vouvoiement (p. 31, p. 114-115). Hélas, Monsieur Guitton. Hélas ! R.F.

En France, la parution de catéchismes, tel celui dont nous venons de parler s'explique dans le contexte historique et religieux d'après la guerre 40-45. Deux crises dans le domaine de la catéchèse ont bouleversé l'Église française et les croyants. Elles ont, bien sûr, eu quelques répercussions en Belgique francophone, mais heureusement sans gravité. Cependant, il est intéressant de considérer ces deux crises françaises pour comprendre les enjeux du travail catéchétique moderne. Les lecteurs intéressés par le détail de l'évocation des deux crises de la catéchèse française peuvent aller lire l'**Annexe 2** aux pages 130-135.

L'évocation des « crises de la catéchèse » en France et le récit des options catéchétiques récentes en Belgique nous permettent de percevoir les raisons de l'abandon progressif du traditionnel « petit catéchisme » qui a rendu d'éminents services pendant plusieurs siècles mais qui ne peut plus grand-chose pour transmettre la foi dans un univers sécularisé. Mais, dans le monde divers, important et influent des catholiques conservateurs, on n'hésite pas à affirmer que l'abandon du « petit catéchisme » est une des causes importantes de la déchristianisation de nos pays occidentaux. Sans cesse, la tentative de recréer de nouveaux « catéchismes » renaît. Chez nous, en Belgique, en 1977, l'évêque de Gand, Mgr Leonce Albert Van Peteghem fait réaliser et éditer un petit catéchisme qui porte de titre de « *Ik geloof* ». Il sera traduit en français l'année suivante sous le titre de « *Je crois* ». Il est indiqué que ce livret contient les « *principaux éléments du message chrétien* » et qu'il est « *à l'usage des enfants, des parents et des catéchistes, en conformité avec le Directoire Général de la Catéchèse publié à Rome le 11 avril 1971* ». Aujourd'hui encore, dans des bulletins publiés souvent sur Internet, des voix conservatrices expriment la nostalgie du « petit catéchisme »³⁹.



Catéchisme du diocèse de Gand (1977)...



sa traduction française (1978)

³⁹ Voir, par exemple, un article intitulé « *Rendez-nous le petit catéchisme !* », sous la plume de Jean Madiran et publié sur le « *Forum catholique* » et accessible en cliquant sur :

<http://belgicatho.hautetfort.com/archive/2013/02/07/rendez-nous-le-petit-catechisme.html>

En Belgique, nous n'avons pas connu d'âpres et constantes controverses concernant la catéchèse. Cependant, nous avons connu une importante controverse à propos de l'enseignement du cours de religion dans le secondaire. Les programmes approuvés par les évêques francophones promouvaient la catéchèse dite « existentielle ». Les opposants à ces programmes parlaient de catéchèse « culturelle ». C'était le cas des deux frères prêtres Jean et André Léonard, comme l'explique un article que j'ai publié dans le numéro de *Catécho* de novembre-décembre 1984 que je reproduis ci-après.

À propos du cours de religion dans l'enseignement secondaire

Dans *Catécho* de novembre-décembre 1984

Que d'encre a coulé à propos de ce cours de religion !

En 1972, la commission catéchétique pour l'enseignement secondaire publiait deux *Programmes de catéchèse* (l'un pour l'enseignement moyen et technique, l'autre destiné au degré d'accueil et aux classes professionnelles). À travers ces nouveaux programmes, l'épiscopat francophone de Belgique qui les cautionne reconnaît l'intérêt de la démarche dite **existentielle** dans le cours de religion.

Dix ans plus tard, la même commission publie une seconde édition **entièrement renouvelée** dans un fascicule intitulé : *Cours de religion catholique. Programme pour les classes de l'enseignement secondaire de transition, technique de qualification et professionnel* (Bruxelles, Licap, 1982).

Notre intention n'est pas d'évoquer ici le succès et les perspectives ouvertes par la démarche existentielle de ce programme, ni non plus de parler des lenteurs et des difficultés dans son application. Sachons que de nombreuses controverses sont nées à propos et autour de toutes ces questions. Elles furent même alimentées par la presse, notamment par **La Libre Belgique** dans son courrier des lecteurs. Notre propos n'est pas de retracer les méandres de ces controverses. Nous voudrions seulement en signaler quelques aspects majeurs récents.

Dès 1978, Jean Léonard, alors inspecteur de religion dans le secondaire, publiait un livre intitulé : *Pour une catéchèse scolaire* (éd. Lethielleux, coll. Le Sycomore). Les fondements mêmes du nouveau programme y étaient sévèrement critiqués. L'auteur y proposait une « catéchèse à contenu objectif ». En 1983, André Léonard publiait, lui, une série de trois articles dans *La Libre Belgique*. Ils concernent tous l'enseignement religieux à l'école, et, plus particulièrement le Programme du secondaire. En voici les titres et les dates de parution : *Un malaise à bien situer* (14 février), *Pour une catéchèse « culturelle »* (14 mars), *Oser transmettre la foi* (11 avril). Ces articles, légèrement modifiés, ont paru dans la livraison de juin 83 de la revue *Résurrection*. En gros, l'auteur attribue le « malaise » concernant le cours de religion aux lacunes du programme qui opte pour la démarche existentielle. Il propose lui-même une catéchèse « culturelle » qu'il souhaite bientôt encouragée par un nouveau programme.

Et voici que Maurice Simon, professeur à l'U.C.L., publie une plaquette intitulée : *Catéchèse « existentielle » ou catéchèse « culturelle » ?* (Publications de la Faculté de théologie, Louvain-la-Neuve, 1984). L'auteur s'attache à présenter, successivement et en détail, les trois articles d'A. Léonard. Il y ajoute, bien entendu, ses critiques et réflexions personnelles. Ainsi faisant, il situe bien le programme du cours de religion dans le vaste cadre du

mouvement catéchétique contemporain et dans la perspective des documents officiels les plus récents dans l'Église. Il justifie aussi les options et la structuration de ce programme. Pour l'auteur, ceux qui critiquent la démarche existentielle de la catéchèse actuelle la comprennent mal, lui attribuent injustement certaines conséquences négatives graves, et, de toute manière, simplifient indûment la présentation du programme.

Toutes ces controverses seraient-elles affaire de spécialistes, de catéchètes, de théologiens ? Nous ne le pensons pas puisque un de ses volets s'étale dans un journal quotidien. Elle concerne, bien sûr, par priorité, tous les professeurs de religion dans l'enseignement secondaire. Elle les invite, finalement, à l'honnêteté intellectuelle qui les encourage à lire attentivement le Programme du cours de religion catholique et son *Introduction générale*, même s'ils sont peu disposés à suivre, dans le détail, le dédale des controverses.

Maurice Simon le suggère : certaines insuffisances du cours de religion à l'école sont peut-être à mettre au compte d'une mauvaise application.

Mais, en définitive, peut-on résumer l'enjeu des controverses ? Maurice Simon me fournit lui-même quelques lignes pour le faire.

Le premier passage que je vais citer exprime bien la nouveauté (en 1972 !) et le sens du programme dont il est question ici. « *Depuis plus de dix ans, écrit-il, les évêques des diocèses francophones de Belgique ont donné des directives à tous ceux qui sont en charge du cours de religion à l'école. Tant pour les classes de l'enseignement primaire que pour celles de l'enseignement secondaire, ils ont approuvé un programme dont la conception est profondément modifiée par rapport à celle des programmes d'autrefois. Jusqu'il y a peu, un programme de religion indiquait comment répartir la matière, c'est-à-dire le dogme et les vérités de la foi, la morale, les sacrements et la prière, au cours du cycle primaire et au cours des six années du secondaire ; il précisait quand on devait étudier l'histoire sainte, le cycle liturgique, les questions d'apologétique, etc. Maintenant l'attention se porte non plus presque exclusivement sur la « matière » ; elle se tourne davantage sur le mode d'approche possible et bénéfique à la doctrine chrétienne, sur les conditions que doit respecter une présentation de la Bonne Nouvelle de Jésus-Christ aux jeunes d'aujourd'hui. Les auteurs des nouveaux programmes de 1968-1975 pour le primaire et 1972-1982 pour le secondaire sont convaincus qu'accéder à la foi ne consiste pas à accepter purement et simplement des affirmations doctrinales ; ils estiment que le cours de religion doit permettre aux élèves de s'ouvrir à l'accueil d'une espérance parce qu'ils ont pu pressentir la présence d'un Dieu sauveur. À leurs yeux, le cours a pour objectif de dévoiler progressivement les divers aspects du mystère chrétien, en fonction des étapes de la croissance des élèves. Le programme, dès lors, est construit et articulé non en fonction de la matière à enseigner, mais en fonction des étapes de la vie des élèves ; la démarche qu'il met en œuvre et qu'il propose aux enseignants est appelée « existentielle » parce qu'elle se donne comme objectifs de projeter sur la vie des jeunes, sur leur existence qui est prise au sérieux, la lumière de l'Évangile et d'en dévoiler ainsi la signification pour les chrétiens.* » (M. Simon, *op. cit.*, pp. 6-7)

Un second passage du livret de M. Simon explicite judicieusement les questions que l'on peut légitimement se poser face aux options fondamentales du programme : « *Que penser de ce changement d'optique ? Les jeunes générations ne risquent-elles pas de devenir ignorantes des réalités de la foi chrétienne ? Ne sommes-nous pas en train de lâcher la proie pour l'ombre ? Ne faut-il pas renoncer à cette catéchèse scolaire dite « existentielle » et s'engager plutôt dans la voie d'une catéchèse dite « culturelle », soucieuse de l'aspect*

culturel de la foi chrétienne, qui semblerait davantage convenir à des élèves se situant différemment par rapport à l'adhésion de foi ? La question est d'importance et mérite que nous lui apportions la plus grande attention. » (M. Simon, op. cit., p. 7)

La brochure de M. Simon clarifie bien ces questions et leur apporte des réponses intéressantes.

R. F

1977 : une année catéchétique...

L'année 1977 fut marquée, pour moi, par deux événements catéchétiques. Le plus important, universel celui-là, fut le Synode des évêques qui se tint à Rome, du 30 septembre au 29 octobre 1977. Il était consacré à la catéchèse. Le second événement, plus modeste, s'est déroulé dans le diocèse de Namur autour d'une session des doyens à Orval, du 6 au 10 juin, consacrée, elle aussi, à la catéchèse.

La session des doyens consacrée à la catéchèse

Depuis trois ans, les curés-doyens du diocèse de Namur, les deux évêques, et les membres du conseil épiscopal vivaient, chaque année, dans l'abbaye trappiste à Orval, une session consacrée à un thème pastoral et théologique. Des « experts » y intervenaient pour apporter un éclairage en fonction de leurs compétences et de leurs expériences. Les participants avaient l'occasion de partager en petits groupes sur les sujets abordés. Des mises en commun clôturaient ces échanges. Un temps était réservé à des communications de l'évêque ou de ses collaborateurs immédiats et à un dialogue entre les membres de l'assemblée. Des synthèses des échanges et des diverses interventions étaient réalisées et présentées devant tous, avant d'être tapées à la machine et reproduites au bénéfice des participants. Deux années de suite, sans être doyen encore, ni membre du conseil épiscopal, je participai à ces sessions d'Orval. On avait remarqué que mon cerveau fonctionnait assez bien pour réaliser des synthèses d'un exposé ou d'un échange. C'était pour exercer ce petit charisme au service des doyens que j'étais invité aux sessions. Je réalisais ce travail de synthèse en collaboration avec l'abbé Paul Malherbe, vicaire épiscopal. Le séjour à Orval nous permettait aussi, bien sûr, de participer à la vie de prière et à la liturgie des moines dont nous apprécions l'accueil. Je garde d'excellents souvenirs des contacts entretenus aux cours des sessions auxquelles j'ai participé.

Pour la session de juin 1977, on avait prévu le thème de la catéchèse des adultes. Sous la présidence de Mgr Musty, évêque auxiliaire, un groupe de préparation fut constitué assez tôt. Il réunissait des membres du *Service diocésain de la catéchèse*, des inspecteurs de religion dans les écoles fondamentales et secondaires et de l'un ou l'autre aumônier de mouvements d'action catholique. En vue d'amorcer les échanges dans ce groupe et de tracer des pistes pour la préparation de la session, je fus chargé d'effectuer un exposé général sur la problématique actuelle de la catéchèse. Je donnais un cours sur ce sujet aux séminaristes. Je me suis donc inspiré de ce cours pour rédiger un exposé intitulé : « *Sens et objectifs de la catéchèse aujourd'hui* ». Mon intervention eut lieu au début de la deuxième rencontre de l'équipe, avant qu'on aborde des propositions pratiques pour l'élaboration du programme de la session 1977 des doyens. Je distribuai le texte de mon exposé aux membres de l'équipe.

Mon exposé ⁴⁰ présentait d'abord une définition très large de la catéchèse, avant de préciser que les lieux où s'exerce la catéchèse sont nombreux, au-delà des lieux classiques du catéchisme paroissial des enfants et des cours de religion dans les écoles. Ensuite, j'essayais de préciser le sens de la catéchèse d'aujourd'hui qui rejoint d'ailleurs le sens de la catéchèse de toujours. Ce sens se dessinait en commentant les éléments de la définition de la catéchèse : action d'Église, de la communauté-Église incarnée dans de multiples communautés, en vue de transmettre aux hommes la révélation du Salut en Jésus-Christ, afin de rendre possible l'accès à la foi. Enfin, je précisais longuement les objectifs de la catéchèse d'aujourd'hui déterminés par la conception que l'on a de la foi, la conception que l'on a de l'Église et par la « culture » des catéchisés. La réflexion montrait combien la disparition d'une société de chrétienté et des progrès théologiques imposaient à la catéchèse de modifier partiellement ses objectifs et de les préciser.

Quelques jours après cette deuxième réunion de l'équipe préparant la session d'Orval, je reçus la visite du père jésuite Georges Chantraine ⁴¹. Il était en possession du texte de mon récent exposé sur la catéchèse. L'abbé Jean Léonard, inspecteur de religion, lui avait communiqué ce texte qu'il n'appréciait pas particulièrement. Le père Chantraine était en délégation, afin de me persuader de changer fondamentalement certaines perspectives de mon texte.

Manifestement, les conclusions que je tirais des évolutions de la société occidentale et des progrès théologiques concernant la foi et l'Église, notamment, ne plaisaient pas au savant théologien jésuite, pas plus qu'à Jean Léonard, frère et parrain d'André. Persuadé que ma thèse concernant le sens et les objectifs de la catéchèse était fondée, je ne cédaï en rien aux propositions de correction que me faisait le père Chantraine. Le texte que j'avais présenté devant l'équipe chargée de la préparation de la session des doyens fut présenté tel quel en inauguration de la session le 6 juin 1977 à Orval. Il fut reproduit dans une brochure contenant les textes des exposés des divers intervenants : de Mgr Mathen, d'abord, dans son allocution d'ouverture de la session, ensuite, de René Forthomme, de Jean Meunier qui parle de la catéchèse des adultes d'après les rapports des visites décanales 1977, des inspecteurs des cours de religion dans l'enseignement secondaire, Lucien Dupont, Raoul Deprit et Jean Léonard, de José Reding qui s'interroge sur le Dieu à annoncer, de l'abbé Verpoorten qui décrit ce qui se passe concernant la catéchèse en milieu rural, de l'abbé Roger Gosseries dans un exposé intitulé « *Annoncer Dieu à des hommes concrets* », de l'abbé André Monnom qui témoigne de son expérience des adultes dans des mouvements d'action catholique, *ACI* et *Vie féminine* particulièrement, du père Jean-Pierre Bagot ⁴², spécialiste français de la catéchèse qui réfléchit à la question du « *Comment dire Dieu ?* », de l'abbé Thony Dhanis et de Yves

⁴⁰ Le texte intégral de mon exposé se trouve dans l'annexe 3, aux pages 135-143.

⁴¹ Le Père Georges Chantraine, s.j. (1931-2010), professeur de théologie dogmatique et d'histoire de l'Église à la faculté jésuite de théologie de Bruxelles de 1968 à 1992. Il a participé à la sortie de la revue internationale "*Communio*". Nous sommes dans les années qui suivent Vatican II et des personnalités comme Joseph Ratzinger ou encore Karol Wojtyła (pour ne citer que ces deux-là) se mobilisent pour cette revue. Elle verra finalement le jour en 1974. Mgr Léonard, évêque de Namur devenu archevêque de Malines-Bruxelles a fait partie de ses responsables. Le Père Chantraine était encore vice-président de l'*Association internationale cardinal Henri de Lubac* et co-directeur de l'édition de ses œuvres complètes. Il a toujours été proche de Henri de Lubac, théologien jésuite français. Henri de Lubac avait une telle confiance et une telle amitié pour le Père Chantraine qu'il lui confia tous ses papiers et documents avec une double mission: le classement de l'ensemble et la diffusion.

⁴² Le Père Jean-Pierre Bagot (1927-) est prêtre du diocèse de Rennes mais souvent détaché dans d'autres diocèses. Longtemps engagé dans la formation des jeunes, il fut aumônier national dans le scoutisme. Sa recherche a porté pour une large part sur les questions relatives à la pédagogie de la foi. Il a par ailleurs enseigné la théologie, notamment en Allemagne. Outre son œuvre personnelle, il a réalisé l'important travail de traduction des œuvres d'Eugen Drewermann.

Dantinne sur l'expression et la vie de foi en mouvement ouvrier, enfin du chanoine Marcel Didier qui nous parla des « dits » de Jésus... La brochure comprenait aussi les synthèses des échanges en groupes des participants. Ainsi, étaient constitués ce que l'on peut appeler « *les actes d'Orval 1977* ». Pour moi, le destin réservé au texte de ma conférence me confortera dans le bien-fondé de ma résistance à toute pression exercée sur moi pour que je transforme ma pensée.



Père G. Chantraine

Le synode des évêques à Rome en 1977 : la catéchèse

Dans la foulée du Concile Vatican II, le pape Paul VI souhaitait créer une institution nouvelle qui manifeste la collégialité de l'autorité dans l'Église. C'est pourquoi, dès avant la fin de ce Concile, le 15 septembre 1965, il annonce l'institution permanente du *Synode des Évêques*. Il s'agit d'une assemblée périodique d'évêques représentant les épiscopats du monde entier réunis avec les responsables des organismes de la Curie romaine. Le synode n'a qu'un rôle consultatif. Avant chaque synode, le pape, après consultations diverses, propose un thème choisi dans les grands sujets qui concernent la vie de l'Église universelle. Les évêques représentant le monde entier dans la diversité de ses continents apportent leurs expériences, leurs réflexions, leurs options sur le problème évoqué. En carrefours, ils réfléchissent à partir de l'information accumulée lors des premières assemblées synodales. En assemblée générale, d'une manière ou d'une autre, les évêques formuleront des propositions qu'ils soumettront au pape qui pourra s'en inspirer pour la publication d'un document sur le thème évoqué ou prendre une décision pastorale qui s'indique. Les premiers temps, les synodes furent convoqués tous les trois ans. Actuellement, des synodes extraordinaires sont convoqués de temps en temps.

Un synode était prévu pour l'automne 1977 et son thème annoncé était ainsi intitulé « *La catéchèse en notre temps, avec référence particulière à la catéchèse des enfants et des jeunes* ». En 1976, un document préparatoire de travail fut adressé à toutes les Conférences épiscopales du monde. J'en ai retrouvé un exemplaire dans un dossier dont je ne me souvenais plus et qui concerne le travail de la *Commission interdiocésaine de pastorale catéchétique (C.I.P.C.)*. Cette commission, que j'ai déjà évoquée plus haut, rassemblait des personnes de la Belgique francophone particulièrement engagées dans le domaine de la catéchèse : responsables diocésains des Services de la catéchèse, religieux ou religieuses animant des centres catéchétiques, des inspecteurs de religion. Comme l'indique l'intitulé d'un document de quinze pages et une annexe de deux pages, la *Commission* s'attela à la « *Préparation au Synode des Évêques 1977 sur la Catéchèse en notre temps avec référence particulière à la catéchèse des enfants et des jeunes* ». Outre les réflexions et options des membres de la *Commission*, le document intègre des prises de position d'un congrès qui s'est tenu à Rome en octobre 1975, réunissant treize évêques et quinze directeurs de centres catéchétiques nationaux.

Ce document et d'autres furent remis au Cardinal Suenens le 13 septembre 1977. En effet, celui-ci, en tant que délégué des évêques belges, devait participer au prochain synode consacré à la catéchèse. C'est ainsi qu'il réunit, à cette date, de nombreuses personnes qui pouvaient le conseiller et apporter des éclairages, voire des propositions pour le synode. Il avait invité à l'archevêché de Malines les membres de la *C.I.P.C.* dont l'évêque auxiliaire de

Tournai Mgr Samain, mais aussi d'autres personnes comme une représentante de la paroisse universitaire de Louvain Anne De Raymaker, l'aumônier du Conseil de la jeunesse catholique Jacques Valéry, un aumônier de mouvements ouvriers chrétiens et quelques théologiens comme Armand Baudoin de Liège, Jean Palsterman et Robert Waelkens de Louvain, ainsi que des représentants des religieux et religieuses de Belgique. René Cattoir du vicariat militaire et responsable du *Centre national des vocations* était aussi présent à la rencontre. Le Cardinal écouta attentivement tous les intervenants qui s'exprimèrent dans un tour de table. Certains, comme moi-même, lui remirent un document. Je lui remis les « actes » de la récente session des doyens à Orval dont j'ai parlé plus haut.

Le Synode des évêques consacré à la catéchèse se tint à Rome du 30 septembre au 29 octobre 1977. Comme en attestent de nombreuses coupures de presse contenues dans le dossier récemment retrouvé, j'ai attentivement et régulièrement suivi le déroulement du Synode, les interventions des évêques, les propositions remises au pape et formulées au terme des carrefours linguistiques, le *Message* adressé par les évêques du Synode *au Peuple de Dieu*. J'ai pu consulter les journaux *La Croix* et *La Cité*⁴³ qui apportèrent une abondante documentation. Les journaux *La Libre Belgique*, *Le Soir* et *Vers l'Avenir* tenaient aussi leurs lecteurs au courant du développement du Synode. *Vers l'Avenir* avait délégué son excellent journaliste religieux, André Dejardin⁴⁴ comme « envoyé spécial ».



Assemblée du synode consacré à l'évangélisation en 2012 . Les évêques prient avec le pape Benoît XVI.

À son retour du Synode, le 3 novembre 1977, le Cardinal Suenens a accordé une conférence de presse « *devant de très nombreux journalistes* », indique un des journaux qui publièrent un

⁴³ La parution, le 1er octobre 1950, du premier numéro de *La Cité* constitue un événement dans la presse belge. Destinée par ses fondateurs aux "travailleurs chrétiens", *La Cité* est fondée sur la conviction que l'information libre. C'est pourquoi le journal s'engage contre l'injustice sous toutes ses formes, la misère, l'inculture, ou encore pour le droit des hommes, des femmes et des peuples à vivre dans l'égalité, la dignité et la paix. Cela ne lui suffira pas pour gagner son autre combat permanent : celui de sa survie. Le journal cesse de paraître comme quotidien le 31 décembre 1987, malgré une extraordinaire rage de vivre de son équipe rédactionnelle.

⁴⁴ Né à Felenne (Beauraing) en 1924, André Dejardin avait, comme on dit, une belle plume. Talentueux, il a intégré à l'âge de 20 ans le monde des journalistes. Pour le journal *Vers l'Avenir*, il s'est notamment penché sur la politique étrangère. Quotidiennement, il rédigeait des papiers traitant de la société. Bien balancés, ces billets étaient appréciés. Il suivait aussi l'actualité religieuse avec attention et efficacité. Plusieurs fois, j'ai eu l'occasion de le rencontrer, même chez lui à Namur, et de faire appel à sa collaboration. Ouvert au monde, André Dujardin a été actif dans le monde du livre, il en écrivit plusieurs et créa les éditions du « Soleil Levant ». Il est décédé en 1993.

article consacré aux impressions du Cardinal sur le Synode. Il a d'abord rappelé le rôle d'un synode et brièvement commenté les aspects positifs ou négatifs de cette assemblée et présenté les propositions émises par le groupe de travail francophone dont il faisait partie. Et, permettez-moi de le signaler en toute humilité, le Cardinal a cité mon nom au cours de sa conférence de presse. Dans le journal *La Cité* du 4 novembre 1977, le journaliste Pierre Wilvers rapporte : « *Parlant de l'information qu'il avait apportée de Belgique au synode, le cardinal Suenens souligne que ce qui a fait le plus d'impression parmi les membres de son carrefour, c'est le document sur la catéchèse des adultes qui est sorti de la rencontre d'Orval et notamment la contribution de l'abbé Forthomme.* » Dans *Vers l'Avenir* et *L'Avenir du Luxembourg* datés des 1 et 2 novembre 1977, André Dejardin, envoyé spécial à Rome publie une interview de Mgr Suenens qu'il a réalisée juste à la fin du Synode. Au terme de son intervention, le Cardinal déclare : « *Et, pour finir, j'ajoute, puisque vous venez de Namur, que les actes de la Session d'Orval 1977 m'ont beaucoup servi, comme ils ont été appréciés par tous les évêques de notre groupe de travail. En particulier, l'exposé de l'abbé Forthomme sur la catéchèse, dont sa définition que nous avons reprise en la perfectionnant encore.* » Un peu plus tard, en date du 1 décembre 1977, dans les journaux de *L'Avenir*, André Dejardin publiait une information sur le Synode et une interview de moi où j'exprimais mon sentiment sur cette assemblée importante pour la catéchèse. Je me permets de reproduire l'article en entier.

Dans Vers l'Avenir du 1 décembre 1977

L'abbé Forthomme nous dit

CE QU'IL FAUT RETENIR DU SYNODE SUR LA CATÉCHÈSE

Un Namurois a participé au Synode des évêques, qui s'est terminé le 29 octobre. Il y a participé sans même quitter Namur. Il s'agit de l'abbé Forthomme, professeur au Grand Séminaire et responsable du Centre catéchétique diocésain. Il fut, en effet, présent au Synode par « l'intermédiaire » du Cardinal Suenens qui, parmi d'autres instruments de référence, se servait de la farde de la session d'Orval 1977, farde qui s'ouvrait par un exposé de l'abbé Forthomme sur « *Sens et objectifs de la catéchèse d'aujourd'hui* », exposé qui lui-même s'ouvrait par une belle définition de la catéchèse : « *Action par laquelle la communauté-Église transmet la révélation du Salut à ses nouveaux membres et fait grandir tous les croyants dans la foi pour se construire elle-même et s'ouvrir au Royaume* ».

Voilà pourquoi nous nous sommes adressés à l'abbé Forthomme pour lui demander ce que le commun des croyants, tous ceux-là qui ne sont pas théologiens ou spécialistes de la catéchèse, tous ceux-là qui ont essayé de suivre les travaux du Synode dans les informations de Presse et ressentent, malgré leur bonne volonté, l'impression de rester sur leur faim, tous ceux-là qui nourrissent le sentiment de ne pas voir très clair dans cette affaire, pour lui demander donc ce que tous ceux-là, vous et moi, devons, en fin de compte, retenir de ce Synode sur la catéchèse.

- Il est peut-être normal que tant de gens restent sur leur faim, *constate l'abbé Forthomme*. On pourrait, en effet, dire que le Synode n'est pas terminé. En clair, cela signifie que les évêques ont remis au Pape trente-quatre propositions : que va-t-il en faire ? Normalement, le document pontifical donnant au Synode sa vraie conclusion doit encore venir.
- **Mais on sait tout de même où on va, où on en est, ne serait-ce qu'à travers le *Message au peuple de Dieu*, voté par 90 % des voix épiscopales, approuvé par le Pape et rendu public**

le 29 octobre ?

- Assurément, je n'ai nullement envie de me réfugier dans un subtil juridisme et, sur la base de ce qui est public, il y a certainement six choses qui, à mon sens, doivent être retenues de ce Synode.
 - 1. D'abord le refus d'un catéchisme universel, refus lié à la reconnaissance de situations diverses dans le monde. Par exemple et notamment : l'Amérique latine, ses luttes et son immense espérance ; l'Occident où, selon un cardinal, se pose la question « Jésus-Christ ou... l'Église ? » ; les pays communistes, enfin, où les choses sont à la fois plus simples et plus brutales, où la liberté de catéchiser se trouve mise en cause.
 - 2. L'importance de la communauté dans la catéchèse a été soulignée et le document final utilise à de nombreuses reprises l'expression communauté ecclésiale, qu'il s'agisse de sa première forme, la famille, qu'il s'agisse de la communauté chrétienne comme telle, à commencer par la paroisse. L'action de catéchiser n'est donc pas un fait individuel et de nombreuses voix épiscopales ont répété : pour que la catéchèse soit plus efficace, les communautés doivent être plus évangéliques. Il manque de lieux où l'on vive chrétiennement et, à ces observations synodales, je relie l'insistance de Mgr Mathen à renouveler la et les communautés diocésaines. Bref, il faut un support à la catéchèse, support qui s'identifie avec le témoignage. C'est la Parole enracinée dans la vie.
 - 3. Il a été dit que la catéchèse est Parole, car, est-il expliqué dans le message, l'Église parle, annonce, enseigne, communique. C'est ainsi qu'elle transmet le message. Mais la connaissance qui en résulte n'est pas ou ne devrait pas être purement intellectuelle. C'est une connaissance dans un sens presque biblique, c'est reconnaître Jésus-Christ. La catéchèse, donc, s'approche davantage d'une éducation que d'un enseignement.
 - 4. Faut-il le rappeler, tant c'est évident ? Jésus-Christ est au centre du Message. Cela va de soi mais cette transmission du message est considérée avec réalisme, dans une situation d'indifférence et d'incroyance. D'où la nécessité d'un cheminement du message à travers les obstacles du temps présent.
 - 5. Les évêques et le Pape lancent un appel à tous les chrétiens pour qu'ils se sentent responsables de la transmission de la foi et de l'éveil de la foi. C'est une conséquence de la notion d'Église-peuple-de-Dieu, qui engendre la coresponsabilité, qui, en l'occurrence, appelle à l'engagement catéchétique. À mon sens, cet appel à tous pour qu'ils prennent leur place dans la mission de l'Église, soulève le gros problème de la formation. Mais sachons aussi que cet appel à la responsabilité de tous dans la mission catéchétique est entendu concrètement aujourd'hui par de nombreux adultes et jeunes laïcs, hommes et femmes, qui s'engagent dans la catéchèse paroissiale des enfants et même des adolescents.
 - 6. Le Synode se montre extrêmement sensible à ce problème. C'est ainsi qu'il suggère que la catéchèse aille de l'éveil de la foi, à l'approfondissement de la foi pour et par sa transmission. La catéchèse apparaît donc comme une action permanente, comme un effort constant. À travers toute la vie du chrétien, une formation permanente s'impose.
- Et, pour conclure, au terme de cette énumération des points forts du travail synodal, il faut aussi le considérer comme un encouragement à tous ceux qui sont engagés dans la catéchèse « *pour rester fidèles à Dieu et aux hommes* », tels qu'ils sont.

Propos recueillis par André DEJARDIN

Dans les numéros de mars, de juin et de juillet 1978 de *Catécho*, nous parlons du Synode consacré à la catéchèse. En mars, nous disons merci au Synode qui nous a déjà fourni les propositions formulées par les évêques et transmises au pape et qui nous a adressé son

Message au peuple de Dieu. En juin, nous nous attardons à commenter la large définition de la catéchèse déclinée au début de ce *Message* : « *En vertu de sa mission, l'Église se doit de diffuser sans relâche et de manière vivante la Parole de Dieu et d'approfondir sans cesse la connaissance de la Personne et du message de Salut de Notre-Seigneur Jésus-Christ. Cette attitude de l'Église qui consiste en une éducation, par étapes, à la foi, et en un approfondissement continu de cette foi, nous l'appelons 'catéchèse'* » (*Message*, n° 1). En juillet, nous proposons une évaluation de notre action catéchétique en relation avec ce que le Synode nous a apporté.

Le 6 août 1978, le pape Paul VI décède. C'est à lui que les évêques avaient remis leurs trente-quatre propositions. Le 16 octobre 1979, le pape Jean-Paul II publie une exhortation apostolique sur la Catéchèse *Catechesi Tradendae*. Elle reprend pour l'essentiel les considérations du Pape Paul VI qui l'avait préparée, en utilisant largement les documents laissés par le Synode. Le Pape Jean-Paul Ier - dont le zèle et les dons de catéchiste n'étaient plus à démontrer - l'avait recueillie et s'apprêtait à la publier lorsqu'il mourut brusquement. Jean-Paul II reprend l'héritage de ses deux prédécesseurs pour répondre à la demande des évêques formulée expressément à l'issue du Synode 1977. Il s'agit donc d'un document qui assure une continuité entre trois pontificats. Cet important document concernant la catéchèse est présenté dans le numéro de décembre 1979 de *Catécho*.

1979 Année internationale de l'enfant : une initiative à Maredsous

Les *années internationales* sont proclamées par l'Assemblée générale des Nations Unies. Elles sont dédiées à un ou plusieurs thèmes particuliers. En 1959, l'Assemblée générale des Nations Unies avait adopté la *Déclaration sur les droits de l'enfant*. Vingt ans après, cette importante charte des droits de l'enfant relevait encore largement de la théorie, quand elle n'était pas violée. Pour attirer l'attention de l'opinion publique mondiale et la rallier à cette cause, 1979 a été déclarée *Année internationale de l'enfant*. A cette occasion, l'UNESCO a réalisé une affiche, *Le garçon à la colombe*, œuvre du peintre cubain René Portocarrero.



En relation avec cette année particulièrement intéressée par l'enfant, le *Service diocésain de la catéchèse* fut fermement interpellé par Madame Marie de Montpellier d'Annevoie. Cette

habitante de la Citadelle à Namur était très présente et active dans de nombreuses initiatives et de nombreux rassemblements religieux dans le diocèse de Namur. Elle s'adressa à Georges Dechambre, inspecteur de religion et membre responsable du Service de la catéchèse. Ne fallait-il pas que les acteurs de la pastorale des enfants organisent une manifestation imposante à l'occasion de l'année internationale de l'enfant ? Lors d'une réunion de l'équipe de catéchèse, Georges nous fit part de l'interpellation de Madame de Montpellier. Nous l'avons considérée comme fondée, d'autant plus qu'elle suggérait d'organiser une activité pour les enfants dans le cadre magnifique de l'abbaye bénédictine de Maredsous.

Après contacts avec le Père Abbé de Maredsous, le Père Nicolas Dayez et son accord pour l'organisation d'une animation religieuse pour les enfants au cours des vacances d'été 1979, nous nous sommes mis au travail d'imagination, de conception et de réalisation de ce projet sous la direction efficace de l'abbé Georges Dechambre. Progressivement, le projet prit corps. Mais, sa mise en route devrait mobiliser un nombre de personnes très important, d'autant plus que l'animation projetée durerait une semaine entière, du mercredi 8 août au mercredi 15 août, sans compter les jours d'installation dans l'abbaye de l'impressionnant matériel d'une exposition destinée à tout le large public de passage dans ce lieu qui attire les foules toute l'année, particulièrement pendant les bonnes saisons. Les espaces situés devant l'église abbatiale, y compris un cloître ouvert sur une grande cour permettaient d'organiser diverses activités destinées aux enfants eux-mêmes qui passeraient à Maredsous avec leurs parents ou avec leurs compagnons ou compagnes au cours d'un camp dans la région de la Molignée.



Église abbatiale de Maredsous

Plus de trente personnes furent mobilisées pour réaliser cette semaine d'animation. Les membres de l'équipe diocésaine de catéchèse furent, bien sûr, sur le terrain. Personnellement, je n'y arrivai que le 11 août, après un séjour en Grèce dont je reparlerai. Des dames, des hommes et des religieuses venant de divers horizons se présentèrent comme bénévoles pour accomplir l'aménagement matériel des expositions dans l'église abbatiale, pour accueillir et accompagner les visiteurs, enfants et adultes dans l'itinéraire de l'église, pour guider les

enfants dans les divers ateliers installés dans le cloître extérieur. Je ne peux citer les noms de tous les participants actifs. J'en retiens seulement quelques-uns...

Deux chanteurs, Christian Merveille ⁴⁵ et Théo Mertens ⁴⁶ vinrent passer plusieurs jours à Maredsous pour animer un atelier « chants » avec les jeunes visiteurs. Plus tard, ces artistes se sont largement fait connaître d'un public d'enfants, de jeunes et d'adultes.



Christian Merveille



Théo Mertens lors d'une récente animation à Maredsous

L'équipe de montage des expositions accomplit son travail les 6 et 7 août. Elle était composée de l'abbé Rodolphe Dedoyart (+) alors économe au petit séminaire de Bastogne, d'Émile Bodart (+), professeur d'électricité au Collège Saint-André à Auvelais accompagné de son fils Paul (+). Ces deux derniers assurèrent une permanence tout au long de la semaine d'animation pour faire face à de petits incidents techniques imprévisibles, dans l'installation des éclairages en particulier. Trois séminaristes apportèrent leur concours à ce travail important du montage.

L'exposition occupait les chapelles latérales qui s'échelonnent le long de la nef gauche de l'église abbatiale. Elle grimpait les quelques marches qui mènent à l'allée conduisant à la chapelle du Saint-Sacrement située à l'arrière du chœur des moines. L'exposition portait le titre de « *Jésus et les enfants* ». Les visiteurs étaient accueillis dès leur entrée dans l'église et les guides proposaient à ces personnes de les accompagner tout au long de l'exposition. Les personnes qui acceptaient d'effectuer ce parcours découvraient d'abord, dans la première chapelle latérale, des dessins, des photos, des objets et des livres qui illustraient le thème de *l'éveil religieux des tout-petits*. La deuxième chapelle, dédiée à dom Marmion, ancien moine et Père Abbé de Maredsous, qui sera béatifié en l'an 2000, évoquait les grandes *questions humaines et religieuses que se posent et posent les enfants*. Le thème de « *L'enfant et la bible* » était richement présenté par des scènes évangéliques en terre cuite ou évoquées par des

⁴⁵ **Christian Merveille** est un chanteur, et auteur-compositeur pour les enfants. Il est né en 1949. Instituteur, à Saint-Gilles, sa pédagogie passe beaucoup par la chanson pour enfants. Et pour répondre à l'imaginaire débordant de ses élèves, il se met aussi à inventer des chansons. Il collabore peu à peu à la radio scolaire et à Radio Pirate RTBF. Il abandonne l'école pour se consacrer à la chanson et partager son expérience du jeune public depuis 1983. J'ai fait sa connaissance alors qu'il gérait le « *Relais-Patro* » à Natoye pendant peu de temps.

⁴⁶ Auteur-compositeur belge depuis son adolescence, **Théo Mertens** a écrit des centaines de chansons. Initialement professeur de langues germaniques, il quitte les tableaux en 1986. Depuis ses tournées l'ont mené aux quatre coins de la planète. Au service de la mission, il s'est mis à la disposition de nombreux rassemblements de jeunes et a créé plusieurs spectacles bibliques. Il est marié et père de trois enfants.

découpages et des marionnettes réalisés par des enfants dans des écoles. Un beau lutrin portant une grande bible ouverte mettait la Parole de Dieu au centre du cheminement religieux des enfants. La quatrième chapelle montrait, par l'image et le texte, que *l'enfant prie*. Chez nous, de nombreux *artistes se mettent au service de la foi de l'enfant*. Quelques-uns étaient présentés par quelques-unes de leurs œuvres dans la cinquième chapelle. Bien sûr, les œuvres d'artistes français illustrant de nombreuses publications pour les enfants étaient exposées. Dans un espace ouvert, les visiteurs pouvaient découvrir de nombreux livres et revues consacrés à l'éducation chrétienne des enfants et approcher le programme des cours de religion dans les écoles. Enfin, le parcours des enfants visiteurs s'achevait, s'ils le souhaitaient, dans *l'espace de recueillement et de prière* où les accompagnait Sœur Laure devant le tabernacle où ils pouvaient s'exprimer par le dessin.



Sœur Germaine commente une étape de l'exposition et Sœur Laure accompagne les enfants installés devant le tabernacle

Dans le cloître extérieur qui fait face à l'église abbatiale de Maredsous, des ateliers divers permettaient aux enfants de s'exprimer sur la relation qu'ils vivaient avec Jésus : la réalisation de marionnettes et d'un petit scénario de scène évangélique, le modelage de la terre pour représenter des personnages bibliques, ou la peinture, ou le découpage. L'atelier « chant » précédait celui où l'on projetait des diapositives bibliques et le coin de lecture.

Aucune publicité n'avait été faite pour annoncer la semaine d'animation destinée aux enfants à Maredsous. Mais, ils furent très nombreux, avec des adultes, à découvrir exposition et ateliers. Certains revinrent plusieurs fois pour vivre plus intensément divers aspects de leurs découvertes. Monseigneur Mathen, évêque de Namur et son auxiliaire Monseigneur Musty furent très intéressés lors de leur visite. Les moines étaient aussi très intéressés et étonnés par ce qui se vivait dans leur abbaye. Celle-ci accueillait rarement un tel événement d'animation religieuse. Lors de la dernière soirée passée à l'abbaye, quelques-uns des responsables de cette semaine particulièrement consacrée aux enfants rencontrèrent des moines, dans leur salon de détente, pour échanger avec eux sur l'expérience étonnante de la semaine. Celle-ci s'est terminée par une extraordinaire célébration eucharistique le jour de la fête de l'Assomption de la Vierge. L'après-midi, quarante-cinq personnes suffirent à peine pour assurer l'accueil et l'accompagnement des nombreux visiteurs. Certains de ceux-ci, néerlandophones, regrettèrent, à juste titre, de ne pas être accueillis dans leur langue. Malgré les limites et imperfections, nous avons vécu une immense et impressionnante fête de la foi à Maredsous.

Le responsable des chroniques religieuses dans *La Libre Belgique* fut au courant de ce qui se passait dans la célèbre abbaye bénédictine. Le père Fabien Deleclos, franciscain, vint passer une journée sur place. L'article qu'il écrivit traduit bien ce qui fut vécu cette semaine-là à Maredsous. Il traduit aussi l'émotion et la joie du religieux journaliste. La lecture de cet article en vaut la peine...

Dans *La Libre Belgique* du 11 août 1979

À Maredsous, jusqu'au 15 août

Jésus et les enfants

Maredsous « haut lieu » de la vie monastique, connaît chaque jour l'affluence des visiteurs, touristes et pèlerins venus des quatre coins du pays et d'ailleurs. Jusqu'au 15 août, l'âge moyen des passants va sans doute accuser une baisse sensible. En cette année consacrée aux enfants, ils sont ici, pour quelques jours, des invités privilégiés.

À l'entrée du cloître extérieur, banderoles et panneaux annoncent la couleur... « *Tu as 5 ans, 8 ans, 11 ans. Tu connais Jésus, l'ami des enfants. Viens avec nous sous le cloître. Tu pourras dessiner, chanter, modeler la terre, lire des histoires... Viens parler de Jésus avec nous. Dans l'église, si tu veux, Laure t'attend pour prier et dire à Jésus les secrets de ton cœur...* »

Rassurés par un sourire, fiers de la nominette collée sur leur vêtement, les jeunes visiteurs entraînent résolument leurs parents vers Celui qui les attend.

Le langage des panneaux

« *Qui accueille en mon nom un enfant m'accueille moi-même...* » Le temple austère et froid s'est fait église chaleureuse. Les couleurs, photos, images, statuettes et mouvements ont envahi une aile de l'immense édifice. Un souffle de vie, de confiance et de joie semble avoir balayé la grisaille et la peur. Le sacré hiératique a cédé la place à la spontanéité évangélique.

Le jeune enfant croit-il ? Sur un premier panneau, dessins et cahiers d'écoliers offrent d'émouvantes réponses. L'enfant, lui aussi, pose des questions. Il y a la vie, il y a la mort. Qu'y a-t-il avant, que se passe-t-il après ?... Une catéchiste est là qui aide enfants (et parents) à saisir le message du Christ ressuscité.

La foi étant rencontre avec quelqu'un, relation de confiance et d'amour, l'enfant est apte à la prière... Il suffirait pour s'en convaincre de contempler à la troisième station ces photos d'enfants en prière prises sur le vif.

L'étape suivante nous introduit dans le monde biblique par la porte du modelage et des marionnettes... Les enfants écoutent, lisent, retiennent, s'expriment.

Après l'étal des revues, une halte s'impose pour parcourir quelques ouvrages et quelques noms d'artistes belges qui offrent leur don pour que la « Bonne Nouvelle » soit annoncée par l'image et la photo, la sculpture et le dessin. Hommage discret rendu à Sabine de Coune et Achille Haquenne, Béatrice de Montpellier et Emmanuel Laloux, Marie-Jeanne Hanquet et Raymond Goidzeels, Simone Van Caulaert et Patrick Van Hoecke.

La sixième station nous ramène à l'école avec une présentation synthétique des programmes de religion où des cahiers, dessins, projections de dessins montrent comment l'enfant s'éveille à la foi, comment ensuite elle progresse pour trouver déjà vers 10-12 ans une structure sur laquelle se bâtira l'avenir.

La rencontre

Au bout du chemin, c'est la rencontre. *Veux-tu prier ?*, lit-on au tournant du chemin... Au-delà, c'est le lieu privilégié où, dans le tabernacle, « *Jésus est ici* »... Dans un étonnant recueillement, le dialogue s'établit par papier et magic-color interposés. Assis familièrement « *sur les marches du sanctuaire* », les enfants dessinent ce qu'ils souhaitent dire à Jésus... Les plus timides et les moins bavards trouvent ici occasion de livrer le fond de leur cœur où germe la foi à l'abri du regard et des questions indiscretes des adultes... Sur les panneaux d'accueil s'ajoutent l'une après l'autre les offrandes de papier et de couleurs portant messages émouvants : « *Jésus, je t'aime* », « *Merci pour les fleurs* », « *J'ai fait un beau dessin et je te dis merci et bonjour...* », « *Que tu es gentil, Jésus...* ».

À quelques pas de là, des parents intrigués, étonnés, émus, découvrent leur enfant qu'ils ne connaissaient pas et un Seigneur familier qui laisse les plus petits venir à lui.

Des ateliers

Après les moments d'intimité, c'est l'heure des découvertes et des activités... Dans le cloître extérieur, des ateliers à la fois éducatifs et récréatifs poursuivent la découverte du Jésus de l'Évangile... Chants et modelage, peinture et marionnettes, jeux du Royaume de Dieu et jeu des Paroles de Vie... Le déjà célèbre « *Évangile de papier* » est aussi de la fête, projeté sur écran de télévision.

Belle et enrichissante journée pour enfants et parents venus de tous les horizons et dont beaucoup ne sont pas ou peu familiarisés avec ce riche éventail de moyens d'expression utilisés aujourd'hui par la catéchèse. Les inspecteurs de religion et le service diocésain de la catéchèse à Namur auront fait œuvre utile. De leur côté, les jeunes pèlerins n'auront pas manqué d'étonner et d'interpeller les parents et les moines.

Dès le second jour, une phrase glanée dans le livre d'or résumait déjà l'impression générale : « *Un seul regret, que ce soit fini si tôt* ».

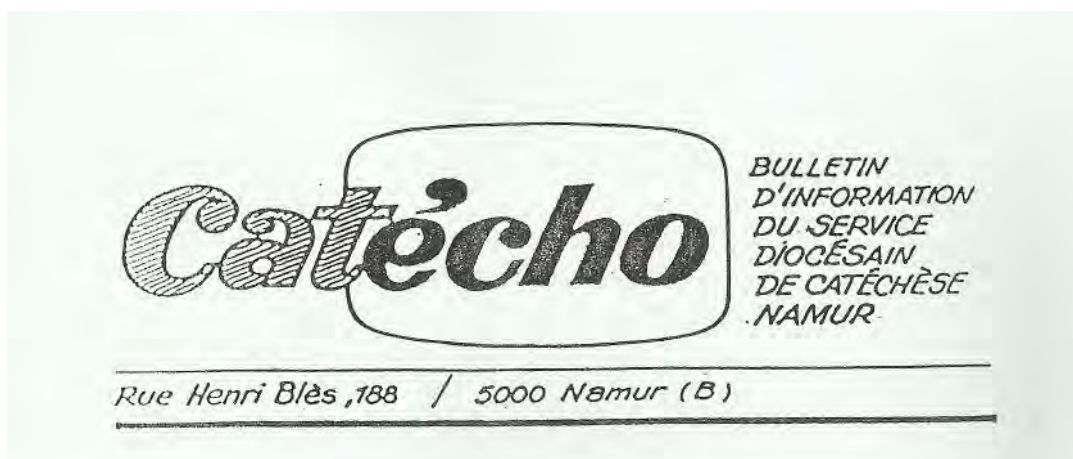
F.D.

Aumônier de prison et arrêt de la mission catéchétique

Le 9 janvier 1982, je découvrais le monde de la prison en visitant un détenu de la prison de Namur. Je reviendrai plus loin, en détail, sur mon nouveau cheminement. En mai 1983, je participai aux deux journées de formation vécues traditionnellement chaque année par les aumôniers francophones des prisons de Belgique et en septembre de la même année, je devenais aumônier dans la petite prison de Dinant, ce qui ne m'empêchait pas de continuer un

travail au Service de la catéchèse. Mais en 1985, je m'engageai d'une manière plus importante et prenante dans l'aumônerie. Je devais alors quitter le séminaire de Namur après douze années de résidence et abandonner, avec regret, mes compagnons du Service de la catéchèse. Sœur Germaine quitta le service en même temps que moi...

Bien sûr, mon départ imposa quelques changements dans le fonctionnement du Service de la catéchèse qui, pendant plusieurs années encore, fournira un travail important dans le diocèse de Namur. Georges Dechambre restait le responsable du Service et son animateur. L'abbé Édouard Dumont résidant à la Maison diocésaine était attaché au Service de manière permanente et réceptionnait le courrier à la rue du Séminaire, près de la cathédrale. Jean-Marie Lange, Jacques Vandebosch, Sœur Marthe Manise, Solange Pirard et Marie-Thérèse Van Elst constituaient l'équipe du Service. Dans le numéro d'octobre 1985 de *Catécho*, des nouvelles du Service de la catéchèse étaient données et un merci m'était adressé, ainsi qu'à Sœur Germaine et le Service exprimait sa volonté d'aller de l'avant. Je transcris ici le texte publié par *Catécho*.



MERCI RENÉ

Fondateur du service, à sa tête depuis 1973, René Forthomme s'en va vers une autre destinée : l'aide aux détenus et à leurs familles dans le cadre de l'aumônerie des prisons. Nous lui disons un merci chaleureux pour ces 12 années de travail consacrées à l'éveil et à l'approfondissement de la vie chrétienne dans le diocèse et même au-delà. Relevons les « Partages de la foi » pour adultes et tout ce qu'ils ont suscité comme initiatives locales, la mise sur pied de manuels – y compris la retraite – préparatoires à la Profession de foi, les chevauchées parfois épiques par tous les temps jusqu'aux confins du diocèse pour informer et former à tout prix animateurs et catéchistes, le souci de faire paraître le bulletin bimensuel « Catécho », sans oublier les réponses à des besoins ou des requêtes plus particulières. Quel investissement personnel dans tout cela, fait de force d'âme, de patience, de ténacité. Ceux qui ont travaillé méthodiquement avec lui savent ce qu'ils lui doivent.

Parlant des manuels édités, nous ne pouvons manquer de remercier aussi Sœur Germaine Vuidar, qui, dans l'ombre, a assuré tant la parution des fascicules provisoires que la frappe des textes définitifs avec tant de soin, de compétence et de dévouement.

Cela dit, le Service devait, selon le **vœu exprès de Mgr l'évêque**, repartir en s'assignant de nouveaux objectifs, ce qui prend toujours du temps. D'où cette interruption de Catécho et la modestie de ce numéro, ce dont vous voudrez bien nous excuser.

Avec votre aide concrète, comme vous allez pouvoir le lire plus loin, nous serons en mesure de faire beaucoup mieux dès la prochaine parution. Merci d'avance.

Pastorale des vocations

En 1963, l'abbé René Cattoir fut appelé par les évêques de Belgique à fonder et diriger le *Centre National des Vocations (CNV)*. Il fut ainsi placé à la tête d'une équipe qui devait mettre en œuvre cette nouvelle initiative pastorale des évêques, à laquelle s'étaient associées l'Assemblée des Supérieurs Majeurs et l'Union des Supérieures Majeures.

L'élargissement de la terminologie vocationnelle, due au Concile Vatican II, met en valeur la préséance de la vocation baptismale sur la vocation ministérielle. Avec le souci de faire connaître la nouvelle ecclésiologie et de préparer l'avenir, René Cattoir mit sur pied différents congrès nationaux. En 1965, le congrès réfléchit sur la "complémentarité des vocations", afin de décloisonner les vocations, pour les retrouver complémentaires, au sein du Peuple de Dieu. En 1967, le Congrès aboutit à la création du Séminaire cardinal Cardijn, à Jumet. En 1968, la vie religieuse s'étant, elle aussi, revivifiée à la lumière du Concile, il s'avérait nécessaire de repenser la vocation à la Vie religieuse.

René Cattoir, devenu chanoine, a été, chaque année, l'animateur de la réflexion et le promoteur des équipes de réalisation de la *Journée Mondiale de prière pour les Vocations*, instituée dès 1963 dans l'Eglise universelle. Pour élargir la réflexion et l'information, il lança la revue *Echo* en 1972. A travers tout ce travail pastoral qu'il anima au *Centre national des vocations*, le chanoine resta surtout attentif aux jeunes. C'est ainsi qu'avec une équipe, il mit en œuvre les sessions d'été pour les jeunes qui se sentaient "*saisis par Jésus de Nazareth*". Il a toujours eu le souci d'aider chacun à répondre à l'appel que Dieu lui réserve. Et pour donner une place toute particulière à la prière pour les vocations, il créa, en 1976, le "*Monastère invisible*" qui s'adresse plus spécialement aux personnes âgées, malades et handicapées invitées à prier pour les vocations dans l'Eglise.

En 1974, l'évêque de Namur me demanda d'intégrer l'équipe du CNV où se retrouvaient les responsables francophones des services diocésains des vocations et des représentants des religieux et religieuses de Belgique francophone. Mes agendas retiennent les dates de réunions pratiquement mensuelles, généralement à Bruxelles, entre 10 et 16 heures. Plusieurs rencontres se sont déroulées à Mevin dans le diocèse de Tournai. L'échange d'informations était inscrit au programme de ces rencontres. La réflexion théologique et pastorale avait aussi sa place. À certains moments de l'année, nous consacrons du temps à penser la réalisation des instruments mis à la disposition des communautés chrétiennes à l'occasion de la journée mondiale de prière pour les vocations. Personnellement, je fus plusieurs fois engagé dans une petite équipe qui réalisait un « magazine » destiné aux jeunes dans les écoles et les paroisses. Des journées entières furent consacrées à ce travail avec plusieurs collaborateurs différents, l'abbé Jean Even, jeune professeur dans le diocèse de Namur, l'abbé André Vander Nest, jeune aumônier militaire et ami de René Cattoir, Benoît Dave, jeune étudiant de Flawinne...

La préparation des sessions annuelles des jeunes prenait aussi du temps lors des réunions « nationales ».

Je m'efforçais de créer et de faire vivre une équipe diocésaine préoccupée de la pastorale des vocations dans le diocèse de Namur. Sa composition varia avec le temps. Des séminaristes, comme André Wenin, par exemple, firent partie de cette équipe. Des religieux et religieuses étaient participant actifs, comme le Père Jean-Marie Doutrelepont, jésuite, le Père Frans Desmet, assomptionniste à Saint-Gérard, Sœur Francette des Sœurs de Pesche, une religieuse clarisse de Malonne. La collaboration de laïcs fut bien précieuse, comme celle de Christian Merveille que j'ai évoqué plus haut. L'équipe diocésaine, *Centre diocésain des vocations (CDV)* s'est réunie régulièrement, parfois un week-end entier, comme, par exemples, les 18 et 19 février 1977 chez les Sœurs Clarisses à Malonne ou le week-end du vendredi 22 au dimanche 24 avril 1977 au prieuré des Bénédictines de Hurtebise. Une équipe diocésaine fut aussi créée dans la province de Luxembourg. Elle émana d'une réunion du CDV, le 17 février 1978, à Warnach, dans la communauté naissante créée par les jeunes prêtres Philippe Molinne et Roger Kauffmann⁴⁷. Le père jésuite Jean-Marie Doutrelepont devint responsable de cette équipe luxembourgeoise, avant d'être remplacé, en décembre 1981 par l'abbé Guy Martin, professeur à l'Institut Saint-Michel à Neufchâteau.

À Namur, nous avons mis en place une petite permanence de quelques heures par semaines, en soirée, pour accueillir des jeunes qui souhaitaient échanger sur une éventuelle vocation qu'ils pressentaient en eux, ou, simplement, des jeunes qui avaient envie de partager leurs interrogations sur la foi. Le local d'accueil était situé dans le presbytère de la paroisse Saint-Loup, rue du Collège, chez l'abbé Paul Malherbe. La publicité était faite par différents canaux rejoignant les écoles en particulier. Le succès de cette formule fut assez restreint. Rapidement, nous avons abandonné cette initiative, d'autant plus que nous pouvions bientôt disposer d'un nouveau lieu d'accueil des jeunes à l'initiative des Filles de la Croix de Liège. Les Filles de la Croix de Liège forment une congrégation religieuse féminine. Fondée en 1833 à Liège cette congrégation est engagée principalement dans des œuvres d'éducation féminine, en Belgique et dans plusieurs pays du monde. À Saint-Servais, près de Namur, un établissement d'observation avait été ouvert par l'État belge destiné à accueillir des jeunes filles délinquantes. Cet établissement est devenu *Institution publique de protection de la jeunesse (IPPJ)*. L'IPPJ de Saint-Servais est la seule en Communauté française à accueillir des jeunes filles mineures (12-18 ans) ayant commis un fait délictueux. De 1932 à 1946, les Sœurs de la Providence de Champion ont géré cet établissement avant de passer la main aux Filles de la Croix. Une d'entre elles, Sœur Marie-Nathalie Germaux devint directrice de l'institution, avec la collaboration d'autres religieuses qui vivaient en grande proximité avec les jeunes filles hébergées dans des pavillons. En 1977, les Filles de la Croix projetaient de quitter l'IPPJ de Saint-Servais, en raison de l'âge avancé des religieuses qui y étaient engagées et au manque de recrutement de jeunes religieuses. Monseigneur Mathen, évêque de Namur demanda à la supérieure générale des Filles de la Croix de laisser à Namur la communauté de Saint-Servais. Les religieuses pourraient être hébergées dans une maison située au numéro 14 de la rue Reine Astrid, non loin des Facultés Notre-Dame et d'autres institutions scolaires du centre de la ville. Le 13 octobre 1977, j'allais rencontrer Sœur Nathalie pour échanger avec elle sur le

⁴⁷ Cette communauté est installée dans une vieille ferme réaménagée. Elle rayonne dans la région rurale entre Bastogne et Martelange et bien au-delà par l'accueil. Elle porte aujourd'hui le nom « *Les Frênes* ». Pour en savoir plus, lisez un article intitulé *Les Frênes à Warnach*, paru en 2010 dans *Sonalux-Paves* en cliquant sur le lien suivant : <http://www.paves-reseau.be/revue.php?id=880>. Vous pouvez lire aussi l'article *Une communauté pas comme les autres : Les Frênes pour changer d'air*, paru dans *L'Appel* de novembre 2012, en cliquant sur le lien : <http://www.magazine-appel.be/IMG/pdf/16-17-10.pdf>.

projet de la fondation de la maison qui portera le nom de *CAP* et qui sera ouverte à tous les jeunes, particulièrement à ceux et celles qui souhaitent vivre des temps de réflexion et de prière. Nous avons conclu que le *CAP* remplacerait avantageusement notre halte de la rue du Collège surnommée « *le puits de Jacob* ». Effectivement, les religieuses qui vinrent s'installer à la rue Reine Astrid avec Sœur Nathalie se montrèrent joyeusement accueillantes pour de nombreux groupes ou équipes de jeunes qui venaient se ressourcer ou, simplement, passer un moment de détente. Les religieuses séjournaient au premier étage où se situaient la cuisine et la salle à manger. Au rez-de-chaussée, une longue salle pouvait recevoir les jeunes et un petit oratoire, où les religieuses se recueillaient et assistaient à la messe, pouvait aussi accueillir les jeunes en prière. Sœur Nathalie s'engagea généreusement dans la pastorale des vocations portée par le Centre diocésain. Elle fut présente aux sessions annuelles organisées par le *CNV* et aux autres activités mises en route par le service diocésain des vocations.

En 1973, eut lieu dans les locaux du grand séminaire de Namur à Salzinnes la première session destinée aux jeunes et organisée par le *Centre National des Vocations*. À partir de 1975, j'y participai jusqu'en 1984. Voici comment la session de 1978 était présentée dans la revue trimestrielle *Écho* :

Toi qui n'aimes pas la routine,
Toi qui refuses une vie superficielle...
... réserve, dès aujourd'hui, quelques jours de réflexion, de prière, de vie
fraternelle, de présence du Seigneur et de présence au Seigneur...
à la Session de Namur V, du 20 au 25 août 1978,
188, rue Henri Blès à Namur
Pour qui ? Pour tous les jeunes, garçons et filles, de 18 à 25 ans,
disponibles, accueillants à la Parole, désireux de se laisser
« empoigner par Jésus de Nazareth »

La session de 1978 fut consacrée à la lecture et à la découverte de l'évangéliste saint Marc guidées par un exégète et réalisées en petites équipes de partage. En 1979, c'est saint Luc qui fut proposé à la découverte des jeunes. En 1980, l'abbé Gatzweiler invitait les jeunes « *sur les pas de saint Paul* ». Saint Matthieu était proposé en 1982. En 1984, les jeunes se mettaient « *à l'écoute des paroles de vie de l'ancien testament* ». Ces sessions étaient enrichies par les témoignages de personnes qui furent un jour « séduites » par Jésus de Nazareth. Elles regroupèrent toutes une cinquantaine de jeunes avec lesquels les responsables diocésains restaient souvent en contact en leur proposant des « haltes-relais » pendant l'année scolaire. Je retiens, par exemple, la rencontre qui fut organisée chez les Pères Spiritains à Gentinne, du vendredi 16 février au dimanche 18 février 1979. On proposait aux jeunes de 17 à 25 ans des temps de prière, de silence, de partage et d'écoute de la Parole.

Pendant la décade où j'ai été engagé dans la pastorale des vocations, j'ai connu plusieurs responsables du Centre National qui déménagea de la rue Belliard à la rue Guimard à Bruxelles. L'abbé René Cattoir passa la main à l'abbé Christian Depoortere en 1977. Celui-ci fut remplacé par l'abbé Joseph Cassart en 1981. En 1982, Vincent Baguette prit sa succession. En 1984, je cessais mes activités dans la pastorale des vocations. Guy Martin arrêta ses engagements au sein du *Service* (ainsi le nom avait changé) *Diocésain des Vocations* dans la province de Luxembourg. Voici comment, en octobre 1984, la revue *Écho* annonça les changements de responsables du diocèse de Namur dans la pastorale des vocations.

Nouvelles en bref... Dans les Services Diocésains des Vocations (S.D.V.)

À Namur : le S.D.V. était animé depuis longtemps par l'abbé René Forthomme aidé par l'abbé Guy Martin pour le Luxembourg. À leur demande, ils ont été déchargés de cette tâche qui est désormais confiée à l'abbé Jean-Marie Jadot. Celui-ci sera secondé par l'abbé Maurice Herbiet⁴⁸ et l'abbé Bernard Saintmard.

L'évolution de l'itinéraire religieux de Marc Piret (suite)

Dans le premier tome de *Tout est grâce !*, dans le chapitre 6 consacré à mon séjour au Collège Saint-André à Auvelais, j'ai évoqué un de mes anciens élèves, Marc Piret et les débuts de son aventure au Bois du Charnet à Lavaux-Sainte-Anne (voir tome 1, pages 277-280). Après sa sortie de Rhéto en 1971, comme je l'ai signalé plus haut, Marc a poursuivi des études artistiques à l'école supérieure de la Cambre (Bruxelles)⁴⁹. Les week-ends, il les vivait surtout dans le pavillon qu'il avait construit dans un bosquet et agrandi pour y recevoir des amis. Un four à pain bien solide fournissait le pain quotidien, surtout pendant les vacances. Dans la petite « résidence » de Marc, un coin de prière permettait le recueillement, avant qu'un modeste oratoire ne soit aménagé dans un local situé au-dessus même de la « boulangerie » et, bien sûr, longtemps avant l'édification de la grande chapelle qui se dresse aujourd'hui au centre de *Tibériade*.

Pendant les premières années de mon séjour au grand séminaire de Namur, j'ai gardé des contacts épisodiques avec Marc. L'équipe de jeunes théologiens que j'accompagnais a vécu un week-end de ressourcement au Bois du Charnet. En fin de l'année 1975, je fis parvenir à Marc une bible complète. En décembre, Marc m'adresse une lettre qui commence par « *Bonjour, Monsieur l'Abbé ! Cher René, c'est plus simple.* » Dans cette lettre, il s'exprime sur certains aspects de sa recherche, de ses difficultés, de ses découvertes. Après m'avoir remercié pour le cadeau, Marc exprime ses difficultés financières. Il parle rapidement de l'usage qu'il fait de la bible. Il écrit : « *C'est un outil (la bible) qui me sert déjà. Je ne connaissais pas l'ancien testament. L'approche de ce livre me donne conscience de l'infini de Dieu, de son histoire, de sa parole à travers les âges...* » Plus loin, il poursuit : « *Merci aussi de votre confiance que vous portez pour le Charnet, car ici mon intégration avec le curé du coin n'est pas facile. Pourtant, je ne veux pas me marginaliser, mais les attitudes et les critiques sont amères... Les gens ne comprennent pas qu'on mène une autre vie... Et pourtant, c'est important de trouver une expression de vie, d'inventer des signes fraternels, finalement de rêver à l'(im)possibilité de vivre ensemble, mais heureusement, il y a la possibilité de Dieu...* » Plus loin : « *C'est pas facile de partager sa recherche. Finalement, c'est peut-être la recherche de Jésus et de l'éclat de son message pour mieux le vivre qui me tend.* »

Comme il le raconte dans son livre *Histoire d'un appel*, dès les années 1970, Marc est en pleine recherche pour donner un sens particulier à sa vie. En 1970, il est d'abord éclairé par les expériences de Lanza del Vasto. Il découvre la spiritualité de groupes charismatiques et fait l'expérience vitale de l'action de l'Esprit, de l'amour du Père et du Christ. En 1971, un tour de France en stop lui permet « *trois belles rencontres* », comme il l'écrit. Des personnes ou des communautés religieuses rayonnantes lui apportent la joie. Rentré au pays, Marc entre

⁴⁸ À cette époque, ces deux prêtres étaient engagés dans la mise en route d'une pastorale nouvelle (*Nouvelle image de la paroisse*) dans certaines régions du diocèse de Namur qu'ils parcouraient régulièrement. Ils résidaient, ensemble, dans le presbytère de Graux (Mettet).

⁴⁹ Marc évoque ces études artistiques dans son livre *Histoire d'un appel*, éditions de l'Emmanuel/Tibériade, 2009, aux pages 49-54.

en contact avec le monastère de Chevetogne où il trouve un conseiller spirituel, le Père Gabriel, maître des novices qui fera un important bout de chemin avec lui. Marc écrit : « *Il (le père Gabriel) était très exigeant et m'invitait à lire la Parole de Dieu. Surtout il me donna de constituer une petite bibliothèque avec quelques bons livres spirituels qui me marquèrent beaucoup...* »⁵⁰ À cette époque aussi, Marc fait la découverte de la communauté œcuménique et rayonnante de Taizé. Et ses études à la Cambre terminées, il peut s'installer définitivement à Lavaux-Sainte-Anne où, écrit-il, « *dans le bois, et en quelques mois s'improvisa une communauté de jeunes laïcs, filles et garçons. Mais cette fois la référence au Christ était plus claire pour tout le monde, avec des sensibilités bien différentes.* »⁵¹ Pour subvenir à ses besoins, la petite communauté crée une petite ferme.



Monastère de Chevetogne



Assemblée de prière dans la grande chapelle de Taizé

La recherche et les interrogations de Marc seront encore longues. L'appel au célibat n'a pas encore retenti en lui puisqu'il rencontre une fiancée. Il écrit savoureusement : « *J'étais toujours en attente d'une fiancée... et le Seigneur me donna de la rencontrer ! Elle était mignonne, elle aimait la terre et surtout Jésus. Mon père était rassuré car il avait peur que je ramène à la maison une fille à demi sauvage, moi qui vivais de manière très rustique ! En plus elle était de très bonne famille, infirmière, et avait les deux pieds sur terre. Tout le monde était satisfait. J'étais comblé. Toute la vie simple et priante du Bois du Charnet n'était pas étrangère à sa vie. Un jour elle me demanda : « Ne crois-tu pas que le Seigneur t'appelle à une autre vocation que celle du mariage ? » Vite je lui répondis que mettre le Christ au centre d'une famille était une aussi belle vocation, une vocation géniale ! Ainsi, nous avons continué à cheminer ensemble bien simplement, mais cette interrogation avait touché en moi une corde sensible, elle avait rejoint un appel à tout donner au Christ et à me livrer entièrement à lui.* »⁵² Un peu plus tard, au cours d'une veillée pascalle vécue intensément dans l'église byzantine du monastère de Chevetogne, Marc s'ouvre à un engagement nouveau. Il raconte : « *C'est au cœur de cette nuit qu'un événement intérieur se manifesta : une certitude qu'il m'était demandé de donner toute ma vie au Christ et de renoncer à cette belle histoire d'amour avec ma fiancée. Oui, une évidence, une clarté m'était donnée ! En ce moment précis, je ne peux l'expliquer, je découvris l'Église comme une fiancée et je me mis à l'aimer d'un grand amour. J'aimais le Christ depuis longtemps mais cette nuit de Pâques, je découvris aussi la beauté de l'Église. Elle n'était plus une structure, des bâtiments ou une organisation, mais je la découvris vivante, radieuse de la lumière du Christ. Je découvris que je ne pouvais aimer le Christ sans l'Église car ils formaient un couple. Moi qui avais tout construit au Bois du Charnet en fonction d'un couple que j'espérais former avec ma petite fiancée, je recevais la plus belle des épouses, l'Église.* »⁵³

Mais une interrogation lancinante se poursuit. Marc l'évoque en écrivant : « *Quelle couleur prendrait mon engagement ? Fallait-il rentrer dans un séminaire ou dans un monastère ?* »

⁵⁰ Voir *Histoire d'un appel*, pp. 41-46

⁵¹ *Ibidem*, p. 53

⁵² *Ibidem*, p. 61

⁵³ *Ibidem*, p. 63

*Très vite, dans mon cœur, une claire vision, une simple intuition m'était donnée. Ce qui m'habitait, c'était de donner à l'Église une petite bande de frères qui essaieraient de vivre l'Évangile dans sa fraîcheur et sa radicalité, de faire aimer l'Église et de faire découvrir le trésor qui l'habite, cela spécialement auprès des jeunes et des familles. En gros, dès que possible, j'irai trouver l'évêque pour lui faire part de cet appel. »*⁵⁴ En attendant, Marc fait part de son intuition déterminante à ses compagnons et compagnes de l'époque qui éprouvent un très grand étonnement et pressentent les réorientations de la destination du Charnet. Il doit aussi informer sa famille et sa fiancée de son choix du célibat. Partagé par des sentiments divers de peur et d'hésitation, il rencontre sa fiancée et il a pu écrire beaucoup plus tard : *« Ce dont je me souviens de cette rencontre, c'est d'une très grande compréhension, d'une douleur aussi car il y avait réellement un renoncement. Mais ma bien-aimée m'encouragea. Elle-même pressentait quelque chose et se montra discrète pour ne pas être un obstacle à mon appel. »*⁵⁵ L'annonce de la nouvelle fut moins bien accueillie dans la famille de Marc, spécialement par son père qui lui lança : *« Tu fais la boulette de ta vie ! »*⁵⁶



Bois du Charnet (déjà Tibériade) Les petits bâtiments de droite constituaient la première ouverture à l'accueil d'une communauté. C'est là que Mgr Mathen, évêque de Namur, rencontra Marc pour la première fois.

Dans mon agenda de 1978, le 18 janvier, je note une rencontre avec Marc. Était-ce avant ou après sa première entrevue avec notre évêque Mgr Mathen, je ne sais. Peu importe. Voici comment Marc raconte cette importante rencontre. *« Je reçus un rendez-vous chez l'évêque. Cela m'impressionnait beaucoup. Il m'accueillit comme un père : « Alors, que veux-tu ? » Je lui parlai de mon désir de suivre Jésus et de commencer une petite fraternité au Bois du Charnet, de vivre l'Évangile avec quelques frères et cela dans une grande charité pour faire aimer le Christ et l'Église. Il me dit :*

« Mais pourquoi n'entres-tu pas chez les Franciscains ?

- *Je ne les connais pas, mais pourquoi ne pas offrir une nouvelle petite fleur dans le grand bouquet de notre diocèse ? »*

⁵⁴ Ibidem, p. 64

⁵⁵ Ibidem, p. 65

⁵⁶ Ibidem, p. 66

En effet, le diocèse de Namur a toujours été une terre d'accueil de communautés, et aujourd'hui encore.

« Mais que veux-tu au juste ? me demanda-t-il à nouveau.

- *Eh bien, je ne veux pas être mon propre chef. Puisque je suis seul, il me faut un soutien. Et ce soutien c'est l'Église, c'est-à-dire vous. Je veux ce lien concret avec l'Église. Ce que je voudrais, c'est faire des vœux en vos mains et que vous me remettiez un habit... de moineau.*
 - *De moineau ?*
 - *Oui, je veux dire moineau, pour ne pas dire moine... car je ne serai pas cloîtré, mais prêt à répondre aux appels de l'Église et de notre temps dans une grande souplesse et légèreté, comme un moineau. Les moineaux sont très ordinaires, vivent en bande et sont très vigoureux.*
 - *Oui, nous verrons. Laisse-moi réfléchir, prier et demander quelques avis, car tu as une vocation particulière et un peu hors cadre...*
 - *Que voulez-vous, Monseigneur, il faut bien un jour commencer ! Sinon il n'y aurait jamais eu de naissance de communauté. On peut toujours essayer, risquer. L'abbé Forthomme, mon professeur de rhéto, connaît cette aventure et est venu y travailler. Il peut vous en parler. Bénissez-moi, Monseigneur ! »*
- Avec plein de bonté, il le fit. »*⁵⁷



Marc Piret, frère Marc aujourd'hui

Bien sûr, Mgr Mathen me parla de Marc et de sa vocation. Et, c'est le 3 mars 1978, mon agenda en atteste, qu'il visita le Charnet pour la première fois. J'accompagnais l'évêque et je confirme que Marc, comme il l'écrit, accueillit son hôte alors qu'il était en train de laver la maison à grandes eaux. Il poursuit le récit significatif de la personnalité de Mgr Mathen : *« Cela ne l'a pas dérangé : « Eh, c'est gai ici dans ta thébaïde »⁵⁸ ! Je lui fis visiter la petite chapelle, le four à pain, l'étable : « C'est rustique ! Tu sais, j'aime aussi saint François, je fais partie du tiers-ordre. » C'était une visite toute simple mais combien bienveillante. »*⁵⁹

Pendant l'année 1978, Marc rencontra encore l'évêque de Namur plusieurs fois. Un jour, il lui fit cadeau d'un pain que l'évêque promit de remettre à sa sœur Thérèse amateur de bio, selon lui. Une autre fois, il offrit une grosse fleur de tournesol que l'évêque s'empressa de déposer dans un vase rempli d'eau qu'il répandit sur son bureau tout en prenant la précaution de l'essuyer avec le revers de la manche de son veston ! *« Mgr Mathen était bon et simple, écrit encore Marc. Je lui dois beaucoup : son ouverture, son audace à me dire oui, à rendre possible cette aventure et d'avoir pu la vivre en Église. »*⁶⁰

Quelques jours après la visite de l'évêque au Charnet, la semaine sainte se déroulait. Le vendredi saint 24 mars, je l'ai vécu intensément au Charnet avec Marc, Pierre, Bruno, Marie-

⁵⁷ Ibidem, pp. 75-76

⁵⁸ La Thébaïde est un désert de Haute-Égypte où aurait vécu Antoine le Grand, premier ermite chrétien.

⁵⁹ Ibidem, p. 76

⁶⁰ Ibidem, p. 76

Claire et André, selon mon agenda. Et, le lendemain, samedi saint, Marc, Jean-François, Philippe, Colette et moi avons participé à la longue et impressionnante célébration du mystère de Pâques dans la chapelle byzantine de Chevetogne. Après la procession au flambeau qui se déroulait à l'extérieur de la chapelle, le cérémoniaire Tomy Scholtes⁶¹ m'aperçut et m'entraîna avec les moines. Je revêtis un habit et, très passivement, je participai à l'eucharistie. Cette immense fête de la résurrection de Jésus, cœur de notre foi, m'a beaucoup marqué. Je suis allé plusieurs fois à Chevetogne, notamment pour l'animation d'une ou l'autre retraite de jeunes. J'aimais participer aux offices byzantins. Les voix extraordinaires des moines impressionnent et créent un climat particulier de recueillement et de mystère.



Célébration à Chevetogne



Père Tommy Scholtes au micro de RCF

Pour accompagner Marc dans son cheminement spirituel et religieux, Mgr Mathen avait constitué un petit « trio » de prêtres. J'en faisais partie avec le Père Étienne Gillard, abbé de la Trappe d'Orval et le chanoine Marcel Didier, président du grand séminaire de Namur. Dans le courant de l'année 1978, à partir du mois de mars, plusieurs fois, ces prêtres et Marc se rencontrèrent, y compris à Orval.

Personnellement, je fus assez régulièrement en contact avec lui. Nous cheminions ensemble vers le jour de ses vœux. Mais, je ne me sentais pas vraiment capable de l'accompagner dans les dédales de sa vocation originale. Ma sensibilité religieuse et la sienne étaient très différentes. Je ne savais pas partager certaines intuitions ou certaines préoccupations de ce jeune que j'admirais pourtant. Pendant ma propre jeunesse, j'ai vécu ma foi dans un climat où l'affectif avait grande place. Mais, à partir de mon ordination, les expériences intérieures fortes se sont sérieusement espacées jusqu'à pratiquement disparaître. Ma formation théologique à Louvain et mon grand intérêt pour l'histoire m'ont rendu très critique concernant l'institution de l'Église et certaines formulations doctrinales ou théologiques. De même, j'ai été rendu méfiant vis-à-vis de toute « exaltation » religieuse, si modeste soit-elle.

Je revendique pourtant toujours vivre une foi solide en un Dieu Amour, révélé en Jésus de Nazareth qui nous comble de son Esprit et nous ouvre, par sa résurrection, un grand horizon d'espérance, en nous invitant aussi à l'engagement fraternel, au service des plus pauvres en particulier. Le Peuple de Dieu de la nouvelle Alliance, l'Église, chemine dans l'histoire, nourrie par l'Esprit et porteuse de la Bonne Nouvelle, malgré des faiblesses et ses infidélités. Ma vie de prière a aussi changé. La lecture de la bible me plonge dans la longue histoire de l'engagement de Dieu dans l'humanité qui culmine en Jésus de Nazareth. Dans la prière, je

⁶¹ Tommy Scholtes est jésuite. En 1977, il termine ses études de droit aux Facultés universitaires de Namur. Je l'avais déjà rencontré, je ne sais plus à quelle occasion, mais je l'ai fréquenté davantage lorsqu'il entra au grand séminaire de Namur. Il n'y résida pas très longtemps puisqu'il entra bientôt au noviciat des jésuites à Wépion. C'est à ce moment-là que je l'ai trouvé à Chevetogne, étonné de sa fonction de cérémoniaire. On connaît l'itinéraire pastoral du Père Scholtes : très varié, il comporte cependant une constante : le service de l'information religieuse et de plusieurs médias dont la *Radio Catholique Francophone de Bruxelles* et *RTL*.

m'en réjouis profondément et j'en rends grâce au Seigneur. Le silence m'emporte souvent dans une rencontre simple et mystérieuse avec un Dieu sans visage, avec pourtant celui de Jésus dans les Évangiles. La célébration de l'Eucharistie avec un Peuple, dans des circonstances bien diverses, est bien au centre de ma vie. Mais ma prière est devenue semblable à celle du paysan d'Ars évoqué par le saint curé Jean-Marie Vianney. Installé devant Dieu, dans un lieu de recueillement, dans la nature ou au cœur d'un événement humain intense, « *je l'avise et il m'avise*⁶² », tout simplement...

Je considère certaines intuitions de Marc comme des signes de l'Esprit Saint dans sa vie et, aujourd'hui, celle de la Fraternité de Tibériade. Cependant sa manière d'exprimer son attachement à l'Église Peuple de Dieu me déroute et me gêne un peu. Pour signifier cette attache, Marc a recours au symbole des épousailles : l'Église devient sa Fiancée et même son Épouse. Aux pages 68 et 69 de son livre autobiographique, il intitule un paragraphe « *Une Église à aimer et qui t'aime* ». Il a raison de dire que se donner à elle, c'est se donner au Christ, mais il est plus problématique d'écrire « *Elle est devenue une épouse... Je suis passé d'une fiancée à une autre...* ». Certes, chez plusieurs grands prophètes de l'Ancien Testament, le thème de l'épouse est très développé pour exprimer l'Alliance qui lie Dieu à son Peuple présenté comme l'épouse que Dieu aime et poursuit sans cesse, malgré ses fréquentes infidélités. Le prophète Osée exprime particulièrement bien cette symbolique matrimoniale, en fonction d'une expérience personnelle. Dans le Nouveau Testament, Jésus, l'Agneau pascal est devenu l'époux du Peuple de la nouvelle Alliance, l'Église. Celle-ci devient une mère féconde pour ses fidèles, mais elle n'est jamais présentée comme une épouse pour eux. Les grands mystiques, souvent des femmes, expriment la force de leur relation à Dieu et à Jésus Christ en utilisant l'image des épousailles. Ils se laissent entraîner par leur époux Jésus. À ma connaissance, ils ne parlent pas de l'Église comme d'une épouse. Dans le cheminement de Marc, je ne comprenais pas très bien non plus sa grande préoccupation de revêtir un habit religieux. Personnellement, je n'y attachais aucune importance. Bref, je sais remettre en question certaines de mes méfiances, mais elles font partie de ma personnalité chrétienne.

À la fin de l'année 1978, Marc rencontre à nouveau Mgr Mathen qui lui annonce : « *J'ai parlé de ta demande au conseil et il est favorable pour que tu fasses tes vœux, mais ce seront des vœux privés que l'on fera à la chapelle du séminaire.* »⁶³ « *Ensemble, poursuit le récit de Marc, nous regardâmes les dates possibles dans son agenda : « Pourquoi ne pas faire tes vœux le 25 avril, à la fête de saint Marc, ton saint patron ? Ainsi tu t'en souviendras chaque année. Et c'est aussi la fête de son évangile. C'est bien vivre l'Évangile que tu veux ? »* »⁶⁴

À l'approche de la célébration de ses vœux, Marc s'en va parcourir Suisse et France, à la découverte de communautés religieuses nouvelles. C'est au cours de ce périple de retraite que Marc choisit le nom de *Tibériade* pour la future communauté dont il rêve. Il est aussi encouragé à porter un habit religieux. Un frère couturier lui en confectionnera même un modèle qu'il recevra par la poste quelques jours avant ses vœux⁶⁵.

Enfin, le grand jour arriva. Le 25 avril 1979, dans la chapelle de la section de philosophie au grand séminaire de Namur, en présence de ses parents, des membres de sa famille, de ses amis dont j'étais, de moines de Chevetogne, Marc a vécu son engagement religieux privé dans les mains de Mgr Mathen. Avec beaucoup d'émotion et de joie, il raconte cet événement

⁶² « *Je le regarde et il me regarde.* »

⁶³ *Ibidem*, p. 76

⁶⁴ *Ibidem*, p. 76

⁶⁵ *Ibidem*, pp. 78-80

déterminant dans sa vie. Au terme de cette cérémonie, il sema des grains d'épeautre au pied de l'autel en prononçant une prière qu'il avait rédigée au cours de sa dernière retraite ⁶⁶.

Comme l'écrit Marc, deux ans après son engagement, l'évêque lui demanda de préciser l'orientation de *Tibériade*. Mais le jeune « moineau », selon ses aveux, était incapable d'écrire quoi que ce soit, « *paralysé par la peur de la prétention* ». Il se retire en France, chez les sœurs bénédictines de Bayeux, près de Lisieux où il ira se recueillir sur la tombe de sainte Thérèse. Après quelques rencontres significatives et de longs temps de prière, soutenu par la communauté chaleureuse de Bayeux, Marc se mit finalement à écrire dans la paix un texte fondateur qu'une religieuse corrigea et tapa à la machine pour que l'évêque puisse le lire facilement. Ce texte « *cristallise en quelques pages toute l'espérance de Tibériade* » ⁶⁷



Monastère des Bénédictines de Bayeux et l'accueil au réfectoire où, avec cinq amis prêtres, j'ai séjourné aussi en 2011 !

Ainsi, les bases de la fondation de Tibériade se mettaient en place, mais la Fraternité ne parvenait pas à se stabiliser dans la sérénité et la paix. Marc qui avait pourtant commencé la construction de la grande chapelle devait encore traverser de longs temps d'épreuve et de purification, avant de vivre de réels commencements et de connaître la joie d'être entouré par de nombreux frères et sœurs ⁶⁸. Pendant ces années d'épreuve, mes rencontres avec Marc s'espacèrent. Je le retrouverai plus tard, lorsqu'une nouvelle étape de sa vie se dessinera dans l'accueil d'une vocation sacerdotale...

Mes engagements à l'École sociale de Namur

Vie au séminaire auprès des jeunes candidats au sacerdoce, travail au sein de l'équipe du service diocésain de la catéchèse, engagements dans la pastorale des vocations, autant de « secteurs » de ma vie au long des années 1973-1985. Un quatrième secteur s'inaugurait déjà pour moi le lundi 1 octobre 1973. En effet, ce jour-là à 16 heures, j'assurai un premier cours destiné aux étudiants et aux nombreuses étudiantes de première année à l'École sociale, située au 10, rue de l'Arsenal à Namur, non loin de l'ancien grand séminaire et des Facultés Universitaires. Mon cours était intitulé « *Questions religieuses* ». J'ai passé dix années très riches dans cette école que j'ai vu grandir. En 1973, une bonne quarantaine d'étudiants étaient inscrits en première année. Plus tard, rapidement, le nombre de ces étudiants dépassait cent jeunes gens et, surtout, jeunes filles, au point que les cours se donnèrent dans des locaux des Facultés car le « grand auditoire » de l'École sociale était trop petit.

⁶⁶ Vous pouvez découvrir le texte de cette prière en [Annexe 4](#), p. 143-144.

⁶⁷ Vous pouvez lire de larges passages de ce texte dans *Histoire d'un appel*, pp. 90-94.

⁶⁸ Allez lire dans *Histoire d'un appel*, les chapitres 7 *L'appel à la persévérance*, 8 *L'exil*, 9 *Une nouvelle étape*.

Je donnais donc un cours systématique qui consistait en une approche du christianisme, comme réponse aux grandes interrogations humaines sur le sens de l'existence. Le dialogue avec les étudiants était très ouvert. Je me souviens d'un garçon particulièrement dynamique et interrogateur, Patrick de Saedeleer qui jouera un rôle important dans ma vie un peu plus tard. Des étudiants m'avaient fait part de leur souhait de travailler un sujet religieux que j'approuvais. Ils proposaient de travailler en petite équipe. J'acceptai la formule, à condition que je trouve un séminariste pour accompagner le groupe. Au fil des ans, plusieurs groupes se constituèrent et des séminaristes bénévoles, dont deux anciens étudiants de l'École sociale accompagnèrent des équipes. Les examens de fin d'année se passaient selon deux formules : individuellement, des étudiants étaient interrogés sur le cours systématique ; en groupe, plusieurs étudiants devaient rendre compte du travail de recherche et de réflexion qu'ils avaient réalisé au cours de l'année scolaire.

À l'époque où je fréquentais l'École sociale, Madame Julia Voss était directrice. Les étudiants de première année étaient accompagnés par une dynamique, sympathique et généreuse demoiselle, Marie-Madeleine de Dorlodot, assistante sociale et ancienne Présidente nationale de la Fédération Nationale des Patros féminins, chrétienne engagée et ouverte, sœur de Joseph de Dorlodot dont je ferai la connaissance dans la paroisse d'Auvélais où il était engagé, sœur aussi de la supérieure des Carmélites de Floreffe, Sœur Marie-Bernard. J'ai beaucoup collaboré avec Mademoiselle de Dorlodot, comme on l'appelait, spécialement pour l'organisation d'activités extrascolaires pour les étudiants auxquels elle était totalement dévouée. Lors de mes brefs séjours dans la « salle des professeurs », je croisais des professeurs de l'École dont je faisais connaissance. Nous nous rencontrions surtout lors des délibérations concernant les examens, mais aussi, mes agendas en attestent, lors d'une petite soirée de détente entre professeurs ou avec les étudiants.



Cour intérieure de l'École sociale de Namur



Marie-Madeleine de Dorlodot récemment décédée

Dès 1977 et pendant plusieurs années, des étudiants et étudiantes réalisèrent des soirées de variétés : chansons, petits spectacles dans des mises en scène très élaborées furent présentés dans le grand local de l'École d'abord, dans une salle provinciale de la rue Reine Astrid ensuite, dans la grande salle du séminaire enfin. Jean-Philippe Hanton était un des réalisateurs de ces agréables soirées. Je me liai particulièrement à lui afin de l'aider, si je le pouvais, dans ses engagements artistiques, mais aussi religieux.

En effet, parmi les étudiants, certains manifestaient des aspirations spirituelles particulières. C'est ainsi que, plusieurs fois par an, je proposais aux étudiants intéressés de participer à une eucharistie précédée d'un échange. Ces rassemblements avaient lieu dans l'oratoire aménagé en sous-sol de l'école. De nombreux étudiants et étudiantes participaient. Avec certains, j'ai même vécu des temps de retraite. Mes agendas en signalent plusieurs : une recollection d'un jour en 1977, une retraite de trois jours en début juillet 1977 chez les Sœurs Clarisses à Malonne, un week-end en février 1978, probablement chez les Bénédictines d'Ermeton-sur-Biert.

De plus en plus engagé dans les prisons de Dinant et Namur, en 1983, j'abandonnai l'enseignement à l'École sociale de Namur, mais une équipe de jeunes chrétiens soucieux d'approfondir leur foi et leur engagement chrétien vint prolonger, pendant plusieurs années, mes contacts avec des assistantes et assistants sociaux. En effet, un beau jour, Patrick de Saedeleer vint me demander d'accompagner une petite équipe de jeunes qui avaient des aspirations de partage et d'engagement. Lui-même avait participé à un pèlerinage pédestre à Chartres qui l'avait beaucoup marqué. Il y avait rencontré Françoise qui allait devenir son épouse le 10 novembre 1979. Philippe et Maryse étaient déjà mariés quand ils entrèrent dans l'équipe, de même qu'Alain et Monique. Françoise et Philippe célébrèrent leur mariage à Erezée le 28 juin 1980. Dominique et Françoise se marièrent dans l'église Saint-Jean à Namur le 14 novembre 1981. Hélas, Françoise Soubre est décédée le 25 janvier 1982. Les réunions de partage et de prière se déroulaient en alternance chez les participants. Nous eûmes aussi le plaisir de passer deux week-ends à la campagne, à Rostenne non loin de Dinant, dans une propriété de la famille de Philippe et Maryse. De nombreux baptêmes vinrent réjouir les jeunes couples et nous rassembler : ceux de David et Olivier chez Patrick et Françoise, celui d'Olivier chez Philippe et Maryse, celui de Nicolas chez Philippe et Françoise. À cette époque, je participai aussi à la joie du mariage d'une ancienne étudiante de l'École sociale, Simone qui épousait Jean-François et, plus tard, le 11 septembre 1983, je baptisai, dans la fête, leur petit garçon Stéphane.

Marie-Édith, ancienne élève aussi et son futur époux Philippe furent à l'origine d'une deuxième équipe de jeunes soucieux d'approfondissement chrétien. Jean-Pol et Thérèse Gabriel de Jemeppe-sur-Sambre dont j'avais déjà fait la connaissance pendant mon séjour au Collège d'Auvelais firent partie de cette équipe qu'ils accueillirent souvent chez eux. Quand je fus vraiment engagé dans l'aumônerie des prisons, je renonçai à accompagner les deux équipes. Le temps a fait son œuvre. Je sais que des amitiés profondes ont résisté au temps et à l'éloignement chez les membres de la première équipe. Bien plus tard, alors que j'étais doyen à Auvelais, je rencontrai Patrick par hasard. Nous étions heureux de nous revoir et je lui exprimai mon souhait de revoir tous les membres de l'ancienne équipe. Il me promit de réaliser mon souhait. Patrick tint sa promesse, mais moi, le soir des retrouvailles venu, je ne sais plus bien pourquoi, je n'ai pas rejoint les amis réunis à Loyers... *Que sont mes amis devenus ?*...qu'ils pardonnent mon incompréhensible négligence...

J'avais écrit les lignes qui précèdent, lorsque j'ai reçu un coup de téléphone inattendu de Philippe. Il avait retrouvé ma trace et m'invitait à des retrouvailles des membres de la première équipe dont je viens de parler. Impossible encore de les rejoindre. Patrick m'a téléphoné le lendemain et m'a assuré qu'ils organiseraient, plus tard, une nouvelle rencontre à laquelle je pourrai participer. Joie de retrouvailles !

Souvenirs... souvenirs...



Célébrations de mariages et de baptêmes

Au cours des années 1973-1985, je célébrai ou concélébrai de nombreux mariages d'anciens élèves d'Auvelais, d'anciens séminaristes ou de nouveaux amis. Joie des mariages de Gabriel et Béatrice, Gérard et Martine, André et Marie-Ange, Baudhuin et Françoise, Yves-Marie et Annie, Jean-François et Simone, Philippe et Françoise, Thierry et Nadine, Jean-Michel et Christine, Eric et Danielle et de plusieurs autres encore... Des baptêmes aussi furent célébrés dans ces jeunes familles. Ceux de Christophe, Jérôme, Gilles, David, Olivier, Nicolas, Olivier, Stéphane, Anaïs, Pierre... Oui, souvenirs, souvenirs heureux d'événements déterminants pour ces amis...



Le 20 janvier 1979, avec le pasteur Michel Lemaire, je « concélébrai » le mariage de mon filleul Dominique Beaujeant et Françoise, au temple protestant du boulevard d'Herbatte à Namur. La famille de la future épouse de Dominique était protestante. Le très jeune pasteur Michel Lemaire exerçait son pastoral dans la communauté qui se réunissait dans le temple fort connu du boulevard d'Herbatte. Nous nous sommes rencontrés pour préparer la célébration en nous répartissant les rôles. Une longue tradition de contacts œcuméniques existe à Namur entre les catholiques et les protestants. Le pasteur Lemaire était sympathique et souriant. La célébration fut joyeuse et profonde. Un petit souvenir amusant me reste de l'après-cérémonie. Pour celle-ci, j'avais revêtu une aube et une étole blanches. Le pasteur portait une sorte de soutane noire avec un rabat blanc. Après l'office, dans la sacristie, comme d'habitude, je repliai méthodiquement mon aube déposée sur une grande armoire. Le lendemain, le pasteur Lemaire me téléphona : il ne retrouvait plus son rabat. Ne l'avais-je pas emporté par mégarde ? En effet, je l'ai retrouvé emmaillotté dans mon aube !...

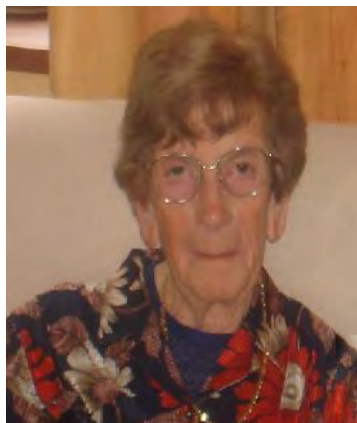


Temple protestant de Namur et le pasteur Michel Lemaire qui exerce actuellement son ministère en France à l'âge de 61 ans

En 1976, je célébrai le mariage de Thierry Piret avec Myriam. Thierry était le frère cadet de Bernard, un de mes anciens élèves dont j'ai raconté plus haut la mort tragique avec six autres jeunes militaires à Spich⁶⁹. Après la mort de Bernard, sa famille et moi avons entretenu de nombreuses relations d'amitié. En 1977, le 30 mars, à Tamines, je célébrai le baptême de Sandra, la petite fille de Thierry. Pendant ces années de 73 à 80, je rendis souvent visite aux parents de Bernard et Thierry, soit à leur domicile d'Auvelais, soit dans leur chalet au camping de Bambois. Le 12 septembre 1978, avec la famille de Bernard, je découvris la caserne de Spich, son environnement boisé et la route meurtrière ramenant les soldats de la plaine de manœuvre au camp. Un petit monument en pierre évoquait le souvenir des jeunes victimes sur le lieu de leur mort. Hélas, la famille Piret n'était pas à l'abri d'une nouvelle tragédie. Le 23 juin 1981, à Auvelais, je concélébrai l'enterrement de Thierry, décédé dans un accident de moto. Le 5 février 1982, le papa de Bernard et Thierry, Jean et Claire décédait à Auvelais. Une bien lourde épreuve s'ajoutait aux autres, écrasantes pour Lucie Piret qui vécut encore bien des années, jusqu'en 2012, après la mort de son fils aîné, Jean, le troisième enfant qui lui était arraché. Combien de fois n'ai-je pas entendu Madame Piret répéter : « *Pourquoi suis-je encore en vie, moi ?* »...



Mariage de Thierry et Myriam



Lucie Piret



Thierry et son casque de motard

Mes engagements en « Spéciale Math »

À la rentrée scolaire 1974-1975, je fis la connaissance des étudiants (et quelques étudiantes) en « Spéciale Math ». En général, ces étudiants avaient effectué leurs études secondaires en

⁶⁹ Voir *Tout est grâce !*, tome 1, pp. 293-294

section latin-grec. Leur formation en mathématique était relativement limitée, souvent insuffisante pour passer les examens d'entrée universitaires, afin d'entreprendre des études d'ingénieur, par exemple. Ils effectuaient donc une année d'étude intensive dans les branches mathématiques et scientifiques ⁷⁰. La « Spéciale Math » de Namur faisait partie de l'école secondaire Saint-Aubain, alors située à la rue de Bruxelles. Mais elle-même avait ses quartiers dans ce que son responsable appelait le « *chimérique empire* », dans l'ancienne *escholle* dominicale des pauvres, devenue maison paroissiale de Saint-Jean, située à la rue Rupplémont, du nom de la généreuse donatrice, Anne de Rupplémont qui permit la construction du bâtiment en 1660.



Porte de l'escolle



Frère Robert Graas



En fin d'année, étudiants et professeurs de « spéciale math » en détente amicale

Mais je connus d'autres implantations de la « Spéciale Math » qui déménagea à la rue Henri Blès, près du séminaire de Salzinnes, dans le bâtiment nouveau et pourtant laissé vide par l'école supérieure I.E.S.N. désormais hébergée dans un ancien couvent appartenant aux Facultés Notre-Dame. L'institut Saint-Aubain allait déménager de la rue de Bruxelles pour s'installer, après agrandissement et aménagement, dans le complexe occupé jadis par l'IESN. Tandis que les Facultés rachetaient les vénérables bâtiments de l'institut Saint-Aubain situés dans la zone des installations universitaires. Plus tard, la Spéciale Math s'établit dans l'ancienne étable de la ferme du séminaire qui fut aménagée judicieusement.

Le « directeur » et brillant professeur de Spéciale était un frère des Écoles chrétiennes, Robert Graas. Cet homme jovial, excellent pédagogue était entièrement dévoué à ses soixante étudiants qu'il connaissait bien et qu'il suivait dans leur travail de préparation à d'importants examens d'entrée. Il s'efforçait de créer une ambiance amicale et dynamique dans le groupe des étudiants accompagnés et enseignés par une équipe de professeurs compétents et sympathiques dans laquelle je m'insérai facilement, notamment en participant aux rencontres festives.

Chaque semaine, pendant cinquante minutes, je rencontrai les étudiants de Spéciale. Mon cours n'était pas systématique et construit. Il ressemblait surtout à un échange où je m'efforçais, bien sûr, de répondre aux questions des jeunes et d'éclairer leurs recherches. À la fin du premier trimestre en décembre 1974, le Frère Graas me demanda d'imposer un examen

⁷⁰ L'année que l'on appelait précédemment "Spéciale Math" a reçu désormais l'appellation de "septième préparatoire à l'enseignement supérieur". S'il est vrai que lors d'une telle année on fait des mathématiques, on n'y fait pas que des mathématiques. Le programme actuel d'une telle année comprend aussi des cours de physique, de chimie, de biologie, de dessin, d'informatique et aussi des cours de langues.

écrit concernant mon cours de religion. Je lui objectai que le cours était loin d'être systématique et qu'il me serait difficile de formuler des questions judicieuses. Pourtant le Frère insistait : les étudiants matheux et scientifiques avaient besoin de s'exprimer par écrit et d'apprendre à manier la langue française en écrivant. Je proposai donc aux étudiants un exercice d'examen écrit original. Monseigneur Robert Mathen était devenu évêque de Namur depuis peu de temps. Il apparaissait déjà comme simple et ouvert. Sans doute peu d'étudiants le connaissaient, mais je les invitai cependant à lui écrire une lettre pour lui exprimer ce qu'ils pensaient de l'Église et ce qu'ils attendaient d'un nouvel évêque. Les étudiants réalisèrent ce petit travail avec beaucoup de sérieux et d'application.

Pendant les vacances de Noël, j'emportai à Tohogne, chez mes parents, les dizaines de copies des « lettres à l'évêque de Namur ». Je les ai lues attentivement et me suis efforcé d'en réaliser une synthèse en l'émaillant de citations d'extraits des lettres des étudiants dont je changeai les prénoms. J'ai retrouvé l'intéressant document de seize pages intitulé « *Des jeunes écrivent à leur évêque...* »⁷¹ Je l'avais tapé à la machine sur des stencils qui avaient permis la multiplication des exemplaires, grâce au service bénévole de séminaristes attachés à la photocopie installée dans les caves du séminaire. Après les vacances, je remis un exemplaire de la synthèse à Mgr Mathen, au Frère Graas et à chacun des étudiants de Spéciale Math. En janvier 1975, lors de mes premières rencontres avec ces étudiants, nous avons échangé sur le contenu de leurs lettres. Et, le 6 mars 1975, l'évêque de Namur est venu rendre visite aux étudiants de Spéciale afin de dialoguer avec eux dans la foulée de la correspondance qu'ils avaient rédigée à son adresse. Ce fut une rencontre simple et chaleureuse qui permit aux étudiants de découvrir la personne d'un évêque proche et sympathique. Mais, rapidement, l'idée était née de réaliser une émission de télévision religieuse qui réunirait Mgr Mathen et quelques étudiants de Spéciale Math de Namur. C'est que l'abbé Roger George, professeur au grand séminaire était aussi, à l'époque, responsable des émissions religieuses à la RTBF. Je le côtoyais tous les jours et ce fut lui qui proposa cette initiative à laquelle l'évêque souscrivit, ainsi que cinq ou six étudiants (dont une étudiante) qui se déclarèrent intéressés par cette rencontre télévisée. Pour la préparer, le samedi 15 mars, dans le salon des professeurs du séminaire, Monsieur Turinne, présentateur des émissions religieuses à la TV, Mgr Mathen, les étudiants disposés à participer au projet, Roger Georges et moi-même nous sommes rencontrés dans une ambiance très détendue. L'objectif n'était pas de préparer dans le détail le scénario du prochain dialogue télévisé, mais de faire connaissance et de casser la glace entre les participants. Bientôt, le 25 mars, Mgr Mathen, les étudiants bénévoles, Roger et moi gagnons un studio de la RTBF à Bruxelles. L'évêque et les étudiants s'installent en demi-cercle sur un podium devant les caméras. Roger et moi sommes derrière ces caméras qui se mettent à tourner pendant une demi-heure sans arrêt. Pas question de corriger quelque maladresse ou quelque hésitation dans le dialogue. Celui-ci se passe bien. Mgr Mathen ne manque pas d'humour. Les étudiants non plus. L'un d'entre eux ne s'embarrasse pas des « Monseigneur » ; il préfère la simplicité d'un « Monsieur » sans que, bien sûr, l'évêque ne s'en offusque. L'émission est passée sur les ondes de la RTBF, le 14 avril à 19 heures. Elle reçut un accueil très positif chez les téléspectateurs et les critiques religieux. Le 24 juin, Mgr Mathen reçut chez lui, à l'évêché, les étudiants qui avaient participé à l'émission. Ce fut encore un temps de rencontre, mais plus détendu celui-là et même chaleureux...

De temps en temps, une messe était proposée aux étudiants de Spéciale. Mes agendas en conservent des indications régulières, comme ils ont enregistré plusieurs indications de retrouvailles amicales entre les professeurs, mais aussi, entre professeurs et étudiants. Les 29

⁷¹ Si vous le souhaitez, vous pouvez aller lire ce document dans l'annexe 5, aux pages 144-157.

et 30 janvier 1975, quelques étudiants ont séjourné au Charnet, chez Marc Piret à Lavaux-Sainte-Anne, afin d'y vivre un temps de recueillement et de partage. Le 19 mai 1976, Mgr Mathen effectuait une nouvelle visite aux étudiants de l'année académique 75-76.

Peu après la rentrée scolaire de septembre 1978, une nouvelle initiative naissait pour l'animation religieuse en Spéciale Math : une équipe de partage d'évangile était créée. Elle comportait une dizaine d'étudiants et se réunissait au *Cap*, chez les Sœurs de la Croix, rue Reine Astrid. Ces religieuses nous accueillaient chaleureusement, prêtes à mettre leur cuisine à la disposition des étudiants pour quelques soirées plus détendues autour d'une bonne table et d'un verre de vin. Tous les vendredis de l'année scolaire, vers 16 h 15, après le dernier cours de la semaine, les étudiants se retrouvaient au *Cap*. Je me souviens d'échanges parfois passionnés, mais toujours sereins avec un de ces étudiants particulièrement curieux et intelligent, Dominique Lambert ⁷² avec lequel j'ai gardé des contacts épisodiques mais amicaux après la Spéciale. Chrétien convaincu et ouvert, il formulait cependant quelques perspectives chrétiennes qui m'apparaissaient un peu trop classiques, voire conservatrices, d'où notre passion dans l'échange. Mais, impossible de se disputer avec ce garçon intelligent et toujours souriant. Pendant ses études à Louvain-la-Neuve, Dominique fréquenta régulièrement le séminaire et le Collège Saint-Paul où il s'entendit adresser d'étranges et bouleversantes paroles : « *Si j'étais Dieu, je te voudrais comme prêtre !* » Mais Dominique s'est marié et il est père de deux filles. Il a poursuivi de brillantes études dans les domaines scientifiques et philosophiques. Il enseigne actuellement à l'Université de Namur. Pendant le temps de ma présence à Auvelais comme doyen, au cours d'un carême, il vint animer quatre intéressantes soirées sur le thème de la relation entre la science et la foi chrétienne. Il fut et reste un grand ami de l'abbé Daniel Chavée, licencié en mathématique que j'ai connu comme séminariste à Namur et qui me remplaça en 1980 pour assurer le cours de religion en Spéciale Math. Celui-ci est aujourd'hui directeur-président de la Haute Ecole NAMUR - LIEGE - LUXEMBOURG (HENALLUX).



Dominique Lambert



Daniel Chavée

Les samedi 10 et dimanche 11 février 1979, des étudiants de Spéciale Math ont vécu une recollection à l'abbaye de Chevetogne. Je me souviens aussi d'avoir organisé des *Partage de la foi* pendant la période du Carême. Une année, un étudiant musulman tunisien y participait même : Lotfi Maddeb qui « kottait » au séminaire. Il y avait des contacts privilégiés avec les séminaristes. Je le rencontrais souvent dans des échanges sérieux et amicaux. Il vint même

⁷² Né en 1960. Marié, père de deux enfants. Docteur en physique et en philosophie. Professeur aux Facultés universitaires Notre-Dame de la Paix (Namur). Il est membre de diverses sociétés scientifiques. Auteur de nombreuses publications, aussi bien en sciences exactes qu'en histoire des sciences ou encore en philosophie, il s'intéresse plus particulièrement aux rapports entre science et foi. Il a dépouillé de nombreuses archives concernant le chanoine Georges Lemaitre et publié à son sujet.

passer un week-end dans ma famille à Tohogne. Au séminaire, je lui prêtai mon vélo que j'avais reçu de ma famille lors de la fête de mes quarante ans. Après ses études, Lotfi est retourné en Tunisie. Nous nous sommes écrit quelques fois, avant le grand silence des anciennes amitiés !

Des enseignements « catéchétiques » extérieurs au séminaire

Mon engagement dans le domaine de la catéchèse et mon intérêt pour son histoire et son évolution m'ont amené, plusieurs fois, à assurer des enseignements sur les sujets catéchétiques en dehors du séminaire de Namur. Il m'est arrivé de donner une ou l'autre conférence devant prêtres, catéchistes ou parents. La plus originale rencontre fut celle des aumôniers militaires le 7 mars 1978. Ceux-ci se réunissaient à l'abbaye de Leffe et je leur parlai de catéchèse.

Mais, il m'est arrivé d'assurer des cycles de cours en trois circonstances particulières.

La première fut dans le cadre du *CIFRA* à Sorinnes, près de Dinant. Le *CIFRA* ou *Centre Interparoissial de Formation Religieuse pour Adultes* avait été créé récemment par l'abbé Édouard Dumont, ancien vicaire de Dinant. Celui-ci connu, hélas, de gros problèmes de santé qui l'éloignèrent de la région dinantaise et qui l'amènèrent, plus tard, à Namur où il s'engagea dans notre équipe diocésaine de catéchèse dont il devint même un des responsables après mon départ. L'abbé Jacques Fivet avait pris la succession d'Édouard à Sorinnes et développait les activités de formation au *CIFRA*. Depuis le 22 novembre 1979, jusqu'au 5 juin 1980, j'y assurai un cours, principalement destiné aux catéchistes et aux chrétiens engagés. Je donnai cours en soirée, tous les quinze jours, mais, une fois ou l'autre, j'ai invité des conférenciers comme Édouard Dumont lui-même, le Père Henry Bissonnier ou Sœur Germaine. Le *CIFRA* continue sa précieuse mission de formation dans la région de Dinant.

La seconde circonstance qui m'a amené à donner un cours extérieur au séminaire, mais encore dans le diocèse de Namur, fut une demande de l'abbé Michel Vincent qui était aumônier chez les Frères des Écoles chrétiennes et leur importante école à Carlsbourg. Avec la collaboration des Frères responsables, il venait d'y fonder l'*Institut Supérieur de Sciences Religieuses (ISSR)*. L'objectif était d'offrir aux jeunes de la province de Luxembourg une formation leur permettant de remplir diverses missions : professeurs de religion dans l'enseignement secondaire inférieur, ou maîtres de religion dans l'enseignement primaire. Mais cette formation était aussi ouverte aux catéchistes. Dans une lettre du 2 avril 1982, l'évêque de Namur, Monseigneur Robert Joseph Mathen, accueillit favorablement l'initiative d'ouverture à Carlsbourg, en septembre de l'année en cours, de l'école de sciences religieuses. Cette initiative recevra également l'approbation de la commission interdiocésaine de planification de l'enseignement supérieur du *Segec* en mai 1982. L'*ISSR* fut autorisé, par ce qui était alors le *Ministère de l'éducation nationale et de la culture française*, à délivrer le titre d'agréé d'enseignement religieux du degré secondaire inférieur et le diplôme de l'enseignement religieux du degré inférieur.

Ainsi, du samedi 15 janvier au samedi 5 mars 1983, j'assurai trois heures d'un cours intitulé : « *L'acte catéchétique* » à l'*ISSR* de Carlsbourg et j'y fis passer des examens le samedi 30 avril.

Cependant, deux années plus tôt, en 1981 déjà, j'eus la joie de travailler en dehors du diocèse de Namur et même de franchir la frontière linguistique pour me rendre une semaine entière à Bruges. Depuis longtemps déjà, sous l'impulsion du Père Thierry Maertens (1921-2011), l'« *Année pastorale* » avait été créée dans l'abbaye Saint-André de Bruges. Le Père Maertens y fut un grand artisan du mouvement liturgique en Belgique. L'« *Année pastorale* » consistait en une année de formation théologique et pastorale destinée à des prêtres et des religieuses qui obtenaient de leurs supérieur(e)s de vivre une année dite sabbatique. Celle-ci interrompait momentanément leurs engagements dans un secteur de la pastorale missionnaire, paroissiale, ou enseignante. Se retrouvait à l'abbaye de Bruges, un groupe d'une bonne vingtaine de prêtres belges missionnaires à l'étranger et des prêtres et religieuses provenant des pays d'Amérique latine, de l'Afrique et de l'Asie. Cette équipe était un microcosme de l'Église universelle, dans ses riches différences et ses expériences variées de l'incarnation de l'Évangile de Jésus Christ. Ces étudiants en recyclage suivaient des cours d'exégèse biblique, de dogmatique, de morale, de liturgie et, une semaine de leur année de formation était consacrée à la catéchèse.

Depuis plusieurs années, Sœur Marie-Philippe, bénédictine de Rixensart et responsable d'un service dynamique de catéchèse dans son monastère, assurait cette semaine consacrée à la catéchèse dans l'« *Année pastorale* » de Bruges. Mais, la religieuse connaissait quelques problèmes de santé et souhaitait être déchargée de l'animation de cette semaine. Je connaissais Sœur Marie-Philippe que je rencontrais dans la *Commission interdiocésaine de pastorale catéchétique*. À son invitation, je rencontrai la soeur, à Rixensart, le 16 décembre 1980. Elle m'exprima le souhait que je la remplace à Bruges. Après réflexion sans doute, j'acceptai l'invitation pressante et je m'embarquai, avec quelque appréhension, dans une aventure nouvelle que je pressentais pourtant très riche. Et je ne m'étais pas trompé. Pendant quatre années, j'ai assuré l'animation de la semaine catéchétique au cours de l'« *Année pastorale* ». Celle-ci se déroula encore deux ans dans l'abbaye Saint-André à Bruges, avant de déménager au grand séminaire de Lille, pour des raisons linguistiques sans doute. En mars 1981 et 1982, j'ai été fraternellement accueilli à Bruges par le Père responsable de l'« *Année pastorale* » qui déménagea à Lille où je le retrouvai en février 1983 et 1984.

Pour assurer l'animation de la semaine catéchétique, je ne pouvais pas, bien sûr, me contenter d'un cours systématique. Des échanges étaient organisés entre les étudiants et moi. Ils s'avéraient d'une richesse exceptionnelle, étant donné l'importance des expériences religieuses et pastorales de ces prêtres et religieuses qui s'enrichissaient mutuellement de ces expériences en m'enrichissant moi-même. Et tout se déroulait dans une ambiance détendue, amicale et souriante ! Nous pouvions aussi communier dans des célébrations variées et participer, de temps en temps, aux célébrations de la communauté monastique de Brugge.



Abbaye Saint-André à Bruges

Mais, à travers toutes ces années, je devais bien me former moi-même. Bien sûr, de nombreuses lectures ont alimenté ma formation personnelle et permanente. Mais, j'ai aussi eu la chance d'entendre des personnalités remarquables dans les domaines de la théologie, des engagements humains ou de la culture. Je cite ici quelques noms à titre d'exemples : le Père Christian Duquoc ⁷³, le Père Marc Oraison ⁷⁴, le Père René Voillaume ⁷⁵, Georges Hourdin ⁷⁶, le Père Xavier Léon-Dufour ⁷⁷, le Père Michel Quoist ⁷⁸, le Père Guy Gilbert invité à Namur, le 9 mai 1979 par la Fédération des patros, le Père Jean-François Six ⁷⁹, le cardinal Wilfried Danneels (le 15 mars 1983), le professeur Roger Aubert (le 24 avril 1985)... En 1976, au cours de plusieurs week-ends passés au monastère des dominicaines à Fichermont, j'ai participé à une session de l'*AFR (Approfondissement de la Foi par la Relation)* dont un des animateurs était l'abbé Rémy Vancottem, actuel évêque de Namur. En 1981, à Gentinne, chez les Pères Spiritains, j'ai vécu une session préoccupée de « renouveler l'Église ». Mais, ma formation passait aussi par les spectacles, comme, par exemple, le fameux *Un homme nommé Jésus*, de Robert Hossein auquel les membres de l'équipe de catéchèse de Namur ont assisté le 14 janvier 1984 au Palais des sports de Paris. De temps en temps, j'allais aussi au cinéma et au cirque. J'y ai été plusieurs fois avec le chanoine Jules Pirlot, un sage philosophe qui aimait les salles obscures et le cirque...



Spectacle : Un homme nommé Jésus



Robert Hossein



Jean-François Six

⁷³ Christian Duquoc (1926-2008), dominicain, a été longtemps professeur à la faculté de théologie de l'université catholique de Lyon et directeur de la revue « Lumière et Vie ». Il a publié de nombreux ouvrages et articles théologiques, sur la personne de Jésus, en particulier. Christian Duquoc a souvent pris, sur des problèmes théologiques et ecclésiaux disputés, des positions novatrices, décalées par rapport à des discours classiques et à des pratiques routinières. Christian Duquoc est venu à Namur le 5 octobre 1973.

⁷⁴ Marc Oraison (1914-1979), est un médecin et prêtre catholique français, auteur de nombreux ouvrages sur la morale quotidienne et notamment la morale sexuelle. Sur la morale sexuelle, il se démarque de la position officielle de l'Église et n'exclut pas la contraception. Il vint donner une conférence consacrée à l'euthanasie, le 20 février 1976.

⁷⁵ René Voillaume, (1905-2003) prêtre catholique, a fondé la congrégation des Petits Frères de Jésus en 1933, puis celle des Petites Sœurs de l'Évangile en 1963 dont la spiritualité s'inspire de Charles de Foucauld. En 1952, avec Marguerite Poncet, il fonde la fraternité Jésus Caritas, institut séculier féminin présent aujourd'hui dans les cinq continents. Il vint parler à Namur le 5 mai 1976.

⁷⁶ Georges Hourdin, grand journaliste catholique, a été un témoin et un acteur passionné du XX^e siècle. Siècle riche en bouleversements de toutes sortes, il n'a eu de cesse durant quelque 70 ans, d'en expliquer les enjeux à ses lecteurs. Il est le fondateur en 1953 des *Informations catholiques internationales* et, en 1961 de *Croissance des jeunes nations*. Je l'ai entendu à Namur le 14 octobre 1976.

⁷⁷ Xavier Léon-Dufour (1912-2007) est un jésuite et un théologien catholique français. Il fut professeur d'Écriture sainte au centre Sèvres et directeur de collections aux éditions du Seuil et aux éditions du Cerf. Il prit la parole à Namur le 15 février 1977.

⁷⁸ Concernant Michel Quoist, voir *Tout est grâce !*, tome I, pp. 194-195.

⁷⁹ Jean-François Six (né en 1929) est un théologien catholique français. Il est le fondateur du Service incroyance-foi de l'Épiscopat, membre de la Commission nationale des droits de l'homme, Prêtre de la Mission de France, président du Centre national de la médiation qu'il a fondé en 1988 et directeur de l'Institut de formation à la médiation. Le 14 janvier 1984 il vint à Namur nous parler de l'évolution de l'Église de France.

L'animation de retraites

Au cours des années 1973-1985, il m'est heureusement arrivé d'animer de nombreuses retraites pour des jeunes étudiants dans le secondaire, ou même dans une école normale. Pour l'animation de leur retraite annuelle, j'ai accompagné douze fois les rhétoriciens de l'Institut Saint-Michel à Neufchâteau. Leur titulaire de classe, l'abbé Henri Duchène était un de mes anciens condisciples pendant les trois dernières années de mes Humanités à Bastogne. Ceci explique sans doute la demande qu'il m'adressa en 1974 d'animer la retraite de ses grands élèves. J'acceptai cette année-là et jusqu'en 1985. Toutes ces retraites eurent lieu au Relais Patro à Natoye, aménagé dans l'ancien collège des Pères Passionistes qui durent fermer leur école dite « apostolique » quelques années après la guerre, comme plusieurs autres congrégations religieuses qui disposaient d'un collège semblable dans les environs de Namur⁸⁰. En 1967, la Fédération des patros acquit les bâtiments de l'école des Passionistes et en fit un établissement polyvalent où l'on pouvait loger et vivre des sessions, des retraites et même des séjours en famille. Le Relais Patro fonctionna jusqu'en 2005.

Le schéma de toutes ces retraites était pratiquement toujours le même. D'abord, par divers moyens d'animation, chansons de Jacques Brel en particulier, photo-langage, expression libre, il s'agissait de permettre aux jeunes de manifester les aspirations, les rêves, les peurs et les limites qu'ils ressentaient et de les amener à poser quelques grandes questions de sens qu'ils portaient en eux, parfois d'une manière très floue. Je me souviens de moments forts vécus à cette première étape de la retraite par les rhétoriciens de Neufchâteau. Une année, un rhétoricien évoqua la mort de sa maman avec des mots de tendresse et de douleur tellement forts et poignants qu'il a bouleversé ses condisciples et les adultes présents. Une autre année, Tanguy exprima si justement les grandes interrogations existentielles d'un jeune qu'il fascina l'ensemble du groupe et qu'il s'imposa dès lors comme un « leader » sympathique et accepté de tous, pour proposer des démarches significatives tout au long de la retraite... Petit à petit, j'introduisais le message évangélique de Jésus de Nazareth, comme un éclairage apporté aux interrogations humaines et comme un chemin possible de vie. Des temps de prière simples étaient proposés les premiers jours de la retraite qui s'étalait sur trois jours. Et, en fin de retraite seulement, nous vivions une eucharistie festive et très conviviale qui intégrait les découvertes humaines et évangéliques du groupe.

Au fil du temps, d'importants liens d'amitié se sont tissés entre moi et des anciens rhétoriciens de Neufchâteau. Il m'est arrivé d'assister à la fête de fin d'année à l'Institut Saint-Michel, de participer aux examens de maturité ou de vivre des moments de retrouvailles avec des anciens de Neufchâteau qui étudiaient à Namur.

Le type de retraite que je viens d'évoquer, je l'ai vécu à plusieurs reprises avec des étudiants de l'école des Frères de Carlsbourg dont l'aumônier était, à l'époque, l'abbé Bernard

⁸⁰ Plusieurs congrégations religieuses relativement récentes (leur fondation date, en général, du XIX^{ème} siècle) accueillaient des jeunes gens dans des écoles dites « apostoliques » ou juvénat, dans l'optique, bien sûr, d'apporter une formation humaniste à ces jeunes, mais aussi de recruter des vocations. Autour de Namur, existait une véritable ceinture constituée par de tels collèges. Plusieurs durent fermer leur porte dans les années 60, en raison des exigences de l'État au point de vue du nombre d'élèves nécessaire pour être reconnu et aussi, en raison de la diminution du nombre des religieux capables d'assumer le fonctionnement de ces écoles. Deux écoles ont cependant subsisté : l'école Saint-Benoît gérée par les Pères Bénédictins de Maredsous et l'Institut du Sacré-Cœur de Burnot fondé jadis par les Pères du Sacré-Cœur qui l'ont quitté il y a peu. Les autres écoles disparues étaient les suivantes : à Natoye, école fondée par les Pères Passionistes ; à Temploux, école fondée par les Pères des Sacrés-Cœurs (de Jésus et de Marie), souvent appelés de Picpus ; à Bothey, école fondée par les Pères du Saint-Sacrement ; à Gentinnes, école fondée par les Spiritains.

Saintmard qui rejoindra, plus tard, le corps professoral du séminaire. Étudiants de première année à l'école normale et de deuxième scientifique ont vécu une retraite à l'abbaye cistercienne d'Orval en 1975 et chez les Sœurs Bénédictines d'Hurtebise en 1976. J'animais plusieurs retraites pour des élèves du Collège Saint-André à Auvelais : en 1976, les élèves de quatrième latine ont vécu une retraite à l'abbaye de Brogne à Saint-Gérard où résidaient encore des Pères Assomptionnistes ; en 1977 et en 1978, les élèves de la même classe dont André Badart était titulaire vécurent leur retraite au monastère de Chevetogne et en 1979, à Gembloux chez les Frères Maristes. En 1978, j'ai aussi animé une journée de recollection pour les classes supérieures de l'école des Sœurs de la Providence à Barvaux-sur-Ourthe et, en 1980, à Banneux, une retraite pour les étudiantes de Rhétorique de cette école. J'eus aussi la joie d'animer des retraites pour les « Poètes » du petit séminaire de Floreffe en 1978 à Natoye, pour les Rhétoriciens de l'Institut Saint-Remacle de Marche-en-Famenne en 1978 et 1979 à Natoye, pour les Rhétoriciens du petit séminaire de Bastogne en 1979 chez les Pères Salésiens à Farnières. À Hurtebise, en 1980, j'ai animé la retraite d'élèves de l'école Sainte-Anne à Athus ; en 1981, au Brua à Habay-la-Neuve, chez les Frères Maristes, j'animai la retraite des Rhétos de la même école ; en 1984, à Orval et en 1985 à Ponderôme chez les Sœurs de la Doctrine chrétienne. En 1981, avec leur professeur de religion Pierre Mansion, les Rhétoriciens de l'Institut Saint-Joseph à Ciney ont vécu leur retraite à Orval...



Rhétoriciens de Neufchâteau en 1975



Rhétoriciens de Neufchâteau en 1985

À plusieurs reprises, j'ai animé une journée de recollection ou une mini-retraite pour des Équipes de foyers Notre-Dame, mais aussi, pour les Auxiliaires de l'Apostolat, femmes

laïques consacrées dont la maison centrale se trouvait à Namur. Je l'ai plusieurs fois fréquentée. Il m'est aussi arrivé d'animer une journée de recollection pour les prêtres de la région de Namur à l'abbaye de Maredsous et une retraite de deux jours destinée à des professeurs du Collège Saint-André à Auvelais, en 1976, chez les Sœurs de la Providence à Profondeville.

Régulièrement, je célébrais une messe de classe pour les élèves de Sœur Renée à l'Institut Sainte-Marie, rue du Président à Namur. De temps en temps, j'ai aussi animé des eucharisties pour des étudiants de l'Institut Saint-Aubain, alors voisin du séminaire à Salzinnes. En 1975, j'ai vécu les jeudi et vendredi saints dans la petite Communauté Saint-Martin rassemblant quelques religieuses bénédictines à Graux ; le samedi-saint et le jour de Pâques, à Florenville avec des jeunes en partage de la foi. Ces quatre jours, mon ami séminariste Alain Poncelet les a vécus avec moi... Un jour par semaine, le matin, je célébrais la messe pour la communauté des sœurs bénédictines dans l'église Saint-Albert à la citadelle de Namur. Je déjeunais avec les religieuses accueillantes et ouvertes. J'en reparlerai plus loin.

Mes voyages

Dans le chapitre précédent de *Tout est grâce !* consacré à mes années d'enseignement au Collège Saint-André à Auvelais, j'ai évoqué les voyages annuels en Italie avec mes élèves de rhétorique. J'ai évoqué aussi un voyage en Égypte au cours des vacances de Noël 1972-1973.

Au cours des années 73-85, j'eus la chance de poursuivre la voie de beaux voyages.

Pendant quatorze ans, entre 1974 et 1988, au cours des vacances de Pâques, j'ai parcouru l'Italie avec des rhétoriciens, au service de l'abbé Léon Caussin, professeur, puis directeur de l'Institut Saint-Louis à Namur qui organisait les voyages des rhétoriciens de plusieurs établissements scolaires que j'ai évoqués plus haut. Deux nouveaux établissements firent leur première expérience de la découverte de l'Italie, le Collège de Belle-Vue à Dinant et l'école secondaire d'Eghezée. J'ai accompagné les professeurs et les élèves de ces deux écoles. Une année, j'ai remplacé l'abbé Caussin empêché d'accompagner le périple des grands étudiants. Une autre fois, le nombre des élèves voyageurs était tellement élevé que Léon Caussin organisa deux circuits. Il en accompagna un et moi le deuxième. Il faut dire que depuis quelques années, les nombreuses étudiantes de l'Institut Notre-Dame de Namur faisaient partie du voyage avec les garçons de plusieurs établissements. Ainsi, j'ai eu la chance de parcourir les lieux prestigieux d'Italie plus de vingt fois avec des jeunes. En 1975, je l'évoquerai plus loin, j'eus encore le plaisir de découvrir plus de villes et de lieux, au cours d'un mémorable voyage qui dura un mois, en compagnie de ma famille. En 1977 aussi, j'ai revu Rome et Pompéi, à l'occasion de la béatification du frère Mutien-Marie de Malonne.

Le dimanche 30 octobre 1977, sur la place Saint-Pierre à Rome, le pape Paul VI allait béatifier deux Frères des Écoles chrétiennes, l'un équatorien, le Frère Miguel, l'autre bien de chez nous, le Frère Mutien-Marie de Malonne⁸¹. Dès janvier 1976, l'association des anciens de Malonne annonce qu'elle organisera des déplacements pour permettre à ses membres et leurs familles de participer à la béatification solennelle. Waldor Destrée, directeur de l'école primaire des garçons à Auvelais est président de l'association des anciens de l'école normale de Malonne. Avec le Frère Alfred Derval, il organise deux types de voyage. Le premier comprend quelques jours passés à Rome, avant et après la béatification, ce qui permet une

⁸¹ Le frère Mutien sera canonisé le 10 décembre 1989 par le pape Jean-Paul II.

visite assez importante de la Ville éternelle. Le deuxième type de séjour ne comporte que les jours qui entourent directement le 30 octobre. Bientôt, deux cents personnes s'inscrivent pour le long séjour. Une centaine d'autres dont Mgr Mathen évêque de Namur réserve le court séjour. Waldor Destrée est un ami. Lui et son épouse Andrée ont effectué avec moi trois voyages en Italie, lors des périples des rhétoriciens du Collège Saint-André à Auvelais. Il me propose d'accompagner les pèlerins de Rome, afin d'en guider un groupe lors des excursions organisées dans et autour de la ville et même, un jour, à Pompéi. Jean-François Scheffers, ancien élève de Waldor en sixième primaire et de moi-même en Rhéto est séminariste. Il effectue justement des études de théologie à Rome où il séjourne au Collège belge⁸². Jean-François sera le deuxième guide des pèlerins. Un troisième guide s'impose : le Père Daniel Stiernon, assomptionniste, spécialiste de l'orient chrétien qui enseigne à Rome depuis bien longtemps et qui est originaire d'Auvelais. Il connaît parfaitement la Ville éternelle, sa grande histoire et aussi de nombreuses petites histoires et anecdotes intéressantes et, parfois, bien amusantes.

J'effectue donc un voyage à Rome du 27 octobre au 4 novembre 1977. Nous sommes confortablement installés à la *Casa Tra Noi*, non loin du Vatican. Il s'agit d'un hôtel géré par l'Action Catholique italienne, si mes souvenirs sont bons. J'y célèbre une messe quotidienne pour les pèlerins. Trois grands cars assurent leur déplacement pour la visite détaillée des sites et des églises de Rome et aussi des catacombes et des basiliques majeures. Plusieurs promenades s'effectuent à pied, notamment la découverte de certains quartiers de Rome le soir, telles la piazza Navona et la fontaine de Trevi. Le dimanche 30 octobre, tous les anciens de Malonne sont bien situés sur la place Saint-Pierre pour assister à la longue cérémonie de béatification. Mgr Mathen concélèbre la messe avec le pape. Il intervient au cours de la célébration, en tant qu'évêque du diocèse où le Frère Mutien a vécu longtemps et est vénéré déjà. Jean-François Scheffers est choisi pour tenir le rôle de thuriféraire, c'est-à-dire qu'il porte l'encensoir et le présente au pape aux moments voulus. Il est en soutane (il a dû en emprunter une !). Avant le départ du cortège des célébrants et des acolytes, dans la sacristie, le cérémoniaire chargé du bon déroulement de la cérémonie fait remarquer à Jean-François que son jean dépasse sa soutane. Jean-François devra plier le bas des deux jambes de son pantalon pour être digne d'exercer sa haute et importante fonction. Le temps est clément et nous sommes tous impressionnés par le déroulement de la cérémonie que nous pouvons suivre facilement, en y participant par les chants, grâce à un livret distribué à tous les participants.

Le lendemain soir, au Collège belge, le cardinal Suenens préside une messe d'action de grâce. Elle est suivie d'un buffet froid.

Mais, notre voyage se poursuit. Le jour de la Toussaint, 1 novembre, nous gagnons Pompéi que nous visitons. Jean-Pierre Delville, séminariste liégeois qui étudie aussi à Rome nous accompagne. Je partage avec lui et Jean-François le repas de midi. Je fais ainsi la connaissance d'un futur évêque de Liège ! Il reste à faire un dernier tour de Rome le 2 novembre. Le 3 est une journée libre pour tous avant le retour en Belgique le lendemain...

⁸² **Le Collège Pontifical belge à Rome** a été fondé par les évêques de Belgique en 1844. Le Collège permettait aux évêques d'envoyer certains séminaristes à Rome pour poursuivre leur formation de prêtre. Depuis le Concile Vatican II, les évêques envoient surtout de jeunes prêtres à Rome, pour une formation supplémentaire ou pour une spécialisation. Les étudiants vivent au Collège belge ; ils étudient dans une des universités pontificales, suivant leur spécialisation. De 1846 à 1972, le Collège Pontifical belge se trouvait via del Quirinale, près du carrefour des Quatre Fontaines ; en 1972, le Collège s'est installé dans la Maison Générale des Frères de la Charité, via G.B. Pagano 35, 00167 Rome. L'étudiant le plus célèbre du Collège est sans nul doute Karol Wojtyła, le futur pape Jean Paul II, qui séjourna au Collège de 1946 à 1948.

À Malonne, le 12 novembre 1977, de nombreux anciens de l'école normale viennent rendre hommage au petit frère Mutien. Une messe solennelle est concélébrée dans la chapelle où le Frère Mutien aimait venir se recueillir longuement, même la nuit. Je prononce l'homélie.



Hôtel *Casa Tra Noi*



Permis personnel d'accès à un siège réservé sur la place Saint-Pierre



Dans la sacristie de Saint-Pierre, rencontre fraternelle du pape Paul VI et de Mgr Robert Mathen, évêque de Namur



Après la cérémonie de béatification, Jean-François et moi



À Pompéi, Jean-Pierre Delville, Jean-François Scheffers et moi

La Grèce est aussi un beau pays culturellement riche que j'ai souvent visité. Pendant les vacances d'été en 1973, j'étais engagé, pour un mois, parmi les prêtres-guides au service de l'a.s.b.l. *Fratelzon*, spécialisée dans l'organisation de voyages culturels pour des rhétoriciens principalement, mais aussi pour des groupes d'adultes⁸³. À l'époque et pour quelques années encore, *Fratelzon* n'engageait que des prêtres pour guider les groupes scolaires en Grèce. Organisme chrétien, *Fratelzon* était préoccupé d'assurer la messe dominicale à tous les groupes qui la souhaitaient et la plupart des groupes la souhaitaient effectivement. Les prêtres-guides accompagnaient des groupes, mais pas pour l'entièreté de leur périple qui durait quinze jours. Pendant mon premier séjour en Grèce qui a duré un mois, j'ai fait la connaissance de plusieurs groupes que j'ai guidés et pour lesquels j'ai célébré la messe, dans la nature le plus souvent.



Photos de mes premières prestations comme guide à Delphes et du premier groupe scolaire que j'ai accompagné. Cette année-là, je porte un chapeau, ce que je ne ferai plus souvent, malgré l'importance du soleil.

Chaque semaine des vacances, un avion charter affrété par *Fratelzon* effectuait le transport de groupes partant de Bruxelles. Une semaine, il gagnait Athènes et une autre, Héracleion en Crète. La deuxième semaine des vacances, il ramenait des groupes qui terminaient leur périple de quinze jours. Ce périple comportait la visite des sites classiques d'Athènes, de Delphes et

⁸³ J'ai évoqué *Fratelzon* et mon engagement à son service dans *Tout est grâce !*, tome 1, chapitre 6, p. 291.

Olympie, de Corinthe, Nauplie, Mycènes, Thirinte et Épidaure où, le plus souvent, les jeunes et leurs accompagnants adultes assistaient à une représentation, en grec moderne, d'une tragédie ou d'une comédie classique ancienne, dans des mises en scène prestigieuses. Les visites de ces derniers sites se faisaient à partir d'un important lieu d'accueil appartenant à *Fratelzon* dans la région de Corinthe. À Kalamaki (un des nombreux Kalamaki de Grèce !), le long de la mer au Golfe de Corinthe, avec la collaboration d'un commerçant grec, *Fratelzon* avait acquis des terrains en friche, bien situés pour y installer un complexe de huttes et de bâtiments en dur qui se développèrent progressivement au cours des années. L'associé grec, lui, construisit un hôtel juste à côté des installations de *Fratelzon*. À un certain moment de l'histoire, cette situation posa des problèmes importants à *Fratelzon*, en raison du grand appétit de l'homme d'affaire grec qui convoitait ses terrains, jusqu'à parvenir à obliger la fermeture des lieux d'accueil de *Fratelzon* pendant un an ou deux même, avant que la justice rétablisse les droits de l'a.s.b.l. belge. Chaque voyage des rhétoriciens comportait aussi un séjour en Crète avec la visite des sites principaux et une excursion vers Lassiti ou les gorges de Samarie. Un séjour dans les îles de Tinos, Délos et Myconos ou sur l'île prestigieuse de Santorin pouvait être mis au programme. Mais *Fratelzon* proposait aussi des voyages « à la carte », notamment pour permettre de visiter les Météores ou pour découvrir particulièrement les sites byzantins incluant Thessalonique et la région de Sparte.

Entre 1973 et 1988, j'effectuai chaque année un séjour d'un mois en Grèce, en général, sauf les années où j'organisais un voyage en Turquie pour des adultes proches de moi. Il m'est arrivé aussi d'organiser un périple de quinze jours en Grèce pour des groupes semblables. Dès lors, je ne consacrais que quinze jours au service direct de *Fratelzon*, en guidant des groupes scolaires ou, plus tard, en assurant la permanence à Neo Faliron, entre Athènes et le Pirée. Cette permanence au service de l'organisation des périples et du bon déroulement de ceux-ci était assurée pendant deux mois par le Père Jan Havermans, rédemptoriste, ancien professeur au Collège du Sacré-Cœur à Ottignies et, en ces années, engagé à temps plein au secrétariat de *Fratelzon*. Il était le principal artisan de l'organisation des périples, des rencontres des guides et des enseignants qui précédaient les voyages et de celle des guides qui faisaient le bilan de la saison au terme des vacances d'été. Jan Havermans était flamand, mais il était engagé parmi les religieux rédemptoristes francophones. Il était remarquable polyglotte, parlant néerlandais et français, bien sûr, mais aussi italien (il avait étudié à Rome), anglais, allemand et grec qu'il maniait parfaitement avec tous les nombreux grecs au service de *Fratelzon* : hôteliers, restaurateurs, patrons de compagnies de cars et chauffeurs, guides officiels grecs, employés des services touristiques aux aéroports ou aux ports du Pirée et des îles... Un deuxième prêtre assurait la permanence en gérant les finances. Le Père rédemptoriste Jean Becco et l'abbé Éric, économiste dans un collège du Limbourg jouaient ce rôle d'économistes. Régulièrement, avec le Père Havermans, ils parcouraient la Grèce pour aller rencontrer les grecs prestataires de services pour *Fratelzon*, afin de leur payer leur dû et envisager la suite de leurs services.

À la permanence, j'ai assuré la distribution du courrier destiné aux jeunes et aux professeurs en voyage. Ce courrier arrivait à Athènes. Je pouvais combler de joie les étudiants et étudiantes qui passaient par cette ville ou profiter d'un départ d'un car vers une destination connue pour lui confier le précieux trésor de lettres d'amitié et d'amour ! Je me rendais aussi souvent à l'aéroport ou au port du Pirée, afin d'assurer l'accueil ou l'embarquement de groupes. À un certain moment, j'ai pu effectuer ces déplacements et d'autres jusqu'à Kalamaki, par exemple, en pilotant la voiture personnelle de Jan Havermans. Ce qui, aux yeux des guides initiés, était un grand et exceptionnel privilège. Je ne l'avais mérité en rien. Mais, au cours d'un retour de Kalamaki le soir, Jan fatigué avait eu un accident important en

voiture. Aussi, l'année suivant son accident, il avait partagé sa voiture et ses déplacements avec moi.

Dès 1974, j'organisais un voyage en Grèce pour des anciens élèves du Collège Saint-André et des amis. L'abbé Arthur Leroy qui m'avait succédé comme professeur de rhétorique au Collège participait à l'aventure, de même que Waldor Destrée et son épouse Andrée. Légitiment, je peux parler d'aventure, car cette année-là, en Grèce, nous avons vécu des événements exceptionnels.

À la suite de la dictature des colonels qui se met en place en Grèce en 1967, de nombreux opposants politiques s'exilent à Chypre et ailleurs. Le 15 juillet 1974, la garde nationale dirigée par des officiers grecs lance une tentative de coup d'état contre le président chypriote, l'archevêque Makarios, avec l'aide du groupe armé de l'EOKA B⁸⁴. Celui-ci souhaitait réaliser l'*Énosis*, c'est-à-dire la réunion de Chypre à la Grèce. Le 20 juillet, la Turquie intervient militairement et envahit Chypre, prétextant la protection des intérêts de la communauté turque de l'île et le rétablissement de l'ordre constitutionnel tel qu'il résulte du traité de garantie de 1960.

Notre groupe de voyageurs avait débarqué à Athènes pour y séjourner trois jours avant d'effectuer le périple grec. Nous avons déjà visité l'Acropole et ses environs et aussi le Musée national. Le 20 juillet, nous gagnons le cap Sounion en car. Le cap Sounion est situé à 45 kilomètres au sud-est d'Athènes. Il est surtout renommé pour les ruines d'un temple dédié à Poséidon. Quand nous débarquons du car, la déconvenue nous attend : l'accès au temple est fermé.



Cap Sounion et temple de Poséidon

À ce moment, nous apprenons l'invasion de Chypre par l'armée turque et la mobilisation générale en Grèce. Nous rentrons donc vers nos logements. Ceux-ci sont situés au centre d'Athènes, non loin de la place Syntagma et du parlement grec. Étrangement, nous sommes hébergés dans deux pédagogies universitaires chrétiennes, l'une destinée aux filles, l'autre aux garçons. C'est ainsi que, dans deux couples, les époux se voient séparés : Waldor et Andrée logent dans deux établissements voisins mais séparés. Michel Évrard et sa jeune épouse viennent de se marier. Ils effectuent avec nous leur tour de noces. Hélas, eux aussi à Athènes, sont séparés pour la nuit ! Ils s'étaient résignés pour deux nuits. Mais la mobilisation paralyse tous les services et les moyens de transport en Grèce, ce qui nous oblige à rester six

⁸⁴ L'**EOKA B'** ou *EOKA 2* (en grec

grecque, active de 1971 à 1974, d'inspiration nationaliste, œuvrant pour le rattachement de l'île de Chypre à la Grèce. Durant sa courte existence, son but est principalement d'empêcher l'application de toute solution au conflit qui soit considérée, par elle, comme inacceptable. Elle est dissoute à la suite du coup d'État manqué de 1974 et de l'invasion turque de Chypre qui s'ensuit.

B) est une organisation paramilitaire chypriote

jours à Athènes, au grand désappointement des jeunes mariés... Les jours suivants, pour passer des journées les plus agréables possible, nous gagnons la mer non loin d'Athènes, par des bus qui circulent encore, et nous vivons de bons moments sur les belles plages. Le soir, nous regagnons le centre de la ville.

Un de ces soirs, le 24 juillet, à quelques-uns, nous sommes installés sur la terrasse d'un café longeant une grande artère de circulation automobile reliant les deux places importantes de la ville, Syntagma et Omonia. Nous prenons l'apéritif estival après les fatigues de la plage... Tout à coup, une animation inattendue et étonnante remplit le large boulevard à sens unique. Les automobilistes klaxonnent. Les chauffeurs de bus font de même. Bientôt, des citoyens dévalent les trottoirs en agitant des branchages, comme lors de l'entrée de Jésus à Jérusalem. Nous, les braves touristes belges, nous ne comprenons rien... Nous nous interrogeons. Heureusement, à cette époque, de nombreux grecs d'un certain âge parlaient le français. C'est ainsi qu'une dame grecque qui occupait une table voisine de la nôtre s'adresse gentiment à nous pour nous expliquer que Constantin Karamanlis⁸⁵ rentre à Athènes et que l'heure de la fin de la dictature a sonné. Nous ignorons qui est Karamanlis. La dame nous explique que ce grand politicien grec s'est réfugié en France, fuyant le régime implacable des Colonels. Dans son exil, il est accueilli par les présidents français le général de Gaulle et Valéry Giscard d'Estaing. La fête des grecs ne fait que commencer. Elle nous rappelle les festivités vécues en Belgique lors de l'arrivée des soldats alliés et libérateurs à l'automne 1944. Déjà, des vendeurs de journaux s'égosillent dans la rue. Ils vendent des exemplaires légers, comprenant seulement deux pages, d'un journal quotidien grec interdit par le régime dictatorial. Il annonce le retour de Karamanlis et publie sa photo en pleine page. Nous achetons un exemplaire du journal, en souvenir de cette soirée mémorable et nous gagnons notre restaurant, qui n'est pas loin, pour prendre le repas du soir.



Constantin Karamanlis... débarque de l'avion de Valéry Giscard d'Estaing

La place Syntagma et le parlement

⁸⁵ **Constantín Karamanlís** (en grec Κωνσταντίνος Καραμανλής), né le 8 mars 1907 et décédé le 23 avril 1998 à Athènes, fut un homme d'État grec, figure politique du XX^e siècle. Après la guerre, Karamanlís monta rapidement les échelons du monde politique grec. Il exerça plusieurs ministères avant de devenir premier ministre. Sur le plan international, Karamanlís abandonna l'*énosis* (unification de la Grèce et de Chypre) prônée par les gouvernements précédents et se prononça en faveur de l'indépendance de Chypre. Après un échec électoral, il s'expatrie déjà en France et y séjourne tout le temps de la dictature des Colonels. Au long de son exil en France, Karamanlís s'opposa, verbalement, à la dictature des colonels, la junta militaire qui avait pris le pouvoir en Grèce en avril 1967. En juillet 1974, lorsque, placé dans l'impasse à la suite de l'invasion de Chypre par les Turcs, le régime des colonels crut bon de faire appel à lui, Karamanlís ne posa aucune condition et retourna à Athènes à bord de l'avion présidentiel français prêté par Valéry Giscard d'Estaing. Il fut alors nommé Premier ministre d'un gouvernement d'union nationale. Dès lors, pendant longtemps, Constantin Karamanlis a dominé la vie politique grecque ; il a été président de la République de 1980 à 1985 et de 1990 à 1995.

Après le repas, nous gagnons rapidement la place Syntagma. Elle est noire de monde. Désormais, la circulation de véhicules est impossible dans le centre d'Athènes. La fête s'installe et bat son plein. On annonce que Constantin Karamenlis va arriver à l'*Hôtel de Grande Bretagne* situé sur la place. Les Athéniens l'attendent avec impatience. Celle-ci sera mise à l'épreuve. Mais, à un certain moment de la soirée, le héros du jour apparaît sur un balcon dominant la place. L'exaltation des grecs atteint un sommet et nous sommes heureux de participer à leur joie. Sauf quelques-uns de notre groupe qui ne nous ont pas rejoints. Il faut dire que, ce jour-là, Marie-Claire, une des jeunes voyageuses, s'est blessée à la jambe en tombant. Avec l'abbé Leroy accompagné de deux gardes du corps, elle est transportée en taxi vers un hôpital en périphérie. Au retour, le taxi-ambulance et son personnel seront bloqués à l'approche de la place Syntagma. Les vaillants gardes du corps, deux frères Solbreux, Éric et Alex, se chargent de porter la blessée plâtrée, en réalisant pour elle un siège confortable de leurs quatre bras enlacés. Elle achèvera le voyage dans une voiturette louée dans une grande pharmacie d'Athènes, grâce à la générosité de Monsieur Scoutas, un des propriétaires de cars utilisés par les groupes *Fratelzon*.

Un grand vent de liberté et de joie rafraîchit à ce moment la Grèce. Les jours précédents, la mobilisation générale et la crainte d'une guerre avec la Turquie plombaient l'atmosphère. D'autant que la télévision officielle diffusait, à longueur de journée, des émissions évoquant, avec reconstitutions sanglantes, les siècles d'occupation de la Grèce par l'ennemi héréditaire turc présenté comme violent et sanguinaire. Les touristes étrangers étaient inquiets. La plupart d'entre eux souhaitaient rentrer dans leur pays au plus tôt. D'autres étaient au bout de leur voyage organisé et se sentaient esseulés dans un pays presque en guerre. La panique était profonde dans les groupes de touristes européens ou américains. Dans le pays, tout était désorganisé, y compris les communications téléphoniques qui n'étaient pas faciles, d'autant plus que les bureaux de l'OTE (organisme officiel de téléphonie) étaient envahis et qu'il fallait attendre très longtemps avant de pouvoir approcher le comptoir où l'on demandait une communication internationale souvent difficile à réaliser. Le GSM n'existait pas encore ! Les groupes organisés par *Fratelzon* étaient, bien sûr, eux aussi inquiets et perturbés. Cependant, ils étaient rassurés par l'organisme qui continuait à leur assurer gîte et couvert, parfois au prix d'imagination et de créativité, comme, par exemple, en mobilisant un brave grec de Neo Faliron pour réaliser les repas destinés à des groupes entiers, dans des conditions de travail très rudimentaires. Mon groupe a profité du téléphone d'un grand hôtel du centre d'Athènes pour communiquer des nouvelles rassurantes à quelques familles. Celles-ci étaient invitées à communiquer les informations à d'autres familles inquiètes.

Enfin, la mobilisation générale cessa. Les services et la vie économique pouvaient reprendre progressivement. Notre périple en Grèce pouvait se poursuivre. Nous avons seulement raté un séjour dans les îles de Tinos, Délos et Mykonos... En effectuant notre parcours, je perçus immédiatement des signes de la fin du régime des Colonels. Comme tous les régimes dictatoriaux, celui des Colonels utilisait abondamment l'affichage dans les rues et les panneaux sur les routes pour chanter les louanges de leur gouvernement. Ainsi, à l'entrée du pont qui surplombe le canal de Corinthe, en 1973, j'avais vu un immense arc de triomphe enjambant la route. Il était coloré et proclamait la gloire des Colonels. Or, à notre passage fin juillet 1974, il était encore là, mais repeint tout en blanc !



Arc à la gloire des Colonels repeint en blanc



Dans l'avion, en 1974...



le groupe des rescapés d'Athènes enfin arrivé à Delphes

Les premières années où j'ai accompagné des groupes de jeunes touristes en Grèce, les guides étrangers étaient acceptés sans aucun problème. Plus tard, après la restauration d'un régime démocratique, les syndicats purent, à nouveau, faire entendre leur voix. Celui des guides grecs professionnels aussi. C'est ainsi que les guides étrangers ne purent plus fonctionner sur les sites grecs. Pas même pour accompagner de jeunes étudiants. Sur les sites, la police veillait et la police grecque ne badinait pas avec la loi. Un jeune guide belge, religieux dominicain, en fit l'expérience. Il fut arrêté en flagrant délit, alors qu'il apportait ses commentaires à la visite du site de Corinthe. Il passa quelques jours dans une prison de la ville. Dès lors, *Fratelzon* utilisa les services de guides grecs, du moins pour la visite des sites principaux. Cependant, un peu plus tard, sous la pression des autorités de pays européens, le gouvernement grec autorisa des guides étrangers, mais pour des groupes scolaires exclusivement, à condition d'obtenir une autorisation officielle, en apportant la preuve d'une formation adéquate assurant une connaissance suffisante de l'antiquité grecque et de la culture ancienne. Après quelques années, ce régime d'exception fut pourtant supprimé et les guides officiels grecs retrouvèrent du travail auprès des groupes *Fratelzon*. Les groupes scolaires bénéficiaient de la gratuité concernant l'entrée des sites archéologiques, moyennant autorisation obtenue par *Fratelzon* auprès des instances officielles grecques responsables.



Autorisation de guider en Grèce en juillet 1979



et cachets apposés lors des visites de sites

En 1977, grâce aux services de *Fratelzon*, j'organisai une première visite de la Turquie. Le groupe comprenait vingt-deux personnes, dont de nombreux amis et d'anciens élèves du Collège Saint-André. Plusieurs semaines avant le départ de tous les voyages que j'organisais, je réunissais tous les participants, dans un local du séminaire à cette époque. Ainsi, pouvaient-

ils faire connaissance entre eux et recevoir des informations pratiques. Pendant le voyage, un cahier circulait dans le groupe. Les voyageurs étaient invités à y inscrire leurs impressions, réflexions et dessins. Pendant le périple turc de 1977, Gérard Dubois (+), sympathique architecte de Leuze, composa deux chansons évocatrices des aventures et des personnalités du groupe. Douze et dix-huit couplets furent nécessaires pour raconter les hauts faits d'un groupe bien joyeux, entraîné par le fabuleux guide Mustapha et emmené en car par un chauffeur compétent et malicieux, assisté de son jeune apprenti. Tous trois étaient toujours prêts à rendre service. Après chaque voyage, de retour en Belgique, j'organisais des retrouvailles qui permettaient l'échange des souvenirs, des photos et des diapositives. Chacun recevait copie du « livre de bord » et nous passions la soirée dans un restaurant adapté...



En 1977, en Turquie, notre guide Mustapha...



notre chauffeur du car et son jeune adjoint



Le groupe 1977, à Ankara près du mausolée de Mustafa Kemal Atatürk...



au restaurant

Que de souvenirs accumulés pendant ces nombreux voyages, que d'amitiés et de fraternités nouées dans les joyeux moments de fête ou même dans quelques circonstances plus pénibles, comme la perte de documents ou quelque dérangement et maladie... Ce fut le cas en 1979 lors d'un voyage en Grèce auquel plusieurs acteurs du service de la catéchèse de Namur

participèrent, manifestant un courage exceptionnel pendant la traversée houleuse du Pirée à Tinos, notamment notre ami Jacques Vandenbosch qui jouait au « valeureux Liégeois » en chantant, jusqu'au moment où il se tut, après avoir saisi un des nombreux sachets mis à la disposition des voyageurs éprouvés.

En 1981, j'organisai à nouveau un voyage en Grèce pour des amis et des proches. Ma sœur, mon beau-frère et leurs quatre enfants furent de la partie. Mais, Joëlle, l'aînée des enfants qui terminait sa rhétorique, venait déjà d'effectuer un périple en Grèce avec ses condisciples et professeurs, avant que sa famille débarque à Héraklion. Elle réalisa donc un second tour ! Mais à la fin de ce deuxième voyage, elle ne put assister à la représentation dans le théâtre d'Épidaure. À l'arrivée du car sur le site du sanctuaire d'Asclépios⁸⁶, le dieu guérisseur, elle était malade. Elle resta donc dans l'autocar, assistée du beau et brave chauffeur qui portait le doux nom d'Adonis. De retour à Kalamaki dans les locaux de *Fratelzon*, on transporta Joëlle chez un médecin à Corinthe. Celui-ci diagnostiqua une crise d'appendicite. Comme nous regagnions la Belgique le lendemain, le médecin grec fit quelques piqûres, afin que Joëlle tienne le coup jusqu'à son opération sur le sol national. Le plus jeune de la famille, lui, Jean-François était malade à l'arrivée en Grèce. Je le vois encore au débarquement à l'aéroport d'Héraklion, la tête emmitouflée. Il souffrait des oreillons et il s'en était fallu de peu qu'il ne puisse participer au voyage. Heureusement Asclépios veillait !

En 1983, sept jeunes terminant leurs études secondaires au Collège de Saint-Ghislain (Mons) furent accueillis, avec leur professeur titulaire et mon ami l'abbé Pierre Gandibleu, dans un groupe que j'avais organisé et auquel participaient aussi deux autres jeunes : Christian Basia qui travaillait avec moi au service du *Partage de la foi* et Daniel Chavée, jeune prêtre issu du séminaire de Namur. Ces jeunes fraternisaient beaucoup et ils étaient souvent complices pour des sorties vespérales et de plaisantes distractions. C'est ainsi qu'ils inventèrent un jeu olympique particulier destiné aux automobilistes grecs traversant Olympie. Ces jours-là, notre groupe était hébergé dans un hôtel situé à l'entrée du village d'Olympie en venant de Corinthe. Le soir, après le souper, par petits groupes, nous gagnions le centre de l'agglomération touristique, afin de prendre un verre de bière, de vin, d'ouzo ou de Métaxa et de passer une soirée amicale, de temps en temps agrémentée par des chants exécutés par notre chorale improvisée. Ce soir-là donc, Christian, Daniel et leurs jeunes amis quittèrent l'hôtel les derniers. Avec quelques adultes, je faisais chemin vers une terrasse. Tout à coup, quelques jeunes essoufflés nous rejoignent. Ils paniquent manifestement. « *Daniel... Daniel*, expliquent-ils, *vient d'être emmené par la police !* » Effectivement, nous venions de voir passer devant nous une voiture de police sirène hurlante. Mais que s'est-il passé ? « *Oh, nous jouions un simple jeu*, poursuivent les jeunes perturbés. *Entre l'hôtel et le village, la route est étroite et bordée de champs. Pour nous amuser au détriment d'automobilistes, deux d'entre nous se sont postés l'un d'un côté de la route, l'autre de l'autre côté. Lorsqu'une voiture s'approchait, les deux lascars devaient faire mine de tirer sur les deux extrémités d'une corde imaginaire qui était sensée se tendre juste devant l'auto qui passait. Mais, la première auto qui devait nous amuser était occupée par deux policiers que nous n'avions pas aperçus. Ils sont sortis de leur voiture et ont embarqué Daniel qui semblait représenter l'autorité dans le groupe de gamins. Nous sommes inquiets... Que va-t-il devenir ?* » J'essaye d'apaiser les jeunes en panique. « *Les policiers grecs sont intelligents et frondeurs, eux aussi*, leur dis-je. *Ne vous inquiétez pas. Daniel va nous revenir.* » En effet, Daniel revint bientôt, souriant et détendu. On l'interroge. Que s'est-il passé ? Et Daniel raconte... Au commissariat de police,

⁸⁶ **Asclépios** est, à l'époque classique, le dieu de la médecine. Fils d'Apollon, il meurt foudroyé par Zeus pour avoir ressuscité les morts. Son principal lieu de culte est situé à Épidaure, où il guérit les pèlerins par incubation. Il est invoqué dans le serment d'Hippocrate aux côtés de son père Apollon.

l'un des agents parlait un peu le français. C'était lui qui menait l'enquête. À Daniel intimidé, il posa d'abord des questions techniques concernant le jeu que les jeunes avaient organisé. Il insistait sur des détails. Semblait prendre des notes consciencieusement, jusqu'au moment où il pose une ultime question en souriant : « *Vous arrive-t-il régulièrement de jouer à ce jeu-là en Belgique ?* » Daniel se détend et les policiers le saluent et le libèrent en riant. La soirée à Olympie fut très agréable pour tous les membres de notre groupe de touristes détendus !

En 1984, le périple en Grèce vit apparaître quelques voyageurs qui, pendant plusieurs années, seront fidèles aux visites que j'organiserai en Turquie et en Grèce encore, lorsque je varierai le parcours. Trois jeunes filles de Braine-le-Château sont des nôtres, Chantal, Martine et sa sœur Nicole. Les principaux associés à cette équipe de choc sont Albert Bonmariage, mon ami aumônier à la prison de Namur et Christian Basia, déjà un habitué du voyage. Au cours de voyages épiques, il nous est arrivé de nous rassembler dans une chambre et de déguster un vin qu'Albert avait reçu d'un restaurateur ou d'un patron d'hôtel, reconnaissants pour sa gentillesse et sa bonne humeur. La valise d'Albert se remplissait de bouteilles au fur et à mesure que nous avançons. Heureusement, la place ne manquait pas dans cette petite valise, car au départ, elle ne comprenait que bien peu de choses. Albert avait la chance d'avoir plusieurs demoiselles à sa disposition pour lessiver régulièrement les quelques tee-shirts et les quelques chaussettes qu'il avait emportés.

En 1985, les *Pèlerinages Namurois* m'invitèrent à accompagner un groupe de pèlerins qui allaient sillonner la Grèce « *sur les pas de saint Paul* ». Ce pèlerinage eut lieu du 1 au 10 mai. Ce fut l'occasion de redécouvrir une partie des *Actes des Apôtres* et les épîtres de Paul. Sur les sites que Paul avait parcourus, nous faisons halte pour relire et méditer des passages du Nouveau Testament qui concernaient ces lieux. Je célébrais quotidiennement la messe, dans une église quelquefois à Athènes, dans une salle de l'hôtel ou dans la nature aussi. À Olympie, j'ai même célébré dans l'ancien atelier du célèbre sculpteur antique Phidias qui y réalisa la statue monumentale de Zeus qui trôna longtemps dans un vaste temple situé dans l'enceinte sacrée d'Olympie. Après l'expansion du christianisme en Grèce, l'atelier de Phidias⁸⁷ fut transformé en église ce qui explique la bonne conservation de son ensemble et, bien sûr, la présence d'éléments architecturaux de l'église, comme l'autel et les balustrades du chœur. Il était interdit de célébrer dans ces lieux publics. Mais la fin des visites arrivait. Le public se faisait rare et notre sanctuaire était protégé par des murs encore imposants. Cependant, des chants attirèrent deux gardiens des lieux qui acceptèrent que nous terminions la célébration qui était déjà bien avancée.

L'année suivante, en 1986, du 3 au 15 juin, les *Pèlerinages Namurois* organisèrent un pèlerinage complémentaire au parcours en Grèce : la visite de la Turquie sur les pas de saint Paul. Galates, Éphésiens connurent les premières communautés chrétiennes fondées par l'infatigable apôtre Paul. La Turquie actuelle comporte de nombreux lieux qui furent visités par Paul, même si les vestiges chrétiens ont disparu. Cependant, des lieux sacrés impressionnants témoignent encore des siècles de la florissante présence chrétienne sur la terre de l'actuelle Turquie musulmane, telle Sainte-Sophie à Istanbul et la merveilleuse église Saint-Sauveur in Chora. Non loin du fameux site de la « *Vallée blanche* » à Pammukale, se situent les ruines du martyrium de saint Philippe où nous avons célébré l'eucharistie. Quelques années plus tard, lors d'un autre voyage en Turquie, le futur Directeur des

⁸⁷ Le bâtiment appelé **Atelier de Phidias** à Olympie fut construit à l'origine pour la fabrication de la statue colossale de Zeus, chef-d'œuvre du sculpteur. Cette statue fut achevée vers 430. On a retrouvé tout autour de nombreux objets ayant trait à l'activité du sculpteur : outils, moules, ornements divers. L'édifice fut réaménagé au cours du temps et transformé plus tard en basilique.

Pèlerinages Namurois, Philippe Goffinet était parmi les participants de notre groupe. Il célébra l'eucharistie dans le site qui honore son saint patron. C'est en 1986, au cours du pèlerinage en Turquie que je fis la connaissance de Denise Étienne d'Ampsin qui deviendra une fameuse et fidèle participante de voyages ultérieurs en Grèce, en Turquie et en Égypte où elle apporta sa bonne humeur et son amitié rayonnante, comme notre ami Albert Bonmariage.



La messe à Olympie dans l'atelier de Phidias



Dans la nature, à Delphes, messe célébrée par Alain Poncet



La « Vallée blanche » à Pammukale



La messe en Turquie dans la basilique saint Philippe



L'abbé Philippe Goffinet dans le martyrium de son saint patron.



Plongé dans le bassin baptismal de l'ancienne basilique dédiée à saint Jean à Éphèse

Ma famille et son évolution

Le chapitre 4 de « *Tout est grâce !* » intitulé : « *Le chemin vers le sacerdoce (1958-1962)* » commence par un développement lui-même intitulé : « *Ma famille et son évolution* ». Il est temps de poursuivre l'évocation de ma famille, sans détailler son évolution à travers les années...

En 1973, c'est l'année que ma sœur Georgette, son mari Georges et leurs quatre enfants quittent Tohogne où ils habitaient jusqu'alors chez mes parents, pour aller occuper leur nouvelle maison dans laquelle Georges et Georgette ont tellement travaillé à Esneux. Cette maison se situe sur une hauteur au-dessus de l'Ourthe et de la gare d'Esneux. Elle est entourée d'un large espace avec une terrasse, un jardin et une pelouse à l'arrière.

Les deux aînés des enfants terminent l'école primaire dans une grande école provinciale à Liège, non loin du garage où travaille leur papa. Joëlle évoque cette étonnante transition en s'exprimant ainsi : « *Mes souvenirs personnels sont d'abord cette immense école avec des étudiants de tous âges (de la crèche aux futurs régents). Ensuite, notre naïveté d'enfants de la campagne par rapport aux enfants de la ville. Et encore, Mme Colaud, son visage blanc de poudre de riz qui la rendait surréaliste, elle criait fort, du jamais vu chez notre brave Mlle Colin, institutrice à Tohogne. À part ça, je pense avoir eu très vite des amies et j'ai toujours conservé mes 90% jusqu'en humanités.* » Dominique et Jean-François, eux, poursuivent leur scolarité fondamentale à Esneux, dans l'école libre où, toute ma famille proche, mes parents, les parents de Georges, ma sœur, Georges et les enfants, nous avons vécu de nombreuses fêtes scolaires, partagé des repas festifs, mais aussi, assisté à des séances de cinéma dans la salle paroissiale adjacente à l'école.

Joëlle a effectué le parcours du secondaire en gréco-latine au lycée Saint-Jacques à Liège. Cette école a un passé prestigieux. L'Institut Saint-Jacques fut fondé en 1908, par François Sépulchre, industriel liégeois ouvert aux idées nouvelles et passionné par les questions d'éducation. Il est guidé par une idée d'avant-garde : créer une école où l'on prétend faire faire à des jeunes filles les mêmes études classiques qu'aux jeunes gens et ainsi leur faciliter l'accès à l'Université ; c'est aussi un projet audacieux : fonder un institut chrétien, mais laïc et indépendant. C'est dans sa propre maison, place Saint-Jacques, que cet institut d'avant-garde voit le jour et reçoit son nom. Après de nombreux changements et quelques crises, l'Institut devenu Lycée est plus que centenaire et compte autour de 550 élèves, dont la moitié de garçons. Avec ma famille, nous y avons vécu plusieurs joyeuses fancy-fairs.

Jean-Lou, lui, poursuivra des études secondaires chez les Jésuites, au Collège Saint-Servais, d'abord ; ensuite chez les Salésiens à l'Institut Don Bosco où il suit des études de menuisier ébéniste. J'ai hérité de deux beaux meubles qu'il réalisa pendant ses années de formation. Ma famille a aussi pu profiter des fêtes organisées dans ces deux écoles.

Dominique entame ses études secondaires à Saint-Jacques, comme sa sœur aînée ; elle les poursuit à Namur, en internat, chez les Sœurs de Notre-Dame.

Enfin, le cadet des enfants de ma sœur Georgette, Jean-François fera des études qui le formeront au métier de coiffeur.

Ainsi, les années passent. Mes agendas retiennent les fêtes familiales et religieuses de la première communion de Jean-François en mai 1978, de sa profession de foi en 1983. Hélas,

ils retiennent aussi les décès de deux tantes, Maria Tassin, sœur de maman, en mai 1976 et Adèle Journée, épouse d'oncle René, frère de papa, à Ocquier, en septembre 1978. Une cousine proche, Marie-Louise Tassin décède en 1980 âgée de 46 ans. Elle était une des deux filles d'un frère de maman Théophile, chez qui, pendant la guerre, ma sœur et moi sommes allés passer des vacances et vivre de gais moments avec nos deux cousines Olga et Marie-Louise que nous appelions Mimi.



Profession de foi de Jean-François (1983) : entre marraine Jeannot et parrain José et devant le gâteau...



Entre sœur Joëlle et frère Jean-Lou

Ainsi, les enfants de Georgette feront leurs chemins que je ne vais pas évoquer dans le détail au cours de mes mémoires. Joëlle travaille depuis longtemps dans un ministère à Bruxelles. Elle habite Vilvoorde avec son sympathique compagnon Jerry, brillant informaticien. Elle a deux grands fils, Stef né en 1991 et Kris né en 1994, parfaits bilingues scolarisés en néerlandais. Jean-Lou a épousé une voisine de mes parents à Tohogne, Vincenza. Ils ont quatre beaux et grands enfants : Julie née en 1988, Jérémy né en 1991, Jonathan né en 1993 et Jérôme né en 1994. Jean-Lou, après avoir travaillé dans une menuiserie, est, depuis longtemps déjà, transporteur routier. Avec Vincenza, ils ont magnifiquement aménagé la maison familiale de Tohogne qu'ils ont achetée à maman après son départ du village, lorsqu'elle vint habiter avec moi à Auvelais en 1988. Dominique, ma filleule a une grande fille Éline née en 1995. Elle travaille dans l'administration de la prison de Lantin où elle a rencontré son compagnon Roland. Jean-François est coiffeur réputé dans le quartier de Saint-Gilles à Liège...

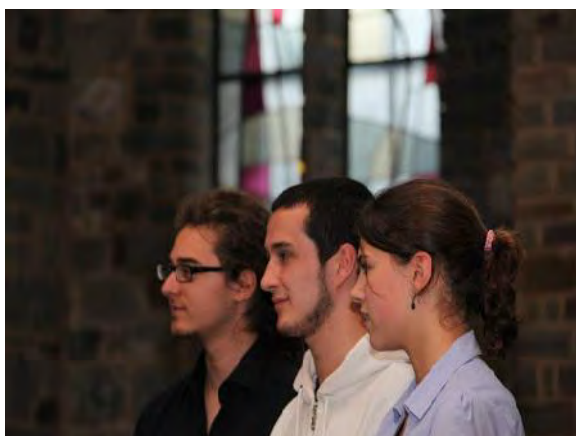
Pêle-mêle...



Georgette, Oncle Edgard, son épouse Tante Maria, la sœur de maman, Dominique, Joëlle, Jean-Lou



Joëlle (bien plus tard !), Éline, Dominique...



Jérémie, Kris, Éline



Vincenzo



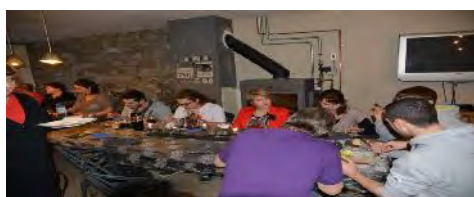
Jean-Lou et Joëlle



Jérôme



Fête en famille à Tohogne, chez Jean-Lou et Vincenzo



Pendant les années vécues à Namur, je rentrais souvent à Tohogne le week-end. J'y retrouvais mes parents, mais aussi, fréquemment la famille d'Esneux. Il faut dire que cette famille était très engagée dans les harmonies de Bomal-sur-Ourthe et de Marche-en-Famenne que Georges dirigeait, en y jouant de la trompette. Joëlle fit de belles prestations au saxophone. Jean-Lou se mit à la batterie. Et Dominique avec son petit frère Jean-François brillèrent dans leurs prestations avec les majorettes ! Ainsi, toute notre famille a vécu des concerts de l'harmonie de Marche dans la salle dite du Casino, ancienne chapelle du Collège des Jésuites, intégrée aujourd'hui dans un magnifique complexe hôtelier du Quartier Latin. Nous avons assisté à plusieurs défilés de l'harmonie et des majorettes, au carnaval par exemple, à Marche ou ailleurs. Nous avons lié de profondes amitiés avec des marchois et marchaises, particulièrement avec la famille du président de l'harmonie René Forgeur.



Marche. Quartier latin aujourd'hui.
Ancienne chapelle des Jésuites (Casino)

Pendant leurs vacances, Georgette, Georges et les enfants sont souvent partis en France, en Espagne ou en Italie avec un modeste véhicule d'abord, en dormant sous tente les premières années. Sans doute plus à l'aise financièrement, ils ont acquis deux voitures Peugeot break. Il faut dire que ma sœur Georgette avait repris du travail comme infirmière à domicile. Ils possédaient aussi une caravane. Mes parents avaient fait l'expérience de vacances avec la petite famille. Mais, en 1975, je fus associé à une entreprise de vacances exceptionnelles en Italie, du 30 juin au 24 juillet. Georges conduisait la Peugeot 204 qui embarquait ma sœur à la place de convoyeur, mes parents et les enfants sur les deux rangées de sièges à l'arrière. La caravane était tractée par Georges. Moi, je conduisais la Peugeot 304 appartenant à Georgette. Le soir, mes parents et les quatre enfants s'installaient dans la caravane et y passaient d'agréables nuits. Georgette et Georges dormaient dans leur voiture et moi, dans la voiture que je conduisais. Il faut savoir que les dossiers avant de ces voitures se rabattaient complètement jusqu'aux sièges arrière et qu'il suffisait de recouvrir ce sommier d'un léger matelas pneumatique pour passer une bonne nuit.



Voyage à travers le grand duché de Luxembourg, la France, la Suisse et le passage du grand Saint-Bernard pour arriver en Italie à travers des paysages enneigés. Arrivée et séjour chez des amis de Georges et Georgette à Forte dei Marmi ⁸⁸. Notre Q.G. établi à Forte, nous avons rayonné en Toscane. Pour immortaliser notre aventure touristique, Georges dispose d'une caméra qu'il faut nourrir de films 16 mm.

Le lendemain de notre installation à Forte, nous visitons Pise et consacrons plus de trois jours pour découvrir Florence, son architecture, sa riche histoire et ses personnages extraordinaires, nous ne négligeons pas Fiesole et la Chartreuse de Galluzzo ⁸⁹. L'après-midi du dernier jour de notre parcours à Florence, nous gagnons Sienne. Nous laissons la caravane près d'une porte des remparts de la ville et nous découvrons sa cathédrale et la fameuse place del Campo. Nous sortons de l'enceinte de Sienne par une autre porte que celle que nous avons empruntée pour y entrer. Bien sûr, la caravane ne se trouve pas près de cette porte. Panique de maman qui invoque saint Antoine de Padoue, afin de retrouver cette caravane perdue que Georges rejoint facilement en faisant le tour des remparts de Sienne. La prière de maman était exaucée et nous pouvions gentiment nous amuser de son désarroi...



Chartreuse de Galluzzo



Place del Campo à Sienne

En route vers Rome, nous faisons halte à Orvietto pour y dîner et visiter le Dôme et le fameux puits Saint-Patrick. Ce puits fut creusé à la demande du pape Clément VII de Médicis (au seizième siècle), afin de pourvoir la ville en eau en cas de siège. Deux escaliers en spirale de 248 marches, éclairés par 72 fenêtres sont superposés, de telle sorte que deux personnes ou deux ânes (l'une montant, l'autre descendant) ne peuvent se croiser. Ils permettent d'accéder à une profondeur de 62 m à une eau très pure. Ces escaliers ont inspiré ceux du musée du Vatican.

⁸⁸ **Forte dei Marmi** est une très célèbre station balnéaire toscane, fréquentée depuis des décennies par les Italiens, séduits par les 5 kilomètres de plages au sable blond, ses allées piétonnes bordées de palmiers et de lauriers roses. Forte dei Marmi est née au bout de la route créée par Michel-Ange pour transporter les marbres provenant des Alpes Apuanes proches où on extrait le marbre de Carrare. Au début, c'était un petit village de pêcheurs. Puis dans la seconde partie du XIXème siècle les nobles toscans découvrirent Forte dei Marmi et en firent une localité touristique où bientôt se créèrent, au début du XXème siècle, les premiers établissements balnéaires, qui encore aujourd'hui constituent la principale activité de la cité.

1. ⁸⁹ La Chartreuse de Galluzzo ou Chartreuse Saint-Laurent de Galluzzo était un monastère chartreux de Florence dans son quartier de Galluzzo. Elle est construite sur le mont Acuto, à la confluence de l'Ema et de la Greve.



Panorama d'Orvieto



Puits Saint-Patrick

Le soir du 8 juillet, nous arrivons à Frascati où notre ami Mario nous accueille chaleureusement avec sa charmante épouse Amelia⁹⁰. Mario, échevin de la ville, nous procure un excellent endroit de séjour : le terrain de football inoccupé en cette saison. Nous pouvons y ranger la caravane et bénéficier des installations sanitaires. Voilà notre nouveau Q.G. pendant quelques jours ! Nous soupçons dans la famille Tamburrano, avec Mario, Amelia et leurs deux filles. Le vin de Frascati est toujours aussi excellent...

Le lendemain matin, je célèbre la messe dans la cathédrale de Frascati. Pendant le voyage, certains jours, je célébrai la messe, simplement, sur le lieu de la halte, avec les membres de ma famille. Ce premier dimanche romain, nous avons visité le Lido d'Ostie et les fouilles de l'ancienne ville portuaire. Et le lendemain, nous parcourions l'autoroute vers Naples, en pique-niquant sur l'aire de la Pineta où nous assistâmes à la fête d'un mariage qui se déroulait dans un restaurant situé non loin du parking. Nous évitâmes Naples pour gagner immédiatement Pompéi et y commencer nos visites, après avoir installé caravane et voitures dans un camping verdoyant, agrémenté de citronniers et de vignes. Le lendemain matin, nous parcourions encore les ruines de Pompéi qui passionnaient particulièrement mon beau-frère et les enfants. L'après-midi, nous grimpons vers le cratère du Vésuve. Le jour suivant, après une dernière découverte à Pompéi en visitant la villa des Mystères, nous allons découvrir les ruines grecques de Paestum. Le samedi 12 juillet, nous sommes de nouveau à Frascati où je célèbre la messe avant de gagner Rome et parcourir le Pincio et de souper devant le Panthéon, après avoir flâné un peu sur la piazza Navona.

Les jours suivants, nous prenons le temps de découvrir la prestigieuse ville de Rome. Les enfants sont passionnés par ce qu'ils voient et apprennent. Le petit Jean-François qui n'a que quatre ans n'est pas le moins intéressé. Aujourd'hui encore, il garde d'ailleurs un souvenir particulier de sa visite des sommets de la basilique Saint-Pierre. Arrivé sur la vaste esplanade entourée d'une immense balustrade de pierre et décorée d'impressionnantes statues, pour mieux contempler la place Saint-Pierre et Rome elle-même, Jean-François introduisit sa petite tête entre deux barreaux de la balustrade. Hélas, lorsqu'il voulut la retirer, il ne put que crier son impuissance et son désarroi. Bien sûr, son papa le délivra facilement de sa sainte prison vaticane. Un peu plus tard, Jean-François la reconnut à la télévision, lors de la bénédiction *Urbi et Orbi* du pape Paul VI, le jour de la fête de Noël. En la voyant, il s'écria tout joyeux : « *C'est là que j'ai coincé ma tête !* »

⁹⁰ Il a été longuement question de Mario, Amelia et Frascati lorsque j'ai évoqué mes voyages en Italie avec mes élèves de rhétorique. Voir *Tout est grâce !*, tome 1, chapitre 6, pp. 263-267.

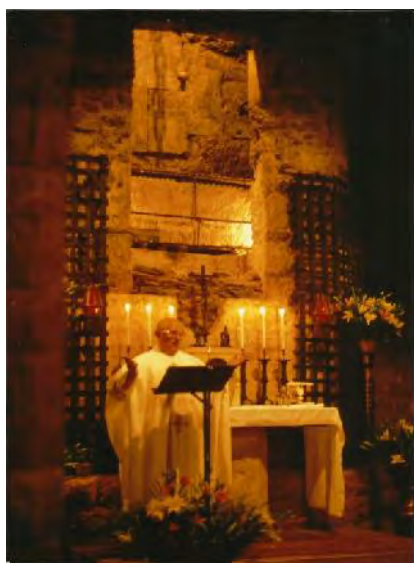


Balustrade de la basilique St-Pierre

Pendant cinq jours entiers, nous avons visité les espaces romains, les musées, les églises et les catacombes. Lors de notre visite de la basilique Saint-Paul Hors-les-Murs, nous avons fait l'expérience de l'habileté des voleurs romains. Dans la voiture de Georges, ma sœur avait laissé à la place du convoyeur un sac contenant seulement des médicaments et deux films que Georges avait réalisés à Pompéi et au Vésuve. Quand nous sommes sortis de la basilique, nous découvrons que la vitre de l'avant-droit de la voiture a été fracturée et que le sac de Georgette avait été volé. Nous interpellons des policiers qui patrouillent non loin de l'incident. Ils n'ont rien vu et ils sourient même de notre déconvenue. Ils nous précèdent vers un commissariat de police où nous devons attendre de longues minutes avant d'être entendus par un préposé. Les clients touristes ne manquaient pas pour se plaindre d'un vol. Mais le plus important pour nous était de trouver un garage Peugeot et de faire remplacer la vitre brisée. Ce fut fait ce soir-là...

Lors de la dernière soirée de notre séjour romain, Mario nous emmena aux Thermes de Caracalla pour y assister à un prestigieux spectacle, celui de l'opéra *Aïda* de Verdi, joué dans les ruines impressionnantes des termes impériaux. Je n'apprécie pas particulièrement l'opéra, mais je garde un souvenir de l'éblouissant spectacle d'*Aïda*...

Le lendemain, ce fut le moment des adieux à nos hôtes merveilleux. Nous gagnons Assise la ville du pauvre François si chargée de ses souvenirs. Nous visitons déjà l'église Saint-Damien et grimpons aux Carceri, avant de passer la soirée sur l'agréable place communale en compagnie du notaire Pierard de Marche-en-Famenne que nous rencontrons par hasard. Le lendemain, dimanche, je célèbre la messe à la crypte de la basilique Saint-François, devant le tombeau du saint où j'ai concélébré souvent avec des confrères prêtres lors des voyages des rhétoriciens. Après la visite de l'église Sainte-Claire, nous gagnons San Marino, petite république enclavée en Italie.



Je célèbre la messe devant le tombeau de saint François à Assise.



Panorama depuis la ville de Saint-Marino

Le lendemain, nous visitons rapidement Saint-Marin avant de gagner Ravenne où nous dînons près de l'église Saint-Apollinaire in Classe. Le soir, nous arrivons au Lido de Venise et nous installons la caravane à Treporti dans le camping de Miramare. La visite de Venise sera complétée par une balade en petit bateau rapide pour visiter une verrerie sur l'île de Murano. Le soir, nous gagnons Sirmione, près du lac de Garde où nous passons d'agréables moments, au cours d'un excellent repas avec des amis auvelaisiens qui séjournent à l'hôtel Florida, Waldor Destrée et son épouse Andrée. C'est, hélas alors, le long voyage du retour par Vérone, Bolzano, Trente, le Brenner pour arriver en Allemagne où nous faisons une halte à Oberammergau avant de passer la nuit un peu avant Augsbourg. Le jeudi 24 juillet, il nous restait à parcourir de vastes distances sur les belles autoroutes allemandes : Stuttgart, Frankfurt, Cologne, Aix-la-Chapelle. Liège et Esneux n'étaient plus loin ! *Nous avons fait un beau voyage !⁹¹*

Et les années passent... Des moments de rassemblement et de joie jalonnent ces années, comme, par exemple, la profession de foi de ma filleule Dominique (le 1 mai 1977), la profession de foi de ma petite cousine Maryline, fille de Jenny, à Marche-en-Famenne (le 2 avril 1978), la première communion de mon neveu Jean-François (le 4 mai 1978), le mariage de mon filleul Dominique Beaujeant (le 20 janvier 1979), le spectacle des Frères Jacques à Barvaux, avec maman, papa et mon ami tunisien Lotfi (le 16 mai 1979), la profession de foi de mon petit cousin Stéphane, fils de Marcelle (le 31 mai 1980), le mariage de ma petite cousine Béatrice, fille de Jenny (le 13 décembre 1980), la fancy-fair des 3 X 20 (les seniors) de Tohogne (le 28 juin 1981)...

Des événements pénibles s'inscrivent aussi dans le cours de ces années. Les décès de Tante Maria et de Tante Adèle que j'ai déjà signalés. Depuis longtemps, depuis les années 1950, maman souffre d'ulcères aux jambes qui sont persistants et que maman soigne patiemment chaque jour. Mais, de temps à autre, elle consulte un spécialiste, parfois bien loin de Tohogne ; elle séjourne dans une clinique à Huy, Liège, Sainte-Ode et surtout à Mont-Godinne où les soins lui permettent une rapide rémission. Mais le dernier trimestre de l'année 1981 apporte un lot d'épreuves très lourdes pour notre famille : la maladie pénible qui atteint papa et, finalement, sa mort.

Le dimanche 6 septembre 1981 se déroule la « ducasse » à Tohogne, le premier dimanche de septembre, comme d'habitude. Nos amis de Tubize, la famille de Gaston Donvil qui fut prisonnier de guerre avec papa, sont invités à la fête. La rencontre est amicale et chaleureuse, comme elle l'est aussi chaque fois que nous visitons nos amis à Tubize. Ce jour-là, une photo maladroite de papa et maman est prise dans la salle à manger. Ce sera la dernière photo de papa que mon ami Jean-Luc reproduira plus tard au crayon.



⁹¹ Ainsi chante-t-on au cours de l'acte 2 de l'opéra comique *Ciboulette*.



Le mercredi 9 septembre, papa entra en clinique à Sainte-Ode. À l'époque encore, cet établissement accueillait de nombreux anciens prisonniers de guerre ou prisonniers politiques. Il se situait dans une immense propriété comportant un ancien château et un immense parc forestier. Après la guerre, cette propriété fut achetée par la fédération des anciens prisonniers de guerre à la famille Empain et, dans un premier temps, le château accueillit des anciens prisonniers tuberculeux, après un séjour dans le centre *Belgica* situé en Suisse. Progressivement, on construisit des bâtiments complémentaires au château et le public des anciens prisonniers se diversifia. Ils venaient là pour s'y refaire, sinon une santé, en tout cas une meilleure forme. Papa, ancien prisonnier de guerre dont la santé avait été largement altérée par les cinq longues années de détention allait assez régulièrement à Sainte-Ode pour améliorer sa respiration qui connaissait de sérieux problèmes. C'est ainsi qu'en septembre 1981, il prévoyait un petit séjour de « revalidation ». Mais les mois de septembre et d'octobre se passèrent sans que la santé de papa s'améliore. Maman et moi, ma cousine Maddy aussi, nous lui rendions visite dans l'établissement que nous connaissions bien déjà.

Au début novembre, les médecins de Sainte-Ode s'inquiétèrent d'une protubérance apparue dans le cou de papa. Le 6 novembre, ils l'envoyèrent en consultation chez le Docteur Émile Salamon à la clinique Sainte-Élisabeth à Namur. En 1977, ce brillant médecin âgé de 36 ans, était devenu chef du service d'oncologie, de radiothérapie et de médecine nucléaire de cet hôpital. Il y consacra toute sa carrière tout en maintenant le patient au centre de ses préoccupations. Pour Emile Salamon, l'accompagnement humain était un élément essentiel dans la lutte contre le cancer. J'en fis l'expérience le jour même de la consultation de papa. Je savais l'heure du rendez-vous de papa avec le Docteur Salamon. Je me rendis donc à la clinique Sainte-Élisabeth. J'y rencontrai papa avant la visite médicale et, pendant celle-ci, je me fis connaître du personnel infirmier du service d'oncologie. Bientôt, le Docteur Salamon lui-même m'invita à entrer dans son bureau. Il m'annonça délicatement que papa souffrait d'un cancer. Il m'expliqua qu'il s'agissait d'un cancer de la thyroïde assez facilement guérissable, mais il avait été repéré trop tard et s'était déjà généralisé... Le lendemain de cette consultation papa rentre à Tohogne, sans que les médecins de Sainte-Ode nous informent sur ses problèmes de santé. Le dimanche 8 novembre, jour d'élections législatives, papa souffrait terriblement et passa la journée étendu dans un canapé. Notre docteur traitant, Jean-Marie Lemaire est informé sur l'état de santé de papa et quelques jours plus tard, une sonde urinaire est placée à papa par le Docteur Jadot à la clinique de Marche-en-Famenne et désormais, papa reste alité à Tohogne. Du 16 au 26 novembre, je cesse toutes mes activités prévues à Namur

pour résider à Tohogne auprès de mes parents. La situation de papa se complique. Il faut l'hospitaliser un jour à Marche. Finalement, nous téléphonons à Sainte-Ode afin d'être plus précisément informés du dossier médical de papa. Maman se pose l'importante question : que peut-on faire pour soulager papa ? Le lendemain, par téléphone, maman contacte le Docteur Salamon à Namur. À la question lancinante de maman, le docteur répond qu'on peut tenter un traitement par iode radioactive. Mais, le médecin est clair : il précise les limites de ce traitement devant la gravité de la progression du cancer dans le corps de papa. Maman veut tout tenter pour améliorer sa situation. Il est donc hospitalisé à la clinique Sainte-Élisabeth à Namur le vendredi 27 novembre où il subit un bombardement d'iode radioactive dans une chambre sécurisée où nous pouvons lui rendre des petites visites munis d'une protection spéciale. Dès le surlendemain de l'hospitalisation de papa, je vais chercher maman à Tohogne. Nous passons par Faulx-les-Tombes chez ma cousine Maddy où il est convenu que maman séjournera tout au long du séjour de papa à la clinique de Namur. Nous rendons une courte visite à papa avec Maddy. Dès le 30 novembre le traitement nucléaire est terminé et papa intègre une chambre normale, la 503 où réside déjà un grand jeune homme barbu, Willy qui jouera prochainement un rôle déterminant dans ma vie.

Désormais, jusqu'au 10 décembre, jour du retour de papa à Tohogne, maman qui réside à Faulx-les-Tombes est amenée tous les jours au matin à la clinique par Maddy. Elle passe toute la journée auprès de papa. Je les rejoins plusieurs fois par jour car la distance entre le séminaire de Salzinnes et la clinique Sainte-Élisabeth est très courte. Je fais la connaissance de Willy Renard. Maman et lui ont l'occasion de parler beaucoup, d'autant plus que Willy n'a jamais de visite. Il est très gentil et serviable vis-à-vis de papa qui ne sait pas sortir de son lit et qui reçoit de Willy aide précieuse pour boire la nuit, par exemple. Avec Willy, papa, maman et moi tissons progressivement des relations de sympathie, presque amicales. J'enregistre bientôt son adresse. Il réside non loin de l'hospice Saint-Gilles, devenu depuis le parlement wallon. Nous nous promettons de garder des contacts après la sortie de clinique de papa.



Willy Renard

Celui-ci, le 9 décembre, demande au Docteur Salamon de pouvoir rentrer dans sa maison à Tohogne. Il se rend sans doute compte de son état désespéré sans rien dire. Le soir, le docteur téléphone à maman à Faulx-les-Tombes et le lendemain, je ramène papa dans notre village. Le 14 décembre, le curé de Tohogne, Claude Feuchaux très proche des malades et de leurs familles vient donner le sacrement des malades à papa. Je célèbre l'eucharistie auprès de lui, en présence de maman. Papa est installé au rez-de-chaussée de la maison dans une pièce attenante à celle où nous vivons habituellement. Une petite télévision prêtée par des amis est placée au pied du lit, mais papa ne la regarde guère. Le 21 décembre, il ne boit pratiquement

plus. Le 22 décembre, je prêche aux messes de l'adoration à Barvaux et je rentre rapidement à la maison après la messe du soir. Le docteur Lemaire tente, en vain, de mettre un baxter à papa. Les vacances de Noël ont commencé. Ma sœur et sa famille sont arrivés à Tohogne et nous décidons de veiller papa la nuit. Joëlle qui a presque vingt ans se propose de veiller la première partie de la nuit, jusqu'à trois heures. Je dois la relayer à ce moment. Quand, à l'heure convenue, je pénètre dans la chambre de papa, je demande à Joëlle comment la première partie de la nuit s'est passée. « *Très calmement...* », me répond-elle. La chambre est très discrètement éclairée par une petite lampe bleue, comme celles que l'on place à l'arrière des postes de télévision. Dès que je suis entré près du lit de papa, j'ai bien perçu sa rigidité, mais je n'en dis rien à Joëlle qui monte se coucher. Je m'approche de papa et je constate qu'il est bien mort. J'attends quelques minutes avant d'avertir maman, ma sœur et Georges, sans éveiller les enfants...

La fête de Noël se passe tristement. Nous recevons les très nombreuses visites de sympathie des personnes parentes ou amies qui viennent se recueillir auprès du corps de papa exposé dans la grande pièce de la maison. Nous préparons aussi la célébration de son enterrement qui est fixé au samedi 26 décembre à 10 h 30. Une foule très nombreuse y assiste. De nombreux confrères de la région de Tohogne et du grand séminaire de Namur concélèbrent. L'harmonie de Marche joue en hommage à papa que tous aimaient. Je suis incapable de présider la messe et de prononcer l'homélie. L'abbé Claude Feuchaux assure fort humainement et chrétiennement ces services. À la fin de la messe, je prononce cependant quelques mots qui impressionnèrent l'assistance, comme je m'en rendrai compte un peu plus tard. J'ai seulement remercié les personnes qui nous ont témoigné leur sympathie et j'ai ajouté simplement : « *Merci pour papa qui vient de vivre son premier vrai Noël !* »



Papa était un homme simple, travailleur et soucieux des autres. Il aimait la vie et la convivialité. Les fêtes familiales le réjouissaient beaucoup, mais aussi toutes les autres fêtes qu'il pouvait vivre : une pièce de théâtre en wallon, un concert d'harmonie, une fancy-fair dans une école ou la fancy-fair des « trois fois vingt » à Tohogne où il fut victime ou bénéficiaire d'une bonne cuite lors de sa dernière participation... Il rayonnait la bonté accueillante et souriante.

Après sa mort, je voulus rendre visite à Willy qui avait quitté la clinique. Il n'était pas chez lui à la rue Courte. Je laissai un papier dans sa boîte aux lettres pour annoncer la triste nouvelle qui devait l'affecter, étant donnés les liens d'amitié qui s'étaient tissés entre lui et papa. Mais

Willy ne réagit pas... Il fallut attendre le mois de janvier pour que ma cousine Maddy ait l'attention attirée par un article paru dans le journal *Vers l'Avenir* qui évoquait la comparution devant un tribunal d'un certain Willy Renard. Willy devait séjourner dans la prison de Namur. Je contactai son directeur Michel Gouverneur, un ancien condisciple dans le petit séminaire de Bastogne. Il me confirma que Willy était bien détenu. Il m'accorda l'autorisation de visites individuelles « *dans le parloir avocat* ». Vous devinez le grand étonnement de Willy quand il fut convoqué au parloir et qu'il m'y aperçut !...

Pour moi, une nouvelle page de mon existence commençait. J'allais découvrir le monde de la prison, devenir l'ami de l'aumônier de la prison de Namur, le Père Albert Bonmariage, devenir moi-même aumônier dans la petite prison de Dinant à partir de 1983. Mais tout cela est une autre histoire que je vous raconterai dans le prochain chapitre de mes mémoires...

Quelques photos retrouvées...



Marcel Didier donne cours



Mgr J.-B. Musty baptise un étudiant au séminaire



Georges Dechambre



René Forthomme

Annexes

Annexe 1 Il y a 25 ans. L'Assemblée diocésaine de Nassogne

Article écrit par Jacques Briard et publié dans *Sonalux*, n° 73, avril-juin 2010, *L'Appel*, octobre 2010 et le bulletin de *Paves*.

Comme les enquêtes judiciaires qui se réfèrent aux ADN vingt-cinq ans après les faits, le diocèse de Namur pourrait retourner à son ADN ou Assemblée Diocésaine de Nassogne d'octobre 1985, alors qu'il entame une nouvelle étape de son histoire. Le point de vue de Jacques Briard, à l'époque observateur du CGAL.

Lors du XXe siècle, des événements d'Église ont précédé ou concrétisé les décisions du concile Vatican II prônant la contribution de l'Église à la vie du monde et la coresponsabilité de tous les membres du Peuple de Dieu. En fait partie l'Assemblée diocésaine d'octobre 1985 à Nassogne, à laquelle, bien que Namurois, j'ai participé comme observateur du Conseil Général de l'Apostolat des Laïcs (CGAL) ou actuel Conseil Interdiocésain des Laïcs (CIL).

Après une longue préparation

Cette assemblée s'inscrivait dans l'histoire du diocèse et dans un vaste mouvement d'apprentissage de la participation avec : ouverture des rencontres des doyens à des aumôniers de mouvements et des laïcs, partages de la foi lors de carêmes et, surtout, nomination de Mgr Mathen publiant ses lettres pastorales « Tous responsables » en 1977 et « Pour une Église diocésaine porteuse d'espérance » en 1979. De plus, à Nassogne déjà, eurent lieu des sessions d'analyse de la société en 1980 et, en 1982, sur le thème « Engagement et Foi » et avec annonce par Mgr Mathen de la tenue d'une « Assemblée diocésaine » en 1985 avec des délégués.

1982 fut aussi l'année de la publication de l'Appel adressé aux chrétiens de Wallonie et de Bruxelles en vue de définir des lignes d'actions prioritaires.

Il était signé par Mgr Mathen et par Mgr Huard, évêque de Tournai, pour la conférence épiscopale, ainsi que par des délégués du Clergé Francophone et du CGAL. Mais il ne connut pas les suites espérées, si ce n'est à travers l'assemblée interdiocésaine pour Bruxelles et la Wallonie ou Passeports 2000 de 1993 et diverses initiatives diocésaines, dont l'Assemblée de Nassogne fut sans doute la plus audacieuse.

Une assemblée du Peuple de Dieu

Pour moi, le souvenir de la préparation de Nassogne 1985 est aussi lié au fait qu'Anne-Marie Gilson, déléguée du conseil pastoral du Luxembourg au CGAL, fit très courageusement part à Jean-Paul II, en mai 1985, à Liège, des aspirations et des difficultés rencontrées par les laïcs, spécialement les femmes, à promouvoir Paix, Justice et droits humains. Mais il y a

surtout le souvenir d'un va-et-vient de consultations auxquelles les 300 délégués participèrent activement dès le premier questionnaire de 1984 « Église du diocèse, comment vas-tu? Où vas-tu?» pour arriver, à partir des 1500 reçues, à 30 propositions. Et à l'arrivée à Nassogne, délégués et observateurs reçurent celles-ci et les statuts faisant de cette rencontre « une assemblée du peuple de Dieu du diocèse..... », avec mission « de préparer des décisions diocésaines» ou «de tracer ensemble les lignes prioritaires de l'action pastorale de demain », d'après les mots prononcés par Mgr Mathen avant la tenue de carrefours selon les centres d'intérêt : Chrétiens dans un monde pluraliste, Église solidaire des pauvres et des exclus, Préparation au mariage, Formation d'équipes liturgiques, Vivre en communautés d'Église, Église où tous participent, Conditions de la femme, Formation aux responsabilités dans l'Église, Formation religieuse et spirituelle, Village et vie chrétienne, Monde du travail et vie chrétienne, Monde scolaire et vie chrétienne.

On rappellera aussi la formulation par les carrefours des moyens concrets et réalistes pour mettre en œuvre les propositions, les apports des théologiens du diocèse, les réunions par régions pastorales pour envisager la mise en œuvre des décisions et, bien sûr, les votes individuels secrets sur chacune des 30 propositions, les sept plus prioritaires et les trois moyens paraissant les plus adéquats.

L'audace de Mgr Mathen

De la célébration eucharistique finale, je me souviens qu'elle débuta, sous les seuls spots des émissions catholiques flamandes, avec des mercis répétés « pour l'audace de notre évêque» et des appels de jeunes qui s'étaient sentis trop peu nombreux.

Sur les 30 propositions, 21 obtinrent les 2/3 des voix et devinrent, conformément aux statuts, des « motions diocésaines» proposées à l'évêque. Comme on le lira par ailleurs, par après, Mgr Mathen fit siennes les sept priorités votées, mais en y ajoutant une 8e relative aux paroisses. Car, dès la fin de l'assemblée, il s'était dit «engagé moralement» par les motions votées par une majorité de délégués. A Nassogne encore, il présenta son image idéale de l'Église de Namur : une Église, Peuple de Dieu, où toutes et tous doivent savoir bien faire les choses et se sentir responsables; Une Église missionnaire qui, comme un autobus, est un moyen de transport conduisant à Dieu et dont la mission n'est pas en elle-même, mais hors d'elle-même : annoncer la présence du Royaume de Dieu dans le monde; une Église libératrice, voix des sans-voix. Une Église locale et particulière, mais servant au mieux l'Église universelle.

Alors que de cet événement d'Église se dégageait une impression d'appréciation très positive, les conclusions firent l'objet d'une lettre pastorale de Mgr Mathen et d'un supplément de « Vers l'Avenir» et de « L'avenir du Luxembourg ». Toutefois, l'impulsion officielle ne fut pas celle espérée par beaucoup de diocésains, mais évidemment pas par tous. Certains avaient, en effet, été déçus de ne plus retrouver des propositions auxquelles ils tenaient ou ils avaient critiqué des formulations. De plus, dans le diocèse et ailleurs, on entendit dire qu'à Nassogne, le poids de l'orientation unanime des théologiens du diocèse et celui des mouvements furent trop lourds et que les paroisses furent sous-représentées. Soit une critique souvent entendue lors de mes décennies de participation au CGAL-CIL, qui montre la grande différence existant entre le monde souvent très varié des paroisses et celui de groupes organisés, dont ceux qui, à Nassogne et ensuite, appuyèrent leurs engagements sur les motions devenues décisions diocésaines, spécialement ceux en faveur de la lutte contre la pauvreté et ceux menés dans le domaine de la formation.

A cela, sans doute faudrait-il ajouter d'autres éléments d'analyse venant de participants. Ainsi, dans *L'appel* de décembre 1985, l'abbé Paul Malherbe avait souligné la diversité des origines, âges et fonctions des délégués, mais aussi la personnalité « d'un évêque, simple (et) disponible vivant avec humour sa tâche et ses responsabilités, parce que c'est tellement rare de pouvoir collaborer avec un évêque qui ne se prend pas pour Dieu le père ». Et dans la feuille de juin 2010 de sa paroisse, il a fort justement écrit : « Comme j'aurais aimé, avec pas mal d'autres, que notre ancien évêque, parti depuis peu vers d'autres fonctions, ait pris le temps de réfléchir et de faire siennes les perspectives pastorales que notre diocèse, soutenu par l'évêque de cette époque, Mgr Mathen, avait approuvées et encouragées, lors de l'assemblée de Nassogne (de 1985). On peut rêver, n'est-ce pas ?! ».

Oui, on peut rêver ou plutôt souhaiter que Mgr Van Cottem et son conseil soient animés de l'espoir que les délégués diocésains partageaient en 1985 : construire et vivre une Église diocésaine en acceptant de se laisser déranger par les hommes, les femmes et les jeunes d'aujourd'hui.

Jacques Briard

Annexe 2 Les deux crises de la catéchèse en France dans la deuxième partie du vingtième siècle

Pour comprendre les enjeux de la catéchèse dans la deuxième partie du vingtième siècle, il est nécessaire de remonter loin dans l'histoire.

Au seizième siècle, Martin Luther, effrayé par l'ignorance religieuse des fidèles chrétiens et même de leurs pasteurs, inventa le petit catéchisme constitué de questions et de réponses, tel que les plus anciens parmi nous l'ont encore connu lors de la préparation à la « communion solennelle ». À l'époque de Luther déjà, les catholiques ont repris le type de catéchisme inventé par celui-ci. Bien sûr, le contenu du catéchisme catholique était, sur plusieurs aspects, fondamentalement différents du catéchisme protestant. Il était même construit dans un esprit de controverse et de polémique, ce qui n'a pas manqué d'engendrer des distorsions et même des trahisons d'une véritable théologie chrétienne.

Chez les catholiques, les « petits catéchismes » se sont répandus et recopiés dans tous les diocèses, pendant plusieurs siècles, jusqu'à un passé récent. Chaque diocèse possédait son catéchisme. Même s'il était fort proche de celui du diocèse voisin, il comportait cependant des différences dans certaines formulations. Dans mon enfance, vivant à Ocquier les deux premières années de l'école primaire, j'ai connu le « *petit catéchisme du diocèse de Liège* ». À partir de la troisième année primaire, à Tohogne, pendant deux ans, j'ai étudié le « *petit catéchisme du diocèse de Namur* », avant de mémoriser les textes du « *Catéchisme à l'usage de tous les diocèses de Belgique* », rédigé sous l'impulsion du Cardinal Van Roy et paru en 1946. Après les évêques français qui avaient déjà publié en 1937 un catéchisme national réédité en 1947, les évêques belges comprirent l'intérêt d'unifier le manuel de base de l'enseignement religieux adressé aux enfants.



Mais depuis longtemps déjà, en Allemagne et en France particulièrement, un mouvement catéchétique nouveau s'est développé en même temps que le mouvement de redécouverte de la bible par les catholiques et le mouvement de réforme liturgique. Le renouveau catéchétique profitait d'ailleurs des renouveaux biblique et liturgique, mais aussi des progrès de la psychologie et de la pédagogie des enfants, en même temps que d'une prise de conscience de l'évolution de la société qui se sécularisait sérieusement. Depuis longtemps et progressivement, dans les pays occidentaux, nous étions sortis d'une société harmonieusement chrétienne, même si elle était souvent traversée par des crises. La transmission de la foi essentiellement assurée jadis par les familles et le milieu sociologique ambiant n'était plus assurée par ces canaux. Le catéchisme traditionnel n'avait pas pour objectif cette transmission de la foi. Il en aurait d'ailleurs été incapable. Son objectif était de transmettre des connaissances, de donner des mots pour exprimer le contenu de la foi catholique. Le « petit catéchisme » était donc remis en cause comme instrument de catéchèse, d'autant plus qu'une analyse du contenu du catéchisme traditionnel laissait entrevoir de nombreuses insuffisances : la bible n'inspirait pas ce catéchisme, Jésus-Christ n'était pas réellement au centre du message qu'il transmettait, l'initiation à la vie liturgique était inexistante, même si on parlait abondamment des sacrements. D'autre part, certaines présentations des « vérités de la foi » ou des « impératifs moraux » apparaissaient bien insuffisantes et pauvres théologiquement.

Après la deuxième guerre, en France, un pionnier du renouvellement de la catéchèse est apparu : le Père Joseph Colomb. Celui-ci commença par fonder une école de catéchistes professionnels à Lyon, la première en France, et publia une série de manuels catéchétiques, le *Catéchisme progressif*, en 1950, qui fit grand bruit et lui valut les attaques des milieux intégristes catholiques en France et une condamnation du Saint-Office. Pourtant, Joseph Colomb avait compris que la catéchèse vise non seulement à donner des connaissances, mais aussi à révéler par elles, Jésus, et en lui, le mystère de la Trinité. Elle vise en même temps à susciter la foi, la vie de relation avec Dieu, et à informer toute la vie. Elle est *convertissante*, selon l'expression d'un spécialiste de la catéchèse. Dans un livre intitulé *Plaie ouverte au flanc de l'Église* paru en 1954, J. Colomb définit les contours de son catéchisme, qui couvre les âges de sept à quatorze ans. Il définit cinq lois pour un véritable « enseignement didactique éducatif » :

1. - il doit tenir compte des possibilités de l'enfant et du jeune ;
2. - il doit tenir compte de la nature propre du message transmis ;
3. - il doit tenir compte du but poursuivi qui est la foi vive, capable d'agir par la charité ;

4. - il suppose la conscience claire de ce qu'est ou doit être l'expérience religieuse de l'adulte ;
5. - il estime comme secondaire la question des manuels, de mémoire et de contrôle.

Malgré tout, en 1954, Joseph Colomb fut nommé directeur du Centre national de l'Enseignement religieux (CNER). Mais, en juillet 1957, sur ordre du Saint-Office à la suite d'une initiative de son pro-secrétaire, le cardinal Alfredo Ottavini lui-même, il lui fut demandé de démissionner de ses fonctions, ainsi qu'au directeur de l'Institut catéchétique de l'Institut catholique de Paris et à deux femmes catéchistes. Sa démission fut effective en février 1958. Joseph Colomb, comme M^{gr} Charles de Provençères, archevêque d'Aix et responsable de la catéchèse, ainsi qu'une grande part de l'épiscopat français ne comprirent jamais les vraies raisons de la condamnation du catéchisme progressif. Cependant une part non négligeable des évêques français s'inquiétait, estimant que la pédagogie nouvelle risquait de mettre en cause l'enseignement de la *vraie* doctrine catholique contenue dans le catéchisme. Si le *Catéchisme progressif* fut la cible des intégristes français, du Saint-Office et de quelques évêques français, c'est qu'il rendait second le texte du *Catéchisme national*.

Joseph Colomb, s'il est considéré aujourd'hui comme le penseur principal du mouvement catéchétique français, resta cependant toute sa vie meurtri par les accusations qu'il considérait comme non fondées. Il affirmait n'avoir jamais voulu *brader* la doctrine catholique mais il considérait que le catéchisme d'alors était inapte à transmettre la foi. En 1962, l'évêque de Strasbourg l'appela dans sa ville pour fonder un institut de formation de catéchistes et dès lors J. Colomb écrivit un important livre de référence en deux volumes, *Le service de l'Évangile*, en 1967. Lors de ses obsèques, M^{gr} Elchinger, évêque de Strasbourg, lui demanda pardon au nom de l'Église pour ce qu'il avait subi.

Comme nous l'avons exprimé plus haut, Joseph Colomb avait compris qu'à partir du moment où la foi n'imprégnait plus suffisamment la culture française, le catéchisme par question-réponse ne pouvait à lui seul remplir son office de transmettre la foi catholique. La tâche du catéchiste devenait complexe. Il ne s'agit plus seulement d'instruire sur la foi, mais aussi, de faire mûrir cette foi. Ainsi, dans le *Catéchisme progressif*, il sollicita les ressources bibliques, liturgiques et dogmatiques dans une pédagogie plus active.

Les positions catéchétiques de J. Colomb seront vite réhabilitées par le directoire de pastorale catéchétique de 1964 (écrit par le cardinal Jean Honoré) qui reprendra à son compte les grandes idées catéchétiques de Joseph Colomb. De même les options théologiques de ce dernier sur la Bible et la liturgie se verront confortées par le Concile Vatican II, notamment dans la constitution sur la Parole de Dieu, *Dei Verbum*.

La France allait pourtant connaître une deuxième crise de la catéchèse après le Concile. Dès 1964, les évêques avaient donc publié un *Directoire de Pastorale Catéchétique* à l'usage des diocèses de France. Dans les années qui suivent le concile, pour remplacer le catéchisme national, les évêques français publient le *Fonds obligatoire pour le catéchisme français du cours moyen* (1967) et les *Documents de base pour le catéchisme des 6e-5e* (1968) et les adaptations qui en découlent. Le *Fonds obligatoire* et les *Documents de base* sont des guides pour les auteurs de manuels au service de la catéchèse des enfants et des jeunes.

C'est seulement en 1971 qu'est publié à Rome le *Directoire de Catéchétique général*. L'article 134 de ce document précise : « *La Sacrée Congrégation pour le Clergé examine et approuve les directoires de catéchèse, les catéchismes et les programmes de prédication de la Parole de*

Dieu réalisés par les Conférences épiscopales ». Les actes épiscopaux en matière d'enseignement de la foi doivent donc être contrôlés a priori par la curie romaine. Il s'agit là d'une nouveauté historique, étonnante après la remise en valeur du rôle des évêques et l'affirmation de la Collégialité de l'autorité dans l'Église par le Concile Vatican II. En tout cas, cet article du *Directoire* va être un des points de départ de la crise du catéchisme dans les années suivantes.

A partir de l'année 1976, les courants traditionalistes et intégristes s'en prennent aux documents catéchétiques que les évêques français ont publiés précédemment, le *Fonds obligatoire* et les *Documents de base*. Cette catéchèse est infidèle à la foi catholique, dit le Père Gillet, jésuite, dans un livre polémique publié aux éditions Téqui et muni de toutes les approbations ecclésiastiques ⁹². Le 15 septembre 1977, peu avant l'ouverture du Synode sur la catéchèse dont nous avons parlé plus haut (pp. 68-72), nonante personnalités, parmi lesquelles encore d'éminents jésuites et de nombreux universitaires, adressent une *Supplique à Paul VI* ⁹³ au sujet de la catéchèse en France qui contient entre autres choses, cette affirmation : « *Il n'existe encore en France aucun catéchisme ni aucun directoire catéchétique munis, comme ils devraient l'être selon le susdit Directoire (de 1971), de l'approbation formelle du Saint-Siège.* » Les documents incriminés dataient d'avant 1971 et les auteurs de la pétition voulaient donner au *Directoire* un effet rétroactif. Ils en appelaient au pape contre les évêques, vieux procédé déjà utilisé au XIXe siècle en France.

Les attaques ne visent pas seulement les services nationaux et diocésains de la catéchèse, mais les évêques eux-mêmes qui vont vouloir engager tout le poids de leur autorité face aux détracteurs. Peu après le synode des évêques à Rome qui avait comme thème la catéchèse, les évêques français, dans leur Assemblée plénière de Lourdes 1977, décident la réalisation de trois documents. D'abord une profession de foi des évêques de France pour les catholiques. En 1978, la Conférence épiscopale française publie cette profession de foi sous le titre : *Il est grand le mystère de la foi*. Ensuite, les évêques annonçaient un texte de référence pour les auteurs de documents de catéchèse à l'usage des enfants de 8 à 12 ans. En janvier 1980, le *Texte de référence* ⁹⁴ soumis à l'approbation de la Sacrée Congrégation pour le Clergé est publié. Enfin, à Lourdes, les évêques promettaient un recueil de documents fondamentaux pour ces mêmes enfants. Je passe ici l'histoire complexe ⁹⁵ de l'élaboration de ce document qui aboutit, le 15 avril 1981, à la sortie de *Pierres Vivantes* en librairie. Le texte original de *Pierres Vivantes* avait été soumis à la Congrégation pour le clergé à l'automne 1980. Le cardinal Silvio Oddi, Préfet de cette dernière, l'approuve sous condition que des corrections appropriées soient effectuées, faisant ainsi confiance aux évêques de France quant à la rédaction finale voulue par le Vatican. Toutefois la permission d'imprimer est assortie de la précision suivante : « *nous n'avons pas d'approbation canonique à donner puisque ce n'est*

⁹² Marcel GILLET, s.j., *Pour que nos enfants deviennent les amis de Dieu, Notre catéchèse*, Éditions Téqui, 1976 ; Imprimi potest, 15 mai 1976, André COSTES, s.j., *Praep. provincialis Provinciae Franciae* ; Imprimatur Paris, 30 septembre 1976, E. Berrar, vie. ep. On a dit à l'époque que ce n'est que sur des recommandations insistantes de hautes autorités romaines que ces approbations ecclésiastiques françaises ont été données.

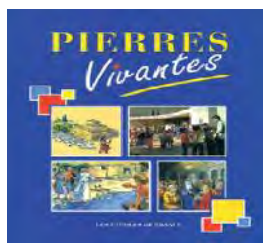
⁹³ On trouve le texte de cette supplique dans *Réalités et avenir de la catéchèse dans le monde. Principaux documents du Synode des évêques Rome 1977*, édition du Centurion, 1978, pp. 231-235

⁹⁴ *La catéchèse des enfants, texte de référence, au service des auteurs de publications catéchétiques et des responsables de la pastorale, normes pour l'initiation chrétienne des enfants de 8-12 ans CE-5e*

⁹⁵ Pour plus de détails, allez lire l'article qui m'inspire ici : Jean Comby, *Heurs et malheurs de la catéchèse en France. Le débat autour de Pierres Vivantes*, in *Archives des sciences sociales des religions*, 1986, vol. 62, n° 1. Pour lire le document, cliquez ici :

http://www.persee.fr/web/revues/home/prescript/article/assr_0335-5985_1986_num_62_1_2401

pas un catéchisme ». Effectivement, *Pierres vivantes* n'est pas un catéchisme. Il est un recueil de documents privilégiés pour la foi, un livre ressource dans lequel catéchistes et catéchisés viennent puiser au cours de leurs activités catéchétiques.



Deux ans après la publication de *Pierres Vivantes*, le cardinal Ratzinger (futur pape Benoît XVI), alors préfet de la congrégation pour la doctrine de la Foi, dans une conférence faite à Lyon, puis à Paris (15-16 janvier 1983), porte un jugement sévère sur l'évolution de la catéchèse : « *Ce fut une première et grave faute de supprimer le catéchisme et de déclarer dépassé le genre même du catéchisme* ». Devant « *la misère de la catéchèse nouvelle* », il prône un retour à un catéchisme « *dont il nous faudra rechercher le modèle* ». Tous les efforts entrepris pour un renouvellement de la catéchèse en France depuis plusieurs décennies, les activités de centaines de milliers de catéchistes semblent mis en cause.

Parallèlement à l'élaboration de *Pierres Vivantes*, au cours de l'année 1981, plusieurs « parcours »⁹⁶ pour les cours moyens s'inspirant du *Texte de référence* et de *Pierres Vivantes* sont agréés par la Commission Épiscopale pour l'Enseignement Religieux.

Très vite, des groupements traditionalistes et intégristes attaquent les documents catéchétiques proposés par l'épiscopat, *Pierres Vivantes* et les « Parcours ». En février-mars 1982, les traditionalistes arrivent à leurs fins. Ils obtiennent pour plusieurs de leurs catéchismes non agréés par l'épiscopat français l'approbation élogieuse du cardinal Oddi.

Après de nombreuses péripéties encore, en mai 1985 le *Pierres Vivantes* nouveau paraît. Ce recueil catholique de documents privilégiés de la foi comprend trois grandes parties : le « *Livre de l'Alliance* » (choix de textes bibliques) ; « *Chrétiens dans l'histoire* » (quelques flashes d'histoire de l'Église) ; enfin « *Célébrations et prières* » devenu « *Vivre, prier, célébrer* » (prière et liturgie). Parallèlement dans les marges de la première et de la troisième parties est proposé un « *vocabulaire chrétien* ».

Les changements les plus importants entre les deux éditions se situent dans la première partie, le choix des textes bibliques. Rome a demandé essentiellement de modifier l'ordre dans lequel ils étaient présentés. La première édition commençait par des textes de l'Exode : Dieu crée son peuple et fait alliance avec lui en rassemblant les Hébreux autour de Moïse lors de la sortie d'Égypte. On montrait ensuite comment dans l'existence de ce peuple apparaissaient les différents textes de la Bible : les prophètes, la mémoire des ancêtres (Abraham), la réflexion sur la création et le péché. À la demande romaine, la seconde édition rétablit les textes dans l'ordre de la Bible : création, Abraham, Exode... Pour le Nouveau Testament, la première édition commençait par le message de Pentecôte, le kérygme, et la description des premières communautés chrétiennes dans les Actes des Apôtres. On revenait alors sur la mémoire de ces

⁹⁶ Le terme de « parcours » a fait son apparition pour désigner les différents éléments (documents pour l'enfant, pour les parents et livre du maître) permettant de faire le catéchisme. Le terme de « parcours » dit bien que l'essentiel est le « chemin » que font les enfants dans la découverte de la foi.

témoins de Jésus avec les récits de la Passion, de la mort et de la résurrection de Jésus. On remontait ensuite à la vie publique de Jésus. Les récits de l'enfance du Christ ne se retrouvaient qu'à la fin. Là encore, Rome a demandé une modification radicale de cet ordre des textes. La nouvelle édition commence toujours par le récit de la Pentecôte et le témoignage des Apôtres, mais ensuite, elle prend l'ordre « chronologique » de la naissance de Jésus à sa résurrection et aux débuts de l'Église ⁹⁷.

Cependant, pour Rome, le genre littéraire de *Pierres Vivantes* et la multiplication des « parcours » font naître l'exigence de la réalisation d'un catéchisme national par la Conférence épiscopale française. En juin 1985, le cardinal Oddi renouvelle encore une fois la demande d'un catéchisme national dans une lettre adressée à chaque évêque de France.

Annexe 3 SENS ET OBJECTIFS DE LA CATÉCHÈSE D'AUJOURD'HUI

SENS ET OBJECTIFS DE LA CATÉCHÈSE D'AUJOURD'HUI

Il n'est pas facile de définir la catéchèse. Pour ma part, j'en ai trouvé une définition qui me satisfait assez actuellement et qui permet, me semble-t-il, de comprendre et d'intégrer les objectifs multiples attribués de divers côtés à la catéchèse d'aujourd'hui.

Qu'est-ce que la catéchèse ?

La catéchèse est l'action

par laquelle la **communauté-Église**
transmet la révélation du Salut à ses nouveaux **membres**
et fait grandir tous les croyants dans la **foi**
pour se construire elle-même et s'ouvrir au Royaume.

Où s'exerce l'action catéchétique ? (Lieux de la catéchèse)

Le fait que l'Église a privilégié longtemps la catéchèse de l'enfance et le fait que celle-ci s'est simplifiée et spécialisée pour devenir une activité d'enseignement (une didactique) font que le terme de catéchèse évoque spontanément et pour beaucoup, la catéchèse paroissiale des enfants (le catéchisme) et le cours de religion dans les écoles qui ne sont, en fait, que des lieux de catéchèse parmi d'autres.

Conscients que la catéchèse est l'action de la communauté-Église qui concerne tous ses membres (enfants, jeunes, adultes de tous les milieux) et que la catéchèse didactique n'est qu'une forme relative de catéchèse, nous sommes amenés à élargir considérablement le champ de la catéchèse et à en détecter des lieux multiples.

⁹⁷ J'ai repris ici, littéralement, le texte de Jean Comby, dans *Heurs et malheurs de la catéchèse en France. Le débat autour de Pierres Vivantes*, p. 5

En conséquence, quand on parle de catéchèse, il faut bien savoir de quoi l'on parle, même si des exigences pratiques amènent à ce moment-là, à privilégier certains secteurs de catéchèse ou certaines questions la concernant.

- Catéchèse : action globale de l'Église inhérente à sa mission,
- Catéchèse : concernant tous les chrétiens de tous les âges et de tous les milieux,
- Multiples lieux de catéchèse : dans les institutions ou structures traditionnelles (catéchisme paroissial, catéchèse scolaire) ; catéchèse des mouvements d'action catholique ; dans les groupes et les petites communautés de chrétiens ; dans les mouvements de jeunesse ; dans les célébrations et la liturgie...

Il est important de souligner dès à présent qu'aucun lieu de catéchèse ne peut prétendre, à lui seul, réaliser tous les objectifs dont nous allons parler. Au contraire, chacun de ces lieux, étant donné ses conditionnements, privilégie certains objectifs et est condamné à en négliger d'autres.

Il est urgent de s'en rendre compte et de bien percevoir que **l'objectif fondamental et global** de la catéchèse qui est celui de susciter et de nourrir la foi ne peut être réalisé par un seul lieu de catéchèse (outre que la foi est un don de Dieu). Les lieux de catéchèse sont complémentaires pour accomplir la mission que la communauté-Église a reçue de son Maître : annoncer Jésus-Christ ressuscité et le Dieu d'Amour, éveiller la foi et rassembler les hommes en Église pour qu'ils aient part aux promesses de Dieu.

Quel est le sens de la catéchèse d'aujourd'hui ?

C'est-à-dire, quel est son rôle, sa fonction fondamentale dans l'Église ? Nous venons déjà de le dire dans les lignes qui précèdent et dans la définition que nous avons donnée de la catéchèse. Commentons brièvement cette définition.

- La catéchèse est action d'Église, c'est-à-dire travail pastoral qui s'exprime et se déploie en de multiples lieux ou, si l'on veut, en diverses formes qui sont complémentaires.
- Quand nous disons Église, nous parlons bien de la **communauté-Église**, communauté organisée et structurée, bien sûr, mais où tous les membres ont leur part de responsabilité dans l'action catéchétique. Quand nous insistons sur la communauté, nous voulons souligner par là que l'action catéchétique ne peut se réaliser efficacement par des individus juxtaposés ou des spécialistes qui la prendraient en charge, ni par des individus indépendamment de l'ensemble de la communauté ecclésiale.

Précisons encore que par communauté-Église nous ne disons pas uniquement Église universelle, mais aussi la communauté chrétienne locale ou la petite cellule Église (paroisse, communauté éducative chrétienne dans une école, équipe d'action catholique, nouvelle communauté chrétienne...).

C'est la communauté chrétienne locale ou la petite cellule d'Église qui « touche » directement les « catéchisés » (dans un sens très large). C'est par elle que le catéchisé a accès à l'Église diocésaine et à l'Église universelle. C'est son image qui donne visage à l'Église, vaste Peuple de Dieu.

- La communauté-Église a pour mission de transmettre aux hommes la **révélation du Salut**. Il s'agit bien d'une révélation, c'est-à-dire d'une nouvelle inattendue, inouïe, qui vient d'ailleurs, qui vient de Dieu en Jésus-Christ. Il s'agit bien **du** Salut et pas

seulement **d'un** Salut ; il s'agit du Salut fondamental et radical qui arrache l'homme à toutes ses aliénations, y compris celles du péché et de la mort et qui lui ouvre l'espérance d'une vie insoupçonnée de liberté et d'amour de Dieu.

- L'annonce du Salut par l'Église vise à rendre possible aux hommes l'accès à la foi, à rendre possible aux hommes l'accueil du don de la foi que Dieu veut leur accorder ; elle vise aussi à faire grandir, à purifier, à consolider la foi des hommes déjà croyants.

Quels sont les objectifs de la catéchèse d'aujourd'hui ?

Trois éléments déterminent les objectifs de la catéchèse : la **foi** que l'on veut susciter et alimenter, l'**Église** actrice de la catéchèse, le « **catéchisé** » (dans un sens très large) qui s'ouvre à la foi et grandit dans la foi.

Ainsi, les objectifs de la catéchèse dépendent :

- de la conception qu'on a de la foi et des conditions culturelles de sa transmission,
- de la conception qu'on a de l'Église et de la façon dont l'Église se situe dans le monde,
- de la culture des « catéchisés » (mentalité, aspirations, échelle des valeurs, conception de la vie, milieu de vie, organisation de la société, etc...).

Or, de nouvelles perspectives théologiques et de profonds bouleversements culturels sont en train de modifier les trois éléments qui déterminent les objectifs de la catéchèse. C'est pourquoi, une nouvelle catéchèse est en train de naître. Elle se cherche encore, mais elle est suffisamment consciente de ses objectifs renouvelés pour déterminer ses formes nouvelles.

*I. La catéchèse d'aujourd'hui est déterminée dans ses objectifs par les **conditions nouvelles** de la transmission de la foi et les accents que l'on met actuellement dans la définition de la FOI et cela en contraste avec la situation de chrétienté, qui disparaît de plus en plus. Cette situation de chrétienté nous l'évoquons rapidement et schématiquement. Notre raccourci n'est pas trahison, mais accentuation pédagogique.*

- a. **En état de chrétienté**, la foi se transmet comme un **patrimoine culturel**, comme un héritage familial (ce qui ne l'empêche pas d'être une adhésion personnelle). La famille et le milieu social des petites communautés rurales constituaient les lieux de catéchèse qui suscitaient réellement la foi. Dès lors, d'autres lieux de catéchèse (catéchisme paroissial et cours de religion dans les écoles) pouvaient davantage se contenter de fonctionner comme un enseignement destiné à préciser et à structurer un contenu intellectuel de la foi. En effet, elle ne visait guère à former l'acte de foi qui était d'avance acquis dès l'enfance et qui trouvait à se nourrir ailleurs. Dans ce contexte, on avait tendance à définir la foi avant tout comme une adhésion intellectuelle à un contenu d'ordre intellectuel.

Dans ce contexte encore, la foi parvenait à se transmettre, globalement, sans qu'on ait besoin de faire appel à la **libre décision** des individus et s'il fallait des actes de liberté pour y persévérer, la puissance rassurante du consensus social les facilitait et les soutenait.

La catéchèse de chrétienté savait déjà que la foi doit se vivre et déterminer des comportements, mais, elle privilégiait une morale adaptée à la promotion des

individus et des sociétés rurales restreintes et encourageait des pratiques religieuses.

Ajoutons à cela, que le contenu même de la catéchèse de chrétienté était déterminé par le type de société fondé sur la notion de tradition et d'autorité « monarchique ». L'image de Dieu véhiculée par cette catéchèse était adaptée à la culture ambiante. Elle ne l'est plus aujourd'hui.

En conséquence, les objectifs de la catéchèse de chrétienté qui déterminaient sa « méthodologie » étaient les suivants :

- formation et soutien de l'acte de foi par la famille et le milieu social,
- transmission et structuration d'un savoir, d'un contenu,
- transmission de normes morales adaptées à la société,
- initiation à la vie sacramentelle et à des pratiques religieuses et, formation et entretien d'habitudes.

- b. **Aujourd'hui**, la société n'est plus chrétienne. L'incroyance est un phénomène massif. Et, en conséquence, les objectifs de la catéchèse doivent se modifier.
1. Les catéchisés ne trouvent plus guère de support social pour leur foi (même pas dans leur famille) et ils sont souvent touchés par l'incroyance. Ainsi, la catéchèse d'aujourd'hui ne peut plus se contenter de transmettre un contenu explicite et précis à une foi qui existe déjà. Elle sera préoccupée de susciter l'acte de foi. Elle doit s'efforcer **de proposer la foi** comme une interpellation de Dieu faite à l'homme en Jésus-Christ et **accompagner** les recherches et les cheminements de foi, en respectant les étapes, sans négliger de tracer un chemin.
 2. On insiste davantage aujourd'hui sur le fait que la foi est **adhésion intérieure, personnelle et libre** d'une personne à un appel personnel de Dieu : la foi est, en même temps, don de Dieu et réponse libre de l'homme. Personne ne peut donc prétendre **donner** la foi à quelqu'un d'autre. Mais, la catéchèse d'aujourd'hui, préoccupée de susciter une foi libre, visera à atténuer, à éliminer les obstacles à cette foi : superficialité, difficultés des rapports interpersonnels, matérialisme... Positivement, elle visera à favoriser les conditions d'une adhésion libre et intérieure à Jésus-Christ dans la foi et au développement de cette foi : sens de l'intériorité, préoccupation de sens, mise en contact avec des croyants, célébration de la foi, démarche libre et personnelle d'expression de la foi... Enfin, la catéchèse d'aujourd'hui visera à favoriser le passage d'une foi sociologique à une foi personnelle.
 3. D'autre part, elle comprend bien que la foi n'est pas seulement une expérience personnelle et individuelle mais, que cette foi naît, se nourrit, se développe, se fortifie au sein de **communautés**. Elle s'efforce donc de recréer un tissu social chrétien autour des « catéchisés ».

4. Cependant, la foi n'est pas un cri. « *L'adhésion chrétienne conjugue deux facteurs, l'un constituant un objet auquel on se rapporte (le mystère du Christ, l'évangile du Royaume, le sens de l'Église, etc...), l'autre se présentant comme un engagement libre, mais aussi socialement conditionné, intellectuel, mais aussi affectivement marqué. Croire, c'est se déterminer, s'orienter, se modifier, par rapport à une objectivité extérieure à soi-même et à laquelle on adhère. La foi, c'est « ce que » l'on croit et c'est la « manière d'être » correspondante.* » (H. Bourgeois) La catéchèse d'aujourd'hui, pas plus que celle d'hier ne peut donc se dispenser de donner un **contenu à la foi**, de transmettre un savoir. L'acte de foi articule ensemble l'aspect d'adhésion personnelle, d'engagement vis-à-vis de Dieu, de conversion, et l'aspect de contenu. L'articulation des deux aspects a toujours posé problème. Il est peut-être particulièrement aigu aujourd'hui.

5. Aujourd'hui, on comprend mieux que la foi est adhésion à quelqu'un qui vient **donner sens à l'existence humaine**. Elle est adhésion à Dieu qui se révèle dans l'histoire humaine et qui se dit dans un langage humain qui rejoint l'expérience des hommes. Si nous sommes faits à l'image de Dieu, un peu de Dieu se reflète dans les aspirations, les événements décisifs, les attitudes fondamentales des hommes et quand ceux-ci exercent pleinement leur humanité, ils entrent dans une ressemblance plus étroite avec Dieu et ainsi ils le connaissent mieux. Quelques traits du visage de Dieu nous apparaissent quand quelque chose de profondément humain est vécu. Dans toute la bible, quand Dieu parle, il prend les mots chargés de la vie de l'homme. Quand Dieu prend chair d'homme en Jésus, tout est à jamais décisif : Dieu vit, sans faire semblant, l'expérience de l'homme et depuis ce jour, « *l'homme est le chemin vers Dieu pour l'homme* » (G. Moran). Jésus est le seul homme à avoir vécu pleinement le sens de sa destinée d'homme et c'est dans sa fidélité à Dieu son Père qu'il a donné totalement sens à sa destinée d'homme, y compris à sa mort. Ainsi, Jésus donne sens à la destinée de tous les hommes. Désormais, tout ce que nous vivons, personnellement et collectivement, peut être porteur de Jésus-Christ et appelé à être épanoui, converti, sauvé par lui. Jésus est Bonne Nouvelle pour tous les hommes.

En fonction de ces perspectives sur la foi, la révélation et l'incarnation, la catéchèse d'aujourd'hui tente un cheminement attentif à l'expérience humaine dans l'annonce même de Jésus-Christ qui donne sens à la vie des hommes concrets. Elle est un effort pour déceler au sein de la vie réelle les attentes qui permettront l'accueil de l'Évangile pour ce qu'il est, c'est-à-dire Bonne Nouvelle pour les hommes. Ce n'est pas l'expérience humaine qui est **source** de sens (on ne déduit pas le message chrétien d'une analyse d'une expérience humaine), mais l'expérience humaine est le **lieu** de sens (c'est-à-dire ce qui reçoit le sens donné par la Bonne Nouvelle de Jésus-Christ). Ces intuitions sur les objectifs de la catéchèse ont déterminé une « méthodologie » qu'on appelle souvent : « *catéchèse existentielle* ». Celle-ci ne s'applique pas sans difficultés et sans ambiguïtés : mauvaise perception des fondements théologiques de la démarche, superficialité dans l'analyse du vécu (Dieu n'est pas dans l'événement brut, mais dans le cœur

de ceux qui vivent l'événement), ou, au contraire, rétrécissement de la visée qui se contente de cette analyse, absence d'une « clé » qui permet de faire se rejoindre le message chrétien et l'expérience humaine, négligence du fait que le message chrétien, s'il donne sens à l'expérience humaine, n'en surgit pas, mais la dépasse, etc...

6. Aujourd'hui, on insistera sur le fait que la foi qui donne sens à la vie la transforme radicalement et provoque une **conversion** à l'amour de Dieu qui doit s'incarner dans des comportements originaux et cela dans tous les secteurs et dans toutes les dimensions de la vie humaine concrète, donc y compris dans sa dimension collective, c'est-à-dire sociale et politique. Ainsi, la catéchèse fait appel à la conversion, à la prière, à la mission, à la vie avec les autres, à l'engagement pour la transformation du monde dans un sens plus évangélique, à une modification de la manière d'exercer nos activités d'hommes. D'autre part, elle fait jaillir la célébration de notre vie mieux assumée et transfigurée par Jésus-Christ.
7. Si la foi est accueil d'une Bonne Nouvelle pour l'homme en Jésus-Christ, l'accueil d'un Salut, d'une libération radicale que Dieu accorde à tous les hommes, on comprend mieux aujourd'hui que ce salut concerne tout l'homme et qu'il doit se manifester dès ici-bas et trouver des signes pour s'exprimer dans tous les domaines de la vie humaine. La catéchèse, en conséquence, se proposera d'être un **facteur de libérations humaines** qui sont signes et en même temps déjà mise en œuvre du Salut de l'homme en Jésus-Christ. Jésus libère l'homme du péché, mais aussi de toutes les aliénations humaines provoquées par le péché des hommes, de toutes souffrances et de la mort.
8. Enfin, on comprend mieux aujourd'hui que **la foi se fortifie** et se nourrit quand elle trouve l'occasion de **se dire**. Elle se personnalise quand elle s'exprime dans des mots qui appartiennent au croyant. Aussi, la catéchèse donnera l'occasion au « catéchisé » de dire et d'exprimer sa foi.

En bref, **la catéchèse d'aujourd'hui poursuit les objectifs** suivants :

- favoriser la foi comme adhésion personnelle et libre de l'homme à un appel que Dieu lui adresse en Jésus-Christ,
- respecter et accompagner une recherche, un cheminement de foi en éclairant ce cheminement,
- amener l'homme à creuser les expériences de sa vie et à reconnaître que Jésus-Christ donne sens à sa vie,
- transmettre un contenu objectif à la foi,
- susciter des groupes et des communautés où se cherche, se dit, se célèbre et se vit la foi,
- susciter des engagements de foi dans tous les secteurs et dans toutes les dimensions de la vie humaine, afin de promouvoir les libérations humaines,
- donner l'occasion aux « catéchisés » de dire leur foi.

II. La catéchèse d'aujourd'hui est déterminée dans ses objectifs par la façon dont l'Église se situe dans le monde et les développements conciliaires concernant la théologie de l'Église.

1. Depuis plusieurs décennies, la théologie de l'Église s'est profondément modifiée et a trouvé un lieu d'expression officielle dans les textes de Vatican II. Définissant l'Église comme **Peuple de Dieu**, le concile situe l'autorité comme un service dans l'Église et rend **tous ses membres responsables** de la construction de l'Église. En conséquence, la catéchèse, action de la communauté-Église, est confiée à la responsabilité de tous les chrétiens et les chrétiens, membres responsables de l'Église, y ont droit à la parole. La catéchèse cherchera donc à former des chrétiens qui prennent la parole et des responsabilités dans l'Église.
2. Aujourd'hui, l'Église prend de plus en plus conscience que **ses structures et ses institutions sont relatives** à un certain type de société, à une certaine culture, donc susceptibles de changements. Et même, elle prend conscience que certaines structures, certaines institutions, certaines manières de vivre dans l'Église doivent **changer** ou même disparaître pour qu'elle devienne elle-même plus évangélique. Or, les changements d'institutions et de structures supposent souvent des changements de mentalités qui empêchent ou freinent les transformations structurelles. En conséquence, la catéchèse qui est l'action de l'Église par laquelle elle se construit elle-même aura aussi pour objectif de transformer des mentalités et des structures pour que l'Église devienne plus évangélique.
3. Enfin, l'Église d'aujourd'hui **se situe différemment vis-à-vis de la société** (du monde). Elle ne se confond plus avec la société comme en période de chrétienté quand elle régentait tous les domaines de la vie des citoyens qui étaient aussi chrétiens. Elle est moins préoccupée de se protéger, de se défendre vis-à-vis de la société comme elle l'a été progressivement quand la chrétienté s'est effritée. L'Église se situe de plus en plus dans le monde **comme un ferment dans la pâte** de moins en moins chrétienne. Elle tend à devenir signe du Royaume dans le monde. Les chrétiens s'interrogent de moins en moins sur leur appartenance au monde OU à l'Église. De plus en plus, les vraies questions se posent à eux dans les termes suivants : « *Moi, chrétien, qui participe à la vie du monde, à sa vie politique et sociale, à ses luttes, ses problèmes, comment vais-je exprimer ma foi ? Comment, avec d'autres, vais-je rendre ce monde plus conforme aux valeurs évangéliques ? Dans quelles directions doivent s'opérer les transformations de la société pour qu'elle devienne plus évangélique ?* » Le chrétien se pose ces questions au nom de sa foi et de son appartenance à l'Église. Aussi, la catéchèse doit-elle aider les chrétiens à se poser ces questions et à les éclairer.

En bref, la **catéchèse d'aujourd'hui poursuit les objectifs** suivants :

- faire prendre la parole aux « catéchisés » dans l'Église,
- faire prendre conscience des responsabilités dans l'Église et susciter des initiatives,
- être un instrument de changement des mentalités dans l'Église et de structures ou d'institutions d'Église,
- être un instrument de changement de la société dans le sens de la construction d'une société plus conforme aux valeurs évangéliques.

À propos de toute catéchèse, on peut (on doit) se poser les questions suivantes :

- Quel type de chrétien veut-elle susciter ?
- Quelle Église veut-elle construire ?
- Quelles valeurs veut-elle promouvoir dans la société ? Quel type de société veut-elle encourager ?

III. La catéchèse d'aujourd'hui est déterminée dans ses objectifs par le nouveau « type d'homme » qui est façonné par les transformations culturelles actuelles et qui devient de plus en plus le « catéchisé ».

Les Églises nouvelles suscitées en dehors du monde occidental prennent progressivement conscience de l'originalité de leurs cultures et, dans le monde occidental, des bouleversements culturels importants façonnent progressivement un nouveau type d'homme : de nouveaux types d'enfants, de jeunes et d'adultes. Les chrétiens, bien entendu, n'échappent pas à ces transformations de leur mentalité, de leurs aspirations, de leur façon de considérer la vie, de leur échelle de valeur, etc. Ces transformations sont beaucoup plus profondes que nous ne le pensons généralement (quoique à des degrés divers, selon les lieux géographiques, les milieux, les âges). Les éléments de ces transformations sont multiples et variés ⁹⁸. Or, il existe un rapport étroit entre catéchèse et culture. D'une part, les catéchisés sont modelés par une culture et les catéchistes aussi et donc, catéchisés et catéchistes d'aujourd'hui sont plus ou moins façonnés par les transformations culturelles que nous connaissons actuellement. D'autre part, tout langage, même le langage sur Dieu est toujours déterminé par une culture et donc relatif.

Or, si des mutations culturelles modifient plus ou moins profondément les « catéchisés », **le langage catéchétique reste fort déterminé par l'ancienne culture** qui se meurt. Ce langage étant le véhicule qui permet de dire Dieu, la question se pose de son efficacité et de son adaptation aux auditeurs.

Aussi, la catéchèse d'aujourd'hui se fixe-t-elle **comme objectif d'inventer un langage**, ou plutôt des langages adaptés. C'est ainsi qu'on assiste aujourd'hui à la production de langages de la foi différents, ce qui ne va pas sans poser de difficiles problèmes, comme celui de la cohérence de ces langages, celui de leur compatibilité avec les références de la foi (Écriture et Tradition) et celui de leur « globalité » (expriment-ils la totalité du message chrétien ?).

CONCLUSION

La catéchèse d'aujourd'hui tend à se donner de nouveaux objectifs en fonction d'accents nouveaux mis dans la définition de la foi, de conditions nouvelles de la transmission de la foi, d'un renouvellement de la conception que l'Église a d'elle-même, d'une manière

⁹⁸ Citons, en vrac et sans ordre, différents aspects des transformations culturelles qui déterminent un nouveau type d'homme : priorité à l'homme (anthropocentrisme) ; mentalité scientifique et technique ; rejet de certaines formes d'exercice de l'autorité ; insensibilité progressive à la dimension du passé et même du futur (polarisation sur l'instant présent) ; instabilité, immaturité prolongée ; désintérêt pour le travail s'il n'est pas source de joie et d'épanouissement dans l'instant présent ; difficulté d'un engagement à long terme et de la fidélité ; diminution de la conscience des frontières, des différences, des séparations ; besoin de s'unir aux autres, de rencontres chaleureuses ; désintérêt face à de grandes causes en raison du sentiment d'impuissance ; surinformation et difficulté de se faire une opinion et de réagir critiqueusement ; influence des médias, de la publicité ; désir d'efficacité et de rendement ; sensibilité plus grande à la dimension collective des problèmes humains ; dévaluation rapide des connaissances acquises ; hypersensibilité à toutes les questions qui touchent à la liberté ; modifications physiologiques et psychologiques...

nouvelle qu'elle a de se situer dans le monde et de profondes transformations culturelles qui traversent le monde occidental.

Cependant, l'objectif fondamental, ou le sens de la catéchèse d'aujourd'hui reste le même qu'hier : annoncer Jésus-Christ ressuscité et le Dieu d'Amour, éveiller la foi et rassembler les hommes en Église pour qu'ils aient part aux promesses de Dieu.

C'est en divers lieux de catéchèse que l'Église accomplit sa mission de transmettre la foi. Rappelons qu'aucun lieu de catéchèse ne peut prétendre, à lui seul, réaliser tous les objectifs dont nous avons parlé. Au contraire, avons-nous dit, chacun de ces lieux, étant donné ses conditionnements, privilégie certains objectifs et est condamné à en négliger d'autres.

En conséquence, une réflexion pastorale concernant la catéchèse devrait s'efforcer de repérer les lieux de catéchèse, d'en faire l'évaluation en fonction des objectifs qu'on peut fixer à l'action catéchétique (quels objectifs sont privilégiés par tel ou tel lieu de catéchèse ? quels objectifs sont négligés ?) et se demander quelles sont les lacunes d'une action catéchétique globale et équilibrée.

René Forthomme

Annexe 4 Prière de Marc Piret lors de ses vœux privés le 25 avril 1979

Vraiment, tu es Fils de Dieu,
Ressuscité apparu sur le rivage de Tibériade.

Seigneur, je te rends grâce de cette Église,
heureux car appelé à vivre
dans la liberté des enfants de Dieu.
Je te rends grâce, Seigneur, pour l'apôtre du diocèse,
notre évêque, à qui je demande aide et protection.
À tous les frères et sœurs,
amis qui ont travaillé
et fait un bout de chemin au Bois du Charnet,
aux prêtres, aux moines
qui m'ont guidé et soutenu jusqu'à ce jour,
enfin, à toute ma chère famille je rends grâce.
Nous travaillons ensemble à l'œuvre de Dieu
et nous sommes le champ que Dieu cultive,
la maison qu'il construit.
Seigneur, apprend-moi à semer avec toi,
car tout ce qui se sème sans toi se disperse
et demeure infructueux.
Toi, Seigneur, tu es semence et semeur,
viens convertir ma terre lourde en bonne terre légère.
Je dépose sur ce sol, sur cette terre d'Église
ces quelques grains d'épeautre tirés de notre village,
signes de notre foi en la fécondité

de l'Église et de ton Esprit Saint.
 Le champ de l'Église est vaste,
 il y a des jardins inconnus ou recouverts de broussailles
 qu'il faut mettre à nu, défricher avec l'aide de l'Esprit Saint
 pour que semailles et moissons se suivent.
 Il est des paroles fortes du Christ,
 éclats évangéliques qu'il me brûle
 de mettre en vie et en acte
 pour répandre la saveur de l'Évangile
 en mes frères et sœurs.
 La moisson est trop abondante,
 les ouvriers sont trop peu nombreux.
 Prions le Maître de la moisson
 d'envoyer des ouvriers nombreux
 pour donner le Christ à aimer.

Annexe 5 Des jeunes écrivent à leur évêque

Des jeunes écrivent à leur évêque...

En décembre 1974, soixante jeunes (dont cinquante-quatre garçons et six filles) rédigeaient une lettre à l'adresse de leur évêque, afin de lui exprimer ce qu'ils attendent de l'Église.⁹⁹

En fait, cette missive était un exercice qui s'inscrivait, en fin de trimestre, dans le cadre d'un cours de religion en Spéciale-Math, à l'Institut Saint-Aubain de Namur. Cependant, malgré leur caractère d'exercice ou de dissertation, les soixante lettres me semblent expressives de ce que les jeunes qui les ont écrites pensent réellement. Ceux-ci ont voulu être sincères, même si l'un ou l'autre s'est rendu compte qu'il devait apporter plus de nuances dans ses réflexions pour traduire sa pensée profonde.

Richard¹⁰⁰, dans sa lettre, exprime bien la réaction de plusieurs face à l'exercice proposé. Dans un « avant-propos », il écrit : « *Que faire ? Envoyer promener, pardonnez-moi l'expression, celui qui m'a demandé d'écrire une telle lettre et noircir trente lignes, ou bien me barricader derrière de pieux lieux communs ?* » Mais, par honnêteté, il veut finalement donner « un échantillon de (sa) façon de penser ». Sa conscience, d'ailleurs, écrit-il encore, « *n'aime pas qu' (il) fasse le beau pour avoir (sa) récompense* ».

*
* *

La plupart des lettres **s'adressent directement à l'évêque**, parfois d'une manière très personnalisée. On y trouve des allusions très concrètes au ministère de l'évêque, des souhaits

⁹⁹ Le texte qui suit s'efforce d'élaborer une synthèse à partir des soixante lettres. Je m'efforce de n'exprimer aucun jugement, aucune interprétation de ce que les jeunes ont exprimé.

¹⁰⁰ Afin de préserver l'anonymat des lettres et cependant de leur conserver leur caractère personnel, nous les citons en référence à des prénoms, mais, des prénoms fictifs (qui sont tous des prénoms masculins, alors que six d'entre eux cachent six demoiselles).

adressés au nouvel évêque de Namur¹⁰¹, et même l'expression, plus ou moins discrète, de l'attente d'une réponse de la part de l'évêque. Jean-Marc, par exemple, termine sa lettre en disant : « *Voilà en quelque sorte, Monseigneur, ce que j'attends de l'Église. Mais, il est fort probable que vous n'en attendiez pas du tout la même chose ; n'hésitez donc pas, Monseigneur, à me répondre si jamais vous trouviez le temps de le faire...* »

Plusieurs étudiants ne font pas que s'adresser à l'évêque, ils expriment aussi **leur opinion à son sujet**.

Certains sont conscients des difficultés et des responsabilités de sa mission dans « *l'Église en cette fin du vingtième siècle* ». **Sa tâche est rude** et « *on ne peut que féliciter et encourager un évêque qui accepte cette tâche maintenant* ». (Alain) « *Être évêque*, écrit Grégoire, *représente à mes yeux une lourde responsabilité. Il vous faut (Monseigneur) vous intéresser à tous : jeunes et moins jeunes.* »

Cependant, pour un certain nombre d'étudiants, **l'évêque est un personnage plutôt « mystérieux »** (Didier), **lointain** en tout cas : « *il me semble que l'idée d'écrire à mon évêque ne me viendra jamais à l'esprit* », s'écrit Jean. L'opinion de Gérard rejoint celle de Jean : « *Vous me demandez d'écrire à 'mon' évêque. Pardonnez-moi, mais j'en rigole. J'ai vaguement entendu parler de lui, je sais que le prêtre cite son nom chaque dimanche, et puis... L'évêque est pour moi un étranger.* » Et Gérard ajoute : « *C'est sans doute malheureux à dire.* »

L'évêque est une sorte de notable duquel on s'approche difficilement. Même lui adresser une lettre est presque impensable, car, on redoute, comme le dit Philippe, « *tout le protocole et tout le raffinement que je devrais attacher à cet écrit* ».

D'ailleurs, ce notable, pour quelques-uns, est surtout un « **administrateur** » qui n'a que faire des problèmes des jeunes. « *Au sein de l'évêché, comme dans toute organisation, on est épris de rentabilité, de gain de temps, etc. Alors le problème des jeunes, ce qu'ils attendent de l'Église sera traité comme un contrat à signer... (L'évêque) touche trop à tout que pour pouvoir s'occuper à fond du problème de la jeunesse.* » (François) Si l'évêque est bien cet administrateur, ce P.D.G., rien d'étonnant à ce que Georges n'attende pas grand-chose de lui. « *Le chrétien n'a en effet rien à faire d'un évêque qui s'occupe de tribunal ecclésiastique et d'administration.* » Pourtant, il souhaiterait qu'il devienne « *plus authentique* », « *un véritable évêque* », c'est-à-dire, un pasteur.

Cependant, deux étudiants félicitent l'évêque pour l'une ou l'autre lettre épiscopale qui invitait les fidèles à « *se secouer* » (Nicolas) et un autre affirme qu'il est « *sûr que (l'évêque) est un homme qui fait son possible, tout ce qu'il peut* ». (François)

*

* *

Si, à travers certaines lettres, l'image de l'évêque est celle d'un administrateur, haut gradé et lointain, c'est que **l'Église est perçue avant tout comme une « hiérarchie »**, dont on est exclu, bien sûr. Plusieurs lettres parlent explicitement de cette hiérarchie ecclésiastique, beaucoup s'y réfèrent implicitement.

Didier, en tout cas lui, est explicite quand il écrit : « *Quand on me parle de l'Église, je pense à une société hiérarchisée avec de très nettes séparations entre ses différents membres...* » Jean-Marie n'est pas moins explicite. Même s'il nuance, pour sa part, l'idée qu'il se fait de l'Église, il écrit cependant : « *Pour bien des jeunes, l'Église apparaît comme une société hiérarchisée où la course aux honneurs n'est pas toujours exclue ; ou bien encore, comme une bureaucratie.* »

¹⁰¹ Notons que tous les étudiants n'appartiennent pas au diocèse de Namur.

Jean-Pol, lui, parle de l' « Église-institution » et même de l' « Église physique », dont il s'exclut d'ailleurs. Ce qui ne l'empêche pas de déclarer faire partie d'une « Église spirituelle » ou « intérieure » qui est construite par « la conscience de chacun » mais qui fait prendre conscience « à chacun qu'il n'est pas seul ».

Certains établissent une distinction, comme Hugues par exemple, entre l'Église « constituée de cadres, d'une hiérarchie, d'une doctrine » et « les membres qui la font vivre » ou « la masse » (Didier).

D'autres expriment que **l'Église est constituée par tous les chrétiens**, sans distinction, et, eux-mêmes ont conscience d'être d'Église.

François s'exprime ainsi : « L'Église n'est que par les croyants, comme on ne peut envisager une Belgique sans Belges... Nous faisons l'Église... L'Église faisant face aux croyants est morte. » Camille, après avoir parlé de la hiérarchie dans l'Église, s'écrie : « L'Église, mais c'est aussi nous tous qui sommes cette troupe de chrétiens en grande partie inactive... et qui avons peut-être la tâche première d'avancer en référence à Jésus-Christ... » Et plus loin : « Et le Christ, me direz-vous ? C'est lui aussi l'Église ! Il continue dans son Église ». Et Bernard risque une définition : « L'Église est une communauté active d'hommes et de femmes qui essayent de vivre l'Idéal proposé dans les Évangiles ».

*
* *

Aux soixante étudiants qui écrivaient à leur évêque, il était demandé d'exprimer **ce que les jeunes d'aujourd'hui attendent de l'Église**.

Plusieurs font remarquer tout d'abord **qu'ils parlent en leur nom propre**. Le monde de la jeunesse est trop complexe pour pouvoir parler en son nom. Ensuite, beaucoup signifient qu'en liaison avec des attentes vis-à-vis de l'Église, on peut lui formuler bien des reproches. (Sans doute les seuls reproches sont-ils souvent l'expression négative d'attentes, mais pas toujours.)

Beaucoup parmi les étudiants de Spéciale se rendent compte que **le monde des jeunes est complexe**, venons-nous de dire. Plusieurs l'expriment nettement. Ainsi Jean-Luc qui écrit : « Les « jeunes », qui sont-ils ? Un type d'individus parfaitement déterminés, strictement identiques, tant aux points de vue moral, politique ou religieux ? Certes non ! Je suis persuadé que les jeunes représentent une portion bien déterminée de la société humaine, mais qui comporte, comme au niveau adulte, beaucoup de divergences et d'oppositions. »

Plusieurs encore établissent une **distinction entre deux catégories de jeunes** auxquels on pourrait donner noms : les « **satisfaits** » et les « **insatisfaits** ».

Des « **satisfaits** », Éric en parle en ces termes : « Ankylosés par toutes les facilités et tous les confort qui s'ajoutent à ces distractions (T.V., cinéma commercial, dancings dont il a été question plus haut), une bonne partie de la jeunesse, le ventre plein et la tête pleine (de quoi ? sinon de savantes vanités) se laisse aller à la facilité et cela aussi bien au plan physique qu'aux plans moral et spirituel ». Et ils sont nombreux les correspondants de l'évêque à faire la critique (l'autocritique) d'une partie de la jeunesse. « Elle voudrait tout avoir sans rien devoir faire », écrit Pierre. Des jeunes sont « imbibés de matérialisme » (Michel), « égoïstes » (Vincent), « paresseux » (Nicolas) ; des jeunes « n'ont plus la volonté de réfléchir sur leurs actes... Pour eux, il est plus facile et plus agréable de mener une petite vie mondaine sans se soucier de problèmes autres que matériels... » (Serge) . Les jeunes « ne s'entendent pas toujours entre eux », déclare Léon.

Mais tous ces jeunes « satisfaits » **sont-ils responsables ?** Les étudiants de Spéciale-Math ne le croient pas. **C'est la société** qui est responsable. Très nombreuses sont les

remarques désabusées ou révoltées contre une société qui, selon Éric, « flatte (la jeunesse) à grands coups de piston : l'argent, les vacances, l'estomac et, pourquoi pas, le sexe ». Ou bien, une société, comme l'écrit Marc, « (où) nous sommes tous (les jeunes) obligés de nous battre pour arriver à un résultat dans la vie et 'où nous agissons ainsi souvent inconsciemment et souvent au détriment d'autrui ». Le monde n'est pas beau : « la machine y tient une place prépondérante et l'homme est réduit au rôle d'esclave... Des populations entières ont été sacrifiées pour le plaisir d'un seul ». (René) « Notre monde met malheureusement l'accent sur les valeurs matérielles et non morales. » (Jean-Luc) C'est ainsi que « notre société matérialiste, bien que ne nous procurant pas de nourriture spirituelle, nous repaît d'un bonheur suffisant à beaucoup d'humains ». (Vincent) C'est ainsi que « vivant dans un monde très matérialiste, nous ne voyons plus ce que représentent certaines valeurs, jadis hautement respectées ». (Hubert)

C'est ce monde qui « ankylose » (Éric) certains jeunes, les rend « satisfaits ». Mais **il en déçoit beaucoup**, il en désespère même. De nombreux correspondants l'affirment. « Notre époque ne cesse de nous décevoir », écrit Nicolas. Et Paul : « Nous sommes un peu désabusés sur la bonté du monde. Je suis malheureux quand je vois le monde. J'ai besoin de me raccrocher à quelque chose dans cette société qui tourne mal. » Et Jean-Louis parle du « dédale obscur et plein d'embûches qu'est le monde d'aujourd'hui ». En tout cas, comme l'écrit José, dans ce monde, des jeunes éprouvent « à l'expérience, que la plénitude des satisfactions matérielles ne suffit pas au bonheur ».

Ainsi, à côté des « satisfaits », « il y a un certain nombre de **jeunes** qui, ayant senti l' inanité de leur condition, **cherchent un absolu** auquel ils puissent se référer. Ces jeunes-là (ce sont) certains étudiants qui voient que ce n'est ni leur science, ni l'argent qu'ils gagneront plus tard qui leur apportera le bonheur, les hippies (...) ou, plus simplement, tout jeune qui se pose cette question simple, mais fondamentale : 'Mais qu'est-ce que je fais ici ?'... les jeunes qui cherchent l'absolu sont écoeurés par ce monde confortable que leurs pères ont fabriqué pour eux... » (Éric) Cette jeunesse « veut réfléchir aux problèmes actuels, (...) s'interroge (...), ne veut pas suivre bêtement, passez-moi le terme, la société, comme un mouton son troupeau ». (Jean-Marie)

Cependant quelques lettres parlent plus positivement de la société. Certes, elle est de toute manière traumatisante, bouleversante, mais, pour d'autres raisons que son **matérialisme** et ses **injustices**, c'est-à-dire, en raison de son **évolution constante et rapide**. « Depuis quelques années, la face de la terre perd l'aspect qu'elle avait revêtu pour des siècles et que tout le monde croyait immuable ». (Pierre-Yves) « Nous nous trouvons, écrit Joël, dans un monde qui bouge, qui bouge de plus en plus vite. Toutes les valeurs dites traditionnelles sont battues en brèche, et de nouvelles valeurs s'établissent, qui, elles-mêmes, n'ont pas le temps de devenir traditionnelles. En un mot, nous sommes comme des voyageurs égarés dans les sables mouvants ».

*
* *

Alors, dans cette société matérialiste, injuste et changeante, **qu'attendent donc les jeunes de l'Église** aux dires des étudiants ?

Une impression globale s'impose : **les jeunes attendent beaucoup** de l'Église, même si des déceptions et même des désespérances s'expriment ; même si, massivement, les étudiants parlent de la désaffection des jeunes vis-à-vis de l'Église.

Certes, selon nos correspondants, **les jeunes « satisfaits » n'attendent rien de l'Église**. Ce phénomène est expliqué ainsi par Éric : « Puisqu'il n'y a plus besoin de lutter,

écrit-il, *l'amorphisme physique s'installe et entraîne, invariablement, un amorphisme spirituel, ainsi qu'une attitude 'je m'en foutiste' envers l'Église, plus particulièrement.* »

Mais, les « **insatisfaits** », toujours selon Éric, « *seraient susceptibles d'être attirés par les valeurs que leur propose l'Église* ». Pour une partie de la jeunesse, écrit Jean-Marie, « *celle qui veut réfléchir aux problèmes actuels, qui s'interroge (...), l'Église est (...) un problème comme les autres et qui mérite qu'on s'y arrête* ». Pour Jean-Marie, les rassemblements de Taizé « *marquent bien que les jeunes sont préoccupés de l'Église et qu'ils en attendent quelque chose* ».

En tout cas, les étudiants de Spéciale expriment de multiples attentes. D'une manière générale, on peut dire qu'ils attendent que l'Église soit, dans la société malade et bouleversante qu'ils évoquent, un 'espace' où seraient vécues les 'vraies valeurs humaines', une lumière et un guide qui apprendrait aux jeunes à vivre de ces valeurs. Pour les jeunes, l'Église devrait être à la fois sécurisante et « dérangement ».

Écoutons quelques voix qui expriment cette attente fondamentale.

« *Je pense qu'à l'heure actuelle, la vocation de l'Église devrait être un encadrement, un élément de référence pour la conscience de chacun. Elle devrait, non pas être un cadre rigide qui forme une espèce de coquille dans laquelle elle protège ses fidèles, mais plutôt présenter des pistes qui nous montreraient Dieu en toute liberté.* » (Paul) « *Disons que ce que le jeune attend de l'Église, ce n'est pas nécessairement de trouver en Elle réponse à des problèmes religieux, mais plutôt une conseillère et un guide qui l'aide à vivre davantage en fonction des autres et pour les autres.* » (André) Dans notre situation de « *voyageurs égarés dans les sables mouvants... l'Église a un rôle primordial à jouer, elle qui a toujours été un guide et un appui. Et c'est maintenant ou jamais qu'elle doit s'affirmer, et surtout auprès des jeunes qui ont un besoin impérieux d'aide et de soutien.* » (Joël) « *L'Église doit accentuer son effort, car si jamais 'cette voix qui crie dans le désert' se taisait, le monde deviendrait vite impossible.* » (Jean-Marie) « *Des jeunes attendent énormément de l'Église. Je crois que ceux-ci attendent que l'Église les aide moralement et les éclaire, si l'on peut dire, sur le sens qu'ils ont à donner à leur vie (...). Ils attendent de l'Église une joie qui leur ferait oublier tous les maux qui existent sur la terre.* » (Serge) « *J'attends (de l'Église) qu'elle transforme en profondeur le monde dans lequel nous vivons en donnant aux valeurs humaines la place qui leur revient de droit (...). Je crois que l'Église a un rôle primordial à jouer. Elle doit faire comprendre à l'homme qu'il y a autre chose dans la vie que l'appât du gain ou que la soif de puissance (...). L'Église a également un grand rôle à jouer sur le plan de la justice dans le monde.* » (René) L'Église doit « *montrer aux jeunes ce que doit être la vie d'un chrétien dans l'univers matérialiste dans lequel nous vivons... J'attends de l'Église une réaction vivifiante. Les jeunes ont besoin de se sentir encadrés et soutenus avant de prendre rang avec confiance dans le combat de la vie de tous les jours.* » (Jean-Louis) « *Je crois que l'Église est capable d'insuffler une énergie à la société moderne, et cela tant sur le plan de la foi que dans le domaine de l'action.* » (Xavier) « *Je suis convaincu que l'Église a un rôle essentiel à jouer dans notre vie... Ce rôle est de m'aider à donner un sens chrétien à ma vie...* » (Thierry) « *Un point important, tout d'abord, c'est que (l'Église) doit exister : 'Ni le confort, ni l'ordre social, ni la jouissance, ni même la puissance ne comblent le cœur de l'homme, s'il ne lui est offert un objet qui porte au moins le reflet de l'absolu.'* (P.-H. Simon)... *J'ai voulu exprimer une de mes plus grandes aspirations pour l'Église, à savoir, une franche aide aux jeunes pour les faire réfléchir à autre chose qu'aux voyages sur la lune, aux courses de motos, etc... pour enfin les aider à mieux vivre, à vivre dans le véritable esprit chrétien.* » (Pascal)

Et, **de manière plus précise**, que devrait faire ou être l'Église pour répondre à l'aspiration fondamentale de ces jeunes ?

D'abord, **l'Église doit être au service de la charité et de la justice**. Cette exigence est déjà exprimée dans les citations qui précèdent. Ajoutons-en quelques autres qui

l'expriment aussi. « *Le plus bel objectif de l'Église n'est-il pas l'espoir d'un peu plus de justice dans le monde ?* » (Damien) « *(Des jeunes) souhaitent que l'Église prenne une part active à l'entraide aux populations déshéritées, etc...* » (Louis) « *Le thème principal de l'Évangile, ce pourquoi Jésus-Christ est venu sur la terre, c'est l'amour de Dieu et du prochain.* » (Guy) Plusieurs lettres sont entièrement consacrées à une réflexion sur l'exigence de justice dans le monde et de charité dans les relations interpersonnelles chaleureuses. Et Hugues, qui se défend d'avoir voulu rédiger un sermon, conclut sa lettre en écrivant : « *J'attends des membres de l'Église la disponibilité, la simplicité, l'humanité et que nous vivions avec notre cœur.* »

Si l'Église doit être au service de la justice, cela suppose, soulignent plusieurs étudiants, **qu'elle s'engage**, qu'elle s'engage (plus) nettement. Joël s'étend longuement sur ce sujet. Il écrit notamment : « *Le synode des évêques, c'est sans doute une bonne chose, mais cela ne nous satisfait pas vraiment. N'attendrions-nous pas plutôt de la part de l'Église un engagement net, une prise de position bien déterminée, notamment la condamnation ouverte et retentissante de tous les mouvements terroristes ou assimilés... Or, l'Église a des moyens à sa disposition et elle se doit de les employer au mieux de ses possibilités... Ne serait-il pas tellement plus humain de condamner une fois pour toutes les inégalités énormes de la terre et d'essayer d'agir en ce sens... (La jeunesse) demande et exige de l'action, des faits et non des discussions... Ce que nous attendons maintenant, c'est un engagement concret, réel et efficace.* » Michel écrit de son côté : « *Il faut 'réhumaniser' le monde et combattre l'égoïsme et l'injustice... Ce que je demande, ce que j'attends de l'Église, c'est qu'elle vive dans la réalité, dans le monde moderne en essayant d'apporter un changement indispensable.* » « *Une autre attente, écrit Xavier, serait le fait que l'Église encourage un peu plus le dynamisme social d'aujourd'hui.* »

Servante de la justice et de la charité, l'Église doit être aussi **un « espace » de dialogue et motrice de dialogue**. Plusieurs étudiants expriment cette attente d'une manière ou d'une autre. « *Ce que j'attends de l'Église, c'est d'être présente et d'être accessible à tous, de favoriser la participation...* » (Benoît) S'il est question de dialogue avec les autres Églises (Philippe) ou de démocratisation dans l'Église, les étudiants expriment surtout leur **désir de jeunes d'être écoutés dans cette Église**. Les jeunes ont soif de pouvoir s'y exprimer. « *Que le prêtre, écrit Gérard, se préoccupe réellement de l'avis des jeunes,... qu'il nous laisse, une fois, libres d'agir et d'organiser...* » Et François qui écrit : « *Il me semble que l'Église devrait profiter un peu plus du fait qu'elle n'est liée à aucune forme particulière de culture, ni à aucun système politique, économique ou social. Elle devrait donc, à mon avis, se détacher un peu plus des traditions qui en font une société un peu trop liée au monde occidental. Cela entraînerait automatiquement moins de répugnance de la part des autres parties du monde qui, elles aussi, tiennent à leurs propres coutumes et à leur civilisation. En agissant de la sorte, l'Église pourrait être un lien plus étroit entre les différentes communautés.* » Charles attend de l'Église qu'elle crée « *un climat plus chaleureux entre les hommes* », mais aussi, qu'elle essaye « *de régler les différends qui existent en elle-même* ». Et Jean-Michel attend « *qu'elle reste fidèle à sa vocation : de rassembler les hommes* ».

Parler d'une Église catholique, c'est dire qu'elle est **au service de tous les hommes** indistinctement et sans condition, comme l'exprime André en écrivant : « *Elle est une communauté qui se tourne vers les autres et les aide, non pour les intégrer de force à elle-même, mais pour les aider, de façon totalement désintéressée, à trouver leur voie, leur idéal, même s'il n'est pas un idéal religieux.* »

On souhaite encore de l'Église qu'elle soit « *vivante* », « *plus simple* », « *plus humble* », « *plus pauvre* », « *jeune et responsable* »...

Cette Église dont rêvent nos étudiants, certains la découvrent peut-être dans des cellules d'Église, des petites communautés chrétiennes qui constituent, à leurs yeux, l'espoir de l'Église, si celle-ci sait les créer et les encourager.

Une communauté chrétienne est d'abord une *communauté de foi*, comme l'exprime Jean-Marc : « *Si les croyants veulent s'unir, écrit-il, ils s'uniront au nom du Christ, considérant leur foi en Dieu comme le moteur de cette union.* »

Elle est, ensuite, *communauté* « *d'échanges et d'enrichissement* », selon l'expression de Damien.

Elle est encore *communauté de charité* selon Léon qui s'exprime ainsi : « *Soutenus par les membres adultes de l'Église, les jeunes souhaitent fonder des communautés d'entraide pour que règnent la justice et la liberté... pas seulement entre les différentes nations, mais... dans son village, dans sa propre maison.* »

Une véritable communauté chrétienne peut *donner sens à la vie d'un jeune*. « *Un jeune qui cherche, écrit Richard, est désespéré : il a besoin de se confier, de se mettre au service d'une cause, d'une communauté, de trouver des raisons de vivre. Les chrétiens pourraient lui offrir cette possibilité...* », à condition qu'ils recréent « *la communauté des catacombes* ».

Les jeunes qui ont fait l'expérience de petits groupes d'échanges, de partage et de prière s'en disent très heureux, comme, par exemple, Jean-François qui explique : « *Et si nous sommes fiers de ce petit groupe, c'est de savoir qu'il nous est possible d'améliorer, de modifier le climat d'incertitude qui nous entoure.* » Camille, quant à lui, souhaite l'éclosion de nombreux groupes semblables dans l'Église...

*
* *

Si les jeunes étudiants de Spéciale attendent que l'Église soit lumière et guide, servante de la justice et de la charité, engagée, espace de dialogue et motrice de dialogues, vraiment catholique et facteur d'unité, simple, pauvre, jeune..., ils considèrent, en général, qu'elle **a besoin de se renouveler**, de se rénover, selon l'expression de Jean-Luc qui termine sa lettre en écrivant : « *Pour me résumer, je crois que beaucoup de jeunes voudraient voir une Église rénovée, non sur le plan de la doctrine, mais sur celui de la forme. Ce nouveau dynamisme de l'Église stimulerait l'intérêt des jeunes pour une Église à laquelle ils auraient le sentiment de participer. Cette rénovation devrait être amorcée par les structures mêmes de l'Église, quel que soit leur niveau, et par les jeunes eux-mêmes... pourquoi pas ?* »

Mais, bien **des obstacles entravent cette rénovation** de l'Église. C'est ainsi que dans les soixante lettres à l'évêque, les étudiants formulent tous, à des degrés divers, et avec des sentiments variés, des reproches vis-à-vis de l'Église.

Peut-elle vraiment être communauté de foi, si **les chrétiens sont tièdes, hypocrites, trop hésitants sur leur foi** ? Jean-Marc parle de ces chrétiens en ces termes : « *Dans l'Église actuelle, il y a beaucoup de gens tièdes ; et ces gens tièdes constituent un poids pour ceux qui croient vraiment, car ces gens ne savent pas très bien de quel côté se pencher : vers ceux qui croient ou vers ceux qui ne croient pas du tout.* » « *Beaucoup de chrétiens, écrit André, ne le sont plus que de nom et seuls restent dans leur esprit tous les gestes qui leur permettent encore de paraître comme tels... Tous ces gens à l'air recueilli prient-ils ?* » « *Beaucoup de chrétiens ne vont à l'église et ne font leurs 'devoirs' religieux que pour se créer une façade.* » (Michel) « *Ce que j'attends le plus dans l'Église, c'est l'authenticité : il est fort fréquent de voir certaines gens qui ont l'air de réciter des prières comme le feraient des moulins à prières et qui, le reste de la journée, ne pensent plus à Dieu. Je ne veux pas juger ces gens et peut-être même je me trompe à leur sujet, mais je ne crois pas.* » (Guy) La lettre de Hugues, nous l'avons déjà signalé, est un long plaidoyer pour « *(la) compréhension, (l')ouverture, (la)*

disponibilité, (la) mise en pratique (de la foi) dans la vie de tous les jours (des chrétiens). » Et Jean-Pol fait cette remarque désabusée : « De nombreuses choses dans l'Église m'ont désenchanté – l'hypocrisie surtout. »

La « **pagaille** » dans l'Église inquiète aussi l'un ou l'autre jeune. En tout cas, elle inquiète Louis qui écrit : « (L'effort de rénovation de l'Église) a déséquilibré et disloqué un édifice déjà branlant. Il en résulte une 'soupe'... sa mixture est un mélange de traditionalistes qui se font de plus en plus rares et d' 'illuminés' qui élaborent des réformes abracadabrantes et donnent de la tête un peu partout. L'ennui c'est que l'on confond souvent ces 'illuminés' avec les prophètes et les jeunes tombent niaisement dans le panneau. » « Tellement de choses ont changé, que je ne sais plus très bien ce qu'il faut penser », écrit Benoît, et, plus loin : « Que représente (l'Église), il y existe tellement de tendances ? »

L'Église peut-elle être servante de la charité et de l'épanouissement de l'homme si elle reste avant tout une **autorité « qui légifère, qui juge et qui condamne »** (Étienne) ? « L'Église me rabroue, écrit Paul, (alors qu') elle devrait... éviter de condamner l'homme. » Et André : « L'Église est encore beaucoup trop proche, dans nos pensées, de l'institution qui dirige, qui punit. » « Au point de vue éthique, dans quelle mesure l'Église doit-elle superviser l'individu, l'empêcher d'agir en âme et conscience ? L'individu n'est-il pas capable d'assumer son propre épanouissement dans un système de valeurs librement choisi ? » (Didier) « Ce qui me tracasse fort dans l'Église, ce sont certaines obligations qui nous sont 'infligées'. J'écris ceci en pensant spécialement à la messe du dimanche : cette obligation me semble loin d'être propice au développement de l'esprit chrétien. » (Guy) « Nous pouvons... demander à l'Église de ne plus imposer ses idées, ses réflexions aux jeunes ; assez de prêches ! Aidez-nous plutôt à réfléchir à nous-mêmes. » (Pascal) La crise actuelle de l'Église, aux dires de Frédéric, « résulte de la trop grande rigidité des institutions qui n'a pas assez permis au chrétien d'agir en son âme et conscience. » Simon s'exprime dans un langage très dur : « (L'Église) a pendant dix-neuf siècles exercé une surveillance et une répression dans tous les domaines, scientifique, artistique et autres, au nom de tabous et de péchés qu'elle a elle-même inventés. (...) Grâce à l'emprise qu'elle conserve sur bon nombre de personnes, et toujours au nom de principes, de lois et de commandements édictés ou interprétés par elle, l'Église exerce encore actuellement un chantage moral sur ses fidèles dans des problèmes qu'elle ne connaît pas. » (Un exemple est donné : *Humanae Vitae*.)

L'Église peut-elle être ferment dans le monde moderne si **elle vit en ghetto** ? Cette question est implicitement posée par Damien qui écrit : « Écoles, universités, mouvements de jeunesse, syndicats, paroisses, tout a été mis en œuvre pour que le 'baptisé' soit intégré dans un conditionnement social tel qu'un changement d'opinion religieuse est considéré comme une trahison à son milieu. » Étienne s'attarde sur ce sujet : « Ce que les jeunes attendent de l'Église ? Qu'elle sorte de son ghetto ! L'Église est une petite société riche, hiérarchisée et tout à fait isolée parmi l'ensemble de l'humanité. Aux chrétiens, Jésus a dit : 'Vous êtes le sel de la terre. Vous êtes la lumière du monde !' L'Église ne pourrait-elle s'inspirer de cela ? Ceux qui... proclament avoir consacré leur vie à l'Église et à Dieu devraient aller au devant des autres au lieu de rester prisonniers de leurs habitudes séculaires. » Jean-Marc enchaîne : « J'attends aussi de la part des religieux qu'ils soient beaucoup plus en contact avec les gens et qu'ils vivent de plus en plus au milieu d'eux. » « Ce qui se fait de plus en plus », concède-t-il.

L'Église peut-elle être 'lumière', 'guide' dans le monde, si elle est « **toujours en retard** », 'moyenâgeuse', 'immobiliste', 'inadaptée' ? « L'Église a suivi la société avec deux ou trois ans de retard, écrit Paul. C'est un peu toujours ainsi qu'elle procède. », ajoute-t-il. « L'Église 'suit' l'évolution sociale toujours en retard. » (Didier) « 'L'Église, c'est du passé', entend-on souvent dire parmi les jeunes. En effet... elle apparaît aisément comme une tradition folklorique... La raison ? Je la vois à première vue toute simple : (l'Église) suit le

progrès, au lieu d'aller de pair avec lui. » (Joël « (Une) chose que je reproche à l'Église est qu'elle est trop immobilisée par ses institutions, trop statique. Il y a encore aujourd'hui un fossé entre l'Église et la réalité. » (Michel) « Dans notre monde qui change, l'Église n'a pas toujours su s'adapter. Dans beaucoup de cas, elle est restée cette institution un peu archaïque, à laquelle le jeune, soucieux de rester 'dans le vent' refuse d'adhérer. (...) Au lieu de rester à la traîne, l'Église devrait être à la pointe du progrès, toujours la première à entreprendre des réformes. Certes, on peut observer beaucoup de tentatives dans ce domaine..., mais cela s'effectue sur une échelle trop insuffisante. » (Jean-Luc) « (L'Église) nous semble moyenâgeuse, vu certaines institutions et les fastes du Vatican qui... ne s'étouffent que trop lentement. » (Vincent) « Ce que j'attends de l'Église, c'est de pouvoir changer la présentation de ce qu'elle nous enseigne. L'adapter à notre langage, à notre époque et à notre façon de penser. » (Tony) « J'ai assez vite été dégoûté, ou plutôt imperméable aux idées chrétiennes de l'ancienne génération parce qu'elles me semblent assez 'nuageuses' (...) Que puis-je attendre de l'Église ? Peut-être espérer qu'elle ne s'enfouisse plus dans ses vieux principes abstraits ; qu'elle fasse un plus gros effort de régénération. » (Bruno) Et Simon, toujours aussi dur, écrit : « (L'Église) reste, avec son esprit étroit et son dogme fermé, l'institution humaine la plus réactionnaire qui soit. »

L'un ou l'autre étudiant, dont Michel, regrette que l'Église ne tienne pas assez compte des progrès scientifiques. Pourtant, dans le passé, cette attitude de l'Église a été désastreuse, comme Michel l'explique en disant : *« Tant que les autorités ecclésiastiques établies ont tenté de soutenir (des) réponses religieuses traditionnelles réfutées par la science, elles ont entraîné la religion dans le discrédit. »*

L'Église peut-elle, finalement, sauver les jeunes de la société matérialiste et injuste, si elle est **compromise** avec elle, si elle-même s'est installée **dans la richesse** ? C'est le moment ici de reprendre une citation d'Éric et de la compléter : *« Pourquoi les jeunes ne voient-ils pas en l'Église le successeur du Christ ? Et bien, je crois que cela vient tout d'abord de ce que les jeunes qui cherchent l'absolu sont écoeurés par ce monde confortable que leurs pères ont fabriqué pour eux et de ce qu'ils comprennent l'Église dans ce système. »* Reprenons et complétons aussi une citation de Richard : *« (Le jeune), écrit-il, a besoin de... trouver une raison de vivre. Les chrétiens pourraient lui offrir cette possibilité. Mais, l'image de ces vestiges de 'communauté' qui se présente à ses yeux le déçoit vite. Croyez-vous qu'un jeune qui étouffe ira rejoindre ceux qui l'empêchent de respirer ? » « L'Église est trop riche, écrit Étienne, pour prétendre secourir et aider les pauvres qui l'entourent ou la constituent. » (Étienne)*

L'Église peut-elle être lieu de dialogue et espace où les jeunes pourront s'exprimer si l'Église **ne se « démocratise » pas**, si la « bureaucratie » l'étouffe, si l'Église **ne s'intéresse pas assez aux jeunes**, si elle n'attend rien d'eux, si les adultes chrétiens ne comprennent pas les jeunes ?

Je renvoie ici à certaines citations faites plus haut à propos de l'« Église-hiérarchie-bureaucratie ».

Mais, ajoutons que certains étudiants considèrent que l'Église ne s'occupe pas assez des jeunes ; en tout cas, ils se demandent si elle attend quelque chose d'eux. *« L'Église ne s'occupe pas suffisamment de nous », écrit Raymond qui explique par là la déception des jeunes vis-à-vis de l'Église. « Qu'attend concrètement l'Église des jeunes, interroge Georges, concrètement, c'est-à-dire sans idéalisation à l'eau de rose, et qu'a-t-elle fait concrètement pour eux ? La réponse est sensiblement la même !... » « Je remarque, par exemple dans notre province (Luxembourg), écrit Nicolas, un manque total de prise de contact de l'Église avec la jeunesse. On nous parle souvent de réunions d'adultes, de carrefours entre parents, mais, la jeunesse, qu'en fait-on ? (...) (Beaucoup de jeunes qui délaissent la religion) ont l'impression de ne pas voir où ils sont et si leur place est bien là au milieu d'adultes qu'ils ne comprennent*

pas, d'adultes qui ne les considèrent pas et même les critiquent. (...) (On peut reprocher) à l'Église - j'entends ici l'ensemble des fidèles - (un) manque d'intérêt pour les jeunes qui ne manquent pas de bonne volonté, mais sont peut-être un peu durs à faire bouger et, surtout, vite lassés. »

Pourtant, pourrait-on **objecter à ces jeunes**, l'Église s'occupe beaucoup des jeunes : elle **catéchise**, elle leur propose des **mouvements de jeunesse**. Georges devine l'objection ; il la formule et y répond : *« Oh ! il y a bien le catéchisme, les collèges, les paroisses, etc... mais l'effet en est tellement peu important et pas toujours celui recherché. »* Raymond exprime sa déception vis-à-vis de la catéchèse : *« J'attends en premier lieu de l'Église une réforme complète de l'enseignement religieux dans les écoles catholiques. J'ai moi-même fait mes primaires et secondaires dans une école catholique et les cours de religion furent des heures de baratinage au sujet de problèmes qui ne nous concernent guère, plutôt que des moments où l'on pouvait nous expliquer le sens de la prière, des sacrements, de la foi. Il ne faut pas perdre de vue que, dans la vie, c'est la période avant les vingt ans qui détermine le reste. Si rien n'est fait avant vingt ans, rien ne se fera. »* Guy exprime aussi une certaine déception et il explique : *« J'ai été dans un collège catholique et, pendant six ans, nous avons discuté de problèmes essentiellement moraux (la jonction avec le point de vue religieux n'était pas bien faite), ou alors, nous étudions des textes évangéliques ou bibliques, mais sans faire de liaison avec notre époque. »* Alex, qui n'est pas personnellement déçu de l'enseignement religieux reçu au cours de ses études secondaires et qui rend hommage à ses professeurs, écrit cependant : *« Un aspect négatif est bien souvent le cours de religion donné dans les écoles. Heureusement, personnellement (...). Mais, pour la plupart des jeunes, ces cours de religion les dégoûtent... »* « Maintenant, écrit encore Frédéric, les cours de religion sont de plus en plus ressentis comme superflus. Pourquoi ? Parce qu'ils ne touchent pas. »

Pascal, comme Georges tout à l'heure, rencontre l'objection qu'on peut faire aux jeunes selon laquelle l'Église s'occupe d'eux. Il y répond et s'attarde, lui, à parler des mouvements de jeunesse. Il écrit : *« Notre brave chrétien de nous rétorquer aussitôt : le catéchisme, les mouvements de jeunesse, etc... servent à cela (à éduquer les jeunes) ! Pour réfuter cela, nous pouvons dire, comme bien des curés, que le catéchisme passe au-dessus de la tête de beaucoup d'enfants ; ils ne sont plus intéressés. Quant aux mouvements de jeunesse, notre expérience nous montre que leur but est bien plus souvent l'amusement et la détente que la réflexion... »* Très peu d'étudiants font allusion aux mouvements de jeunesse. Épinglons deux autres avis que nous avons découverts dans les lettres. D'abord celui qu'exprime Alex en écrivant : *« Je suis satisfait des mouvements de jeunesse qui se sont créés, à savoir, la J.E.C., etc... Ces mouvements permettent aux jeunes de se rencontrer, de discuter sérieusement,... d'apprendre à connaître... la personne de Jésus-Christ. »* Ensuite, celui de José qui écrit : *« Bien sûr, il existe un nombre important de mouvements de jeunesse dont les adhérents s'engagent sur la voie du don de soi, du partage de la joie, du service gratuit qui n'attend pas de compensation en retour, si ce n'est la joie de servir. Mais, en revanche, que devient la foule immense de jeunes qui attendent inconsciemment que l'Église les aide à découvrir un Dieu moderne qui seul peut donner, dans les amours et dans les actes, la certitude consciente de sa permanence. »*

Que de reproches déjà formulés à l'adresse des chrétiens et de l'Église. Certes. Et ce n'est pas fini, si nous examinons maintenant ce que nous disent les correspondants de l'évêque à **propos de la messe**.

Un certain nombre d'étudiants de Spéciale parlent de la messe dans leurs lettres.

Jean, quant à lui, regrette le **manque de recueillement** dans les assemblées dominicales. *« C'est que, écrit-il, la messe 'n'accroche plus' ! Personnellement, poursuit-il, j'y verrais plusieurs motifs. Premièrement, la durée des célébrations, essentiellement due au sermon après la lecture de l'évangile... Deuxièmement, on a cru bien faire de supprimer les*

messes en latin, afin que, soi-disant, les gens puissent mieux suivre le texte dans leur langue. Il fallait tenter cette expérience. Mais je crois qu'il est bien évident maintenant que les messes en latin avaient bien plus de succès. » Car, explique-t-il, l'ambiance était plus chaude et on était plus attentif et recueilli.

Beaucoup d'autres jeunes que Jean expriment des regrets concernant la célébration actuelle de la messe. Aucun cependant ne signale regretter le latin et ne regarde la passé avec nostalgie. Tout au contraire, Alex réagit **contre la persistance de l'utilisation du latin** dans les chants de la messe. Il écrit : *« Ce que j'attends encore de l'Église, c'est la réforme de certains offices qui, dans certains villages, dégoûtent de nombreux jeunes : je cite de suite un exemple : les messes en latin (du moins les chants). Les jeunes veulent bien exécuter les chants, mais, de grâce, pas en latin que l'on ne comprend même pas. »* Tout au contraire aussi, Pierre-Yves qui parle très longuement de la messe et qui considère que les **réformes** récentes ne constituent qu'une **'étape de transition'**, car, les célébrations actuelles ne sont pas encore satisfaisantes. Il explique : *« Lorsqu'on va à la messe, et qu'on y récite des prières, hélas, trop souvent répétées, auxquelles on ne pense pas ; qui ont perdu la valeur qu'elles pourraient avoir, que l'on se trouve à côté de gens qu'on ne connaît pas, qu'on ne connaîtra jamais, face à un prêtre lointain qui répète des gestes dont on oublie le sens, est-ce cela la messe instituée par le Christ ? Est-ce cela le repas fraternel qu'il nous a demandé de répéter ? Non, bien sûr. La messe d'aujourd'hui est un repas qui s'est rationalisé... »*

D'autres critiques sont encore formulées vis-à-vis de la messe où les jeunes disent **« s'ennuyer »**. Ils s'y ennuiant d'abord, parce que les **rites** de la messe leur semblent **inadaptés, incompréhensibles**. Écoutons quelques voix. *« En ce qui regarde mes activités religieuses, pour être bref, disons qu'elles sont fort limitées. Pour ne parler que de la messe, je n'y trouve rien de bien réconfortant ni de positif pour moi. »* (Bruno) *« Ce que nous les jeunes critiquons, entre autres choses, c'est surtout la messe : c'est devenu, pour nous, quelque chose de trop ancestral, inadapté à notre époque et aussi aux différentes générations. Franchement, je m'y ennuie et j'y vais de mauvaise grâce, pour ne pas dire par obligation. »* (Yves) *« Je crois que la raison fondamentale pour laquelle beaucoup de jeunes arrêtent la 'pratique' du christianisme est celle-ci : ils sont convaincus que cela n'a aucun sens, aucune utilité. »* (Raymond) *« (Le) rite (de la messe) constitue chez beaucoup une habitude qui différencie les jours de la semaine, pour d'autres encore, il ne constitue rien de concret. Et j'avoue moi-même ne rien y comprendre. (...) L'exemple d'une assemblée plus ou moins consentante, ou plus ou moins attentive autour d'une table où se déroule ce qu'on nous a toujours fait appeler un sacrifice, cela n'est pas pour aiguïser notre intérêt. »* (Hubert)

Les jeunes s'ennuient à la messe, parce que la **célébration manque de vie et de participation** active de la part des fidèles. *« Je me rends chaque dimanche à la messe, écrit Gérard, c'est un endroit d'emprisonnement, de séquestration : interdiction, par exemple, de vous agenouiller, car, on a fait couper la moitié du dossier des sièges ; c'est un lieu où des gens viennent tous anonymes et ne sont là qu'en apparence. Et je doute que moi, j'accepte encore longtemps ce genre de chose. Je ne découvre plus le Christ, ni à la messe, ni chez autrui. »* Luc écrit : *« Je remarque, lorsque j'assiste à la messe dans mon village, que rares sont les personnes qui sont attentives à ce qui se passe et ce qui se dit pendant la célébration. »* Et Marcel : *« (À la messe), c'était encore comme en classe : il fallait écouter et rien d'autre ! »* Thierry, lui, a quelque reproche à adresser aux prêtres qui célèbrent l'Eucharistie. *« Personnellement, écrit-il, je vais régulièrement à la messe (pour combien de temps ?). La messe est devenue non seulement une formalité pour les croyants, mais aussi, pour les prêtres. La preuve : certains prêtres 'foncent' comme des 'dingues' pour achever au plus vite cette corvée ; d'autres lambinent, visiblement distraits. Comment espérer maintenir de cette façon un quelconque intérêt à la messe ? »*

Concluons ce chapitre par quelques phrases de Jean-Luc qui synthétisent un peu l'impression des jeunes face à la messe : « *La messe, écrit-il, est également un exemple de ce manque d'adaptation de l'Église. Je la vois comme une institution trop rituelle, pour laquelle beaucoup de jeunes ne se sentent pas concernés. Ils n'ont pas le sentiment de participer et, s'ils y vont, ce sera uniquement en spectateurs.* »

Un certain nombre de jeunes déclarent donc s'ennuyer à la messe. Mais, il en est plusieurs qui **proposent des « remèdes »** à cette situation. Il s'agit de la généralisation des **« messes de jeunes »** et des **messes en petits groupes**.

« *(En ce qui concerne la messe), écrit Léon, (il faudrait) que les jeunes puissent se sentir à leur place en collaborant avec les responsables de la préparation de l'Eucharistie. Il faudrait pour cela alléger la tradition dominatrice et moderniser les offices pour les rendre plus attrayants. Pour une meilleure collaboration, il faudrait laisser les jeunes participer davantage, en chantant, en lisant les prières et en leur permettant de jouer des instruments de musique modernes, de la guitare, par exemple.* » « *La 'messe des jeunes', selon Christian, est une réunion, une rencontre entre jeunes qui exposent leurs idées sur des problèmes religieux ou moraux. Cette célébration résulte d'une véritable participation de la part des chrétiens qui y assistent. Ces célébrations eucharistiques devraient être généralisées aussi aux célébrations du dimanche. On assiste activement, pendant la semaine, à une 'messe des jeunes', et puis, on va indifférent à la messe du dimanche. Je trouve malheureux de couper cette volonté de certains jeunes de participer activement à la messe.* » Pierre-Yves qui nous disait tantôt que la messe d'aujourd'hui n'est plus le repas fraternel institué par le Christ, poursuit en écrivant : « *Mais alors, comment concevoir cette Eucharistie, ce repas ? Simplement, de la même manière que se déroule une réunion entre amis, où l'on mange ensemble et partage son avis. Il serait aussi plus profitable pour les fidèles d'être invités à une vraie table, en petit groupe, pour partager ses opinions avec des hommes inconnus peut-être au départ, mais, frères pendant et après la Cène, où l'on partage réellement le pain symbolique. Bien sûr, dans cette messe, les fidèles jouent un rôle prépondérant. Dès lors, un prêtre serait-il encore nécessaire dans la messe ? Oui, évidemment, le prêtre est indispensable pour nous aider à rester dans la voie de l'Évangile, pour nous rappeler les paroles du Christ, nous apporter l'avis d'un 'spécialiste'. Il est l'âme du dialogue, non le monopole comme maintenant.* » Yves, quant à lui, décrit longuement l'expérience d'une messe vécue entre jeunes, lors d'un week-end rassemblant plusieurs patros : petits groupes d'échanges, mises en commun, disques, partage du pain. Il enchaîne : « *Je trouve cela sympathique et c'est... dans ce genre de voie qu'il faudrait s'orienter.* » Et Luc écrit : « *Lorsqu'à l'occasion, on se réunit en un groupe plus ou moins restreint, que tous les membres sont unis dans un même idéal (lors d'un camp, d'une réunion d'amis ou avant un travail collectif) et que le célébrant parle à l'assemblée avec ses mots à lui, la messe devient alors un moment de réflexion intense.* »

*
* *

Voilà donc les attentes et les reproches formulés, vis-à-vis de l'Église, par un certain nombre de jeunes. Mais, finalement, **comment ceux-ci se situent-ils face à l'Église et dans l'Église ?**

Disons-le tout de suite, quelques étudiants déclarent nettement **ne rien attendre de l'Église** et se considèrent comme totalement **étrangers** à elle.

Plusieurs disent ne rien attendre de l'Église parce qu'ils n'ont pas la foi ou parce que l'Église les a fortement déçus. Albert écrit : « *La religion est pour moi un heureux et comique mélange de notions, de conceptions... Tout cela ne m'apporte rien.* » Albert attend cependant, comme il dit, « *un petit quelque chose de l'Église* ». « *Je souhaiterais, écrit-il, que les prêtres*

soient plus attentifs à leur entourage. Beaucoup de ces messieurs viennent célébrer leur petit office tous les jours, et puis, retournent bien au chaud au presbytère, le cigare à la bouche. Alors qu'ils devraient être activement au service de la charité, ils se contentent de la prêcher. » Un étudiant qui se classe dans « cette catégorie de gens 'dans le vent' qui ne croient plus à rien, si ce n'est à l'abnégation totale et systématique des bons principes inculqués... », Richard écrit : « Vous vous demandez sans doute ce que je peux bien attendre de cette Église que je rejette avec tant de prétention. Rien d'essentiel, puisque le premier pas est encore à faire, et qu'il doit venir de Dieu et non de l'Église. Je ne peux pas vous demander de chercher à ma place... » Après avoir parlé du « lourd héritage spirituel » qu'un jeune comme lui, sans expérience, « au seuil de l'existence » doit « subir », il poursuit : « Pensez-vous sincèrement qu'une telle personnalité puisse, sans appréhension, se plier à une idéologie aveugle pour lui, sans en comprendre les motivations et les répercussions profondes ? Pensez-vous que ce soit honnête vis-à-vis de ceux qui, eux, croient ; qui l'ont rencontré ? De plus, c'est une faiblesse à ses yeux que de voiler ses remords et sa conscience en déroute derrière une assiduité routinière, hypocrite et vaine. » Cependant, Richard termine sa lettre en disant : « Recréez la communauté des catacombes, et peut-être alors, des jeunes retrouveront-ils, dans votre catholicisme, une raison de vivre valable. » Jacques, lui, s'exprime ainsi : « Je dois avouer que personnellement je n'attends rien de l'Église. Pourquoi ? Pour une raison toute simple : je ne crois pas. (...) Vous me direz que l'Église peut m'aider à acquérir la foi : sachez que je n'y crois guère. J'ai fréquenté l'Église durant des années sans qu'elle parvienne à allumer en moi la moindre étincelle. (...) À mon avis, la foi, la croyance en une personne divine est un sentiment, une conception essentiellement personnelle qui varie d'un individu à l'autre et ne peut, par conséquent, pas être généralisée par l'intervention de l'Église. »

Georges, qui semble très **déçu** par l'Église, écrit : « On me demande de dire ce que les jeunes attendent de l'Église, de votre Église. Pour parler franchement, rien. » Il termine cependant sa lettre à l'adresse de l'évêque en disant : « Il n'est pas trop tard, mais, il est temps. Ne laissez pas des foules de jeunes être dégoûtés de votre Église et en sortir, car Dieu vous en tiendra compte. » Et Simon, qui vient de parler de l'Église comme étant « l'institution humaine la plus réactionnaire qui soit », clôture sa lettre par ces mots : « Et il y a longtemps que je n'en attends plus rien. »

Si quelques étudiants déclarent assez nettement ne rien attendre de l'Église, la grosse majorité d'entre eux, nous l'avons constaté, expriment de multiples attentes vis-à-vis de l'Église, même si l'un ou l'autre se déclare encore en recherche sur le plan de la foi. Tous ont des reproches à formuler vis-à-vis de l'Église. Et plusieurs se demandent si **l'Église pourra vraiment répondre à leurs attentes**, car, elle les **déçoit** et même, les **désespère**. Ils sont nombreux, en tout cas, à s'expliquer la désaffection des jeunes vis-à-vis de l'Église.

Gérard écrit : « On dit que les jeunes attendent quelque chose de l'Église, mais, ne sont-ils pas déjà désespérés ? » Et Paul : « Quand je regarde l'Église, je suis un peu découragé. C'est triste de voir tant de gens de bonne volonté, des gens qui ont même voué leur vie entière à Dieu, des gens qui n'arrivent pas à nous présenter quelque chose qui nous serve à aller vers Dieu. (...) Mais, si, d'une certaine manière, l'Église me rabroue ou si elle s'attarde dans ce que j'appellerais mesquineries et futilités, j'ai tendance à aller vers Dieu ou ce que je crois être Dieu en me passant de l'Église. Je fais ma propre religion... » « C'est un jeune étudiant qui vous écrit : il n'est ni « gauchisant », ni entièrement pratiquant. En effet, il est **déçu** par l'action de l'Église dans notre monde. » Charles) « De nombreuses choses dans l'Église m'ont désenchanté – l'hypocrisie surtout. (...) Par cette Église 'politicienne', je ne me suis jamais senti concerné. De même, ces synodes et autres qui font les grands remaniements m'ont toujours laissé froid. » (Jean-Pol)

Nous ne reprendrons pas toutes les citations déjà transcrites et qui parlent de la **désaffection des jeunes** vis-à-vis de l'Église. Nous pourrions en fournir d'autres. Contentons-nous de celle-ci, extraite de la lettre de Marc : *« Les relations entre les jeunes et l'Église me semblent de plus en plus énigmatiques. En effet, des fois que je me rends à la messe, je suis assez étonné par le peu de jeunes présents dans l'assemblée et je crains que la dénatalité n'y soit ici pour rien. Il faut donc en conclure qu'il existe un certain désintérêt des jeunes vis-à-vis de l'Église incarnée dans ses formules traditionnelles. »*

Si un certain nombre d'étudiants de Spéciale se sentent complètement en dehors de l'Église, si d'autres, déçus et méfiants, se situent hésitants, sur la frange, il en est d'autres qui **se déclarent vraiment d'Église**, qui se savent **responsables** d'elle et veulent **y prendre une place** active. C'est pour cela **qu'ils ont foi en l'avenir de l'Église**. Bernard est clair sur ce sujet : *« Beaucoup de gens parlent de l'Église comme si elle ne comprenait que les prêtres et religieux. Je vous dis tout de suite que ce n'est pas mon point de vue. (...) L'Église ne doit pas être une communauté passive où tout le monde attend que le voisin fasse le premier pas, mais, au contraire, une communauté dynamique où chacun va de l'avant dans le respect de tous. C'est pourquoi, mon attitude face à l'Église est de me demander ce que je peux faire pour elle... Que l'Église me déçoive ou me satisfasse, j'en aurai de toute manière une grande part de responsabilité. » « En tant que 'jeune', je me sens – si pas coupable – du moins responsable de ce qui arrive dans la communauté chrétienne aujourd'hui. (...) Je terminerai cette lettre en vous disant encore combien nous espérons voir le jour où l'Église que nous sommes tous en train de bâtir, s'illuminera de tous ses fidèles. Ce sera une Église jeune et responsable. Elle sera longue à édifier, mais, vous nous aiderez à la construire, pour qu'enfin nous puissions annoncer à tous les hommes qu'ils peuvent être heureux, car le Christ Jésus est ressuscité !! Un jeune qui se veut responsable ! » (Jean-François) « Je ne dirais pas 'j'attends de l'Église', mais je collabore avec l'Église. » (Benoît) « Si l'Église fait un pas, nous devons aussi y mettre du nôtre... Ainsi ce que nous attendons de l'Église, l'Église peut aussi l'attendre de nous. » « Je ne dirai point qu'après la résurrection du Christ, les jeunes attendent la résurrection de l'Église. Néanmoins, j'aime la Vérité et la Vie, et j'espère retrouver cela dans l'Église de Rome. » (Vincent) « Cependant, tout l'espoir est dans l'avenir, nous sommes bien partis pour remédier à cette situation (malheureuse de l'Église) et c'est la seule et unique constatation qui vaille la peine d'être retenue. » (Nicolas) « L'Église doit changer, écrit Étienne, mais les jeunes n'oublient pas qu'ils font, eux aussi, partie de l'Église d'aujourd'hui et de demain, c'est sans doute pour cela qu'ils ont confiance : l'Église peut changer ! »*

P.S. Au terme de cette synthèse, je me rends compte que j'aurais pu utiliser beaucoup d'autres passages des lettres pour illustrer tel ou tel aspect de cette synthèse. D'autres sujets que ceux traités ici auraient pu être évoqués. Il est vrai qu'ils tiennent une place assez restreinte dans les lettres à l'évêque. Citons, en vrac, quelques autres thèmes abordés : l'Église n'est pas fidèle à Jésus-Christ, le Concile n'est pas encore vécu, les diacres, des « animateurs de la foi », le problème des vocations, le célibat des prêtres, l'ordination des femmes, l'abandon de la pénitence, la mésentente entre prêtres, Dieu que la science élimine, qui n'est pas « bon à tout faire », que craignent beaucoup de chrétiens, et les homélies (dont on ne dit pas beaucoup de bien !).

R. Forthomme

Chapitre 8 : Le monde des prisons (1983-1988)

Prisons de Namur, Dinant, Lantin

Avertissement

Ce chapitre consacré à mes expériences dans des prisons et, surtout, à mes relations avec des détenus ou des anciens détenus est délicat à rédiger. D'une part, je dois absolument respecter la vie privée des personnes et des familles et, d'autre part, je dois respecter au mieux le concret de mes expériences. Pour éclairer mes lecteurs, j'exprime ici quelques options que j'ai prises avant de rédiger ce chapitre consacré au « monde des prisons ».

Dans ce chapitre, j'évoquerai longuement mon ami Willy. Je raconte son histoire avec franchise, en ne taisant rien des difficultés et des tensions que nous avons vécues, en regardant en face les problèmes, les limites et les défauts de Willy et sans doute de moi aussi. Willy est décédé depuis vingt ans. Il est mort à Bethléem (Sorinne-la-Longue), le dimanche 18 septembre 1994 et fut enterré à Auvelais le 20 septembre. Il ne laisse aucune descendance derrière lui. Toute ma famille avait beaucoup d'amitié pour Willy. J'estime que je le respecte en évoquant sa personnalité et son parcours chaotique qui m'ont ouvert les yeux et m'ont permis de jeter un regard plus lucide sur l'humanité dont je suis. Aucune des rencontres que j'ai faites en prison, si horribles que soient les révélations sur l'homme et les perversions de son cœur et de son comportement, ne m'a amené à me dire et à dire : « *Ces gens-là ! Monsieur...* » et donc, à me situer dans une humanité autre que la leur. Je partage bien la même humanité que les voleurs, les toxicomanes, les meurtriers, les assassins et les violeurs. Les racines de la volonté de posséder sans limite, de dominer absolument, les racines de violence et d'indifférence à l'autre et à ses souffrances sont bien en moi aussi. J'aurai l'occasion d'en reparler et d'y réfléchir...

Dans le texte qui suit consacré à Willy, un deuxième personnage important apparaît avec sa famille. Après mûre réflexion, je lui ai donné un prénom d'emprunt : Xavier et j'ai éludé bien des détails concernant sa personnalité et sa famille. Celui-ci est aussi décédé, plus récemment, certes. Mais son épouse et ses enfants sont vivants et relativement jeunes encore. Je les respecte. Dans ce chapitre, j'aurai à évoquer bien d'autres détenus ou anciens détenus. Je le ferai avec prudence et respect, tout en essayant d'être le plus fidèle possible à la réalité, pour évoquer les relations et les expériences que j'ai effectivement vécues.

J'ai respecté et aimé tous ceux et celles que j'ai rencontrés dans ma vie et dont le visage était souvent abîmé par la souffrance ou la méchanceté. J'ai reconnu une part de mon visage dans le leur...



Willy et le destin de Xavier

Dans le chapitre précédent de mes mémoires, j'évoquais la fin de vie de papa et sa dernière hospitalisation dans la clinique Sainte-Élisabeth à Namur. À l'époque, je vivais au grand séminaire situé à Salzinnes et je pouvais facilement rendre quelques petites visites, plusieurs fois par jour, à papa hospitalisé. Maman passait ses journées auprès de son mari. Le voisin de lit de papa était un grand jeune homme barbu. Sympathique et serviable ; la nuit surtout, il rendait service à papa. Willy (c'était son prénom) ne recevait jamais de visite. Maman devint donc sa principale confidente. Je fus le deuxième. Ma cousine Maddy et les membres de ma famille et mes amis qui rendirent visite à papa firent connaissance de Willy qui allait jouer un rôle important dans ma vie, sans que lui ni moi ne nous en doutions ces jours-là ¹⁰².

Dans le texte consacré à l'hospitalisation de papa, j'écris : « Avec Willy, papa, maman et moi tissons progressivement des relations de sympathie, presque amicales. J'enregistre bientôt son adresse. Il réside non loin de l'hospice Saint-Gilles, devenu depuis le parlement wallon. Nous nous promettons de garder des contacts après la sortie de clinique de papa. » ¹⁰³

Après avoir évoqué les derniers jours de la vie de papa, son décès et ses funérailles, j'écris : « Après sa mort, je voulus rendre visite à Willy qui avait quitté la clinique. Il n'était pas chez lui à la rue Courte. Je laissai un papier dans sa boîte aux lettres pour annoncer la triste nouvelle qui devait l'affecter, étant donné les liens d'amitié qui s'étaient tissés entre lui et papa. Mais Willy ne réagit pas... Il fallut attendre le mois de janvier pour que ma cousine Maddy ait l'attention attirée par un article paru dans le journal *Vers l'Avenir* qui évoquait la comparution devant un tribunal d'un certain Willy Renard. Willy devait séjourner dans la prison de Namur. Je contactai son directeur Michel Gouverneur, un ancien condisciple dans le petit séminaire de Bastogne. Il me confirma que Willy était bien détenu. Il m'accorda l'autorisation de visites individuelles « dans le parloir avocat ». Vous devinez le grand étonnement de Willy quand il fut convoqué au parloir et qu'il m'y aperçut !... » ¹⁰⁴



Pour évoquer les aventures vécues avec Willy, pendant deux ans, de janvier 1982 à janvier 1984, je possède quatre classeurs contenant 350 grandes fiches sur lesquelles je raconte, presque au jour le jour, les événements auxquels Willy est mêlé. Ces classeurs comportent aussi de nombreux documents de toutes sortes et une imposante collection de plus de 180

¹⁰² Voir dans **Tout est grâce !**, tome 2, chap. 7 : **Grand séminaire de Namur (1973-1985)**, pages 124-126

¹⁰³ *Ibidem*, p. 124

¹⁰⁴ *Ibidem*, pp. 125-126

lettres que Willy m'a adressées de la prison. Des copies de quelques lettres que j'adressai à Willy sont conservées dans ces classeurs. Je viens de relire tous ces documents. Ils me remettent en mémoire des événements que j'avais complètement oubliés, notamment les moments difficiles vécus avec Willy, les périodes de crises et de ruptures que le temps avait effacés de ma mémoire. Impossible, bien sûr, d'exploiter ici tous ces précieux documents. À eux seuls, ils pourraient fournir la matière d'un volumineux roman. Les lignes qui suivent effectuent donc un survol rapide et simplifié des aventures de Willy et de mes rapports avec lui pendant les années 1982-1984.

L'articlelet publié dans *Vers l'Avenir* le 7 ou le 8 janvier 1982 nous apprenait que Willy avait déjà été condamné, antérieurement, à deux années de prison pour une agression contre un taximan. Dans le courant de l'année 1981, Willy aurait dû comparaître devant le tribunal pour des faux et émissions de chèques sans provision. Pour raison de santé sans doute, Willy ne s'était pas présenté au tribunal. Il avait donc été condamné, « par défaut », comme on dit, à plusieurs mois de prison et à des amendes. Arrêté et emmené en prison après sa sortie de clinique, il avait fait « opposition » au dernier jugement qui le concernait. Assisté d'un avocat dévoué, il venait implorer l'indulgence du tribunal en raison de sa « *volonté d'amendement* », selon l'expression du journal qui ajoutait : « *On saura, le 20 janvier, s'il a mérité cette clémence* ».

Le samedi 10 janvier 1982, je rends visite à Willy emprisonné depuis le 17 décembre 1981. Personne ne lui rendait visite. Il fut bouleversé de me voir. Je m'informe sur sa santé et son sort en prison. Je lui remets le bonjour amical de maman et de ma cousine Maddy. Ensuite, je lui montre l'articlelet qui m'a permis de deviner son triste lieu de résidence ! Willy manifeste son étonnement devant la mention d'une agression commise par lui contre un taximan. Il attribue cette agression à un cousin homonyme... Quelques jours plus tard, j'ai la confirmation que c'est bien lui l'auteur de l'agression et comprendrai dès lors que Willy manie facilement le mensonge pour se disculper ou cacher un événement ou un comportement qu'il estime compromettant pour lui. Plus loin, je devrai bien raconter une deuxième et mystérieuse agression d'un taximan dont Willy sera encore l'auteur...

Le mercredi 20 janvier, ma cousine Maddy et moi sommes présents au tribunal de Namur pour assister au prononcé du jugement de Willy. Nous rencontrons son avocat et un de mes anciens élèves avocat lui-même, Baudhuin Gerard qui deviendra plus tard l'avocat de Willy et lui rendra d'éminents services. Ce jour-là, Willy bénéficie d'une réduction de peine par rapport au jugement précédent. L'après-midi, je me rends à la prison : Willy a été libéré, sans doute pour des raisons de santé. Mais je ne le trouve pas chez lui. Bientôt, nous nous rencontrons, mais Willy n'est pas toujours fidèle aux rendez-vous. Il doit quitter son logement de la rue Courte. Ensemble, nous sommes en quête d'un garni. Le 29 janvier, Willy loge dans une chambre d'hôte au grand séminaire à Salzinnes et, bientôt, en accord avec le président du séminaire Marcel Didier et de Sœur Emma, religieuse responsable de l'accueil, Willy peut continuer à séjourner au séminaire où il s'insère petit à petit jusqu'au 15 juin, jour d'une nouvelle arrestation.

Bien sûr, les contacts entre Willy et moi sont fréquents. Il me rejoint souvent dans mon bureau et nous échangeons. Il évoque longuement son enfance dans une famille nombreuse abandonnée par le père et élevée par la courageuse maman décédée depuis plusieurs années et dont il parle toujours avec émotion et tendresse. Il raconte son travail dans une entreprise de construction pendant son adolescence. Il prétend même avoir été gestionnaire d'une entreprise de travail forestier. Avec le temps, je pourrai relativiser bien des choses que Willy me raconte.

Il a tendance à exagérer des réalités qui lui sont favorables, à minimiser celles qui feraient tort à sa réputation. Je perçois chez lui une propension à la mythomanie. Il n'évoque jamais ses problèmes d'addiction à l'alcool qui, je l'apprendrai bientôt, a sérieusement compliqué sa vie familiale et professionnelle.

Dans nos conversations, un soir, Willy déclare vouloir me faire une confidence : il existe chez lui, me dit-il, une certaine tendance à l'homosexualité. À cette époque, je ne connais pas grand-chose concernant ce chemin sexuel particulier. Petit à petit, j'en apprendrai beaucoup par Willy et ce que je découvre dans sa vie. Certes, il me parle d'une dame qui fut, un certain temps, sa compagne. Il me la présente et j'aurai de nombreux contacts avec elle. Mais je comprendrai bientôt que cette relation de Willy avec une femme n'était qu'une manière d'affirmer une hétérosexualité à un entourage qui en doutait sérieusement. Dans un climat de confiance réciproque progressif, Willy me fera la confidence de ses fréquentations régulières du parc Louise-Marie au centre de Namur où il s'est déjà prostitué. Ce parc est un lieu de rendez-vous pour les personnes homosexuelles. La difficulté éprouvée par Willy de se reconnaître franchement homosexuel l'amènera souvent au mensonge et à la tricherie dans les mois qui suivirent nos premières rencontres. Plus tard, même certains excès qu'il commet au cours de congés pénitentiaires s'expliquent par ce réflexe fréquent chez les homosexuels de vouloir cacher leur homosexualité.



Parc Louise-Marie à Namur

Pendant les mois de son séjour au séminaire, Willy a l'occasion de venir avec moi chez maman à Tohogne où il passe agréablement des week-ends et fait la connaissance de ma sœur, de mon beau-frère et de leurs enfants. Progressivement, il en arrive à appeler maman « Mamy », tandis qu'il m'appelle « Tonton ». Il parle de mes neveux et nièces comme de ses petits cousins. À Namur, il me fait connaître une dame âgée qu'il appelle aussi sa « Mamy ». C'est une ancienne amie de sa maman qu'il a beaucoup fréquentée dans son enfance. Celle-ci a un fils, Christian qui est en prison. Elle vit avec Antoine, son compagnon. J'aurai l'occasion de les fréquenter beaucoup. Avec moi, Willy passe des moments agréables chez des amis : l'abbé Roger Fourneau et sa maman, Jean-Marie et Nelly Mottet à Barvaux-sur-Ourthe, Alex et Éric Solbreux à Jambes où nous nous amusons en fumant le narguilé...



Willy et moi dans un divan du salon de maman à Tohogne



Willy et moi de retour d'une balade à vélo à Tohogne, devant l'ancienne forge

Pour survivre et payer son modeste loyer au séminaire, Willy reçoit le minimex du CPAS et une aide de son ancienne compagne qui semble être encore très attachée à lui. Je sais, par Joseph le portier du séminaire, que Willy rentre souvent aux petites heures. Cependant, sa santé n'est pas brillante et il consulte plusieurs médecins. Grâce à mon ami Jean-Marie Niclaes, dentiste, il recevra bientôt un dentier qui l'embellira et lui permettra un plus grand confort alimentaire !

Ainsi passèrent des mois... Personnellement, du 6 au 15 avril 1982, je séjourne en Italie car j'accompagne encore des rhétoriciens effectuant leur voyage de fin d'études secondaires. Pendant mon absence, un drame survient dans la vie de Willy, le 14 avril 1982, il reçoit notification de se présenter à la prison de Namur dans les cinq jours, afin de purger une peine de plus de cinq cents jours. Pris de panique, Willy téléphone à ma cousine Maddy. Sœur Emma le découvre profondément endormi dans sa chambrette. Il a absorbé du Rohypnol 4, un somnifère puissant et dangereux. Il m'en confiera la boîte après mon retour d'Italie.

Dès le 16 avril, je contacte Baudhuin Gerard, un de mes anciens élèves avocat, comme je l'ai écrit plus haut. Ce jour-là, Baudhuin rencontre Mademoiselle Lebrun, substitut du procureur du Roi. Celle-ci accepte de surseoir à l'exécution de la peine de Willy lorsqu'elle reçoit un certificat médical. Une procédure de recours en grâce peut être introduite à condition de disposer d'un dossier médical consistant et crédible. Mais, deux médecins contactés par l'avocat officiel de Willy refusent de rédiger un rapport médical. Willy, disent-ils, est un alcoolique invétéré. Il a besoin d'être soigné au cours d'un internement dans un service psychiatrique. Ces jours-là, Willy me demande de le conduire sur la tombe de sa maman dans un village non loin de Namur. Près de cette tombe, il pleure abondamment et interpelle sa maman en lui souhaitant une bonne fête... Le 6 mai, Willy entre dans la clinique Saint-Camille. Il y restera jusqu'au 19 mai, entouré par ses amis de ma famille et par son ancienne compagne.

Progressivement, Willy s'est lié d'amitié avec le concierge du séminaire Joseph Doudou dont l'appartement se situe près de son studio. Joseph, célibataire endurci, séjourne de longs moments dans la porterie à l'entrée du séminaire. Il accueille les visiteurs, avec amabilité ou bougonnerie, selon son humeur. Il décroche le téléphone et passe les communications aux intéressés de la grande maison. Son cœur est généreux et, dans son petit « bureau », il reçoit étudiants et séminaristes qui viennent bavarder de manière détendue. Joseph est un fidèle pèlerin de Lourdes. À cette époque, il y va deux fois par an, en mai et en septembre, comme brancardier au service des malades. Dans un échange avec Willy, Joseph projette d'emmener celui-ci dans un pèlerinage de malades et promet d'aider Willy financièrement. Le projet se concrétise. C'est ainsi que le 21 mai 1982, Willy s'embarque dans le train en gare de Namur. Il est accompagné et salué par moi, ma cousine Maddy et sa maman Marie et son ancienne concubine, comme en atteste une photo. À Lourdes, Willy vivra un grand moment de prière et d'amitié. Joseph l'emmène souvent en voiturette aux célébrations. Willy écrit de Lourdes à tous ses amis et pense à rapporter un petit souvenir à beaucoup. Il rapporte même une plaque qu'il déposera sur la tombe de papa à Tohogne. Nous accueillons le pèlerin le 29 mai à la gare de Namur. Il est rayonnant et heureux...



Embarquement de Willy bien entouré en gare de Namur



Willy devant une statue de Bernadette à Lourdes...



sortant de la basilique Jean XXIII, emmené par Joseph Doudou

Après son pèlerinage à Lourdes, Willy séjournera encore quelques jours dans la clinique Saint-Camille, dans le service d'un médecin qui s'efforce de rédiger un dossier destiné à

l'introduction d'un recours en grâce. Finalement, le rapport médical fourni sera jugé bien insuffisant par l'avocat pour obtenir la suppression de la peine de prison. Mais d'autres événements vont venir précipiter le retour de Willy en prison ...

Fin septembre 1978 déjà, j'avais fait la connaissance de Xavier (prénom d'emprunt). Celui-ci était marié et père de trois jeunes garçons. Poussé par des difficultés financières, il avait quitté sa région natale dans le pays de Tournai pour échouer à Bomel dans la banlieue de Namur. Avec sa famille, il occupe une petite maison pratiquement vide. Petit à petit, grâce au service social interparoissial situé dans la rue Ruplémont à Namur, nous avons pu meubler modestement la maison. Xavier était un homme sympathique, mais beau parleur et astucieux. Il se prétendait musicien. J'en eus la preuve seulement un an après notre première rencontre, lorsqu'il eut accès au piano situé dans la grande salle de spectacle du séminaire et, plus tard encore, lorsqu'il put s'acheter un accordéon d'occasion. En entendant ses prestations, je fus convaincu de ses talents et de sa formation de musicien. Il me racontait ses aventures dans un orchestre qui animait des soirées et des nuits dans la région de Tournai et dans la capitale.

Un jour, alors qu'il conduisait une camionnette en location pour transporter quelques meubles, Xavier est arrêté par la police. Le contrôle de son identité amène les policiers à constater qu'il figure sur la liste des personnes recherchées. Arrêté, il est incarcéré dans la prison de Namur puis rapidement transféré dans la prison de Tournai où j'irai lui rendre visite avec son épouse éplorée. Xavier est poursuivi pour grivèlerie. Au cours de sa fuite de Tournai vers Namur, avec toute sa petite famille, il avait logé dans un hôtel... sans payer ! Il avait été condamné « par défaut » à une peine de deux mois d'emprisonnement. À Tournai, assisté par un avocat « pro Deo », il introduisit une « opposition » à sa première condamnation. Par son avocat, j'avais reçu les renseignements concernant l'hôtel qui portait plainte et la somme qui lui était due par Xavier. J'effectue un virement au plaignant et, avec l'épouse de Xavier, j'assiste bientôt à sa comparution devant le juge. À celui-ci, j'apporte l'attestation de la liquidation de la dette. Xavier est condamné à une peine équivalente au nombre de jours de sa détention préventive. Il est donc libéré ce jour-là et peut retrouver son épouse et ses enfants à Bomel.

Les jours qui suivent sa libération, Xavier s'improvise artiste peintre. Il réalise deux tableaux qui représentent des personnages de la « commedia dell arte ». L'un est destiné à son avocat de Tournai ; l'autre m'est offert par Xavier qui souhaite ainsi nous remercier pour les services rendus lors de ses ennuis avec la justice. Ainsi naissent une vocation et un itinéraire qui se révélera riche et intéressant, du moins dans un premier temps. Xavier produit bientôt un tableau symbolique qui évoque l'espoir d'un nouveau chemin pour lui et toute sa famille (voir reproduction ci-dessous). Dans la partie inférieure du tableau, des objets et des personnes évoquent des réalités négatives de la vie dont certaines appartiennent sans doute à la vie de Xavier lui-même. Sexe, boisson, jeux, argent, violence, solitude, police, arrestation et emprisonnement sont symbolisés dans le gouffre au creux de la terre. Par contre, dans la partie supérieure du tableau, un paysage lumineux, clair et printanier suggère déjà paix et joie. Un couple enlacé s'avance vers un avenir de lumière. Autour de lui, trois enfants s'amusent en jouant avec des ballons et un oiseau. Eux aussi sont entraînés vers l'horizon enchanteur. Par ce tableau, Xavier veut exprimer sa volonté et sa joie de quitter des réalités mortifères pour lui et sa famille pour aller vers la beauté, la lumière et la joie d'une vie nouvelle construite sur l'amour.

Les jours heureux apparaissent en effet progressivement dans la famille de Xavier. Il peint de plus en plus. Sa technique picturale s'affermir. Sa créativité s'enrichit. De très beaux tableaux

s'élaborent dans son atelier, variés et riches d'inspiration. Il est bientôt temps de les faire connaître pour les faire apprécier et... acheter...



À la fin de l'année 1979, le nombre de tableaux peints par Xavier est suffisant pour organiser une exposition. Celle-ci a lieu du vendredi 21 décembre 1979 au dimanche soir 23 décembre dans un local du grand séminaire : le « carrefour 1 » qui se situe en face de la grande salle de spectacle. L'exposition est montée grâce à l'habileté technique de Vincent Baguette, jeune professeur liégeois en théologie. Nous bénéficions du matériel d'exposition du Service de la catéchèse et de la Maison de la Culture de Namur. Le journal « *Vers l'Avenir* » annonce l'exposition en publiant la photo d'un excellent tableau réalisé par Xavier : le petit clown assis le long de la piste d'un cirque (voir ci-dessous)... Pendant les deux journées d'exposition, les visiteurs sont nombreux et séduits par les talents du jeune peintre. Plusieurs tableaux lui sont achetés. J'acquiers celui représentant le petit clown qui sera convoité quelques jours plus tard par un industriel de la région de Namur qui avait éprouvé un coup de cœur en voyant sa photo

dans le journal. Il sera un client de Xavier avec bien d'autres, dont le gouverneur de la province de Namur de l'époque Émile Lacroix. Plus tard, du 24 au 27 avril 1980, une nouvelle exposition des tableaux de Xavier s'est déroulée dans la galerie Ledoux installée alors dans la rue Saint-Jacques à Namur.



Ainsi, la situation financière de la famille de Xavier s'est considérablement améliorée, grâce à la vente importante de tableaux. Il lui fut donc possible de louer une agréable villa entourée d'un jardin, en bordure d'un beau village dans la région de Namur. Mes visites y étaient relativement fréquentes. Des liens d'amitié s'étaient créés entre moi, Xavier, son épouse et ses trois garçons dont deux firent leur première communion à cette époque. Xavier put même s'acheter une voiture et il nous arrivait, le week-end, d'effectuer une petite balade à la découverte de nature et de culture, comme lors de la visite des ruines de l'ancienne abbaye de Villers-la-Ville.

Dès que Willy fut installé dans son studio au grand séminaire, je lui présentai Xavier et, ensemble, avec la famille de Xavier, nous avons passé quelques soirées bien agréables dans leur paisible villa. Après l'apéro et un bon repas, Xavier se mettait à jouer de l'accordéon et nous chantions pour manifester la joie d'être ensemble dans l'amitié.

À la fin de son séjour en clinique au début du mois de juin 1982, dans une conversation que nous avons ensemble, j'ose aborder avec Willy le problème de l'alcoolisme. Répondant à une de ses questions, j'affirme qu'il doit s'abstenir de toute boisson alcoolisée s'il veut s'en sortir. Willy s'énerve : « *Dans ce cas, je n'irai plus jamais à Tohogne, car je refuse de ne boire que de l'eau ou du café quand je suis en compagnie d'amis !* » Il me parle ensuite de son projet de reprendre bientôt un travail forestier. Dans un cahier qu'il m'a demandé, il va, prétend-il, inscrire des adresses d'entreprises de travail en forêt, celles qu'il possède déjà dispersées et de nouvelles adresses qu'il trouvera dans les bottins téléphoniques. Mais, plus tard, je retrouverai ce cahier absolument vierge. Il me parle enfin de sa volonté de m'accompagner le plus souvent les vendredis chez les sœurs bénédictines de la citadelle à Saint-Albert où je vais célébrer la messe depuis longtemps ; il m'accompagnera aussi le mardi chez les sœurs de la Croix de la rue Reine Astrid. Willy a eu l'occasion de rencontrer ces religieuses avant son pèlerinage à Lourdes. Il s'est senti bien accueilli et à l'aise avec elles. Il leur a écrit une carte amicale de Lourdes. Elles lui ont écrit pendant son séjour en clinique.

Willy et Xavier se rencontrent parfois en mon absence et se font des confidences. Un soir, je suis invité à souper chez Xavier. Son épouse est alitée, malade. Xavier est inquiet. Il prépare cependant le repas. Nous buvons un apéritif, un Asti italien. Notre conversation en vient à évoquer Willy. Tout à coup, Xavier me met en garde : « *Attention à toi, René. Willy t'en veut. Je ne veux pas qu'il t'arrive quelque chose. Tu ne connais pas bien Willy. J'en sais plus à son sujet que toi !* » Nous évoquons les relations entre Willy et un jeune Français accueilli, lui aussi, pour quelques jours au séminaire. En parlant de ces deux hommes que j'aide un peu, Xavier parle subitement de jalousie. « *Pas la mienne !* », ajoute-t-il brusquement. Il prétend parler de la jalousie qui s'installe entre Willy et Alain, le Français. Ils se disputent tous deux mon amitié, prétend Xavier. Mais je ne suis pas tout à fait dupe. Pendant les affirmations de Xavier, me revient en tête une phrase qu'il a prononcée récemment devant moi. Alors qu'il évoquait ce que j'avais fait pour le service de Willy, Xavier avait ajouté : « *Tu as fait plus pour lui que pour nous !* »... Sur la fiche où je rapporte cette conversation, j'écris : *L'idée que le vrai jaloux est Xavier s'installe dans mon esprit. Je me cabre et parle plus sèchement et minimise ce qu'affirme Xavier.*

Nous soupçons avec les enfants et quand ceux-ci sont allés se coucher, Xavier prend en main une carte de visite sur laquelle il lit un numéro de téléphone qu'il compose. Il s'agit du numéro privé d'un inspecteur de police, m'affirme-t-il. Xavier lui a parlé de moi et de Willy. Il a prétendu que j'étais en plein désarroi. Lorsque l'inspecteur D. a décroché le téléphone, Xavier me passe le cornet afin que je parle au policier que je ne connais nullement. Xavier, lui, à l'air d'être un de ses familiers. Nous parlons de Willy. La question se pose de mon comportement futur vis-à-vis de Willy... L'inspecteur D. me propose un rendez-vous avec lui : le lundi 14 juin à 11 h 30 au siège de la police judiciaire à la rue Pépin. Un peu plus tard, Xavier m'interroge : « *Tu as l'air déçu...* » « *Oui*, lui répondis-je. *Tu viens de me tendre un piège.* » « *Quel piège ?* », interroge Xavier. « *Celui du coup de téléphone à l'inspecteur de police. Celui-là n'avait pas l'air de savoir grand-chose sur Willy, à part ce que tu lui en avais dit. Pour moi, il est inutile d'ajouter un acteur dans l'affaire de Willy. Un juge, un procureur, un avocat y sont déjà impliqués. Cela suffit. Pourquoi y ajouter la police ?* » Je suis de plus en plus furieux. Je salue Xavier et je le quitte vraiment déçu...

Le samedi 12 juin, lendemain de la soirée passée chez Xavier, en fin de journée, Willy s'amène chez moi. Quand je lui ouvre la porte, je devine rapidement qu'il a trop bu. Il entre dans mon bureau mais reste debout, provocateur et me tutoie avec hargne. Il m'adresse plusieurs reproches dont celui d'avoir peur de son passé sexuel. Je lui rétorque que ce qui m'inquiète c'est son passé tout court et sa difficulté actuelle de prendre sa vie en main. Il proclame alors qu'il est un poids pour moi et que je n'ose pas le lui avouer. Je reconnais que tout n'a pas été commode dans mes rapports avec lui, mais que j'ai tout vécu dans l'amitié. Il me reproche enfin de n'avoir pas été franc avec lui en n'abordant pas certains aspects de sa vie que je connaissais sans le lui avouer. J'usais de patience, lui dis-je pour me justifier. Tu n'étais pas capable d'aborder des sujets trop délicats pour toi. Willy s'excite davantage. Il devient furieux. Il me remercie pour mon aide financière. Mais, affirme-t-il, il me remboursera. D'ici la fin du mois de juin, il aura quitté le séminaire. Et Willy sort de chez moi précipitamment. Moi, je gagne Moustier-sur-Sambre où je passe une agréable soirée chez mes amis Michel et Thérèse son épouse...

Le dimanche, je suis chez mes parents à Tohogne. Vers midi, Xavier téléphone. Il me raconte que la veille Willy lui a téléphoné et il est allé le chercher pour dîner avec sa famille. Willy parlait beaucoup et me faisait le reproche de le lâcher. Xavier affirme l'avoir mis en garde s'il osait toucher à moi. Le soir, je passe chez Xavier qui me répète qu'il a peur pour moi et que Willy est prêt à tout. Ma sécurité est en danger...

Le lundi 14 juin, je me présente chez l'inspecteur de police D., comme convenu. Dès mon arrivée, il me tend une photo de Willy pour que je sois bien assuré que nous allons parler de la même personne. Devant lui, un impressionnant dossier. L'inspecteur le mettait sans doute à ma disposition pour que je le consulte et que j'en sois impressionné. Mais je ne touche pas aux documents. J'en sais assez sur Willy. Je raconte à l'inspecteur ma rencontre avec Willy et l'itinéraire vécu avec lui depuis quelques mois. Comme Xavier, l'inspecteur D. affirme que Willy représente un danger pour moi. Il me félicite pour mes préoccupations humanitaires, mais il me met en garde. Le week-end, Willy s'est encore bagarré dans des cafés. L'inspecteur ose même me dire que je pourrais bien, un jour, être considéré comme le complice de Willy... Willy doit rentrer en prison, car, affirme l'inspecteur, il ne sera soulagé que si le poids des peines à subir lui est enlevé. Il va téléphoner à Mademoiselle Lebrun, substitut du Procureur du Roi qui a en charge le destin de Willy. Bizarrement, il m'indique qu'il contactera Xavier dans l'après-midi pour m'informer. Mais je ne dois pas me faire d'illusion : il faut s'attendre à une prochaine arrestation de Willy.

Ce jour-là vers 15 heures, Xavier me téléphone. Il prétend qu'il a reçu un message de la police judiciaire. J'étais aveugle, prétend-il. Je ne soupçonnais pas le danger qui me menaçait. Mais, à un certain moment, Xavier pose la main sur le cornet et je comprends qu'il dialogue avec une autre personne. Je soupçonne qu'il est près de l'inspecteur D. et je lui pose la question du lieu d'où il me parle. Il avoue être dans un bureau de la police. Non seulement l'inspecteur D. est présent, mais aussi le commissaire M. Ils sont bien décidés à arrêter Willy. Brusquement, ma ligne téléphonique est coupée et après un assez long moment le téléphone sonne. Xavier m'apprend que la police judiciaire est partie au séminaire pour arrêter Willy. Peu de temps après, Willy sonne à ma porte. Quand je lui ouvre, il m'apostrophe en m'appelant « *Monsieur* ». Je dois lui remettre une lettre que lui destine un médecin. Je la lui remets en même temps que le beurrier qu'il avait déposé dans mon frigo. Willy est resté sur le seuil de ma porte. Il s'en va...

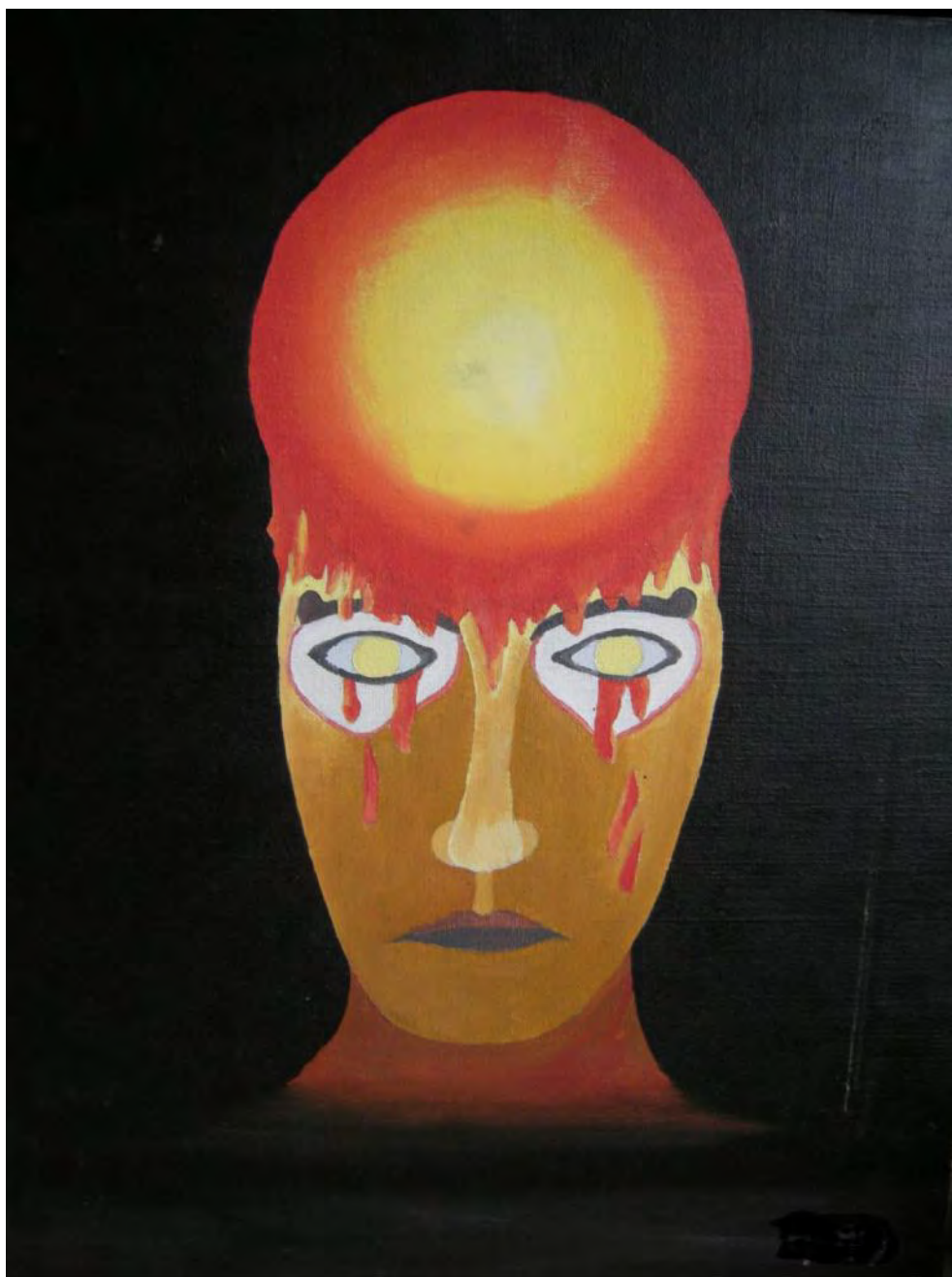
Vers 17 h 15, le portier Joseph m'appelle au téléphone. J'ai de la visite, ironise-t-il. Je descends à la porterie du séminaire : deux inspecteurs et un commissaire de police m'y attendent et me demandent si Willy est dans le séminaire. Je leur réponds que je n'en sais rien et que ce n'est pas à moi à les conduire vers son studio. Je m'éloigne d'eux et je rentre dans mon bureau. Plus tard, Joseph me téléphone pour m'indiquer que les policiers sont toujours là à attendre le retour de Willy. Ce soir-là, je vais souper chez les religieuses à Flawinne et, avec Sœur Germaine, je me rends à Quevaucamp pour y rencontrer des prêtres et des catéchistes qui utilisent les méthodes produites par le Service de la catéchèse de Namur. Je rentre au séminaire vers minuit. Que s'est-il passé pendant la soirée ? Willy a-t-il été arrêté ? Je ne sais...

Le lendemain, Xavier me téléphone pour me raconter les événements d'hier soir. Je les raconte ici d'après ce que j'ai écrit sur la fiche du 15 juin 1982. Willy, me dit Xavier, lui a téléphoné vers 20 heures, depuis un café de la rue Saint-Nicolas. Xavier a rejoint Willy qui lui a proposé une « *tournée des grands ducs, frère* ». Ils sont allés dans plusieurs cafés où ils ont bu whisky sur whisky. Arrivés au *café de Charleroi* en face de la gare, Xavier prétexte devoir téléphoner à son épouse. Il gagne la cabine téléphonique et, comme convenu, téléphone à ses amis policiers pour les avertir de l'endroit où il se trouve avec Willy. Bientôt, des membres de la police judiciaire entrent dans le café et annoncent un contrôle d'identité. Willy présente sa carte sans problème. Les policiers annoncent qu'ils vont l'emmener car il est recherché. Willy nargue les agents qui redoutent même qu'il soit armé ! Il achève lentement de boire son verre de whisky et se laisse emmener menottes aux poignets. « *Tu viens avec ?...* », lance Willy à celui qu'il considère encore comme son ami, Xavier...

Dans les semaines et les mois qui suivront, Xavier se mettra à boire de plus en plus en allant jusqu'à cacher des bouteilles de whisky sous le capot de sa voiture. La santé de son épouse se détériore. Elle finira par mettre Xavier à la porte de la maison. Celui-ci loue un studio dans la rue Saint-Jacques où je le rencontre encore de temps en temps. Il finira par quitter Namur pour rejoindre sa région d'origine. Sans doute encore quelques contacts téléphoniques avec lui. Puis un très long silence de plusieurs années, jusqu'au moment où il me contacte pour m'apprendre qu'il réside dans un petit village de la région de Philippeville où il vit avec une fille beaucoup plus jeune que lui. Il m'invite à leur rendre visite. Ce que je fais un jour. La demoiselle sympathique a préparé un repas. J'ai l'impression qu'elle est l'esclave de Xavier et devine sans en parler, bien sûr, qu'elle ne restera pas attachée à lui. Elle le quittera effectivement pour vivre avec un jeune homme de son âge. Xavier désespéré rejoindra le pays de Tournai d'où il me téléphonera un jour pour proférer des reproches et des injures qui provoqueront ma colère. Je raccrocherai le téléphone et n'aurai plus jamais de nouvelles de son vivant. Le 28 décembre 2011, l'épouse de Xavier m'informe que son ancien époux est décédé. Elle m'indique le lieu, le jour et l'heure de son enterrement. Je m'y rendrai par train et bus. Dans l'église, je suis arrivé avant le cortège funéraire. Celui-ci arrive. Je ne connais personne et ne sais pas si les enfants de Xavier sont présents. À la sortie de l'église, alors que je consulte l'horaire des bus pour rejoindre Tournai, une dame m'aborde. C'est la sœur de Xavier qui a remarqué la présence d'un inconnu à la célébration des funérailles de son frère. Elle m'emmène chez elle où je retrouverai deux fils de Xavier avec leurs épouses et leurs enfants. Nous évoquons quelques vagues souvenirs pour eux. Je rentre par le train. Hélas, la sœur de Xavier est elle-même décédée il y a peu de temps...

Lors de ma dernière rencontre avec Xavier dans le village proche de Philippeville, il m'avait fait cadeau d'un petit tableau interpellant. Il représente une tête d'homme figée dans l'inquiétude et, peut-être, la folie. Les yeux laissent couler des larmes de sang. Le cerveau est

entouré d'une boule de feu. Xavier a signé le tableau de son seul nom, alors qu'habituellement il indiquait l'initiale de son prénom. Je ne peux pas m'empêcher de penser que ce tableau, un des derniers peints par Xavier, le représente lui-même, tel qu'il va finir ses jours, solitaire, coupé de tous, y compris des membres de sa famille dont il habite pourtant le village. Tragique destin d'un homme !...



Willy en prison (14 juin 1982-30 janvier 1984)

Après l'arrestation de Willy, je m'interroge : dois-je prendre l'initiative d'aller le voir ou bien dois-je attendre une démarche de sa part envers moi. J'opte pour la seconde solution que me conseillent d'ailleurs plusieurs personnes qui connaissent la situation. J'informe les membres de ma famille de l'arrestation de Willy. Maman est très perturbée et inquiète ; ma cousine

Maddy est déçue et révoltée vis-à-vis de ce qu'elle considère comme l'ingratitude de Willy vis-à-vis de moi.

Le jeudi 17 juin, une lettre de Willy se trouve dans mon courrier. Je l'ouvre pour la lire avec curiosité. Je la transcris ci-dessous (en corrigeant quelques petites fautes d'orthographe).

Namur, le 16-6-1982

Monsieur l'Abbé, ou René, si je peux encore,

Et oui, voilà. Il est 18 heures ; nous sommes mardi. Je vous écris. Je suis entré ce jour à 11 heures, après avoir passé la nuit au bureau de police. Ils m'ont arrêté pour mes amendes et frais de justice et ils m'ont dit que le reste allait suivre : 523 jours. J'en ai marre et je pleure en pensant à tout cela et à la dispute que nous avons eue ensemble. Maintenant, il est trop tard. J'ai tout perdu par ma faute.

Si vous m'en voulez encore vraiment, on en restera sur cette dernière lettre d'adieu. Seulement, je vous demanderai de me donner une réponse, en bien ou en mal, et de prier de temps en temps pour moi. Et aussi, de prévenir mon avocat pour qu'il vienne le plus tôt possible me voir ici, et prévenir (mon ancienne compagne) et lui demander qu'elle m'envoie un peu d'argent le plus tôt possible pour pouvoir cantiner¹⁰⁵. Et aussi, j'aimerais avoir l'adresse de Xavier.

Si vous le voulez, vous pouvez venir me voir. Cela me fera grand plaisir de voir qu'il y a encore un peu d'amitié entre nous.

Je vous quitte sur cette lettre, car, j'ai trop de peine.

Je vous écrirai encore demain.

Si je peux oser : remettez le bonjour à votre famille et aux amis au séminaire.

A bientôt, peut-être.

Pardon pour la peine que j'ai pu vous faire et vous fais en ce moment.

Willy

¹⁰⁵ Dans les prisons, cantiner signifie effectuer des achats. Deux types de cantine existent : la cantine interne à la prison permet d'acheter des choses élémentaires pour la vie des détenus eux-mêmes (savon, dentifrice, cigarettes, timbres, petites douceurs...) ; la cantine extérieure offre la possibilité d'acquérir des choses qu'un surveillant attitré ira acheter en ville (revues, petit matériel électrique, radio...). Chaque semaine, la liste des objets en vente à la cantine interne est remise aux détenus qui peuvent passer commande. Ils peuvent aussi introduire la commande d'un bien plus important par la cantine extérieure. Pour certains objets, une autorisation du directeur de la prison est nécessaire pour l'obtenir (une radio, par exemple). Bien sûr, le paiement s'effectue par un compte que le détenu détient à la prison. Celui-ci est alimenté par des virements ou des mandats provenant de personnes extérieures à la prison (parents, amis...) ou par le revenu d'un travail effectué par le détenu dans la prison (travail en atelier ou en cellule, travail dans les services: cuisine, distribution des repas, nettoyage, etc). Le compte en question est géré par le personnel du « greffe », c'est-à-dire de l'administration de la prison. En principe, les détenus ne peuvent pas détenir de l'argent liquide.

Le samedi 19 juin, je me présente à la prison. Les dispositions sont déjà prises pour que je puisse rencontrer Willy dans un des parloirs destinés aux avocats. Willy arrive le visage renfrogné. Il me tend la main et m'appelle « *Monsieur l'Abbé* » et m'interpelle immédiatement : « *Vous allez être franc avec moi. Pourquoi suis-je en prison ? Avez-vous fait intervenir la police ?* » Bien sûr, je réponds par la négative. Willy entre alors dans une grande colère. Il a compris le rôle joué par Xavier dans son arrestation. Willy prétend que lors de la soirée passée chez Xavier, deux jours avant cette arrestation, il lui a raconté n'importe quoi afin qu'il me le rapporte pour m'inquiéter. Jamais, contrairement à ce qu'on a dit, il ne s'est bagarré dans des cafés. Mais il a raconté l'avoir fait à Xavier. Les policiers ont évoqué ces bagarres. Seul Xavier aurait pu leur en parler. Willy ne nie pas la tournée des cafés le soir fatal. Mais il affirme que c'est à l'invitation de Xavier qu'ils se sont retrouvés ce soir-là. Willy s'est étonné du fameux coup de téléphone donné par Xavier à partir du *Café de Charleroi*. Il voulait sortir du café pour aller téléphoner à sa femme d'une cabine. Puis, finalement, il a profité du temps où Willy s'est rendu aux toilettes pour donner ce fameux coup de téléphone. Willy a bien compris : c'est à la police que Xavier a téléphoné, le salaud ! Quand les policiers l'ont arrêté, Willy a entendu qu'ils parlaient de Xavier comme d'un proche de la BIC, c'est-à-dire de la *Brigade d'information criminelle*. C'est donc un sale indic qui a déjà dénoncé un de ses voisins, selon ses propres aveux à Willy. « *Dégoûtant personnage !* », clame Willy. « *Il me le paiera plus tard !* », jure-t-il. Willy a tout compris : Xavier, affirme-t-il, cherchait à l'éloigner de moi. « *Sinon, poursuit-il, pourquoi, lors de mon arrestation, m'a-t-il crié 'Lorsque tu sortiras de prison, tu pourras toujours venir chez moi !'* » Finalement, Willy s'apaise. Il m'affirme qu'il garde sa confiance en moi et dans ma famille, en Joseph le portier du séminaire qui était prêt à payer ses amendes, aux religieuses de la citadelle et du CAP dans la rue Reine Astrid. Nous parlons presque sereinement de perspectives positives qui doivent encourager Willy pour sa vie après sa sortie de prison. Il me demande des nouvelles de « Mamy » et d'Antoine. Il a aperçu Christian, le fils de Mamy, dans le préau, mais n'a pas encore eu l'occasion de lui parler. Bientôt, je vais m'embarquer pour plusieurs semaines en Grèce. Je promets à Willy de lui écrire et de lui communiquer mon adresse à Athènes où je vais résider longuement. Il s'inquiète encore de la réaction de son ancienne compagne lorsqu'elle a appris son emprisonnement. Enfin, il se soucie de sa chambre au séminaire. Je l'apaise en lui promettant que Sœur Emma et moi allons protéger ses affaires qui sont dans la chambre. Je quitte un Willy rasséréné...



Ainsi, Willy va passer de longs mois en prison. Il sera libéré le 30 janvier 1984. Bien sûr, on s'en doute, cette longue détention ne se déroulera pas comme un long fleuve tranquille. Willy, comme tous les détenus, connaîtra des moments de découragement, de révolte, de dépression qui l'amèneront sans doute à penser parfois au suicide. Mais, ses quelques amis ne l'abandonneront jamais. Les religieuses de différentes communautés lui écrivent. Sœur Nathalie responsable de la communauté des Sœurs de la Croix lui rend même régulièrement visite. Après un congé, la sœur de Willy avec laquelle il a repris contact ira le visiter de temps en temps. Maman et ma cousine Maddy iront même lui rendre une visite étonnante. L'aumônier de la prison, le Père Albert Bonmariage est très attentif à lui et lui rend de nombreux services. Moi-même, bien sûr, je serai fidèle à aller le rencontrer et à lui écrire. Cependant, des périodes de tensions, de malentendus et d'incompréhension surgiront. Elles

m'amèneront parfois à interrompre mon courrier et mes visites. Willy bénéficiera de plusieurs congés de trois nuits et de quelques « sorties spéciales » pour effectuer l'une ou l'autre démarche, auprès d'un médecin psychiatre, par exemple. Mais, plusieurs congés ou sorties ont été émaillés d'incidents, assez graves parfois, dus au comportement d'un homme perturbé et incapable de se dominer vraiment et de conduire sereinement sa vie. Je ne peux pas raconter dans le détail la longue et compliquée histoire de la détention de Willy. Je me contenterai d'évoquer quelques épisodes remarquables et de citer quelques passages de courriers intéressants, à mon sens, aussi bien de la part de Willy que de ma part.



Après mon retour de Grèce, disposant déjà d'une trentaine de lettres de Willy, je les relis et essaye de dégager quelques constantes dans ces lettres. L'inquiétude, la souffrance, la révolte, la crainte pour l'avenir s'expriment dans de nombreuses lettres. Mais des sentiments plus positifs comme la volonté de prendre sa vie en main et la certitude des amitiés qui encouragent s'expriment. Il existe même une curieuse lettre dont la première moitié bien sombre crie révolte et violence, tandis que la deuxième partie s'ouvre, brusquement, sur l'apaisement et une certaine confiance retrouvée.

Willy réfléchit aussi à son passé, son éducation, son manque d'affection, sa violence, sa sexualité qu'il assume mal, ses comportements délictueux... Quand il peint de lui une image négative, il a parfois des phrases qui s'adressent directement à moi sur un ton de plainte et qui me disent à peu près : « *Pauvre René, tu n'as pas eu de chance de tomber sur un gars comme moi !* » Dans certaines lettres, Willy reconnaît sa responsabilité dans l'évolution des événements de sa vie. Mais les reproches et l'expression de sa « malchance » dominant dans ses écrits. N'empêche qu'il est des moments où il proclame sa volonté de sortir de son alcoolisme, de construire une vie de travail et de transformation de lui-même.

Willy sait aussi exprimer des demandes d'excuses pour le mal qu'il a pu faire à son entourage. Celui qu'il connaît actuellement il l'estime très positif et il se réjouit de le posséder, tout en s'inquiétant de le perdre, parce qu'il l'a déçu et le déçoit encore. Il exprime son contentement devant le fait que ses nouveaux amis dans ma famille, dans les communautés religieuses, au séminaire ne l'ont pas laissé tomber en apprenant sa situation de détenu. Il se souvient avoir été souvent lâché par des personnes sur lesquelles il comptait. Bien sûr, il est lucide sur l'amitié trompeuse que Xavier lui manifestait et il exprime sa grande souffrance devant ce qu'il estime être une trahison. Mais, petit à petit, à ce sujet, son cœur s'apaise et il tient à me rassurer et à rassurer l'autorité de la prison en affirmant qu'il ne tentera rien pour se venger de Xavier. Son comportement futur, notamment lors de ses congés, sera conforme à sa promesse.

Willy sait se regarder lui-même. Il découvre en lui bien des travers. Il reconnaît que le manque de sincérité, la dissimulation et le mensonge ont considérablement compliqué ses relations avec d'autres. Il lui arrive de se dégoûter lui-même et, parfois, le remords l'habite et le fait souffrir. Cependant, il est des lettres qui traduisent son espoir et sa volonté de changer.

Mais il est réaliste. Dans une lettre écrite le 19 juin 1982, il écrit : « *Je vais tâcher, je veux y arriver à changer. Ce sera dur et peut-être long. Mais j'y arriverai...* » Un passage significatif d'une lettre exprime bien le tourment intérieur de Willy. « *Si je dépensais tellement d'argent, c'est qu'après m'être prostitué, j'étais gêné de moi-même et je buvais pour me saouler. Quel malheur, quelle honte pour moi. Pourtant, je me dis que j'ai changé depuis 18 mois, mais pas encore assez... J'en suis arrivé à un stade que j'ai peur de moi-même. Je ne sais plus où tourner la tête que je ne vois noir. Un tas de remords. Je ne suis que moi quand je suis ivre. Mais cela n'est qu'un passage. Je suis gêné envers tout le monde sans exception. Il me semble toujours que l'on me rend service, qu'on m'aide, m'héberge, qu'on rit avec moi pour me faire plaisir, parce qu'il faut bien. Dans le fond, je me vois gênant partout où je vais, où je suis.* » Après une longue lettre de confiance lucide et après ma visite qui a suivi, Willy m'écrit : « *J'avais peur de cette visite d'aujourd'hui, suite à ma longue lettre. Mais, de suite, en te voyant, j'ai vu, j'ai compris et ressenti que tu avais accepté le Willy que je suis...* »

Dans plusieurs lettres, Willy exprime qu'il a fait des expériences de vrais bonheurs, lors de séjours dans ma famille, dans ses relations avec maman, et tous les membres de ma famille, mais aussi, dans les rapports amicaux et fraternels avec des religieuses qui ne le jugent pas et lui manifestent des sentiments positifs qu'il apprécie beaucoup. Mais, il ne peut s'empêcher de rappeler de temps en temps qu'il peut constituer un poids pour ses amis. Dans une lettre, il écrit : « *Tu vois à qui tu t'es attaché, René. T'as pas de chance. Et moi, je me morfonds de la peine que je vous cause à tous. Tu sais ce que c'est d'un repris de justice : avec ces gens-là, il faut s'attendre à tout !* »



Ma proximité avec Willy, Xavier et sa famille, l'expérience de leur vie et des itinéraires sinueux de ces êtres humains, la vision décuplée de la complexité de l'homme me marquent profondément. Je sors d'une période relativement sereine et protégée de ma vie d'étudiant, de

professeur et de catéchète. Bien sûr, dans ces diverses situations déjà, j'ai été confronté à la grandeur et aux bassesses du cœur humain, aux destins tragiques de certains êtres, à la fragilité des hommes. Mais, les nouvelles expériences que je vis m'ouvrent davantage encore le regard du cœur et de l'esprit sur l'Homme, grâce aux rencontres extraordinaires pour moi d'hommes et de femmes qui vivent des situations difficiles et souvent dramatiques, grâce aussi à une lucidité plus grande sur moi-même. Toutes ces expériences et celles que je vais continuer à vivre dans les années qui viennent vont m'amener à repenser même quelques aspects de ma foi classique et à mettre en question certaines représentations et expressions religieuses chrétiennes. Un exemple seulement. Le discours classique de l'Église au sujet de ce qu'elle appelle le « *péché originel* » m'apparaît de plus en plus inadapté et insupportable. L'homme ne peut pas seul supporter la responsabilité de ce qu'il est dans sa fragilité et dans ce que le langage chrétien appelle « *péché* ». Ceci m'amènera à me méfier de certaines expressions théologiques et catéchétiques que je n'utiliserai plus jamais. Et, petit à petit, l'approfondissement de la connaissance de Jésus de Nazareth à travers les évangiles me fournit une nouvelle manière de parler du mal en l'homme et de la relation de Dieu avec ce mal. Ces réflexions et ces découvertes transforment ma façon de concevoir la prière de demande et ma façon de prier. Dans les documents où j'évoque mes aventures avec Willy et Xavier, il m'arrive d'exprimer brièvement quelques prières qui disent un peu mes interrogations et ma relation à Dieu.

Quelques jours après l'arrestation de Willy, après avoir raconté les tristes incidents de ces journées, je m'écrie sur le papier : « *Seigneur, tu es présent à tous les hommes et à tous les événements de nos vies. Ah ! Qu'il est compliqué l'homme que tu as fait ! Heureusement que tu l'aimes. Merci, Seigneur. Reste avec nous !* » Plus tard, confronté au drame qui se noue dans la famille de Xavier de plus en plus violent avec son épouse, j'écris en priant : « *Seigneur, pendant ces heures pénibles et mouvementées, tu m'es sans cesse présent. Ma prière n'est pas de longue contemplation, mais je suis devant toi. Ma foi est plus forte. Je suis serein, dans la paix de ton Esprit. Je te rends grâce, Seigneur. Où vas-tu conduire mes amis ? Par quels chemins doivent-ils encore passer avant de trouver un peu de repos et de sérénité ? Seigneur, reste avec nous, reste avec eux !* » Après une longue évocation des aventures de Willy en prison, j'écris : « *Souvent, les larmes me montent aux yeux en pensant au sort de Willy. Quand je pense à lui, Dieu m'est présent. Expérience spirituelle étonnante : rejoindre l'universel par le singulier, et Dieu par là.* » J'évoque ensuite une phrase du prêtre écrivain Jean Sullivan que j'apprécie beaucoup : « *Aider sans condition un seul être humain à vivre, il me semble que cela suffit à justifier une existence.* » (J. Sullivan, *Joie errante*, p. 282)



Enfin, un premier congé pénitentiaire est envisageable pour Willy ! Quand un détenu est parvenu au tiers de sa peine, il peut introduire une demande de libération conditionnelle¹⁰⁶. Avant d'obtenir celle-ci, il obtiendra plus facilement un congé pénitentiaire, c'est-à-dire, à l'époque, l'autorisation de sortir de la prison et de séjourner trois nuits à l'extérieur. Cela revient à vivre quatre journées de liberté. Plus tard, il sera possible de scinder une période de congé et d'obtenir ainsi deux sorties de prison étalées dans le temps. Bien sûr, pour obtenir un congé, le détenu doit faire preuve d'un bon comportement en prison et offrir la garantie d'être accueilli dans un milieu favorable pour passer quelques jours sans risquer des incidents, voire de nouveaux délits. En général, la famille du détenu peut offrir cette garantie. Sinon, la maison d'amis ou une institution reconnue offre un lieu de séjour pendant un congé. La demande de congé introduite par le détenu en temps voulu est, bien sûr, soumise au directeur (ou directrice) de la prison qui remettra un rapport à l'administration centrale du Ministère de la justice. Mais, une instance collective à l'intérieur de la prison est aussi invitée à donner son avis. Cette instance appelée « conférence du personnel » se réunit chaque mois pour examiner les demandes de congé ou de libération conditionnelle de détenus ou réfléchir à l'une ou l'autre problématique de l'organisation de la prison. La « conférence du personnel » est présidée par la direction de la prison ; elle rassemble des responsables des surveillants (adjudants), des assistants sociaux, des médecins et des aumôniers. Les avis de toutes ces personnes sont sollicités. Le secrétaire de la « conférence », c'est-à-dire un membre du greffe de la prison rédige un rapport de la réunion qui sera transmis à l'administration centrale avec l'avis de la direction. L'estimation positive ou négative du parquet complètera le dossier d'un détenu sollicitant congé ou libération conditionnelle. C'est le Ministre de la justice via son administration qui prendra finalement une décision concernant ces demandes, avec les éclairages évoqués plus haut.

Willy a introduit une demande de congé pénitentiaire. Il reçoit une réponse favorable et envisage son premier congé à passer avec moi, dans ma famille, au séminaire et dans la rencontre d'amis. Ce congé débutera le vendredi 3 septembre 1982 à 9 heures, pour se terminer le lundi 6 septembre à 20 heures. Vous devinez la fébrilité joyeuse de Willy dans les jours qui précèdent ce premier congé tant attendu. Le vendredi, dès 9 heures, Willy sort de la prison de Namur radieux. Sur son autorisation de sortie, il est indiqué : « *conduite irréprochable* ». Willy en est très fier, bien sûr. Nous passons au séminaire où Willy va saluer le président et le chanoine Jules PirLOT. Nous allons saluer les sœurs de la Croix au CAP et nous dînons chez les Sœurs bénédictines de la Citadelle où nous recevons un accueil chaleureux. Dans mon « journal », j'écris : « *Willy parle partout à son aise, même de la prison. Les sœurs de la Citadelle m'exprimeront leur étonnement des changements qu'elles perçoivent chez Willy.* » L'après-midi, je suis occupé par une réunion des doyens du diocèse de Namur. Willy rencontre un ami en ville et il rentre au séminaire avant que je le rejoigne. Nous nous embarquons alors vers Tohogne où maman et ma nièce Joëlle nous attendent, installées sur un banc devant la maison familiale. Leur accueil de Willy est joyeux et rempli d'émotion. Duc, le chien de maman fait, lui aussi, la fête à Willy qu'il a déjà rencontré à plusieurs reprises avant son emprisonnement du mois de juillet. Willy offre des fleurs à maman et il va en déposer un bouquet sur la tombe de papa. Willy et moi nous allons nous promener dans la nature avec le chien et, après le souper, nous gagnons Marche-en-Famenne où nous assistons à une répétition de l'harmonie dirigée par Georges mon beau-frère et dans

¹⁰⁶ Tout ce qui est dit ici concernant la gestion des congés et des libérations conditionnelles se vérifie à l'époque que j'évoque. Plus tard, après ce qu'on a appelé l'« affaire Dutroux », la législation modifiera fondamentalement les processus pour l'obtention de ces congés et libérations provisoires.

laquelle jouent Joëlle et Jean-Lou, mes neveux. Installés dans la salle dite du « Casino », Willy et moi buvons du Coca. Le samedi matin, Willy nettoie des fenêtres de la maison de maman. L'après-midi, tandis que je regagne Namur pour rencontrer les catéchistes de Bomel, maman, Willy, Joëlle et Jean-Lou gagnent Esneux chez ma sœur. Le soir, toute la famille participe à Marche à la retraite aux flambeaux qui agrmente la kermesse. Willy et moi consommons du Schweppes. Après le retour à Tohogne, nous bavardons jusqu'à une heure du matin. Willy parle surtout de sa vie sexuelle et de ses perspectives de travail dans l'avenir. S'il parvient à résoudre son problème d'alcoolisme, déclare-t-il, il espère échapper à l'homosexualité. Je suis encore trop incompetent pour lui signifier l'illusion qu'il se fait. Plus tard, je comprendrai qu'on ne se transforme pas sexuellement. Le dimanche, des amis sont invités à la maison à l'occasion de la kermesse à Tohogne. Le dentiste de Willy, Jean-Marie Niclaes, son épouse et ses enfants participeront à la joie de Willy qui s'amuse au tir à pipes sur la petite foire villageoise. Le lundi, après une promenade dans les campagnes entourant le village, nous participons à la messe traditionnelle célébrée le lundi de la kermesse en souvenir des défunts. Nous nous recueillons sur la tombe de papa. Après le dîner, lorsque nous saluons maman au moment du départ vers Namur, celle-ci a les larmes aux yeux. Willy a laissé un pyjama, ses pantoufles et une chemise dans la table de nuit de la chambre où il a dormi pendant le congé. Il a bien l'intention de revenir loger à Tohogne. À Namur, nous rendons visite à quelques personnes amies de Willy, avant d'aller souper chez ma cousine Maddy à Faulx-les-Tombes. Vers 19 h 55, nous sommes devant la prison de Namur. Willy s'avance courageusement vers la grosse porte qu'il devra franchir avec beaucoup de peine, de regret et de nostalgie... Ce soir-là, il m'écrit et je lui écris une lettre optimiste, en m'inspirant d'une phrase de Paul Valéry que je viens de découvrir : « *Je reviens de l'avenir... et là-bas, ça marche.* » Cependant, il faudra encore passer de pénibles et décourageants moments avec Willy...

Après ce premier congé, le sort de Willy en prison s'améliore : on lui confie un travail. Il est désormais préposé au vestiaire avec un autre détenu et un surveillant responsable, Monsieur Maloteau qui estimera Willy et le protégera autant qu'il pourra dans l'avenir. Le vestiaire est un local qui fait transition entre l'entrée de la prison où se situe le greffe (ou secrétariat) et le cellulaire. Tout détenu entrant passe nécessairement par le vestiaire pour y déposer ses vêtements civils et y recevoir une tenue pénitentiaire. Il doit aussi y déposer des objets personnels qu'il n'est pas autorisé à conserver en cellule. Le détenu heureusement libéré fera le chemin inverse : cellulaire-greffe, en passant par le vestiaire où il récupère ses vêtements de ville et ses objets personnels. Le même itinéraire s'impose aux détenus qui sortent pour un congé ou qui vont comparaître au tribunal. Le travail des détenus au vestiaire est donc intéressant et varié. Il permet de rencontrer du monde. Comme tout travail en prison, celui du vestiaire est rémunéré, modestement sans doute, mais il permet de s'offrir quelques douceurs supplémentaires à la cantine... ou de diminuer les aides extérieures à la prison. Willy est heureux de son travail, d'autant plus qu'il apprécie beaucoup le surveillant responsable du service.

Lors des visites que je rendais régulièrement à Willy, l'essentiel de nos conversations était fait des nouvelles de la prison ou de l'extérieur que Willy connaissait : la vie de ma famille, la vie au séminaire, etc. L'abondant courrier échangé avec Willy avait les mêmes caractéristiques. Mais, il arrivait que Willy y fasse des considérations assez profondes concernant la vie, concernant sa propre vie, comme nous avons pu le constater déjà dans la petite synthèse des idées dominantes contenues dans les trente premières lettres de Willy¹⁰⁷. Il m'arrivait, à moi

¹⁰⁷ Voir plus haut, aux pages 173-174

aussi, de consacrer des lignes de mon courrier à des considérations générales sur la vie et de me laisser aller à des confidences personnelles à mon lecteur. Je n'ai pas, loin de là, conservé les copies de mes lettres, mais j'en détiens encore quelques-unes qui sont significatives. J'en relis et transcris quelques passages.

Dans une lettre datée du 20 juillet 1982 déjà, après avoir évoqué l'abbé Roger Georges professeur au séminaire et ami qui avait pris des nouvelles de Willy, je raconte à celui-ci qu'en temps de vacances du personnel du séminaire, après un excellent dîner préparé par un séminariste palestinien Kamel, Roger, Kamel et moi avons dégusté un petit Armagnac que Willy m'avait rapporté de son pèlerinage à Lourdes. Il savait, le malin, que ce cadeau me ferait davantage plaisir qu'une bouteille remplie d'eau de Lourdes. Je me livre ensuite à des considérations beaucoup plus sérieuses concernant ce que je suis moi-même. J'écris : *« Tu vois, Willy, nous sommes prêtres, mais nous sommes d'abord des hommes. Bien sûr, nous avons eu de la chance, en général, d'avoir une famille où nous avons connu l'amour vrai. La chance de faire des études, de vivre une mission qui nous épanouit. Cependant, nous ne sommes pas des saints pour autant. En tout cas, moi-même, il me semble avoir connu dans mon cœur et dans ma chair tous les sentiments, tous les instincts, toutes les violences, tous les désirs que tu te reproches à toi-même. Bien sûr, j'ai pu triompher de beaucoup de mauvais sentiments, mais ce ne fut pas sans lutte et j'avais la chance d'une belle famille et d'amitiés sans lesquelles je ne sais ce que j'aurais vécu. Tu t'étonneras peut-être de mes confidences. Tu auras du mal de croire qu'elles sont fondées. Pourtant, elles le sont. C'est pour avoir 'ressenti' tout cela, mon cher Willy, que, me semble-t-il, je comprends assez facilement des hommes et des femmes qui ont eu moins de chance que moi. C'est que nous sommes tous faits de la même pâte humaine... Mais voilà, il y a autre chose en nous. Un germe, une graine d'amour qui se fraye un chemin à travers tout ce qu'il y a d'animalité et de violence en nous. Et, lentement, au cours des ans, cette graine peut germer et s'épanouir si le terrain est favorable. »*

Le 22 juillet 1982, je fêtais les vingt ans de mon ordination sacerdotale. Ce fut fête chez les sœurs bénédictines de Saint-Albert et chez les sœurs de la Croix. Willy fut au courant et il m'écrivit une lettre de félicitation. Dans ma lettre datée du 6 août 1982, je lui écris : *« Je te remercie pour les félicitations que tu m'adresses à l'occasion des 20 ans de sacerdoce. Merci pour ta prière : 'Que le Seigneur soit toujours avec toi, mon cher René'. Oh ! oui, qu'il soit toujours avec moi. J'ai misé toute ma vie sur lui. J'en suis très heureux après vingt ans d'engagement à son service. Il ne m'a pas déçu. J'ai vécu des choses formidables où j'ai perçu sa présence vivante. J'ai découvert progressivement son vrai visage. Dieu a été pour moi, à certains moments dans ma jeunesse, un Dieu dur, pourchassant le pécheur, récompensant le bien. C'est ainsi qu'on m'en parlait au catéchisme et dans les sermons. La lecture de l'Évangile, les rencontres d'hommes, de femmes, de jeunes surtout qui souffraient souvent m'ont fait découvrir un Dieu tout autre : un Dieu fou, fou d'amour pour l'homme avec qui il veut partager son bonheur et son amour. Bien sûr, il y a toujours pour moi le mystère révoltant de la souffrance. Je l'éprouve encore plus ces moments-ci. Mais je suis sûr de l'amour de Dieu. J'attends le jour béni de la rencontre face à face, dans l'éblouissement et la lumière que papa, récemment, a vécus à l'occasion de Noël. J'ai eu beaucoup de peine à la mort de papa, mais j'ai connu une grande paix dans la certitude de son bonheur. Le jour de son enterrement, j'ai eu le courage de dire, à la messe – c'était très dur - : 'Papa vient de vivre son premier vrai et heureux Noël !' Tu sais combien je pense encore souvent que papa est présent à ma vie, à celle de ma famille et à la tienne aussi. Je suis persuadé qu'il t'a adopté comme son fils. Et tout ça qui peut paraître bizarre, fou aux yeux de certains, éclaire pourtant ma vie.*

Le Seigneur ne m'a pas déçu. Moi, je l'ai souvent déçu ! Que de replis sur moi-même, que de recherches de mon petit confort... J'ai besoin de ta prière aussi, mon cher Willy, afin que je sois plus fidèle au Seigneur que je veux servir et faire connaître. »



Étant donné que le premier congé de Willy s'était bien passé, il pouvait espérer obtenir un second congé dans les trois mois. Une demande de congé est adressée à l'administration pénitentiaire et effectue le parcours officiel habituel. Une réponse positive arrive chez le directeur de la prison : Willy peut prendre un congé à partir du début décembre. Il choisit, en principe les dates des 3 au 6 de ce dernier mois de l'année 1982.

Malgré cette bonne nouvelle, ou, mystérieusement, à cause d'elle, le moral de Willy est au plus bas. Certaines de ses lettres, beaucoup de conversations lors des visites en prison témoignent du découragement, de l'irritabilité, du pessimisme de Willy qui ira jusqu'à remettre en question son congé. En réalité, il a peur de ce congé, car, au fond de lui-même, il veut qu'il soit plus libre et donc plus risqué que le premier. Les semaines qui précèdent le possible congé, Willy avoue éprouver d'épuisantes tentations de boire et de séduisants phantasmes sexuels. D'autre part, le visage de Xavier le hante à nouveau et ses pulsions de haine et de volonté de vengeance renaissent et l'accablent. Connaissant, en partie, la situation psychologique de Willy, le directeur de la prison devra rappeler, plusieurs fois, à Willy qu'il obtenait un congé pour le passer avec moi et en fonction du programme que je prévoyais. Il devait donc le passer en bonne partie dans ma famille à Tohogne.

Le mercredi 1 décembre, deux jours avant le début du congé, je rends visite à Willy. Il n'est pas du tout en forme. Quand nous évoquons son congé, il s'énerve et affirme qu'il le vivra comme il l'entend. Si je lui rappelle les règles du congé pénitentiaire, les réactions de Willy sont colériques. J'ai l'impression qu'il va sortir du parloir. Moi-même, j'hésite à sortir. Après un long moment de silence, Willy se calme et la conversation s'oriente vers les personnes proches de Willy. N'empêche qu'il revient sur l'utilisation qu'il veut faire du premier jour de son congé : il veut, dit-il, aller saluer son amie (je pense plutôt à un ami), rencontrer sa sœur et faire une démarche pour obtenir un nouveau certificat de registre de commerce car celui qu'il détenait déjà est fort abîmé. Pas question qu'il réponde à l'invitation de la sœur de mon beau-frère, Jeannette, et de son mari José qui fêtent leurs noces d'argent le vendredi soir. Il affirme même que son congé va mal se passer. À la fin de notre conversation tumultueuse, Willy reconnaît qu'il traverse la crise la plus terrible qu'il ait connue. Il affirme qu'il est complètement « bloqué ». Le lendemain de cette visite, je reçois un coup de téléphone de ma nièce Joëlle. Elle a reçu une lettre inquiétante de Willy. Il y parle de vengeance pendant son congé. Ce jour-là, avec l'aumônier de la prison, le Père Albert Bonmariage, nous nous rendons à la clinique de Sainte-Ode où maman est hospitalisée depuis un certain temps. Elle aussi a reçu une lettre dans laquelle Willy évoque une vengeance et exprime ses adieux à celle qu'il appelle sa Mamy. Avec l'aumônier qui s'inquiète comme moi, nous passons chez le

directeur de la prison Michel Gouverneur. Celui-ci partage évidemment aussi l'inquiétude. Il consultera et me téléphonera demain matin. Ce soir-là, avec l'aumônier, nous soupions au restaurant vietnamien proche de la prison. L'aumônier me demande si je ne peux pas le remplacer pour célébrer les messes en prison, chez les hommes et chez les femmes, le samedi 19 décembre. J'accepte volontiers. En rendant ce petit service à l'aumônier, je vais faire mes premiers pas dans le cellulaire de la prison. Le Père Bonmariage me demande même plus : il me propose d'animer la petite retraite préparatoire à Pâques que l'aumônier organisait traditionnellement en ce temps-là. Je demande à réfléchir. Mais je sens que ma vocation d'aumônier de prison se dessine...



Enfin, le jour arrive où est prévue la sortie de prison de Willy pour vivre son deuxième congé qui inquiète pourtant les responsables de son sort. Ils avaient raison de s'inquiéter. Pour moi (et pour d'autres !), ce jour-là a été affreux... Pourtant, après un coup de téléphone du directeur de la prison, je pars chercher Willy. Quand j'arrive au greffe de la prison, Willy m'accueille sèchement. Je comprendrai pourquoi le lendemain, lorsque Willy me montrera le document l'autorisant à sortir en congé. Certes, on y souligne encore sa « *conduite irréprochable* », mais on insiste sur le fait que Willy est obligé de participer au congé « *organisé par l'abbé Forthomme* » ; on lui interdit de se trouver sur le territoire de la commune où Xavier habite. La colère de Willy s'aggrave encore lorsqu'il entend le directeur me dire qu'on l'avait informé du contenu inquiétant d'une lettre adressée par Willy à maman... Nous sortons de la prison. J'interroge innocemment Willy : « *Où allons-nous ?* » Celui-ci m'indique : « *Tu me conduis à la place d'Arme.* » Et il me rappelle les visites qu'il compte faire : administration pour le registre de commerce, son amie, sa sœur. En quittant le parking de la prison, j'hésite à orienter le clignotant de la voiture vers la droite pour gagner le séminaire ou vers la gauche pour gagner le centre de Namur. Finalement, j'opte pour la gauche. Je sens que Willy se détend progressivement. Il me promet de me téléphoner lorsqu'il aura effectué toutes les visites prévues. Il laisse son sac dans la voiture ; il emporte seulement une farde à rabat qui contient quelques documents. Une heure plus tard, ma nièce Joëlle me téléphone pour me dire que Willy lui avait déjà téléphoné ; qu'il avait l'air en forme, mais qu'il avait évoqué son projet de gagner le village habité par Xavier. Joëlle l'en avait dissuadé. Vers midi, Willy me téléphone : il n'a pas terminé ses démarches. Il me retéléphonerait bientôt. Effectivement, vers 15 heures, il téléphone à nouveau. Un fond musical me fait supposer qu'il est dans un café. Manifestement sous l'emprise de l'alcool, Willy me nargue cyniquement ; refuse de signaler où il se trouve ; prétend avoir l'intention d'aller chez Xavier... Un peu inquiet et effrayé, je téléphone à la prison où le directeur-adjoint me conseille de ne rien dramatiser, mais, cependant, d'avertir Xavier. Ce que je fais. Plus tard, Willy m'appelle à nouveau par téléphone. Il est plus calme, quoique encore ironique. Je propose d'aller le chercher. Il accepte en précisant qu'il ne serait disponible que dans trois-quarts d'heure au *Café du Parc*, au début de la rue des Remparts. Aux environs de 15 h 45, je pénètre dans ce café où je n'aperçois pas Willy. Cependant, le garçon reconnaît qu'un grand jeune homme barbu est venu. Il est sorti, mais il a demandé qu'on l'attende. Après une attente d'une demi-heure devant deux cafés (oui, deux cafés !), je repars vers le séminaire, après avoir demandé au garçon d'en informer Willy s'il revenait.

J'arrive bientôt dans l'espace qui précède l'entrée du séminaire. Stupéfait, j'aperçois une camionnette de la gendarmerie, gyrophares allumés. Un taxi se trouve au pied de l'escalier qui permet d'accéder à la porte d'entrée. Joseph, le portier, m'informe un peu : Willy a agressé le taximan qui le ramenait au séminaire. Les gendarmes prennent la déposition de la victime et Willy est un peu plus loin, dans le « petit salon ». Je l'y découvre, étendu sur quatre chaises. Il est agité et sœur Emma lui tient la main tout en le frappant au visage. J'ai à peine le temps de dire un mot au taximan : je le rencontrerai et le dédommagerai pour son pull-over déchiré. Un gendarme me signale son nom et celui de la compagnie de taxis pour laquelle il travaille, les Taxis Verts. Je téléphone à la prison pour informer l'autorité de la situation de Willy. Le chef de quartier refuse que Willy soit ramené à la prison. Il faut donc bien s'en occuper ! Aidés par quelques séminaristes, sœur Emma et moi portons Willy et le déposons sur un lit dans une des petites chambres d'hôte. Un peu plus tard, sœur Emma propose de conduire Willy dans ma chambre à coucher. Dans mon bureau, elle mettra un lit de camp à ma disposition afin que je passe la nuit non loin de l'« agresseur ». Aussitôt dit, aussitôt fait : de braves séminaristes transportent Willy dans une chaise roulante. Il s'éveille à peine pendant la manœuvre de transport et s'endort profondément étendu sur mon lit. Je téléphone deux fois aux Taxis Verts et je peux enfin parler au taximan agressé. Je lui demande de retirer sa plainte. Il réfléchira et me recontactera demain...

Lotfi, un étudiant tunisien qui est devenu un ami arrive chez moi. Nous bavardons assis dans des fauteuils. Tout à coup, la porte de ma chambre à coucher s'ouvre. Willy hébété s'amène en nous interrogeant : « *Où suis-je ici ? Comment suis-je arrivé ici ?* » Je lui réponds : « *En taxi !* », sans rien ajouter. Willy ne se souvient plus de rien. Je décide en moi-même de ne rien lui raconter avant notre séjour à Tohogne qu'il évoque lui-même. Willy décide de téléphoner à ma cousine Maddy à Faulx-les-Tombes. Celle-ci nous invite à passer chez elle. Willy est d'accord en s'inquiétant de son sac et de sa farde à rabat. Nous gagnons Faulx-les-Tombes. J'y mange ; Willy, lui, demande de l'alcool. Gentiment, ma cousine refuse de lui en donner. Pierre, le fils de ma cousine, et Willy se retirent dans la chambre de mon petit-cousin. Ils y ont une conversation intéressante dont Pierre me parlera plus tard, lui qui devait devenir avocat ! Avec Maddy, nous parlons de l'aventure de la journée, jusqu'au moment où Pierre et Willy entrent dans le salon où nous bavardons. Willy, en pleine forme, s'inquiète de notre départ. Il est prêt à gagner « *Rome Détente* » où se déroule la fête des noces d'argent de Jeannette et José. Nous y arrivons bien tard. Mais la fête bat encore son plein. Nous sommes chaleureusement accueillis par les jubilaires, ma sœur, mon beau-frère et les enfants. Nous nous amusons et Willy danse même avec mes deux nièces Joëlle et Dominique. Vers 3 heures du matin, Willy se sent enfin fatigué et nous gagnons Tohogne pour nous reposer d'une longue journée que nous ne sommes pas prêts d'oublier, sauf Willy qui se souvient de peu de choses... Joëlle et Jean-Lou nous accompagnent...



Le samedi, deuxième jour de son congé, on comprend que Willy fasse la grasse matinée pour se remettre des fatigues de la veille. Cependant, après le dîner, ma nièce Dominique, Willy et

moi gagnons la clinique de Sainte-Ode, afin de rendre une petite visite à maman hospitalisée. Dominique taquine Willy, ce qui le détend. En se préparant à acheter des fleurs pour les offrir à maman, il constate que son portefeuille est vide. Dans sa poche, il ne trouve que quelques billets de cent francs tout froissés. Les dépenses ont été rudes samedi ! Maman est très heureuse de revoir Willy. Demain dimanche, elle peut sortir de la clinique pour passer la journée avec nous à Tohogne et célébrer la Saint-Nicolas que nous préparons de divers côtés. Le dimanche matin, je me prépare à aller chercher maman à Sainte-Ode et j'apprends que le taximan de Namur agressé par Willy m'attend chez lui avant 11 heures. J'irai donc à Namur avec maman. Je rencontre l'épouse du taximan chez elle et le taximan lui-même devant la gare. Il accepte de retirer sa plainte. Effectivement, le brave taximan retirera sa plainte, mais son geste n'empêchera pas que Willy comparaisse devant le tribunal correctionnel le 21 septembre 1983. Sa peine est finalement prononcée le 5 octobre. Elle est légère. Il faut dire que le taximan est un bien brave homme. Il est connu à Namur où les habitués de son taxi l'appellent « le Breton ». L'aumônier de la prison Albert Bonmariage le connaît et, en compagnie de l'aumônier, nous aurons l'occasion de boire un verre avec « le Breton » lors d'une fancy-fair de la paroisse Saint-Nicolas. Au tribunal, le taximan minimise la violence de Willy lors de son agression du 3 décembre, ce qui explique la clémence du tribunal.

Après ma visite au taximan à Namur, je rentre à Tohogne avec maman. En famille, nous découvrons d'abord les cadeaux que saint Nicolas nous a apportés. Ensuite, nous célébrons l'eucharistie autour de la table. Après l'apéritif pendant lequel Willy consomme de la bière sans alcool, nous dînons et passons une après-midi calme faite d'une promenade de Willy et moi avec les chiens Duc et Youky, le chien de ma famille d'Esneux. La visite d'une amie de ma sœur agrmente la fin de journée. Le soir, avec Dominique et Willy, nous reconduisons maman à Sainte-Ode. Willy pleure en quittant maman qu'il salue longuement par la fenêtre de la voiture. Dans la soirée, avec Willy, nous essayons de reconstituer le déroulement de la journée de samedi, mais Willy ne parvient pas à se souvenir de ce qu'il a fait dans l'après-midi. C'est au cours d'une conversation téléphonique avec sa sœur, le mardi après le congé, que je comprendrai que Willy ne m'attendait pas dans le café qu'il m'avait signalé comme lieu de rendez-vous. Il m'attendait, en fait, dans un café très proche : le chalet du golf dans le parc Louise-Marie. Impatient de ne pas me voir arriver, il a téléphoné à sa sœur qui l'a rejoint avant qu'il commande un taxi pour effectuer le voyage fatal vers le séminaire...

Le lundi, en regagnant Namur, je reconduis ma filleule Dominique à Ciney où elle séjourne dans l'internat de l'école secondaire libre. Dans la voiture, grand silence. Dominique dort. À Ciney, Domi et Willy se saluent sans plus. Après cet arrêt, j'entame une conversation que je veux sérieuse avec Willy, mais elle tourne court. Willy refuse toute proposition pour occuper la journée. Il rejette toutes les suggestions de visites que je lui fais. Je suis ferme pour qu'il reste avec moi après la pénible expérience de vendredi. « *Alors, clame Willy, tu me reconduis en prison !* ». Effectivement, je gagne la prison. Lorsqu'il sort de ma voiture, Willy prend son sac, m'embrasse et me dit : « *Je veux ma journée pour moi. Tu ne viendras pas à la visite de mercredi.* » Il s'éloigne de la prison vers la ville. J'entre dans l'établissement pénitentiaire où j'informe le responsable du greffe de la situation. Celui-ci, guidé par son expérience, m'invite à ne pas m'inquiéter. Willy a pris ses responsabilités. Je rentre au séminaire. Fin de matinée, Baudhuin Gerard, l'avocat de Willy, arrive chez moi. Nous allons dîner ensemble dans le restaurant vietnamien situé alors sur la place Wiertz. Dans l'après-midi, mon ami Lotfi me signale qu'il a rencontré Willy deux fois en ville, près du parc et rue de Fer... Le mardi, vers 9 heures, je téléphone à Michel Gouverneur directeur de la prison. Il m'informe que Willy est bien rentré hier soir. Il était saoul. Il sera cependant remis au travail dès ce jour. Des questions

se posent concernant son dossier qu'on se préparait à constituer pour demander sa libération conditionnelle...

En essayant de faire le point dans mon esprit sur le comportement de Willy durant son congé, je repère plusieurs éléments qui m'invitent à penser que l'homosexualité de Willy a déterminé ses attitudes. Il n'assume pas pleinement son orientation sexuelle et, en tout cas, ne veut pas la reconnaître devant nous, ses amis. La boisson l'aide à dépasser un peu sa situation de désarroi, d'inquiétude et de révolte contre sa propre situation...

En dialogue avec l'avocat de Willy, je décide de lui écrire un petit mot, afin de lui épargner des hésitations douloureuses. Au dos d'une carte illustrée qui représente un soleil qui perce les nuages en forêt, j'écris quelques lignes.

Mon cher Willy,

Je viens te dire un petit bonjour et t'embrasser. Je ne renie aucune des phrases que je t'ai écrites il y a quelques semaines concernant mon amitié pour toi. Ces mots-là et d'autres que je t'ai souvent dits valent bien plus qu'une parole un peu dure.

Je te propose de continuer ensemble un chemin difficile pour toi et pour moi. Mais je n'impose pas mon amitié. Si tu le veux, à toi d'y répondre. Désormais, pour ne pas m'imposer, je resterai silencieux...

Oui, je t'embrasse.

Tonton René



Quelques jours plus tard, Willy s'adresse à moi en écrivant : « Monsieur l'abbé Forthomme ». La lettre est très courte. Willy m'y demande seulement un renseignement. Dans une lettre de réponse datée du 15 décembre, je donne d'abord le renseignement demandé et, ensuite, j'apporte des nouvelles de sa sœur et du taximan agressé qui accepte de retirer sa plainte, à condition d'être dédommagé. J'ai accepté de payer ce dédommagement que Willy devra me rembourser. J'écris ensuite trois longues pages pour faire le point avec Willy.

Tu sais, mon cher Willy, je comprends un peu le « blocage » qu'il y a en toi en ce moment, vis-à-vis de moi, de ma famille et de ceux que tu as appelés souvent « tes amis du séminaire ».

Mais, je comprends aussi que le « blocage » avec moi ne date pas de ton récent congé.

Tu es intelligent, tu sens très fort les choses, tu vas donc me comprendre toi aussi.

Depuis que nous nous sommes rencontrés, tu m'as dit beaucoup de choses concernant ton passé (des choses vraies et des choses fausses). Progressivement, tu as eu le courage (je sais

qu'il en faut beaucoup) de me parler de ton homosexualité¹⁰⁸. Mais, je suis persuadé que tu ne m'as pas tout dit sur ce sujet. C'était d'ailleurs, je le comprends, bien difficile pour toi. Je devine que ce problème est, pour toi, bien plus grave que tu n'as pu me le dire. Tu aurais bien voulu aller plus loin dans la confiance, mais, tu n'as pas pu jusqu'à présent. Je te le dis franchement : il n'était pas question d'un rendez-vous avec « une amie » lors de ton dernier congé. Tu me comprends certainement...

Dans mes paroles, mon cher Willy, pas de reproches, pas de condamnation. Non ! Mais de la lucidité. L'homosexualité n'est pas une tare ou un « péché », c'est un « handicap » et beaucoup d'hommes et de femmes doivent vivre cette pénible réalité, tout en vivant le mieux possible, heureux. Comment le pourras-tu, toi ? Je n'en sais rien. Je sais, en tout cas, que tu ne pourras pas devenir plus heureux tout seul. (Cela ne veut pas dire que c'est moi qui pourrai t'aider vraiment !)

Et ton passé de travail ? Manœuvre, indépendant à la tête d'une grosse affaire ? Mon cher Willy, j'aurais voulu que toi-même me dises la vérité à ce sujet. Tu ne l'as pas pu, et je le comprends encore. Mais, sache bien que je ne me suis guère fait d'illusion à ce sujet-là non plus.

Souviens-toi, dès le début que tu étais au séminaire, je t'ai dit un jour, dans ta petite chambre : « Willy, tu rêves ta vie ! » Je ne sais pas si j'ai été assez clair. Je m'explique plus clairement aujourd'hui. Je voulais dire qu'il t'arrive souvent de t'imaginer une vie ou des événements que tu n'as pas vécus ou que tu ne vis pas. Et tu racontes cela à d'autres... Ils peuvent te croire pendant quelque temps. Mais, mon cher Willy, même s'ils sont un peu naïfs, ils comprennent vite certaines choses impossibles.

Mais, chef d'entreprise, voyages nombreux à l'étranger, etc... peu importe pour moi ! Tu es Willy Renard, un homme qui a conquis, mystérieusement, mon amitié, un point, c'est tout ! La valeur d'un homme, pour moi, ne se mesure pas à ce qu'il possède, à ce qu'il a fait : elle se mesure à ce qu'il est ! Et tout homme EST quelque chose de riche et d'important au fond de lui-même. Toi aussi !

Tu vois, Willy, nous en sommes arrivés à une étape importante dans notre relation. Il fallait que certaines vérités soient dites, par toi ou par moi. J'ai pris la responsabilité d'évoquer les principales à mes yeux, actuellement. Si tu m'en veux pour cela, je le regretterai beaucoup car, c'est encore une fois mon amitié qui me pousse à t'écrire ce que je t'ai écrit.

J' imagine un peu l'effet que ma lettre doit produire en toi. Tu dois bien deviner aussi que je me rends compte de beaucoup de choses dont je ne parle pas ici. Mais, je reste persuadé qu'il y a un avenir meilleur possible pour toi. À condition, oui, à condition que tu le VEUILLES vraiment toi-même et que tu y croies un peu.

Ta progression, tu le sais bien, ne se fera pas dans une indépendance farouche, ni en rejetant les autres qui t'ont un peu compris. Personne au monde, personne, ne peut construire sa vie

¹⁰⁸ Je me rends compte que mon langage serait différent aujourd'hui en parlant d'homosexualité. Je l'ai déjà dit, à l'époque évoquée ici, je ne connaissais pas grand-chose sur cette orientation sexuelle. Plus tard, je lirai des ouvrages sérieux qui m'éclaireront beaucoup. D'autre part, chez nous en Belgique, la place des homosexuels a bien changé, positivement, dans la société. J'aurai l'occasion, je l'espère du moins, de parler, plus tard, de problèmes vécus avec des homosexuels, animé par des perspectives personnelles différentes de celles qui étaient miennes dans les années 80.

tout seul. L'homme se construit (hélas, il se détruit aussi !) avec les autres et par les autres. Bien sûr qu'il est libre aussi et responsable, lui-même, de son propre destin, mais il ne peut pas se passer des autres. Il n'y a rien d'humiliant ou d'écrasant là-dedans si les autres vous respectent et vous aiment.

Je m'arrête. Ce fut long et pénible. Ma lettre est pourtant franche parce qu'elle est inspirée par une amitié que je ne peux pas renier. Crois-moi, je ne veux pas m'imposer à toi. De ceci, tu feras ce que tu veux.

J'ose encore t'embrasser.

J'aime rester :

Tonton René

Un nouvel incident viendra bientôt compliquer la situation de Willy dans la perspective d'une libération conditionnelle. Depuis un certain temps déjà, Willy était en contact, parfois par mon intermédiaire, avec un psychiatre résidant à Dinant. Il comptait sur lui pour le soigner et l'aider à sortir de ses problèmes psychologiques, de son alcoolisme et même de son homosexualité. Willy souhaitait rencontrer personnellement ce médecin et la direction de la prison avait donc introduit auprès de l'administration centrale du ministère de la justice une demande de « sortie spéciale »¹⁰⁹ accompagnée pour que Willy puisse gagner Dinant et rencontrer le docteur sur lequel il comptait. Je suis sollicité pour être l'« accompagnateur » de Willy. Cette sortie était prévue pour le mardi 4 janvier 1983, mais l'autorisation n'arrive à la prison que ce jour-là vers 11 heures. La sortie est programmée entre 13 et 17 heures. J'en suis averti par le greffe de la prison. Quand je me présente pour emmener Willy, le portier me signale qu'il est parti. Ce soir-là, je gagne Orval pour y animer une retraite jusqu'au vendredi. Le jeudi, par téléphone, le directeur de la prison m'apprend que Willy est rentré le mercredi vers 17 h 30. Il avait bu et portait des blessures à la tête. Transporté à la clinique Saint-Camille, il y restera jusqu'au samedi soir. J'apprendrai qu'une nouvelle fois Willy ne se souvient plus de la fin de ses aventures pendant sa sortie spéciale. Cependant, il a bien été à Dinant par le train. Il y a rencontré le docteur qui n'a pu le recevoir que peu de temps et qui compte bien le rencontrer plus longuement plus tard. Mais, bien sûr, la perspective d'une nouvelle « sortie » de Willy pour rencontrer le médecin s'éloigne sérieusement, en raison du comportement de Willy pendant la récente sortie. Le travail au vestiaire lui est même enlevé...

Au début février, un nouveau travail est accordé à Willy qui a retrouvé un comportement plus calme et que l'on peut approcher plus sereinement. Il devient « *servant grille* ». En tenue blanche, comme tous les « servants », Willy est au service du personnel du greffe pour

¹⁰⁹ Quand il a obtenu un premier congé, s'il remplit les conditions pour les obtenir, un détenu peut prétendre, de temps en temps, à des « sorties spéciales » qui sont motivées par des contacts qui préparent des éléments favorables à la réinsertion (recherche d'un travail, préparation d'un accompagnement psychologique...). Ces sorties peuvent aussi être justifiées par la préoccupation des liens familiaux (visite à un proche malade, visite à la maternité lors d'une naissance, participation à des funérailles ou visite dans un salon funéraire...). Certaines de ces sorties sont « accompagnées » si les instances responsables estiment que les risques sont trop importants de laisser un détenu sortir seul. À cette époque, l'aumônier était fréquemment sollicité pour « accompagner » un détenu. J'en parlerai plus loin.

nettoyer le couloir devant les bureaux et la salle des visites, le grand local du secrétariat. Il prépare aussi le café et le sert lors des deux pauses que prennent le personnel, le directeur et, souvent, l'aumônier, vers 10 h et 15h, dans un local en dessous du greffe.

À la mi-février, Willy introduit une nouvelle demande de congé pénitentiaire et de libération conditionnelle. Il est désormais en contact avec un médecin responsable du centre *Revivo*¹¹⁰ à Dave. Au docteur qui lui rend visite dans la prison, il affirme que, dès sa sortie en libération, il ira vivre un séjour à *Revivo* pour y effectuer une sérieuse cure de désintoxication alcoolique et recevoir des soins psychologiques.

Malgré les perturbations du deuxième congé et de la sortie spéciale, un troisième congé est accordé à Willy du vendredi 18 mars au lundi 21 mars 1983. Au début de la semaine précédant ce congé, je rencontre le directeur de la prison et la psychologue de l'établissement, afin d'envisager les conditions du congé. Je fais valoir que je ne peux pas « *tenir Willy par la main* ». Le directeur affirme que l'autorisation de sortie sera rédigée d'une manière encore plus ferme que les deux premières fois : Willy devra être accompagné par moi, il lui est interdit d'entrer dans un café. Après cet entretien, je rends visite à Willy qui m'indique déjà une série de visites qu'il veut effectuer seul le premier jour de son congé... Le vendredi, à 8 heures, je suis à la prison, comme convenu avec Willy. Nous sortons peu de temps après. Alors que nous passons devant la gare, Willy me demande de le laisser. Il me tranquillise en proclamant : « *Je te donne ma parole que tout se passera bien !* » C'est le message qu'il a aussi transmis, par courrier, à maman et d'autres personnes amies. Lorsque je l'interroge sur le moment où il me fera signe, après une hésitation, il me répond : « *Vers une heure.* » C'est après 16 heures que Willy me téléphone enfin. J'entends bien qu'il est sous l'influence de la boisson. Il me promet d'être au séminaire vers 17 h 30. Il me faut attendre 21 h 15 pour recevoir de ses nouvelles. On me téléphone d'un café situé sur la place Maurice Servais. Je me rends dans ce café et j'y trouve Willy en compagnie d'un jeune homme sympathique qui se prénomme Dominique. Willy a au moins deux verres devant lui. Il s'excite et refuse de sortir et menace même de casser des vitres. Cependant, il s'apaise lentement quand je parle de Tohogne où maman nous attend. Le copain Dominique parvient à convaincre Willy de partir. Il enlève les verres devant nous et je paie la tournée que j'ai offerte. Je dépose Dominique dans un café fréquenté par des homosexuels. Willy lui recommande de « *ne pas faire de bêtises* » ! Nous rentrons au séminaire et buvons une tasse de café dans mon bureau. Pendant que je suis dans ma chambre à coucher pour préparer quelques affaires à emporter, j'entends Willy qui se parle à lui-même et qui dit : « *Je suis un connard ! Je n'en sortirai jamais !* » Willy téléphone à ma cousine Maddy qui nous invite à passer chez elle. Ce que nous faisons. La soirée est très agréable. Willy est détendu. Il nous raconte quelques petites histoires de la vie en prison, celle d'un canari dans la cellule d'un détenu, celles du trafic d'alcool et de la circulation de l'argent liquide malgré l'interdiction. Il est deux heures du matin quand nous arrivons à Tohogne où maman et Joëlle nous attendent et nous reçoivent joyeusement...

La journée du samedi se passe agréablement à Tohogne le matin, par une visite chez le curé Claude Feuchaux et une rencontre avec Hervé, un ami ; l'après-midi, nous la passons à Esneux chez ma sœur et le soir, nous participons au grand feu à Marche-en-Famenne. Sous un grand chapiteau, l'ambiance est à la fête ! Le dimanche se déroule encore dans la joie de la fête et des amitiés. Après la messe célébrée en famille, Willy et moi allons promener Duc, le chien de maman. L'après-midi, nous assistons au carnaval à Aywaille où l'harmonie de

¹¹⁰ *Revivo* est une des Maisons de soins psychiatriques qui constituent avec l'Hôpital psychiatrique le Centre Neuro Psychiatrique Saint-Martin de Dave. Une des sections de *Revivo* est consacrée à la psychiatrie générale et aux assuétudes.

Bomal défile. Le soir, avec Willy, je vais souper chez l'ami Hervé. Le lundi, fin de matinée, nous gagnons Esneux. Nous y accueillons joyeusement mon neveu Jean-François qui revient d'un séjour en Suisse. Après le dîner, vers 15 h, Willy et moi repartons vers Namur. En voiture, Willy est morose et ne dit pas un mot. Rentré au séminaire, Willy va saluer sœur Emma qui lui promet de faire repeindre sa chambre pour l'accueillir lors de sa libération. Le portier Joseph est heureux de revoir Willy. Nous sommes attendus par les sœurs bénédictines de la Citadelle, ensuite chez la Mamy et, enfin au Cap où nous soupions chez les Filles de la Croix. Nous partons vers 19 h 50, alors que l'heure prévue pour la rentrée de Willy en prison est 20 heures. Quand nous passons devant la gare, Willy me demande de le déposer afin, dit-il, qu'il marche un peu. Je refuse étant donné l'heure avancée. Mais, arrivé devant la prison, Willy prend son sac dans le coffre de la voiture, m'embrasse et s'en va en longeant le mur de la prison. Je me rends chez l'aumônier qui habite un appartement le long de la Sambre. À 21 h, un coup de téléphone à la prison nous apprend que Willy n'est pas rentré. Le mardi matin vers 7 h 45 déjà, Willy me téléphone. Il se prétend malade et joue la comédie pour se faire hospitaliser, mais le médecin qu'il consulte à la clinique Saint-Camille et celui de la prison refusent de le faire hospitaliser : il doit d'abord rentrer en prison. J'avertis le directeur de la prison qui s'exclame furieux : « *Je retire mes billes !* » Je réponds que je le fais aussi. Willy rentre le soir en prison. Il y est accueilli par plusieurs gardiens qui veulent le mettre au cachot. Devant l'agitation de Willy, un chef de quartier parvient à le faire rentrer dans sa cellule où il restera colloqué durant une semaine, avant de pouvoir reprendre son ancien travail... au vestiaire.

Dans une conversation confidentielle, Willy m'avait affirmé qu'en prison, il « *n'était plus un homme* ». Depuis un certain temps, il n'obtenait plus d'érection. En congé, sans doute devait-il faire la preuve de sa virilité... Quand le 28 mars je rends enfin visite à Willy, nous reparlons de l'amour. En voiture, pendant le congé, Willy m'avait dit qu'il ne savait pas ce que voulait dire AIMER. Il a eu trop d'expériences malheureuses et pénibles dans le domaine sexuel, depuis son jeune âge. Il a notamment été violé par un oncle. « *L'amour, qu'est-ce que c'est ?* », s'interroge Willy avant de m'avouer qu'il n'a pas confiance en lui, qu'il a peur de lui-même...

Le 29 mars 1983, une réunion s'organise entre le docteur psychiatre de la prison, la psychologue, l'assistante sociale et moi pour parler de Willy. J'évoque ma récente rencontre avec Willy qui m'a amené à prendre une décision importante : je ne veux plus jouer le rôle ingrat de garant pour les sorties de Willy. Le docteur approuve ma décision, il ajoute même que je ne dois plus sécuriser l'administration pénitentiaire. Willy, ajoute-t-il, est gravement perturbé, comme beaucoup ici en prison. Son agressivité est importante et dangereuse. Il n'est pas vraiment demandeur d'une thérapie. Il est bon que je maintienne mes visites hebdomadaires à Willy. Mais il est heureux que d'autres personnes lui rendent visite ou aient des contacts épistolaires avec lui, car une personne comme Willy est lourde à porter.

Lors de ma visite à Willy le samedi qui suit la rencontre que je viens d'évoquer, je confie à Willy mon intention de ne plus être son « garant ». Il en est soulagé. Il avoue s'être réjoui de mon absence lors de sa « sortie spéciale » pour rencontrer le docteur à Dinant. Si j'avais continué à jouer le rôle d'un surveillant pendant ses congés, il en serait sans doute arrivé à refuser les visites à Tohogne, alors qu'il y tient beaucoup...

Les jours suivants, j'effectue un voyage en Italie avec des rhétoriciens...



Pour faire un homme...

« Seigneur, qu'est-ce qu'un homme, pour que tu t'intéresses à lui ? Qu'est-ce qu'un être humain, pour que tu tiennes compte de lui ? L'homme n'est qu'un souffle, sa vie n'est qu'une ombre qui passe. » Telle est l'interrogation profonde du croyant dans le psaume 144 (3 et 4).

Nos expériences humaines diverses dans nos vies personnelles ou dans la découverte de l'actualité nous amènent souvent à répéter cette question insoluble : *« Qu'est-ce que l'homme ? »* La fréquentation de Willy fut pour moi un temps où cette question a résonné particulièrement dans mon esprit et mon cœur. Pourquoi des hommes vivent-ils des destins si contrastés et différents ? Pourquoi Willy vit-il une psychologie si complexe faite à la fois de sensibilité qui le rend capable d'amitié et de service et de révolte qui l'amène à la violence et au rejet des autres ? Pourquoi en est-il arrivé à se méfier de lui-même ? Pourquoi, moi, René Forthomme ai-je tant de chance de vivre une vie selon mes aspirations, entouré d'amour et d'amitiés, malgré les ombres et les pulsions négatives que je constate en moi ? Pourquoi, dans l'histoire humaine, ces contrastes énormes entre des hommes violents et destructeurs et des humains généreux, dévoués aux autres jusqu'à accepter de perdre leur vie ?

Et Dieu dans tout ça ? L'homme qui est apparu sur la terre il y a bien longtemps sort à peine de l'animalité, mais dans certaines circonstances, il se dégrade bien plus qu'un animal dans la violence, le mépris des autres et sa puissance destructrice. Qui pourra sauver l'homme et le conformer enfin à l'homme rêvé par Dieu dans le jardin d'Eden ?

De quoi veut-on parler en parlant de péché et de salut ?



Dans une lettre très noire et pessimiste datée du 31 mai 1983, Willy écrit : « *Si on me dit 'songe à tes amis qui pensent à toi, qui sont avec toi'. Je veux encore savoir à quoi ils servent (mes amis). Enfin, je ne saurai jamais ce que vous pensez au fond de vous-mêmes.* » Après avoir reçu ce courrier, je me décide à écrire à Willy l'essentiel de ce qui anime ma vie et mes engagements, y compris envers lui. Mon discours s'étalera sur quatre lettres qui s'échelonnent sur une quinzaine de jours. Elles contiennent aussi quelques nouvelles, quelques réactions à des demandes de Willy. Ici, je livre le contenu qui exprime ce que je ressentais alors, au plus profond de moi-même et qui reste ce qui m'anime encore, en grande partie, aujourd'hui.

Lettre à Willy du 2 juin 1983

Une phrase de ta récente lettre, la dernière, m'a fort frappé et m'a donné beaucoup à réfléchir. Tu écris : « Enfin, je ne saurai jamais ce que vous pensez au fond de vous-mêmes ».

Hé bien, mon cher Willy, je voudrais aujourd'hui commencer à essayer de te dire « ce que je pense au fond de moi-même », car ta réflexion est comme une question que tu me poses. Elle m'a fait beaucoup réfléchir tout au long de la journée...

Ta question me fait du bien. Elle me pousse à m'interroger sur moi-même et à essayer de dire (ce n'est pas facile) ce que je porte en moi de plus profond, en rapport avec toi, bien sûr, mais d'une manière plus générale aussi.

Pour répondre à ta question, il me faudrait presque écrire tout un livre. Je me décide à y consacrer plusieurs lettres, du moins si je ne t'agace pas en parlant beaucoup de moi.

Bien sûr, tu me connais déjà pas mal. Que de conversations ensemble pendant un an et demi ! Que d'événements qui nous ont concernés tous les deux ! Que de lettres échangées qui nous ont appris, à l'un et à l'autre, à nous connaître mieux. Je ne sais pas dans quel ordre je vais t'écrire les choses. Je répéterai sans doute des choses que je t'ai déjà dites. Peu importe, je vais essayer de me dire à toi avec le plus de profondeur possible. D'accord ? Tu me répondras après avoir lu cette sorte d'introduction que je t'écris aujourd'hui et peut-être une autre lettre que je t'enverrai bientôt.

Qui suis-je donc, moi René Forthomme ? Quel sens est-ce que je donne à la vie et à ma vie ?

Qu'ai-je vécu d'important qui m'a fait comme je suis, qui me fait penser ce que je pense et vivre ce que je vis ? Qu'est-ce que je ressens profondément, au cœur de moi-même, en vivant l'aventure que je vis avec toi ? Comment as-tu ta place dans ma vie et quelle place ?...

Graves et importantes questions. Les réponses sont difficiles, complexes... Elles peuvent venir petit à petit.

Quand nous nous sommes rencontrés pour la première fois, et pendant longtemps je pense, tu m'as d'abord saisi comme « le curé » (c'est ainsi qu'on parle habituellement). Et c'est bien vrai, je suis prêtre. Qu'est-ce que ça veut dire pour moi ? Quel prêtre suis-je ?

Plus tard, tu m'as davantage considéré comme un homme. Oui, je suis un homme, un homme de chair et de sang qui vit dans le monde où vivent tous les autres hommes (toi y compris !). Mais quel homme suis-je ? Quelle est mon expérience de la vie ? Quel sens est-ce que je lui donne ? Quels sont mes désirs d'homme et mes aspirations profondes ?

Je m'arrête. Tout simplement parce que je suis au bout de la page. Et je constate que je n'ai fait que poser des questions. J'espère qu'elles ne t'ont pas ennuyé. Demain, j'essayerai de commencer à répondre.

Lettre du 7 juin 1983

Aujourd'hui, je voudrais poursuivre la confidence que j'ai entamée la semaine dernière. Je ne sais pas très bien par quel bout commencer. Mais il me semble que quelques mots de ta lettre provoquent en moi un grand malaise et m'amènent à te parler de la façon dont je vois l'homme.

Pour moi, à 46 ans (presque 47 !), l'homme est ce qu'il y a de plus précieux au monde. Même si j'étais incroyant, il me semble que je dirais la même chose. Dans l'univers que nous connaissons, l'homme est comme le fruit, longtemps préparé, de tant de bouleversements qui durent depuis des millions d'années. La vie est déjà quelque chose de formidable : celle des plantes et des animaux. Mais l'homme surpasse tout. Il y a tellement de richesses et de grandeurs en lui : son intelligence est prodigieuse, son cœur m'impressionne surtout avec sa capacité d'aimer. Pour moi, une vie humaine est plus précieuse que tout et elle mérite tous les sacrifices pour l'épanouir ou la sauver.

Tu me diras que je rêve, que je suis naïf, que j'idéalise... Pourtant, je sais ce qu'il peut y avoir de bassesse, de méchanceté, de limites chez l'homme. Mais, toutes ces réalités qui font de l'homme encore un être fragile et faible ne parviennent pas à faire disparaître en moi l'idée que l'homme est grand, et beau, et précieux.

En conséquence de tout cela, pour moi, tout homme concret est respectable et il mérite estime et amour : qu'il soit vieux, malade, handicapé, quelles que soient ses gaffes, ses limites morales. Moi-même, plus jeune, j'ai beaucoup souffert de mes pauvretés : taille, incapacités physiques (surtout sportives !), caractère dur et même méchant, susceptibilité, difficultés de rapports avec d'autres, jalousie, orgueil, repli sur moi-même... J'en passe... et des moins bonnes ! Mais, petit à petit, au fil des années, je suis parvenu à m'accepter tel que j'étais ; cela m'a épanoui et m'a probablement permis d'améliorer quelques petites choses en moi. Ce n'est pas que le combat ne soit pas encore dur à certains jours, mais j'ai compris que le premier homme que je devais aimer, c'était... moi-même ! Et ce n'est pas toujours facile.

Alors, mon cher Willy, tu comprends sans doute combien je souffre à lire ce que tu écris au bas de ta dernière lettre : « un drôle de type comme copain pour toi, un taulard, repris de justice, crapule finie, bon à rien, irrécupérable, dangereux pour la société ». Bien sûr, pas plus que toi, je ne suis aveugle sur ce que tu as vécu ou sur ce que tu vis aujourd'hui en prison, mais pour moi, tu es avant tout un homme, avec, comme moi et comme tous les hommes, ses faiblesses et ses méchancetés, mais aussi, ses richesses et ses valeurs.

Et puis, au-delà de tout cela, je pense qu'un homme, quel qu'il soit, a toujours devant lui un temps pour grandir, mûrir, s'épanouir. Toi aussi. Moi aussi. Je pense que je t'ai déjà écrit plusieurs fois des choses semblables. Tant pis. Elles valent d'ailleurs la peine d'être répétées...

Tu sais bien aussi que ma foi chrétienne éclaire aussi toute ma vie, et donc encore ma conception de l'homme. Pour moi, Dieu a créé l'homme afin de lui ouvrir la porte d'un destin extraordinaire, inespéré, unimaginable. Jamais, les rêves que nous portons en nous ne seront assez grands pour nous donner une idée de ce que Dieu nous donnera de vivre un jour, quand il nous transformera, au-delà de la mort.

Quand j'étais plus jeune, il m'arrivait souvent de craindre Dieu, d'être persuadé qu'il m'en voulait quand je commettais des bêtises. Aujourd'hui, je ne peux plus enlever de mon esprit que Dieu m'aime tel que je suis ; qu'il m'invite à avancer ; qu'il tourne son visage vers moi, un visage plein de compréhension et de tendresse...

Lettre du 11 juin 1983

Dans ma longue lettre précédente, je t'ai parlé de la façon dont je vois l'homme. Je t'ai surtout parlé du mystère de sa grandeur et de sa valeur, tout en n'ignorant pas ses limites et sa bassesse. Tout cela de l'homme, je l'expérimente en moi.

Aujourd'hui, je voudrais te parler davantage de l'amour et de l'amitié qui sont, à mes yeux, les réalités les plus extraordinaires, mais les plus troublantes aussi dans la vie des hommes et des femmes. Je n'aurai pas fini de t'en parler aujourd'hui, car il y a, dans mon cœur, beaucoup de choses qui surgissent quand je pense à l'amour.

Progressivement, en avançant en âge et peut-être en sagesse, grâce aux expériences que j'ai faites quand j'étais étudiant à Louvain et professeur à Auveld, j'ai compris que l'homme était essentiellement fait pour aimer et être aimé. Quand j'étais professeur, j'en parlais souvent à mes élèves. Je leur disais que l'homme est sur terre afin d'apprendre à aimer. Toute sa vie est comme un long écolage pour aimer, parce que c'est la fonction principale de l'homme. Mais cet écolage n'est pas facile. Il traverse bien des obstacles et des difficultés. On a même souvent l'impression que la haine et la méchanceté l'emportent sur l'amour quand on voit les violences que les hommes exercent les uns contre les autres, l'échec des mariages, l'usure des amitiés et toutes les caricatures de l'amour.

Pourtant, je suis, aujourd'hui plus que jamais, persuadé qu'un homme (ou une femme, bien sûr !) est heureux dans la mesure où il peut aimer et où il est aimé vraiment. Il est malheureux, par contre, quand il ne sait pas aimer et quand il ne se sent pas aimé vraiment. Alors, des choses précieuses se cassent en lui, il se révolte et les forces négatives, qui existent en tout homme, risquent de triompher et d'emporter tout.

Mon aspiration la plus profonde est d'être aimé et de pouvoir aimer. J'espère que tu ne t'étonnes pas de ce que je te dis. Bien sûr, je suis célibataire, j'ai même choisi de le rester. Mais, cela n'empêche pas que je suis, je reste et même, je peux le dire, je deviens de plus en plus, un chercheur d'amour à donner, mais aussi à recevoir.

C'est que l'amour a plusieurs visages. Il prend des formes bien diverses. Bien sûr, c'est l'amour entre un homme et une femme qui peut aller le plus loin dans la fusion des cœurs et des corps. Mais, outre que cet amour ne réussit pas toujours, il existe d'autres possibilités de connaître et de vivre l'amour.

Une expression populaire dit parfois : « Il vit d'amour et d'eau fraîche ». C'est une belle expression. Oui, pour moi, l'homme est un être assoiffé. Sans eau, il ne peut pas vivre. Dans le désert sans eau, il est condamné à la mort. Dans un désert sans amour, il dépérit et se meurt.

Mais, comment l'amour peut-il naître et être vécu ? Que penser des pauvres expressions de l'amour que nous vivons nous-mêmes et dont nous sommes témoins tous les jours ?... Encore bien des sujets dont je voudrais parler simplement avec toi...

Lettre du 17 juin 1983

Le sujet de l'amour et de l'amitié dont j'ai commencé à te parler samedi remplit vraiment mon esprit et mon cœur. Et pourtant, je me rends compte combien il est difficile d'en parler. Les mots ne viennent pas pour exprimer vraiment ce que je ressens. Ils sont maladroits pour dire quelque chose de ce grand mystère de l'homme auquel je suis tellement sensible.

Au cours de mon adolescence, comme tout homme, j'étais attiré par l'amour et je savais bien qu'un homme et une femme peuvent se rendre heureux mutuellement. Pourtant, j'ai fait, assez jeune, le choix du sacerdoce qui entraînait automatiquement, chez nous, le choix du célibat. Ce choix n'était peut-être guère lucide au début, dans l'enthousiasme de devenir prêtre. Mais, mon passage à l'université de Louvain surtout, les contacts avec les étudiants de mon âge m'ont forcé à réfléchir à tout cela.

À Louvain, j'ai rencontré des jeunes qui s'aimaient. J'ai été le confident d'un garçon qui m'a confié un amour naissant. J'ai suivi, avec lui et celle qu'il aimait, le développement de cet amour et j'ai assisté à leur engagement « pour le meilleur et pour le pire ». Ils sont toujours « amoureux » l'un de l'autre et heureux. Et depuis, j'ai été, de nombreuses fois, le témoin d'amours naissant et s'épanouissant... C'est beau !

Pourtant, j'ai vu aussi, à Louvain d'abord, ailleurs ensuite, combien l'amour entre un homme et une femme peut être rétréci, limité, sali... Tu le sais bien comme moi, les situations auxquelles je fais allusion sont nombreuses.

Qu'est-ce qui fait donc que l'homme réussisse si peu et si difficilement à vivre ce à quoi il aspire pourtant le plus : aimer et être aimé ? C'est que l'amour que nous pouvons vivre sur terre, si grand qu'il soit, si fort qu'il soit, laisse toujours l'homme insatisfait. Et il éprouve la tentation de croire qu'il trouvera mieux ailleurs... toujours ailleurs...

Tu sais, mon cher Willy, nous restons toute notre vie, et de cela je suis persuadé aussi, des

êtres toujours insatisfaits, quels que soient les bonheurs que nous pouvons vivre. Ça aussi c'est un des grands mystères de l'homme ! J'y reviendrai peut-être un jour.

Une autre grande raison qui fait que l'homme a du mal d'aimer vraiment, c'est que l'homme a du mal de se décentrer de lui-même. Nous sommes faits pour aimer, cela me semble évident. Mais, d'autre part, nous sommes terriblement repliés sur nous-mêmes sans cesse préoccupés de notre petite personne. (Tu me diras que c'est ce que nous avons de plus précieux au monde et c'est vrai !) La préoccupation de nous-mêmes nous empêche de rencontrer vraiment les autres comme des personnes uniques. Nous croyons parfois les aimer, alors que nous nous intéressons à elles parce qu'elles sont intéressantes pour nous, parce que nous y trouvons surtout des intérêts personnels. Et quand ces personnes ne nous apportent plus grand-chose, quand elles ne nous donnent plus ce que, assez égoïstement, nous recherchions en elles, alors, nous les laissons tomber et même, il nous arrive de leur faire du mal...

Que tout cela est étrange ! Qu'il est difficile d'aimer !

En écrivant à propos de l'amour, mon cher Willy, j'ai continuellement à l'esprit une petite phrase que tu m'as dite un jour et dont nous avons d'ailleurs reparlé ensemble. Un jour, tu m'as dit : « Moi, je n'ai jamais su ce qu'aimer voulait dire ». Et quand nous en avons reparlé, il m'a semblé que tu n'avais sans doute guère eu l'expérience d'être vraiment aimé pour toi-même. Pourtant, je sens au fond de toi, comme au fond de chaque personne que je connais un peu, une grande soif, celle qui est au fond de tout homme : celle d'aimer et d'être aimé vraiment.

Entre nous existe une certaine amitié, c'est une forme de l'amour. Elle est très importante. Nous nous sommes déjà étonnés de notre amitié réciproque. J'en suis heureux. Bien sûr, qu'elle n'est pas parfaite. Je ne pense pas seulement à nos « disputes ». Elle doit encore se purifier, se construire sur une plus grande confiance, un plus grand respect réciproque. Mais je te redis encore que, moi aussi, j'espère qu'elle durera.

En date du 1 octobre 1983, je suis officiellement nommé comme aumônier du culte catholique à la prison de Dinant. J'en parlerai plus loin en détail.

Un quatrième congé est accordé à Willy entre le jeudi 15 et le dimanche 18 décembre 1983. Cette fois, je ne suis plus « garant » de son congé. Willy ira où bon lui semble. Il loge, en principe, dans sa chambre d'hôte au séminaire. Nous ferons encore quelques visites ensemble. Willy rentrera en prison normalement le dimanche soir, comme prévu.

Le jeudi, après une visite à sa sœur, Willy vient me saluer au séminaire. Il parle très à l'aise. Quand il me quitte, il me propose de souper ensemble. Lui-même, me dit-il, rencontre un expert attaché à une banque pour aller avec lui découvrir et évaluer une scierie à vendre à Havelange. Mais, Willy ne rentrera pas à une heure raisonnable pour aller au restaurant. Mon petit cousin Pierre Grossi était venu chez moi pour rencontrer Willy. Nous attendons jusqu'à 20 heures, ensuite, nous allons souper ensemble.

Le vendredi, Willy s'éveille assez tôt pour m'accompagner chez les sœurs bénédictines à la Citadelle où je vais célébrer la messe. En voiture, il tente de m'expliquer sa journée d'hier et de justifier son absence en soirée. Il est assez confus dans ses explications où interviennent

plusieurs personnes qui seraient prêtes à collaborer avec lui dans un futur travail forestier. Après la messe, pendant le déjeuner, Willy, très à l'aise, fait rire les religieuses. Willy me confie qu'il ira passer l'après-midi à Bruxelles, chez un ami. Vers 17 heures, il me téléphone. « *D'une taverne de luxe* », affirme-t-il fièrement. Il me rejoindra au séminaire vers 23 h 45. Nous bavardons encore jusqu'à deux heures du matin. Willy me semble inquiet et tendu.

Le samedi, je vais éveiller Willy. Il a plusieurs rendez-vous et plusieurs projets, y compris d'aller visiter une petite maison à Tohogne. Vers 18 heures, Willy me téléphone du *Café de Charleroi*. Je le rejoins et nous gagnons Faulx-les-Tombes où nous passons une soirée très agréable chez ma cousine Maddy. Willy est à la fois gai et sérieux...

Le dimanche, nous passons par Dinant où je dois assurer la messe à la prison. Je dépose Willy dans un café où, me dit-il, il doit rencontrer un brocanteur pour une affaire de vieille voiture... En route vers Tohogne, nous faisons halte à Hotton où Willy rencontre une ancienne connaissance. Sans garantie d'une sortie possible de prison, Willy donne rendez-vous à deux personnes pour le jeudi et le samedi suivants. Après notre visite à maman à Tohogne, pendant le retour vers Namur, Willy et moi avons une conversation fort franche. Il me déclare qu'il pourrait construire sa vie sentimentale avec une jeune fille qu'il vient de rencontrer à Tohogne ou avec son ancienne compagne. Il leur en a même parlé à toutes deux. Il pourrait aussi vivre avec Bruno qu'il a rencontré ces jours-ci. « *Mais*, me dit Willy, *je ne peux pas aimer Bruno. On ne s'aime qu'au lit.* » Willy reconnaît cependant qu'il a souvent une attirance plus forte pour un homme que pour une femme. « *Mais*, ajoute-t-il, *avec un homme, quand c'est fini, c'est fini !* » Il m'invite à aller dans sa chambre et à ouvrir une boîte scellée qu'il voulait faire disparaître. J'y trouverai des revues pornographiques et homosexuelles. Je dépose Willy chez sa sœur à Namur. Il rentre à l'heure prévue en prison.

Le lendemain du congé, je rencontre le directeur de la prison. Nous sommes relativement satisfaits de la manière dont ce congé s'est déroulé. Mais il est impossible d'obtenir un congé rapproché pour que Willy puisse honorer les rencontres qu'il a promises. J'en fais part à Willy que je visite. Le directeur de la prison nous rejoint dans le parloir et invite Willy à rédiger ses demandes de sorties. En janvier, Willy obtiendra une sortie spéciale le 3 et le 30, enfin, Willy est libéré sous condition...

Après un bref séjour au séminaire, Willy loue un studio en ville. Nous nous rencontrons régulièrement et fréquentons ensemble des amis dont certains de mes anciens élèves et l'aumônier de la prison. Willy reste proche de ma famille. Début décembre, comme il l'avait projeté en prison, Willy entre à *Revivo* à Dave pour y effectuer une cure. Dans cet établissement, il fait la connaissance de Nestor, un petit jeune homme gentil, fragile et artiste. Ils lieront leur destin pendant plusieurs années en résidant ensemble à Namur, à Arsimont et, enfin, dans une modeste maison située dans le petit hameau de Sorinne-la-Longue qui porte le beau nom biblique de Bethléem.

Depuis octobre 1988, je suis curé-doyen à Auvelais et maman est venue habiter avec moi dans le grand presbytère. Willy et Nestor nous rencontrent régulièrement.



Apéro du dimanche dans le jardin du presbytère d'Auvelais avec la participation de Willy

Le samedi 10 septembre 1994, maman s'embarque à Namur pour un pèlerinage à Lourdes, comme elle en a l'habitude. Je suis présent au départ des pèlerins. Ensuite, je gagne Bethléem pour aller chercher Willy et Nestor, comme convenu. Nous allons déguster d'excellentes moules au restaurant « *Li Scafote* » à Namur. Au cours du repas, Willy sort une petite boîte de médicaments de sa poche. Il me montre un de ces médicaments en me disant : « *C'est pour le cœur... C'est grave, docteur !* »

Le dimanche suivant, maman est rentrée à Auvelais où l'on fête les couples jubilaires qui participent à la messe paroissiale de 10 h, avant d'être accueillis et fêtés à l'hôtel de ville par le bourgmestre, les autorités communales, des responsables d'associations culturelles et... le doyen. Quand je rentre au presbytère, maman est en larmes. Elle vient d'être en contact téléphonique avec Nestor qui lui a annoncé la mort de son ami et de notre grand ami Willy... Nestor l'a trouvé mort, le matin, étendu dans un divan au rez-de-chaussée de la maison. Je suis aussi plongé dans la peine, mais je dois réagir et rejoindre Nestor désespéré qui s'est réfugié chez des voisins qui ont averti le médecin de Willy. Pour m'aider à affronter l'épreuve, je téléphone à un ami résidant à Naninne. Il accepte de m'accompagner à Bethléem ; il connaît Willy et Nestor. Quand nous arrivons chez Willy, le médecin est à ses côtés et vient de délivrer le certificat de décès. À moi de contacter une entreprise de pompes funèbres. Son responsable se montre compréhensif. Willy séjournera dans son funérarium en attendant son enterrement qui aura lieu à Auvelais le mardi 20 septembre. Heureusement la célébration des funérailles de Willy est digne et respectueuse. Maman et des membres de ma famille y assistent avec de nombreux paroissiens qui ont connu Willy qui fréquentait beaucoup Auvelais et le presbytère. La sœur de Willy est aussi présente.

En souvenir de ce grand et étonnant ami, et en action de grâce au Seigneur, je me permets de publier ici les deux textes bibliques qui furent lus pendant la messe des funérailles et le texte de l'homélie que j'ai prononcée.

Funérailles de Willy, le 20 septembre 1994 à Auvelais

Textes bibliques

Épître de Paul aux Romains

Je ne comprends rien de ce que je fais : ce que je veux je ne le fais pas, mais ce que je hais, je le fais... Ce n'est donc pas moi qui agis ainsi, mais le mal qui habite en moi... puisque le bien que je veux, je ne le fais pas et le mal que je ne veux pas, je le fais...

Malheureux homme que je suis ! Qui me délivrera de ce corps qui appartient à la mort ?

Grâces soient rendues à Dieu par Jésus-Christ, notre Seigneur !

Évangile de Jésus-Christ selon saint Marc

Comme Jésus sortait de Jéricho avec ses disciples et une assez grande foule, l'aveugle Bartimée, fils de Timée, était assis au bord du chemin en train de mendier. Apprenant que c'était Jésus de Nazareth, il se mit à crier : « Fils de David, Jésus, aie pitié de moi ! » Beaucoup le rabrouaient pour qu'il se taise, mais lui, criait de plus belle : « Fils de David, aie pitié de moi ! » Jésus s'arrêta et dit : « Appelez-le. » On appela l'aveugle, on lui dit : « Confiance, lève-toi, il t'appelle. » Rejetant son manteau, il se leva d'un bond et il vint vers Jésus. S'adressant à lui, Jésus lui dit : « Que veux-tu que je fasse pour toi ? » L'aveugle lui répondit : « Bon maître, que je retrouve la vue ! » Jésus lui dit : « Va, ta foi t'a sauvé. » Aussitôt, il retrouva la vue et suivait Jésus sur le chemin.

Homélie

Mon très cher Willy,

T'étais pas un saint... du moins pas comme ceux qu'on met en statues dans les églises. T'as pas toujours été un homme « comme il faut ». Certains n'ont pas manqué de te le faire sentir. T'étais même pas conforme aux encycliques du pape !

D'accord, t'étais pas un saint...

Et pourtant... Pourtant, tu étais de la race de saint Paul qui s'écrit dans sa lettre aux Romains : « Le bien que je veux, je ne le fais pas et le mal que je ne veux pas, je le fais. » À y regarder de plus près, tu étais tout simplement de notre race à tous... comme Dieu nous aime, inachevés...

À la sortie de Jéricho, ils faisaient barrage entre Jésus et Bartimée, les disciples et les gens bien. Un aveugle, donc un pécheur ne pouvait pas être digne d'approcher Jésus. Jésus, l'homme de Dieu, ne pouvait pas être attentif au cri d'un gueux au bord du chemin ! Sinon, où allons-nous, bon Dieu ? Que deviennent la morale et les bonnes manières ? Ça ne vaut même plus la peine d'être honnête et bien pensant !

Et pourtant... Pourtant, Jésus s'est arrêté devant Bartimée. Il l'a appelé à lui et lui a demandé, comme à un grand monsieur qu'on respecte : « Que veux-tu que je fasse pour toi ? » Comme s'il ne le savait pas ! Et Jésus lit la confiance dans le cœur de Bartimée. Il

proclame que c'est bien cette confiance, cette foi qui sauve l'aveugle. Il peut bondir, l'aveugle, il peut courir sur le chemin, à la suite de Jésus. Il vaut bien n'importe lequel de ses disciples.

*

T'avais un cœur immense, mon cher Willy, comme Bartimée. Quand tu mendiais au bord du chemin, les gens qui passaient distraitement ne remarquaient pas ton cœur. Seuls le devinaient ceux qui prenaient le temps de s'arrêter...

Tu l'as aimée ta maman, même si tu l'as fait souffrir parfois. Et tu en as souffert de sa mort. Ta vie a basculé...

Tu l'aimais bien la Mamy de Namur et celle de Tohogne. Tu aimais bien tes proches. Tu nous aimais bien.

Ton cœur était sensible. Il sentait juste. Tes nombreux amis aujourd'hui reconnaissent que tu leur as fait du bien, sans mot dire, comme ça, parce que tu leur voulais du bien. Un petit service par ci par là. Une petite attention par là. Malgré le handicap de ta santé délabrée et de l'alcool, malgré le poids du dégoût que tu pouvais parfois éprouver de toi-même.

Certaines lignes que tu m'as écrites jadis de ta prison obscure révèlent ton cœur d'homme, tel qu'il fut fait par Dieu, à son image. Un grand cri d'amour, d'amour déçu ou maladroit. Un grand cri pour dire ta soif d'aimer et d'être aimé, malgré la difficulté que tu éprouvais de t'aimer toi-même.

*

Sans crier gare, tu as rejeté ton manteau, tu t'es levé d'un bond... Nous n'avions pas remarqué que Jésus passait sur ton chemin, celui au bord duquel tu étais assis pour mendier l'amitié et l'amour. Et tu l'as suivi ce dimanche matin pour aller sur son propre chemin qui te conduit vers tous ceux et celles que tu as aimés et qui ont déjà fait le passage : ta maman, ta Mamy de Namur, papa, Albert et tous les autres...

Tu nous laisses étonnés, désarçonnés. Tu laisses Nestor écrasé et solitaire. Tu nous feras bien un petit signe, un petit geste d'amitié dans notre souvenir et notre cœur.

T'étais pas un saint, Willy. T'étais un homme de notre race, voilà tout. De la race de ceux que Dieu a faits. De ceux que Dieu continue à faire parce qu'ils sont inachevés tant qu'ils n'ont pas reçu le cœur nouveau, le cœur de chair qui peut aimer, enfin, sans peur, sans hésitation, sans limite. Comme Jésus nous en a déjà montré la manière quand il cheminait en Palestine où il a rencontré Bartimée, Pierre et Jean, Marie-Madeleine et la femme adultère, Lazare, Marthe et Marie et tous les autres qui nous ressemblent tellement.

*

Merci, Willy pour ce que tu nous as donné, souvent sans le savoir... N'oublie pas tes amis et tes copains qui trinquent parfois douloureusement dans la vie. Tu peux bien les aider un peu de ta prière.

Sois heureux, Willy. À bientôt !



L'aumônier Albert Bonmariage

En évoquant l'histoire de Willy, j'ai fait quelques fois allusion à l'aumônier de la prison de Namur, le Père Albert Bonmariage. En fait, il fut pour Willy un précieux soutien, présent au jour le jour à sa vie carcérale. À plusieurs reprises, l'aumônier a procuré à Willy cigarettes et timbres, parfois de ma part. Il lui a surtout permis de disposer d'échantillons de papier peint pour rafraîchir et décorer sa cellule. Avec un petit seau en plastique et quelques morceaux de bois de récupération, Willy s'était fabriqué une lampe de chevet, sauf qu'il manquait l'essentiel : un soquet, une ampoule et un fil électrique. Qu'à cela ne tienne, l'aumônier fournira ce précieux matériel pour que le montage de Willy devienne, effectivement, une lampe de chevet. Albert Bonmariage fut aussi un excellent intermédiaire entre Willy et moi, pour communiquer des nouvelles, ou même, transmettre un petit courrier ! Dans les nombreux moments de crise de Willy, Albert assura une présence réconfortante pour le détenu éprouvé.



Je fis la connaissance du Père Oblat Albert Bonmariage à l'occasion de l'emprisonnement de Willy. Nous étions du même « pays » et nous aurions pu avoir des occasions de nous rencontrer ailleurs qu'en prison et bien plus tôt. La famille d'Albert Bonmariage est originaire de la région d'Aisne, sur la rive droite de l'Ourthe à la hauteur de Bomal (sur Ourthe, bien entendu). Ma famille réside à Tohogne, sur la rive gauche de l'Ourthe à la même hauteur de Bomal. Nos deux villages sont distants d'environ dix kilomètres. Pourtant, nous ne nous connaissions absolument pas, alors que j'avais déjà eu l'occasion de rencontrer plusieurs personnes portant le nom de Bonmariage, notamment des membres de la grande famille de l'instituteur de Deux-Rys, village proche d'Aisne.

Dans la vallée de l'Aisne (hé oui, encore une fois, un village porte le nom d'une rivière) qui se jette dans l'Ourthe à Bomal, les Bonmariage sont très nombreux. Ils appartiennent à de grosses et importantes familles. Mais les Bonmariage sont présents dans de nombreuses régions de Belgique et de France. Albert et son frère Jean organisaient périodiquement des retrouvailles des membres des familles Bonmariage qu'ils avaient pu répertorier. Ainsi, le 27 septembre 1986, une impressionnante assemblée de Bonmariage eut lieu à Chevron¹¹¹. Au cours de la messe célébrée à l'occasion de la fête, Albert se présente ainsi : « *Je m'appelle Albert Bonmariage. Je suis le 8ème d'une famille de 9, réduite à quatre, issu de Joseph Bonmariage, originaire de Harre, lui-même le quatrième d'une famille de neuf, fils de Antoine Bonmariage (+1881). Je suis missionnaire Oblat, ancien prisonnier de guerre et aumônier de la prison de Namur depuis 10 ans.* » Après avoir disserté avec humour sur l'origine des noms de familles connus dans la région, il conclut que celui de Bonmariage est plutôt positif. Il écrit : « *J'en déduis que Bonmariage c'est plutôt joli et flatteur et ça ne peut évoquer qu'une origine heureuse et bon-enfant.* » Albert raconte ensuite des recherches sur l'histoire des « Bonma ». Ceux-ci proviennent de Normandie et ont atterri au 18^{ème} ou au 19^{ème} siècle, selon les documents, dans une région où les sources d'eau ferrugineuse sont nombreuses et populaires (comme celle de Bru, par exemple). Albert écrit ainsi : « *Par quel hasard ces rudes Normands, descendants des Vikings, envahisseurs scandinaves, amateurs de cidre et de calvados ont-ils choisi une région où jaillit l'eau minérale? Je ne sais, mais il me semble que ce choix n'a pas altéré la pente du gosier de leurs descendants !* » J'ai pu en faire l'expérience à de multiples reprises en fréquentant Albert et sa famille !

Le Père Bonmariage était une personne attachante, accueillante, ouverte, chaleureuse et toujours disponible pour la fête et les rencontres amicales. À partir du jour où j'ai fait sa connaissance en l'appelant « *Monsieur l'Aumônier* » et le jour où notre amitié s'est manifestée par l'utilisation de nos prénoms respectifs, le temps ne fut pas long. Bientôt, nous nous retrouvions, régulièrement, dans le petit appartement d'Albert, au deuxième niveau d'une petite maison qui en comportait trois. Le rez-de-chaussée était occupé par une dame d'un âge respectable, sympathique et toujours disponible pour un temps de rencontre dans l'échange, le rire et la dégustation d'une agréable boisson. Ses amis, dont j'étais, l'appelaient « Tante Jeanne » ou Jeannette.

Jeannette était fille d'un ancien chef de gares, celles d'Ermeton-sur-Biert et d'Auvelais où sa famille fut la première à occuper le nouveau bâtiment construit après la suppression du passage à niveau. Elle était restée célibataire, mais elle avait vécu avec celui qu'elle appelait

¹¹¹ La tradition des retrouvailles festives des Bonmariage s'est prolongée bien au-delà de la fête de 1986, comme en atteste un blog de la famille que je viens de repérer. Il s'intitule *Li fiësse dès Bonmarièdges, réunion de famille et retrouvailles*. Il évoque les retrouvailles de 2008 et publie photos-souvenirs anciennes, documents divers dont le « sermon » d'Albert le 27 septembre 1986.

affectueusement « *mon François* ». Celui-ci avait été victime d'un A.V.C. et résidait dans un home où Jeannette allait le rencontrer chaque jour, avant de le ramener chez elle à la fin de sa vie. À l'époque où j'ai connu Jeannette, sa seule sortie de distraction avait lieu les samedis après-midi. Dès 15 heures, un taximan, toujours le même, venait prendre en charge Jeannette, à son domicile le long de la Sambre. Il la conduisait invariablement dans le café de *l'hôtel de Flandre* situé en face de la gare de Namur. Jeannette y avait ses habitudes et ses amis familiers qui s'attablaient avec elle pour passer un moment de détente et de conversations sérieuses, voire philosophiques, selon les moments. Jeannette était fidèle à sa boisson préférée : la gueuze. Elle avouait en avoir bu quinze bouteilles un samedi mémorable. « *Mais*, disait-elle en se frappant la cuisse, *cela fait du bien à ma papatte !* »



En mars 1985, Jeannette entourée d'amis au café de Flandre
(José Marquet est au centre de la photo)

En 1985, le jour de la visite du pape Jean-Paul II à Namur, une bande amicale s'est retrouvée dans l'appartement d'Albert Bonmariage. Bien sûr, Jeannette était des invités, avec quelques religieux oblats, André et José deux amis de Jeannette qui sont devenus et sont encore mes amis. Nous regardions la télévision qui nous montrait l'arrivée du pape sur la place Saint-Aubain, son accueil par les autorités et son déplacement en « papamobile » pour gagner la citadelle et assister à un spectacle réalisé par des jeunes. Longeant la Sambre, le cortège papal devait passer sur le pont de la Libération, juste à côté de chez Albert où nous l'attendions...

Jeannette eut l'occasion de faire la connaissance de ma cousine Maddy de Faulx-les-Tombes. Très vite, un courant de sympathie s'est créé entre les deux femmes au point qu'on décida d'aller ensemble manger dans un restaurant grec, le *Créta*, non loin de la prison. Un samedi après-midi, Maddy, Albert et moi rejoignons Jeannette dans le *café de Flandre* où ses amis l'entourent joyeusement. Nous gagnons le restaurant grec où nous nous amusons à boire un étonnant apéritif, un *Volcano* dégageant le fruit d'une éruption. Le vin grec nous agrée. L'ouzo et le métaxa aussi. Mais, le temps passe. Il nous faut bien rejoindre nos pénates. Je prends en charge Albert dans ma voiture, tandis que Maddy va ramener Jeannette. Albert et moi sommes en attente devant la maison : nos amies traînent d'une manière inquiétante ! Enfin, leur voiture arrive. Maddy nous hèle afin de l'aider : Jeannette ne sortira pas facilement de la voiture. À l'embarquement, à la sortie du restaurant, elle a glissé et s'est retrouvée les

jambes en dessous de la voiture, assise sur le trottoir. Maddy ne pouvait pas la relever toute seule, d'autant plus que Jeannette était revêtue d'un manteau de fourrure... Il fallut qu'elle attende un des rares passants pour l'aider à installer la brave femme dans la voiture. Nous fîmes tout pour la débarquer et la mettre en sécurité chez elle !

Après la mort d'Albert Bonmariage, je rendais régulièrement une petite visite agréable à Jeannette. À l'occasion de ses quatre-vingts ans, elle organisa un rassemblement de ses proches amis dans un restaurant namurois. José, André et moi n'avons appris la mort de Jeannette qu'après ses funérailles mêmes. Nous étions bien attristés de n'avoir pu lui rendre un dernier hommage amical.

De temps en temps, avec Albert, nous passions un bon moment dans un restaurant. Grâce à Albert, j'ai découvert de nombreux restaurants de Namur et bientôt Albert affirmait aux personnes que nous rencontrions : « *René ! Il connaît bien mieux les restaurants de Namur que les églises !* » Arriva le moment où Albert devint l'ami de mes amis et des membres de ma famille. Avec quelques amis, en particulier Jean-Luc, Alex et Christian, nous avons passé de nombreuses et agréables soirées chez Albert qui nous préparait un petit repas. Il s'était fait le spécialiste du cassoulet dont il était très fier en nous le servant. Le vin était généreux et le pousse-café encore plus : le plus souvent un marc de Champagne, de temps en temps un Calvados ou encore un Armagnac... Plusieurs fois, Albert a accompagné des groupes d'amis qui s'embarquaient avec moi pour un voyage en Grèce ou en Turquie et même en Sicile. Albert ne pouvait pas marcher longtemps ou grimper jusqu'à l'Acropole, suite à un grave accident de moto qui avait nécessité une très longue hospitalisation et une revalidation pénible. Ce qui motivait Albert à s'inscrire aux voyages, c'était surtout la joie des contacts humains et de fêtes amicales. Avec lui et quelques amis qui participèrent à plusieurs voyages, nous avons vécu de nombreux moments joyeux exceptionnels : Denise, Chantal, Christian, Alex, Martine et Nicole s'en souviennent...



Dans un restaurant, en compagnie d'Albert, Jean-Luc, Christian, Alex et René



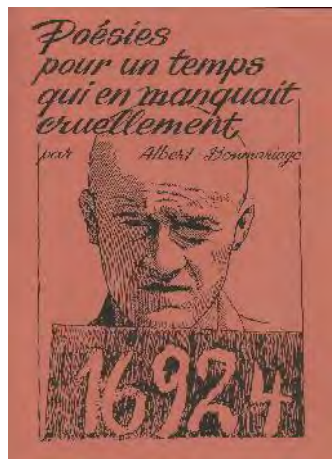
Christian et moi dans l'appartement d'Albert...



Ma nièce Joëlle et Albert, chez moi à Hun

Progressivement, j'ai fait la connaissance de membres de la famille d'Albert, en particulier de son frère Jean et de son épouse Paula. Albert allait passer des week-ends de repos chez eux. À plusieurs reprises, je l'ai ramené dans sa famille. J'y ai été accueilli chaleureusement avec maman. Il nous arrivait d'aller prendre le repas chez un des fils de Jean et Paula, Christian, qui tenait un café restaurant sympathique et bien fréquenté. Hélas, Jean mourut jeune encore. Albert en fut très affecté, mais il continua à passer quelques week-ends ou des jours de vacances chez Paula, sa belle-sœur.

Avant la guerre, Albert était entré dans la congrégation religieuse des Missionnaires Oblats de Marie. Il participa aux premiers jours de guerre avant d'être emmené comme prisonnier en Allemagne. Indiscipliné, il voulut s'évader à plusieurs reprises et il finit par être détenu dans une mine de sel où un travail pénible l'accablait. Pendant sa captivité en Allemagne, Albert écrivait des poèmes de circonstance. En 1985, on en a publié quelques-uns dans un petit recueil intitulé « *Poésies pour un temps qui en manquait cruellement* ». Notre ami dessinateur Achille Haquenne avait illustré la couverture par un dessin reproduisant la photo d'Albert prisonnier affublé de son numéro de matricule.



Fort marqué par la douloureuse expérience de la captivité en Allemagne et afin de susciter le souvenir de cette longue épreuve subie par de nombreux hommes de notre Wallonie, le Père Albert Bonmariage imagina un mirador surmonté d'une statue composite de la Vierge Marie inspirée par les statues de Notre-Dame de Beauraing et de Banneux. Dans les villages qui acceptaient l'installation de ce mémorial, Albert allait le bénir et propageait une reproduction de sa statue de Notre-Dame des Camps en format réduit. Un jour de l'année 1985, je passai par le village de Bioul avec Albert dans ma voiture. Quelle ne fut pas sa joie de découvrir, le long de la route, non loin de l'église, un monument comportant le mirador et la statue de la Vierge dans un environnement bien entretenu. Aujourd'hui encore, je passe régulièrement devant ce monument qui me rappelle chaque fois mon ami Albert.



Monument N.-D. des Camps à Bioul

Pendant longtemps, Albert, missionnaire passionné allait de paroisse en paroisse pour animer et prêcher des triduum d'adoration, des missions et d'autres solennités fréquentes en ces temps-là. Il anima aussi la communauté des Oblats qui vivait à Jambes non loin de la gare et qui accueillait de nombreux paroissiens dans sa chapelle. Albert devint aumônier de la prison de Namur en 1976 succédant à un autre Père Oblat Joseph Toussaint qui succéda, lui, directement au célèbre aumônier sauveur de nombreux enfants juifs, Joseph André. Celui-ci a donné son nom à la place qui s'étale devant la prison.

En septembre 1988, je quittai l'aumônerie des prisons de Namur et Dinant pour devenir curé-doyen à Auvelais. Alain Poncelet me remplaça à l'aumônerie et vint habiter à Hun. Il se lia facilement d'amitié avec Albert. Le 25 janvier 1989, Albert et Alain participèrent à la fête de l'adoration à Auvelais. Après la messe et le verre de l'amitié offert à tous, les prêtres se réunissaient au presbytère pour participer à un banquet. Une vingtaine de prêtres étaient ainsi rassemblés dans la joie. Albert était en pleine forme. Après le départ de la plupart des convives, il continuait à nous raconter des histoires amusantes dont il retrouvait la trace dans un petit carnet. Ce fut la dernière soirée de détente que je passai avec Albert. Quelques jours plus tard, pendant un week-end passé chez sa belle-sœur Paula, Albert fut victime d'un A.V.C. qui le paralysa et l'empêcha de parler. Il fut d'abord hospitalisé au CHU du Sart Tilman à Liège, avant d'être accueilli dans la clinique de Sainte-Ode où il avait sa place privilégiée en tant qu'ancien prisonnier de guerre. Maman, ma cousine Maddy et moi sommes allés le saluer un jour. La douleur se lisait sur son visage. Il souffrait sans doute surtout de ne pouvoir nous parler, lui qui aimait tellement communiquer avec les autres. Le lendemain, il mourait plongeant de nombreux amis dans une grande peine. Le 21 février 1989, la messe des funérailles fut célébrée à Jambes dans la chapelle des Pères Oblats et le corps d'Albert fut amené dans le caveau familial dans le cimetière de Heyd (Durbuy). Au moment de l'homélie, après l'intervention du Provincial des Oblats, je pris la parole avec émotion... Un grand ami laissait un immense vide dans ma vie !



Chapelle du couvent des Pères Oblats à Jambes

Homélie à l'occasion des funérailles d'Albert Bonmariage (Jambes, 21 février 1989)

Alors, Albert, qu'est-ce qui s'est passé ?... T'es parti, comme ça, une nuit, tout seul, sans prévenir personne. Pourtant, t'en avais des parents, des amis qui auraient bien aimé être là pour te dire « adieu », pour te dire « au revoir ».

Nous avons eu la joie, à quelques-uns, d'accueillir encore ton dernier sourire chez les hommes, ton dernier clin d'œil, avant que tu ailles rigoler un coup chez le Bon Dieu et nous faire un grand clin d'œil de là-haut.

Ton sourire, Albert, ton visage illuminé par la joie de la rencontre et de la fête, nous ne l'oublierons jamais. Il éclairera ma vie jusqu'au bout.

Il en a éclairé et réchauffé des existences ! T'étais fait pour ça : apporter de la lumière et de la chaleur dans ta grande famille, parmi tes amis et tous ceux-là qui t'ont rencontré en prison.

T'avais pas besoin d'entendre beaucoup pour comprendre les pauvres gars et les pauvres femmes que t'as côtoyés pendant onze ans dans les taules. T'avais pas besoin de beaucoup de paroles pour qu'ils sachent que tu les respectais et les aimais : une tape amicale dans le dos, un sourire, ton sourire suffisaient. Ça suffisait pour qu'ils sentent qu'ils étaient encore quelqu'un, dignes d'être aimés, malgré toutes les conneries qu'ils avaient faites.

T'as compris l'homme, toi, Albert. Tu savais qu'il était compliqué : capable du pire et du meilleur. T'as compris les hommes et tu savais bien, qu'au fond, ils étaient tous pareils.

Qui voyais-tu donc dans les plus paumés en prison, et chez toi, quand tu les accueillais ? T'as peut-être déjà vu, depuis longtemps, le visage de Dieu ou de Jésus-Christ dans les visages de tous ceux que tu rencontrais. Malgré tes souffrances à toi, tes révoltes et tes cris, t'as peut-être entrevu le paradis avant d'y être...

T'aimais bien la fête, et le vin qui réjouit le cœur de l'homme, et le rire, et la chanson. T'anticipais peut-être le grand banquet du Royaume de Dieu.

*

Y en a beaucoup qui te pleurent aujourd'hui, Albert : les détenus et les détenues dans la prison, tes amis les surveillants et surveillantes, tes amis du greffe... C'est comme une lumière qui s'est éteinte, comme un feu qui est mort.

Tes amis, les aumôniers de prison pleurent aussi. T'étais leur ami à tous. T'aimais bien de les rencontrer, de vivre des journées avec eux, à Marneffe où on était sérieux jusqu'au soir, à Namur, à Gand, à Tournai ou à Bruges où on se retrouvait tous avec nos amis flamands, à Saint-Hubert, à Marbaix-la-Tour ou à Nivelles où on se retrouvait entre amis, tout simplement parce qu'on s'aimait bien et qu'on avait tous la même passion des hommes et des femmes mal aimés et que la société rejette.

Je t'ai beaucoup pleuré aussi, Albert. Tu m'as tellement appris la vie, et l'homme, et Dieu. Tu m'as conduit en prison et tu m'as aidé à aimer les hommes et les femmes qui y vivent et

qui y souffrent. Sans me le dire, tu m'y as fait rencontrer Jésus-Christ.

On en a vécu des choses ensemble ! Des pénibles et des joyeuses, avec des copains, des amis, des paumés, des bien dans leur peau, des tristes et des heureux. J'oublierai jamais. Nous n'oublierons jamais, Albert, surtout pas quelques anciens de la taule... Merci pour tout, Albert. T'as bien mérité d'aller voir le Père qui « fait briller son soleil sur les bons et les méchants ». T'as bien mérité d'aller faire la fête avec tes parents et tes amis enfin retrouvés !

On arrive, Albert. De toute façon, faudra pas longtemps avant qu'on se retrouve. Adieu, Albert. À bientôt, Albert. Merci, Albert.

Mes premiers engagements dans la prison de Namur

Plus haut, j'ai évoqué les premières sollicitations de l'aumônier de la prison de Namur pour que j'accepte l'un ou l'autre service dans cette prison. À la page 180, j'écris : « *L'aumônier me demande si je ne peux pas le remplacer pour célébrer les messes en prison, chez les hommes et chez les femmes, le samedi 19 décembre. J'accepte volontiers. En rendant ce petit service à l'aumônier, je vais faire mes premiers pas dans le cellulaire de la prison. Le Père Bonmariage me demande même plus : il me propose d'animer la petite retraite préparatoire à Pâques que l'aumônier organisait traditionnellement en ce temps-là. Je demande à réfléchir. Mais je sens que ma vocation d'aumônier de prison se dessine...* »

Devant mon acceptation de ses propositions, Albert me fait découvrir la prison : le cellulaire et ses trois ailes A, B et C, la chapelle des hommes, la prison des femmes et leur chapelle. Dès lors, à plusieurs reprises, le week-end, je célébrerai la messe le samedi à 15 heures chez les hommes et à 16 heures chez les femmes. Les 23, 24 et 25 mars 1983, j'ai organisé la « retraite » en prison, aussi bien pour les femmes que pour les hommes. Le mercredi 23, les détenus intéressés peuvent visionner le beau film *François et le chemin du soleil*¹¹², consacré à saint François d'Assise. J'introduis le film et anime un échange après sa projection. Le lendemain jeudi 24 mars, c'est le jeune Dominique Crèvecoeur qui rencontre les détenus et détenues pour leur apporter son témoignage de vie. Dominique est une victime du Softénon¹¹³ qui a fait de grands ravages dans nos régions. Un des bras de Dominique est complètement atrophié. Malgré son handicap, grâce à la clairvoyance de ses parents et à l'éducation exigeante qu'il a reçue, Dominique conduit une voiture adaptée. Il deviendra prêtre dans le

¹¹² *François et le Chemin du soleil (Fratello sole, sorella luna)* est une coproduction italienne, britannique et américaine de Franco Zeffirelli sorti en 1972 et s'inspirant de la vie et l'œuvre de François d'Assise.

Synopsis : Assise, en Italie, début du XIII^e siècle. Fils d'un commerçant prospère, le jeune François, âgé de 18 ans, hédoniste, part, revêtu de sa belle armure, pour défendre Assise contre la ville de Pérouse. À son retour, épuisé et malade, François a changé : il s'ouvre à l'amour de Dieu à travers la nature et son prochain. En même temps, il découvre la misère, la souffrance, et les conditions misérables dans lesquelles vivent les ouvriers de son père. Il se révolte et redistribue toutes les richesses familiales. Furieux, son père le traîne au tribunal.

¹¹³ Le Softénon est un des nombreux noms de commercialisation du thalidomide. Celui-ci est un médicament utilisé durant les années 1950 et 1960 comme sédatif et anti-nauséeux, notamment chez les femmes enceintes. Or, on découvrit qu'il provoquait de graves malformations congénitales. D'abord occultés ou niés par le fabricant allemand, ces effets catastrophiques furent au cœur d'un scandale sanitaire qui aboutit au retrait du médicament du marché mondial à partir de 1961 et à des procès retentissants, en Belgique notamment (procès dit du Softénon à Liège en novembre 1962).

diocèse de Malines-Bruxelles. Pendant leur rencontre avec lui, lorsqu'ils ont la parole, les détenus évoquent surtout des problèmes de vie interne à la prison, tandis que les femmes iront beaucoup plus loin dans leur réflexion en posant d'importantes questions sur le plan humain et religieux. Le troisième jour de la retraite, c'est un jeune assistant social que j'avais eu comme élève à l'École Sociale qui animait la rencontre avec les détenus et détenues. Patrick De Saedeleer était très à l'aise pour apporter son témoignage humain et chrétien et pour éclairer les détenus qui l'interrogeaient.

À l'issue de ces jours de « retraites », les trois animateurs ont rédigé un document synthèse faisant écho à ce qui fut vécu par les détenu(e)s et les animateurs eux-mêmes. Ce « rapport » fut remis aux responsables de la prison. En voici le texte.

Prison de Namur

Après la retraite des 23-25 mars 83...

Dominique Crèvecoeur, Patrick De Saedeleer et René Forthomme furent les animateurs de deux jours de retraite chez les femmes et de trois jours chez les hommes. Leur intention était de se laisser interpeller par les détenu(e)s et de témoigner de leurs expériences personnelles humaines et religieuses.

Ces objectifs ont été atteints dans les deux groupes avec des différences importantes.

Chez les dames, les échanges ont très vite porté sur des grandes questions humaines et religieuses. Les animateurs ont eu vraiment l'occasion de dire leurs propres expériences et plusieurs femmes se sont exprimées avec profondeur, allant parfois jusqu'à se situer elles-mêmes au plan de la foi.

Par contre, les interventions des détenus revenaient sans cesse à des préoccupations immédiates concernant leur vie en prison. Aussi, chez les hommes, Dominique et Patrick n'ont guère eu l'occasion de parler de leur vie. Ils ont surtout réagi à des questions et des remarques des détenus : tantôt pour apporter quelques informations, tantôt pour souligner quelques éléments positifs.

Cependant, la plupart des détenus s'exprimaient avec modération et nuance. Le ton des interventions n'était pas agressif ou purement revendicatif. Les détenus ont su souligner la souplesse de leur condition de vie et les améliorations constatées, dans le temps, par des « anciens ». Le climat des échanges a permis l'intervention de deux membres du personnel.

Les détenus ont pourtant souhaité que nous fassions part à la direction d'un certain nombre de regrets. Nous nous sommes engagés à le faire.

Les détenus regrettent d'abord d'avoir trop peu l'occasion d'un dialogue avec les responsables de la prison. Ils étaient heureux de l'expérience d'« expression libre » qu'ils vivaient et ils ont souhaité le renouvellement de cette initiative, même en présence du

directeur. Ils ont confiance en celui-ci. Son expérience d'assistant social fonde chez eux une certaine attente et un certain espoir ¹¹⁴.

Les détenus regrettent ensuite le manque de moyens du service social. Le personnel est très réduit. Les stagiaires ne séjournent pas longtemps en prison et les détenus soulignent le gros inconvénient de « passer de l'une à l'autre ». Leurs remarques concernant le service social étaient signes à la fois d'une frustration et d'une attente de relations humaines plus faciles et plus riches.

Les détenus regrettent encore les difficultés et les lenteurs des contacts qu'ils peuvent avoir avec l'extérieur. Dans certains cas d'urgence, ils estiment qu'il devrait leur être permis de téléphoner eux-mêmes à des personnes extérieures, même si c'est en présence d'un membre du personnel, du service social par exemple ¹¹⁵.

Enfin, au nom du respect de la dignité humaine, les détenus expriment le souhait de deux douches par semaine et d'une meilleure nourriture.

Après avoir signalé les regrets des détenus, nous voulons souligner encore le climat de dialogue franc et positif qui a caractérisé les échanges. Ils étaient l'expression d'une attente. À plusieurs reprises, explicitement, c'est un plus grand respect de leur dignité humaine qui a été évoqué par les détenus. Certains ont déclaré que la violence de leur part ne pouvait servir à rien et qu'il était regrettable que, dans certains cas, la violence seule ait permis des changements positifs dans certaines prisons. Ils reconnaissent que la privation de liberté qu'ils vivent est justifiée, mais ils réclament encore plus d'humanisation dans leur condition de détenus.

Dominique et Patrick ont su élargir certains problèmes au niveau de la société elle-même.

Nous sommes heureux de l'expérience que nous avons pu vivre au contact des détenus et du personnel, même si cette expérience comporte certains aspects pénibles et éprouvants.

Nous avons rédigé ces lignes pour répondre au souhait des détenus et pour marquer notre confiance dans les responsables de la prison de Namur.

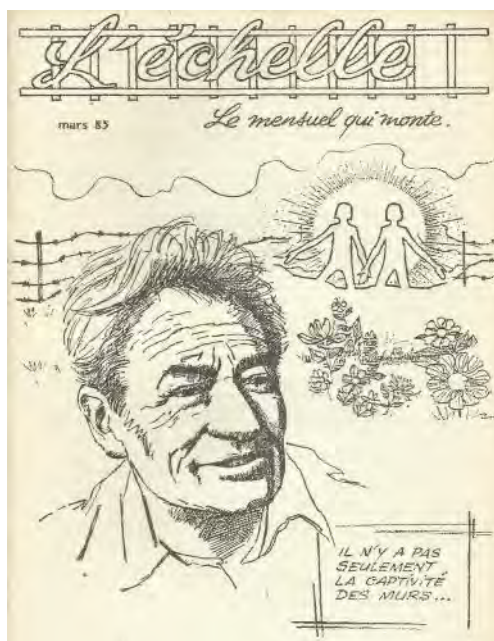
Namur, le 25 avril 1983

Dominique Crèvecoeur
Patrick De Saedeleer
René Forthomme

¹¹⁴ En 1983, Michel Gouverneur est directeur de la prison de Namur. Antérieurement, il en avait été directeur-adjoint après avoir été longtemps assistant social dans le même établissement.

¹¹⁵ Cette « revendication » des détenus de pouvoir téléphoner eux-mêmes vers l'extérieur de la prison a été rencontrée depuis 1983 !

Depuis plusieurs années déjà, l'aumônier Bonmariage avait créé un petit bulletin distribué à tous les détenus et détenues, tous les quinze jours, dans la prison de Namur. Ce bulletin portait le nom significatif de *L'Échelle*. Il comportait des textes écrits par des personnes extérieures à la prison pour les détenus et d'autres textes écrits par des détenus. Les illustrations étaient assurées, en partie aussi, par des détenus. *L'Échelle* était polycopié sur des feuilles A4. Le travail de rédaction, de récolte de textes ou de dessins chez les détenus, de reproduction et de distribution était lourd à porter pour un seul homme. En 1983, l'aumônier avait déjà rencontré et recruté une précieuse collaboratrice : Marie-Thérèse Bolly. Cette ancienne institutrice à la retraite était passionnée par la vie des détenus. Elle en visitait dans plusieurs prisons du Royaume et entretenait avec certains une réelle amitié ce qui ne manqua pas de lui compliquer la vie de temps en temps. Marie-Thérèse écrivait des contes et des poèmes qui pouvaient intéresser le public des prisons. Dans *L'Échelle*, régulièrement, elle publiait l'éditorial qui s'adressait directement au détenu pour réfléchir avec lui aux problèmes de la détention et de la réinsertion, mais aussi aux thèmes généraux de la vie humaine. Pour alléger le travail des deux courageux rédacteurs de *L'Échelle*, on proposa de constituer une véritable équipe de rédaction avec quelques collaborateurs intéressés, notamment parmi les séminaristes. C'est ainsi qu'un soir de mars 1983, l'équipe naissante se réunit pour la première fois. Le dessinateur professionnel Achille Haquenne travaillait à l'illustration des documents catéchétiques pour les enfants édités par le Service dont je faisais partie. Il était devenu un ami. Prêt à collaborer à l'illustration de *L'Échelle*, il avait déjà réalisé deux projets pour la couverture du magazine qui allait désormais se présenter comme un fascicule demi-quarto. Albert Bonmariage, Marie-Thérèse Bolly accueillirent Achille, le dessinateur, Yvonne Polet responsable du *Centre Diocésain de Documentation (CDD)*, Véronique, une étudiante assistante sociale stagiaire à la prison de Namur. Plusieurs séminaristes Philippe, Gilbert et Xavier (qui est actuellement aumônier à la prison de Lantin) se répartissent un travail important : Philippe publiera régulièrement une chronique « cinéma », concernant des films projetés en prison, Gilbert se charge de rassembler des textes et dessins humoristiques et tous sont attentifs à des articles qui pourraient intéresser les détenus. Au séminaire, le service de la polycopie des cours dont Philippe fait partie accepte d'imprimer et de conditionner les numéros qui seront distribués par l'aumônier. Celui-ci parcourra la prison cellule après cellule en encourageant les détenus à écrire et dessiner. Il fut décidé aussi que *L'Échelle* ne paraîtrait plus que tous les mois.



À cette époque, l'aumônerie catholique des prisons en Belgique était structurée au niveau national (elle se « régionalisera » plus tard). L'aumônier national était un prêtre brugeois Herman Van den Bulcke ¹¹⁶, très motivé par sa mission et bon organisateur. Il était assisté par quelques aumôniers néerlandophones et francophones qui constituaient un Bureau qui se réunissait régulièrement, le plus souvent à Leuven. L'aumônier national parcourait la Belgique entière pour visiter les prisons et rencontrer les aumôniers. Il était à l'écoute de leurs problèmes. Il était aussi en contact avec les différents évêques de Belgique, spécialement aux moments où il fallait remplacer un aumônier et en nommer un nouveau. Chaque année, les lundi et mardi précédant la fête de l'Ascension, les aumôniers francophones étaient réunis dans des locaux de la prison de Marneffe pour vivre les « journées d'études » qui existent encore aujourd'hui ¹¹⁷. En 1983, Herman Van den Bulcke lança le « *Bulletin des aumôniers près les établissements de justice* » afin de publier des documents intéressant l'ensemble des aumôniers catholiques. Trois numéros furent publiés cette année-là. Chaque année, l'aumônier général prévoyait une excursion destinée à tous les aumôniers de Belgique. Ces excursions étaient organisées alternativement par les aumôniers d'une ville flamande et d'une ville francophone, sans oublier Bruxelles, bien entendu.

Après avoir un peu découvert la prison de Namur, grâce à mon ami Albert, je fus introduit par lui dans la fraternité des aumôniers de Belgique : les 9 et 10 mai 1983, je participai aux « journées d'études » de Marneffe. Ce fut l'occasion de faire connaissance avec les aumôniers de prisons francophones et avec l'aumônier général qui m'accueillit fraternellement et avec lequel j'entretins rapidement des contacts de confiance et de collaboration...

J'ai retenu dans mon agenda que le 31 mai 1983, l'aumônier général des prisons belges me téléphone. Il m'annonce qu'il a obtenu un rendez-vous avec Mgr Mathen, évêque de Namur, le 9 juin prochain. En réalité, l'aumônier de la petite prison de Dinant devrait être remplacé, selon Herman Van den Bulcke. Je pourrais lui succéder, si j'accepte. J'avais marqué mon accord et, le 9 juin, avec Albert, je rejoins l'aumônier général qui vient de rencontrer notre évêque. Nous allons dîner ensemble. Mgr Mathen a exprimé son accord sur la proposition de Herman. Celui-ci prend contact avec le curé de la paroisse Saint-Paul dite « du Rivage » à Dinant, l'abbé Charles Henquin, né en 1912. Il exerce la fonction d'aumônier catholique dans la prison toute proche. Le 16 juin, Herman Van den Bulcke nous embarque, Albert Bonmariage et moi, pour nous rendre à Dinant. Pendant qu'il gagne à pied le presbytère du Rivage en longeant la Meuse sur le chemin de halage, Albert et moi dégustons une bonne bière, au soleil, sur la terrasse d'un café situé le long de la Meuse. L'aumônier général revient rayonnant. L'entretien avec l'aumônier de Dinant s'est très bien passé. Celui-ci est heureux d'être remplacé. Bientôt, le 1 juillet, j'irai rencontrer l'abbé Henquin. Notre rencontre est fraternelle. Il me fait rencontrer le directeur de la prison de Dinant Robert Grégoire et le personnel du greffe dont Albert Stévenin, responsable du service. Le 30 septembre 1983, dans la prison de Dinant, on rend hommage à l'aumônier admis à la retraite que je remplace dès le lendemain. Et, bien plus tard, je reçois un document officiel émanant de l'administration des établissements pénitentiaires du Ministère de la justice indiquant qu'à la demande de l'Évêque de Namur je suis « *agréé en qualité d'aumônier part-time à la prison de Dinant à la date du 1^{er} octobre 1983* »...

¹¹⁶ Pour la petite histoire, Herman Van den Bulcke avait effectué des études de théologie à Rome en résidant au Collège belge qui accueillait aussi, en ce temps-là, Karol Wojtyła. Celui-ci devenu pape invita à dîner avec lui ses anciens « condisciples » du Collège belge dont deux prêtres du diocèse de Namur et Herman...

¹¹⁷ Les aumôniers néerlandophones se réunissaient dans la prison de Merksplas, à d'autres dates, pour des journées d'études semblables.

Aumônier part-time à la prison de Dinant et actif au Service de la catéchèse (1983-1985)

Me voilà donc, officiellement, aumônier de prison, sans pour autant abandonner mon travail dans le Service diocésain de la catéchèse et sans quitter ma résidence au grand séminaire de Salzinnes. La prison de Dinant est sans doute la plus petite prison de Belgique. Elle comprend seulement une trentaine de cellules réparties toutes autour du même centre et sur trois niveaux. Le nombre de détenus varie, bien sûr, selon les époques de l'année. Mais le nombre de soixante détenus est exceptionnel. Je me rends à la prison de Dinant le mercredi toute la journée et le dimanche matin. J'y célèbre la messe ce jour-là. Assez rapidement, j'ai fait la connaissance de la vingtaine de membres du personnel de l'établissement. Je côtoie les surveillants dans le cellulaire et, le mercredi, je prends le repas de midi dans le petit réfectoire qui leur est destiné. Le directeur et les employés du greffe m'accueillent dès mon entrée dans la prison et, quelquefois, le midi, dans leurs locaux, pour une petite partie de cartes qui les distrait quotidiennement.

La prison de Dinant se situe presque à la sortie de la ville quand on la traverse vers Anseremme. Elle est longée par deux rues, celle de pénétration de la ville et l'autre de sortie. La Meuse longe cette dernière rue. Devant la prison, s'étend une sorte de petit parc, la place d'Armes. La grosse porte centrale permet d'accéder à la porterie où un surveillant est de faction pour répondre au téléphone, ouvrir et fermer des portes : celle de l'entrée et celles qui conduisent au cellulaire, à l'atelier, à la salle des visites, à l'accueil des fournisseurs ou des camions cellulaires. Les portiers sont des familiers, toujours souriants. Quand j'arrive à la prison, je pénètre dans le local de la porterie où se trouvent les petites armoires contenant les clés réservées aux surveillants et à l'aumônier. Grâce à une petite clé personnelle, j'ouvre le casier qui m'est réservé et j'y prends les clés qui vont me permettre d'ouvrir certaines portes et, en particulier, le passe-partout qui ouvre toutes les cellules des détenus. À ma sortie de la prison, je replacerai les clés dans la petite armoire à mon nom. En semaine, je passe au greffe et salue le directeur et le personnel qui m'indique les « entrants », c'est-à-dire les hommes qui sont entrés dans la prison récemment, depuis ma dernière visite. Je vais m'efforcer de les rencontrer une première fois, afin de me présenter à eux et de les écouter déjà s'ils ont envie de me parler. Je répondrai aussi aux demandes des détenus qui ont fait savoir qu'ils souhaitaient ma visite en l'inscrivant sur un petit billet qu'un surveillant a reçu. Au cours des cinq années passées à la prison de Dinant, que de personnes rencontrées, jeunes et moins jeunes, confrontées à leur comportement délictueux, à leur souffrance et leur désarroi, à la peur, et, parfois, au désespoir...



Prison de Dinant côté Meuse



Dinant, collégiale et citadelle



Prison de Dinant, façade et entrée

Après l'expérience des journées d'études de Marneffe en mai 1983, j'eus bientôt l'occasion de rencontrer des aumôniers catholiques de prison provenant de toute la Belgique et pas seulement de sa partie francophone. En 1983, c'était au tour de l'aumônier de Namur d'organiser l'excursion annuelle des aumôniers de Belgique. Bien sûr, Albert Bonmariage m'associa à lui pour préparer cet amical rendez-vous. Nous avons sollicité la collaboration du

service du tourisme de la ville de Namur, celle du patron d'un excellent restaurant qu'Albert et moi fréquentions de temps en temps, en sous-sol dans la rue de la Monnaie et le directeur de la prison.

Le lundi 26 septembre 1983, les aumôniers de prison de Belgique avaient rendez-vous sur la place du Grognon à Namur. Petit à petit, ils y arrivent et sont accueillis par leur confrère Albert Bonmariage, une guide touristique de la ville et moi-même. Quand tous furent arrivés, le départ fut donné pour aller prendre d'assaut quelques cabines du téléphérique qui existait encore en ce temps-là. Chaque cabine emmenait deux passagers vers le sommet de la citadelle que la guide nous fit découvrir avant de nous faire visiter certaines installations souterraines de ces lieux prestigieux. Redescendus dans la vallée, il ne fallut guère d'effort aux aumôniers pour gagner le restaurant installé dans un ancien corps de garde de l'enceinte de la ville. De magnifiques locaux voûtés abritaient le restaurant tenu, à l'époque, par un Bastognard et spécialisé dans d'excellents jambonneaux. Après le repas animé par la joie des convives, nous gagnons la prison de Namur où le directeur nous a préparé un accueil amical et chaleureux...



Restaurant dans son état actuel (La Cava)

Dans ma carrière d'aumônier, entre 1983 et 1988, j'ai vécu d'agréables et intéressantes visites dans les villes de Gand, Tournai, Bruxelles, Nivelles et Bruges où nous avons visité la nouvelle prison en construction où notre ami Herman avait particulièrement été attentif à la construction et l'ameublement de la chapelle.



Le 26 septembre 1983, les aumôniers de prison au pied de la citadelle de Namur avec leur guide



Herman Van den Bulcke a besoin de l'aide de la guide



Commentaires à propos des casemates



Le Père dominicain Jean-Marie Forthomme, un géant, aumônier à l'établissement de défense sociale de Paifve

Dans la chapelle de la prison de Bruges, nous avons découvert ce tronc d'arbre particulier symbolisant le Christ torturé sur la croix. Pour introduire cette sculpture monumentale dans la chapelle, un hélicoptère a élevé le tronc et l'a déposé par la toiture encore ouverte du bâtiment.



Des retraites dans les prisons de Namur et Dinant

Plus haut, j'ai raconté le déroulement de la « retraite » du carême 1983 dans la prison de Namur, animée par Dominique Crèvecoeur, Patrick De Saedeleer et moi. En 1984, je suis aumônier dans la prison de Dinant. Dès lors, Albert Bonmariage et moi allons organiser des retraites dans les deux prisons qui seront animées par une même personne.

Pour l'animation de la retraite des 4, 5 et 6 avril 1984, nous avons fait appel à Guy Gilbert, alors fort connu sous l'appellation de « *prêtre chez les loubards* ». Profitant de sa présence à Namur, au grand séminaire, nous y avons organisé une conférence pour le grand public. Elle fut annoncée par affiche pour le vendredi 6 avril 1984 à 20 h, sous le titre de « *À l'écoute d'un monde de jeunes...* » Guy Gilbert a débarqué au séminaire dans une camionnette. Il était accompagné de deux « loubards » et de deux grands chiens bergers. Tout ce monde fut logé dans les chambres d'hôtes. Hélas, le séminaire ne disposait pas de « niches d'hôtes »...

Avec Albert, nous avons programmé les rencontres de Guy Gilbert avec des détenus et des détenues de la prison de Namur, mais aussi avec des détenus de Dinant. Dans le numéro de mars 1984 de *L'Échelle* désormais distribué dans les deux prisons de Namur et Dinant, les aumôniers annonçaient la nouvelle de la retraite aux détenus et détenues. Ils écrivaient : « *Un événement pour nous tous ! Guy GILBERT, tu connais ? Tu l'as peut-être entendu, un jour, à la radio ou à la T.V. Peut-être même as-tu lu un de ses livres : Un prêtre chez les loubards, La rue est mon église, Des jeunes y entrent, des fauves en sortent (édités chez Stock) Guy n'est pourtant pas une vedette. C'est un prêtre qui a vécu et qui vit des expériences importantes au milieu des jeunes paumés et il a tout simplement envie d'en parler parce que c'est nécessaire qu'il en parle. Les 4, 5 et 6 avril prochains, il viendra parler avec nous dans les prisons de Namur et Dinant. Guy n'aime pas que sa personne soit mise en valeur comme s'il était quelqu'un d'étrange et d'exceptionnel. Cependant, la rencontre avec lui peut être un événement pour nous tous.* » L'article se poursuit en évoquant une interview de Guy Gilbert racontant son itinéraire de vie. Vous devinez que la participation des détenus et détenues fut importante et que les rencontres avec Guy Gilbert furent intéressantes et animées.

La conférence du vendredi soir connut un tel succès de foule qu'il fallut ouvrir un grand auditoire à côté de la salle de spectacle du séminaire et y installer un écran qui transmettait la conférence. Après cette conférence, j'invitais dans mon bureau Guy Gilbert, bien sûr, Albert Bonmariage, les directeurs des prisons de Namur et Dinant, un séminariste français, Didier Granjou, ami de Guy Gilbert, Marie-Thérèse Bolly, ma cousine Maddy et Yvonne Polet et des séminaristes. Ce fut une soirée amicale de détente et d'échanges autour d'un petit verre de bière ou de vin. Et j'en retiens deux « événements ». D'abord, le style direct de Guy Gilbert nous imposa bientôt à tous et toutes de se tutoyer. C'est ainsi qu'à partir de ce soir-là, le directeur de la prison de Dinant et moi, nous nous sommes appelés par notre prénom. « *Cher Robert... Cher René...* ». Le directeur de la prison de Namur Michel Gouverneur et moi, nous nous tutoyons depuis longtemps. En 1953-1955, nous étions ensemble étudiants à Bastogne ! Didier Granjou avait été pilote d'avions dans l'armée française. Entré chez les Chanoines du Latran, il résidait dans la communauté de Bomel et étudiait au grand séminaire. Il connaissait Guy Gilbert depuis longtemps et pouvait se permettre, plus que d'autres encore, d'être franc et direct avec lui. Pendant la soirée, il fut amené à interpeller Guy à propos de son accoutrement : veste de cuir largement décorée de badges de toutes sortes, pantalon en jean et cheveux longs. Il lui dit à peu près ceci : « *Hé, Guy, serais-tu capable de vivre normalement en te dépouillant de tes oripeaux qui constituent ton image médiatique ? Comment te sentirais-tu dans un costume de ville, comme en portent de nombreux prêtres ?* » Je ne me

souviens plus de la manière dont Guy interpellé réagit. En tout cas, il n'évoqua en rien la nécessité de son look pour accrocher les jeunes qu'il rencontrait. Il n'était d'ailleurs plus éducateur de rue. Le lendemain de notre soirée mémorable, Marie-Thérèse Bolly m'écrivit une lettre passionnée pour me dire sa joie d'avoir participé à ce moment exceptionnel et d'avoir approché un prêtre témoin de l'Évangile...



Guy Gilbert



Philippe Maillard



Marie Fradin

En 1985, une retraite fut programmée dans les deux prisons aux dates des 13, 14 et 15 mars. Cette fois deux animateurs étaient invités : le Père dominicain Philippe Maillard aumônier à la prison de Loos-les-Lille et Marie Thibaut, dite Marie Fradin, ancienne détenue française. Albert Bonmariage et moi les avons rencontrés tous les deux. Un an plus tôt, nous avions amené à Marie, à Rennes, un jeune détenu de nationalité française, libéré de la prison de Dinant. Récemment, nous étions allés rencontrer le Père Maillard dans sa petite maison communautaire à Lille. Voici comment ils étaient présentés tous deux dans le numéro de *L'Échelle* du mois de mars 1985 :

Qui es-tu, Philippe Maillard ?

- Je suis religieux dominicain. Depuis sept ans, je vis, avec deux autres Dominicains, dans un quartier pauvre de Lille et je suis aumônier dans les prisons de cette ville...

Oui, le quartier où habite Philippe est un quartier maussade et délabré, un quartier pauvre et de pauvres, nous en avons été témoins. Des pavés, des maisons basses aux briques sombres... Leur petite maison est ouverte à qui veut entrer et les gens du coin ne s'en privent pas. Dans ce coin de Lille, 50% de chômeurs !

- J'ai fait des études de droit. J'ai même exercé le métier d'avocat à Lille, puis un peu à Paris. Mais, ça n'a duré que quatre ans, à peine. Puis, je suis entré chez les Dominicains et j'ai été ordonné prêtre. Jusque là, j'avais toujours été chrétien. J'étais sûr que l'Évangile est bien la Parole de Dieu qui donne poids et sens à la vie.

Philippe Maillard a été aumônier de la faculté de droit à Paris, responsable des communautés dominicaines de Strasbourg, Toulouse

et Sainte-Baume. Puis, sa vie a changé...

- Je me suis dit qu'à cinquante-sept ans, il était l'heure de finir sa vie parmi les plus pauvres. Je suis persuadé que le monde de Jésus est ouvert d'abord aux pauvres. Et ce qui m'étonne, c'est la force que les pauvres donnent à notre parole : quand on parle aux riches, les pauvres n'entendent pas, mais si vous parlez aux pauvres, les riches aussi entendent. Le Christ agissait ainsi. Hélas, l'Église a longtemps fait l'inverse.

Et depuis 1980, Philippe est aumônier de prison à Loos-les-Lille. L'an dernier, le 11 mars 84, il célébrait la messe dans la chapelle de cette prison devant les caméras de TF 1. Ainsi, apparaissait au grand public la figure rayonnante de Philippe, son dynamisme et son espérance. La communauté des détenus qui participait à la messe chantait et priait avec beaucoup de cœur. Et dans son sermon, Philippe disait notamment :

- L'essentiel, c'est de changer les cœurs, c'est de rendre à un homme le goût de vivre, de l'aider à se mettre debout et que partout il y ait des hommes libres qui se dressent ...

La Bonne Nouvelle c'est, nous dit Jésus, d'annoncer à ceux qui sont en prison – et il n'y a pas seulement la captivité des murs – qu'ils peuvent devenir, qu'ils sont radicalement des hommes libres parce qu'en tout homme, fût-il le plus grand criminel, il y a ce point d'éternité que nul ne peut atteindre, sinon Dieu...

La Bonne Nouvelle c'est qu'il y a quelque part, quelqu'un qui, envers et contre tout, nous aime... C'est la tendresse, c'est l'amour de quelqu'un qui nous fait confiance jusqu'au bout et par là nous rend à nous-mêmes...

*À bientôt, Philippe Maillard.
Nous t'attendons !*

Qui es-tu Marie Fradin ?

Il y a près d'un an, je formais un numéro de téléphone lointain. J'appelais Rennes, en Bretagne. Une voix douce et sereine me répondait, la voix de Marie. Je ne connaissais pas Marie. Je savais seulement qu'elle répondrait à l'appel quand André, un jeune détenu français, serait libéré à Dinant. Elle était prête à l'accueillir et à l'aider dans sa réinsertion.

- *Vous ne savez pas à qui vous avez à faire, me dit-elle bien vite. Je ne suis pas une personne très recommandable : je suis une ancienne détenue et j'ai soixante ans.*

Peu importait, sa parole était si chaleureuse...

Le lendemain soir, l'aumônier de la prison de Namur, André et moi-même sonnions à la porte de Marie. Elle nous accueillait avec un large sourire. Peut-être nous a-t-elle embrassés, je ne m'en souviens plus. En tout cas, nous nous sommes tout de suite appelés par nos prénoms.

Et puis, Marie, cette petite table ronde où tu avais servi un bon repas et les délicieuses fraises

du dessert. Tes paroles si riches, si humaines, ton sourire qui mirent André si rapidement à l'aise...

Aujourd'hui, grâce à toi, André s'épanouit. Il a été entouré par de nombreux amis remplis de patience. Il a du travail et poursuit un stage de formation. Tous les jours ne sont pas faciles, bien sûr, mais déjà, André se remet debout. Naufragé de la tendresse, il est sauvé par la tendresse, exigeante et douce à la fois.

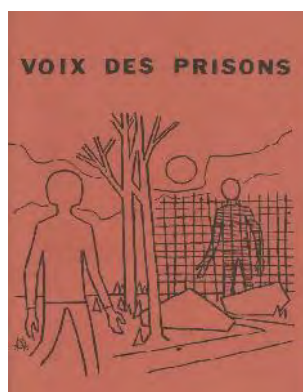
Le soir de notre rencontre, Marie fut discrète sur elle-même. Elle nous parla des prisons et, en particulier, des efforts de certains groupes de Rennes pour sensibiliser l'opinion publique et faciliter l'accueil et la réinsertion des sortants. Cependant, elle nous confia un livre où elle raconte sa pauvre histoire de jeune fille mère à seize ans, de ses maladies, de ses séjours dans les prisons où naîtra son second enfant. C'est que Philippe Bouvard, un jour, avait entendu Marie parler quelques minutes par téléphone à la radio. Son témoignage lui a semblé si important, si authentique qu'il l'a invitée à écrire. Le livre de Marie Fradin s'intitule : ***Le chagrin et pas de pitié***, il est paru en 1980, chez Flammarion. Comme l'écrit Philippe Bouvard, il aurait pu s'intituler : ***De prison en prison*** ou ***50 ans de malheur***...

À bientôt, Marie Fradin.
Nous t'attendons.

R. Forthomme

Philippe Maillard et Marie Fradin, deux témoins tellement différents, ont fasciné les détenus et détenues qui sont venus les écouter et dialoguer avec eux. La simplicité évangélique et rayonnante du religieux provoquait un climat de paix et la parole douce et forte pourtant de l'ancienne détenue était encouragement pour ceux et celles qui crouissaient encore en prison.

Le jeudi 14 mars 1985, dans la grande salle du séminaire de Namur, eut lieu une soirée intitulée : « *Voix des prisons* ». Un public très nombreux recevait avec intérêt et curiosité la parole d'un aumônier de prison et celle d'une ancienne détenue. À la sortie de la salle, le public pouvait acquérir une plaquette intitulée aussi : « *Voix des prisons* » qui présentait une sélection significative de documents écrits et de dessins parus dans *L'Échelle*. Ainsi, des détenus et des détenues des prisons de Namur et Dinant pouvaient s'exprimer auprès d'un large public curieux de savoir qui sont ces hommes et ces femmes qui vivent derrière des barreaux...



En 1986, j'étais devenu « aumônier à temps plein » dans les prisons de Dinant et de Lantin. J'habitais une maison dans le petit village de Hun près d'Annevoie. Mais, avec Albert Bonmariage, nous avons continué à organiser la retraite de carême dans les prisons de Namur et Dinant. Les 12, 13 et 14 mars 1986, la retraite eut lieu dans ces deux prisons. Son animateur était le Père Yves Aubry¹¹⁸, aumônier dans une prison dite « moderne », celle de Bois-d'Arcy¹¹⁹ près de Versailles. Dans *L'Échelle* de mars 86, les détenus et détenues étaient invités à « *venir écouter et dialoguer avec un de ceux-là qui travaillent pour que, dans l'obscurité de la détention, jaillisse un peu de lumière* ». Le Père Aubry avait un impressionnant charisme qui lui permettait de parler de l'Évangile de Jésus d'une manière vivante et captivante. D'un style différent de celui du Père Maillard et, surtout, de celui de Guy Gilbert, la parole du Père Aubry captivait pourtant les détenus. Il régnait dans les locaux de la retraite un climat de recueillement et d'émotion suscité par l'étonnante découverte de la fraîcheur et de la force de l'Évangile qu'on avait rarement approché comme on pouvait le faire, grâce à l'aumônier de la prison de Versailles. Le soir du 13 mars, dans la grande salle du séminaire de Namur, un large public encore eut la chance de recevoir aussi la parole séduisante d'Yves Aubry.

L'année suivante, en 1987, les 30 et 31 mars et le 1 avril, le Père Yves Aubry vint animer la retraite pour les détenus résidents de la « tour » dans la prison de Lantin où j'étais aumônier. Sa parole y fut accueillie aussi comme une lumière apaisante.



Prison de Bois-d'Arcy



Père Yves Aubry

En 1987, j'ai noté dans mon agenda que la retraite a eu lieu les 8, 9 et 10 avril dans les prisons de Namur et Dinant. Mais je ne me souviens plus de son organisation. Je dois avouer la même chose pour la retraite animée en 1988 le 31 mars et le 1 avril dans ces deux prisons. Mais, en ce temps-là, dans les prisons de Namur et Dinant, un événement culturel et religieux exceptionnel a eu lieu...

¹¹⁸ Né à Flers en 1921, le père Yves Aubry a été ordonné prêtre à Versailles en 1947. Après ses études sociales à l'Institut Catholique de Paris, il est successivement nommé aumônier de l'Action catholique ouvrière, puis curé de la paroisse de Mantes-la-Ville, et curé-doyen de Trappes par l'évêque de Versailles. Le père Yves Aubry est nommé en 1981 aumônier de la nouvelle prison de Bois-d'Arcy. En y entrant pour la première fois, il entend résonner en lui : « *Tu annonceras ma Parole à temps et à contretemps* ». Ces mots constituent l'objectif de l'association « *la Fraternité des prisons Bon Larron* » qu'il fonde peu de temps après. Il exerce sa mission d'aumônier de la prison jusqu'à sa retraite en 1996. Il se dévouera encore un temps au développement de la Fraternité du Bon Larron. Il est décédé le 18 janvier 2002 à l'âge de 81 ans, entouré par d'anciens détenus, puis inhumé à Flers, sa ville natale. Le père Yves Aubry a publié aux Editions Fayard « *Prison, terre de métamorphose* », un ouvrage qui intègre de nombreux témoignages de détenus convertis.

¹¹⁹ La **maison d'arrêt de Bois-d'Arcy** est située dans le département des Yvelines. Elle est mise en service en 1980. Depuis lors, elle a fait plusieurs fois parler d'elle pour les mauvaises conditions de détention et des incidents graves qui s'y sont passés (révoltes de détenus, suicides...).

En 1981, le grand comédien et metteur en scène André Debaar (1929-2011), en collaboration avec son ami et comédien lui aussi Billy Fasbender, met en scène et joue « *L'Évangile selon saint Marc* », dans la traduction de la bible de Maredsous qu'ils ont estimé « plus lisible ». Le spectacle est d'abord présenté au *Théâtre National de Belgique* avant d'être joué, en tournée, dans toute la Wallonie. J'ai eu la chance de voir deux fois cet étonnant spectacle. Ensemble, Mgr Musty, évêque auxiliaire de Namur, mon ami Édouard Dumont et moi sommes allés le découvrir à Bruxelles. Nous avons été fascinés. Un peu plus tard, plusieurs membres de ma famille et moi sommes allés applaudir André Debaar à Marche-en-Famenne. Toujours le même émerveillement.

C'est un comédien anglais, Sir Alec Mc Cowen, qui, en 1977, a eu l'idée de dire l'évangile, comme on le ferait d'un beau texte dramatique. Et on s'est aperçu alors, qu'en effet, c'était un bien beau texte dramatique. En 1981, André Debaar devint l'interprète de cet évangile en français. Ce fut un succès considérable. André Debaar reprendra ce spectacle en 2008, peu de temps avant sa mort. Le spectacle se jouera plus de 300 fois.

Sur la scène, un homme seul, les mains vides, les vêtements neutres. Devant une carte de la Palestine au temps du Christ, pointant les lieux que les Textes évoquent, il nous fait revivre, par des mots sobres mais saisissants, la vie du Christ. Rien d'autre que cette histoire étonnante qui semble étonner l'homme même qui la raconte et dont le plus étonnant est, peut-être, qu'elle continue à étonner.



En 1988, la prison de Namur se dote d'une nouvelle salle de spectacle comprenant une scène et une cabine de projection. Il est question d'inaugurer ce nouvel instrument pour l'éducation et la détente des détenus. Je propose au directeur Michel Gouverneur d'inviter André Debaar à venir présenter son remarquable spectacle sur l'Évangile selon saint Marc. Avec l'accord du directeur, je contacte l'acteur qui se dit prêt à répondre positivement à ma demande, à

condition que je trouve quatre ou cinq lieux où il pourra aussi faire revivre l'Évangile. En effet, lui-même doit fournir un effort important pour mémoriser à nouveau le texte biblique qu'il n'a plus récité depuis plusieurs années. Il est disposé à faire l'effort, si le nombre des spectacles en vaut la peine. Je contacte donc des confrères dans plusieurs petites villes du diocèse de Namur et j'obtiens plusieurs engagements d'accueillir le spectacle d'André Debaar dont tous mes correspondants gardent un souvenir extraordinaire. Le 4 mars 1988, je rencontre André Debaar à Namur. Nous visitons la salle de la prison qui ne comporte encore aucun décor, pas même des tentures de scène. Nous devons prévoir l'accueil et l'intervention d'une dame qui accompagne l'acteur et se tient en coulisse, pendant le spectacle, pour prévenir un éventuel « trou de mémoire » du comédien. André Debaar accepte de présenter le spectacle aussi dans la prison de Dinant. Cependant, il me confie qu'il éprouve un tract supplémentaire par rapport aux prestations théâtrales habituelles : c'est la première fois qu'il va affronter un public carcéral. De plus, avec un texte évangélique qu'il proclame seul en scène, sans décor. La scène est seulement occupée par la carte de Palestine, une petite table sur laquelle une bible est déposée et une chaise. Quelle sera la réaction d'un public peu ordinaire ?

À Namur, un surveillant technicien, aidé par quelques détenus, équipe le pourtour de la scène du théâtre d'une tenture noire. À Dinant, le podium de la chapelle fera fonction de scène. Nous installons seulement un paravent qui cachera l'acteur avant son entrée en scène et la dame préposée à l'éventuel rappel du texte.

Le 18 mars 1988, devant une salle où sont groupés de nombreux détenus accompagnés du directeur de la prison et de surveillants, André Debaar entre en scène tenant une bible en main. Il s'avance lentement vers le public en récitant les premières lignes du texte de l'évangile de Marc. Le brouhaha de la salle s'apaise vite, avant de s'éteindre tout à fait, pour faire place à un grand silence attentif... La réaction sera la même chez les détenus de Dinant le 23 mars 1988. André Debaar était rayonnant de joie et de satisfaction. Il avait réussi un défi qu'il avait accepté de courir avec crainte.

Aumônier full time dans les prisons de Dinant et Lantin (1985-1987) et résidence à Hun

Au printemps 1985, cela faisait bientôt deux ans déjà que j'étais aumônier dans la petite prison de Dinant, tout en poursuivant mes engagements au Service diocésain de la catéchèse à Namur. Cependant, le temps que je consacrais aux « affaires » de prison augmentait. À la prison, chaque mois, je participais à la « conférence du personnel » qui réunit directeur, responsables de la surveillance, assistants sociaux, médecins (rarement présents) et aumônier. Comme je l'ai expliqué plus haut (p. 19), cette instance présidée par le directeur examinait les demandes de congés et de libérations conditionnelles introduites par les détenus qui étaient dans les conditions de temps de peine pour introduire ces demandes. La conférence du personnel offrait aussi l'occasion d'évoquer quelques problèmes nouveaux posés dans la prison ou d'annoncer quelques nouvelles. Mes contacts avec le personnel étaient amicaux. Je fus vite embrigadé (le plus souvent avec Albert Bonmariage) dans des activités de l'Amicale de ce personnel et dans la participation, en tant que supporter, aux matchs de football que disputait l'équipe constituée par des surveillants de la prison et renforcée par quelques joueurs extérieurs. Cette équipe participait à un tournoi entre quelques équipes d'amateurs élaborées au sein d'établissements de travail. Mes nombreux contacts avec les détenus m'ont amené à accompagner l'un ou l'autre lors d'une « sortie spéciale accompagnée » ou à participer au déroulement d'un procès important, en Assises particulièrement. D'autre part,

j'étais de plus en plus sollicité par des enseignants du cours de religion pour témoigner humblement de mon engagement auprès des détenus.

Les structures de l'aumônerie catholique des prisons prenaient aussi de mon temps. Dans mon agenda, en date du 10 octobre 1984, je note ma participation au Faculty Club de Leuven à la réunion du Bureau des aumôniers de Belgique présidée par Herman Van den Bulcke. Ce Bureau comportait des représentants des aumôniers regroupés en « régionales » dans les deux parties du pays. Désormais, dans mes agendas, je retrouve régulièrement l'annonce des réunions du Bureau, le plus souvent chez l'aumônier Louis Ardui de Leuven. Nous y échangeons sur les problèmes qui concernaient les prisons, nous y évoquions certaines évolutions dans les populations carcérales ou des modifications légales. Nous y préparions, dans les grandes lignes, les « journées d'études » annuelles. Mais, celles-ci étaient vraiment préparées en détail dans les deux régimes linguistiques. Pour la préparation des journées d'études francophones prévues en 1985 à Marneffe, l'aumônier général fit appel à moi.

Entretemps, je me sentais de plus en plus poussé à m'engager totalement dans le service de détenus. Dans un premier temps, j'imaginai assister le Père Bonmariage dans la prison de Namur tout en restant aumônier dans celle de Dinant. J'avais sans doute fait part de perspectives encore vagues à Albert et à l'aumônier général qui s'en réjouissait. D'autre part, j'avais l'intention de quitter mon appartement au grand séminaire. Certes, le président de cette institution, des professeurs qui étaient des amis, les religieuses avaient depuis longtemps facilité mes engagements auprès de détenus. Willy et d'autres détenus avaient été accueillis dans les murs du séminaire, hébergés dans des chambres d'hôtes situées en périphérie du bâtiment. Mais, j'avais appris qu'au cours d'un repas du soir que les professeurs prenaient entre eux, en mon absence, un de ceux-ci avait violemment protesté contre la présence de détenus dans l'enceinte sacrée de la formation des séminaristes. Cet incident conforta l'intention que je portais déjà en moi : celle de trouver un logement extérieur au séminaire qui me rendrait plus autonome et plus libre, tout en me privant, hélas, de la présence amicale de mes confrères et de l'assistance précieuse du président, de Soeur Emma et de Joseph Doudou...

Mon projet se confirmait. Aussi, le 10 juin 1985, je rencontrai mon évêque Mgr Mathen pour lui en parler. Il accepta facilement de me permettre de quitter le Service de la catéchèse afin de m'engager, à temps plein, au service de détenus. Le 20 juin, Herman Van den Bulcke me rendit visite pour évoquer ce projet. Au cours du repas que nous prenions ensemble dans un petit restaurant, Herman me fit part d'une de ses préoccupations. Il était à la recherche d'un aumônier pour la prison de Lantin. À cette époque, seuls des prêtres remplissaient cette fonction. Aujourd'hui, les choses ont bien changé. J'aurai l'occasion d'en parler plus loin.

Conçu sur base des modèles américains et allemands, l'établissement pénitentiaire de Lantin a remplacé l'ancienne prison Saint-Léonard de Liège. Les travaux ont débuté en avril 1973. La prison a été officiellement inaugurée le 17 décembre 1979 et occupée précipitamment suite à la destruction par une mutinerie de la prison Saint-Léonard. Initialement maison d'arrêt pour hommes et femmes, l'établissement s'est adjoint une annexe psychiatrique puis une maison de peines pour hommes. Cette dernière a été ouverte en 1983. Lantin était la plus grande prison du pays. Deux religieux, l'un qui était jésuite, l'autre qui faisait partie d'une congrégation dont je ne me souviens plus du nom assuraient l'aumônerie. Le Père Alexis Smets fut déjà aumônier dans la prison Saint-Léonard. Son collègue venait d'être élu provincial de sa congrégation. Il fallait donc le remplacer dans sa mission d'aumônier de prison. L'évêque de

Liège ne voyait pas à quel prêtre de son diocèse il pourrait proposer la fonction. En me faisant part de sa préoccupation, à la recherche d'un aumônier pour Lantin, Herman finit par me taquiner : « *Tu pourrais bien aller dans la région liégeoise qui tu aimes et connais. Tu pourrais y découvrir la grande prison de Lantin !* ». Ce jour-là, nous nous quittâmes sur ces propos... Mais, quelques jours plus tard, Herman me téléphone : sa demande formulée récemment à mon égard sur le mode humoristique, il la reformulait sur un ton très sérieux. En acceptant de devenir aumônier à Lantin, je le soulagerais beaucoup. De toute manière, mon engagement dans cette prison liégeoise serait de courte durée, deux ans seulement. En effet, un jeune jésuite en formation, Philippe Landenne, objecteur de conscience, avait effectué un « stage » dans la prison de Lantin, comme assistant du Père Smets. Dans deux ans, sa formation dans la Compagnie sera terminée. Il serait étonnant que Philippe n'accepte pas la mission d'aumônier qui semblait bien pour lui une sorte de vocation... Après prière et réflexion, j'acceptai la proposition d'Herman...

J'étais embarqué dans une nouvelle aventure, mais avant de l'entamer, j'avais à résoudre mon problème de logement. Sur la route qui me conduisait régulièrement de Namur à Dinant, je connaissais une maison enchâssée entre deux tours d'un ancien château. J'y avais rencontré le chanoine Joseph Dufey, un prêtre à la retraite qui l'occupait. Je savais qu'il était décédé. En passant devant la chapelle dans le petit hameau de Hun près d'Annevoie, je remarquais que la cour du presbytère était laissée sans soin d'entretien : les herbes folles s'y multipliaient. Le presbytère n'était plus occupé ! Il me vint à l'idée d'habiter en ce lieu idéal, situé entre Namur et Dinant dans un environnement naturel exceptionnel : la belle Meuse longeait l'arrière de la propriété et d'imposants rochers constituaient une toile de fond. Je me renseignai auprès de José Gennart, secrétaire à l'évêché concernant ce bâtiment que je croyais être un presbytère. Il me confirma qu'il était habituellement occupé par un prêtre qui desservait la chapelle voisine dédiée à Saint-Christophe. Mais Hun ne constituait pas une paroisse. Il s'agissait d'une « chapellenie » dépendant du curé d'Annevoie. La maison que je croyais être le presbytère était, en fait, une habitation privée, adjacente au bâtiment ayant abrité pendant longtemps la petite école du village. L'ensemble de ces bâtiments, y compris les deux tours d'un ancien château, appartenait au comte de Lannoy résidant dans le château qui domine le village, mais qui est pratiquement dissimulé par les arbres abondants. Je pouvais, disait mon informateur, contacter le comte déjà âgé d'environ quatre-vingts ans. Peut-être, sera-t-il disposé à me permettre d'occuper la maison que je convoitais... Je téléphonai donc au comte et lui expliquai mon souhait d'occuper la maison qu'il réservait à un prêtre. Je me situai comme aumônier de prison. Il me serait difficile d'assurer régulièrement la messe dominicale dans la chapelle de Hun. Le comte m'écouta attentivement et me promit de me rappeler. Sans doute, souhaitait-il, avec raison, de s'informer un peu sur le prêtre que j'étais. Il ne tarda pas à me rappeler et à me proposer un rendez-vous. Je le rencontrai dans son château le 18 juillet 1985. Notre rencontre fut simple et cordiale. Je m'expliquai sur ma mission future mais prochaine d'aumônier dans les prisons de Dinant et Lantin. Il se montra heureux de m'accueillir dans sa maison, en comprenant très bien que je ne deviendrais pas un desservant régulier de la chapelle qui resterait gérée par l'abbé Jean Demerbe, curé d'Annevoie. Nous visitâmes la maison qui n'est pas bien grande. Au rez-de-chaussée, elle comprend quatre pièces outre les toilettes : un petit salon au-devant de la maison, adjacent à une petite cuisine hébergeant la chaufferie ; deux pièces à l'arrière dont l'une avec une grande porte fenêtre donnant sur la Meuse et les rochers qui la bordent. À l'étage, trois chambres à coucher dont une à l'avant et une salle de bain. Un grenier et une cave complètent la maison. La tour adjacente au « presbytère » est inoccupée et vide. Aucun escalier ne relie ses différents niveaux. Le bâtiment de la petite école du village se situe à l'arrière du presbytère. L'école est restée dans l'état du dernier jour de classe. Les bancs attendent les gosses rentrant de

récréation et le tableau noir comporte encore les inscriptions que l'institutrice venait d'y écrire quelques heures avant la fin des classes... Une deuxième tour de l'ancien château se dressait contre l'école. Jadis, elle avait été habitée par une enseignante qui ne disposait que d'une pièce au rez-de-chaussée et d'une chambre à coucher à l'étage. Plus récemment, ces pièces devaient avoir hébergé les activités d'un mouvement de jeunesse. À l'arrière de l'ensemble des bâtiments, un grand jardin s'étendait vers une prairie qui le séparait de la Meuse. Une terrasse prolongeait le jardin jusqu'au presbytère, devant la pièce qui allait devenir mon bureau. À l'avant de la propriété, des parterres pouvaient accueillir des fleurs ; une vaste pelouse courait entre le presbytère et la chapelle de Saint-Christophe. Un garage situé près de l'entrée de la propriété, le long de la route de Dinant pouvait héberger ma voiture. Que souhaiter de mieux que ce merveilleux coin pour y passer d'heureux moments que je devinais proches ?...

Quelques jours après ma rencontre avec le comte Bernard de Lannoy, je rencontrai l'abbé Jean Demerbe curé d'Annevoie. Je l'avais bien connu alors que j'étais professeur au Collège Saint-André à Auvelais et que lui était vicaire à Jemeppe-sur-Sambre. Il se réjouit de ma venue à Hun et me souhaita la bienvenue... Tout au plus sollicitera-t-il ma collaboration pour le remplacer afin d'assurer la messe dominicale dans la chapelle de Hun, en cas de maladie ou de vacances. Après avoir averti le président du séminaire et mes confrères de mon prochain départ, il ne me restait plus qu'à organiser mon déménagement. Je trouvai rapidement des véhicules et des collaborateurs, y compris parmi d'anciens détenus que j'avais connus à Dinant et de jeunes amis de la Basse-Sambre et de Namur. Ce déménagement se déroula dans la bonne humeur le 9 août 1985.



Ancien château de Hun le long de la Meuse



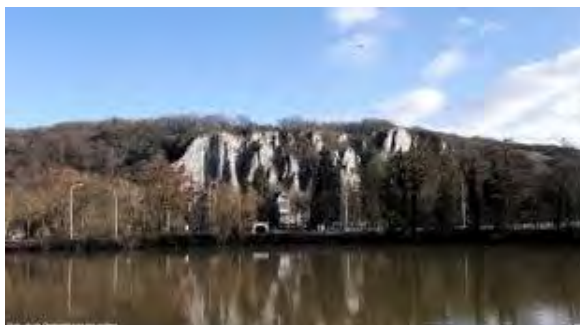
Château actuel de Hun perché sur une butte et voilé par les arbres



« Presbytère » de Hun et tour de l'ancien château



Chapelle de Hun dédiée à saint Christophe



Chapelle et « presbytère » de Hun vus d'au-delà de la Meuse et les rochers qui la longent



« Presbytère » de Hun adossé à une tour qui comporte, à l'avant-plan, les vestiges d'une petite chapelle.
(reproduction d'une aquarelle de Marcel Nuelens de Fosses-la-Ville)

Après mon installation à Hun, il fallut préparer ma mission dans la prison de Lantin. Herman Van den Bulke et moi, nous nous sommes téléphoné plusieurs fois dans les premiers jours de septembre et le 25 septembre 1985, Herman m'embarquait pour une visite de la prison de Lantin. Nous y avons rencontré le directeur principal et l'aumônier Alexis Smets. Au début du mois d'octobre, je commençai à me rendre dans la prison liégeoise les lundis, mardis, vendredis et samedis. L'aller-retour Hun-Lantin me faisait parcourir une distance de 180 kilomètres. J'étais jeune alors ! Les mercredis et dimanches le matin, j'étais présent dans la prison de Dinant et les jeudis et après-midi des dimanches, je prenais le repos indispensable...



Prison de Lantin

À la prison de Lantin, selon un accord avec le Père Alexis, j'étais particulièrement attaché à la maison d'arrêt, cette haute tour de huit niveaux qui accueillait principalement des hommes prévenus, c'est-à-dire en détention avant un jugement. Cependant, certains détenus y purgeaient une peine légère et « la huitième » hébergeait de nombreux condamnés. Tous les niveaux comportaient deux ailes qui rejoignaient un centre où les surveillants disposaient de locaux et des instruments de communication. Un vaste ascenseur reliait les huit niveaux de la « Tour ». Ses dimensions permettaient de transporter, le plus rapidement possible, les détenus

des niveaux 2 à 7 vers les préaux situés au rez-de-chaussée. Les détenus des différents niveaux supérieurs empruntaient cet ascenseur pour se rendre dans la salle de visites, dans le bureau où un directeur les recevait, dans les cabinets du médecin ou du dentiste, dans le salon du coiffeur, ou encore, dans la vaste chapelle. Le personnel de l'établissement, y compris les aumôniers empruntait aussi le grand ascenseur. Je me souviens y avoir vécu quelques moments difficiles, coincé par une panne, alors que j'étais seul dans la machine. Heureusement, je ne suis pas claustrophobe et l'on me libéra assez vite du piège, en parvenant à ouvrir les portes du niveau proche de la cage que je pus quitter moyennant une petite gymnastique.

Chaque niveau de la Tour avait une caractéristique particulière, les militaires emprisonnés « résidaient » souvent au premier niveau. Mais le huitième niveau était vraiment singulier. Une des deux ailes hébergeait des détenus frappés par une sanction disciplinaire à l'intérieur même de la prison. Certains avaient, par exemple, tenté ou réussi une évasion ; d'autres se montraient régulièrement agressifs vis-à-vis des autres détenus ou des surveillants. D'autres encore avaient épuisé les possibilités d'être « simplement » placés dans les sinistres cachots situés dans les sous-sols de la prison. Dans leur cellule, ces « indisciplinés » ne disposaient que du strict minimum. Pas question de posséder une radio, encore moins un téléviseur. Ces détenus particuliers sortaient en « préaux individuels », c'est-à-dire dans des « cages » situées sur le toit de la prison. Pendant mon ministère à Lantin, j'ai connu une situation bien particulière dans cette aile du Huitième. Généralement, les détenus du huitième niveau disciplinaire pouvaient se déplacer vers la chapelle le samedi pour assister à la messe. Ils étaient particulièrement accompagnés par des agents de surveillance. Vint le moment où un détenu jugé très « dangereux » fut hébergé à la Huitième. La direction de la prison suspendit l'autorisation donnée aux détenus de ce niveau disciplinaire de se rendre à la chapelle. J'en fus informé par le directeur attaché à la maison d'arrêt et par des détenus concernés qui protestaient. Je me rendis dans le bureau du directeur pour faire valoir simplement que les détenus avaient le droit de participer au culte de leur choix. Bien sûr, la préoccupation de la sécurité pouvait entrer en conflit avec ce droit. Le directeur et moi avons imaginé un « compromis » (à la belge). Dans l'aile incriminée, le samedi, la messe sera célébrée dans le couloir entre les cellules. Cette situation dura plusieurs semaines. Inutile de préciser que la pratique religieuse dans la Huitième augmenta pendant cette période...

La deuxième aile de la Huitième était aussi particulière. Elle hébergeait des détenus qu'il fallait protéger de l'agressivité, voire des attaques physiques d'autres détenus. C'était le cas de tous les « violeurs », les « pointeurs », comme on dit dans le milieu, et des agresseurs d'enfants ou de personnes âgées. Un code d'honneur circule dans toutes les prisons du Royaume, voire du monde : on ne touche pas aux enfants ni aux personnes âgées pour les agresser ; on ne touche pas aux jeunes pour les violer ! D'autres types de détenus devaient aussi être « protégés ». C'est ainsi qu'à la Huitième, j'ai connu un gendarme et un juge qui avait tué son épouse. Le gendarme avait sans doute arrêté l'un ou l'autre des détenus de Lantin. Le juge en avait sans doute condamné. Quand les détenus de cette aile de protection allaient au préau, ils y allaient ensemble, en dehors de la présence des autres détenus. S'ils devaient se déplacer pour se rendre à la visite ou dans un service, ils étaient accompagnés individuellement par les surveillants. En général, les détenus de cette aile s'entendaient bien entre eux. Le soir, ils pouvaient sortir de leur cellule pour regarder une télévision communautaire. Le juge détenu pouvait même, de temps en temps, recevoir un détenu dans sa cellule, afin de lui rendre le service de quelques conseils juridiques fort appréciés...

Les cachots étaient aussi occupés par des détenus récalcitrants ou indisciplinés. Ces cellules de sanction étaient regroupées au sous-sol. Elles étaient à peine éclairées par des ampoules qu'on ne pouvait pas atteindre. Un bloc de béton servait de lit. Une table, une chaise étaient les seuls meubles du studio. Une cuvette de wc sans planche de fermeture permettait au détenu de se soulager. Je suis allé quelquefois dans ces sinistres cachots, à la demande du détenu frappé par la sanction. Je me souviens d'un jeune détenu paniqué, souffrant de claustrophobie au point de provoquer tremblement de tout le corps et pleurs. Il me raconta l'incident banal qui l'avait amené en ce lieu de son supplice. Je me souviens vaguement de l'incident. Le garçon était servant dans l'aile où il était détenu. C'est-à-dire qu'avec un autre détenu il nettoyait le couloir entre les cellules et allait à la cuisine chercher la charrette contenant les repas qu'il aidait à distribuer aux autres détenus. Un jour, un seau que le servant avait laissé traîner dans le couloir déclencha la colère d'un surveillant. Il en arriva à la décision d'enfermer le coupable dans un cachot. Après ma rencontre avec ce pauvre détenu effrayé et dont la sanction me semblait disproportionnée, je suis allé trouver un directeur. Celui-ci, très humain, m'écoula attentivement. Il contacta un médecin attaché à la prison et l'informa de la situation du jeune servant. Le médecin alla lui rendre visite dans son cachot et rédigea une déclaration selon laquelle le détenu, pour des raisons de santé, ne pouvait subir la claustration dans un cachot. Il fut donc libéré de sa prison dans la prison, sans que la mesure de clémence n'apparaisse comme un désaveu du surveillant qui avait exigé la punition...

Un troisième lieu de sanction existait dans la prison de Lantin lorsque je la fréquentais. Ce quartier de haute sécurité portait le nom mystérieux de « Bloc U ». Je n'ai jamais su pourquoi on l'appelait ainsi. Je me souviens vaguement du périple que je devais parcourir pour rejoindre le bloc U situé non loin de la chapelle de la maison de peine. Un dédale de longs couloirs en sous-sol où on ne rencontre personne, même pas de surveillants pour ouvrir les nombreuses grilles qui jalonnent le parcours. Celles-ci sont commandées à distance par un surveillant qui contrôle les allées et venues sur des écrans et qui répond aussi aux sollicitations de ceux qui se déplacent dans ces immenses couloirs. Je me souviens d'un escalier qui accédait au quartier particulier constitué d'une dizaine de cellules. Pour l'aumônier, pas question ici d'ouvrir lui-même une cellule. Je fis deux ou trois fois l'expérience d'une visite à un détenu dans le bloc U. J'ai oublié le nom du premier qui fit appel à moi. Je l'avais déjà rencontré dans la tour. Le deuxième détenu que j'ai rencontré était célèbre à l'époque en Belgique et même au-delà, Nestor Pirotte considéré comme le premier tueur en série belge, comme l'ennemi public numéro un, avant que Marc Dutroux ne lui vole la « vedette ». Nestor Pirotte vient au monde en 1933, son père, Léon, est garde-chasse et occupe la maison du concierge à l'entrée du vaste domaine du château de Beau Chêne à Sosoye (Maredret). Né après une fille, Nestor est le deuxième enfant de la famille. Autant le paternel est fruste, autant sa mère, couturière, est connue dans le pays pour sa beauté. Florence Delvaux porte d'élégantes robes de sa confection et adule son fils unique qui, très tôt, se vante d'être l'enfant du châtelain voisin. Sa mère ne dément pas. Nestor Pirotte a connu la prison pendant son service militaire déjà. Mais en 1955, il est condamné à mort ¹²⁰ pour avoir tué sa grand-tante qui habitait Septon, près de Durbuy. Libéré sous conditions, Nestor Pirotte est interné en 1968, après le meurtre d'un banquier de Genval. Remis en liberté en mai 1980, il est inquiété pour un massacre de quatre personnes perpétré dans un hôtel-club privé de Spa portant le nom de « *La Vieille France* », il est libéré par manque de preuve. Mais, bientôt, en 1984, il est condamné à mort une deuxième fois pour l'assassinat d'un antiquaire dans le bois de Lauzelle (Ottignies).

¹²⁰ À cette époque, la peine de mort peut encore être prononcée en Belgique, mais celle-ci est immédiatement commuée en réclusion à perpétuité.



Nestor Pirotte en 1984

Lorsque je rendis visite à Nestor Pirotte, selon la procédure, deux surveillants m'accompagnèrent jusque sa cellule. L'un d'eux m'ouvre la porte qu'il referme immédiatement. Pour sortir de la cellule, il me faudra appuyer sur un bouton qui déclenche une sonnerie avertissant les surveillants qui viennent m'ouvrir la porte de la cellule. Nestor est un homme affable ; il parle un français châtié. Sur la table de sa cellule, une machine à écrire et des feuilles de papier. Nestor m'informe qu'il est en train d'écrire son autobiographie qu'il intitule : « *Délit d'innocence* ». Il est à la recherche d'un éditeur. Peut-être, compte-t-il un peu sur moi pour l'aider à en trouver un. Sa recherche n'aboutira jamais. Le grand journaliste judiciaire du *Soir* René Haquin correspondait avec Nestor Pirotte. Il a même reçu un exemplaire de ses « mémoires ». Dans un livre intitulé « *Les grands dossiers criminels de Belgique* »¹²¹, il évoque l'itinéraire criminel de son correspondant qui décédera en 2000 dans la prison de Jamioulx, après avoir passé près de quarante années de sa vie en prison ou dans un établissement de défense sociale.

Nestor Pirotte protestait violemment contre les conditions de détention dans le bloc U où, par exemple, les détenus « prenaient l'air » enfermés dans une espèce de cage située en contrebas de sa cellule. Au moment où je quittai la prison de Lantin, à la fin du mois d'août 1987, Nestor Pirotte charge son avocat Maître Julien Pierre d'engager une action en référé contre l'État belge, aux motifs que le régime de détention du bloc U de la prison de Lantin, où il est enfermé seul dans un cachot, « *est particulièrement inhumain, que c'est le règne de l'arbitraire, que la destruction de la personnalité organisée au bloc U est contraire à la convention européenne de sauvegarde des droits de l'homme et est assimilable à la torture* ». Le juge des référés de Liège, le président Marcel Trousse, rendra un jugement qui fera droit aux reproches de Nestor Pirotte. Ce quartier particulier sera alors fermé mais il fait encore régulièrement parler de lui... Récemment, le 10 février 2015, sur le site de RTC Liège, on pouvait lire : « *A Lantin, c'est le bloc U actuellement désaffecté qui pourrait accueillir les détenus qualifiés de djihadistes.* »

Quand on rencontre ou, simplement, lorsqu'on approche par la presse un homme au lourd passé criminel, comme Nestor Pirotte et bien d'autres, on s'interroge sur l'homme, sur l'humanité. Je fais partie de la même humanité que Nestor Pirotte ou que le plus grand criminel au monde. Il n'y a pas deux humanités : l'une pervertie, l'autre saine et fréquentable. Pourquoi certains hommes ou certaines femmes peuvent-ils en arriver à des degrés de violence inimaginables ? Pourquoi telle ou telle personne est-elle portée à tuer, torturer, exploiter d'autres personnes ? Pourquoi elle et pas moi ?

Devant ces questions, ma foi chrétienne s'émeut de se rappeler que Dieu, en Jésus de Nazareth, s'est abaissé jusqu'à prendre notre condition humaine, selon l'expression de saint

¹²¹ René Haquin et Pierre Stéphany, *Les grands dossiers criminels en Belgique*, volume 1, éditions Racine, 2005

Paul (*Philippiens* 2, 7-8). Comment Dieu a-t-il « *identifié Jésus au péché* », selon une autre expression paulinienne encore plus forte (*2 Corinthiens* 5, 21) ?

En deux ans de séjour à Lantin, dans la Tour qui hébergeait essentiellement des prévenus, j'ai rendu visite à des centaines de détenus qui faisaient appel à l'aumônier catholique. Le matin, quand j'arrivais à la prison, je recevais un petit paquet de formulaires que les détenus complétaient pour rencontrer l'aumônier, ou le directeur, ou encore le médecin ou l'assistant social. De temps en temps, des surveillants eux-mêmes m'interpellaient ou me contactaient par téléphone, afin de me signaler un détenu qui aurait besoin de ma visite. Dans le complexe du greffe, je disposais d'un petit bureau qui comportait un téléphone me permettant de contacter surtout des proches de détenus et des avocats. Après un certain temps de présence, j'étais invité à rencontrer un détenu de la maison de peine que j'avais connu dans la maison d'arrêt ; des femmes faisaient aussi appel à moi et je visitais aussi assez régulièrement des hommes séjournant dans l'annexe psychiatrique, soit qu'ils m'appellent eux-mêmes, soit qu'un surveillant me sollicite pour que je rencontre des entrants toxicomanes en manque. Ceux-ci passaient souvent un court séjour de sevrage dans cette annexe, avant de rejoindre une cellule dans la Tour. De temps en temps, je suis même allé dans un quartier un peu spécial : un couloir entre des cellules le plus souvent ouvertes, de jeunes détenus qui circulaient ou se détendaient dans le vaste couloir, c'était le quartier des *Témoins de Jéhovah*. Les jeunes Témoins de Jéhovah qui devaient faire leur service militaire formulaient tous l'objection de conscience. Ils comparaissaient devant un tribunal, mais ils refusaient d'effectuer un service alternatif au service militaire, c'est pourquoi, ils étaient systématiquement condamnés à une peine de deux années de prison. Les jeunes francophones étaient regroupés dans la prison de Lantin où ils purgeaient généralement la moitié de leur peine, dans un régime pénitentiaire assez souple. Certains effectuaient même des petits travaux d'entretien ou de jardinage en dehors des murs de la prison. J'ai eu accès à cette zone de la prison de Lantin, non pas en raison de ma fonction d'aumônier catholique, bien sûr, mais parce qu'un jeune petit-cousin y était incarcéré. Pierre, le fils de ma cousine Maddy de Faulx-les-Tombes m'avait informé que son cousin germain (petit cousin pour moi) purgeait une peine de prison en raison de ses convictions religieuses. Je suis allé saluer Didier qui m'accueillit avec joie. Je connaissais bien son papa Francis que j'avais fréquenté avant sa « conversion ». Un samedi matin, j'arrivais à la prison et ayant placé ma voiture dans le parking à l'avant de l'établissement, je m'avançais vers l'entrée. J'aperçus Didier accompagné de son papa. Il quittait la prison pour un week-end de congé. Didier se précipita vers moi et m'embrassa. Francis, lui, qui me connaissait pourtant depuis longtemps accepta de me tendre la main en me saluant d'un « Monsieur » poli et réservé...

Chaque semaine, je célébrais la messe dans la belle chapelle de la maison d'arrêt. Pour préparer cette célébration et celle du dimanche dans la prison de Dinant, j'avais enregistré des chants sur une cassette : chant d'entrée, chant entre les deux lectures bibliques, chant pendant la communion et chant de sortie. À Lantin, je disposais de deux « assistants » à la chapelle. Il s'agissait des deux bibliothécaires qui travaillaient toute la semaine sous la responsabilité du Père Alexis dans un vaste entrepôt de livres qu'ils distribuaient dans toute la prison, en fonction des demandes de certains détenus. Le samedi, le plus jeune des deux détenus acolytes diffusait les chants dans la chapelle, grâce à un matériel de sonorisation performant. Le plus âgé servait la messe. Il m'est arrivé, lors d'absences du Père Smets d'assurer les messes dans la chapelle de la maison de peine ou dans celle du quartier des femmes. Bien sûr, la pratique religieuse en prison n'était pas motivée uniquement et principalement par la conviction religieuse personnelle. Il était toujours intéressant de sortir de sa cellule, de rencontrer d'autres détenus fût-ce dans une chapelle. À Lantin, à l'époque où j'étais

aumônier, une petite indication inscrite au-dessus des portes de cellule précisait la situation religieuse des détenus : CP signifiait un catholique pratiquant qui pouvait donc fréquenter la chapelle, par contre l'indication CNP, catholique non pratiquant empêchait l'accès à la messe hebdomadaire. Si un détenu s'étonnait de ne pas pouvoir participer au culte, il pouvait « *changer de religion* » comme on disait. Il lui suffisait de remplir un nouveau formulaire de déclaration de conviction destinée à la direction de la prison. De CNP, on pouvait aisément devenir CP ! À Dinant, pas question de ces classifications, pas plus qu'à la prison de Namur où je célébrai déjà la messe de temps en temps...

Mais la participation à l'eucharistie n'était pas la seule démarche religieuse possible en prison. Il m'est arrivé souvent de donner un Nouveau Testament ou même une bible complète à des détenus. L'Alliance Biblique fournissait gratuitement des livres comportant les Écritures aux aumôniers de prison. Souvent, les détenus faisaient des découvertes importantes en lisant ces Écritures. Je me souviens particulièrement de deux expériences que j'ai faites dans les deux prisons que je fréquentais alors. À Dinant, un détenu lisait systématiquement l'évangile selon Matthieu. Chaque semaine, je lui rendais visite en cellule. Il me partageait alors ses découvertes. Il me signalait les passages qu'il avait lus. Ensuite, il me partageait ses commentaires et ses impressions toujours étonnantes qui m'enrichissaient beaucoup moi-même. À Lantin, un détenu avait reçu une bible de ses parents. Il y avait découvert les psaumes qu'il lisait avec passion. Chaque fois que je lui rendais visite, il me parlait avec enthousiasme de ses découvertes. Vraiment, les psaumes sont des prières universelles qui rencontrent et épousent tous les sentiments humains, heureux ou pénibles, paisibles ou révoltés et bien des situations très variées que les hommes et les femmes peuvent connaître... À cette époque, lorsque j'animais une retraite pour de jeunes étudiants, je leur disais souvent que j'étais persuadé qu'en prison on lisait davantage la Parole de Dieu que dans les écoles catholiques !



Aumônier full time dans les prisons de Dinant et Namur (1987-1988) et résidence à Hun

En septembre 1987, je terminai ma mission dans la prison de Lantin, comme prévu avec l'aumônier général des prisons belges. Le jeune jésuite Philippe Landenne avait terminé sa formation et, selon les prévisions, ses supérieurs lui confièrent la responsabilité d'aumônier dans la prison de Lantin qu'il avait connue quelques années plus tôt, lors d'une sorte de stage comme adjoint à l'aumônier Alexis Smets.

Je devins donc, officiellement, aumônier dans la prison de Namur que je fréquentais depuis 1982 en compagnie de mon grand ami Albert Bonmariage. Celui-ci n'est pas éloigné de la prison. Il y conserve son bureau. Michel Gouverneur, directeur, m'en procure un autre. Il continuera à vivre discrètement au service des détenus, particulièrement les jours où je suis absent.

Dans la prison de Namur, j'assumais les tâches régulières de l'aumônier catholique : contacts avec les détenus et service des détenus, participation aux « conférences du personnel », fraternisation avec les surveillants par les repas de midi pris avec certains dans le réfectoire, les conversations lors des rencontres dans les couloirs, participation aux fêtes, comme les Saint-Nicolas pour les enfants des surveillants et les matchs de football.



Albert Bonmariage et moi dans la cour de la prison de Namur lors de mon entrée en fonction
(photo *Vers l'Avenir*)

Quelques rencontres inoubliables avec des détenus...

De mon séjour dans la prison de Lantin en particulier, j'ai conservé des petits morceaux de fiches qui comportent le nom d'un détenu, son numéro de cellule et quelques indications qui me permettaient de me souvenir de la préoccupation du détenu lors de notre rencontre, d'un numéro de téléphone d'une personne proche qu'il me demandait de contacter, d'une confidence qu'il m'avait faite... Je possède aussi une importante collection de lettres d'anciens détenus ou de proches de détenus. Mais, la plupart des noms que je lis sur ces documents ne me disent, bien sûr, plus rien. Que de visages, familiers pourtant, se sont effacés de ma mémoire ! Heureusement, sans doute... Mais je me souviens très bien d'anciens détenus, soit que j'aie vécu avec eux des événements importants, souvent pénibles, soit que j'aie entretenu des relations avec eux après leur libération. Quelquefois, ils sont devenus des amis et nous nous rencontrons encore. Je me propose d'évoquer ici, discrètement, certains itinéraires particuliers...

Dans la prison de Dinant, j'ai longtemps et souvent côtoyé Michel. C'était un homme d'une quarantaine d'années qui purgeait une peine moyenne. Très curieux, il lisait beaucoup et regardait la télévision. Si une émission d'information lui apportait quelques renseignements qui pouvaient l'intéresser plus tard, il n'hésitait pas à les noter. C'est ainsi qu'il put rendre service à un jeune détenu français qui cohabitait avec lui dans la même cellule. J'ai évoqué ce garçon quand, plus haut, j'ai parlé de Marie Fradin (p. 57). Un mercredi, André comparaît devant le tribunal pour répondre d'un vol commis à Dinant. Il est condamné à une peine équivalente au temps de prévention qu'il vient de passer en prison. Il est donc libérable ce jour-là. André doit retourner en France, mais personne ne l'y attend. Ce mercredi, je suis

présent dans la prison de Dinant. Heureusement, Michel dispose d'une importante documentation sur des institutions d'accueil et d'accompagnement d'anciens détenus en France. Il me confie cette documentation et je me mets à téléphoner afin de trouver un lieu d'accueil immédiat pour André. Après de nombreux échecs, je tombe enfin sur Marie Fradin chez qui je pourrai amener André le lendemain...



Michel et moi (de dos)

Michel écrit beaucoup : des contes, des poèmes. *L'Échelle* publie régulièrement de ses textes. Michel n'a jamais le plaisir d'une visite. Il me confie que sa mère réside en Basse-Sambre avec sa jeune sœur. Il a plusieurs frères. Mais, depuis sa détention, il est en rupture de contact avec tous les membres de sa famille. Quand il s'agira d'envisager un premier congé pénitentiaire pour Michel, je propose de l'accueillir chez moi à Hun un week-end. Ce congé est accordé. Le samedi, je vais chercher Michel à la prison et l'amène à Hun où il retrouve Jean-Luc qu'il connaît bien et qui réside chez moi. Dans une conversation concernant sa famille, Michel m'a promis de téléphoner à sa maman pendant le congé. Le samedi se passe sans qu'il ait accompli sa résolution. Finalement, le dimanche en fin de matinée, il se résout à téléphoner. Sa maman est heureuse et impressionnée. Je parle avec elle et nous convenons d'une petite visite avec Michel dans l'après-midi. Les retrouvailles de Michel avec sa maman et sa sœur sont émouvantes. Désormais, ils garderont des contacts par courrier et au cours des congés suivants, Michel, qui réside encore chez moi, ira rendre visite à sa famille. Il terminera sa peine à la prison de Tournai. Il est accueilli chez sa maman. Bientôt, il loue une petite maison. Il rencontre une dame qui devient sa compagne. Pour survivre, il monte un petit commerce ambulancier. Il trafique sans doute un peu avec sa petite camionnette utilitaire. Et, un beau jour, Michel disparaît. Personne de son entourage n'aura plus de ses nouvelles. Personne ne sait s'il est mort ou vivant. Sa disparition est déjà bien ancienne et sa maman est morte en 2013 sans connaître le sort de son fils...

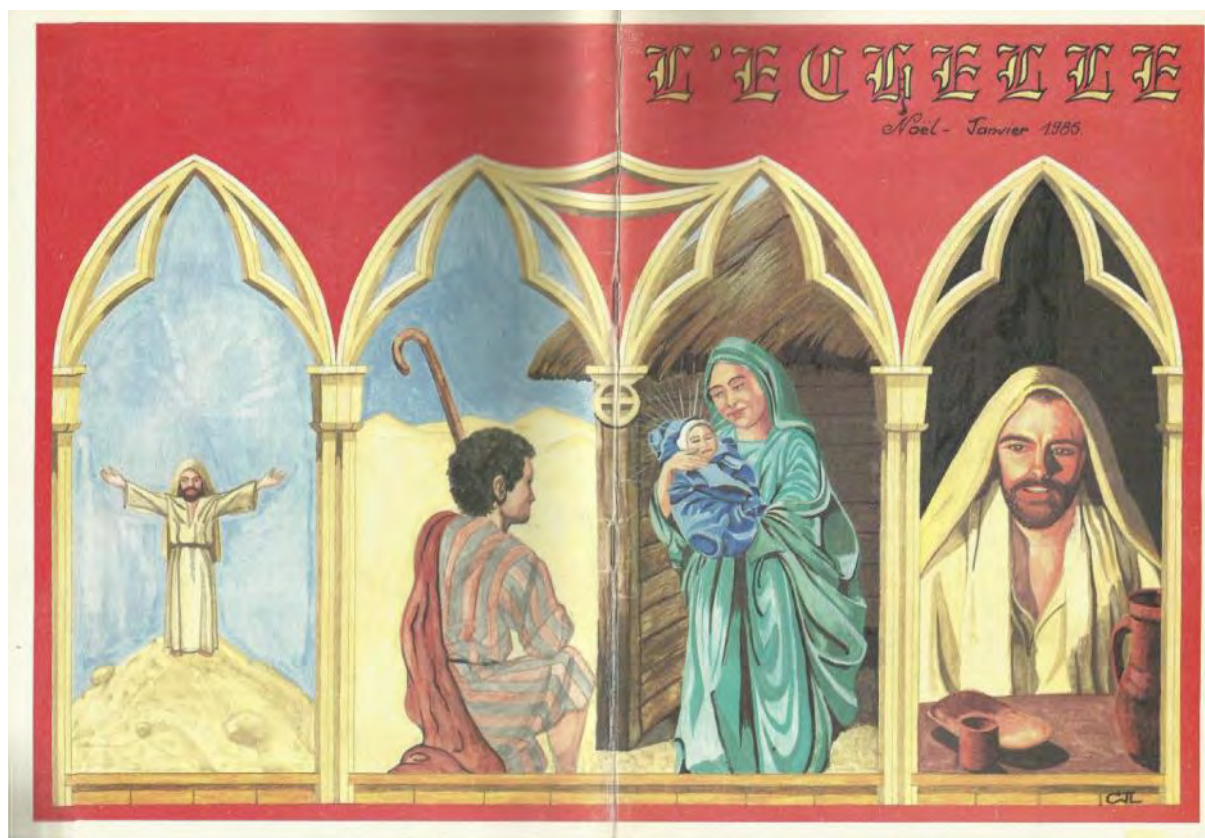
Toi qui t'en vas...

Aujourd'hui, tu t'en vas
les barreaux c'est fini pour toi
écoute... j'entends les pas
du gardien qui vient par là.
J'entends déjà sonner les clés
à toi... la liberté.
Si un jour, un jour comme ça,
tu passes à côté de chez moi
et que ma mère est là
embrasse-la pour moi.
Oh, toi qui t'en vas
si elle te dit : « ce bandit-là »

quand tu lui parleras de moi
tais-toi, ne réponds pas
car elle est plus malheureuse que moi.
Surtout ne lui parle pas
des murs gris ni de ces barreaux
ni des marques sur mon dos.
Ne lui dis pas
que quand tout s'éteint
je pleure jusqu'au matin.
Oui, je compte sur toi
ô toi qui t'en vas !

Michel

Jean-Luc était entré dans la prison de Dinant sans que je le rencontre immédiatement, par distraction sans doute. Pourtant ce sera le détenu et surtout ancien détenu avec lequel je serai le plus en contact, de diverses manières. Nous connaissons une amitié qui grandira d'année en année et qui nous unit encore aujourd'hui. Des circonstances familiales très pénibles pour Jean-Luc expliquent sa détention. Dans la prison de Dinant, il sera cuistot, en compagnie d'un surveillant sympathique et original qui s'endormait de temps en temps dans la petite cuisine. En cellule, pour passer son temps, Jean-Luc s'est mis à dessiner comme il le faisait déjà chez lui. Ainsi, régulièrement, il put fournir des dessins pour illustrer des textes publiés dans *L'Échelle*. Pour illustrer la couverture du bulletin qui allait être distribué aux détenus pour la fête de Noël 1985, Jean-Luc proposa de réaliser un dessin en couleurs. Pour ce faire, il avait besoin d'un matériel élémentaire constitué d'une boîte de couleurs et de pinceaux. Grâce à la complaisance d'un des chefs-surveillants Michel Lemaire, Jean-Luc disposa rapidement de ce matériel et même, il reçut une lampe de bureau, afin de pouvoir peindre la nuit, étant donné qu'il travaillait à la cuisine pendant les journées et jusqu'assez tard le soir. Pour lui, quand il dut remettre son dessin, l'illustration de la couverture n'était pas terminée. Elle avait encore besoin de corrections et de finitions, mais le temps pressait. Le dessin fut publié en couleurs, grâce à la générosité d'une dame mécène. L'artiste reçut de nombreuses félicitations. Il découvrait des horizons nouveaux pour exercer son talent : il se mit à réaliser des portraits, à partir de photos. Le premier portrait qu'il dessina fut celui d'Albert Bonmariage, aumônier à la prison de Namur. L'adjudant Lemaire le sollicita pour qu'il réalise les portraits de Martin Luther King et de Mère Teresa. Ce qu'il fit à la grande satisfaction de son « client ». Notre dessinateur généreux illustrateur de nos publications au Service de la Catéchèse, Achille Haquenne, avait abondamment illustré le numéro de *L'Échelle* publié à Noël 1985. Il appréciait les dessins de Jean-Luc et, plus tard, après la remise en liberté de celui-ci, les deux dessinateurs se rencontrèrent souvent amicalement. Achille prodigua des conseils avisés à Jean-Luc qui s'en inspira et en fut très reconnaissant. Des rencontres plus espacées ont encore lieu aujourd'hui entre les artistes, en compagnie de leurs épouses et de leurs amis dont je suis !



Dessin d'Achille Haquenne illustrant un conte de Noël écrit par Jean de la prison de Namur



Dessin de Jean-Luc illustrant un poème dans un numéro de *L'Échelle*

Un dimanche matin, dès mon arrivée dans la prison de Dinant, je ressens une tension particulière parmi le personnel. La nuit précédente, on a amené un jeune allemand responsable de la mort d'un jeune gendarme ami de la famille d'un chef surveillant. Ce détenu qui ne parle aucun mot de français est reçu sans égard dans la prison dinantaise. Ulrich est responsable de plusieurs délits commis en Allemagne. Il vient d'en commettre un d'importance en braquant une banque. Par le train, il s'enfuit de son pays et veut s'éloigner du lieu de son méfait. Il débarque du train à Namur et sollicite un taxi pour être conduit en France. Il passera la frontière dans la région de Couvin. L'attention du taximan est attirée d'abord par la nervosité

de son jeune passager, ensuite par le contenu de son sac qu'il entrevoit rapidement mais clairement : de nombreux billets de banque constituent le mystérieux trésor de l'Allemand. À cette époque, les contrôles aux frontières sont encore sérieux. Le chauffeur de taxi connaît différents postes surveillés dans la région frontalière. Il choisit de gagner un poste assez discret où deux gendarmes seulement sont préposés. Le taxi s'arrête au poste tandis que le chauffeur attire l'attention des gendarmes pour les inviter à contrôler le mystérieux passager. Les gendarmes ont compris. Mais, dès qu'ils se disposent à un contrôle, le braqueur en fuite exhibe un revolver et n'hésite pas à faire feu en direction des gendarmes. L'un des deux s'écroule mortellement blessé, tandis que le brigand s'échappe. Il ne faudra pas beaucoup des recherches pour le retrouver et le faire prisonnier. La mort d'un jeune gendarme en service suscite une grande émotion dans les rangs des forces de l'ordre, chez le personnel de la prison de Dinant et, bien sûr, dans la famille namuroise de la victime.

Ce dimanche matin lugubre, je suis entré dans la cellule du nouvel arrivé. Qu'ai-je bien pu lui dire ? Qu'a-t-il bien pu me dire ? Nous ne nous comprenions pas. Je suis pourtant allé régulièrement saluer Ulrich. Il lui en a fallu du temps pour qu'il trouve une certaine place dans la prison de Dinant, qu'il comprenne et parle quelques mots de français. À l'approche de la fête de Noël, Mgr Musty, évêque auxiliaire de Namur vint célébrer une messe dans la prison, comme il en avait pris l'habitude pour les fêtes de Noël et de Pâques. Mgr Musty était originaire d'Aubange et connaissait le luxembourgeois. De plus, il avait effectué des études de langues germaniques. Il pouvait donc facilement s'entretenir en allemand avec Ulrich. Enquête, reconstitution se sont déroulées avant le procès en assises qui eut lieu à Namur. En vue du procès, Ulrich avait été transféré dans la prison de Namur. Après sa condamnation, il fut de nouveau transféré, cette fois dans la prison de Verviers qui le rapprochait de l'Allemagne et lui permit d'obtenir une visiteuse de prison germanophone. Maria, une institutrice à la retraite rendait régulièrement visite à Ulrich...

J'étais devenu aumônier à la prison de Namur quand je vis débarquer Ulrich dans cette prison. Progressivement, je compris le motif de ce transfert. Les responsables de la prison de Verviers voyaient d'un mauvais œil l'évolution de la relation entre Ulrich et sa visiteuse Maria : elle prenait les couleurs de l'amour. On éloigna donc Ulrich de Verviers. Mais Maria était une femme entêtée : j'allais bientôt faire sa connaissance... Elle obtint rapidement le droit de venir rendre visite à Ulrich dans la prison namuroise. Ulrich lui parla de moi et elle souhaita me rencontrer. Maria était une femme généreuse. Elle était restée célibataire et manifestait de solides convictions religieuses marquées par le mouvement charismatique. Bientôt, les autorités pénitentiaires furent convaincues qu'il fallait laisser évoluer la relation amoureuse entre les deux tourtereaux pourtant assez mal assortis : une « sainte » charismatique s'était éprise d'un bandit de grands chemins, la femme mûre était séduite par le beau jeune homme. Ulrich, il faut bien le reconnaître, trouvait de nombreux intérêts à sa relation avec la dévouée Maria. C'est ainsi qu'ils se retrouvèrent à Verviers et qu'ils décidèrent de se marier en prison. Lors d'une visite à Namur, Maria avait eu l'occasion de rencontrer Marie-Thérèse Bolly et de tisser une relation de complicité avec elle. Après le retour d'Ulrich à Verviers, Maria nous contactait par courrier ou par téléphone. Un beau jour, elle nous annonça donc son prochain mariage avec son amoureux et nous invita à être les témoins de leur engagement. Marie-Thérèse et moi avons accepté et, le jour fixé, nous nous sommes rendus dans la prison de Verviers pour assister à la discrète cérémonie du mariage qui eut lieu dans la salle des visites. Une échevine de la ville présida le cérémonial et deux ou trois surveillants y assistèrent avant qu'on dresse une modeste table de fête où furent servies quelques pâtisseries et des tasses de café. Les jeunes mariés purent se retirer dans un local approprié, tandis que Marie-Thérèse et moi nous nous éloignons de Verviers impressionnés par la joie manifeste de Maria.

Personnellement, je ne pouvais pas m'empêcher de me poser de nombreuses questions sur l'avenir d'Ulrich et Maria, sans en parler avec ma compagne de voyage...

Un peu plus tard, Ulrich fut libéré sous condition en Belgique, mais il fut rapatrié en Allemagne où il devait encore purger des peines importantes. La courageuse Maria le suivit. Elle s'installa dans un petit village non loin de la prison où son mari était détenu. Elle lui rendait régulièrement visite et elle l'accueillit dans la maison qu'elle louait lorsqu'il eut droit à des congés pénitentiaires et, plus tard, lorsqu'il obtint une libération conditionnelle. Entretemps, Maria m'écrivait abondamment et me téléphonait. Un jour, nous nous décidons à organiser une rencontre. Rendez-vous est pris dans une magnifique petite ville proche d'Aix-la-Chapelle. Le chemin de la rencontre est ainsi partagé. Nous passons d'excellents moments dans un petit restaurant, avant de découvrir la ville et sa rivière. Ce fut notre dernière rencontre... Peu de temps après, Maria nous faisait part de son immense déception et de sa grande peine : Ulrich l'avait quittée pour se mettre en ménage avec une jeune dame. Pourtant, Maria reste dans la région. Si, par hasard, elle croise le chemin d'Ulrich, celui-ci fait mine de ne pas la connaître et détourne son regard. Maria vivra une terrible épreuve. Ses messages se sont espacés jusqu'à disparaître. Je ne sais ce qu'elle est devenue. Sans doute, est-elle décédée, au terme d'un pénible chemin de croix...

De la prison de Lantin, je me souviens particulièrement de deux détenus qui ont vécu de grands drames. Un jour que je circulais de cellule en cellule, dans les grands couloirs, des surveillants me font savoir qu'on me cherche : un jeune détenu vient d'arriver à la prison. Il est dans un état psychologique inquiétant. Très agité, il aurait sans doute intérêt à pouvoir parler à quelqu'un. Bernard, jeune militaire de carrière avait donné la mort à un autre jeune dans des circonstances étranges et dramatiques qui s'étaient déroulées dans un café, loin de Lantin. Mais, en général, les militaires étaient détenus dans la prison liégeoise. Immédiatement, je suis allé rencontrer Bernard et parler avec lui. Je l'ai surtout écouté. Bernard était horrifié par l'acte irréparable qu'il avait commis sous l'influence de l'alcool. Je rencontrai Bernard régulièrement. Petit à petit, une certaine complicité s'est installée entre nous et Bernard a pu raconter son vécu : l'attitude dure de son père au cours de son enfance et de sa jeunesse avec l'engendrement du mépris, voire de la haine vis-à-vis de lui dans le cœur de Bernard ; l'échec de son mariage ; sa dégringolade dans les illusions provoquées par l'alcool... Bernard était intelligent et savait s'analyser intérieurement et analyser les ressorts, les richesses et les drames possibles dans les relations humaines.

Bernard a comparu devant le tribunal militaire qui le condamna à une peine assez lourde. Il exécuta une partie de celle-ci dans la prison de Lantin. Mais il fut assez rapidement transféré dans la prison de Marneffe¹²² où il fut préposé au service de la bibliothèque ce qui convenait très bien à ce garçon curieux et qui appréciait la solitude du travail parmi les livres, mais aussi les contacts avec les autres détenus auxquels il apportait de la lecture. Je suis allé le rencontrer dans son antre et poursuivre avec lui la réflexion. La recherche humaine de Bernard fut longue et sinueuse. Elle perdure encore aujourd'hui, mais il a atteint un certain équilibre qui

¹²² Le bâtiment du château de Marneffe a été construit au 19^e siècle et est devenu un centre pénitentiaire école (CPE) après la seconde guerre mondiale. Le centre est entouré d'un domaine de 40 hectares avec un parc, un bois et des terres agricoles. Le régime en vigueur est « ouvert » pour les condamnés qui peuvent s'adapter à la vie en communauté. Ici, les détenus peuvent suivre une formation et travailler pour préparer de la sorte leur future libération.

lui permet de témoigner publiquement, surtout auprès des jeunes dans des écoles, non seulement de ce qu'il a vécu, mais aussi des ravages de l'alcool. À sa sortie de prison, il a fréquenté un groupe d'*Alcooliques Anonymes*. En prison déjà, il avait découvert les A.A. Dans sa quête immense et insatiable, il fréquenta l'Église des Mormons et d'autres mouvements protestants. Ses nombreuses lectures enrichissaient ses découvertes sur son humanité et le fonctionnement complexe de l'homme. Après avoir assumé une formation, Bernard travaille depuis longtemps dans un hôpital où il a connu des hauts et des bas. Il a vécu l'amour, tout au moins l'amitié avec plusieurs femmes. Il reste un homme en perpétuel questionnement, mais qui connaît de grandes victoires de maîtrise de lui-même dans l'abstinence absolue concernant l'alcool. Nous nous rencontrons assez régulièrement, parfois avec sa compagne. Il aime découvrir la nature dans des promenades, des institutions chargées d'histoire comme l'ancienne abbaye des Prémontrés de Floreffe, ou l'actuelle abbaye bénédictine de Maredsous, par exemple. Bernard est fidèle en amitié, éloigné de sa famille que son père vient de quitter en septembre 2014. Il sait rencontrer un public de jeunes ou de moins jeunes et leur apporter d'importants témoignages de vie et d'encouragement à affronter les difficultés qui jalonnent toutes les vies d'hommes et de femmes ...

Dans la Tour de la prison de Lantin encore, Karim, jeune Marocain toxicomane était incarcéré dans une grande cellule spécialement conçue pour recevoir quatre détenus. Ceux-ci ne pâtissaient pas de la « surpopulation » qui commençait à se faire sentir dans les prisons, mais ils souhaitaient vivre « en communauté » pour diverses raisons. Karim était musulman, mais il m'accueillait volontiers avec le sourire lorsque j'allais rendre visite à un de ses compagnons qui m'avait, un jour, appelé. Karim participait agréablement à certaines conversations.

Un samedi, en fin de journée, je venais de célébrer la messe dans la chapelle de la Tour. Je sortais de cette chapelle. Le directeur de garde pendant le week-end m'attendait. Je percevais immédiatement une grande inquiétude chez lui. Il m'invita à le suivre jusqu'au bureau du chef surveillant où se trouvaient déjà l'adjudant, deux surveillants et un médecin. Le directeur m'explique qu'il venait d'apprendre, par les services de la police de Liège, que la maman et une des sœurs de Karim avaient été assassinées. La mère de Karim était séparée de son mari et vivait avec un compagnon belge. Les deux femmes avaient été découvertes attachées à deux chaises et lardées de coups de couteau. Sachant que j'avais des contacts avec Karim, le directeur me sollicitait afin que j'accepte d'annoncer la pénible nouvelle au jeune Marocain. Toutes les personnes présentes dans le bureau seraient prêtes à apporter leur aide à Karim qui allait sans doute traverser une crise psychologique grave, comme on le pressentait. Inconscient de la responsabilité et de la difficulté de la mission, je l'acceptai, après quelques instants d'hésitation. Les deux surveillants allèrent chercher Karim dans sa cellule. Pendant le long trajet à effectuer avant d'arriver dans le bureau où nous l'attendions, Karim interrogeait les surveillants sur la raison de son « transfert ». Ceux-ci répondaient sans doute vaguement, provoquant ainsi l'augmentation de l'inquiétude du jeune détenu. Karim entra dans le bureau et il dut s'étonner des personnes qui l'attendaient. Je ne sais plus les mots que j'ai prononcés ni les gestes de tendresse que j'ai prodigués à Karim pour lui annoncer, petit à petit, la tragique nouvelle... Quand Karim eut compris le drame qui touchait sa famille, il entra dans une crise de violence et de révolte. Il hurlait, tapait sa tête et ses poings sur une armoire métallique. Le médecin intervint près de lui pour tenter de le calmer un peu. A-t-il fait une piqûre à Karim ? C'est possible, mais je ne m'en souviens plus. C'est même probable, car comment apaiser la douleur et la révolte d'un jeune homme qui vient d'apprendre l'assassinat de sa maman et de sa sœur ? Karim fut conduit à l'infirmerie afin qu'on puisse le surveiller et l'aider à surmonter sa peine.

Les jours suivants on apprit des précisions sur la triste réalité du déroulement du double assassinat : le coupable n'était autre que le compagnon de la maman de Karim. Cette responsabilité révoltante était claire et le coupable était en aveu. Pour Karim et ses proches encore vivants, il fallut encore affronter bien des mois d'épreuves et des chemins d'inquiétude et de souffrance, pendant la longue enquête et le déroulement du procès d'assises. Avec d'autres personnes, je continuai à être présent, amicalement, à Karim. Plus tard, après sa libération et l'issue du procès de son beau-père, Karim donnait de temps en temps de ses nouvelles qui indiquaient une évolution positive de sa situation et de sa réinsertion. Puis, comme d'habitude, nos contacts s'espacèrent et finirent par disparaître. Je garde un souvenir ému de Karim...

Thierry était un jeune toxicomane originaire de la région de Tournai. Il purgeait pourtant sa peine dans la Tour de Lantin. Je ne me souviens plus des raisons qui le poussaient à éviter les contacts avec d'autres détenus au préau ou à la chapelle. Sans doute, avait-il peur de représailles. Un jour, il fit appel à moi. Je lui rendis visite dans sa cellule qu'il quittait rarement, sauf pour vivre, dans la discrétion, un temps de préau et se rendre dans la salle de visites. Un climat de confiance s'installa bien vite entre Thierry et moi. Il me fit part de son pénible itinéraire de vie. Issu d'un milieu relativement aisé, il avait rompu les contacts avec ses parents lorsqu'il les avait informés de son homosexualité et de la toxicomanie dans laquelle il avait versé. Au moment de son arrestation, Thierry vivait « en couple » avec un homme sensiblement plus âgé que lui qui devait avoir vingt-cinq ans. De plus, il avait des relations sexuelles régulières avec un « amant », comme il disait. Ces deux hommes se connaissaient et s'entendaient bien. Ils rendaient visite à Thierry, parfois même ensemble. Thierry affirmait sa foi chrétienne et quand arriva le temps de la confiance, il me demanda de lui porter la communion en cellule. Je l'invitai à une préparation intérieure et à l'ouverture au pardon du Dieu qui nous aime. Ensuite, régulièrement, je lui portais la communion et nous poursuivions nos échanges. De temps en temps, Thierry avait un compagnon de cellule. Thierry me fit connaître la littérature gay qu'il achetait à la cantine extérieure. Certaines revues qu'il me présentait étaient positives, me semblait-il. Elles étaient respectueuses des personnes tout en défendant les droits des homosexuels. D'autres ressemblaient davantage aux nombreuses revues pornographiques qui remplissaient les étals des librairies.

Bientôt, Thierry obtint un congé pénitentiaire qu'il devait passer chez son compagnon. Cependant, à sa réintégration dans la prison de Lantin, il eut quelques problèmes en raison du haschich qui fut découvert dans ses bagages. Plus tard, Thierry fut transféré dans la prison de Tournai, à sa grande satisfaction et à celle de ses compagnons auxquels on épargnait de longs déplacements. Thierry m'écrivait régulièrement. Je répondais à son courrier. Moi-même, en septembre 1987, je fus « transféré » dans la prison de Namur. Bien sûr, cela n'empêcha pas nos relations épistolaires de se poursuivre. Thierry m'adressa même une photo de lui prise dans sa cellule devant la fenêtre grillagée. Ceci implique des complicités externes et, sans doute, internes pour se procurer un appareil photographique, pour prendre la photo, faire sortir l'appareil, développer les photos et m'en adresser une qui comportait au verso un petit message d'amitié de Thierry.

Un samedi, je venais de célébrer la messe dans la chapelle des hommes à la prison de Namur. Un surveillant du « centre » m'informa que Thierry avait tenté de me téléphoner. Devant l'échec de cette tentative, il avait affirmé qu'il allait me retéléphoner plus tard. Il ne l'a pas fait et je n'ai plus jamais eu de contact avec Thierry, ni même entendu parler de lui...



Thierry dans sa cellule à la prison de Tournai



Petit message amical que Thierry m'adresse

À Lantin, j'ai connu un autre Thierry. Jeune toxicomane, lui aussi, il provenait de la région liégeoise. Ses parents étaient séparés et Thierry gardait des contacts avec son père et sa mère. Très sensible, il était très doué pour l'écriture qu'il maniait remarquablement. En septembre 1987, je publiai un texte de Thierry dans *L'Échelle*. Dans ce texte intitulé « *La prison et moi* », Thierry exprimait toute sa peine d'être privé de la liberté et de toutes les beautés de la nature et des relations humaines. Dans une des dernières conversations avec lui, il m'avoua qu'il était décidé à se suicider. Il me montra deux enveloppes contenant, me dit-il, des lettres qu'il adressait à ses parents pour formuler ses adieux et expliquer un peu son geste de désespoir. Un peu plus tard, Thierry débarqua dans la prison de Dinant. À Lantin, il avait effectivement effectué une tentative de suicide qui avait échoué. Afin qu'on puisse exercer sur lui une surveillance plus rapprochée et facile, on le plaça dans une cellule située au rez-de-chaussée de la petite prison de Dinant. Un coup d'œil dans sa cellule était rapidement donné, même la nuit, en soulevant le clapet de la lucarne de la porte. Thierry restait le garçon sympathique, réfléchi et encore déterminé au suicide. Cependant, après quelques semaines, son comportement ne semblait plus préoccupant. On le ramène donc à Lantin où après peu de temps, il réussit à se donner la mort. Le lundi 18 juin 1988, je suis allé concélébrer la messe de ses funérailles avec mes confrères Alexis Smets et Philippe Landenne, à Juprelle, dans les environs de Liège. Lors de la première fête de Noël que je célébrai à Auvelais en décembre 1988, je me suis inspiré du dernier texte que j'avais reçu de Thierry et que je reproduis ici avec le dessin réalisé par Achille Haquenne et paru avec le texte dans *L'Échelle*.

La prison et moi

Lourd, lourd est cet air. À certains moments, j'ai l'impression que toute la baraque pèse sur mes épaules ; que nous reposons tous sur un seul d'entre nous, prisonniers, à tour de rôle... Je suis chargé comme une pile, comme un transformateur... Je reçois du chagrin, de la peur, de la mort... Je rends du sacrifice, de l'encens, de la folie... Je prie comme je peux, à la rame ou à la voile !

« Mon Dieu ! comme la vie est belle dehors ! »

Le soleil qui se couche sertit l'usine d'en face avec de l'or... C'est une châsse... En fourrant le nez entre les barbelés, je sais que je pourrais voir plus de vingt feuilles de platanes, toutes vertes et fraîches, de la première qualité, au-dessus du mur... Mais, je ne fais pas un geste, veuillez le remarquer ! Ah, les couleurs, les harmonies, les mouvements !

Ici, c'est gris à perpétuité... Des gris, des vert-de-gris, des bistres mineurs. Il manque toutes

les couleurs de l'arc-en-ciel... Dehors, le soleil, à gauche, énorme masse incandescente, l'azur partout ; sous les pieds, l'herbe humide ; un chant dans la forêt, les rires et les danses possibles, cheveux flottants, reflet dans l'eau d'un visage et vous, cher Seigneur, par-dessus le marché, pour consommer l'éblouissement !

Mais comment font-ils donc, les autres, plongés dans ces richesses, nageant dans ce pactole ? Je sais bien, ils n'en usent pas ! Le moins possible ! Un trésor n'est un vrai trésor que si on crève autour... Il ne faut pas abuser des bonnes choses. (Les mauvaises, on peut y aller, carrément, ça ne coûte rien.) « Un doigt de vin, cher Monsieur ? » « Un doigt de vertu, chère Madame ? » Un bout de conduite, un brin de toilette ; on ne verse que des larmes de Cointreau. Contre le soleil, il y a des lunettes... Contre la nature, il y a les petites polices d'assurance... « Que faites-vous ? – Un peu de tout »...

Jamais sérieux, Seigneur, tu es trop grand ! Tu exagères... Tu embrasses, immense, l'univers entier, avec tes bras étendus. On ne peut pas les étendre, nous, il y a une serviette et un parapluie sous chacun de nos bras...

Il faut être petit pour réussir... Tu l'as dit toi-même. La leçon n'a pas été perdue. Elle est tombée dans la bonne terre. Le rentier est petit, le Liégeois est petit, la belote est petite et le propriétaire est aussi petit, comme le petit pote, la petite balade et le petit bistrot. Et tout ça s'en va à petits pas vers un lopin final.

Ah ! je l'avoue ! Moi aussi, je vous aurais dit autrefois : « Bon ! C'est vu, remportez-moi tout ça ! » Mais, aujourd'hui, je suis la barque gifiée par les eaux libres et qui tire violemment sur sa chaîne, l'affamé qui respire des odeurs bouleversantes de cuisine, à travers les barreaux du soupirail. Peut-on me demander de renoncer ? Vraiment ? Est-ce possible ? Je ne suis pas libre ! Le contrat est violé. Je subis la contrainte forcenée, étroite, minutieuse, absolue. Un poisson tire au sec ! Il frétille, il bat des nageoires sans avancer, il ouvre la bouche sur un vide toxique. Renonces-tu, poisson, à la rivière ? Il a l'œil blanc. Il frémit. Pourvu, pense-t-il, qu'on n'aille pas prendre ce petit soubresaut pour un acquiescement !

S'il vous plaît, ne me faites pas peur ! Tous ces murs, ces barbelés, ces rats, ce désespoir, ces vivants mort-nés, tout ce charnier vivant ! Le difficile n'est pas de mourir ; le difficile est d'être mort...

Thierry

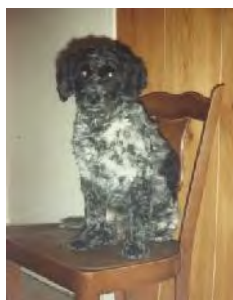


Dans la prison de Namur, plus à taille humaine, je tissais encore de nombreux liens avec des hommes et des femmes qui se confiaient à moi ou qui, simplement, sollicitaient de moi quelques services, y compris celui de leur donner quelques petits cigarillos que je fumais à l'époque et qu'ils appréciaient beaucoup. Deux de ces hommes sont, aujourd'hui encore, des amis. Je fus proche confident de Serge qui recevait la visite d'une demoiselle plus jeune que lui, mais qui lui était passionnément attachée. Après la libération de Serge qui retrouva rapidement du travail, je célébrai le mariage de ces deux tourtereaux et, un peu plus tard, je baptisai leur petit garçon.

Un autre détenu que j'ai rencontré à Namur va jouer un rôle important dans le maintien de contacts avec le monde de la prison, en amenant chez moi des hommes qui avaient déjà connu l'emprisonnement ou qui allaient le connaître. Mais, à cette époque, j'étais curé-doyen d'Auvelais. J'évoquerai ces rencontres et certaines aventures avec des détenus dans le prochain chapitre de mes « mémoires ». Je présente seulement ici, brièvement, celui qui suscitera ces nouvelles rencontres et qui est devenu un ami avec toute sa famille. Kamer était Turc, plus précisément, Kurde, de religion Alévi. Très ouvert et sympathique, il m'invita à passer dans sa cellule et fréquenta même la chapelle, car, justifiait-il, la chapelle catholique est, elle aussi, un lieu de prière où un Musulman peut se recueillir...

Ainsi passèrent bien vite les cinq années vécues en prison... Mais, à l'évêché, on comptait sur moi pour une autre mission. L'abbé Jean Gilson, curé-doyen à Auvelais depuis vingt-sept ans souhaitait quitter sa lourde tâche pour se retirer dans une petite paroisse. À son retour de Lourdes en septembre 1988, maman me proclama toute joyeuse que le vicaire général de Mgr Mathen, Jean Meunier, lui avait fait la confidence que j'allais être sollicité pour devenir doyen d'Auvelais, dans la Basse-Sambre que je connaissais bien déjà. Maman qui vivait seule à Tohogne aspirait à venir habiter avec moi. À Auvelais ? Pourquoi pas ? Effectivement, je fus bientôt convoqué chez le vicaire général. Je résistai autant que je pouvais, car je souhaitais continuer mon ministère dans les prisons. Mais, rien à faire. Il est difficile de résister aux arguments de Jean Meunier. Je cédai finalement et accédai à sa demande, à une condition tout de même, celle de pouvoir choisir mon successeur comme aumônier dans les prisons de Namur et Dinant. Jean Meunier m'accorda cette faveur. C'est ainsi que mon ami Alain Poncelet accepta de quitter la région de Couvin et les nombreux jeunes qu'il côtoyait, pour venir s'installer dans le « presbytère » de Hun. Il vient de terminer un long et fécond service, varié et exigeant dans diverses prisons et dans l'organisation de la formation des nombreux hommes et femmes qui se mettent aujourd'hui au service de l'aumônerie catholique des prisons.

Moi, en 1988, je vais retrouver la Basse-Sambre qui me tient à cœur, bien des personnes que je connais déjà et des réalités sociales et culturelles dont j'ai pu mesurer l'évolution pendant les quinze dernières années...



Attila, roi de Hun et d'autres lieux

Je ne peux pas quitter Hun sans évoquer le chien Attila, si original, si populaire. J'étais installé dans le presbytère de Hun depuis quelques mois, lorsqu'on me proposa un petit chien qu'il fallait aller choisir dans une nichée de chiots nés à Liège. Un beau jour, Jean-Luc et moi nous sommes dans la maison de la famille qui nous propose ce petit animal. Trois ou quatre petites femelles courent et s'agitent dans la pièce de la maison, tandis qu'un petit mâle reste plutôt coi. Nous le choisissons. Couché dans une petite boîte en carton déposée sur le siège arrière de la voiture, le chiot effectue le premier long voyage de sa vie sans rouspétance, sans crainte apparente. Nous débarquons à Hun où j'héberge le grand chien de maman, Duc, pendant l'hospitalisation de sa maîtresse. Avec Jean-Luc, nous avons décidé de baptiser *Attila* le petit chiot, étant donné qu'il va devenir le roi de Hun. Quand le minuscule Attila se trouve en présence du géant Duc, il est impressionné, mais le malaise ne dure pas longtemps. Le lendemain matin de son arrivée, lorsque je présente la nourriture contenue dans le même bassin pour les deux chiens, Attila grogne à l'approche du brave Duc qui attend patiemment que le chiot s'éloigne et le laisse approcher du déjeuner. Ces deux chiens deviendront, bien sûr, de grands amis. Quand maman sera rentrée à Tohogne et qu'elle aura récupéré Duc, Jean-Luc, Attila et moi gagnerons Tohogne pratiquement tous les dimanches. Les chiens seront promenés dans les campagnes où Duc prend plaisir à faire se lever une vache couchée dans une prairie, avant de continuer son chemin sans autre préoccupation des ruminants. Plus tard, il arrivera que, pendant que je suis en voyage en Italie ou en Grèce, Attila séjourne à Tohogne où il est tout à fait à l'aise.



Le tout petit Attila

Il est partout à l'aise, Attila. À Hun, il sort en promenade comme il l'entend. Ce n'est pas un chien fugueur puisqu'il rentre spontanément à la maison au terme de toutes ses promenades, mais il adore découvrir des horizons nouveaux de la belle vallée de la Meuse. À plusieurs reprises, Jean-Luc et moi ferons l'expérience des lieux fréquentés par notre chien explorateur... Un samedi soir, nous sommes inquiets : Attila n'est pas rentré. Le dimanche soir, pas d'Attila non plus. Nous sommes vraiment inquiets : le chien a pu se faire écraser par une voiture sur la route si dangereusement fréquentée qui relie Namur à Dinant. Le lundi, je gagne la prison de Lantin. Heureusement, quand je rentre le soir à la maison, Attila est là, bien portant et très heureux de m'accueillir. Le matin, des policiers d'Anhée sont venus ramener Attila à son domicile. Le samedi, dans le camping d'Anhée situé le long de la Meuse, des personnes s'étaient inquiétées d'apercevoir un petit chien errant, à plusieurs reprises. Pensant qu'il s'agissait d'un chien perdu, elles avaient averti la police qui, consciencieusement, vint chercher la petite bête. Au collier, elle portait la médaille qui attestait que son maître s'était

bien acquitté de la taxe imposée à l'époque aux propriétaires de chiens. Mais, le week-end, impossible pour les policiers d'être informés des coordonnées du maître simplement transcrites par un numéro sur la médaille. Le lundi matin, les services des finances ont pu leur fournir mon nom et mon adresse. Les policiers ont accompli leur devoir jusqu'au bout : Attila a retrouvé son domicile qu'il n'avait nullement l'intention de désertier...

Inutile de signaler qu'une nouvelle médaille fut ajoutée au collier du chien voyageur ; elle comprenait le nom du chien et mes coordonnées complètes. Ces informations ont servi plusieurs fois. Un soir, vers minuit, je suis réveillé par le téléphone. On me téléphone du camping d'Anhée qu'aime fréquenter Attila. Une nouvelle fois, des touristes ont cru apercevoir plusieurs fois un petit chien perdu. Ils l'ont recueilli dans leur caravane, jusqu'au moment où ils se sont aperçus que le chien portait une médaille perdue au milieu de ses longs poils. C'est ainsi que je suis allé récupérer le chien voyageur. Comme je suis encore allé le retrouver à Godinne, non loin du collège des Jésuites, au temps du Tour de France. Un monsieur d'un certain âge avait aussi cru qu'Attila s'était perdu. Ayant remarqué sa médaille, il n'eut pas de peine à me téléphoner gentiment. Quand je suis arrivé chez ce brave homme, il était en train de regarder l'étape du Tour de France à la télévision. Attila s'était installé sur ses genoux !

Attila et moi, avec Jean-Luc souvent, nous allions régulièrement souper chez Albert Bonmariage à Namur et passer la soirée chez lui. Bien avant d'arriver à la rue de la Dodane, Attila s'excitait dans la voiture. Dès la rue Henri Lemaître, il avait compris où nous allions. Dès son débarquement du véhicule, il courait jusqu'à la maison occupée par Albert. Dès que j'avais ouvert la porte d'entrée avec la clé que je possédais, il fonçait sur l'escalier qu'il escaladait promptement pour rejoindre Albert qui l'attendait souvent avec un petit cadeau : une petite assiette de viande rapportée de la prison. Cependant, après quelques leçons données par Albert, Attila avait compris qu'il ne pouvait pas accepter ce souper, si délicieux soit-il, s'il était présenté à la main gauche par Albert. Si c'était le cas, il détournait dédaigneusement la tête jusqu'au moment où Albert lui présente l'assiette à la main droite. Attila aimait aussi beaucoup fréquenter la librairie diocésaine, le CDD installé dans des locaux de l'ancien séminaire (en ce temps-là). Il y était accueilli chaleureusement par Yvonne et ses gentilles collègues qui lui présentaient coupelle d'eau, et, surtout, quelques biscuits délicieux. Dès qu'en voiture j'abordais le pont de l'Évêché, Attila avait compris qu'il allait revoir ses amies généreuses et caressantes...

Attila avait le poil abondant et long. C'est ainsi, qu'il était tondu et toiletté deux fois par an, à Namur, non loin de la clinique Saint-Camille, comme on disait encore. Il n'appréciait pas particulièrement les soins attentifs et délicats du coiffeur et de son épouse. Il ne supportait surtout pas l'opération du dégagement des oreilles et des extrémités des pattes. Pendant ces opérations délicates qui excitaient le chien, je devais me lever et le maintenir dans un calme relatif.



Ainsi, pendant deux ans et demi, Attila fut le chien régnant à Hun et ses environs. Il était pourtant toujours prêt à entamer une petite excursion à Namur, à Tohogne ou ailleurs. Il accueillait aussi volontiers les visiteurs dans la maison de Hun et, figurez-vous, le déménagement vers la ville ne le déranga pas beaucoup. Juste le temps de découvrir de nouveaux lieux et de nouveaux chemins, empruntés avec autant de liberté et de plaisir qu'à la campagne. Attila devint rapidement le roi d'Auvelais où il suscita de nombreux descendants et où il s'est acquis la sympathie de tous les habitants, y compris des autorités communales et de certains membres de la police...

Chapitre 9 : Curé-doyen à Auvelais (1988-2001)

Presque au terme du chapitre 8 où je raconte mes services dans des prisons et mes contacts avec des détenus, j'évoque ma rencontre, déterminante pour moi, avec le vicaire général de Mgr Mathen, Jean Meunier ¹. Il me sollicite fermement pour que j'accepte la mission de curé-doyen à Auvelais. Après une forte résistance de ma part, je cède à ses arguments et j'entre ainsi dans une nouvelle phase de ma vie : curé-doyen à Auvelais. Curé, je ne l'avais jamais été. Je connaissais un peu le ministère en paroisse par les quelques engagements en tant que vicaire dominical et celui de remplaçant du curé de Durbuy en 1963. J'ignorais tout, bien sûr, de la fonction de doyen. Il me fallait donc découvrir de multiples réalités nouvelles de la pastorale, les arcanes des A.S.B.L., des Fabriques d'église, des écoles... Heureusement, je connaissais un peu la Basse-Sambre en raison des huit années d'enseignement au Collège Saint-André à Auvelais et des contacts importants que je gardais avec des personnes, notamment des familles amies et des membres d'équipes de chrétiens que j'accompagnais encore : *Équipe Notre-Dame*, équipe de partage évangélique...



Église Saint-Victor à Auvelais

La Basse-Sambre industrielle

À l'automne 1988, je retrouvais la région de Basse-Sambre que j'avais découverte en 1965 et quittée en 1973. Que de changements socio-économiques étaient intervenus dans cette région entre mes deux séjours ! Hélas, ces changements étaient négatifs et ils n'ont fait que de s'aggraver au cours des années suivantes, jusqu'aujourd'hui.

En 1963, Marcy Lambert, docteur en droit et professeur de langues anciennes écrivit un petit livre intitulé : *La région de la Basse-Sambre, Essai de synthèse économique et sociale* ². L'auteur tente d'abord de délimiter cette région située, le long de la Sambre, entre Charleroi et Namur. Après un examen méthodique et méticuleux de sources administratives, judiciaires,

¹ Voir *Tout est grâce !*, tome 2, p. 239

² Marcy Lambert, *La Région de la Basse-Sambre. Essai de synthèse économique et sociale*, 149 pages, 1963, Éditions I.C.H., Huy

politiques et religieuses, il conclut que 28 communes (avant leur fusion) composent la Basse-Sambre ³.

À partir du dix-huitième siècle, cette région rurale et pauvre connut un développement industriel impressionnant. Le développement de l'industrie houillère inaugure une longue période d'expansion économique de la Basse-Sambre. Même si l'extraction de la houille remonte au moyen âge et se développe au dix-huitième siècle sous l'Ancien Régime, elle trouve son réel et rapide développement à partir de 1830, en raison d'une réglementation moderne et des progrès techniques considérables. À la fin du dix-neuvième siècle, comme l'a écrit Marcy Lambert, « *sept charbonnages locaux couvrent de riches tailles attaquées sans relâche* ». En même temps que se développe l'industrie houillère, une autre industrie caractéristique se développe en Basse-Sambre : l'industrie verrière. Elle se développe en Basse-Sambre dès le dix-septième siècle. Les glaciers prennent une large extension au dix-neuvième siècle, à la suite des progrès de la science et grâce aux ressources du sous-sol de la région, en même temps que l'intérêt de la voie navigable de la Sambre qui sera progressivement canalisée et de la voie des chemins de fer. Petit à petit, des établissements industriels d'autres types se développent aussi en Basse-Sambre. Les usines se multiplient, sur le territoire d'Auvélais même, comme des fabriques de produits chimiques et de couleurs, des fonderies, deux feutreriers, des ateliers divers, comme H.M.S. (Heuze-Malevez-Simon), l'atelier de construction Boreux et l'atelier de menuiserie Philippart. Deux grandes boulangeries industrielles se créent et se développent à Auvélais : *La Coop* et *Le Bon Pain*. En 1913, la Centrale électrique de l'Entre-Sambre-et-Meuse est créée. À Jemeppe-sur-Sambre s'installent et se développent les imposantes implantations industrielles de Solvay.



Usines Solvay à Jemeppe-sur-Sambre

Le déclin économique de la Basse-Sambre et la progression du chômage avaient déjà commencé avant ma découverte de la région en 1965. Après la guerre, les charbonnages étaient encore prospères. Ils avaient attiré de très nombreux travailleurs immigrés, italiens d'abord, turcs, marocains et d'autres nationalités ensuite. Cette importante population immigrée très variée est une caractéristique de la Basse-Sambre. Elle constitue une richesse humaine et culturelle. Sur le plan pastoral, la présence de nombreux Italiens suscitera la création d'une aumônerie catholique italienne et l'engagement humain et chrétien de nombreuses religieuses italiennes dans la région. Mais, l'un après l'autre, les charbonnages fermaient dans la région de Charleroi, en Basse-Sambre et dans la région liégeoise. Quand je suis arrivé au Collège Saint-André à Auvélais, dans la région, il ne restait que deux charbonnages : celui de Bonne-Espérance à Moignelée qui fermera en 1968 ⁴. En 1966,

³ La Basse-Sambre est constituée de 22 communes appartenant à la province de Namur (dans l'arrondissement de Namur) : Aisemont, Arsimont, Auvélais, Falisolle, Flawinne, Floreffe, Floriffoux, Fosses-la-Ville, Franière, Ham-sur-Sambre, Jemeppe-sur-Sambre, Keumiée, Malonne, Mazy, Moignelée, Mornimont, Moustier-sur-Sambre, Onoz, Soye, Spy, Tamines et Velaine-sur-Sambre. Six autres communes constituant la Basse-Sambre sont situées dans la province du Hainaut (dans l'arrondissement de Charleroi) : Aiseau, Farciennes, Lambusart, Pont-de-Loup, Roselies et Wanfercée-Baulet.

⁴ Pour voir des photos de l'état actuel du site de l'ancien charbonnage de Bonne espérance, cliquez sur le lien suivant : <http://zonesinterdites.skynetblogs.be/archive/2007/05/07/charbonnage-de-bonne-esperance.html> ou encore sur celui-ci : <http://auvelais.skynetblogs.be/moignelee-charbonnage-bonne-esperance/>.

j'avais visité ce charbonnage avec deux vicaires d'Auvelais, Louis Latour et Jacques Gilon et un autre professeur du Collège Saint-André, Robert Liégeois. Grâce au curé de Moignelée de l'époque, Joseph Philippot, la descente dans les entrailles du charbonnage avait été autorisée et organisée par le dernier directeur Auguste Meilleur. *Le Roton* de Farciennes, le dernier charbonnage wallon, fermera ses portes le 30 septembre 1984. Ce jour-là, les 1 200 derniers mineurs en Wallonie remontaient une dernière fois de la fosse. C'est une page, un pan entier de l'histoire industrielle wallonne qui se tournait définitivement.



Charbonnage de Bonne Espérance à Moignelée : vestiges actuels et photo du passé...



Tour de l'ancien charbonnage du Roton à Farciennes

En 1963, trois importantes glaceries faisaient encore la richesse de la Basse-Sambre et employaient encore de nombreuses personnes. La glacerie de Moustier-sur-Sambre, la société anonyme *Glaverbel*, procurait du travail à 1.719 personnes ⁵. Celle de Franière, à 459 personnes. Enfin, celle d'Auvelais, la glacerie Saint-Roch employait 1.526 personnes. Ces glaceries qui polissaient encore mécaniquement la glace au sortir des fours utilisaient du matériel construit, notamment, dans les ateliers H.M.S. à Auvelais où 747 personnes travaillaient. Elles utilisaient aussi du feutre produit dans les deux feutreriers situées à Auvelais. Celles-ci procuraient du travail à 123 personnes. Quelques années plus tard, la première, la glacerie Glaverbel s'équipait d'un float. Saint-Roch à Auvelais s'équipa un peu plus tard. Le procédé «float» permet de produire de la glace en ruban continu, de doucir puis

⁵ Les chiffres des travailleurs indiqués ici sont tirés du travail de Marcy Lambert, *op. cit.*, pp. 98-100.

de polir simultanément ses deux faces. Les nouvelles machines simplifient le travail, bien sûr, mais elles suppriment de la main-d'œuvre. D'autre part le procédé de polissage float ne requiert plus les immenses polisseuses en acier, ni le feutre, ni de la potée ⁶. Aussi presque toutes les activités parallèles aux glaceries ont rapidement disparu. De nombreuses productions des ateliers H.M.S., qui exportaient dans le monde entier, étaient rendues inutiles par le nouveau procédé de polissage de la glace. Pour cause de faillite, ces ateliers fermeront leur porte en 1985. Plus besoin de feutre non plus pour le polissage : les deux feutreriers d'Auvélais disparaissent bientôt... Les glaceries elles-mêmes, de fusions en restructurations, finalement, ne furent plus que deux, distantes de quelques kilomètres : Saint-Roch devenue Saint-Gobain à Auvélais et Glaverbel devenue AGC à Moustier. Récemment, la glacerie Saint-Gobain à Auvélais a été définitivement et totalement fermée.



Glacerie Saint-Gobain à Auvélais



Glacerie AGC à Moustier-sur-Sambre

Quand je suis devenu doyen à Auvélais en 1988, la centrale électrique elle-même avait disparu. Les activités de production de la centrale électrique se sont développées entre 1913 et 1976. Par la suite, la centrale a été partiellement maintenue en réserve du réseau d'exploitation jusqu'en 1986. Cette centrale thermique a été alimentée, selon les époques, par du charbon, du gaz ou du fuel. Entre 1980 et 1989, le bâti industriel est détruit.



Centrale électrique d'Auvélais (carte postale ancienne)

⁶ La potée est une poudre qui sert à polir le verre et la glace.

Disparues aussi la boulangerie industrielle et la pâtisserie du *Bon Pain* ! Les origines de cette entreprise déjà ancienne sont significatives de luttes continuelles entre le monde populaire des ouvriers socialistes et celui des possédants catholiques préoccupés de défendre leur influence sur la classe ouvrière elle-même et leurs pouvoirs dans la société. C'est le 10 mai 1907 que la S.A. *Le Bon Pain* fut fondée à l'initiative de plusieurs sociétés industrielles (Glaces nationales, Charbonnages Sainte-Elisabeth) et des notables catholiques de la Basse-Sambre (les familles Petit, de Dorlodot,...) auxquels vinrent s'ajouter d'autres sociétés suite à des augmentations de capital (HMS, les Feutreriers Nouvelles,...) Le but premier du *Bon Pain* était l'exploitation d'une boulangerie industrielle, mais aussi tout commerce ou fabrication de denrées et marchandises utilisées par la classe ouvrière et agricole de la région pour concurrencer les coopératives socialistes (*COOP*). Selon le vocabulaire caractéristique d'une certaine époque dans un certain milieu, les « cléricaux » créèrent de nombreuses institutions pour concurrencer les institutions semblables suscitées par les socialistes et les libéraux. Ce phénomène alla jusqu'à la création de deux sociétés de musique rivales établies dans des bâtiments voisins sur la grand-place d'Auvelais : l'*Harmonie* et la *Renaissance*. À l'époque où j'étais professeur au collège d'Auvelais, ces deux bâtiments comportaient chacun une salle de cinéma et de spectacles en même temps qu'un café. Quand je devins doyen, ils avaient été rasés et remplacés par une moyenne surface commerciale.

Heureusement ces rivalités institutionnelles qui impliquaient souvent des catholiques issus des familles possédantes ou bourgeoises et des adversaires socio-politiques s'étaient fort atténuées jusqu'à disparaître entre l'après-guerre et les années 80. L'anticléricalisme farouche avait heureusement disparu, en même temps sans doute que le cléricalisme étouffant. La laïcité s'était organisée, mais sans militantisme excessif. Les doyens qui m'ont immédiatement précédé et moi-même avons eu des rapports faciles, corrects, voire amicaux, avec des personnes engagées dans les organisations socialistes. Au niveau politique, après la fusion des communes, le parti socialiste était majoritaire dans les deux communes nouvelles dans le doyenné : Sambreville et Jemeppe-sur-Sambre.

L'œuvre de Léopold Gosset, curé d'Auvelais (1884-1921)

L'industrialisation de la Basse-Sambre fut accompagnée d'une augmentation de la population dans les anciens villages ruraux. Une population ouvrière importante fut aussi fournie par les villages environnant les industries. Cet accroissement de population eut des conséquences sur l'organisation religieuse à Auvelais. Jusqu'au début du vingtième siècle, le gros village d'Auvelais ne constituait qu'une paroisse. L'abbé Léopold Gosset ⁷ était curé d'Auvelais

⁷ L'abbé Léopold Gosset était un des fils du fermier de Fayat à Onoz. Il était né le 8 octobre 1854. Il put étudier à Floreffe avec ses frères Edmond et Félicien. Edmond devint prêtre ainsi que son frère Léopold ordonné à Namur, le 26 août 1877. Léopold fut successivement vicaire à Fosses-la-Ville, curé à Tongrinne, avant de devenir le curé d'Auvelais le 1 octobre 1884. Il mourut à Auvelais le 4 septembre 1921. Avec son frère Edmond, il est enterré dans l'église d'Onoz, son village natal. Une double stèle rappelle leur souvenir. Leur frère Félicien est le créateur de la cigarette Saint-Michel et le marchand du tabac Gosset. Si vous souhaitez en savoir plus à son sujet, allez lire la [première annexe intitulée : Le tabac Gosset Saint-Michel, p. 54.](#)

depuis 1888. Sous son impulsion, la famille Petit fait construire l'église Sainte-Barbe en 1906, dans le quartier de La Sarthe qui domine la cité et la vallée de la Sambre. Une deuxième paroisse est née à Auvelais. L'abbé Gosset a aussi fait construire une nouvelle église dans le centre d'Auvelais inaugurée en 1910. Dédiée à saint Victor et située le long de la Sambre non encore canalisée, elle devait remplacer l'église plus modeste qui se situait vers le milieu de la place communale.



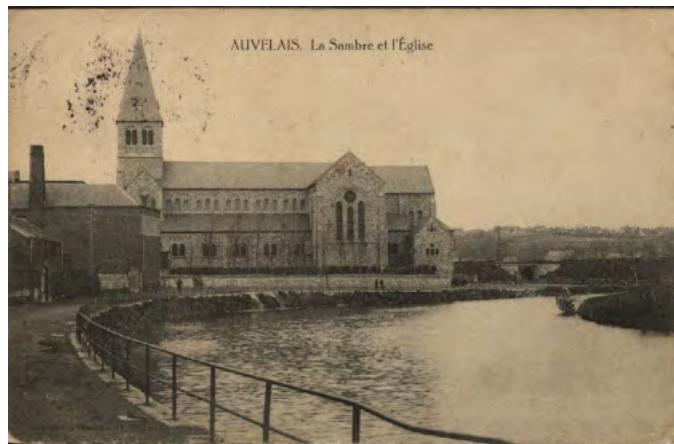
Église de La Sarthe dominant la Sambre



L'abbé Léopold Gosset



Ancienne église d'Auvelais-Centre



Nouvelle église d'Auvelais caressée par la Sambre non canalisée

L'abbé Gosset a aussi laissé, dans le presbytère d'Auvelais, un impressionnant *Liber Memorialis*, c'est-à-dire un journal rédigé au jour le jour qui évoque les événements vécus dans la paroisse d'Auvelais et dans la Basse-Sambre en général. Ce document est bien précieux pour connaître le développement économique et social de la région et pour se rendre compte de la montée de l'anticléricalisme et des premières étapes de la déchristianisation. Par exemple, l'abbé Gosset évoque, avec regret, le premier enterrement civil à Auvelais.



Chapelle Sainte-Brigide à Fosses-la-Ville

Pour la petite histoire, c'est aussi l'abbé Gosset qui instaure un pèlerinage en l'honneur de sainte Brigide à Auvelais. Une statue de la sainte se trouvait sur l'autel latéral de gauche dans l'église nouvelle d'Auvelais. Exécutée en plâtre, cette statue sans valeur artistique, fut pourtant volée dans l'église, au cours de mon ministère à Auvelais. Mais qui était donc cette sainte Brigide ? Presque Fossois aujourd'hui, je connais mieux son histoire et j'ai déjà plusieurs fois participé à sa fête et au fameux « *pèlerinage aux baguettes* » qui avait sans doute une ampleur bien plus importante à l'époque du curé Gosset. Sainte Brigide est une sainte irlandaise dont le culte fut amené à Fosses-la-Ville par saint Feuillen et ses frères. Cette sainte, qui fut responsable du bétail dans son couvent irlandais, est censée protéger veaux et vaches dans les étables et dans les champs. Chaque année, le premier dimanche de mai, des foules d'agriculteurs et de fermiers grimpaient sur la colline dominant la ville et sur laquelle était construite une chapelle vouée au culte de sainte Brigide. Les pèlerins portaient des baguettes de coudrier que le prêtre bénissait au cours de l'office et que les agriculteurs processionnaient autour de la chapelle en touchant ses parois avec ces bâtons qu'ils placèrent plus tard dans les étables. Mais après la messe et la prière, comme il se doit, la fête continuait et battait son plein, dans la ville de Fosses au début du vingtième siècle, aujourd'hui, près de la chapelle, alors que la résidence Dejaifve voisine participe aux festivités. En son temps, l'abbé Gosset, ancien vicaire de Fosses, était scandalisé par le comportement qu'il jugeait déplacé et corrompueur de ses paroissiens venus pieusement invoquer sainte Brigide pour qu'elle protège leur bétail. Dans son *Liber Memorialis*, il note son sentiment scandalisé par ce qu'il considère comme les débauches fossoises. La ville de Fosses, il la qualifie, en latin, de « *parvum oppidum, sed magnum lupanare* » (*petite ville, cependant grand bordel*). Pour protéger moralement ses paroissiens, l'abbé Gosset instaura donc, à Auvelais, un pèlerinage à sainte Brigide, plus austère que celui de Fosses...

La structuration du doyenné d'Auvelais

En octobre 1988, je suis donc nommé curé-doyen d'Auvelais. Plusieurs fois, je rends visite à l'abbé Jean Gilson, mon prédécesseur doyen qui se prépare à déménager à Natoye où il sera curé d'une paroisse plus modeste que celle d'Auvelais. Jean me transmet de nombreux documents divers concernant la pastorale et des institutions paroissiales ou décanales. Il m'initie un peu à mon futur métier, avec patience et une extrême gentillesse. Le dimanche 23 octobre, la paroisse d'Auvelais et le doyenné disent un grand merci à celui qui fut leur curé-doyen pendant vingt-sept ans. Ce jour-là au matin, j'effectue ma dernière visite à la prison de Dinant où je célèbre la messe. Au retour vers Hun, un accident me prive définitivement de ma voiture. On viendra me chercher d'Auvelais pour que je puisse participer à la messe d'action de grâce dans l'après-midi et, grâce aux indications du vicaire Xavier Herman, j'achèterai rapidement une *Volkswagen* d'occasion au garage Mazuin à Auvelais auquel je serai fidèle pendant de longues années.



Abbé Jean Gilson



Procession d'offrande par les acolytes formés par J. Gilson

Il fallut un certain temps à Jean Gilson avant de pouvoir s'installer dans le presbytère de Natoye dans lequel on effectuait des travaux. Après son départ d'Auvelais, une équipe de bénévoles parmi mes amis et maman se mirent à rafraîchir le presbytère d'Auvelais, par la pose de tapisseries et par la peinture. Maman, qui vivait seule à Tohogne depuis la mort de papa, se réjouissait beaucoup de venir habiter avec moi dans une région qu'elle ne connaissait pratiquement pas, mais dans laquelle elle s'acclimata rapidement et parfaitement, en raison de son grand sens de l'accueil et sa facilité à nouer des contacts humains. Je pus compter largement sur des membres de l'équipe de Foyer Notre-Dame dont j'étais aumônier. D'autres proches furent les acteurs du déménagement. Cependant, avant d'être installé au presbytère, j'ai effectué de nombreux aller-retour Hun-Auvelais, afin de participer, déjà activement, à la vie paroissiale et décanale et poursuivre mon initiation.

Le doyenné d'Auvelais n'était pas très ancien : il fut créé en 1936. La plupart des paroisses qui le constituèrent appartenaient au doyenné de Fosses-la-Ville. C'est ainsi que plusieurs bâtiments situés dans les paroisses d'Arsimont et de Falisolle sont toujours la propriété de l'ASBL décanale de Fosses, tandis qu'une ASBL décanale d'Auvelais était créée avec l'apparition du nouveau doyenné.

Pendant les huit années que j'ai passées en Basse-Sambre, entre 1965 et 1973, toutes les paroisses avaient un curé ; seules les deux petites paroisses de Balâtre et Onoz étaient regroupées sous le pastoral d'un curé, Prosper Chapelle. Quinze vicaires secondaient les curés⁸. Ils étaient pratiquement aussi nombreux que ces curés et constituaient, en ces temps d'après Concile, une force de pression importante pour susciter, voire imposer, certaines réformes liturgiques et pastorales dans la région. Ces vicaires se retrouvaient chaque mardi, chez l'un puis chez l'autre. Les quatre plus jeunes prêtres engagés au Collège Saint-André, Arthur Leroy, Michel Moncomble, Robert Liégeois et moi participaient aux rencontres des mardis et accueillaient leurs jeunes confrères au Collège. Ces retrouvailles comportaient des moments d'échanges en toute liberté et des partages d'une boisson et d'un goûter bienfaisant. Chaque année, pendant les vacances d'été, après le déroulement des camps des mouvements de jeunesse locaux, ces vicaires se retrouvaient pour vivre, entre eux, un camp particulier à Laforêt, dans la vallée de la Semois. Les curés y étaient invités les deux derniers jours. Régulièrement, des réunions de formation et de partage étaient organisées par le doyen Jean Gilson. Elles regroupaient curés et vicaires. Quelques-unes furent mémorables, d'après les récits que j'ai entendus à plusieurs reprises.

Quand je devins doyen en 1988, le doyenné d'Auvelais comportait les deux communes bassesambriennes de Jemeppe-sur-Sambre (au 1^{er} janvier 2015, sa population totalisait 18 806 habitants) et Sambreville (au 1^{er} janvier 2015, la population totale de cette commune était de 27 897 habitants). Le doyenné regroupait seize paroisses. Douze d'entre elles étaient encore animées par un curé. Les paroisses d'Onoz et de Balâtre étaient cependant sous le pastoral bienveillant de l'abbé Edmond Rinchar, ancien curé de Velaine-sur-Sambre. Et les paroisses de Moustier Immaculée et Moustier St-Frédégand étaient sous la responsabilité du curé Édouard Dinant, aidé un peu par l'abbé Gérard Lecoq, professeur de religion à Gembloux, mais résidant au presbytère de Moustier-Village. Seules, deux paroisses possédaient encore un vicaire : Auvelais-Centre (St-Victor) et Tamines St-Martin. À Auvelais, un ancien vicaire, Louis Latour, par son travail en milieu scolaire (constructions, proximité...), s'était fait une

⁸ Voici le nom des paroisses du doyenné d'Auvelais et le nombre de vicaires en fonction dans les années 1965-1973 : Auvelais-Saint-Victor : 3 vicaires ; Arsimont : 1 vicaire ; Falisolle : 1 ; Ham-sur-Sambre : 1 ; Jemeppe-sur-Sambre : 2 ; La Sarthe (Auvelais) : 1 ; Les Alloux (Tamines) : 1 ; Moignelée : 1 ; Spy : 1 ; Tamines-Saint-Martin : 2 ; Velaine-sur Sambre : 1.

place de président du Pouvoir Organisateur de l'Institut Notre-Dame, une école secondaire technique et professionnelle pour jeunes filles. Il continuait à rendre des services à la paroisse dont il occupait encore la maison vicariale proche du presbytère. Il fut longtemps l'aumônier des Guides de la paroisse et même, pendant quelques années, aumônier national du mouvement des Guides qui gérait alors l'ancien château de Mozet. Le diacre permanent Guy Kaisin habitant Arsimont et Louis Latour ont participé à la tournante que j'ai instituée pour assurer la prédication aux nombreuses messes dominicales qui existaient encore ⁹. Aussi, avec le curé et le vicaire Xavier Herman d'abord, Albert Laffineuse, Rosario Paoletti et Jean-Pol Lejeune ensuite, Guy Kaisin, Louis Latour et René Forthomme avaient droit et plaisir à participer fraternellement et amicalement à l'apéritif du dimanche, auquel prenaient part aussi, avec joie, ma chère maman et, souvent, le sacristain Ghislain Raeymaekers. Successivement, les prédicateurs recevaient leurs confrères et amis pour cet agréable apéro dominical.

Ce que je viens d'écrire à propos de la présence des prêtres dans le doyenné d'Auvélais illustre bien la diminution drastique des vocations sacerdotales. Le mouvement n'a cessé de s'accroître pendant mes années pastorales en Basse-Sambre et, plus encore, dans les années suivantes. Quand j'ai quitté Auvélais, j'étais devenu curé d'Auvélais-Saint-Victor et d'Arsimont ; Jacques Fivet qui allait me remplacer comme doyen, sans quitter son presbytère de Ham-sur-Sambre, gérait trois paroisses, Ham et les deux paroisses de Moustier ; les curés de Jemeppe-sur-Sambre et Spy, Jean-François Scheffers et Aloïs Quiryen se partageaient les paroisses de Balâtre et Onoz. À l'époque, un seul prêtre africain, Simon Ntoto exerçait un ministère en Basse-Sambre ; il était curé de deux paroisses : Velaine-sur-Sambre et La Sarthe (Auvélais)...

Face à la difficulté croissante de la relève des prêtres en paroisses et à la diminution de la pratique religieuse et des « ressources humaines » dans les communautés chrétiennes, Mgr Mathen, évêque de Namur depuis 1974, et ses collaborateurs encourageaient le regroupement des paroisses du diocèse en « secteurs », afin qu'elles travaillent pastoralement en synergie. Quand je suis devenu doyen, théoriquement, le doyenné d'Auvélais comportait quatre secteurs, deux dans chacune des deux communes. Le secteur d'Auvélais regroupait les paroisses d'Auvélais-Centre, de La Sarthe, d'Arsimont et de Velaine-sur-Sambre. Celui de Tamines associait les deux paroisses de Tamines (Alloux et Saint-Martin), celles de Falisolle et Moignelée. Le secteur de Jemeppe-sur-Sambre fédérait les paroisses de Jemeppe, Spy, Balâtre et Onoz. Enfin, le secteur de Moustier comprenait les deux paroisses de Moustier-sur-Sambre (Immaculée et Saint-Frédégand), celles de Ham-sur-Sambre et Mornimont. Mais, il faut le reconnaître, cette structuration était bien théorique. En tous cas, le travail pastoral « en secteur » était plus rare que prévu, en raison des allergies de certains prêtres et de l'esprit de clocher de beaucoup de chrétiens laïcs. Les deux secteurs de la commune de Jemeppe avaient du mal à s'organiser. Au cours des treize années de ma présence en Basse-Sambre, les regroupements des paroisses ont varié. Le secteur de Tamines avait adopté un « système » pastoral original censé redynamiser l'évangélisation. Il s'agissait de la *N.I.P. (Nouvelle Image*

⁹ Pendant quelques années, deux messes du soir étaient encore célébrées, le samedi et le dimanche, dans l'église Saint-Victor. Dans cette église, le dimanche, la messe était célébrée à 8 h 30, 10 h et 11 h 15. À 9 h, une messe était célébrée en la chapelle de l'école primaire Saint-François dans le quartier de Seuris ; une autre était célébrée à 10 h 15 dans une classe de l'école libre du quartier des Ternes jusqu'à la vente du bâtiment de cette école. Dans ce quartier populaire, la messe continua à être célébrée dans une classe de l'ancienne école communale, puis dans un garage d'une maison familiale et dans une grange appartenant à une dame du quartier. Les dernières années, l'abbé Maurice Huet, ancien professeur de religion à l'athénée de Tamines assura les messes aux Ternes. Les dimanches, une messe en italien était célébrée par l'aumônier des Italiens, Nicola Iachini dans la chapelle de l'école Saint-François (rue du Pont-à-Biesmes).

de la Paroisse). Mais, seules les paroisses de Tamines-Saint-Martin, avec le Père Georges Dantinne, et Falisolle avec l'abbé Jean-Marie Évrard, s'engagèrent réellement dans ce mouvement. Les paroisses de Tamines-Alloux et Moignelée lui restèrent allergiques.

La *Nouvelle Image Paroissiale (N.I.P.)* ou *Mouvement pour un Monde Meilleur (M.M.M.)* ¹⁰ est né en Italie. Dans le diocèse de Namur, au cours des années septante et quatre-vingt, il s'est développé dans les régions de La Roche, Dinant, Couvin et Tamines. Deux prêtres furent particulièrement engagés dans le service de ce mouvement, là où il était accueilli : Jean-Marie Jadot et, surtout, Maurice Herbiet. Ils résidèrent un certain temps ensemble dans le presbytère de Graux, dans la région de Saint-Gérard où j'habite actuellement. Dans le projet pastoral de la *NIP*, théoriquement ou idéalement, tous les baptisés et les personnes de bonne volonté sont appelés à jouer un rôle, à faire partie de la mission d'évangélisation selon leur engagement envers le Christ et la communauté. Il s'agit de décentraliser la grande Église en créant de petites Églises vivantes, afin de mieux les rassembler en une communauté forte et missionnaire. Le projet aspire à la communion à travers la rencontre, le dialogue, la solidarité. Toujours « *aller vers* », une véritable devise pour que chacun se sente accueilli, respecté, désiré. Le projet pastoral comporte trois étapes. La première étape est intitulée : *Évangélisation des relations humaines*. On fait connaissance, on va vers l'autre, on s'approprie, on se rencontre, on fraternise. La deuxième étape : *Vers une profession de foi renouvelée*. Ici, on redécouvre la Bible comme Parole de Vie; on redécouvre la foi comme une réponse à Dieu; on redécouvre le Christ agissant dans les vies par les mystères de l'incarnation, de la rédemption et de la résurrection. La troisième étape : *Vers une Église pour le monde*. C'est lors de cette étape que l'on approfondit le sens ecclésial de la solidarité, ou plutôt, de la communion. C'est à la troisième et dernière étape que se mettent en place les communautés de base. Quand change-t-on d'étape ? Quand la communauté estime qu'elle se sent prête à aller plus loin. La communauté est représentée par un Comité composé des prêtres et de personnes représentant les équipes et groupes pastoraux composant les paroisses (St-Vincent-de-Paul, Action Catholique, catéchèse, secrétariat paroissial, etc.). Les trois étapes visent le même but : rejoindre, atteindre le plus grand nombre, de l'enfant naissant à l'adulte vieillissant, qu'ils soient pratiquants ou distants. Chaque année, le Comité et l'animateur diocésain se réunissent pendant deux ou trois jours. Au cours de cette rencontre, on réalise une évaluation du travail pastoral accompli et un thème pour l'année nouvelle est déterminé par le Comité.

Le secteur d'Auvelais, dans lequel je me situais en tant que curé de la paroisse Saint-Victor, avait été méthodiquement organisé par mon prédécesseur Jean Gilson. Il comportait une véritable « équipe de secteur » qui réunissait les prêtres des quatre paroisses constituant le Secteur, des religieuses de Velaine et d'Auvelais et des laïcs représentatifs et engagés. Les réunions avaient lieu tous les mois (sauf en juillet et août), alternativement, pour Arsimont, chez le curé Aloïs Quirynen d'abord, chez Marie-Paule Michaux ensuite, dans les presbytères d'Auvelais-Centre et de La Sarthe, dans une petite salle paroissiale aménagée dans la nouvelle église de Velaine-sur-Sambre. On échangeait les nouvelles des activités et de la vie dans les quatre paroisses. On envisageait des réformes pour une meilleure collaboration dans divers domaines : catéchèse, service des malades et des pauvres, pastorale des jeunes, etc. Les confirmations annuelles étaient célébrées pour les jeunes des quatre paroisses du Secteur,

¹⁰ Ce développement sur la *NIP* est inspiré d'un exposé réalisé, au Canada, par une personne engagée dans la *NIP*. Voir sur Internet : *Hors de l'Évangile, point d'Église ! Colloque annuel du Centre culturel chrétien de Montréal en 2011*, pp. 10 et sv. Cliquer sur le lien : http://www.cccmontreal.org/wp-content/uploads/2012/10/traditions_colloque_hors_evangile.pdf.

alternativement dans une église de ces paroisses. On préparait ces célébrations avec tous les accompagnants des confirmands du secteur. L'équipe du secteur d'Auvélais a été active pendant les treize années de mon décanat.



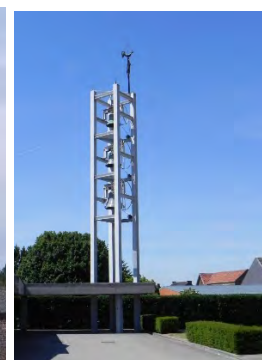
Églises d'Arsimont



d'Auvélais-Centre



d'Auvélais-La Sarthe



de Velaine (clocher)

La paroisse d'Auvélais Saint-Victor ; les vicaires et le diacre permanent

La plus peuplée du doyenné, la paroisse d'Auvélais-Centre dédiée à saint Victor comportait plus de sept mille habitants dont seulement six ou sept pour cent étaient pratiquants. La fermeture d'entreprises, les adaptations techniques de la production provoquaient de plus en plus la diminution de la main d'œuvre et la progression du chômage. L'augmentation de la pauvreté était constante, comme pouvaient en faire nettement l'expérience le CPAS et l'équipe de la Saint-Vincent de Paul, très dynamique à Auvélais.

Pendant les treize années de pastorale à Auvélais, j'ai eu la joie de collaborer avec quatre vicaires et un diacre permanent. Ces confrères et amis étaient assez différents par leur personnalité, leurs charismes et leur expérience. Mais tous étaient dynamiques, ouverts et rayonnants en Basse-Sambre.



Xavier Herman



Albert Laffineuse

Les trois premiers vicaires, Xavier Herman, Albert Laffineuse et Rosario Paoletti, je les avais connus comme séminaristes, au grand séminaire de Namur. En 1988, Xavier Herman était vicaire à Auvélais depuis quelques années déjà. Il cohabitait au presbytère avec le doyen Jean Gilson qui avait vécu longtemps avec sa maman dans cette vaste maison. Après la mort de cette femme sympathique, Jean avait accueilli son vicaire Xavier, lui réservant une pièce de séjour, une chambre à coucher et une autre servant de débarras, partageant avec lui... la cuisine, la salle de bain et la grande salle de réunion.

Xavier était un homme affable et dynamique. Sa claudication engendrée par une poliomyélite ne l'empêchait nullement de vivre les activités de nombreux jeunes qu'il côtoyait dans les mouvements de jeunesse et la vie des quartiers populaires, particulièrement ceux des Ternes et de Seuris. Il assurait l'aumônerie des scouts, il accompagnait les catéchistes et les enfants de la première année de catéchèse préparatoire à la profession de foi, il s'occupait particulièrement des baptêmes, il était un des créateurs de la chorale des jeunes qui animait la messe de 11 h 15 le dimanche et dans laquelle Pierre Bollet, sa fille Anne et son fils Nicolas étaient particulièrement impliqués. Xavier entraînait régulièrement des jeunes et des moins jeunes à Taizé ou dans des rassemblements internationaux de jeunes organisés chaque année par la célèbre communauté œcuménique fondée par le frère Roger. Dans le prolongement de ces rencontres enrichissantes, des jeunes continuaient à se rassembler chez le vicaire pour des échanges et des initiatives variées. La popularité de Xavier n'était pas étrangère aux deux « minibus » anciens qu'il géra. Le premier portait le nom particulier de la « FES » (en fonction de lettres inscrites sur la plaque d'immatriculation), à savoir un vieux minibus VW rouge que Xavier avait acheté pour 50.000 francs et qui a fait plus de 100.000 kms, au service des scouts, et aussi de familles démunies, afin d'effectuer des déménagements, par exemple. Après la mort de la « Fes », un Ford Transit blanc a servi tous les mouvements pendant 80.000 kms. Chance inouïe, se souvient Xavier : jamais personne n'eut d'accident avec ces ancêtres. Il y a bien eu, un jour, une aventure de pare-brise, celui du VW qui a explosé à cause d'une pierre et, un autre jour, le retour épique des Guides avec le Ford. Revenant, un 15 août, de la région parisienne, elles ont roulé plusieurs centaines de kilomètres avec deux pneus crevés à l'arrière...

En 1991, Mgr Léonard devenu évêque de Namur choisit comme vicaire général attaché à la province de Namur, Joseph Bayet, doyen de Walcourt. Jean-Claude Pivetta curé de Moignelée fut sollicité pour devenir le remplaçant de Joseph Bayet à Walcourt. Xavier Herman, lui, devint ainsi curé à Moignelée pendant quelques années, avant de devenir doyen à Gembloux et, ultérieurement, curé à Seilles près d'Andenne. Actuellement, hélas, Xavier est envahi d'épreuves physiques : chutes, opérations, longues revalidations l'ont éloigné un moment de sa paroisse. Il s'est finalement retiré dans un appartement à Andenne.

Après son ordination sacerdotale, Albert Laffineuse était allé à Paris, afin de poursuivre une formation particulière en liturgie. Il résidait dans un appartement situé dans un complexe de bâtiments au service de la paroisse de Montparnasse qui gère la chapelle Saint-Bernard



Vitrail installé récemment (2015) dans la chapelle Saint-Bernard à Paris Montparnasse. Il représente le Christ accueillant. Albert ne l'a pas connu, mais l'aurait sans doute apprécié.

inaugurée en 1969 dans les sous-sols de la gare du même nom. Elle est devenue, au fil du temps, un lieu d'accueil important de personnes en recherche, d'artistes et de chrétiens engagés. Albert devait être à l'aise dans ce milieu et en compagnie de ses confrères et des laïcs au service de la communauté vivante de Saint-Bernard. Cependant, il connut des situations psychologiques difficiles qui l'amènèrent au bord de la dépression. En novembre 1990, à la demande du président du grand séminaire de Namur, Marcel Didier, Albert fut accueilli dans la paroisse d'Auvelais pour y vivre comme second vicaire, dans le calme et la proximité de son confrère Xavier et du doyen qu'il connaissait déjà aussi. Louis Latour avait quitté la maison vicariale. Celle-ci avait été nettoyée et aménagée par un séminariste stagiaire dont je parlerai plus loin, Pontien. Albert put occuper cette maison qu'il aménagea avec soin. Après le départ de Xavier pour la paroisse de Moignelée, Albert devint naturellement pleinement vicaire d'Auvelais. Sensible, particulièrement intéressé par les célébrations liturgiques, Albert se mit au service de ces célébrations qu'il rendit plus attractives et vivantes, par l'aménagement et la décoration florale du chœur, la décoration de l'autel et la préparation du déroulement des cérémonies importantes de l'année. Il se montra aussi dynamique dans les autres aspects de sa mission. Hélas, pour moi et les paroissiens, il ne séjourna guère au service de la paroisse Saint-Victor à Auvelais. Sans doute attiré par sa Famenne natale, il devint rapidement curé d'une paroisse dans la région de Rochefort ¹¹.



Rosario Paoletti



Jean-Pol Lejeune



Guy Kaisin

¹¹ La suite du destin d'Albert fut tortueuse et dramatique. Mal dans sa peau, Albert obtint de l'évêque de pouvoir retourner à Paris où il fut à nouveau accueilli dans un logement de la paroisse de Montparnasse où, un jour, je suis allé le saluer. Il exerça divers ministères, notamment celui d'aumônier dans une clinique pour enfants. Plus tard, il devint directeur du crématorium du Père Lachaise où il joua un rôle important dans la création de l'accueil des familles éprouvées par un deuil et l'élaboration de cérémonies d'hommage pour les défunts. Il travailla avec une équipe de psychologues et d'anthropologues. En effet, jusqu'alors, la crémation comprenait seulement une activité technique. Sur le site web d'information en continu *20 minutes*, en novembre 2005, il est écrit : « *Ambiance tamisée, couleurs sobres et « maîtres de cérémonie » aux visages graves. Tout est prévu, au crématorium du Père-Lachaise, pour accueillir au mieux les proches des défunts le jour de la crémation. Depuis 2001, il s'est ainsi doté de multiples salles. 'Auparavant, le crématorium était pensé comme une simple installation technique, explique son directeur, Albert Laffineuse. Mais il est impératif que des rites soient respectés car le choc du passage d'un corps à l'état de cendres en moins de deux heures est très dur.' D'où l'incitation des services funéraires à organiser, juste avant la crémation et en présence du cercueil, un rituel suivi d'un moment de convivialité au cours duquel les services d'un traiteur sont disponibles.* » Après 2005, avec Marc, son compagnon, Albert gérait un sympathique petit domaine à Talcy en Bourgogne. Celui-ci comprenait, notamment, des chambres d'hôtes. Hélas, c'est là qu'Albert connut la mort. La cérémonie de ses funérailles eut lieu à Hotton, en présence de ses parents, de sa grande famille, de ses nombreux amis plongés dans la peine.

Après le départ d'Albert, ce fut Rosario Paoletti que j'eus la joie de retrouver à Auvelais, cette fois comme vicaire. Il occupait, bien sûr, la maison vicariale qu'il partagea, plus tard, avec la Saint-Vincent de Paul. Celle-ci occupa les sous-sols de la maison qui, jadis, avait hébergé trois vicaires dont la cuisine et la « salle à manger » se trouvaient à ce niveau de la maison. Rosario connaissait déjà un peu Auvelais et la Basse-Sambre. Pendant sa formation au séminaire, il avait effectué un stage pastoral d'un an au Collège Saint-André. Pendant ce stage, ses parents avaient même résidé à Auvelais. Ceux-ci, en effet, venaient de prendre leur retraite, après de longues années de travail dans le commerce d'une crèmerie importante à Ciney. Après l'étape d'Auvelais, le papa de Rosario souhaita rejoindre la ferme familiale perchée dans la montagne, à Montefalcone, commune italienne d'environ 1 700 habitants, située dans la province de Benevento, dans la région de Campanie, en Italie méridionale. Il y retrouvera la région de son enfance et de sa jeunesse et les animaux domestiques familiers : moutons, chèvres, chiens et chats. Ce fut ce village et cette petite ferme que Rosario ira rejoindre en août 2000. Mais, n'anticipons pas...



Montefalcone

Pendant quelques années après son ordination, Rosario Paoletti avait été vicaire à Couvin. Solide Italien, dynamique et rayonnant, sa voix chaude et forte entraînait les jeunes auxquels il savait faire la leçon s'il le fallait. Avec son célèbre minibus, il pouvait emmener dans les camps des scouts et des guides, des jeunes engagés dans le « Concile des jeunes » dont je parlerai plus loin. Il les conduisait aussi à Taizé et même à Lourdes où, avec Sœur Marthe, il accompagna, plusieurs fois, un groupe d'étudiants et étudiantes de l'Institut Notre-Dame à Auvelais, où il enseignait le cours de religion. À Lourdes, ces jeunes se mettaient au service des malades, avec Rosario, Sœur Marthe et d'autres bénévoles du diocèse de Namur et de la Basse-Sambre, dont une délégation originale des « *mineurs chrétiens de la Basse-Sambre* ». Mais avant de rejoindre son Italie natale, Rosario était devenu curé des paroisses de La Sarthe à Auvelais et de Velaine-sur-Sambre où il remplaça l'inénarrable et sympathique Prosper Chapelle en mauvaise santé et qui devait mourir en avril 1998.

Mais alors qu'il était encore vicaire à Auvelais, Rosario et sa famille furent écrasés par une terrible épreuve. Un frère de Rosario, Claudio, 32 ans, tenait à Ciney un commerce de crèmerie et de légumes semblable à celui de ses parents. Le 29 juillet 1996, très tôt le matin, alors qu'il allait s'embarquer dans sa camionnette pour le marché matinal de Bruxelles, il fut sauvagement agressé par quatre jeunes gens qui le tabassèrent à coups de batte de baseball, le laissant presque pour mort, après lui avoir dérobé une boîte située dans la camionnette et contenant une somme importante en argent liquide pour payer les achats au marché. Claudio restera longtemps dans le coma. Les séquelles de son agression seront très importantes. Claudio est resté gravement handicapé et dépendant d'une aide extérieure pour toutes les fonctions vitales y compris pour ses déplacements et son alimentation. Il est décédé le 4 novembre 2012.

Maman fut très affectée par l'épreuve qui frappait la famille de Rosario et sa maman en particulier. Entre ces deux mamans, progressivement, s'était tissée une relation d'amitié chaleureuse. Quand la maman de Rosario revenait en Belgique et qu'elle rendait visite à son fils à Auvelais, elle venait passer du temps en compagnie de maman, lui apportant quelque douceur italienne. Par elle et Rosario, nous apprîmes que l'initiateur de l'attentat contre Claudio était un jeune bien connu de leur famille, ce qui a précipité son arrestation. Ce garçon avait fait la connaissance de Michèle, épouse de Claudio Paoletti, enseignante à l'IMP de Ciney, où il suivait des cours. Son mari Claudio prend le jeune homme en stage dans son commerce de fruits et légumes. Le jeune homme bénéficie de toute l'affection du couple jusqu'au jour où Claudio découvre que le jeune homme le vole. S'ensuit la rupture et le garçon a alors l'idée de voler l'importante somme d'argent qu'emporte chaque semaine Claudio Paoletti pour se rendre au marché.

Minée par le chagrin, la maman de Claudio et Rosario décède en 2000 en Italie. La santé du papa de Rosario est très précaire : il ne peut vivre seul dans sa ferme. Aussi, Rosario décide d'aller vivre avec son papa à Montefalcone. Il obtient l'autorisation de l'évêque, Mgr Léonard, de quitter momentanément le diocèse de Namur. Rosario trouve un accueil chaleureux auprès de l'évêque italien qui lui confie la charge de deux paroisses dont celle de Montefalcone. Après le décès de son papa, Rosario restera en Italie et fera son chemin dans le diocèse d'Ariano Irpino Lacedonia. En 2006, avec Patrick qui réside actuellement avec moi à Saint-Gérard, avec Camille, le papa de Patrick, et Christian, un de ses amis, je suis allé rendre visite à Rosario et découvrir la belle région où il vit, profitant, bien sûr, des délices d'Italie...



Au restaurant de Montefalcone



dans la véranda de la ferme Paoletti



à la terrasse d'un resto amalfitain

Lorsque Rosario est devenu curé de Velaine et La Sarthe, Jean-Pol Lejeune est devenu vicaire d'Auvelais. Ordonné prêtre en 1994, Jean-Pol résidait au Collège Saint-André à Auvelais où il s'investissait dans l'animation religieuse et la rencontre, tous azimuts, avec les jeunes. En 1990, deux prêtres résidaient encore au Collège, mais sans guère pouvoir s'engager dans l'animation religieuse. L'abbé Jacques Detienne, devenu président du Pouvoir Organisateur et investi dans de nombreuses activités caritatives et culturelles ne pouvait plus être très présent dans son école. Robert Liégeois, en mauvaise santé, était vicaire à Tamines Saint-Martin. Jacques Detienne et moi avons écrit une lettre à l'évêque de Namur, Mgr Léonard, dès 1992, afin de lui demander qu'un jeune prêtre soit nommé au Collège, afin d'assurer une présence sacerdotale jeune et dynamique. En juin 1994, l'évêque nous annonça la venue prochaine d'un prêtre qui devait correspondre pleinement à notre souhait. Un premier contact avec lui, lors des festivités de son ordination à Namur nous a convaincus que nous allions nous réjouir de la présence de Jean-Pol en Basse-Sambre. Rapidement, Jean-Pol a rayonné parmi les étudiants et professeurs du Collège et aussi parmi les paroissiens de Saint-Victor qu'il rencontrait lors de célébrations dominicales ou festives, lors d'autres activités qui réunissaient des chrétiens d'Auvelais ou de la Basse-Sambre.



Rosario Jean-Pol René dans la grande salle du presbytère d'Auvélais

En 2001, j'ai quitté la paroisse d'Auvélais, Jean-Pol a accepté d'y devenir curé (pas doyen). Ses grandes qualités humaines et spirituelles ont continué à rayonner. C'est ainsi qu'en 2009, après son départ d'Auvélais en 2007, dans le journal *L'Avenir*, Robert Nicolas parlant de Jean-Pol écrivait justement : « *On le voit à Auvélais, curé charismatique aimé de tous, attentif aux jeunes de la rue comme aux vieux et aux malades. Il marie, baptise, écoute, console, rassure et est souvent le dernier recours. Une sorte d'homme des Béatitudes, bon, doux, patient et qui ne sait pas dire non.* »

Après plus de dix ans de ministère en Basse-Sambre, au Collège Saint-André et dans les paroisses d'Auvélais et d'Arsimont, Jean-Pol connut une longue période de quête de lui-même, mais aussi d'insatisfaction concernant la façon d'exercer sa mission évangélique. Jean-Pol est un homme assoiffé, exigeant pour lui dans sa vie de relation avec Dieu et les autres. En 2007, Mgr Léonard lui accorde une période de trois mois, afin qu'il puisse poursuivre sa recherche, creuser et clarifier ses interrogations et peut-être trouver un nouveau chemin de vie. Il ira, notamment, passer de longs moments à l'abbaye trappiste d'Orval où il poursuit de nombreux et profonds dialogues avec le père abbé Lode Van Hecke.



Le Père Abbé d'Orval Lode Van Hecke,

Dans l'hebdomadaire chrétien *Panorama* de juillet et août 2007, Jean-Pol découvre un article qui lui fait découvrir une petite communauté de trois hommes vivant dans la cité Saint-Paul dans le nord de Marseille. Jean-Pol est séduit par la vie de ces hommes qui vivent de leur travail, dans l'accueil des enfants et des jeunes du quartier populaire pour effectuer avec eux un accompagnement scolaire, soucieux d'aider les personnes de tous âges et de toutes nationalités, soucieux aussi d'une profonde vie de prière personnelle et communautaire. Il effectue un séjour de découverte de la vie d'Henry et Karim, fondateurs de la *Fraternité Saint-Paul* et de Gauthier qui vient de se joindre à eux. Il décide finalement d'intégrer la communauté. En décembre 2007, j'ai la joie d'accompagner Jean-Pol, en voiture, dans son périple vers Marseille, en faisant halte dans la communauté de Taizé. Quelques jours passés dans le presbytère de Jean, le curé si accueillant, mais, surtout, en contact avec la petite Fraternité et la découverte de Marseille m'ont enrichi de découvertes étonnantes.



Jean-Pol dans la cité St-Paul



René découvre la Cité et Marseille



Les membres de la Fraternité St-Paul
Jean-Pol, Gauthier, Henry et Karim

Aujourd'hui, la belle histoire de Jean-Pol se poursuit à Marseille, dans d'autres formes que celle qui l'avait séduit d'abord. Il est heureux, rayonnant et, désormais, incardiné, c'est-à-dire attaché officiellement au diocèse de Marseille ¹².

En 1984, Guy Kaisin, époux de Madeleine, père de deux jeunes filles est ordonné diacre permanent pour la paroisse d'Auvelais. Il habite Arsimont et travaille à la centrale électrique d'Amercoeur, où il exerce la fonction de « brigadier de manutention des combustibles ».

Guy est un homme affable, accueillant, son humour est communicatif. Ses histoires racontées avec grands talents séduisent les assemblées amicales et festives. On sent que Guy est un homme de théâtre. En effet, il s'est produit jadis brillamment dans des spectacles réalisés par la *Dramatique paroissiale Saint-Joseph*. Quand je fus doyen à Auvelais, j'ai proposé la tournante des prédications dominicales que j'évoque plus haut. Comme je l'ai dit, Guy s'insère parfaitement dans ce service partagé de la proclamation de la Parole de Dieu. J'ai toujours considéré que les homélies de Guy étaient remarquables. Elles étaient entièrement écrites. Bien centrées sur la parole biblique du jour, en lien avec le vécu et l'expérience des auditeurs, agrémentées par des traits d'humour, les homélies de Guy portaient efficacement dans les assemblées attentives. Je considérais que ces beaux textes seraient dignes d'être publiés, même partiellement. Guy m'a d'ailleurs fait la confiance de me transmettre deux

¹² En 2008, Henry Quinson publie un livre intitulé *Moines des Cités, De Wall Street aux Quartiers-Nord de Marseille*, Nouvelle Cité 2008. Il y raconte son itinéraire religieux et humain et la vie de la petite Fraternité Saint-Paul. En 2009, le réalisateur belge Mathias Desmarres (12, rue de Loncin 1000 Bruxelles) édite un film documentaire intitulé *Loin de Rome* qui retrace l'aventure intérieure de Jean-Pol et son parcours de la Basse-Sambre à Marseille.

grosses fardes qui recueillent avec soin 181 textes d'homélies prononcées par lui entre le 4 février 1984 et le 9 novembre 2003 ¹³. Je les lui ai restituées.

Par son ordination, le diacre est habilité à concélébrer l'eucharistie par une participation active assez limitée sans doute. Il prononce des homélies. Il baptise aussi et célèbre des mariages. Guy concélébre les messes des dimanches et y proclame la Parole de Dieu, comme nous venons de l'évoquer. Il est aussi particulièrement engagé dans la célébration des baptêmes.



Guy Kaisin célèbre un mariage

¹³ Vous pouvez découvrir, en annexes 2 et 3, deux homélies de Guy : l'une prononcée le jour de la fête de Toussaint en 1989, l'autre prononcée devant la chorale paroissiale, à l'occasion de la fête de sainte Cécile, patronne des musiciens, voir pp. 56-59.

En effet, après le départ vers Moignelée du vicaire Xavier, Guy Kaisin a accepté de devenir le responsable de la pastorale des baptêmes dans la paroisse Saint-Victor à Auvelais. Guy s'est investi avec joie et passion dans cette mission importante. Dans la paroisse de sept mille habitants, les demandes de baptêmes étaient très nombreuses. Impossible de célébrer ces baptêmes individuellement. De toute façon, le baptême est une démarche chrétienne qui doit se vivre en Église, c'est-à-dire en communauté. Un calendrier de la célébration communautaire des baptêmes était établi pour l'année pastorale. Des baptêmes étaient célébrés tous les mois dans les après-midi de dimanches et, de temps en temps, au cours de la messe paroissiale de 11 h 15 et aussi, au cœur de la célébration pascalle. Petit à petit, Guy constitua une équipe responsable de la préparation et de la célébration des baptêmes. Une dizaine de dames, mères de familles se sont engagées dans cette mission. Plusieurs fois, l'équipe prenait le temps de se retirer dans un monastère, à Ermeton-sur-Biert, afin de faire le point sur son action pastorale, ouvrir des pistes nouvelles et se ressourcer dans la prière, notamment, par la participation à la prière communautaire des Bénédictines.

Les demandes de baptêmes arrivaient le plus souvent chez le doyen ou au secrétariat paroissial. Les parents étaient informés des dates prochaines des baptêmes et les demandes des parents étaient transmises à Guy. Une personne de l'équipe des baptêmes rendait visite à ces parents. S'ils n'avaient pas encore fait le choix d'une date pour la célébration, ils le faisaient lors de cette visite qui leur apportait information et éclairage sur la signification importante du baptême de leur enfant. Un dialogue simple et chaleureux s'instaurait souvent entre les parents, des enfants présents et la visiteuse qui remettait un recueil de textes à la famille, afin qu'elle fasse déjà un choix de textes bibliques ou profanes qu'ils aiment. Une réunion rassemblait, au presbytère, les familles qui allaient se rencontrer au cours d'une même célébration de baptêmes. Si ceux-ci étaient trop nombreux un dimanche, deux groupes étaient constitués. Les parents étaient accueillis et accompagnés par Guy et quelques membres de l'équipe des baptêmes. L'ambiance de ces rencontres était chaleureuse et simple. J'ai eu l'occasion d'en faire l'expérience quelques fois. Par le moyen d'un « photo-langage », les parents pouvaient s'exprimer assez facilement sur leurs motivations pour demander le baptême de leur enfant, sur le sens qu'ils donnent au baptême ou sur d'autres aspects de la foi chrétienne. La rencontre se terminait par le choix concret de textes pour constituer la célébration. Le choix se faisait à partir des suggestions des parents. La plupart des parents rassemblés sont, comme on dit, des « chrétiens du seuil », rarement pratiquants et dont la formation religieuse est assez sommaire. Mais ce sont des personnes souvent ouvertes à l'interrogation religieuse et au dialogue avec des chrétiens et chrétiennes qui témoignent simplement de leur foi, sans prétention ni prosélytisme.

En février 1998, Guy a eu l'occasion de s'exprimer sur son expérience heureuse dans la pastorale des baptêmes. Il l'a fait pour le journal paroissial *Dimanche* en accordant une interview à une de ses jeunes concitoyennes Agnès Leboutte. Dans son article, la journaliste stagiaire écrit : « *Entouré par une équipe de laïcs, Guy Kaisin entame sa sixième année en tant que responsable de la pastorale des baptêmes pour la paroisse Saint-Victor à Auvelais, dans le diocèse de Namur. Ordonné diacre en 1984, il avoue se réjouir de la charge qui lui a été confiée. Deux fois papa et cinq fois grand-père, Guy Kaisin est particulièrement bien placé pour s'occuper de la pastorale des baptêmes. D'une part, son expérience personnelle l'aide à comprendre les petits et gros soucis qu'éprouvent tous les parents pour leurs enfants. D'autre part, les diacres sont ordonnés pour aller à la rencontre des "chrétiens du seuil": ceux qui ont perdu contact avec l'Eglise, ceux qui n'entretiennent pas leur foi. "Dans la pastorale des baptêmes, on en rencontre beaucoup", explique Guy Kaisin, qui constate par ailleurs une grande majorité de non-pratiquants parmi les parents qui viennent le trouver.*

Lors d'une première rencontre, il s'agira de faire le point sur la foi des parents et de leur rappeler que le baptême n'est pas un simple "rite" que l'on perpétue sans vraiment réfléchir, mais un véritable engagement. Demander le sacrement de baptême pour son enfant, c'est s'engager à l'éveiller à la foi et à lui donner une éducation chrétienne. »

Guy insiste sur l'importance de signifier la dimension communautaire de la célébration du baptême : l'équipe des chrétiens engagés dans la préparation des baptêmes, les rencontres des parents, leur accueil à l'église par des chrétiens de la communauté paroissiale sont autant de signes de cette dimension. Il souligne aussi le caractère participatif des parents et des enfants de l'assemblée invités à s'exprimer, en paroles ou par gestes, au cours de la célébration. Et Guy conclut en exprimant sa joie de vivre l'expérience de la pastorale des baptêmes : *« En tant que croyant, cela m'apporte énormément. Il y a tout d'abord l'émerveillement que procure toute vie nouvelle. Mais ma fonction me permet aussi d'avoir des contacts avec des personnes qui, de prime abord, semblent éloignées de l'Eglise et de ses structures. J'ai déjà eu de grandes joies en découvrant chez plusieurs d'entre elles une qualité de vie très proche de l'Evangile ».*

Hélas, les graves problèmes de santé qui ont éprouvé et qui éprouvent encore Guy l'ont obligé à renoncer à sa mission dans la pastorale des baptêmes et même à la prédication régulière de l'Évangile. Avec Madeleine, il partage son temps entre la Belgique et l'Italie où ils retrouvent leurs deux filles, leurs maris italiens et leurs enfants qui progressent vite « en âge et en sagesse »...¹⁴



Anciens vicaires d'Auvélais : (de gauche à droite) Albert Laffineuse (+), Xavier Herman, Jacques Gilon, Jean Meunier (+), Omer Berny (+)

¹⁴ Hélas, après le temps de l'écriture de ces lignes, Guy a vécu de longues années de très pénibles épreuves de santé qui l'ont empêché d'exercer son passionnant engagement dans le diaconat. Il est décédé le 11 décembre 2018.

L'abbé Louis Latour

J'ai évoqué plus haut l'abbé Louis Latour ¹⁵. Cet ancien vicaire était devenu président du *Pouvoir Organisateur de l'Institut Notre-Dame*, le *Voisin*, comme on disait. Quand je suis arrivé à Auvelais comme doyen, il occupait encore la maison vicariale où il vivait depuis 1964, année de sa nomination dans la paroisse Saint-Victor. Il y cohabita d'abord avec l'abbé Omer Berny, vicaire, et, l'année suivante, avec l'abbé Jacques Gilon, nouveau vicaire. En 1990, pour vivre en appartement, Louis aménagea la cafétéria de l'ancienne salle de tennis, récemment acquise par l'Institut Notre-Dame pour y installer son complexe destiné aux cours de gymnastique.

En ces années-là, le Secrétariat général de l'enseignement catholique délégua en Basse-Sambre l'abbé Pierre Houssiau ¹⁶ afin d'y réaliser un audit concernant les établissements d'enseignement libre secondaires en Basse-Sambre. Il devait, notamment, analyser les synergies déjà effectives ou en perspective entre les écoles taminoises (Institut Saint-Jean-Baptiste des Frères des écoles chrétiennes, l'Institut Sainte-Catherine dirigée par les Sœurs de la Providence de Champion) et les écoles auvelaisiennes (Institut Notre-Dame anciennement dirigé aussi par les Sœurs de la Providence et actuellement sous l'influence de l'abbé Louis Latour et le Collège Saint-André dont le directeur était, à l'époque, l'abbé Jacques Detienne). Dans certains milieux chrétiens de Basse-Sambre, il était parfois question d'un rapprochement entre les deux établissements scolaires installés à Auvelais. Mais Pierre Houssiau concluait son rapport en affirmant la difficulté, voire l'impossibilité d'une collaboration rapprochée entre les deux écoles secondaires en raison des personnalités qui les géraient : Louis Latour et Jacques Detienne.



Louis Latour (au premier plan)



Pierre Houssiau



Jacques Detienne

Hélas, Louis Latour mourut jeune encore et subitement le 24 décembre 1999. Le 28 décembre, la messe de ses funérailles fut présidée par Mgr Léonard ordonné en même temps que lui en 1964. Il est inhumé dans le cimetière d'Auvelais. Pendant trente-cinq ans, Louis a pris des initiatives importantes au service de la paroisse Saint-Victor et au service de l'enseignement en Basse-Sambre.

¹⁵ Voir pages 8 et 9.

¹⁶ L'abbé Pierre HOUSSIAU décédé le 3 juillet 2010 âgé de 90 ans fut tour à tour professeur, directeur, inspecteur, puis membre du conseil épiscopal comme vicaire épiscopal pour l'enseignement francophone dans le diocèse de Malines-Bruxelles. Il était le frère de Mgr Albert Houssiau, ancien évêque de Liège.

Au cours de la célébration de ses funérailles, le baron Joseph de Dorlodot très proche de lui et qui allait lui succéder comme président du Pouvoir Organisateur de l'Institut Notre-Dame prit la parole au nom du P.O., de la direction et du personnel de l'Institut. Évoquant l'itinéraire et les engagements de Louis en Basse-Sambre, il s'exprimait ainsi :

« Dès son arrivée à Auvelais en 1964, le jeune abbé Latour prendra très vite en compte dans son rôle de pasteur les problèmes économiques et sociaux qui marquaient déjà la fin des années de prospérité.

Il était préoccupé de donner de l'Église d'alors et d'aujourd'hui une image concrète et dynamique. Il se tourna vers la jeunesse qu'il rencontra à l'Institut Notre-Dame, en 1966, à travers l'enseignement de la Religion.

Très vite, il fut conduit à déployer ses nombreux talents d'organisateur, novateur, bâtisseur. On ne pourrait, par exemple, passer sous silence l'épopée des transports scolaires qu'il organisa au niveau de la Basse-Sambre.

Il fut même le fondateur du Centre spéléo de la Basse-Sambre et le parrain de la Confrérie du Château du Voisin.

Dans bien des démarches, s'exprimaient ses compétences, son efficacité, son imagination sans borne et, également, son sens du service, surtout vis-à-vis des plus démunis, le plus souvent dans l'ombre et la discrétion.

Esprit inventif s'appuyant sur l'expérience du passé, il voulait sans cesse aller de l'avant. Difficile parfois de suivre un tel rythme : son sens de l'anticipation, sa forte personnalité, sa clairvoyance, ses projets ne laissaient personne indifférent ni dans un sens ni dans l'autre.

Son action au bénéfice de l'enseignement s'exerça à de nombreux niveaux et dans de multiples organes de concertation locaux, régionaux et diocésains.

Son attachement à Auvelais et à la Basse-Sambre l'amène à accepter, en 1983, la délicate mission de prendre le relai de l'œuvre des Sœurs de la Providence à l'Institut. Dès ce moment, il n'aura de cesse de se consacrer au développement et au rayonnement de l'Institut Notre-Dame.

C'est sous son impulsion que dans le cadre d'une restructuration progressive, de nouvelles options, répondant mieux à l'attente des jeunes, voient le jour. Il donnera libre cours à son zèle constructeur en dotant l'Institut d'infrastructures modernes : nouveaux locaux de cours, hall de sports, nouveaux ateliers.

Tous ces efforts trouvent leur apothéose lors de la célébration et des manifestations qui marquent le centenaire de l'IND en mai dernier.

Fidèle à sa vision d'un monde en mutation, il n'hésite pas à satisfaire d'autres aspirations : il s'investit dans l'organisation de cours de promotion sociale en informatique à l'IND.

Ses derniers projets traduisent, une fois de plus, son ouverture aux autres et l'organisation d'une solidarité entre le Primaire et le Secondaire au niveau du diocèse et l'entrée au sein du Pouvoir Organisateur de l'Institut des écoles d'Arsimont et de Seuris leur permettant ainsi de nouvelles possibilités de construction.

Au-delà d'un profond merci pour son engagement total, le plus bel hommage que les enseignants, les membres du personnel, la direction et les membres du Pouvoir organisateur puissent lui rendre est de lui promettre - au moment de l'adieu - de continuer son œuvre. »

Dans l'homélie que j'ai prononcée lors des funérailles de Louis en l'église Saint-Victor où il avait si souvent célébré, j'ai notamment déclaré : *« Son histoire avait bien commencé. Né et accueilli dans une famille dynamique, engagée et profondément chrétienne, Louis a grandi imprégné par les valeurs fortes qui font des hommes, qui feront de lui un prêtre. Les épreuves n'ont pas manqué dans sa famille : la mort de son papa particulièrement, alors qu'il était séminariste. Il sera dès lors très proche de sa maman, son aide et son soutien, déjà dynamique et volontaire... »*

Puis, ce fut l'ordination sacerdotale et le long et fructueux ministère à Auvelais et dans la Basse-Sambre... Dynamique, inventif, compétent, proche des jeunes, attentif aux plus démunis. Confrère très amical mais réservé dans l'expression de ses sentiments, soucieux de la réforme liturgique à ses débuts difficiles, préoccupé du rapprochement des chrétiens séparés. Prêtre attaché à son Seigneur dans la discrétion et le silence, passionné par la conversion entamée par l'Église sur les chemins de l'Évangile...

À nous, les prêtres, tes confrères proches, cher Louis, tu as fait du bien et réchauffé le cœur dans de nombreuses rencontres amicales où tu te livrais un peu, un verre à la main et la cigarette aux lèvres... »

La communauté en chantier

La paroisse d'Auvelais-Centre était très riche d'équipes de chrétiens, de mouvements, de groupes engagés dans divers secteurs de la vie des hommes, des femmes, des jeunes et des enfants. La meilleure manière de faire le tour de tous ces groupes, de leurs objectifs et de leurs activités est de découvrir l'année pastorale 1992-1993 intitulée « *Communauté en chantier* ». C'est l'*Équipe d'Église* composée d'une dizaine de chrétiens laïcs, des prêtres et du diacre de la paroisse qui fut l'artisan de cette année pastorale particulière et importante. Cette équipe centrale dans la paroisse se réunissait tous les mois (sauf pendant les vacances d'été). Depuis un certain temps, elle avait systématiquement réfléchi et partagé sur l'évolution du monde, de la société et de l'Église. Elle avait relevé et analysé les répercussions des changements culturels et religieux sur la pastorale dans l'Église et sur la vie de celle-ci. Concrètement, l'*Équipe d'Église* voulait porter un regard réaliste sur notre paroisse, son fonctionnement, ses richesses évangéliques, ses faiblesses et manquements, afin de poursuivre et d'améliorer le chantier de construction d'une communauté chrétienne paroissiale plus dynamique, plus ouverte, plus évangélique. Elle avait abouti au projet de l'année pastorale intitulée, comme je l'ai déjà dit, *Communauté en chantier* qui sera signifiée par un logo massivement diffusé et inscrit sur un grand panneau surplombant l'entrée de l'église Saint-Victor.



Fin juin 1992, juste avant les vacances, le projet de l'année pastorale importante pouvait être annoncé dans le journal interparoissial *Dimanche Basse-Sambre* dans son édition du 26 juin 92. Voici le texte présentant l'année *Communauté en chantier*.

« Depuis quelques dizaines d'années, des changements profonds bousculent la société et l'Église. Les situations économiques, sociales et culturelles concernent aussi l'Église et celle-ci doit en tenir compte pour programmer son action pastorale. Mais certains phénomènes touchent particulièrement l'Église d'aujourd'hui : la diminution constante de la pratique dominicale, la montée massive de l'indifférence religieuse qui n'est pas contrebalancée par ce qu'on appelle le « *retour du religieux* », la raréfaction des vocations sacerdotales et religieuses. Par contre, l'Église de cette fin du vingtième siècle bénéficie de l'apport de toute une série de redécouvertes et de renouvellements bibliques, liturgiques, théologiques et catéchétiques consacrés par le Concile Vatican II. Ces richesses de renouvellement ont transformé, petit à petit, les communautés chrétiennes en les rendant plus vivantes, plus actives, plus participatives et plus évangéliques.

Cependant, il reste un long chemin à parcourir. Les changements évoqués plus haut ne font que s'accroître et sont de plus en plus manifestes. Cependant, la Bible est loin d'être connue des catholiques de chez nous et d'inspirer leurs comportements. Des remises en question fondamentales seront sans doute encore nécessaires dans les communautés chrétiennes si nous voulons que le message évangélique continue à être annoncé, aux jeunes en particulier, et qu'il soit vécu, même si les communautés qui le vivent sont restreintes.

Dans notre paroisse, l'*Équipe d'Église* composée d'une dizaine de laïcs et des prêtres se veut attentive à toutes les dimensions de la vie de notre communauté, soucieuse d'être à l'écoute de ses membres et de susciter des initiatives constructrices, en tenant compte des situations concrètes du monde et de l'Église d'aujourd'hui.

Après un long temps de réflexion et de partage, cette équipe vient de rédiger un texte (une charte) dans lequel elle décrit l'Église dont elle rêve et qu'elle souhaite construire concrètement à Auvelais. Voici ce texte :

« Nous voulons une Église attentive, accessible à tous, ouverte à toutes les pauvretés, animée par des chrétiens responsables ayant une vie intérieure profonde et joyeuse, une Église qui s'exprime dans les liturgies et les fêtes, les rencontres fraternelles, afin que Jésus-Christ soit reconnu. »

Afin de faire avancer ce rêve, l'*Équipe d'Église* vient de projeter et de programmer une **année pastorale** importante qui commencera le 10 octobre 1992 pour se terminer le 3 octobre 1993. Cette année est baptisée : COMMUNAUTÉ EN CHANTIER. L'objectif est de susciter parmi les chrétiens de notre paroisse un vaste mouvement de réflexion, d'analyse, d'initiatives, de rencontres, de célébrations, de prière, de fraternisation, de remise en question, pour permettre

à notre communauté de se construire davantage encore, selon le « rêve d'une Église », en tenant compte de ses richesses et de ses forces actuelles et en rencontrant les appels de l'Évangile et des hommes d'aujourd'hui qui vivent avec nous.

Concrètement, cette année est confiée à tous les mouvements, groupes et équipes qui existent dans notre paroisse. Ils sont nombreux et variés, dynamiques et capables de progrès. Pendant douze périodes de l'année, ils auront le champ libre pour réaliser diverses animations, souvent en collaboration de plusieurs groupes.

C'est un grand moment d'écoute, de réalisme, de conversion et d'espérance qui se prépare. Des délégués des groupes et mouvements se sont déjà rencontrés deux fois avec les membres de l'*Équipe d'Église*. Les concertations s'organisent et les projets s'ébauchent.

Après les vacances que nous vous souhaitons reposantes et joyeuses, nous aurons l'occasion de parler souvent des initiatives, des activités, des recherches dans notre **Communauté en chantier...** »

Rosario Paoletti, nouveau vicaire, sera un des artisans de l'année pastorale. Au cours des prédications dominicales les week-ends des 21 et 28 juin 1992, le projet de la *Communauté en chantier* est présenté aux paroissiens.



Pendant douze périodes de l'année octobre 92-octobre 93, je rédige des articles pour le journal *Dimanche* qui est encore, à cette époque, distribué toutes boîtes à Auvelais. Ces articles indiquent l'intitulé de la période, son objectif évangélique et pastoral, les équipes chargées de l'animation et des activités concrètes qu'elles réalisent pendant cette période. Je propose ici de reparcourir ces articles pour découvrir ou redécouvrir ce que fut l'année pastorale « *Communauté en chantier* » et ainsi de se rendre compte de l'importance et de la variété des groupes engagés dans l'animation de la paroisse ou du doyenné d'Auvelais.

La plupart des « périodes » commencent par une messe célébrée le dimanche à 11 h 15 ou à 10 h 30 (regroupant ainsi les messes de 10 h et 11 h 15). Souvent, les équipes et mouvements se présentent. En tout cas, tous proposent un petit document demi-quarto, imprimé sur les deux faces pour présenter concrètement le groupe avec ses objectifs, ses animations, ses responsables indiqués avec leurs coordonnées.

1^{ère} période : Communauté en chantier pour construire l'Église (du 11 au 25 octobre 92)

C'est l'*Équipe d'Église* qui prend en charge l'animation de la première période de cette année pastorale particulière. Notre communauté est en chantier pour... construire l'Église.

Cependant, la veille du lancement du chantier, les paroissiens d'Auvelais sont invités à faire

la fête organisée par le *Comité des fêtes* qui propose une soirée de détente et de joie dans la grande salle du Collège Saint-André ¹⁷.



Un couple de paroissiens (Ghislain Raymaekers, sacristain et Herminie Riguelle, responsable de *Vie Féminine*)



Dominique Watelet aux commandes de la sonorisation de la soirée.

Le dimanche 11 octobre, à 10 h 30, une eucharistie inaugure l'année *Communauté en chantier*. Elle rassemble tous les groupes qui y participent activement. Ceux-ci sont envoyés symboliquement vers leurs missions et tous les participants à la messe posent un geste qui témoigne de leur engagement à participer au chantier de la construction de la communauté en apportant leur petite pierre. Le lundi 12 octobre, l'abbé Philippe Goffinet, ancien professeur au Grand Séminaire de Namur et actuel doyen de Dinant nous parle de l'*Église à la lumière de Vatican II*, tandis que le lundi 19 octobre, l'abbé Thierry Tilquin, jeune théologien (remplaçant la professeur de sociologie à l'U.C.L., Liliane Voyé, empêchée) répond à la question : *Comment se porte l'Église de Belgique aujourd'hui ?*

La période se clôture par la visite d'un grand témoin dans l'Église de la dernière moitié du vingtième siècle : Jacques Lebreton. De son vrai nom Jacques Beaugé, au début de la seconde guerre mondiale, Jacques Lebreton s'engage dans les *Forces françaises libres* à Londres. En novembre 1942, il est très gravement blessé, près d'El-Alamein en Libye, par une grenade dégoupillée et passée par un camarade, il perd ses mains et devient aveugle. Désespoir, révolte, volonté de suicide, et puis, paix intérieure et volonté de vivre. Jacques s'est marié. Sa femme et lui ont eu cinq enfants. Il travaille et, depuis 1974, il est diacre permanent. Il donne des conférences, témoigne dans les écoles, manifeste sa joie de vivre et proclame que le seul handicap est d'être amputé de Dieu. Le vendredi 23 octobre, à l'Institut Notre-Dame, un rassemblement de jeunes est organisé. Jacques Lebreton, sans yeux et sans mains, témoigne de son immense espérance. Le lendemain, dans l'église d'Auvelais, de nombreux catéchistes et des enfants catéchisés du doyenné d'Auvelais et d'ailleurs viennent écouter le message étonnant de Jacques Lebreton.

¹⁷ À cette époque, la paroisse Saint-Victor ne dispose plus de locaux paroissiaux ni d'une salle de festivités. Les anciens bâtiments du « *Cercle des familles* », rue de la Radache avaient été démolis et une reconstruction de locaux paroissiaux et la construction d'une série d'appartements étaient en cours. Nous en parlerons plus loin. Le *Comité des fêtes* a été créé récemment. Il est présidé par Frédéric Petit.



Jacques Lebreton présenté au public par le vicaire Rosario Paoletti

2^{ème} période : Notre communauté se met en chantier... pour donner espérance à ceux qui souffrent (du 25 octobre au 22 novembre 92)



Le journal *Dimanche* du 23 octobre 1992 présente cette période de l'année pastorale :

« Les malades et les handicapés ont été particulièrement accueillis par Jésus au cours de sa mission en Palestine. Les récits sont nombreux dans les évangiles qui évoquent des foules qui se pressent autour du Seigneur pour qu'il guérisse les malades. Jésus en a guéri quelques-uns. Il les a tous remis debout sur un chemin d'espérance.

Dès les débuts, les communautés chrétiennes ont pris conscience de la nécessité de l'attention aux malades et d'une présence fraternelle et priante auprès d'eux. L'épître de saint Jacques en atteste quand il y est écrit : *'Si l'un de vous est malade, qu'il appelle ceux qui exercent dans l'Église la fonction d'anciens : ils prieront sur lui, après lui avoir fait une onction d'huile au nom du Seigneur...'* (Jacques 5, 14-15)

L'attention aux malades et aux handicapés prolonge aujourd'hui l'action de Jésus ; bien plus, la rencontre d'un malade est rencontre du Seigneur lui-même, qui a proclamé : *'J'étais malade et vous m'avez visité'* (Matthieu 25, 36).

Dans notre paroisse, des chrétiens sont soucieux de donner espérance à ceux et celles qui souffrent dans la maladie et les handicaps. Ils se retrouvent ensemble, avec des chrétiens d'autres paroisses, pour se mettre au service des frères et des sœurs souffrants. Une équipe de **visiteurs de malades**¹⁸ et l'**association chrétienne des invalides et handicapés (A.C.I.H.)**¹⁹ nous invitent à nous rappeler notre mission évangélique auprès des malades.

Au cours de la messe de 11 h 15, du dimanche 25 octobre, ces chrétiens se présenteront à nous. Jacques Lebreton, sans yeux et sans mains, fera l'homélie et nous serons tous invités à nous sentir plus solidaires des malades et des handicapés de notre communauté.

Le dimanche 8 novembre à 15 h, dans notre église Saint-Victor, nous célébrerons une Eucharistie festive qui rassemblera malades et handicapés du doyenné d'Auvélais et tous les chrétiens valides pourront manifester, par leur présence, le souci évangélique des malades. »

3^{ème} période : Communauté en chantier... pour évangéliser les réalités quotidiennes (du 22 novembre au 13 décembre 92)

Le journal *Dimanche* du 22 novembre 1992 écrit :

« Nous entrons dans la troisième période de notre année pastorale, qui nous rappelle que les chrétiens sont invités à **évangéliser les réalités quotidiennes**.

L'action catholique est particulièrement le moteur de cette évangélisation.

Dans notre communauté chrétienne, **Vie Féminine**, les **Équipes Populaires** et l'**A.C.I.** (Action catholique des indépendants)²⁰, de grands mouvements, sont actifs pour évangéliser les réalités quotidiennes. Ils se feront connaître à nous au cours de la troisième période de notre année **communauté en chantier** (de la mi-novembre à la mi-décembre). Ils nous invitent à une exposition, à des rencontres et à une célébration eucharistique particulière.

Voici le programme, riche et diversifié, de cette période :

¹⁸ L'équipe des *Visiteurs des malades*, très dynamique, se réunit une fois par mois au presbytère. L'assistante sociale à la clinique d'Auvélais, Annette Deckers en est la responsable. Une douzaine de chrétiens et chrétiennes la composent. Ces « visiteurs » rencontrent des malades à leur domicile ou dans les trois homes « résidences » sur le territoire d'Auvélais. Au niveau du doyenné, les équipes de visiteurs de malades sont nombreuses. Chaque année, elles s'associent pour organiser une rencontre décanale des malades et des handicapés. Une équipe de *Foi et lumière*, récemment créée à Jemeppe-sur-Sambre s'associe à cette pastorale.

¹⁹ Cette association, très dynamique, rassemble de nombreuses personnes victimes d'un handicap et, parfois, isolées. Une longue après-midi de détente est organisée des mardis, deux fois par mois. Des informations diverses sont communiquées. Des vacances, en Belgique ou à l'étranger sont proposées.

²⁰ Créé comme mouvement d'action catholique dans les milieux des travailleurs indépendants, ce mouvement très actif en Basse-Sambre, comportait des équipes masculines et féminines, avant qu'une équipe mixte y soit créée. Pendant quelques années, j'ai accompagné une équipe de femmes, d'un certain âge, qui se réunissait une fois par mois, un lundi après-midi, au presbytère. J'ai accompagné aussi la première équipe mixte et une équipe de jeunes couples qui prit progressivement ses distances vis-à-vis de la structure de l'ACI officielle. Cette équipe existe encore aujourd'hui (2016).

- Le dimanche 22 novembre à 10 h 30 (regroupement des messes de 10 h et 11 h 15), en l'église St-Victor, **messe de l'Action Catholique** en la fête du Christ-Roi. Cette eucharistie est préparée par les trois mouvements. Elle sera suivie du verre de l'amitié.
- Les **Équipes Populaires** nous invitent à une **exposition** d'œuvres réalisées par des artistes du milieu populaire. Elle sera présentée dans l'église St-Victor à Auvelais, le samedi 21 novembre 92 de 16 à 17 heures et le dimanche 22, de 14 à 17 h : « **Artistes du soir et de la nuit** ».
- L'équipe **Vie Féminine** (40 ans) ²¹ organise une **initiation à l'art floral**, les 19 novembre, 3 et 17 décembre, de 19 h 30 à 22 h, à l'Institut Notre-Dame (rue du Voisin à Auvelais). P.A.F. 225 ou 300 frs pour le cycle. Renseignez-vous, Mesdames, auprès d'Anita Goossens, rue Marie-St-Pierre 11 à Auvelais (tél : 071/77 25 22).
- L'équipe de **Vie Féminine** (aînées) organise une intéressante **conférence** qui éclaire la signification des mouvements chrétiens dans un monde où des opinions différentes s'expriment. L'abbé Paul Scolas, aumônier national de *Vie Féminine*, s'adressera à tous les chrétiens et chrétiennes soucieux de bien se situer dans un monde complexe. Il parlera le mardi 24 novembre à 19 h 30, dans la chapelle de l'École St-François (rue du Pont-à-Biesmes, 35 à Auvelais).
- Une des **Équipes Populaires** d'Auvelais, qui s'est baptisée « **Le bol d'air** » étudie le problème de la drogue en Basse-Sambre. Elle organise deux rencontres de parents et jeunes avec le Père Marc Declercq, jésuite ayant une grande expérience du monde de la toxicomanie, au Collège St-André (rue des Auges, 22 à Auvelais), les vendredi 11 décembre 92 et 8 janvier 93 à 20 h. Des informations plus détaillées seront données ultérieurement.

Soyons nombreux à profiter de ces nombreuses et intéressantes initiatives ! »

Dans le journal *Dimanche* du 4 décembre 92, nous lisons quelques échos de la « période » qui s'achève : « Remarquable la troisième période de notre année pastorale : l'Eucharistie de 10 h 30, le dimanche 22 novembre, rassemble de nombreux chrétiens, particulièrement des membres des mouvements d'Action Catholique, A.C.I., Vie Féminine et Équipes Populaires. Elle est présidée par l'abbé Jean Marchand, aumônier fédéral. L'abbé Michel Vannoorenberghe, aumônier régional, concélébre avec les prêtres de notre paroisse. Les chants sont joyeux et notre nouvelle chorale favorise la chaleur humaine et la fête... Après la messe, de nombreux participants fraternisent dans le vaste espace dégagé de notre église où l'on peut admirer une belle exposition de peintures réalisées par des artistes du monde populaire, attentifs aux réalités quotidiennes, où les chrétiens sont invités à vivre les valeurs évangéliques. Des panneaux d'information font connaître les mouvements et leur action."

²¹ L'équipe principale de *Vie Féminine* était constituée de nombreuses dames autour des soixante ans. Dans les premières années que je l'ai accompagnée, des membres de l'équipe elle-même prenaient en charge l'animation des réunions mensuelles, mais progressivement, ces animations furent assurées par des animatrices régionales. L'équipe des plus jeunes femmes ne comprenait que quelques membres et ne parvint pas à s'étoffer. *Vie Féminine* organisait des rencontres hebdomadaires de détente auxquelles maman participait volontiers pour jouer aux cartes. Une maison du mouvement fut créée au centre d'Auvelais : *Sambr'Elle* qui accueillait de nombreuses réunions et rencontres.



Des membres d'anciennes *Équipes populaires* se retrouvent chez moi, à Saint-Gérard, en 2012

4^{ème} période : Notre communauté se met en chantier... pour s'ouvrir aux différences (du 13 décembre 92 au 10 janvier 93)

Dans le journal *Dimanche* qui vient d'être cité, il est question de la période suivante :

« Déjà, nous allons entrer dans la quatrième période de l'année « *Communauté en chantier* », pour « **s'ouvrir aux différences** ». Tout ce qui est différent de nous nous fait peur : des hommes, des femmes différents de races, de religions, de cultures, suscitent spontanément une certaine méfiance, qui peut aller jusqu'aux excès du racisme.

Il nous faut réagir, pour vaincre ces attitudes spontanées et négatives. L'Évangile nous y invite, nous chrétiens. Jésus accueille le soldat romain, la païenne malade et tous les « étrangers » qui l'approchent. Pour lui, pas de frontière : son Église est appelée à se répandre dans le monde entier. Jésus-Christ nous pousse à « **nous ouvrir aux différences** » et à les vivre positivement comme autant d'enrichissements.

Dans le cadre de cette période de notre année pastorale, le *C.A.I.B.S. (Centre d'Animation Italien en Basse-Sambre)*, les *A.C.L.I. (Action catholique des ouvriers italiens)* et le *P.I.B.S. (Présence aux Immigrés de la Basse-Sambre)*²² se présentent à nous, particulièrement au moment des messes du week-end des 12 et 13 décembre.

Ce même week-end, les samedi et dimanche de 15 à 17 heures, dans l'église Saint-Victor à Auvelais, une exposition d'œuvres d'artistes italiens de la Basse-Sambre nous accueillera et nous ouvrira à des « autres » qui sont nos frères.

Pendant la période de la mi-décembre à la mi-janvier, une animation aura lieu dans les écoles, pour sensibiliser les jeunes à l'accueil de tous. »

²² Je fus particulièrement engagé dans le *P.I.B.S.* qui réalisa d'extraordinaires rassemblements de chrétiens et de musulmans et qui édita un calendrier chrétien-musulman, avant de s'ouvrir à la religion juive. En annexe pp. 59-60, vous pouvez lire une interview du président du *P.I.B.S.*, Bernard Vandenbulcke, réalisée par un journaliste du journal *Le Soir* en 1999, à l'occasion des dix ans du *P.I.B.S.*



Un des nombreux soupers du CAIBS ou de la *Mission italienne* organisés au Collège Saint-André par le Padre Nicola

5^{ème} période : Communauté en chantier... pour célébrer la vie et l'amour (du 10 janvier au 14 février 1993)

Le journal *Dimanche* du 8 janvier 93 présente cette période :

« À partir du dimanche 10 janvier, notre communauté prendra davantage conscience de l'importance d'accueillir les enfants présentés au baptême par leurs parents et les jeunes qui se préparent à célébrer leur mariage.

Dans notre paroisse, depuis près de deux ans, une équipe de laïcs, avec le vicaire et le diacre permanent, accueille les parents et prépare avec eux les enfants à baptiser. Les rencontres de préparation au baptême sont chaleureuses et très riches d'échanges et de découvertes.

Dans le doyenné d'Auvélais, une équipe de laïcs avec le curé de Falisolles assure les soirées de préparation au mariage. Ces soirées ont lieu tous les trimestres. Tâche importante assumée avec compétence et bonne humeur, comme en témoignent les fiancés qui ont déjà vécu de telles rencontres entre couples, accompagnés par un couple marié, un juriste, un médecin et un prêtre.

L'équipe de **Pastorale des baptêmes** et celle de **Préparation au mariage (C.P.M.)** se présentent à nous le week-end des 9 et 10 janvier 93.

Le dimanche 10 janvier, plusieurs enfants seront baptisés au cours de la messe de 11 h 15. Notre communauté chrétienne aura ainsi l'occasion de manifester son accueil aux nouveaux baptisés et à leurs parents.

Dans le cadre de l'année « *Communauté en chantier* », l'équipe de la pastorale des baptêmes vous invite au spectacle « *Chemins de Vie* » qu'elle organise le vendredi 22 janvier 1993 à 20 heures en l'église Saint-Victor à Auvélais. Des textes poétiques, des chansons et des instrumentaux seront interprétés par Betty Dieudonné, Monique, Michel et Olivier Mondy. Invitation cordiale à tous. »

6^{ème} période : Communauté en chantier... pour vivre l'amour au quotidien (du 14 février au 21 mars 1993)

Le journal *Dimanche* du 12 février 1993 nous fait découvrir la sixième période de l'année pastorale :

« Les communautés chrétiennes se constituent à partir des familles, petites et premières cellules d'Église où se vit l'amour entre homme et femme, entre parents et enfants. La famille reste le lieu privilégié de l'éducation à la foi.

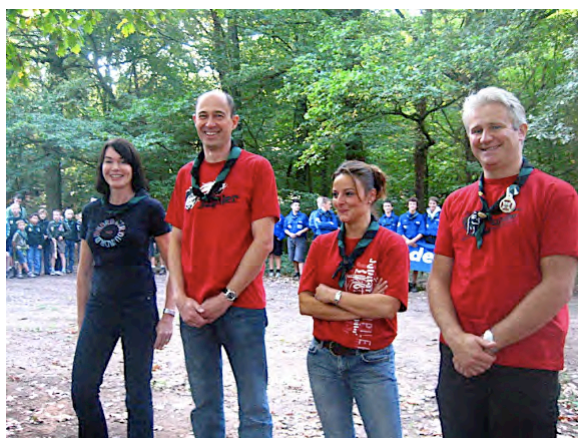
C'est pourquoi, l'Église a toujours été attentive à aider les couples chrétiens à vivre « **l'amour au quotidien** » de leur existence. Dans notre communauté paroissiale, des couples chrétiens constituent des équipes, afin de partager ensemble leurs expériences, leurs interrogations, leur quête de Dieu et leur prière. Trois « *Équipe Notre-Dame* » et deux équipes de jeunes couples se présenteront à nous, au cours de la sixième période de notre année « **Communauté en chantier** ».

Le dimanche 21 février, la messe de 11 h 15 sera animée par ces équipes et l'homélie du Père Fernand Lambert, jésuite, nous aidera à découvrir les richesses de l'amour humain, signe et manifestation de l'amour de Dieu. Les foyers sont particulièrement invités à participer à cette Eucharistie qui sera un peu **fête des familles**.

Hélas, l'amour est difficile à vivre et des couples connaissent l'échec, qui constitue toujours une épreuve. Les communautés chrétiennes sont appelées par Jésus-Christ à manifester l'accueil évangélique, vis-à-vis de ceux et celles qui vivent l'échec dans leur couple. C'est pourquoi, les équipes de foyers ont invité le Père Louis Dingemans, dominicain, à venir nous parler de **l'accueil chrétien des divorcés** et de leurs places dans les communautés chrétiennes. Il le fera au cours d'une **conférence-débat** le vendredi 19 février à 20 heures au Collège Saint-André à Auvelais. Vous y êtes tous invités.

Que l'Esprit-Saint soit lumière et force des jeunes qui se marieront au cours de l'année, afin **qu'ils vivent, dans la joie, l'amour au quotidien.** »

7^{ème} période : Communauté en chantier... pour grandir dans l'enthousiasme de la jeunesse (du 21 mars au 25 avril 1993)



Des scouts d'Auvelais en 2009

C'est le journal *Dimanche* du 14 et du 21 mars 1993 qui nous présente cette période :

« Oui, nos communautés chrétiennes grandiront grâce à l'enthousiasme des jeunes. Elles ne grandiront pas nécessairement en nombre, mais en qualité évangélique.

Notre monde et... notre Église sont confrontés à des changements rapides et profonds. Il y a quelques années, nous parlions de **modernité** en désignant un esprit, une culture optimiste, confiants dans l'éclairage de la science et du progrès technique, qui devaient amener la libération de l'humanité.

Nous parlons déjà de **post-modernité**.

L'optimisme un peu naïf a dû céder la place à un réalisme désabusé : les catastrophes, les guerres, les injustices, le chômage ravageur, les nouvelles interrogations sur le sens de l'univers et de la vie relativisent l'engouement pour sciences et techniques et font basculer les certitudes idéologiques naguère encore mobilisatrices des jeunes et moins jeunes.

Que sera demain pour l'humanité et pour l'Église porteuse d'une Bonne Nouvelle pour les hommes ? La réponse à cette angoissante question appartient essentiellement aux jeunes générations qui seront sans doute, à la fois, victimes de l'évolution du monde et constructrices d'un monde nouveau et meilleur.

Dans l'immédiat, notre communauté chrétienne qui s'est mise en chantier sera demain ce qu'un petit groupe de jeunes en fera : ceux-là qu'on voit s'engager dans les mouvements de jeunesse et de formation permanente, dans l'animation de nos liturgies ou dans les groupes socio-culturels.

Voici le temps de leur laisser un espace et de nous laisser interpeller par eux.

La *J.O.C.*, les *Scouts*, les *Guides* et le *Concile des jeunes* ²³ se présenteront lors de l'Eucharistie du 21 mars à 11 h 15.

Lors de cette Eucharistie d'ouverture de leur période d'animation, les jeunes invitent tous les membres de la communauté à participer à cette liturgie du premier jour du printemps en se laissant interpeller par le sens du partage et de la communion.

C'est pourquoi, ils invitent les chrétiens à venir et à apporter leurs sandwichs. Une grande table sera dressée dans le fond de l'église, où nous partagerons un repas en signe de communion fraternelle.

« *Ils mettaient tout en commun* » (*Actes des Apôtres*). C'est cette parole que nous aimerions vivre un peu plus le 21 mars à 11 h 15, mais aussi pendant toute la période d'animation. En effet, du 21 mars au 1^{er} mai, les différents groupes de jeunes seront attentifs à ce qui se vivra dans chaque mouvement. C'est dans ce but qu'un calendrier commun des activités sera réalisé.

Du 15 mars au 19 mars, les jeunes sont invités à participer à la semaine de promotion de la jeunesse organisée par *Point Contact Jeunes* ²⁴.

²³ Le « *Concile des jeunes* » est un mouvement né en Basse-Sambre à l'occasion du rassemblement des jeunes à Mornimont en 1989. J'en parlerai plus loin.

²⁴ *Point Contact Jeunes* est une structure créée en 1990 à l'initiative de l'asbl *IDEF* (Institut pour le développement de l'enfant et de la famille). Il regroupe, dans un contrat de collaboration, différents partenaires sociaux, psycho-sociaux, médicaux et culturels, du secteur public ou privé, qui, ensemble, mènent des actions préventives au niveau de l'aide à la jeunesse. Il est un espace de rencontres et d'information.

Le samedi 1^{er} mai, l'après-midi et la soirée seront consacrés à une fête inter-mouvements avec un grand feu. Toute la communauté est invitée à rejoindre les jeunes.

Lors des messes des 20 et 21 mars, les jeunes de 2^{ème} année professionnelle du Collège Saint-André exposeront leurs réalisations dans l'art religieux. Nous pourrions également voir les livres fous que les jeunes ont réalisés. »

8^{ème} période : Communauté en chantier... pour célébrer l'Eucharistie du Seigneur (du 25 avril au 30 mai 1993)

Le journal *Dimanche-Basse-Sambre* du 9 avril 93 présente la huitième période de l'année pastorale.

« *'Faites ceci en mémoire de moi !'* Depuis vingt siècles, les chrétiens célèbrent la cène du Seigneur ressuscité, le dimanche en particulier et, petit à petit, s'est installée la pratique de « l'adoration du Saint-Sacrement » ou de la Sainte Réserve du corps du Christ.

Dans notre communauté, les rassemblements eucharistiques du dimanche sont préparés et animés par de nombreux chrétiens et chrétiennes soucieux de construire des célébrations vivantes, fraternelles, participatives et priantes.

L'Équipe liturgique se réunit tous les mois. Elle prépare les temps forts de l'année liturgique et réfléchit à l'amélioration des conditions générales des célébrations (par exemple le regroupement des chaises en demi-cercle autour de l'autel). Trois petites **Équipes dominicales** préparent les messes de chaque dimanche avec le « prédicateur » du week-end. La **chorale Sainte-Cécile** apporte son expérience et sa compétence pour l'animation des messes de 10 heures et de certaines fêtes. Tandis que la **Chorale Allegro**, par son enthousiasme et sa jeunesse, crée une ambiance de prière et de joie aux messes de 11 h 15 et à l'occasion de certaines célébrations particulières. Le groupe d'une quarantaine d'**acolytes** est au service de nos rassemblements eucharistiques ordinaires ou plus festifs. Nous remercions tous ces chrétiens, jeunes et moins jeunes, qui donnent si généreusement de leur temps pour que notre communauté célèbre dignement la Pâques hebdomadaire du Seigneur.

Chaque semaine, le jeudi soir (à partir de 20 h) dans la chapelle de Seuris, le **groupe de prière Emmaüs** se tient devant le Saint-Sacrement pour prier et accueillir la présence du Seigneur.

Du lundi 19 avril au vendredi 23 avril inclus, de 18 à 19 h, dans la chapelle Saint-François à la rue du Pont-à-Biesmes, le groupe de prière Emmaüs nous propose un temps de prière et d'adoration. Le jeudi 22 avril, la réunion de prière hebdomadaire, animée par ce groupe, aura lieu dans la même chapelle, de 20 h 15 à 21 h 30. Le vendredi 23 avril, la messe du soir célébrée à 19 h le sera à la chapelle de St-François (Pont-à-Biesmes) et non à l'église.

Le vendredi 23 avril, les jeunes sont particulièrement invités à rencontrer le frère Marc Piret de la communauté de Tibériade à Lavaux-Ste-Anne. De 20 h à 21 h 30, dans la chapelle de St-François, rue du Pont-à-Biesmes, le Frère Marc donnera son témoignage et animera un temps de prière.

Le dimanche 25 avril, la messe de 10 h sera animée par la **chorale Ste-Cécile** et le groupe de prière **Emmaüs** qui distribuera une information sur le **Renouveau**. À la messe de 11 h 15, animée par la **chorale Allegro**, le baptême d'un grand enfant sera célébré.

Le week-end des 8 et 9 mai clôturera cette période de notre année **Communauté en chantier**. Dans l'église, un panneau présentera des souvenirs de la chorale Sainte-Cécile, une exposition réalisée par la **Commission diocésaine de liturgie** nous parlera du dimanche « *un temps pour Dieu, un temps pour l'homme* » et des livres religieux pour adultes seront présentés et vendus, avant et après toutes les messes du week-end, mais aussi le samedi 8 mai, de 15 à 17 h. Les messes de 10 h et 11 h 15 seront particulièrement festives, animées respectivement par les chorales Ste-Cécile et Allegro, par des acolytes et des membres de l'équipe liturgique et des équipes dominicales. Célébrer le Seigneur dans son Eucharistie, dans nos rassemblements communautaires est le complément important de la célébration du Seigneur dans la vie de tous les jours et la charité fraternelle ! »



Messe concélébrée dans l'église d'Auvelais

9^{ème} période : Communauté en chantier... pour proclamer la bonne nouvelle de Jésus (du 30 mai au 13 juin 1993)

Le journal *Dimanche* du 16 mai écrit :

« Nous franchissons déjà la neuvième étape de notre année **Communauté en chantier**.

Notre communauté est à l'œuvre pour **proclamer le Bonne Nouvelle de Jésus**.

Ainsi, la catéchèse paroissiale prend diverses formes pour assurer l'accompagnement des enfants et des jeunes en particulier. Pour préparer les enfants à la première communion (célébrée chez nous le premier dimanche de juin), le vicaire et les institutrices de 2^{ème} année primaire ouvrent les intelligences et les cœurs des petits à la richesse de l'Eucharistie. Ils le font d'une manière très concrète et très adaptée.

Un peu plus tard, pendant deux ans, des catéchistes préparent les grands enfants à la Profession de foi (célébrée début mai). Un long accompagnement fait de rencontres hebdomadaires et de célébrations et clôturé par une retraite de deux jours, qui permet aux jeunes de se situer personnellement dans la vie chrétienne.

Les jeunes qui souhaitent recevoir le sacrement de la confirmation (célébré à la mi-février) vivent en équipes des rencontres mensuelles, animées par leurs futurs parrains ou marraines. Des activités communes à tous les jeunes confirmands jalonnent la préparation.

Aux messes dominicales d'11 h 15, une équipe de catéchistes accueille les plus jeunes enfants à la sacristie de l'église pour vivre avec eux une liturgie vivante et adaptée de la Parole de Dieu, qui les prépare à rejoindre les adultes pour le cœur de l'Eucharistie.

Dans les écoles, primaires et secondaires, des maîtres et maîtresses, des professeurs de religion s'efforcent d'ouvrir les enfants et les jeunes à l'intelligence de la foi, dans un contexte de vie souvent difficile et perturbateur.

Tous les chrétiens de notre communauté doivent prendre conscience que toutes ces personnes engagées dans la catéchèse le sont au nom de toute la communauté et qu'elles déploient des sommes importantes d'énergie et de créativité au service de l'annonce de Jésus-Christ. Qu'elles en soient remerciées.

Voici le programme des activités de cette période consacrée à la catéchèse :

- Le dimanche 23 mai, les enfants de première année de catéchèse préparatoire à la Profession de foi vivront une journée de récollection sur le thème de l'Eucharistie. Elle se déroulera dans les locaux de la paroisse de la Sarthe et se clôturera à 16 h, par la célébration de la messe que les enfants auront préparée avec leurs catéchistes.
- Le mardi 25 mai à 20 h, au Collège Saint-André (rue des Auges, 22), l'abbé Hans Miessen, théologien liégeois, parlera sur le thème : **Parents et jeunes dans un monde qui change...**
- Le week-end des 29 et 30 mai (fête de la Pentecôte), dans l'église Saint-Victor à Auvelais, aura lieu une exposition de réalisations d'enfants au cours de la catéchèse scolaire et des livres concernant les divers secteurs de la catéchèse. L'exposition sera ouverte avant et après les messes et, le samedi 29 mai de 16 à 18 heures, le dimanche 30 mai de 15 à 17 heures.

Voilà un programme bien riche qui attend une participation nombreuse.

L'avenir de l'Église et de notre communauté dépend en bonne partie de la catéchèse assurée auprès des enfants et des jeunes. »

10^{ème} période : Communauté en chantier... pour accueillir et chanter le temps (du 13 au 30 juin 1993)

Le journal *Dimanche Basse-Sambre* du 27 juin 1993 écrit :

« Le temps passe vite, le travail professionnel s'arrête de plus en plus tôt. Au terme de leur carrière, de nombreuses personnes trouvent des occupations intéressantes et diverses au sein de leurs familles et de divers groupes et communautés. Il est important que les « seniors » aient des occasions de rencontres et de détente.

De nombreux groupes s'organisent pour leur fournir ces occasions. C'est le cas de **Senior Amitié** ²⁵ qui existe depuis longtemps chez nous et qui regroupe de nombreuses personnes pour des activités récréatives et culturelles. La **chorale Olivier Grégoire** permet à ceux et celles qui aiment chanter de se retrouver amicalement lors des répétitions hebdomadaires et de prendre part à des récitals et festivités diverses.

Le dimanche 27 juin 93, **Senior Amitié** se présentera à nous par sa « fiche d'identité », mais aussi, par l'animation de la messe de 11 h 15 à laquelle participera la **chorale Olivier Grégoire**.

Nous serons nombreux à prendre part à cette célébration de la joie « d'accueillir le temps et de le chanter. »



Chorale Olivier Grégoire en 2012

11^{ème} période : Communauté en chantier... pour donner espérance aux pauvres (du 19 septembre au 3 octobre 1993)

Dans le journal *Dimanche* du 12 septembre 1993, il est écrit :

« Après le temps de pause des vacances, les animations de notre année pastorale **Communauté en chantier** reprennent pour se terminer bientôt.

Quand Jésus veut indiquer l'essentiel de sa mission, dans la synagogue de Nazareth, il ouvre le livre du prophète Isaïe et il proclame : '*l'Esprit du Seigneur est sur moi... pour annoncer la bonne nouvelle aux pauvres...*' (Luc 4, 18). De bien des manières, en paroles et en actes, Jésus a signifié que Dieu aime les pauvres, se fait proche d'eux, et même, s'identifie à eux.

²⁵ Voir en annexe p. 61 un article de *L'Avenir* du 20 septembre 2007 consacré aux activités de *Senior Amitié* à Auvelais. Ce mouvement fut créé dans les années 60 par Olivier Grégoire qui a donné son nom à la chorale.

Les chrétiens et l'Église, fidèles à leur Maître et Seigneur, doivent manifester aujourd'hui encore une « *option préférentielle pour les pauvres* ».

Dans notre communauté chrétienne, des groupes et mouvements nous interpellent à ce sujet et expriment cette préoccupation particulièrement évangélique.

L'**Équipe d'Oxfam**, celles de **Saint-Vincent de Paul** et d'**Église et Crise** se présenteront bientôt à nous et nous inviteront à la prière et à l'engagement.

Le week-end des 18 et 19 septembre sera réservé à **Oxfam** et au magasin du monde à Auvelais. »

Le journal *Dimanche* du 26 septembre 1993 poursuit :

« De bien des manières, les chrétiens et l'Église, fidèles à leur Maître Jésus-Christ, expriment la prédilection de Dieu pour les pauvres, afin de les arracher à leur pauvreté.

Dans notre communauté, **Oxfam** par sa présence au magasin du monde (ruelle du Monument) nous ouvre à la solidarité avec le tiers-monde. Une équipe décanale nous aide à vivre deux temps forts de l'année liturgique : l'Avent et le Carême en ouvrant nos yeux et notre cœur aux grands problèmes de la pauvreté croissante, dans notre pays (par la campagne de **Vivre ensemble**) et dans les pays d'Afrique et d'Amérique latine (par la campagne d'**Entraide et Fraternité**).

Dans notre région de Basse-Sambre, l'équipe d'**Église et Crise** est particulièrement attentive aux exclusions économiques, sociales et culturelles. Elle veut apporter sa pierre au redressement de notre région et à la promotion humaine de ses habitants.

Enfin, l'**équipe de Saint-Vincent de Paul** crée des liens entre les plus démunis de chez nous et leur apporte une aide ponctuelle et limitée.

L'animation du week-end des 25 et 26 septembre coïncide avec la fête de saint Vincent de Paul (le 27 septembre).

Le samedi 25 septembre à 16 h, le goûter de la Saint-Vincent aura lieu dans la maison de quartier de Seuris.

Le dimanche 26, de 8 à 21 h, l'équipe de Saint-Vincent tiendra un stand à la brocante du quartier de la rue Félix Protin.

Au cours de la messe de 11 h 15, un représentant d'**Église et Crise** et de **Saint-Vincent** s'adresseront à nous, tandis que ces groupes se feront connaître par le petit feuillet traditionnel de l'année **Communauté en chantier**²⁶ et qu'une exposition sera présentée dans l'église par la **Saint-Vincent de Paul**. »

²⁶ Lors de cette période, **ATD Quart Monde** s'est aussi fait connaître par un feuillet distribué largement. Ce mouvement proclame que la misère n'est pas une fatalité et invite tous les humains à s'unir pour que les droits des plus pauvres soient respectés. À cette époque, aucune équipe d'ATD n'existait à Auvelais, cependant, sur le feuillet, on fait référence à la responsable d'*ATD Quart Monde Basse-Sambre* de Malonne qui participa avec un responsable national à une présentation d'ATD. J'encourageais la création du mouvement à Auvelais. Il le fut un peu plus tard, grâce au dynamisme de Jacqueline Rasador et d'autres collaborateurs engagés.

12^{ème} période : Communauté en chantier... pour se rencontrer dans la fête (à partir du 3 octobre 1993)

Dans le journal *Dimanche* des 26 septembre et 3 octobre 1993, il est écrit :

« Déjà un an ! Le dimanche 11 octobre 92, souvenez-vous, nous vivions le lancement de notre année pastorale intitulée **Communauté en chantier**. Un rêve d'Église et de communauté évangéliques s'est exprimé pendant un an sous douze facettes différentes, pris en charge et partiellement réalisé par plus de trente mouvements et groupements.

Cette année se termine. Mais pas la construction de la communauté !

Il nous faudra établir un bilan de cette année et tracer de nouvelles pistes d'action pastorale. L'**Équipe d'Église** s'y attachera... avec votre aide que vous apporterez en répondant à un questionnaire qui vous sera remis aux messes du week-end les 2 et 3 octobre.

Mais la clôture de cette année sera aussi une occasion de fêtes et de rencontres entre les membres et les sympathisants de notre paroisse Saint-Victor.

Un événement important marquera la vie de notre communauté : l'inauguration des nouveaux locaux paroissiaux de la rue de la Radache : **Le Cercle des Familles**.

Le vendredi 1^{er} octobre, une cérémonie officielle et la bénédiction des locaux auront lieu en présence des autorités, des prêtres qui ont exercé leur ministère à Auvelais, des responsables des mouvements et organisations de la paroisse ou du doyenné, de ceux et celles qui rendent des services particuliers à la paroisse... Cette cérémonie est organisée par le **Comité des Œuvres Paroissiales**.

Le samedi 2 octobre, un souper paroissial, organisé par le **Comité des fêtes** et des mouvements rassemblera les membres et les amis de notre communauté.

Entre 15 h et 17 h, une visite de la tour de l'église sera organisée par la **Fabrique d'église**. Vous y êtes tous et toutes invités, ainsi qu'à l'exposition réalisée à l'église par la Fabrique et intitulée : **La paroisse Saint-Victor, hier et aujourd'hui**.

Le dimanche 3 octobre, une messe sera célébrée à 10 h 30 (regroupant les messes de 10 h et 11 h 15), elle clôturera l'année **Communauté en chantier**.

Que vive la paroisse Saint-Victor, dans le témoignage évangélique et la fête ! »

Le journal *Dimanche Basse-Sambre* du 17 octobre pouvait dire un grand merci au terme de l'année pastorale :

« **Merci !**

Au nom de toute notre communauté, je remercie de grand cœur tous ceux et celles – et ils sont nombreux – qui ont œuvré à la réalisation des célébrations et des activités diverses au cours de notre année pastorale particulière.

Nous venons de vivre le couronnement de cette année par l'inauguration de nos splendides nouveaux locaux, destinés aux mouvements et aux groupes, par le souper paroissial si chaleureux et par la célébration eucharistique très significative du dimanche. Merci à tous ceux et celles qui ont préparé cette belle clôture.

Un temps fort se termine. Notre communauté continuera à se mettre à l'écoute de Jésus-Christ, à l'accueillir dans les célébrations et la prière, à le rencontrer dans tous les frères, particulièrement les plus pauvres.

Que le Royaume de Dieu se construise dans et par les chrétiens de notre communauté ! »



Ronde lors d'une fête paroissiale. On reconnaît : en tête, Fernand Desmet, suivi par Nelly Watelet et Herminie Riguelle

La Royale Dramatique Saint-Joseph ²⁷

Les débuts de la *Dramatique St Joseph* sont obscurs mais se situent dans les années 1880. Elle naît au cours de ces années, peut-être en 1885, au sein du Patro de la paroisse d'Auvelais centre où quelques jeunes gens se réunissaient chaque dimanche après-midi pour organiser quelques activités divertissantes, à une époque où il n'y avait, ni radio, ni télévision. Leur local situé dans la salle « *Benjamin Decoux* », rue du Centre était doté d'une scène. Dès lors, les patronnés décidèrent, un jour, de créer une petite troupe de théâtre. Ils furent soutenus dans ce projet par leur aumônier. Assez rapidement, la troupe émigra vers l'école paroissiale Saint-Joseph à la rue de la Radache. Après avoir piétiné quelque temps sur les tréteaux, la jeune troupe ne tarda pas à prendre de l'assurance et, de progrès en progrès, elle offrit bientôt

²⁷ L'historique de la *Royale Dramatique Saint-Joseph* s'inspire fort littéralement d'une présentation rédigée par son actuelle présidente Suzanne Moraux qui succéda à son mari et qui fut, pendant de très longues années, metteur en scène, actrice et auteur de pièces de théâtre en wallon.

des spectacles destinés aux familles des acteurs et à leurs amis, les recettes servant à l'entretien des locaux scolaires et aux besoins de la paroisse.

Par la suite, forts des succès récoltés, ils n'hésiteront pas à s'adresser à un plus large public et à se lancer sur les planches avec beaucoup de confiance et des projets plein la tête...

Hélas ! La troupe n'échappera pas aux aléas de la Grande Guerre. L'école Saint-Joseph fut bombardée et incendiée en 1914. L'école et la salle sont détruites et toute activité est suspendue.

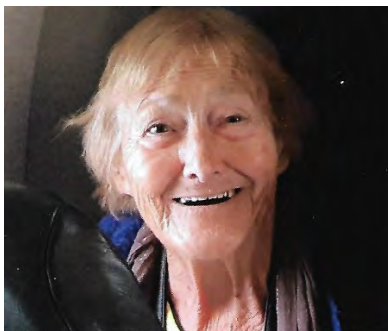
Il nous reste peu de souvenirs écrits des premières décennies de la *Dramatique Saint-Joseph* du fait que les archives furent brûlées lors de l'incendie de 1914. Mais, à la fin des hostilités, la troupe se reforme et s'étoffe petit à petit. Elle se produit alors, provisoirement dans la salle des fêtes des *Glaces Nationales* – devenues plus tard les *Glacieries St Roch*, aujourd'hui disparues. Puis, dès la restauration des bâtiments, la *Dramatique St Joseph* retrouve son chez soi à la rue de la Radache. Elle dispose d'une grande salle de spectacle située au premier étage du bâtiment principal qu'on appellera bientôt « *Cercle des familles* » et qui comportera, après la seconde guerre mondiale, un café paroissial géré d'abord par Olivier Scoyer et sa famille, avant de l'être par François Mauclet et son épouse. Ces gérants et concierges de l'école et des locaux paroissiaux résidaient dans une maison accolée au « *Cercle* ».

À cette époque, la *Dramatique* acquiert une certaine renommée et s'attaque à des œuvres avec musique et chants, sous la maîtrise de l'organiste de l'école. Ainsi en 1925, elle présente en collaboration avec la Chorale Ste Cécile, autre groupe paroissial, des pièces beaucoup plus élaborées comme *Tarsicius* et *l'Opéra de Méhul*.

Le temps passe... La guerre de 1940 arrête à nouveau les activités de la *Dramatique*. La salle de spectacle remplace l'église paroissiale Saint-Victor, pénible victime du bombardement du pont de chemin de fer voisin.

Dans les années 50, la *Dramatique* retrouve ses locaux et connaît un nouvel essor. La mixité est introduite dans la troupe.

Après quelques décennies au cours desquelles la troupe n'a cessé de progresser, à la fois en s'assurant la participation de l'élément féminin et avec l'introduction du répertoire dialectal réclamé par le public, elle joue deux fois par an au *Cercle des Familles*, une fois en wallon et une fois en français, tandis qu'elle connaît également les honneurs de la radio et de la télévision. En 1970, le 17 décembre, alors professeur au Collège Saint-André, je participai au spectacle enregistré par la RTB.



Suzanne Louise MORAUX
1931 - 2019



Jeudi 17 décembre 1970, enregistrement de la pièce de Roger Duhautbois « *Ene place pou deux* »

En 1972, les acteurs réalisent un grand rêve en interprétant l'inoubliable « *L'Arlésienne* » de Bizet d'après un conte d'Alphonse Daudet, une pièce en costumes d'époque avec chœurs, orchestre et ballets grâce au concours de trois autres brillantes sociétés locales : l'*Harmonie Royale*, la *Chorale Ste Cécile* et les danseurs d'un groupe folklorique local.

Le succès vire au triomphe et reste un moment très fort de l'histoire de la *Dramatique*. Le 2 mars 1976, le *Cercle Dramatique St Joseph*, ainsi répertorié à la *Fédération des Compagnies de Théâtre d'Amateurs*, est autorisé à prendre le titre de société Royale. Elle est aujourd'hui la plus ancienne de Wallonie à évoluer en français et en wallon.

Durant les années suivantes, elle étend ses activités dans le Namurois et par delà où elle est invitée à se produire. Quelques membres s'étant essayés à l'écriture, on y découvre des auteurs de talent grâce à qui la troupe fera connaître des œuvres nouvelles et participera régulièrement à des festivals en wallon avec des pièces inédites qui obtiendront plusieurs grands prix.

Sa notoriété ayant dépassé nos frontières, elle donnera même à Pont Ste Maxence, commune française jumelée avec Sambreville, trois représentations de *Pouic Pouic* (joué 17 fois), un autre moment fort vécu dans la convivialité.

En 1985, eurent lieu plusieurs prestations de troupes voisines amies et, bien sûr, de la *Royale Dramatique Saint-Joseph*, des moments académiques pour célébrer le centenaire de la *Dramatique*, évoquer son passé et envisager l'avenir.

En 1988, je fus accueilli chaleureusement par tous les acteurs, régisseurs, directeurs, techniciens de la troupe. Je participai, de temps en temps à une répétition et au moment de convivialité qui lui succédait dans le café du *Cercle des familles*.

Hélas, en 1990, la Dramatique connaît un nouveau bouleversement : la salle qu'elle occupe depuis si longtemps doit être fermée pour des raisons de sécurité, mais aussi, en fonction d'un projet du *Comité des Œuvres paroissiales* qui envisage l'aménagement de nouveaux locaux pour ses nombreux groupes et mouvements (voir plus loin).

Jeune doyen, le 31 mars 1990, j'eus le pénible honneur d'annoncer que *La Brune que voilà* joué ce soir-là par la Dramatique était le dernier spectacle présenté dans les locaux paroissiaux du *Cercle des familles*. Après avoir rappelé le passé glorieux de *La Royale Dramatique Saint-Joseph* et annoncé la triste nouvelle de son exode, j'ajoutais : « *La Royale Dramatique en a vu d'autres ! Elle saura s'adapter à de nouvelles salles, d'ailleurs plus confortables que celle qu'elle va devoir quitter.* » Sérieusement affecté, j'ajoutai : « *Mais ce soir, rien ne peut empêcher une certaine tristesse, une certaine nostalgie. Tant de souvenirs sont attachés à cet espace familial, tant de visages amis et trop tôt disparus se dessinent encore dans ce lieu de fête, d'amitié et de labeur partagé !* » J'évoquai ensuite quelques expériences marquantes et je citai volontiers une liste des noms de personnes qui avaient construit et réalisé le passé récent et prestigieux de la Dramatique : Waldor Destrée, Roland Moret, Barthélemy Moussiaux, Ernest Jacobs, Marie-Thérèse Fontaine, Porphyre Brion, Marcel Leclercq et André Scohier. J'ajoutai : « *Ce soir, chers amis, malgré un certain déchirement qui me touche aussi, il me semble entendre la voix de ces artisans infatigables de notre Dramatique. Ils nous invitent à tourner nos regards et nos efforts vers l'avenir, à franchir l'étape difficile avec confiance, assurés que nous sommes du dynamisme et des ressources humaines et artistiques de l'actuelle équipe des responsables et des acteurs...* » M'adressant aux spectateurs émus, je déclarai : « *Chers spectateurs, en votre nom à tous, je félicite chaleureusement tous ceux et celles qui nous offrent ce soir des moments de détente et de joie. Je les remercie pour tout ce qu'ils ont réalisé naguère pour notre plaisir. Je leur souhaite bonne chance et beaucoup de succès pour les années à venir...* »

Heureusement, bientôt, la troupe est accueillie et évolue dans la magnifique salle de théâtre du *Centre Culturel de Sambreville*. Elle devient la *Royale Dramatique de Sambreville*.



En 2010, la troupe célèbre son 125^{ème} anniversaire dans le magnifique théâtre de Sambreville. Plusieurs acteurs sont mis à l'honneur avec la présidente Suzanne Moraux (au centre, portant des fleurs sur la deuxième photo), infatigable au service de la *Royale Dramatique* depuis des décennies.

Les locaux paroissiaux : les écoles et le Cercle des familles

En évoquant ci-dessus l'histoire de la dramatique paroissiale Saint-Joseph, j'ai parlé du bâtiment scolaire, de la salle de spectacle et du café du *Cercle des Familles* situés dans la rue Radache. Ainsi, au dix-neuvième siècle déjà, une école primaire paroissiale pour les garçons fut installée dans des bâtiments scolaires situés dans une rue proche du centre d'Auvelais. Une autre école primaire, pour les filles cette fois, fut installée dans des bâtiments privés : une ferme et ses dépendances située dans une rue parallèle à la rue Radache, dans la rue du Pont-à-Biesmes. Cette propriété était un cadeau de deux héritières de la famille Petit-Dupont à la paroisse Saint-Victor. Elle fut d'abord lieu d'accueil et d'accompagnement de personnes âgées, ensuite, grâce aux religieuses enseignantes de la Providence de Champion, elle fut aménagée pour devenir l'école maternelle et primaire pour les filles.

Comme je l'ai évoqué plus haut, le bâtiment de l'école Saint-Joseph de la rue Radache fut incendié au début de la guerre 14-18. Restauré et agrandi après cette guerre, l'école comportait deux blocs parallèles encadrant une cour de récréation. Le bloc principal, situé le long de la rue comprenait des classes et des locaux administratifs, mais aussi une salle de spectacle à l'étage et, plus tard après la deuxième guerre, un café paroissial. L'autre bloc, plus modeste, situé au fond de la cour comportait des classes sur deux étages.



Deux classes de garçons dans l'immédiat après-guerre 40-45.



Waldor Destrée est ici titulaire de la 1^{ère} primaire

En 1967, une bonne partie des classes de l'école primaire des garçons émigra dans des locaux du tout jeune *Collège Saint-André*. Ainsi, plusieurs salles de classe furent disponibles pour d'autres occupants. Les Scouts et Guides purent disposer de nouveaux locaux, alors qu'ils disposaient déjà de locaux situés dans un bâtiment construit dans le fond de la propriété paroissiale. Un club de spéléologie, fondé avec la collaboration du vicaire Louis Latour, trouva refuge dans le deuxième bloc de l'ancienne école pour s'y réunir et stocker le matériel. Le café du *Cercle des familles* pouvait s'agrandir dans une ancienne classe adjacente séparée du café par une paroi amovible.

Olivier Scohier et sa famille avaient développé ce café fréquenté quotidiennement par des habitués. Certains venaient chaque jour, ou presque, y prendre un apéritif amical. Je pense à Augustin Devuyst, responsable avec son frère d'une petite chaîne de magasins d'alimentation, Waldor Destrée, instituteur puis directeur de l'école Saint-Joseph et de la même école émigrée au Collège Saint-André, André Scoyer, engagé dans les œuvres paroissiales et dans la dramatique, Robert Halloin électricien et installateur de téléviseurs et d'antennes... D'autres clients fidèles furent bientôt attirés par un magnifique billard classique acquis par Olivier Scohier qui en fera cadeau à la paroisse. Un club de billard fut créé. Des compétitions organisées. Des joueurs de cartes se réunissaient aussi volontiers. Après les conférences ou les

spectacles qui se déroulaient dans la salle à l'étage, de nombreux spectateurs, dont le clergé paroissial, se retrouvaient au Cercle, pour y prolonger la réflexion ou le rire...

François Mauclet et son épouse continuèrent le travail d'Olivier. Ils avaient deux enfants, Marianne et Francis. J'ai connu cette famille à l'époque où j'enseignais au Collège Saint-André. Quand je devins doyen, ils avaient cédé la place à un couple relativement jeune qui se sépara rapidement après mon arrivée à Auvélais. Ces deux gérants avaient dynamisé le Cercle en en faisant le local de clubs et d'associations. Hélas, le *Comité des Œuvres paroissiales*, malgré ses nombreuses recherches, ne put trouver un gérant efficace et conscient de son rôle dans un café paroissial. Ce furent quelques bénévoles, comme les généreux Georges Dufaux et Albert Saucin qui permirent au Cercle de vivoter encore quelque temps avant sa disparition...

La salle de spectacle a connu une occupation importante grâce à la troupe théâtrale, mais aussi, lors de fêtes, comme le réveillon du nouvel an, quand on organisait des soirées récréatives. Les *Grandes Conférences de la Basse-Sambre* ²⁸, organisées pendant de nombreuses années, avaient lieu dans la salle paroissiale. Le mouvement de *Vie Féminine* y organisait aussi son assemblée générale et un spectacle annuels. Mais, lorsque je suis arrivé comme doyen à Auvélais, il était déjà question, depuis un certain temps, de problèmes de sécurité lors de l'occupation de la salle. Cette occupation s'était pourtant réduite : la Dramatique y vivait ses répétitions et la présentation de deux spectacles par an ; *Vie Féminine* y tenait encore son assemblée festive annuelle. Le *Comité des Œuvres paroissiales* fut finalement acculé à fermer la salle, comme je l'évoque plus haut en parlant de la dernière séance théâtrale de la *Royale Dramatique Saint-Joseph*.

Dans l'impossibilité d'investir pour transformer, moderniser et sécuriser les locaux paroissiaux de la rue Radache, ce Comité, présidé par le baron Joseph de Dorlodot, se mit en quête d'une solution alternative pour continuer à offrir des locaux adaptés, afin que la paroisse et ses mouvements puissent y exercer leurs activités nombreuses et variées. J'avais connaissance de l'expérience de la paroisse de Marche-en-Famenne qui avait vu disparaître sa salle de spectacle pour bénéficier de nouveaux locaux paroissiaux dans le voisinage d'appartements construits et vendus par une société immobilière ou une société de construction. Grâce à Marc Taviet, le beau-fils de Joseph Massart, un paroissien engagé et membre de mon Équipe de foyer, nous fûmes mis en contact avec Joseph Bajart, alors directeur de l'importante entreprise de construction et de rénovation fondée par son grand-père et portant le nom de la famille Bajart ²⁹. La concertation s'établit, progresse et s'affermir dans un contexte sympathique de confiance mutuelle. On aboutit finalement au projet de construction d'un complexe d'appartements situés aux étages surplombant des locaux paroissiaux et des locaux à destination commerciale ou administrative. Ce projet suppose, bien sûr, la démolition complète du bâtiment principal de la rue Radache. Des garages situés dans l'ancienne cours de récréation de l'école Saint-Joseph et des espaces de parking sont aussi prévus. Quelques-uns de ceux-ci se situent devant le bâtiment. Plusieurs seront propriété de la paroisse.

²⁸ Il est question de ces *Grandes Conférences* dans le tome 2 de *Tout est grâce !* à la p. 229.

²⁹ Voir le site Internet de la firme Bajart : <http://www.bajart.be/>



Joseph Bajart



Joseph de Dorlodot

Nous savions que la disparition de l'ancienne école Saint-Joseph serait péniblement ressentie et qu'elle entraînerait comme une sorte de deuil, cependant, étrangement, ce fut une fête qui fit ses adieux aux vieux bâtiments si chargés de souvenirs scolaires et festifs. Un dernier souper paroissial sous forme de barbecue rassembla un nombreux public de tous âges. Après celui-ci, dans la cour de l'école, un grand feu fut allumé autour duquel les participants dansèrent et firent ronde au son de deux accordéons, ceux d'André Kaisin et de Stéphane Biral.

Photos-souvenirs de la fête de reconnaissance et d'adieu aux locaux paroissiaux



Georges Dufaux et Albert Saucin sont de service au comptoir du bar du *Cercle des Familles* et Marcy Lambert y déguste une Orval en devisant avec Guy Kaisin



Marianne Mauclet et la petite Marie au comptoir de leur papa et grand-père. Les tables sont dressées pour le repas.



Les deux accordéonistes, André Kaisin et Stéphane Biral sont en forme et les jeunes sont prêts pour le service. Maurice Darmont prépare sa caisse. Les responsables de Senior Amitié sont là...



La fête commence, l'amitié est en place. L'apéritif ouvre les appétits...



Guy Kaisin accueille Olivier Scohier qui retrouve son ami et complice Louis Bertulezzi.

Le doyen s'en réjouit...



Au son de l'accordéon, les cuistots préparent les viandes du barbecue et les dames servent les accompagnements...



Scouts, toujours prêts... pour allumer le grand feu !



Le feu brille et crépite... La danse et les farandoles peuvent commencer...



Dernière illumination du bâtiment de l'école Saint-Joseph et ronde finale



Après le grand feu, rien ne m'empêche de prendre encore un verre amical avec Raoul Sterck et son épouse. Les jeunes sont en service.

Avant le démarrage des travaux, il fallut débarrasser les locaux du bâtiment qui allait disparaître. Ce ne fut pas mince affaire. Comme évoqué plus haut, dans le café du Cercle, trônait le beau billard classique offert à la paroisse par Olivier Scohier et qui passionnait quelques joueurs fidèles. Le projet était de la démonter ; de protéger parfaitement les diverses pièces qui le composaient et, en particulier la table de marbre. Cependant, un des joueurs proposa d'accueillir le billard chez lui. Il n'habitait pas loin du Cercle et il disposait d'une vaste pièce qui fut jadis un magasin. Théo projetait de remonter le billard dans ce magasin. Ainsi, celui-ci pourra accueillir les anciens joueurs qui ne perdront pas la main, avant que le billard soit réinstallé dans le sous-sol du nouveau *Cercle des Familles*. Malgré les hésitations quant à l'intérêt et la faisabilité d'une telle proposition, le billard fut transporté chez Théo. Il fallait seulement que l'installation qui chauffait la plaque de marbre fût raccordée à l'électricité. Théo comptait sur un spécialiste bénévole pour effectuer ce travail. Mais, le billard ne fut jamais raccordé et donc, il s'ennuya longtemps dans son nouvel environnement. Théo mourut avant la fin des travaux de construction des nouveaux locaux paroissiaux. Quand ceux-ci furent prêts, je contactai le fils de Théo. Après une certaine tergiversation, il dut bien m'avouer que le billard avait été vendu à son profit. Bien sûr, il savait l'origine de ce beau billard, mais il considérait qu'il était devenu la propriété de son père, en raison de la négligence apportée à son installation complète. Ainsi va la vie ! Ainsi sont les hommes... Le billard paroissial n'intégra donc jamais le nouveau local préparé pour lui...

Parmi les objets décorant le café du Cercle, se trouvaient deux grands panneaux de bois léger qui présentaient un ensemble de caricatures réalisées par un fidèle client du Cercle, Marcy Lambert. Celui-ci était retraité de l'enseignement secondaire de l'État où il donnait des cours de latin et de grec, malgré qu'il eût effectué des études de droit. Marcy, fils unique et célibataire, vivait avec son vieux papa qui avait atteint les nonante ans. Sa vie était réglée par un double rituel quotidien : l'un matinal, l'autre se déroulant l'après-midi. Vers 10 heures et vers 15 heures, Marcy quittait sa maison située dans la première partie de la rue du Comté qui descendait du quartier de Seuris vers le Centre d'Auvelais, jusqu'au presbytère. Après avoir marché quelques dizaines de mètres, Marcy bifurquait sur sa droite pour emprunter la rue Radache et rejoindre le Café du *Cercle des Familles*. Il s'approchait du comptoir devant lequel il restait debout. Agréable, malicieux et plein d'humour, Marcy conversait avec les autres clients, joueurs de billard, joueurs de cartes ou dégustant simplement leur boisson préférée, y compris le doyen qui était devenu son ami. Sur des sous-verres en carton, Marcy prenait plaisir à dessiner la caricature des clients. Quand la collection fut suffisante, Georges Dufaux qui tenait bénévolement le Cercle à ce moment, colla les portraits originaux sur les deux plaques qui décorèrent le café. Bien plus tard, après les travaux, Maurice Darmont

dévoué membre des *Œuvres Paroissiales* me fit cadeau d'un des panneaux retrouvé dans les vestiges de l'ancien déménagement. Je possède donc précieusement les dix-neuf caricatures réalisées par Marcy, dans les années 90 et 91, comme en atteste le portrait de Pontien Kabongo, séminariste scheutiste alors en stage dans la paroisse d'Auvelais-Centre. Marcy n'avait pas hésité à se caricaturer lui-même sur un papier de format quarto. Il s'était représenté debout devant le comptoir du café fumant sa pipe. Ce dessin fut affiché à une extrémité du comptoir, comme en atteste la photo de Marcy reproduite ci-dessous.



Marcy Lambert appuyé sur le comptoir du café du *Cercle des familles* et pipe à la bouche, comme il s'est caricaturé lui-même sur le dessin affiché au-dessus du comptoir, près de la tête de Marcy.



Georges (Dufaux)



Tonton et Attila (moi-même et mon chien)



Pontien (Kabongo)

Mais, poursuivons l'évocation des itinéraires quotidiens de Marcy. Après avoir dégusté une (ou deux) Orval au Cercle, Marcy reprenait son chemin jusqu'au magasin *Carrefour* situé sur la place devant l'église. Il y effectuait des achats de vivres et produits indispensables à son père, à lui-même, et, sans doute, à sa fidèle « femme d'ouvrage ». Pour se remettre en forme afin de grimper la rue du Comté, Marcy s'attardait un peu dans un des nombreux cafés

situés alors sur la place (on en comptait huit !). Le plus souvent, il fréquentait « *Le Tyrol* », le café tenu par Victor Évrard et son épouse Bernadette. C'est là que je fis la connaissance de Marcy peu avant mon premier Noël à Auvelais. Notre première rencontre fut décisive pour l'éclosion d'une grande amitié qui ne s'est pas démentie jusqu'à la mort de Marcy en 2001. Je reparlerai de Marcy, plus tard, dans une galerie de portraits de « personnages » d'Auvelais.

J'ai de pénibles souvenirs de la démolition de la salle de spectacle et de l'ensemble du bâtiment paroissial de la rue Radache. Des bulldozers éventrèrent le mur supérieur du *Cercle des familles*. Pendant plusieurs jours, on voyait l'intérieur de la salle de spectacle éventrée. Porteur de nombreux souvenirs, elle diminuait à vue d'œil pour disparaître tout à fait. Moi-même, j'éprouvais de la nostalgie. Mais, les habitants d'Auvelais et surtout ceux qui avaient vécu spectacles et moments de fête dans la salle paroissiale, ceux qui avaient fréquenté l'école Saint-Joseph étaient marqués par le spectacle de désolation. Certains étaient même révoltés et déversaient leur colère contre les responsables paroissiaux de ce désastre. Ils en voulaient au président du *Comité des Œuvres paroissiales* et même au doyen...

Pendant le temps des travaux, les conférences organisées par la paroisse, les dîners au profit des Œuvres paroissiales, certaines rencontres des mouvements se déroulèrent dans les locaux du Collège Saint-André ou de l'Institut Notre-Dame.

Enfin, le nouveau bâtiment, situé rue Radache sur les ruines de l'ancienne école Saint-Joseph, se termine. Le local qui devient propriété de la paroisse (ou plus exactement de l'ASBL décanale) se compose d'une grande salle, hélas coupée par des colonnes. Il est possible de diviser cet ensemble en trois locaux séparés par d'efficaces cloisons. Dans le fond de la salle, un espace est destiné à devenir un bar. Son comptoir sera bientôt dessiné par mon ami Jean-Luc Courtoy qui va le peindre. Il est réalisé par les élèves de la section menuiserie du Collège Saint-André. Adjacent au bar et communiquant avec lui par une ouverture dans le mur, une petite cuisine est installée. Au sous-sol, quelques débarras et une petite salle qui devait accueillir le billard et qui connaîtra divers usages.

Comme on l'a appris plus haut au terme de l'année pastorale « *Communauté en chantier* », le nouveau *Cercle des familles* fut inauguré officiellement et béni, avec la pose d'un beau crucifix au mur de la petite salle centrale par le président du *Comité des Œuvres paroissiales*, Joseph de Dorlodot. Un souper festif clôture dans la joie l'inauguration des locaux. Hélas, assez rapidement, sont apparues plusieurs difficultés pour l'utilisation de ces locaux. Quelques occupants de nouveaux appartements situés au-dessus du *Cercle des Familles* se plaignirent d'être dérangés par la musique de certaines petites fêtes, par les répétitions des chorales de la paroisse ou, simplement, par le bruit de chaises que l'on déplaçait sur le beau parquet légèrement ondulé. Finalement, il fallut revêtir le sol d'un tapis-plain assez agréable, mais difficile à nettoyer, surtout lorsqu'il fut taché par le renversement de vin ou de café. Il fallut gérer la cohabitation avec des locataires ou propriétaires peu amènes qui, manifestement, exagéraient les inconvénients qu'ils subissaient de la part d'occupants du *Cercle des Familles*...

Mais, lors de l'inauguration des nouveaux locaux, le 1 octobre 1993, je prononçai un discours (presque une homélie). Après avoir présenté les deux dimensions de toute vie chrétienne : la dimension verticale tournée vers Dieu et la dimension horizontale centrée sur l'homme, et leur complémentarité, j'évoque l'importance, pour toute communauté chrétienne, de posséder un lieu de rencontre. Je m'exprimais ainsi :

« Aujourd'hui, notre paroisse St-Victor retrouve un lieu où la dimension humaine de notre foi est et sera particulièrement signifiée et exprimée. Que de groupes vont s'y retrouver pour approfondir leur foi et prier ensemble, mais aussi, pour regarder et analyser le monde des hommes d'aujourd'hui dans lequel nous vivons, pour y inventer, modestement sans doute, des projets pour construire un monde plus humain et plus juste.... »

Après avoir évoqué le beau crucifix portant Jésus ressuscité en vêtements de gloire, j'ajoutais :

« Jésus-Christ est présent ce soir et sera présent demain à notre rêve et à notre fête... C'est pourquoi, chers amis, dans un grand respect de ceux qui ne partagent pas la foi chrétienne, nous invoquons le Seigneur Jésus.

Jésus, tu as cheminé un jour sur notre terre,
dans un petit coin de notre terre,
la Palestine.
Tes yeux se remplissaient de sa beauté,
tes narines respiraient ses senteurs et ses parfums,
tes pieds se fatiguaient à parcourir ses chemins rocailleux
et tes mains caressaient la douceur d'un champ de blé
et les têtes hirsutes des enfants.
Tu aimais profondément la terre de tes ancêtres
et les hommes et les femmes qui l'habitaient avec toi.
À tous ces hommes et ces femmes,
tu venais annoncer une bonne nouvelle,
la bonne nouvelle de Dieu.
Elle clamait que Dieu avait élu domicile avec les hommes,
pour toujours,
depuis toujours.
Qu'il voulait conduire l'humanité
vers plus de lumière,
plus de fraternité,
plus de justice,
plus de joie,
plus d'espérance,
plus de bonheur.
Tu invitais l'homme à travailler avec Dieu.
Tu constituais l'homme partenaire de Dieu,
son associé en quelque sorte.
À condition qu'il change son cœur,
cœur de pierre pour devenir cœur de chair,
cœur ratatiné pour s'ouvrir largement,
cœur fasciné par la possession et le pouvoir,
pour se dépouiller et s'épanouir en tendresse.

Aujourd'hui que, depuis longtemps,
tu as traversé la mort douloureuse
pour entrer dans la lumière et la joie
de ton Père,
de ton Dieu,

nous entendons encore ta voix,
nous lisons dans ta vie
les traces du Dieu qui nous aime ;
nous lisons dans l'aujourd'hui de nos vies
les signes de ta présence agissante et forte.
Tu nous invites à construire, ici et maintenant,
des petites communautés chrétiennes,
fraternelles et chaleureuses,
ouvertes aux cris et aux appels des hommes
et modestes signes
de ta famille,
de ton Royaume.

Seigneur Jésus, crucifié et glorieux,
bénis notre communauté qui se construit
et qui marche.
Comble-la de ton Esprit,
qui la réveille si elle s'endort,
qui l'encourage si elle désespère,
qui la bouscule si elle se paralyse,
qui l'ouvre à tout vent,
à toute surprise,
à toute nouveauté,
afin qu'elle apprenne à accueillir,
un jour,
ton Royaume enfin accompli,
nouveauté suprême et profonde,
pourtant préparée par toi et par nous,
depuis longtemps
et aujourd'hui. Amen.

L'école Saint-François

Depuis bien longtemps, la paroisse Saint-Victor bénéficiait de deux écoles fondamentales, comme on dit aujourd'hui, l'une pour les filles gérée par les Sœurs de la Providence et l'autre pour les garçons, l'école Saint-Joseph située dans la rue Radache mais récemment déménagée dans des locaux du Collège Saint-André. Mais l'option pour la mixité dans les écoles faisait son chemin partout. J'ai évoqué plus haut son introduction dans l'enseignement secondaire libre en Basse-Sambre dès 1972, dans le cycle supérieur des différentes écoles. À Auvelais et dans les autres villages de la Basse-Sambre, il fut bien sûr aussi question d'introduire la mixité dans les écoles primaires. Pour Auvelais-Centre, il fut décidé de regrouper les deux écoles primaires, celle des filles et celle des garçons, dans les locaux de l'école des filles située à la rue du Pont-à-Biesmes qui sera agrandie et réaménagée. L'abbé Louis Latour, vicaire, fut l'artisan principal des aménagements et constructions nouvelles dans « l'école des Sœurs ». Celles-ci quittèrent les locaux qu'elles occupaient au centre du bâtiment, afin de faire place pour des locaux scolaires. Elles furent hébergées dans une maison particulière qui fut achetée et aménagée dans la rue du Pont-à-Biesmes, non loin de l'école et de l'église. La nouvelle école mixte portait désormais le nom d'« école Saint-François ». La direction en fut assurée quelque temps encore par une religieuse, Sœur Ludgarde, mais, bientôt, elle fut

confiée à un instituteur laïc Michel Bouhon. Quelques religieuses furent encore présentes dans l'école comme enseignantes, pendant quelques années.

Lors de la conversation que j'eus avec le vicaire général Jean Meunier à propos de ma nomination à Auvelais comme doyen, nous avons évoqué le rôle de président du Pouvoir Organisateur de l'école Saint-François. Ce rôle, le doyen Jean Gilson l'exerçait. Moi-même, j'étais plutôt réticent à occuper cette fonction. Jean Meunier me signale que je ne suis effectivement pas obligé d'assumer une fonction assez lourde et prenante qui peut être difficile et pénible dans certaines circonstances. Sous le nom d' « école Saint-François », gérée par l'a.s.b.l. Petit-Dupont, pouvoir organisateur, figuraient de nombreuses implantations plus ou moins développées. L'école dont je viens de parler située dans le centre d'Auvelais était la plus importante. Elle rassemblait plus de trois cents élèves. À Auvelais, deux implantations de quartiers existaient encore après la disparition récente de l'implantation dans le quartier des Ternes dont les locaux étaient encore utilisés pour la célébration de la messe dominicale et des animations dans le quartier populaire, particulièrement des camps organisés pour les enfants et les jeunes du quartier par la dévouée Jenny Seron et ses précieux collaborateurs dont le généreux André Kaisin. Les deux implantations restantes étaient celle du quartier de Seuris et celle du quartier de la Glacerie. Ces deux écoles comportaient les classes maternelles et deux années d'enseignement fondamental. Trois autres implantations de l'école Saint-François étaient situées en dehors d'Auvelais : à La Sarthe dominant Auvelais, Arsimont et Velaine-sur-Sambre. Ces trois écoles comprenaient toutes les classes de l'enseignement maternel et primaire. Chacune était gérée par un directeur. Avec le temps, elles connurent des destins divers : rattachement à un P.O. différent de « Petit-Dupont », constructions nouvelles pour Arsimont et même, hélas, disparition de l'école de La Sarthe.

Quand je fus installé à Auvelais, plusieurs voix importantes, dont celle de Jacques Detienne directeur du Collège Saint-André me poussèrent à accepter la présidence du P.O. de Saint-François. Je me suis laissé convaincre. Je l'ai regretté plus tard, en raison de graves problèmes de relations internes dans deux des écoles gérées par le P.O. dont j'étais président. J'y ai souffert plus que dans tout autre engagement. Mais, je n'en dirai pas plus par souci de réserve concernant des personnes. Certes, l'école du Centre souffrait de certains problèmes financiers, certes le métier de président du P.O. impliquait de nombreuses réunions, parfois fastidieuses, quelques fois pénibles, mais la situation que j'évoque plus haut me causa plus de désagréments que toutes les autres contraintes.

Pourtant, je dois proclamer que j'ai aussi éprouvé beaucoup de joie et de satisfaction dans les écoles Saint-François. Le presbytère d'Auvelais était proche de l'école centrale rue du Pont-à-Biesme. Aussi, régulièrement, j'allais saluer les enseignants au moment d'une récréation. Ils étaient plusieurs réunis dans le local des professeurs. Je les y rencontrais et nos contacts étaient chaleureux et détendus jusqu'à l'époque où éclatèrent les problèmes que j'ai évoqués plus haut. Les contacts avec les élèves se faisaient pour moi à l'occasion de quelques visites dans les classes, de la fête vivante et priante de la saint François, de l'accompagnement de saint Nicolas et du Père Fouettard dans les trois écoles Saint-François à Auvelais. Une fancy-fair annuelle permettait de nombreux contacts avec les enseignants, des élèves et des parents de ceux-ci. Que de souvenirs joyeux de ces moments festifs, y compris avec notre évêque en visite pastorale Mgr André-Mutien Léonard qui participa à un souper festif entouré de nombreux amis avec lesquels je vivais habituellement ce repas. Généreusement, l'évêque régla l'addition de ce temps de convivialité joyeuse. Dans les implantations des quartiers de Seuris et la Glacerie, j'ai vécu des moments de joie avec les enfants qui fêtaient, par exemple, les rois mages. Nous avons aussi vécu des fancy-fairs organisées magnifiquement par les

artisans de l'éducation des enfants, y compris des parents d'élèves. En fin d'année, lors de la proclamation des résultats scolaires à l'école centrale, je prononçais quelques mots d'encouragement et de félicitation aux enseignants devant un public assez nombreux de parents, d'instituteurs et d'élèves, particulièrement les « finalistes » de sixième primaire qui allaient bientôt entamer une nouvelle étape de leur vie et un nouveau parcours scolaire.

Animations au service des jeunes

Au temps où j'étais doyen à Auvelais, j'ai eu la joie de participer à plusieurs rassemblements de jeunes chrétiens à Mornimont. En 1993, la belle aventure de ces rencontres traditionnelles s'est terminée. Comme l'a écrit un des fondateurs et animateurs de ces rassemblements, Michel Vannoorenberghe : « *Ainsi se tournait une page glorieuse de la pastorale en Basse-Sambre en écho de la Mission de Basse Sambre dans les années 60.* » Je connaissais déjà depuis leur fondation les rencontres de jeunes à Mornimont. J'y avais déjà participé plusieurs fois et de plusieurs manières. Cela vaut la peine de faire un petit retour en arrière pour évoquer cette importante aventure pastorale.

Je l'ai écrit plus haut, dans les années 70, le doyenné d'Auvelais était animé par de nombreux curés et, surtout, de nombreux vicaires encore (voir p. 8). Ces vicaires étaient au service de nombreux mouvements ou équipes de jeunes chrétiens : scouts, patronnés, jocistes, jeunes participant aux équipes de Taizé, aux équipes de prière, etc.

En 1973, à l'initiative des vicaires Aloïs Quynen (Falisolle) et Michel Vannoorenberghe (Spy), fut projeté une rencontre des jeunes de Basse-Sambre avec l'objectif de mieux se connaître, de partager ses expériences et de vivre quelque chose d'intense ensemble. Ainsi, en octobre 1973, toutes les équipes des différentes paroisses étaient conviées à marcher vers Mornimont. Mornimont avait été choisi parce que ce village constituait la plus petite paroisse du doyenné d'Auvelais, sans équipe de jeunes, mais animée par un curé ouvert et sympathique et possédant des locaux accessibles et fonctionnels. Arrivés à Mornimont, les équipes de jeunes firent connaissance et un temps de prière eut lieu animé par le chanteur Noël Colombier.

L'année suivante, toutes les équipes se rassemblent à Ham-s-Sambre. Ensuite, par petits groupes mélangeant les jeunes de divers horizons, ces jeunes cheminent vers Mornimont. Un partage aidé d'un questionnaire anime leur marche. À l'arrivée, une mise en commun fut pilotée par René Forthomme, ancien professeur au Collège St André. La rencontre fraternelle et joyeuse s'est clôturée par un temps de prière dans l'église du village.

À partir de 1975, les rassemblements se sont déroulés durant un week-end. Des jeunes venus de loin parfois purent loger sous tentes.

À cette époque, l'esprit de Taizé inspirait de nombreux groupes de jeunes car ceux-ci avaient l'occasion de participer à des rencontres à Taizé pendant les vacances de Pâques ou d'été et aussi aux rassemblements internationaux pendant les vacances de Noël.

Les rencontres de Mornimont se vivaient sous un thème. Elles comportaient des ateliers, des interventions de témoins, des temps de prières, des célébrations. Elles étaient animées par des

chanteurs, comme, par exemples, Gaëtan de Courrèges, Jean Humenry, Pierre Damon, Jean-Noël et Cécile Klinguer, et Théo Mertens. Une centaine de jeunes participaient fidèlement à ces rencontres.

L'imagination des responsables des rencontres suscitait des initiatives nouvelles pour rendre vivants ces rassemblements. Ainsi, les jeunes furent amenés à entrer en contact avec des institutions, des personnes et des lieux significatifs d'engagements de vie variés : mouvements d'action catholique, préoccupation œcuménique, monde des prisons, etc. C'est pourquoi, au temps où j'étais aumônier dans les prisons de Lantin et Dinant, j'ai reçu dans la maison de Hun un groupe de jeunes. Ceux-ci furent éclairés par Michel Gouverneur, directeur de la prison de Namur, sur la vie en prison et les problèmes liés à la détention. Ces jeunes eurent l'occasion de dialoguer avec ce directeur et aussi avec un assistant social, Jean-Pol Visée et un adjudant, Michel Lemaire, tous deux en service à la prison de Dinant. Ils purent côtoyer un ancien détenu qui, progressivement, leur livra des confidences sur sa vie. Les jeunes préparèrent et vécurent l'animation d'une messe célébrée pour des détenus de la prison de Dinant.

En 1989, doyen depuis un an, je pus participer intensément aux quinzièmes journées de rencontres qui s'étaient les 29 et 30 septembre et 1 octobre 1989, sur le thème : « **Bâtir !** ». Le journal *Dimanche.Basse-Sambre* daté du 24 septembre annonçait ces rencontres et s'exprimait ainsi : « *Le rassemblement de cette année revêtira une importance particulière, puisque la mise en route d'un « **Concile de jeunes** » en Basse-Sambre y sera réalisée. Concile des jeunes ? Qu'est-ce à dire ? Le projet, comme tout projet, est encore vague. Mais, il enthousiasme ceux et celles qui en ont jeté les premières bases. Il doit mobiliser prêtres, éducateurs chrétiens et jeunes de nos communautés paroissiales, de nos écoles et de nos mouvements. Cette entreprise nouvelle et audacieuse peut, à long terme, porter des fruits insoupçonnés !* » Dans son numéro du 15 octobre 1989, le journal interparoissial *Dimanche* résumait l'élan des journées de Mornimont :

« *Les quinzièmes journées-rencontres de Mornimont 89 se sont clôturées le dimanche 1 octobre dernier par une eucharistie festive, priante et symbolique présidée par le Vicaire Général J. Meunier, représentant l'évêque de Namur. De nombreux adultes des paroisses et des écoles du doyenné d'Auvelais ont participé à cette extraordinaire célébration. Ils étaient rassemblés avec les jeunes et plusieurs prêtres autour d'une immense table dressée au centre de la grande nef de l'église de Mornimont. Théo Mertens entraînait l'assemblée à chanter avec cœur et foi.*

*Au cours de son homélie, l'abbé Jean Meunier a proclamé solennellement l'ouverture du **Concile des jeunes en Basse-Sambre**. Un mur de briques érigé dans le chœur de l'église symbolisait le monde nouveau et l'Église renouvelée qu'il faut **bâtir**. À la fin de la messe, l'abbé Jean Meunier a remis une brique de ce mur aux représentants de chaque paroisse du doyenné et de tous les mouvements de jeunes ou d'adultes et des communautés religieuses. On espère que ces briques seront mises en évidence partout dans le doyenné. Elles seront rappel constant de la « dynamique » lancée à Mornimont 89 et de l'importance pour les jeunes de se*

mobiliser, avec les adultes, afin de se rencontrer dans des groupes et de s'engager ensemble dans la société et dans l'Église.

Les propositions formulées par les jeunes réunis en divers ateliers et reprises en synthèse au terme de la Rencontre visent à protéger et à revitaliser des groupes existant et à inventer de nouveaux gestes, de nouvelles démarches pour bâtir un monde plus juste et plus humain.

Mornimont 89 : un événement qui ne peut pas être sans lendemain. Une équipe porteuse du Concile des jeunes a été constituée. Elle a pour mission de stimuler les initiatives des jeunes en paroisse, dans les écoles et les mouvements, d'assurer le trait d'union entre ceux qui prennent des initiatives, d'évaluer le suivi de Mornimont 89 et de relancer la dynamique du Concile des jeunes en Basse-Sambre.

Un document résumant les constats des jeunes concernant ce qu'ils sont eux-mêmes, avec leurs peurs, leurs aspirations, leurs espérances et leurs projets a été élaboré en fin des journées-rencontres... »³⁰

La presse régionale fit largement écho à ce rassemblement exceptionnel de jeunes en Basse-Sambre ³¹.



Bientôt, l'Équipe porteuse se mit au travail et des initiatives nombreuses et variées furent prises par des jeunes et des adultes dans plusieurs paroisses du doyenné. Le journal *Dimanche* faisait écho à toute cette vie sous le logo du Concile des jeunes en Basse-Sambre. Nous pouvons ainsi suivre le mouvement créé par Mornimont 89 pendant près de trois ans.

À Spy, des jeunes participants au rassemblement de Mornimont relance une messe pour les jeunes, célébrée chaque premier samedi du mois. Une chorale composée de jeunes chanteurs et musiciens instrumentistes dynamisera cette messe. Après celle-ci, les jeunes seront invités à une soirée récréative dans la bonne humeur. La première expérience a déjà lieu de samedi 4 novembre 1989. Elle rassemble une centaine de jeunes à la messe et septante jeunes participent à la soirée de détente et d'amitié jusqu'à 22 heures.

Le 6 novembre, l'Équipe porteuse du Concile des jeunes se réunissait chez moi au presbytère d'Auvelais. Marie-Christine Hannequart, secrétaire, fera le rapport de cette réunion. La dernière rencontre de Mornimont est évaluée, on relève déjà des « retombées » de ce rassemblement : la messe animée par les jeunes à Spy, un nouveau groupe de JOC à Moustier,

³⁰ Pour la petite histoire, ce long document-synthèse, je me souviens avec joie l'avoir élaboré au cours de la nuit du 30 septembre. Vous pouvez en lire le texte dans [l'annexe 5, en pages](#)

³¹ Voir en [annexes 7 et 8, pp.](#) les articles parus dans *Vers l'Avenir* et dans *Le Rappel*. En [annexe 9, p.](#), vous pouvez lire un article paru un peu plus tard dans le journal interparoissial *Dimanche*. Il concerne aussi la mise en route du Concile des Jeunes.

des initiatives de jeunes étudiants de l'Institut Notre-Dame à Auvelais pour créer une « dynamique » à l'intérieur de l'école. L'Équipe porteuse s'engage à faire le lien entre les différentes initiatives qui seront prises par les jeunes et les activités qui existent déjà. Elle se propose d'aider les jeunes qui manquent de moyens humains ou matériels et d'informer les adultes sur les groupes et les actions dans lesquels des jeunes s'engagent.

À Balâtre-Saint-Martin, des jeunes se réunissent deux fois pour préparer la messe du 3 décembre qui est l'occasion d'introduire dans l'église les briques reçues à Mornimont. Des jeunes vont préparer des enfants à jouer un conte de Noël au cours de la messe de la nuit de Noël. Sœur Anne-Marie Bonhomme sera l'animatrice de toutes les initiatives des jeunes de Balâtre et dans celles prises en collaboration avec des jeunes d'autres villages.

À Auvelais, on annonce et prépare une soirée de partage et d'écoute de tous les jeunes qui voudront bien se retrouver avec quelques adultes responsables dans la paroisse : André Kaisin, Sœur Anne, le vicaire Xavier Herman et moi-même. Programmée pour le 15 décembre, cette rencontre rassemble 26 jeunes. Elle est très riche de l'expression des attentes et des souhaits des jeunes. D'autres rencontres devront préciser et mettre en route des initiatives qui rencontrent ces aspirations et propositions. Un rendez-vous est déjà pris pour le vendredi 19 janvier 1990 afin de préciser et mettre en route certains projets réalistes évoqués déjà à la première rencontre. Tous ces projets vont dans le sens de favoriser des contacts et de créer des liens, non seulement entre les jeunes eux-mêmes, mais aussi entre les jeunes et des personnes plus âgées, isolées, malades, hospitalisées... Dans les activités futures, dont un camp dans la vallée de la Semois, deux jeunes animateurs particulièrement dynamiques se sont montrés mobilisateurs : André Kaisin et Alexis Saucin. Tous deux sont décédés tragiquement bien jeunes encore. Je leur rendrai hommage plus loin. Un séminariste congolais de la congrégation des Pères Sceptistes faisait un stage pastoral dans la paroisse d'Auvelais : Pontien Kabongo. Il s'est montré, lui aussi, dynamique et mobilisateur dans toutes les activités des jeunes, à Auvelais et en Basse-Sambre. Sa joie et son humour réjouissaient tous ceux et celles qu'il rencontrait. Je reparlerai de « Ponpon » un peu plus loin.

À Auvelais, chaque dimanche à 11 h 15, une messe est spécialement célébrée pour les jeunes : jeunes catéchisés, confirmands, scouts... Elle est animée par une chorale dynamique et essentiellement composées de chanteurs et d'instrumentistes jeunes. Elle porte le nom significatif de « *Tête folles et cœur d'or* ». Des prestations extraordinaires de cette chorale ont solennisé de nombreux événements. Hélas, quand j'évoque encore aujourd'hui cette chorale et la messe d'11 h 15 à Auvelais, je suis marqué par un grand sentiment de regret et de déception. En **XXX**, la paroisse d'Arsimont fut confiée aux prêtres desservant Auvelais. Il fallut réorganiser les messes dominicales. Pour des raisons de disponibilité de l'organiste d'Arsimont qui prestait aussi dans la paroisse de Moignelée, la messe d'11 h 15 disparu à Auvelais. Une seule messe fut dès lors célébrée à 10 h 30. Elle perdit progressivement son caractère particulier de « messe des jeunes » et, plus tard, la belle chorale des jeunes disparu...

Lors de la dernière rencontre des jeunes à Mornimont, une dizaine de ceux-ci accompagnés par Pierre Quertinmont avait souhaité découvrir le monde des prisons. Grâce à mon

successeur comme aumônier dans les prisons de Namur et Dinant, Alain Poncelet, ils purent rencontrer des responsables de l'accompagnement des détenus et des détenus eux-mêmes lors de célébrations dans les deux prisons. Fin novembre 1989, ce groupe de jeunes s'est retrouvé pour mettre au point certaines manières de rester en contact avec des détenus. Ils décident de s'abonner au petit mensuel **L'Échelle** distribué aux détenus des prisons de Namur et Dinant et composé en partie par leurs écrits ou leurs dessins. Ils souhaitent contribuer à la « caisse d'entraide » qui permettra lors des fêtes prochaines de fin d'année d'offrir un petit cadeau aux détenus défavorisés.

Note du site d'hébergement :

Le 25 février 2022, l'Abbé René Forthomme a remis le Chapitre 9 au responsable de ce site, "consacré à la période que j'ai vécue à Auvelais en tant que doyen, qui n'a jamais été terminé ni publié, tel qu'il existe et existera car je n'ai plus la motivation ni le courage de continuer."

Annexes

Annexe 1 : Le tabac Gosset-Saint Michel ³²

Depuis le début du XII^{ème} siècle, la ferme de Fayat à Onoz était la propriété des moines Prémontrés de Floreffe. En des temps troublés, probablement par faits de guerre, peut-être lors de la Révolution Française et l'invasion du pays par les révolutionnaires, les occupants de la ferme ou les moines cachèrent dans le creux d'un mur, leurs biens les plus précieux. La ferme de Fayat, comme toutes les autres propriétés religieuses, fut confisquée par les révolutionnaires et vendue comme bien national. Après la tourmente, la ferme fut rachetée par la famille Henricot de Court-Saint-Etienne, qui en est encore propriétaire de nos jours. On raconte que ce sont les enfants d'un de leurs métayers, le fermier Gosset qui, en jouant, découvrirent un véritable trésor. Les Gosset profitèrent de cette aubaine et permirent à leurs enfants de faire des études. Edmond, Léopold et Félicien purent effectuer leurs études secondaires dans le « petit séminaire de Floreffe ». Les deux premiers furent prêtres. Léopold devint curé d'Auvelais où il joua un rôle important. Mais son frère Félicien fut encore plus célèbre que lui car on lui doit les fameuses cigarettes Saint-Michel et le tabac Gosset.

En 1885 Félicien Gosset ouvre un atelier-boutique de cigarettes non loin de la Grand-Place, à la Putterie, à Bruxelles. Il a l'idée de fabriquer des cigarettes préroulées à la main pour le peuple. Jusque-là, ce type de produit était réservé à une élite. Ces cigarettes sont vendues à la pièce et il met sa marque sous le patronage de saint Michel patron de la Ville. Il commence par vendre à partir d'une charrette à bras. La Grande Guerre et l'apparition des machines à cigarettes américaines et anglaises entérinent la popularisation du tabac.

³² Cet historique est rédigé à partir de trois documents : un article paru dans le journal *Le Soir*, le 22 mai 2010, écrit par Quentin Noirfalisse et intitulé « *C'était le temps où la Belgique faisait un tabac* », un autre article intitulé « *Les Entrepôts de Tabac GOSSET SAINT-MICHEL* » écrit par Guido Vanderhulst, sur le site internet *Bruxelles Fabriques Patrimoine social et industriel* que vous pouvez atteindre en cliquant sur : <http://www.brusselfabriek.be/spip.php?article50>, enfin, un long document écrit par J.-M. Defense et intitulé « *L'église paroissiale Saint-Martin d'Onoz* » lisible sur internet en cliquant sur : http://paroisse-jemeppe-onoz.be/onoz/wp-content/uploads/sites/2/2015/07/Eglise-Onoz_JM-Defense.pdf.

La production explose, Félicien Gosset déménage plusieurs fois ses ateliers où la cigarette est faite à la main par des femmes. En décembre 1927 il se constitue en société et en 1930, il fait construire une usine à Molenbeek, rue Gabrielle Petit, où la production de cigarettes est mécanisée. Il entre de plain pied dans l'industrialisation. La production devient exponentielle, malgré la concurrence qui deviendra très active après 1946.



Mais pourquoi quasi tous les fabricants bruxellois de cigarettes se sont-ils installés dans ces quartiers à Molenbeek et environs (Odon Warland qui vient de Liège avec « la Boule Nationale », les marchands de tabac AJJA, Laurens, BAT, ...). C'est que le tabac doit être dédouané et des taxes sont à payer. Le tabac passe donc par les contrôles douaniers de *Tour & Taxis*. Il arrive en wagons plombés. Autant avoir son usine pas trop loin !...

Quant à l'usine de la rue Gabrielle Petit, elle s'est constamment modernisée et a subi des modifications nombreuses. Ici on travaille avec des machines au taux de production exponentiel.

Au lendemain de l'Exposition universelle de 58, le marché belge pointe à plus de 10 milliards d'unités. Quelques années plus tard, les femmes se mettent aux cigarettes blondes. Puis la plupart des fumeurs. Les Saint-Michel, brunes et fortes par essence, sont menacées. Mais c'est la mondialisation qui signe l'arrêt de mort du tabac belge. La concurrence des cigarettes américaines s'intensifie. Dans les années 70 et 80, la dynamique des fusions s'enclenche. Tabacofina-Vander Elst (Belga, Tigra) tombe dans l'escarcelle du groupe anglais Rothmans. BAT reprend Boule d'Or et en 1990, la production à Molenbeek de la Saint-Michel, rachetée par la multinationale américaine R.J. Reynolds, tombe en cendres et est délocalisée en Allemagne. R.J Reynolds fusionnera par après avec Japan Tobacco International.

Annexe 2 : Homélie de Guy Kaisin pour la Toussaint 1989

Aujourd'hui, c'est jour de fête, jour de joie pour l'Église ; cependant, comme le jour de la Toussaint est férié et que le lendemain, jour de la commémoration des défunts ne l'est pas, la coutume chez nous est de lier ces deux événements. Nombreux parmi nous sont ceux qui, cet après-midi, iront se recueillir sur la tombe de leurs défunts. Si cette démarche est de toute évidence teintée de tristesse, je crois que la fête de la Toussaint doit nous aider à vivre cela avec beaucoup de sérénité. Pour cela, il nous faut peut-être élargir notre façon de voir les choses et ne pas nous braquer uniquement sur la vie des grands saints dont nous connaissons l'histoire. Car, à la limite, cela pourrait être décourageant pour nous : que nous n'arrivions pas

à imiter le Seigneur, cela nous le comprenons, nous l'acceptons assez facilement car il est parfait puisque Fils de Dieu. Mais quand nous contemplons la vie héroïque de certains saints, le don total qu'ils ont fait d'eux-mêmes, le degré de perfection qu'ils ont atteint, cela nous ébranle car, ils étaient de chair et de sang comme nous tout de même ! Et pourtant, c'est à la joie que l'Église nous convie aujourd'hui, c'est donc la preuve que chacun peut trouver un exemple, un modèle qui lui soit accessible. Si c'est vrai qu'il y a ces grands saints, ces piliers de l'Église, il en est aussi qui, par leur vie modeste, simple, humble peuvent nous encourager et nous faire découvrir que le Seigneur ne nous demande pas d'accomplir chaque jour un exploit, mais, à l'exemple de leur vie, ils sont peut-être cachés derrière ceux qui nous éblouissent.

Pensons, par exemple, au Frère Mutien-Marie, le mois prochain, il sera canonisé, il va rejoindre les élus officiels de l'Église. Qu'a-t-il fait d'éblouissant, d'éclatant au cours de sa vie ? Rien ! Rien : il a vécu une vie toute faite de modestie, d'obéissance, d'humble prière. Et c'est une telle vie qui nous est donnée en exemple, c'est pour cela qu'il va être proclamé saint. Mais alors... parmi nos défunts qui nous sont si présents à la mémoire en ces jours-ci, il y avait bien cette grand-mère qui nous parlait de Jésus avec tellement de simplicité en nous tenant sur ses genoux, c'était sa façon bien modeste de nous éveiller à la foi. Et cette voisine handicapée qui, ne quittant plus son fauteuil, égrenait son chapelet à longueur de journée, ne nous a-t-elle pas impressionnés par sa sérénité et sa persévérance dans la prière ? Eh bien, voyez-vous, je suis persuadé que si l'Église honore aujourd'hui le Frère Mutien-Marie en le proclamant saint, il y a aussi une multitude de chrétiens et de chrétiennes qui ont mené une vie toute simple aussi et que Dieu a déjà appelés à partager sa gloire, et nous en avons connu ! Et nous en connaissons aujourd'hui de ces hommes et de ces femmes qui ont déjà leur place prête auprès des autres élus, alors que la simplicité de leur vie les dérobe à nos yeux.

Une foule immense, que nul ne pouvait dénombrer, nous dit saint Jean. Nous sommes tous invités par le Seigneur à faire partie de cette foule innombrable. Il nous a donné sa Parole pour nous guider sur les chemins de la sainteté. L'Église nous donne des exemples parmi ceux qui nous ont précédés. Par le baptême, nous sommes entrés dans le peuple saint : comment un peuple pourrait-il être saint s'il n'est pas composé de saints ? Frères et sœurs, le Seigneur nous invite à progresser sans cesse sur le chemin de notre sanctification. Il est le Père de tous. Il nous veut tous. Il invite chacun à accueillir le salut. Il appelle tous les hommes à persévérer sur le chemin des béatitudes.

Ce que Dieu ne veut surtout pas, c'est que nous nous laissions aller au découragement. Il ne veut pas de : « J'ai bien trop de défauts ! » « Je suis bien trop faible ! » « Il est bien trop tard ! » Le temps ne compte pas : pour le Seigneur, il n'est jamais trop tard. Rien n'est impossible dans notre cheminement spirituel avec son aide ! Ne ménageons pas de place au défaitisme : la vie de certains saints n'était pas exemplaire au départ. Saint Augustin, le plus grand des docteurs de l'Église, dit-on, a eu une vie pas tellement édifiante avant qu'il ne soit empoigné par le Seigneur. Sa mère, sainte Monique a pleuré pendant des années, priant pour la conversion de son fils.

Saint François d'Assise que nous admirons tant parce qu'il a si bien vécu dans l'esprit des béatitudes, dans l'émerveillement permanent devant la création de son Dieu, et bien, ce saint François a vécu une jeunesse assez désordonnée : vous n'auriez pas aimé que votre fils ou votre fille sorte avec lui ! Et pourtant, il s'est, par après, tellement livré au Seigneur qu'il a même reçu dans sa chair les stigmates du Christ !

Aujourd'hui, Dieu nous invite à la sainteté, quel que soit l'endroit où nous sommes dans notre cheminement vers lui.

Dans la communion des saints, à vous et à tous vos parents défunts je voudrais dire : « Bonne fête de tous les saints ! » Laissons le Seigneur nous modeler, nous guider, nous sanctifier ; acceptons l'intercession de tous les saints pour progresser avec persévérance sur le chemin des béatitudes. Il sera souvent rude, il nous demandera souvent plus de dépouillement, plus d'amour fraternel, nous devrons souvent nous relever et repartir, nous aurons à lutter contre le découragement mais chaque pas que nous ferons nous fera progresser dans la sainteté, il nous fera mieux voir dans chaque homme rencontré le visage même de Jésus et il nous permettra un jour de voir Dieu face à face dans sa gloire et d'être de ceux qui proclameront : « Louange, gloire, honneur, puissance et force à notre Dieu pour les siècles des siècles. Amen ! »

Annexe 3 : Homélie de Guy Kaisin pour la Sainte Cécile 2009

« *Un saint triste est un triste saint* », dit-on, cela je le savais, mais ce que j'ignorais, c'est que certaine sainte pouvait se révéler espiègle, et une espièglerie qui nous vient du ciel c'est un beau cadeau. Afin de remercier la chorale pour les services qu'elle rend à notre communauté, il avait été décidé qu'à l'occasion de la fête de la sainte Cécile, Philippe, Pierre et moi nous concélébrerions cette eucharistie et que, comme ancien de la chorale, j'assurerais l'homélie. Au lendemain de cette décision, je vais relever mon courrier et je trouve dans ma boîte aux lettres une enveloppe ; pas d'adresse, pas de timbre, avec seulement quelques mots : chorale *Cantarsi* aux bons soins de Guy Kaisin. Je vous donne lecture de cette lettre adressée à la chorale mais qui peut aussi s'adresser à chacun d'entre nous.



Chers choristes,

Je m'appelle Cécile et au fond des catacombes, je chantais pour Dieu dans mon cœur. Ces chansons de mon cœur, dans les caves romaines, ont fait de moi votre patronne et je passe mon Ciel à chanter pour le Seigneur et pour les autres, mais vous en êtes les privilégiés. Mon plus cher souhait, c'est que vous passiez votre terre à chanter pour Dieu et pour vos frères : c'est là, je crois, la clef du Paradis, du moins ce le fut pour moi. Faire sonner l'orgue, faire

chanter ses cordes vocales pour le service de Dieu et de nos communautés : quel merveilleux cadeau.

Cadeau que ce DO qui fait dorloter, dorer, docile et donner.

Cadeau que ce RÉ qui fait résurrection, réchauffer, régaler, récompense, et rayon de soleil.

Cadeau que ce MI qui fait miracle, mieux, mission et miséricorde.

Cadeau que ce FA qui fait famille, farandole, et face-à-face.

Cadeau que ce SOL qui fait solidarité, solide, soleil et, bien sûr, solfège.

Cadeau que ce LA qui fait largesse, labeur et l'amour.

Cadeau que ce SI qui fait signe, sitôt dit, sitôt fait, silence... pendant les répétitions (c'est sainte Cécile qui l'écrit ! Je n'y suis pour rien !).

Cadeau que toute cette gamme qui engendre la musique et qui nous rassemble dans la joie à chaque répétition et chaque dimanche.

Je m'appelle Cécile, et au ciel, je vous l'assure, ça fait mal d'entendre les fausses notes de l'orgueil et la cacophonie de l'égoïsme ; ça fait mal de voir tous ces cœurs désaccordés ; ça fait mal d'entendre ces mélodies fraternelles abîmées par l'argent, ces sonates de la tendresse qui ne sonnent plus du tout ou alors si mal, ces inimitables duos qui se transforment en pitoyables solos ; ça fait mal de voir ces notes humaines qui refusent de prendre place sur la portée de cette partition, pourtant si belle, de la fraternité.

Profitez de cette fête qui vous rassemble en mon honneur pour dépoussiérer les partitions de vos engagements dans l'Église et de vos idéaux et rejouez-les déjà ensemble, gardez surtout le bon ton de la fraternité qui nous unit ; enrichissez sans cesse le répertoire de l'amitié ; répétez souvent l'hymne de la fidélité, la mélodie de l'espérance et surtout, n'égarez jamais le chant de la générosité.

N'oubliez jamais non plus que seuls, la foi, l'espérance et l'amour font chanter dans les cœurs les mélodies les plus belles : celles que beaucoup voudraient entendre et n'entendent pas, celles que beaucoup voudraient chanter et ne le peuvent pas ou ne le peuvent plus.

Regardez autour de vous : beaucoup attendent vos mélodies évangéliques ; alors, en plus de vos partitions, n'oubliez pas de reprendre souvent l'Évangile, car c'est le solfège du cœur.

Votre sœur Cécile.

Annexe 4 : PIBS : interview de son président Bernard Vandenbulcke

**Des chrétiens et des musulmans se parlent en Basse-Sambre
Il y a encore tellement à faire pour se rapprocher
Témoignages sans alcool**

Le Soir, Jeudi 28 octobre 1999

Des chrétiens et des musulmans se parlent en Basse-Sambre

Des Italiens ont eu l'idée de jeter des ponts. Un calendrier a servi de passerelle.

Dans la Basse-Sambre, on sait ce que le mot immigration veut dire. C'est d'ailleurs des immigrés d'hier qu'est venue l'idée d'ouvrir un dialogue entre chrétiens et musulmans. Un dialogue qui s'est inscrit dans une structure créée il y a tout juste dix ans : le PIBS (pour présence aux immigrés en Basse-Sambre). Rencontre avec un de ses principaux animateurs, par ailleurs gendarme de son état, Bernard Vandenbulcke.

**Comment et pourquoi est né le PIBS en novembre 1989?*

*L'idée de mettre en place une structure de réflexion et de dialogue entre Belges et immigrés est venue de l'aumônier des Italiens de la Basse-Sambre, le Padre Nicola Iachini. Il s'inquiétait un peu de la situation de l'époque. Des questions comme le port du foulard, les mariages mixtes suscitaient pas mal de débats dans notre société. Il s'est dit qu'il fallait se préparer à cette situation, mener une réflexion. Il a réuni autour de lui quelques prêtres et quelques laïcs. Lors de la première réunion, en effet, nous étions encore entre chrétiens belges et italiens.

**Dès le départ, donc, il s'agissait pour vous d'agir sur le terrain religieux?*

*On ne voulait pas créer une nouvelle association d'échanges culturels. Le terrain était déjà occupé, notamment par le CAIBS (le centre d'animation des Italiens de la Basse-Sambre). Donc, c'est vrai le PIBS avait dès le départ une connotation religieuse mais très ouverte. D'ailleurs on se préoccupait surtout des questions d'actualité et plus globalement des phénomènes de racisme et d'exclusion.

**Quand vous êtes-vous mis à dialoguer avec des musulmans?*

*Ils nous ont rejoints dans l'année qui a suivi. Avec eux, les objectifs du PIBS se sont affinés. Ensemble on s'est posé la question: comment combattre la peur et les clichés qu'on applique généralement aux musulmans. Entre-temps, souvenez-vous, était intervenue la crise du Golfe. On s'est dit que la meilleure façon de faire était d'informer les gens. On a organisé un premier cycle de conférences sur l'Islam. On était, c'est vrai, en pleine actualité, mais on a quand même été surpris de voir l'intérêt qu'elles suscitaient. A chaque fois, elles ont attiré une centaine de personnes.

**Vous avez aussi développé d'autres activités...*

*Au début, on a surtout voulu se faire connaître. On a participé à des manifestations organisées par d'autres. Le but était de montrer qu'un dialogue était possible, que dans les deux communautés, il y avait un esprit d'ouverture. Puis est venue l'idée d'un calendrier des fêtes chrétiennes et islamiques.

**Comment?*

*D'une façon toute bête. On avait programmé, sans le savoir, une réunion le jour d'une fête musulmane. On s'est demandé pourquoi les musulmans n'étaient pas venus. Puis quand on a su, on s'est dit que nous non plus, on ne se serait pas déplacé un jour de fête chrétienne. D'emblée, cette initiative a eu beaucoup de succès. On en est aujourd'hui à la huitième édition. On le publie à 600 ou 700 exemplaires. Il se vend partout en Wallonie. Il y a aussi une forte demande dans les écoles de Bruxelles et même à l'étranger. Apparemment, personne n'avait eu cette idée toute simple avant nous. Il y a encore tellement à faire pour se rapprocher

**Comment se porte le PIBS 10 ans après sa création?*

*On a un peu le sentiment d'être dans un creux. C'est vrai que depuis le début on a toujours eu un petit problème de ressources humaines. La plupart des membres sont déjà très engagés par ailleurs. En général, la partie la plus laborieuse de nos réunions, c'est le moment où il faut fixer une date pour la prochaine. Difficile d'accorder les agendas de gens très occupés. Aujourd'hui, nous ne sommes plus qu'une dizaine de membres actifs, alors que nous avons été plus du double par le passé.

**Pourquoi une telle défection?*

*Je crois que le thème des relations entre chrétiens et musulmans n'est pas évident; ça a peut-être entraîné un certain découragement. Il y a pourtant beaucoup à faire dans les deux communautés. On peut d'autant moins se résoudre à l'immobilisme que nous avons la chance, ici, en Europe, de pouvoir tirer les leçons de ce qui se passe aux Etats-Unis. Et pourtant, on a l'impression que l'on fait les mêmes erreurs, que l'on recrée des ghettos. Toute la question est de savoir comment faire passer le message, parce que, qu'on le veuille ou non, on vit dans une société multiculturelle.

**Et vous, justement, à titre personnel, comment faites-vous passer le message dans votre milieu professionnel?*

*Je suis, donc, maréchal des logis-chef à la brigade de gendarmerie de Gembloux. Mes collègues savent que je suis engagé dans un mouvement qui prône le dialogue entre les communautés. Ça ne leur pose pas de problème, mais comme dans tous les milieux, nous avons de temps en temps des discussions sur le sujet et c'est comme ça que je fais passer mes idées. Mon point de vue n'est pas toujours accepté, mais il est compris.

A la gendarmerie en général, on sent qu'il y a un changement. Une cellule «multiculturalisme» a été créée à l'état-major et, ce qu'on appelle dans notre jargon, des jeunes «allochtones» s'engagent.

**Qu'est-ce qu'on peut souhaiter au PIBS?*

*Dix ans, ce n'est pas une fin, mais un début. J'espère que l'on va encore susciter des vocations. Que des gens vont se joindre à nous, apporter de nouvelles idées. Depuis les origines, notre porte est ouverte.

J.-P. P.

Témoignages sans alcool

C'est par une série de conférences que le PIBS fêtera ses dix ans, le samedi 30 octobre, à 15 heures, à la salle du complexe Emile Lacroix à Auvelais. Viendront témoigner de leur expérience un enseignant, un directeur d'école, un prêtre et un professeur de religion islamique. Ils s'exprimeront sur le thème: «Construire demain ensemble, avec nos différences».

Des «plats du monde» seront offerts à la dégustation en fin d'après-midi, un bar servira des rafraîchissements non alcoolisés. L'entrée sera gratuite.

Ce sera aussi l'occasion de se procurer le calendrier des fêtes chrétiennes et islamiques pour l'année prochaine.

Le reste de l'année, le PIBS organise des réunions mensuelles. Elles se tiennent en alternance au siège du centre d'animation italien de la Basse-Sambre, à Auvelais et à la mosquée Assakina, à Farciennes.

Informations : Bernard Vandenbulcke, 071-78.42.91.

Annexe 5 : Senior Amitié à Auvelais (L'Avenir, 2007)

Senior Amitié, 45 ans de présence

L'Avenir, 20 septembre 2007

Senior Amitié, à Auvelais, c'est une belle histoire qui dure maintenant depuis quarante-cinq ans. Pourtant la section ne s'essoufle pas.

Ainsi, ils étaient plus de 150 à rejoindre la salle Émile Lacroix à Sambreville pour fêter ensemble cet événement. Forte de 250 membres, cette section a de nombreuses activités. Outre le plaisir de se retrouver, les participants partagent le lundi les joies de quelques chants

de la chorale Olivier Grégoire, dirigée par Christine Sevrin. Les amateurs de cartes sont aussi à la fête avec le couyon et le whist qui sont proposés trois fois par mois. Les amateurs de scrabble se retrouvent chaque vendredi à partir de 14h, tandis que les marcheurs sont de sortie deux fois par mois. Enfin, une dernière activité est venue compléter une gamme déjà bien fournie. *Le scrapbooking va intéresser tous ceux qui aiment faire preuve de créativité. C'est en effet une façon de mettre en valeur des photos choisies selon un thème abordé, comme les vacances, un mariage ou un anniversaire. Mille et une possibilités s'offrent à l'imagination et cette activité est en fin de compte un bon moyen de sortir les vieilles photos de l'oubli et de leur donner une nouvelle vie. Le comité actuel de Senior Amitié Auvelais est présidé par André Bouillon, le secrétaire est Guy Henriet, et Willy Pietquin assure la trésorerie de l'association.*

Toutes les personnes sont bien entendu les bienvenues pour participer à l'une des nombreuses activités proposées : il suffit de contacter Marie-Louise Carlier au 071/778505.

Annexe 6 : Texte reprenant les constats et les propositions des jeunes suite à Mornimont 89

XV èmes JOURNÉES-RENCONTRES DE MORNIMONT 1989 : « BÂTIR »

Mornimont, le 30 septembre 1989

Après 24 heures de rencontre...

des matériaux pour construire un « **Concile des jeunes** » en Basse-Sambre

Cette année, les responsables de la rencontre des jeunes à Mornimont poursuivent un grand projet qu'ils ont baptisé **Concile des jeunes** en Basse-Sambre. Ce projet se réalisera progressivement grâce à tous les participants de « Mornimont 89 ». Il consiste à créer une « **dynamique** » parmi les jeunes de notre région, c'est-à-dire un mouvement, un courant d'initiatives mobilisatrices et porteuses d'un avenir meilleur.

Cette dynamique doit permettre à des jeunes de se rencontrer dans des groupes, de s'engager ensemble dans la société et dans l'Église qu'ils sont capables d'observer et d'analyser. Il s'agit, pour des jeunes avec des adultes, de protéger et de revitaliser des groupes existants et d'inventer de nouveaux gestes, de nouvelles démarches pour **bâtir un monde plus juste et plus humain.**

Vingt-quatre heures se sont écoulées depuis le début de la rencontre. Le spectacle réalisé par des jeunes du Conservatoire d'Auvelais, l'échange en petites équipes, la table ronde, les expériences réalisées dans les ateliers ont permis d'accumuler des matériaux dont il faut faire, à présent, l'inventaire.

1. Des constats

Il apparaît d'abord que le monde des jeunes n'est pas uniforme. Les **jeunes sont différents** en fonction de leurs **milieux sociaux** caractérisés par une certaine culture liée à l'aisance matérielle ou à la pauvreté. Notons bien cependant que l'appartenance à une famille aisée ne constitue pas automatiquement une chance pour le jeune et qu'il existe des atouts importants dans des familles modestes. Les jeunes sont encore marqués différemment par les relations harmonieuses ou perturbées entre leurs **parents**, dans un monde où s'accroît la fragilité de nombreuses familles. De plus, les jeunes se distinguent par leur capacité ou leur difficulté à s'intégrer et à s'adapter à l'**école**. Ajoutons que les jeunes belges côtoient de nombreux jeunes de familles **immigrées**.

À Mornimont, à travers les ateliers auxquels ils ont participé, des jeunes ont découvert l'ampleur du problème de la **pauvreté** en Basse-Sambre ainsi que les difficultés rencontrées par certains **immigrés**.

Même si l'**école** est un milieu épanouissant pour un certain nombre de jeunes, elle pose **problème** pour beaucoup. L'absentéisme de certains élèves manifeste leur ennui, voire l'inadaptation de l'institution scolaire. À Mornimont, une étrange agressivité de certains jeunes vis-à-vis des représentants des enseignants fut révélatrice d'un malaise.

Au terme de leur scolarité, beaucoup de jeunes éprouvent de sérieuses difficultés à **trouver du travail**. Beaucoup sont **chômeurs**, ce qui entraîne une dépendance prolongée vis-à-vis de leurs parents et, parfois, une sourde révolte qui provoque souvent la création de bandes aux comportements marginaux, agressifs ou même délinquants. Bien sûr, la délinquance n'est pas le monopole des milieux défavorisés. La délinquance « en col blanc » est fréquente, souvent grave et plus facilement dissimulée.

À côté des jeunes chômeurs, certains ont la chance de trouver du **travail**, mais ils ne s'y épanouissent pas tous. Certains subissent des **conditions** de travail pénibles ; d'autres sont victimes de l'**exploitation** ou de l'autoritarisme de certains patrons.

Les **loisirs** des jeunes sont **commercialisés** à outrance. Ils coûtent cher. Pour les jeunes sans revenu ou modestement payés, la spirale de la délinquance risque d'en emporter quelques-uns.

Bref, pour un certain nombre de jeunes, il est dur d'être jeune ! D'autant plus que l'effondrement de certaines valeurs de vie crée, pour tous, un vide inconfortable et perturbateur.

L'épanouissement des jeunes, voire leur salut, dépend beaucoup des **adultes**. La motivation positive de ceux-ci (particulièrement des parents et des enseignants) est une chance pour les jeunes. Leur indifférence ou leur « fonctionnarisme » est catastrophique.

Les jeunes ont besoin de **guides**, de **modèles**, de prophètes qui les attirent et leur tracent des chemins. Heureux ceux qui en rencontrent dans leur entourage !

Les jeunes participants à la rencontre de Mornimont, comme beaucoup d'autres sans doute, ont manifesté leur volonté de **lutte** et de **vérité**. Ils veulent bâtir une société plus humaine et plus juste, briser les silences coupables des adultes et, entre eux, faire « se retourner les regards détournés », c'est-à-dire créer des relations faites d'attention à l'autre et de communication. Une certaine pudeur est tombée : les jeunes ont voulu être plus vrais en déposant certains masques.

Beaucoup de jeunes vivent en **solitaires**, même s'ils se côtoient. Certains sont dramatiquement marginalisés. Beaucoup avouent leurs **peurs** devant la vie et la complexité de la société.

C'est sans doute ce qui explique leurs cris et leurs gestes revendicateurs de l'**amour**, de la **chaleur humaine**, de la convivialité et de la **communication** interpersonnelle.

Pour eux, les **rencontres** entre jeunes, entre jeunes et adultes, sont d'une importance capitale : ils éprouvent un immense besoin **d'être écoutés** et de pouvoir **se dire en vérité**, de s'épanouir en tant que **personne unique**, d'être reconnus capables d'initiatives et de créativité, capables de prendre des responsabilités.

Ils savent que l'épanouissement personnel ne se construit pas dans la solitude, mais qu'il se réalise dans la rencontre avec les autres, dans les confrontations et l'agir ensemble.

*
* *

2. Des propositions

Poussés par leurs aspirations, les jeunes réunis à Mornimont veulent bâtir quelque chose de neuf dans le monde et dans l'Église. Ils souhaitent y devenir **artisans de changements**.

AU PLAN INDIVIDUEL, certains expriment clairement leur volonté de s'éduquer à une « vie plus claire », dans la **vérité**, loin des **masques**. Ils se veulent conscients, à la fois, de leurs **capacités** et de leurs **limites**.

SUR LE PLAN COLLECTIF, les jeunes veulent faire quelque chose ensemble, réunis en petits groupes. La plupart des jeunes rassemblés à Mornimont sont chrétiens ; c'est pourquoi, ils s'expriment en fonction des institutions chrétiennes qu'ils connaissent, sans toutefois rejeter des modalités nouvelles de rencontres pluralistes.

(Les chrétiens, comme tous les hommes de bonne volonté, poursuivent des objectifs de changement de société. Ils les réalisent, soit par des moyens spécifiques, soit en s'engageant aux côtés d'hommes et de femmes qui ne partagent pas leur foi.)

CONCRÈTEMENT, les jeunes réunis à Mornimont formulent un certain nombre de suggestions d'action (le plus souvent en fonction de l'expérience vécue dans les différents ateliers proposés durant le week-end.)

1° ILS S'APPUIENT D'ABORD SUR LES GROUPES EXISTANTS :

- Ils souhaitent le développement des mouvements de jeunes, ouverts à tous, lieux de rencontres et de partages.
- Ils suggèrent l'intégration de jeunes dans les chorales paroissiales ou la création de chorales nouvelles où les capacités musicales et instrumentales des jeunes soient mises en valeur.
Ainsi, des messes animées par ces chorales rassembleraient plus de jeunes qui pourraient prolonger leurs rencontres au-delà des célébrations.
On suggère aussi des rencontres entre les chorales-jeunes d'une même région.

2° LES JEUNES SOUHAITENT AUSSI LA CRÉATION DE NOUVEAUX GROUPES.

- Les **chorales** nouvelles dont il a été question plus haut.
- Des équipes de jeunes préparant de plus jeunes à la **confirmation**. Certains jeunes ont vécu eux-mêmes un accompagnement pendant plusieurs années de leur adolescence. Plusieurs sont devenus « accompagnants » de plus jeunes. Ils souhaitent la généralisation de cette pratique d'un accompagnement prolongé des adolescents dans les communautés chrétiennes.
- Des groupes où l'on se **rencontre** dans la diversité et l'accueil de tous. Des lieux où les jeunes en difficulté se sentent à l'aise. Des lieux où les jeunes sont soudés, spontanés, solidaires et attentifs aux réalités du monde. Des lieux où l'on peut se former.
- Des jeunes se proposent de visiter régulièrement des **personnes âgées, solitaires**, en s'intégrant, éventuellement, dans des groupes existants, tels les visiteurs de malades ou la Saint-Vincent de Paul.
- Certains suggèrent de constituer des groupes en paroisse, afin de s'intéresser aux problèmes de la **pauvreté**. Ils proposent de réaliser une enquête qui répondrait, par exemple, aux questions suivantes : « Qui sont les pauvres ? Qu'en pensent les gens ? Que peut-on faire pour eux ? Quelles pistes concrètes d'action peut-on tracer ? »
- D'autres désirent entretenir des contacts avec des détenus qu'ils ont rencontrés en **prison**. Ils le feraient par l'intermédiaire de l'aumônier. Ils souhaitent la

diffusion, par abonnement ou vente en paroisse, de l'*Échelle*, le bulletin mensuel des détenus des prisons de Namur et Dinant.

- Plusieurs suggèrent encore une « **entraide** » **interparoissiale** (en secteurs sans doute) pour permettre à des paroisses plus pauvres en ressources humaines – et/ou en moyens matériels- d'organiser des rencontres et des activités entre jeunes.

*

* *

Pour réaliser ces projets, les jeunes insistent sur l'indispensable **collaboration** et le nécessaire **accompagnement** des adultes et, en particulier, des **prêtres**.

Il s'agit bien d'**accompagnement** et pas de **direction**. Cela suppose que les adultes **s'intègrent** au monde des jeunes et évitent tout autoritarisme et toute attitude moralisatrice, en sachant s'effacer quand les jeunes prennent des initiatives et poursuivent efficacement leurs réalisations.

En effet, les jeunes revendiquent nettement leur volonté d'être reconnus dans leurs **capacités** et de se voir confier des **responsabilités**, même s'ils éprouvent le besoin de s'appuyer sur l'expérience et l'amitié des adultes qui les sécurisent dans leurs actions.

Au-delà des petits groupes, certains proposent l'organisation de **rencontres plus vastes** de jeunes de la Basse-Sambre, rassemblés par une motivation commune. Ces rencontres doivent leur permettre de partager le **vécu** concret et d'**agir** ensemble. Ces rencontres et ces actions communes doivent « **laisser des traces** », grâce à des réalisations concrètes et à la publicité dans les médias.

*

* *

Pour que la rencontre de Mornimont 1989 connaissent des prolongements dans la réalisation de projets concrets et dans une dynamique réelle, quoique partiellement imprécisée, l'atelier « Bâtir une Église » estime indispensable la mise en route d'une « **équipe porteuse** » qui **poursuivra une triple mission** :

- Stimuler les initiatives et assurer le trait d'union entre ceux qui les prennent,
- Évaluer le suivi de Mornimont 89,
- Relancer la dynamique du Concile des jeunes en Basse-Sambre.

U. A. 4/10/89.

8 — Vers l'Avenir

La province de Namur

À Mornimont, un rassemblement de jeunes actifs

« Nous voulons une Église comme un espace de liberté, à l'écoute des besoins humains et ouverte au dialogue »

À Mornimont, 60 jeunes représentant dix paroisses de la Basse-Sambre se sont réunis pour trois journées de travail. Leur objectif ? Lancer un concile des jeunes dans leur région.

Des jeunes résolus à bâtir une Église pour l'an 2000, qui se veulent responsables de cette Église, qui revendiquent le droit de réfléchir, d'expérimenter, même d'échouer parce que l'échec aussi peut être fécond : un vent nouveau souffle sur la Basse-Sambre.

Ils ont entre 12 et 25 ans, issus de milieux, de cultures différentes. Cependant, ils sont réunis par une même volonté : *créer dans leur région une dynamique nouvelle, un mouvement porteur d'un avenir meilleur, inventer de nouveaux gestes pour un monde plus beau, plus humain.*

Ce qui est marquant dans cette rencontre : on ne parle apparemment pas en l'air. Le week-end est l'aboutissement de neuf mois de recherche, d'enquêtes, de rencontres sur le terrain. Qu'il s'agisse de la question des prisonniers, de la pauvreté, du chômage, de l'école ou des loisirs des jeunes, des équipes se sont rendus sur place pour préparer les ateliers. Résultat : les propositions sont marquées de réalisme et n'expriment pas de vagues souhaits.

Comment a pu se développer une telle dynamique ?

Des adultes accompagnent les jeunes. Mais — et c'est ce qui, nous semble-t-il, fait l'originalité et la force du mouvement — leur rôle se limite à les accompagner.

Toute initiative vient des jeunes eux-mêmes. Le rôle des adultes se borne à soutenir, à aider dans la réalisation matérielle, dans l'expression ils servent, selon le terme utilisé au Québec, de *personnes ressources*.

Ici, enfin, nous avons découvert un lieu où des adultes font confiance à des jeunes jusqu'au bout dont leur parole, de ce fait, devient motrice. Des jeunes qui interrogent et provoquent les adultes : *les jeunes, disent-ils dans le document de synthèse de leur travail qui a été longuement soumis aux amendements et à l'approbation de l'assemblée générale, ont besoin de guides, de modèles, de prophètes. Ils souhaitent briser les silences coupables des adultes, ils ont faim de vérité. Il est urgent de s'atteler à briser les solitudes, à créer des lieux de convivialité où chacun se sente écouté comme une personne unique, reconnue capable d'initiative, de créativité, et capable de prendre des responsabilités.*

Matin studieux, midi animé

Tout cela peut sembler terriblement sérieux, et de fait, l'atmosphère de travail qui régnait à Mornimont, jusqu'à midi, avait de quoi impressionner le plus exigeant des adultes. La volonté d'efficacité a duré jusqu'à la constitution d'une équipe chargée d'assurer le suivi des résolutions exprimées et l'animation des projets locaux formés par les différents groupes en fin de matinée.

Mais le sérieux des engagements n'exclut pas la joie, elle y contribue ; l'après-midi du dimanche était réservée à la fête : repas sous les tentes, au cours duquel on fêta les 20 ans de sacerdoce de l'un, le curé d'Arsmont, on remercia les cheffes ouvrières des rencontres, et cela à grand renfort de gâteaux, de bougies qui se rallumaient à peine soufflées, à grand renfort de *speeches* mi-sérieux mi-comiques. Et les rires déferlèrent d'un bout à l'autre de l'assemblée. Repas chaleureux, repas chaud. Une équipe d'adultes assure l'intendance.

Ce qui les anime ? On repart d'ici ressourcés, nous dit une maman de trois petites filles. *Fatigués, certes, mais pleins d'une énergie nouvelle. On se trouve ici avec des gens qui, même s'ils nous sont inconnus, ont quelque chose de fondamental en commun avec nous, et c'est... Dieu.*

La fête s'est clôturée avec la célébration eucharistique. Les jeunes ont voulu que celle-ci se déroule à l'intérieur de l'église — un signe — toutefois autour d'une immense table, toute fleurie. Autour de cette dernière, mêlés côte à côte, les jeunes, tous les prêtres concélébrant venus des dix paroisses et l'abbé Meunier, vicaire général représentant l'évêque de Namur.

Pendant toute la messe se sont exprimés, par voie de symbole, par la parole, la foi, l'espérance et la volonté de lutte de tous les jeunes rassemblés : le pain partagé, les clés qui ouvrent les prisons, les briques pour construire ce monde nouveau, la solidarité avec tous les opprimés d'où qu'ils soient. Un jeune haïtien était porteur, par sa présence, de cette ouverture au monde.

Theo Mertens anima cette messe. Le chant de guitare et le rythme herbeux des chants soulignés de gestes donnaient une coloration neuve, une saveur d'événement. Chanter le *Nôtre Père* en se tenant à coude à coude, cela change les perspectives.

Marie-Jeanne Brichard

Contact : Carine Duceux
☎ 071/78.62.34.



Annexe 8 : Article paru dans *Le Rappel* (5 octobre 1989) concernant le rassemblement de Mornimont 89

A Mornimont, un rassemblement de jeunes actifs

« Nous voulons une Église comme un espace de liberté, à l'écoute des besoins humains et ouverte au dialogue »

A Mornimont, 60 jeunes représentant dix paroisses de la Basse-Sambre se sont réunis pour trois journées de travail. Leur objectif ? Lancer un concile des jeunes dans leur région.

Des jeunes résolus à bâtir une Église pour l'an 2000, qui se veulent responsables de cette Église, qui revendiquent le droit de réfléchir, d'expérimenter, même d'échouer parce que l'échec aussi peut être fécond : un vent nouveau souffle sur la Basse-Sambre.

Ils ont entre 12 et 25 ans, issus de milieux, de cultures différentes. Cependant, ils sont réunis par une même volonté : créer dans leur région une dynamique nouvelle, un mouvement porteur d'un avenir meilleur, inventer de nouveaux gestes pour un monde plus beau, plus humain.

Ce qui est marquant dans cette rencontre : on ne parle apparemment pas en l'air. Le week-end est l'aboutisse-

**Comment
a pu se développer
une telle dynamique ?**

Des adultes accompagnent les jeunes. Mais — et c'est ce qui, nous semble-t-il, fait l'originalité et la force du mouvement — leur rôle se limite à les accompagner. Toute initiative vient des

jeunes eux-mêmes. Le rôle des adultes se borne à soutenir, à aider dans la réalisation matérielle, dans l'expression ils servent, selon le terme utilisé au Québec, de *personnes ressources*.

Ici, enfin, nous avons découvert un lieu où des adultes font confiance à des jeunes jusqu'au bout dont leur parole, de ce fait, devient motrice. Des jeunes qui interrogent et provoquent les adultes : les jeunes, disent-ils dans le document de synthèse de leur travail qui a été longuement soumis aux amendements et à l'approbation de l'assemblée générale, ont besoin de guides, de modèles, de prophètes. Ils souhaitent briser les silences coupables des adultes, ils ont fait de vérité. Il est urgent de s'atteler à briser les solitudes, à créer des lieux de convivialité où chacun se sente écouté comme une personne unique, re-

connue capable d'initiative, de créativité, et capable de prendre des responsabilités.

**Matin studieux,
midi animé**

Tout cela peut sembler terriblement sérieux, et de fait, l'atmosphère de travail qui régnait à Mornimont, jusqu'à midi, avait de quoi impressionner le plus exigeant des adultes. La volonté d'efficacité a duré jusqu'à la constitution d'une équipe chargée d'assurer le suivi des résolutions exprimées et l'animation des projets locaux formés par les différents groupes en fin de matinée.

Mais le sérieux des engagements n'exclut pas la joie, elle y contribue : l'après-midi du dimanche était réservée à la fête : repas sous les tentes, au cours duquel on fêta les 20 ans de sacerdoce de l'un, le curé d'Arismont, on remercia les cheffes ouvrières des rencontres, et cela à grand renfort de gâteaux, de bougies qui se rallumèrent à peine soufflées, à grand renfort de speeches mi-sérieux mi-comiques. Et les rires déferlèrent d'un bout à l'autre de l'assemblée. Repas chaleureux, repas chaud. Une équipe d'adultes assure l'entendance.

Ce qui les anime ? On repart d'ici ressourcés, nous dit une maman de trois petites filles. Fatigués, certes, mais pleins d'une énergie nouvelle. On se trouve ici avec des gens qui, même



L'eucharistie finale se célébra dans l'église où tous les saints patrons des paroisses participantes avaient été réunis.

s'ils nous sont inconnus, ont quelque chose de fondamental en commun avec nous, et c'est... Dieu.

La fête s'est clôturée avec la célébration eucharistique. Les jeunes ont voulu que celle-ci se déroule à l'intérieur de l'église — un signe — toutefois autour d'une immense table, toute fleurie. Autour de cette dernière, mêlés côte à côte, les jeunes, tous les prêtres concélébrant venus des dix paroisses et l'abbé Meunier, vicaire général, représentant l'évêque de Namur.

Pendant toute la messe se sont exprimés, par voie de symbole, par la parole, la foi, l'espérance et la volonté de lutte de tous les jeunes rassembles : le pain par-

tagé, les clés qui ouvrent les prisons, les briques pour construire ce monde nouveau, la solidarité avec tous les opprimés d'où qu'ils soient. Un jeune haïtien était porteur, par sa présence, de cette ouverture au monde.

Theo Mertens animait cette messe. Le chant de la guitare et le rythme heureux des chants soulignés de gestes donnaient une coloration neuve, une saveur d'événement. Chanter le Notre Père en se tenant au coude à coude, cela change les perspectives.

Marie-Jeanne Bichard

☎ Contact : Carine Ducoeur, ☎ 071/78.62.34.



Soixante jeunes réunis pour la 15e fois à Mornimont

Annexe 9 : Article paru dans *Dimanche* (11 février 1990) concernant le rassemblement de Mornimont 89

Vers un Concile des jeunes

Début octobre 89, à Mornimont, soixante jeunes, de dix paroisses de la Basse-Sambre, lançaient le projet d'un « Concile des jeunes » dans leur région.

Quelques animateurs, dont le doyen d'Auvelais, font le point sur ce projet et en rappellent l'origine :

— A Pâques 1975, deux vicaires et un des jeunes parlaient à Taizé. Au retour, ils ont partagé leur expérience avec d'autres. Ils ont préparé un rassemblement : une marche lancée dans chaque paroisse du doyenné.

Cent vingt jeunes y ont partagé ce qu'ils attendaient de la vie. Noël Colombier animait chants et célébration. L'année suivante, nous partions du collège d'Auvelais pour une nouvelle marche. Une journée, c'était peu : les rencontres se sont étendues au week-end. Elles durent depuis quinze ans.

— Quelle est l'originalité de ces rencontres ?

— Nous rassemblons des jeunes de tous les milieux. Nous échangeons sur un thème, dans

une ambiance sympathique et festive. Dès janvier, nous lançons la préparation.

Nous choisissons les thèmes dans la ligne de Taizé : lutte et contemplation pour un monde nouveau. C'était ainsi jusqu'à l'an dernier.

— Vous avez donc changé ?

— Oui. Un jeune nous a interpellés : « Il y a quelque chose qui m'énervait dans l'Église : tout est vieux ! Ça manque de jeunesse ! ».

Nous avons donc voulu dynamiser et rajeunir l'Église de Basse-Sambre. Le vendredi soir, un spectacle évoquait les inquiétudes des jeunes. Il a introduit un bon débat. Le lendemain, les animateurs ont repris en synthèse et propositions les constatations et questions de la veille.

En ateliers, les participants ont dû choisir deux propositions d'engagement : animer la messe, bâtir la communauté, visiter des personnes âgées ou des prisonniers, animer en rue, rencontrer des témoins de la foi, etc.

— On m'a parlé d'une « Charte de Mornimont » ?

— Elle est née le dimanche matin et reprend les propositions approuvées par les jeunes réunis à Mornimont. Le projet « Concile des jeunes » a mis en route une dynamique qui voudrait revitaliser ce qui existe et créer de nouvelles formes de participation des jeunes et des adultes.

— Depuis cette rencontre, quoi de neuf ?

— Une équipe porteuse du projet rassemble les initiatives locales et en suscite d'autres.

Ce ne sont pas des choses spectaculaires, mais elles s'inscrivent dans un renouveau : une messe mensuelle pour les jeunes à Spy ; la réunion des « anciens confirmés » à qui l'on confie la formation des « futurs » à Auvelais ; la participation des jeunes à une chorale paroissiale ; une chronique régulière dans le journal paroissial...

— Quelle conclusion tirez-vous ?

— La large diffusion de la « Charte de Mornimont » provoque une prise de conscience : la jeunesse est trop absente de nos églises et il faut, en priorité, lui rendre sa place.

J.-P. BRASSEUR

Dimanche - Basse-Sambre du 11 février 1990.

Chapitre 10 : André Léonard, évêque de Namur : la saga du grand séminaire ; ses prolongements au Conseil presbytéral (1991-2003)

Les consultations pour le remplacement de Mgr Mathen ¹

Évêque de Namur depuis 1974, Mgr Robert-Joseph Mathen présente sa démission pour raison de santé au début de 1990, démission que le Saint-Siège accepta le 21 février 1990. Une certaine effervescence agite le diocèse de Namur dans l'attente de son successeur. Le nonce apostolique, Mgr Giovanni Moretti, en poste à Bruxelles depuis le 15 juillet 1989, est chargé par la Congrégation romaine des évêques de procéder aux consultations prévues par le droit canonique en vue de la désignation d'un nouvel évêque.



Mgr Robert-Joseph Mathen (1916-1997)

Les premières consultations consistèrent à constituer une première liste de noms de personnes pouvant accéder au poste vacant. Le nonce consulta d'abord individuellement les évêques de Belgique. Leur position ne fut pas rendue publique. Dès le début du mois de mars, le nonce s'adressa par lettre à un nombre relativement important de personnes dans le diocèse de Namur sur base d'une liste de noms communiquée à sa demande par l'évêché : cette liste comprenait les membres du conseil épiscopal, du collège des consultants, du chapitre cathédral (chanoines titulaires), du conseil presbytéral, des deux conseils pastoraux, les chanoines honoraires, le conseil diaconal, les professeurs du Grand Séminaire, ainsi que les

¹ Pour évoquer les consultations qui précèdent la nomination d'André Léonard comme évêque de Namur, sa nomination elle-même et les événements qui la suivirent, je m'inspire largement d'un document important et fort bien documenté : **La nomination de l'évêque de Namur**, Courrier hebdomadaire du CRISP, n° 1330-1331, par E. Arcq et P. Blaise, 55 p., 1991.

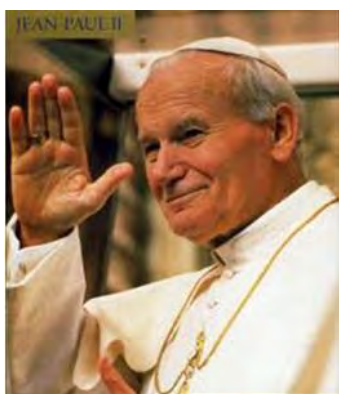
doyens. Ces lettres invitaient les personnes consultées à s'exprimer sur la manière dont elles voyaient l'avenir du diocèse et à proposer trois noms en justifiant leur choix. On peut penser que beaucoup répondirent à cette consultation. Dès cette époque, des bruits avaient circulé sur la possible nomination d'André Léonard. Il est notoire que beaucoup de réponses ne citèrent pas son nom. La plupart s'attachèrent à décrire le profil de la personne souhaitée comme évêque, de telle manière qu'André Léonard ne pouvait y correspondre. Sans y être invités, le conseil épiscopal et le conseil presbytéral délibérèrent à ce sujet. Ils exprimèrent le souhait d'une continuité, notamment dans la mise en œuvre de l'action pastorale décidée par l'ancien évêque à la suite de l'assemblée diocésaine de Nassogne en 1985.

Comme l'écrit le CRISP, des noms furent cités dans les milieux consultés à cette époque. Parmi eux, Bernard Saintmard, doyen de Marche-en-Famenne, soutenu par une majorité des doyens du Luxembourg, et René Forthomme, doyen d'Auvelais, tous deux perçus comme s'identifiant à la ligne définie à l'assemblée de Nassogne. On cita également des prêtres extérieurs au diocèse de Namur.

À l'initiative du nonce, parut dans *La Libre Belgique* au début mars 1990, ainsi que dans *Vers l'Avenir* le 6 avril, un entrefilet appelant quiconque à écrire au nonce pour lui proposer des noms. C'est la première fois (et la dernière), en Belgique, qu'un appel public est lancé par la nonciature en vue de recueillir des avis sur des personnes aptes à accéder à l'épiscopat. Si les partisans d'André Léonard étaient très minoritaires au sein des structures d'Église, dont les membres furent consultés par lettre, il est certain qu'ils ont fait connaître leur avis à ce moment, notamment en manifestant leur opposition à certains noms qui étaient cités par le bouche-à-oreille. L'abbé Michel Dangoisse, aumônier des Sœurs de Notre-Dame à Namur multiplia les démarches en faveur d'André Léonard.

En novembre 1990, il apparut que le nonce apostolique procédait à une nouvelle consultation. Il invitait cette fois ses interlocuteurs à réagir sur des noms qui lui avaient été proposés. Un questionnaire d'enquête était joint à ces noms, dont la liste complète n'est pas connue, dans la mesure où les personnes consultées étaient appelées à se prononcer sur trois "épiscopables", les noms n'étant pas les mêmes selon l'interlocuteur. De même, la liste des personnes consultées n'est pas connue non plus.

La nomination d'André Léonard et son accueil



Pape Jean-Paul II



Cardinal Bernardin Gantin, préfet de la Congrégation des évêques et
Cardinal Joseph Ratzinger, préfet de la Congrégation pour la doctrine de la foi

André Léonard fut nommé évêque de Namur le 7 février 1991 et il fut ordonné au cours d'une cérémonie fastueuse à la cathédrale le 14 avril 1991.



Ordonné prêtre en 1964, André Léonard fut promu docteur en philosophie à l'Université catholique de Louvain en 1968. Il fut chargé de recherche au Fonds national de la recherche scientifique de 1970 à 1974, chargé de cours à l'Université catholique de Louvain de 1974 à 1976 puis professeur à partir de 1976. En 1980, il fut nommé professeur ordinaire à la même université. Son enseignement portait sur la philosophie morale, la métaphysique et l'explication d'auteurs modernes, en particulier les idéalistes allemands. Parallèlement à ses charges académiques, André Léonard fut, de 1967 à 1978, membre de la direction du Séminaire Léon XIII à Leuven et depuis 1978 président du Séminaire Saint-Paul à Louvain-la-Neuve. Il succéda le 14 février 1987 à Monseigneur Philippe Delhay, professeur de théologie à l'Université catholique de Louvain, comme membre de la Commission théologique internationale (CTI), présidée par le cardinal Joseph Ratzinger, préfet de la Congrégation pour la doctrine de la foi. En 1986, André Léonard se présenta, en même temps que d'autres candidats à la succession d'Édouard Massaux au rectorat de l'Université catholique de Louvain. Il ne fut pas désigné. En 1986 également, il fut proposé à l'épiscopat lors de la nomination du successeur de Mgr Guillaume-Marie van Zuylen, évêque de Liège. Le pape Jean Paul II avait alors rencontré les souhaits exprimés par la Conférence épiscopale belge et nommé Albert Houssiau, ancien doyen de la Faculté de théologie de l'Université catholique de Louvain. À Namur, le Vatican imposa un évêque au diocèse en dépit de l'avis défavorable de nombreuses personnes actives dans les structures de l'Église diocésaine et belge.

Entre sa nomination et son ordination déjà, de nombreux groupes expriment des réactions négatives à la nomination d'André Léonard et protestent contre ce qu'on estime être un « coup de force » des autorités romaines de l'Église². Critiqué pour son orientation doctrinale, André Léonard est contesté par la majorité des collaborateurs – clercs et laïcs – de l'évêque sortant, qui voient en lui le promoteur d'une tendance conservatrice actuellement dominante à la Curie romaine. Ces réactions émanent de l'intérieur du diocèse de Namur ou de champs d'activité plus larges, s'étendant par exemple à l'ensemble de l'Église francophone de Belgique... Cependant, les partisans d'André Léonard s'organisent petit à petit pour contrer l'opposition au nouvel évêque.

² Ce même « coup de force » semble s'être répété lorsque l'évêque de Namur, Mgr Léonard, est devenu archevêque de Malines-Bruxelles. Christian Laporte écrit dans *La Libre Belgique* (du jeudi 4 mars 2010) : « Depuis la nomination de Mgr Léonard, de très tenaces rumeurs faisaient état d'un choix avant tout sinon exclusivement papal, qui n'aurait finalement pas du tout tenu compte des consultations menées en Belgique... Une confirmation en sera apportée prochainement par une source plutôt inattendue ! Mgr Karl-Josef Rauber, qui fut nonce apostolique chez nous et au Grand-Duché jusqu'à l'été dernier, l'admet en effet dans une interview à paraître dans le bimensuel catholique italien "Il Regno" ! Mgr Rauber y précise que l'ex-évêque de Namur ne figura jamais dans le tiercé de noms qu'il avait dû soumettre à Rome et ce, dans ses deux versions. »

Le 22 avril 1991, Mgr Léonard annonce la composition de son Conseil épiscopal. À la différence de son prédécesseur Mgr Robert-Joseph Mathen, Mgr André-Mutien Léonard a renouvelé entièrement le conseil épiscopal. L'évêque de Namur se réserve personnellement la responsabilité de la formation des futurs prêtres. L'abbé Joseph Bayet, doyen de Walcourt, est nommé vicaire général pour l'ensemble du diocèse avec résidence dans la province de Namur. Pendant de longs mois, l'évêque sera à la recherche d'un prêtre qui accepte d'exercer la même fonction avec résidence dans la province de Luxembourg. J'y reviendrai plus loin, étant donné qu'en septembre 1991, je fus sollicité par l'évêque...

Dans le doyenné d'Auvelais, globalement, les chrétiens, prêtres et laïcs, regrettaient la nomination du nouvel évêque de Namur. Le 7 mars 1991, à l'issue d'une « conférence théologique » réunissant tous les prêtres des doyennés de Fosses-la-Ville et d'Auvelais, quelques prêtres ont décidé de se rencontrer, afin de réfléchir à des réactions possibles face à l'événement. Finalement, ils ont projeté d'écrire à Rome, au pape et au cardinal Gantin préfet (président) de la Congrégation des évêques et au Nonce Giovanni Moretti, pour exprimer le malaise ressenti par beaucoup de prêtres et de laïcs face au phénomène du « centralisme romain ». L'abbé Robert Liégeois, professeur au Collège Saint-André à Auvelais avait effectué des études de théologie au Collège belge de Rome en même temps qu'André Léonard dont il était devenu ami. Il était bien placé pour rédiger la lettre projetée. Je n'ai pas d'indice que cette lettre fut effectivement envoyée à ses destinataires proposés. Je suppose même qu'elle ne fut jamais adressée à qui que ce soit. Mais elle est significative des sentiments de prêtres du doyenné d'Auvelais et d'ailleurs sans doute. Je publie donc son brouillon, comme un témoin significatif...

À Sa Sainteté le Pape Jean-Paul II
(et/ou au Cardinal Gantin,
Préfet de la Congrégation des
Évêques)

Pour information à :

- Mgr Moretti, nonce apostolique
- Mgr le cardinal Daneels
- (aux évêques de Belgique ?)

Très Saint Père,
(Mr le Cardinal)

Prêtres du doyenné d'Auvelais (diocèse de Namur, Belgique), nous sommes prêts à accueillir avec loyauté, volonté de collaboration mais aussi lucidité adulte, notre nouvel évêque, Mgr Léonard, dont nous connaissons les nombreuses qualités de cœur et d'esprit.

Nous prenons cependant la respectueuse initiative de vous écrire avec fermeté notre étonnement et notre peine devant la procédure³ qui a mené à cette nomination. Dans la foulée des récentes nominations de Recife, Cologne, Salzbourg, Coire... et d'autres, elle nous apparaît nettement comme une confirmation de la volonté de Rome de poursuivre la mise en tutelle évidente des Églises locales.

³ Bien plus tard, lors d'une réunion du Conseil presbytéral à Bertrix, le 30 septembre 1992, Mgr Léonard est revenu, lui-même, sur les consultations préliminaires à sa nomination comme évêque. Dans le rapport de cette réunion, le secrétaire du Conseil écrit : « Monseigneur comprend leur (certains membres du Conseil presbytéral) difficulté psychologique, née des consultations concernant sa nomination dont la première révélait, semble-t-il, une opinion défavorable à son endroit de la part des organes officiels, et la seconde, une opinion favorable de la base, confirmée par l'accueil dans ses tournées décanales. »

La manière dont les consultations préalables ont été menées par la Nonciature de Bruxelles nous paraît relever du mépris. Nous savons que les premières d'entre elles auprès de la Conférence des Évêques de Belgique, du Conseil épiscopal de Namur, du Conseil presbytéral, des Conseils pastoraux et des doyens laissaient manifestement dans l'ombre le candidat de la Curie. Des doyens principaux se sont d'ailleurs explicitement exprimés contre sa nomination éventuelle. Les services de la Nonciature ont alors fait appel à l'avis de certaines personnes choisies. En fonction de quels critères ? Le Nonce n'a d'ailleurs jamais répondu à la demande d'éclaircissement sur les critères de ce choix.

C'est un simulacre de consultation et un camouflet à l'Église de Belgique. Et les nombreuses réactions de prêtres, de laïcs engagés et responsables montrent qu'il y a un malaise profond. Il y a un manque évident de clarté quant au « fonctionnement d'Église » auquel nous avons assisté.

Se réfugier derrière le Droit Canon, fût-il rénové, ne suffit pas. Car, la loi, si elle reste figée, peut tuer la vie. Poursuivre une politique de nomination que bien des voix appellent « récupération romaine » pourrait mener, si on n'y veille pas, à une déconsidération du siège de Pierre par l'Europe Occidentale, même si nous sommes convaincus par ailleurs que, aux dimensions du monde entier, la personne du Souverain Pontife est hautement estimée et combien précieuse.

Il y a des différences de sensibilités entre Églises locales et nous pensons qu'elles sont de plus en plus gommées. Ainsi, le peu d'accueil que vous avez reçu lors de votre visite aux Pays-Bas en 1985 nous avait peiné, nous Belges, qui vous avons reçu dans l'allégresse. Cet accueil réservé révélait pourtant une évidente distance entre le peuple de Dieu et des évêques récemment nommés.

« Je ne crains pas Pierre, mais bien les bureaux de Pierre », disait un Père du Concile Vatican II. Et si Paul s'est élevé contre Céphas (Galates 2, 11), ce n'était pas par dédain, mais parce qu'il estimait important le rôle de Pierre. Nous n'avons pas la prétention d'être Paul, mais bien une Église locale qui commence à avoir mal et qui, pourtant, a derrière elle une tradition séculaire d'attachement au Souverain Pontife.

Très Saint Père, nous espérons que l'Église de Rome « qui préside à la charité » (Ignace d'Antioche) entendra le cri de « l'Église qui est en Belgique », et spécialement à Namur.

Nous aimerions recevoir de votre part un écho, autre qu'un simple « accusé de réception » poli d'un dicastère romain.

Croyez, Très Saint Père, que notre réaction ferme n'est autre qu'une expression d'attachement adulte à votre personne et à votre mission de Pasteur de toutes les Églises.

L'affaire du Grand Séminaire de Namur et du Sénevé



Grand Séminaire de Namur à Salzinnes

Le jour même de sa désignation, Mgr Léonard se rend au grand séminaire de Namur (encore installé à Salzinnes) pour y parler aux séminaristes et aux formateurs des deux sections de philosophie et de théologie. Il leur fait part, entre autres, de son intention de prier le Seigneur de lui donner vingt séminaristes pour la prochaine rentrée de septembre. Il déclare que les prêtres et les séminaristes sont « *les prunelles de ses yeux* ». À plusieurs reprises, dans les mois qui suivront, il réitérera la même déclaration d'amour. Ensuite, il s'engage solennellement à ménager pour les séminaristes des conditions optimales de formation. On peut déjà deviner que le nouvel évêque n'est pas tout à fait satisfait de la formation actuelle au séminaire et qu'il a l'intention d'apporter des réformes.



Cathédrale Saint-Aubain à Namur

À partir de la fin avril 1991 jusqu'à la mi-juillet, une véritable saga va péniblement se dérouler avec deux acteurs principaux : l'évêque de Namur et les formateurs de la section de théologie du séminaire en solidarité avec les professeurs du Sénevé.

Jusqu'alors, le séminaire de Namur comprenait deux sections : la philosophie et la théologie. Depuis 1974, le président du Séminaire était Marcel Didier. La section de philosophie avait pour professeurs : Claude Bastin (responsable de la vie en communauté), Yvon Fosséprez (responsable de la formation pastorale), Ernest Dejaifve (responsable de la formation spirituelle), Christian Dubois (du diocèse de Tournai, responsable de la formation

intellectuelle) et Philippe Thiry (du diocèse de Liège) ⁴. La section de théologie comptait quatre formateurs : Daniel Chavée (responsable de la vie en communauté), Philippe Goffinet (responsable de la formation spirituelle), Jules Solot (responsable de la formation pastorale) et André Wénin (responsable de la formation intellectuelle).

Le *Sénevé*, Centre d'études théologiques de Namur, association de fait fondée par Mgr R.-J. Mathen en 1982, était chargé de la formation théologique des laïcs, des religieux, religieuses et prêtres désireux d'une mise à jour de leur formation théologique. C'était au *Sénevé* que les séminaristes de la section de théologie recevaient l'essentiel de leur formation intellectuelle. Le centre accueillait au total, en 1990-91, 230 étudiant(e)s à Namur et 90 à Libramont. Huit séminaristes étaient inscrits en section de théologie au cours de cette année académique-là. Le directeur, Philippe Goffinet, et le secrétaire, André Wénin, formaient la direction du *Sénevé*. En plus de ceux-ci, il y avait cinq professeurs ordinaires : Daniel Chavée, Paul Hennequin, José Reding, Jules Solot et Thierry Tilquin. Le *conseil d'orientation* était l'organe responsable vis-à-vis du pouvoir organisateur, c'est-à-dire l'évêque du diocèse. Ce conseil était présidé par Louis Son, vicaire épiscopal ⁵, ancien professeur au grand séminaire de Namur et représentant de l'évêque, et il comprenait Marcel Didier, président du séminaire, Camille Gérard, responsable de la formation permanente ainsi que le directeur et le secrétaire du centre.

Dans la fameuse saga, à côté des deux acteurs principaux, de multiples acteurs secondaires mais cependant importants interviennent : les prêtres ayant bénéficié d'une formation permanente gérée par l'abbé Camille Gérard, les doyens du diocèse de Namur, les jeunes prêtres ordonnés par Mgr Mathen, les étudiants et anciens du *Sénevé*, de nombreux chrétiens engagés dans *Sonalux* ⁶... J'ai été mêlé de très près aux événements déterminants de ces mois pénibles.

Cependant, je ne peux pas évoquer tous les faits dans le détail ⁷. Je vais effectuer un rapide parcours des événements en essayant de mettre vie à leur évocation, en donnant la parole aux nombreux acteurs ⁸. J'avoue que mon évocation sera subjective, car dans les débats qui opposent l'évêque de Namur et ses interlocuteurs, je me situe nettement dans le camp des

⁴ La présence de prêtres provenant des diocèses de Liège et Tournai dans le corps professoral de la section de philosophie s'explique par le fait que des séminaristes de ces deux diocèses effectuent leurs études philosophiques au Séminaire de Namur.

⁵ Un vicaire épiscopal est un prêtre désigné par l'évêque pour le seconder dans des domaines particuliers. Pour cela, il reçoit délégation des responsabilités de l'évêque.

⁶ En 1991, des laïcs et des prêtres du diocèse de Namur-Luxembourg ont décidé de faire tout ce qu'ils pouvaient pour que « *l'espérance d'une Eglise qui écoute avant de parler, qui accueille avant de juger, qui annonce l'Evangile plutôt que de condamner, ne meure pas* ». Ils créent **Sonalux** (Solidarité Namur-Luxembourg) qui organisera, à l'époque, plusieurs rassemblements importants de chrétiens, à Marche-en-Famenne et Floreffe. *Sonalux* édite un bulletin qui existe encore et qui porte son nom. Le premier éditorial de ce petit bulletin disait : "*Nous ne voulons pas qu'une personne change ce que des milliers de personnes ont cherché à construire pendant plusieurs années, cette tradition dans notre diocèse, de chercher ensemble ; nous ne voulons pas qu'elle devienne caduque.*"

⁷ Les lecteurs qui souhaitent découvrir ou redécouvrir, au jour le jour, les événements dont il est question ici pourront lire, comme je l'indique déjà plus haut : Étienne Arcq et Pierre Blaise, *La nomination de l'évêque de Namur*, *Courrier hebdomadaire* du CRISP 1991/25 (n° 1330-1331). On peut aussi consulter, ci-dessous en Annexe 1 (pp. 88-93), le long relevé des « faits », réalisé par un ancien professeur et secrétaire du *Sénevé*, André Wénin.

⁸ Si je peux citer abondamment des paroles d'acteurs de la saga au cours des nombreuses réunions qui jalonnent les mois de mai à juillet 1991, c'est encore grâce à André Wénin. Au cours des réunions auxquelles il participait, André prenait note, littéralement, des interventions des participants. Je faisais de même aux

défenseurs des professeurs et des formateurs de la section de théologie. Non seulement, je connais tous ces prêtres engagés dans la formation des séminaristes, mais j'ai appris à les connaître plus précisément en résidant douze années dans le grand séminaire, comme je l'évoque dans le chapitre 7 de ces mémoires. Certains étaient encore séminaristes à cette époque, mais j'ai suivi leur évolution et toujours apprécié leurs qualités intellectuelles, leur dévouement et leur préoccupation du rayonnement de l'Évangile de Jésus-Christ. Comme beaucoup de chrétiens du diocèse de Namur et de la Belgique francophone, j'apprécie le travail de tous ces théologiens namurois, jeunes et moins jeunes.

Dans l'évocation de la « saga » qui va suivre, je me permets de désigner les « formateurs » du séminaire et les « professeurs » du Sénevé par le terme générique de « théologiens » pour ne pas dérouter mes lecteurs dont certains auront du mal à assimiler la complexité de l'organisation de la section de théologie du séminaire de Namur et son rapport au Sénevé évoqués plus haut.

Le 26 avril 1991, le nouvel évêque de Namur rencontre les théologiens. Au cours de cette réunion, les interlocuteurs regrettent le manque d'harmonisation entre les deux sections du séminaire, section philosophique et section théologique. Philippe Goffinet évoque une opposition progressive infondée qui amène à cette disharmonie. Il affirme : « *Certains disent volontiers que d'un côté (en philosophie N.D.L.R.), il y a de la spiritualité, de bons prêtres, un respect de Rome, un esprit d'Église ; de l'autre (en théologie N.D.L.R.), pas de spiritualité, des prêtres critiques, une contestation du magistère... Mais à partir de quelles conceptions juge-t-on de la sorte ? Une telle dichotomie est trop simpliste pour refléter la réalité.* » L'évêque lui-même, qui ne critique pratiquement pas la section de philosophie, admet cependant le manque d'articulation entre les deux sections du séminaire. À plusieurs reprises dans le futur, il en reparlera en regrettant quelques faiblesses mineures de la section de philosophie qui ne sera jamais la victime d'une remise en question fondamentale, comme la section de théologie.

Mgr Léonard critique l'enseignement théologique du Sénevé

Au cours de sa rencontre avec les théologiens du Sénevé le 2 mai 1991, l'évêque émet, pour la première fois, ses critiques vis-à-vis de l'enseignement du Sénevé dont il perçoit, lui, des conséquences fâcheuses sur les séminaristes. Cependant, comme il le fera plusieurs fois plus tard, il reconnaît la qualité de l'enseignement des théologiens. Lors d'une autre rencontre, il s'exprime ainsi : « *Je reconnais l'excellente tenue intellectuelle de l'enseignement des théologiens, leur souci de cohérence, la légitimité de leur démarche globale qui consiste à construire une théologie sur un mode de recherche de sens.* »

Mais, voici en quels termes il formule, dès le 2 mai, ses réserves. Il déclare : « *Je vois que vous accordez le primat à ce qui n'est pas encore par rapport à ce qui est ; que vous accordez beaucoup d'intérêt à la recherche, à l'élaboration, mais que vous êtes moins sensibles que d'autres courants théologiques au déjà-là... La vraie interrogation chrétienne - cheminement intellectuel - est celle qui procède d'une certitude bien comprise, certitude d'un Dieu et d'une parole qui sont inépuisables mystère, certitude réconfortante toujours à explorer. On cherche non parce qu'on n'est pas tout à fait sûr, mais parce que le déjà-là est si vaste, si grand, si Dieu, si infini que nous n'aurons jamais fini de l'explorer...* »

réunions où j'étais présent. André avait l'avantage de pouvoir déjà disposer d'un ordinateur sur lequel il composait ses rapports détaillés dont j'ai bénéficié.

L'utilisation par l'évêque de l'opposition du « *déjà là* » et du « *pas encore* » est assez particulière et pas très évidente pour moi. Certes, cette opposition est régulière en théologie. Elle est déjà implicitement fréquente chez saint Paul. Certes, pour Paul, nous sommes d'ores et déjà sauvés, déjà libérés du péché, déjà ressuscités et Dieu est déjà en nous : le « *déjà là* » est important. Mais, le péché semble pourtant encore régner dans l'humanité, la mort est encore omniprésente, et l'expérience nous montre bien que le Christ ne règne pas encore sur le monde : le « *pas encore* » de notre foi est aussi bien réel. Le théologien protestant Oscar Cullmann écrit : « *La ligne du temps [...] est, selon le Nouveau Testament, coupée : il y a un milieu temporel (accomplissement) et une fin temporelle (achèvement). J'ai résumé cette tension par la formule : "déjà" et "pas encore"* ». Pour Mgr Léonard, le « *déjà là* » semble désigner l'ensemble des données qui constituent la foi chrétienne, le donné révélé qui fonde notre certitude dans la foi. Ce « *déjà là* » ne s'oppose pas à un « *pas encore* » qui s'accomplira dans le futur, mais, semble-t-il, à toutes les interrogations et aux questionnements (légitimes ?) dans la vie des croyants. On est tout à fait sûr de l'objet de la foi, affirme l'évêque, et si l'on cherche et s'interroge malgré tout, c'est parce que cet objet de la foi est inépuisable.

Mais l'évêque a eu l'occasion de formuler de diverses manières les critiques qu'il adresse à l'enseignement des théologiens. Bientôt, il précise : « *Je reconnais la légitimité de votre démarche globale qui consiste à construire une théologie sur un mode de recherche de sens. Mais, il y a une autre dimension à laquelle vous ne rendez pas (suffisamment) justice. Voici quatre manières de la dire.*

1. *La réflexion et l'interrogation théologiques sont toujours intérieures à une affirmation, à une certitude aux contours déjà assez déterminés et précis pour qu'on reconnaisse aux formulations dogmatiques une prégnance définitive.*
2. *Le sens apporté par le Christ à notre quête humaine, même s'il doit être découvert, transcende les sinuosités de notre cheminement et est appelé à briller, à être contemplé en lui-même ; par ricochet, il doit enrichir notre interrogation.*
3. *Vous ne pratiquez pas assez une articulation positive et confiante de votre pensée théologique avec le magistère de l'Église.*
4. *Il n'y a pas assez chez vous d'imbrication harmonieuse entre réflexion théologique et, premièrement, la spiritualité la plus commune, la plus populaire même et, deuxièmement, une claire et paisible conscience de l'identité sacerdotale...*

*Vous devez reconnaître qu'il y a là de vrais enjeux, de véritables questions derrière ces quatre « pavés dans la marre ».*⁹

Lors d'un dialogue avec les théologiens, l'évêque déclare : « *L'école théologique est une chose capitale pour le diocèse, mais la formation des futurs prêtres est encore plus capitale.* » André Wénin rétorque : « *Si je vous comprends bien, alors, votre méfiance à notre égard et le discrédit dont vous nous frappez porte sur le point capital pour vous. Tandis que vous nous faites confiance pour des détails.* » L'évêque avoue : « *C'est un peu caricatural, mais c'est vrai. Je ne fais pas une confiance tous azimuts à l'équipe des formateurs de théologie.* »¹⁰

Lors d'une interview télévisée accordée à Pierre Koenig, Mgr Léonard s'exprime au sujet de l'enseignement théologique au séminaire : « *Si je désire accueillir de nombreux séminaristes à l'avenir, il faut que je leur garantis une formation théologique optimale, et je désire...* »

⁹ Paroles prononcées le 22 avril 1991, lors de la rencontre de l'évêque avec les théologiens et le Conseil d'orientation du Sénevé.

¹⁰ Idem

Pierre Koenig interrompt l'évêque : « ... qui n'est pas garantie pour le moment ? » Mgr Léonard poursuit : « ... qui ne me semble pas garantie suffisamment maintenant, ça, je le dis clairement. » ¹¹

Plus tard, le 27 juin, l'évêque déclare aux doyens rassemblés : « Si j'ai désavoué certains aspects de la formation théologique du Sénevé, je l'ai fait parce qu'en conscience je devais le faire. Je m'étonne que 28 doyens manifestent leur confiance au Sénevé sans en voir les failles. Je sais qu'un phénomène de solidarité a joué, en particulier vis-à-vis de Marcel Didier. Mais êtes-vous si bien placés que moi où la Providence m'a placé ? Le peu de fruit du séminaire sur le plan quantitatif est aussi un signe. Les lacunes de la formation théologique se vérifient encore aujourd'hui chez les séminaristes... Oui, bien sûr, certains jeunes prêtres affirment que la formation théologique qu'ils ont reçue les fait vivre. Mais dans la vie, même des choses déficientes font vivre. » ¹²

À plusieurs reprises, en des circonstances diverses, Mgr Léonard a évoqué une lettre, qu'il appelle parfois « un mémoire », qu'en 1975 déjà, il avait adressée à Mgr Mathen qui venait de devenir évêque de Namur. André Léonard, professeur à l'Institut de philosophie à Leuven considère que le séminaire de Namur connaît d'importantes lacunes dans les différents aspects de la vie des séminaristes. Il cite même des professeurs qui n'ont pas leur place dans l'accompagnement des séminaristes. Au long de la « saga », Mgr Léonard n'a pas communiqué le texte de sa lettre à Mgr Mathen. Il faudra attendre une réunion du Conseil presbytéral nouveau, en 1992, pour disposer du texte de ce « mémoire » que j'ai publié plus haut dans le chapitre 7 intitulé « *Grand Séminaire de Namur (1973-1985)* » ¹³. En évoquant cette lettre pendant les débats houleux du printemps 1991, Mgr Léonard veut montrer la cohérence et la continuité de ses positions vis-à-vis du séminaire de Namur.

Le 30 septembre 1992, au cours d'une réunion du Conseil presbytéral qui se réunit à nouveau depuis le début de l'année 92, l'évêque fait référence à une lettre qui lui fut adressée le 27 juin 1991 par la Congrégation des universités et séminaires et qu'il a reçue le 12 juillet (c'est-à-dire, comme il le dit lui-même, deux jours après la clôture « provisoire » de ce que j'ai appelé la « saga »). Dans son intervention au Conseil presbytéral qui se déroule à Bertrix, Mgr Léonard déclare : « *Il est vrai que j'exprimais des réserves sérieuses, et forcément publiques, énoncées ensuite à de multiples reprises, concernant l'enseignement ou certains aspects de l'enseignement théologique au séminaire, réserves appuyées sur la base, quantitativement étroite, mais qualitativement significative, des cassettes et textes publiquement disponibles. Et ne croyez pas que j'étais le seul à avoir des réserves en cette matière. Lors de la visite Ad Limina des Évêques belges à Rome en juillet dernier...* »



Palais des Congrégations, place Pie XII au Vatican

¹¹ Interview de Mgr Léonard au journal télévisé de 19 h 30, le vendredi 24 mai 1991

¹² Paroles prononcées le 27 juin 1991 lors de la rencontre entre des doyens, l'évêque et son conseil épiscopal

¹³ Voir *Tout est grâce !* Tome 2 : de l'année 1973 à l'année..., p. 22-26 ou, ci-dessous, dans les annexes : annexe 2, pp. 94-97

L'évêque a demandé à la Congrégation des séminaires s'il pouvait rendre publique la lettre qu'elle lui a adressée. La permission lui fut accordée, à condition qu'il ne mentionne pas les noms de personnes. L'évêque lit donc ce qu'il appelle « *les principaux passages* » de la lettre. Il lit d'abord :

*« Excellence,
par cette lettre, nous voudrions vous entretenir d'une question particulièrement délicate qui a trait à l'enseignement donné au grand séminaire de Namur. Depuis plusieurs années en effet, des plaintes assez graves relatives au dit enseignement arrivent régulièrement en ce dicastère. Et il serait opportun, nous semble-t-il, de clarifier ce problème, pour le plus grand bien de tout le diocèse de Namur.*

Nous désirerions, dans un premier temps, pouvoir échanger avec vous des informations de façon à éclairer et à bien comprendre la situation présente de ce séminaire et déterminer si possible le type d'intervention qui pourrait éventuellement s'imposer. »

Ensuite, dit l'évêque, il est fait mention d'un premier gros problème litigieux, celui de l'enseignement de la théologie morale, et les auteurs de la lettre en parlent en s'appuyant sur des cassettes et des textes qu'ils ont pu se procurer. Mgr Léonard poursuit la lecture de la lettre :

« Tels qu'ils se présentent, ces textes contiennent des passages qui parlent d'eux-mêmes et sont absolument insoutenables : références (?) d'Écriture exagérées sur la théologie morale et la pratique pénitentielle telle qu'elle a été pratiquée pendant les quatre siècles passés, un relativisme moral présentant une norme morale en continuelle évolution, de graves affirmations sur un pluralisme possible de l'institution matrimoniale, sur les tendances actuelles du magistère, qui aurait la prétention de vouloir enlever aux personnes leur propre responsabilité, en exigeant seulement l'obéissance et la soumission. Autres problèmes qui surgissent dans les cassettes : séparation entre théologie et vie spirituelle, tendance plus ou moins rationaliste dans l'enseignement, pluralisme mal compris, sécularisation du clergé, remise en cause subtile du célibat des prêtres, suspicion générale à l'égard du magistère au point de vue doctrinal et moral, apostolat considéré comme une récupération irrespectueuse, puisque le christianisme n'est qu'un sens parmi d'autres possibles, etc.

L'état de malaise dans lequel se trouve le dit séminaire se reflète d'ailleurs dans le petit volume « Devenir des spirituels aujourd'hui » publié récemment par le Senevé. Où on trouve l'idée que Dieu a créé des êtres capables de se passer de lui en toute autonomie, sans devoir sans cesse se référer à lui, un Dieu inutile, pas immuable, fragile et aussi tenté par le mal comme le Christ. Le tout mêlé à une critique des mouvements spirituels et à la spiritualité présentée comme une démission (?). L'ouvrage laisse sur une impression plutôt désagréable. Le livre semble envahi d'un certain naturalisme indiquant une curieuse réduction de la dimension surnaturelle de l'existence chrétienne. La perfection chrétienne se ramènerait finalement à une croissance humaine et consisterait surtout en la capacité de l'homme à prendre ses responsabilités pour entrer ainsi en relation avec Dieu et avec le prochain. »

L'évêque évoque encore d'autres critiques, notamment à propos d'une conférence intitulée « *Éloge chrétien de la tentation* ». La lettre se termine ainsi :

« C'est cet ensemble de perplexités et d'interrogations que nous voulons soumettre à votre appréciation afin que vous puissiez y apporter corrections, compléments ou restrictions qui s'imposent et nous donner en la matière avis autorisé. Vous remerciant déjà de tout ce que vous pourrez faire pour nous aider à clarifier cette question et à préciser l'orientation de l'aide que nous pourrions apporter, nous vous prions d'agréer l'expression de nos sentiments respectueux. »

Après le parcours de la lettre, Mgr Léonard ajoute : *« J'ai répondu en les informant de ce qui s'était passé et en disant que leur souhait de clarification, de redémarrage dans une perspective différente avait déjà commencé. »*

Jadis, Mgr Mathen lors d'une visite *ad limina* à Rome avait été convoqué dans les locaux de la Congrégation pour les séminaires. On lui présenta un dossier négatif concernant l'enseignement théologique dans son séminaire de Namur. Ce dossier était essentiellement constitué de dénonciations, parfois anonymes. Cassettes et recueils de textes faisaient déjà partie du dossier. À la rentrée académique au séminaire qui suivit cette visite à Rome, Mgr Mathen a prononcé des paroles fortes et indignées, non pas pour condamner les théologiens du séminaire auxquels il manifestait sa confiance, mais pour dénoncer les pratiques insidieuses, malveillantes et inacceptables de ces délations. Quel contraste entre l'attitude des deux évêques, Mgr Mathen et Mgr Léonard, dans le délicat problème de la formation théologique au séminaire de Namur ! Mais, peut-être qu'à Rome le comportement de Mgr Mathen fut considéré comme laxiste et inconscient. Dès lors fallait-il remédier à une situation jugée dangereuse, sinon catastrophique, dans la formation des futurs prêtres à Namur...

De toute manière, l'expérience avait montré aux responsables du séminaire de Namur que les opposants à son enseignement théologique ne reculaient devant aucun procédé pour arriver à discréditer cet enseignement. L'affaire du courrier des lecteurs dans *La Libre Belgique* ¹⁴ en 1983 est une claire démonstration des procédés malhonnêtes de certains pourfendeurs des théologiens namurois.

Recrutement de candidats au sacerdoce et formation théologique

Si Mgr Léonard était si critique vis-à-vis de l'enseignement théologique du Sénevé, c'est, explique-t-il, qu'il était essentiellement et fortement préoccupé par un recrutement plus important de séminaristes. Pour lui, l'enseignement théologique dans un séminaire attire ou rebute les vocations sacerdotales. L'évêque l'affirme de diverses manières et en plusieurs circonstances.

Lors d'une des premières rencontres de l'évêque avec les théologiens, il déclare : *« Mon expérience est que les jeunes qui pensent au sacerdoce ont une conscience, un désir plus vif d'identité chrétienne et sacerdotale. D'ailleurs, les lieux où des gens pensent au sacerdoce sont des lieux où on a une conscience vive de l'identité chrétienne, de ce que le Royaume est déjà présent (cf. communautés nouvelles). Ces lieux sont très porteurs de vocations... »* ¹⁵

Plus tard, il déclare : *« Pour pouvoir accueillir de nombreuses vocations, un changement est indispensable dans la pratique de la théologie et la formation du second cycle. Ces nombreuses vocations sont indispensables, car si l'on continue au rythme d'une ou deux ordinations par an, ce sera l'asphyxie du diocèse. Or, il y a beaucoup de candidats prêtres,*

¹⁴ Voir *Tout est grâce !*, tome 2, pp. 28-29

¹⁵ Rencontre entre l'évêque et les professeurs du Sénevé, le 2 mai 1991

*mais pas dans les conditions actuelles, car le climat théologique n'est pas en symbiose avec le désir latent de ces jeunes qui pensent aujourd'hui au sacerdoce. »*¹⁶

Au cours du même entretien, l'évêque déclare : « *Dans d'autres diocèses, c'est aussi le désert, mais partout où un effort courageux a été entrepris pour renouveler la formation théologique, des séminaristes affluent. Voir, en France : Toulon-Fréjus, Rennes, Paris, Ars-Bellay, Aix-en-Provence drainent des séminaristes de tout le pays. De même si nous faisons un effort courageux, il y aura un apport venant de toute la Belgique ; ce sera stimulant pour les autres diocèses qui retrouveront des vocations quand ils auront fait la même opération. »*
17

Dans l'interview télévisée que j'ai évoquée ci-dessus, Mgr Léonard affirme : « *Si je désire accueillir de nombreux séminaristes à l'avenir, il faut que je leur garantis une formation théologique optimale. »*¹⁸

Cependant, lors de la rencontre de Mgr Léonard avec de nombreux doyens du diocèse de Namur¹⁹, le 3 juin 1991, des doyens adressent des objections aux perspectives de l'évêque. René Collignon déclare : « *Comment lier le changement de la formation des séminaristes et l'accueil de nombreux séminaristes ? Les séminaristes ne connaissent pas l'enseignement du séminaire. Il doit y avoir d'autres raisons cachées qui motivent les décisions de l'évêque. »* Jacques Devillers enchaîne : « *Personne n'est dupe en ce qui concerne la nomination de l'évêque de Namur. Vous étiez porteur d'un certain regard sur le séminaire et sur des critiques vis-à-vis de la section de théologie. Vous avez une ligne théologique, les professeurs de théologie en ont une autre ! Votre décision est une utilisation du pouvoir pour défendre votre ligne théologique. Un chemin d'humilité est peut-être d'abandonner le combat qui était le vôtre avant et d'écouter... »*²⁰

Lors de la réunion suivante avec les doyens, Mgr Léonard se défend en proclamant ses qualités personnelles et il justifie ses perspectives, il déclare : « *Mais, je suis bien placé pour évaluer la formation théologique : j'ai une grande expérience dans la formation des prêtres du 1^{er} et du 2^{ème} cycle. J'ai beaucoup travaillé, aussi bien en théologie qu'en philosophie. Je suis le prêtre du diocèse qui a le plus travaillé dans ce domaine-là, celui qui a publié le plus. J'ai été choisi par le pape Jean-Paul II pour faire partie de la Commission théologique internationale. Depuis 13 ans, je suis président du séminaire Saint-Paul²¹ où affluent des séminaristes de France, de Hollande, du Portugal...*

En 1975 déjà, j'avais écrit à Mgr Mathen pour lui signaler les progrès à accomplir dans la formation des prêtres. Il y a donc vraiment continuité dans ma pensée. Mes préoccupations d'évêque, je les anticipais comme prêtre.

Si j'ai désavoué certains aspects de la formation théologique du Sénevé, je l'ai fait parce

¹⁶ Rencontre entre l'évêque, les théologiens et le Conseil d'orientation du Sénevé, le 22 mai 1991

¹⁷ idem

¹⁸ Interview de Mgr Léonard au journal télévisé de 19 h 30 à la RTBF, le vendredi 24 mai 1991

¹⁹ 24 doyens ont effectivement participé à cette réunion ; 10 autres, empêchés, souhaitaient y participer.

²⁰ Rencontre de l'évêque et des doyens, le 3 juin 1991

²¹ Le séminaire Saint-Paul à Louvain-la-Neuve accueille et héberge des séminaristes qui poursuivent des études à l'université. Le séminaire n'est donc pas un lieu d'enseignement comme tel. Il est, bien sûr, un lieu d'éducation et de formation spirituelle. Depuis septembre 2011, l'ancien séminaire Saint-Paul n'accueille plus de séminaristes en raison de leur regroupement à Namur. Rebaptisé en « Foyer », il est confié à la Communauté de l'Emmanuel. Le Collège Saint-Paul accueille des prêtres étudiants à l'université.

*qu'en conscience je devais le faire. Je m'étonne que 28 doyens manifestent leur confiance au Sénevé sans en voir les failles. Je sais qu'un phénomène de solidarité a joué, en particulier vis-à-vis de Marcel Didier. Mais êtes-vous si bien placés que moi où la Providence m'a placé ? Le peu de fruit du séminaire sur le plan quantitatif est aussi un signe. Les lacunes de la formation théologique se vérifient encore aujourd'hui chez les séminaristes... »*²²

Alors que la rupture est déjà presque consommée entre l'évêque et les théologiens, le 10 juin 1991, ceux-ci rencontrent l'évêque et huit doyens dont j'étais. Au cours de l'échange entre les protagonistes, il est encore question de cette relation supposée par l'évêque entre formation théologique et recrutement sacerdotal. Réagissant à l'accusation d'un « règlement de compte » formulée par un doyen vis-à-vis de l'évêque, celui-ci se défend et affirme : « *Mon problème de fond, c'est d'être dans un diocèse où les ordinations sacerdotales sont rares. Je n'accuse personne. Je demande simplement de tenter quelque chose qui permettrait au Seigneur plutôt qu'à moi de donner des prêtres au diocèse...* » Jacques Villers réagit : « *Vous prétendez donc que le fonctionnement actuel du séminaire est un obstacle pour certaines vocations. Votre préoccupation légitime des vocations se paie cher. Vos initiatives engendrent divisions et souffrances, alors qu'elles ne reposent que sur une hypothèse.* » Marcel Didier, le président démissionnaire du séminaire intervient calmement en s'adressant à l'évêque : « *Nous faisons une autre lecture que vous de la réalité. En 1990, dix séminaristes commençaient leur formation attirés par une Église conciliaire. Il est important de situer les séminaristes avec les laïcs.* » Plus tard dans la conversation, Adolphe Goffin intervient : « *Le souci du sacerdoce est important, d'accord. Mais il s'agit de faire une analyse sérieuse de la situation.* » L'évêque continue à se justifier et va jusqu'à accuser le président du séminaire de ne pas « porter de fruit », c'est-à-dire de ne pas attirer de nombreux séminaristes. Quand l'évêque s'exprime ainsi à propos d'un homme remarquable et qui a une expérience du séminaire et des vocations bien plus longue que celle de Mgr Léonard, un immense malaise d'indignation traverse l'assemblée. Personnellement, j'ai été très marqué par cette médisance qui traduisait, pour beaucoup, un manque de respect vis-à-vis d'une personne généralement très respectée. L'évêque ose affirmer : « *Depuis 24 ans, la mienne (mon expérience) a porté du fruit. Mais, l'expérience de Marcel (Didier) n'a pas porté le même fruit !* » S'adressant aux responsables actuels du séminaire, Mgr Léonard poursuit : « *Vous avez eu le monopole. Vous avez eu le monopole. Je trace une autre voie qui aura des chances de porter d'autres fruits...* »

Un peu plus tard, le 27 juin 1991, une nouvelle rencontre réunit des doyens, l'évêque et son conseil épiscopal. Des doyens reviennent sur les « préjugés » de l'évêque vis-à-vis de l'enseignement théologique donné au séminaire. Ils débusquent les deux tendances théologiques qui s'affrontent dans les débats actuels. Jacques Jeanmart déclare : « *Depuis plus de dix ans, on connaît le procès qui est fait au séminaire. André Léonard n'était pas neutre. La même problématique continue. La formation des prêtres relève, bien sûr, de l'évêque, mais aussi de tout le peuple chrétien. Toujours les mêmes questions : quelle image de prêtre ? pour quelle Église ? On nous invite à des débats quand les décisions sont prises.* »

Première réaction des théologiens : protestation et acceptation d'un débat de fond

Dès la rencontre du 2 mai 1991 entre l'évêque et les théologiens, je l'ai dit plus haut²³, Mgr Léonard exprime une critique vis-à-vis de l'enseignement théologique des professeurs du

²² Rencontre des doyens, de l'évêque et du conseil épiscopal, le 27 juin 1991. Une partie du texte a déjà été citée.

²³ Voir p. 8 et 9. Pour exprimer sa critique, l'évêque utilise l'opposition du « déjà » et de « pas encore ».

Sénevé. Il les interpelle aussi : « *Comment intégrer dans votre problématique ces vocations sacerdotales nouvelles en Europe occidentale, nées dans des milieux de certitude ? Êtes-vous capables d'intégrer cela ? En effet, la remise en question critique est nécessaire en théologie, mais toujours à l'intérieur de l'affirmation : c'est une autocritique de l'affirmation de la foi.* »

Dès cette rencontre, les théologiens ne se reconnaissent pas dans les critiques que l'évêque leur adresse. Par exemple, José Reding déclare : « *Je ne me reconnais pas dans ta manière de poser la question... Au séminaire, il y a un effort pour allier déjà et pas-encore, pour allier la question et l'assurance qui mène au don de la vie avec un enthousiasme non feint. Des gens ont trouvé dans notre proposition théologique quelque chose qui leur donne du souffle. En fait, sont en opposition, en tension deux manières d'allier déjà et pas-encore... Nous proposons une théologie de l'Alliance, et c'est vrai que cela implique des pratiques différentes, pas seulement de piété, mais aussi de justice et de charité.* » Paul Hennequin poursuit : « *Dans notre recherche, il y a enthousiasme et joie ; nous ne sommes pas seulement des êtres de manque. Je ne vois pas comment nous pourrions développer notre recherche sans avoir au fond de soi une découverte. Et en face, chez les partisans de l'affirmation, n'y a-t-il pas des peurs qui les bloquent ?* »

L'évêque évoque son rêve d'une concertation ouverte et franche entre deux tendances théologiques qu'il décèle dans le diocèse de Namur, l'une incarnée par le Sénevé, l'autre par l'École de la foi. Il s'exprime ainsi : « *Je voudrais ouvrir une concertation la plus large possible, mais pas à n'importe quel prix, faire collaborer le plus grand nombre de personnes sans noyer les exigences de la formation des prêtres. ... Des différences peuvent travailler ensemble, mais si elles sont bien assumées. On ne va pas s'arranger facilement, à bas prix, mais la concertation se fera dans la clarté. J'irai aussi loin que je peux dans la conciliation des opinions différentes...* » Mgr Léonard formule une exigence immédiate vis-à-vis des théologiens et annonce un **débat de fond** « serré » sur la formation théologique des séminaristes. Il déclare aux théologiens : « *Cherchez à articuler entre vous la manière de répondre au problème que j'ai posé : comment articuler-vous déjà et pas-encore. Je ferai la même chose. Nous aurons alors un **débat de fond** pour voir ensemble comment vous pouvez intégrer ce que vous sentez être mes préoccupations. Jusqu'où pouvez-vous aller ?* » L'évêque ajoute : « *Je veux arriver à une solution à la mi-juin, fin juin au plus tard, pour pouvoir faire des aménagements pour le 16 septembre. Je ne veux pas traîner. C'est ma priorité n° 1 jusqu'à juin.* »

Persuadés que l'évêque se retrouve dans les perspectives théologiques de l'École de la foi, les théologiens manifestent déjà une certaine inquiétude tout en acceptant le débat de fond proposé par Mgr Léonard. Philippe Goffinet s'exclame : « *On est mal barré. On a du retard : notre hypothèse semble plutôt dévaluée. Le jeu sera serré – mais surtout pour nous – dans ce débat théologique et dans la manière de penser la formation théologique aujourd'hui.* »

Après la rencontre du 2 mai, un théologien participant fait le point de la situation :

Le jeudi 2 mai, les théologiens du Sénevé ont rencontré Mgr Léonard.

Ils ont présenté le Sénevé à partir de son histoire (retour des séminaristes théologiens liégeois à Liège et création d'une **équipe de théologiens par Mgr Mathen pour l'ensemble des formations théologiques diocésaines**), de son public (séminaristes et laïcs), de ses objectifs (formation au bac en accord avec Louvain), de ses options (cfr brochure diocésaine sur les

formations), de son personnel (professeurs ordinaires et invités) et de ses statuts.

Mgr Léonard a ensuite pris la parole. Il a **mis fondamentalement en question la perspective théologique du Sénevé** la trouvant inadaptée pour la formation théologique des **séminaristes** (uniquement). La vocation de ceux-ci naît très souvent aujourd'hui dans les « nouveaux mouvements ». Ils sont en attente d'identité ferme et sûre. La théologie des théologiens du Sénevé est **unilatéralement centrée sur le « pas encore »** du Royaume ; elle cultive unilatéralement la question et le cheminement des hommes ; elle n'est pas (assez ?) une force de proposition articulée sur le « déjà-là » du Royaume, de la présence et du don de l'absolu seuls susceptibles de pousser un jeune à **donner sa vie dans le sacerdoce**.

Mgr Léonard entend faire cesser « l'opposition malheureuse » entre Sénevé et « École de la foi ».

Les théologiens du Sénevé ont pris acte de la question posée par Mgr Léonard. Ils se sont immédiatement étonnés de la **façon dont la question** était posée et **l'ont récusée**. Ils ont affirmé qu'ils entendaient **articuler eux aussi le « déjà » et le « pas encore »** du Royaume, d'une manière telle qu'elle suscite **enthousiasme et don de soi chez les séminaristes et chez les laïcs**. Ils ont demandé sur quelles bases s'est forgée une telle perception de leur enseignement.

Mgr Léonard propose un **débat de fond** sur ces questions qu'il annonce « serré » avec des **décisions à la clé qui ne devraient pas tarder** pour préparer la rentrée des séminaristes en septembre 1991. Une prochaine rencontre est prévue pour le 22 mai 1991 au matin.

Le projet concret de Mgr Léonard et le court-circuitage du débat de fond

Presque en même temps que la création du Sénevé par Mgr Mathen en 1982, quelques prêtres intellectuels, dont l'abbé André Léonard ²⁴ et son frère le chanoine Jean Léonard ²⁵ fondent ce qu'ils baptisent l'« École de la foi ». Les samedis de l'année académique, des cours de formation religieuse sont organisés pour des religieux, des religieuses et des laïcs qui souhaitent enrichir leurs connaissances religieuses. Étalaé sur plusieurs années, le programme de l'École de la foi comprend des cours d'exégèse, c'est-à-dire de découverte et d'étude de textes bibliques, des cours portant sur les dogmes de la foi chrétienne et la morale de l'Église, des cours qui permettent de découvrir certains Pères de l'Église et l'enseignement du Concile Vatican II... Des locaux des Facultés universitaires des Jésuites accueillent les professeurs et les étudiants de l'École de la foi. André Léonard, professeur de philosophie à Louvain-la-Neuve et futur évêque de Namur, Jean Léonard, inspecteur diocésain des cours de religion dans le Secondaire, Jean Giblet, professeur d'exégèse émérite de l'UCL ²⁶, Marc Leclerc ²⁷, jésuite, Michel Dangoisse ²⁸ et quelques autres constituent le corps enseignant de cette

²⁴ André Léonard était alors professeur de philosophie à Louvain-la-Neuve et président du Séminaire Saint-Paul dans la même ville.

²⁵ Jean Léonard, frère d'André, après avoir enseigné à Saint-Louis à Namur et à Sainte Begge à Andenne, est devenu inspecteur des cours de religion dans les écoles secondaires.

²⁶ Jean Giblet, docteur en théologie de l'Université catholique de Louvain, licencié en Sciences bibliques de l'Institut Biblique Pontifical de Rome fut professeur d'Écriture Sainte au Séminaire de Malines, puis à la faculté de théologie de l'Université catholique de Louvain. Il était co-fondateur des Journées bibliques de Louvain.



Chanoine Michel Dangoisse

modeste institution qui n'a rien d'officiel dans le diocèse de Namur et ne permet donc nullement à ses étudiants d'obtenir un diplôme reconnu permettant, par exemple, d'assurer des cours de religion catholique dans les écoles.

L'École de la foi et le Sénevé vont devenir deux institutions au cœur de la saga diocésaine que je suis en train d'évoquer.

Le 22 mai 1991 devient une date charnière dans cette saga.

Ce jour-là, Mgr Léonard rencontre, comme prévu le 2 mai, les professeurs du Sénevé et le Conseil d'orientation ²⁹. Le « débat de fond » serré était au programme de cette réunion à laquelle les théologiens s'étaient préparés. Or, Mgr Léonard, sous le prétexte de fausses rumeurs qui circuleraient concernant l'avenir du séminaire et de certains professeurs, a décidé de reporter à plus tard le fameux débat de fond qui n'aura jamais lieu ! Il veut, immédiatement, faire part de son projet concret à ses interlocuteurs. Raisonnablement, il ne pouvait guère supposer que l'évocation de ce projet ne sortirait pas du cercle restreint des théologiens et des membres du Conseil d'orientation, d'autant plus que les doyens du diocèse venaient de lui écrire, en date du 16 mai, pour être associés au débat de fond annoncé.

Le 16 mai 1991

Monseigneur,

Outre diverses publications, il est, avec M. Leenhardt, l'auteur de la traduction, de l'introduction et des notes de l'Évangile selon saint Jean dans la *Traduction Œcuménique de la Bible*.

²⁷ Marc Leclerc, docteur en sciences de l'Université Libre de Bruxelles (1977), docteur en philosophie de l'Université catholique de Louvain (1990) enseigne l'épistémologie des sciences, la cosmologie et l'éthique philosophique à l'Institut d'études théologiques (IET) de Bruxelles et à l'Université Grégorienne de Rome, ainsi que l'introduction à la philosophie à l'Université catholique de Louvain. En septembre 2011, il a rejoint le volontariat international ATD Quart Monde.

²⁸ Michel Dangoisse, licencié-agrégé en philosophie et lettres et bachelier en philosophie, a été successivement professeur de rhétorique au Séminaire de Floreffe, inspecteur principal de l'Enseignement secondaire libre, professeur de religion à l'Institut des Sœurs de Notre-Dame à Namur et aumônier de la maison-mère. Plus tard, il fut doyen du chapitre de la cathédrale de Namur.

²⁹ Voir p. 7

Nous venons d'apprendre que vous avez engagé un débat de fond avec les professeurs du Sénevé sur la formation théologique des séminaristes. Ce débat est de nature à nous intéresser au premier chef, les séminaristes étant appelés à devenir nos collaborateurs.

Si vous engagez ainsi un débat de fond, on peut supposer que c'est parce que vous souhaitez des changements. Si un tel débat est ouvert, nous souhaitons qu'il sorte de la confidentialité d'un dialogue évêque-théologiens et qu'y soient intégrés des représentants du travail pastoral sur le terrain.

Pourriez-vous recevoir à cet effet une délégation nous représentant, le plus tôt possible, et en tout cas, de manière à ce que nous participions réellement à ce débat ?

Nous adressons la même demande aux responsables du Sénevé et du Grand Séminaire.

Agréez, nous vous prions, Monseigneur, avec nos remerciements, l'expression de nos sentiments respectueux.

Suivent 36 signatures de doyens

Correspondants : Jacques Jeanmart et René Forthomme

Après avoir annoncé le report de ce débat de fond, l'évêque introduit son projet concret, concernant l'enseignement théologique au grand séminaire, par les paroles suivantes : « *Il s'agit d'une proposition très importante pour le diocèse, à long terme, même si, dans l'immédiat, cela risque de faire mal* ». En s'exprimant ainsi, il laisse percevoir la conscience qu'il a de certaines conséquences négatives qu'engendrera son projet. Il va expliquer ce projet dans le détail, non sans avoir d'abord précisé et développé ses critiques vis-à-vis de l'enseignement théologique du Sénevé ³⁰.

« *Mon projet, poursuit l'évêque après l'énoncé de ses critiques, constituera une œuvre rarement tentée aujourd'hui dans l'Église, mais indispensable : conjuguer réellement et harmonieusement des sensibilités théologiques différentes actuellement réparties en des lieux différents dans notre diocèse. Je voudrais tenter une œuvre de conjonction : ni Sénevé, ni École de la foi comme entités séparées, mais deux départements réaménagés dans une seule institution, l'« École cathédrale de Namur »... Il y aurait deux programmes distincts dans une nouvelle école unique. Tous les professeurs du Sénevé, du séminaire et de l'École de la foi sont les bienvenus a priori, s'ils le veulent : aucune exclusive, mais il y a des conditions indispensables : l'évêque enseignera dans les deux programmes ; un échange de professeurs s'effectuera entre les deux anciennes institutions ; on organisera des interdisciplines ; les professeurs produiront un syllabus de leur cours ; le « conseil des études » sera assez large. Le recteur, le président de la nouvelle École cathédrale qui ne sera pas enseignant sera Édouard Massaux ³¹, un homme qui n'a rien d'étroit, exigeant et un peu bulldozer, mais*

³⁰ Voir pp. 8 et 9

³¹ **Édouard Massaux**, né à Neufchâteau le 27 septembre 1920 et décédé à Bioul le 25 janvier 2008, est un prêtre du diocèse de Namur, théologien. Professeur de théologie à l'Université catholique de Louvain (UCL) depuis 1953, Édouard Massaux devint, en 1965, prorecteur de cette Université, puis recteur de 1969 à 1986. Il fut un des principaux acteurs dans la crise de Louvain. Cette crise aboutit en 1971 au transfert de la section francophone de l'Université catholique de Louvain, dont il était prorecteur depuis 1965, de Leuven en Brabant flamand vers la « *terre romane* » de Louvain-la-Neuve en Brabant wallon. Mgr Massaux restera profondément marqué par la scission de l'université multiséculaire; scission qu'il qualifiera de « *péché contre l'esprit* ». Le 28 octobre 2005, je rendis visite à l'ancien recteur de Louvain, mon proche voisin, il m'accueillit avec chaleur. Pendant notre conversation, nous avons évoqué ce que j'appelle ici la « *saga* » diocésaine. Il m'a affirmé n'avoir jamais été ni contacté, ni consulté par Mgr Léonard pour qu'il devienne le président de l'École cathédrale dont l'évêque rêvait. Nous retrouverons plus tard le même phénomène d'une « *nomination sans consultation* » à propos de l'abbé Daniel Chavée, nommé président du séminaire renouvelé en 1993, sans avoir été consulté...

souple, bref un vrai louvaniste avec l'esprit critique caractéristique de l'UCL, et pas dogmatique du tout. »

L'évêque énonce alors ses intentions concernant les séminaristes. Ces intentions feront rapidement scandale et apparaissent, aux yeux des théologiens et de beaucoup de personnes, comme le signe principal de la « méfiance » de l'évêque vis-à-vis de l'enseignement théologique du Sénevé. Mgr Léonard annonce : « *Mon projet est ambitieux, et nécessitera une période de rodage exigeant mais fructueux. De un à trois ans. **Pendant cette période, il n'y aura pas de séminaristes en théologie à Namur**, parce que ce rodage sera difficile, que les séminaristes ont droit à plus qu'un rodage, et qu'actuellement, l'accent de votre théologie est trop mis sur la question.* »

Les théologiens expriment leur sentiment d'une « douche froide » et interrogent l'évêque. Celui-ci affirme son enthousiasme : « *C'est une œuvre belle, inédite et salutaire que je propose. À propos des séminaristes, je sais que je fais souffrir, mais c'est en vue de lendemains plus beaux, avec beaucoup de séminaristes à former...* »

Marcel Didier, président du séminaire objecte à l'évêque : « *Supprimer la théologie ici, c'est une décision grave, et je ne vois pas les motivations qui la justifient : d'un point de vue intellectuel, une conciliation est possible ; le petit nombre de séminaristes est un fait général, et il faut compter avec l'équipe théologique qui, en référence au séminaire, joue un rôle pastoral dans tout le diocèse. Cela ne peut être interrompu pendant trois ans.* »

L'évêque se défend et justifie son projet : « *Je propose un projet intellectuel, mais je veux qu'il porte des fruits avant de reprendre l'expérience avec les séminaristes et de redonner mon entière confiance à la formation théologique.* » Après avoir évoqué les diocèses français qui ont effectué avec succès des réformes de l'enseignement théologique et les fruits qu'une réforme dans le diocèse de Namur portera ³², il essaye de rassurer ses interlocuteurs : « *L'équipe théologique continuera à travailler au service du diocèse. Le fait que les séminaristes soient formés ailleurs est un détail.* » En énonçant sa dernière phrase, l'évêque trahit son irréalisme et son ignorance grave des conséquences que sa décision concernant les séminaristes va susciter.

José Reding exprime son désaccord avec les critiques que l'évêque formule vis-à-vis de l'enseignement théologique du Sénevé. Il affirme finalement : « *Quant à l'harmonie entre théologie et spiritualité pratique, la proposition que tu fais manque de quelque chose de très important : il n'y a jamais rien de proposé (par toi) sur les questions de pratique de la justice. Il s'agit uniquement de pratique de piété. Ta proposition manque totalement d'analyse socio-politique des rapports humains. Or, on ne peut être fidèle à l'Évangile si la pratique de la justice n'est pas établie comme préalable à la piété. Bref, il y a sous ces critiques des questions énormes, et il faut du temps pour les traiter.* » Quand l'évêque affirme que du temps sera donné pour réfléchir à ces questions dans un débat de fond, José Reding constate amèrement : « *Non : quand le train est parti, on est parti !* » Cette expression imagée de la déception du théologien sera utilisée souvent par tous les théologiens pour exprimer le piège que l'évêque leur a tendu. Celui-ci prend des décisions qui privilégient une position théologique : le train est parti ! Inutile dès lors de discuter encore sur les diverses sensibilités et diverses tendances théologiques... Plus tard dans la conversation, José Reding reprend le thème du train : « *Toi, tu nous proposes de partir et puis nous discuterons dans le train. Cela*

³² Voir p. 13

ne va pas, car c'est toi qui as choisi unilatéralement la direction. » L'évêque réagit : « Oui, je donne une direction, bien sûr. Je ne peux pas vous faire penser autrement, mais chacun peut évoluer. Tout va dépendre de votre liberté, de votre accord. La gare d'arrivée, c'est un élargissement, une meilleure intégration. Je vous le propose fraternellement, et avec une autorité forte. Je demande votre collaboration. Mon espoir est que l'on arrivera à une réussite unique en son genre. » Avec réalisme, José Reding constate : « Tu risques qu'on ne monte pas dans le train. » « Je sais, rétorque Mgr Léonard, mais j'espère que vous y serez tous. » Au final, Jules Solot constate une évidence pour beaucoup : « La dispersion des séminaristes de théologie ne créera pas un climat paisible, car cela jette le discrédit sur ce qui s'est fait jusqu'ici. »

Louis Son, président du Conseil d'orientation met l'évêque en garde et critique sa précipitation. Il déclare : *« D'accord pour une synergie, mais est-ce possible de réaliser cela de force ? Dans le diocèse, il y a beaucoup de confiance vis-à-vis du séminaire et du Sénevé. Une décision rapide les concernant accentuera les résistances à ta politique. Il faut prendre le temps, favoriser les rencontres préalables. »* Mais l'évêque est pressé. Il l'a déjà dit : son projet, affiné sans doute, doit être d'application pour la rentrée académique de septembre. S'il accepte des « rencontres préalables » *« Cela n'ira pas assez vite !... »*, rétorque-t-il. Les critiques des théologiens se multiplient concernant la précipitation de l'évêque et l'absence de concertation. Philippe Goffinet explique : *« L'articulation entre le clergé et le Sénevé-Séminaire est bonne. Ton **coup de force** va désarticuler des choses construites en quinze ans et va miner la confiance gagnée peu à peu. De plus, je ressens un malaise : un soupçon de base rend difficile une approche sereine et détendue des questions posées. Enfin, pour ce qui est de la critique de fond, je ne m'y retrouve pas. »* André Wénin poursuit : *« Le fait d'annoncer déjà des mesures radicales concernant la section de théologie du séminaire montre que les décisions prises vont dans le sens d'une méfiance a priori à notre égard. Dans ces conditions, le débat de fond que vous nous proposez est tranché avant même d'être entamé. »* Camille Gérard, membre du Conseil d'orientation conclut : *« Il faut au plus tôt mettre en place les conditions d'un dialogue, sinon, on n'honorera pas l'esprit de l'Évangile... De plus, si des changements viennent avant une telle concertation, cela va capoter. »*

Philippe Goffinet s'interroge : *« Où en sommes-nous ? Qu'est-ce qui va se passer ? Il me semble qu'il y a contradiction entre demande d'un débat de fond et hâter les délais, entre cette demande de débat de fond et l'installation d'une nouvelle institution déjà dessinée. Si l'on veut faire des choses sérieuses, il faut un délai d'un an durant lequel tout continue comme avant. Mais tu refuses. Pour toi, la concertation se fera une fois le train parti. Est-ce encore possible d'imaginer un délai long, sans changement aux situations actuelles, avec une concertation pour voir comment mettre en place cette école cathédrale ? »* L'évêque répond : *« Quant à laisser les choses dans leur état actuel pendant un an, cela peut se faire, sauf pour la section de théologie du séminaire... Je suis coincé par le temps. Ce n'est pas de ma faute si j'ai été nommé aussi tard. »* Paul Hennequin interroge encore : *« Pourquoi ne pas appliquer le même délai pour tout le séminaire ? »* Mgr Léonard réagit : *« C'est une question de conscience. Si je ne fais pas cela, c'est autant que je n'aie pas été nommé évêque de Namur. L'école théologique est une chose capitale pour le diocèse, mais la formation des futurs prêtres est encore plus capitale. »*

Un peu plus tard, à la question de José Reding sur ce qui est négociable dans les propositions de l'évêque, celui-ci répond : *« Est négociable la manière d'articuler les deux écoles*

actuelles, mais non le projet de confrontation concertée, de synergie. Quant au placement des séminaristes ailleurs, ce point n'est pas négociable. »

Rendez-vous sont pris pour des rencontres individuelles entre l'évêque et les théologiens, et pour une nouvelle réunion du même groupe le 4 juin à 9 h. La séance est levée. Au moment où l'assemblée se lève, Marcel Didier demande à Mgr Léonard s'il faut respecter une certaine discrétion. L'évêque estime que cela n'est pas indispensable, même si cela peut faciliter les choses. Il se dit prêt - s'il le faut - à en parler à la télévision.

Le 24 mai, un article de Philippe Martin paraît dans *Vers l'Avenir* et *l'Avenir du Luxembourg* sous le titre « *Mgr Léonard ferme la section de théologie du Grand Séminaire de Namur* ». (voir ci-dessous) On annonce la décision qui ressort de la rencontre du 22 mai. Écho y est fait dans certains journaux parlés de la RTBF. Le soir, à JT1, Mgr Léonard confirme dans une interview accordée à Pierre Koenig sa méfiance par rapport à la formation actuelle de la section de théologie du séminaire de Namur.



Panorama du Séminaire à Salzinnes



Entrée du Séminaire à Salzinnes

Mgr Léonard ferme la section de théologie du Grand Séminaire de Namur

On sait l'intérêt porté par Mgr Léonard à la formation des futurs prêtres. Le jour de sa nomination, le nouvel évêque avait annoncé qu'il comptait accueillir vingt nouveaux séminaristes à la prochaine rentrée de septembre.

Mercredi, Mgr Léonard a cependant fait savoir aux responsables de l'établissement — des professeurs et les membres du conseil d'orientation du SENEVE — qu'il avait pris la décision de supprimer la section du Grand Séminaire chargée de l'enseignement théologique des futurs prêtres. Les six étudiants inscrits à ce jour et ceux à venir recevront leur formation au séminaire Saint-Paul de Louvain-la-Neuve dont Mgr Léonard était le directeur avant de devenir l'évêque de Namur, et à l'Institut d'Etudes Théologique, le pendant bruxellois des Pères Jésuites.

Une telle décision était certainement pressentie. Elle a toutefois surpris par sa rapidité et par son caractère définitif. Début mai, le nouvel évêque avait rencontré l'équipe de professeurs chargés de la formation théologique. Il les avait prévenus d'un « débat serré » ; aujourd'hui, les mêmes personnes s'étonnent de cette sentence en l'absence de toute négociation, de l'inexistence d'une confrontation sur le fond. N'ont pas davantage été entendus les 31 doyens (sur les 38 que compte le diocèse) qui, voilà une semaine, avaient écrit une lettre à Mgr Léonard pour lui demander d'être consultés avant toute décision touchant à l'avenir de l'enseignement théologique. Il leur fut répondu qu'ils seraient reçus ultérieurement.

Aucune initiative n'a encore été prise au sujet du SENEVE, l'école diocésaine de théologie, en ce qui concerne la formation des laïcs. Des projets ont pourtant été communiqués, notamment celui qui consiste à fusionner cet organisme avec l'Ecole de la Foi sous une dénomination unique d'Ecole cathédrale. Si l'instruction dispensée par cette nouvelle école s'avère conforme aux orientations théologiques de l'évêque de Namur, il n'est pas exclu que la formation des séminaristes lui soit reconfiée dans un délai de trois ans.

On l'a dit, Mgr Léonard accorde une importance capitale à la formation des prêtres, des *convertis* sur qui repose, pour les années futures, la restauration de l'Eglise. D'où le fait qu'il tienne à revaloriser un enseignement intégral du message chrétien, plus respectueux du magistère et en tous cas une formation qui n'ait pas pour effet de fragiliser les prêtres. Si le Grand Séminaire de Namur n'est plus apte, aux yeux du nouvel évêque, à assurer la formation théologique du clergé, c'est parce que son enseignement est estimé trop critique, parce que, à côté de la Révélation, une place trop importante est faite aux questions posées par le monde contemporain.

Le séminaire de Namur continuera à organiser l'enseignement de la philosophie, pendant les deux premières années de la formation des prêtres.

Philippe
MARTIN 

Émoi dans le diocèse et contestation des intentions de l'évêque de Namur

Dans l'après-midi du 22 mai, le jour même où les théologiens rencontraient l'évêque pour un débat de fond annoncé mais pas réalisé, 27 prêtres (dont je suis) ayant bénéficié de la

formation permanente gérée par Camille Gérard se réunissent à Namur chez Paul Malherbe. Six autres prêtres regrettent de ne pas pouvoir être présents. La rencontre allait commencer quand André Wénin arrive. Il vient de quitter la réunion avec l'évêque. Il fait part aux prêtres rassemblés des projets que Mgr Léonard vient de dévoiler aux théologiens. Tous les participants à la rencontre sont outrés par le discrédit lancé par l'évêque vis-à-vis du Sénevé. En témoigne sa décision d'éloigner les séminaristes théologiens de Namur. Un échange s'instaure au cours duquel André Wénin peut encore rapporter quelques paroles épiscopales. On évoque aussi la « commission » chargée de l'évaluation de la catéchèse sans que Georges Dechambre, responsable du Service diocésain de la catéchèse, soit appelé à y participer. Le groupe est bien d'accord de témoigner sa sympathie aux professeurs du Sénevé et à Georges Dechambre et on souhaite que le débat ne se limite pas à l'évêque et aux prêtres. Il doit être élargi aux laïcs : Action Catholique, enseignants, catéchistes... *Sonalux*³³ est un instrument intéressant pour mobiliser des chrétiens du diocèse de Namur. Le groupe adresse une lettre à l'évêque.

Namur, le 22 mai 1991

Monseigneur,

Nous sommes 111 prêtres du diocèse à avoir suivi, jusqu'à présent, ou à suivre encore, les semaines de recyclage, dans le cadre de la formation permanente du clergé, formation permanente approuvée et encouragée par Monseigneur Mathen. Et nous sommes parfaitement contents et, ma foi, très heureux ! Aussi, nous trouvons désolantes les mesures que vous avez l'intention de prendre à l'endroit du Séminaire de Namur et du Sénevé. Nous vous exprimons notre désaccord total, car, pour nous, elles signifient une suspicion portée à l'égard des théologiens qui y enseignent.

À travers eux, nous aussi, ainsi que de nombreux laïcs, nous nous sentons suspectés, et dans notre formation, et dans notre pratique pastorale.

Nous estimons que cette question, très importante de la formation, concerne l'ensemble du Peuple de Dieu. Par conséquent, nous aurons l'occasion d'en parler abondamment dans les mouvements et les paroisses. Et peut-être, - pourquoi pas ? - un jour, avec vous !...

Veuillez recevoir, Monseigneur, l'expression de nos sentiments les meilleurs.

De tous côtés, dans le diocèse de Namur, des groupes de prêtres et de chrétiens s'émeuvent et protestent contre la décision de fermer la section de théologie du séminaire. Les jeunes prêtres ordonnés par Mgr Mathen, la plupart des doyens du diocèse, les anciens et les étudiants du Sénevé, les sympathisants de *Sonalux* s'agitent et expriment leur déception et les nombreuses questions qu'ils portent en eux.

Le 29 mai 1991, 42 jeunes prêtres ordonnés par Mgr Mathen (entre 1974 et 1990) adressent une lettre à Mgr Léonard pour lui exprimer leur amertume, leur indignation et leur inquiétude sur leur propre formation. Ils lui font part de leur volonté de le rencontrer au plus vite. Seuls 12 prêtres de ces années ont refusé d'adhérer à cette initiative.

³³ Voir, p. 7, note 6

Namur, le 29 mai 1991

Monseigneur,

C'est en silence et avec une amertume grandissante que nous, les prêtres soussignés ordonnés par Mgr Mathen, avons suivi ces derniers mois les informations et les réactions à propos de votre désignation comme évêque de notre diocèse, à propos des interviews et à propos du procédé de nomination faisant fi de toutes les consultations dans le diocèse. Secrètement, nous avions mal.

Aujourd'hui, nous estimons devoir nous expliquer.

Nous venons d'apprendre par les journaux et la radio votre décision de suspendre la section de théologie du Grand Séminaire de Namur, sans concertation. Pourtant, les doyens dans leur grande majorité (plus de 90%) avaient demandé à être consultés avant toute décision touchant à l'avenir de « *la formation théologique des séminaristes* ». Selon les informations dont nous disposons, vous jugez que la formation donnée au séminaire n'est pas suffisante pour préparer les prêtres à leur ministère.

Nous sommes profondément indignés par cette décision hâtive et autoritaire à l'égard du Séminaire et par la menace qui pèse sur le Sénevé. Ce camouflet que vous infligez aux formateurs s'adresse aussi à nous, à notre formation et à notre manière de travailler et de nous situer. Il y a cinq, dix ou quinze ans, nous avons demandé l'ordination en portant un regard positif sur notre monde en mutation ; nous avions alors confiance dans une Église « *porteuse d'espérance* » par le dialogue qu'elle pratiquait en son sein et avec le monde. Nous avons aujourd'hui l'impression d'être dupés. Nous ne nous reconnaissons pas dans l'image d'Église que vous traduisez dans vos paroles et dans vos actes. L'heure est plutôt à la démotivation.

Depuis notre ordination par Mgr Mathen, nous travaillons tous dans un climat de confiance et dans un esprit d'ouverture aux questions posées par le monde d'aujourd'hui. Nous n'avons pas du tout l'impression d'être des prêtres « fragilisés » ou une génération de sacrifiés, quoi que vous en pensiez. Au contraire, nous sommes heureux d'avoir été formés dans la mouvance de Vatican II et de travailler avec des hommes et des femmes laïcs de plus en plus conscients de leur responsabilité, qui se forment et s'engagent dans le peuple de Dieu.

Nous sommes également heureux de voir de nombreux prêtres plus âgés, parfois découragés, qui ont suivi des formations au Sénevé ou des recyclages par ses professeurs et qui ont ainsi retrouvé de l'enthousiasme, du dynamisme et de l'espérance. Combien nous ont dit avoir été chauffés dans un séminaire de certitudes à l'abri des questions du monde et ensuite plongés dans beaucoup de réalités, pour lesquelles ils n'avaient pas été bien préparés.

Si vous considérez vraiment que nous sommes des malformés théologiquement, soyez franc et faites-le nous savoir au plus tôt afin que nous prenions nos dispositions.

Vous ne cessez de répéter que vous voulez être à l'écoute de tous. En fait, vos décisions rapides contredisent ce souhait. Le jour de votre ordination, vous nous invitiez à ne pas avoir peur de vous ; c'est pourquoi, nous souhaitons vous rencontrer au plus vite et nous

demandons une entrevue dès que possible.

Nous sommes vraiment inquiets pour l'avenir.

Lettre approuvée par 42 prêtres ordonnés par Mgr Mathen dont les noms suivent.

Correspondants : pour Namur : Xavier Herman

pour le Luxembourg : Jean-Marie Wilmotte

Le 11 juin 1991, Mgr Léonard rencontre une délégation d'une vingtaine de jeunes prêtres. Ceux-ci qualifient la rencontre de dialogue de sourds : Mgr Léonard, selon eux, écoute, mais n'entend pas. RTL filme les premières minutes de cette rencontre dans la cour de la maison diocésaine (ancien séminaire à l'époque).³⁴

Mais ce ne sont pas seulement des jeunes prêtres qui se mobilisent dans la protestation. Treize séminaristes le feront aussi, après leur rencontre du 28 mai avec l'évêque (voir plus loin, p. 27), comme en témoigne la lettre qu'ils adressent à leur évêque le 1 juin 1991.

Grand Séminaire
Rue H. Blès, 188
5000 Namur

Namur, le 1^{er} juin 1991

Monseigneur,

Votre volonté de fermer la section de théologie du Séminaire de Namur nous a profondément peiné. Nous aurions espéré, qu'avant la prise d'une décision aussi importante, vous nous auriez consultés et pris quelque peu en considération nos avis. En effet, il nous semble que dans cette affaire nous sommes les premiers concernés. Or, aucune consultation des séminaristes n'a eu lieu, ce qui nous étonne et nous heurte.

Dès lors, nous prenons la respectueuse liberté de vous faire part de quelques-unes de nos inquiétudes à propos de notre avenir.

La fermeture provisoire de la section de théologie à Namur est, selon vous, nécessaire : vous souhaitez que vos séminaristes ne subissent nullement les aléas inhérents à la période de « rodage » de l'école-cathédrale. Nous avons quelques raisons cependant de croire que d'autres difficultés se présenteront inévitablement. Ainsi, l'insertion au sein d'un autre Séminaire dans des conditions peu ordinaires, de nouveaux lieux à découvrir, de nouveaux professeurs à connaître... nécessiteront tout autant, au moins pour certains d'entre nous, une période de « rodage ». Les cycles d'études ne sont pas identiques dans les différents centres théologiques dont vous avez parlé. Il y aura donc inévitablement des décalages pour notre formation théologique : nous risquons de devoir suivre deux fois les mêmes cours ou de ne jamais voir certaines matières.

³⁴ Cliquez sur le lien suivant : <https://dl.dropboxusercontent.com/u/37783170/RTL%20L%C3%A9onard.VOB> (soyez patients pendant le téléchargement, lisez avec VLC media player). Vous pouvez découvrir des reportages de RTL TVI sur la rencontre des jeunes prêtres avec l'évêque, des interviews de René Forthomme et Philippe Goffinet. (La fin de l'enregistrement est une interview que j'accorde à RTL après le limogeage de Mgr Jacques Gaillot de sa fonction d'évêque à Évreux en 1995.)

La Libre Belgique des 25 et 26 mai 1991 rapporte des propos venant de l'Évêché, dont celui qui nous a particulièrement attristés : « *Dans le cadre de la formation préparatoire au ministère sacerdotal, le volet pastoral est accessoire.* » Nous ne nions certainement pas l'importance d'une solide formation théologique, mais nous croyons qu'une véritable insertion dans la pastorale est indispensable, dès le Séminaire. Nos engagements dans notre diocèse nous apprennent à connaître ses différentes richesses et potentialités, à créer des liens avec les prêtres et les laïcs en place, à découvrir diverses communautés paroissiales. L'aspect pastoral nourrit très certainement notre étude et notre vie spirituelle.

Lors de votre rencontre avec les séminaristes le 28 mai, vous avez exprimé votre désir de nous fournir une formation plus large qu'aujourd'hui et plus complète. Vous voudriez « *plus, mieux et tout de suite* ». Pourriez-vous nous fournir à ce propos des éclaircissements ?

Voici exposées en quelques lignes les préoccupations qui nous habitent. Auriez-vous l'amabilité de bien vouloir y répondre soit lors d'une rencontre commune avec tous les intéressés, soit par lettre ?

Nous avons jusqu'à présent participé dans un climat de confiance avec nos formateurs, aux décisions qui nous concernaient. Cette manière de faire est aussi pour nous un élément structurant de notre préparation à la responsabilité sacerdotale. C'est pourquoi nous souhaiterions être partie prenante, dans un véritable dialogue, des décisions qui nous concernent.

Nous sommes certains que vous accorderez toute l'attention nécessaire à cette lettre où nous vous exprimons nos préoccupations d'une Église diocésaine soucieuse du respect de chacun de ses membres.

Veillez recevoir, Monseigneur, l'expression de nos salutations les plus respectueuses.

Les séminaristes du Grand Séminaire
(dont la liste des treize noms est jointe)

Une copie de cette lettre sera remise à M. le Chanoine Didier, à la direction du Senevé et aux doyens du diocèse.

Embarras de l'évêque et guerre des communiqués

À l'évêché de Namur, on est étonné et, d'une certaine manière, dépassé par l'ampleur de la contestation qui s'est formée contre la décision précipitée de l'évêque de fermer la section de théologie du séminaire. L'évêque se rend compte aussi que l'annonce de son projet concernant la formation théologique à Namur est en contradiction avec sa volonté affichée d'une concertation annoncée, notamment avec les doyens du diocèse. L'évêché doit réagir immédiatement. Cette réaction s'exprime d'abord dans un communiqué de presse transmis à l'agence catholique CIP, publié le 27 mai par plusieurs quotidiens dont *Vers l'Avenir* et *L'Avenir du Luxembourg* qui commentent ce communiqué en faisant remarquer que les nombreuses réactions négatives à l'annonce de la suppression de la section de théologie à

Namur « *expliquent sans doute le repli que révèle le communiqué (de l'évêché) de dimanche soir.* » (*Vers l'Avenir*, 27 mai 91)

Le communiqué de l'évêché se scandalise d'un court-circuitage du processus de consultation entamé par Mgr Léonard. Cette trahison des intentions de l'évêque aboutit, selon lui, à une information fausse. Le communiqué est formulé ainsi : « *Le texte publié par Vers l'Avenir en date du 24 juin ne correspond, ni dans la procédure ni dans les termes employés, aux modalités selon lesquelles Mgr Léonard entendait parvenir à la formulation de ses intentions en matière de formation théologique des futurs prêtres. Lorsqu'il aura terminé les consultations en cours, inopportunément court-circuitées par cette publication prématurée et inexacte, l'évêque de Namur expliquera lui-même les décisions qu'il prendra et ce de la manière la plus appropriée et avec toutes les nuances voulues.* »

L'évêque est devenu tellement conscient de la nécessité d'apaiser une bonne part de l'opinion publique chrétienne dans son diocèse et de prendre au sérieux la demande des doyens d'être partie prenante dans la réflexion concernant la formation théologique qu'il écrit aux doyens dans des termes encore plus forts que ceux employés dans le communiqué de presse. Voici cette lettre datée du 27 mai 1991 :

Cher Monsieur le Doyen,

Vous avez été légitimement surpris de découvrir dans la presse du 24 mai des décisions de ma part concernant l'avenir de notre séminaire alors que je suis en pleine période de consultations à ce propos et dois notamment recevoir encore une délégation de doyens. Vous aurez deviné que cette publication intempestive était le fruit d'une « fuite » provenant de l'un ou l'autre des interlocuteurs auxquels j'avais exposé confidentiellement mes intentions. Un communiqué de l'évêché a déjà mis les choses au point. En fait, je ne pourrai parvenir à une formulation adéquate de mes projets en la matière qu'une semaine après la fin de mes consultations, soit aux environs de la mi-juin. Ma rencontre avec des doyens reste donc bien programmée pour le 3 juin. Aucune décision officielle ne saurait être communiquée avant cette date, d'autant plus que c'est l'ensemble du problème de la formation théologique dans le diocèse qui doit être traité à cette occasion. Je vous prie donc fraternellement de ne pas vous laisser troubler par des remous médiatiques prématurés. Cherchons plutôt à apaiser les esprits.

Je vous remercie de votre écoute et vous salue très cordialement dans le Seigneur.

+ A. M. Léonard
év. de Namur

Mgr Léonard se sent aussi acculé à rencontrer les séminaristes afin de leur expliquer son point de vue sur la « *publication intempestive* » de ses « *intentions confidentielles* »... Il les rencontre le 28 mai. L'évêque commence par s'adresser ainsi aux séminaristes : « *J'aurais aimé m'exprimer sur l'ensemble du problème (de la formation théologique) une fois que tout était terminé, toutes mes consultations abouties, et j'aurais préféré m'exprimer là-dessus moi-même... Je dois bien, même si c'est prématuré de le dire maintenant, vous confirmer mon intention que, pendant un certain temps, le moins longtemps possible, 1 an, 2 ans, 3 ans maximum à mon sens, la formation des futurs prêtres ici soit suspendue. Le temps - là, je vous*

le dis très généralement parce que je ne veux pas anticiper sur les pourparlers en cours – le temps que je dégage au niveau du diocèse, c'est ce que j'espère, une école théologique que je voudrais plus large qu'aujourd'hui. » Il est clair que l'évêque distingue son intention de suspendre la formation théologique au séminaire de Namur et son projet de la création d'une « École cathédrale ». Aux séminaristes, il commente ce projet. Il termine son intervention en disant : « C'est vrai que je désire avoir des prêtres qui soient très amoureux de l'Eucharistie, et que ce soit à partir de là que tout rayonne, et que ça rayonne jusqu'aux réalités les plus immédiates, les plus quotidiennes, que tout irradie à partir de là... Je sais que la décision que je prends n'est pas facile à avaler, qu'elle donne l'impression - ou la réalité - d'une certaine méfiance, d'un certain discrédit ; je ne peux pas éviter cette impression-là pour une part, mais je vous garantis que je présenterai les choses quand le moment sera venu, de la manière la plus juste, la plus respectueuse et la plus adéquate possible... Oui, je voudrais des prêtres très enracinés dans le Christ et l'Eucharistie en même temps que prêtres de ce temps... Vous devinez que ça me demande un certain courage de faire cela, que ce n'est pas facile ; je ne le fais pas de gaieté de cœur : je sais que je fais souffrir et donc je souffre par là-même un peu... Nous parviendrons à faire quelque chose qui sera enviable dans l'Église de Belgique. Mais j'aurai dû et vous aurez dû avec moi, payer un certain prix. » Il est clair aussi, dans ce passage que je viens de citer, que l'évêque réaffirme (avec un certain embarras) sa méfiance vis-à-vis des théologiens du Senevé qu'il ne cite cependant pas.

Il faut bien sûr s'attendre à une réaction des formateurs de la section de théologie aux accusations de « court-circuitage » et de « fuite » de l'information formulées par l'évêque. Les théologiens publient donc un communiqué de presse daté du 30 mai 1991. Il se présente comme suit :

*Communiqué des formateurs de la section de théologie
du grand séminaire de Namur.*

Le communiqué de l'Évêché de Namur, paru dans la presse ce lundi 27 mai nous a étonnés et a semé le trouble dans l'opinion publique concernant les intentions réelles de Mgr Léonard au sujet de la fermeture de la section de théologie du grand séminaire de Namur et, de la sorte, a mis en cause notre honnêteté. Par ce communiqué, nous voudrions rendre publique notre opinion.

Mgr Léonard a bien décidé de fermer temporairement la section de théologie du séminaire ; il a lui-même confirmé cette nouvelle au journal TV de vendredi dernier 24 mai. Nous voulons préciser que cette décision a été prise par l'évêque sans réelle concertation avec les intéressés. Les doyens du diocèse n'ont pas été consultés non plus alors qu'ils avaient demandé à l'être avant toute décision concernant l'avenir de la formation des futurs prêtres.

En outre, nous estimons avoir été victimes d'une injustice. En effet, pour motiver sa décision, Mgr Léonard a exprimé publiquement sa méfiance par rapport à notre enseignement théologique actuel, mais sans nous avoir entendus au préalable dans le débat de fond qu'il avait lui-même proposé. Aussi, nous demandons devant quelle instance d'appel nous pourrions présenter notre défense.

En raison des événements, le président du séminaire a présenté aujourd'hui à Mgr Léonard sa lettre de démission. Ce dernier a réservé sa réponse.

30 mai 1991, 17 h 30

(s) Daniel Chavée
Philippe Goffinet
Jules Solot
André Wénin



Marcel Didier

L'annonce de la démission du président du séminaire fait l'effet d'une bombe. Comme je l'ai déjà dit plus haut, Marcel Didier était un homme respecté et respectable, considéré par la plupart de ceux qui le connaissaient, comme un homme entièrement donné à sa mission de formateur de séminaristes, depuis de longues années et avec compétence, générosité, passion de l'Évangile et chaleur humaine. Dans les jours qui suivent sa démission motivée par un désaccord avec les perspectives et les réactions récentes de Mgr Léonard, les principaux journaux francophones publient des articles aux titres significatifs : en date du 31 mai, *Vers l'Avenir* titre : « *Le président du séminaire de Namur présente sa démission à Mgr Léonard* » ; le même jour, *La Libre Belgique* intitule un long article en écrivant : « *LE PRÉSIDENT DU SÉMINAIRE DE NAMUR DONNE SA DÉMISSION. Formateurs et prêtres réagissent aux récentes décisions de leur nouvel évêque* » ; *Le Soir* daté des 1 et 2 juin 1991 annonce : « *Le président du Grand Séminaire a présenté sa démission. LE DIOCÈSE DE NAMUR DE NOUVEAU EN ÉBULLITION* ».

La Société des rédacteurs du *Groupe Vers l'Avenir* s'exprime aussi avec indignation. Dans le journal *Vers l'Avenir* du 3 juin 1991, il est écrit : « *Au terme de ses travaux, l'assemblée (des rédacteurs) a par ailleurs « vivement regretté » la façon avec laquelle l'évêché de Namur a contesté dans un communiqué les informations publiées dans certains journaux du Groupe Vers l'Avenir à propos de la fermeture de la section de théologie du séminaire de Namur. Observant que « ces informations avaient été confirmées en substance, par Mgr Léonard à la radio et à la télévision, le jour même de leur publication », la Société des rédacteurs « déplore, dans ces conditions, que l'honnêteté professionnelle d'un de ses membres ait pu être délibérément mise en cause* ».

L'évêque confronté aux doyens et aux anciens et actuels étudiants du Sénevé

Le 3 juin 1991, a lieu la rencontre entre l'évêque et des doyens (dont je suis). Vingt-quatre doyens sont présents et dix ont donné « procuration ». Dès le début de la réunion, Jacques Villers effectue une rétrospective : le 16 mai 1991, une lettre des doyens à l'évêque demande d'être associés au **débat de fond** concernant la formation théologique des séminaristes; dès le 22 mai, on annonce la suppression de la formation théologique des séminaristes à Namur. Les doyens souffrent, car le **débat promis a été court-circuité**. Dès lors, ces doyens réclament de l'évêque la suppression de toute décision, afin de créer un espace de dialogue. Jacques pose aussi la question des projets de l'évêque concernant l'« évaluation » de la **catéchèse**.

L'évêque se défend de court-circuiter le débat de fond. Il reprend le déroulement des événements à partir de sa première rencontre avec les théologiens ; il expose avec enthousiasme son grand projet d'École cathédrale, « *expérience rarement tentée, et urgente* », ajoute-t-il. Quant à la catéchèse, le vicaire épiscopal Réginald Greindl cherche des collaborateurs « *indépendants* » pour évaluer les instruments de catéchèse.

Jacques Villers reprend l'offensive et pose clairement et avec conviction la question importante : ***Y aura-t-il, oui ou non, un débat de fond ?*** L'évêque invoque l'urgence : « *Si je ne donne pas une impulsion décisive, les choses ne bougent pas. Si vous trouvez que je suis trop « massif », je suis prêt à suspendre quelques détails, mais vous savez où je veux aller... Allons-y, en sachant que je veux aller quelque part !* » Georges Galand fait remarquer à l'évêque qu'il parle toujours en terme de **je** et non pas **nous**... L'évêque s'en tire en répondant : « *Je suis fougueux. Je voudrais entraîner...* » Bernard Saintmard souligne le désaveu de l'équipe théologique. D'autres doyens interviennent, bien sûr. Plus haut, j'ai déjà cité certaines de leurs interventions ³⁵.

En fin de rencontre, l'évêque précise ses intentions actuelles : des consultations sont en cours et dureront le temps qu'il faudra. Elles impliquent les responsables du séminaire, l'École de la foi, le Sénevé, les doyens, et, plus tard, le conseil presbytéral, et les conseils pastoraux. Pendant le temps du débat, la formation de certains séminaristes de théologie continuera au séminaire de Namur. La visée de l'évêque est soulignée par lui ; il souhaite une meilleure articulation des tendances théologiques jusqu'ici représentées par le Sénevé et l'École de la foi. Mgr Léonard précise enfin : « *Comme c'est la tradition (et comme cela s'est toujours fait), l'évêque pourra envoyer des séminaristes dans d'autres lieux théologique et philosophique.* »

On aura remarqué, à propos du discours de Mgr Léonard, la subtilité de la formulation d'une concession de sa part. Pendant le temps de consultation et de débat, la section de théologie ne sera pas totalement fermée au séminaire de Namur. Cependant, il faut s'attendre à ce qu'un certain nombre de séminaristes aillent étudier la théologie ailleurs... Plus tard dans les nombreuses rencontres, les débats, les interviews et les articles de presse, l'évêque insistera sur les importantes concessions qu'il était prêt à faire et qu'il a formulées lors de sa rencontre avec les doyens. Mais, l'entêtement des théologiens du Sénevé sera stigmatisé comme responsable du capotage des propositions de Mgr Léonard.

³⁵ Voir, p. 13

Une prochaine réunion est programmée pour le 10 juin. Elle rassemblera l'évêque, les représentants du séminaire et du Sénevé et huit doyens dont je serai. En attendant, le 4 juin, l'évêque rencontre déjà les théologiens et, à l'issue de la réunion, un communiqué commun est publié ainsi rédigé : *« Mgr Léonard, le chanoine M. Didier et le conseil des professeurs du Sénevé se sont rencontrés ce mardi 4 juin. Ils ont pris acte de l'actuelle crise de confiance réciproque. Un dialogue a été entamé sur base de nouvelles propositions émises par l'évêque et prenant en compte les résultats de la rencontre de ce dernier avec les doyens du diocèse. Les parties intéressées souhaitent que le dialogue débouche prochainement sur un communiqué commun porteur d'espérance. »*

Le même jour, 4 juin, l'évêque rencontre des délégués de l'A.E.A.S. (association des élèves et anciens du Sénevé). Face à la demande d'information à propos des projets de l'évêque concernant la formation théologique des séminaristes et le Sénevé, l'évêque exprime à nouveau ses propositions habituelles. Il redit les qualités du Sénevé et ses lacunes. En réponse à la question : *« L'École de la foi va-t-elle combler toutes ces lacunes graves ? »*, Mgr Léonard s'attarde à parler de l'École de la foi : *« L'École de la foi ne réalise pas tout ce que je souhaite. Mais sa théologie est beaucoup plus articulée : sur le magistère de l'Église, sur la spiritualité, la prière, et sur la vie sacramentelle. Elle est marquée par le « déjà donné », elle annonce la beauté de la foi, elle est moins préoccupée d'une foi qui devrait germer à partir des interrogations du monde. »*

Les blessures et les revendications des théologiens. Vers la « rupture »...

Le 10 juin 1991 a bien lieu la rencontre annoncée entre Mgr Léonard, Marcel Didier (président du séminaire démissionnaire), le conseil des professeurs du Sénevé et une délégation de huit doyens (dont je suis). La discussion porte sur les préalables³⁶ mis par les professeurs du Sénevé à l'examen des nouvelles propositions de Mgr Léonard : réhabilitation publique des personnes discréditées pour rendre possible un minimum de confiance et questions sur les intentions réelles de Mgr Léonard : alternance ou ouverture vers le pluralisme ? S'il demande un pluralisme théologique, il doit également pratiquer un pluralisme « politique » au niveau de son conseil épiscopal : la moitié des membres de ce conseil doit représenter la continuité avec Mgr Mathen.

Devant le refus de Mgr Léonard de rencontrer ces préoccupations préalables, le débat ne peut s'engager sur ses nouvelles propositions. Dans ces conditions, les professeurs du Sénevé se voient dans l'impossibilité de poursuivre leur travail.

Philippe Goffinet exprime son désaccord, sa souffrance et sa décision : *« Nous sommes blessés par l'évêque. Nous n'avons plus confiance en lui. Pour moi, c'est fini. »* S'adressant à l'évêque : *« Ce que tu dis à propos de l'eucharistie est partiel ; le Corps du Christ, c'est l'Église, le Peuple de Dieu. Le rapport au monde est en dehors de tes préoccupations. Le goût de l'eucharistie implique le goût du peuple de Dieu. Les laïcs se sentent pris pour de la merde. Moi, j'estime que j'ai fait tout ce que je pouvais. J'ai reçu un coup de pied au cul... et on me propose de sauter dans le train ! »* Persuadé que ses « concessions » seront appréciées, l'évêque enchaîne : *« Le Sénevé reprend... »* Mais André Wénin l'interrompt : *« Le Sénevé ne reprend pas... »* L'évêque insiste : *« Vous allez travailler. »* André Wénin conclut : *« Oui, ailleurs ! »*

³⁶ Vous pouvez lire l'intégralité de la « Communication des théologiens à la rencontre avec Mgr Léonard et la délégation des doyens » en Annexe 3, pp. 97-99.

La rencontre a manifesté la méfiance réciproque entre l'évêque et les théologiens. La rupture semble irréversible. Les professeurs du Sénevé et les doyens rédigent et publient des communiqués de presse séparés.

Communiqué des professeurs du Sénevé

Devant le refus de Mgr Léonard de rendre justice publiquement à l'équipe des professeurs du Sénevé qui fut désavouée publiquement et de manière injustifiée, devant l'absence de paroles et de gestes publics qui auraient manifesté, de la part de l'Évêque, une confiance suffisante, les professeurs du Sénevé constatent que les conditions jugées et déclarées indispensables pour entreprendre le dialogue ne sont pas réunies.

Ils constatent, d'autre part, que, sous couvert d'une ouverture plus large, Mgr Léonard veut imposer au diocèse ses propres orientations théologiques et son projet d'Église sans qu'un réel débat ait pu avoir lieu, avec des garanties suffisantes, entre toutes les parties concernées.

Dès lors, après la rencontre de ce lundi 10 juin 1991, qui réunissait les théologiens du Sénevé, les formateurs du Séminaire, une délégation de huit doyens, le Chanoine Didier et Mgr Léonard, les professeurs du Sénevé sont forcés de constater l'impossibilité de poursuivre le travail de formation théologique entrepris depuis neuf années dans le cadre du Sénevé.

(s) Philippe Goffinet, directeur du Sénevé
André Wénin, secrétaire
Daniel Chavée
Paul Hennequin
José Reding
Jules Solot
Thierry Tilquin

Communiqué de la délégation des doyens

1. Les délégués des doyens constatent qu'il y a rupture entre l'Évêque, les formateurs du Séminaire et les professeurs du Sénevé parce que les conditions d'une confiance à rétablir n'ont pas été rencontrées par l'Évêque.
2. Notre rôle de doyen, nous l'avons exercé dans le débat pour essayer de faire entendre le point de vue des formateurs que nous partageons. Mais en vain.
3. Nous avons des craintes pour l'avenir de notre diocèse parce qu'actuellement le mode de fonctionnement de notre Évêque laisse peu de chance à la concertation.

(s) Alphonse Arnould, doyen de Beauraing
André Defoux, doyen d'Andenne
René Forthomme, doyen d'Auvelais
Adolphe Goffin, doyen de Martelange

Jacques Jeanmart, doyen d'Yvoir
Joseph Robinet, doyen d'Étalle
Jacques Villers, doyen de Leuze
Émilien Weyland, doyen de Messancy

Le 12 juin 1991, le journal *Vers l'Avenir* publie un communiqué de l'évêché :

Les propositions de Mgr Léonard

« Ce lundi 10 juin, Mgr Léonard a rencontré les professeurs du Sénevé et les formateurs de la section de théologie du Séminaire de Namur, en présence d'une délégation de doyens. Voici les propositions de l'évêque de Namur :

1. Un débat sera mis en route, durant tout le temps nécessaire, concernant l'ensemble de la formation théologique dans le diocèse. Toutes les parties intéressées (Sénevé, École de la foi, organes de formation permanente, doyens, conseil presbytéral et conseils pastoraux) seront associées à ce débat, selon les modalités à négocier au préalable.
2. Un second débat portera sur la formation des futurs prêtres et intéressera aussi bien les formateurs de philosophie que ceux de théologie, les uns et les autres devant faire des pas en vue d'aboutir à un projet cohérent de formation. Les doyens et les divers conseils seront partie prenante de ce débat.
3. Pendant ce temps, par mesure d'apaisement et afin de rendre justice aux aspects positifs de l'enseignement donné au Sénevé, la formation philosophique et théologique de séminaristes continuera au Séminaire de Namur lequel reste le lieu normal et souhaité de la formation des futurs prêtres, mais avec le projet d'une meilleure articulation des tendances théologiques diverses actuellement en présence (notamment le Sénevé et l'École de la foi).
4. Par ailleurs, l'évêque demeure libre d'envoyer des séminaristes dans d'autres lieux pour leur formation philosophique et théologique.

Au terme du débat qui a suivi, l'évêque de Namur a constaté que ses interlocuteurs ne pouvaient, en conscience et de leur point de vue, accepter ces propositions. Dans quelques jours, quand il aura pu consulter à nouveau les membres du Conseil épiscopal, Mgr Léonard publiera un document sur ses intentions profondes sur l'ensemble de la situation actuelle. En attendant, l'évêque de Namur, à titre personnel, demande aux personnes qui comprennent son projet et sympathisent avec lui de s'abstenir de toute déclaration, pétition ou autre démarche collective. Qu'elles veuillent bien se contenter de prier le Seigneur pour l'évêque du diocèse. »

Quand les participants à la réunion du 10 juin lisent ce texte, ils s'étonnent profondément. Le communiqué ne reflète absolument pas le déroulement de la réunion et l'essentiel de ce qui s'y est dit. Les théologiens et les doyens ne peuvent s'empêcher de réagir fermement.

En date du 13 juin 1991, les huit doyens « délégués » à la rencontre du 10 juin écrivent à l'évêque pour exprimer leur étonnement concernant le communiqué de l'évêché et leur

désaccord sur son contenu. Ils vont même jusqu'à affirmer que le communiqué de l'évêque « *triche sur la réalité du débat* ».

Le 13 juin 1991

Monseigneur,

Nous avons été réellement surpris de découvrir la teneur du texte publié le mercredi 12 juin dans les éditions du groupe « Vers l'Avenir », sous le titre « Les propositions de Monseigneur Léonard ». Nous lisons ce texte comme un communiqué émanant de l'évêché et probablement rédigé par vous-même.

Le texte se présente pratiquement comme une synthèse du déroulement de la réunion du lundi 10 juin entre vous-même, les professeurs du Sénevé et les formateurs de la section de théologie du séminaire. Nous étions présents à cette rencontre et nous ne reconnaissons pas du tout son contenu dans le message publié par la presse.

Le lecteur doit comprendre ceci : lors de la réunion du 10 juin, Monseigneur Léonard a fait part de « nouvelles propositions », un débat s'est déroulé à leur propos, enfin, l'évêque a constaté que « ses interlocuteurs ne pouvaient en conscience et de leur point de vue accepter ces propositions ». Or, ces propositions n'ont jamais été présentées comme telles au cours de la réunion, encore moins discutées. De plus, les doyens présents ne les ont jamais entendues formulées comme telles. Nous pouvons seulement dire que certains aspects de ces propositions rejoignent le petit texte rédigé avec nous en conclusion de notre rencontre du lundi 3 juin.

En fait, la réunion du 10 juin a essentiellement porté sur les **préalables** posés par les théologiens à l'entrée dans votre projet, ou l'examen de vos propositions. Un texte rédigé par eux et lu au début de la rencontre a constitué la base du débat (et pas vos propositions).

Nous avons entendu que les théologiens se sentent désavoués par vous et victimes d'une injustice, parce que les « reproches » que vous formulez envers leurs perspectives théologiques sont ressentis par eux comme non fondés, et qu'ils ne trouvent aucun lieu et aucune manière de s'en expliquer clairement devant vous. Nous comprenons que ces professeurs réclament la confiance de leur évêque à leur égard avant de participer à un projet que celui-ci propose.

Nous avons entendu aussi, qu'il est clair que deux tendances théologiques légitimes sont en présence dans tous les débats et que les professeurs du Sénevé qui représentent une tendance ne se sentent nullement représentés au sein de la seule instance officielle existant actuellement, le conseil épiscopal. Ils demandent, légitimement, un meilleur équilibre au sein de ce conseil.

Vous n'avez pas, il nous semble, entendu le point de vue des formateurs qui demandaient, finalement, le rétablissement de conditions de confiance. Les huit doyens présents à la réunion ont exprimé ce sentiment dans le communiqué transmis à la presse. Le communiqué de presse des professeurs du Sénevé exprime le même constat. Le communiqué de l'évêché aussi, d'une certaine manière, mais il triche sur la réalité du débat.

Monseigneur, lors de la rencontre du 3 juin, entre 24 doyens et vous-même, l'un d'entre nous vous a dit calmement : « Monseigneur, nous connaissons le combat que vous avez mené avant votre ordination face à l'enseignement théologique du séminaire. Oubliez-le aujourd'hui et devenez notre évêque. »

Il a toujours existé diverses tendances théologiques dans l'Église, depuis les

origines. Ces diversités sont légitimes. Le magistère le reconnaît et les transcende. Il n'intervient que lorsqu'il lui apparaît qu'un système théologique trahit l'orthodoxie de la foi chrétienne. Depuis que vous êtes évêque, vous êtes au service du magistère. En tant que personne, vous partagez une perspective théologique qui cohabite, dans l'Église, avec d'autres. C'est normal. Mais, en tant qu'évêque, vous devez, nous semble-t-il, sortir des débats théologiques légitimes et tenir votre place de responsable de l'unité dans la diversité.

Agréez, nous vous prions, Monseigneur, l'assurance de nos sentiments respectueux.

Alphonse Arnould
André Defoux
René Forthomme
Adolphe Goffin
Jacques Jeanmart
Joseph Robinet
Jacques Villers
Émilien Weyland

P.S. Ce document est envoyé aux participants à la réunion du 10 juin et à tous les doyens du diocèse.

La « saga » se poursuit dramatiquement dans la deuxième quinzaine de juin 1991. Depuis longtemps, elle était déjà publique grâce aux nombreux articles de presse et aux informations données à la radio et à la télévision. L'évêque lui-même va accentuer la « publicité » des débats et de la crise en publiant sa première lettre pastorale qui apparaît, aux yeux de beaucoup, comme un document d'autojustification qui entraînera, nécessairement, des réactions des théologiens et des doyens en particulier.

Dans sa lettre pastorale datée du 18 juin 1991, adressée aux doyens le 14 juin, communiquée à la presse à la même date avec embargo et destinée à être lue aux messes du week-end des 29 et 30 juin 1991, l'évêque expose son projet qui, affirme-t-il, portera les fruits de nombreuses vocations sacerdotales. Il analyse, à sa manière, les remous inévitables que sa décision de fermer la section de théologie au séminaire de Namur a suscités et il appelle tous et chacun, y compris lui-même, à la conversion qui apportera la paix.

Dès le 20 juin 1991, une assemblée des doyens du diocèse se déroule à Namur. Trente doyens sont présents (dont je suis) ; trois sont absents non excusés et trois autres ont écrit pour s'opposer à la réunion elle-même et à la « contestation » de l'évêque³⁷.

Au début de la réunion, André Defoux fait rapport de la réunion du 10 juin entre l'évêque, Marcel Didier, sept professeurs du Sénevé et huit doyens. Moi-même, je présente une analyse de la lettre pastorale du 18 juin. Ensuite, un débat se déroule avec l'animation des Pères Christian van Zeebroek et José Michaux de Maredsous.

³⁷ Vous pouvez découvrir un exemple de lettre d'un doyen opposé à la contestation de l'évêque : Voir annexe 4, p. 100.

Deux interventions résument ce débat. Ephrem Pirson affirme : « *L'ambiguïté existe toujours. L'évêque affirme : le Sénevé peut continuer, à condition que... ; le séminaire peut continuer, à condition que... Mais, le train est en route dans une direction bien précise. Dès lors, où y a-t-il place pour un débat ?* » Bernard Saintmard ajoute : « *On n'a pas progressé depuis le désaveu des théologiens par l'évêque dès le début des concertations. Les doyens n'ont pas été écoutés non plus. Nous devons redire notre opposition au comportement de l'évêque et être vigilants : les théologiens sont démolis.* »

L'assemblée décide de deux motions de confiance, l'une, votée à l'unanimité, adressée au président et aux formateurs du séminaire ; l'autre, votée avec deux voix d'abstention, aux professeurs du Sénevé. Elle décide aussi de structurer les échanges avec l'évêque : les doyens principaux formeront le groupe représentatif des doyens. Ils rencontreront l'évêque au plus tôt, pour lui signifier que la lettre pastorale pose plus de questions qu'elle n'apporte de réponses. Ils l'inviteront à une « paix de Dieu » pour renouer le dialogue. On propose même d'adresser à Rome une lettre de doléances et de souhaits.

Effectivement, les doyens principaux jouent leur rôle de représentants de tous les doyens en rencontrant l'évêque le 23 juin 1991. L'évêque a écouté les doyens principaux lui expliquer la grave crise de confiance qui s'installe dans le diocèse. À l'issue de la rencontre, ces doyens ne sont pas en mesure d'apporter le moindre élément nouveau par rapport à la lettre pastorale. Une réunion de tous les doyens avec l'évêque est de nouveau programmée pour le 27 juin.

Ce 27 juin, des membres du Conseil épiscopal sont présents à la réunion des doyens avec l'évêque. Au début de la rencontre, Bernard Saintmard fait le rapport de la rencontre du 23 juin entre l'évêque et des doyens principaux. L'échange qui se poursuit n'apporte rien de neuf, sauf qu'en conclusion de la réunion, il est question d'une future rencontre entre l'évêque et son conseil avec des professeurs du Sénevé et de l'École de la foi et deux doyens. Elle est fixée au 4 juillet 1991 à Walcourt. Les deux doyens Ephrem Pirson et René Forthomme sont désignés pour participer à cette rencontre qui sera la dernière de la longue série.

Après l'exposé de Bernard Saintmard, l'évêque s'épanche longuement appelant ses auditeurs à un acte de foi en sa fonction d'évêque en ne manquant pas de rappeler ses nombreux services antérieurs dans l'Église, comme je l'ai déjà évoqué plus haut. Mgr Léonard déclare : « *Si les professeurs du Sénevé ne font pas des pas vers mon projet, il n'y aura plus de séminaristes en théologie au séminaire en septembre...*

Dans tout ce que nous vivons actuellement, nous devons entrer dans des perspectives de foi. Je vous invite à vivre au niveau de la foi et de voir ainsi votre évêque. Je vous conjure de ne pas vous engager dans une Église parallèle. Je suis le successeur des apôtres. Évitez que les prêtres soient mal pris entre l'évêque et le peuple qui, lassé de nos querelles, réagira vis-à-vis des prêtres.

Mais, je suis bien placé pour évaluer la formation théologique : j'ai une grande expérience dans la formation des prêtres du 1^{er} et du 2^{ème} cycle. J'ai beaucoup travaillé, aussi bien en théologie qu'en philosophie. Je suis le prêtre du diocèse qui a le plus travaillé dans ce domaine-là, celui qui a publié le plus. J'ai été choisi par le pape Jean-Paul II pour faire partie de la Commission théologique internationale. Depuis 13 ans, je suis président du séminaire Saint-Paul où affluent des séminaristes de France, de Hollande, du Portugal...

En 1975 déjà, j'avais écrit à Mgr Mathen pour lui signaler les progrès à accomplir dans la formation des prêtres. Il y a donc vraiment continuité dans ma pensée. Mes préoccupations d'évêque, je les anticipais comme prêtre.

Si j'ai désavoué certains aspects de la formation théologique du Sénevé, je l'ai fait parce qu'en conscience je devais le faire. Je m'étonne que 28 doyens manifestent leur confiance au Sénevé sans en voir les failles. Je sais qu'un phénomène de solidarité a joué, en particulier vis-à-vis de Marcel Didier. Mais êtes-vous si bien placés que moi où la Providence m'a placé ? Le peu de fruit du séminaire sur le plan quantitatif est aussi un signe. Les lacunes de la formation théologique se vérifient encore aujourd'hui chez les séminaristes. Désigné comme responsable de la formation des séminaristes par mon conseil, si j'avais multiplié les consultations, j'aurais quand même dû réaliser mon projet et rencontrer les mêmes difficultés qu'aujourd'hui.

Oui, certains jeunes prêtres affirment que la formation théologique qu'ils ont reçue les fait vivre. Mais dans la vie, même des choses déficientes font vivre. Je veux vous entendre, mais, comme successeur des Apôtres, responsable de la foi. Vous devez accueillir mon jugement comme tel. »

Que dire encore après cela ? Quelques doyens se risquent quand même. Joseph Robinet n'hésite pas à exprimer un certain ras-le-bol en disant : « *Cela fait cinq fois que je viens à une réunion avec l'évêque. Et c'est toujours la même déception ! J'entends dire régulièrement : 'Le Sénevé doit faire un pas...' Devant qui ?... avec qui ?... La question de la confiance est permanente.* » Jacques Villers poursuit : « *Dans tout ce qui se passe dans notre diocèse, deux sensibilités théologiques s'affrontent, deux images d'Église, deux manières de se situer dans l'Église. Chacun est libre. On perçoit bien qu'où vous vous situez, Monseigneur, cela ne correspond pas à la position des théologiens. Dans le mode de fonctionnement de vos responsabilités, vous ne donnez pas des chances à la coresponsabilité.* » Jacques Jeanmart ajoute encore : « *Depuis plus de dix ans, on connaît le procès qui est fait au séminaire. André Léonard n'était pas neutre. La même problématique continue. La formation des prêtres relève, bien sûr, de l'évêque, mais aussi de tout le peuple chrétien. Toujours les mêmes questions : quelle image de prêtre ? pour quelle Église ? Mais, on nous invite à des débats quand les décisions sont prises.* »

Le « Sénevé Nouveau » et la fin de la saga...

Les jours qui ont suivi la parution de la lettre pastorale de Mgr Léonard, les théologiens, eux aussi bien sûr, ont réagi. Ils le font dans un long texte qui exprime leur refus de « *monter dans le train* » de l'évêque et leur décision à propos du Sénevé qui, puisqu'il ne peut plus assurer sa mission de formation auprès des séminaristes, peut cependant encore assurer celle de la formation de laïcs, de religieux et religieuses. Ils parlent donc de l'arrivée d'un « Sénevé Nouveau ». Voici l'essentiel du document publié par les théologiens.

« Dans cette (sa) lettre pastorale, il (l'évêque) donne une interprétation qui est la sienne des événements et des enjeux. Cette version est loin de correspondre aux faits et de tenir compte de notre point de vue. C'est pourquoi, aujourd'hui, au moment de faire part de notre décision concernant le Sénevé, nous devons nous exprimer. La violence et la rapidité des décisions de Mgr Léonard à l'égard de la formation théologique dans le diocèse ne s'expliqueraient pas sans de graves enjeux. Il le dit lui-même. Voici comment les enjeux nous apparaissent.

I. Pourquoi nous ne montons pas dans le train...

Les décisions de Mgr Léonard doivent, dit-il, amener immédiatement plus de vocations sacerdotales. Il en annonce déjà plus de quinze pour l'an prochain. Parmi ces candidats au sacerdoce, plusieurs (la majorité, dit-on dans des milieux bien informés) proviendraient d'autres diocèses. Dans la perspective que suivait Mgr Mathen, jamais il n'était envisagé d'importer des jeunes d'autres diocèses, voire d'autres pays, pour résoudre la mutation qui s'annonce. Mgr Léonard choisit de mettre à l'avant-plan de la scène un séminaire phare qui drainera, largement outre frontières, des jeunes fragiles en besoin d'identité forte. Il sera intéressant de vérifier combien de jeunes de notre diocèse rentreront au séminaire l'an prochain. Sera-ce plus qu'au temps de Mgr Mathen ? (Pour rappel, l'an dernier, sur 14 demandes, 13 émanaient de jeunes du diocèse et 10 ont été acceptées.) Nous avons pris, quant à nous, l'option d'une communauté chrétienne bien de chez nous qui trouverait dans ses propres racines de quoi traverser le désert qui s'annonce. Et dans le dynamisme des communautés locales, renouvelé patiemment, nous avons ferme espérance que le Seigneur répondrait au besoin des chrétiens de chez nous...

La lettre pastorale se présente comme une justification d'un coup de force immédiat et nécessaire. Le ton de la lettre est d'ailleurs celui de l'autojustification. « Je devais en conscience donner **tout de suite** une impulsion décisive » explique Mgr Léonard. Il écrit qu'il « **devait** prendre le risque énorme de ces graves remous ». « **Il lui fallait**, dit-il, **agir très vite** en cette matière ». « Même s'il avait attendu et débattu pendant de longs mois et de nombreuses années » les « remous **auraient de toute façon éclaté** ». Le caractère inéluctable du coup de force justifie le risque, les remous, les souffrances, le désarroi, le court-circuitage des institutions et même l'injustice. Il « **fallait agir vite** », « **donner tout de suite une impulsion décisive** ». Le bouleversement n'est que « **l'envers largement inévitable d'une entreprise absolument indispensable** ».

II. Décisions concernant le Sénevé

Les théologiens annoncent le Sénevé nouveau :

« Dans l'espace de liberté que Mgr Léonard nous laisse pour continuer notre travail... nous avons cherché les moyens de continuer la tâche de formation théologique dans laquelle nous sommes engagés. Mais nous ne pouvons le faire que dans un autre cadre, une nouvelle institution. En effet, le Sénevé était une institution qui était structurellement liée au séminaire. En raison de la décision de Mgr Léonard, ce lien est profondément modifié. Cela entraîne des conséquences statutaires dont nous n'avons pas fini de mesurer la portée. Dès lors, en concertation avec les doyens principaux, représentants des doyens du diocèse, et avec le comité de l'Association des Étudiants et Anciens du Sénevé, nous avons décidé de créer une nouvelle institution adaptée à la situation nouvelle : le « **Sénevé nouveau** »...

Dans le Pouvoir Organisateur, les théologiens prévoient : « un représentant de l'évêque dont nous demandons, disent-ils, qu'il soit assez ouvert à notre orientation théologique et ecclésiale ».

Le 4 juillet 1991, à Walcourt, se réunissent l'évêque et son Conseil avec Marcel Didier, des représentants du Sénevé : Philippe Goffinet, Thierry Tilquin, Jules Solot et Paul Hennequin, deux représentants de l'École de la foi : Jean Gible et Marc Leclerc et deux représentants des doyens : Éphrem Pirson et René Forthomme.

Sachant que j'allais participer à la réunion de Walcourt, j'avais écrit sur un bout de papier quelques réflexions que j'estimais importantes et que je comptais exprimer lors de la rencontre. Je les transcris ci-dessous.

Le « débat de fond » est nécessaire et indispensable pour rétablir un climat de confiance plus large dans le diocèse. En effet, la confiance à l'évêque est largement entamée auprès de nombreux prêtres et de nombreux laïcs. Seule, la vaste concertation sur les enjeux importants de la formation théologique des futurs prêtres pourrait la restaurer petit à petit.

L'évêque ne peut pas s'appuyer sur les « forces populaires », sur les chrétiens de la base qui ne comprennent pas grand-chose à la crise actuelle, au risque de les opposer à leurs prêtres. L'évêque ne doit pas seulement fonder son action pastorale sur les futurs prêtres qui seraient formés selon ses seules perspectives, mais bien encore sur tous les prêtres actuellement engagés dans le ministère.

Désormais, dans le diocèse, clarté et concertation doivent présider à toutes les questions posées et aux décisions prises par l'évêque. Sinon, nous courrons vers les pires difficultés.

Au début de la réunion de Walcourt, la question du nouveau statut du Sénevé est immédiatement posée par l'évêque. Il affirme clairement qu'il n'acceptera jamais ce nouveau statut qui ne prévoit qu'un délégué de l'évêque dans le pouvoir organisateur. Si l'évêque n'est plus le pouvoir organisateur, le Sénevé perd son statut diocésain et on court le risque de la création d'une Église parallèle, affirme-t-il.

Les deux doyens expriment leur désir de pacification qu'un geste et une parole de l'évêque pourraient apporter, en traduisant sa confiance vis-à-vis des théologiens. Ils ne perçoivent pas le projet de Sénevé nouveau comme la création d'une Église parallèle. La demande d'un large débat de fond réclamé par les théologiens et les doyens et promis par l'évêque n'a jamais eu lieu... Les deux représentants de l'École de la foi se distancient, d'une certaine manière, de l'image qu'on donne de leur institution. En tout cas, le chanoine Jean Gible affirme ne pas se reconnaître dans une tendance théologique particulière. Ses cours sur la bible sont avant tout basés sur une exégèse moderne, c'est-à-dire historico-critique. Quant à lui, le Père Marc Leclerc reconnaît que dans la formation théologique actuelle, il faut intégrer beaucoup plus les questions d'aujourd'hui posées à la foi.

Les théologiens auront beau ré-exprimer leur souffrance et leur sentiment d'une injustice commise envers eux par leur évêque, celui-ci terminera la rencontre en martelant : « *Je ne peux pas considérer la formation théologique actuelle comme suffisante... J'ai fait plusieurs pas dans votre direction et vous aucun dans la mienne... Il y a des failles dans la formation des séminaristes... J'ai fait pas mal de concessions. Ah ! si vous étiez moins intraitables...* »

Le 9 juillet 1991, les partenaires du Sénevé Nouveau se réunissent. Les professeurs du Sénevé, deux doyens et sept étudiant(e)s du Sénevé se rencontrent pour prendre position suite

à la réunion de Walcourt et de la position ferme de l'évêque. Après de longs échanges, les différentes parties constatent l'impossibilité dans laquelle Mgr Léonard met les théologiens de poursuivre leur initiative de Sénevé Nouveau.

Le 12 juillet 1991, le journal *Vers l'Avenir* annonce la fin de la saga. Il publie deux communiqués de presse différents : l'un provient des partenaires du Sénevé, l'autre de l'évêque de Namur et de son Conseil. Ces deux communiqués sont introduits comme suit :
« *La création, dans le diocèse de Namur, d'un Nouveau Sénevé, école théologique qui aurait poursuivi l'enseignement tel qu'il était dispensé ces dernières années, ne se réalisera pas. Le nouvel évêque de Namur, Mgr Léonard, a refusé de reconnaître ce projet. Ses promoteurs – professeurs, doyens, étudiants et anciens étudiants – ont choisi de renoncer, pour éviter la rupture. »*



Des jeunes fragilisés, assoiffés de certitudes et attachés aux pratiques du passé dans l'Église...

Le 30 juin 2007, Mgr Léonard a ordonné des jeunes prêtres de la *Fraternité sacerdotale Saint-Pierre*. Celle-ci a été fondée le 18 juillet 1988 en l'Abbaye de Hauterive (Suisse) par une douzaine de prêtres et quelques séminaristes. Peu de temps après sa fondation et grâce à l'aide du cardinal Joseph Ratzinger, elle a été accueillie par M^{gr} Joseph Stimpfle, évêque d'Augsbourg (Allemagne) à Wigratzbad, sanctuaire marial bavarois.

M^{gr} Léonard refuse de reconnaître le Nouveau Sénevé ; ses promoteurs renoncent, pour éviter la rupture

La création, dans le diocèse de Namur, d'un Nouveau Sénevé, école de théologie qui aurait poursuivi l'enseignement tel qu'il était dispensé ces dernières années, ne se réalisera pas. Le nouvel évêque de Namur, M^{gr} Léonard, a refusé de reconnaître ce projet. Ses promoteurs — professeurs, doyens, étudiants et anciens étudiants — ont choisi de renoncer, pour éviter la rupture.

Après les contacts de ces derniers jours, l'équipe des théologiens du Sénevé, les délégués des doyens et les délégués de l'Association des étudiants et anciens du Sénevé (A.E.A.S.) d'une part, et, d'autre part, l'évêque et son conseil ont décidé de publier deux communiqués séparés, mais que l'évêque et le président du Sénevé ont pu relire, si bien que, pris ensemble, ils sont déjà l'expression d'une résolution commune.

Communiqué du Sénevé, des délégués des doyens et de l'A.E.A.S.

Dans leur communiqué de presse du 10 juin dernier, les théologiens du Sénevé ont constaté qu'ils n'avaient pas la confiance de leur évêque et qu'ils se trouvaient de ce fait dans l'impossibilité de poursuivre leur travail théologique dans le cadre du Sénevé. Le 25 juin, dans une prise de position suite à la première lettre pastorale de M^{gr} Léonard, ils redisaient cette impossibilité et en exprimaient leurs raisons fondamentales.

Cependant, forts de la confiance manifestée par de nombreux chrétiens et chrétiennes du diocèse et dans l'espace de liberté que la lettre leur laissait pour continuer d'enseigner (point 5), les théologiens, en collaboration avec les doyens et l'Association des étudiants et anciens du Sénevé, avaient décidé de créer un Sénevé nouveau. Pour garantir que celui-ci soit vraiment un instrument au service de l'Eglise diocésaine

tout entière et pour que la tendance théologique et pastorale qu'il représente puisse s'exprimer sereinement, son pouvoir organisateur devait être constitué d'un représentant de l'évêque, de deux délégués des doyens (un par province), de deux délégué(e)s des étudiant(e)s, du directeur et du secrétaire de cette nouvelle institution.

Le 4 juillet, en présence du Conseil épiscopal, de deux délégués des doyens, de deux professeurs de l'Ecole de foi, du président du séminaire et de quatre professeurs du Sénevé, M^{gr} Léonard a signifié son refus de reconnaître le Sénevé Nouveau. Il considère que la décision de fonder un Sénevé Nouveau ouvre la voie à une Eglise parallèle.

Devant ce refus, les diverses parties qui ont été à l'initiative du Sénevé Nouveau se sont réunies ce mardi 9 juillet. Elles ont constaté que les raisons pour lesquelles elles avaient créé cette nouvelle institution n'ont pas été acceptées par l'évêque et son Conseil.

Les parties concernées ne veulent pas rompre la communion avec l'évêque, condition qu'elles estiment indispensable pour un travail théologique dans l'Eglise catholique. Elles considèrent, par conséquent, que M^{gr} Léonard les met dans l'impossibilité de poursuivre leur projet de Sénevé Nouveau. Par ailleurs, revenir à l'ancien statut du Sénevé, comme l'évêque l'a proposé le 4 juillet, serait faire fi des objections de conscience formulées par les théologiens le 25

juin.

(s.) L'équipe des théologiens, les délégués des doyens, les délégués de l'A.E.A.S.

Communiqué de l'évêque et du conseil épiscopal

Réunis à l'abbaye de Corde-mois ce mercredi 10 juillet, M^{gr} Léonard et son conseil commencent par rappeler les conclusions de l'échange de vues qu'ils ont eu la semaine dernière à Walcourt avec des membres du Sénevé et de l'Ecole de la foi, le président du séminaire ainsi que deux délégués des doyens.

Ayant exclu un Sénevé nouveau dont le lien avec l'évêque serait trop ténu, M^{gr} Léonard et son conseil ont proposé aux professeurs du Sénevé le choix entre les deux possibilités suivantes :

1. Tout en maintenant le statut actuel du Sénevé, les professeurs de théologie accepteraient trois propositions de l'évêque, à savoir : a) l'évêque assurerait lui-même un enseignement de philosophie morale dans le cadre du Sénevé ; b) un professeur de l'Ecole de la foi enseignerait au Sénevé et vice versa ; c) des colloques seraient organisés qui réuniraient des membres des deux institutions sur des thèmes importants à préciser.

Dans cette hypothèse, la formation théologique de séminaristes pourrait se poursuivre à Namur.

2. Toujours dans le cadre du statut actuel du Sénevé, il y aurait simplement un élargissement du Conseil d'orientation (soit deux personnes en plus : un délégué des doyens et un des étudiants) et l'organisation de colloques servirait d'amorce à une concertation théologique ultérieure et plus approfondie.

Dans cette hypothèse, l'école théologique diocésaine continuerait sous la nouvelle dénomination souhaitée, les séminaristes de théologie étant provisoire-

ment formés ailleurs.

M^{gr} Léonard et son conseil ont ensuite pris connaissance de la réponse formulée par l'équipe de théologie, les délégués des doyens et ceux de l'A.E.A.S. dans le communiqué ci-dessus.

Ils constatent que les théologiens du Sénevé jugent ne pouvoir entrer dans aucune des propositions formulées à Walcourt et qu'ils estiment donc, de leur point de vue, ne pouvoir travailler dans le cadre du statut actuel du Sénevé où l'évêque est le pouvoir organisateur de l'école théologique diocésaine.

Par ailleurs, M^{gr} Léonard confirme qu'il n'est pas disposé à reconnaître à long terme un Sénevé Nouveau dont l'évêque ne serait plus le pouvoir organisateur.

Dans ces conditions, la seule issue possible semble donc bien être de suspendre provisoirement le fonctionnement du Sénevé dans l'espoir que d'ici quelque temps, une école théologique diocésaine puisse être remise en route dans de meilleures conditions.

M^{gr} Léonard et son conseil rendent hommage à la ferme décision du Sénevé de ne pas créer une école théologique qui romprait la communion avec l'évêque. Ils sont également reconnaissants à l'équipe des théologiens de prendre les mesures nécessaires pour que les étudiants en formation puissent obtenir le diplôme auquel ils se préparent.

M^{gr} l'évêque compte fermement tirer parti du temps de réul et de réflexion ménagé par la suspension provisoire du Sénevé afin d'examiner avec toutes les parties intéressées les conditions les meilleures d'une reprise tant de l'école théologique diocésaine que de la section de théologie du séminaire de Namur.

Bouillon, le 10 juillet 1991.

(s.) L'évêque de Namur.
Le conseil épiscopal.

Je viens de parler de la fin de la saga. Pour être plus précis, on devrait parler d'une première saga, ou de la première partie de la saga, car, bientôt, dès le début 1992, la saga diocésaine va reprendre avec un nouvel acteur : le Conseil presbytéral nouveau qui va affronter souvent M^{gr} Léonard concernant les problèmes de la formation théologique dans le diocèse de Namur et, en particulier, dans le séminaire. Plus loin, je vais évoquer rapidement certains épisodes de cette aventure nouvelle, mais, avant cela, je dois parler un peu d'un événement qui me concerne personnellement dans mes rapports avec mon évêque...

Vicaire général résident dans la province de Luxembourg ?...

À la page 4, j'écris : « Pendant de longs mois, l'évêque sera à la recherche d'un prêtre qui accepte d'exercer la même fonction (de vicaire général) avec résidence dans la province de Luxembourg. » Au mois d'octobre, il n'a encore trouvé personne qui accepte cette mission, malgré les nombreuses sollicitations de prêtres que l'évêque a réalisées. Dans la note (40) du

dossier du CRISP concernant la nomination d'André Léonard comme évêque de Namur ³⁸, il est écrit : « *Au moins six personnes avaient été auparavant (avant la nomination de Guy Martin NDLR) approchées par l'évêque pour la charge de vicaire général. Toutes ont refusé. Il s'agit de P. Dehote, aumônier diocésain des émigrés; G. Glaudot, attaché à l'équipe pastorale de la paroisse de Louvain-la-Neuve; J. Solot, professeur à la section de théologie du Grand Séminaire; A. Colot, curé-doyen de Rochefort; J. Yansenne, curé-doyen de Nassogne et R. Forthomme, curé-doyen d'Auvelais.* » En réalité, je n'ai pas, à proprement parler « refusé » la fonction de vicaire général. C'est l'évêque lui-même qui a mis fin à sa proposition...

Je ne sais pourquoi, tout à coup, je suis convoqué chez l'évêque le 23 septembre 1991. Pendant notre rencontre, Mgr Léonard me propose d'exercer la fonction de vicaire général avec résidence dans la province de Luxembourg. Je suis étonné et perplexe... Je ne peux pas donner une réponse immédiate. Je formule une série d'objections fondées sur la récente crise de confiance vis-à-vis de l'évêque lui-même. Je demande à l'évêque de pouvoir réfléchir et consulter. Il accepte bien volontiers. Nous nous quittons avec une bonne poignée de main et des sourires. En réalité, je me sens profondément bouleversé et je ne sais comment je vais affronter cette nouvelle difficulté qui surgit dans ma vie.

Pendant une semaine, je vais multiplier les consultations de personnes concernées par l'avenir du diocèse de Namur et jadis fort engagées à son service. Je fais entièrement confiance à ces personnes de grande sagesse et de profonde compétence. Mon agenda a retenu que je rencontre successivement Mgr Mathen, ancien évêque de Namur, l'abbé Jean Meunier, ancien vicaire général de Mgr Mathen, Mgr Musty, ancien évêque auxiliaire et vicaire général des deux évêques Mgr Charue et Mgr Mathen. Je rencontre aussi Joseph Bayet, actuel vicaire général avec résidence à Namur. Pendant ces jours-là, j'ai rencontré les prêtres du doyenné d'Auvelais lors de leur excursion annuelle le 24 septembre. Le samedi 28 septembre, j'ai participé à Marche-en-Famenne à une assemblée de *Sonalux*. Ai-je profité de ces deux circonstances pour consulter encore quelques personnes ? C'est fort probable, mais je ne m'en souviens plus très bien. J'ai en tout cas contacté les doyens principaux par téléphone. Toujours est-il que le 3 octobre, je me sentais assez « armé » pour rédiger ma lettre de réponse à Mgr Léonard. La voici :

René Forthomme
curé-doyen
rue du Pont-à-Biesmes, 2
5060 Auvelais

Auvelais, le 3 octobre 1991

Monseigneur André-Mutien Léonard
évêque de Namur
rue de l'Évêché, 1
5000 Namur

³⁸ *La nomination de l'évêque de Namur*, Courrier hebdomadaire du CRISP, n° 1330-1331, par E. Arcq et P. Blaise, 55 p., 1991.

Monseigneur,

Vous m'avez proposé le service de Vicaire général résident dans la province de Luxembourg. J'ai eu l'occasion de formuler devant vous des objections fondamentales à mon acceptation. Cependant, nous avons convenu d'un temps de réflexion et de consultation de ma part. Effectivement, j'ai consulté quelques personnes susceptibles de m'éclairer et je vous fais part de ma position actuelle.

Vous devinez bien que les objections de fond n'ont pas changé. Elles se sont précisées au cours des entretiens avec les personnes consultées.

Je me permets d'abord de reformuler mes objections.

La première concerne l'issue de la crise diocésaine des mois de mai et juin derniers : la disparition du Sénevé et la dispersion des séminaristes de la section de théologie. Peu importe l'interprétation que l'on donne au déclenchement et au déroulement de cette crise, elle aboutit, de toute façon, à ce qui est perçu, par de nombreux prêtres et laïcs, comme une catastrophe. Après les vacances, nous nous réveillons à l'issue de ce qui ne fut hélas pas un mauvais rêve : le diocèse de Namur ne dispose plus de son école théologique ouverte à tous, les jeunes théologiens qui y enseignaient avec conscience et compétence sont, pour la plupart, dans des positions inconfortables et profondément blessés. Presque oubliés par leur évêque, ils sont pourtant, eux aussi, des prêtres dont vous déclarez qu'ils sont « la prunelle de vos yeux ».

Ces événements et situations pénibles ont manifesté que, dans notre diocèse, comme dans toute l'Église du reste, deux théologies s'affrontent. Elles concernent la conception de Dieu et de sa relation avec l'homme, la conception de l'Église, de ses rapports au monde et de sa mission. Bien sûr, les théologiens de l'ex-Sénevé se situent dans un de ces courants théologiques et vous savez qu'ils ont ma sympathie. Il m'a toujours semblé que cette théologie prolonge bien les affirmations et les intuitions du Concile Vatican II et s'inscrit mieux dans le contexte culturel de l'Europe occidentale.

Les événements récents qui ont agité notre diocèse ont aussi creusé un fossé de méfiance entre une bonne part des prêtres, des laïcs engagés et éclairés et leur évêque. Ces prêtres et laïcs éprouvent un malaise face au courant théologique que vous représentez et encouragez et se situent mal dans la pratique pastorale et la vie chrétienne qui en découlent.

On vous a reproché aussi le style de l'exercice de votre autorité épiscopale : préjugés, absence d'écoute réelle et de sensibilité à certaines questions posées, manque de connaissance pratique du terrain pastoral et de considération pour certaines personnes, bref un style autoritaire. Je sais que vous vous en défendez et que vous présentez publiquement des excuses pour les erreurs que vous auriez commises, mais cela ne suffit pas pour cicatiser des blessures et rétablir un climat de confiance.

Croyez-moi : il n'existe nulle part un complot fomenté contre votre personne, par je ne sais quelle organisation secrète inspirée par la jalousie, la malveillance ou quelque idéologie. Certes, une certaine méfiance existait vis-à-vis de vous avant votre nomination comme évêque de Namur, mais son développement s'explique par la tendance théologique que vous

incarnez et l'impression que vous provoquez d'avoir réponse et vérité objective pour éclairer et résoudre des problèmes complexes posés à l'Église universelle du vingtième siècle et à notre Église diocésaine en particulier. Par exemple, pour l'Église de demain, vous savez, vous, quel type de prêtre il faut former, comment il faut les former pour l'Église de demain, sans avoir besoin que théologiens ou doyens vous aident à réfléchir.

Le climat de méfiance s'origine sans doute aussi dans la manière, souvent jugée irréaliste et irrespectueuse des personnes, dont vous avez constitué votre nouveau Conseil épiscopal, en excluant tous les membres du Conseil de Mgr Mathen dont certains auraient pu vous rendre encore d'incalculables services, fût-ce momentanément. Pour beaucoup, l'impression est forte que vous vous êtes entouré de personnes qui ne feront guère entendre d'autres voix que la vôtre.

Vous avez pourtant, semble-t-il, manifesté un signe d'ouverture en proposant à quelques prêtres la fonction de vicaire général dans la province de Luxembourg. Vous me la proposez à moi-même. Je n'en tire aucune gloire et je l'accepterais seulement s'il m'apparaissait nettement qu'elle peut être exercée pour un réel service de notre Église diocésaine et le rayonnement de l'Évangile de Jésus-Christ et dans des conditions psychologiquement supportables par moi, étant donné que, pour l'exercer, il me faudrait quitter un ministère encore récent et dans lequel je suis heureux.

Au terme d'une quinzaine de jours de réflexion et de consultation, je n'ai pas encore fermé la porte à votre proposition. Cependant, elle ne serait acceptable par moi qu'à certaines conditions qu'il faudra vérifier.

Je m'explique.

Le 12 novembre prochain, vous réunissez les doyens principaux avec votre Conseil. Ne serait-ce pas l'occasion d'aborder quelques points fondamentaux ? Leur examen permettrait, peut-être, d'apaiser les esprits et d'offrir certaines garanties au futur vicaire général du Luxembourg quel qu'il soit.

Vous avez déjà prévu d'aborder le problème de la reconstitution du Conseil presbytéral et des Conseils pastoraux. La manière de mettre en place ces Conseils sera déjà significative.

Il faudrait aussi considérer comment reconstituer, au plus vite, une École théologique dans le diocèse, en restaurant un climat de confiance vis-à-vis de tous les théologiens de l'ex-Sénévé.

L'examen de la composition du Conseil épiscopal devrait aboutir à un meilleur équilibre, en intégrant au moins trois membres représentant la tendance théologique qui a marqué si profondément notre diocèse pendant de nombreuses années et qui portera encore de nombreux fruits dans l'avenir.

Il faudrait aussi s'interroger sur la manière de vivre la fidélité à l'esprit de l'assemblée diocésaine de Nassogne en 1985 qui n'est autre, à mon avis, que l'expression des priorités évangéliques. Vous avez d'ailleurs promis cette fidélité.

Enfin, il faudrait préciser avec clarté et exprimer dans un texte les attributions du futur vicaire général du Luxembourg, son espace de liberté en communion avec l'évêque, ses liens

de collaboration avec les doyens, les doyens principaux en particulier, et avec les Conseils presbytéral et pastoral futurs.

Tâche immense qui bouscule le programme actuellement fixé pour la réunion du 12 novembre. Elle ne peut pas être accomplie en une journée. Certes, ce jour-là, elle ne pourra sans doute qu'être ébauchée. Elle devra donc être poursuivie ultérieurement, mais avec acharnement.

Tous les doyens principaux ont été consultés et sont d'accord avec les perspectives que je viens de développer. Je me permets de leur transmettre un document qui les ré-exprime pour eux.

Croyez bien, Monseigneur, que ma longue lettre est inspirée par le souci du bien pour notre diocèse et pour son évêque aussi. Je prie intensément le Seigneur de ne pas nous épargner son Esprit dans ce moment crucial pour l'avenir de notre Église.

Que le Règne de Dieu arrive ! Que le rêve de Dieu pour l'homme se réalise, pour une part, grâce aux chrétiens fidèles à l'Évangile et à tous les hommes et toutes les femmes de bonne volonté qui oeuvrent pour un monde plus juste, plus fraternel et plus humain, où la Bonne Nouvelle est annoncée aux pauvres !

Agréez, je vous prie, Monseigneur, l'expression de mes sentiments dévoués, même s'ils sont fraternellement critiques.

R. Forthomme

Quelques jours plus tard, Mgr Léonard me téléphone. S'appuyant sur un petit passage de ma lettre ³⁹, il me dit, en substance : « *René, je comprends que si tu éprouves des difficultés psychologiques à accepter la fonction de vicaire général, il vaut mieux que je renonce à te solliciter... Grand merci.* » Merci à vous aussi, Monseigneur, de vous montrer si compréhensif... Un petit débat de fond est à nouveau court-circuité !...

Au terme de la sinueuse saga des mois de mai-juillet 1991 dans le diocèse de Namur, on s'interroge légitimement sur le nombre de séminaristes qui vont faire leur entrée au séminaire de Namur en septembre 91. Le journal *Vers l'Avenir* du 5 septembre 1991 apporte une réponse à cette question.

³⁹ Voici ce passage de ma lettre. Je viens d'exprimer que j'accepterais la proposition de l'évêque dans certaines conditions et j'écris : « *dans des conditions psychologiquement supportables par moi, étant donné que, pour l'exercer, il me faudrait quitter un ministère encore récent et dans lequel je suis heureux.* »

21 nouveaux séminaristes...

Attendue, la rentrée de septembre l'était également pour que soit connu le nombre d'inscriptions au Grand Séminaire de Namur. On se souvient en effet que Mgr Léonard avait, le jour de sa nomination comme évêque de Namur, déclaré qu'il espérait atteindre le nombre de vingt nouveaux séminaristes dans le diocèse.

Si l'on se réfère aux indications fournies lors de l'assemblée des doyens, le chiffre-cible a bien été atteint. Mais ces données à l'état brut nécessitent sans doute quelques commentaires...

Il y a exactement 21 nouvelles admissions au séminaire de Namur. Six candidats proviennent du diocèse de Namur (contre 10 l'an passé), treize sont originaires de Malines-Bruxelles, un du Canada et un de Pologne. Parmi ceux-ci, sept ont déjà terminé ailleurs leur cycle de philosophie et entrent donc directement en théologie, quatre seront dirigés vers le séminaire Saint-Paul de Louvain-la-Neuve et neuf resteront à Namur.

Vingt séminaristes sont inscrits en théologie. Cinq effectueront leur stage de dernière année, quatre partiront pour l'Institut Notre-Dame de Vie à Vénasque (Provence)⁴⁰, cinq iront au séminaire Saint-Paul et cinq, sous réserve de l'autorisation de l'établissement concerné, suivront les cours à l'IET des pères jésuites à Bruxelles. Un philosophe rejoindra aussi le séminaire de l'Emmanuel, tout récemment établi à Salzinnes, pour y suivre la formation théologique.

Aux inscriptions namuroises de philosophie, se joindront encore quatre séminaristes détachés du diocèse de Tournai et un de Liège.

L'âge des nouveaux candidats fluctue entre 18 et 45 ans ; deux, seulement, arrivent au terme de leurs humanités.

Les six séminaristes namurois proviennent d'Arsimont et de Gembloux, pour la province de Namur, et de Mirwart, Manhay, Fays-les-Veneurs et Wellin pour la province du Luxembourg.

Ph. M.

Participation au Conseil presbytéral

Dans tous les diocèses du monde, doit exister un Conseil presbytéral, c'est-à-dire une assemblée de prêtres qui forment une sorte de « sénat de l'évêque », pour aider celui-ci dans sa tâche pastorale d'évangélisation et de gestion matérielle du diocèse. C'est un organe consultatif. Les prêtres qui le constituent représentent le *presbyterium* du diocèse, c'est-à-dire, l'ensemble des prêtres. La majorité des membres du Conseil presbytéral est élue par les prêtres, en fonction de leurs engagements pastoraux « territoriaux » (paroisses, doyennés...) ou de leurs engagements dans des secteurs particuliers, comme le socio-caritatif ou

⁴⁰ Le Studium de Notre-Dame de Vie est un institut théologique international pour prêtres, séminaristes, consacrés ou laïcs. Le Studium est donc aussi un lieu de formation aux ministères ordonnés. Il reçoit des séminaristes envoyés par un évêque ou un supérieur et leur dispense une formation au ministère sacerdotal.

l'enseignement, par exemple. Certains membres sont cooptés, c'est-à-dire choisis par l'évêque lui-même, afin d'équilibrer la représentation. D'autres sont membres de droit en raison de leur fonction de responsabilité dans le diocèse (vicaires généraux, vicaires épiscopaux...). Les membres du Conseil sont élus ou désignés pour quatre ans. L'évêque préside le Conseil presbytéral, sans en être nécessairement l'animateur ; il détermine les questions à traiter avec l'accord du Conseil, et il promulgue les décisions. En cas de vacance du siège épiscopal, ce Conseil est dissous automatiquement. Dès après sa nomination, le nouvel évêque doit constituer un nouveau Conseil presbytéral par voie d'élections.



En juin 1986, des élections élisent les membres du nouveau Conseil presbytéral qui fonctionnera pendant quatre ans, à partir de septembre 1986. La plupart des prêtres sont élus pour représenter une région pastorale du diocèse. Cependant, en 1986, deux secteurs pastoraux sont représentés par des prêtres élus : le secteur socio-caritatif et le secteur de l'enseignement. Aumônier de prison à l'époque, je suis élu dans la liste des prêtres engagés dans le secteur socio-caritatif. Je participe, pour la première fois comme membre, à une réunion du Conseil presbytéral le 24 septembre 1986 à Namur. Le Conseil se réunit, à peu près alternativement, dans la province de Namur (à Namur ou Ciney) et dans la province de Luxembourg (à Bertrix, Libramont ou Bastogne). Je reste membre du Conseil jusqu'en 2000, mais, bien sûr, en 1988, devenu doyen d'Auvelais, je représente une région pastorale et plus le secteur socio-caritatif. De 2000 à 2004, je deviens le suppléant d'André Férard, curé de Corroy-le-Château. De 2004 à 2008, je suis élu pour représenter les « prêtres à la retraite » et aux élections de décembre 2008, puisque la possibilité m'en est offerte, je renonce à figurer encore sur les listes des prêtres qui sont d'accord d'être élus.

Inutile et impossible d'évoquer tout le travail réalisé par les Conseils presbytéraux que j'ai fréquentés pendant plus de quinze ans. Leurs thèmes, leurs recherches, leurs débats, leurs tensions, leurs réalisations constituent un acquis colossal qui ne sera pas toujours productif et efficace, bien sûr, mais qui fut globalement positif, ne fût-ce que par la mobilisation de prêtres du diocèse, leurs rencontres régulières et souvent amicales... Je vais donc parcourir essentiellement l'histoire du Conseil presbytéral des années 1992 et 1993 qui prolongent, comme je l'ai annoncé plus haut, la « saga diocésaine » concernant la formation théologique dans le diocèse, celle des séminaristes, en particulier. Ensuite, j'évoquerai plusieurs épisodes ultérieurs que j'ai personnellement vécus, dans le cadre du Conseil presbytéral et en tant que membre du Collège des consultants.

Le sujet de la formation théologique des futurs prêtres et des laïcs s'impose encore

La première réunion du nouveau Conseil presbytéral, constitué après la nomination d'André Léonard comme évêque de Namur, a lieu dans les locaux du grand séminaire de Namur à Salzinnes le 31 janvier 1992. Le vicaire général Joseph Bayet anime provisoirement le Conseil en attendant la désignation d'un modérateur. L'abbé Jean-Marie Jaspard sera bientôt proposé par l'évêque pour exercer ce rôle; l'assemblée du conseil ratifie ce choix en même temps que celui du secrétaire du Conseil, l'abbé Jacques Detienne. Aux participants à l'assemblée, le vicaire épiscopal Jean-Marie Huet rappelle le rôle et le fonctionnement du Conseil presbytéral. Jean-Paul Demaret leur indique ou leur rappelle les thèmes abordés par le Conseil précédent : les secteurs pastoraux, les pauvres et les exclus, la recherche de sens et la formation chrétienne, les jeunes et leur difficile rencontre, les divorcés remariés... Ensuite, Mgr Léonard prend la parole pour proposer des sujets qu'il souhaite confier à la réflexion des membres du Conseil presbytéral, mais il tient à justifier le fait qu'il ne propose pas de reparler de la formation théologique dans le diocèse, particulièrement des séminaristes. En effet, l'évêque forme le projet de rouvrir la section de théologie du Grand Séminaire en septembre 1993. Pour préparer cet événement, l'évêque envisage de mettre en route un groupe de réflexion qui serait constitué par des doyens principaux, des théologiens et des membres du Conseil épiscopal. Des consultations sont en cours, affirme Mgr Léonard, afin de constituer cette commission nouvelle. Ainsi, l'évêque propose au Conseil presbytéral de réfléchir aux sujets suivants : les nominations en paroisse, la sanctification des prêtres, l'élaboration d'un « directoire des sacrements », la prédication dominicale des prêtres en paroisse. Il cite encore quelques noms de prêtres qu'il compte coopter pour représenter des engagements pastoraux négligés par les récentes élections.

Les prêtres se répartissent dans quatre carrefours représentant chacun une région pastorale : Luxembourg nord, Luxembourg sud, Namur nord et Namur sud. Ils doivent se prononcer sur les propositions de l'évêque concernant les personnes susceptibles d'être cooptées aux fonctions de modérateur et de secrétaire du Conseil. Ils doivent surtout se prononcer sur les sujets suggérés par l'évêque pour devenir les thèmes des futures réunions du Conseil presbytéral.

À propos des sujets avancés par l'évêque pour constituer l'ordre du jour des futures réunions du Conseil, les quatre carrefours se rejoignent pour qualifier ces sujets de « nombrilistes », émanant d'une Église centrée sur elle-même. On risque d'oublier le monde d'aujourd'hui. De nombreux prêtres réclament encore un débat de fond sur la formation des prêtres. À leur avis, ce débat fut sans cesse évacué. Ils demandent aussi à l'évêque des explications concernant sa suspicion vis-à-vis des professeurs du séminaire. Bien sûr, le Conseil presbytéral n'a qu'un rôle consultatif, mais, disent des prêtres, l'évêque doit entendre ce Conseil sur des sujets importants. Or, le Sénevé et la section de théologie ont été fermés sans consultation. Il faut revenir sur le sujet de la formation théologique des futurs prêtres et des laïcs et sur la manière de prendre en compte les questions des hommes et des femmes d'aujourd'hui.

Devant ce discours, l'évêque défend les sujets qu'il propose : ils touchent directement la vie des prêtres. Les deux Conseils pastoraux examineront des sujets plus « ouverts ». Pour aborder les problèmes de la formation théologique, la Commission qu'il projette de créer sera plus efficace que le Conseil presbytéral. Le nombre restreint de participants à cette commission facilitera les débats et la prise de décisions. Quant au Sénevé, Mgr Léonard formule à nouveau ses réserves vis-à-vis de l'enseignement théologique de cette institution. Certains prêtres de l'assemblée interrompent l'évêque pour contester son analyse.

Le 29 avril 1992, le Conseil presbytéral se réunit à Libramont, dans les locaux de l'ancien couvent des Dominicains, alors occupé par CEPALUX, une institution de formation et prochainement géré par les Frères de Saint-Jean, une communauté d'inspiration charismatique au service de la nouvelle évangélisation. Dans la lettre de convocation à la réunion du Conseil, le Bureau provisoire formule comme suit l'objet principal de la réunion. « *Sans vouloir se substituer au groupe de travail mis en place, il s'agirait pour le Conseil presbytéral de redéfinir sa manière d'envisager **la formation, tant des prêtres que des laïcs travaillant dans la pastorale du diocèse**, à partir du texte élaboré en fin de session par l'ancien Conseil Presbytéral, sous la forme de souhaits présentés au nouvel Évêque de Namur.* » Vous trouvez, ci-après, la reproduction de ce texte.

SOUHAITS DU CONSEIL PRESBYTÉRAL PRÉSENTÉS AU NOUVEL ÉVÊQUE DE NAMUR

4. La politique des formations

4.1. L'Église est, aujourd'hui, immergée dans un monde marqué par l'injustice et où des hommes et des femmes luttent pour une société plus juste, dans un monde pluraliste où des hommes et des femmes de convictions différentes sont en recherche de sens.

Dans cette situation, l'intuition du Concile Vatican II et de l'Assemblée diocésaine est de vouloir une Église solidaire de l'humanité dans les défis à relever aujourd'hui.

Pour donner chance à l'Évangile dans un tel contexte de société, nous croyons que la formation permanente doit viser à permettre aux chrétiens, prêtres et laïcs, hommes et femmes :

- de s'ouvrir à l'intelligence du monde moderne,
- d'apprendre par quels chemins proposer la foi chrétienne aujourd'hui,
- de devenir acteurs – en pleine responsabilité – de l'avenir des communautés humaines et chrétiennes.

4.2. Tenir compte des multiples demandes de formation et des besoins divers des communautés chrétiennes en fonction de leur mission dans le monde suppose une pluralité de propositions de formation. Chacune rencontrera plus particulièrement un public scolarisé ou non. Certaines proposeront un parcours systématique du message chrétien. D'autres prépareront plus directement à des responsabilités pastorales, précises ou globales.

4.3. Concernant la formation des futurs prêtres en fidélité au Concile Vatican II et à l'Assemblée diocésaine, nous demandons qu'elle tienne compte de l'enracinement humain des candidats, du vécu des communautés chrétiennes et des groupes humains actifs en vue d'une société plus solidaire, et de la perspective d'un travail pastoral où tous, prêtres et laïcs, sont appelés à être responsables.

En particulier, nous soulignons l'intérêt d'une formation des futurs prêtres telle

qu'elle est assurée au Sénevé, c'est-à-dire une formation commune aux futurs prêtres et aux laïcs, en vue d'une bonne collaboration pastorale.

4.4. Nous souhaitons que les laïcs des différents mondes populaires puissent disposer de l'outil de formation théologique, spirituelle et pastorale qui leur soit adapté et sans lequel ils ne pourront prendre leur part dans la mission de l'Église.

4.5. Parce que la formation permanente apparaît au Conseil presbytéral comme un enjeu prioritaire pour l'Église diocésaine, nous demandons à notre Évêque de lui assurer les moyens, en personnes et en ressources financières, nécessaires à son fonctionnement.

En particulier, nous estimons que « *Bâtir avec notre Évêque* » devrait contribuer, pour une part importante, au financement de la formation permanente.

Dès le début de la réunion du 29 avril, le modérateur Jean-Marie Jaspard formule, comme suit, le principal objectif de la rencontre : « *La réunion doit permettre de débattre et de se prononcer sur les orientations à donner à la formation, tant initiale que continuée, des prêtres et des laïcs de la pastorale, sur le support des souhaits du Conseil presbytéral précédent et des consultations faites auprès des mandants.* »

Cependant, Mgr Léonard rappelle les sujets de réflexion qu'il comptait et compte encore proposer au Conseil et qu'il a formulés lors de la première réunion en janvier dernier. À propos de la Commission qu'il annonçait au cours de la même réunion en vue de préparer la réouverture de la section de théologie du diocèse, l'évêque informe que les théologiens du Sénevé ont demandé qu'on attende la réunion d'aujourd'hui pour l'ouverture de ses travaux et qu'ils ont demandé l'élargissement de cette Commission à des laïcs du Sénevé et à des théologiens de Louvain. L'évêque précise enfin que la Commission se composera de dix personnes (deux du Conseil épiscopal, deux doyens, deux professeurs du Sénevé, deux théologiens désignés par l'évêque et deux membres du Conseil presbytéral) et qu'il lui semble difficile de l'élargir encore, à moins de créer deux groupes.

Après l'intervention de l'évêque, les prêtres se répartissent en carrefour, selon les quatre « régions » du diocèse. Dans la mise en commun de leurs partages, on retient que les quatre carrefours marquent leur accord global avec le texte de l'ancien Conseil presbytéral touchant la formation théologique dans le diocèse. Cependant, certains prêtres font remarquer que ce texte n'est pas toujours très clair et qu'il ne manque pas d'ambiguïtés. Dans plusieurs carrefours, les prêtres demandent d'avoir accès au « mémoire » d'André Léonard, adressé à Mgr Mathen en 1975. Cette lettre, on s'en souvient ⁴¹, porte sur l'organisation de la section de théologie au grand séminaire de Namur. Mgr Léonard y a fait allusion à plusieurs reprises déjà, en laissant ainsi planer « *une grave suspicion sur l'action de son prédécesseur* ». Les quatre carrefours soulignent unanimement la crise de confiance envers le nouvel évêque de Namur et réclament des éclaircissements plus détaillés sur les critiques adressées par Mgr Léonard au Sénevé. En effet, écrit-on dans le rapport officiel de la réunion du Conseil, « *le*

⁴¹ Cette lettre est publiée dans *Tout est grâce !*, tome 2, pp. 23-26. Je la reproduis ci-dessous en annexe 2, pp. 94-97.

problème du Sénevé constitue le furoncle de l'abcès diocésain, qu'il faut crever pour repartir sur des bases plus solides dans la clarté ».

Au cours de l'après-midi, après la mise en commun, Mgr Léonard se propose d'intervenir en deux temps : il exprimera d'abord son point de vue sur l'affaire du Sénevé, ensuite, il formulera des réponses à des questions posées par les groupes régionaux à l'issue des carrefours. Afin de formuler son point de vue sur l'affaire du Sénevé, l'évêque lit un document qu'il a rédigé et qui sera joint au rapport du Conseil presbytéral du 29 avril 1992. Ce document d'un peu plus de trois grandes pages est intitulé « **Brève rétrospective de l'affaire du 'Sénevé'** » L'évêque y rappelle d'abord son grand projet de l'École cathédrale et ses objectifs. Il affirme ensuite que « *le climat des négociations (avec les théologiens) s'est gravement détérioré à la suite de la publication intempestive, le 24 mai, dans la presse locale, de l'état de la discussion.* » L'évêque fait alors l'historique des communiqués de presse et des rencontres qu'il a eues avec les théologiens et les doyens du diocèse. Il retrace aussi l'évolution de ses propositions et, selon lui, le blocage provoqué par les théologiens.

Évoquant les comptes rendus des carrefours du matin, Mgr Léonard « *marque son accord avec la plupart des souhaits formulés par l'ancien Conseil presbytéral en matière de formation* ». Il répond ensuite à quelques questions soulevées dans les carrefours du matin. Il évoque notamment son « mémoire » adressé en 1975 à Mgr Mathen. Pour lui, cette lettre signifie que son intervention récente concernant la formation théologique au séminaire n'était pas improvisée. Il reste au Conseil d'exprimer son accord sur la constitution de son Bureau, sur la désignation de certains prêtres qui seront ses délégués auprès des Conseils pastoraux du diocèse et du Conseil presbytéral européen. Il propose à Mgr Léonard une liste de prêtres susceptibles de constituer bientôt le Collège des Consultants ⁴². Il est encore question de « *la publication à donner aux débats du Conseil presbytéral* ». On se met d'accord sur l'ordre du jour de la prochaine réunion. Cet ordre du jour est formulé ainsi :

- Quel prêtre pour quelle Église ?
- Quelles pistes de formation concrètes ?
- Donner la parole aux théologiens du Sénevé et à des doyens, pour entendre leurs points de vue après celui de notre Évêque.

Appels à témoins... et interrogations à l'évêque

Le 24 juin 1992, à Namur, au grand séminaire, le Conseil presbytéral se réunit avec au programme l'ordre du jour proposé à la fin de la réunion précédente. Avant d'essayer de répondre aux deux questions déjà formulées : « *Quel prêtre pour quelle Église ?* » et « *Quelles pistes concrètes de formation ?* », la parole est donnée à un représentant des professeurs du Sénevé, Philippe Goffinet, et à un représentant des doyens, René Forthomme. Ces interventions sont justifiées dans le rapport de la réunion : « *La fermeture de la section de théologie du Séminaire, l'an dernier, étant devenue le point de cristallisation conflictuel dans le diocèse, il a été décidé de poursuivre la réflexion à partir d'exposés de deux des principaux interlocuteurs de l'Évêque, en mai-juin 1991.* »

⁴² Le **collège des consultants** est, dans chaque diocèse catholique, un organisme consultatif qui émane uniquement du conseil presbytéral. C'est une instance récente introduite par le code de droit canonique de 1983. Il est composé d'un groupe de prêtres désignés par l'évêque parmi les membres élus du conseil presbytéral. Sa principale fonction est d'assurer le plus rapidement possible la continuité du gouvernement dans l'Église locale, par l'élection de l'administrateur diocésain en cas de vacance du siège épiscopal. Ce collège peut et parfois doit être consulté par l'évêque avant certaines décisions importantes, comme la création d'une nouvelle paroisse, la vente de biens appartenant au diocèse...

Le rapport de la réunion du 24 juin résume, comme suit, l'intervention de Philippe Goffinet : « *Philippe Goffinet intervient au nom de professeurs de l'ex-Sénevé. Il commence par faire distribuer deux documents : l'un de sept pages, intitulé : 'Les faits... concernant la section de théologie du Séminaire et du Sénevé' pour information ; l'autre de sept pages également, constituant l'exposé demandé par le Conseil presbytéral. Cet exposé comporte deux parties : la rétrospective de l' 'affaire du Sénevé', une 'réaction aux propos de l'évêque', et des perspectives ou 'quelques réflexions en vue d'un débat sur l'avenir du ministère presbytéral.* »⁴³

Le rapport continue en écrivant : « *René Forthomme fait remettre aux membres un texte de sept pages, qu'il a soumis aux doyens principaux et qu'il croit correspondre à l'avis de la majorité des doyens. Ce document s'intitule 'Les raisons d'un malaise dans le diocèse de Namur. Point de vue d'un simple prêtre'* »⁴⁴.

Dans le courant de l'après-midi, les prêtres se répartissent dans trois carrefours régionaux (les prêtres de la province de Luxembourg se regroupent en un seul carrefour). La mise en commun des échanges en carrefours fait apparaître que les exposés du théologien et du doyen ont été appréciés. On souligne encore la rupture de confiance entre de nombreux prêtres et laïcs chrétiens et Mgr Léonard. On justifie que le Conseil presbytéral puisse « *refuser de cautionner l'orientation que l'évêque donne au diocèse* ». Le retour à la confiance ne se fera pas sans que l'évêque ne réhabilite l'équipe des responsables du Sénevé. Dans son exposé, Philippe Goffinet a parlé d'alternance théologique et pastorale dans le diocèse. Le nouvel évêque crée cette alternance sans l'avouer. Des prêtres du Conseil s'adressent donc directement à l'évêque et lui posent la question : « *Y a-t-il une nouvelle orientation dans le diocèse ?* » Les prêtres luxembourgeois vont jusqu'à proposer « *un moratoire d'une durée minimum de deux ans et la mise sur pied d'une Commission de concertation... détenant les pouvoirs les plus larges pour consulter qui elle veut entendre* ». Pour fonder leur proposition, ils rappellent une phrase de Mgr Léonard lui-même dans sa lettre pastorale du 18 juin 1991 : « *Un débat sera mis en route pendant tout le temps nécessaire concernant l'ensemble de la formation théologique dans le diocèse. Toutes les parties intéressées (Sénevé, École de la foi, organes de formation permanente, doyens, Conseil presbytéral et Conseils pastoraux) seront associés à ce débat, selon des modalités à négocier au préalable* ».

Après la mise en commun des débats en carrefours, un très long silence s'installe dans l'assemblée des prêtres. Il est « *pesant et significatif* », écrit le rapporteur de la réunion. Le blocage que traduit le silence est interrompu par des questions directement adressées à l'évêque : « *Que faire si chacun campe sur ses positions ? Quelle est la marge de manœuvre si la minorité (théologique) l'emporte ?* » Dès lors, l'évêque demande le temps de réflexion afin de pouvoir donner une réponse circonstanciée lors de la prochaine réunion du Conseil presbytéral. Il rappelle toutefois qu'il n'a jamais jeté d'exclusive sur personne ; qu'il lui est arrivé de tempérer certains aspects de ses projets ; qu'il faut absolument sortir de l'impasse

⁴³ Le texte du premier document concernant « Les faits... » est publié ci-dessous dans l'Annexe 1, pp. 88-93.

⁴⁴ Après le compte-rendu de la réunion du Conseil paru dans les *Communications* de juillet 1992, j'ai reçu (bien plus tard) une lettre personnelle écrite par un prêtre révolté par l'opposition à l'évêque et par mes interventions, en particulier. Je publie cette lettre exemplaire en Annexe 5, p. 101. Cette lettre atteste que, bien sûr, tous les prêtres du diocèse de Namur ne partageaient pas les mêmes perspectives concernant Mgr Léonard.

créée par « *la joute verbale parfois proche de l'injure* ». Rien ne pourra déstabiliser psychologiquement l'évêque, selon ses propres dires. Pour sortir de l'impasse, il est urgent de créer « *un sursaut dans la foi en notre sacerdoce* ». Il est urgent de « *se mettre longuement ensemble sous le regard de Dieu* », comme il l'a déjà proposé, mais en vain, dit l'évêque.

Le rapporteur poursuit : « *Le débat qui s'ensuit s'articule autour de quelques points forts qui en font l'essentiel et sont comme autant d'inquiétudes : le geste de déblocage (demandé à l'évêque), la prise au sérieux problématique des avis de la Commission et la crainte d'entrer dans une ère de soupçon et de désaveu.* » Plusieurs intervenants insistent fortement sur la souffrance du Peuple de Dieu dans le diocèse de Namur et sur l'importance d'un geste de la part de l'évêque. Le chanoine André Lanotte ⁴⁵ s'écrit pathétiquement : « *Faites un geste, Monseigneur, je vous en supplie : c'est à vous d'ouvrir la porte pour dédramatiser le débat et lever l'hypothèque !* ». Louis Dubois ⁴⁶, supérieur de l'ancien petit séminaire de Floreffe s'interroge : « *Compte tenu de la situation, le Conseil presbytéral va-t-il accepter de participer aux travaux de la Commission par l'envoi de deux délégués ?* » Pierre Dehotte s'inquiète pour l'avenir du diocèse devant la multiplication de désaveux. Il s'inquiète précisément à propos du cas de l'abbé Georges Dechambre, responsable du Service de la catéchèse. L'évêque affirme qu'il n'est aucunement question de désavouer Georges Dechambre qui est aussi inspecteur de religion dans l'enseignement fondamental. Pierre Dehotte poursuit en affirmant « *que certains sentent, dans la mise en place de la Commission-réouverture, une tentative de mettre des personnes à l'écart, plutôt qu'un souci d'articulation des théologies, ce qui conduit à pensionner des prêtres à 40 ans, pour ne pas dire à les assassiner* ». Mgr Léonard réagit en affirmant : « *à propos de professeurs de théologie pour la rentrée 93, j'ai réfléchi au problème sans avoir fait d'approches personnelles. Je consulte et j'attends des suggestions, notamment du Conseil presbytéral et j'invite celui-ci à s'organiser pour faire ces suggestions* ».

⁴⁵ Le chanoine André Lanotte, né à Bertrix le 2 avril 1914, était licencié en histoire de l'art. Il avait été ordonné prêtre en 1940. L'essentiel de son parcours ecclésiastique, il le passa comme secrétaire des évêques de Namur, Mgr Charue puis Mgr Mathen. Après la guerre, de nombreuses églises du diocèse de Namur avaient souffert des hostilités, voire avaient été entièrement détruites, notamment lors de l'offensive von Rundstedt et André Lanotte fut chargé de conseiller les paroisses pour les restaurations ou reconstructions. Le concile Vatican II et les nouvelles instructions données pour la liturgie « face au peuple » lui donnèrent l'occasion de donner un coup d'accélérateur à la modernisation des églises du Namurois et du Luxembourg. Dans les années 1970, il fut un des fondateurs de l'association *Namur 80* qui contesta la politique alors dominante de démolition des vieux quartiers des centres villes. André Lanotte était vice-président de la Commission royale des monuments et sites et membre, depuis 1986, de l'académie royale de Belgique, un mandat qu'il prit à cœur jusqu'à un âge avancé. Il est décédé en octobre 2010.

⁴⁶ Né à Faulx-les-Tombes, le 22 juillet 1930, Louis Dubois s'est éteint à Bouge le 26 octobre 2007. Il fut le dernier Supérieur du Petit Séminaire de Floreffe. Il a marqué de son empreinte les cinquante dernières années de cette école, aussi bien comme éducateur, préfet et supérieur que comme membre du PO (pouvoir organisateur). Il a su imprimer un véritable « esprit familial » dans l'école. Louis Dubois était aussi une voix. Celle qui commenta avec une grande ouverture d'esprit à l'égard de ceux qui n'avaient pas nécessairement ses convictions, les messes radio de la RTBF de 1970 à 2002. Il était "un passeur de frontières" qui aimait faire partager sa vision de l'Evangile, centrée sur le souci prioritaire des écorchés de l'existence. Sa vision de l'Eglise allait dans la même direction. Il fut aussi l'un des opposants à la désignation de Mgr Léonard dans laquelle il voyait un recul par rapport à l'assemblée diocésaine de Nassogne. Secrétaire du conseil presbytéral, l'abbé allait affronter régulièrement le nouvel évêque. Un combat où il put compter sur nombre de doyens et de curés.



André Lanotte



Louis Dubois

L'ordre du jour de la prochaine réunion du Conseil presbytéral s'impose en fonction des débats actuels. Leur poursuite s'organisera dans deux directions : « *la réponse de Monseigneur aux interpellations nombreuses qui lui ont été adressée dans les exposés, les carrefours et la tribune libre ; nos suggestions concernant le grand débat annoncé par Monseigneur dans la lettre pastorale de juin 91* ».

Consultation des prêtres du diocèse de Namur

La quatrième réunion du Conseil presbytéral constitué après la nomination de Mgr Léonard est fixée au 30 septembre 1992 à Bertrix. Le Bureau qui prépare cette rencontre est soucieux d'une vaste consultation des prêtres du diocèse de Namur, pour avoir la plus vaste participation possible à la formulation de perspectives pour les débats futurs concernant la formation théologique. Dans une lettre adressée aux membres du Conseil, en date du 8 septembre 1992, par la plume de Jacques Detienne son secrétaire, le Bureau propose une démarche de concertation. Il situe d'abord le chemin parcouru lors des trois premières réunions du Conseil en écrivant : « *Au débat sur la formation théologique et pastorale dans le diocèse, le Conseil presbytéral a déjà apporté des pièces : outre l'expression de ce que chacun ressentait, les exposés de Philippe Goffinet et de René Forthomme. Monseigneur Léonard a proposé, en mai, et proposera en septembre, d'autres éléments qui aideront le Conseil presbytéral à baliser le terrain pour un débat constructif.* » La lettre du Bureau poursuit :

Il nous faut maintenant donner **chance de réussite** à ce débat annoncé par Monseigneur dans sa lettre épiscopale de juin 91 et, sans l'entamer, définir les **conditions de son succès**.

Nous avons convenu **d'interroger nos confrères** à ce sujet, pour venir, à la prochaine réunion, porteurs d'une pensée élargie qui nourrira nos échanges et nous permettra **d'aboutir à un accord spécifique** du Conseil presbytéral.

Cette recherche préparatoire pourra s'appuyer sur une étude des divers documents et comptes rendus des précédentes réunions, à travers la présente grille de questions que le Bureau s'était engagé à fournir :

- 1.- Est-il important que ce débat ait lieu, en référence à
 - * la rétrospective de Monseigneur sur l'affaire du Sénevé,
 - * les raisons du malaise telles que les a exprimées René Forthomme,
 - * la rétrospective et les perspectives proposées par Philippe Goffinet et les théologiens ?
- 2.- Si c'est important que ce débat ait lieu, quelles sont les conditions de réussite :
 - * Sur quoi doit essentiellement porter ce débat ?

- * Qui doit s'impliquer, et où ?
- * Comment l'organiser ?
- Quelles échéances se donner ?

Il serait important, pour que les gens consultés se sentent pris au sérieux, que vous veniez à la réunion avec une **réponse écrite de chaque groupe** ou sous-groupe, qui sera votre mémoire au moment des carrefours.

Le Bureau a conscience de vous demander un travail considérable, mais il est à la dimension des enjeux évoqués lors de la dernière réunion.

Le 22 septembre 1992, les prêtres du doyenné d'Auvélais se sont réunis pour échanger sur les questions proposées par le bureau du Conseil presbytéral. Trois prêtres empêchés de participer à cette rencontre ont pris la peine de rédiger et de m'adresser leurs réactions. Lors de la réunion du Conseil presbytéral, à Bertrix, le 30 septembre, nous avons pu constater le sérieux des consultations réalisées par les membres du Conseil dans le secteur régional ou pastoral qu'ils représentent. Des documents de synthèses ont même été joints au rapport de la réunion : celui issu des consultations dans le doyenné de Walcourt et deux documents faisant la synthèse des réactions de prêtres à la retraite dans les provinces de Namur et du Luxembourg. Les sentiments de la majorité des prêtres sont partagés : oui, un débat s'impose, mais les chances d'aboutir positivement sont minces étant donné les certitudes arrogantes et les comportements récents de l'évêque.

Éclaircissements apportés par Mgr Léonard

Comme prévu, Mgr Léonard avait pris la parole le matin de la réunion du Conseil en septembre. Comme l'écrit le rapport de cette réunion, Mgr Léonard « *annonce ne pas avoir rédigé de texte complet, mais vouloir livrer sa 'ruminantion de ce qui s'est vécu', sur base d'un schéma et avec le recul de la réflexion, estimant utiliser ainsi une pédagogie meilleure* ». Cependant, il fournira un texte qui synthétise son intervention.

Conseil presbytéral du 30.09.92

RÉSUMÉ DE L'EXPOSÉ DE Mgr LÉONARD

En écho à l'exposé de René Forthomme, le 24 juin dernier, Mgr rappelle qu'il est entièrement disposé à une reprise de la réflexion sur les enjeux de la formation sacerdotale à la lumière de Vatican II. Il demande que, compte tenu des règles d'interprétation d'un Concile, soit incorporée à cette réflexion la relecture autorisée du Concile pratiquée par le Synode extraordinaire de 1985 ainsi que, en matière de formation des prêtres, la relecture du Concile proposée par le Synode de 1990 sur ce thème précis.

En réponse à l'exposé de Philippe Goffinet et d'autres intervenants, Mgr rappelle que son projet d'École cathédrale n'excluait aucun théologien et que l'absence provisoire des séminaristes aurait été présentée d'une manière qui n'aurait discrédité aucun professeur, puisque l'évêque, lui-même, aurait enseigné avec eux et aurait été solidaire de leur travail. Certes, le projet de l'évêque impliquait une réserve motivée à l'égard de la formation dispensée jusqu'alors dans notre Séminaire de théologie. Réserve partagée, d'ailleurs, par les autorités romaines puisque, après la conclusion de toute l'affaire, une lettre de la

Congrégation des Séminaires et Universités, reçue le 12 juillet 1991 et manifestement ignorante des événements récents, décrivait en détail la situation de notre Séminaire et demandait, de manière pressante, au nouvel évêque de Namur, comment il allait y porter remède.

Il est vrai, également, que le projet de l'évêque imprimait une impulsion nouvelle et instaurait un équilibre nouveau de la formation. Mais il n'y a là aucun abus de pouvoir, l'évêque étant le premier responsable de la formation donnée au Séminaire. Les propositions contenues dans la Lettre pastorale du 18 juin 1991, étaient d'ailleurs suffisamment souples pour que les professeurs du Sénevé puissent s'y rallier sans perdre la face.

Enfin, pressé par le Conseil presbytéral de poser un geste significatif, Mgr déclare ne pouvoir revenir en arrière et, notamment, ne pas pouvoir faire comme si n'avait pas eu lieu la publication intempestive et unilatérale de l'article du 24 mai 1991 dans « Vers l'Avenir » annonçant, sans autre nuance, la fermeture de la section de théologie de notre Séminaire. C'est cette publication inopportune qui a fait déraiser les négociations en cours.

De manière solennelle, Mgr conjure donc ses confrères du Conseil presbytéral de sortir d'une opposition stérile, qui risque de devenir, de plus en plus, incompréhensible pour les fidèles. *« Je vous conjure, leur dit-il, de renoncer à un comportement qui finira, si vous continuez de la sorte, par dresser les chrétiens contre vous, ce que je veux absolument éviter. Je vous en supplie : n'entretenez plus les divisions et ne soyez pas les fossoyeurs du Conseil presbytéral et de sa crédibilité. Ayez un regard de foi sur votre évêque et, avec lui, discernerez les signes des temps, qui ne sont plus exactement les mêmes aujourd'hui que dans le passé. Ne demeurez pas prisonniers des campagnes de presse qui ont entouré ma nomination et acceptez de bon cœur que le diocèse de Namur, dans sa grande majorité, a bien reçu son nouvel évêque et lui réserve, dans l'ensemble, un excellent accueil. Aujourd'hui, comme au premier jour, je vous tends une main fraternelle. Accueillez-la fraternellement et soyez certains que je ne garde aucune rancune ni aucune amertume de toutes les polémiques inutiles dont j'ai été l'objet. »*

Deux projets : une brochure sur les débats, une commission sur la formation théologique

À l'issue des carrefours et mises en commun de la rencontre du 30 septembre 1992, deux pistes se dégagent dans le long débat sur la formation théologique dans le diocèse de Namur. Le Conseil presbytéral est d'accord pour la publication d'une brochure reprenant les documents principaux concernant le débat au sein du Conseil. Willy Noël est le principal artisan de cette brochure. Il en présente le sommaire lors de la réunion du 17 février 1993. La brochure sera effectivement éditée et diffusée par le C.D.D. (Centre de documentation diocésain) un peu plus tard.

SOMMAIRE DE LA BROCHURE

Avant-propos

1. Lettre pastorale du 18 juin 1991
2. Position publique des théologiens du Sénevé du 25 juin 1991
3. Brève rétrospective de l'affaire du Sénevé par Mgr Léonard, le 29 avril 1992
4. Intervention de Philippe Goffinet du 24 juin 1992

5. Intervention de René Forthomme du 24 juin 1992
6. Intervention de Mgr Léonard du 30 septembre 1992

Un lexique suit chaque document.

La deuxième piste pour la poursuite du débat sur la formation théologique est la création d'une commission qui étudiera la problématique au nom du Conseil presbytéral. Celui-ci propose sa composition qui ne comporte que des prêtres et des laïcs du diocèse de Namur. Cependant, bientôt, Mgr Léonard adresse au Bureau du Conseil un projet de composition d'une double commission : l'une s'intéressera exclusivement à la formation des séminaristes et comportera des représentants des séminaires diocésains de Liège, Tournai et Malines-Bruxelles, un représentant de la Faculté de théologie de l'U.C.L. et de l'I.E.T. des Jésuites. L'autre commission réfléchira à la formation conjointe entre séminaristes et laïcs et comportera quatre laïcs représentant le Conseil pastoral de la province de Namur, celui de la province de Luxembourg, l'École de la foi et le Sénevé. Le Conseil et Mgr Léonard prévoient que le doyen de la Faculté de théologie de Louvain-la-Neuve ⁴⁷ présidera la commission, tandis qu'un animateur professionnel sera désigné si la commission le souhaite. La fin des travaux est prévue pour le 20 février 1993. De plus, Mgr Léonard annonce que la double commission est bien une commission épiscopale et non pas une commission issue et gérée par le Conseil presbytéral. Face à cette nouvelle proposition de l'évêque, le Bureau du Conseil réagit par une lettre adressée à l'évêque et suggère une composition « modulée » de la commission.

BUREAU DU CONSEIL PRESBYTÉRAL
DU DIOCÈSE DE NAMUR

Yvoir, le 21 octobre 1992

À Monseigneur André LÉONARD

Monseigneur,

Monsieur le Vicaire général Bayet nous a fait part de vos réactions aux propositions que nous vous faisons, au nom du Conseil presbytéral, concernant l'édition d'une brochure et la mise en place d'une commission sur le problème de la formation théologique dans le diocèse de Namur.

L'abbé Bayet vous aura sans doute dit le sérieux que nous avons mis à étudier votre contre-proposition qui, au premier abord, nous a surpris, parce qu'elle comporte des éléments nouveaux et inattendus : par rapport à ce que vous nous aviez dit précédemment, ils nous paraissaient en effet creuser la distance plutôt que rapprocher les points de vue.

⁴⁷ En ce temps-là, le Doyen de la Faculté de théologie de Louvain-la-Neuve était le Père franciscain Jean-Marie Sevrin. Aujourd'hui, professeur émérite à l'Université catholique de Louvain, docteur en théologie (Louvain), licencié en philologie et histoires orientales (Louvain), il est un spécialiste de l'Évangile de Jean, de l'Évangile de Thomas (apocryphe) et de la pensée gnostique.

Si les sept questions posées en mars dernier dans votre lettre à Philippe Goffinet⁴⁸ paraissent un bon point de départ pour une réflexion commune en profondeur, la composition de la commission avec sa double géométrie nous semble fatalement conduire à des problèmes fonctionnels et institutionnels sur lesquels nous croyons bon d'attirer votre attention.

Problèmes fonctionnels d'abord. Dans votre nouvelle proposition, la formation de futurs prêtres et celle des laïcs conjointe à celle des séminaristes sont traitées de manière séparée et dans des groupes partiellement différents. Si l'on s'en réfère à vos questions – et singulièrement à la première – qui mettent l'accent sur « la formation théologique conjointe », on voit mal qu'on aborde les sujets dans des groupes différents et à des moments différents.

Outre qu'il sera artificiel de séparer les deux objectifs à l'occasion du traitement de questions qui d'ailleurs s'entrecroisent, le travail sera d'autant plus lourd qu'une majorité de membres siégeant dans chaque sous-groupe aura à faire le travail deux fois.

Il semblerait donc plus adéquat de travailler tous ces sujets en commission unique et de laisser ensuite aux décideurs le soin de tirer les conclusions tant sur le point de la formation des futurs prêtres que sur celui de la formation conjointe des laïcs et des séminaristes.

Problèmes institutionnels ensuite. L'élargissement d'une commission qui traite d'un problème appartenant au contexte diocésain de Namur sera difficilement accepté par des personnes d'autres diocèses si on leur demande d'y jouer le même rôle que les membres namurois de la commission. On voit le délicat de leur position, notamment vis-à-vis de leurs Évêques respectifs.

Autre chose serait de voir une commission composée de diocésains s'ouvrir à des consultants qui, sans participer aux débats, lui permettraient d'alimenter son travail, en l'informant sur toute la gamme des expériences de formation.

Compte tenu de ces considérations, nous proposons un aménagement de votre proposition récente, qui tente d'en retenir l'ouverture tout en rejoignant les préoccupations du Conseil presbytéral.

Le tableau synoptique qui suit met en présence votre proposition, celle du Conseil presbytéral et celle qui résulte de la réflexion du Bureau.

Pouvons-nous vous demander votre point de vue sur cette modulation du Bureau pour sa prochaine réunion du lundi 9 novembre où nous fixons l'ordre du jour de la rencontre du mercredi 9 décembre ?

Nous avons apprécié votre acquiescement à la suggestion que soit demandé au Doyen de la Faculté de théologie de Louvain-la-Neuve d'assurer la présidence de la Commission, mais également votre accord sur l'édition d'une brochure reprenant les interventions importantes au Conseil presbytéral, les vôtres, celles des abbés Goffinet et Forthomme. Il va de soi que le

⁴⁸ L'évêque reprendra ces sept questions dans la lettre d'invitation qu'il adressera bientôt aux personnes dont il sollicite la participation à la Commission projetée dont on parle ici. Vous trouvez ces questions dans l'Annexe 6, p. 102.

Bureau vous en soumettra la dernière épreuve.

À ce propos, Joseph Bayet vous contactera concernant la rédaction de votre intervention à la réunion du 30 septembre dernier. C'est évidemment votre responsabilité de la rédiger et vous avez déjà remis à notre secrétariat un manuscrit résumant succinctement cette intervention. Nous vous faisons néanmoins parvenir à ce titre par l'intermédiaire de l'abbé Bayet une copie in extenso de l'enregistrement et le texte proposé au compte-rendu analytique, lesquels pourraient sans doute vous faciliter une rédaction plus circonstanciée, si vous en aviez l'intention.

Nous vous prions d'agréer, Monseigneur, l'expression de nos sentiments bien respectueux.

Pour le Bureau du Conseil presbytéral
Jacques Detienne

La Commission épiscopale

Lors de la réunion du Conseil presbytéral du 17 février 1993, Mgr Léonard indique qu'il a adressé une lettre d'invitation à diverses instances qu'il a choisies afin qu'elles participent à la Commission qu'il projette de constituer. Il fait aussi le point sur les réponses ou absences de réponse de ces instances. Il enregistre cinq réponses positives avec désignation de représentants : l'I.E.T. (Institut d'Enseignement théologique) des jésuites à Bruxelles qui délègue le Père Jean-Marie Hainaut, l'École de la foi de Namur qui sera représentée par le Père Marc Leclerc, le Séminaire Saint-Paul de Louvain-la-Neuve qui délègue le chanoine Van der Perre, le Séminaire de Tournai qui envoie l'abbé Guy Harpigny et le Séminaire de Liège qui délègue l'abbé Pierre Warin. Celui-ci souhaite que les débats restent confidentiels et sans couverture médiatique ce qui inquiète certains membres du Conseil presbytéral. L'évêque attend trois réponses : celles du Conseil pastoral du Luxembourg et du Séminaire de Bruxelles qui, selon certaines sources, n'envisage pas de participer, celle du Conseil presbytéral qui doit se prononcer au cours de cette réunion du 17 février 1993. Les quatre carrefours régionaux refuseront bientôt, presque à l'unanimité de leurs membres, une participation à la Commission. Quatre réponses sont négatives : celles du Père Sevrin, Doyen de la Faculté de théologie de Louvain-la-Neuve, celle du doyen Alphonse Arnould comme représentant des doyens du diocèse de Namur, celle de Philippe Goffinet au nom du Sénevé et, enfin, celle de Madame Tondeur qui devait représenter le Conseil pastoral de Namur mais se désiste.

La situation ne se présente pas très positivement pour envisager la création de la fameuse Commission. Le cardinal Danneels a même déjà proposé une alternative : la Commission épiscopale des séminaires francophones pourrait travailler les sept questions posées par l'évêque de Namur... En fin de matinée, Mgr Léonard donna lecture d'un communiqué dans lequel il regrette le refus du Conseil presbytéral de participer à la Commission épiscopale. Il regrette l'évolution des débats des derniers mois dans les réunions du Conseil. Il estime qu'il est le seul à avoir fait des concessions. Il conclut son intervention en disant : « *Face à ce blocage et compte tenu de l'importance des questions qui auraient dû être examinées par la Commission, j'envisage de demander à la Commission interdiocésaine des séminaires de bien vouloir les étudier. Quant à la réouverture de la section de théologie du Séminaire de Namur, elle demeure projetée pour septembre de cette année.* »

Rencontre avec Mgr Marcus, le délégué de Rome qui visite les séminaires francophones

Mgr Léonard informe les prêtres du Conseil presbytéral qu'une visite apostolique aux séminaires est organisée, depuis plusieurs années, à travers le monde. Elle a lieu actuellement dans les séminaires francophones de Belgique. Monseigneur Marcus ⁴⁹, évêque de Nantes, est le délégué de Rome. Il se trouve en ce moment même au Séminaire de Namur. Dès lors, Jacques Jeanmart propose au Conseil de chercher à rencontrer l'évêque de Nantes avant la fin de son séjour en Belgique pour faire entendre le point de vue des prêtres du Conseil sur toute l'affaire du séminaire de Namur et du Senevé. À l'issue de la mise en commun des carrefours de l'après-midi, l'assemblée encourage la rencontre avec Monseigneur Marcus. On propose que le Bureau organise cette rencontre ; on propose encore que Jacques Jeanmart et René Forthomme soient les représentants du Conseil... Effectivement, Jacques Jeanmart et moi nous rencontrons le délégué de la Congrégation des Séminaires à Bruxelles, dans des locaux diocésains à la rue de la Linière, accueillis par le président du Séminaire de Bruxelles. La rencontre est détendue, malgré les sujets difficiles et pénibles. Nous remettons plus de trente documents à Mgr Marcus, y compris de nombreux articles de presse sur l'affaire du Séminaire de Namur. Au Conseil presbytéral réuni le 21 avril 1993, nous faisons rapport de notre rencontre avec l'évêque de Nantes.

Communiqué au Conseil presbytéral du 21 avril 1993 de la part de René Forthomme et Jacques Jeanmart

Au cours du Conseil presbytéral du 17 février 1993, il a été proposé que des membres du Conseil rencontrent Monseigneur Marcus, évêque de Nantes actuellement visiteur apostolique des séminaires francophones de Belgique, afin de l'informer des réactions et des interrogations du Conseil à propos de la formation des futurs prêtres du diocèse de Namur.

Les noms de René Forthomme et Jacques Jeanmart ayant été cités dans les carrefours pour accomplir cette mission, le bureau les a ultérieurement mandatés.

Ils ont rencontré Monseigneur Marcus le 4 mars 1993 à Bruxelles entre 20 h et 22 h 30. L'évêque de Nantes a écouté très attentivement. Il avait demandé à pouvoir prendre des notes. Il en prit d'abondantes. Dès le départ de la rencontre, il était précisé qu'on ne

⁴⁹ Né en 1930 et ordonné prêtre en 1957, Émile Marcus a exercé l'essentiel de son ministère sacerdotal au service de la formation des prêtres. Il a ainsi été professeur au Grand séminaire de Rodez en 1960, professeur puis supérieur du séminaire de la Mission de France à partir de 1962, professeur et supérieur du séminaire Saint-Sulpice à Issy-les-Moulineaux en 1969, puis du séminaire de l'Institut catholique de Paris en 1972. Nommé évêque auxiliaire de Paris le 16 février 1977, il est consacré le 13 mai suivant par l'archevêque de Paris, le cardinal François Marty. Il est ensuite nommé évêque de Nantes le 15 avril 1982. Il est élu vice-président de la Conférence des évêques de France en 1990 pour un mandat de trois ans ; son mandat est renouvelé en 1993. Il est nommé évêque coadjuteur de Toulouse le 7 mai 1996, avant d'être archevêque de Toulouse du 3 décembre 1996 au 11 juillet 2006. Depuis qu'il s'est retiré de sa charge épiscopale, il est aumônier de la Maison Mère des Petites Sœurs des Pauvres à Saint-Pern en Ille-et-Vilaine depuis 2007 et membre de l'équipe animatrice de la Maison Charles de Foucauld.

solliciterait pas qu'il joue un quelconque rôle de médiateur.

Les deux délégués exprimèrent le sens de la démarche du Conseil presbytéral : tous les prêtres se sentent concernés par la formation théologique, spirituelle et pastorale des futurs prêtres, par le type de jeunes accueillis au séminaire, le profil du prêtre de demain et par la collaboration future de tous les prêtres dans le diocèse.

Fut évoqué d'abord le projet du nouvel évêque de Namur, Monseigneur Léonard, qui voulait une réforme radicale et immédiate de la section de théologie du séminaire de Namur et qui aboutit, dans les faits, à la fermeture de cette section et à la disparition du Sénevé, école diocésaine de formation théologique pour des laïcs et des futurs prêtres. Les délégués ont précisé les circonstances et les péripéties de cette affaire en apportant à Monseigneur Marcus les principaux documents témoins des multiples rencontres des responsables de la formation théologique des séminaristes avec l'évêque, de celui-ci avec les doyens et son conseil épiscopal.

Ces délégués se sont référés aux échanges du Conseil presbytéral pour interpréter l'action et les projets de l'évêque de Namur comme une utopie qu'une analyse correcte et attentive des réalités humaines et ecclésiales démentirait, à leur avis. Par exemple, est-il possible de lier l'abondance des vocations sacerdotales à la formation proposée dans un séminaire ? Un évêque peut-il, sans concertation avec les conférences épiscopales, détenir la solution au problème de la relève du clergé pour la plupart des Églises occidentales et d'Amérique du Nord ?

Monseigneur Marcus a aussi reçu des textes qui témoignent des blessures nombreuses et profondes ressenties, dans cette affaire, par des jeunes prêtres du diocèse, des séminaristes, des prêtres engagés dans la formation permanente, des étudiants du Sénevé, des doyens, des formateurs du séminaire et des professeurs du Sénevé, sans parler du Président du séminaire.

Toutes ces personnes blessées estimaient injuste le jugement porté par l'évêque sur la formation théologique assurée depuis longtemps au séminaire et depuis dix ans au Sénevé. Actuellement encore, la compétence et la valeur des théologiens en cause sont reconnues par des institutions importantes, des collègues d'autres diocèses et de nombreux chrétiens du diocèse de Namur.

Tous ces événements concernant la formation théologique au séminaire de Namur sont le prolongement d'une longue campagne de dénigrement et même de dénonciation auprès des autorités romaines et l'opinion publique belge.

Les deux délégués du Conseil presbytéral ont bien sûr fait état de la volonté de celui-ci de concentrer son attention sur le problème de la formation théologique et pastorale dans le diocèse de Namur et de sa déception de constater l'impossibilité d'un réel débat de fond et d'une clarification des reproches adressés aux théologiens. Au cours de sa dernière réunion, le Conseil a refusé d'envoyer un représentant dans une commission épiscopale dont l'objet lui apparaissait trop limité, ne rejoignant en rien ses préoccupations et propositions constructives pour sortir de la crise. Il refusait aussi la présence massive de représentants d'instances extra-diocésaines.

La situation actuelle du séminaire et des séminaristes de Namur reste un grand sujet de préoccupation pour le Conseil presbytéral. Un malaise existe étant donné l'absence

d'informations précises sur les séminaristes actuels, leurs origines, leurs lieux de formation, malgré les demandes insistantes et répétées à chaque réunion du Conseil. Les délégués ont été amenés à recueillir l'information et à la remettre à Monseigneur Marcus.

Monseigneur Léonard a annoncé sa décision irrévocable de rouvrir la section de théologie au séminaire de Namur en septembre 1993. La plupart des membres du Conseil presbytéral se posent de nombreuses questions à ce sujet et ne cachent pas certaines inquiétudes. Quelle sera l'équipe des professeurs ? Quelles seront leur compétence et leur orientation pastorale ? Quelle sera la place de l'évêque dans ce séminaire ? etc. La principale inquiétude exprimée au cours de cette soirée fut sans doute celle d'une Église diocésaine de plus en plus divisée avec un nouveau clergé peu en prise sur les réalités diocésaines concrètes et peu soucieux de prolonger et d'améliorer le travail pastoral réalisé pendant les dernières décades par de nombreux prêtres, religieux, religieuses et laïcs dans l'esprit du Concile Vatican II et, plus près de nous, de l'Assemblée diocésaine de Nassogne en 1985.

Nouveau projet du Conseil : un Groupe de travail sur la formation théologique

Au cours de la réunion du Conseil presbytéral du 17 février 1993, étant donné que l'évêque s'est « approprié » la Commission que ce Conseil projetait de constituer, on évoque la création d'un « Groupe de travail » sur la formation théologique. Les carrefours régionaux donnent un avis positif et apportent diverses propositions pour déterminer les objectifs et la composition de ce Groupe de travail. Mais, lors de la mise en commun, l'évêque s'appuyant sur le statut du Conseil presbytéral précise que « l'évêque doit donner son aval » à la création de ce Groupe de travail. Pour qu'il le donne effectivement, il exige que l'objectif du Groupe de travail soit bien délimité et que l'écho de ses recherches n'envahisse pas tout le champ du Conseil presbytéral...

Le Groupe de travail a bien été constitué par le Conseil et, lors de la réunion du 21 avril 1993, il fait état de ses premières réflexions et propositions. Il suggère quelques questions qui pourront être abordées plus tard au sein du Conseil, mais aussi répercutées dans tout le diocèse. Ces importantes questions peuvent susciter des débats intéressants.

Questions proposées par le Groupe de travail du Conseil presbytéral

1. L'homme, le monde, la société.
 - Quel regard posons-nous sur la façon dont, actuellement, l'être humain organise sa vie en société ?
 - Quelles questions posons-nous et nous posons-nous face aux évolutions du monde ? Quelles chances, quels risques ?
 - Nous sentons-nous à l'aise dans ce monde-là ?
2. Dieu, Jésus-Christ, l'Église ?
 - Quel regard posons-nous sur Dieu ? De quel Dieu sommes-nous témoins ?
 - Comment nos contemporains pourront-ils entendre et rencontrer Jésus ?
 - Quelle Église voulons-nous construire dans la fidélité à l'Évangile et en fonction des aspirations des hommes et des femmes d'aujourd'hui ?
3. Formation théologique et pastorale.
 - En fonction de nos intuitions et cohérences, quelle formation théologique pour

les futurs prêtres, les prêtres et les laïcs souhaitons-nous encourager et mettre en place ?

Le travail du Conseil presbytéral dans sa recherche d'un débat de fond sur la formation théologique dans le diocèse de Namur se poursuit dans les mois qui suivent la réunion d'avril 1993. Je ne peux m'empêcher de citer quelques extraits significatifs du rapport de la réunion du 16 juin 1993. Un passage est intitulé « *Le témoignage d'une souffrance* ». Il donne la parole à plusieurs prêtres qui s'expriment douloureusement devant leur évêque.

Le témoignage d'une souffrance

Pierre DAHIN :

Nous avons peur de voir privilégier la parole de Jean-Paul II ou la vôtre au détriment de notre pensée, Monseigneur. Votre manière de travailler vous fait prendre trop de place, notamment dans vos visites aux différents doyennés et du coup, vous nous jugulez, j'espère inconsciemment. Si nous nous taisons, c'est pour ne pas manifester publiquement notre désaccord. Le Conseil presbytéral reste le seul endroit où nous pouvons dire notre façon de penser, même si nous n'avons pas la même sensibilité que vous.

Xavier DIJON :

Où va-t-on ? Il faut tout arrêter et réfléchir, devant les proportions terribles que prennent les choses, dans une entreprise spirituelle. Cela va devenir intenable. Votre priorité, Monseigneur, est de sauver l'unité.

René FORTHOMME :

Pendant que nous nous réunissons ici pour faire un travail scolaire et que vous vous illusionnez sur la situation dans le diocèse, il pèse un climat de morosité et de démobilitation sur le terrain qui n'apparaîtra pas au grand jour. Nous vivons très concrètement dans un contexte d'incroyance et d'indifférence religieuses et les manifestations « folkloriques » autour de votre personne semblent vouloir dire le contraire. Il y a quelque chose de cassé : sans doute les prêtres vieillissent, mais il y en a aussi qui s'écrasent.

Jean-Marie JADOT :

L'angélisme qui revient régulièrement dans votre discours nous met le moral à plat, parce qu'il se traduit par des paroles qui nous blessent et parce qu'il va vraiment à l'encontre de ce que nous vivons sur le terrain. Cela nous scandalise et nous avons envie de dire : « Qu'il se taise ! » Où vont germer les vocations dans ce contexte-là ? C'est tragique : il n'y a plus moyen d'aborder sereinement les vrais problèmes qu'on rencontre tous les jours.

Marcel PETRE :

On ne rencontre pas les vrais problèmes humains par manque d'humilité : il y a des prêtres déprimés et la pathologie qui les concerne est bien spécifique. C'est bien connu depuis des années.

Albert BOEUR :

Le Conseil presbytéral semble en porte-à-faux par rapport aux fidèles du diocèse qui, eux, savent accueillir leur évêque et apprécier, entre autres, hautement ses visites pastorales dans les paroisses et doyennés.

Paul LECOMTE :

Rouvrir le Séminaire en septembre, c'est creuser l'irréversible en prenant un tournant déterminant et irréversible. Mais la réouverture est-elle si urgente, alors qu'elle devrait être l'aboutissement de notre travail ? Est-ce d'ailleurs la seule formule possible ? Pourquoi pas un seul séminaire wallon à l'image de ce qui se passe dans de nombreux diocèses français ? Est-ce sage d'avoir trois séminaires pour trois évêques et quelques séminaristes, et ne serait-ce pas un signe d'ouverture que d'abattre les murs de séparation ?

L'actualité diocésaine du mois de septembre 1993 est essentiellement constituée par la réouverture de la section de théologie au Grand séminaire de Namur et par les péripéties et réactions autour de ce projet de l'évêque de Namur. À ce propos, lors du Conseil presbytéral réuni le 29 septembre 1993, au cours de la mise en commun après les échanges en carrefours, plusieurs prêtres interpellent l'évêque et Bernard Saintmard s'écrit : « *Tous les doyens principaux, à Beauraing, ont demandé que la section de théologie ne soit pas rouverte. Inutilement. Depuis trois ans, on vous a demandé d'écouter et vous ne l'avez jamais fait. Le travail de réflexion sur la formation devait conditionner la réouverture. L'Évêque n'a pas attendu et a foncé. Est-ce qu'on va bientôt prendre conscience de l'inutilité de notre travail ?* »

J'arrête ici d'évoquer ce travail du Conseil concernant la formation des futurs prêtres. Mais, les tiraillements avec Mgr Léonard ne sont pas terminés. En attestent deux articles de Christian Laporte, à l'époque responsable de l'information religieuse au journal *Le Soir*. Plus loin, je poursuivrai encore l'évocation des tensions entre l'évêque et le nouveau Conseil presbytéral qui se réunit pour la première fois le 22 janvier 1997.

Une réouverture aux allures de procession d'Echternach

Mgr André-Mutien Léonard : diviser pour régner

Le Soir, 21 juin 1993

Les catholiques namurois sont toujours partagés face à leur évêque. Et sa récente décision pour le séminaire n'apportera pas l'apaisement.

Si, pour le monde extérieur, la réouverture annoncée de la section de théologie du séminaire de Namur est une surprise, pour les initiés de l'Église locale d'André-Mutien Léonard, ce serait plutôt une mauvaise copie de la procession d'Echternach.

Les péripéties qui entourent le revirement de l'évêque de Namur sont recensées dans un document qui paraîtra prochainement à l'initiative de Solidarité Namur-Luxembourg, un groupe de chrétiens qui se disent volontiers « résistants » et dont de nombreux prêtres se disent proches. Il en ressort clairement que la pacification n'est pas pour demain, même si le séminaire redémarre en septembre prochain...

Un pas en avant, un pas en arrière: le rythme de la procession d'Echternach (NDLR : que l'évêque de Namur apprécie beaucoup, il s'y rend régulièrement depuis sa nomination...) siérait bien pour caractériser les

événements autour du séminaire qui divisent toujours les chrétiens du diocèse. En fait, c'est dès le début de janvier que Philippe Goffinet, ancien directeur du Sénevé, était contacté par André-Mutien Léonard qui voulait confier un cours de morale sociale. Devant le manque de clarté, l'ex-professeur motivera son refus et l'évêque lui rétorquera que les faits répondront à ses questions et que, de toute façon, son cours ne démarrerait que dans... deux ans!

Au mois de mars, c'est l'ancien président du séminaire, Marcel Didier, qui se fait approcher par l'évêque qui lui suggère de prendre un demi-cours d'exégèse. Là encore, Mgr Léonard se verra opposer un refus poli. À la même époque, un troisième homme de l'ex-Sénevé, Daniel Chavée, est à son tour contacté pour d'autres cours, toujours à prendre en partage avec des enseignants plus proches de l'évêque. Il répliquera en disant que le séminaire concerne l'ensemble du diocèse et Mgr Léonard finit par convoquer une réunion des doyens principaux.

UN PRÉSIDENT QUI IGNORAIT TOUT DE SA NOMINATION...

Le 23 avril, il leur expliquera qu'il veut rouvrir la «théologie» du séminaire en mettant sur pied une école où l'enseignement de l'ex-Sénevé serait intégré. Lui-même y donnerait la morale et la théologie fondamentales et il ferait appel à des enseignants d'autres séminaires, à des jésuites, à des professeurs de l'UCL, etc.

Les doyens principaux considéreront toutefois que le projet épiscopal ne tiendrait pas la route et demanderont une plus grande autonomie pour le président du séminaire. Une commission des sages vit le jour pour sortir de l'imbroglie. Mais l'écheveau était loin d'être démêlé puisque l'évêque continua à contacter d'autres professeurs potentiels et, afin de faire avancer le dossier, annonce même la nomination comme président du séminaire de Daniel Chavée.

Ce dernier refusera le cadeau empoisonné et enverra un fax à l'évêché pour démentir. Mais Mgr Léonard dira ne l'avoir jamais reçu, ce qui incitera l'expéditeur à aller porter personnellement sa réaction à la rue de l'Évêché!

Le 4 mai, les doyens principaux se retrouvent et écrivent à leur «patron» que les conditions pour rebâtir un projet valable n'existent pas encore. Qui plus est, en nommant quelques professeurs, on risque d'élargir le fossé dans le diocèse. André-Mutien Léonard ne tint pas compte de ces remarques et tenta une nouvelle fois de gagner ses ouailles à sa décision.

Comme le dialogue devenait impossible, l'évêque reconvoqua tous ses doyens pour deux jours de réflexion, mais, sans doute, avait-il déjà pris la décision d'une réouverture en douceur comme il devait l'annoncer mercredi dernier à Bastogne.

LES MEMBRES DE L'EX-SÉNEVÉ CONSIDÉRÉS COMME CAUTIONS?

Face à tous ces événements, Sonalux se pose beaucoup de questions. Sans doute, y a-t-il eu des approches de négociation mais peut-on aller sereinement à table quand on est sans cesse court-circuité et manipulé et alors qu'il apparaît que les membres de l'ex-Sénevé ne sont considérés que comme une caution?... Que penser aussi de la réintégration de professeurs rendus suspects jusqu'à Rome?

Enfin, pour les chrétiens de Solidarité Namur-Luxembourg, l'autonomie du séminaire est un leurre puisque l'évêque veut tout régenter, jusqu'à donner lui-même des cours. Et de conclure en se demandant ce qu'il faut penser d'un évêque qui fait tout le temps pression sur certaines personnes avec des arguments de toute nature, y compris «l'accommodement de la vérité» pour tenter de les gagner à sa cause? Ambiance...

CHRISTIAN LAPORTE

La base ecclésiale demeure toujours circonspecte face à la réouverture soutenue par Mgr André-Mutien Léonard

La théologie de retour au séminaire de Namur

Le Soir, 17 septembre 1993

Une messe du Saint-Esprit pour une section rouverte. Mais la sérénité est-elle vraiment retrouvée à Namur ? Ce lundi 20 septembre, l'évêque de Namur, Mgr André-Mutien Léonard rouvrira officiellement la section de théologie du séminaire de la ville du confluent après deux ans de tergiversations et de coups de théâtre qui n'ont pas vraiment rétabli la «paix des âmes» dans le diocèse même s'il y a moins d'incidents qu'il n'y a guère. L'apaisement annoncé par l'évêque est, du reste, loin de s'installer. À Namur, on n'en veut pour preuve que la reprise en mains de l'information religieuse dans «Vers l'Avenir», quotidien dont l'évêché est un actionnaire important et dont André-Mutien Léonard est devenu un chroniqueur occasionnel, appelant notamment les lecteurs à la prière contre les méfaits de la pornographie et du sida.

Ces derniers mois, la moindre des surprises ne fut pas que l'évêque fit, notamment, appel à ceux qu'il avait écartés. Il établit une liste à cet effet en y ajoutant un certain nombre de noms de professeurs s'inscrivant dans sa mouvance. Pour lui, il s'agissait en fait de provoquer une synergie avec d'autres tendances théologiques complémentaires. Afin de faire passer son projet, il demanda l'appui de plusieurs doyens, mais contrairement à ses attentes, il se heurta à plusieurs réticences qui l'amènèrent à agir finalement lui-même, non sans revoir plusieurs fois sa copie. Et essuyé une série de refus de professeurs qu'il avait quasiment nommés sans les consulter ! Une équipe a finalement pu être constituée avec des théologiens du diocèse - très peu, en définitive - mais aussi avec des professeurs venus de Tournai, de Louvain-la-Neuve, ces derniers présentant la particularité d'être émérites. En outre, des sessions à Ermeton et à Maredsous furent également intégrées au programme.

Pour les anciens du «Sénévé», il s'agit en fait d'un constat d'échec pour l'évêque puisque celui-ci n'a pu reconstituer l'équipe sortante, même étoffée. Et de se demander si la section ne s'isolera pas encore davantage, surtout que la faculté de théologie de l'UCL ne paraît pas prête à la reconnaître. Les observateurs critiques font aussi remarquer que l'on est loin des prévisions optimistes d'il y a deux ans.

CONSEIL PRESBYTÉRAL RÉTICENT

Par ailleurs, le Conseil presbytéral, sorte de parlement des prêtres du diocèse, estime que la réouverture est prématurée dans la mesure où tous les prêtres n'ont pas encore été consultés sur la formation théologique et pastorale. Et que cette dernière n'est en quelque sorte qu'un arbre qui cache une plus immense forêt : au-delà du séminaire, c'est l'ensemble des activités de l'Église et des dimensions de la foi qui est concerné.

Ce malaise est aussi perceptible dans d'autres groupes qui avaient fait de l'excellent travail avant la désignation d'André Léonard. Ainsi, le GREF (Groupes de recherche et d'expression de foi) qui travaillait efficacement depuis seize ans et qui a formé plus de 260 laïcs, a décidé de se saborder en l'absence de toute forme de concertation sur la formation théologique.

Un autre signe que la crise est loin de se résorber apparaît dans la concurrence que se mènent des groupes de réflexion que l'on classera «aux côtés» ou «contre l'évêque».

Ces formations complémentaires en sciences religieuses seraient une richesse dans n'importe quel diocèse ; ici, ils reflètent plutôt de grandes dissensions.

Bref, même si la section de théologie du grand séminaire rouvre ses portes, les divisions de l'Église locale demeurent. Et d'aucuns se demandent si, à terme, il n'y aura pas de nouvelles menaces pour les droits et les libertés au sein de l'institution. Ce n'est pas un hasard si la prochaine assemblée de Sonalux - des chrétiens namurois et luxembourgeois pour un temps qui n'est pas vraiment facile - se déroulera le 2 octobre prochain sur ce thème en présence de l'abbé bruxellois Jan Van Eycken, membre de la Conférence européenne pour les droits et les libertés dans l'Église. Ce jour-là, très symboliquement, les participants iront semer des graines de sénevé à un jet de pierre du séminaire...

CHRISTIAN LAPORTE

Malaises au sein du nouveau Conseil presbytéral

Le 25 septembre 1996, le premier Conseil presbytéral de l'épiscopat de Mgr Léonard termine son mandat de quatre ans. Des élections sont organisées pour constituer une partie du nouveau Conseil presbytéral. Cependant, le mode d'élection traditionnel a été modifié par l'évêque. Sous prétexte que les prêtres élus ne sont guère représentatifs de leurs confrères, l'évêque instaure une élection à deux tours ce qui permet aux futurs élus de l'être par des confrères vivant au-delà de la région de ces élus. Ainsi, 31 membres sont élus pour constituer le deuxième Conseil presbytéral de Mgr Léonard. Il ressemble étrangement au précédent, malgré la modification du mode d'élection. À ces membres élus s'ajoutent 5 membres de droit provenant de l'entourage de l'évêque et 19 prêtres désignés par l'évêque, contrairement aux habitudes qui ont vu les évêques en désigner 3 ou 4 dans le but d'équilibrer la représentativité du Conseil.

Le nouveau Conseil se réunit pour la première fois le 22 janvier 1997. Mais, dès sa deuxième réunion le 16 avril 1997, en tribune libre, Louis Dubois dénonce le malaise de nombreux prêtres élus qui regrettent les dysfonctionnements du Conseil : l'évêque a diminué le nombre de réunions du Conseil, il se réserve désormais le choix des sujets à traiter, il prend lui-même en charge l'information concernant le déroulement des réunions du Conseil. Aucun débat n'est autorisé au sujet de l'intervention de Louis Dubois, malgré le souhait exprimé par les membres de deux carrefours.

« *Les relations sont à nouveau très tendues entre l'évêque de Namur et son Conseil presbytéral* », écrit le chroniqueur religieux de *La Libre Belgique* du 19 juillet 1997. Aussi, six membres du Conseil prennent l'initiative d'inviter tous les membres élus du Conseil, effectifs comme suppléants, à une réunion organisée indépendamment de l'évêque, à Marche-en-Famenne, le 3 septembre 1997. Dans l'article de *La Libre Belgique* déjà évoqué, il est écrit : « *Pour les six membres du Conseil qui sont à l'origine de cette initiative, il est urgent de se pencher sur le mode de fonctionnement du Conseil consultatif. Il leur paraît en effet de plus en plus difficile de 'faire un travail de qualité'. Depuis l'arrivée de Mgr Léonard, les points de friction n'ont fait qu'augmenter, estiment certains ecclésiastiques, rendant pratiquement impossible toute collaboration avec l'évêque. Le chanoine Dubois invite les prêtres élus à 'se remettre honnêtement et lucidement face aux confrères qui les ont envoyés'.* »

Trente-cinq prêtres élus se retrouvent à Marche le 3 septembre 1997. Avec l'invitation à cette rencontre, ils ont reçu une grille d'évaluation du travail au sein du Conseil presbytéral. En plusieurs carrefours et en plusieurs temps, ils ont l'occasion d'exprimer leurs sentiments qui sont récoltés en assemblées plénières. Au terme de la journée, je suis chargé de réaliser une synthèse des échanges de la journée. Je présenterai cette synthèse à la prochaine réunion du Conseil presbytéral fixée au 10 septembre 1997 et dont l'ordre du jour est déjà fixé. Il faudra donc, selon une procédure prévue et autorisée, que je bouscule cet ordre du jour par une « *motion d'ordre* »⁵⁰ que j'adresserai au Conseil au début de la réunion. Ce que je ferai après la prière et l'examen du rapport de la réunion précédente. Je peux donc m'exprimer sans

⁵⁰ En langage parlementaire la *motion d'ordre* désigne toute proposition ayant trait à la procédure ou au déroulement des débats, telle que les demandes visant à obtenir un ajournement des travaux, une modification de l'ordre du jour ou le réexamen d'un article. Ce type de demande peut être formulé à tout moment, et il est traité en priorité.

problèmes en lisant le texte qui suit et qui sera photocopié après mon intervention afin que tous les membres de l'assemblée puissent l'avoir en main.

Conseil presbytéral de Namur réuni le 10 septembre 1997

ÉCHO DE LA RENCONTRE RASSEMBLANT 35 PRÊTRES ÉLUS AU CONSEIL (Marche, le 3/9/97)

Le mercredi 3 septembre 1997, trente-cinq prêtres élus au Conseil presbytéral de Namur se sont réunis à Marche-en-Famenne à l'initiative de six d'entre eux. Leur objectif était d'analyser les raisons d'un malaise concernant le fonctionnement actuel du Conseil et d'envisager des solutions à une situation qu'ils estiment difficile à vivre.

Ce n'est pas la première fois que des prêtres élus au Conseil presbytéral se réunissent ainsi en dehors des assemblées officielles convoquées par l'évêque. Cependant, le plus souvent, les prêtres d'une même région se rassemblaient dans de telles rencontres informelles.

Tous les prêtres présents à la réunion de Marche clament leur souci de l'Église et, plus particulièrement de l'Église diocésaine de Namur. Ils affirment leur préoccupation de l'annonce de l'Évangile de Jésus-Christ dans un monde en pleine mutation.

Leur évêque partage le même souci et la même préoccupation.

Alors, s'interrogent-ils, comment expliquer les nombreuses tensions entre l'évêque et une part importante de ses prêtres ?

Ceux-ci refusent certaines allégations souvent proclamées ou écrites. Non, ils ne sont pas manipulés par quelques confrères animés par la jalousie, la recherche du pouvoir ou de la publicité médiatique ou la volonté de susciter une fronde permanente vis-à-vis de leur évêque. Ils réaffirment haut et clair leur souci de l'Évangile et de l'Église qu'ils essayent de traduire dans leur action pastorale souvent dynamique, toujours difficile.

D'autres explications sont à rechercher aux tensions répétées entre l'évêque de Namur et plusieurs des prêtres du diocèse.

D'abord, il apparaît qu'en de nombreuses circonstances, y compris lors des réunions du Conseil presbytéral, deux « modèles d'Église » se manifestent et s'affrontent, dégageant chacune des priorités et des pratiques pastorales distinctes. Les prêtres présents à Marche ont le sentiment qu'après le concile Vatican II et grâce à l'impulsion de Mgr Charue et de Mgr Mathen, ils ont travaillé, avec de nombreux confrères et de nombreux laïcs à la construction d'une Église plus soucieuse du rayonnement évangélique et plus attentive aux réalités humaines, dans un climat de concertation constante et de recherche de voies pastorales nouvelles.

Depuis de nombreuses années, dans l'Église de Namur, des pratiques démocratiques se sont développées dans le peuple chrétien, au niveau des paroisses, des secteurs pastoraux, des mouvements d'action catholique et du diocèse tout entier au sein des différents Conseils. Les assemblées dites de Nassogne en étaient des manifestations particulièrement significatives.

Or, certains reprochent à l'évêque actuel son allergie à la concertation claire et franche et une tendance à recourir à des pratiques autoritaires.

Enfin, une autre raison semble expliquer les tensions à l'intérieur du diocèse de Namur. Des chrétiens analysent différemment le contexte socio-culturel où s'exerce actuellement le travail d'évangélisation. Les évolutions religieuses personnelles et les expériences pastorales sont diverses. Ceci explique sans doute les approches différentes, voire opposées de problèmes importants pour l'Église d'aujourd'hui, comme ceux des vocations sacerdotales, de l'évangélisation des jeunes et des modes de manifestations de la présence de l'Église dans le monde actuel.

Avec de nombreux prêtres et de laïcs du diocèse, les prêtres réunis à Marche acceptent qu'on dise d'eux qu'ils sont « critiques » dans le sens où l'Évangile de Jésus-Christ invite les chrétiens à une perpétuelle remise en question de soi-même et des institutions et à l'inconfort d'une constante désinstallation. Ces prêtres revendiquent cependant d'être des prêtres de convictions profondes et animés d'intentions évangéliques constructives. Ils n'acceptent pas de se laisser enfermer dans un dualisme manichéen qui laisse entendre que les chrétiens et les prêtres dits « de convictions » seraient dans le vent. Heureusement, il est possible d'être chrétien critique et convaincu !

*

Tous les prêtres élus au Conseil presbytéral (effectifs et suppléants) ont été invités à la rencontre de Marche le 3 septembre dernier. Trente-cinq d'entre eux y ont participé. Plusieurs autres ont regretté de ne pouvoir y assister. Huit prêtres ont exprimé par écrit leurs réactions à l'initiative ou leurs sentiments à propos du fonctionnement du Conseil presbytéral, la plupart d'une manière critique.

Pourquoi les membres désignés par l'évêque pour faire partie du Conseil n'ont-ils pas été invités ? Les initiateurs de la rencontre expliquent que seuls les élus ont été délégués par leurs confrères et qu'ils ont, eux, des comptes à rendre à l'ensemble du clergé. D'une certaine manière, en bonne logique, les prêtres désignés sont responsables devant l'évêque. Bien sûr, on peut discuter cette manière de voir les choses.

Cela étant, comment s'est déroulée la journée du 3 septembre réunissant des membres élus du Conseil ?

Dans un premier temps, réunis en cinq carrefours, les participants ont eu l'occasion d'exprimer leur satisfaction ou leur insatisfaction concernant le fonctionnement actuel du Conseil presbytéral. Après quoi, une synthèse des réactions a été présentée en assemblée plénière. Ensuite, les prêtres ont pu à nouveau s'exprimer et compléter leurs réactions.

Dans un deuxième temps de la rencontre, en assemblée, les prêtres furent invités à exprimer les enjeux qu'ils perçoivent à l'existence et au fonctionnement du Conseil dans la situation actuelle du diocèse de Namur. L'échange libre s'est déroulé en trois moments conclus chaque fois par une « mini-synthèse » des avis énoncés.

La troisième partie de la journée a conduit les participants à se prononcer sur leur attitude à venir concernant le Conseil presbytéral. À l'unanimité des trente-trois participants alors présents, les prêtres ont manifesté leur volonté de continuer leur engagement au sein du

Conseil, à condition que des améliorations soient apportées dans son fonctionnement.

Restait alors dans l'après-midi à tracer des pistes pour améliorer le fonctionnement du Conseil presbytéral et à prendre décision concernant une intervention des prêtres réunis à Marche lors de la réunion officielle du Conseil du 10 septembre et la relation aux medias.

*

Quel est le contenu des échanges de la riche journée de Marche et les conclusions qu'on peut en tirer ?

Tous les prêtres participants ont exprimé leur insatisfaction et leur déception profonde concernant le fonctionnement du Conseil presbytéral. Certains regrettent de « donner une mauvaise impression » à des chrétiens du diocèse et de n'être pas compris dans leurs comportements et leurs interventions au Conseil. Il est vrai que beaucoup de chrétiens ne sont pas bien informés de ce qui se passe au Conseil ou ne comprennent pas grand-chose aux enjeux de son existence et des modalités de son fonctionnement.

Pourtant, ces enjeux sont très importants aux yeux des prêtres réunis à Marche.

Ils considèrent d'abord que le Conseil presbytéral est le lieu où doit apparaître publiquement un certain projet d'Église auquel ils tiennent, afin de lui donner consistance et afin de trouver ou encourager des voies pastorales pour le construire dans la réalité de la vie du diocèse. Ce projet d'Église est essentiellement inspiré par l'Évangile qui fonde les convictions des prêtres qui s'expriment. Il est clairement traversé par la volonté de susciter une Église servante et pauvre où tous les membres du Peuple de Dieu sont responsables. Il s'agit donc d'encourager des pratiques démocratiques de concertation dans l'Église.

Ces prêtres ont une conscience vive que nous existons dans un monde et une Église traversés par de nombreuses et vastes interrogations. Nous vivons un temps de recherches et de découvertes d'éclairages nouveaux concernant l'approche du christianisme, la théologie et la spiritualité de l'Église. La société humaine se dualise dangereusement et de plus en plus. Ce phénomène interpelle profondément les chrétiens soucieux d'incarner les appels et les valeurs évangéliques. Dans une Église et un monde ébranlés dans leurs certitudes, les prêtres veulent être particulièrement accueillants aux hommes, aux femmes et aux jeunes chercheurs de sens et chercheurs de Dieu.

Aux yeux des prêtres réunis à Marche, un deuxième enjeu s'impose. Le Conseil presbytéral doit être le lieu d'une parole libre des élus et, à travers eux, de tous les prêtres qui les ont mandatés dans le diocèse. Vis-à-vis du Conseil, l'évêque a ses droits souvent rappelés pourtant incontestés. Mais, face à des prises de position et des pratiques de l'autorité et du pouvoir, le Conseil a le droit et même le devoir de débattre librement sur des problèmes, des options, des pratiques qui rejoignent ou inquiètent de nombreux chrétiens, prêtres ou laïcs engagés dans notre diocèse.

Un troisième enjeu du travail du Conseil presbytéral est souligné : celui de la démocratie dans une Église où tous sont responsables, comme on l'a déjà dit. Dans l'Église dont rêvent les trente-cinq prêtres et d'autres, la concertation doit devenir presque un réflexe permanent, dans la clarté et la franchise. Aussi, le Conseil presbytéral doit apparaître publiquement

comme un lieu où se vivent des pratiques démocratiques dans l'Église.

*

Mais quelles sont les raisons des « dysfonctionnements » du Conseil presbytéral et donc, de l'insatisfaction d'un certain nombre de prêtres ?

Les prêtres réunis à Marche les distribuent sous trois rubriques.

La première peut s'intituler : mauvais rapports entre l'évêque et une bonne partie des prêtres élus du Conseil. Ces prêtres ont l'impression que l'évêque se considère comme mieux placé que quiconque par la Providence pour analyser les besoins de l'Église d'aujourd'hui et pour déterminer les moyens pour y répondre. L'évêque leur apparaît comme trop assuré dans sa perception des réalités du monde et de l'Église et incontestable dans ses décisions.

Ces prêtres ont aussi l'impression que l'évêque manque d'écoute, sauf pour les déclarations qui vont dans le sens de ses convictions pastorales. Ils lui reprochent encore un manque de confiance vis-à-vis du peuple des chrétiens, prêtres et laïcs déjà engagés dans des lieux d'espérance.

Ces impressions provoquent un sentiment de malaise chez les prêtres qui s'expriment. Ils ont le sentiment d'être piégés parce qu'ils sont poussés à réagir souvent dans une situation de dépendance vis-à-vis de l'évêque, en raison de ses déclarations ou décisions. Ils ont aussi le sentiment d'être inutiles puisqu'il leur semble que des décisions importantes sont prises sans une réelle concertation avec les instances de consultation. Pour eux, les structures de participation se vident de leur fonction et de leur sens.

Ces impressions et ces sentiments provoquent, bien sûr, systématiquement, une méfiance vis-à-vis de l'évêque.

Les prêtres concernés demandent à être mieux écoutés et entendus et souhaitent que soit recréé, progressivement, un climat de confiance réciproque entre l'évêque et beaucoup de ses prêtres. Cependant, certains prêtres vont jusqu'à se demander si cela est possible.

La deuxième rubrique concernant les dysfonctionnements du Conseil peut s'intituler : le recours permanent au droit. Régulièrement et de diverses manières, sont rappelées les prérogatives de l'évêque concernant le Conseil presbytéral prévues par le droit canonique. Personne ne conteste ces prérogatives, même si certains pensent que plusieurs de ces prérogatives sont d'un autre temps. Mais, quelques prêtres se demandent si l'esprit du droit est vraiment honoré par le fonctionnement actuel du Conseil et le rappel constant des droits de l'évêque. À tout le moins, ce rappel crée un malaise. D'autre part, on se demande si le droit lui-même est toujours respecté puisqu'il prévoit la consultation nécessaire du Conseil presbytéral ou d'autres instances dans certains cas ou situations d'importance pour la vie du diocèse. Il prévoit même l'accord du Conseil pour qu'une décision soit prise dans certaines matières.

Sous la troisième rubrique, les membres du Conseil réunis à Marche se remettent eux-mêmes en question, puisqu'ils évoquent la mauvaise gestion et la participation déficiente aux réunions de ce Conseil.

Les critiques sont nombreuses concernant le fonctionnement général du Conseil, en particulier dans ses assemblées plénières. On l'a déjà évoqué plus haut, les prêtres ont pris conscience du peu de temps consacré aux échanges en assemblée entre tous les membres de celle-ci. Ce temps retreint est dû à la programmation des journées qui ne permet pas le débat après les mises en commun des carrefours. D'autre part, dans les assemblées, les échanges s'effectuent davantage entre l'évêque et des membres, plutôt qu'entre tous les participants eux-mêmes. On déplore donc un manque d'interaction dans les assemblées.

Cependant, quand de petits débats s'engagent, on soupçonne parfois un manque de franchise, un malaise qui empêche la prise de parole. Les raisons en sont probablement la déception, la méfiance et la peur des conflits.

On regrette aussi que l'organisation des journées de réunion du Conseil ne soit pas mieux articulée pour aboutir à une formulation, claire et acceptée par une majorité, de propositions ou de conclusions qui peuvent être qualifiées de décisions émanant du Conseil lui-même.

Quant aux sujets abordés, on déplore qu'ils soient souvent trop généraux ou théoriques, éloignés des préoccupations concrètes du terrain pastoral. Les prêtres sont peut-être quelque peu paralysés dans le choix des sujets. Ils n'y sont peut-être pas assez attentifs.

L'espace des réunions du Conseil, le manque de suivi par manque de décisions paralysent aussi le travail. Pour aborder certains thèmes, deux journées consécutives de travail s'indiqueraient.

Les prêtres mettent aussi en cause le fonctionnement des carrefours : le manque de rigueur dans l'animation et dans les rapports. Ceux-ci ne sont pas toujours assez objectifs. Ils ne reflètent pas assez la relativité de certaines prises de position ou bien négligent d'en mentionner quelques-unes.

D'autres raisons expliquent le manque d'efficacité du Conseil presbytéral. Les participants à la rencontre de Marche avouent une préparation insuffisante des rencontres du Conseil. Souvent, les prêtres arrivent aux réunions les mains vides, en se demandant quelle sera l'attraction du jour. Pour mieux préparer et rendre efficace le travail du Conseil, la consultation et l'information des confrères font souvent défaut.

L'absence de synergie avec d'autres instances de concertation est regrettée. On pense au travail des Conseils pastoraux qu'on ignore la plupart du temps. On pense au cloisonnement entre le travail du Conseil et celui des doyens, des doyens principaux en particulier, lors de leurs rencontres et de leur session annuelle. La formation permanente des prêtres organisée au niveau du diocèse n'a aucune incidence sur le fonctionnement du Conseil.

Les prêtres élus du Conseil sont aussi conscients d'être les permanents (payés) de la pastorale. Ils courent toujours le risque d'un certain corporatisme. À certains moments, ils peuvent oublier qu'il s'agit toujours de travailler en Église, prêtres et laïcs ensemble. Les élus du Conseil ne sont peut-être pas assez attentifs à ce qui est vécu, concrètement, dans les paroisses et dans tous les autres lieux d'évangélisation.

*

Après ce long chapitre concernant les dysfonctionnements du Conseil presbytéral, les

prêtres réunis à Marche proposent quelques pistes pour améliorer son efficacité.

D'une certaine manière, des solutions apparaissent déjà après l'analyse des dysfonctionnements : il suffit de corriger ceux-ci ! Mais, cette tâche n'est pas évidente...

Quant au fond, on l'a déjà dit, depuis longtemps, de nombreux prêtres élus au Conseil sont séduits par un projet d'Église qu'ils s'efforcent de vivre avec leurs confrères et des laïcs. Ce projet a déjà été indirectement réfléchi et exprimé par le Conseil presbytéral précédent. En témoigne la brochure concernant ses travaux entre les années 1993 et 1995. Elle s'intitule ***La formation théologique et pastorale dans le diocèse de Namur***. Cette brochure révèle peut-être aussi la tension entre deux projets d'Église puisqu'à côté des « *réflexions du Conseil presbytéral* », l'évêque « *a souhaité pouvoir produire son propre texte* ». Ces deux projets sont-ils entrés en dialogue ? Peuvent-ils se compléter ?

Mais le temps n'est plus aux débats théoriques. Lors des réunions du Conseil, ne pourrions-nous pas évoquer et analyser des réalités du terrain et de l'action pastorale pour y vérifier le projet d'Église déjà exprimé par le Conseil. Il s'agirait d'y déceler et encourager les germes de cette Église, en dépassant une préoccupation trop exclusive de l'avenir des paroisses. Il s'agirait aussi, par exemple, d'être attentif au monde des jeunes, à la montée de la pauvreté, etc.

Quant au climat de travail du Conseil, il s'agit de recréer une confiance réciproque entre l'évêque et beaucoup de prêtres déçus.

Les réformes seront plus faciles concernant le fonctionnement des membres du Conseil pendant les assemblées et les carrefours, avant et après les réunions officielles. Il est souhaité que le temps de débat en assemblée plénière soit augmenté. Dans ce cas, une véritable interaction doit y avoir lieu entre tous les membres du Conseil par des échanges allant de prêtre à prêtre et pas seulement entre les prêtres et l'évêque. Pourquoi un débat ne pourrait-il pas avoir lieu après l'expression de certains sujets en « tribune libre » ? Si possible, chaque journée de réunion du Conseil devrait se terminer par une ou des orientations précises votées par l'assemblée.

Dans les carrefours, les animateurs doivent gérer les échanges avec rigueur et les synthèses de ces échanges doivent être équilibrées, reflétant avec objectivité les tendances et opinions diverses qui s'y sont exprimées. Peut-être serait-il intéressant de modifier de temps en temps la composition des carrefours en bousculant le regroupement par régions.

Les membres du Conseil seront plus attentifs au choix des sujets en se préoccupant surtout de situations ou de problèmes concrets pour élargir progressivement les perspectives, en ayant sans cesse à l'esprit le projet d'Église qu'on souhaite promouvoir.

Pour garantir la représentativité des membres élus du Conseil, ceux-ci devraient s'efforcer de réunir leurs électeurs pour les informer et les consulter. Une question se pose : dans quels lieux, en fonction de quel découpage géographique ces rencontres peuvent-elles être organisées ?

Les prêtres réunis à Marche suggèrent encore de réunir le Conseil deux jours consécutifs si l'importance du sujet traité l'exige et de travailler en concertation plus étroite avec les Conseils pastoraux. Ils insistent sur le rôle du Bureau qui prépare la programmation des

réunions. Ils souhaitent qu'un communiqué de presse soit réalisé par le Bureau après chaque réunion.

*

Lors de la réunion de Marche, des sujets furent proposés pour le travail futur du Conseil :

- Problèmes brûlants concernant le séminaire, sa vente et son transfert : le sort de sa bibliothèque ; le rôle du Conseil économique.
- Les visites pastorales : leur évaluation et les perspectives. Cette réflexion peut être l'occasion d'exprimer ses regrets et un projet d'Église.
- À propos des secteurs, il faut donner la parole à des chrétiens qui travaillent en secteur, avec un projet qu'ils essayent de mettre en route. L'écoute de ces témoins peut permettre des prises de position nettes.
- Des propositions peuvent être faites pour vivre d'une autre manière le Jubilé et sa préparation. La préoccupation des pauvres y est-elle prioritaire ? Quelle est la portée réelle des grandes assemblées et des spectaculaires manifestations ?

Puisse toute cette réflexion positive et soucieuse du bien de notre Église diocésaine permettre un élan nouveau du Conseil presbytéral !

Que l'Esprit-Saint nous assiste !

Mon intervention a bousculé l'ordre du jour prévu pour la réunion du Conseil presbytéral. Voici comment le journal *Vers l'Avenir* du 18 septembre évoque le déroulement de la rencontre.

La réunion du conseil presbytéral

Une quarantaine de prêtres du diocèse de Namur se sont réunis le 10 septembre en conseil presbytéral, sous la présidence de Mgr Léonard.

Devant le conseil presbytéral de Namur, l'abbé René Forthomme, doyen d'Auvelais, a fait rapport sur la réunion tenue à Marche-en-Famenne, une semaine plus tôt, qui avait rassemblé une quarantaine de membres. Il a indiqué que cette réunion, qui n'avait pas été convoquée par l'évêque, était réservée aux membres élus « *parce que ceux-ci ont à répondre devant leurs pairs, ce qui n'est pas le cas des membres désignés par l'évêque* ».

« Profonde déception »

L'abbé Forthomme a expliqué que tous les prêtres présents à Marche ont exprimé une profonde déception. Le Conseil, à leurs yeux, devrait être un lieu où se dessine le projet d'une Église servante et pauvre, un lieu où la parole est libre et le recours aux pratiques démocratiques permanent. Or, il n'en est rien, estiment les membres élus par leurs pairs comme représentants du clergé diocésain. Leur regret est d'autant plus fort qu'il intègre d'autres déceptions : beaucoup de prêtres jugent « *mauvais* » les rapports que Mgr Léonard entretient avec eux et mettent en cause l'habitude qu'a prise l'évêque, selon eux, de répondre

à leurs questions en se retranchant immédiatement derrière le droit canon et en rappelant ses droits.

À leur réunion de Marche, les prêtres ont aussi mis en relief quelques sujets qui devraient, selon eux, être débattus en Conseil presbytéral : le projet de vente des bâtiments du grand Séminaire de Namur ; l'évaluation des visites pastorales de l'évêque ; la revitalisation des secteurs pastoraux, en donnant la parole aux chrétiens qui y vivent ; une autre manière de préparer le Jubilé de l'an 2000 pour faire droit à l'option préférentielle pour les pauvres.

« Procès d'intention »

Quelques-uns des prêtres désignés par l'évêque ont réagi en se disant profondément blessés d'avoir été écartés de la réunion de Marche. Ils estiment que certains confrères leur font des procès d'intention. Plusieurs ont regretté des « *disputes entre curés qui scandalisent bon nombre de croyants* ».

Les problèmes de communication et de concertation entre l'évêque et les prêtres paraissant au cœur du débat, toute la journée s'est passée en assemblée générale. Les membres y sont revenus sur les questions soulevées puis ont été amenés, à sept reprises, à voter les diverses conclusions à main levée.

La plupart des conclusions ont été appuyées par l'ensemble des prêtres présents ou presque. Ainsi, les prêtres ont été unanimes à demander une information précise sur l'état actuel du projet de vente du bâtiment du Séminaire de la rue Henri Blès. Cette information leur paraissait d'autant plus urgente que, la veille, le Président du Conseil provincial de Namur en avait longuement parlé à la télévision locale, la Province apparaissant dès lors publiquement sur la liste des candidats acquéreurs.

À la Maison diocésaine

Le vicaire général Joseph Bayet a confirmé cette information et a fourni quelques détails sur le transfert ultérieur des séminaristes et de la bibliothèque à la Maison diocésaine. Cette nouvelle affectation de la Maison diocésaine va nécessiter, dans l'immédiat, le réaménagement d'une aile. Certains membres ont regretté de n'avoir jamais été consultés sur le sujet. L'un d'eux a également fait état de l'opinion d'un spécialiste du droit canonique, s'étonnant qu'avant de prendre une décision sur un sujet de cette importance, l'évêque n'ait pas sollicité l'avis du Conseil des consultants.

La prochaine réunion du Conseil presbytéral aura lieu à Bastogne le 3 décembre.

Mon intervention au Conseil presbytéral du 10 septembre 1997 fut donc évoquée par la presse. Elle m'a aussi valu un courrier désagréable et vindicatif dont je donne ci-dessous un exemple. À la lettre de mon correspondant taminois, j'ai répondu le texte publié après cette lettre.

XXX
Tamines

Tamines, le 30 septembre 1997

Monsieur Forthomme René
rue Pont-à-Biesme, 2
5060 Auvelais

Monsieur,

Petit pays
Petits esprits
Petites gens (Léopold II)

Voilà bien trois phrases du plus grand de nos rois pour expliquer votre agressivité vis-à-vis de notre Évêque.

Depuis sa nomination comme Évêque de Namur, vous n'avez cessé de le critiquer, même avant son sacre. Rancœur de la part de certains des six réfractaires. Il n'a pas satisfait vos désirs de promotion ou peut-être déplorez-vous qu'un des six n'ait pas été nommé évêque ? Possible ? Non ?

Vous devenez vis-à-vis de Monseigneur pointilleux, vexatoire et humiliant. Tout ce que vous faites ou proposez est très bien (à vos yeux), ce que Monseigneur décide est très mal (à vos yeux).

Arrêtez donc vos idioties. Suivez le chemin tracé par Monseigneur Léonard, notre Évêque.

Le peuple de Dieu (les minus habens) suivront (sic) le représentant du Pape, et toutes vos élucubrations ne l'intéressent pas.

Monseigneur Léonard est le chef du diocèse et cela suffit. Tout ce que vous pouvez écrire et dire n'est que de la littérature à bon marché, pour attirer sur vous les feux des projecteurs des médias (presse etc).

Je n'ose pas continuer cette lettre pour étaler la peine que je ressens pour notre église dirigée par d'aussi piètres protagonistes appelés doyens !

Je préfère un Évêque de plein air.

Que des doyens et prêtres fonctionnaires. Apprenez l'obéissance et l'humilité (Règle de St Benoît).

Désormais, vous les contestataires abstenez-vous de vos vantardises, racontars et bêtises quelconques.

Laissez travailler Monseigneur Léonard, et laissez le peuple de Dieu de l'Évêché de Namur suivre les conseils judicieux de son Patron.

Agréez mes salutations.

(s)

Je suppose que votre Grandeur Décanale dédaignera cette missive d'un pion du peuple.

Abbé René Forthomme
Curé-Doyen

Auvelais, le 3 octobre 1997

Monsieur XXX,

Je ne souhaite pas polémiquer avec vous à propos de votre lettre du 30 septembre. Pour éclairer votre information, je vous adresse ici le texte complet que j'ai lu au dernier Conseil presbytéral du 10 septembre et auquel la presse a fait écho. Sachez bien que j'étais le « malheureux » délégué de 35 confrères réunis à Marche le 3 septembre.

Croyez bien que, malgré mes limites et mes faiblesses, j'essaye de servir Jésus-Christ et son Évangile.

Même les tensions que traverse notre diocèse sont le signe que de nombreux chrétiens comprennent que l'Église a besoin de se remettre elle-même sans cesse en question et se convertir.

J'espère que le texte ci-joint vous permettra de voir les choses avec plus de nuances.

Fraternellement en Jésus-Christ.

R. Forthomme

Heureusement, j'ai surtout reçu des messages encourageants de la part de plusieurs confrères. Ainsi, Paul Lecomte m'a écrit en date du 12 septembre 1997 : « *Bonjour René. Je n'ai pas eu l'occasion de te revoir au cours de la journée de mercredi. J'ai été « soufflé » par la qualité de ton intervention : reprenant et situant l'ensemble des événements. Le contenu, la présentation, le ton ont apporté quelque chose de neuf et d'important à la situation que nous vivons. Bravo et un grand merci.* » Cela fait du bien !... Je fus encore plus heureux de la conversation que j'ai eue en ces jours-là avec le chanoine Joseph Havet ⁵¹ qui m'avait téléphoné de son home namurois où j'allai le rencontrer. Âgé de plus de 80 ans, cet ancien professeur de théologie dogmatique au grand séminaire de Namur me félicitait pour le texte qu'il avait eu l'occasion de lire. J'en fus bouleversé... d'autant plus que j'admirais beaucoup Joseph Havet et que j'avais une grande dette vis-à-vis de lui pour tout ce qu'il avait apporté jadis aux jeunes séminaristes de ma génération.

La vente du grand séminaire implanté à Salzinnes

Pour clore ce long chapitre, il me reste à évoquer brièvement les deux interventions du Collège des consultants ⁵² dont je faisais partie. Rappelons-le, le collège des consultants est, dans chaque diocèse catholique, un organisme consultatif composé d'un groupe de prêtres désignés par l'évêque parmi les membres élus du conseil presbytéral. Sa principale fonction

⁵¹ Voir dans le premier tome de *Tout est grâce I*, Chapitre 4 : Le chemin vers le sacerdoce : le grand séminaire de Namur et le service militaire (1958-1962), pp. 111-113.

⁵² Voir la [note 42, p. 51](#)

est d'assurer le plus rapidement possible la continuité du gouvernement dans l'Église locale, par l'élection de l'administrateur diocésain en cas de vacance du siège épiscopal. Ce collège peut et parfois doit être consulté par l'évêque avant certaines décisions importantes, comme la création d'une nouvelle paroisse, la vente de biens appartenant au diocèse...

Au cours de la réunion du Conseil presbytéral du 10 septembre 1997, pour la première fois, le problème de la vente du bâtiment du grand séminaire situé à Salzinnes est évoqué. Pourtant, cela fait déjà un certain temps que, dans l'opinion publique, ce problème est évoqué. Mais les membres du Conseil ont appris que les négociations pour la vente de ce bâtiment sont bien avancées. La province de Namur est le candidat acheteur actuellement privilégié. Le président du Conseil provincial de Namur vient d'ailleurs d'en parler à la télévision locale. La vente du séminaire de Salzinnes impliquera un nouveau site pour héberger les séminaristes. Il est bien sûr question de les héberger à nouveau dans le bâtiment qui fut il y a peu encore le Grand Séminaire de Namur et appelé à ce moment « Maison diocésaine ». Celle-ci héberge, au centre-ville, non loin de l'évêché et de la cathédrale, des services diocésains, des étudiants fréquentant les Facultés universitaires ou des écoles supérieures, des prêtres dont plusieurs à la retraite. Elle offre aussi un restaurant ouvert à un large public.

À la réunion du 10 septembre, selon *Vers l'Avenir* citée ci-dessus, « le vicaire général Joseph Bayet confirme l'information de la vente prochaine du bâtiment de Salzinnes à la province et fournit quelques informations sur le transfert des séminaristes et de la bibliothèque à la Maison diocésaine. Certains membres du Conseil presbytéral regrettent de n'avoir jamais été consultés sur le sujet. L'un d'eux affirme même qu'il est très étonnant qu'avant de prendre une décision sur un sujet de cette importance l'évêque n'ait pas sollicité l'avis du Conseil des consultants. »

Il s'avère bientôt que, dans la situation présente, non seulement ce Collège devait donner un avis, mais il devait accorder son autorisation pour que la transaction puisse s'effectuer. Les responsables de l'évêché l'avaient oublié ou négligé... Le Collège des consultants dont je suis est convoqué à l'évêché le 27 octobre 1997. Voici comment un membre de ce Collège, Armand Villers, au cours de la réunion du Conseil presbytéral de janvier 1998, fait rapport de son aventure à quelques jours de la conclusion de la vente du bâtiment salzinnois.

Rapport d'Armand Villers au Conseil presbytéral du 28 janvier 1998

Remarques préliminaires :

- Étant donné mon absence à la dernière réunion du Conseil presbytéral, j'ignorais l'information donnée par l'abbé Bayet au sujet de la vente du séminaire. Convoqué à l'évêché, je m'y suis rendu ne connaissant pratiquement rien sur la question.
- Ne sachant pas que je devrais faire rapport de cette réunion, je n'ai pas pris de note ; donc ce qui va suivre est cité de mémoire et comporte sûrement beaucoup d'imprécisions et ne se veut nullement exhaustif.
- Le jeudi 23 octobre, je reçois un coup de téléphone d'une dame m'invitant à une réunion du Collège des consultants à l'évêché le lundi suivant 27 octobre à 15 h 30. Vendredi, je reçois par la poste une convocation officielle signée : Jean-Marie Huet.

1^{ère} phase : À 15 h 30, nous, consultants, sommes introduits dans la salle des évêques ⁵³ où sont déjà installés l'évêque, l'abbé Huet et une quinzaine de personnes d'un certain âge... à qui nous avons serré la main mais qui ne nous ont pas été présentées. J'ai supposé qu'il s'agissait des membres du Conseil économique diocésain.

Le mot d'accueil est interrompu par René Forthomme qui proteste sur la procédure de la convocation à cette réunion étant donné que nous sommes comme pris au piège, mis au pied du mur, devant donner un avis immédiat au nom de nos confrères, sur un sujet aussi important et sur lequel nous n'avons jamais été consultés, ni informés correctement (sauf ce qu'a dit l'abbé Bayet au dernier Conseil presbytéral). Nous sommes pratiquement devant un fait accompli, étudié et mûri depuis très longtemps par certains. Dans ces conditions comment pouvons-nous donner un avis éclairé au nom de nos confrères ?

Suite à cette intervention de René, un certain Mr X chargé des tractations entre la province et l'évêché nous informe sur les dernières propositions de la province : 160 millions, c'est leur dernier chiffre. À prendre ou à laisser ! Réponse définitive : le mercredi qui suit.

Réactions des consultants :

- N'y avait-il pas d'autres solutions ?
- Possibilité de rentabiliser le séminaire (mieux géré) ?
- Louer au lieu de vendre.
- Garder une partie, la ferme par exemple ou du terrain... etc...

Il nous est répondu que toutes les solutions ont été envisagées, que tout cela a été tenté mais n'a pas pu aboutir. Si on ne vend pas, on peut estimer une perte sèche de 8 millions par an (château impossible à supporter).

Les membres du Conseil économique nous affirment que la proposition de la Province est la seule possible.

Ensuite, ils nous garantissent que tout l'argent de la vente sera réinvesti dans l'aménagement de l'ancien séminaire, particulièrement de l'aile Sambre.

Garantie aussi que tous les services diocésains (CDD, bibliothèque, multi-médias, catéchèse, etc...) auront leur place dans ce séminaire.

2^{ème} phase : Les consultants sont invités à déménager et aller dans une autre pièce, laissant sur place le Conseil économique. Là, nous retrouvons l'évêque et, en plus, l'abbé Bayet et Arsène Colot qui représentent le Bureau Administratif du Séminaire.

Nouveaux reproches à l'évêché sur la procédure de cette réunion où nous sommes acculés à prendre une décision aussi importante. L'abbé Bayet reconnaît le fait et regrette la façon dont cela s'est fait mais ils ont été pris de court et n'ont pas pu faire autrement.

Dans un climat plus relaxe, me semble-t-il, les abbés Bayet et Colot répondent à toutes nos objections et nous donnent plus de détails encore sur la situation, essayant de nous convaincre qu'il n'y a finalement pas d'autre solution.

J'ai l'impression que les explications de l'abbé Colot apparaissent pleines de bon sens, ont pesé sur la décision... Le problème du parking a été discuté mais sans solution ! On fait revenir l'abbé Huet pour avoir quelques précisions canoniques sur la procédure. Je crois avoir compris qu'il nous a dit que si le Collège des consultants ne donne pas son accord, le séminaire ne peut être vendu (majorité absolue + 1 voix).

3^{ème} phase : Les « non-consultants » sortent et nous laissent entre nous pour prendre la décision.

⁵³ Cette grande salle polyvalente est décorée, dans tout son pourtour, par d'immenses portraits de tous les évêques de Namur, depuis la création de l'évêché de Namur en 1559.

Rediscussions, objections, regrets, hésitations...

Qu'allons-nous faire ? Si c'est non, quelles vont être les conséquences ? Reporter à plus tard la décision est impossible, alors, il faut se prononcer.

Décision commune ou vote secret ? Discussions...

Afin de respecter l'avis personnel de chacun, nous optons pour le vote secret.

L'abbé Guy Martin dépouille les bulletins : 4 oui, 2 non.

4^{ème} phase : L'évêque, les abbés Bayet, Colot et Huet reviennent. Nous les informons du vote et nous demandons à l'évêché d'envoyer immédiatement l'information à tous les prêtres du diocèse avant que la presse ne publie la décision.

L'évêque nous propose alors une « bistouille » (trappistes, café, biscuits, etc.)

Vers 18 h 15, la séance est levée. Nous n'avons pas revu les membres du Conseil économique.

P.S. Il a été aussi question de demander à la Province des « compensations » : lieu de culte pour St-Paul, déménagement, délai de paiement, etc... Qu'en est-il ?

Après l'exposé de ce témoin, Mgr Léonard précise : « *En instituant le collège des consultants, le législateur a eu une visée avant tout morale. Le collège doit s'assurer de la bonne destination de l'opération, la décision étant prise par ailleurs, par les instances responsables. Dans le cas qui nous concerne, les consultants auront à s'assurer de la destination de l'argent provenant de la vente du séminaire de Salzinnes.* » N'empêche que la consultation des... consultants s'est pour le moins déroulée d'une manière irrespectueuse du droit, voire même, irresponsable. Les consultants ne pouvaient pas s'empêcher de se sentir un peu victimes d'une sorte de chantage...

Changements dans l'actionnariat du journal *Vers l'Avenir* et l'évêché de Namur

Un peu plus tard, une deuxième consultation des membres du Collège des consultants s'est déroulée d'une manière plus régulière. La consultation portait sur le choix d'un nouveau partenaire dans l'actionnariat du *groupe Vers l'Avenir* où l'évêché de Namur était alors actionnaire majoritaire. En 1918, au terme de la grande guerre, sous l'impulsion de l'évêque de Namur Mgr Thomas-Louis Heylen, un journal quotidien régional catholique est créé à



Mgr Thomas-Louis Heylen

Namur. Il s'inscrit dans la foulée de l'ancien quotidien *L'Ami de l'Ordre* qui a dû se saborder après la guerre. L'évêché de Namur a racheté l'imprimerie et toutes les infrastructures rédactionnelles et administratives de l'ancien journal. Avec le temps, d'importantes familles namuroises investissent dans la société éditrice de *Vers l'Avenir* et des autres journaux régionaux repris par cette société. Mais l'évêché de Namur reste actionnaire majoritaire. Les évêques successeurs de Mgr Heylen, Charue et Mathen ne s'intéressent pas particulièrement aux intérêts financiers que l'évêché possède dans *Vers l'Avenir*. Il en va autrement de Mgr Léonard qui augmente la présence vigilante de représentants de l'évêché dans le Conseil d'administration de la s.a. *Vers l'Avenir* qui deviendra plus tard le *Groupe Médi@bel*. Mensuellement, l'évêque de Namur publie ses « *Visites pastorales à domicile* » dans les colonnes de *Vers l'Avenir* et *L'Avenir du Luxembourg*.

Mais, en novembre 1999, les tensions et les conflits se multiplient au sein même du Conseil d'administration du *Groupe Vers l'Avenir*, au point que quatre administrateurs donnent ensemble leur démission. Un des administrateurs démissionnaire déclare aux journalistes de *Vers l'Avenir* : « *Pendant plus de 50 ans, Évêché de Namur et actionnaires familiaux ont collaboré dans le meilleur esprit et ont fait le succès de Vers l'Avenir. Cet esprit de collaboration est aujourd'hui mis en pièce par la majorité et ses représentants (...) par une volonté que je ne comprends pas.* »⁵⁴ Dans ce mauvais climat, une assemblée générale extraordinaire de la s.a. *Vers l'Avenir* est convoquée par l'actionnaire majoritaire pour le 18 novembre 1998. Cependant, les tensions entre les actionnaires de *Vers l'Avenir* s'expliquent aussi par la situation financière délicate du *Groupe Vers l'Avenir* et ses résultats inquiétants, dans un contexte global de restructuration du monde de la presse écrite francophone.

L'assemblée générale a lieu le 18 novembre 1998, mais le président du Conseil d'administration a démissionné, lui aussi, le matin même. Le lendemain, 19 novembre, le journal *Vers l'Avenir* titre : « *Renversement de pouvoir à 'Vers l'Avenir'* » et le journal *Le Soir* affirme en titre : « *L'administrateur délégué révoqué lors de l'assemblée générale extraordinaire - L'évêché de Namur dicte sa loi à 'Vers l'Avenir'* »

L'inquiétude grandit dans le personnel du journal qui ne pense pas que le climat va s'améliorer grâce aux changements d'administrateurs. Mais la situation leur paraît encore plus grave étant donné que le groupe doit être recapitalisé à hauteur de 250 millions au moins. Il est évident que l'évêché de Namur ne pourra pas assumer cette recapitalisation. Le journal *Le Soir* s'interroge : « *Quel oiseau rare accompagnera l'actionnaire majoritaire pour remettre de l'argent au pot ?* ». Le soir de l'assemblée générale, les représentants du personnel de *Vers l'Avenir* et l'*Association générale des journalistes professionnels de Belgique* expriment leurs inquiétudes, y compris, celle de « *la fin de l'indépendance rédactionnelle* ».

Deux jours après l'assemblée générale que je viens d'évoquer, le 20 novembre 1998, le rédacteur en chef de *Vers l'Avenir* publie un éditorial dans son journal. Il est intitulé : « *En toute indépendance* ».

⁵⁴ Dans *Vers l'Avenir*, du 13 novembre 1998.



Jo Mottet

ÉDITORIAL

En toute indépendance

Voilà bien un éditorial que j'eusse aimé ne pas écrire ! Les bagarres entre actionnaires, nous avons décidé, dans le personnel, de ne pas nous en mêler. Et, dans ces colonnes, nous vous avons rigoureusement retransmis l'évolution des événements. Rien de plus, rien de moins. Il me faut cependant sortir aujourd'hui du bois puisque certains, avec malignité, et sans doute un intérêt commercial déguisé, insinuent que la ligne éditoriale des journaux du Groupe Vers l'Avenir va évoluer. Et, cela va de soi pour ceux qui veulent nous nuire, vers un intégrisme pur et dur.

En tant que directeur de la rédaction, je puis affirmer que rien ne sera changé quant à l'orientation rédactionnelle des journaux qui composent notre groupe de presse. Notre ligne générale est inchangée et l'indépendance rédactionnelle est maintenue.

Depuis que j'assume la responsabilité rédactionnelle de nos journaux, je n'ai jamais dû subir une tentative d'ingérence actionnariale. Et, si cela avait été le cas, il aurait été de ma responsabilité de savoir y résister si nécessaire. Le cas échéant, il en serait de même demain.

Votre journal ne changera donc pas dans sa philosophie générale. Il restera fidèle à ses origines dans un esprit d'ouverture, d'accueil, de tolérance, d'échange, de dialogue. Dans cet esprit, nous continuerons notre effort d'amélioration de la nouvelle formule lancée en septembre dernier.

Je crois avoir été très clair. Vos avis, vos réactions, vos analyses seront les bienvenues en cette période de mutation d'un journal qui nous est cher.

Jo Mottet

Non seulement les journalistes de *Vers l'Avenir* se mobilisent, mais aussi des lecteurs. En effet, une quarantaine de lecteurs des journaux du groupe *Vers l'Avenir* dont je suis, inquiets devant la situation du groupe et vigilants lancent une « *société des lecteurs du Groupe Vers l'Avenir* ». Ils lancent des appels aux personnes engagées dans les paroisses au service de la presse, mais aussi à tous ceux et celles soucieux de défendre un journal qu'ils apprécient. Au cours d'une conférence de presse, un des membres de la « société » déclare : « *Les lecteurs d'un journal ne sont pas simplement des consommateurs, ce sont des citoyens actifs.* »

Le temps passe et la situation financière du *Groupe Vers l'Avenir* devenu *Médi@bel* ne s'améliore pas, au contraire. Les responsables de la société anonyme sont acculés à faire appel

à de nouveaux candidats actionnaires. Ils chargent la banque d'affaire Degroof de récolter les candidatures. Début mai 1999, plusieurs candidats se sont manifestés. Les conseillers de la banque Degroof transmettent leur première analyse des déclarations d'intention au conseil d'administration de *Médi@bel* qui devra décider quelles candidatures il estime recevables. Après des contacts et des échanges avec les candidats finalement retenus, il restera aux actionnaires actuels à se prononcer. Parmi ces actionnaires, l'Évêché de Namur est largement majoritaire. Dans son édition du 21 mai 1999, le journal *Vers l'Avenir* consacre une page entière à la problématique d'un nouvel actionnariat pour *Médi@bel*. Deux titres expriment la situation du moment : « **Sous le charme de *Médi@bel* Plusieurs candidats souhaitent devenir actionnaires du groupe multimédia dont fait partie notre journal** », « **L'embarras du choix** ». Six candidatures sont présentées et analysées.

Ce jour-là, 21 mai, quatre représentants du personnel de *Vers l'Avenir* s'adressent à l'évêque de Namur, aux membres du Conseil épiscopal, aux administrateurs de l'ASBL *Évêché de Namur*, aux administrateurs de la S.A. *Médi@bel* et, pour information, aux membres du Conseil presbytéral. Après avoir pris contact avec certains protagonistes de la procédure en cours, ils analysent la situation de cinq candidats actionnaires. Ils soulignent enfin que le personnel reste incontournable : il veut encore jouer un « *rôle actif et responsable* », en étant consulté par les autorités de *Médi@bel* et de l'Évêché, en négociant des garanties avec le ou les futurs partenaires pressentis pour entrer dans l'actionnariat de *Médi@bel*. Les correspondants écrivent même : « *Le personnel considérerait positivement que l'Évêché conserve temporairement une minorité de blocage, pourvu que cela n'engendre pas, à nouveau, des conflits inextricables entre actionnaires.* »

En date du 4 juin 1999, Mgr Léonard adresse une lettre aux membres du Collège des consultants dont je suis, et aux membres du Conseil économique diocésain. Il leur écrit : « *Dans le cadre de la recherche d'un nouveau partenariat au sein du Groupe *Médi@bel*, vous êtes invités à une réunion à l'évêché ce mercredi 9 juin 1999, à 14 h 30, au cours de laquelle la Banque Degroof exposera l'état actuel de ses travaux. Cette dernière présentera les offres des candidats partenaires *Médi@bel*.* » Le 18 juin 1999, le Vicaire Épiscopal Jean-Marie Huet convoque les mêmes personnes pour une réunion décisive fixée au 21 juin à 17 h 30 à l'évêché. Ce jour-là, les six membres du Collège des consultants échangent sur la problématique. Ils finissent par rédiger un texte qui exprime leur accord concernant l'opération financière et la confiance qu'ils font aux organismes responsables. Le lendemain, ce texte est adressé aux membres du Conseil presbytéral dont les Consultants sont les délégués.

Conscients de la nécessité d'améliorer la situation financière de *Médi@bel* et d'assurer ainsi la survie des journaux du groupe *Vers l'Avenir* et de sauver de nombreux emplois, le Collège des Consultants accepte l'aliénation d'une part du patrimoine de l'a.s.b.l. *Évêché de Namur* détentrice du capital de *Médi@bel*.

Pour réaliser l'opération de diversification de l'actionnariat et de recapitalisation de *Médi@bel*, le Collège fait confiance aux spécialistes du Conseil d'administration de *Médi@bel* et de la Banque Degroof pour le choix du groupe investisseur, ainsi qu'aux administrateurs de l'a.s.b.l. *Évêché de Namur*.

Composé de pasteurs, porte-parole des chrétiens, prêtres et laïcs du diocèse de Namur, le Collège des Consultants est déjà préoccupé de l'utilisation qui sera faite de l'argent récupéré

par l'*a.s.b.l. Évêché de Namur* pour le service de l'annonce de l'Évangile. C'est pourquoi, il souhaite une large consultation à ce sujet dans l'avenir.

Namur, le 21 juin 1999

Signatures : R. Forthomme, H. Ganty, J.-M. Jadot, C. Leroy, G. Martin et A. Villers

L'opération du choix du nouvel actionnaire ne fut pas « un long fleuve tranquille ». Jusqu'au dernier moment avant ce choix inéluctable fixé à la fin juin, des luttes s'intensifient entre certains candidats, y compris dans des procédures judiciaires. Finalement, le choix du Conseil d'administration de *Médi@bel* se portera sur un groupe constitué de plusieurs partenaires. L'*a.s.b.l. Évêché de Namur* conservera, au moins provisoirement, une minorité de blocage.

Comme le communiqué des Consultants au terme de leur réunion du 21 juin 1999 l'indique, il s'agit de se préoccuper de l'utilisation de l'argent récupéré par l'*a.s.b.l. Évêché de Namur*. En tout cas, il doit l'être « *au service de l'annonce de l'Évangile* ». C'est pourquoi, le Frère Ferdinand Poswick⁵⁵, moine à l'abbaye de Maredsous est chargé d'imaginer et de proposer un projet pour réaliser cet objectif. Il réalise une brochure de 80 pages intitulée : « *Dossier pour la mise en œuvre du plan pastoral pour la communication et les médias au diocèse de Namur* ». Le 2 mars 2000, le frère Poswick présente son projet au Conseil économique du diocèse et au Collège des consultants. Dans ce projet, l'argent dégagé de l'actionnariat de l'évêché dans *Médi@bel* doit être géré par une *a.s.b.l. Fondation de l'Avenir*, indépendante de l'*a.s.b.l. Évêché de Namur*. Le *Conseil diocésain pour la Communication et les Médias* serait garant de la réalisation et de la progression du projet pastoral diocésain qui serait mis en œuvre au quotidien par le *Centre diocésain pour la Communication et les Médias*. La *Fondation de l'Avenir* pourrait même se mettre au service de l'Église universelle en créant un outil de sélection et de promotion de jeunes talents dans le domaine des médias. La gestion de ce nouvel instrument pastoral serait confiée à la *Nouvelle Organisation Catholique Mondiale pour les Médias* qui se mettait en place à ce moment-là.

Le 21 juin 2003, le nouveau *Conseil des Médias* se réunit pour la première fois à l'évêché de Namur sous la présidence de Mgr Léonard. Jean-Marie Huet rappelle les antécédents récents concernant la participation de l'évêché de Namur dans le groupe *Médi@bel* qui sort progressivement de ses difficultés. Une petite part de l'argent récupéré par l'évêché a été investie pour permettre que deux résidences accueillent des prêtres âgés, qui sont censés être d'anciens propagandistes de *Vers l'Avenir* et *L'Avenir du Luxembourg*. Le reste du capital a été placé, mais il ne rapporte pas grand-chose, étant donné que les taux d'intérêts sont diminués. Mgr Léonard rappelle qu'en 1999, le projet du Frère Poswick envisageait de distribuer une partie des placements dans une *a.s.b.l.* en vue d'aider des projets de formation d'animateurs radio, de journalistes et de cinéastes. Étant donné la diminution générale des intérêts, l'évêché a été acculé à renoncer à l'espace mondial du projet médiatique pour se consacrer uniquement aux projets diocésains. Une « *Maison des Médias* » s'est installée sur la place du Palais de Justice. Elle a créé un site web pour le diocèse et un Intranet au service de la pastorale. L'évêque envisage un projet de création d'une radio catholique au service des huit doyennés de la région de Namur. Au terme de la réunion, il est annoncé que le *Conseil des Médias* se réunira une fois par an...

⁵⁵ Ferdinand Poswick est directeur du *Centre Informatique et Bible* de l'abbaye de Maredsous. Le Centre a publié notamment la *Bible de Maredsous*, la *Table Pastorale de la Bible*, diverses concordances bibliques et autres travaux dans le domaine informatique. Le Centre a cessé d'exister en fin 2014.

Je termine ici l'évocation de mes longues fréquentations de Mgr Léonard, d'abord au cours de la pénible saga du grand séminaire de Namur, ensuite pendant plusieurs années de présence active au Conseil presbytéral. À travers mes récits, le portrait de l'évêque de Namur comporte sans doute plus d'ombre que de lumière. Je le regrette profondément. Je sais qu'on doit retenir de nombreux aspects positifs du travail apostolique de Mgr Léonard. Peu de temps après sa nomination comme évêque de Namur, un auteur local et ami du nouvel évêque en avait écrit une « hagiographie », au dire du journaliste Christian Laporte ⁵⁶. L'écrivain-journaliste ardennais Omer Marchal publiait, en effet, un livre fort laudatif, sous le titre un peu déroutant de « *Monseigneur Léonard, un évêque de plein air* » !...

Aujourd'hui, Mgr Léonard a terminé son ministère d'archevêque de Malines-Bruxelles. Le jour où j'écris ces lignes (30 novembre 2015), on annonce pour le week-end prochain plusieurs célébrations d'hommage à l'archevêque qui clôture son ministère. Un site internet permet aux chrétiens de lui adresser un petit message de sympathie (www.MerciMonseigneur.be). J'en reproduis un ci-dessous.

Cher Monseigneur

Quels mots de profonde reconnaissance choisir pour vous signifier, tant notre affection que notre admiration ?

Nous sommes fiers et heureux que notre Eglise chrétienne de Belgique aient eu un homme d'église, un Evêque tel que vous ! Nous admirons la droiture, le courage et la persévérance avec laquelle vous avez toujours cherché à guider vos "brebis", quelles que soient leur état de vie. Sans sourciller, vous êtes resté fidèle à votre conscience, en étroite soumission à l'Esprit-Saint qui, nous en sommes certains, vous guidait au pas à pas. Vous avez essuyé tant de claques et de controverses, trop souvent lorsque des mauvaises volontés extrayaient du contexte des paroles - de sagesse - que vous offriez pour que l'Homme garde la direction dictée tant par le bon-sens que par la Vie divine et la sainteté à laquelle nous sommes tous appelé.



MERCI !... Ces cinq lettres expriment notre gratitude pour les risques que vous avez pris, jusqu'au bout de votre mission, en naviguant quelquefois à contre-courant de certaines postures d'Eglise, permettez-moi de le dire, révélant un visage peu édifiant, peu charitable, peu enclin à l'honnête dialogue et à la concertation "vraie". Le rude combat vous a sans doute fatigué, mais jamais ne vous a fait désert.

Nous sommes heureux de savoir que vous allez maintenant pouvoir d'avantage vous poser et vous reposer. Nous savons que ceux qui seront autour de vous bénéficieront encore de votre présence paternelle, chaleureuse, inspirée et priante. Que le BonDieu vous gâte en cette nouvelle tranche de vie, et que la Vierge Marie vous couvre de son manteau de tendresse. Avec notre affection filiale, Anne, et Yvan qui se joint à moi.

⁵⁶ HAGIOGRAPHIE DE MGR LEONARD, UN EVEQUE DE PLEIN AIR, article de Christian Laporte paru dans le journal *Le Soir* du 28 mai 1994, p. 19.

On a déjà annoncé que Mgr Léonard se retire dans l'abbaye de Marche-les-Dames où réside la *Fraternité des Saints Apôtres* qu'il a créée récemment pour y accueillir et y former des jeunes qui se destinent au sacerdoce. Cependant, l'archevêque fait savoir qu'il se retire dans un lieu de pèlerinage marial situé à Laus, dans le diocèse de Gap.

Marche-les Dames et la Fraternité des Saints Apôtres



Abbaye Notre-Dame à Marche-les Dames



Ordination diaconale dans la Fraternité des Saints Apôtres



La *Fraternité des Saints Apôtres*, fondée le 7 avril 2013 par Monseigneur André-Joseph Léonard, Archevêque de Malines-Bruxelles et Primat de Belgique, inspirée par le Père Michel-Marie Zanotti-Sorkine est une œuvre sacerdotale. Les futurs prêtres de la *Fraternité des Saints Apôtres* logent à l'abbaye de Marche-les-Dames (Belgique) ou à l'évêché de Bayonne (France). Ils reçoivent leur formation doctrinale au Séminaire Notre-Dame de Namur (Belgique) ou au Séminaire des Saints Cœurs de Jésus et de Marie de Bayonne (France).

Il est écrit dans leur charte : « *Pour accomplir leur mission sacerdotale, les prêtres de la Fraternité des Saints Apôtres choisissent prioritairement la paroisse comme lieu de vie et d'enracinement pastoral. A partir de cet épiscopat où la grâce du Christ peut se répandre abondamment et de diverses manières, ils répondront de grand cœur aux attentes de l'Ordinaire en acceptant la charge d'autres ministères conformes à la direction nettement évangélisatrice de la Fraternité des Saints Apôtres qui entend ramener à la foi ceux qui l'ont perdue ou la faire naître en ceux qui ne l'ont pas. Les sanctuaires et les lieux de pèlerinage, constituant de véritables viviers où la recherche de Dieu se cache sous mille visages, trouveront dans les prêtres de la Fraternité, des apôtres disposés favorablement à y exercer leur sacerdoce et à en assumer la charge pastorale.* »

Le sanctuaire de Laus



Le sanctuaire de Laus est situé dans le diocèse de Gap et d'Embrun dont l'évêque est Mgr Jean-Michel di Falco Léandri. En 1664, la Vierge Marie serait apparue à une bergère de 17 ans, Benoîte Rencurel, elle lui demande de construire une église et d'accueillir les pêcheurs. Le pèlerinage est né... Actuellement, six prêtres et un diacre permanent sont signalés au service du sanctuaire revitalisé grâce aux apports financiers des « *Prêtres* » qui chantent avec succès. Le Père Michel-Marie Zanotti-Sorkine, cofondateur avec Mgr Léonard de la *Fraternité des Saints Apôtres*, séjourne à Laus « 20 jours tous les deux mois » d'après le site internet du sanctuaire. Mgr Léonard y fera sans doute, lui aussi, des séjours entrecoupés de présences à Marche-les Dames.



ANNEXES

ANNEXE 1 : Les faits... concernant la section de théologie du Séminaire et le Sénevé

Note préliminaire

Le Séminaire de Namur comprend deux sections : la Philosophie et la Théologie. Seule la seconde est concernée par les faits qui suivent. Le président du Séminaire, depuis 1974, est Marcel Didier. La section de Théologie compte 4 formateurs : Daniel Chavée, chargé de la vie en communauté, Philippe Goffinet, chargé de la formation spirituelle, Jules Solot, chargé de la formation pastorale et André Wénin, chargé de la formation intellectuelle.

Le Sénevé – Centre d'études théologiques de Namur fondé par Mgr Mathen en 1982 est spécialement destiné à la formation théologique des laïcs, des religieux, religieuses et prêtres désireux d'une mise à jour de leur formation théologique. C'est au Sénevé que les séminaristes de la section de Théologie reçoivent l'essentiel de leur formation intellectuelle. Le Centre accueillait, en 1990-1991, 230 étudiant(e)s à Namur et 90 à Libramont.

Le directeur, Philippe Goffinet, et le secrétaire, André Wénin en sont « la direction ». En plus de ceux-ci, il y a 5 professeurs ordinaires : Daniel Chavée, Paul Hennequin, José Reding, Jules Solot et Thierry Tilquin.

Le Conseil d'Orientation est l'organe responsable vis-à-vis du pouvoir organisateur qui est l'évêque du diocèse. Ce Conseil est présidé par Louis SON, représentant de l'évêque, et il comprend Marcel Didier, président du Séminaire, Camille Gérard, responsable de la formation permanente, et les directeur et secrétaire du Centre.

7 février 91, jour de sa désignation, Mgr Léonard vient au grand séminaire pour parler aux séminaristes et formateurs des deux sections. Il leur fait part, entre autres, de son intention de prier le Seigneur de lui donner 20 séminaristes pour la prochaine rentrée de septembre. Ensuite, il s'engage solennellement à aménager pour les séminaristes des conditions optimales de formation.

26 avril 91. Mgr Léonard reçoit collectivement les formateurs de la section de théologie. Il écoute la présentation du projet actuel de formation, chaque formateur parlant de son « département » dont il a la charge (communauté, formations pastorale, spirituelle et intellectuelle). Il pose ensuite quelques questions de clarification. Déjà, dans ses questions, se manifeste une grande préoccupation pour les futurs séminaristes qu'il compte appeler : des jeunes qui craignent que le séminaire ne soit pas assez formateur, des jeunes avec un grand désir de docilité (que l'on pressent fragiles, très désireux d'afficher une identité catholique claire).

2 mai 91. Mgr Léonard rencontre le conseil des professeurs du Sénevé (P. Goffinet, directeur ; D. Chavée, P. Hennequin, J. Reding, J. Solot, T. Tilquin, A. Wénin, professeurs). Il

écoute la présentation des options, des objectifs et du projet de formation. Ensuite, il donne son point de vue. Le Sénevé semble l'intéresser seulement par le biais de la formation des futurs prêtres qui y suivent les cours. Il estime que notre théologie est inadaptée à la formation de futurs prêtres parce que, à ses yeux, trop critique et trop questionnante. Un débat de fond s'ébauche alors, et engagement est pris pour prolonger ce débat de fond le 22 mai : chaque partie dit clarifier sa position théologique, et les professeurs du Sénevé sont invités à voir comment ils peuvent rejoindre les préoccupations de Mgr Léonard. Ce dernier annonce que le débat sera serré.

7 mai 91. En réunion, les professeurs du Sénevé estiment que le Conseil d'Orientation doit être invité le 22 mai : les problèmes soulevés relèvent des orientations du Centre, ce qui signifie une convocation spéciale de ce conseil, en conformité au règlement organique du Sénevé. Une consultation des membres dudit conseil a lieu pour entendre leur avis sur la question. Les membres marquent leur accord.

14 mai 91. Convocation est envoyée aux membres du Conseil d'Orientation et Mgr Léonard en est averti par écrit. Le même jour, par le biais de M. Didier qui a été reçu chez Mgr Léonard, P. Goffinet est informé que Mgr Léonard demande les syllabus des professeurs. Il apprend aussi que le texte envoyé comme chaque année à pareille époque par A. Wénin pour annoncer les cours du Sénevé 1991-92 dans les « *Communications* » (Bulletin mensuel officiel du Diocèse de Namur) du mois de juin a été refusé. A. Wénin n'en est pas averti.

15 mai 91. L'*Association des Étudiants et Anciens du Sénevé (A.E.A.S.)* écrit au président du Conseil d'Orientation du Sénevé, L. Son, pour qu'il demande à Mgr Léonard de les entendre avant qu'une décision soit prise concernant l'avenir du Sénevé.

16 mai 91. Les doyens du diocèse (36 sur 37 consultables) envoient une lettre à la direction du Sénevé et au président du séminaire : ils leur signalent qu'ils ont demandé par lettre à Mgr Léonard à être reçus en délégation pour pouvoir être partie prenante du débat concernant la formation des futurs prêtres. De même, ils demandent au Séminaire et au Sénevé que le débat sorte de la confidentialité du dialogue entre évêque et théologiens.

18 mai 91. Suite à un message laissé par Mgr Léonard le 17 mai sur son répondeur, A. Wénin téléphone à Mgr Léonard qui accepte la présence du Conseil d'Orientation à la réunion du 22 mai. Il demande un changement d'ordre du jour. Voulant faire cesser les rumeurs qui lui reviennent à propos de la fermeture du Sénevé ou des renvois de professeurs, il propose ceci : « *Je voudrais clarifier mes intentions concernant l'avenir, faire part de mes propositions concrètes pour que vous puissiez réagir, en vue d'y faire des ajustements* ». Le débat de fond sur les orientations théologiques pourra se poursuivre à l'avenir.

21 mai 91. À sa demande, M. Didier rencontre à nouveau Mgr Léonard pour lui faire part de ses inquiétudes concernant le séminaire et lui demander de ne pas prendre de décision hâtive de changement. Il revient avec l'impression que Mgr Léonard maintiendra la section de théologie avec quelques aménagements.

Le même jour, le doyen Jeanmart communique au Sénevé que Mgr Léonard accepte de rencontrer une délégation de doyens la semaine suivante à propos de la formation des prêtres.

22 mai 91. Lors de la rencontre avec le Conseil d'orientation et les professeurs du Sénevé, Mgr Léonard fait part de ses projets. Un des points qu'il déclare non-négociable est la fermeture temporaire de la section de théologie du Grand Séminaire de Namur. Les

séminaristes iront l'an prochain se former à l'I.E.T. (Jésuites de Bruxelles), à Louvain-la-Neuve ou dans un séminaire diocésain (Tournai ou Liège) pour ceux qui ne peuvent suivre des études universitaires.

Il annonce également son projet de fonder une « école cathédrale » regroupant Sénevé et École de la foi sous la direction de Mgr É. Massaux, ancien recteur de l'U.C.L. Après une période de rodage (idéalement de 1 à 3 ans) durant laquelle une certaine cohérence est supposée se créer entre les diverses tendances théologiques, cette école devrait pouvoir accueillir de nombreux séminaristes venant de toute la Belgique. Il compte enseigner lui-même dans cette école (il l'a répété publiquement depuis lors).

En attendant, il ne peut faire confiance à l'équipe des formateurs et des théologiens pour former les séminaristes présents (6) et futurs (probablement 5 ou 6 dès l'an prochain) de théologie. Selon lui, en effet, l'équipe actuelle propose une théologie trop critique, trop basée sur les questions du monde contemporain, et qui ne permet donc pas l'acquisition des certitudes de foi indispensables pour fonder un engagement de prêtre dans le célibat consacré. Les théologiens ont répété à Mgr Léonard qu'ils ne se reconnaissent pas dans une telle critique.

Rendez-vous sont pris pour rencontres individuelles, et pour une nouvelle réunion du même groupe le 4 juin à 9 h.

24 mai 91. Article de Philippe Martin dans *Vers l'Avenir (VA)* et *l'Avenir du Luxembourg (AdL)*. « Mgr Léonard ferme la section de théologie du Grand Séminaire de Namur ». On annonce la décision qui ressort de la rencontre du 22 mai. Écho est fait dans certains journaux parlés de la RTBF. Le soir, à JT1, Mgr Léonard confirme dans une interview accordée à Pierre Koenig sa méfiance par rapport à la formation actuelle de la section de théologie du séminaire de Namur.

Le même jour, José Reding professeur au Sénevé est reçu par Mgr Léonard.

25 mai 91. Article dans *La Libre Belgique (LLB)* : « Plus de théologie à Namur ». Nouvelle confirmation de l'évêché de Namur. Le futur des séminaristes est évoqué avec davantage de précision ; ils vivront au séminaire Saint-Paul et étudieront à Bruxelles et à LLN. L'article souligne que la décision est un fait accompli.

Le même jour, P. Goffinet fait une brève communication sur la situation lors de la journée inter-formation du diocèse consacrée au thème de l'Europe à Herbeumont. À la fin de la journée de travail, l'assemblée débat sur la situation.

27 mai 91. Dans un communiqué diffusé par CIP et publié dans VA, AdL et LLB, l'évêché de Namur réagit : il déclare que les consultations en cours ont été « inopportunément court-circuitées par la publication prématurée et inexacte » de la nouvelle. (Les professeurs se demandent ce qui est inexact).

Le même jour, Mgr Léonard adresse aux doyens une lettre où il qualifie le même article de « publication intempestive », « fruit d'une 'fuite' provenant de l'un ou l'autre des interlocuteurs auxquels j'avais exposé confidentiellement mes intentions ». (Durant la réunion du 22 mai, Mgr Léonard n'a jamais parlé de confidentialité).

28 mai 91. Fabien Deleclos publie dans LLB un article retraçant les derniers événements : « Quelle formation théologique ? Quel respect du Magistère ? ». Il souligne les inconséquences de la position de l'évêché et les enjeux qui se trouvent derrière la fermeture de la section de théologie. Dans le même article, le Père Jean-Marie Sevrin, doyen de la Faculté de théologie de l'UCL rappelle le contrat d'affiliation entre la Faculté et le Séminaire

de Namur, souligne que celui-ci correspond aux normes romaines, et loue la qualité de la formation qui s'y donne.

Le même jour, Mgr Léonard reçoit P. Goffinet, T. Tilquin, J. Solot, P. Hennequin et D. Chavée, professeurs au Sénevé.

Le midi, Mgr Léonard parle aux séminaristes des deux sections : étant donné le court-circuit de l'information, il leur annonce dès maintenant sa résolution concernant la fermeture de la section de théologie et son projet de création d'une grande école théologique à Namur.

Le même jour encore, l'A.E.A.S. envoie une lettre à Mgr Léonard demandant à le rencontrer, car ils n'ont pas de réponse depuis leur lettre du 15 courant.

29 mai 91. 42 jeunes prêtres ordonnés par Mgr Mathen (entre 1974 et 1990) adressent une lettre à Mgr Léonard pour lui exprimer leur amertume, leur indignation et leur inquiétude devant le discrédit jeté sur leur propre formation. Ils lui font part de leur volonté de le rencontrer au plus vite. Seuls 12 prêtres de ces années ont refusé d'adhérer à cette initiative.

30 mai 91. A. Wénin, professeur au Sénevé est reçu par Mgr Léonard (dernière consultation individuelle).

Le même jour, M. Didier porte à Mgr Léonard sa lettre de démission. L'évêque réserve sa réponse.

L'après-midi, les quatre formateurs de la section de théologie (président exclu) rédigent un communiqué de presse pour mettre les choses au point suite au communiqué de l'évêché paru le 27 mai dans la presse. Ils signalent aussi la décision de leur président.

31 mai 91. Dans *VA* et *AdL*, Philippe Martin publie le communiqué de presse des formateurs, la lettre des jeunes prêtres et une information sur la rencontre d'Herbeumont (voir 24 mai). De même, *LLB* (sans la dernière information).

Le même jour, Mgr Léonard écrit à l'A.E.A.S. : il est prêt à les rencontrer le mardi 4 juin à 16 h 30.

3 juin 91. La société des rédacteurs du groupe *Vers l'Avenir* regrette que l'honnêteté d'un rédacteur ait été mise en cause délibérément par l'évêché de Namur. Cette démarche rejoint celle des formateurs de théologie (voir 30 mai).

Le même jour, rencontre des doyens avec Mgr Léonard : en ressort une proposition que Mgr Léonard va soumettre aux professeurs du Sénevé et au président démissionnaire du séminaire le lendemain. 24 doyens étaient présents, et ils avaient 10 procurations.

4 juin 91. De 9 h à 12 h, rencontre entre Mgr Léonard, M. Didier et le conseil des professeurs du Sénevé. Le contenu des débats restera confidentiel à la demande de Mgr Léonard. Rendez-vous est pris pour le lundi 10 juin à 14 h. Un communiqué commun signé par Mgr Léonard, M. Didier (pour le séminaire) et P. Goffinet (pour le Sénevé) est diffusé à la sortie de la rencontre via l'agence CIP. Mgr Léonard en donne lecture vers 12 h 15 devant la caméra de Canal C (TV communautaire de Namur), et il ajoute un commentaire personnel où il prétend que ses décisions ont toujours été négociables (ce qui est faux) et où il parle de climat de confiance, alors que le communiqué commun fait état de la crise de confiance.

Le même jour, à 18 h 30, Mgr Léonard reçoit le comité de l'A.E.A.S.

6 juin 91. À Marche-en-Famenne, assemblée de l'A.E.A.S. Le comité fait rapport de sa visite chez Mgr Léonard ; ensuite, l'assemblée travaille sur les stratégies à adopter et les actions à mener pour faire vivre la formation théologique qu'ils souhaitent malgré la présence de Mgr Léonard. Dans un article du 8 juin dans *VA*, Philippe Martin rend compte de cette assemblée.

10 juin 91. Rencontre entre Mgr Léonard, M. Didier (président démissionnaire), le conseil des professeurs du Sénevé et une délégation de huit doyens. La discussion porte sur les préalables mis par les professeurs du Sénevé à l'examen des nouvelles propositions de Mgr Léonard : réhabilitation publique des personnes discréditées pour rendre possible un minimum de confiance ; et questions sur les intentions réelles de Mgr Léonard : alternance ou ouverture vers le pluralisme ? S'il demande un pluralisme théologique, il doit également pratiquer un pluralisme « politique » au niveau de son conseil épiscopal : la moitié des membres de ce conseil doit représenter la continuité avec Mgr Mathen.

Devant le refus de Mgr Léonard de rencontrer ces préoccupations préalables, le débat ne peut s'engager sur ses nouvelles propositions. C'est la rupture des négociations. Dans ces conditions, les professeurs du Sénevé se voient dans l'impossibilité de poursuivre leur travail.

À l'issue de la rencontre, un communiqué de presse est rédigé par les doyens, et un autre par les professeurs du Sénevé.

11 juin 91. Mgr Léonard rencontre une délégation d'une vingtaine de jeunes prêtres. Ceux-ci qualifient la rencontre de dialogue de sourds : Mgr Léonard, selon eux, écoute, mais n'entend pas.

Mgr Léonard fait à son tour un communiqué de presse où il fait état des nouvelles propositions qui sont les siennes (propositions émises déjà lors de la rencontre du 4 juin, légèrement modifiées). Il laisse entendre que la rencontre a porté sur ces propositions que les interlocuteurs n'auraient pas acceptées. Il manque ainsi gravement à l'objectivité et à la vérité : il n'a pas été question de ces propositions lors de la rencontre du 10 juin, mais seulement des préalables à l'examen de ces propositions.

12 juin 91. La presse belge (des deux langues) fait largement écho à la crise ouverte entre Mgr Léonard et une partie de son diocèse. *LLB* en fait son « événement » (article et commentaire en p. 1 et toute la p. 2).

13 juin 91. Les huit doyens présents à la rencontre du 10 juin écrivent une lettre à Mgr Léonard avec copie aux autres doyens : ils s'étonnent du communiqué de presse de l'évêché le 11 juin, qui, selon eux, trompe les lecteurs à propos du contenu de la réunion.

15 juin 91. Assemblée à Marche-en-Famenne à l'initiative de *Sonalux*. Pourtant invité, le vicaire général J. Bayet ne participe pas à la rencontre. Au centre des débats : l'affaire du Sénevé. José Reding fait le point de la situation ; le chanoine Robert Guelluy et G. Cellier analysent l'affaire en théologien et en sociologue.

17 juin 91. La presse annonce une lettre pastorale de Mgr Léonard à propos de la formation des prêtres. Cette lettre est communiquée aux doyens et à la presse avec embargo jusqu'à 24 h. Les professeurs du séminaire et du Sénevé n'ont rien reçu, quoi qu'en dise l'article de *La Libre Belgique* (p. 8).

18 juin 91. *Vers l'Avenir*, *L'Avenir du Luxembourg* et *La Libre Belgique* publient intégralement la « Lettre pastorale de Mgr Léonard ». La presse fait largement écho à cet « appel... du 18 juin » (Interview de Mgr Léonard à la RTBF). La lettre sera envoyée aux curés au moins une semaine plus tard pour qu'elle soit lue aux messes du dimanche 30 juin.

19 juin 91. *Vers l'Avenir* et *L'Avenir du Luxembourg* publient un long interview de Mgr Léonard. Celui-ci commente lui-même sa lettre pastorale.

20 juin 91. Au cours d'une réunion, les doyens (30 sur 39 et 3 excusés) se disent très ébranlés dans leur confiance vis-à-vis de l'évêque « *à cause de l'injustice faite aux professeurs du Sénevé accusés sans preuve et sans possibilité de réelle défense* ». Pour eux, la lettre pastorale de Mgr Léonard pose plus de questions qu'elle n'en résout. Ils expriment leur soutien aux formateurs du séminaire et aux professeurs du Sénevé, demandent à Mgr Léonard de ne pas abuser des médias et posent la question de la formation théologique dans le diocèse. Les doyens principaux sont délégués pour rencontrer d'urgence l'évêque avec ces réflexions et questions.

Le même jour, débat public à Arlon à l'initiative des doyens d'Arlon, de Martelange et de Messancy, avec intervention d'Arthur Buekens, aumônier national de l'ACI.

23 juin 91. Rencontre des doyens principaux avec Mgr Léonard. Leur impression est encore renforcée : Mgr Léonard n'écoute pas ou n'entend pas.

25 juin 91. Les théologiens du Sénevé rendent publique leur position suite à la lettre pastorale de Mgr Léonard et annoncent la création d'un « Sénevé Nouveau », centre de formation théologique pour laïcs dont le pouvoir organisateur sera composé d'un représentant de l'évêque, de deux doyens, de deux étudiant(e)s et des directeur et secrétaire du centre. Le texte est envoyé à Mgr Léonard ainsi qu'aux parties concernées. Il est publié en grande partie le lendemain par *Vers l'Avenir* et *l'Avenir du Luxembourg*.

28 juin 91. Rencontre entre le Conseil épiscopal (l'évêque et ses collaborateurs directs) et les doyens suite à la réunion du 23. Le dialogue est difficile, mais les doyens s'efforcent de maintenir le dialogue. En ressort la proposition suivante : une rencontre entre le Conseil épiscopal, deux doyens, les professeurs du Sénevé et deux professeurs de l'École de la foi à Walcourt le 4 juillet.

4 juillet 91. Rencontre à Walcourt comme prévu (les représentants de l'École de la foi sont : le Père Marc Leclerc s.j. et le professeur Jean Gible, du diocèse de Malines). Mgr Léonard annonce qu'il refuse de reconnaître le Sénevé nouveau parce que le lien à l'évêque est trop ténu et que cela ouvrirait la voie à une « Église parallèle ». Il veut rester le seul pouvoir organisateur du Sénevé et y enseigner. C'est en ce sens qu'il fait des propositions pour l'avenir de la formation théologique au Sénevé.

9 juillet 91. Réunion entre les partenaires du Sénevé nouveau : professeurs, doyens et sept étudiant(e)s pour prendre position suite à la réunion de Walcourt. Les différentes parties constatent l'impossibilité dans laquelle Mgr Léonard les met de poursuivre leur initiative de Sénevé nouveau.

10 juillet 91. L'évêché fait parvenir à la presse un double communiqué : celui qui émane de la réunion du Sénevé nouveau le 9 juillet et un autre issu de l'évêque et du Conseil épiscopal. Une présentation réunit les deux communiqués sous le même « chapeau » parlant de « *résolution commune* », tandis que le communiqué de l'évêché parle à deux reprises de « *suspension provisoire* » du Sénevé. Pour rappel, après avoir fermé la section de théologie du séminaire de Namur, Mgr Léonard parlait également de « *suppression provisoire* ». Dernières manipulations de la réalité ?

ANNEXE 2 : Lettre de l'abbé André Léonard adressée à Mgr Mathen, évêque de Namur, en 1975

Louvain, le 26 juillet 1975

Monseigneur,

Comme l'an passé, mais avec une plus grande insistance, je voudrais vous entretenir du séminaire de notre diocèse. Je crois que l'intérêt que je porte à la formation des futurs prêtres ainsi que mon expérience, durant huit ans déjà, au séminaire Léon XIII de Louvain, m'y autorisent.

Le problème étant extrêmement important, puisqu'il commande l'avenir de tout le diocèse, je me permettrai d'être très clair. Je tiens cependant à préciser que j'ai déjà fait part précédemment à Marcel Didier de toutes les réflexions que vous trouverez ci-après. Il serait en effet inconvenant que je passe sans plus au-dessus de lui pour m'adresser directement à vous. Il n'y a que sur les questions de personnes que je n'ai pas pu être explicite avec lui, afin de ne pas le mettre dans l'embarras en lui parlant de collègues immédiats.

À mon sens, notre séminaire a besoin d'une réforme claire, sans demi-mesures, ce qui ne veut pas dire sans nuances. (Namur ne doit en aucune façon devenir un mini-Écône !) C'est là le seul point sur lequel je divergerais profondément de Marcel Didier. Malgré la grande admiration que j'ai pour lui, malgré la grande confiance que je place en lui, je crains qu'il ne s'incline trop facilement devant l'idée ambiguë du pluralisme et ne rêve d'une impossible concorde où toutes les opinions se concilieraient harmonieusement. Je crois au contraire qu'il y a quelque part des oui/ et des non/, qui doivent être sans bavure.

À condition de le transformer en fonction du statut d'un prêtre diocésain, l'exemple des Jésuites, des Petits Frères de Charles de Foucauld, des contemplatifs, doit nous éclairer et nous stimuler. Ces gens définissent clairement un but exigeant, s'y tiennent intelligemment mais vigoureusement et, pour cette raison, permettent l'épanouissement de vocations nombreuses et solides. J'ai eu la joie de rencontrer récemment les novices jésuites de la Pairelle : j'ai été émerveillé de la qualité et du sérieux de la formation qu'ils reçoivent. Et quel enthousiasme cela suscite en eux !

Une réforme du séminaire exige un corps professoral unanime et ardent. Des différences dans les optiques sont admissibles et souhaitables, mais à l'intérieur d'une communion sans faille sur les points essentiels. Ce n'est pas le cas actuellement. Il ne m'appartient pas de dire du mal de mes confrères. Le procédé serait peu élégant et purement négatif. Mais, plus positivement, je crois devoir affirmer que certains professeurs du séminaire n'ont pas les qualités requises (ils en ont mille autres) pour assurer une formation intégrale et efficace de nos futurs prêtres. Très concrètement, je pense que Roger Georges, Maurice Cheza et José Reding ne sauraient entrer valablement dans le projet de formation renouvelé dont je parle ici. Leur indéniable compétence et leur générosité incontestable s'exerceraient mieux ailleurs, à mon avis. À titre de suggestions éventuelles, je proposerais comme remplaçant de Roger Georges, Raphaël Collinet (de Liège), comme remplaçant de Maurice Cheza, Ghislain Beaupain ; et comme remplaçant de José Reding, Henri Ganty. Sans ce renouveau des personnes, il me semble qu'aucun salut n'est possible. Des palliatifs ne suffisent pas.

Le Séminaire, comme l'Église, doit montrer clairement qu'il sait ce qu'est le sacerdoce et qu'il y croit sans réserves. Les recherches concernant un meilleur exercice du sacerdoce ne doivent jamais donner l'impression qu'elles portent sur l'essence même de ce dernier. Il faut d'ailleurs attendre et exiger des séminaristes qu'ils soient d'abord attachés au sacerdoce comme tel (c'est-à-dire au Christ Prêtre) avant d'être braqués sur telle ou telle forme de son exercice (d'où le danger de « projets pastoraux » prématurés).

Tout doit commencer par un examen sérieux et direct des candidats par plusieurs membres du séminaire. Il ne faut accepter que ceux-là seuls qui rentrent suffisamment dans la conception et l'esprit du sacerdoce catholique selon toutes ses dimensions et qui ont des motivations valables (pas purement sociales ou philanthropiques, par ex.) pour devenir prêtre. Il faut écarter les autres ou les faire attendre et, dans ce dernier cas, les confier à un prêtre compétent pour assurer leur direction spirituelle et leur maturation. Je pense en effet qu'entrer au séminaire doit déjà être une option précise et non un pur essai dans le vague. Sinon la formation perd sa consistance.

Le séminaire doit avoir le souci d'une triple formation spirituelle, intellectuelle et pastorale.

Formation spirituelle tout d'abord. Elle comportera essentiellement une formation intense et constante (jusqu'à la fin du séminaire) à la prière dans toutes ses formes : liturgique, en groupe, personnelle (celle-ci étant particulièrement requise dans une vie souvent marquée par la solitude et placée sous le signe d'une consécration personnelle au Seigneur).

La formation spirituelle inclut la préparation au célibat. L'option doit être sans équivoques. Il faut décourager absolument tout qui projetterait de ne s'engager que conditionnellement, en faisant un pari sur un avenir tout à fait aléatoire. Il convient même, je crois, de n'ordonner que des séminaristes qui en sont venus à choisir positivement le célibat pour lui-même et pas seulement parce que l'Église le demande.

La formation spirituelle comporte aussi l'éducation au sens de l'Église. Tout futur prêtre doit savoir avec précision ce qu'impliquent l'amour de l'Église, la liberté dans l'Église, l'obéissance à l'Église. Ce point est absolument capital. Il faut en effet éviter le double écueil d'une conception infantiliste de l'autorité dans l'Église et d'une attitude hypercritique à son égard. On s'expose aux pires déboires en ordonnant des gens qui n'ont pas un sens correct de l'Église et de la situation du prêtre dans l'Église. Les textes de Vatican II sur le prêtre et l'Église devraient être la charte de chacun en cette matière décisive.

La formation spirituelle doit enfin viser à donner au futur prêtre le goût de la pauvreté, dans un esprit de simplicité et de disponibilité. Ce point mérite une attention plus grande que celle qu'on lui accorde habituellement.

Formation intellectuelle ensuite. Elle sera la plus poussée possible. Un prêtre doit apprendre à travailler beaucoup (c'est une forme éminente de pauvreté). Il devrait acquérir durant son séminaire le goût et la méthode du travail intellectuel. On cherchera par une pédagogie intelligente à ce que les questions philosophiques et théologiques rejoignent l'expérience vécue des séminaristes, mais en se refusant absolument à ne prendre comme point de départ de la réflexion que les questions qu'ils se posent déjà, ce qui serait un appauvrissement énorme. L'interrogation personnelle ne grandit en effet le plus souvent qu'en étant fécondée par un apport extérieur et même suscitée par lui. Pour que cet effort réussisse, il faut exiger des professeurs eux-mêmes un investissement intellectuel sérieux et à long terme.

On donnera dès le début un cours très soigné sur l'essence du christianisme catholique (s'inspirer, par exemple, de Hans Urs von Balthasar) avec exercices pratiques de discernement. Mis

en présence de textes d'inspirations diverses, un séminariste devrait rapidement, grâce à un tel cours, être à même de séparer la paille du bon grain et ainsi s'entraîner à n'être jamais la victime de slogans ou de positions unilatérales de quelque tendance qu'elles soient. Ce « flair » théologique et ecclésial est particulièrement nécessaire de nos jours où chacun doit trouver son chemin – et le bon – dans l'extraordinaire foire aux idées qui nous sollicite de toutes parts. Sans une telle formation on assiste au spectacle lamentable de voir de jeunes prêtres (et parfois de moins jeunes) entièrement déboussolés après quelques années de sacerdoce.

La formation intellectuelle et la formation spirituelle exigent conjointement une discipline de vie impliquant une ascèse personnelle et communautaire et donc une règle de séminaire, sans lesquelles il n'y a pas d'éducation à la prière, au célibat, au sens de l'Église, à la vie intellectuelle. Cela suppose quelques limitations intelligentes à préciser, quant aux visites que l'on peut recevoir, quant aux heures de sorties vespérales ou nocturnes, quant à l'usage de certaines distractions, quant à l'emploi des fins de semaine et des temps libres.

Il faut enfin éviter que cette formation spirituelle et intellectuelle soit aussitôt détruite dès le séminaire ou par après, par des sessions qui démolissent en quelques heures ce que l'on a tenté d'édifier durant plusieurs années. Il faut des mois, par exemple, pour se remettre d'une session de Marcel Légaut sur l'Église, ou d'une session de Ducocq sur la christologie. Des sessions peuvent être utiles, mais il faut bien choisir ceux qui les animent, c'est-à-dire concrètement préférer à une vedette qui déséquilibre les auditeurs un esprit juste, fût-il moins connu. Il faut aussi n'envoyer à Louvain après l'ordination que des prêtres particulièrement équilibrés, capables de soutenir cette épreuve ; l'accompagnement spirituel et intellectuel de ces prêtres durant leurs études à Louvain serait tout spécialement indiqué. Sinon on s'expose à bien des déceptions.

Formation pastorale enfin. Il faut d'abord se persuader que la meilleure préparation à l'activité pastorale est assurée de l'intérieur par la formation spirituelle elle-même. Un prêtre donné à Dieu dans la prière et passionnément attaché au sacerdoce et à l'Église sera comme spontanément pastoral, selon ce que les circonstances (imprévisibles auparavant la plupart du temps) exigeront de lui. Un sens pastoral authentique repose sur une solide personnalité humaine, forte et bien trempée. On accordera donc une grande importance à la formation du caractère ainsi qu'à certaines vertus humaines essentielles : la force, le courage, la persévérance, l'équilibre affectif.

L'initiation pastorale suppose aussi une bonne connaissance du milieu où l'on aura à travailler. Il faut exiger des séminaristes la lecture des journaux ainsi que l'acquisition d'informations précises sur la situation sociale et économique de leur diocèse. Un prêtre doit être au fait de ce qui se passe dans le monde et dans son milieu. D'où la nécessité d'un très bon cours (le choix de celui qui le donnera est capital) de philosophie sociale et politique, d'éléments de sociologie et d'économie avec les compléments d'informations diversifiées selon les diocèses intéressés. Ce cours pourrait être étalé sur l'ensemble de la formation et devrait donner en ces matières aux séminaristes un équilibre doctrinal et pratique absolument indispensable de nos jours.

Pour affiner le sens pastoral il convient d'exiger des séminaristes un engagement humain précis et limité durant les vacances et, même, pour autant que cela soit compatible avec le reste de la formation, au cours de l'année : services des malades, des handicapés, des vieillards ; enseignement et prédication durant les dernières années. Je crois qu'il faut éviter à tout prix les stages prolongés dans un milieu déterminé, stages qui coupent le travail intellectuel, dispersent la formation et souvent ne préparent à rien du tout (on ne peut pas anticiper substantiellement le sacerdoce). Il est particulièrement dangereux de concevoir le stage comme s'il déterminait une nomination ultérieure après l'ordination : ce procédé rétrécit prématurément le champ d'action du futur prêtre et diminue en disponibilité. Quant à l'initiation concrète à leur travail, les jeunes prêtres

la trouveront sur place, après leur nomination, auprès des confrères en collaboration avec lesquels ils devront exercer leur sacerdoce.

Si l'on estime malgré tout devoir proposer à un futur prêtre un stage en milieu ouvrier, il ne pourra s'agir que d'une personne particulièrement mûre et bien préparée à cet effet. Sinon, au lieu de former un véritable prêtre en milieu ouvrier, on ne produira qu'un syndicaliste naïf inspiré par un ouvriérisme attardé. Ce genre de Mission suppose une longue maturation et un équilibre sacerdotal parfaitement rodé. On refusera avec le plus grand soin le sophisme selon lequel un stage plus long peut s'accommoder de temps plus rares de prière et de réflexion. La vie spirituelle est en effet un absolu auquel il faut satisfaire d'abord et en tout cas. Le reste doit venir après. En conclusion : il faut faire le moins possible de stages encombrants (toute la vie sacerdotale sera ensuite un long stage) et, si l'on croit devoir en faire certains, opérer un choix judicieux de stages bien préparés et nettement circonscrits.

Si elles venaient à être appliquées fermement, toutes les mesures présentées dans ce rapport susciteraient bien sûr de l'opposition et provoqueraient des départs. Il faut accepter ce déchirement en sachant qu'à longue échéance un idéal intelligent, clair et exigeant augmentera la qualité et la quantité des jeunes qui s'y rallieront. Il va de soi enfin que je vous communique ces réflexions à titre purement informatif. Nous pouvons en discuter si vous le jugez bon. Mais il doit être clair que vous n'éveillerez en moi aucune susceptibilité si vous pensez ne devoir en tenir aucun compte. J'ai fait ma part. La vôtre vous appartient entièrement. Je vous salue respectueusement et vous redis mes sentiments filiaux.

André Léonard

ANNEXE 3 : Communication des théologiens à la rencontre avec Mgr Léonard et la délégation des doyens (10 juin 1991)

1°. Dans la crise de confiance actuelle : une question de justice qui est un préalable

Lors de la rencontre du 4 juin ⁵⁷, la réalité d'une **grave crise de confiance a été actée** (*voir communiqué de presse*). Elle s'enracine, à nos yeux, dans le désaveu public de l'équipe théologique par Mgr Léonard. Ce désaveu a été exprimé publiquement à plusieurs reprises, surtout lors de la confirmation télévisée de la fermeture de la section de théologie du séminaire le 24 mai. Or, ce désaveu s'est fait sans que l'accusation portée sur les perspectives des théologiens du Sénevé n'ait été prouvée ni même étayée par quoi que ce soit. De plus, cela s'est effectué en l'absence de toute procédure garantissant le droit des « accusés ». Ce désaveu nous apparaît donc lié à une **profonde injustice**. Les **déclarations de presse contradictoires** de Mgr Léonard qui ont suivi ont encore ajouté à cette injustice en jetant un **soupçon de malhonnêteté non fondé** sur les professeurs.

Le 4 juin, nous avons demandé, **comme condition indispensable** à l'amorce d'une restructuration d'un climat de dialogue, **des paroles et des gestes publics** (aussi publics que pour le désaveu) qui rendent justice à l'équipe des professeurs et qui manifestent de la part de

⁵⁷ Voir, p. 30

l'Évêque une **confiance suffisante** pour que nous puissions entreprendre l'œuvre commune de formation théologique dans le diocèse à laquelle il nous convie.

Depuis le 4 juin, aucune parole, aucun acte public n'est intervenu en ce sens. Au contraire, dès la lecture du communiqué de presse devant les caméras de Canal C, Mgr Léonard a ajouté un **commentaire marqué de nouvelles contradictions**. De plus, quelques heures plus tard, il répétait **ses critiques non fondées** aux délégués de l'Association des Étudiants et des Anciens du Sénevé (A.E.A.S.) (cfr *Vers l'Avenir* du 8 juin).

Les conditions que nous avons jugées et déclarées indispensables pour entreprendre le dialogue ne sont donc pas réunies.

2°. Analyse de la proposition de Mgr Léonard

Mgr Léonard présente son « projet » comme une grande œuvre de réconciliation entre différentes tendances théologiques « légitimes mais partielles ». Elles auraient été représentées dans le diocèse, pendant l'épiscopat de Mgr Mathen, par deux institutions différentes : le Sénevé et l'École de la foi. Il s'agirait dans les années à venir de faire en sorte que ces deux institutions confrontent leurs orientations et s'articulent dans une nouvelle cohérence à l'intérieur d'une « École cathédrale ».

Les professeurs du Sénevé entendent faire remarquer :

a. qu'il y a une différence de statut considérable entre ces deux institutions.

L'École de la foi est une Association de fait de quelques théologiens (le sont-ils tous d'ailleurs ?). L'École de la foi, qui ne donne cours que le samedi, ne bénéficie jusqu'à présent d'aucune reconnaissance diocésaine ou interdiocésaine qui donnerait à ceux qui fréquentent ses activités une qualification quelconque. Au contraire, le Sénevé, qui assure une formation de base complète aux séminaristes et aux laïcs, jouit d'un statut diocésain incontestable et la section de théologie du Séminaire est affiliée par contrat à la Faculté de Théologie de Louvain. Que signifie le fait de présenter les deux institutions sur le même pied ?

b. que le Sénevé appartient à une tendance reconnue officiellement et déjà largement plurielle.

Il est entré depuis longtemps dans une collaboration active avec des institutions aussi différentes que le Gref (Groupes de recherche et d'Expression de foi), le Cefoc (Centre de Formation Cardijn), l'ISSR (Institut des Sciences Religieuses) et la Formation permanente des prêtres. L'École de la foi semble, au contraire, être restée très isolée (cfr la brochure sur les propositions de formation théologique dans le diocèse de Namur, 1987).

c. que, jusqu'à présent, aucun membre de l'École de la foi, hormis Mgr Léonard n'a pris la parole, ni été mis en cause ou même cité (serait-il le seul à représenter légitimement cette école ?) et que la section de philosophie du Séminaire, dont la tendance théologique est proche de celle de l'École de la foi, est étrangement restée jusqu'ici en dehors du débat. Que signifie ce silence et cet effacement ?

d. que le premier acte de Mgr Léonard a été de remplacer TOUTE l'équipe qui entourait Mgr Mathen et qu'aucune des personnalités choisies pour le nouveau conseil épiscopal n'est connue pour avoir soutenu l'Assemblée de Nassogne ou les perspectives théologiques qui sont celle des théologiens du Sénevé.

3°. Position de l'équipe des théologiens

Les professeurs du Sénevé **déclarent** qu'ils sont unanimement favorables à la concertation entre les diverses tendances théologiques. **Mais une telle ouverture ne peut s'effectuer que par un débat qui mettrait en lumière les enjeux de toutes les orientations.** Enjeux concernant le rapport à la société dans ses dimensions économique, politique et culturelle ; enjeux concernant l'Église dans ses dimensions de communauté locale et universelle ; enjeux concernant l'Église dans son organisation interne et, enfin, enjeux concernant l'image de Dieu dans son rapport à l'homme. Comment envisager un tel débat lorsqu'une des tendances a déjà été publiquement désavouée et déconsidérée tandis que l'autre semble faire corps avec Mgr Léonard lui-même ? (Peut-il être juge et partie ?)

Les professeurs du Sénevé **pensent que les seules garanties d'un réel débat sont un état de confiance et de respect du droit.** Or, la confiance est blessée gravement (cela est reconnu par Mgr Léonard dans le communiqué conjoint du 4 juin) par ce qui constitue, à leurs yeux, **une injustice.** Or il n'existe actuellement dans l'Église locale aucun droit de recours juridique pour l'équipe désavouée. Dans ces conditions, la garantie minimale et indispensable qu'on est en droit d'attendre serait un rapport de forces équitable au sein du Conseil Épiscopal. Cela n'est pas le cas.

Devant l'accumulation des éléments d'analyse évoqués ci-dessus, **les théologiens craignent que le nouveau projet de l'évêque ne constitue une ouverture qu'en apparence.** Ils craignent que ce projet ne soit qu'une véritable tentative d'O.P.A. d'une tendance nettement minoritaire dans le diocèse (École de la foi) sur une tendance reconnue jusqu'à présent comme officielle et déjà largement plurielle.

Suite à ces réflexions, les théologiens du Sénevé posent les questions suivantes :

S'il s'agit d'alternance au niveau des orientations du diocèse, pourquoi Mgr Léonard veut-il faire croire à une large politique d'ouverture au niveau de la formation théologique ? Pourquoi ne dit-il pas simplement qu'il s'oriente vers une véritable alternance à ce niveau aussi et pourquoi n'en tire-t-il pas les conséquences ?

S'il s'agit d'une véritable ouverture vers un pluralisme plus large pourquoi n'inscrit-il pas cette perspective dans son conseil épiscopal et pourquoi ne manifeste-t-il pas publiquement une confiance suffisante aux théologiens du Sénevé ?

Les théologiens du Sénevé concluent, quant à eux, **que Mgr Léonard, loin de s'être engagé dans une vaste œuvre de conciliation et d'ouverture, s'est au contraire engagé dans une politique d'alternance. Il tente de mettre aujourd'hui au pouvoir ce qui était l'opposition minoritaire d'hier et d'imposer ainsi une tendance théologique.**

Les théologiens du Sénevé **ne veulent en aucun cas s'inscrire dans une direction où une tendance théologique se fait passer pour vérité catholique.** Que Mgr Léonard en tire les conséquences.

ANNEXE 4 : Lettre d'un doyen opposé à la contestation de l'évêque

Barvaux S/O, le 16 juin 1991

Cher Confrère,

Ce qui se passe dans notre diocèse me rend très triste et je suis pas du tout d'accord avec ce qui se dit, ce qui s'écrit au sujet de notre nouvel évêque. Notre Église diocésaine n'en sortira pas grandie.

Nous avons déjà difficile dans notre apostolat et ceci ne va pas faciliter notre tâche. Les gens ne comprennent pas ce qui se passe. Pour eux, c'est l'Évêque qui est responsable du diocèse. Nous ne ferons pas du bon travail si nous nous séparons de notre évêque. St Ignace d'Antioche écrivait : « Aussi convient-il de marcher selon la pensée de votre évêque... accordé à l'évêque comme les cordes à la cithare. » Et dans St Marc, chap. 3, 25 : « Si une famille est divisée contre elle-même, cette famille ne pourra pas tenir. »

Voilà vingt ans que je participe aux réunions des doyens ; jamais on ne nous a demandé notre avis sur la formation des futurs prêtres ; le président nous informait de la situation du grand séminaire. Jamais on ne nous a demandé notre avis sur l'école du Sénevé. Jamais on ne nous a demandé notre avis sur la méthode de catéchèse paroissiale : les responsables nous ont exposé cette méthode lors de nos réunions à Namur.

Nous avons accepté tout cela : formation donnée au grand séminaire, Sénevé, catéchèse, puisque tout cela se faisait sous la responsabilité de l'Évêque, nous avons fait confiance.

Pourquoi, aujourd'hui, retirons-nous notre confiance à notre nouvel Évêque ? Donnons-lui le temps et surtout donnons l'exemple, nous qui prêchons, l'exemple de la charité fraternelle, de l'obéissance humble et de la prière confiante.

Nous n'avons d'autre décision à prendre que de prier l'Esprit-Saint pour la paix et l'unité de notre diocèse. Restons calmement chez nous et n'allons pas perdre notre temps en vaines discussions.

(Le passage suivant est ajouté à la main.)

Dans toutes les discussions, il n'y a aucune référence à l'Évangile. On est « blessé », il faut réparation !!! On reste au simple niveau humain. Nous lisons ces jours-ci le Sermon sur la montagne, cela nous concerne aussi : « Œil pour œil... moi, je vous dis ».

Bien fraternellement.

Abbé A. Stréber, Barvaux S/O

ANNEXE 5 : Lettre d'un prêtre opposé à la contestation de l'évêque

Bertrix, le 18 septembre 1992

Monsieur le Doyen,

Dans ce qui est dit dans les « Communications » sur la réunion du Conseil presbytéral, on est plus qu'étonné de « l'opposition » qui a encore lieu contre l'évêque de Namur. Même si certains en auraient voulu un autre, c'est lui qui est notre évêque et il faut donc travailler avec lui. Dans tous les doyennés où il a séjourné, il a été fort bien accueilli. Un Chanoine qui est estimé disait : nous n'avons jamais agi ainsi vis-à-vis des autres évêques que nous avons eus. Et l'Archevêque de Paris lui envoyait des séminaristes à Louvain : c'est donc qu'il est apprécié là et aussi ailleurs dans d'autres pays d'Europe.

Le trop célèbre Philippe Goffinet et ses pareils qui s'affublent du titre de « théologiens » devraient peut-être se rappeler que ceux qui se sont opposés au Christ étaient des pharisiens et des scribes, les « théologiens » d'alors. Comme ceux-là, ceux d'aujourd'hui agissent plutôt comme des politiciens de bas étage.

On parle de Nassogne et on se met sous le couvert de Mgr Mathen - que j'estimais - mais qui était peut-être mal entouré. On a surtout retenu de Nassogne qu'il fallait mettre les « vieux » de côté, sans doute comme dans certaines familles où c'est le gosse de 5 ans qui commande à tous ! Il y aurait beaucoup de choses à dire, mais pour ne pas abuser de votre temps, je cite seulement l'un ou l'autre point.

Il est dit qu'on a fait l'option « commandée » par l'Évangile. C'est très beau, mais il faudrait peut-être veiller à ne pas trahir l'Évangile. On dit aussi que vous croyez traduire l'avis de la majorité des doyens : on peut en douter. J'ai rencontré plusieurs doyens qui sont d'un avis contraire. Il est dit aussi que la suspension de la section de théologie reposerait sur des accusations graves qui n'ont jamais été prouvées : est-ce si certain ? Moi, je puis dire ceci : quand j'étais curé, j'avais un séminariste très valable. Après environ deux ans, il a quitté le Séminaire, et comme je lui disais mon étonnement, il a répondu avec conviction : « NAMUR, ce n'est pas sérieux ». Il est entré chez des religieux et il y est toujours ! Il y a eu aussi d'autres (4 ou 5) qui sont entrés et assez vite sortis...

....

Après une réunion de Prêtres avec Mgr Léonard, un Supérieur de religieux disait : Je ne comprends pas qu'on dise que Mgr est si autoritaire. Il a parlé simplement, ouvertement en laissant parler les prêtres et acceptant leur façon de voir.

Je me suis permis de vous écrire cette lettre, simplement parce que je crois que si certains voient les choses d'une certaine façon, d'autres ont autant de droit de les voir autrement et je ne suis pas seul à penser ainsi. Il faut se demander - en vérité - ce qu'en pense le Christ. Je ne veux pas faire la leçon à qui que ce soit, mais je pense qu'il faut - non seulement dire - mais s'efforcer de travailler tous ensemble avec notre Évêque, ce sera aussi travailler avec le Christ qui priait son père, non pas pour retirer du monde ses envoyés mais... sans prendre l'esprit du monde et lui apporter l'Évangile. Moi qui suis « vieux », j'ai toujours travaillé avec des Jeunes.

Remercions le Seigneur de nous avoir donné un Évêque de cette valeur. J'aurais voulu écrire plus tôt, mais je n'ai pu le faire car ma Sœur (90 ans) est en clinique ; elle est avec moi depuis 56 ans. Une petite prière s.v.p.

Avec tous mes respects.

PS : Ne prenez pas la peine de me répondre.

ANNEXE 6 : Sept questions posées par Mgr Léonard, à la Commission projetée pour réfléchir à la formation théologique dans le diocèse de Namur

1. La formation théologique conjointe de futurs prêtres et de laïcs paraît souhaitable à beaucoup d'égards. Comment l'assurer au mieux en maintenant un excellent niveau académique et en étant attentif à certaines spécificités des deux types de public ?
2. Comment concevoir la formation théologique pour que l'ouverture indispensable aux interrogations contemporaines s'allie le plus harmonieusement possible avec la solidité et la précision doctrinales requises par ailleurs par le donné révélé et ses développements dogmatiques autorisés ?
3. Comment relier la pratique de la théologie entendue comme recherche de sens avec la reconnaissance du caractère transcendant et objectif de la révélation déjà reconnue dans la foi ?
4. Comment articuler l'aspect critique, inhérent à la méthodologie de la théologie comme science, avec le rapport positif et confiant que la théologie, en tant que démarche ecclésiale de foi, doit simultanément entretenir avec le magistère passé et actuel de l'Église ?
5. Comment pratiquer la réflexion théologique de telle manière qu'elle s'articule positivement avec une spiritualité vivante, profondément christologique, ecclésiale et eucharistique, ainsi que, dans le cas des séminaristes, avec une authentique spiritualité pastorale et une conscience claire et paisible de l'identité sacerdotale dans l'esprit de Vatican II ?
6. Compte tenu des tensions qui caractérisaient, dans le passé, la relation (ou l'absence de relation) entre les deux sections de théologie et de philosophie (dans le grand séminaire de Namur NDR), comment concevoir à l'avenir l'articulation académique de ces deux sections ?
7. Un certain nombre de personnes suggèrent, par ailleurs, de profiter éventuellement de la réouverture de la section de théologie pour séparer géographiquement les deux sections du séminaire, jugeant que la formation des deux cycles, dans un même lieu, pendant cinq années d'affilée, présente, certes, des avantages, mais aussi des inconvénients. Que faut-il en penser ?

Table des matières

TOME 1 – De l'année 1936 à l'année 1973

- Chapitre 1 – Le temps de la guerre et de l'école (1936-1949), p. 5
Chapitre 2 – Le temps des études supérieures (1949-1955), p. 22
Chapitre 3 – Le chemin vers le sacerdoce: l'UCL et le séminaire Léon XIII (1955-1958), p. 44
Chapitre 4 – Le chemin vers le sacerdoce: le grand séminaire de Namur et le service militaire (1958-1962) p. 99
Chapitre 5 – Louvain (Faculté de théologie) - Concile Vatican II (1962-1965), p. 172
Chapitre 6 – Collège Saint-André à Auvelais (1965-1973), p. 218

TOME 2 – De l'année 1973 à l'année 2003

- Chapitre 7 – Grand séminaire de Namur (1973-1985)
Service de catéchèse, École sociale, Spéciale-math
Pastorale des vocations, p. 297
Chapitre 8 – Le monde des prisons (1983-1988),
Prisons de Namur, Dinant, Lantin, p.454
Chapitre 9 – Curé-doyen à Auvelais (1988-2001), p. 539
Chapitre 10 – André Léonard, évêque de Namur: la saga du grand séminaire;
ses prolongements du Conseil prestytéral (1991-2003), p. 611

*L'Abbé René FORTHOMME,
né à Tohogne le dimanche 28 juin 1936,
est décédé inopinément à Saint-Gérard le jeudi 14 juillet 2022.
Il a donné son corps à la Science.*

*Une célébration de l'eucharistie et d'hommage a eu lieu le lundi 26 juillet 2022
en l'église Saint-Martin de Tohogne
ainsi que le samedi 6 août 2022 en l'église de Saint-Gérard.*

